
Princeton University Library
32101 067483857

Library of



Princeton University.

GUSTAVE BORD
COLLECTION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER A BESANÇON.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET Cie, LIBRAIRES,
Rue Haute-feuille, n° 18.
MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1834.

Digitized by Google

1038
.341
v.4

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

CONCHES (GUILLAUME de), grammairien et philosophe, était de Normandie et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *glose* sur les Evangiles, et de divers *traités philosophiques*. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se rétracta dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. On le garde dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex dierum, libri 33*, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date, ni lieu de l'impression, en deux grands volumes in-folio, très rare.

CONCHYLIUS. *Voyez* COQUILLE.

CONCINA (DANIEL), théologien dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuites relâchés. On lui doit un très grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : | *La discipline ancienne et moderne de l'église romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, in-4°, 1742. | *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. | *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, 2 vol. in-4°, Venise, 1743. | *Explication de quatre paradoxes qui ont été en vogue dans notre siècle*, in-4°, 1746 : cet ouvrage a été traduit en français par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12 ; | *Dogme de l'église romaine sur l'usure*, in-4°, Naples, 1746. | *De la religion révélée, etc.* in-4°, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : | *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°, 1746 ; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation ; | *De sacramentali absolutione impertiendâ aut differendâ recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4°. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages ; elle est très propre à corriger les abus que la facilité et l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de pénitence. | *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre, etc., etc.

CONCINI ou CONCINO, connu sous le nom du maréchal d'ANCRE, naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7,000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontens l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. La Galigaï n'abusait pas moins insolemment de sa faveur, refusait

Digitized by Google

sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; et sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit pas les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du *juif excommunié :* c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou *la Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps.* On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,985,000 livres en papier, et dans son petit logis pour deux millions 200,000 livres d'autres rescriptions. C'était-là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La Galigaï avoua qu'elle avait pour plus de 120,000 écus de pierreries. On aurait pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine? Galigaï, indignée contre le conseiller, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon sortilége a été » le pouvoir que les âmes fortes doivent » avoir sur les esprits faibles. »

CONDAMINE (Charles-Marie de la), chevalier de Saint-Lazare, des académies françaises et des Sciences de Paris, des académies royales de Londres, etc., naquit à Paris le 28 janvier 1701, et y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il était attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec MM. Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public. *Voyez* SNELL (Willebrod) et le *Journ. hist. et litt.* 1er décembre 1779, p. 484. Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons : un M. Séniergues, ayant par son libertinage et sa morgue irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui et sur les académiciens une tempête dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine partit quelque temps après pour Rome : le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense nécessaire pour épouser une de ses nièces. Il épousa en effet cette nièce qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il était accablé, et le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyait avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont il n'avait pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : | *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre partout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir et de connaître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues et de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, mais aussi pour satisfaire des vues et des prétentions particulières. | *La figure de la terre, déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749, in-4°. Les savans qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces *observations* n'avaient pas péremptoirement *déterminé* la chose qui en fait l'objet. « La terre, dit un physico-géomètre, ne » peut être déterminée dans sa figure et » son étendue, sans qu'on sache l'étendue » de chaque degré dans la direction du » méridien : or cela ne se sait pas. Picard,

» Maraldi, de Mayran, Eisenschmid, les » deux Cassini, etc., ont trouvé les degrés » méridiens ou de latitude plus longs vers » l'équateur; les observations faites par » ordre de la cour de France, à Tornéa en » Laponie et à Quito en Amérique, disent » au contraire que les degrés de latitude » sont plus petits vers l'équateur, plus » longs vers les pôles. L'auteur des *Etudes* » *de la nature* prétend que si les degrés » polaires sont plus longs, la terre est al- » longée vers les pôles; le gros des phy- » sico-mathématiciens assure le contraire. » Enfin, quelques mathématiciens, rebutés » par la différence des calculs qu'ils remar- » quaient dans toutes les observations, ont » avancé que les deux hémisphères pour- » raient bien n'être pas égaux; d'autres » ont soutenu que la terre avait au moins » de grandes irrégularités dans sa figure, » et que ses méridiens n'étaient pas sem- » blables; opinion que le père Boscowich » a entrepris de mettre dans tout son » jour. Le résultat que l'homme impartial » forme de tout cela, est que la terre n'est » point mesurable, conformément à ce » passage de l'Ecriture: *Quis posuit men-* » *suras ejus, si nosti? Vel quis tetendit* » *super eam lineam?* Job. c. 38. v. 5. *Alti-* » *tudinem cœli et latitudinem terræ quis* » *dimensus est?* Eccl. 1. » | *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4°. | *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, avec un *Supplément*, en 2 parties, 1751-52, suivi de l'*Histoire des pyramides de Quito*, qui avait été imprimée séparément en 1751, in-4°. | Divers *mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il mit dans cet objet toute l'activité qui formait son caractère. Le style des différens ouvrages de la Condamine, est simple et négligé; mais il est semé de traits agréables et plaisans, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talens de cet académicien, et on a de lui des *vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchaient, parce qu'il était plein d'anecdotes et d'observations singulières, propres à amuser leur curiosité.

* **CONDE** (don Joseph-Antoine), savant espagnol, né à la Paraleja, dans la province de Cuença, en 1765. Après avoir étudié dès sa première jeunesse la littérature classique et les langues orientales, il fut employé à la bibliothèque du roi à Madrid, où il mit à profit les précieux manuscrits conservés dans ce riche établissement. Il devint membre de l'académie espagnole et de celle d'histoire, et fut nommé, pendant l'invasion de l'Espagne par les Français, archiviste du ministère de l'intérieur. Conde se réfugia en France en 1813, et rentra, en 1817, dans sa patrie, où il est mort le 20 octobre 1820. Ses principaux ouvrages sont : | *Description de l'Espagne écrite en arabe, par le schérif Al-Edris, connu sous le nom de* Nubien, *avec une Traduction et des Notes*, et le texte arabe, 1799, in-12. | *Mémoires sur les monnaies arabes, et spécialement sur celles qui furent frappées en Espagne par les princes musulmans*, insérés dans les mémoires de l'académie espagnole, tome 5, 1804, in-4°. | *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Madrid, 1820-21, 3 vol. petit in-4°, avec planches, ouvrage savant, composé tout entier avec les historiens arabes, mais dans lequel se trouvent des erreurs. Il a été traduit ou plutôt imité en français par M. de Marlès, sous ce titre : *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne et en Portugal, depuis l'invasion de ces peuples jusqu'à leur expulsion définitive, rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol, de M. J. Conde*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. Conde a encore laissé | une *Traduction des poésies d'Anacréon, de Théocrite, de Bion de Moschus*, Madrid, 1796, in-8°, et plusieurs morceaux de poésie en manuscrit, notamment un recueil de poésies arabes traduites en vers castillans.

CONDE (Turstin de), archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule, près Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Calixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, et se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Citeaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, et mourut peu de

Digitized by Google

temps après. Il eut pour frère Audouen de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

CONDÉ. *Voyez* BOURBON-CONDÉ.

CONDÉ (LOUIS Ier de Bourbon, premier du nom, prince de), naquit en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à La Fère les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux siéges de Calais et de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition et son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, et il aurait péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, et le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des protestans. Il se rendit maître de diverses villes, et il se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1552. Il perdit ensuite celle de Saint-Denis en 1567, et périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée.* Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé était petit, bossu, et cependant plein d'agrémens, spirituel, l'homme des femmes galantes: avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima, en 1565, un *Recueil des pièces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample. Elle fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

CONDÉ (LOUIS Ier de), servit d'abord comme simple volontaire au siége de Metz. Il haïssait les Guises qui gouvernaient le royaume. Ayant demandé le gouvernement de Picardie, ceux-ci le lui firent refuser. Il proposa dans la première assemblée des seigneurs mécontens, de prendre les armes pour les chasser de la France; mais ce projet fut rejeté. Accusé de complicité dans la conjuration d'Amboise, il fut arrêté et jugé. Il nia solennellement et défia en champ clos quiconque oserait élever un soupçon sur sa conduite. Le duc de Guise, lui-même, offrit d'être son second. Bientôt les Guises découvrirent un autre complot contre eux: Condé fut encore arrêté; mais après la mort de François II il recouvra sa liberté. Le massacre de Vassy, que les protestans avaient excité, mit définitivement Condé à leur tête; son frère, le roi de Navarre, le secondait. Dans la bataille de Dreux, il eut d'abord quelques avantages, mais Montmorency vint décider la victoire, et Condé fut fait prisonnier. Le duc de Guise le reçut avec distinction, et ne s'étant trouvé qu'une seule chambre et un seul lit, ils soupèrent et couchèrent ensemble. La paix fut conclue; Catherine de Médicis, pour retenir Condé à la cour, lui assigna un revenu de 50,000 écus pris sur les biens du clergé. De nouvelles dissensions s'élevèrent: Catherine traite avec les Espagnols pour soumettre les protestans, tandis que Condé obtient pour les soutenir des secours des princes d'Allemagne. Il vient assiéger le roi dans Paris, et livre, près de Saint-Denis, bataille à Montmorency, qui est tué dans le combat. Le traité du 23 mars 1568 rendit encore un instant la paix à la France; pendant ce temps la reine cherche à s'emparer de Condé; il se réfugie à La Rochelle, et de là commence (en 1569) une guerre d'extermination. La campagne s'ouvrit par la bataille de Jarnac, où Condé fut tué.

* CONDÉ (HENRI Ier de BOURBON, prince de), fils de Louis Ier, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 9 décembre 1552, avait à peine seize ans quand il perdit son père, et alla joindre l'armée des protestans, dont l'amiral de Coligni était devenu le chef. Le jeune prince se fit remarquer par sa valeur et ses belles manières, et Brantôme dit de lui « .... qu'il était très libéral, doux, » grâcieux, très éloquent, et qu'il promet-

Digitized by Google

» lait d'être aussi grand capitaine que son » père.... » Il n'échappa au massacre de la *Saint-Barthélemy* qu'en promettant d'embrasser la religion catholique; mais à peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il s'enfuit en Allemagne, d'où il adressa une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant pas obtenu de réponse favorable, il leva des troupes, à la tête desquelles il se rendit au camp du duc d'Alençon, généralissime des protestans. En 1585, il fut excommunié, avec *Henri IV*, roi de Navarre, son cousin, par le pape Sixte V, et il mourut empoisonné à Saint-Jean-d'Angely, le 5 mars 1588, âgé de 36 ans. Les historiens ne s'accordent pas sur les auteurs de ce crime : les uns en accusent ses domestiques, gagnés par des ennemis particuliers du prince ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, en accusent sa propre femme, Charlotte de la Trémouille, qui aurait voulu, par cet attentat, dérober à son mari les suites d'une liaison criminelle avec un de ses pages, ou plutôt avec *Henri IV lui-même*. Il est cependant certain qu'on se mit en devoir d'instruire son procès, et que le roi de Navarre en fit jeter les pièces au feu. C'est alors qu'un arrêt du parlement de Paris reconnut l'innocence de Charlotte.

* CONDÉ (Henri II de BOURBON, prince de), fils du précédent, naquit à Saint-Jean-d'Angely, le 1er septembre 1588, six mois après la mort de son père. Il fut amené à la cour à l'âge de sept ans; on l'instruisit dans la religion catholique, et on lui donna pour gouverneur le marquis de Pisani, homme d'un rare mérite. Henri IV lui fit épouser en 1609 Charlotte-Marguerite de Montmorency; mais le monarque ne pouvant cacher son inclination pour l'épouse de Condé, le prince en devint jaloux, et s'enfuit à Bruxelles. Henri IV se plaignit au gouvernement espagnol de l'accueil qu'on avait fait à un prince de son sang, qui avait quitté la France sans sa permission. Cependant il serait absurde de croire que la jalousie et le dépit furent les causes de la guerre que Henri IV méditait contre l'Espagne. Ne se croyant pas en sûreté à Bruxelles, le prince de Condé se rendit en Italie, et ne rentra en France qu'après la mort du roi. Se voyant négligé par la cour, il se mit à la tête du parti des mécontens; la reine consentit à faire des sacrifices pour les apaiser ; mais Condé publia un manifeste sanglant contre la régence, et quitta de nouveau la cour. Déclarés criminels de lèse-majesté, lui et ses adhérens, on les priva de leurs biens ; quelque temps après, la reine et le prince s'étant rapprochés, ils signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix entre eux. Elle fut de courte durée. De retour à Paris, le prince continua ses cabales qui le firent enfermer à la Bastille, puis à Vincennes, où il resta trois ans. Au bout de ce temps, il sollicita sa liberté et un commandement en Languedoc contre les protestans. Il obtint l'une et l'autre, et depuis lors il se montra aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 en Franche-Comté, prit quelques places, et mit le siége devant Dôle, qu'il fut contraint de lever le 15 août, pour porter ses forces dans la Picardie, menacée par les Espagnols. Par la faute du duc de la Valette, il échoua, en 1638, à Fontarabie, mais l'année suivante, il s'empara de Salles, en Roussillon, et d'Elne en 1642. Louis XIII étant mort, il revint à la cour, et fut admis au conseil de la régente, à qui il rendit de grands services. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646, âgé de 58 ans. « Sa plus grande » gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le » père du grand Condé. » Bourdaloue fit l'éloge de ce prince.

CONDÉ (Louis II de BOURBON surnommé *le Grand*, prince de), premier prince du sang et duc d'Enghien, fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621. La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. Après avoir fait ses premières armes à l'âge de 17 ans, au siége d'Arras en 1641, il gagna, à 22 ans, en 1643, la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de La Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette affaire qui dura trois jours; le vieux comte de Fuentès, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora son triomphe de Rocroi par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il

Digitized by Google

en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville, et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg; donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur toutes les trois fois: il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siége. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois; Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile, dite de la *Fronde*, troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser: la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, devant Paris, défendu par un peuple innombrable, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes. Ses torts étaient d'avoir voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et de s'être permis des railleries très vives sur le gouvernement de ce ministre. Après avoir été, avec son frère le prince de Conti, transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. Mazarin avait été exilé, et le prince rentra en triomphe dans la capitale. La cour crut lui faire oublier sa captivité en le nommant au gouvernement de Guienne: Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. « Je suis entré, disait-il, en prison le plus » innocent des hommes, et j'en sors le plus » coupable. » Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, dit un historien célèbre, en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui, si les Parisiens n'avaient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Forcé par Turenne de lever le siége d'Arras qu'il avait entrepris, il assure la retraite des Espagnols, et défait, en 1656, le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siége de Valenciennes, et le fait prisonnier. L'année suivante, il se jette dans Cambrai que Turenne cernait, et lui fait lever le siége. Il ne put cependant empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol, que l'Espagne, en cas de refus, procurerait à ce prince des établissemens dans les Pays-Bas, établissemens qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel,

Digitized by Google

fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importans. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, contre le fameux Montecuculli, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y était rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite-vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie presque unique, pour conduire et pour commander les armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait; l'officier qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnait ses ordres par écrit. De là l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous lui, dit un » orateur célèbre, se formaient et s'éle» vaient ces soldats aguerris, ces officiers » expérimentés, ces braves dans tous les » ordres de la milice, qui se sont depuis » signalés dans nos dernières guerres, et » qui n'ont acquis tant d'honneur au nom » français, que parce qu'ils avaient eu ce » prince pour maître et pour chef. » Sa physionomie annonçait ce qu'il était; il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyaient jamais. M. Désormeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funèbre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il y parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée dont il parle de sa religion. « Au milieu même des égaremens » du monde, il avait une raison saine, et » son cœur, qui était droit, a toujours » été, sur le point de la religion, d'intel» ligence et d'accord avec sa raison. S'il » avait eu moins de lumières, semblable à » ces demi-savans qui ne sont impies que » parce qu'ils sont ignorans, il aurait, » comme dit l'Apôtre, témérairement con» damné tout ce qu'il aurait ignoré. S'il » avait eu moins de droiture, il n'aurait » cru que ce qu'il aurait voulu; et à l'exem» ple de l'insensé, il aurait dit dans son » cœur : *Il n'y a point de Dieu.* Mais, » parce que la droiture de son cœur ré» pondait parfaitement à l'abondance de » ses lumières et à l'intégrité de sa raison, » il a toujours dit dans sa raison et dans » son cœur : *Il y a un Dieu;* et par un en» chaînement de conséquences, contre » l'évidence desquelles il a cent fois con» fessé que le libertinage le plus fier n'a» vait rien à opposer que de faible et de » pitoyable, son cœur, de concert avec sa » raison, lui a toujours fait conclure : » *Il y a un Dieu. Il y a une religion qui* » *est le vrai culte de Dieu. De toutes les* » *religions du monde, la chrétienne est* » *uniquement et incontestablement l'ou*» *vrage de Dieu. De toutes les sociétés* » *chrétiennes, il n'y a que la catholique* » *où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre,* » *et par conséquent où réside l'esprit de* » *Dieu.* C'est ainsi que raisonnait ce grand » prince; et c'est à quoi, s'en ouvrant lui» même à ses plus confidens amis, il pro» testait qu'il s'en était toujours tenu. » Il y a aussi d'excellens morceaux dans l'éloge que Bossuet a fait du même prince; la péroraison surtout est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable. Condé n'avait été blessé qu'une fois. Au passage du Rhin, un officier allemand courut à Condé, et lui appuya un pistolet contre la tête; le prince détourna le coup qui lui fracassa le poignet. Sa bravoure était égale à ses talens militaires, qui lui ont mérité le surnom de *Grand.*

* CONDÉ (Henri-Jules de BOURBON, prince de), fils du précédent, naquit en

Digitized by Google

1643. Son père prit un soin particulier de son éducation, et l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service de l'Espagne. Ne pouvant le conserver au milieu des hasards de la guerre, il le plaça chez les jésuites de Namur, et l'instruisit ensuite lui-même dans l'art militaire. Le jeune prince partagea la disgrâce de son père, à sa rentrée en France en 1660. Mais cinq ans après, Louis XIV lui permit de l'accompagner au siége de Tournai, où il se distgua par sa bravoure. Une maladie l'empêcha de continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dôle en 1668, et à celui de Besançon en 1674. Henri combattit aux côtés de son père à la bataille de Senef, et lui sauva la vie en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval. En 1675, il s'empara de Limbourg, après huit jours de tranchée ouverte. Il mourut le 1er avril 1709. Doué d'un esprit fin et délicat, il faisait le charme de la société qui lui plaisait, mais était froid et sévère dans son intérieur. Quoiqu'il fût généreux dans les actions d'éclat, on lui a reproché une certaine parcimonie, qui est toujours un grand défaut chez les princes. C'est peut-être au souvenir de la détresse où il avait vu son père qu'il faut l'attribuer. Dans les dernières années de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui excitèrent les sarcasmes des courtisans. Saint-Simon l'a jugé peu favorablement. Mais on sait que cet écrivain avait trop de malignité pour être toujours impartial. Henri de Condé avait épousé, en 1663, Anne de Bavière, princesse palatine du Rhin.

CONDÉ (Louis IIIe du nom, duc de BOURBON), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siége de Philisbourg, sous les ordres de monsieur le dauphin; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

*CONDÉ (Louis-Henri prince de), duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort du duc d'Orléans, régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant son court ministère à des financiers qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

*CONDÉ (Louis-Joseph de BOURBON, prince de), général de l'émigration, naquit à Chantilly, le 9 août 1736. Il était fils unique du duc de Bourbon qui fut appelé au ministère après la régence, et de Caroline de Hesse-Rhienfels. Ayant perdu son père en 1740, et sa mère l'année suivante, le jeune Condé, orphelin à cinq ans, eut pour tuteur son oncle le comte de Charolais. Il trouva les soins d'un père dans Louis XV, qui lui donna la charge de grand-maître de sa maison, et le gouvernement de Bourgogne, dont la surveillance fut confiée, jusqu'à la majorité du prince, au duc de Saint-Aignan. A 16 ans, le jeune Condé créé chevalier du Saint-Esprit, prit son rang à la cour, et fut aussitôt marié à la princesse Charlotte-Godefride-Elizabeth de Rohan-Soubise. Trois ans après, il débuta dans la carrière des armes, et fit cette mémorable guerre des sept ans où Frédéric triomphant des trois plus redoutables puissances de l'Europe, établit sa prépondérance politique et militaire. Le prince déploya à la bataille de Hartemberg le courage héréditaire dans sa famille. Comme on l'engageait à se mettre à l'abri d'une batterie qui répandait la mort autour de lui : « Je » ne trouve pas, répondit le prince, cette » précaution dans l'histoire du grand » Condé. » En 1762, il eut la gloire de battre à Johannesberg le prince de Brunswick, qui déjà jouissait de la réputation d'un capitaine consommé, et il lui enleva toute son artillerie. Louis XV, pour récompenser la valeur du prince, lui donna les canons enlevés à l'ennemi, et ce glorieux trophée alla orner le magnifique séjour de Chantilly. Quelque temps après le duc de Brunswick vint visiter son vainqueur, qui pour ne pas blesser les yeux de son hôte par le souvenir de l'avantage qu'il avait remporté sur lui, fit enlever les canons des avenues du château; le duc, vivement touché de cette délicatesse, lui dit en l'abordant : « Vous » avez voulu me vaincre deux fois, à la » guerre par vos armes, et dans la paix » par votre modestie. » Le peuple lui-même voulut s'associer aux hommages rendus au prince de Condé; la première

Digitized by Google

fois qu'il parut à la comédie française, tous les spectateurs lui appliquant ces mots d'une comédie : *et moi je bois à Mars !* tournèrent au moment où l'acteur les prononçait, leurs regards vers la loge du prince et le saluèrent par des applaudissemens répétés. Le vainqueur de Johannesberg, sincèrement attaché aux anciennes institutions qui avaient fait fleurir la monarchie, pendant tant de siècles, refusa de reconnaître les nouvelles cours souveraines, instituées par Louis XV pour remplacer le parlement que ce monarque avait dissous. Il partagea l'exil des princes qui s'étaient rangés du parti de l'opposition, et après son rappel il persista dans son opinion. Ces dissentimens n'avaient point altéré l'affection que le roi lui portait, et après la mort du dauphin, Louis XV lui accorda le régiment de ce nom. Pendant les loisirs de la paix, le prince de Condé, à l'exemple de son illustre aïeul, réunissait dans son palais et dans sa demeure de Chantilly, plusieurs hommes de lettres, parmi lesquels on distinguait *Désormaux*, Grouvelle et Chamfort, tous trois imbus des principes de l'école voltairienne, et appelant des réformes politiques et sociales. On a conclu de cette complaisance avec laquelle le prince accueillait des écrivains novateurs, qu'il voyait sans regret et sans effroi le progrès des opinions philosophiques et libérales en France. Mais il était loin alors de prévoir les sanglantes applications qu'on en ferait ; et lorsqu'il les pressentit, il se hâta de signaler le danger des nouvelles doctrines. Après avoir présidé en 1787 et 1788, le quatrième bureau de l'assemblée des notables, il signa avec les autres princes le mémoire présenté au roi pour le maintien des anciennes institutions. A cette époque, le ministre de la guerre ayant fait former trois camps, le prince de Condé eut celui de Saint-Omer, et le duc d'Enghien l'y accompagna. Alarmé des progrès rapides que la révolution fit dès sa naissance, le prince quitta la France avec sa famille dès le mois de juillet 1789, et se retira à Bruxelles, et ensuite à Turin. Plusieurs gentilshommes français l'avaient suivi, et s'étaient rassemblés à ses côtés, comme des soldats qui se rallient autour de leur drapeau. Le prince songea à en faire un corps régulier, et après avoir épuisé ses finances pour subvenir aux frais d'équipement de sa petite armée, il engagea ses bijoux à Gènes pour la somme de cinq cent mille francs. Reconnu dès-lors pour général de l'émigration, il se rendit sur la frontière d'Allemagne et attendit le moment où il pourrait tenter un effort décisif en faveur de la monarchie qui s'écroulait. Gustave III, roi de Suède, lui écrivit pour lui offrir un asile dans ses états ; mais il pensa que l'honneur de son nom était engagé à combattre la révolution. En 1790, il publia un manifeste, où il invitait tous les français fidèles à venir se ranger sous ses drapeaux, déclarant qu'il irait à Paris délivrer Louis XVI, ou s'ensevelir sous les ruines du trône. Les révolutionnaires répondirent à cet appel en ameutant la multitude qui se porta sur Chantilly, et dévasta cette superbe demeure, que tant de souvenirs de gloire ne purent protéger contre une populace furieuse. De son côté, l'assemblée nationale annula le 16 mars 1791, la donation du Clermontais faite en faveur du grand Condé en 1648, par Louis XIV. Cet apanage avait été depuis cédé à l'état au prix de six cent mille francs de rente qui furent enlevés à la famille des Condé. Plus tard les biens du prince furent séquestrés, et l'assemblée interdit à tous les Français de correspondre avec lui ou ses officiers, sous peine d'être déclarés traîtres. Cependant le roi, sur les remontrances de l'assemblée, écrivit au prince pour l'engager à rentrer en France, et à renoncer à défendre par les armes des droits *que la nation avait abolis*. Cette lettre ne produisit aucun effet. Après en avoir conféré avec le comte d'Artois, le prince répondit qu'il persistait dans la résolution qu'il avait prise de faire tous ses efforts pour rendre au monarque sa liberté et au trône sa première splendeur. Peu de temps auparavant, il avait eu à Aix-la-Chapelle, avec le roi de Suède, une conférence dont il attendait des résultats heureux pour la cause de l'émigration ; mais la mort tragique de Gustave III fit évanouir ces espérances. Un nouvel emprunt fait à Amsterdam, lui fournit les moyens de réunir sa troupe à l'armée autrichienne commandée par le général Wurmser. Il se dirigea ensuite sur Landau dont il espérait se rendre maître sans coup férir ; mais le commandant de cette place, avec lequel il s'était ménagé des intelligences, ayant été changé, le prince se replia sur Brisgaw. Obligé d'engager de nouveau ses diamans pour subvenir à l'entretien de son armée, il obtint plus tard que ses troupes fissent partie du contingent fourni par les cercles à l'empereur, et qu'elles reçussent une solde.

Digitized by Google

Avant d'ouvrir la campagne de 1793, Condé apprit la mort de Louis XVI, qui lui causa la plus vive douleur. En reprenant les armes sous les auspices de cette sanglante catastrophe, les émigrés commencèrent à craindre que les portes de leur patrie ne leur fussent pour longtemps fermées. Quoique dans plusieurs occasions périlleuses que le général autrichien ne leur épargnait pas, ils fissent preuve d'une intrépidité à toute épreuve, leur brillante valeur ne suffisait pas pour assurer leurs succès. Parmi les faits d'armes de l'armée royaliste, il faut signaler la prise du village de Berstheim, obstinément défendu par les républicains. *Vos soldats grandissent au feu*, dit Wurmser au prince après cette action. On remarqua dans cette campagne la présence de trois Condé sous les armes. On eût dit que cette héroïque maison qui devait s'éteindre quelques années plus tard, réunissait trois générations sur les champs de bataille, pour faire son dernier adieu à la gloire. Lorsque le prince de Condé eut appris la mort du jeune Louis XVII, il rassembla son armée, et proclama solennellement le comte de Provence comme roi, sous le nom de Louis XVIII. Dès le commencement de 1795 l'armée des émigrés était à la solde de l'Angleterre. Ce fut pendant le cours de cette année que le prince de Condé ouvrit des négociations secrètes avec Pichegru, qui paraissait disposé à embrasser la cause royaliste; mais le Directoire prévint l'exécution de ses desseins, en lui ôtant le commandement de l'armée du Rhin. Les vicissitudes inséparables de la guerre avaient considérablement affaibli l'armée de Condé. Elle fit cependant encore avec les Autrichiens, la campagne de 1796, pendant laquelle le prince faillit être tué à Steintad. Après le traité de Campo-Formio conclu en 1797 entre la France et l'Autriche, les émigrés passèrent au service de la Russie, et le prince de Condé laissant son armée cantonnée en Pologne, se rendit à Pétersbourg où il reçut de Paul Ier l'accueil le plus distingué. Le Czar donna au prince le palais de Czernichef qu'il avait acheté dans ce dessein, et sur la porte duquel il avait fait graver en lettres d'or : *Hôtel de Condé*. Lorsqu'en 1799, les Russes vinrent dans les plaines lombardes et les vallées suisses se mesurer contre les Français, le corps de Condé partagea les périls et les revers de Suwarow, et soutint à Constance avec la plus grande bravoure un combat qui dura trois jours. Après le désastre de l'armée russe, Paul Ier s'étant séparé de l'Autriche, les émigrés passèrent de nouveau à la solde de l'Angleterre, et furent licenciés après avoir fait avec les Autrichiens la campagne de 1800. Le prince de Condé, qui avait fait de généreux, mais d'inutiles efforts pour la défense de l'antique monarchie, profondément affligé de se séparer de ses braves compagnons d'armes, se retira en Angleterre et alla chercher le repos de la vie privée dans l'abbaye d'Amesbury. Veuf depuis 1760, le prince y épousa en secondes nôces, la princesse douairière de Monaco, qui mourut en 1813. Rentré en France, avec Louis XVIII, de poignans souvenirs vinrent se mêler à la joie que dut lui faire ressentir la vue du sol natal; et au milieu de l'allégresse publique, la douleur que lui avait causée la mort du dernier rejeton de sa famille, se réveilla dans son âme, plus cuisante et plus amère. Le roi lui rendit ses titres de grand-maître de France, et de colonel-général de l'infanterie française. L'association des chevaliers de Saint-Louis créée cette même année se plaça sous sa protection. Pendant les cent-jours il suivit le roi en Belgique, et rentra avec lui dans sa capitale. Depuis cette époque il habita presque continuellement Chantilly, où la révolution lui avait à peine laissé une habitation modeste. S'étant rendu à Paris en mai 1818, il y fut surpris par la mort le 13 du même mois, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ce prince aussi religieux que brave mourut avec les sentimens d'une foi vive et d'une piété sincère. Ses restes furent inhumés à Saint-Denis. M. l'abbé Frayssinous prononça son oraison funèbre, 1818, in-8°.

* CONDÉ (Louise-Adélaïde de BOURBON), fille de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Godefride-Elizabeth de Rohan-Soubise, née le 5 octobre 1757 à Chantilly, fut d'abord destinée pour épouse par Louis XV au comte d'Artois, depuis Charles X. Divers obstacles empêchèrent cette union, et la princesse fut nommée, en 1786, abbesse du chapitre noble de Remiremont. Cette dignité n'obligeant pas de quitter le monde, elle continua de demeurer à la cour. Après la prise de la Bastille, elle émigra avec son père, se rendit à Turin par la Suisse, et résida successivement, durant vingt-cinq ans, en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Elle rentra en France avec sa famille. Comme depuis plusieurs

années elle avait renoncé au monde, le roi fit réparer pour elle l'ancien palais du Temple. La princesse y entra, le 3 novembre 1816, pour n'en plus sortir, et s'y consacra tout entière, avec ses religieuses, à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, association dont l'objet était d'expier les crimes de la révolution. Louise de Bourbon-Condé y est morte, au milieu de ses pieux travaux, le 1er mars 1824.

CONDÉ (le prince de BOURBON). *Voy.* BOURBON.

CONDÉ (le duc D'ENGHIEN). *Voyez* ENGHIEN.

CONDILLAC (ETIENNE BONNOT de), de l'académie française, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près de Baugency le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12, et un *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées. Ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rossignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'études*, imprimé d'abord en 13 vol. ensuite en 16 vol.; qu'il avait composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis, duc de Parme, a été, comme l'on sait, proscrit par ce prince, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait à plusieurs égards mérité de l'être. La partie morale et politique est assez bien traitée; mais la partie historique est faible et manque de chaleur et de vivacité. Il ne commence guère l'histoire qu'aux Grecs, et laisse dans les ténèbres tous les temps antérieurs. Le défaut d'avoir étudié les anciens peuples lui fait expliquer souvent les constitutions des peuples modernes par des hypothèses ingénieuses. On lui reproche encore d'avoir adopté une partie des opinions de la philosophie moderne. On a encore de lui : | *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol.; | *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu*, 1749, 2 vol. in-12 (1). | *Traité des animaux*, 1755, in-12; | une *Logique*, in-8°; | *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. On a publié en 1798, à Paris, ses *OEuvres complètes*, en 23 vol. in-8°, et en 1803 (et ann. suiv.) en 32 vol. in-12. La *Langue des calculs*, ouvrage posthume, parut pour la première fois dans l'édition de 1798. On découvre dans toutes ces productions beaucoup de connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont souvent obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embarras où il se trouve parfois de les débrouiller.

(1) Cet ouvrage, attribué à tort à Condillac, est de Hutcheson, et a été traduit en français par Eidous.

* CONDORCET (MARIE-JEAN-ANTOINE-NICOLAS CARITAT, marquis de), naquit en 1743, à Ribemont près de Saint-Quentin en Picardie. Jacques-Marie de Condorcet, son oncle, évêque de Lisieux, prit soin de son éducation, et le fit entrer au collége de Navarre, où il soutint à 16 ans une thèse de mathématiques, en présence de Clairaut, d'Alembert et Fontaine, dont les encouragemens l'engagèrent à se livrer entièrement à l'étude des sciences pour lesquelles il avait un goût prononcé. Condorcet vint en 1762 se fixer à Paris, où la protection du duc de la Rochefoucauld lui tint lieu de fortune, en lui faisant obtenir des pensions. Reçu dans plusieurs maisons distinguées, il se lia particulièrement avec Fontaine, célèbre géomètre, dont il étendit les principes et les vues dans son *Essai sur le calcul intégral*, publié en 1765. Ce mémoire et celui qu'il donna en 1767, *sur le problème des trois corps*, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Peu de temps après, Condorcet, jaloux de justifier ce choix, publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique*, qui de même que les autres prouvaient un génie pénétrant, mais où l'on regrettait de ne pas trouver des applications utiles, à côté des belles formules qu'il y présentait. Ces premiers travaux avaient été réunis sous le titre d'Essai d'analyse (1768, in-4°). Condorcet reprit ce travail long-temps après, et le refondit dans un nouveau traité. L'impression de cet ouvrage fut commencée en 1786; mais elle fut arrêtée à la 16e feuille, et n'a jamais été reprise. Ses autres travaux du même genre se trouvent dans les mémoires des académies de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de Turin, et de l'institut de Bologne. En 1773, il publia les *Eloges des académiciens morts avant* 1699. Par cet essai dans un genre nouveau pour lui, Condorcet voulait se

Digitized by Google

donner un titre à la place de secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, place qu'il obtint en effet. Ses éloges furent trouvés fort au-dessus de ceux de son prédécesseur Grand-Jean de Fouchy, mais inférieurs à ceux de Fontenelle, sous le rapport de l'intérêt et du style. Dans le nombre des éloges qu'il lut à l'académie des sciences, on distingue ceux de d'Alembert, Bergmann, Buffon, Euler, Franklin, Linnée, Vaucanson. Condorcet ne désirait pas avec moins d'ardeur d'être reçu à l'académie française; mais les portes ne lui en furent ouvertes qu'en 1782. Fidèle à ses études scientifiques, il prit pour sujet de son discours de réception : *les avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. En 1777, son *Traité sur la théorie des comètes*, remporta le prix à l'académie de Berlin. Au milieu de ses travaux mathématiques, il trouvait encore du temps pour s'occuper de littérature et de politique. Ami intime de d'Alembert qui le nomma un de ses exécuteurs testamentaires, il fournit de nombreux articles à l'Encyclopédie; lié avec Turgot, il s'appliqua comme lui à débrouiller les systèmes des économistes. Grand admirateur de Voltaire dont il partageait les principes irréligieux, il fit un voyage à Ferney, pour visiter le patriarche de la philosophie. Pendant la guerre d'Amérique, Condorcet écrivit en faveur de l'indépendance des colonies anglaises, et en attaquant ce qu'il appelait le despotisme, il laissa déjà percer ses sentimens et ses principes républicains. Lorsque la révolution française commença à remuer les esprits, il se rangea du côté des novateurs, en publiant dès 1788, un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*. En prenant part avec Cérutti à la rédaction de la *Feuille Villageoise*, il contribua à entretenir parmi le peuple une effervescence qui devait mener aux excès les plus horribles. Nommé commissaire de la trésorerie en 1791, il fut député de Paris à l'assemblée législative dont il devint secrétaire le 3 octobre. Il y prononça un discours, dans lequel, distinguant les émigrés en deux classes, il demanda la peine de mort, seulement contre ceux qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, et rédigea l'adresse aux Français, destinée à rendre compte des motifs qui avaient engagé à prononcer la suspension du roi. Nommé député à la Convention par le département de l'Aisne, il y vota le plus souvent avec les *girondins*, et après avoir engagé l'assemblée à faire juger Louis XVI par les députations des départemens, il vota dans le procès de ce monarque, pour *la peine la plus grave, qui ne fût pas celle de mort*. C'est vers cette époque que la czarine et le roi de Prusse le firent rayer du tableau des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin. Condorcet avait été nommé membre du premier comité de *Salut public*, et ensuite du comité de *Constitution*, et il ne fut pas d'abord compris au nombre des députés girondins proscrits par la Montagne. Mais dénoncé le 8 juillet par Chabot, il fut mis en accusation le 3 octobre, comme complice de Brissot. Obligé de se cacher, et bientôt mis *hors la loi*, Condorcet trouva un asile chez une amie généreuse qui n'oublia rien pour adoucir son infortune. Mais un nouveau décret ayant prononcé la mort contre ceux qui donnaient asile aux personnes mises hors la loi, il ne voulut pas exposer plus long-temps sa bienfaitrice, et il quitta cet asile, malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir. Il sortit de Paris au mois de mars 1794, sans passeport, vêtu d'une simple veste, la tête couverte d'un bonnet, et se dirigea vers Sceaux, où il espérait trouver un refuge dans la maison de Suard, auquel l'unissait une étroite amitié. Ne l'ayant pas rencontré, il fut réduit à se cacher dans des carrières abandonnées où il passa plusieurs nuits. La faim l'obligea d'en sortir, et il se rendit dans un cabaret de Clamart où il se fit servir à manger. Son air inquiet, sa longue barbe, sa tenue extraordinaire attirèrent l'attention d'un membre du comité révolutionnaire qui le fit arrêter et conduire au Bourg-la-Reine. Un Horace qu'il portait sur lui avec des notes marginales au crayon, contribua beaucoup à le faire reconnaître. Jeté dans un cachot, il y fut oublié pendant 24 heures, et lorsque le geolier revint, il le trouva mort, le 28 mars 1794. Il avait fait usage d'un poison violent, qu'il portait depuis quelque temps sur lui, pour échapper au supplice qui le menaçait. Ainsi périt Condorcet à l'âge de cinquante ans, victime de cette révolution qu'il avait saluée comme une ère de justice et de bonheur. La bonté, dit un auteur contemporain, brillait dans ses yeux; sous un extérieur froid, il cachait une énergie peu commune. C'était, selon l'expression de d'Alembert, un *volcan couvert de neige*. D'autres, pour peindre l'effervescence de

Digitized by Google

sentimens qui s'alliait en lui à une grande douceur de manières, disaient qu'il était un *mouton enragé*. Condorcet ne fut ni un géomètre, ni un métaphysicien du premier ordre; mais peu d'hommes ont annoncé des talens aussi distingués. Dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il rêvait le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Mais le résultat réel de ses doctrines dans lesquelles il attaquait la religion, la royauté, et toutes les anciennes institutions, ne pouvait être que le bouleversement de l'ordre social. Comme tant d'imprudens novateurs, il *semait les vents* sans prévoir les *tempêtes* qui en devaient naître. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, de l'entortillement et de fréquentes négligences. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Lettres d'un théologien à l'auteur des trois siècles* 1774 ; ouvrage où l'on trouve toute la virulence satirique de Voltaire ; | *Eloge et pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8°; 1778, avec des notes de Voltaire. Condorcet professe dans cet ouvrage les principes d'un athéisme décidé; il s'efforce de relever l'homme, que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vues et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales et non une preuve de l'existence de Dieu; | *Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France relatives aux protestans*, 1778; | *Essais sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4°; 1804, avec des nombreuses additions et une *Notice sur Condorcet;* | *Vie de Turgot*, Londres, 1786, in-8°; | *Vie de Voltaire*, Genève, 1787; Londres, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en anglais. Condorcet y déclame avec violence contre la religion et ses ministres, et contre tout ce qui tient au christianisme. | *Rapports sur l'instruction publique, présenté à l'assemblée nationale*, Paris, 1792, in-8°; | *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances*, etc., Paris, 1790-1792. Il fut aidé dans cette volumineuse compilation par Chapelier et Peyssonel. Elle forme 28 vol. in-8°. | *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8°. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher ; cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contre les rois et les prêtres. | *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, 1799, in-12, Paris; | *Réflexions d'un citoyen non gradué*. Condorcet a aussi travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique des mois*, au *Républicain*, au *Journal d'instruction publique*, etc. Il a donné, avec M. Lacroix, une nouvelle *édition* des Lettres à une princesse d'Allemagne, par Euler. Ses Œuvres complètes forment 21 volumes in-8°, Paris, 1804. Son éloge a été publié par A. Dianneyère sous ce titre : *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, 1796-1799, in-8°.

* CONDORCET (SOPHIE de GROUCHY, veuve de), était sœur de Mme Cabanis et du général Grouchy, auquel elle se plut à donner des marques publiques d'intérêt, lorsqu'en 1817 il se trouva cité devant un conseil de guerre, sous le poids d'une accusation capitale. Unie de bonne heure au marquis de Condorcet, elle épousa aussi ses opinions politiques et philosophiques, qu'elle professa constamment le reste de sa vie. C'est à elle que, du fond de la retraite où il fuyait la proscription des jacobins, Condorcet adressait ses beaux vers, qui étaient l'histoire des derniers momens de sa carrière politique ;

« Ils m'ont dit : choisis d'être oppresseur ou victime
» J'embrassai le malheur et leur laissai le crime. »

Mme de Condorcet partagea les persécutions de son époux, et fut jetée dans les prisons révolutionnaires, d'où elle sortit après le 9 thermidor. Le reste de ses jours s'écoula dans la pratique de la plus active bienfaisance. Elle mourut à Paris, le 6 septembre 1822. On doit à Mme de Condorcet l'ouvrage suivant : *Théorie des sentimens moraux*, ou *Essai analytique sur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions; suivi d'une dissertation sur l'origine des langues;* traduit de l'anglais d'Adam Smith, 1798, 2 vol. in-8°. On trouve à la fin de cette traduction *huit lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis. Elle a été l'éditeur d'un ouvrage posthume de son mari intitulé : *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, 1799, in-12, ibid., 1818, in-18.

CONDREN (CHARLES de), 2e général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubuin, près de Soissons, en 1588. Son père, qui avait dessein de le

Digitized by Google

pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais sa vocation était trop forte Le cardinal de Berulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, et l'employa très utilement. Le Père de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé long-temps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *lettres* et des *discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorans *aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avaient plus de lettres.* Le Père Amelotte, le marquis de Carraccioli et M. Tabaraud ont écrit sa *vie*, in-8°.

* **CONESTAGGIO** (JÉROME-FRANCHI de), historien italien, né à Gênes, d'une famille noble, mort en 1635, fut successivement secrétaire du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, évêque de Nardo et archevêque de Capoue. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gênes, 1585, in-4°, souvent réimprimé ; | *Istorie delle guerre della Germania inferiore*, Venise, 1614, in-4°.

CONFUCIUS ou **KOUNG-FUT-TSÉE**, ou mieux **KOUNG-TSÉE**, surnommé par les Chinois *le saint Maître, le Sage par excellence*, le père des philosophes chinois, naquit à Tséou-Y, aujourd'hui Kin-Fou-Hien, ou Tséou-Hien, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, vingt-septième empereur de la seconde race, (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine) vers l'an 550 avant Jésus-Christ, temps où la Chine était encore très peu de chose. Il devint mandarin et ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chan-Tong ; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avait envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3,000 disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occupèrent les postes les plus éminens dans différens royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient des honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. *Hélas!* disait-il, *il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes : je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnait ses leçons, près de la rivière de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colléges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand maître ... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois ... Au saint ... Au roi des lettres.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendans sont mandarins-nés, et ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'était l'homme le plus sage et le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connaîtrait point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe *quatre livres de morale*. Le Père Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-folio ; et on les traduisit l'année suivante en français, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (*voyez* COUPLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes ; mais il est très douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de deux ou trois mille ans, des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres le *Choué-Ouen*, où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er fév. 1777, page 175). Il ne serait donc pas étonnant que les œuvres de Confucius eussent du moins

Digitized by Google

quelques additions d'un temps très postérieur ; peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs siècles ; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve M. Goguet ? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction ; c'est un amas de sentences et de vues incohérentes. « Confu» cius, » dit M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, « ce » grand législateur qu'on élève au-dessus » de la sagesse humaine, a fait quelques » livres de morale adaptés au génie de la » nation ; car ils ne contiennent qu'un amas » de choses obscures, de visions, de sen» tences, et de vieux contes mêlés d'un peu » de philosophie.... Ses ouvrages, quoique » pleins d'obscurités, sont adorés.... Con» fucius et ses descendans ont écrit des » milliers de sentences qu'on a accommo» dées aux événemens, comme nous avons » interprété celles de Nostradamus et du » Juif errant. Aujourd'hui, en France, il » n'y a que les bonnes femmes et les enfans » qui y croient ; à la Chine, c'est d'après » elles qu'on dirige toutes les opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connait depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

> De la seule raison salutaire interprète,
> Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
> Il ne parla qu'en sage, et jamais en prophète ;
> Cependant on le crut, et même en son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre Jésus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace et d'absurdité. « On comprend sans peine, » dit un auteur, que le misérable jongleur » du pays de Lou, qui n'a jamais su lier » ensemble deux maximes de morale, qui » a dogmatisé par boutade et par caprice, » sans sanction et sans garantie : dont les » leçons, si elles ont eu quelque efficace, » ont formé le plus frivole, le plus lâche » et le plus fripon de tous les peuples ; on » voit, dit-je, que ce verbiageur chinois » est mis ici en parallèle et bien au-dessus » du divin Législateur des chrétiens. Il est » connu que Voltaire aimait à s'entendre » appeler par ses suppôts, *mon cher ante» christ* ; ainsi, cette impiété n'a rien » d'obscur ni d'étonnant dans sa bouche ; » mais qu'on ose l'afficher publiquement » par manière d'épigraphe, et en faire le » frontispice d'un livre, c'est ce qui mon» tre à découvert et la hardiesse des blas» phémateurs et la faiblesse de l'autorité. » La *Vie de Confucius* a été écrite par le Père Amiot. (*voyez* AMIOT.)

CONGREVE (GUILLAUME), né en Irlande, dans le comté de Cork, en 1672, mort en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois ; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est, de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse ; mais on y trouve aussi cette liberté, ou si l'on veut cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques *pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *comédies*, des *odes*, des *pastorales* et des *traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *OEuvres* parurent à Londres 1730, 3 vol. in-12. Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK (GILLES), jésuite, né à Bailleul en 1571, et mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié : | des commentaires sur la Somme de saint Thomas, sous ce titre : *Commentariorum ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris ; auctore Ægidio de Coninck, societatis Jesu ; postrema editio*, Rotomagi, 1630, in-fol. ; | *De Deo trino et incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

CONNAN (FRANÇOIS de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François Ier par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé 4 livres de *Commentaires sur le droit civil*, Paris, 1558, in-fol., que Louis Le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avait aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignait à une mémoire heureuse un esprit juste et capable de réflexion.

Digitized by Google

CONNOR (Bernard), médecin irlandais, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne qui étaient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de sa majesté polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'église anglicane. Un prêtre catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie, on vit, au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution et l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé *Evangelium medici, seu de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ medici indagini subjici possunt*, in-8°, Londres, 1697. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très suspect, il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans le dessein de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de Jésus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais; on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelles cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre les différens événemens rapportés dans l'histoire sainte, » dit un auteur, il en est dont le surnaturel saute aux yeux de tout homme de » sens, et sur lesquels il n'est besoin ni de » dissertation ni d'examen. Qu'un malade » guérisse par les remèdes, lentement, en » reprenant des forces peu à peu, c'est la » marche de la nature; qu'il guérisse subitement à la parole d'un homme, sans » conserver aucun reste, ni aucun ressentiment de la maladie, c'est évidemment » un miracle. Qu'un thaumaturge par sa » parole, ou par un simple attouchement, » rende la vie aux morts, la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la voix aux » muets, la force et le mouvement aux » paralytiques, marche sur les eaux, calme » les tempêtes sans laisser aucune marque » d'agitation sur les flots, rassasie cinq » mille hommes avec cinq pains, etc., ce » ne sont certainement pas là des œuvres » naturelles. Pour en décider, il n'est pas » nécessaire d'être médecin, philosophe » ou naturaliste: il suffit d'avoir la plus » légère dose de bon sens. » On a encore de Connor *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°, en anglais, estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxerxès qui lui avait confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Gnide, l'an 394 avant J.-C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le combat l'amiral Lysandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avait faites à la journée de la Chèvre, 16 ans auparavant. Conon, qui venait de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent des sommes immenses qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pirée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autres moyens de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxerxès de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxerxès qui le fit mourir; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'île de Samos, était en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède, qui lui envoyait de temps en temps des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Evergète, vers l'an 300 avant J.-C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui était alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenait sans accident. Ses désirs

Digitized by Google

ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque temps après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergète désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avait été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait partie d'aucune constellation; l'astronome les indiquant au roi, lui dit que c'était la chevelure de sa femme, et Ptolémée voulut bien le croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poème grec de Callimaque à ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 22 octobre 688. C'était un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité et sa candeur.

CONRAD (saint), évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il serait un saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, et ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. « Plein de mépris pour les choses » du monde, dit un historien, il se livra » au service de Dieu avec une ferveur » extraordinaire. Son air sérieux décelait » la profonde impression que la pensée » de l'éternité faisait sur son âme; il n'é» tait cependant ni triste ni mélancolique. » Sa gaîté était la suite de cette paix in» térieure que les événemens de la vie ne » troublent jamais. La simplicité chré» tienne relevait toutes ses actions; son » humilité et sa piété donnaient à toute sa » conduite un certain air de dignité qui » n'appartient qu'à la vertu, et qui est » bien supérieur à celui que donnent les » grandeurs humaines. Ceux qui appro» chaient de lui se sentaient pénétrés d'un » respect mêlé de confiance et d'affection, » tant son affabilité et sa charité avaient » de charmes. » Conrad mourut en 976, après avoir rempli pendant 42 ans tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle infatigable et la plus parfaite exactitude. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le pape Calixte III le canonisa vers l'an 1120. Leibnitz a publié sa *Vie*.

CONRAD I[er], comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 911, après la mort de Louis IV. Othon, duc de Saxe, avait été choisi par la diète; mais se voyant trop vieux, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. « Cette action n'est guère dans » l'esprit de ce temps presque sauvage » (dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé). » On y voit » de l'ambition, de la fourberie, du cou» rage, comme dans tous les autres siècles; » mais à commencer par Clovis, ajoute-t» il non moins témérairement, on ne voit » pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très sûr que s'il y avait moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre, il y avait plus de franchise, de générosité et de véritable vertu. Tous les peuples reconnurent Conrad, à l'exception d'Arnoul, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut en 918, sans laisser d'enfant mâle. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'étoit révolté contre lui.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avait aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde*. L'année d'après, 1027, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé une année et six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissaient pas, perdaient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs

Digitized by Google

seigneurs. C'est depuis Conrad principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage ; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année suivante, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé à sa mort aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1093. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection : mais ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc ; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si l'on en croit quelques auteurs, au nom des *guelfes* et des *gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avait été *Welft*, nom de leur général, et celui des impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les impériaux furent, dit-on, toujours appelés *weiblingiens*, et qu'on nomma *welfts* tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent et en composèrent leurs *guelfes* et leurs *gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnèrent de ces deux noms ; mais elle n'est pas avouée généralement, et il faut convenir qu'elle a un air de contrainte (1). Quoi qu'il en soit, l'expédition de Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut-être aussi le poison que les Grecs étaient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad revint, en 1149, en Allemagne, et mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient. Elles prirent leur mari sur leur dos et leurs enfans dans leurs bras. L'empereur touché de cette expression vive et pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitans.

CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV qui lui connaissait des sentimens trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger; il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à l'âge de 26 ans, l'an 1254. On accusa Mainfroi, fils naturel de son père, de l'avoir fait empoisonner, comme il avait empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV devint l'an 1075 évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenait les terres, que

(1) D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, *Guelphes* et *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour le pape Grégoire IX, et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis : « Il y avait sur les con- » fins de l'Allemagne et de l'Italie, vers la source du » Rhin, deux maisons très illustres et très anciennes : » l'une des Henri de Guibeling, l'autre des Guelphes » d'Adorf, qui, par une émulation de gloire et une » jalousie d'ambition, étaient presque toujours en » querelle, et causaient souvent par leurs dissensions » un grand désordre dans l'empire. Les empereurs » Conrad le Salique et les trois Henri ses successeurs » étaient de cette première maison, et la seconde a » produit les ducs de Bavière, fort connus sous le » nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable.

Digitized by Google

l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *écrits* en faveur de Henri IV, dans le *Recueil des pièces apologétiques* de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4°.

CONRAD de Mayence, *Conradus Episcopus*, est auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-folio, et dans les recueils de Reuberus et d'Ursticius : compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III : on dit que c'est le premier qui ait été élevé à la dignité de cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé à la prévôté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé, et mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol. est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélanchton s'empressa d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

* **CONRADI** (GEORGES-CHRISTOPHE), médecin, né à Roesing (Hanovre) le 8 juin 1767, et mort le 16 décembre 1798, à Northeim, où il avait été nommé médecin-physicien, a publié : | *Dissertation inaugurale sur l'hydropisie*; | *Observations sur l'extraction de la cataracte*, 1791, in-8°; | *Manuel dans lequel on enseigne à juger la pureté des medicamens, et à reconnaître leur falsification*, Hanovre, 1793, in-8°; | *Extraits choisis du journal d'un médecin praticien*, Chemnitz, 17974, in-8°; | *Manuel d'anatomie pathologique*, Hanovre, 1796, in-8°. On a encore de lui, dans différents recueils périodiques, des *Mémoires sur le charlatanisme médical; Sur la manière de remédier à l'empoisonnement par l'arsenic; Sur la dentition*. Les ouvrages de Conradi sont tous écrits en allemand.

CONRADIN ou **CONRAD** le jeune, petit-fils de Frédéric II, et fils de Conrad IV et d'Elizabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, naquit en 1251, et n'avait que 3 ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Eglise, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les gibelins d'Italie le reçurent dans Rome, au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté l'infant Henri, frère d'Alphonse V, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles; Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples en 1268. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parens qui voudrait le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avait épouse une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il fut décapité. Il est très faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voyez* son article.

CONRART (VALENTIN), conseiller-secrétaire du roi né à Paris en 1603. L'académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuait beaucoup à rendre ces assemblées agréa-

Digitized by Google

bles, par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres à Félibien*, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'action de l'orateur*, qu'il publia, Paris, 1657, in-12, et qui a paru plus tard sous le nom de *Michel le Faucheur*, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut en 1675. Il était de la religion prétendue-réformée. On dit qu'il voyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui, les gens de lettres s'y assemblaient pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies: et voilà la première origine de l'académie.

CONRINGIUS ou CONRINGHS (HERMANUS ou HERMAN), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Ostfrise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire : | *De antiquitatibus academicis dissertationes* (*sex*); Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, à Gottingue, sont savantes et curieuses. | *Opera juridica, politica et philosophica*; | *De origine juris germanici, etc.* Son patriotisme et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 6 vol. in-folio, à Brunswick, 1730.

* CONSALVI (HERCULE), cardinal et principal ministre du pape Pie VII, né à Rome le 8 juin 1757, était petit-fils de Brunacci, qui fut adopté par le marquis de Consalvi, dernier rejeton de l'illustre famille de ce nom. Après avoir achevé ses études, il s'adonna aux lettres et à la musique, et ses succès en poésie furent tels que l'académie des Arcades lui ouvrit ses portes. Il entra, en 1776, dans l'académie ecclésiastique, et en sortit neuf ans après avec le titre de *ponente del buon governo*, fonction analogue à celle de conseiller-rapporteur dans les tribunaux français. Plus tard, Consalvi passa en qualité de juge au tribunal de la signature, et, à la fin de 1792, Pie VI le nomma *auditeur de rote*. Les graves événemens qu'avait fait naître la révolution française préoccupaient alors tous les esprits, et Consalvi se déclara l'adversaire de ses principes subversifs. Pie VI le nomma assesseur des armes, au ministère de la guerre, et ce fut sous son administration qu'eut lieu l'assassinat du général Duphot, circonstance dont les patriotes romains profitèrent pour le desservir auprès de Bonaparte. Les troupes républicaines étant entrées dans Rome, en 1798, il fut emprisonné comme plusieurs autres personnages marquans, puis remis en liberté. Après la mort de Pie VI, le conclave s'ouvrit à Venise dans l'église de San-Georgio-Maggiore, le 1er décembre 1799, et il fut choisi pour secrétaire de cette assemblée qui élut le cardinal Chiaramonte (Pie VII). Le nouveau pape nomma Consalvi pro-secrétaire d'état, puis le 11 août 1800, cardinal de l'ordre des diacres, car celui-ci ne fut jamais prêtre, et enfin lui conféra le titre définitif de secrétaire d'état. Consalvi usa de sa grande influence pour introduire dans les états romains diverses améliorations, et autorisa le libre commerce des grains. Cette mesure lui fit de nombreux ennemis, mais il tint tête à tout, et la liberté du commerce des grains existe encore telle qu'il l'a établie. En 1801, il vint à Paris pour traiter avec Bonaparte du concordat qu'il signa, le 15 juillet de la même année, de concert avec MM. Spina et Caselli, devenus depuis cardinaux. Mais en 1802, il ne voulut point accéder aux propositions d'un concordat avec la république italienne, et ce refus accrut encore l'ancienne antipathie du premier consul contre lui. Consalvi fut néanmoins obligé de faire quelques concessions politiques. Comme Napoléon voyait dans le cardinal le seul auteur des obstacles qu'on apportait à ses prétentions, il demanda son renvoi, et Pie VII accepta enfin la démission que son ministre lui offrait depuis quelque temps. Mais Consalvi n'en continua pas moins de concourir, quoique d'une manière non ostensible, aux affaires du gouvernement. Peu de temps après l'enlèvement du souverain pontife, en 1809, un arrêt d'exil l'atteignit lui-même, et il fut envoyé en France avec le cardinal di Pietro. Il refusa les 3000 francs accordés aux cardinaux pour frais de leur voyage, et la même somme qui leur était allouée pour leur subsistance annuelle. Manquant d'argent à son arrivée à Paris, il vendit la tabatière garnie de diamans, que Bonaparte lui avait donnée lors de la signature du concordat. L'empereur qui, à défaut de l'assentiment du pape pour

Digitized by Google

son union avec une princesse autrichienne, avait inutilement assayé d'obtenir celui des cardinaux, exila les prélats dans différentes villes, et Consalvi alla à Mézières où il passa près de trois ans. Il suivit ensuite Pie VII à Béziers, et refusa, ainsi que tous ses collègues, de signer une déclaration par laquelle les cardinaux devaient s'obliger à ne jamais voir le pape seul, à ne lui parler jamais d'affaires, et à renoncer pour eux-mêmes à toute correspondance ou communication particulière. Les événemens de 1814 rendirent la liberté au *Saint-Père*, qui, de retour à Rome, le nomma de nouveau son premier ministre, et l'envoya, près des souverains réunis à Londres, pour défendre les intérêts de la cour romaine. Consalvi reçut à Londres un accueil distingué, et y produisit une grande sensation en s'y montrant publiquement revêtu des marques de sa dignité. Des relations amicales s'établirent depuis cette époque jusqu'à la mort de Pie VII, entre la cour de Rome et celle d'Angleterre. En 1815, une frégate anglaise transporta *sans frais* les objets d'art *emballés* par Canova (*voyez* CANOVA); en 1816, lord Exmouth, après le bombardement d'Alger, réclama tous les esclaves romains, et, en 1817, le monarque anglais accrédita un envoyé auprès du saint Siége. Consalvi se rendit à Rome, et obtint la restitution au Saint-Père des Légations et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. Il retourna ensuite à Rome, où il imprima à l'administration une direction sage et éclairée, quoique divers obstacles l'aient empêché de réaliser toutes ses vues. Il lutta avec succès contre les brigands qui infestaient la campagne, et parvint même à faire entrer le fameux Masocco, chef de bande, au service du gouvernement, après lui avoir fait subir préalablement une année de prison au fort Saint-Ange. Rome s'embellit de nouveaux monumens, et il fut pourvu aux restaurations nécessaires pour conserver les débris de son ancienne magnificence. L'architecte Raphael Stein et Canova étaient admis dans l'intimité du cardinal. Il conclut des concordats, ou des conventions avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève, et traita avec Saint-Domingue et le Chili lorsqu'aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiques. Après la mort de Pie VII (1823) qui l'affligea profondément, Consalvi se retira pendant quelque temps à Porto-d'Anzo. Il était revenu à Rome et avait été nommé préfet de la Propagande par Léon XII, lorsqu'une maladie inflammatoire l'enleva, le 24 janvier 1824, à l'âge de soixante-sept ans. Consalvi était d'un désintéressement peu commun, et refusa tous les ordres que les souverains lui firent offrir. Sa grande tolérance est connue, et l'on sait qu'il permit qu'un temple protestant fût ouvert à Rome.

* CONSTABLE (Thomas-Hugues-Clifford), baronnet anglais, né à Londres en 1762, alla faire ses études dans l'académie des gentilshommes anglais, établie à Liége, et les termina au collége de Navarre à Paris. Il fit, en 1787, pour se distraire de la douleur que lui causait la mort de son père, un voyage en Suisse qui détermina son goût pour la botanique. Il était fortement attaché à la religion catholique, et fut intimement lié avec le respectable abbé Carron. Il fut plusieurs fois présenté à Louis XVIII lorsqu'il visita Bath, et c'est à la sollicitation de ce prince qu'il fut créé baronnet en 1815. En 1821 il hérita des grands biens de François Constable, dont il prit alors le nom, en abandonnant celui des Clifford, famille très ancienne en Angleterre, et une de celles qui ont persévéré dans la religion catholique. Thomas Constable a publié en anglais 40 *Méditations sur la divinité et sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tirées en partie de l'*Evangile médité* de Duquesne. Il avait entrepris une traduction des *Psaumes* en vers anglais, que l'on croit terminée; une traduction des *Fables de La Fontaine*, dont il a reproduit, assure-t-on, en partie la grâce et la naïveté; et une *Histoire des Normands*, dont il a laissé l'exécution très avancée. Il a encore donné, avec son frère Arthur, la *Flora Tixaliana*, imprimée à la suite de la *Description historique et topographique de la paroisse de Tixall*, Paris, 1818, in-4°, avec cinq planches. Constable est mort à Gand, le 25 février 1823.

CONSTANCE (saint), un des premiers magistrats de la ville de Trèves souffrit le martyre au 3e siècle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrse, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisdas, Papyrius, Constant, Jovinien, et une multitude innombrable d'habitans de la même ville, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Saint Félix, évêque de Trèves, transféra au 4e siècle les corps

Digitized by Google

des saints martyrs qu'on vient de nommer, et de plusieurs autres dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la Sainte-Vierge, hors des murs, où il venait de déposer également le corps de saint Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cède à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE Ier, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Mésie, vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien, en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts; et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avait trahi leur Dieu, trahiraient bien plus aisément leur prince; et il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck en 306 après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe, qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force, et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps, et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait, il les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours: ses appartemens furent aussitôt remplis d'or, d'argent et pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; et les voyant étonnés, il leur dit *qu'ils ne pouvaient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince*. Les jours de fête, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens qu'ils ne connaissaient pas, Constance les connut, et en devint le protecteur.

CONSTANCE II (*Flavius Julius Constantius*), 2e fils de Constantin le Grand, et de Fausta, sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre: saint Athanase le lui reproche ouvertement; et le caractère qu'il décela, lorsqu'il fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeaient Nisibe, et qui levèrent le siége et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion élu aussi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étaient partagé les états de Constantin le Jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisans pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murs, aujourd'hui Esseck, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les

Digitized by Google

Gaules par les lieutenans de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire romain, partagé entre les trois enfans de Constantin, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche, était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, et s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopolis en Egypte, et il fut dressé dans le grand Cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du mont Taurus, l'an 361. Euzoius, arien, lui donna le baptême, quelques momens avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des ariens (*voyez* OSIUS). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante. « Faible, inconstant, curieux et superstitieux, mais par-dessus tout, poussé de » la manie de dogmatiser, Constance fit » plus de mal à la vraie religion, que les » persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, et tout le temps qu'il eut quelque » chose à craindre; violent et cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'empire, sa mort eût été un sujet de joie » pour tout le monde chrétien, si à un » persécuteur hérétique n'eût succédé » un apostat idolâtre. » Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nysse, général des armées romaines, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, et l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE, FAULKON, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble vénitien qui était fils du gouverneur de cette île selon d'autres, devint, par son esprit, *barcalon*, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, et engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présens, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec sa nation, et qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, ex-jésuite. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels était Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les Français du pays et se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourmens. Pitracha tint le roi captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son sérail; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux *Vies de Constance* : l'une par le Père d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien et un chrétien zélé; l'autre par Deslande, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires : mais comme tout ce qui tenait à la religion était odieux à cet écrivain, et que Constance en avait assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paraître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connaissait mieux le ministre siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT Ier (*Flavius Julius Constans*), troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie,

Digitized by Google

l'Afrique, l'Illyrie au partage des états de son père, et les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une manière bien funeste : Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que 30 ans lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius-Constantin et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Echtèse*, et à mettre en sa place le *Type*. C'était un édit dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de Jésus-Christ. Le pape Martin Ier, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose, son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire : mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relâche à son esprit égaré, l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant : « Bois, » frère barbare! » L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards; et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, et enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornemens des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourmens. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT (GERMAIN), juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la cour des monnaies et de l'étendue de sa juridiction*, 1 vol. in-fol. L'auteur avait fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savans.

CONSTANT (JACQUES), médecin célèbre de Lausanne, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont : | *Le médecin, chirurgien et apothicaire charitable*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8° : | *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT DE REBECQUE (DAVID), d'une famille française réfugiée, professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connaître des savans par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui : | des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies et judicieuses : | des *Dissertations sur la femme de Loth*, *le buisson de Moïse*, *le serpent d'airain* et *le passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin. | Un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée; | son *Système de morale théologique*, en 25 dissertations.

* **CONSTANT DE REBECQUE** (SAMUEL), né à Genève en 1729 et mort au mois d'octobre 1800, était petit-fils du précédent, et fils d'un lieutenant-général au service de la Hollande. Il servit dès l'enfance dans le régiment de son père;

Digitized by Google

et abandonna ensuite l'état militaire pour cultiver la littérature, d'après les conseils de Voltaire, qui l'avait admis dans sa société intime. Ses principaux ouvrages sont : | *Camille, ou Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, roman qui eut plusieurs éditions, et fut traduit en diverses langues ; | *Institutions morales à l'usage des enfans qui commencent à parler*, Londres, 1785, in-8° ; | *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, 1787, in-8° ; | *Laure, ou lettres de quelques personnes de Suisse*, 7 vol. in-12, où l'on trouve une peinture fidèle des mœurs et de la société de Suisse et de Genève ; | *Instructions de morale qui peuvent servir à tous les hommes, et particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique*, Lausanne et Paris, 1799, in-8°.

* **CONSTANT DE REBECQUE** (BENJAMIN de), orateur et publiciste célèbre, naquit à Genève en 1767, d'une famille de *réfugiés français*, et vint vers le commencement de la révolution, se fixer en France, avec son père, ancien général au service de la Hollande. En 1795, il se rendit à Paris, et s'y lia avec les hommes du temps les plus célèbres par l'éclat de leurs talens, comme par leurs opinions républicaines. Louvet, Daunou, Chénier étaient de ce nombre. Le premier écrit par lequel il se fit connaître, et qui parut en 1796, avait pour titre : *De la force du gouvernement en France et de la nécessité de s'y rallier*. C'était une sorte d'apologie du Directoire qui venait d'accepter l'héritage sanglant de la terreur. Cet écrit fut loin d'obtenir l'approbation générale, mais on y reconnut un assez grand mérite de style. Le jeune publiciste obtint plus de succès, lorsque la même année il parut à la barre du conseil des Cinq cents pour réclamer en faveur de tous les protestants dont les pères avaient été frappés par la révocation de l'édit de Nantes, le titre et les droits de citoyens français. Sa réclamation fut accueillie et il se hâta de se faire rétablir, lui et son père, sur les registres civils de la commune de Dôle. Benjamin Constant étendit bientôt sa réputation par deux écrits intitulés : *Des réactions politiques*, et *des effets de la terreur*. L'auteur s'y élevait contre les réactions sanglantes des partis qui n'ont pour effet que d'éterniser les discordes et les haines, en livrant l'état à de continuelles agitations. Il établissait l'opinion que c'était la terreur seule mise à l'ordre du jour qui avait compromis et ruiné la république, et au nom des vrais amis de la liberté, il repoussait toute solidarité pour les crimes commis en son nom. Benjamin Constant fit partie du cercle constitutionnel de la rue de l'Isle, composé en grande partie de républicains modérés, et dans un discours qu'il prononça comme secrétaire de cette société, il exprima de nouveau son horreur profonde pour les excès de la faction terroriste. Quoiqu'il ne fût appelé à aucune fonction publique sous le Directoire, il paraît cependant qu'il jouit de quelque crédit auprès de ce gouvernement, et qu'il ne fut pas étranger à la nomination de M. de Talleyrand, comme ministre des relations extérieures. On l'a même accusé d'avoir fait l'apologie du 18 fructidor, coup d'état par lequel le Directoire prolongea sa faible existence. Mais plus tard, lorsque son opinion se fut mûrie par l'expérience, il en signala l'illégalité et les conséquences funestes. Etranger aux événemens qui placèrent le pouvoir entre les mains de Napoléon, Benjamin Constant se vit cependant appelé au tribunat en 1799. Mais il s'y prononça franchement contre les envahissemens successifs du nouveau gouvernement. Il repoussa avec force le projet de loi de janvier 1800, qui avait pour but de faire passer les lois, sans autres formalités que celle de leur présentation officielle et d'une simple lecture. Il combattit aussi l'établissement des tribunaux spéciaux qui semblaient reproduire les tribunaux révolutionnaires. Chargé de rendre hommage au vainqueur de Marengo, il osa associer aux éloges de la gloire, quelques idées de liberté ; ces hardiesses le rangèrent parmi ceux qui méritèrent d'être éliminés ; et il partagea cette disgrâce avec Chénier, Ginguené et quelques autres. Bientôt il fut exilé avec Mme de Stael, qui dans les salons où elle régnait en souveraine, ne cessait de lancer contre Bonaparte des épigrammes, qui inquiétaient le triomphateur de l'Italie. Après avoir parcouru avec la femme célèbre dont il partageait la proscription, toutes les parties de l'Europe où le bras de Napoléon n'atteignait pas encore, il vint se fixer à Gœttingue dont l'académie l'admit au nombre de ses membres. Benjamin Constant s'y lia avec les écrivains les plus distingués de l'Allemagne, et empruntant leurs habitudes laborieuses, il

Digitized by Google

profita de son séjour dans cette ville savante pour étudier à fond la littérature germanique : il y composa une traduction en vers français de la tragédie de *Wallenstein*, qui passe pour le chef d'œuvre de Schiller. En la publiant, il y joignit, dans une préface, un examen comparé des deux systèmes littéraires adoptés par les Français et par les Allemands, morceau remarquable par une grande sagacité de critique. C'est aussi en Allemagne que Benjamin Constant conçut le plan du roman *d'Adolphe*, qu'il publia plus tard et qui est loin d'être sans reproche sous le rapport de la moralité. Pendant le cours de ses studieux travaux, l'ordre d'exil qui le tenait éloigné de la France fut révoqué, et il put revenir à Paris. Mais le séjour qu'il y fit fut très court. A la France, telle que Bonaparte l'avait faite, il préférait l'Allemagne devenue sa patrie adoptive, et où il semblait s'être irrévocablement fixé en épousant une femme d'une famille distinguée de Hanovre. Vers 1814, il publia avec un grand succès en Allemagne son ouvrage sur *l'esprit de conquête et l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation actuelle*. L'auteur y annonçait la chute prochaine de Bonaparte, et les événemens ne tardèrent pas à réaliser cette prédiction, qui du reste était alors à la portée des esprits les plus vulgaires. Lorsque la première restauration fut accomplie, Benjamin Constant revint à Paris. Il écrivit beaucoup dans les journaux et fit paraître successivement plusieurs brochures, où il discuta les affaires politiques avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. Benjamin Constant était loin alors de se montrer hostile aux Bourbons : l'idée dominante de ses écrits était d'établir une alliance durable entre la monarchie légitime et les intérêts nés de la révolution. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte sur les côtes de France, en 1815, il n'hésita pas à se prononcer fortement contre lui. Il publia dans le *Journal des débats*, une profession de foi énergique où l'on remarquait ces mots : « Du côté du roi est la li» berté constitutionnelle, la sûreté, la paix ; » du côté de Bonaparte, la servitude, » l'anarchie, la guerre. Nous jouissons, » sous Louis XVIII, d'un gouvernement » représentatif, nous nous gouvernons » nous-mêmes. Nous subirions sous Bona» parte un gouvernement de Mamelucks ; » son glaive seul nous gouvernerait. C'est » Attila, c'est Gengis-Kan... Quand on ne » demande qu'à servir le despotisme, on » passe avec indifférence d'un gouverne» ment à l'autre, bien sûr qu'on retrou» vera sa place d'instrument sous le nou» veau despotisme ; mais quand on chérit » la liberté on se fait tuer autour du trône » qui la protége. » Ces paroles reçurent bientôt un éclatant démenti. Averti que Bonaparte désirait le voir, Benjamin Constant se rendit aux Tuileries, et sortit de l'entrevue qu'il eut avec l'empereur, entièrement converti à sa cause. Peu de jours après, les journaux annoncèrent sa nomination au poste de conseiller d'état. Ce brusque changement étonna le public, et valut à Benjamin Constant la qualification de transfuge que lui lancèrent à la fois les républicains et les partisans des Bourbons. Cette défection n'eut pas même une excuse, lorsqu'on apprit que Benjamin Constant avait rédigé l'acte additionnel, qui faisait évanouir toutes les espérances de liberté fondées sur le retour de Napoléon. Après la seconde restauration, il alla passer quelque temps à Bruxelles, et revint en 1816 à Paris où il s'occupa de divers ouvrages politiques et philosophiques. Elu député en 1819 par le département de la Sarthe, malgré tous les efforts du ministère, il prit place à la chambre parmi les chefs de l'opposition libérale, et s'y fit remarquer par la finesse captieuse de son argumentation, qui n'était pas toujours exempte de sophismes. D'autres déployèrent à la tribune plus de violence et d'aigreur ; mais nul ne donna plus d'embarras aux ministères qui se succédèrent sous la restauration. Si Benjamin Constant ne prit aucune part, ainsi qu'il l'a assuré, aux conspirations qui se tramèrent pendant quinze ans contre la branche aînée des Bourbons, il figura du moins comme un des champions les plus infatigables, dans cette guerre sans cesse renaissante, par laquelle l'opposition harcelait le pouvoir royal, et dont le but secret paraissait être de lui rendre le gouvernement impossible. Après la révolution de 1830, qui semblait devoir combler les vœux du parti libéral, de tristes mécomptes et de cruels désappointemens vinrent le désenchanter. Saisi d'une noire mélancolie, et se sentant affaiblir de jour en jour, il parut acquérir, en descendant dans la tombe, la triste conviction que les doctrines qu'il avait professées toute sa vie n'avaient rien fondé de durable ; il mourut le 6 décembre 1830, frappé,

Digitized by Google

s'il faut en croire le *Journal du Commerce* et *la Tribune*, de la prévision d'une *mystérieuse catastrophe* qui menaçait la France. Il avait espéré sur la fin de sa vie, entrer à l'académie française, mais la préférence donnée à M. Viennet par cette compagnie, lui causa un profond chagrin. On assure qu'après la révolution de juillet, le gouvernement nouveau le gratifia d'une somme considérable qui servit à payer ses dettes ; mais que cette faveur, jointe au titre de conseiller d'état, ne remplit point son attente, et fut loin de remplacer à ses yeux le ministère qui avait toujours été le but de son ambition. Benjamin Constant avait travaillé au *Mercure* et à la *Minerve*. Il avait aussi donné à l'athénée quelques leçons d'histoire, où perçaient des opinions peu favorables au christianisme. Il a publié entr'autres ouvrages : | *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, 1814, in-8° ; | *Réflexions sur les constitutions, la distribution des pouvoirs, et les garanties dans une monarchie constitutionnelle*, 1814, in-8° ; | *De la liberté des brochures, des pamphlets et des journaux, sous le rapport de l'intérêt du gouvernement*, 1814, in-8° ; | *De la responsabilité des ministres*, 1815, in-8° ; | *Principes de politique applicables à tous les gouvernemens représentatifs, et particulièrement à la constitution actuelle de France*, in-8° ; | *De la doctrine politique qui peut réunir les partis en France*, 1817, in-8° ; | *Question sur la législation actuelle de la presse en France*, 1817, in-8° ; | *Mémoires sur les cent-jours en forme de lettres*, 1820, in-8°, *première partie ;* | *Du triomphe inévitable et prochain des principes constitutionnels en Prusse*, traduit de l'allemand de M. Koreff, 1821, in-8° ; | *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri*, 1822-1824, 2 parties in-8°, traduit en espagnol, 1825, in-8° ; | *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développemens*, 1823-1825, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage qui est le plus important que Benjamin Constant ait publié, est peu profond, et l'auteur y paraît souvent dominé par ses préjugés philosophiques. La pensée fondamentale du livre est une pensée déiste et sceptique. Suivant l'auteur, la religion a pour source primitive le *sentiment religieux* inné dans tous les hommes, et dont les différentes espèces de cultes ne sont que les diverses formes plus ou moins fausses. D'après lui, il n'y a de vrai en religion que ce *sentiment*, que chacun a droit de manifester à sa façon ; mais qui presque toujours a été vicié par les formes sacerdotales et artificielles dont on l'a revêtu. Le baron d'Ekstein, dans le tome 5 du catholique, a parfaitement fait sentir tout le faible de cet ouvrage. — Benjamin Constant passa toute sa vie en dehors des affaires, et ses amis même n'ont jamais pensé qu'il possédât les talens de l'homme d'état. Ecrivain et orateur infatigable, il était peu propre à occuper un ministère ou une ambassade. On peut penser d'après le scepticisme et la tiédeur de ses principes politiques, que l'amour de la renommée fut, plus encore qu'un zèle véritable pour le bien public, le mobile de sa conduite parlementaire. Aimant les plaisirs du monde, et surtout le jeu, on assure qu'il ne vit souvent dans les entreprises de littérature et de journalisme auxquelles il prit part, qu'un moyen de se procurer des ressources que ses goûts lui rendaient nécessaires. Le genre de vie qu'il menait dérangea sa fortune, et il mourut dans un état de gène dont la libéralité du pouvoir n'avait pu le faire sortir entièrement.

* CONSTANT-BERRIER (JEAN-FRANÇOIS), né à Aire, en Artois, mort à Paris, le 12 juin 1824, avait été sous le commandement de Kellermann et sous celui de Schérer, agent en chef des vivres pour les armées républicaines. Modéré dans ses opinions, il avait prêté asile à des hommes persécutés par la révolution, et fut, en conséquence, sur la dénonciation du *Journal des hommes libres*, obligé de renoncer à son emploi qui ne l'avait pas enrichi. Il n'eut depuis pour vivre, que le produit des traductions de Journaux étrangers qu'il faisait pour la *Gazette de France*. On a de lui : | *Ode à LL. MM II. et RR. Napoléon le Grand et Marie-Louise d'Autriche*, Paris, 1810, in-8° ; | *Stances sur la naissance du roi de Rome*, Paris, 1811, in-8° ; | *Le livre du destin*, poème sur le même sujet, inséré dans le 2 tome des *Hommages poétiques ;* | *Le dévouement de Malesherbes*, 1821, in-8° ; | *La Restauration des lettres et des arts sous François Ier*, ode, 1822, in-8° ; | *Les médecins français et les sœurs de Sainte-Camille à Barcelonne*, 1822, in-8° ; | et quelques Vaudevilles.

CONSTANTIA (FLAVIA-JULIA), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignait à une beauté régu-

Digitized by Google

lière et à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; et après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia-Julia), première femme de l'empereur Gratien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa 13e année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avait que 21 ans.

CONSTANTIN, syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 4 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecossais venaient d'être ramenés par les soins de saint Céolfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarrow, aux usages de l'Eglise universelle. Mais il eut en même temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avait tout l'air du commandement, à venir le trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. « Son » espoir, dit un auteur, ne fut pas trom- » pé. Si le prince eut de mauvais desseins, » la présence du pontife lui imposa telle- » ment qu'il ne lui dit pas un seul mot de » l'objet pour lequel il l'avait fait venir. » A Nicomédie où se fit l'entrevue, le pape » célébra les saints mystères; l'empereur » communia de sa main, le pria d'inter- » céder pour ses péchés, et renouvela » tous les priviléges accordés par ses pré- » décesseurs à l'église romaine. » Ce n'est pas le seul exemple de changement subit et inattendu, qu'ait produit dans des princes altiers et superbes, la présence du pontife des chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBÈRE, antipape, s'empara du saint Siége, en 767, avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Préneste. Tout tremblait devant la faction de l'antipape, qui demeura plus d'un an en possession du saint Siége. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante quelle peine méritaient ceux même qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilége de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 768, de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère.

CONSTANTIN (*Caïus Flavius Valerius Aurelius Claudius*), dit le *Grand*, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agrémens de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin s'étant aperçu de son

Digitized by Google

dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageaient les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend et les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximien. Comme il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au dessous du soleil, avec cette inscription: *In hoc signo vinces (C'est par ce signe que tu vaincras).* Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante; il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette colonne de lumière, qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommé le *labarum*; elle figurait une espèce de P traversé par une ligne droite, et qui représentait outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin dans une dissertation publiée en 1774 contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante (313) est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescript qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains: le dernier fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, et le fit étrangler en 324. Par cette mort le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs: cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il permit non-seulement aux chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée, revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit » un auteur, ne fut point un prince peu » jaloux de son autorité, ni incapable d'en

Digitized by Google

» connaître l'étendue et les bornes, on » peut en juger par ses *lois*. Lorsqu'il em- » brassa le christianisme, il ne put ignorer » le nombre des conciles qui avaient été » tenus dans l'empire, ni les décrets de » discipline qui avaient été faits, ni le » pouvoir que s'attribuaient les évêques. » Présent au concile de Nicée, il ne leur » contesta pas plus le droit de fixer la cé- » lébration de la Pâque, que le pouvoir de » décider le dogme attaqué par Arius. Il » ne réclama contre aucun des décrets » de discipline portés par les autres conci- » les, tenus sous son règne : au contraire, » il ne crut pouvoir faire un usage plus » utile de l'autorité souveraine que de les » soutenir et les faire observer. Nous sa- » vons bien que les incrédules ne lui par- » donnent pas cette conduite ; mais tout » homme sage peut juger si l'on doit s'en » rapporter à eux plutôt qu'à lui. » Les ariens, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : « Je n'y sens » aucun mal, » et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siége de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé de Mably, les intérêts de l'empire; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donnerait le siége de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondemens de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtimens, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat, et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance et des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient ; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation : il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient 14 diocèses, dont chacun avait un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidait dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit : l'un que les barrières furent ôtées, et l'autre que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'arianisme; mais on devrait faire attention, qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentimens; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise, et que le lieu où le prince reçut le baptême, était de son diocèse ; d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacremens de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser

Digitized by Google

prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase, et plusieurs saints évêques, et d'accréditer sans le vouloir le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes; ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât. (*Voyez* CONSTANTIN II.) Il mourut le 22 mai 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire : autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère; de Licinius, son neveu; de Maximien, son beau-père; de son propre fils Crispe; de l'impératrice Fausta, son épouse. « S'ils étaient tous vrais, dit » un judicieux critique, il serait étonnant » que Julien, qui ne ménage pas Con» stantin dans la *Satire des Césars*, n'en » eût rien dit, pendant qu'il traitait de » monstres les deux compétiteurs de Con» stantin; que Zozime, historien païen, » très indisposé contre lui, ne lui eût pas » reproché ces crimes; que Libanius et » Praxagoras, autres païens zélés, eussent » osé faire un éloge complet des vertus de » Constantin, lorsqu'il n'existait plus, et » que l'on pouvait flétrir impunément sa » mémoire. Mais les païens contempo» rains ont été moins injustes que les phi» losophes du 18e siècle; les premiers l'ont » adoré comme un dieu, après sa mort; » les seconds veulent le faire détester » comme un scélérat. » Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta, sa seconde femme, avait faussement accusé d'avoir voulu la séduire (*Voyez* FAUSTA); sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la religion; le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine, quoiqu'il ne prétendît jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques. Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long règne; et malgré ses grandes qualités il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise ne s'anéantit pas par les faiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que dans les premiers temps de son règne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, et qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps et de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumeræ in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens mêmes en ont parlé de la manière la plus avantageuse (*voyez* PRAXAGORAS). Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avait orné de ses dons les plus précieux. « Sa taille, » dit-il, était haute, sa contenance majes» tueuse, son maintien gracieux. Il faisait » admirer sa force et son agilité dans tous » ses exercices; et depuis sa plus tendre » jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, il » conserva la vigueur de son tempéra» ment par la régularité de ses mœurs et » par sa frugalité. Il déposait avec plaisir » la fatigante majesté du prince, pour se » livrer, comme ami, aux charmes d'une » conversation familière, et quoiqu'il lui » échappât quelquefois des traits de rail» lerie peu convenables à sa dignité, il » gagnait le cœur de tous ceux qui l'ap» prochaient, par sa courtoisie et par son » urbanité. On l'accuse d'avoir trahi l'a» mitié. Cependant il a prouvé, en diffé» rentes occasions de sa vie, qu'il n'était » pas incapable d'un attachement vif et » durable. Une éducation négligée ne » l'empêcha pas d'estimer le savoir, et » d'accorder sa protection aux sciences et » aux arts. Il était d'une activité infatiga» ble dans les affaires. Une partie de son » temps était employée à la lecture et à la » méditation; l'autre à écrire, à donner » audience aux ambasadeurs, et à rece» voir les plaintes de ses sujets. Ceux qui » se sont élevés le plus vivement contre » sa conduite ne peuvent nier qu'il ne » conçût avec grandeur et qu'il n'exécutât » avec fermeté les desseins les plus » hardis, sans être arrêté, ni par les pré-

Digitized by Google

» jugés de l'éducation, ni par les clameurs » du peuple. A la guerre, il faisait des » héros de tous ses soldats, en se montrant » lui-même soldat intrépide et général » expérimenté; il dut moins à la fortune » qu'à ses talens les victoires signalées » qu'il remporta contre ses ennemis et » contre ceux de l'état. Il cherchait la » gloire comme la récompense, peut-être » comme le motif de ses travaux. L'am» bition qui, depuis l'instant où il fut re» vêtu de la pourpre, à Yorck, parut tou» jours être sa passion dominante, peut » être justifiée par le danger de sa situa» tion, par le caractère de ses rivaux, par » le sentiment de sa supériorité, et par » l'espoir de rendre la paix à l'empire. » Dans les guerres civiles contre Mangence » et contre Licinius, il avait pour lui les » vœux du peuple, qui comparait les vi» ces effrontés de ces tyrans aux règles » de justice et de modération qui semblaient » toujours diriger l'administration de Con» stantin. » On voit dans Eusèbe plusieurs preuves de son savoir. Il composa et prêcha plusieurs *sermons*. On en a encore un intitulé *Discours à l'assemblée des saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. « Rien n'excite davantage » les hommes vertueux et éclairés à bien » faire, disait-il à quelques-uns de ses » courtisans qui voulaient le détourner » d'assister à une harangue, que quand ils » savent que l'empereur entendra ou lira » leurs ouvrages. » Son affection pour les évêques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres des autels, étaient tels qu'on l'entendit dire un jour : « Si je sur» prenais dans le crime un prêtre du Sei» gneur, j'accourrais pour le couvrir de » mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font, d'un scandale isolé, la matière d'une calomnie générale! Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre, de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savans croient que cette erreur historique vient de ce que, dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terres. La translation du siége de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était plus considérée que par la demeure du pape, peuvent avoir également influé sur cette opinion. *Voyez* la *Vie du grand Constantin*, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4°; et l'*Histoire des empereurs*, par Crevier.

CONSTANTIN II, dit *le Jeune* (*Claudius Flavius Julius Constantinus*), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédait son frère Constant, était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches; il y tomba, fut défait et tué près d'Aquilée l'an 340, trois ans après la mort de son père. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivit-il, l'intention du » grand Constantin, de rendre Athanase » à son église, s'il n'eût été prévenu par » la mort. Son dessein principal, en lui » ordonnant de vivre dans les terres de » ma domination, ce fut de le soustraire » à la rage de ses ennemis, ou, pour » mieux dire, de ces bêtes féroces, prê» tes à le dévorer. Je l'ai traité de ma» nière à convaincre tout l'univers de l'es» time que j'ai pour lui, et qu'on ne peut » refuser à la personne vénérable d'un si » saint homme. Que la divine Providence » vous le conserve, et termine à jamais » votre affliction que j'ai moi-même res» sentie. » On regrette qu'avec d'aussi beaux sentimens, ce prince ne sût pas s'élever au-dessus d'une passion, qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III (FLAVIUS CLAUDIUS),

Digitized by Google

de simple soldat, se fit proclamer empereur l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui causa au commencement beaucoup de peine; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les Barbares qui étaient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Vérinien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait César, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger était prêt à reconnaitre Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Géronce; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnans, et personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchèrent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans les Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeans et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siége. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point égard à ce caractère : on le fit mourir lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN IV fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé *le feu grégeois* (*ignis græcus*). Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs, et toujours inutilement. Enfin ils demandèrent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le sixième concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du pape celle de puissance et de juridiction. On y condamna les monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire. Justinien II, son fils aîné, lui succéda.

CONSTANTIN V, *Copronyme* (ainsi appelé parce qu'il sâlit les fonds baptismaux, lorsqu'on le baptisait), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints; il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises il fit des ateliers pour la fabrique des armes, et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le

Digitized by Google

sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parens moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchait contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugemens de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin V : punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou mer de Marmara jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glaces, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

* CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, succéda à son père en 780, à l'âge de 10 ans sous la tutelle d'Irène sa mère, femme altière dont l'ambition fut pour l'empire une source de troubles. Cette mère barbare profita du mépris public que les passions de Constantin avaient soulevé contre lui pour lui faire crever les yeux, et dès lors il n'est plus question de lui dans l'histoire. Il ne parait pas que sa mort ait privé l'empire d'un grand prince. On le désigne, comme le suivant, sous le nom de *Porphyrogénète*.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rènes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Eglise et de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savans, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a lui-même nui, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car en excitant » les savans de son temps à faire des ex» traits des anciens écrivains, pour ré» pandre dans la société des lumières gé» nérales qui fussent comme un germe de » science (germe qui disposât insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes), « on s'accoutuma à se passer » des originaux. En multipliant les secours » et la facilité de s'instruire, on contri» bua à éteindre le goût du travail et de » l'étude. Ce que l'esprit gagna en super» ficie, il le perdit en profondeur. La pa» resse, si naturelle à l'homme, d'ailleurs » vain et présomptueux, lui fit négliger » les sources mêmes où ces connaissances » superficielles avaient été puisées. » Ses principaux ouvrages sont : | La *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique. | Deux livres de *thèmes*, c'est-à-dire, des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le Père Bondury dans l'*Imperium orientale*, Leipsick, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importans pour la géographie du moyen âge; mais il n'en

Digitized by Google

faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps: Il est plein de fautes grossières dans tout le reste. | Un *Traité des affaires de l'empire*, dans l'ouvrage cité du Père Bandury. Il y fait connaître l'origine de divers peuples, leurs puissances, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressans ; | *De re rusticâ*, Cambridge, 1704, in-8° ; | *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, etc., etc.*, Paris, 1634, in-8°; | *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in-folio, qui fait partie de la Byzantine; | *De cæremoniis aulæ Byzantinæ*, Leipsick, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe, de même que les notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reiskius : | une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN DRACOSÈS, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople, par le sultan Amurat en 1449. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300 mille hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 8 ou 9,000 hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient; tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie : « ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui » m'ôte le peu de vie qui me reste? » A l'instant un turc lui décharge un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porte un second sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfans et les femmes qui restaient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avançaient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, et le mit en fuite; un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et fut tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers momens, tout occupé du sort de ses sujets et de l'Eglise, il répétait avec ferveur ces paroles du psalmiste : « Seigneur, ne permettez » pas que ceux qui vous servent devien- » nent la proie des bêtes féroces. » Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Lesley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Ycolm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de King, sous le 11 de mars, jour auquel il était honoré à St.-André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était originaire de Carthage, était membre du collége de Salerne. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bale en 1539, in folio.

CONSTANTIN (MANASSÈS), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, et imprimé au Louvre en 1665, in-folio : il fait partie de la Bizantine. C'est proprement une chronique depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragmens dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN (ROBERT), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps ni celles de son âme. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit : | un *Dictionnaire grec et latin*, 2 vol. in-folio, imprimé à Genève, 1592, ouvrage estimé. Henri Etienne avait rangé dans le sien les mots grecs sous leurs racines : Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. | Trois livres d'*Antiquités grecques et la-*

Digitized by Google

tines; | *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ;* | *Supplementum linguæ latinæ seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum, etc.*, Genève, 1573, in-4°. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*. Au reste, le Père Niceron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans : et l'on peut voir ses raisons dans le tome 27e de ses Mémoires (page 247).

* CONSTANTIN DE RENNEVILLE, né d'une famille ancienne de l'Anjou, qui s'est étendue dans la Bretagne et dans la Guienne, fut élevé à Caen où habitait son père; il embrassa la carrière des armes, et fut renfermé à la Bastille où il resta plus de 11 ans; enfin, banni de France il se retira en Hollande. Il a publié l'*Inquisition française*, ou l'*Histoire de la Bastille*, 1719, in-4°, nouvelle édition, Amsterdam ou Leyde 1724, avec un grand nombre de fig. Cette histoire est dédiée à sa majesté Georges Ier, roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la foi, etc.; c'est assez dire dans quel sens l'ouvrage est écrit : il a été mis à l'*index* de la cour de Rome le 21 juin 1821. La préface, qui est très longue, indique un homme aigri par une longue détention, et ôte toute confiance à ses récits. L'auteur avoue que la première édition a été vivement critiquée, même par des hommes qui ont été comme lui renfermés à la Bastille.

* CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, second fils de Paul Ier, naquit en 1779. On prétend que Catherine II, son aïeule, en lui donnant le nom de Constantin, voulut le destiner dès sa naissance à l'accomplissement des projets qu'elle avait formés sur l'empire d'Orient. Cependant son éducation paraît avoir été négligée, ou du moins, elle ne produisit pas tout le fruit qu'on en pouvait attendre. Le prince conserva jusqu'à la fin de sa vie quelque chose de dur et de sauvage dans la conduite et les manières. Toutefois il était actif et impétueux, et si les sciences ne lui inspirèrent que du dégoût, il manifesta une vive passion pour les exercices militaires. Il fit sa première campagne en 1799, contre la France, sous les ordres du général Suwarow, qu'il accompagna à son entrée dans Alexandrie. Les pertes considérables que les Russes éprouvèrent en Suisse, le forcèrent de retourner à Saint-Pétersbourg. Vers la fin de 1802, il quitta de nouveau cette capitale pour aller au camp de Kremsfeld et de là à Vienne, où l'empereur d'Autriche l'accueillit avec les plus grands honneurs et lui conféra la propriété du beau régiment de hussards de Veczay, avec le titre de général Feld-Zeugmeister. Chargé au mois d'octobre 1805, du commandement d'un corps d'armée russe destiné à servir contre la France, il arriva à Olmutz en Moravie, à la fin de novembre. La fameuse bataille d'Austerlitz fut livrée peu après, et le prince y déploya une grande intrépidité. Placé en face du corps de Bernadotte, Constantin abandonna témérairement les hauteurs dont il était maître, pour attaquer les masses françaises qu'il fit charger à la baïonnette. Obligé par la cavalerie de la garde impériale que commandait Bessière de se replier sur sa première position, il arrêta quelque temps les Français en leur opposant le régiment de ses gardes à cheval qui exécuta plusieurs charges brillantes et finit par opérer sa retraite en bon ordre. Après la bataille, Constantin se rendit à Berlin pour y déclarer au nom de l'empereur, que l'armée russe était à la disposition du roi de Prusse; cette offre fut reçue avec une extrême froideur. On assure que Constantin fut mécontent de l'alliance contractée par son frère avec Napoléon, et qu'il refusa d'assister aux conférences de Tilsitt; plus tard cependant il fut présent à l'entrevue d'Erfurt. La paix le força à l'inaction; mais dans la campagne de 1812, il fut chargé du commandement d'une division d'environ vingt-huit mille hommes. Il accompagna en 1814 les souverains alliés à Paris, où il fit un séjour de quelques mois. Après être retourné en Russie, il revint assister au congrès de Vienne, et partit pour Varsovie vers la fin de 1814 avec le titre de généralissime des troupes polonaises; son premier soin fut d'organiser une nouvelle armée, et il s'attacha surtout à y introduire une discipline sévère. Alexandre, lorsqu'il vint en 1818 visiter la Pologne, admira la belle tenue de ses troupes, qui semblaient former pour la Russie une avant-garde de quarante mille vétérans. Quoique Constantin ne fût pas vice-roi de la Pologne, et qu'il fût chargé seulement du commandement des troupes, il avait pris un tel ascendant sur le prince Joseph Zajonczek, lieutenant du royaume ou vice-roi,

Digitized by Google

que rien ne se décidait dans le conseil d'administration sans son avis. Membre du *sénat*, comme prince du sang, il se fit pourtant élire député de Praga, faubourg de Varsovie, à la diète de Pologne, et il siégea en cette qualité dans la chambre des nonces. Cependant l'empereur Alexandre étant mort à Tangarog, dans la Crimée, le 1er décembre 1825, Constantin, comme héritier légitime de la couronne, fut aussitôt proclamé empereur de toutes les Russies; les membres de sa famille et les grands dignitaires de l'état lui prêtèrent serment de fidélité; mais tout a coup on apprend qu'un paquet scellé du sceau impérial, avait été confié par Alexandre à la garde des autorités de l'empire, et que ce prince avait recommandé au sénat d'ouvrir ce paquet après sa mort, en séance extraordinaire, avant toute résolution ultérieure. Cet ordre ayant été exécuté, on trouva dans le pli une lettre de Constantin, adressée à l'empereur Alexandre, par laquelle il déclarait renoncer à ses droits au trône, en faveur du grand-duc Nicolas; et de plus un manifeste d'Alexandre, par lequel il arrêtait qu'en raison de la renonciation faite par le prince Constantin, le grand-duc Nicolas était l'héritier du trône, conformément aux lois fondamentales de l'empire. Cependant le grand-duc Nicolas refusa de profiter de cette découverte, et il prêta lui-même devant les gardes serment de fidélité à son frère. Constantin était alors à Varsovie; en apprenant la mort d'Alexandre, il s'enferma pendant trente-six heures dans son palais, sans voir d'autre personne que sa femme, et il se livra à la plus vive douleur. Mais fidèle à ses engagemens, il écrivit au grand-duc Nicolas et à l'impératrice-mère pour renouveler sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césarevitz, que son père lui avait accordé. Le grand-duc Michel apporta ces dépêches à Saint-Pétersbourg, et Nicolas fut proclamé, non toutefois sans une opposition assez prononcée, pour occasioner des scènes sanglantes. On a trouvé la cause de cette renonciation de Constantin dans le second mariage contracté par ce prince. Après avoir rompu par le divorce l'union qu'il avait contractée, en 1793, avec la grande-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, Constantin avait épousé la fille d'un simple gentilhomme polonais, nommée Jeanne Grusynska. On assure que l'impératrice-mère, et l'empereur Alexandre lui imposèrent la renonciation à l'empire, pour prix de leur consentement à cette union. Depuis cette époque la vie de Constantin ne présente aucun événement remarquable jusqu'à la révolution de 1830. Quand on eut appris en Pologne les événemens de Paris et de Bruxelles, une grande fermentation se manifesta dans les esprits; la garnison de Varsovie reçut l'ordre de se tenir prête à tout événement, et une armée russe s'avança sur la Pologne. Des officiers se chargèrent de disposer l'esprit des soldats, conformément aux événement qu'ils prévoyaient, et les sociétés secrètes préparèrent dans l'ombre l'explosion qui devait avoir lieu; des arrestations faites parmi les académiciens et les élèves de l'école des Porte-Enseignes amenèrent la révélation d'un complot dont le but était d'assassiner Constantin. Le procès qui s'instruisit à ce sujet, devint le signal de la révolution. Le 29 novembre, jour où tous les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls, le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre, et Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le grand-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes commandés par Diébitsch marchèrent sur la Pologne. Ce général avait promis au prince de le faire rentrer promptement dans Varsovie, mais leur espérance commune fut déçue. Constantin et Diébitsch moururent sans avoir pu pénétrer dans la ville insurgée. Mécontent de la longueur de cette guerre, où les troupes russes s'épuisaient sans obtenir de succès décisifs, Constantin se rendit à Witepsk en Lithuanie, et sollicita auprès de Nicolas la permission de se rendre à St. Pétersbourg, qui lui fut refusée. Trois mois après, au mois de juillet 1831, ce prince mourut à Witepsk, de chagrin selon les uns, selon d'autres du choléra asiatique; quelques-uns même ont attribué sa mort à un crime; mais cette opinion est dénuée de probabilité. Sa femme ne lui survécut que de quelques mois. Constantin n'avait point eu d'enfans de ses deux mariages. Un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités formait son caractère. On cite quelques traits d'humanité qui lui font honneur; et cependant il se montra plus d'une fois cruel à l'égard des soldats et même des officiers de son armée. Débauché jusqu'à la crapule dans sa jeunesse,

il revint sur la fin de sa vie à une conduite régulière et modérée.

CONSTANTINE, *Flavia Julia Constantina*, fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351, par son frère Constance à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita, de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment que parce qu'elle fut emportée peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionée par un excès de fatigue.

CONTANT (JOSEPH), célèbre architecte, né à Ivry sur Seine en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables : tels sont l'*église de Panthemont*, dont on admire surtout les voûtes hardies; le *Palais Royal*, le *Belveder de Saint-Cloud*, *l'église de la ville de Condé*, en Flandre, l'*hôtel du Gouvernement* à Lille, *l'église de la Madeleine* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'*église de Saint-Wast* à Arras. On a de lui un volume in-folio, gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris, le 1er octobre 1777.

* CONTANT DE LA MOLETTE (PHILIPPE du), docteur de Sorbonne, né à la Côte Saint-André, en Dauphiné, le 29 août 1737, fut nommé vicaire général du diocèse de Vienne, et périt sur l'échafaud dans le temps de la terreur, en 1793. On lui doit : | *Essai sur l'Ecriture sainte*, ou *Tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775, in-12, ouvrage superficiel; | *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture sainte*, 1777, 2 vol. in-12; | *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. L'auteur s'est attaché particulièrement à combattre les objections de Voltaire, et il y répond d'une manière satisfaisante. | L'*Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; | Les *Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; | Le *Lévitique expliqué*, 1785, 2 vol. in-12; | *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; | *Nouvelle Bible polyglotte*, in-4°, rare. L'abbé du Contant a réfuté la méthode du Père Houbigant, quoiqu'il eût lui-même quelquefois des idées singulières sur l'Ecriture. On a prétendu qu'il ne savait que médiocrement l'hébreu, et qu'il a puisé presque toute son érudition dans les *Prolégomènes de la Polyglotte* de Walton, et ses principales réfutations dans les *lettres de quelques Juifs* de l'abbé Guénée.

* CONTANT D'ORVILLE (ANDRÉ-GUILLAUME), littérateur français né à Paris vers 1730, et mort vers 1804, eut une grande part à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par le marquis de Paulmy. On a encore de lui : | *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, in-8°; | *Fastes de la Grande Bretagne*, 1769, in-8°, 2 vol. | *Histoire des différens peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles, l'origine des religions, les mœurs et usages de chaque nation*, 1770, 6 vol. in-8°, ouvrage superficiel, où l'on trouve cependant quelques faits curieux; | *Sophie, ou Mémoires pour servir à l'histoire des femmes du 18e siècle*, 1779, 2 vol. in-12, et plusieurs autres romans et pièces de théâtre qui ont obtenu peu de succès.

CONTARINI (GASPARD), naquit en 1483 à Venise. Il était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres, et fut ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisait trop sentir. On lui doit plusieurs traités de *philosophie*, de *théologie* et de *politique*, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté, mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de l'immortalité de l'âme* contre Pomponace son maître; | un *Traité des sacremens*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse

Digitized by Google

| Des *Scholies sur les épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral ; | une *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle ; | différens *traités de controverse* contre Luther dans lesquels il désapprouve les sentimens de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugemens de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. | Deux livres *Du devoir des évêques*, très utiles pour la conduite des premiers pasteurs ; | un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *Vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4°.

CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, né à Venise en 1577, mort dans la même ville, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret son ami, les belles-lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime surtout | son traité *De frumentariâ, Romanorum largitione;* et celui *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°; tous deux contre Juste-Lipse, | et ses *Variæ lectiones*, Venise, 1606, in-4°, qui renferment des remarques savantes.

* CONTAT (Louise, dame de PARNY), célèbre actrice de la comédie française, née à Paris en 1760, fut reçue au théâtre en 1777 et y joua les premiers rôles avec un grand succès. Elle y avait débuté en 1776 par le rôle d'*Atalide* de la tragédie de Bajazet. Ses débuts n'eurent rien de remarquable : mais chargée du rôle neuf de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus grand succès. Elle avait l'art de créer en quelque sorte des beautés dans les rôles jusque-là peu remarqués, et joignait à un maintien plein de décence, une taille élégante et la physionomie la plus spirituelle. Elle se retira du théâtre à l'âge de 50 ans, laissant de vifs regrets. On s'accorde à louer la douceur de ses mœurs, la franchise de son caractère, la bonté de son cœur, et même la noblesse de ses sentimens. La reine ayant désiré en 1789 voir représenter par elle la comédie de la *Gouvernante*, qui n'était point de son emploi, elle apprit en 24 heures plus de 500 vers, et écrivit à la personne qui lui avait fait part du désir de la reine : « J'ignorais où était le siége » de la mémoire, je sais à présent qu'il » est dans le cœur. » Cette lettre, qui fut publiée par ordre de la reine, fut le motif de son emprisonnement pendant les troubles de la révolution, et faillit lui coûter la vie. On dit qu'elle jeta au feu six semaines avant sa mort, un recueil d'ouvrages en vers et en prose échappés à sa plume, parce qu'ils contenaient quelques traits de satire personnelle. Peu après sa retraite, elle épousa M. de Parny, neveu du poète de ce nom, et mourut le 9 mars 1813 des suites d'un cancer, après cinq mois de souffrance.

CONTE (Antoine le), *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Horman. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 1 vol. in-4°. Le public leur fit dans le temps un accueil assez favorable.

* CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien très habile, né à Saint-Céneri, près de Séez en Normandie, le 4 août 1755. Son penchant pour la mécanique et les arts se développa de bonne heure. Il avait à peine douze ans qu'il fabriqua, sans autre outil qu'un couteau, un violon qui a été entendu avec plaisir dans plusieurs concerts. Il peignit quelques années après, pour l'église de l'hôpital de Séez, plusieurs *sujets religieux* qui étonnèrent de la part d'un jeune homme qui n'avait pas eu d'autre maître que la nature. Encouragé par ce *premier essai*, il fit plusieurs portraits qui se font remarquer par une ressemblance parfaite, la fraîcheur et la vérité du coloris. Il cultivait en même temps les sciences physiques et mécaniques, pour lesquelles il se sentait un goût particulier. Il inventa un instrument très simple pour mesurer les distances, et fit exécuter une machine hydraulique très ingénieuse qui obtint l'approbation de l'académie des Sciences, et fut ensuite déposée dans le beau cabinet de physique de M. Charles, qui l'employait habituellement dans ses démonstrations. Conté fut chargé, en 1793, avec plusieurs autres savans, de répéter en grand l'expérience de la *décomposition de l'eau par le moyen du fer*. Son activité et ses lumières le firent choisir pour répéter les expériences et diriger une école d'aérostiers que l'on avait placée à Meudon. Dans le même temps on sentit la nécessité de former un dépôt des modèles, outils, instrumens et machines relatifs aux arts et métiers, disséminés sans ordre sur plusieurs points de la capitale. Le conserva-

Digitized by Google

toire fut établi, et Conté en fut nommé membre. A cette époque encore, la pénurie des crayons que nous tirions de l'étranger augmentait de plus en plus; l'agence des mines, consultée par le gouvernement, chargea Conté de reproduire ou de remplacer, à force d'industrie, une matière que notre sol ne donne point : il réussit, et éleva, en moins d'une année, la manufacture de crayons qui porte son nom. Il fit aussi partie de l'expédition d'Egypte, et rendit à l'armée de très grands services. Après le combat d'Aboukir, Alexandrie se trouvant sans défense, il fit construire en deux jours des fourneaux à boulets rouges avec les moyens les plus simples; depuis cette heureuse découverte, les Anglais se tinrent éloignés des côtes, et l'on eut le temps de fortifier la place. Appelé au Caire, où les Arabes s'étaient emparés des instrumens et machines rassemblés en France pour l'expédition, il forma en très peu de temps des ateliers suffisans pour remplir les besoins des différentes armes et de tous les services publics, et il en sortit tout à la fois des canons, de l'acier, du carton, des draps, des toiles vernissées, des sabres, des instrumens d'optique et de mathématiques, et généralement les produits de tous les arts d'Europe. Tant de services lui méritèrent l'estime et la reconnaissance des généraux qui commandèrent successivement en Egypte. De retour en France, le gouvernement l'ayant chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage qu'une commission devait publier sur l'expédition d'Egypte, il imagina une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monumens se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Cette machine qui accéléra beaucoup la publication de l'ouvrage et en diminua considérablement la dépense, a été introduite dans plusieurs ateliers. La mort d'une épouse chérie avait altéré la santé de Conté. Il continua néanmoins ses travaux tant que ses forces le lui permirent; mais rien ne pouvant le distraire du coup qui l'avait frappé, il expira le 6 décembre 1805. Une notice nécrologique a été insérée par M. Verrier dans le premier n° de l'*Athenæum*.

CONTENSON (VINCENT), né dans le diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1647, se distingua dans son ordre par ses talens pour la théologie et pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée *Theologia mentis et cordis*, en 9 vol. in-12, et 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et joignant le dogme à la morale.

CONTI (ARMAND de BOURBON, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lérins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendait alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654; puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut quatre ans après, à Pézénas, dans de grands sentimens de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi (*voyez* ce mot). On a de lui : | un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*; | *Devoirs des grands* avec son *testament*, Paris, 1666, in-8°. Ce volume a beaucoup de valeur lorsqu'il est imprimé sur vélin et surtout lorsqu'il a le *règlement donné par la duchesse de Liancourt à Mlle de Rocheguyon*. | *Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1667 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, mort de la petite vérole en 1685, qui avait donné de grandes espérances; et François-Louis de Bourbon qui suit.

CONTI (FRANÇOIS-LOUIS de BOURBON, prince de La Roche-sur-Yon, puis de), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait répan-

Digitized by Google

du son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; et même long-temps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur, le Père Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le duc de Saint-Simon, » sa présence d'esprit jusqu'au dernier » moment, et en profita. Il mourut dans » son fauteuil, dans les plus grands senti- » mens de piété, dont j'ai ouï raconter au » Père Latour des choses admirables. »

CONTI (Louis-François de BOURBON, prince de), petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697, naquit à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demont, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et, quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siége et de repasser les monts. Le prince de Conti de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI. *Voyez* Louise-Marguerite de LORRAINE.

CONTI (Giusto de), poète italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du 15[e] siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galans, sous ce titre *La bella mano*, Paris, 1589 et 1595, in-12, avec quelques pièces de vers de divers anciens poètes toscans. Ce recueil avait été publié pour la première fois à Bologne en 1472, et réimprimé à Venise en 1474 et 1492, in-4°. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces et des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, et celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI (l'abbé Antoine-Schinella), noble vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé: | Des *tragédies* imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; | un essai d'un poème intitulé *Il globo di Venere*, et le plan d'un autre, où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée*: mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et lui révélait tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses *ouvrages* en prose et de poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, et ses *œuvres posthumes* en 1756, in-4°. Quoique les *opuscules* de l'abbé Conti ne soient que des embryons comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressans.

* CONTI (Jean-Baptiste) né à Lendinara en 1741, et mort en 1820, fit ses études à Padoue, et vint exercer à Venise la profession d'avocat, dans laquelle il se fit une grande réputation. Il s'occupa aussi de poésie, et l'on cite en Italie son poème qui a pour titre: *Incoronazione delle imagine di M. V. di Lendinara*, 1795. Conti a composé plusieurs autres ouvrages en vers qu'il a recueillis lui-même, et dont il a donné une édition complète en 1817.

CONTILE (Luc), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne, s'est fait connaître au 16[e] siècle par des ouvrages de différens genres: | *Tradutione della Bolla d'oro*, 1558; | *Origine de gli elettori*, 1559, in-4°; | *La Pescara, la Cesarea, Gonzaga e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4°; | *La Nice*, 1551, in-4°; | *Rime con le VI Canzoni dette le sei sorelle di Marte*, 1560, in-8°; | *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°; | *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8°; | *La proprieta delle imprese degli affidati*, 1574, in-folio.

CONTO-PERTANA (don Joseph), mort à Lisbonne en 1735, a donné un poème épique intitulé *Quitterie la Sainte*,

Digitized by Google

un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût et de naturel.

* **CONTRI** (Antoine), peintre italien, mort à Crémone en 1732, inventa, dit-on, l'art de transporter sur la toile les peintures fixées sur les murailles. Il commença à l'école du Bassi, par peindre le paysage et les fleurs, et étudia ensuite la figure. On trouve encore à Crémone plusieurs de ses tableaux et de ceux de François, son fils. Contri se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques des murs où elles étaient peintes, pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plusieurs expériences dans différens palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie, florissait dans le 15e siècle. Ses statues qui ornent Gènes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talens en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa-Casa*, à Lorette; et c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il mourut en 1529.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Ecriture sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence, et mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé : | *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-folio.; | ... *In epistolam sancti Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol.; | ... *in epistolas ad Corinthios et ad Galatas*, Cologne, 1731, in-folio; | *Politicorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du Père Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

CONYBEARE (Jean), savant évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhoe, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Fetcham dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Wittehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath le 13 juillet 1754. On a de lui | *Défense de la religion révélée*, Londres, 1732, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre le livre de Tyndal, intitulé *Le Christianisme aussi ancien que le monde*. Il est remarquable par sa modération et la solidité des raisonnemens, et de tous les ouvrages publiés contre le déiste Tyndal, celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. Il fut si bien accueilli, que l'année suivante on en publia une troisième édition. | Des *Sermons*, imprimés après sa mort en 1757, au nombre de 20, 2 vol. Ses enfans étaient demeurés sans fortune; on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de l'intérêt que l'on prenait à la mémoire de ce digne et savant prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4,600.

COOK (Jacques ou James), célèbre navigateur anglais, né en 1728 à Marton, village du duché d'York, et mort le 16 février 1779, dans une île de la mer de Kamtzchatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Les anglais ont regretté beaucoup cet observateur : mais si l'on fait attention au peu de lumières que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paraît qu'on pourra se consoler de sa perte. Cook s'embarqua, lors de la guerre de l'Angleterre contre la France en 1755, comme simple matelot sur le vaisseau l'*Aigle* commandé par sir Hugh-Palliser. Il fut chargé pendant l'expédition du Canada de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et il en leva le plan avec une rare intelligence. On lui confia ensuite l'exécution de la carte du cours du fleuve de Saint-Laurent, et cette carte, qui a été gravée, sert encore aujourd'hui. Cook partit avec le savant J. Banks et Solander pour une expédition autour du monde sur le vaisseau *Endeavour*. Ce premier voyage (1768), dont le but était d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la Nouvelle-Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second (1772), la non existence du continent austral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de Surville en 1769. Dans le troisième (1776), il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741, par le capitaine Béring, et qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les

Digitized by Google

deux continens ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite, le convainquit de l'impossibilité du passage si long-temps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations anglaises, Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires de Sandwich et ses matelots au sujet d'une femme. L'inclination de ce voyageur et de ses équipages pour les femmes sauvages s'était déjà fait remarquer à Otaïti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois; mais où par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimats de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook conviennent qu'on a très mal agi envers les habitans de l'île où il périt; que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitait avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, et qu'il vaudrait beaucoup mieux avoir quelques vices de moins que de connaître quelques îles de plus. On a publié son *premier Voyage*, rédigé par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4° et atlas; le *second* en 1777, 2 vol. in-4° et atlas; le *troisième* en 1784 dont la rédaction appartient au lieutenant King, 3 vol. in-4° et atlas. Ils ont été traduits en français, le *premier* par M. Suard en 4 vol. in-4°, et 8 tomes en 4 vol. in-8°, Paris, 1774; le *second* par le même, en 6 vol. in-8° et 5 vol. in-4°, Paris, 1778. On y a inséré *la Relation du capitaine Furneaux*, et les observations *de Forster;* ces observations ne se trouvent pas dans l'édition in-8°. Le *troisième voyage* a été traduit par Demeunier, en 8 vol. in-8° et 4 in-4°, Paris, 1785. Chacun de ces *Voyages* est accompagné d'un volume de cartes et de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention. La *Vie de Cook* a été publiée à Londres par Kippis, et traduite en français par Castera, 1788, in-4°, et 1789, 2 vol. in-8°.

* COOKE (William), écrivain anglais, né à Cork en Irlande, se livra d'abord au commerce, embrassa ensuite la carrière du barreau à Londres, et mourut dans cette ville, en 1824, dans un âge très avancé. Il est auteur des ouvrages suivans: | *Elémens de critique dramatique*, in-8°, 1775; | *l'Art de vivre à Londres*, poème; | *Mémoire de Hildebrand Freeman;* | *Revue succincte d'une réforme parlementaire;* | la *Femme capricieuse*, comédie; | les *Lois sur la banqueroute*, 1788, 2 vol. in-8°, 5e édition, 1804, avec un supplément en 1809; | la *Conversation*, poème didactique qui eut un grand succès, in-4°, 1796, 2e édition in-8°, 1807; | *Mémoire de Charles Macklin et de Samuel Foote*, Londres, 1805, 3 vol. in-8°.

*COOKE (Edward), né en Angleterre, en 1755, était fils du docteur Cooke, doyen d'Ely, et prévôt du chapitre du roi à Cambridge. Il fit d'excellentes études à Cambridge et à Eton, devint à l'âge de 23 ans secrétaire particulier de sir Richard Héron, secrétaire en chef du comte de Buckingham, alors vice-roi d'Irlande, et obtint, sous l'administration du duc de Rutland, la charge lucrative de greffier en chef de la chambre des communes d'Irlande, pour laquelle il reçut un ample dédommagement, à l'époque de la réunion. Il devint, en 1789, secrétaire du département de la guerre pour l'Irlande, et entra au parlement de ce pays. Le comte de Camden le nomma plus tard secrétaire du département de l'intérieur, et c'est en cette qualité qu'il s'est trouvé le coadjuteur de lord Castlereagh (*Voyez* CASTLEREAGH), durant cette malheureuse période, où une grande partie de la population de l'Irlande prit les armes contre le gouvernement. Cook contribua à la réunion définitive de ce pays avec l'Angleterre. On lui attribue diverses pièces anonymes en faveur de cette grande mesure politique; la seule qu'il ait avouée porte pour titre: *arguments for and against a union between Great-Britain and Ireland;* c'est-à-dire: Argumens pour et contre une union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, Dublin, 1798, in-8°. Il dirigeait aussi un écrit périodique intitulé *la Sentinelle*, publié en Irlande, et écrit dans le même sens. Après l'acte d'union, Edward Cooke revint en Angleterre occuper le poste de sous-secrétaire-d'état de l'intérieur et des affaires étrangères, sous lord Castlereagh, qui l'amena avec lui au congrès de Vienne. Cooke se retira des affaires en 1817. Il est mort à Londres, le 19 mars 1820, âgé de 65 ans.

* COOMBE (William), écrivain anglais, né en 1741, à Bristol, où son père était marchand, dissipa sa fortune et fut obligé, pour vivre, de recourir à la littérature, qui jusqu'alors n'avait été pour

Digitized by Google

lui qu'un délassement. Il mourut le 19 juin 1823, après avoir donné, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont remarquables par leur originalité. Les principaux sont : | la *Diaboliade ;* | *Relation de l'ambassade à la Chine*, par Æneas Anderson ; | le *Diable boiteux en Angleterre*, 6 vol. in-12, 2e édition, 1810 ; | *Lettres de Valérius sur l'état de la Perse*, 1804, in-8° ; | *Voyage du Docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque*, poème, 4e édition, 1813, in-8°. Il a été traduit en français. | *Histoire de l'abbaye de Westminster*, 1812, 2 vol. in-4° ; | le *Registre royal*, 9 vol. ; | six *Poèmes explicatifs* des gravures faites sous la direction *de la princesse Elizabeth*, 1813, in-8° ; | le *Docteur Syntaxe à la recherche d'une femme ;* | des *Lettres*, attribuées d'abord à lord Littleton, in-12 ; | *Description de la Tamise ;* | la *Danse anglaise de la mort ;* | la *Danse de la vie*, etc.

* COONINXLOO (Gilles van), peintre, né à Anvers en 1544, fut regardé comme le plus grand paysagiste de son temps : ses paysages sont en général d'une couleur agréable et d'une touche légère ; ses fonds toujours variés montrent la fécondité de son génie. Il eut pour maîtres Van-Aëlst le fils, Léonard Kroës et Gilles Mostaërt.

COOPER (Thomas), né en 1517, à Oxford, où il prit ses degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elizabeth. Son zèle pour la religion anglicane, fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1572, et ensuite par celui de Winchester en 1569, où il mourut en 1594. On a de lui : | Une *Chronique d'Angleterre*, Londres, 1565, in-4°. | *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*, Londres, 1565, in-folio.

* COOPER (Samuel), peintre de portraits, né à Londres en 1609, y mourut en 1670. Il peignit presque tous les hommes célèbres de son temps, et notamment Cromwel et ses partisans. Ses portraits sont fort recherchés. On dit que le roi de France lui paya 150 louis celui de Cromwel. On lui donna le surnom de *petit van Dyck*. — Il y a eu plusieurs autres peintres anglais du même nom.

* COOPER (Samuel), prêtre anglican, mort en 1799, à l'âge de 61 ans, dans le comté de Norfolk, a laissé : | *Lettre à l'évêque de Glocester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétations des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites comme écrivain sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs*, in-8°, 1766 ; | *Explication de différens textes de l'Ecriture*, in-8° ; | *Les premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans les lettres au docteur Priestley*, 1791, in-8° ; et autres écrits de morale, de controverse et de piété.

* COOPMANS (Georges), médecin hollandais, né en 1717 à Makkaum, dans la Frise, fit ses études médicales à Leyde et à Franeker et fut reçu docteur à Franeker. Il se lia d'amitié avec Boërhaave et Albinus de Leyde dont il avait été l'élève, devint membre des académies de Harlem et d'Utrecht, et fut l'un des directeurs de l'académie de Franeker où il exerçait la médecine avec une grande distinction. Il mourut en 1800 dans cette dernière ville, après avoir publié : | une *traduction latine* de l'ouvrage d'Alexandre Monro intitulé l'*Anatomie des nerfs*, 2e édition, 1763, in-8° ; | *Nevrologia et observatio de calculo ex uretra excreto*, 1789, in-8° ; une 2e édition a paru en 1794, in-4° : il avait dédié cet ouvrage estimé à son fils.

* COOPMANS (Gadso), fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et enseignait, en 1789, la médecine et la chimie à Franeker. Durant les dissensions qui agitèrent la Hollande à cette époque, s'étant déclaré contre le stathoudérat, il fut ensuite obligé de s'expatrier et se retira dans les Pays-Bas, alors sous la dépendance du gouvernement autrichien. La révolution du Brabant le força de chercher un nouvel asile en France, où la société de médecine l'admit au nombre de ses correspondans. Coopmans accepta une chaire de professeur à Kiel que lui offrait le roi de Danemarck, et passa quelque temps après à Copenhague avec le même emploi. Il revint bientôt dans sa patrie et mourut à Amsterdam, le 5 août 1810. Coopmans a composé un poème latin, estimé, ayant pour titre : | *Varis, sive carmen de Variolis*, Franeker, 1783, in-4°, dans lequel il fait le plus grand éloge de l'inoculation. On a encore de lui : | *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8°, et les deux premiers chants d'un poème en l'honneur de Pierre le Grand, qui n'a pas été achevé.

* COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre

Digitized by Google

les rebelles d'Ecosse en 1745. Envoyé aux Indes en 1754, il fut chargé de prendre possession de Calcutta, dont il fut nommé gouverneur. Il se signala ensuite à la bataille de Plassey, prit Vandavaschi, et battit le général Lally, qui se retira dans Pondichéry, où Coote l'obligea de se rendre à discrétion le 26 novembre 1761, après 15 mois de siége. La prise de cette ville porta le dernier coup à la puissance française dans l'Inde. De retour en Angleterre, Coote reçut des directeurs de la compagnie des Indes, en reconnaissance de ses services, une épée montée en diamans; et vers la fin de 1769 il fut nommé commandant en chef des forces de la compagnie dans l'Inde. En 1771, il fut décoré de l'ordre du Bain, et deux ans après nommé membre du conseil suprême du Bengale et commandant des forces britanniques dans l'Inde. Hyder-Ali ayant envahi le Carnate, il se porta sur la côte de Coromandel, et battit près de Porto-Novo, son armée forte de près de cent mille hommes, quoiqu'il n'en eût guère que dix mille à sa disposition. Depuis ce moment Hyder-Ali essuya constamment des échecs. Coote mourut le 26 avril 1783, à Madras, où il s'était rendu, quoique malade, pour le service public. Son corps fut transporté en Angleterre, où la compagnie des Indes lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTWICH (Jean), né à Utrecht vers le milieu du 16e siècle, docteur en droit canon et en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvaient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum, in quo variarum gentium mores et instituta, insularum, regionum, urbium situs, etc., dilucidè recensentur*, Anvers, 1619, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage de Cootwich prouve qu'il s'était rendu habile dans la littérature grecque et latine, dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP (Guillaume), médecin de Bâle, vint en France sous le règne de Louis XII. Il fut honoré du titre de premier médecin de François Ier, en 1532. C'est un des savans que ce prince chargea d'écrire au fameux Erasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *traductions* de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Eginète.

COPEL. *Voyez* ELISÉE (le Père).

COPERNIC (Nicolas), naquit à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en philosophie et en médecine, il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite long-temps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore l'appartement qu'il occupait. Les chanoines reçoivent l'eau par une machine de son invention qui l'élève à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que jouissant du repos nécessaire pour faire un système, il renouvela les anciennes idées de Philolaus, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant lui par le cardinal de Cusa. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différens. La terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre, qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La lune n'est pas dans la règle générale; elle se meut et décrit son cercle autour de la terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de temps après, en 1620, l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse : Copernic plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que tan-

Digitized by Google

dis qu'une chose pouvait s'exécuter sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Or il est certain que non-seulement l'hypothèse de Ticho (*voyez* ce mot), mais plusieurs autres, expliquent exactement, quoique moins simplement, toutes les révolutions célestes. On sait que le célèbre Père des Chales a imaginé jusqu'à vingt hypothèses qui expliquent parfaitement toutes les apparences des astres, en regardant comme immobile un des neuf termes que nous avons, les sept planètes, la terre et le ciel étoilé : il parle même d'un habile mécanicien qui a représenté ces hypothèses par autant de planétaires (*Mund. mathem.* tom. 4, page 323). Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, et fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités : l'un *De motu octavæ sphæræ*, dans lequel il développe son système; et l'autre *De orbium cœlestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-folio, 1566. Gassendi a écrit sa vie, moins simplement qu'on ne devait l'attendre de l'auteur et de son héros.

COPPENSTEIN (JEAN-ANDRÉ), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps de controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactorum*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4°.

COPROGLI ou **KOPROLI PACHA** (MAHOMET), grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, était albanais, fils d'un prêtre grec, et neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre. Le bacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse; le jeune Coprogli y signala sa valeur : son mérite parvint à la cour. On lui donna le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort; mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernait, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogli des fers pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit, ni dans leur emploi.

COPROGLI-PACHA (ACHMET), fils du précédent, grand-visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ottoman et à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, et ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 33 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de canelle dont il se servait au lieu de vin.

COPROGLI-PACHA (MAHOMET), frère du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avaient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, et où il fit passer 6,000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les impériaux en 1691 près de Salenkemen, et commençait à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ (FLORENT de). *Voyez* COCQ.

COQ (le). *Voyez* NANQUIER.

COQ (PIERRE le), né dans la paroisse d'Ifs, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'université de cette ville avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra l'an 1753 dans la congrégation des eudistes. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les eudistes, dans une assemblée gé-

Digitized by Google

nérale, l'élurent le 6 octobre 1773 supérieur-général de la congrégation. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le premier septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale : | *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; | *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; | *Traité de l'état des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; | *Traité des différentes espèces de biens*, 1778; | *Traité des actions*, 1778.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François de), natif de Rouen, exerça ses talens sur différens sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont : | *Abrégé de l'histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; | *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4°; | *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*; | *Abrégé de l'histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; | *Ariane, ou la Patience récompensée*, 1757, in-12. Il mourut à Rouen en 1777.

* COQUEAU (Claude-Philibert), architecte, né à Dijon le 3 mai 1755, s'occupa de recherches profondes sur les monumens de l'antiquité, et fit servir ses connaissances à poser les principes de l'ordonnance et de la construction des temples, des hôpitaux, des salles de concert, de spectacle, etc. eu égard aux besoins publics de la société moderne. Après avoir étudié dans Vitruve les moyens employés par les anciens pour produire dans leurs théâtres des effets puissans sur un peuple entier, il chercha ce que pourrait être l'effet de la musique moderne dans nos salles d'opéra, et reconnut que l'architecte manquerait la solution de ce problème s'il n'était pas en même temps musicien; il se livra donc avec ardeur à l'étude de la musique, et se rendit à Paris vers l'année 1778 pour y suivre les cours de l'académie royale d'architecture. Il y publia, sous le voile de l'anonyme : *de la Mélopée chez les anciens et de la Mélodie chez les modernes*, qui annonçait des connaissances étendues et un talent distingué, et *Entretiens sur l'état actuel de l'opéra de Paris*, qui obtinrent le plus grand succès parmi les *Piccinistes*. Mais il abandonna la musique pour se livrer à des travaux plus utiles, et le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, l'employa dans son département. Il publia encore deux *Mémoires* remarquables; l'un, en 1785, *sur la Nécessité de transférer et reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*; l'autre, en 1787, sous le titre d'*Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes*. Sa place ayant été supprimée au commencement de la révolution, Coqueau en trouva une autre auprès de Poyet, architecte et voyer de la ville de Paris, qu'il occupa jusqu'au moment où le ministre Roland l'appela dans ses bureaux. Il avait adopté les principes de liberté que l'assemblée Constituante avait proclamés, mais il repoussa avec la plus vive ardeur les maximes de l'anarchie. On cite de lui un trait qui lui fait honneur. Après le 31 mai, il rencontra le député Mazuyer qui était proscrit, lui offrit un asile dans sa maison, où il le cacha et lui prodigua les plus tendres soins pendant plusieurs semaines; enfin celui-ci, non moins généreux que son bienfaiteur, entendant crier un jour le décret qui punisssait de mort ceux qui recélaient des proscrits, quitta en plein jour sa maison, et laissa sur sa table, pour le prévenir de sa disparution, un billet conçu en ces termes : *Je dois le sacrifice de ma vie à la sûreté de mon bienfaiteur*. En rentrant, Coqueau s'exhala en plaintes indiscrètes qui furent recueillies par un délateur : il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et subit son arrêt la veille du supplice de Robespierre.

COQUELET (Louis), né à Peronne, mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pièces, qui prouvent à la vérité moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures : *Eloge de la goutte.....; de Rien ...; de Quelque chose....; de la méchante femme; L'Ane; le Triomphe de la charlatanerie; le Calendrier des fous; l'Almanach burlesque; l'Almanach des dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de La Houssaye.

COQUELIN (don François), général des feuillans d'Italie, né à Salins, dans le

Digitized by Google

17e siècle, fut si édifié dans un voyage qu'il fit en Italie de la première ferveur d'une congrégation de feuillans récemment établie, qu'il embrassa cet institut dans le monastère de Sainte-Pudentiane de Rome. Son savoir et ses grandes qualités lui méritèrent l'honneur d'être élu général de la congrégation. Sur la fin de sa vie, il se retira au monastère de Pérouse pour consacrer ses derniers jours à la retraite. Il y mourut en 1672. On lui doit : | la *Vie de saint Claude, archevêque de Besançon*, Rome, 1652, in-8°, qui fut la même année traduite en italien ; | *De avitis dogmatibus cæterisque erroribus hæreticorum omnium, à Christo ad nostram usque ætatem.* | La traduction d'un livre français intitulé *le Chrétien du temps.*

* **COQUELIN** (don JÉRÔME), dernier abbé de Faverney, naquit à Besançon d'une ancienne famille de robe, le 21 juillet 1690. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, à peine âgé de 18 ans. Dès qu'il fut prêtre, on lui confia la direction des jeunes novices, et il composa, à leur usage, un *Cours complet de philosophie et de théologie.* Il aimait l'étude, et s'était appliqué particulièrement à la connaissance de l'histoire et des antiquités. Devenu abbé de Faverney, il voulut faciliter à ses religieux les moyens de s'instruire ; il enrichit la bibliothèque de son monastère d'une collection de livres rares et précieux, et forma un nombreux médailler. Il mourut à Faverney, le premier septembre 1772, âgé de plus de 80 ans. Il avait été un des premiers membres de l'académie de Besançon. Droz, secrétaire perpétuel de cette académie, y prononça son éloge. Il a laissé en manuscrit : | *Dissertation sur le port Abucin ;* | *Dissertation sur l'antiquité de l'église de Besançon ;* | un *Cartulaire de l'abbaye de Faverney ;* un *Abrégé chronologique des comtes de Bourgogne.*

* **COQUEREAU** (CHARLES-JACQUES-LOUIS), médecin, né à Paris, en 1744, fit des études distinguées au collége des Grassins et se fit remarquer, dès son début dans la carrière médicale, par les quatre thèses qu'il soutint, dont trois furent son ouvrage. Celle de physiologie était intitulée : *An soliditati partium humani corporis conferat aer*, Paris, 1769, in-4°. Celle d'hygiène avait pour titre : *An aer corruptus expurgari possit?* ibid., 1769, in-4° ; enfin dans la thèse de pathologie, il prouvait cette proposition : *Ergo sui sunt morbis chronicis motus critici*, 1770. Coquereau devint professeur de physiologie et de pathologie aux écoles de la faculté, et ne se distingua pas moins par sa charité pour les pauvres que par ses talens. Il a publié, de concert avec A. L. Jussieu, une dissertation intitulée : *OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4° ; et l'année suivante, il acheva et mit au jour deux ouvrages de Hérissant, que la mort prématurée de cet auteur l'avait empêché de terminer : ce sont la *Bibliothèque physique de la France*, Paris, 1771, in-8°, et le *Jardin des Curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères, avec les noms français et latins, leur culture et les vertus particulières à chaque espèce*, Paris, 1771, in-8°. Il fournit aussi aux éditeurs de la *Galerie Française*, les vies de Louis XIV, de l'abbé Chappe, de l'abbé d'Olivet, de Winslow, de Déparcieux, de Lecat et de Servandoni. Coquereau mourut à Paris le 11 août 1796. Le docteur Lafisse a publié son éloge, et le professeur Hallé a mis en tête du catalogue de la bibliothèque de Coquereau une Notice sur ce dernier.

COQUES (GONZALÈS), peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de van Dyck. Le portrait fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation, après l'histoire. Il mourut à Anvers, le 18 avril 1684.

COQUILLART (GUILLAUME), official de Reims vers l'an 1478, dont les *poésies* ont été imprimées à Paris en 1533, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière ; mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *OEuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-12.

COQUILLE (GUI), *Conchylius Romanus*, né à Decize dans le Nivernais en 1523, seigneur de Romenai et avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il voulait quitter la province ; mais il la refusa. A des lumières très étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres était extrême ; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, une portion de

ce qu'il gagnait. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans leur temps l'Eglise et l'état, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en 2 vol. in-folio. Les principaux sont : | L'*Histoire du Nivernais*, la meilleure qu'on ait de cette province; | plusieurs *Mémoires* concernant la même province ; | d'autres *Mémoires sur divers évènemens du temps de la ligue ;* | *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique ;* | plusieurs *traités des libertés de l'Eglise gallicane;* | *Institution au droit français ;* | des *poésies latines*, 1590, in-8° ; | *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°.

* **CORAM** (Thomas), capitaine anglais de navire marchand, né vers 1668, consacra la plus grande partie de sa vie au soulagement de l'humanité, et négligea tellement ses propres affaires, que dans les dernières années de sa vie il vivait du produit d'une souscription volontaire faite en sa faveur par des personnes bienfaisantes, à la tête desquelles était le prince de Galles. On doit à ses soins, à sa générosité et à ses efforts, un hôpital pour les enfans trouvés, et plusieurs autres mesures utiles relatives au commerce et aux colonies. Il songea même à faire donner de l'éducation aux enfans des naturels de l'Amérique septentrionale, voisins des colonies anglaises. Il mourut à Londres, en 1751, et fut, suivant son désir, enterré dans la chapelle de l'hôpital des Enfans-Trouvés.

CORAS (Jean de), né à Toulouse en 1513, où il donna des leçons publiques de droit avant l'âge de 18 ans, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir ; mais ce retour lui coûta la vie. Après la nouvelle de la fameuse journée de la Saint-Barthélemi, en 1572, ses écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différens ouvrages sur *le droit civil et canonique*, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-folio; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professait.

CORAS (Jacques de), de la famille du précédent, dont il a écrit la *vie* en français et en latin, in-4°, en 1673, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme vers 1630, après avoir lu les Controverses du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très peu de talent. Son poème de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, *sèche dans la poussière*, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Il mourut en 1677. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 1665, in-12, volume peu commun et recherché par quelques curieux.

* **CORAZZI** (Hercule), bénédictin olivétan, né à Bologne en 1689, étudia la philosophie et les mathématiques dans les principales universités d'Italie, sans négliger la littérature. Il professa d'abord la science de l'analyse à l'université de Bologne, l'algèbre, et ensuite la théorie des fortifications. Le roi de Sardaigne l'engagea à se rendre à Turin, où il professa les mathématiques transcendantes avec une grande distinction, depuis 1720 jusqu'à sa mort, arrivée en octobre 1726. Il était membre de l'institut de Bologne et de l'académie des *ingegnosi*. On a de ce savant religieux : | *De inundatione Rheni ecloga*, Bologne, 1718 : le Rhéno est une petite rivière qui passe à Bologne ; | *Dissertatio ad Mich. Mercati metallothecam*, Bologne, 1719 ; | un *Eloge de Ch. Lignani*, peintre célèbre, 1720 ; | l'*Architecturat militare di Franc. Marchi, difesa dalla critica del Alan. Mallet*, Bologne, 1720 ; | des discours académiques, des poésies latines, et des *Dissertations*, une entre autres publiée en 1706, dans laquelle il se vantait d'avoir découvert la quadrature du cercle.

CORBARIO. *Voyez* **CORBIERE.**

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambray et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talens dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragmens de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

CORBEUIL (François), dont le nom était *Villon*, encore plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à

Digitized by Google

être pendu pour ses vols, sa gaîté ne l'abandonna point; il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. « C'est le premier, suivant Despréaux, » qui débrouilla, dans des siècles bar- » bares, l'art confus de nos vieux roman- » ciers; » mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier, qui se donna le tort d'aimer ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses *poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier in-8°, en 1723. On en a donné une autre dans le même format, à la Haye, en 1742.

CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, dans le 15e siècle, a traduit du latin en français un ouvrage intitulé : *Le livre des propriétés des choses*, dont plusieurs exemplaires manuscrits sont à la bibliothèque du roi, numéros 1470, 6869, 6870. Ce livre a été revu et publié par un autre religieux augustin, nommé Pierre Ferget, sous ce titre : *Le grant propriétaire*, etc. : il en existe un grand nombre d'éditions; mais elles sont devenues rares, et c'est le principal mérite de cette *traduction* dont l'original a pour titre : *De proprietatibus rerum*.

CORBIÈRE (Pierre de), religieux de l'ordre de St-François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou : il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berry, et mort en 1653, a laissé un *recueil de plaidoyers*, 1611, in-4°, et plusieurs livres de *jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendait très bien la partie qui concernait son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin sa mauvaise *traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1643 et 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1663; et des *poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son Art poétique. En tête d'un poème en douze chants intitulé la *Sainte Franciade*, ou *Vie de saint François*, l'auteur avait mis ce quatrain, qui peut faire apprécier son talent pour la poésie :

> A genoux, Enéide, à genoux, Iliade,
> Adorez toutes deux ma sainte Franciade;
> Car, vous n'êtes que fable et pure vanité :
> Ma sainte Franciade est toute vérité.

CORBINELLI (Jacques), florentin, était allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable et nécessaire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poème de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé *La Fisica*, Paris, 1578, in-8°, et le Dante, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8°.

CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des beaux esprits épicuriens, par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il affichait la volupté, et se piquait d'en connaître le bon ton. On a de lui quelques ouvrages peu connus : | Un *extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1681; | *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours; | l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages sont au dessous du médiocre.

CORBINIEN (saint), né à Châtres sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui, le porta à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde.

Digitized by Google

Il se rendit à cet effet à Rome, et il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des apôtres. Le pape qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. « Malgré l'activité de son zèle et la continuité de ses » fonctions, dit un historien, il s'occupa » assidûment de tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification. Il » vaquait à ses exercices avec ferveur, et » avait tous les jours deux heures réglées » pour méditer la loi de Dieu, pour réparer les forces de son âme, pour examiner son cœur et pour l'exciter à la » vigilance dans toutes ses actions. » Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur éluda ce criminel dessein par la mort de ses ennemis qui périrent misérablement quelque temps après. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se cacher, revint alors à Freisingue, et y continua ses travaux jusqu'a l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie*, et la *relation* de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites 50 ans après sa mort.

CORBUEIL. *Voyez* CORBEUIL.

CORBULON (CNÉIUS DOMITIUS), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons et en épargna toutefois les habitans qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris cet ordre cruel, tira son épée et s'en perça l'an 66 de J.-C. en disant : « Je l'ai bien » mérité. » Corbulon avait composé des *mémoires* sur les guerres qu'il avait faites ; il ne nous en est rien parvenu.

CORDARA (JULES-CÉSAR), connu par une suite de l'*Histoire de la société des jésuites*, entreprise par Orlandin, et continuée par Sacchin et Jouvency, est mort à Alexandrie de la Paille, le 6 mars 1784. Il était né dans cette ville le 16 décembre 1704, quoique originaire de Nice et descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collége de Saint-Ignace, qui avait été destiné, par le roi de Sardaigne, aux jésuites qui voudraient vivre ensemble, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'histoire dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant et plein de dignité, 1 vol. in-fol., Rome, chez Rossi, 1750, on a de lui : | l'*Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*, prononcée et imprimée à Rome en 1741 ; | la *Vie de la B. Eustochie, religieuse de Padoue*, Rome, 1769 ; | une *Vie de Simon de Roxas*, de l'ordre de la Trinité de la Rédemption des captifs ; | plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue *Carmen in numerorum divinatores, vulgò cabalistas.*

* **CORDAY-D'ARMANS** (MARIE-ANNE-CHARLOTTE), née en 1768, à Saint-Saturnin, près de Séez, en Normandie, d'une famille noble, avait vu se réfugier dans sa province, après la journée du 31 mai 1793, les girondins proscrits par Robespierre. Elle sentit alors s'exalter son imagination ardente, et acheva d'oublier les leçons de douceur et de résignation qu'elle avait reçues au paisible couvent dans lequel elle avait été élevée. La tête remplie du projet de tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle se rend dans la capitale, et se fait introduire dans les tribunes de la Convention par l'abbé Fauchet, qui paya plus tard de sa vie cette simple complaisance pour une inconnue. Les violentes déclamations qu'elle entendait retentir à la tribune contre les hommes dont elle avait embrassé la cause, augmentèrent son indignation. Elle s'in-

Digitized by Google

forma du logement de Marat qui était un de ceux qui avaient le plus contribué à la révolution du 31 mai, et qui, depuis quelques jours ne paraissait point à l'assemblée. Deux premières lettres qu'elle lui écrivit étant demeurées sans réponse, elle lui en adressa une troisième le 15 juillet 1793, dans laquelle elle annonçait qu'elle avait de grandes révélations à lui faire. Charlotte suivit de près l'envoyé, chargé de la lettre, et arriva presque aussitôt que lui à la porte du conventionnel. Deux femmes, qui se trouvaient dans l'antichambre, voulurent l'empêcher d'entrer. Mais Marat ordonna qu'on l'introduisît. Il était alors dans une baignoire, dévoré par une maladie honteuse qui le faisait tomber en putréfaction. Marat demanda à Charlotte les noms des députés et des administrateurs qui étaient alors à Caen et à Evreux, en ajoutant qu'il les ferait guillotiner sous peu de jours à Paris. A ces mots elle tire un poignard caché sous sa robe, et le plonge tout entier dans le sein de Marat qui expire en s'écriant : « à moi, ma chère amie. » Les deux femmes accourent et crient à l'assassinat. La garde arrive, et arrête Charlotte qui est livrée à un tribunal révolutionnaire. Elle continua de montrer une fermeté étonnante, et lorsque Fouquier-Tinville, accusateur public, voulut faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit en disant : « votre Marat » était un monstre. » Chauveau-Lagarde fut chargé par le tribunal de la défendre et s'en acquitta en ces termes : « l'accusée » avoue de sang-froid l'horrible attentat » qu'elle a commis; elle en avoue avec » sang-froid la longue préméditation; elle » en avoue les circonstances les plus affreuses; en un mot, elle avoue tout, et » ne veut avoir recours à aucun moyen » de justification; voilà, citoyens jurés, » sa défense tout entière. Ce calme imperturbable, cette entière abnégation de » soi-même, et qui n'annoncent aucun » remords, pour ainsi dire, en présence » de la mort même; ce calme et cette abnégation sublimes, sous un rapport, ne » sont pas dans la nature. C'est à vous, » citoyens jurés, à juger de quel poids doit » être cette considération morale dans la » balance de la justice. » L'accusée remercia son défenseur avec grâce, et lui dit en sortant du tribunal : « vous avez saisi le » véritable côté de la question; c'était la » seule manière de me défendre et la seule » qui pût me convenir. Je veux vous en » témoigner ma reconnaissance : ces messieurs viennent de m'apprendre que » mes biens sont confisqués; je dois quelque chose à la prison; je vous charge » d'acquitter cette dette. » Elle entendit son arrêt de mort sans se troubler, et marcha avec assurance à l'échafaud, au milieu des huées de la populace. Aucune altération ne se fit remarquer dans ses traits, si ce n'est au moment où l'exécuteur, en enlevant son fichu, blessa sa pudeur et excita sa colère. Elle fut décapitée, à l'âge de vingt-cinq ans, le 17 juillet 1793. Malheureusement imbue de principes philosophiques qu'elle avait *puisés* dans quelques écrivains, notamment dans les ouvrages de l'abbé Raynal, elle refusa constamment l'assistance d'un prêtre. Ses idées politiques étaient celles d'une républicaine, ainsi qu'elle s'en était hautement exprimée dans son interrogatoire. La veille de son supplice, elle écrivit à son père une lettre de consolation. Lepan, dans son tableau généalogique de la famille de Corneille, la fait descendre de ce poète. Couet de Gironville, mort en 1802, a publié une brochure intitulée : *Charlotte Corday décapitée à Paris le 17 juillet 1793, ou Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre*, Paris, an 4, (1796), in-8°.

CORDEMOY (Géraud de), parisien, quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Bossuet le donna au dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684, membre de l'académie française. On doit à sa plume : | L'*Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos rois*, en 2 vol. in-fol., 1685-1689, déprimée par le Père Daniel, et louée par d'autres. Cordemoy écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne* à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage ; mais l'autre voulant mieux faire, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela l'on doit convenir que Cordemoy avait les idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire, sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies

Digitized by Google

par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historiens. « Il faut in- » sinuer, dit-il, dans l'histoire, l'amour de » la vertu, et de quoi donner un honnête » désir de gloire, et surtout faire connaître » avec adresse en quoi consiste la véritable » gloire. On ne peut mieux le faire, qu'en » réglant le prix des actions, par la con- » formité qu'elles ont au devoir, et en fai- » sant penser qu'il est bien plus louable » de faire, pour le bien public, quelque » chose qui paraisse ordinaire ou mé- » diocre, que de faire quelque chose de » fort éclatant, qui ne lui serve de rien, » ou qui lui coûte trop. Si la matière prin- » cipale de l'histoire n'est pas la vie des » princes, le but principal qu'on doit se » proposer en l'écrivant, c'est de les in- » struire ; et c'est une raison de rapporter » tout aux affaires publiques et de leur » faire connaître qu'il n'y a rien de beau » ou de bon à exécuter que ce qui tend à » détourner un mal, ou à procurer un » bien public. » | Divers traités de *métaphysique*, *d'histoire*, de politique et de *philosophie morale*, réimprimés in-4° en 1704, sous le titre d'*OEuvres de feu M. de Cordemoy*.

CORDEMOY (Louis-Géraud de), fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Fénières, né à Paris en 1651, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues-Capet jusqu'à la mort de Henri Ier en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : | *Traité de l'invocation des saints* in-12 ; | *Traité des saintes reliques* ; | *Traité des saintes images* ; | la *Conférence du diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8° ; | *Traité contre les sociniens*, in-12, dédié au grand Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité, et de l'incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Ecriture et sur la tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. | *Voyez* BULL, DENYS d'Alexandrie, PETAU.

CORDER (Balthasar), jésuite, né en 1592 à Anvers, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner : | une édition des *OEuvres de S. Denys l'Aréopagite, en 2 vol. in-folio* Anvers, 1634, grec et latin, avec des notes ; | *La chaîne des Pères grecs sur les Psaumes*, grec et latin, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol. ; | *Chaîne..... sur saint Luc*, 1628, in-fol. ; | .... *sur saint Jean*, 1631, in-fol. ; | ..... *sur saint Matthieu ;* | *Job elucidatus*, grec et latin, 1646 in-fol. ; | *Joannis Philoponi de mundi creatione*. Vienne en Autriche, 1631, grec et latin, avec une *dissertation* sur la Pâque ; | *Sancti Cyrilli apologos morales ;* | *Sancti Cyrill Alexandrini in Jeremiam Prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, mort en 1642, a laissé : | une *édition* des ouvrages de Georges Cassander, in-fol. ; | la *Traduction* de *l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise, par Fra-Paolo*, in-8° ; | une autre *traduction* de *l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand Ier, par Camillo Porcio*. On lui attribue aussi la *version* française du *Discours sur les défauts du gouvernement des jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8°. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société, mais il pouvait y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Vitré imprima le Catalogue de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4°. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché ; la bibliothèque de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de Cordes ; les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denys de), de la même famille que le précédent, était avocat au parlement de Paris, et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. « Il faut » dit-il, que je mérite la mort, puisqu'un si » grand homme de bien m'a condamné. » Ce sage magistrat mourut à Paris, en 1642, plein de jours et de vertus. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage

Digitized by Google

de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER (MATHURIN), normand, né en 1479, devint professeur d'humanités en l'université de Paris ; il professa ensuite à Nevers, à Bordeaux, et enfin à Genève, où il mourut en 1564, à l'âge de 85 ans. Il a laissé : | des *dialogues latins* en 4 livres qui, pendant plus d'un siècle, ont été très à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale. | *Civilité puérile et honnête*, dont les éditions sont multipliées presqu'à l'infini depuis le milieu du 16e siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables à nos mœurs dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfans, mais qui sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des hapelopins et écornifleurs effrontés*. On a encore de lui des *distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française ; et d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

* CORDIER (NICOLAS), prêtre, né au Hâvre en 1682, est auteur d'une *Instruction des pilotes*, en trois parties, qui sont : le *Pilotage*, les *Tables de déclinaison*, et le *Journal de navigation*. Cet ouvrage est fort estimé. Cordier fut professeur hydrographe du roi à Dieppe, où il mourut en 1766. Son père était aussi auteur de plusieurs petits ouvrages de navigation, et a dressé quelques cartes marines, estimées dans le temps. — CORDIER (FRANÇOIS), sieur des Maulets, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta vers 1680, et mourut en 1693. On a de lui le *Manuel chrétien*, et la *Vie d'Anne des Anges*, carmélite, Paris 1694, in-8°.— CORDIER (CLAUDE-SIMON), chanoine d'Orléans, né dans la même ville en 1704, y mourut le 17 novembre 1772, après avoir publié une *Vie de la mère de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation*, Orléans, 1752, in-12.

* CORDIER de SAINT-FIRMIN (EDMOND), ecclésiastique et littérateur, né à Orléans en 1730, mort vers 1816, fut secrétaire de la loge maçonique des Neuf-Sœurs à Paris, de 1778 à 1792, et fut un des fondateurs du Musée, en 1782. On a de lui : | *Sarukma*, tragédie, 1732 ; | *Eloge de Louis XII*, 1778, in-8° ; | *Essai sur l'éloge de Fénélon*, 1791, in-8° ; | *Discours sur la constitution française*, 1793, in-8° ; | *La jeune esclave* ou *les Français à Tunis*, comédie en un acte, 1793, in-8° ; | *L'Abeille française*, de 1795 à 1799, 2 vol. in-8° ; | *Il n'est pas aisé de se défaire de ses préjugés*, 1800, in-8° ; | *Il vaut mieux prévenir le crime, que d'être réduit à le punir*, 1800, in-8° ; | *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eus à surmonter pour épurer la langue française*, 1805, in-8° ; | *Le mémorial de Théodore*, in-12 ; | *Trésor de l'amour filial*, ou *Répertoire de Gustave*, 1815, in-12 ; | enfin *Pensées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la religion*, 1802, in-8° ; ouvrage qui vaut mieux que tous les précédens.

CORDOUE. *Voyez* GONSALVE (FERNANDÈS).

CORDUS (EURICIUS), médecin et poète allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il était en liaison avec plusieurs savans de son temps, entre autres avec Erasme ; mais sa trop grande sincérité et son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°.

CORDUS (VALERIUS), fils du précédent et digne de son père, naquit à Simsthausen dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connaissance des langues et à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544, à 29 ans. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont : | Des *remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol. | *Historia stirpium, libri V*, posthume, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-fol. | *Dispensatorium pharmacorum omnium, quæ in usu potissimum sunt*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières, et l'étendue de son esprit lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils voulaient disputer le pouvoir dont Dieu les avait revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre (*voyez* ABIRON). Les fils de Coré

Digitized by Google

ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, et David accorda de grands honneurs à leurs descendans. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple et les chargea de chanter devant l'arche.

CORELLA (JACQUES de), capucin navarrois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; et quoique mort à l'âge de 42 ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ses ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du confesseur*, avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII et Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742 pour la 24e fois. Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in-folio, a joui des honneurs d'une dixième édition.

CORELLI (ARCANGELO), musicien italien, mort à Rome en 1713, s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Cet habile homme ne méprisait pas la musique française, quoique italien. Le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses *sonates*, il eut la modestie de lui répondre : « C'est, » Monseigneur, que j'ai étudié Lulli. »

CORET (PIERRE), né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournay, où il mourut l'an 1602. On a de lui : | *Défense de la vérité* contre les assertions de M. de La Noue, en latin, Tournay, 1591. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le Père Possevin, intitulé : *Judicium de Nuæ scriptis*, Lyon, 1593. | *L'Antipolitique*, contre Jean Bodin, en latin, Douai, 1599.

CORET (JACQUES), jésuite, célèbre par ses vertus et son zèle, mort à Liége le 6 décembre 1721, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, le *Cinquième ange de l'Apocalypse*, *etc.*

CORGNE (PIERRE), chanoine de Soissons et docteur de Navarre, né dans le diocèse de Quimper, a composé plusieurs ouvrages; | *Dissertations sur la dispute entre saint Etienne et saint Cyprien*, 1725; *sur le concile de Rimini*, 1733; *sur le pape Libère*, 1736, *sur le monothélisme* et *sur le sixième concile général*, 1741; | un *mémoire historique et dogmatique touchant les juges de la foi*, 1736, | et un *traité du droit des évêques*, 1763. L'assemblée du clergé de 1780 lui accorda une gratification de 4,000 francs pour sa *Défense légitime des pouvoirs des évêques*, qui était encore manuscrite, et pouvait former 4 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé LE CORGNE, docteur de Sorbonne et archidiacre de l'église de Paris, député plusieurs fois aux assemblées du clergé, mort dans un âge avancé, en 1804, auteur de la *Réponse à la lettre d'un docteur de Sorbonne*, 1759, et de *Réflexions sur l'examen de cette réponse*. On lui attribue aussi la rédaction des *Actes de l'assemblée du clergé en* 1765.

* CORILLA, c'est le nom qu'on donnait en Italie à une femme célèbre par ses connaissances, ses talens poétiques, et surtout par la facilité étonnante avec laquelle elle improvisait sur tous les sujets. Après avoir parcouru l'Italie, elle se fixa à Rome, où elle produisit le plus grand enthousiasme. Elle fut admise dans les plus brillantes sociétés, et eut l'honneur de faire preuve de son talent devant l'ambassadeur de France auprès du saint Siége, le cardinal de Bernis. L'Arcadie de Rome la reçut parmi ses membres, et lui donna le nom de *Corilla*. Elle fut couronnée au Capitole avec la plus grande pompe. Mais cet honneur, qui jusque là n'avait été la récompense que des grands génies, et que le Tasse eut peine à obtenir, et surtout ses mœurs, qui n'étaient pas très réglées, lui attirèrent des satires mordantes. Elle n'y répondit pas en réformant sa conduite, mais par des épigrammes, des sonnets et des chansons. C'était prendre son parti gaiement. Corilla mourut à Rome en mai 1791; elle avait amassé des richesses considérables. On a publié un *Recueil* de ses poésies, parmi lesquelles on remarque un *Eloge* en chant de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne.

CORINNE, surnommée *la Muse lyrique*, née à Tanagre, près de Thèbes en Béotie, entra en lice avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talens, selon Pausanias. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa ri-

Digitized by Google

vale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de *poésies*, mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragmens, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque grecque* du savant Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses : c'est Julie fille d'Auguste, suivant quelques savans. Suidas fait mention de deux autres Corinne, l'une de Thèbes et l'autre de Thespies.

CORINUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*Histoire du siége de Troie*, et la *guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1459, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé *le Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanais, et le duc, son protecteur, ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol.; elle est belle, rare, et beaucoup plus recherchée que les suivantes, parce qu'on y a retranché ou changé plusieurs passages, à la réquisition de plusieurs princes souverains et de plusieurs familles nobles du Milanais. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu, Charles CORIO, s'occupa du même objet que son oncle, et nous a laissé en italien un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monumens antiques et modernes de cette ville célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIOLAN (Caius Marcius), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant J.-C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et s'en rend maître. Le général voulut qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat malgré ses services, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné, par le tribun Décius, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère : la première, composée de consulaires; la seconde, de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal et environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J.-C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour six mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante et la république plus faible. Si les Volsques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live.

CORIOLAN (François de), capucin, ainsi nommé parce qu'il était de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques; les principaux sont : | *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus, etc;* | *Summa theologiæ S. Bona-*

Digitized by Google

venturæ, ad instar summæ D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata, etc., 7 vol.; | *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

CORIPPUS (FLAVIUS CRESCONIUS), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin le Jeune. Il était aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui un *poème* latin en 4 livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages.

* **CORMATIN** (PIERRE-MARIE-FÉLICITÉ DESOTEUX, plus connu sous le nom de), chef de chouans, ancien major-général des armées catholiques dans la Vendée, né dans un village de Bourgogne vers 1750, suivit le baron de Vioménil dans la guerre d'Amérique, en qualité d'aide-de-camp, et s'attacha aux Lameth, dont il partagea d'abord les opinions politiques. Il fut ensuite employé à Metz, comme officier d'état-major, sous les ordres du marquis de Bouillé, et chercha à favoriser l'évasion de la famille royale. Ce projet n'ayant pas réussi, il émigra, fut mal reçu à Coblentz, revint à Paris, et obtint une place de lieutenant dans la garde constitutionnelle du roi. Il émigra de nouveau après la journée du 10 août, passa en Angleterre, et descendit près de St.-Malo, pour prendre part à l'insurrection de la Bretagne. M. de La Puisaye, qui en était le chef, le fit son major-général. C'est alors qu'il prit le nom de *Cormatin*, qui était celui de sa femme. Il signa le traité de pacification avec les républicains; mais il fut accusé d'avoir manqué au traité, et le général Hoche le fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre. Quoiqu'il invoquât en sa faveur les lois de l'amnistie, on le condamna à la déportation, comme émigré. On se contenta de l'enfermer dans le fort de Cherbourg; il fut ensuite transféré au château de Ham, et obtint sa liberté sous le gouvernement consulaire. Il se retira alors dans ses propriétés près de Mâcon en Bourgogne, et mourut à Lyon en juillet 1812. On lui attribue le *Voyage du ci-devant duc de Châtelet en Portugal*, etc., publié avec des notes par J. F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8°.

* **CORMEAUX** (FRANÇOIS-GEORGES), curé de Plaintel, dans le diocèse de Saint-Brieuc, naquit près de Lamballe, dans la petite paroisse de Saint-Brieuc en 1746. Cet ecclésiastique, plein d'ardeur pour le salut des âmes, y travaillait avec un zèle infatigable lorsque la révolution éclata. Il fut arrêté sous la terreur, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cormeaux fut exécuté sur la place de la Bastille, à l'âge de 47 ans. M. l'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la *Vie* de Cormeaux, à laquelle il a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve beaucoup d'onction, et une grande simplicité évangélique.

CORMIER (THOMAS), historien et jurisconsulte, mort vers 1600, à l'âge de 81 ans, était né à Alençon, de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers sont: | une *Histoire de Henri II*, en cinq livres, imprimée à Paris en 1584, in-4°; | Celle *de François II, de Charles IX* et *de Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence: | *Codex juris civilis romani in certum et perspicuum ordinem artificiose redacti, unà cum jure civili gallico*, Lyon, 1602, in-fol.; | *Le code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4°, et réimprimé en 1615. On découvre, dans presque tous ces ouvrages, la secte que Cormier avait embrassée. Il s'était fait protestant.

* **CORMILLIOLE** (PIERRE-LOUIS), ecclésiastique, né à Paris le 16 avril 1739 et mort dans la même ville le 13 mars 1822, avait renoncé à son ministère pendant la révolution et s'était marié. Ses principaux ouvrages sont: | la *Thébaïde, poème héroïque de Stace, traduction nouvelle, avec des notes*, 1778, in-8°; 2e édition, 1783, 3 vol. in-12; | l'*Achilléide et les Sylves de Stace*, traduites en français, augmentées de la version du *Panégyrique de Calpurnius Pison* avec le texte, 1803, 2 vol. in-12; | *Suite et Conclusion de la Pharsale*, ou *Supplément de Lucain, poème latin en sept livres de Thomas May, anglais, traduit en français, suivi du tableau de la guerre civile, poème de Pétrone*, Paris, 1819, in-12; | les *OEuvres de Stace, traduction nouvelle, 2e édition, revue et corrigée par l'auteur, avec le texte en regard*, Paris, 1820, 5 vol. in-12, ou seulement en français, 2 vol. in-12. Cormilliole a encore laissé: *Discours civique, adressé aux officiers municipaux, à la milice nationale, aux citoyens de Coye, réunis autour de l'autel de la patrie le 14 juillet 1790, jour de la fête et de la fédération nationale*, Paris, 1790, in-8°.

Digitized by Google

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-folio.

* **CORMONTAIGNE**, célèbre ingénieur français, mort le 20 octobre 1752, était entré dans le corps royal du génie en 1713, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de-camp, après avoir fait les siéges les plus mémorables depuis 1713 à 1745. Les grands ouvrages ajoutés sous le règne de Louis XV aux places de Metz et de Thionville furent construits d'après ses projets et sous sa direction. Cormontaigne était un des plus heureux disciples de Vauban, et a laissé plusieurs *mémoires* manuscrits *sur les fortifications*, qui ont été publiés par M. Bayart, capitaine du génie, sous ces titres : | *Mémorial pour l'attaque des places*, Paris, 1806, in-8° ; | *Mémorial pour la défense des places*, 1806, in-8° ; | *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8°.

CORNARA-PISCOPIA (Lucretia-Helena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui aurait procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornemens du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collége n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avait fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans ; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit 4 ans après tous ses ouvrages en 1 vol. in-8°, enrichis de sa *Vie*. On y trouve un *panégyrique* italien *de la république de Venise ;* une *traduction* de l'espagnol en italien, des *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme dévote*, par le chartreux Lanspergius ; des *lettres, etc*. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savans la comblèrent. Le *Recueil de Poésies des femmes célèbres* par Mme Bergalli renferme quelques-uns de ses vers.

CORNARIUS ou **HAGENBUT** (Jean), médecin allemand, de Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha surtout à ceux d'Hippocrate, d'Aétius, d'Eginète, et à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connaissait médiocrement la langue grecque, et il ignorait les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iéna, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 58 ans. Son précepteur lui avait fait changer son nom de *Hagenbut* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses *traductions*, on a de lui : | quelques *traités de médecine ;* | des *éditions* de quelques poèmes des anciens sur la médecine et sur la botanique ; | des *poésies latines ;* | des *traductions* de quelques écrits des Pères de l'Eglise, entre autres du *Sacerdoce de saint Chrysostôme*, des *OEuvres de saint Basile*, et d'une partie de celles *de saint Epiphane ;* | *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8° ; | *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8°.

CORNARO (Louis), de Venise, était d'une famille illustre, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre (Catherine CORNARO) dans le 15e siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566, âgé de plus de cent ans. Il est auteur du livre *des Avantages de la vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, et en français, sous le titre de *Conseils pour vivre long-temps*, 1701, in-12, réimprimé en 1772, sous ce titre : *De la sobriété et de ses avantages*. Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. « La tempérance, dit Cornaro, chasse les maladies ; » elle rend le corps agile, sain, pur, » exempt de toute mauvaise odeur. La vie » sobre fait vivre long-temps ; elle rend » le sommeil doux et tranquille ; elle fait » trouver agréables les mets les plus communs ; elle donne de la vigueur aux sens » et à la mémoire, de la pénétration et de » la netteté à l'esprit ; elle le rend même » capable de recevoir les lumières divines ; elle calme les passions ; elle bannit la colère et la tristesse ; elle abat

Digitized by Google

» l'impétuosité de la concupiscence : elle » remplit l'âme et le corps d'une infinité » de biens ; elle produit même une sage » gaîté ; enfin une telle vertu est comme » l'âme de toutes les autres. L'intempé- » rance tout au contraire fait acheter bien » cher ce plaisir si court et si borné qu'elle » cause dans le boire et le manger : elle » charge l'estomac ; elle cause une infinité » de maux ; elle rend le corps sale, de » mauvaise odeur, dégoûtant, plein de » pituite et d'excrémens ; elle enflamme » la concupiscence ; elle rend l'âme esclave » des sens ; elle affaiblit les sensations ; » elle altère la mémoire ; elle rend les » idées obscures ; elle rend l'esprit et le » cœur pesans et peu propres, l'un aux » sciences, l'autre à la prière. On en a, » sans doute, et moins de lumières et » moins de piété. Quelle étrange sorte de » bien est-ce donc que ce qui cause tant » de maux ? » L'année d'après, on publia l'*Anti-Cornaro*, ou *Remarques critiques* sur le *Traité de la vie sobre* de Louis Cornaro.

* **CORNARO** ou CORNER ou CORNELIO (FLAMINIO), sénateur vénitien, né à Venise en 1693, se distingua par ses lumières, ses vertus et son érudition. Il avait fait ses études sous les jésuites, chez lesquels il soutint de la manière la plus brillante sa thèse de philosophie. Elu sénateur en 1730, il continua de s'occuper de littérature et surtout d'antiquités ecclésiastiques. Ses principaux ouvrages sont : | *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis, nunc etiam primum editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venise, 1749 et suivantes, 18 volumes in-4°, y compris l'*Histoire des églises de Torcello*, le supplément à la grande table. | *Notizie storiche delle chiese e de' monasteri di Venezia e di Torcello, tratte dalle chiese venete e torcellane di Flaminio Cornaro, senator veneziano*, Padoue, 1758, in-4°. C'est une traduction abrégée de l'ouvrage précédent, que l'auteur fit lui-même, en faveur de ceux à qui le latin n'est pas familier. | *Creta sacra, sive De episcopis utriusque ritûs græci et latini in insula Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4° ; | *Catarum Dalmatiæ civitas in ecclesiastiço et civili statu documentis illustrata : et accedit episcoporum methonensium et coronensium series expurgata*, Padoue, 1759, in-4° ; | *Hagiologicum italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4°. Plus de sept cents vies ont été ajoutées par cet ouvrage au Catalogue des saints du P. Philippe Ferrari, imprimé depuis 1613. | *Esercizio di perfezione e di christiana virtù compasio dal padre Alfonso Rodriguez, etc. nuovamente accomodato ad ogni stato di persone, etc.*, Bassano, 1779, 3 volumes ; | *Relazione delle imagini miracolose di Maria conservate in Venezia, e notizie storiche della B. V. Maria del Miracolo venerata in Desenzano*, Venise, 1758 ; | *Apparitionum et celebriorum imaginum deiparæ virginis Mariæ in civitate et dominio Venetiarum enarrationes historicæ*, avec figures. Le même ouvrage a été traduit en italien par l'auteur. Benoît XIV lui adressa un bref très flatteur, et le clergé vénitien fit frapper une médaille en son honneur. Il mourut le 27 décembre 1778.

CORNAZZANI (ANTOINE), italien, né à Plaisance ou à Ferrare, florissait vers 1492. On a de lui *la* | *Vie de Jésus-Christ* et *la Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4° ; la | *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1471, in-4° ; | *Poema sopra l'arte militare*, Venise, 1493, in-folio ; Posaro, 1507, in-8°. Tous ces ouvrages sont rares et recherchés des curieux.

CORNEILLE (saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de J.-C. Cet apôtre étant à Joppé eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des Gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurait le centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Le Saint-Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (saint), successeur de saint Fabien dans le siége de Rome, l'an 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de Novat, prêtre de Carthage (*voyez* l'article NOVATIEN). Une peste violente qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et y mourut en 252. Saint Jérôme dit dans la Vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souf-

Digitized by Google

frit la mort. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien, dans sa lettre 55[e] à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit» on pas, dit-il, compter parmi les con» fesseurs et les martyrs les plus illustres » celui qui se vit exposé si long-temps à » la fureur des ministres d'un tyran bar» bare; qui courait continuellement les » risques de perdre la tête, d'être brûlé, » d'être crucifié, d'être mis en pièces » par des tortures également cruelles et » inouïes; qui s'opposait à des édits re» doutables, et qui, par le pouvoir puissant » de la foi, méprisait les supplices dont » on le menaçait? Quoique la bonté de » Dieu l'eût sauvé jusque-là, il donna ce» pendant des preuves suffisantes de son » amour et de sa fidélité, étant dans la » disposition de souffrir tous les tourmens » imaginables, et de triompher du tyran » par son zèle. » Il y a deux *lettres* de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de don Constant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE. *Voy.* PIERRE (CORNEILLE de la).

CORNEILLE (PIERRE), né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de la *Veuve*, de *la Galerie du Palais*, de *la Suivante*, de *la Place royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, et surtout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté ce sujet (c'était une imitation du *Guillem de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait, mais qui, par les embellissemens dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite les *Horaces*, et *Cinna*. Le grand Condé à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.
> Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
> Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
> Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
> De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
> Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna;* mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur un théâtre, habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque; mais dans les endroits où il les copie, il paraît original; et dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète français est fort au dessus de ces deux romains. *Le Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il disait que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* parut ensuite, et le public ne la trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?* Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière. Ce sont les ouvrages d'un vieillard; mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans ses idées! quelle élévation de sentimens! quelle noblesse dans ses portraits! quelle profondeur de politique! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnemens! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien

Digitized by Google

Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduisit l'*Imitation de Jésus-Christ* en vers : version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Corneille mourut doyen de l'académie française en 1684, regardé comme le plus grand poète tragique de la France. Racine a la seconde place, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il est peut-être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui; il est certain que Corneille a été par lui-même. La Harpe ne prononce pas sur la prééminence entre lui et Racine; voici le jugement qu'il porte sur ces deux grands tragiques. « On » a dit que Corneille avait un esprit plus » créateur, l'a-t-on bien prouvé? En s'ex» pliquant sur le mot, on pourra douter » du fait. Si l'on veut dire qu'il a tiré la » scène française du chaos, et qu'il a fait » le premier de très belles choses, on a » raison. Mais s'ensuit-il qu'il y ait plus de » création dans ses ouvrages que dans » ceux de Racine? Ce n'est pas, ce me » semble, une conséquence nécessaire. » On ne peut pas dire de lui qu'il a fait » Racine, comme on a dit qu'Homère avait » fait Virgile. Virgile a fidèlement suivi » les traces d'Homère, Racine a suivi une » route toute différente de celle de Cor» neille; mais celui-ci a ouvert le chemin. » Oui, il a eu l'avantage de venir le pre» mier; mais pour être sûr que Racine » n'en eût pas fait autant, il faudrait » prouver qu'il n'y a pas la même force » d'invention dans ses ouvrages; et en » revenant à cette comparaison, l'examen » ne sera pas à son désavantage... Je crois » voir dans tous les deux la même force » de conception; mais l'un, dans ses com» positions, a plus consulté la nature de » son talent; l'autre celle de la tragédie. » Le premier naturellement porté au » grand, a subordonné l'art à son génie; » il l'a établi sur un ressort qu'il maniait » supérieurement, l'admiration. L'autre, » plus souple et plus flexible, a vu dans » la terreur et la pitié les ressorts naturels » de la tragédie, et a su y appliquer toutes » les ressources de son esprit. Aussi le » premier n'a-t-il guère employé la ter» reur que dans le cinquième acte de Ro» dogune, et la pitié que dans le Cid, et » dans les scènes de Sévère et de Pauline. » L'autre, dans toutes ses pièces, a tiré » des effets plus ou moins grands de ces » deux moyens qu'il n'a jamais négligés... » L'effet des pièces de Corneille est moins » touchant, moins profond, moins soute» nu, moins déchirant que celui des pièces » de Racine, mais il est quelquefois plus » vif; il arrache moins de larmes, mais il » excite plus de transports... Mais, ajoute» t-il, les nombreux défauts de l'un et la » perfection continue de l'autre, mettent » un grand poids dans la balance. Si Cor» neille, au lieu de placer si souvent le » raisonnement à la place du sentiment, » avait soutenu dans les détails de ses » pièces le degré d'émotion dont elles » étaient susceptibles, s'il eût travaillé da» vantage ses vers, peut-être serait-il assez » difficile de décider entre le genre de ses » sujets et celui des pièces de Racine. Mais » l'un refroidit souvent le spectateur après » l'avoir transporté, l'autre l'émeut et » l'intéresse toujours; l'un s'adresse sou» vent à l'esprit, l'autre va toujours au » cœur; l'un blesse souvent l'oreille et le » goût, l'autre flatte sans cesse tous les » deux; et comme on ne peut douter que » le besoin général des hommes rassem» blés au théâtre ne soit celui de l'émotion » continuelle, il faut bien en conclure que » le genre de tragédie qui satisfait le plus » ce besoin, est aussi le plus théâtral. Il » faut pourtant faire ici une observation » essentielle : les hommes, en jugeant les » productions de l'art, ne règlent pas tou» jours exactement leur estime sur leur » plaisir, et ce n'est de leur part ni injus» tice ni ingratitude. Cette disproportion » tient au plus ou moins de mérite qu'ils » supposent dans ses productions; et cela » est si vrai, que bien des gens, en avouant » que Racine leur fait plus de plaisir que » Corneille et à la représentation et à la » lecture, ont cependant plus d'estime

» pour Corneille. Quelle en est la raison? » c'est que le genre de ses beautés les » frappe d'avantage, et laisse en eux l'idée » d'un homme plus extraordinaire. » Voy. le *Lycée* de la Harpe, aux articles CORNEILLE et RACINE. Joly publia en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire, qui doit tant au grand Corneille, et, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna, en 1764, une nouvelle édition de ses *OEuvres*, en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 12 vol. in-8°, 8 vol. in-4°, ou 10 vol. in-8°; la plus belle, la plus correcte et la plus complète est celle de Paris, Renouard, 1817, 12 v. in-8°, avec fig. de Moreau. Voltaire a joint au texte des tragédies et des comédies : un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, et des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées; traduction de *l'Héraclius* espagnol, avec des notes au bas des pages; une traduction littérale en vers du *Jules César* de Shakespeare; un *Commentaire sur la Bérénice de Racine*, comparée à celle de Corneille; un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Ariane* et du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques ; on a accusé le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien ; on trouve les principales dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre: *Parallèle des trois principaux poètes tragiques français, avec les observations des meilleurs maitres sur le caractère particulier de chacun d'eux*. On a publié les *Chefs-d'œuvre de Pierre Corneille, avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce*, Oxford, 1746, in-12 et in-8°, recherchés des curieux, particulièrement l'in-8°. On a donné plusieurs autres éditions des *Chefs-d'œuvre de Corneille;* les plus belles sont celle de Pierre Didot l'aîné, 1814, 3 vol. in-8°, à laquelle on peut joindre l'*Esprit du grand Corneille*, imprimé par le même, 1819, 2 vol. in-8° ; et l'édition donnée par M. Lepan, avec les *Commentaires* de Voltaire, et les *Observations critiques sur les commentaires*, Paris, 1817, 5 vol. in-8° et in-12. Ses autres ouvrages sont : | *Mélanges poétiques*, 1632, in-8°; | *OEuvres diverses* avec la *Défense du grand Corneille*, par le Père Tournemine, 1738 ; | *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry, sur le Cid ;* | *Imitation de J.-C. traduite en vers français*, Rouen, 1656, qui a eu au moins quarante éditions. | *Louanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines, par saint Bonaventure, et mises en vers français*, 1665, in-12; | *l'Office de la sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les Vêpres et Complies du dimanche, et toutes les hymnes du Bréviaire romain*, 1670, in-12. On trouve plusieurs poésies latines et françaises de Corneille dans les *Recueils* du temps. Les talens de Corneille et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, et publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. « J'ay veu » hier M. Corneille, nostre parent et amy. » Il se porte assez bien pour son asge. Il » m'a pryé de vous faire ses amitiez. » Nous sommes sortys ensemble aprez le » disner, et en passant par la rue de la » Parcheminerye, il est entré dans une » boutique pour faire accommoder sa » chaussure qui étoit décousuë. Il s'est assis » sur une planche et moi auprez de lui, et » lorsque l'ouvrier eust refait, il lui a donné » trois pièces qu'il auoit dans sa poche. » Lorsque nous fusmes rentrez, je lui ai » offert ma bourse, mais il n'a point voulu » la recevoir ni la partager. J'ay pleuré » qu'un si grand génie fust réduit à cet » excez de misère. » Corneille laissa trois fils dont les deux premiers suivirent la carrière militaire; le dernier prit les ordres et obtint le bénéfice d'Aigue-Vive près de Tours. L'*Eloge* de Corneille par Victorin Fabre remporta en 1807 le prix de l'académie française.

CORNEILLE (THOMAS), frère du grand Corneille, de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Rouen en 1625, et mourut aux Andelys en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui, et peut-être au dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler *un cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné ; mais il avait tort d'ajouter « qu'il n'avait jamais pu rien faire » de raisonnable. » Le satirique avait

Digitized by Google

oublié apparemment un grand nombre de pièces, et qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Ces pièces sont au nombre de 42 : *Ariane, le comte d'Essex*, tragédies; *le Geolier de soi-même, le baron d'Albikrac, La comtesse d'Orgueil, le Festin de Pierre, l'Inconnu*, comédies en 5 actes, etc. Corneille joignait à ses talens toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrens, comme à relever leurs beautés; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages et sur les ouvrages des autres; donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfans, ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : | La *traduction* en vers français des *Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *élégies* et des *épîtres* du même poète, en 3 vol. in-12; | un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-folio, qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'académie française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique. | *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 8 vol. in-folio, 1707, très exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux dictionnaires; mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitude dont il serait susceptible. | Des *observations sur les remarques de Vaugelas*.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carrache, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le paysage; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, sans avoir été marié.

CORNEILLE-BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du 17e siècle, dont on a *Eugénie; Marthet le Hayer*, ou *Mademoiselle de Sçay*; les *Soupirs de Sifrey; Sainte-Reine*; un roman intitulé *Le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO (Pierre), espagnol, vint en France du temps de la ligue, et fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : | *Histoire de la ligue, depuis* 1585 *jusqu'en* 1590, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8°, Madrid, 1592. Selon M. de Thou, dans son histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on sait que quant à la ligue, de Thou n'a pas été plus exact, et que sa haine contre les Guise a étrangement égaré sa plume; | *Histoire des guerres de Flandre*, en espagnol, Léon, 1577, in-8°, traduite en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appela ses enfans : « Voilà, dit-elle, mes bijoux » et mes ornemens. » On doit lui reprocher cependant d'avoir trop excité leur ambition : passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes (*voyez* GRACCHUS.) Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*.

CORNÉLIE, fille de Cinna, et femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère en sa considération, vers l'an 46 avant J.-C.

Digitized by Google

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterré toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Céler, chevalier romain; et sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice; « Quoi ! » César me déclare incestueuse ! moi, » dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant, sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

* CORNELIS (Corneille), peintre hollandais, né à Harlem en 1562, se mit en devoir de parcourir l'Italie dans l'intérêt de son art; mais divers obstacles ayant interrompu son voyage, il revint à Anvers et y perfectionna son talent à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Il se fixa ensuite à Harlem, où il mourut en 1638. Cornelis est regardé comme un des meilleurs peintres de son temps. Parmi ses chefs-d'œuvre, on cite son tableau représentant la *Compagnie des arquebusiers* de Harlem, et celui du *Déluge*. Ses productions étaient extrêmement recherchées. Les galeries de Vienne et de Dresde renfermaient plusieurs de ses tableaux.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du 16[e] siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé *Infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium; Apologia divini judicii; Responsio infantium, et Æqui judicis sententia*, Paris, Wechel, 1551, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS. *Voyez* NEPOS.

CORNELIUS TACITUS. *Voyez* TACITE.

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience; le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de *controverse*. Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat. Bossuet qui avait été son élève et qui n'était point encore évêque, prononça son *oraison funèbre*.

CORNETO (Adrien CASTELLESI, dit *le cardinal*). *Voyez* CASTELLESI.

CORNHERT ou KOORNHERT (Théodore), enthousiaste du 16[e] siècle, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier *manifeste*, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther et Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatans, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise : ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. « Il devait ajouter, » dit un théologien, que des réformes et » innovations telles que Luther et Calvin » avaient introduites, ne pouvaient être » appuyées ni de miracles ni d'aucune » autre marque de mission céleste, puis- » qu'elles supposent l'Eglise tombée en » erreur, contre la promesse expresse de » Jésus-Christ, qui nous assure de sa persévérance dans l'enseignement de la vé- » rité jusqu'à la fin des siècles. » Les sectes chrétiennes devaient, selon lui, se réunir sous une forme d'*interim*; en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs : projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1590. Ses *OEuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-folio.

Digitized by Google

***CORNIANI** (le comte Jean-Baptiste), né en 1742, à Orzi-Nuovi, sur le territoire de Brescia, se fit d'abord connaître par quelques opéras et quelques pièces tragiques. Il donna ensuite deux essais, l'un sur l'*Histoire littéraire d'Orzi-Nuovi*, et l'autre sur la Poésie allemande, et des opuscules sur l'agriculture. En 1789, parut son *Essai sur Lucien*, à Bassano, dans lequel il exposa ou rectifia quelques opinions du philosophe de Samosate. Corniani donna ensuite successivement : | *Les Plaisirs de l'esprit*, ou *Analyse des principes du goût et de la morale*, Bassano, 1790; | *Réflexions sur les monnaies*, Vérone, 1776, in-8°, dont le but est de démontrer qu'il est souvent utile de rehausser la valeur des monnaies; | les *Siècles de la littérature italienne après sa renaissance* (l'auteur commence son histoire au onzième siècle, et la conduit jusqu'à la moitié du 18e), Brescia, 1804-1813, 9 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Corniani, qui laisse néanmoins quelquefois désirer une plus grande sévérité de goût. Corniani était membre de l'institut et juge de la cour d'appel du département de la Mella, et est mort le 7 novembre 1813. Il avait été lié avec plusieurs hommes célèbres tels que Baretti, Mazzuchelli, etc. M. Camillo Ugoni qui a continué jusqu'à nos jours les *Secoli della letteratura italiana*, a écrit son *Eloge*, Brescia, 1818, in-8°.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. « La science, dit-» elle, est la seule chose indépendante » de la fortune. » Ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des moyens, et de plus un esprit calme et tranquille, ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

CORNUTUS (Annæus), philosophe stoïcien, né à Leptis en Afrique, professa la philosophie stoïcienne à Rome et compta parmi ses disciples Perse et Lucain. Il fut exilé ou, selon Suidas, mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de Jésus-Christ. On a de Cornutus un *Traité de la nature des dieux*, qui a été plusieurs fois imprimé, sous le nom de *Phurnutus*.

CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris du 17e siècle, a donné en latin une *Description de l'Amérique*, Paris, 1635, in-4°.

***CORNWALLIS** (Charles, marquis et comte de), général anglais, né le 31 décembre 1738, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans sous le nom de *lord Broome*, et parvint au grade de colonel. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et les colonies, il suivit son régiment en Amérique, où il arriva en 1776, et seconda vaillamment le général Clinton. Il fit d'abord une campagne dans le New-Jersey qui assura aux Anglais la possession de cette province jusqu'à la Délaware. Il se distingua ensuite aux combats de Germentwon et de Redbank, coopéra à la prise de Charlestown en 1780, et défit près de Cambden le général Gates. Cette dernière victoire fut la plus décisive de toute la guerre; il s'avança vers la Virginie où il se réunit au général Arnold, et se trouva à la tête de forces imposantes avec lesquelles il obtint de nouveaux succès. Déjà l'Angleterre se croyait sûre du triomphe, lorsque les secours envoyés par la France aux colonies changèrent la face des choses. Cornwallis marcha contre Lafayette, qui commandait les troupes américaines, et chercha à l'envelopper; mais ce général se retira dans l'intérieur du pays avec tant de promptitude qu'on ne put le poursuivre. Cornwallis fut blâmé de s'être autant avancé en cette occasion, et on lui retira une partie de ses troupes. Il se concentra à York-Town, où, ayant été bloqué par les forces françaises réunies aux Américains, il fut obligé de capituler, et resta prisonnier de guerre avec l'armée anglaise forte de 8,000 hommes. Cornwallis devenu libre se justifia pleinement des reproches dirigés contre lui par le général Clinton. Il conserva toute la confiance du roi, et fut envoyé peu de temps après dans l'Inde avec le titre de gouverneur du Bengale. Il s'embarqua en 1786, et fit à son arrivée des changemens utiles dans toutes les parties de l'administration. Il déclara ensuite la guerre à Tippo-Saëb sultan de Mysore, prit d'assaut Bangalore le 21 mars 1791, et s'avança jusqu'à la vue de Seringapatam, qu'il ne put enlever de vive force : la saison trop avancée l'empêcha d'en faire le siége. Le 16 mars 1792 fut signé le traité qui enlevait à Tippo-Saëb une partie de ses possessions. Cornwallis partagea les provinces cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et retourna à Calcutta, où il fut remplacé en 1797 par lord Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington. Cornwallis

Digitized by Google

s'était fait aimer par la sagesse de son administration, et l'assemblée générale de la compagnie des Indes lui vota une pension viagère de 5,000 livres sterling. Il reçut de la ville de Londres le diplôme de citoyen renfermé dans une boîte d'or, et le roi le nomma membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie. L'état de l'Irlande exigeant en 1798 qu'on y envoyât un vice-roi qui joignît aux talens militaires un caractère doux et conciliant, le ministère fit choix de Cornwallis, et ce malheureux pays vit alors succéder aux violences et à la plus excessive rigueur, une administration modérée, qui n'avait de rigueur que pour les révoltés. C'est ainsi qu'il mit fin à la rébellion. En 1801 il fut chargé de signer les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre, et le traité d'Amiens fut conclu par ses soins le 27 mars 1802. Nommé gouverneur-général de l'Inde en 1805, il s'y rendit malgré le mauvais état de sa santé. Il y arriva au mois d'août, et se disposait à prendre le commandement de l'armée, lorsqu'il mourut à Ghazepour dans la province de Benarès, le 5 octobre 1805. Son corps fut transporté à Londres, et un monument élevé à sa mémoire dans l'église de Saint-Paul.

* CORNWALLIS (William), amiral anglais, frère du précédent, né le 25 février 1744, servit d'abord comme aspirant, à bord du *Newark*, dans la guerre contre les Français, et assista à la prise de Louisbourg. A l'âge de 17 ans, il fut fait lieutenant, obtint, l'année suivante, le commandement du sloop la *Guêpe*, et en 1765, celui du *Prince-Edward*, avec le grade de capitaine. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, Cornwallis commanda le *Lion* de soixante-quatre canons, qui fut presque désemparé dans le combat livré par l'amiral Byron au comte d'Estaing, qui s'était rendu maître des îles de Saint-Vincent et de la Grenade. Le 20 avril 1780, il soutint, à la tête d'une petite escadre, dans les parages de la Jamaïque, un combat contre Lamothe-Piquet qu'il ne put empêcher de faire entrer à Saint-Domingue le convoi qu'il escortait. En 1781, il fut envoyé au secours de Gibraltar, sous les ordres de l'amiral Darby, puis, sous les ordres de Samuel Hood, dans les Indes orientales; il se distingua au combat de Saint-Christophe, et vit la forteresse tomber au pouvoir du marquis de Bouillé. Cornwallis se fit encore remarquer au combat de la Dominique, où les Anglais furent plus heureux. Après quelques années de repos, dont la paix de 1783, lui permit de jouir, il obtint le commandement de la station anglaise aux Indes orientales, et s'empara de Pondichéry, le 28 août 1793. Déjà nommé contre-amiral de l'escadre blanche, il reçut le grade de vice-amiral de l'escadre bleue, en 1794, et fut ensuite chargé, à la tête d'une escadre, de harceler la marine française. Il réussit, par une retraite simulée, à attirer la flotte ennemie à cent lieues des côtes, et la défit le 23 juin 1795. Ayant été nommé peu après au commandement des forces maritimes anglaises dans les Indes occidentales, il refusa d'obéir pour cause de santé, et fut traduit devant une cour martiale qui l'acquitta le 8 avril 1796. Le grade d'amiral de l'escadre bleue lui fut donné en 1799; et Cornwallis commanda en chef la flotte du canal, jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il se retira du service. Il est mort le 5 juin 1819.

CORONEL (Alfonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre le Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie, pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, et envoya en Mauritanie Jean de Lacerda son gendre, pour demander du secours. Il comptait principalement sur la ville d'Aiguilar, où il commandait. Le roi de Castille mit le siége devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois; mais la ville ayant été emportée d'assaut en février 1353, il fut pris et puni du dernier supplice.

CORONEL (Gregorio). *Voy.* MINES.

CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximenès pour l'édition des *Bibles d'Alcala*. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (Marc-Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, deux grands *globes* qui obtinrent les suffrages des connaisseurs, et furent placés à la bibliothèque du roi; ils ont douze pieds de diamètre. Coronelli mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de 400 *cartes géographiques*. On a de lui d'au-

Digitized by Google

tres ouvrages, la plupart assez mal digérés. | *Peloponnesi descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8°, qui manque d'exactitude; | *Atlas Venetus*, Venise, 1690, in-fol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un *traité sur la navigation*, accompagné de cartes marines. | *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*; | *Iter Anglicanum*; | *Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol.; | *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-folio, avec fig.; | *Histoire de Venise, depuis l'an 421 jusqu'à l'an* 1504, Venise, 3 vol. in-folio, en italien; | *Nomenclatura successorum sancti Francisci de Paulâ*; | *Bibliotheca universalis* par ordre alphabétique, qui devait avoir 40 ou 45 vol. in-folio; mais il n'en parut que sept.

CORRADINI de SEZZA (PIERRE-MARCELLIN), né en 1658 à Sezza, devint dès sa première jeunesse un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages: | *Vetus Latium profanum et sacrum*, in-folio, 2 vol., réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4°; production curieuse et pleine de savantes recherches. | *De civitate et ecclesia Setina*, Rome, 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur: elle est faite avec soin.

CORRADO (SÉBASTIEN), né au château d'Arceto, dans le duché de Modène, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du 16e siècle. On a de lui: | *In M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1537, in-8°. C'est le recueil des recherches faites pour expliquer différens passages de Cicéron, son auteur favori. | *De copia latini sermonis*, Venise, 1585; | *Annotationes in epist. Ciceronis familiares*, Bâle, 1660, etc.; livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Corrado avait aussi professé l'éloquence grecque et latine à Reggio, où il contribua à établir l'académie des *Accesi* (les ardens), qu'il anima par ses leçons et ses exemples; il laissa aussi des *Elégies* qui ont mérité les éloges du cardinal Bembo.

CORRADUS (PYRRHUS), de Terra-Nuova, au diocèse de Rossano dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, et grand inquisiteur à Rome, vivait dans le 17e siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes: *Praxis dispensationum, etc.*, Venise, 1656, in-folio.

CORREA (THOMAS), de Coïmbre en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut l'an 1595 à Bologne, où il enseignait la grammaire. On a de lui des *ouvrages* latins en vers et en prose, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SAA (SALVADOR), naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du sud. Il se signala ensuite contre les Hollandais et contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, et défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORREA (EMMANUEL), né en 1712, à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, entra chez les jésuites en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où, après avoir enseigné la philosophie à Fernambuco, et la théologie à Bahia (baie de Tous-les-Saints), et s'être livré en même temps à tous les travaux du zèle évangélique, il fut arrêté avec les autres jésuites par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne et de là à Rome, où il mourut en 1761. Sa *Vie*, élégamment et judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très intéressantes et propres à expliquer divers événemens de ce siècle, dont les vraies causes sont encore à l'ombre du mystère. *Voyez* le *Journ. hist. et littér.* 1er juin 1792, page 257.

*CORREA DE SERRA (JOSEPH-FRANÇOIS), connu sous le nom d'*abbé Corréa*, né à Serpa, en Portugal, l'an 1750, était fils d'un jurisconsulte distingué, et, après avoir terminé son éducation à Naples sous l'abbé Genovesi, fut ordonné prêtre à Rome. Il se livra à l'étude des sciences, notamment à celle de la botanique. Le duc de Lafoëns, oncle de Marie Ire, reine de Portugal, le prit en affection, lors de son passage à Rome, et l'engagea, en

Digitized by Google

1777, à retourner dans sa patrie où il lui fit obtenir un bénéfice important. L'abbé Corréa fut chargé de mettre à exécution, sous la protection de la reine, en 1779, le projet d'établissement d'une académie des sciences, et en fut nommé secrétaire perpétuel. Le duc obtint pour l'académie la faculté de faire imprimer ses travaux sans aucune censure préalable, et cette société en profita pour publier un grand nombre d'écrits sur les sciences exactes et naturelles, sur l'agriculture, la législation, la littérature et l'histoire. En 1786, l'abbé Corréa, dénoncé à l'inquisition, se vit contraint de prendre la fuite, malgré la protection de son illustre ami. Il fut accueilli avec distinction en France, et ne revint à Lisbonne que quelques années plus tard, après la mort de Pierre III, époux de Marie Ire. Mais ayant accueilli un fugitif français, Broussonnet, qui avait quitté son pays, par crainte des terroristes, Corréa se vit en butte à de nouvelles persécutions, et passa en Angleterre. Le célèbre sir Joseph Banks le reçut à Londres, et le présenta à la société royale dont il fut sur-le-champ nommé membre. Corréa publia dans les *Transactions philosophiques*, et dans les Recueils de la Société linnéenne de Londres une suite de mémoires fort estimés sur la botanique. On le nomma, en 1797, conseiller de la légation portugaise dans cette capitale; mais s'étant brouillé avec le ministre résident, M. de Lima, il abandonna la carrière diplomatique, et se retira, lors de la paix d'Amiens, en France, où il demeura jusqu'en 1813, uniquement occupé de ses études chéries. L'académie des inscriptions et belles-lettres le reçut parmi ses correspondans, et il fut admis dans plusieurs autres sociétés savantes. Il publia, durant son séjour à Paris, des Mémoires curieux dans les *Annales du Muséum* et dans le *Bulletin de la société philomatique* sur plusieurs points intéressans de la physiologie végétale, fournit plusieurs articles à la Biographie universelle, et donna, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, trois *Mémoires* sur l'*Etat des sciences et des lettres en Portugal à la fin du dix-huitième siècle*, sur l'*Agriculture des Arabes en Espagne; et* sur *Les vrais successeurs des Templiers*. En 1813, Corréa se rendit aux Etats-Unis, et fit avec succès, à Philadelphie, un cours de botanique. Il n'y publia qu'un mémoire anglais *sur la formation et la nature du sol de l'état de Kentucky*, qu'on trouve dans les *Transactions de la société philosophique de Philadelphie, pour l'année* 1818. M. d'Araujo (*voyez ce nom*) lui fit donner, en 1816, par le roi Jean VI, le poste de ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, dans lequel il éprouva des désagrémens à l'occasion de ses réclamations contre les pirates américains. Corréa nommé, en 1819, membre du conseil des finances de Portugal, quitta l'Amérique à la fin de 1820, et retourna dans sa patrie en passant par Londres et Paris. La province d'Alentejo le choisit, en 1823, pour son député aux Cortès. Mais Corréa, déjà souffrant, mourut le 11 septembre de la même année, à l'âge de 73 ans. Outre les productions dont nous avons parlé, il a fait encore quelques ouvrages peu importans. Il fut l'éditeur de la *Vie de l'Infant Edouard*, et des *Vieilles chroniques inédites des rois Jean Ier, Edouard, Alfonse* V *et Jean II de Portugal*, que l'académie royale des sciences de Lisbonne publia sous le titre de *Monumens inédits*, etc. (Monumentos ineditos, etc.), en trois volumes in-folio.

CORRÉGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), naquit à Correggio dans le Modénois en 1494. La nature l'avait fait naître peintre; et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agrémens infinis répandus dans tous ses ouvrages, ferment la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme, et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très modique; ce qui, joint au plaisir de secourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour ayant été à Parme, pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnaie de cuivre. La joie qu'eut Le Corrége de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avait et à la chaleur du jour. Il avait 12 milles à faire; il revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque

Digitized by Google

au dôme de Parme, est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses *vierges*, ses *saints* et ses *enfans*. Le musée royal possède neuf de ses tableaux, parmi lesquels on distingue le *saint Jérôme*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connait son exclamation, après avoir considéré longtemps dans un profond silence un tableau de Raphaël : *Anch' io son pittore*, c'est-à-dire *Je suis peintre aussi, moi*.

* **CORRODI** (HENRI), écrivain allemand, né en 1752, à Zurich, étudia à Leipsick et à Halle sous Platner et Semler, et, de retour à Zurich, se voua à l'enseignement des sciences mathématiques et philosophiques dans des cours privés. En 1786, on le nomma professeur de droit naturel et de morale au gymnase de la même ville. Corrodi a publié en allemand plusieurs ouvrages dont la plupart ont paru anonymes. Les principaux sont : | une *Histoire critique du millénarisme*, 1781, pleine d'érudition ; | *Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*; | un *Recueil de ses mémoires et discours philosophiques*, 1786 ; on y trouve des morceaux intéressans sur les matières les plus épineuses de la métaphysique; | un journal théologique qu'il fit paraître depuis 1781 sous le titre de *Fragmens pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*, où il fit entrer quelques extraits de l'*Histoire de la religion*, et de celle *du fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point achevée. Meister a publié une *Notice sur la vie de Corrodi*, Zurich, 1793, in-8°.

CORROZET (GILLES), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur et comme imprimeur. Ses principaux ouvrages sont : | les *Antiquités chroniques et singularités de Paris*, 1568, in-8°. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé. | Le *Trésor des histoires de France*, 1589, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. | Les *Divers propos mémorables des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare; | *Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4°, très rare. — JEAN CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor, etc.*, composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI (PIERRE-ANTOINE), né à Celano, dans l'Abruzze, en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très versé dans l'histoire et les antiquités de son pays; | *De viris illustribus Marsorum, etc.*, Rome, 1712, in-4°; | *De Aniene ac viæ Valeriæ fontibus enarratio cum inscriptionibus locorum adjacentium;* | *Acta SS. MM. Simplicii, Constantini et Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4°. Les bollandistes, regardant ces Actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense. | *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi, et les environs*, en italien, etc.

CORSINI (S. ANDRÉ), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siége de Fiezoli. Les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulait être enterré.

CORSINI. *Voyez* CLÉMENT XII.

CORSINI (EDOUARD), religieux des Ecoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques, métaphysiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 et 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjuguait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse et une modération qui n'offensa personne. Il savait douter là où

Digitized by Google

d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraîtrait bien remarquable, si l'événement la vérifiait un jour. *Novæ adeò stellæ observari poterunt quæ hypothesim Copernici destruant.* Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique, qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation, dit un physicien moderne, qui paraît souvent fort indifférente, et qui ne semble regarder qu'un objet de très peu de conséquence, suffit pour donner un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que d'idées n'a pas tout à coup anéanties le petit tube de Toricelli ? L'horreur du vide était-elle alors moins accréditée, moins universellement enseignée que ne l'est aujourd'hui le mouvement de la terre ? » Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le Père Corsini publia en 1735 un nouveau *Cours d'élémens géométriques*, écrit avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1642 ; et le second, augmenté des *Elémens de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri pendant quelques années des auteurs classiques, et particulièrement des grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*. Le 1[er] volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4° ; le 4[me] et le dernier dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savans Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *dissertations* in-4°, sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après il donna, in-fol., un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*. Ce livre exact et plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *dissertations*, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé *De præfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. Il était près d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art. On trouve la liste complète de ses nombreux ouvrages dans Tiraboschi, *Bibliothèque des écrivains de Modène*.

CORT (Corneille), élève de Titien et maître de gravure d'Augustin Carrache, était de Horne en Hollande, où il naquit l'an 1536 ; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578. Il est au rang des graveurs les plus corrects. Des connaisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une pièce qui représente son *académie* est recherchée des curieux : ses meilleures estampes sont la *Transfiguration* de Raphaël qui n'a été surpassée que par Mengs (1810). Le *Massacre des Innocens*, d'après le Tintoret, etc.

CORTE (Dieudonné), né à Brescow dans la Basse-Lusace, en 1698, professeur de droit à Leipsick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans, travailla aux journaux de cette ville, et publia en 1724, in-4°, une excellente *édition* de *Salluste*, avec de savantes *notes* et les *Fragmens des anciens historiens*. On a encore de lui : *Tres satyræ Menippeæ*, Leipsick, 1720, in-8°, et d'autres ouvrages.

CORTEZ (Fernand ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Medellin, dans l'Estramadure, en 1485, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres et se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Velasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 espagnols, 18 chevaux, et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du

Digitized by Google

pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus, et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1520. Montézuma, roi du pays, se soumit et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols s'étant fait ouvrir le grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain et affreusement orné de crânes et d'ossemens, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis renverser toutes ces idoles, » dit Cortez dans une de ses lettres à l'empereur Charles-Quint; « je fis nettoyer tou» tes les chapelles particulières où se fai» saient les sacrifices humains, et j'y pla» çai des images de Notre-Dame et d'au» tres saints. » Montézuma fut très affecté de ce changement. Un des généraux du prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit, et ajoute à cet hommage un présent de 600, 000 marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire, et en profite pour apaiser la révolte des Mexicains contre Montézuma et les Espagnols, auxquels cet empereur parut s'être attaché de bonne foi. Les révoltés l'ayant assassiné, Guatimozin, son neveu et son gendre, s'empara de l'empire, eut d'abord quelques succès, et se défendit pendant trois mois, mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre ferme, prit la capitale de l'empire. Plus de 200,000 Indiens s'étaient soumis à lui dès la fin du siége. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Les soldats n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardens pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put l'empêcher dans ces premiers momens de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage... Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 livres de rente; mais, malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération : à peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : « Qui êtes» vous? — Je suis un homme, lui répon» dit fièrement le vainqueur des Indes, » qui vous a donné plus de provinces que » vos pères ne vous ont laissé de villes. » Il mourut dans sa patrie en 1554, à 63 ans. Un historien aussi célèbre que véridique, en a fait le portrait suivant : « Ame » haute et pleine d'énergie, d'un courage » et d'une activité à l'épreuve de tous les » travaux et de tous les périls, d'une con» stance que tous les obstacles ne faisaient » qu'affermir, sans opiniâtreté néanmoins » et sans témérité, n'abandonnant rien au » hasard de tout ce qui était du ressort de » la prudence, à laquelle suppléait alors » cet instinct martial qui est un guide en» core plus sûr; toujours il prenait con» seil, et jamais il ne se piqua de faire » prévaloir son avis, qu'il ne fût en effet » le meilleur. Du reste il était d'un carac» tère doux, ouvert, affable, d'une géné» rosité qui captivait la confiance et lui » enchaînait tous les cœurs : plein de gaîté » dans le commerce ordinaire de la vie, » insinuant et persuasif dans les conféren» ces et les négociations, fertile en expé» diens, prompt à trouver des ressources,

Digitized by Google

» enfin rempli d'honneur, de probité, et » plus encore de foi et de religion. Cortez » fut, en un mot, tout ce que devait être » le héros destiné à fonder et à cimenter » le double empire d'une nouvelle Espa- » gne et d'une nouvelle église dans le » nouveau monde. Quelque vive que fût » sa passion pour la gloire, à laquelle la » soif de l'or, si contagieuse de son temps, » ne parut jamais rien ôter, il témoigna » beaucoup plus d'ardeur encore pour » établir le règne de Jésus-Christ. » Il a paru sous son nom : *De insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez*, est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de La Guette, et imprimée à Paris, en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. Nous avons encore sur les exploits de Cortez trois *lettres* écrites par lui-même, traduites et publiées en 1778 par M. de Flavigny. Elles sont écrites d'une manière très intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. « La naïveté, dit l'éditeur, la modestie, la » simplicité qui caractérisent ces lettres, » attestent la vérité des traits qui peignent » ce conquérant ; il est clair qu'il n'a pas » songé à lui dans le récit des événemens » qu'il décrit... On y retrouve partout la » même ingénuité... pas un mot de décla- » mation sur quelques usages révoltans » de Mexico, sur le culte meurtrier de » ses habitans, sur leurs infidélités et » leurs trahisons ; c'est toujours en cou- » rant et sans la moindre apparence d'in- » térêt, qu'il touche ces détails presque » imperceptibles dans sa relation. » Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière, écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entreprise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, ils ne pourront s'empêcher d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les monstrueux peuples du Mexique. Il y a peut-être aujourd'hui dans cette contrée de l'Amérique moins d'habitans indigènes qu'il n'y en avait autrefois (1); mais ils ont une religion pacifique et bienfaisante ; ils ont des sentimens d'humanité, des mœurs, de la probité. Sacrifier quelques individus de la génération présente au bonheur de la génération future, est-ce donc un crime qui doive éternellement provoquer le courroux philosophique ? Les descendans du peuple odieux que Cortez a combattu, ne mangent plus de viandes humaines, ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or ; ils sont devenus hommes et chrétiens ; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. « Ce » fut la cause de la nature et de son au- » teur, du Dieu créateur et père de tous » les hommes, dit un historien, que Cor- » tez prétendit venger, quand il les vit » immolés comme des brutes, et de pré- » férence aux brutes, sur les autels des » démons : divinités homicides, qui en » pleine liberté prenaient leurs délices à » s'abreuver de sang humain, dans les » ténèbres d'une superstition où ils ré- » gnaient presque aussi absolument que » dans celles de l'enfer. » *Voyez* ATAHUALAPA, MONTÉZUMA, etc.

CORTEZ ou CORTESIO (GRÉGOIRE), né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avait fait renaître la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers et en prose. Les plus connus sont des *lettres latines*, imprimées à Venise, en 1573, in-8° ; recueil curieux qui est un monument de ses liaisons avec les savans de son temps, et de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens de lettres, et des faits utiles à ceux qui écriraient l'histoire de son siècle.

CORTEZI (PAUL), naquit en 1465, à San-Germiniano en Toscane. Dès sa première jeunesse il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il avait à peine 23 ans quand il mit

(1) Cela est très douteux : les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population, et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

Digitized by Google

au jour un *Dialogue sur les savans de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps, est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes et la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit « que cet ouvrage, quoique supérieur à » son âge, n'était point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les livres des sentences*, 1540, in-folio, écrit en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*, plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant du Pin. Cortezi mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45e année de son âge. Sa maison était l'asile des muses et de ceux qui les cultivaient.

* **CORTOIS DE PRESSIGNY** (GABRIEL), archevêque de Besançon, pair de France, naquit à Dijon, le 11 décembre 1745, d'une famille de magistrature. Il avait un frère aîné, Cortois de Balore, qui parvint comme lui à l'épiscopat, et monta sur le siége de Nîmes. Tous deux furent élevés, sous les yeux de leur oncle, Cortois de Quincey, évêque de Belley. L'abbé de Pressigny s'attacha à M. de la Luzerne, évêque de Langres, et devint son grand-vicaire. Il fut pourvu en 1780, de l'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Béziers, nommé, en 1785, à l'évêché de Saint-Malo, et sacré le 15 janvier 1786. Il siégea aux assemblées du clergé, des années 1780 et 1788. Lors des discussions touchant la constitution civile du clergé, il adhéra à *l'exposition des principes*, souscrite par les évêques du côté droit de l'Assemblée constituante. Il adressa, en outre, deux lettres pastorales aux fidèles de son diocèse ; dans la première, datée de Quincey, le 24 avril 1791, le prélat leur enjoint de ne point reconnaître les nouveaux pasteurs qui se présenteront à eux en vertu de l'élection populaire. La deuxième lettre pastorale est datée de Chambéry, le 6 avril 1792 ; elle a pour objet d'ordonner la publication du bref de Pie VI, du 1er mars, relatif aux affaires de l'église de France. De Chambéry, l'évêque de St.-Malo passa en Suisse, avec son frère. Ils ne se quittèrent point tout le temps que leur exil dura, et résidèrent d'abord à Constance, puis à Landshut, en Bavière. C'est de là qu'ils revinrent en France, à la fin de 1800. L'un et l'autre avaient autorisé dans leur diocèse le serment de fidélité à la constitution républicaine de l'an 3. Ils donnèrent également leur démission entre les mains du pape, à l'occasion du concordat de 1802. Depuis lors ils vécurent tous deux dans la retraite. L'evêque de Nîmes mourut sous le gouvernement impérial ; mais l'évêque de Saint-Malo vit la restauration, et depuis cette époque, il prit une part active et importante aux affaires de l'église de France. Il fut d'abord membre d'une commission d'évêques et d'autres ecclésiastiques, nommée pour s'occuper de cet objet ; au mois de juillet 1814, il fut envoyé à Rome, en qualité d'ambassadeur de France ; mais une foule d'obstacles empêchèrent l'ancien évêque de parvenir à un résultat définitif, et le prélat fut rappelé, en 1816, en France. Il fut créé pair, par ordonnance du 20 avril de la même année, et désigné, l'année suivante, pour le siége archiépiscopal de Besançon, dont il ne put prendre possession que le 31 octobre 1819. Cortois de Pressigny y succédait à Lecoz, ancien évêque constitutionnel, et son administration fut dirigée dans des principes fort différens de ceux de son prédécesseur. Dans la chambre des pairs, il prit part à l'opposition des évêques contre le système ministériel de 1819. Il signa, le 10 mai, avec ses collègues, une protestation contre le rejet de l'amendement, tendant à introduire dans la loi concernant les pénalités de la presse, la mention expresse de la répression des outrages faits à la religion. Quelque temps après, l'archevêque de Besançon publia un écrit intitulé : *Le placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8°, de 29 pages. C'est une réponse à une consultation d'un membre de la chambre des députés. Le prélat s'y déclare formellement pour la légitimité du prêt à intérêt, renfermé dans les limites légales. Disciple du cardinal de la Luzerne, l'un des plus savans défenseurs de la même doctrine, il voulut encore donner ses soins à la publication d'un grand ouvrage laissé par ce prélat, sur le même sujet, publié à Dijon, 1822-23, 6 vol. in-8°, après sa mort, et qui a pour titre : *Dissertation sur le prêt de commerce*. En 1821, l'affaiblissement de la santé de M. l'ar-

Digitized by Google

chevêque de Besançon lui fit désirer d'avoir un coadjuteur (M. de Villefrancon), qui lui a succédé depuis. M. de Pressigny est mort à Paris, le 2 mai 1823, âgé de 78 ans.

CORTONE. *Voyez* BERETIN (PIERRE).

CORVAISIER (PIERRE-JEAN le), naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719, et mourut en 1754 secrétaire de l'académie d'Angers. On a de lui : | L'*Eloge de Louis XV*, imprimé à Paris en 1754, in-12 ; | un *discours* lu à l'académie de Nancy ; | quelques petits ouvrages de *critique;* | le recueil des *pièces présentées à l'académie d'Angers.*

* CORVETTO (LOUIS-EMMANUEL, comte de), ministre des finances de France, né à Gênes, d'une famille bourgeoise, le 11 juillet 1756, était avocat à Savone, lorsqu'éclata dans sa patrie la révolution du mois de mai 1797, qui plaça l'état de Gênes sous l'influence des principes de la révolution française. Il fit d'abord partie du gouvernement provisoire de la nouvelle république ligurienne, et devint successivement membre du conseil des Anciens, puis du Directoire exécutif. La voie du sort l'ayant fait sortir de cette dernière assemblée en 1799, il fut appelé à la cour de cassation et chargé des fonctions honorables d'avocat des pauvres. Lorsque les Français, repoussés de l'Italie par Souwarow, se réfugièrent dans Gênes, Corvetto y était ministre des affaires étrangères; il fut nommé commissaire-général près de Masséna, dont il sut gagner la confiance par son esprit souple et insinuant. Sa conduite durant le blocus et la capitulation de cette ville, lui mérita la reconnaissance de ses concitoyens, et lorsqu'après la journée de Marengo, les Français rentrèrent dans Gênes, il fut nommé membre du gouvernement provisoire et de la consulte-législative. Des biographes ont rapporté qu'il refusa la dignité de doge, soit à cause de la médiocrité de sa fortune, soit pour ne point choquer les usages de son pays, qui réservaient cette dignité aux familles nobles. Il accepta les fonctions de directeur de la banque St.-Georges, et il remplissait encore cette place, lors de la réunion de la Ligurie à la France, réunion qu'il eut le tort d'aider à consommer. Napoléon l'appela en 1805, au conseil d'état de l'empire, et le nomma, en un même jour, par un double brevet, chevalier et officier de la légion d'honneur. Corvetto vint à Paris, en 1806, et travailla de concert avec MM. Beugnot et Begouen à la rédaction du code de commerce. Le crédit dont il jouissait continua de s'accroître, et il devint successivement comte de l'empire, commandant de la légion d'honneur et chevalier de la couronne de fer. Chargé, en 1811, de recueillir les moyens justificatifs des détenus politiques dans les diverses prisons d'état, il en fit mettre plusieurs en liberté. En 1814, après la première restauration, son nom fut maintenu sur le tableau des conseillers d'état, et il présida le comité des finances. Durant les cent-jours, Corvetto se laissa porter au conseil-d'état impérial, mais s'abstint d'y siéger et ne reprit ses fonctions qu'après la seconde rentrée du roi. Il succéda, en septembre 1815, au baron Louis au ministère des finances, et se conduisit avec sagesse et prudence dans ces temps difficiles, quoique divers reproches se soient élevés contre ses opérations. Le comte Corvetto, dont la santé s'altérait progressivement, donna sa démission à la fin de 1818. Louis XVIII le fit ministre d'état, membre du conseil privé, grand'croix de la légion d'honneur et lui concéda, avec une gratification de 50,000 francs, la jouissance du pavillon de la Muette à Passy. L'ex-ministre se rendit ensuite à Gênes, où il est mort le 13 mai 1821, à l'âge de 65 ans, dans des sentimens très religieux. Les emplois éminens dont il avait été chargé ne l'avaient pas enrichi. Louis XVIII accorda une pension à sa veuve.

CORVIN. *Voyez* HUNIADE, et MATHIAS CORVIN.

* CORVISART DES MARETS (JEAN-NICOLAS), médecin célèbre, né le 15 février 1755, à Dricourt, canton de Vouziers, en Champagne (Ardennes), était fils d'un avocat et procureur au parlement de Paris. Son père, qui le destinait au barreau, ne put parvenir à surmonter l'éloignement du jeune Corvisart pour l'étude des lois, ni son inclination pour l'art de guérir. Echappant à la surveillance de ses parens, le jeune homme s'occupait dans les hôpitaux à rendre tous les services dont il était capable. Après avoir été reçu docteur-régent de la faculté de Paris, il fut nommé médecin des pauvres de la paroisse St.-Sulpice. On raconte que la place de médecin de l'hôpital que venait de fonder M[me] Necker lui fut refusée, parce qu'il ne voulut point consentir à porter la perruque qui, à cette époque, faisait encore partie obligée

Digitized by Google

du costume doctoral. A l'âge de 38 ans, il entra dans la carrière de l'enseignement, et commença par faire un cours d'accouchement, qui fut peu suivi. Le Père Potentien, supérieur de l'hôpital de la Charité, témoin du zèle avec lequel il avait secondé M. Desbois de Rochefort, médecin titulaire de l'hospice, que la mort venait d'arracher à ses fonctions, proposa Corvisart pour le remplacer. Il fut nommé. Dès l'année 1785, Corvisart avait publié le *Cours de matière médicale* de son prédécesseur. En 1789, il commença l'enseignement de la médecine au lit des malades. Corvisart tira un parti admirable d'un moyen simple et peu connu alors, de distinguer les différentes maladies de la poitrine, en observant le retentissement que fait entendre cette cavité, quand elle est frappée avec précaution dans divers points de son étendue. Cette méthode inventée par Avenbrugger, devint, sous les doigts de Corvisart, une source abondante de connaissances positives sur l'état des organes de la circulation et de la respiration. Il traduisit plus tard le livre du médecin allemand, et y ajouta de lumineux commentaires. Lorsqu'on institua l'*Ecole de santé*, qu'on appela plus tard *Faculté de médecine*, Corvisart y fut le premier professeur de clinique interne, et occupa cette chaire jusqu'en 1807. Il avait obtenu en 1798 la chaire de médecine du collége de France. En peu d'années, il devint un des médecins les plus occupés de la capitale, et acquit la réputation du plus habile praticien de son époque. Sous le consulat, Bonaparte, dont la santé s'altérait chaque jour, n'hésita pas à s'attacher Corvisart comme son unique médecin. Son service à la cour ne le fit point renoncer entièrement à son service de médecin à la Charité. Sur sa demande, un amphithéâtre, spécialement destiné à l'enseignement de la médecine pratique, avait été élevé dans l'intérieur de cet hôpital. Il fit créer une société d'instruction médicale, formée d'élèves assidus et zélés, pris parmi les plus capables de recueillir l'histoire des maladies au lit des malades. Il n'oublia rien pour encourager et faire récompenser leurs travaux; des prix furent fondés à ses frais et donnés par lui-même. En 1806, l'*Essai sur les maladies du cœur* parut, et acheva la réputation du professeur habile dont les leçons, jusqu'alors manuscrites, n'étaient connues que des élèves qui les avaient entendues. Cet ouvrage obtint la mention la plus honorable de la commission nommée par l'institut, en 1810, pour la distribution des prix décennaux: (la *Nosographie philosophique* de Pinel obtint le prix.) En 1809, des inquiétudes exagérées sur la santé de Napoléon firent appeler Corvisart à Vienne. Dès la création de la légion d'honneur, il en avait été nommé officier. Depuis il reçut le titre de baron et celui de commandeur de l'ordre de la réunion. En 1811, il fut élu membre de l'institut (section de médecine et de chirurgie), et fut conservé dans ce corps savant, lors de la réorganisation de 1816. Après la chute de Napoléon, Corvisart vécut dans la retraite; à la création de l'académie royale de médecine en 1821, il en fut nommé membre honoraire; il est mort le 18 septembre 1821, à l'âge de 67 ans. On a de lui: | *Aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres*, publiés par Max. Stoll: traduits en français avec le texte, etc., Paris, 1797, in-8°; | *Notice sur M. F.-X. Bichat, suivie des discours, prononcés sur sa tombe par Lepreux, premier médecin de l'hôtel-Dieu, et par Roux, professeur*, Paris, 1802, in-8°; | *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave*, Parisiis, 1802, in-8°, sans nom d'auteur; les trois initiales J.-N. C. se lisent seules à la fin du *monitum* qui précède l'ouvrage. Ce livre est considéré comme étant au-dessous de la réputation de son auteur. | *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8°, 2e édition, ibid., 1811, in-8°; — 3e édit., ibid., 1818, in-8°, trad. en anglais, par C.-H. Hebb, London, 1816, in-8°; | *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, traduit du latin d'Avenbrugger, Paris, 1808, in-8°. Cette traduction est accompagnée d'un commentaire du traducteur. Corvisart fut l'éditeur du *Cours de matière médicale de Desbois de Rochefort*, Paris, 1785, 3 vol. in-8°. Il a placé en tête un *Eloge* de l'auteur. Il a lu à l'institut un *mémoire*, où il donnait le projet et indiquait le plan d'un livre qu'il intitulait: *De sedibus et causis morborum per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis*.

CORYATE (Thomas), né à Oldcombe dans le comté de Sommerset, en 1577, voyagea pendant toute sa vie, et mourut à Surate en 1617. Il a laissé des *observa-*

Digitized by Google

tions sur les pays qu'il a parcourus, qui ont trouvé place dans le Recueil de Purchas. Celles sur l'Europe ont été imprimées séparément en 1612, in-4°, et celles sur l'Asie en 1615, in-4°. On a réimprimé celles sur l'Europe en 1777, 3 vol. in-8°.

CORYNNE. *Voyez* CORINNE.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très souvent de prendre ses repas. André del Sorto fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwich, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles Ier et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : | un *Traité sur la transsubstantiation;* | une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture sainte*, en anglais, Londres, 1683, in-4°; | un petit *Traité* latin *des sentimens et de la discipline de l'église anglicane*, publié en 1707, avec la *vie* de l'auteur par Smith.

COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint quelque temps après du pape Pie V le titre de *grand-duc*. Il aima les savans, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué en 1562 l'ordre militaire de Saint-Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand Ier, prince doux, libéral et pacifique, mourut en 1620. Le commerce avait rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulens. Ce prince fut en état d'envoyer 20,000 hommes au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers, qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

COSME III, fils et successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans.

COSME l'Egyptien ou *Indicopleutes*, moine du 16e siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le Père de Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle *Collection des écrivains grecs*, 1706, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean de BADILLAC, ou BASEILHAC), connu sous le nom de *frère Cosme*, né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers élémens de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les feuillans en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigens. C'est avec ces secours qu'il forma en 1753 un hospice, où il recevait les pauvres et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotôme, et par les secours désintéressés qu'il a apportés pendant le cours d'une longue vie, aux personnes affligées d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal de Muy. Cosme mourut à Paris, le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : | *Recueil des pièces importantes*, *concernant la taille*

Digitized by Google

par le lithotôme, 2 vol. in-12; | *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. Cambon a publié son *éloge historique avec des détails sur les instrumens qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8°.

COSNAC (DANIEL de), d'une ancienne famille du Limousin, fit paraître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talens pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses qui étaient alors unis. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendait faire dans leurs églises, et Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique : *Requiescat ut requievit*. Il laissa des sommes considérables, qu'il aurait pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'*histoire* de cet archevêque.

COSPÉAN (PHILIPPE), né, en 1568, à Mons en Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retrancha dans les sermons, les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, et substitua celles de la Bible, de saint Augustin. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *lettre apologétique pour le Cardinal de Bérulle contre les carmes*, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites. C'est lui qui, dans la conférence de Bourg-Fontaine, refusa de prendre parti avec les cinq autres consultans, disant, au rapport de Filleau, « que c'étaient des sots de faire de telles propositions et de vouloir les autoriser dans un royaume qui était si éloigné de telles nouveautés, et que, quant à lui, il ne voulait pas s'engager dans ce parti. » Il est désigné le troisième par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient *Pierre Camus*, comme celles-ci, *Philippe Cospéan*.

COSROES. *Voyez* CHOSROES.

* COSSALI (PIERRE), né à Vérone en 1748, mort en 1815, prit l'habit des théatins et étudia la théologie. Le spectacle d'un aérostat l'attacha aux sciences, et surtout aux mathématiques ; il fut successivement professeur de physique et d'astronomie à Parme, de mathématiques à Vérone, et d'analyse à Padoue. Le nouveau gouvernement italien l'avait nommé inspecteur général des ponts et chaussées. Ses principaux ouvrages sont : | *Dissertation sur l'équilibre des aérostats*, Vérone, 1784, in-8°; | *Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4°; | plusieurs *Mémoires* de physique, de mathématiques et d'astronomie.

COSSART (GABRIEL) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les jésuites et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée 7 ans, il se joignit au Père Labbe, qui avait commencé une *Collection des conciles*, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672 en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *harangues* et des *poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris, en 1723, in-12. Le Père Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les colléges des jésuites aient produits. Santeuil, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élégie pleine de sentimens et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitaphe :

Qui blandi studiis Cossartus floruit otî,
Et tot inexhausto pectore clausit opes,
Ille per humanas, inquit, sat lusimus artes;
Jam divina libet visere, terra vale.

Il mourut à Paris en 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur du même nom, dont nous avons *le Brasier spirituel* en vers, 1607, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

* COSSART (LAURENT-JOSEPH), curé de Wimille dans le diocèse de Boulogne, né à Cauchy-à-la-Tour, près de Lilers, le 10 août 1753, entra d'abord au séminaire des *Trente-Trois*, d'où il passa, après avoir reçu les ordres, au grand séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, en qualité de maître des *conférences* de théologie. Il s'acquitta si bien de ses fonc-

Digitized by Google

tions, que ses supérieurs le chargèrent d'aller rétablir la discipline dans le séminaire de Saint-Marcel dont il fut nommé supérieur. M. de Pressy, évêque de Boulogne, le rappela bientôt dans son diocèse, pour lui confier l'importante cure de Wimile. L'abbé Cossart ouvrit dans son presbytère un pensionnat pour les jeunes gens du pays qui s'y rendirent en si grand nombre, que l'évêque de Boulogne en forma bientôt à ses propres frais un petit séminaire dont il laissa l'administration au curé. Lors des troubles qui éclatèrent en 1789, Cossart se vit contraint d'accepter le titre de maire dans sa paroisse, et fut nommé vice-député du clergé aux états-généraux. Bientôt le cours des événemens le força de chercher un asile dans les Pays-Bas, où son nouvel évêque, M. Asseline, l'avait déjà précédé, et il y continua de défendre les saines doctrines par ses écrits. Les Français ayant pénétré en Belgique, Cossart se rendit à Duszeldorf, puis à Tournehaut, à Hildesheim, et à Munster, donnant partout des preuves d'une infatigable activité pour le bien de la religion, soit en secourant ses compatriotes malheureux, soit en ouvrant des conférences religieuses, auxquelles de vénérables ecclésiastique ne dédaignaient pas d'assister. L'abbé Cossart fonda près de Munster un nouveau pensionnat qui a donné d'excellens sujets à plusieurs états d'Allemagne. C'est au milieu de tous ces travaux qu'il est mort après une longue et douloureuse maladie à la fin de 1802. On a de lui : | *Miroir du Clergé*, 2 vol. in-12, auquel il travailla de concert avec un ami, sur un manuscrit que celui-ci lui communiqua, intitulé : *Examen de conscience pour les prêtres*; | *Cours de prônes, en forme d'instruction familière sur la religion*, Paris, 1816, 2 vol. aussi conjointement avec un autre ecclésiastique.

COSSÉ (CHARLES de), plus connu sous le nom de maréchal de BRISSAC, d'une maison très illustre, né vers 1505, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin, Henri de France, témoin de son courage, dit hautement « que s'il n'était le dauphin de France, » il voudrait être le colonel Brissac. » Devenu colonel-général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François Ier, qui était alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de La Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les calvinistes, et mourut à Paris, en 1563, à cinquante-sept ans. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appelaient que *le beau Brissac*.

COSSÉ (ARTUS de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V en 1552 la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-panetier de France et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal en 1567. « Il avoit » la tête aussi bonne que le bras, dit » Brantôme, encore qu'aucuns lui don» nèrent le nom de *maréchal des Bou» teilles*, parce qu'il aimoit quelquefois à » faire bonne chère, rire et gaudir avec » ses compagnons; mais pour cela sa cer» velle demeuroit fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis, et à celle de Montcontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnai-le-Duc, il vengea cet affront

Digitized by Google

au siége de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSÉ (PHILIPPE de), frère d'Artus de Cossé, évêque de Coutances, grand aumônier de France, mort en 1548, était très habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimait et protégeait les savans. Ce fut à sa persuasion que Louis le Roi écrivit la vie de Budé.

COSSÉ (TIMOLÉON de), appelé le comte de BRISSAC, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, était fils du maréchal de Brissac. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et par son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui aurait procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

COSSÉ (CHARLES de), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSSIGNY. *Voyez* CHARPENTIER-COSSIGNY.

* COSSON (PIERRE-CHARLES), né à Mézières (Champagne), était professeur au collége des Quatre-Nations à Paris, et mourut au mois de juillet 1801. On a de lui un *Eloge de Bayard* et plusieurs poésies. Il retoucha presque en entier la *Traduction de Tite-Live* de Guérin, donnée par Barbou, 1773, 10 volumes in-12, et oblint, à l'académie de Besançon, un prix pour un *Discours* sur le sujet suivant : *Les progrès des modernes ne dispensent pas de l'étude des anciens.*

COSTA (CHRISTOPHE à), né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique. Il fut pris par les barbares, et vécut long-temps en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un livre à la *louange des femmes*, Venise, 1592, in-4°.

COSTA (EMMANUEL à), jurisconsulte portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-folio. Covarruvias et les autres savans jurisconsultes espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

COSTA (JEAN à) ou Jean la COSTE, professeur de droit à Cahors sa patrie, et à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. C'est peut-être à un autre JEAN COSTA qu'il faut attribuer un livre intitulé *De conscribenda rerum historia*, Saragosse, 1591, in-4°, très estimé et plein d'excellentes règles.

* COSTADONI (JEAN-DOMINIQUE), l'un des plus savans religieux camaldules, naquit à Venise en 1714. Sa famille faisait un riche commerce. Costadoni aima mieux renoncer à la fortune qui l'attendait dans le monde, et embrasser l'état monastique. Après avoir fait de bonnes études dans un collége des jésuites, il prit à l'âge de 16 ans l'habit religieux au monastère de Saint-Michel près Murano. Il y trouva d'habiles professeurs, sous lesquels il fit avec le plus grand succès ses cours de philosophie et de théologie. En 1737, il commença à se faire connaître par une lettre critique *sopra alcuni sentimenti espressi nell' eloquenza italiana de monsignor Giusto Fontanini, intorno a certi scrittori camaldolesi*. Il travailla pendant 18 ans à l'étude des antiquités avec le père Mittarelli, et coopéra au grand ouvrage de ce savant religieux, intitulé *Annales camaldulenses*. On a de lui : | *Osservazioni sopra un' antica tavola greca, in cui è racchiuso un insigne pezzo della croce di Giesu-Christo, la quale conservazi nel monastero di San-Michele di Murano*. Cette dissertation est insérée dans le 39e volume du Recueil de Calogera. | *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam*, insérée aussi dans le recueil cité, tome 40; | *Dissertazione sopra il pesce come simbolo degli antichi christiani*, même recueil, tome 41; | *Osservazioni intorno alla chiesa catedrale di Torcello, ed alcune sue sacre antichità*, Venise, 1750, in-4°, même recueil, vol. 43; | *Lettera al signor abb. Lami, sugli Annali camaldolesi, e sulle varie congregazioni degli eremiti camaldolesi*, insérée dans les *Novelle letterarie*

Digitized by Google

di Firenza, tome 26, 1765; | *Avvisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' regolari*, Faenza, 1770, réimprimés à Venise, 1771; | *Lettere consolatorie di un solitario, intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise, 1775; | des *Lettres sur des questions théologiques*, Venise, 1773-1781, réimprimées par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, Venise, 1787. Le Père Costadoni mourut à Venise, le 23 janvier 1785, âgé de 71 ans. L'abbé Fortuné Mandelli a publié des Mémoires sur sa vie.

COSTANZO (ANGELO di), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, in-fol. en 1582, à Aquila, après 53 ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489; c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand Ier. Elle a été réimprimée à Naples en 1710 et 1733 in-4°, et à Milan en 1805, 3 vol. in-8°. Constanzo égayait, par la culture de la poésie latine, la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses vers italiens à Venise en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge fort avancé.

COSTAR (PIERRE), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était *Costaud*, ou plutôt *Coustart*. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête reposée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de lettres* en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimatias.

COSTARD (GEORGES), savant ministre anglican, orientaliste et astronome distingué, né vers 1710, fut d'abord ministre évangélique à Islip dans le comté d'Oxford, puis vicaire à Twickenham dans celui de Middlesex, où il est mort en 1782. On a de lui *Observations tendant à éclaircir le livre de Job*, 1747, in-8°; | deux *Dissertations*, l'une *sur la signification du mot Kesitah*, cité dans Job, ch. 13, v. 2, et l'autre *sur la signification du mot Hermès*, 1750; | *Dissertationes duæ historico-sacræ quarum prima explicatur Ezechiel XIII; altera vero II Regum*, v. 22, Oxford, 1752, in-8°; | *Usage de l'astronomie dans l'Histoire et la chronologie, démontré par une recherche sur la chute de la pierre qui tomba près d'Ægos-Potamos, suivant la prédiction d'Anaxagore*, 1764, in-4°; | *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie*, 1767, 1 vol. in-4°; | *Lettre à Nathaniel Brassey Halhead, contenant des remarques sur la préface du code des lois des Gentous*. Costard y combat les systèmes qui donnent au monde une antiquité extrêmement reculée, et défend celle que suppose la chronologie hébraïque. Il a donné une édition de l'ouvrage du docteur Hyde, intitulé : *Persarum veterum Historia religionis* (*voyez* HYDE), et inséré un grand nombre d'articles dans les Transactions philosophiques.

* **COSTARD** (JEAN-PIERRE), libraire et littérateur à Paris, né en 1742, épuisa une fortune assez considérable par une conduite peu réglée et par de mauvaises spéculations : il quitta le commerce en 1788, et fit paraître quelques ouvrages qui ne rétablirent pas ses affaires. En 1814, se trouvant sans ressources, il entra à l'hospice de Bicêtre, où il mourut la même année, à l'âge de 72 ans. On a de lui : | *Lettre de Caïn, après son crime, à Méhala, son épouse*, 1765; et *Lettre de lord Welfort à milord Dorton, son oncle*; ce sont deux héroïdes; | *Amusemens dramatiques*, 1770, in-8°; | l'*Ame d'un bon roi, ou Choix d'anecdotes et pensées de Henri IV*, 1776, in-8°; | le *Génie du pontife, ou Anecdotes et pensées de Clément XIV*, 1775, in-8°; | *Manuel de la bonne compagnie*, Paris, 1803, in-8°; 3e édition, 1818; | le *Flambeau de la sagesse et de la religion*, Paris, 1805; | l'*Ecole du monde ouverte à la jeunesse*, 1805 et 1806, in-12; | le *Louvre, Louis XV et sa cour*, 1807, in-12; | l'*Homme de bonne compagnie*, in-12; | *Ecole de l'urbanité française, ou Entretiens d'un père avec ses enfans sur l'usage du monde*, Paris, 1810, in-12. Il a aussi rédigé plus d'un volume des quatre qui composent le *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs*. Plusieurs de ces ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle il furent composés.

Digitized by Google

COSTE (Hilarion de), minime de Paris, disciple du Père Mersenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit à Paris, en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande piété et d'une lecture immense; mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : | Les *Eloges et les vies des reines, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, en 2 vol. in-4° ; la meilleure édition est de 1647 ; | *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des 16e et 17e siècles, in-folio, Paris, 1625 ; | les *Eloges des rois et des enfans de France qui ont été dauphins*, in-4° ; | la *Vie du Père Mersenne*, in-8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoire à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie. | Le *Portrait en petit de saint François de Paule*, in-4° ; | la *Vie de François Le Picard, ou le parfait ecclésiastique*, avec les éloges de 40 autres docteurs, in-8° ; ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette histoire, tirées de différens auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages ; et c'est ce qui le fait rechercher par quelques savans. | La *Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, né en 1668, mort à Paris en 1747, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | Les *traductions* de l'*Essai sur l'entendement humain de Locke*, Amsterdam, 1736, in-4°, et Trévoux, 4 vol. in-12 ; de l'*Optique de Newton*, in-4° ; du *Christianisme raisonnable de Locke*, 2 vol. in-8° ; | une *édition* des *Essais de Montaigne*, en 3 vol. in-4°, et 10 in-12, avec des remarques ; | une *édition* de *La Fontaine*, in-12, avec de courtes notes au bas des pages ; | *La défense de La Bruyère* contre le chartreux d'Argonne, caché sous le nom de *Vigneul Marville* ; ouvrage verbeux, dont on a chargé très mal à propos la plupart des éditions des *Caractères de Théophraste* ; | la *Vie du grand Condé*, in-4° et in-12, assez exacte, mais froide. Coste était un éditeur souvent minutieux, et un écrivain médiocre ; mais il mettait de l'attention dans tout ce qu'il faisait.

COSTE (N.), écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages : | *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12 ; | *Projet d'une histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-12. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition ; mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri qu'il est pleinement atteint du mal contraire.

COSTE (Emmanuel-Jean de la), ecclésiastique de Versailles, mort au mois de novembre 1761, a laissé | *Lettre au sujet de la noblesse commerçante*, 1756, in-8°. | *Lettre d'un baron saxon à un gentilhomme silésien*.

* COSTE (Jean-François), premier médecin des armées françaises et médecin en chef de l'hôtel des invalides, né le 4 juin 1741, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur à Valence. Chargé par le gouvernement, en 1763, du traitement d'une épidémie dans le pays de Gex, il fit à Ferney la connaissance de Voltaire ; celui-ci le recommanda à M. de Choiseul, qui le fit nommer médecin de l'hôpital militaire, établi à Versoy, d'où il passa, en 1772, à celui de Nancy, puis à celui de Calais. En 1780, Coste se rendit en Amérique avec le titre de premier médecin de l'armée française, et s'y concilia l'estime de Washington et de Franklin. Il obtint à son retour en France, en 1783, une pension de 3,000 francs, en 1785, le titre d'inspecteur des hôpitaux de l'ouest, et, après avoir fait un voyage en Angleterre pour y examiner les établissemens hospitaliers, il fut envoyé en qualité de premier médecin au camp de Saint-Omer. Coste fit depuis constamment partie de tous les conseils et inspections des services de santé. On le choisit, en 1790, pour maire de Versailles ; il se démit de ce titre au bout de deux ans, obtint en 1796 la place de médecin en chef des invalides et suivit nos armées dans diverses campagnes. Il était à Varsovie, lorsque l'état de sa santé altérée par les fatigues l'obligea de rentrer en France. Coste est mort à Paris à la fin de 1819. Louis XVIII lui avait conservé ses emplois, et lui donna le cordon de Saint-Michel et le brevet de commandant de la légion-d'honneur. Ses principaux ouvrages sont : | deux *Mémoires sur l'épidémie de Gex*, Gex, 1763, in-8° ; | *Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité de la ville de Nancy*, couronné par l'académie de cette ville, Nancy, 1772, in-8° ; | du *Genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine*, 1774, in-8° ; | *Eloge de M. Cupers*, Nancy, 1775,

Digitized by Google

in-8°; | des *Avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres*, 1776, in-8°; | *OEuvres du docteur de Méad*, traduit de l'anglais et du latin, 2 vol. in-8°, Bouillon, 1774; | *Physiologie des corps organisés*, traduit du latin de Necker, 1775, in-8°. | *Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1776, et Paris, 1793, in-8°, couronné par l'académie de Lyon; | *Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomiis in orbe novoboreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12; | Du *Service des hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes*, Paris, 1790, in-8°; | *Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires*, Paris, in-8°, 1796; | *Notice sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12; | De la *Santé des troupes*, 1806, in-8°; | *Eloge de M. Pierrot*, Nancy, 1772, in-8°, et plusieurs *Lettres*, *Mémoires* et *Instructions* sur les différentes branches du service de santé militaire, composés la plupart par ordre du ministre de la guerre. Coste a aussi fourni l'article *Hôpital* au *Dictionnaire des sciences médicales*.

COSTER (Jean-Laurent), habitant de Harlem, né vers 1370, mort vers 1440, descendait des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondemens solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monumens parlans et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem; au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence, avec des caractères de bois mobiles dès l'an 1457 et avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard (*voyez* FUST). Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem, avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé *Origines typographicæ*, imprimé à la Haye en 1765, en 2 vol. in-4°, et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (François), jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, et publia divers ouvrages contre les hérétiques, entre autres l'*Enchiridion controversiarum*, Cologne, 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui: | *Apologia tertiæ partis Enchiridii de ecclesia*, 1604, in-8°; | *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°; | *Remarques sur le nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol. et d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619, à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

* COSTER (Sigisbert-Etienne, l'abbé), né à Nancy, le 4 avril 1734, fit ses études théologiques à l'université de Strasbourg, où il prit tous ses grades, jusqu'à celui de docteur en théologie, en 1756; cette université était alors dirigée par les jésuites. Il prit aussi le grade de licencié en droit canonique et civil à la faculté de Nancy dont il avait suivi les cours. L'abbé Coster fut pendant vingt ans curé de Remiremont, et se fit une grande réputation comme prédicateur. En 1781, l'évêque de Verdun le nomma grand-vicaire, chanoine et dignitaire de son chapitre. Elu aux états généraux par le bailliage de cette ville, Coster y siégea au côté droit, et fut nommé secrétaire de l'assemblée en 1790. Il adhéra à l'*Exposition des principes des évêques*, et signa toutes les protestations faites par la minorité. Il travailla, avec l'abbé Royou, à la rédaction de l'*Ami du Roi*, et a laissé en manuscrit des renseignemens nombreux sur cette époque. Coster s'était retiré à Verdun, lorsque les Prussiens s'emparèrent, en 1792, de cette ville, et le nommèrent membre de l'administration provisoire. Proscrit ensuite, il se rendit auprès de l'abbé Maury, évêque de Montefiascone, qui lui donna une chaire de théologie au séminaire de cette ville. Coster rentra en France, après le concordat de 1801, obtint un canonicat à Nancy, et y fut nommé directeur de la maison des orphelines et aumônier de l'hôpital militaire. Le zèle avec lequel il se voua

Digitized by Google

au soulagement des malades atteints du typhus, qui encombraient les hôpitaux de la Lorraine, en 1813 et 1814, y a laissé de profonds souvenirs. Le fléau le respecta malgré son grand âge; et il a prolongé sa carrière jusqu'au 23 octobre 1825. Il était doyen du chapitre de Nancy. Coster a laissé des *Sermons* manuscrits, une *Oraison funèbre de Stanislas Ier, roi de Pologne*, prononcée au collége des jésuites, le 15 mai 1766, et imprimée à Nancy, 1766, in-4°; et celle de la reine *Marie Leczinska*, prononcée devant la cour à Versailles. — COSTER (JEAN-LOUIS), son frère aîné, mort pendant la révolution, fut d'abord jésuite, et devint après la suppression de son ordre, bibliothécaire de l'évêque de Liége. En 1772, il entreprit un journal intitulé : *Esprit des journaux*, qu'il continua jusqu'en 1775. On a aussi de lui une *Oraison funèbre du dauphin*.

COSTER. *Voyez* CUSTOS.

COSTES. *Voyez* CALPRENÈDE.

COTA (RODRIGUEZ), de Tolède, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Melibœa*. Gaspard Barthius, allemand, grand amateur des livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler *divin*. Jacques de Lavardin l'a mis en français, mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avait donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. Il florissait au 16e siècle.

COTELIER (JEAN-BAPTISTE), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége royal, né à Nîmes en 1627, répondit par son génie aux soins que son père se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquait, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisait avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange, pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura en 1676 une chaire de professeur en langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps, entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très peu de gens, paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. Cotelier mourut le 12 août 1686. L'Eglise doit à ses veilles : | un recueil des *Monumens des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, 2 vol. in-fol. imprimés à Paris en 1672: ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande en 2 vol. in-folio, 1698 et 1724, par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi des notes et des dissertations de plusieurs savans. | Un recueil de plusieurs *Monumens de l'église grecque*, avec une version latine et des notes, in-4°, 3 vol. 1677, 1681, et 1686 : aussi estimable que le précédent; | une *traduction* latine des quatre *homélies de saint Chrysostôme sur les psaumes*, et des *Commentaires de ce Père sur Daniel*, Paris, 1661, in-4°.

* COTELLE de la BLANDINIÈRE. (JACQUES-PIERRE) *Voy.* BLANDINIÈRE.

* COTELLE (LOUIS-BARNABÉ), doyen d'âge de la faculté de droit de Paris, né à Montargis (Loiret), le 11 juin 1752, montra de bonne heure du goût pour la jurisprudence : il fut d'abord avocat, ensuite juge-bailli au canal de Briare, et fut nommé à l'époque de la création des écoles centrales, professeur de législation à l'école du Loiret; plus tard Cotelle devint conseiller à la cour d'appel d'Orléans. En 1810, deux chaires ayant été nouvellement établies dans la faculté de droit de Paris, et celle de M. Portiez de l'Oise étant devenue vacante par la mort du titulaire, Cotelle à l'âge de 58 ans se mit au nombre des concurrens, et fut nommé avec MM. Pardessus et Boulage. Il a été chargé successivement du *Cours de droit français approfondi*, de celui du *droit de la nature et des gens*, et enfin de celui des *Pandectes*. Outre les nombreux manuscrits qu'a laissés ce jurisconsulte laborieux, on a de lui: | *Méthode du droit civil*, 1804, 1 vol. in-8°; | *Traité des testamens et des fidéi-commis*, 1807, 1 vol. in-8°; | *Traité*

Digitized by Google

analytique des droits et réserves des enfans naturels, 1812, 1 vol. in-8° ; | *Cours de droit français* ou *de code civil approfondi*, 1813, 2 vol. in-8° ; | *Traité des priviléges et hypothèques*, 1820, 1 vol. in-8° ; | *Traité des intérêts*, 1826, 1 vol. in-12. Cotelle est mort le 29 janvier 1827.

* **COTEREAU** (Claude), chanoine de Notre-Dame de Paris, prieur de Moustiers, camerlingue du cardinal du Bellay son parent, né à Tours en 1499, commença par être chanoine et archiprêtre de l'église de Tours, et obtint ensuite un canonicat à Paris, où il se lia avec les hommes les plus doctes de son temps. Il se fit avantageusement connaître par son traité : *De jure et privilegiis militum, libri III, ad hæc de officio imperatoris liber unus*, Lugduni, Steph. Dolet, 1539, in-folio ; Venise, 1584, et Trèves, 1610. Etienne Dolet, dans la préface de son édition, compare l'auteur, pour son savoir, à Budée, Alciat, Ferrarius, etc. — On fit de ce traité une traduction française imprimée sous ce titre : *Du devoir d'un capitaine et chef de guerre et de combat en champ clos ou duel*, trad. par Gabriel du Préau, 1549, in-4°. La traduction de Columelle *de re Rusticâ* par Cotereau, ne parut qu'après sa mort, Paris, 1552 et 1557, in-4°. Elle est loin d'être sans mérite. Cotereau, dans sa jeunesse, avait cultivé les muses latines. Selon le témoignage du président de Chasseneux, il avait composé des épigrammes en l'honneur des savans de son siècle. On avait aussi de lui des poésies latines dédiées à Mathieu Gaultier, évêque de Négrepont et abbé de Marmoutier, parmi lesquelles se trouvait la description du château de Maintenon. Le manuscrit en est resté long-temps à Tours. Il avait également écrit en latin une histoire des événemens les plus mémorables de son temps ; mais elle fut point imprimée, et le manuscrit en existe dans la bibliothèque du roi. Rigoley de Juvigny, dans ses notes sur Duverdier, le fait auteur d'une traduction en vers français de la Pandore de J. Olivier de Leuville, évêque d'Angers : mais Rigoley aura probablement confondu Cotereau avec Michel de Tours qui publia cette traduction en 1542. Cotereau est mort à Paris, le 3 décembre 1550.

COTEREAU du COUDRAY, *voyez* COTTEREAU.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, né en 1682, à Barbach, dans le comté de Leicester, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : | une excellente *édition* des *Principes de Newton*, à Cambridge, en 1713, in-4° ; | *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthesis per rationem et angulorum mensuras promotæ*. Newton avait enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques ; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles ; et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avait pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparement. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ces découvertes et quelques autres, Robert Smith son ami et son successeur suppléa à ce qui manquait à son ouvrage, et le mit au jour en 1722. | *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716.

COTIN (Charles), membre de l'académie française, aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les *satires* de Boileau, et dans la comédie des *Femmes savantes*, sous le nom de *Trissotin*, était parisien, poète et prédicateur. Il naquit en 1604, fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très sagement, de consacrer ses talens à une autre espèce de poésie que la satire ; et celle de Molière, parce que ce comique s'imagina qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque ; prêchait assez noblement ; écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui des *énigmes*, des *odes*, des *paraphrases*, des *rondeaux*, etc. 1665, 2 vol. in-12 ; des *poésies chrétiennes*, 1668, in-12, et plusieurs ouvrages en prose.

COTOLENDI (Charles), avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du 18e siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | les *Voyages de Pierre Texeira*, ou l'*Histoire des rois de Perse jusqu'en* 1609, traduit de l'espagnol en français, 2 vol. in-12 ; | la *Vie de saint François de Sales*, in-4°, écrite par le

Digitized by Google

conseil d'Abelli ; | la *Vie de Christophe-Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; | la *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8° : *Arlequiniana*, ou *Les bons mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin*, lecture de laquais ; | *Le livre sans nom*, digne d'avoir les mêmes lecteurs (1); | *Dissertations sur les OEuvres de Saint-Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*. « Je » trouve beaucoup de choses dans cet » écrit, bien censurées, écrivait l'auteur » critique : je ne puis nier que l'auteur » n'écrive bien; mais son zèle pour la re- » ligion et pour les bonnes mœurs, passe » tout. Je gagnerais moins à changer mon » style contre le sien, que ma conscience » contre la sienne... La faveur passe la sé- » vérité du jugement, et j'ai plus de re- » connaissance de la grâce, que de ressen- » timent de la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle était sincère, devait faire passer bien des fautes à Saint-Evremont. Cotolendi a encore donné | une traduction des *Nouvelles* de Cervantès, 1768, 2 vol. in-12; | et des *Mémoires pour assister les malades*.

COTON. *Voyez* COTTON.

COTOVICUS. *Voyez* COOTWICH.

COTTA (C. Aurelius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus-Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après il prit Héraclée par trahison ; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caïus Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul 75 ans avant J.-C.

COTTA (Lucius Avrunculeius), capitaine romain, servait dans les Gaules sous César, qui le nomma lui et Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liége. Ils ne furent pas plus tôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, vint les y attaquer : mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arriveraient dans deux jours. Sabinus donna dans le piége, contre l'avis de son collègue. Ils quittèrent leur camp avantageux près de *Varuca* (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées, où est aujourd'hui la ville de Liége, que les Eburons les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C. *Voyez* les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varuca* (et non pas *Vatuca* ni *Atvatuca*) dans le *Journ. hist. et littér.* 15 novembre 1783, p. 423 et suiv. 15 février 1787, p. 273.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talens. Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général vénitien, qui l'aimait ; mais il fut pris par les Français à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *épigrammes* et des *oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé, *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8°.

* **COTTA** (Jean-Baptiste, le Père), poète italien, religieux augustin, né à Tende dans le comté de Nice le 20 février 1668, professa la philosophie à Florence dès 1693. Il improvisait en vers latins et italiens sur les matières les plus arides, et fit partie de l'académie des Arcades. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'éloquence de la chaire, et y acquit une grande réputation. Il cultivait en même temps la poésie pour laquelle il montra un goût décidé dès ses plus jeunes années ; mais il sut l'ennoblir et la rendre convenable à son état en prenant Dieu pour sujet de ses chants. Après avoir rempli successivement les premiers emplois de son ordre, Cotta retourna dans sa patrie en 1735 et y mourut le 31 mai 1738, d'un vomissement de sang. On a de lui plusieurs ouvrages en prose relatifs à sa profession, et un recueil de poésies, divisé en deux parties, intitulé *Dio sonetti ed inni*, Gènes 1709, in-8°, réimprimé à Venise en 1722, avec des *notes* de l'auteur même. Il en a paru depuis une édition plus complète, sous ce titre : *Sonnetti ed inni del P. Giam Battista Cotta, agostiniano, con aggiuntadi altre sue poesie e di vari lettere d'uomini illustri scritte allo stesso autore*, Nice, 1783, avec un éloge historique de l'auteur. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Frédéric COTTA, professeur de théologie et chancelier à l'université de

(1) Cet ouvrage est attribué à tort à Cotolendi.

Digitized by Google

Tubingen, né en 1701, et mort en 1779. Il possédait les langues orientales et les enseigna à Gottingue. Cotta a laissé : | *Histoire littéraire de la théologie*, 1721, in-8° ; | *Essai d'histoire ecclésiastique*, Tubingen, 1768, 3 vol. in-8° ; | *Journal littéraire;* ibid. 1734-35, 2 vol. in-8° ; | *OEuvres de Flavius Josèphe et l'Histoire de la destruction de Jérusalem d'Hégésippe*, traduites du grec. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. | *Themata miscellanea ex jurisprudentia naturali, notis illustrata*, Tubingen, 1718, in-4° ; | *De miraculoso linguarum dono super apostolos effuso*, ibid. 1749, in-4°.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture ; ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture ; enfin premier architecte du roi, et intendant des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellens morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtimens de Saint-Denis. Il fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avait de l'imagination et du génie ; mais l'une et l'autre étaient réglés par le jugement et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talens, que pour ses mœurs et son caractère.

* COTTE (Louis), né à Laon le 28 octobre 1740, fit ses études chez les oratoriens de Soissons, et entra en 1758 dans cette congrégation. Il devint successivement curé de Montmorency, chanoine de Laon, curé constitutionnel de Montmorency, renonça en 1793 à l'état ecclésiastique, et se maria le 18 janvier 1800. Il vécut depuis à Montmorency, voué exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, et mourut dans cette retraite le 4 octobre 1815, après avoir refusé les secours de la religion. Cotte était correspondant de l'institut, membre de la société d'agriculture de Paris, de la société de médecine et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes, françaises et étrangères. On a de lui : | *Traité de météréologie*, Paris, 1774, in-4°, avec fig ; | *Leçons élémentaires d'agriculture*, 1790, in-12 ; | *Leçons élémentaires d'histoire naturelle*, 1er édit. 1797, in-12, 2me 1819, in-12, avec planches ; | *Leçons élémentaires de physique*, etc. 1788, 3me édit. 1821, in-12, avec 6 planches ; | *Catéchisme à l'usage des habitans de la campagne, sur les dangers auxquels leur santé et leur vie sont exposés, et sur les moyens d'y remédier*, 1792, in-12 ; | *Notice des grands hivers dont il est fait mention dans l'histoire, etc.* 1798-1800, in-4°, etc. Cotte a aussi fourni beaucoup de mémoires de physique et d'économie à divers recueils d'académies et journaux scientifiques.

* COTTEREAU du COUDRAY (Jean-Baptiste-Armand), curé de Donne-Marie, en Montois, président des conférences ecclésiastiques de ladite ville, et membre de l'académie de Ville-Franche, naquit à Tours, le 25 janvier 1697, et mourut en 1770. Il est auteur | d'*un éloge funèbre du dauphin Louis VIII;* | d'un livre intitulé : *Sentimens d'un chrétien à l'heure de mort;* | et d'une *Lettre sur la mort de Jean-Joseph Languet, archevêque de Sens*, 1753, in-4°. Il cultiva la poésie. — Un de ses neveux fit imprimer en 1750, sous le titre de *Poésies fugitives*, un volume qui ne donne pas une idée bien avantageuse de son talent poétique. En général, ses productions tant en vers qu'en prose, sont très médiocres.

* COTTEREL (Alexandre-François), curé de St.-Laurent, et censeur royal, mort le 5 février 1776, a donné : | *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1751, in-4° ; | *Description des fêtes* données à ce sujet, 1751, in-4° ; | *Discours sur l'assassinat du roi*, 1757, in-4° ; | *Discours sur la mort de la reine*, 1768, in-4°.

* COTTIN (Sophie RISTAUD, connue sous le nom de Mme), née à Tonneins en 1773, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin par sa mère qui aimait les arts et les lettres. Elle épousa à l'âge de 17 ans un riche banquier de Paris, qu'elle perdit après 3 ans de mariage, et s'occupa alors dans sa retraite de la lecture des romans. Son premier ouvrage fut *Claire d'Albe*, Paris, 1808, 1 vol. dont elle donna le produit à un malheureux proscrit, pour l'aider à sortir de France. Elle écrivit successivement plusieurs autres romans : *Malvina*, Paris, 1809, 3 vol. in-12 ; *Amélie Mansfield*, 1811, 3 vol. in-12. Madame Cottin faisait dans cet ouvrage une vive critique des femmes auteurs, oubliant apparem-

Digitized by Google

ment qu'elle était du nombre. *Mathilde*, 1810, 4 vol. in-12; *Elizabeth, ou les exilés en Sibérie*, 1806, 2 vol. in-12. Ces romans eurent beaucoup de succès, surtout celui de Mathilde; ils sont écrits avec plus de décence que la plupart de ceux de nos jours, mais ils n'en sont pas moins dangereux; ils offrent avec les couleurs les plus vives le pernicieux exemple du délire des passions. Le moins immoral est celui qui a pour titre : *Les exilés en Sibérie*. On dit que dans les dernières années de sa vie, Mme Cottin renonça à ce genre de composition, et avait entrepris d'écrire un livre sur *la religion chrétienne, prouvée par les sentimens*. Elle avait aussi commencé un roman sur *l'éducation;* mais une maladie cruelle la surprit dans ce dernier travail. Elle mourut le 25 août 1807, après 3 mois de souffrances, à l'âge de 34 ans. On a remarqué que quoique madame Cottin fût protestante, toutes ses héroïnes étaient catholiques.

COTTON ou **COTON** (PIERRE), jésuite, né en 1564, à Néronde, près de la Loire, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup au rétablissement des jésuites en France, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Evangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collége à la Flèche, « comme les estimant plus propres et plus capables que les autres pour » instruire la jeunesse » (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon le 20 janvier 1602 au cardinal d'Ossat), et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière et le crime de Châtel. (*Voyez* ce mot.) Ce monarque, satisfait de son esprit ainsi que de ses mœurs, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour était pour lui une solitude; il demanda d'en sortir et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce jésuite quelques écrits : | un *Traité du sacrifice de la messe*; | d'autres ouvrages de *controverse*; des *sermons*, in-8°, 1617, etc. En 1610, il fit paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8° : ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8°, et qu'on trouve à la fin de l'*Histoire de don Inigo*, 2 vol. in-12. On attribue assez généralement cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. La Monnaye écrit qu'elle est plutôt d'un jurisconsulte. « Cotton, dit le président Gramond (*Hist. Galliæ*, p. 678), était l'orateur le plus éloquent de son siècle, » le religieux le plus désintéressé, le plus » modeste; il conserva toute sa vertu au » milieu de la contagion de la cour : c'était un lis entre les épines; il était très » savant, et sa conscience ne le cédait » qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu » familièrement, » dit Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, p. 349), « peuvent porter » témoignage que c'étoit un parfait religieux, et autant passionné pour le service du roi et de l'état, qu'un bon et fidèle sujet le peut être. Aussi sa majesté » qui étoit autant habile qu'homme de son » royaume pour juger de l'humeur et du » mérite des personnes, le chérissoit grandement pour ses louables qualités, et le » faisoit souvent appeler pour s'entretenir avec lui. » Le Père Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant (*voyez* BOUTAULD). Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le Père d'Orléans et le Père Rouvier ont écrit sa *Vie*, in-12.

COTTON (ROBERT), chevalier anglais, né à Dentan en 1570, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellens manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith publia en 1696 le catalogue de ce recueil, en 1 vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus librorum MSS. bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'éru-

Digitized by Google

dition, fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne très riche en ce genre furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il ne fut plus possible de les lire. On publia en 1652 le recueil des *traités* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *chevaliers baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures : ce titre, comme on sait, donne le premier rang après les barons qui sont pairs du royaume.

* COTUGNO (Dominique), célèbre médecin italien, naquit à Ruvo, dans la Pouille, au mois de janvier 1736, fit ses études dans l'université de Naples, et entra comme praticien dans le grand hôpital de cette ville. C'est à cette époque qu'il fit, à ce que ses compatriotes assurent, la découverte de l'électricité animale, connue sous la dénomination de *galvanisme*, du nom de Galvani, qui fit ensuite la même découverte et la rendit publique. Ce ne fut pas une grenouille, comme il arriva à ce médecin, mais une souris, qui découvrit à Cotugno ce phénomène. Il lisait auprès d'un malade, et une souris importune venait le détourner de la lecture. Etant parvenu à prendre l'animal, il l'ouvrit avec un couteau; la souris, piquée au diaphragme, lui donna un coup de queue à la main gauche, et dans l'endroit où le doigt auriculaire se sépare de l'annulaire. Cotugno sentit aussitôt sa main engourdie par ce coup; et, ne se croyant pas capable alors de bien expliquer ce phénomène, il en communiqua la découverte au docteur Jean de Vivenzio qui, à ce qu'il paraît, n'en fit part à personne. Devenu professeur d'anatomie à l'université, Cotugno s'appliqua particulièrement à la physiologie, à la pathologie; et l'organe compliqué de l'ouïe n'attira pas moins son attention. Cest le premier anatomiste qui ait découvert, ou au moins assigné un usage plausible aux canaux demi-circulaires des aqueducs du limaçon et des vestibules, appelés de son nom *cotuniens*. Vasalva avait donné quelques indications sur la lymphe du labyrinthe; mais Cotugno en fit de nouveau la découverte, et en a parlé plus sciemment. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il reconnut, le premier, le nerf appelé par quelques auteurs *parabolique incisif*, et par d'autres, *naso-palatin*. Il donna, pour la première fois, en 1764, la véritable explication de l'origine de l'éternuement, et publia en 1782 un mémoire très estimé sur le mécanisme du mouvement du sang; il découvrit en outre quelques veines à la tête, qui font les fonctions des artères. Ses travaux eurent une digne récompense : Charles III, roi de Naples, et Ferdinand IV, son fils, le nommèrent successivement leur premier médecin, et le comblèrent d'honneurs. Le second de ces souverains le créa chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. Cotugno était président de l'institut central de vaccination, médecin consultant de l'hôpital des incurables, et membre de l'académie royale des sciences. Il est mort à Naples, le 6 octobre 1822, à l'âge de 80 ans. Plusieurs savans ont écrit l'*Eloge* de ce médecin, et entre autres l'abbé Ange-Antoine Scotti, missionnaire et préfet de la bibliothèque royale. Une médaille a été frappée en son honneur; du côté où l'on voit son effigie, on lit cette inscription :

HIPPOCRATI NEAPOLITANO, 1824.

Sur le revers est une *Minerve* qui tient d'une main le portrait d'*Esculape*, et de l'autre celui de Cotugno que lui présente un génie ailé. Au-dessous, l'*Etude* ferme du pied la boite de Pandore, ayant au bas cette devise *Rerum abdita monstrat.* On a de Cotugno | *Dissertatio anatomica de humanæ aquæductibus auris internæ*, Neapoli, 1761, in-8°; Vienne, 1774, in-12, réimprimée dans le *Thesaurus scandifortianus.* Cet opuscule est remarquable par l'exactitude des observations; il contient plusieurs idées pleines de sagacité, des hypothèses ingénieuses, et des découvertes réelles sur la structure de l'oreille interne, et sur le mécanisme de l'audition. | De *Ischiade* (la sciatique) *nervosa commentarius,* Neapoli, 1765, in-8°, fig.; Vienne, 1770, in-12, curis H. Crantz; Neapoli, 1779 in-8°; Venise, 1783, in-8°; et traduit en anglais, Londres, 1776, in-8°; en allemand, Leipsick, 1792, in-8°; | *De sedibus variolarum syntagmata,* Neapoli, 1769, in-8°; Vienne, 1771, in-8°, fig., édition de 1775; Louvain, 1788; | *Dello spirito della medicina*, ou *De l'esprit de la médecine, discours académique*, Naples, 1783, in-8°, inséré dans les *Memorie*, ou *mémoires pour ceux qui étudient la médecine;* | enfin un excellent *Mémoire* sur le mécanisme des mouvemens du sang, 1782.

COTWYCK. *Voyez* COOTWICH.

Digitized by Google

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. Le second envoya son fils, à la tête de 500 chevaux, pour secourir Pompée. Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis son oncle, prince cruel : c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses *élégies*. Enfin, le quatrième fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de Jésus-Christ.

COUCHA ou **CONCA** (SÉBASTIEN), né à Gaëte, peintre napolitain, élève de François Solimène, mort vers le milieu du 18e siècle, avait le génie froid; mais ses tableaux sont bien arrangés, et son coloris est frais et beau.

COUCHOT (N.), avocat au parlement de Paris, a donné au public: | un *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, 1 vol. in-4°; | *Le praticien universel*, 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12 : la dernière a été revue et augmentée par M. de La Combe, avocat. | Un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, imprimé en 1713, 1 vol. in-12.

COUCY (THOMAS), seigneur de Coucy, Marle, La Fère et de Boves, comte d'Amiens, était d'un caractère cruel, et se révolta contre son père, vers l'an 1096. Le vidame et l'évêque d'Amiens voulant défendre les terres de l'église dont il voulait s'emparer, il tua dans une occasion trente hommes de sa propre main. Thomas fut excommunié par un concile de Beauvais en 1114, et dépouillé par Louis le Gros du comté d'Amiens. Ayant ensuite, pour rentrer en grâce, doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118, il recommença d'abord ses premières violences; ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy, d'où ayant voulu faire une sortie, il fut mortellement blessé par Raoul, comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon, où on l'avait conduit prisonnier.

COUCY (ENGUERRAND II, surnommé *le Grand*, seigneur de), rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château, y bâtit une chapelle avec une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, il accompagna l'année suivante le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne; mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerrand, et que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt par sa prudence ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda en 1236 à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir sa majesté contre le même Thibault, qui était devenu roi de Navarre, et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues, comte de la Marche, il ne put s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY (ENGUERRAND VII, seigneur de), passa, après la prise du roi Jean à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Edouard III, qu'il le choisit pour son gendre, le fit comte de Bedfort, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, il se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabon Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, l'aida à reprendre Cherbourg, Carentan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles fut

Digitized by Google

si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna Jean de Bourgogne comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles en 1396, qui n'eut point de succès, Enguerrand ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

* COUDERET (don), bénédictin, né à Vesoul dans le 18e siècle, mort à Besançon en 1789, a laissé plusieurs *mémoires*, savoir : | *Dissertation sur le gouvernement politique de Besançon;* | *Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne ? quelle fut d'abord leur autorité et de quelle nature était leur domaine ?* | *Dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon, depuis Jules César ;* | *De l'origine, de la forme et du pouvoir des états de Franche-Comté ;* | *Dissertation sur la ville de Vesoul;* | *Sur l'étendue de la province séquanaise, les changemens qu'elle a éprouvés sous la domination romaine, et le temps où elle a été appelée* Maxima Sequanorum ; | *Sur les limites des différens royaumes de Bourgogne ;* | *Mémoires sur la ville de Gray*, etc,. etc.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentimens au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui | des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; | l'*Histoire et analyse* du livre *De l'action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est | l'*Histoire générale des jésuites* qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasiona la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affaiblirent la vue, et il était presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint : le public impartial sait apprécier ce témoignage.

COUEL (Jean), théologien anglais, né dans le comté de Suffolck en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, et mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople, il s'occupa à faire des *remarques sur l'état de l'église grecque*, qui ont été imprimées à Cambridge en 1722, in-fol.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas : après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importans ; ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Eglise, aucune d'elles n'ayant droit de faire valoir ses sentimens au-dessus de l'autre. La peste, qui ravagea Londres en 1665, enleva Coughen au monde et à ses variations (*voyez* MÉLANCHTHON, LENTULUS, SERVET).

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), parisien, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, mourut dans sa patrie en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *chansons*, dont on a donné deux éditions : la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. Ces chansons ont un mérite particulier ; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événemens de son temps : c'est par-là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *lettres* avec celles de sa cousine madame de Sévigné : elles sont gaies et faciles.

* COULOMB (Charles-Augustin de), célèbre physicien français, membre de l'académie des sciences, né à Angoulême en 1736, entra de bonne heure au service, et devint lieutenant-colonel du génie. Il

Digitized by Google

fut envoyé à la Martinique et chargé de construire le fort Bourbon. Coulomb fut employé ensuite successivement à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg, et fut disgracié par le ministre de la marine, pour avoir combattu un projet de canaux présenté aux états de Bretagne ; mais justice fut bientôt rendue à ses intentions ; et on le nomma intendant des eaux et fontaines de France en 1784 ; en 1786 on lui donna, sans qu'il l'eût demandée, la survivance à la place de conservateur des plans reliefs. Vers le même temps, l'académie des Sciences l'envoya en Angleterre pour prendre des renseignemens sur le système d'administration employé dans les hôpitaux. La révolution ayant éclaté, il donna la démission de toutes ses places, et se consacra, dans une retraite absolue, à l'éducation de ses enfans et à l'étude des sciences. Il donna à l'académie un grand nombre de *mémoires* importans sur diverses questions de mécanique et de physique, sur le frottement, sur le magnétisme et l'électricité. C'est à lui que l'on doit l'instrument ingénieux qu'il nomma *balance de torsion*, et dont il se servit pour découvrir les lois que suivent les attractions et les répulsions électriques et magnétiques, et pour déterminer la manière dont l'électricité se distribue à la surface des corps conducteurs. Il fit sur l'électricité et le magnétisme d'importantes découvertes, fut nommé membre de l'institut dès la création de cette compagnie, devint ensuite un des inspecteurs-généraux de l'instruction publique, et mourut le 23 août 1806. Outre ses *mémoires* insérés dans la collection de l'académie des sciences, on a imprimé séparément ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, Paris, 1779, in-8°, fig.

COULOMBIÈRES. *Voyez* BRIQUEVILLE.

COULON (LOUIS), prêtre, né à Poitiers en 1605, sortit de la société des jésuites en 1640, et se livra à l'étude de l'histoire et de la géographie. On a de lui : | un *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordemens des fleuves et rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, in-8°, 1644, 2 vol., livre assez bon pour son temps, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude ; | les *Voyages du fameux Vincent Le Blanc aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Egypte, depuis l'an* 1567, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux et utiles ; | *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8° ; | plusieurs *ouvrages historiques*, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

*COULON (CLAUDE-ANTOINE), vicaire-général de Nevers, prédicateur ordinaire du roi, naquit à Salins en Franche-Comté, en 1746. Au commencement de la révolution, il émigra et se rendit à Londres, où il prêcha avec succès dans les églises catholiques. Il revint en France, à l'époque de la restauration, se livra de nouveau à l'exercice de la chaire, et devint prédicateur ordinaire du roi. Il publia en 1813 un *Abrégé de la défense de la déclaration du clergé de France en* 1682, de Bossuet, ou *Exposition des principales preuves établies par ce savant évêque, avec la réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*. Londres, Dulau, 1813, in-8°. On voit, par ce livre, que l'abbé Coulon était un partisan et un défenseur des principes de l'église gallicane. Il est mort subitement à Paris, en 1820, à l'âge de 75 ans.

COULON de THEVENOT (A.), inventeur de la *tachygraphie*, naquit en 1755, d'un riche propriétaire. Un jour qu'il lisait à sa mère, devenue aveugle, l'histoire ecclésiastique de Fleury, il conçut le projet de la *tachygraphie*, ou l'art d'écrire aussi vite que l'on parle. Coulon, dans un ouvrage qu'il publia sur cet art, prétend qu'il fut connu des Grecs et des Romains ; qu'Auguste l'apprit à ses neveux, et que Titus y était devenu très habile ; enfin que c'est à la *tachygraphie* que l'on doit les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron et d'autres grands hommes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qu'il n'accompagne pas de preuves assez convaincantes, Coulon parvint à établir sa méthode, et en donna les premières expériences publiques à Paris, en 1779, devant une commission de l'académie des sciences, qui approuva le plan de Coulon : elle fit le même rapport en 1786, et l'année suivante, Coulon de Thevenot eut l'honneur de présenter son ouvrage *sur l'art tachygraphique* à Louis XVI, qui le nomma son tachygraphe. C'est dans l'Assemblée constituante que l'on commença à mettre en pratique la méthode de Coulon de Thevenot. Ayant embrassé les prin-

Digitized by Google

cipes de la révolution, il eut divers emplois dans les armées républicaines et bonapartistes. En 1813, il était dans l'administration des hôpitaux de l'armée; après la défaite qu'essuyèrent les Français à la bataille de Leipsick (le 18 octobre), forcé de se sauver à pied pour regagner la France, il fut dépouillé par des Cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient presque entièrement gelés, et il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de soixante ans.

* COUPÉ (Jean-Louis-Marie, l'abbé), ancien protestant et conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale, né à Péronne, vers 1733, mort au mois de mai 1818, a publié: | *Dictionnaire des mœurs* 1773, 1 vol. in-8°; | *Essai de traduction de quelques épîtres et poésies latines de Michel de l'Hôpital, avec des éclaircissemens sur sa vie et sur son caractère*, 1778, 2 vol. in-8°; | *Des variétés littéraires*, 1786-88, 8 vol. in-8°; | une *Traduction du théâtre de Sénèque*, 1795, 2 vol. in-8°; | *Traduction des opuscules d'Homère*, 1796, 2 vol. in-8°; | *OEuvres d'Hésiode*, 2 vol. in-18, 1796; | *Eloge de l'âne*, traduit du latin d'Heinsius, 1795, in-18; | *Sentences de Théognis, et poëme moral de Phocylides*, traduction nouvelle, 1798, in-8°; | *Soirées littéraires*, 1795, 1800, 20 vol. in-8°. C'est un recueil d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages anciens, fait avec goût et discernement. | *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8°. Enfin il coopéra à la *Bibliothèque des romans* et à *l'Histoire universelle des théâtres de toutes les nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours*, 1779, 13 vol. in-8°.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté d'une mort précoce vers 1665, à 35 ans, et laissa trois suites de *pièces de clavecin* manuscrites, très estimables pour le travail et le goût. Les connaisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN (François), neveu du précédent, mort à Paris en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son père Charles Couperin, habile organiste, et ajouta un nouvel éclat à son nom par l'excellence de ses talens. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *pièces de clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissemens intitulés *les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis comme ses autres ouvrages, non-seulement par les Français, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste et de tout appareil, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentimens, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie, qui lui faisait cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvait dérober au public de l'éclat de son mérite; témoin les *motets* qu'il a composés pour des maisons religieuses, et qui auraient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le premier février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-Dame, il fut renversé et foulé par un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les plus aiguës.

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines vers 1628, alla à la Chine en qualité de missionnaire l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin: il travailla, avec les pères Prosper Intorcetta, Christian Herdrich et François Rougemont, à l'ouvrage intitulé *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinica latinè exposita*, imprimé par ordre

Digitized by Google

de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol.; il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois; et dans la préface on y expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela vient la *Vie de Confucius*, puis les annales que l'ont fait remonter fort mal à propos 2952 ans avant J.-C. | *Catologus PP. societatis Jesu qui imperio Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi dans la Chine. | *Historia nobilis feminæ Candidæ Hiu, christianæ Sinensis*. Cette histoire parut en français à Paris en 1688 : elle a été traduite en espagnol et en flamand ; | *Relatio de statu et qualitate Missionis Sinicæ*. Elle se trouve presque tout entière dans le *Propylæum Maii* des *Acta sanctorum*.

COUPLET (Claude Antoine), né à Paris, et membre de l'académie royale des Sciences de cette ville, possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-la-Vineuse en Bourgogne était aussi riche en vin, qu'elle était pauvre en eau; ses habitans étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par M. d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda :
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un *Moïse* qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongea plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Couplet, avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, et à Courson ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris le 15 juillet 1722, âgé de 81 ans, dans les sentimens les plus chrétiens et les plus édifians.

* **COUPPÉ** (G.-H.), était sénéchal à Lannion (Côtes-du-Nord), avant la révolution, et fut député à la Convention, où il se prononça pour la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. En 1793, lors de la chute du parti des girondins auxquels il appartenait, Couppé s'enfuit de Paris. Mais il fut arrêté à Nantes, et ramené dans la capitale ; il déclara que la crainte de voir se renouveler les scènes des 2 et 3 septembre l'avait déterminé à quitter son poste. Considéré comme démissionnaire, il fut remplacé par son suppléant, et ne rentra à la Convention qu'après le 9 thermidor. Couppé fit aussi partie du conseil des Cinq-cents, et fut nommé, en 1800, d'abord juge d'appel, puis président du tribunal criminel des Côtes-du-Nord. Il entra, en 1803, au corps législatif, et siégea plus tard à la cour royale de Rennes. Il vivait, retiré des affaires, dans une de ses propriétés, située à Tonquédec, près de Lannion, lorsque le choléra l'enleva en 1832.

COUR (Didier de la), né à Monzeville à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de *Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offraient tous les jours, obligea don Didier de La Cour, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de *Saint-Maur*. On jugea qu'il y aurait trop de difficultés et d'inconvéniens, surtout en temps de guerre, d'entretenir le commerce et la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur se sont illustrées par de savans ouvrages et leur zèle pour la religion; mais l'iniquité des temps a entraîné dans les nouvelles erreurs un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de Saint-Maur a essuyé d'étranges dégâts, et a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques

Digitized by Google

et emportés, qui n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs, mais profitant de l'ignorance et de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes et à la hiérarchie de l'église catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devaient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72e année, simple religieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a publié sa *Vie* en 1772, in-12.

COURAYER (Pierre-François le) naquit à Rouen en 1681. Etant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, et y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*, car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, don Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur et peu de raison, fut flétrie, ainsi que la dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le Père Le Courayer, à l'imitation de tous les sectaires, d'abord intrigans et dissimulés, puis morguant et bravant tout, leva le masque et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table, l'un en été et l'autre en hiver. Cet apostat mourut le 16 octobre 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | une *Relation historique et apologétique des sentimens du Père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tomes in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. | L'*Histoire du concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°. Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4°, avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair, mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur : il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. | L'*Histoire de la réformation par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est accompagné de *notes* abondantes, où l'auteur discute des *faits* qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

* **COURBEVILLE** (François de), jésuite français, a traduit de l'italien, de l'anglais et de l'espagnol un grand nombre d'ouvrages de piété et de morale, parmi lesquels on remarque : | le *Directeur dans les voies du salut*, traduit de l'italien du jésuite Pinamonti, Paris, 1728, in-12; | *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, traduit du même, 1737, in-12; | *De la critique du théâtre anglais, comparée avec l'opinion des auteurs, tant profanes que sacrés, touchant le spectacle*, traduit de l'anglais, 1715 (*voyez* COLLIER); | *Le Héros*, traduit de l'espagnol, du jésuite Gracian, Paris, 1725, in-12; | l'*Homme universel*, traduit du même, Paris, 1723, in-12; | *Les maximes de Balthasar Gracian avec les réponses aux critiques de l'Homme universel et du Héros*, Paris, 1730, in-12. Amelot de La Houssaye l'avait déjà traduit sous le titre de l'*Homme de cour*. | *Politique de Ferdinand le Catholique*, traduit du même, Paris, 1732, in-12; | *La conversion d'un pécheur*, réduite en principes, traduit de l'espagnol du jésuite François de Salazar, Paris, 1730; | *La vie de dona Camille princesse des Ursins-Borghèse*, Paris, 1737, in-12.

COURBON (le marquis de), naquit en 1638, au bourg de Château-neuf-du-Rhône en Dauphiné, d'une famille peu riche. Né avec beaucoup de penchant pour les armes, il s'échappa du collège et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un ermite français, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençait à faire des

Digitized by Google

levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster; il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierrelatte en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus : conduite qui prouve que la reconnaissance n'était pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs, et après la mort du comte de Rimbourg, ministre d'état, et grand-maître de toutes les monnaies de l'empire, il épousa sa veuve qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur et par sa prudence à la prise de Coron, et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont en 1688. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon en 1692, in-12.

* **COURBON**, docteur en théologie et curé de Saint-Cyr, est principalement connu par ses *Entretiens spirituels sur les principaux devoirs des personnes consacrées à Dieu, et autres qui tendent à la perfection*, Paris, 1712, 2 parties in-12, ouvrage estimé, où l'auteur a réuni tout ce qui peut entretenir et réveiller l'esprit de religion. La dernière édition est de 1776.

COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt, près de Montdidier en Picardie, en 1402, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'*oraison funèbre* de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur : talens auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Pierre de), né à Candas en Touraine, publia en 1557, une *rhétorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouarre. L'auteur la traite de *très illustre princesse*, et lui fait de sérieux complimens sur l'*invincible puissance de sa crosse*. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du 16e siècle; et sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs et un des mieux écrits de son temps.

COURCELLES (Etienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestans arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, qui furent imprimées in-fol. chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *nouveau Testament* grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

COURCHETET (D'ESNANS Luc de), né à Besançon le 24 juin 1695, fut intendant de la maison de la reine et secrétaire des villes anséatiques, et mourut le 2 avril 1776. Il a donné | *Histoire des négociations et du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse. | *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette histoire qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a

Digitized by Google

travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication. | *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, Paris, 1761, 2 vol. in-12; réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une préface historique et critique.

COURCILLON. *Voyez* DANGEAU.

* COURET DE VILLENEUVE (MARTIN), imprimeur du roi à Orléans, né dans cette ville le 25 mai 1718, s'occupa toute sa vie des moyens de perfectionner les procédés typographiques, et a donné des éditions estimées, surtout celle d'*Horace*, commenté par J. Bond, Orléans, 1767, qui est un chef-d'œuvre typographique, et celle des *Fables de Phèdre*, petit vol. in-24. On lui doit: | le *Trésor du Parnasse*, ou *le plus joli des recueils*, 1770, 6 vol. in-12. | Les *affiches orléanistes*, premier journal de ce genre, publié dans la province, qu'il donna depuis 1764 jusqu'en 1770. Il mourut le 21 octobre 1780. —LOUIS-PIERRE COURET DE VILLENEUVE, son fils, né le 29 juin 1749, marcha sur ses traces, et perfectionna même quelques-uns de ses procédés; mais de fauses spéculations, et la révolution l'obligèrent de fermer son imprimerie. Lorsque les écoles centrales s'ouvrirent, il fut nommé professeur de grammaire générale à Gand, où il jouissait de l'estime publique, lorsqu'il tomba dans la Lys et s'y noya le 20 janvier 1806, sans qu'on ait pu retrouver son corps. De ses presses sortirent les 7 premiers vol. du *Cours d'agriculture* de Rozier, auxquels il coopéra, la *Bibliothèque des poètes italiens*, 21 vol. in-8°, enrichie de *préfaces* et de *notes* de sa main, et le *Recueil amusant des voyages*, auquel il contribua avec M. Bérenger, 1789, 9 vol. in-12. On lui doit le *Journal orléanais*, 1771-90, 2 vol. in-4°; *Prodromus floræ Aurelianensis* 1784, et quelques autres ouvrages.

* COURIER (PAUL-LOUIS), né à Paris en 1773, était fils de Jean-Paul Courier, propriétaire du fief de Méré, en Touraine, et fut baptisé avec le nom de cette terre, qu'il n'a cependant jamais porté. Il entra, en 1792, dans l'artillerie, sans renoncer toutefois à l'étude des lettres anciennes, et parvint au grade de chef d'escadron. Après la bataille de Wagram, il donna sa démission, et voyagea en Italie, où il séjourna quatre années. Etant à Florence, en 1810, Courier découvrit dans la bibliothèque Laurentine, un manuscrit du roman pastoral de Longus, dans lequel n'existait pas la lacune, qui, dans tous ceux que l'on connaissait jusqu'alors, rendait incomplet le premier livre. En collationnant le manuscrit, il eut le malheur de faire sur l'endroit inédit, une tache d'encre qui couvrait quelques lignes. Le conservateur de la bibliothèque de Florence accusa Courier d'avoir détruit l'original de Longus, afin de s'approprier le bénéfice de la publication et de la vente du fragment découvert; plusieurs pamphlets furent écrits contre Courier, qui y répondit par une *Lettre à M. Renouard, sur une tache*, etc. Courier distribua ensuite gratuitement le fragment de Longus, afin de couper court à l'accusation de monopole. Il avait épousé la fille du savant Clavier; après la mort de son beau-père, il se mit sur les rangs pour l'académie des inscriptions et belles-lettres, mais ne fut point élu; il se vengea de ce mécompte, par une *Lettre à l'académie*, où perce trop souvent le langage de la passion. En 1819 Courier écrivit dans le *Censeur*, journal quotidien, quelques lettres qui révélèrent un talent original. Il affecte assez heureusement les formes du style antique, et semble souvent imiter Amyot. Un pamphlet contre la souscription pour offrir à un prince nouvellement né le domaine de Chambord devint l'occasion de la première poursuite judiciaire dirigée contre lui, et il fut condamné par un jury. Peu après, il fut de nouveau mis en jugement pour un nouvel écrit intitulé: *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser*. Jugé cette fois par des magistrats inamovibles, il fut acquitté. Courier eut recours à la presse clandestine pour publier en 1823, un assez grand nombre d'opuscules politiques. Il semblait enfin revenir aux sujets d'érudition grecque, qui avaient été les premiers objets de ses études, lorsqu'une mort tragique l'enleva inopinément. Paul-Louis Courier fut trouvé sans vie, percé de trois balles, le 10 avril 1825, dans un bois situé aux environs de sa maison de campagne de Vérets. On a cherché dans des haines domestiques, que son caractère difficile lui avait suscitées, la cause de cet assassinat. Outre ceux de ses ouvrages que nous avons mentionnés, nous citerons: | *Eloge d'Hélène, traduit d'Isocrate*, Paris, an 11, in-8°; | les quatre livres des pastorales de Longus, Rome, 1810, in-8°. Ce volume (tout en grec), imprimé d'après le manuscrit de la bibliothèque de Florence,

Digitized by Google

n'a été tiré qu'à 32 exemplaires, qui n'ont point été vendus; de nouvelles éditions en ont été faites depuis. | *Daphnis et Chloé, traduction complète, d'après le manuscrit de l'abbaye de Florence*, Florence, 1810, in-8°, nouvelle édition de la traduction d'Amyot, faite aux frais et par les soins de Courier, qui en a retouché le style en beaucoup d'endroits. Cette édition tirée à 60 exemplaires, fut distribuée en partie par Courier, et en partie enlevée par la police. | *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation, traduit du grec de Xénophon, avec des notes*, Paris, 1813, in-8°; | *La Luciade, ou l'âne de Lucius de Patras, avec le texte grec*, Paris, 1818, in-12; il a en outre laissé un grand nombre de brochures dirigées contre le gouvernement et publiées sous le voile de l'anonyme.

COURMONT. *Voyez* MARCHE-COURMONT.

* COURNAND (ANTOINE), ancien oratorien, professeur de littérature française au collége de France, né à Marseille, et mort à Paris le 25 mai 1814, fut le premier qui sous la révolution s'éleva contre le célibat ecclésiatique. Il est auteur de plusieurs ouvrages : | *Les styles*, poème, 1781, in-8°; | *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne*, 1786, in-8°; | *De la littérature des Turcs*, traduite de l'italien de Toderini, 1789, 3 vol. in-8°; | une traduction en vers de l'*Achilléide* de Stace, 1800, in-12, etc.

COURT (BENOIT le), né à Saint-Symphorien-le-Chatel dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, fut homme d'esprit et habile jurisconsulte au 16e siècle. On a de lui | un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon, 1533, in-4°, et la dernière en 1731, in-12; | *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543. | *Hortorum libri XXX*, ibid., 1560, in-folio.

COURT DE GÉBELIN. *Voyez* GÉBELIN.

* COURTALON-DELAISTRE (JEAN-CHARLES), curé de Sainte-Savine de Troyes, associé libre de l'académie des sciences de Châlons, donna à l'étude de l'histoire et de la statistique de sa patrie tous les momens que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques : on trouve aux archives de la ville de Troyes les manuscrits de plusieurs de ses ouvrages; parmi ceux qu'il a fait imprimer, on remarque sa *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, Troyes, 1783-86, 3 vol. in-8°. Il a écrit aussi la vie du pape Urbain IV. — * COURTALON (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, 1774, in-4°; ouvrage dans lequel il développe l'ancienne constitution du corps germanique.

* COURTANVAUX (FRANÇOIS-CÉSAR le TELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, grand d'Espagne, capitaine-colonel des Cent-Suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, servit avec distinction sous le maréchal de Noailles, son oncle, dans les campagnes de Bavière et de Bohême; mais sa santé l'ayant obligé de quiter l'état militaire en 1745, il s'adonna aux sciences, et entra dans l'académie à laquelle il offrit plusieurs *mémoires* sur différens sujets de chimie, d'histoire naturelle, de géographie, de physique et de mécanique. En 1767, l'académie voulant décerner le prix qu'elle avait proposé pour le perfectionnement des montres marines, le choisit, pour les éprouver en mer avec Messier et Hingré. Ce dernier a publié le journal de leur voyage, 1768, in-4°, qui eut lieu le long des côtes de la France et de la Hollande. Courtanvaux avait fait élever à Colombe un observatoire qu'il mettait à la disposition des astronomes. Ami des arts, il accueillait tous les projets utiles, et fit exécuter à ses frais un grand nombre d'instrumens qui, sans lui, fussent demeurés inconnus. Il ne dédaignait pas d'en fabriquer lui-même. Il présenta à l'académie un de ces instrumens inventés par Jeaurat, sur lequel il avait gravé *Jeaurat invenit, Courtanvaux fecit*. C'était une marque d'amitié pour un de ses confrères qu'il estimait le plus. Il mourut en 1781. Condorcet a fait son éloge qui se trouve dans les *Mémoires de l'académie*, de 1781.

COURTE-CUISSE (JEAN de), *Joannes Brevis Coxæ* ou *de Brevi Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395 par l'université de Paris à Benoît XIII et à Boniface IX qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi et ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un

Digitized by Google

Traité de la foi, de l'Eglise, du souverain Pontife et *du Concile*, publié par du Pin à la suite des *OEuvres de Gerson*.

COURTENAY (JOSSELIN de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis le Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme. Il se distingua, pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie l'an 1131, languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places; il fait promptement assembler ses troupes, et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre son ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira; ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis le Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu fournir un prince du sang reconnu. On n'a jamais voulu convenir de leur descendance par mâles du roi Louis le Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie de cette maison* a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-folio. L'épître dédicatoire de cette *Histoire* adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand père » vous a fait tort en vous refusant le titre » de princes du sang, je suis prêt à le ré» parer. Mais nous ne sommes que les » cadets; prouvez-moi que les aînés vous » ont reconnus, et je vous reconnais à » l'instant. »

*COURTÉPÉE (CLAUDE), prêtre, né à Saulieu en 1721, fut sous-principal du collége de Dijon et mourut en 1782, après avoir publié : | *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 7 vol. in-8°, ouvrage le plus complet qui ait été publié en ce genre sur aucune province de France; | *Histoire abrégée du duché de Bourgogne*, Dijon, 1777, in-12. Il a fourni baucoup d'articles à l'abbé Ladvocat pour son *Dictionnaire géographique* et pour le supplément de l'*Encyclopédie*.

COURTILZ (GRATIEN de), sieur de Sandras, naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*histoires*, par-là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très étroitement neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : | la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, in-12, 1683, ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie; 1684, 2e partie; *Réponse* au livre précédent, dans laquelle il se bat contre lui même. | *Les nouveaux intérêts des princes*, exposés dans un style assez léger, mais très souvent avec peu de vérité; | La *Vie de Coligni*, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. | Les *Mémoires de M. le comte de R.* etc., (qu'on désigne sous le nom de Rochefort), in-12, écrits avec légèreté et avec enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de vérité; | *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*, ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république; | *Testament politique de Colbert*, in-12; mis au rang de tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains : calomnie atroce, et démentie par les sentimens universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. | *Le grand Alcandre frustré*, ou *Les derniers efforts de l'amour et de la vertu*; | les *Mémoires de Jean-Baptiste de la*

Digitized by Google

Fontaine : ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, in-12, ceux du *Marquis D*... que les gens oisifs ont lus, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *M. de Bordeaux*, 4 vol. in-12, etc. | *Les Annales de Paris et de la cour, pour les années* 1697 *et* 1698, production frivole et romanesque. On lui attribue | la *Vie du vicomte de Turenne*, in-12, publiée sous le nom de *Dubuisson*. | *Les Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. Cet ouvrage est resté manuscrit. | *Mercure historique et politique*, etc. Courtilz familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des manuscrits pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur : ce n'aurait pas été un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. « Son esprit, dit un critique, ne pouvait » s'assujétir à aucune règle dans ses com» positions. Il est aisé de s'apercevoir » qu'il travaillait de mémoire, et sa mé» moire a été souvent infidèle, plus sou» vent encore séduite par la manie de » l'extraordinaire. Ses écrits sont de nature » à n'être jamais consultés par des écri» vains peu versés dans la connaissance » de l'histoire. Trop de confiance dans ces » sortes d'ouvrages est le vrai moyen de » perpétuer les erreurs, et nous n'en avons » déjà que trop en matière historique. » On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres, que de talent pour les affaires. On a de lui | *Traité pour la civilité*, in-12; | *Du Point d'honneur*, in-12. | *De la Paresse, ou l'Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12; | *De la Jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différens livres; mais aussi des trivialités et des choses plates. | Une *traduction du traité de la paix et de la guerre*, de Grotius, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4°, effacée, selon quelques-uns, par celle de Barbeyrac, et que d'autres jugent beaucoup meilleure.

COURTIVRON (Gaspard de Créqui-Monfort, marquis de), de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohême, il fut obligé de quitter le service; depuis il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut le 4 octobre 1785. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4°, fait selon le système newtonien. Il a fait en société avec M. Bouchu, l'*Art des forges et fourneaux à fer*.

COURTOIS (Hilaire), avocat au Châtelet de Paris, naquit à Evreux sur la fin du 15e siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé *Hilarii Cortæsii, Neustri, civis Ebroïci, Volantillæ*.

COURTOIS (Jacques), surnommé *le Bourguignon*, naquit en 1621 dans un village près de Besançon. Son père était peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant trois ans une armée. Il dessina les campemens, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin, genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talent. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé sans aucun fondement d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère du précédent, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talens pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, qui, charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui.

* COURTOIS (Edme-Bonaventure), né à Arcis-sur-Aube, en 1753, était receveur du district d'Arcis-sur-Aube, lorsque le département qu'il habitait le députa à l'assemblée Législative, puis à la Convention où il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Cette dernière assemblée l'envoya en mission dans la Belgique,

Digitized by Google

d'où il revint gravement compromis par des soupçons de dilapidations. Au 9 thermidor, il fut choisi pour faire un rapport sur les papiers saisis chez Robespierre, et il siégeait au comité de sûreté générale, à l'époque de l'insurrection du 1er prairial. Il se fit remarquer par son zèle contre les jacobins et entra plus tard au conseil des Anciens, dont il fut nommé président le 20 avril 1797. Courtois se prononça contre la révolution du 18 brumaire; Bonaparte l'appela néanmoins au tribunat, puis l'en exclut comme soupçonné de concussions. Après la seconde restauration, Courtois se retira à Bruxelles, où il est mort le 6 décembre 1816. Il avait essayé d'obtenir son rappel, en faisant remettre à Louis XVIII le testament de Marie-Antoinette, et la lettre de cette princesse à Madame Elizabeth. Il a laissé : | *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices, dans la séance du 16 nivose an 3 de la république française une et indivisible, imprimé par ordre de la Convention nationale*, Paris, nivose an 3, in-8°, de 408 pages ; | *Ma Catilinaire*, ou *Suite de mon rapport du 16 nivose*, etc., Paris, an 3, in-8°, de 26 pages ; | *Rapport fait au nom des comités de salut public et de sûreté générale sur les événemens du 9 thermidor an 2*, précédé d'une *préface en réponse aux détracteurs de cette mémorable journée, prononcée le 8 thermidor an 3, la veille de l'anniversaire de la chute du tyran, imprimé par ordre de la Convention nationale*, Paris, imprimerie nationale, floréal, an 4, in-8°.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, a fait preuve de ses talens par plusieurs bâtimens qui ont été élevés sur ses plans, et par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol., ouvrage estimé. Il mourut à Paris en 1738.

* COURVILLE (François-Arnaud de), né en Provence en 1661, d'une famille distinguée, mais pauvre, entra dans les mousquetaires en 1686, et servit d'abord en Allemagne et en Flandre, ensuite dans la Savoie en qualité d'aide-de-camp de M. de La Hoguette alors lieutenant-général. Il fut blessé d'un coup de mousquet dans le corps à la bataille de Marsaille le 4 octobre 1693, et mérita bientôt, par sa valeur et sa bonne conduite, le gouvernement du fort de l'Ecluse. Quelque temps après il obtint un régiment d'infanterie, qu'il commanda au siége de Barcelonne, en 1697, et il se montra aussi bon capitaine qu'il avait été bon soldat. La paix étant faite et son régiment ayant été réformé, il fut entretenu colonel en second à la suite de celui de Provence. Quelques désagrémens qu'il éprouva l'engagèrent de demander au roi la permission de quitter ce corps pour servir dans le régiment du Maine, dont le marquis de Séguiran, son intime ami, était colonel en pied, et il l'obtint sans peine. Le marquis de Séguiran ayant été tué, peu de temps après, dans une action, Courville fut nommé à la demande des soldats pour le remplacer. En 1704 il passa en Espagne, et il y donna de nouvelles preuves de sa valeur et de ses talens militaires. Blessé grièvement au commencement de 1706, il fut obligé de quitter l'armée, mais il y retourna l'année suivante. Courville avait forcé la garnison du château d'Anjora de capituler le jour même de la première attaque, et l'on dressait l'acte de capitulation, lorsqu'un coup de mousquet tiré de la place, lui cassa le bras. On le transporta au château d'Almanza, où il mourut le 9 mai, après avoir souffert l'amputation du bras avec beaucoup de courage. Courville joignait à la plus grande valeur une piété solide, et en pratiquait tous les devoirs avec la même régularité que ceux du service militaire. Il avait toujours avec lui l'imitation de Jésus-Christ, et en distribuait à propos des exemplaires. Le comte de la Rivière a publié, en 1719, un abrégé de sa vie, et on trouve encore un extrait de la vie de M. de Courville dans les *Vies des justes dans la profession des armes*, par M. l'abbé Carron, Paris, 1815 et 1817.

* COURVOISIER (Jean-Baptiste), professeur distingué, né à Arbois en 1749, fit ses études à Besançon, et y obtint la chaire de droit français, qu'il remplit avec distinction jusqu'à la suppression des universités en 1791. Il émigra en 1793, et revint dans sa province aussitôt que les événemens politiques le lui permirent; mais sa santé affaiblie l'obligea de renoncer à toute occupation sérieuse. Il mourut à Besançon le 8 décembre 1803. On a de lui : | *Elémens de droit politique*, Paris, 1792, in-8°, ouvrage remarquable par son impartialité ; | *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8°; | *De l'excellence du gouvernement monarchique en France et de la nécessité de s'y rallier*, écrit publié en Allemagne, 1797, in-8°.

COUSIN ou COGNATUS (Gilbert),

Digitized by Google

était né le 21 janvier 1506, à Nozeroy, petite ville de la Franche-Comté. Il fut domestique et disciple d'Erasme, puis chanoine dans sa ville natale, ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignait les belles-lettres, et inspirait en même temps le calvinisme à ses élèves. Le pape saint Pie V en étant informé, engagea Claude La Beaume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, et y mourut la même année à 61 ans. On a recueilli ses ouvrages de mélanges de littérature, d'épigrammes satiriques et d'annales pleines de contes puérils, sous ce titre : *Gilberti opera*, Bâle, 1562, in-fol.

COUSIN (Jean), chanoine de Tournay sa patrie, mort vers le commencement du 17e siècle, a publié | *De fundamentis religionis*, Douai, 1597; | *Histoire de Tournay*, 1619, in-4°, en français, pleine de recherches et de particularités intéressantes; on voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser, et ce but il l'a rempli. | *Histoire des saints* qui sont honorés d'un culte spécial, Tournay, 1621, in-8°.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Soucy près Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste français qui se soit fait quelque réputation. Il peignait sur le verre suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, chez les minimes de Vincennes. Un voleur avait coupé la toile de ce tableau, et était prêt à l'emporter, si un religieux ne fût survenu : ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étaient pas moins recherchés. On a de lui le *tombeau de l'amiral Chabot*, aux célestins de Paris. Ce peintre avait encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de François II, Charles IX et Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la géométrie et la perspective*, et un petit *livre des Proportions du corps humain*. Il excellait dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française. naquit à Paris en 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des traductions excellentes, écrites en maître qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : | celles de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret*, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; | La *Version des auteurs de l'histoire bysantine*, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande, en 11 vol. in-12. Cette dernière édition est la plus recherchée. | La *traduction de l'Histoire romaine de Xiphilin*, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12; | *Histoire de l'empire d'Occident*, contenant la vie de Charlemagne, par Eginhard, les annales du même, etc., 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux gens de lettres. Il laissa en mourant sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de 20,000 livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collége de Beauvais; mais cette fondation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collége, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

* **COUSIN** (Jacques-Antoine), naquit à Paris le 29 janvier 1739. Il fut nommé en 1766, professeur coadjuteur de physique au collége de France, place qu'il occupa jusqu'en 1798, et en 1769, professeur de mathématiques à l'école militaire. Lors de la révolution, il se montra parmi les plus modérés, et fut traduit en prison sous le règne de la terreur; il était alors officier municipal et administrateur des subsistances : la journée du 9 thermidor lui rendit la liberté. Elu président de l'administration du département de la Seine, en 1795, il exposa sa vie pour contenir des furieux qui voulaient relever la terreur. Le Directoire le nomma membre du bureau central en 1796. Cousin se démit de cette place quelques mois après, devint membre du sénat conservateur en 1799, et mourut le 29 décembre 1800. Il avait été reçu à l'académie des sciences en 1771, et à l'institut en 1795. Il y fut remplacé par M. Lévêque, et a laissé : | *Leçons du calcul differentiel et du calcul intégral*, 1777, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1796 sous le titre de *Traité du calcul intégral*, 2 vol. in-4°; | *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4°; | *Traité élé-*

Digitized by Google

mentaire de physique, 1793, in-8°; | *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8°.

* COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), ancien correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Dieppe, le 7 août 1743, y est mort au commencement d'octobre 1818. Il a publié : | une *Histoire générale et particulière de la Grèce*, 1780, 16 vol. in-12. « D'immenses recherches, dit l'abbé Sabatier, un dépouillement très exact des écrivains originaux, » feront toujours regarder cette histoire » comme un monument d'érudition très » utile et très honorable pour notre littérature. » | Les *Leçons de la nature* ou l'*histoire naturelle, la physique et la chimie présentées au cœur et à l'esprit*, 1801, 4 vol. in-12, excellent ouvrage, puisé dans les *Considérations sur les œuvres de Dieu*, de Sturm, et mis dans un meilleur ordre. *Voyez* STURM. Cet écrivain, non moins recommandable par ses qualités que par ses connaissances était profondément religieux.

* COUSINÉRY (Esprit-Marie), membre de l'institut (académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la société royale des antiquaires de France, né en 1747, à Marseille, fut successivement vice-consul à Smyrne, et consul à Salonique, avec le titre de consul-général. A cette époque, l'illustre Eckher, après Vaillant et Pellerin, répandait un nouvel éclat sur la numismatique. Cette impulsion d'un génie supérieur, et l'influence des pays où se trouvait Cousinéry, pays tout plein des souvenirs et des monumens de l'antiquité, décidèrent sa vocation. Son habileté naturelle se perfectionna singulièrement par l'usage et la pratique, surtout par des observations faites sur les lieux mêmes, pendant ses courses fréquentes dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure. Le cabinet qu'il avait formé avec ses seules ressources personnelles, et malgré des traverses de fortune, se renouvelant à plusieurs reprises, enrichit des établissemens royaux à Munich, à Vienne, à Paris. Plus de 25,000 médailles furent assemblées, vérifiées, classées, et décrites par lui dans des catalogues systématiques. Eckher le cite plusieurs fois avec honneur; il est mort à Paris le 13 janvier 1833, au moment où il publiait son *Voyage en Macédoine*. Outre cet ouvrage, Cousinéry a laissé : | *Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes croisés*, Paris, 1822, in-8°; | *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne, accompagné de recherches sur les monnaies de Corinthe, de Sicyone et de Carthage, qui ont eu cours pour le service de cette fédération*, Paris, 1825, in-4° avec 5 planches. Il a publié dans le magasin encyclopédique, quatre lettres sur l'*Inscription de Rosette* si intéressante pour la chronologie des Lagides, et une cinquième *sur le portrait de Cicéron*; enfin dans les mémoires de la société royale des antiquaires de France, un Mémoire sur un petit monument en bronze, trouvé à Pergame.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne, en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Pères de l'Eglise. *Saint Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-fol., à Paris, en 1693, avec des *notes* également courtes, savantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'édition de *saint Augustin*. On a encore de lui : | le premier volume des *Lettres des papes*, qui parut en 1721, avec une *préface* et des *notes*, in-fol., la mort ne lui ayant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape*, il prouve solidement par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme : savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siége de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius, pour établir son schisme. Il montre qu'on honore d'un culte public tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du 6e siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. | *Défense des règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

* COUSTARD (Anne-Pierre), lieutenant des maréchaux de France, député à la Convention nationale, né en 1741, à Léogane, dans l'île de Saint-Domingue, entra au service dans les mousquetaires : il obtint la croix de Saint-Louis et parvint au grade de lieutenant des maréchaux de France qu'il avait à l'époque de la révolution. Il en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la ville de Nantes,

Digitized by Google

qu'il habitait, et dirigea le club des Jacobins de cette ville. En 1791 son département le nomma député à l'assemblée Législative. Il y vota la déchéance du roi : et comme ce prince, à côté duquel il se trouvait placé, lui représenta que son vote n'était pas constitutionnel, il n'eut pas honte de lui dire *que c'était pour lui sauver la vie*. La fédération parisienne et la formation d'un camp sous les murs de la capitale, furent décrétées, sur sa proposition le 6 juin 1792. Réélu à la Convention, il vota le bannissement de Louis XVI jusqu'à la paix. S'étant attaché au parti de la Gironde, il fut, après la journée du 31 mai 1793, décrété d'accusation et arrêté par Carrier dans la Bretagne, où il se trouvait alors. Conduit à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 7 novembre 1793.

COUSTELIER (ANTOINE-URBAIN), libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs *brochures* frivoles, qui lui ont fait moins de réputation que ses *éditions* de quelques poètes et historiens latins, et dont les principales sont : | celle de *Virgile*, 1 vol. in-12; d'*Horace*, 2 vol. in-12; de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, in-12; de *Lucrèce*, de *Phèdre*, de *Martial*, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures; de *Perse* et *Juvénal*, in-12, sans figures. | Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes et figures; de *Cornelius-Nepos*, de *Salluste*, de *Velleius-Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12 avec figures. M. Barbou a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU (NICOLAS), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris le 1er mai 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellens. Le magnifique *Groupe* qui était derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, représentant le *Vœu de Louis XIII*, passait pour son chef-d'œuvre. Il fit pour la ville de Lyon la figure en bronze de la *Saône*, qui ornait le piédestal de la statue équestre de Louis XIV, et qu'on a placée dans le vestibule de l'Hôtel-de-ville après la destruction de cette superbe statue. On remarque au jardin des Tuileries la *Jonction de la Seine avec la Marne*, deux *Retours de chasse*, un *Jules-César*, le *Berger chasseur*, etc. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessein pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moëlleuses. Cousin de Contamine a publié son *Eloge historique*, Paris, 1737. La seconde partie renferme la description raisonnée de ses ouvrages.

COUSTOU (GUILLAUME), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, né à Lyon en 1678, mort le 22 février 1746, se rendit aussi très célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. *Le mausolée du cardinal Dubois*, qui était dans l'église collégiale de Saint-Honoré, les figures de *la Seine* et de *la Fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal : celles d'*Hercule* et de *Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* et de *Minerve* aux Invalides, le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion ceintrée de la porte de cet hôtel royal ; la figure en bronze du *Rhône* qui décore actuellement le vestibule de l'hôtel-de-ville de Lyon ; les deux magnifiques *groupes* qui étaient à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des écuyers*, sont autant de monumens qui consacrent son nom à l'immortalité. Ces deux groupes sont actuellement à l'entrée des Champs-Elysées.

COUSTOU (GUILLAUME), fils de Nicolas, naquit à Paris en 1716, et hérita des talens de son père et de son oncle. Après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla se perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie il fut chargé de faire l'*Apothéose de saint Xavier*, en marbre, pour les jésuites de Toulouse ; cet ouvrage lui fit une réputation, et plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voyait à Bellevue près Paris ; *Vénus* et *Mars* pour les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *mausolée de M. le Dauphin*, fils de Louis XV et de Mme la Dauphine son épouse, pour être posé à Sens. Deux urnes étaient placées sur un piédestal : la Religion les couronnait, l'Immortalité faisait un trophée de leurs vertus, le Temps couvrait les urnes d'un voile funèbre, l'Amour conjugal déplorait leur perte. Coustou venait d'achever ce monument, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1777. Le roi l'avait décoré de l'ordre

Digitized by Google

de Saint-Michel. La sculpture qui ornait l'église de Sainte-Geneviève, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel, était encore de cet habile artiste. Elle a malheureusement été détruite pendant la révolution.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de La Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4°. L'auteur de cette *vie* s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avait été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la religion en 1562, qu'on chercherait en vain ailleurs.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, et mort à Blois en 1693, serait un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de poésies intitulé *Promenades de Messire Antoine Coutel*, dont on accuse avec assez de fondement Mme Deshoulières d'avoir tiré parti dans ses poésies, et surtout dans son idylle des *Moutons*, prise presque mot à mot du recueil de Coutel. La seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et de Mme Deshoulières, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres ; à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poète sur ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire ; mais on oubliait que l'édition des poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Mme Deshoulières. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs dans ce siècle donnent pour fruits de leurs veilles et le résultat de leurs propres réflexions, ce qui ne leur appartient à aucun égard.

* COUTHON (Georges), né en 1756, à Orsay, près de Clermont en Auvergne, était avocat dans cette dernière ville, à l'époque de la révolution. Il se jeta avec empressement dans la nouvelle carrière que les événemens lui ouvraient, et fut nommé président du tribunal de Clermont. Ses compatriotes l'envoyèrent à l'assemblée Législative, où il se fit remarquer dès les premières séances par ses opinions démocratiques. Il proposa dans une motion d'enlever au roi les titres de *sire* et de *majesté*, et en présenta plusieurs autres contre le monarque, les princes, les ministres, et surtout contre les prêtres insermentés. Absent de Paris lors des journées du 10 août, et de celles des 2 et 3 septembre 1792, Couthon n'y a joué aucun rôle. Il fut nommé à la Convention nationale, et acheva d'y manifester la haine violente qu'il portait à la royauté. Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et insista pour que le jugement reçût sa prompte exécution. Lorsqu'on demanda la punition des auteurs des massacres de septembre, Couthon sembla d'abord pencher pour les Girondins ; mais voyant que Robespierre et les Montagnards prenaient un immense ascendant, il se rangea de leur côté, devint persécuteur acharné du parti contraire, et le 2 juin 1793, fut le premier à demander le décret qui ordonna l'arrestation des députés de la Gironde. Couthon fut nommé membre du comité de salut public par les hommes qu'il servait avec tant de zèle. Il s'opposa à l'institution du jury, qu'il appelait un *beau rêve*, fit déclarer traîtres à la patrie les députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon, et fut bientôt après envoyé, en qualité de commissaire, à l'armée qui assiégeait cette ville. Soixante mille hommes des départemens voisins furent réunis par ses ordres, et triomphèrent enfin de la résistance des Lyonnais ; Couthon fit exécuter sous ses yeux les chefs des insurgés ; puis s'étant fait transporter sur la place de Bellecour (car un accident le privait depuis long-temps de l'usage de ses jambes), il procéda à l'œuvre de démolition, en frappant sur un des édifices le premier coup avec un petit marteau d'argent pour servir de signal, et disant : *Je te condamne à être démoli au nom de la loi*. La Convention l'élut plus tard pour son président, et ce fut sur sa proposition qu'elle déclara Pitt *l'ennemi du genre humain*. Il proposa un jour à la société des jacobins dont il était membre, de dresser l'acte d'accusation de tous les rois, ne craignit pas d'accepter les fonctions de rapporteur lors de la présentation de la loi du 22 prairial, et demanda que la république employât pour exterminer ses ennemis des mesures encore plus expéditives que toutes celles dont on avait fait usage jusqu'alors. Ce projet ayant été adopté, la crainte s'empara d'un grand nombre de députés, et

Digitized by Google

la division ne tarda pas à se mettre parmi les autres. A l'époque du 9 thermidor, on fit peser sur Couthon, entr'autres accusations, celle d'avoir voulu se faire roi. « Moi, me faire roi! » répondit-il d'un ton lamentable, en montrant ses jambes paralysées. La commune, qui lutta un moment contre la Convention, voulant le sauver, le fit transporter de la Force à l'Hôtel-de-ville. Couthon se voyant sur le point d'y être une seconde fois arrêté, se blessa légèrement d'un poignard dont il était armé, et se traîna dans la cour où il se laissa tomber, feignant d'être mort. Sa supercherie fut reconnue, et on le transporta sur un brancard à la Conciergerie. Le lendemain, il fut conduit à l'échafaud avec ses complices; comme il ne pouvait se tenir debout dans la charrette, il fut foulé aux pieds par ses collègues. Couthon fut exécuté le 28 juillet 1794, à l'âge de 38 ans. On a dit de lui qu'il était *la panthère du triumvirat;* sa physionomie était douce, et il possédait dans l'art de la parole une certaine habileté.

COUTO (Diego), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros; mais il n'y a eu que la 12e décade de cette histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la relation d'Ethiopie, de Louis de Urreta.*

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs même. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *dissertations* de lui sur *le faste et la vie privée des Romains*, sur *leurs vêtemens,* sur quelques *cérémonies de leur religion.* « Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, dit un auteur, c'est qu'on remarque en lisant les *mémoires* de cette académie, que plus on s'éloigne des temps de sa fondation, plus les dissertations deviennent faibles, maigres et stériles. » On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle des *Inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité et plus long-temps que la plupart des autres.

*COUTURE (Guillaume), architecte distingué, né à Rouen en 1732, et mort à Paris le 29 décembre 1799, construisit les hôtels de Saxe, de Coislin et le pavillon de Sèvres près de Bellevue, qui lui valurent, en 1775, une place à l'académie d'architecture. Chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencée par Contant d'Ivry mort en 1777, il modifia les plans de son prédécesseur. La révolution l'empêcha de les terminer.

COUTURES (Jacques Parrain, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *traduction de Lucrèce,* avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensait à peu près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Avant *Lucrèce,* il avait traduit la *Genèse,* Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12; montrant un goût égal pour le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de *morale* et de *galanterie,* dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor,* docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna long-temps avec distinction. Les dangers du monde et les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui | un traité *De votis monasticis,* in-8°, contre Luther : c'est un de ses meilleurs ouvrages; | un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis,* in-8°; | un *Traité contre Le Fèvre d'Etaples,* pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois, dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur; | *De vita carthusiana libri duo,* in-8°. Le chartreux n'oublie pas l'aventure du *chanoine ressuscité,* pour annoncer qu'il était en enfer (*voyez* DIOCRE). | *De translatione Bibliorum,* 1525, in-folio.

*COUTURIER (Nicolas-Jérome Le), prédicateur du roi, chanoine de St.-Quentin, né dans le diocèse de Rouen le 2 juin 1712, se distingua par ses prédications éloquentes; ce qui lui valut le titre de prédicateur de Louis XV. Interdit momentanément pour la hardiesse avec laquelle il avait déclamé contre les croisades dans un *panégyrique de St. Louis,* qu'il prononça en 1769 devant l'académie fran-

Digitized by Google

çaise, il dut à cette circonstance plus encore qu'à son talent une immense affluence d'auditeurs ; mais l'enthousiasme ne se soutint pas ; il se trouva bientôt confondu avec la foule des prédicateurs, et y est resté dans l'oubli. Il est mort à Paris en 1778, à l'âge de 66 ans. On a de lui deux *Panégyriques de saint Louis; Discours prononcés en différentes solennités; Eloges du dauphin, de Mme de Ligny, abbesse de Fervaques, de Marie-Thérèse; Vie d'Elizabeth de France, sœur de saint Louis; Discours sur la révélation.*

* **COUTURIER** (Jean), jésuite, né en 1730, à Minot en Bourgogne, devint professeur de rhétorique au collége de Langres, à l'âge de 20 ans, puis professeur d'éloquence à Verdun, à Pont-à-Mousson et à Nancy. Il se trouvait dans cette dernière ville lorsque l'on supprima son ordre. Après avoir été quelque temps missionnaire, il accepta la cure de Léry, dans le diocèse de Dijon, qu'il remplit jusqu'en 1791. A cette époque il fut incarcéré à Dijon, pour n'avoir pas voulu prêter le serment demandé aux prêtres. La liberté lui fut rendue en 1794 et il retourna dans sa paroisse, où il resta, malgré la persécution, jusqu'au vendredi saint, 22 mars 1799, jour de sa mort. Il est connu par deux ouvrages excellens : | *Catéchisme dogmatique et moral, ouvrage utile au peuple, aux enfans, et à ceux qui sont chargés de les instruire*, Dijon, 1821, 4 vol. in-12; ce livre est l'explication du catéchisme de M. d'Apchon, qui était évêque de Dijon dans le milieu du siècle dernier; mais il peut être l'explication de tous les autres catéchismes : il a été réimprimé en 1823 et 1827. | *Abrégé de la doctrine chrétienne*, qui a été imprimé dernièrement à Dijon. On lui attribue encore avec quelque raison la *Famille sainte*, ou l'*Histoire de Tobie*, et la *Bonne journée*, ou *Manière de sanctifier la journée pour les gens de la campagne.*

* **COUTURIER** (Jacob), frère du précédent, né aussi à Minot, était curé de Solives (diocèse de Dijon), lorsqu'il fut député aux états généraux de 1789. Il s'opposa de tous ses efforts aux innovations des révolutionnaires, et on l'entendit s'écrier le 8 mai 1791, lorsque le département de Paris demanda que les évêques fussent consacrés dans leurs oratoires particuliers : *Eh bien ! moi je fais la motion que ce soit dans les mosquées et dans les synagogues!* Cette répartie faillit le faire envoyer à l'Abbaye. Couturier refusa le serment et fut déporté; après le 18 brumaire il revint reprendre ses fonctions de curé dans sa paroisse, et y mourut en 1805.

* **COUTURIER** (Jean), littérateur, membre de l'académie de Dijon, né à Dijon, le 3 avril 1768, mort le 20 novembre 1824, était fils d'un greffier au parlement de cette ville, et se destinait au barreau, lorsque les événemens de 1789 le déterminèrent à se faire instituteur. Ses principes religieux qui étaient connus, attirèrent chez lui un grand nombre d'élèves. Mais sous le Directoire qui repoussait les livres de piété de l'instruction publique, des commissaires-inspecteurs ayant saisi chez lui un catéchisme, Couturier en fut puni par l'interdit de son établissement, qui resta fermé jusqu'à la chute du gouvernement existant alors. A l'époque du 18 brumaire, il adressa au premier consul une épître dans laquelle il l'invitait à se rendre au vœu général qui demandait le rétablissement des autels; cette épître obtint trois éditions en quinze jours. Couturier devait lui en adresser une seconde pour l'engager à remettre les Bourbons sur le trône; elle se terminait par ces vers :

Consens à devenir le second de la France,
Et tu seras le premier des mortels.

L'auteur rouvrit son école, puis fut appelé à remplir les doubles fonctions de directeur et de professeur de rhétorique au collége de Gray (Haute-Saône), et plus tard celles de professeur de troisième et de rhétorique au collége de Dijon. Couturier a laissé divers opuscules dont nous citerons les principaux : | *Ode imitée du psaume* 73 (Ut quid Deus repulisti in finem), *sur les impiétés commises en France*, 1800; | *Discours sur les avantages que les orateurs et les poètes peuvent tirer de la lecture et de l'étude de la littérature chez les Hébreux;* | *Ode sur le mariage de Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, avec Marie-Caroline-Thérèse, princesse de Naples*, 1817 ; | *Mémoire sur l'instruction publique, dédié aux parens chrétiens*, Dijon, 1815, brochure in-8°; 2e édition, revue et augmentée, Dijon, 1818, in-8°. Quelques-unes de ses poésies ont été imprimées dans les *Mémoires* de l'académie de Dijon.

COVARRUVIAS, ou **COVARRUBIAS Y LEYVA** (Diégo), surnommé le *Barthole espagnol*, fils d'un architecte de la cathédrale de Tolède, appelé *Covarruvias*, du nom de sa ville natale, naquit à To-

Digitized by Google

lède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, Diégo enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu, à l'âge de 26 ans, parmi les professeurs du collége d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de St.-Domingue. Son successeur, Philippe II, le transféra en 1560 au siége de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser pour l'université de Salamanque des statuts qu'on a suivis long-temps après lui. Envoyé au concile de Trente, il y fut chargé, conjointement avec Hugues Buoncompagno (depuis Grégoire XIII), de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé à son retour du concile à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'état. Ce savant mourut à Madrid le 27 septembre 1577, âgé de 65 ans. Le président Favre, Grotius, Menochius, Conring, Vict. Rossi, Boccalini et plusieurs autres, s'accordent à louer son habileté et son intégrité dans les différentes affaires dont il fut chargé. Ses ouvrages écrits en latin nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues, et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers; mais la plus complète est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol. On y trouve deux traités : | *De mutatione monetarum*; | *Collectio nummorum veterum cum modernis*. Tous les ouvrages de Covarrubias se montent au nombre de plus de 20 volumes in-folio, qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Eglise, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cæsario jure*; un traité *De pœnis*, et un recueil intitulé *Catalogo*, etc., ou *Catalogue des rois d'Espagne*, etc.; *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*, *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*. — La ville de Tolède a donné naissance à quatre savans distingués du nom de Covarrubias, ce qui inspira à Blaise Lopez le distique suivant :

His non alta suos componat Roma Catones :
Toletum jactat quatuor, illa duos.

— COVARRUVIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *omni doctrinæ genere et juris scientia excellentem*; et Juste-Lipse le nomme *Hispaniæ magnum lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*. — COVARRUBIAS Y OROSCO (don Sébastien), neveu des précédens, publia *Tesoro de la lengua castellana*, auquel le père Remigio Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Aldérete, intitulé *Del origen y principio de la lengua castellana*. — COVARRUBIAS Y OROSCO (don Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : | *De la fausse et de la véritable prophétie*, Ségovie, 1588, in-4°; | *Emblèmes moraux*, 1591, in-4°. Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur lui-même, avec ce titre, *Symbola sacra*, Girgenti, 1691, in-8°; | *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592; | *Origine et principe de la littérature*, ibid., 1594, in-8°; | *Doctrine pour les princes, tirée de Job*, Valladolid, 1605, in-4°.

COVORDE (Françoise-Ursule de), née à Hesdin en Artois en 1732, mourut en odeur de sainteté, dans la maison des Annonciades de St.-Denis, en 1777, où elle avait fait profession sous le nom de *Marie-Josèphe-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite sans art et avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COWEL (Jean), jurisconsulte anglais, né à Erensborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge et mourut en 1612 au collége de la Trinité dont il était devenu principal. On a de lui : | *Institutiones juris anglicani*, Cambridge, 1605, in-8°; | *L'interprète*, ou *Dictionnaire de droit*, 1684, in-fol.

COWLEY (Abraham), né à Londres en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour le dramatique. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *poème* en 4 chants, *sur les infortunes*

Digitized by Google

de David, où il y a de l'imagination. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je » viens de perdre l'homme du royaume, » qui m'était le plus attaché. » Ses *ouvrages* ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8°; ou 1710, 3 vol. in-4°. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talens poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

Hic, o viator, sub lare parvulo,
Couleius hic est conditus, hic jacet
Defunctus humani laboris
Sorte supervacuaque cura.

Non indecora pauperie nitens,
Et non inerti nobilis otio,
Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis.

Possis ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantula sufficit;
Exempta sit curis, viator,
Terra sit illa levis, precare.

Hunc sparge flores, sparge breves rosas,
Nam vita gaudet mortua floribus;
Herbisque odoratis corona
Vatis adhuc cinerem calentem.

* COWLEY (Anne), dame anglaise, dont le nom de famille était Parkhouse, née en 1743 à Tiverton, dans le comté de Devon, épousa en 1785 M. Cowley, officier au service de la compagnie des Indes, et se fit une réputation comme auteur dramatique. Assistant un soir à une *comédie* qui eut du succès, elle en fut si frappée qu'elle dit à son mari comme autrefois Le Corrége : « Et moi aussi, je suis » auteur. » Celui-ci la railla sur sa présomption, ce qui ne fit que la piquer davantage, et elle composa dans l'espace de quinze jours *le Déserteur*, qui est une de ses meilleures pièces. Anne avait alors 38 ans. Elle en donna successivement plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue *le Stratagème*, qui lui rapporta 1200 guinées, ou 50,000 liv. On a encore d'elle quelques *poèmes* de peu d'étendue. Elle est morte en 1809, et ce qui est assez singulier, quoique auteur dramatique, elle n'allait presque jamais au spectacle, pas même à la répétition de ses pièces. Elle laissa onze comédies, une tragédie, et quelques poésies.

COWPER (Guillaume), chirurgien anglais de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un *supplément* à l'*Anatomie de Bidloo*. On le trouve dans l'édition de 1739 et 1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les antiquités de Chester. Cowper est mort à Londres en 1710.

* COWPER (William), célèbre poète anglais, né en 1732, dans le comté de Hertfort, embrassa d'abord la carrière du barreau, puis abandonna cette partie, et refusa la place de greffier de la chambre des pairs, parce qu'il éprouvait une timidité invincible. Il fut sujet à des accès d'aliénation mentale et mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont, | un volume de *poésies morales*, qu'il publia en 1782; | un poème en vers blancs intitulé *la Tâche*, un des meilleurs qui existe dans la langue anglaise, quoiqu'il pèche par l'unité de plan; | une *traduction* aussi en vers blancs *de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère*, 1791, 2 vol. in-4°, et 1803, 4 vol. in-8°, moins poétique que celle de Pope, mais beaucoup plus fidèle; | des *hymnes* et quelques *poèmes* de peu d'étendue. Cowper est après Milton le poète qui a le mieux écrit en vers blancs. Hayley, son ami, a publié sa *Vie* en 1806, 4 vol. in-8°, avec quelques ouvrages posthumes. On a donné en 1802 et 1817 deux éditions des *œuvres* de Cowper, en 10 vol. in-12, contenant ses *poésies*, 3 vol.; son *Homère*, 4 vol.; et ses *lettres*, 3 vol Ses poésies sont fort estimées. On les réimprime souvent.

* COXE (révérend William), né à Londres en 1747, mort en 1828, était fils d'un médecin, et embrassa, en 1772, l'état ecclésiastique. Après avoir obtenu la cure de Denham, dans le Middlesex, il la quitta pour faire l'éducation du marquis de Blandford, depuis duc de Marlborough. Il accompagna plus tard dans leurs voyages le comte de Pembroke, M. Whitebread, M. Portman et lord Cornwallis. Coxe fut ensuite vicaire successivement dans plusieurs endroits, obtint, en 1801, le rectorat de Mourlun, puis fut appelé au canonicat de Salisbury et à l'archidiaconat du Wiltshire. Il était membre de la

société royale de Londres, de la société économique de Saint-Pétersbourg, et de la société royale de Copenhague. Ses ouvrages sont estimés par ses compatriotes; les principaux sont : | *Précis des découvertes russes entre l'Asie et l'Amérique*, 1780, in-4°; | *Description des prisons et des hôpitaux de Russie, de Suède et de Danemarck*, 1781, in-8°; | *Voyage en Pologne, en Russie, en Danemarck et en Suède*, 1784, 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-8°, 1784-1792, 5e édition. Cet ouvrage a été traduit par M. Mallet de Genève, avec *notes, cartes géographiques et portraits*, Genève, 1786, 4 vol. in-8°. | *Examen comparatif des découvertes faites par les Russes avec celles qui ont été faites par les capitaines Cook et Clarke*, 1787, in-4°; | *Voyage en Suisse*, 1789, 3 vol. in-8°; cet ouvrage qui a eu un succès européen, avait d'abord paru sous le titre d'*Esquisses de la situation naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8°; il a été traduit en français, par M. Ramond, 1789, 3 vol. in-8°; | *Anecdotes biographiques sur Handel et Smith*; | *Fables de Gay*, avec des *notes* et une *vie de l'auteur*, 1796, in-8°; | *Mémoire sur la vie et l'administration de sir Robert Walpole, comte d'Oxford*, 1798, 3 vol. in-8°; | *Mémoires de lord Horace Walpole*, 1802; | *Voyage historique dans le comté de Mont-Mouth*; | *Histoire de la maison d'Autriche, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort de Léopold II*, 1807, 3 vol. in-4°, traduit en français par M. Henri, 1811, 5 vol. in-8°; | *Histoire littéraire et œuvres choisies de Benjamin Stilling Fleet*, 1811, 3 vol. in-8°; | *Mémoires sur les rois d'Espagne de la Maison de Bourbon, depuis 1700 jusqu'à 1788*, 1813, 3 vol. in-4°; | *Mémoires de John Churchill*, duc de Marlborough, 3 vol. in-4°, 1807-1809, etc.

COXIS ou **COXCIE** (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers en 1592, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses tableaux sont fort recherchés et difficiles à trouver.

COYER (l'abbé Gabriel-François), né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, l'an 1707, se fit jésuite et ne tarda pas à rentrer dans le monde, se rendit à Paris vers 1751, chercha pour subsister des ressources dans sa plume, et y mourut le 20 juillet 1782. On a de lui : | *Bagatelles morales*, qui ont eu pendant quelque temps un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles : l'ironie, qui est la figure favorable de l'auteur, y règne jusqu'à la satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très improprement appelées *morales*. | *La noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit-on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçans distingués; | *De la prédication*, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des *bagatelles* futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. | *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des *bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire, pleine d'assertions et de maximes hasardées : | *Voyage de l'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en français léger qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère, ce qui fit dire à l'abbé Voisenon : « Il a » voyagé, il est revenu, et ferait bien de » repartir. » | *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient *nouvelles*, puisque c'est le *Londres* de M. Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologisme et d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages.

COYPEL (Noel), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine COYPEL, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut en 1707. Ses principaux ou-

Digitized by Google

vrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier.

COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris, en 1661, avec des dispositions très heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur de tableaux et dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, et anoblir l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, voulut être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. Coypel entendait supérieurement le poétique de son art. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722.

COYPEL (Noel-Nicolas), frère du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il aurait peut-être surpassé ses frères par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté le 14 décembre 1735, à 43 ans, d'un coup qu'il s'était donné à la tête.

COYPEL (Charles-Antoine), mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortait. Les places de premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivait d'ailleurs très bien. Outre divers *discours académiques*, qu'on trouve dans le Mercure de France, 1752, il avait composé plusieurs *pièces de théâtre;* mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques universellement applaudis pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche.

COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, travailla à différens bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Egalement gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talens supérieurs, le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer.

* COZE (Pierre), doyen et professeur de la faculté de médecine de Strasbourg, né en 1754, à Ambleteuse (Pas-de-Calais), mort, en 1821, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, prit ses premières leçons sur les diverses branches de l'art de guérir, chez un de ses parens, chirurgien-major, à l'hôpital civil et militaire de Boulogne-sur-mer. Nommé avant l'âge de vingt-cinq ans, chirurgien major d'un régiment de cavalerie légère, il se fit recevoir peu de temps après docteur en médecine. Au commencement de la révolution, Coze fut employé à l'armée des Alpes, servit dans les hôpitaux de Lyon et de Metz, et obtint le titre de médecin en chef de l'armée de Sambre et Meuse. Lors de la réorganisation des écoles de médecine (*voyez* CHAUSSIER), il fut appelé à celle de Strasbourg, en qualité de professeur de clinique interne. On a de lui des *Mémoires* imprimés dans divers recueils scientifiques. Les principaux sont : | *La Topographie et les constitutions médicales de la Gascogne, de l'Alsace, de Lyon,* etc.; | *Sur les effets du froid en* 1789; | *Sur la température des eaux courantes de Strasbourg;* | *Recherches sur la splénite, sur l'usage des viandes provenant de bœufs attaqués du typhus,* etc. Les *Mémoires de la société royale d'Arras,* année 1823, renferment son éloge.

* COZZA (Laurent), cardinal, né à Bolsena près de Montefiascone en 1654, et mort le 18 janvier 1729, entra de bonne heure chez les frères mineurs observantins à Orviète, et devint général de son ordre. Il jouit d'un grand crédit auprès des papes sous le pontificat desquels il vécut. Benoît XIII lui conféra la pourpre en 1726. Cozza eut une grande part à la

réunion du patriarche grec d'Alexandrie avec l'église romaine. Benoît XIII voulut assister aux obsèques du cardinal. On a de ce prélat : | *Vindiciæ areopagiticæ*, 2 vol.; | *Commentaria historico-dogmatica ad librum* de hæresibus *sancti Augustini*. | *Dubia selecta de confessario sollicitante*. | *Historico-polemica schismatis græcorum*, 4 vol. | *De jejunio tractatus dogmatico-moralis*.

COZZANDO (LÉONARD), moine du 17[e] siècle, né dans un bourg du Bressan, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir : *De magisterio antiquorum philosophorum*. | D'un traité de *Plagio*. | D'un autre intitulé *Epicurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition et des remarques très sensées.

CRABBE (PIERRE), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1554, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des conciles*, Cologne, 2 vol. in-folio. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du 17[e] siècle a su séparer des véritables.

CRACUS, duc de Pologne, vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps (*voyez* TOMBES dans le *Dict. géog.*) Ces anciennes annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRAIG (NICOLAS), *Gragius*, né vers l'an 1549 à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague en 1576. Il se maria 2 ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfans qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très estimé *sur la république des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1595, réimprimé à Leyde, 1670, in-8°; et les *Annales de Danemarck* en six livres, depuis la mort de Frédéric I[er], jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

CRAIG (THOMAS), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; et d'un autre, *du droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-folio.

CRAIG (JEAN), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica*. Jean-Daniel Taitius en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1755, in-4°. Elle est ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et par le moyen des calculs algébriques il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenait cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houteville a réfuté ces rêveries, dans sa *Religion chrétienne prouvée par les faits*. « Pourquoi, dit un » auteur moderne, l'histoire de Jules-César, par exemple, serait-elle aujourd'hui » moins croyable ou moins crue que du » temps de Henri IV ou de Louis XI ? Au » contraire, la critique devenue plus » éclairée et plus sûre, n'a-t-elle pas rendu » cette histoire plus incontestable? La religion chrétienne est mieux démontrée » par sa durée même, par sa persévérance, ses triomphes étonnans et multipliés, qu'elle ne l'était dans les premiers siècles. Si (comme nous n'en » pouvons douter) elle sort encore glorieuse de la crise actuelle, les faits qui » l'ont établie recevront un nouveau degré de certitude. »

CRAMAIL ou CARMAIN (ADRIEN de MONTLUC, comte de), petit-fils du maréchal de Montluc, fut maréchal de camp, gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du

Digitized by Google

roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de Mme du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille après la journée des dupes en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois depuis. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, recueil de quolibets assez plats, et les *Pensées du solitaire*.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg dans le canton de Zurich en 1673, se rendit très habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première ville en 1702. Ses principaux ouvrages sont : | *Exercitationes de arâ exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°; | *Theologia Israelis*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, naquit à Elcan en 1678. Il fut professeur d'hébreu à Zurich après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut en 1737. On a de lui : | un grand nombre de *thèses théologiques* en latin; | plusieurs *dissertations* latines; | neuf *harangues*, et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédait la science des médailles. Il mourut à la Haye en 1715. On a de lui : | *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores gallos*, Berlin, 1694, in-folio. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours: *Si un Allemand pouvait être bel esprit?* « Peut-être, cependant, dit un auteur fort » sensé, cette question est-elle honorable » aux Allemands, et ne devait pas être » réfutée. Car est-il bien vrai qu'il y a une » idée de mérite réel attachée à ce qu'on » appelle *bel esprit?* Il paraît au reste » qu'aujourd'hui la question de Bouhours » n'a plus lieu, et que l'Allemagne abonde » en *beaux esprits*. Mais le *bon esprit* y » devient proportionnellement rare. » | *Puffendorfii introductio ad historiam præcipuorum regnorum et statuum modernorum in Europâ*. Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette traduction n'est pas d'une latinité bien pure; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original qu'il aurait dû redresser dans des notes.

CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent : | une *Introduction à la théorie des lignes courbes algébriques*, Genève, 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. | L'*édition* des *OEuvres de Jacques et Jean Bernoulli*, en 6 vol. in-4°, en 1743. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernoulli.

* CRAMER (Jean-André), littérateur et poète allemand, ministre luthérien, né à Josephstadt en Saxe, en 1723, fut professeur de théologie à Copenhague, puis à Kiel où il fut chancelier de l'université, et mourut le 12 juin 1788. Il a traduit en allemand les *Homélies de saint Jean-Chrysostôme*, avec des *notes* et l'*Histoire universelle de Bossuet*, à laquelle il a ajouté une continuation. On a encore de lui 22 volumes de *sermons*; les *Psaumes de David*, avec *notes*, 4 vol. in-8°; le *Spectateur du Nord*, 3 vol. in-8°; et des *poésies*, 3 vol. in-8°. Les Allemands le comptent parmi leurs premiers poètes lyriques; mais il a été vivement attaqué par plusieurs critiques, entr'autres par Lessing.

* CRAMER (Charles-Frédéric), fils du précédent, né vers 1750, à Kiel, se distingua d'abord comme professeur de philosophie et de langue grecque à l'université de cette ville, puis comme professeur de littérature ancienne à Copenhague. Les circonstances politiques l'ayant déterminé à quitter le Danemarck, vers 1792, il vint à Paris, où il se voua à la littérature, et y établit une imprimerie qu'il fut forcé d'abandonner peu de temps avant sa mort arrivée dans les premières années du 19e siècle. Ses principaux ouvrages sont : | les *Traductions* allemandes d'*Atala*, et des *Monumens scythiques dans la Palestine*, Kiel, 1777, in-8°; | Cramer a traduit de l'allemand en français le roman de *Claire Duplessis et Clairant*, ou *Histoire de deux amans émigrés*, 1796-1797, 2 vol. in-8°; | *Le comte de Donamar*, (avec M. Monvel fils), 1798, 4 vol. in-8°. C'était le commencement de la *Bibliothèque germanique*, collection qui n'a pas été continuée. | *La bataille d'Hermann*, de Klop-

Digitized by Google

stock, 1798 et 1805, grand in-8°; | *Voyage en Espagne* de Chr. Fischer, 1801, 2 vol. in-8°; | *Anecdotes sur W. G. Mozart*, 1801, in-8°; | *Jeanne d'Arc*, tragédie de Schiller, 1802, in-8°; | *Manuel de littérature classique ancienne*, par Eschenburg, 1802, 2 vol. in-8°, avec des additions fautives; | *Description de Valence*, ou *Tableau de cette province, de ses habitans, de leurs mœurs, par Chr. Fischer*, 1804, in-8°; | *Nouveau dictionnaire portatif français-allemand et allemand-français*, 1805, 2 vol. in-16, estimé; | Cramer avait conçu le plan d'une *Encyclopédie portative de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la géographie et de la statistique de treize nations anciennes et modernes*, qu'il n'a pu exécuter. Enfin il publia le *Magasin musical*, ouvrage périodique qui a paru de 1783 à 1789.

* **CRAMER** (Guillaume), habile violoniste et compositeur allemand, né à Manheim vers 1730, fut regardé comme le premier violon de son temps en Allemagne. Il passa à Londres en 1770, où il devint successivement musicien de la chambre, solo de la chapelle royale, et enfin directeur de l'orchestre de l'opéra. On lui doit un grand nombre de *sonates, duo, trio* et *concerto* très estimés pour le violon et le piano. Il est mort à Londres en 1815.

CRAMMER ou **CRANMER** (Thomas), né, l'an 1489, à Oslacton dans le comté de Nottingham, d'une famille originaire de Normandie, professa pendant quelque temps avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais nécessaire à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis long-temps le ministre des passions de Henri, il fait déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, approuve son mariage avec Anne de Boulen, et ne rougit point d'accompagner cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. Son exemple fit plus de schismatiques que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie de Henri. Crammer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyait pas qu'il périrait aussi un jour sur un échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan, que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel » homme, suivant Bossuet, qu'un évêque » qui était en même temps luthérien, » marié en secret, sacré archevêque sui» vant le pontifical romain, soumis au » pape dont il détestait la puissance, di» sant la messe qu'il ne croyait pas, et don» nant pouvoir de la dire! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille*, tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien! La faiblesse de Crammer égalait ses fureurs et son incontinence. « Il se fit catholique, dit un écri» vain judicieux, pour avoir la vie; et » mourut protestant pour se venger de » ceux qui la lui avaient refusée. » Il est faux qu'avant de s'élancer dans le bûcher, il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration. Il était enchaîné et lié au bûcher, et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : | la *Tradition nécessaire du chrétien*; | *Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ* (en latin), Embden, 1557, in-8°, et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étaient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Étienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à

Digitized by Google

Paris en 1669. Le *catalogue de ses éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

* CRANER (FRANÇOIS-RÉGIS), jésuite, né à Lucerne en 1728, devint, après la suppression de son ordre, professeur de littérature ancienne au gymnase de cette ville, où il est resté pendant plus de 30 ans et dans laquelle il est mort en 1806. On a de lui une *traduction* allemande de l'*Enéide*, 1783; plusieurs *drames* tirés de l'histoire suisse, et un *ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse*.

CRANTOR philosophe et poète grec, natif de Soles en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta; Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale, *Melius Chrysippo et Crantore*; mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (*voyez* ce mot), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus; entre autres un livre *de la Consolation*, qu'on estimait beaucoup; quelques critiques prétendent qu'il était intitulé *du Deuil*, se fondant sur un passage de Diogène Laërce, qui dit: « On admire principalement son » livre du Deuil; » Cicéron dit aussi *Legimus omnes Crantoris, veteris academici, De luctu*. Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Il florissait vers l'an 315 avant Jésus-Christ.

CRANTZ. *Voyez* KRANTZ.

CRAON (PIERRE de), seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé s'attacha à Louis d'Anjou, qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en France pour chercher de l'argent et du secours; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berry menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié; il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant: « Vous avez fait deux fautes » dans la même journée; la première d'a» voir attaqué le connétable, et la seconde » de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avait obtenu du roi Charles VI, qu'on donnerait des confesseurs aux criminels qui allaient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grâce quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, et s'y montra hardiment; tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. On ignore quand il mourut.

CRAPONE (ADAM de), gentilhomme provençal, né en 1519 à Salon, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France: projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs à l'âge de 40 ans, en 1559.

CRAS (HENRI-CONSTANTIN), jurisconsulte hollandais, né le 4 janvier 1739, à Wageningen, dans la province de Gueldre, fit ses cours de droit à l'université de Leyde, et s'appliqua particulièrement à l'étude du droit naturel et *du droit public*. Il reçut le grade de docteur en droit, le 13 octobre 1769, en soutenant une thèse intitulée: *Dissertatio quâ specimen jurisprudentiæ ciceronianæ exhibetur sive Ciceronem pro A. Cæcinâ causam dixisse ostenditur*, dans laquelle l'auteur s'est attaché à prouver que Cicéron était très versé dans la jurisprudence civile de son pays, et que dans son oraison, il avait défendu une juste cause, ce qui avait été révoqué en doute par quelques légistes. Cras donna des leçons particulières de philosophie et de jurisprudence à Leyde, jusqu'en 1771, époque à laquelle il fut appelé à la chaire du droit romain et moderne, de l'athénée d'Amsterdam. L'érudition du professeur, et plus encore son

Digitized by Google

talent d'enseigner, attirèrent à ses leçons un grand nombre de jeunes gens. Le magistrat d'Amsterdam témoin de ses succès, lui conféra, en 1785, la chaire de professeur de droit public, avec l'autorisation de conserver celle de droit civil. Dans le courant de la même année, il fut aussi nommé conservateur de la bibliothèque publique de la ville. Trois années après (1788), les curateurs de l'académie d'Utrecht lui offrirent la chaire de droit de leur université; mais il préféra rester à Amsterdam, dont les magistrats, augmentèrent considérablement par reconnaissance, ses appointemens. Il fut néanmoins privé de sa chaire, peu de temps après la révolution du 12 janvier 1798, par un décret de la nouvelle municipalité d'Amsterdam, qui fut confirmé par le directoire batave. Mais le 12 juin de la même année, une secousse nouvelle ayant reporté au pouvoir les hommes modérés, la nouvelle administration s'empressa de le rétablir dans ses fonctions. Il fut aussi nommé membre d'une commission de douze jurisconsultes, chargés de rédiger le projet d'un nouveau code civil et criminel. Cras fut depuis membre de l'institut royal de Hollande, et, après la restauration, chevalier de l'ordre du lion belgique. Il est mort à Amsterdam, le 5 avril 1820, dans sa 82[e] année. On a de lui : | *Discours sur l'excellence de la politique, et de son rapport avec la morale et l'histoire*, publié dans le *Magazyn van Smaak*; | trois *Discours sur le sens moral*, publiés dans le même ouvrage périodique; | *Disputatio de hominum æquitate, ac juribus officiis quæque indè oriuntur*; mémoire couronné par la société Teylérienne de Harlem, en 1792; | *Considérations et scrupules sur le serment, tel qu'il a été prescrit par les représentans provisoires du peuple de la Hollande, dans leur publication du* 9 *mars* 1795 *(en hollandais et anonyme)*; | *Examen du projet de rétablissement des finances de la république, et de la question de savoir si le papier-monnaie peut subsister dans un état, et particulièrement en Hollande*, Amsterdam, 1795, in-8°, (en hollandais et anonyme); | *Avis sur la question : une constitution doit-elle précéder la Convention nationale, ou une Convention nationale doit-elle précéder la constitution?* 1795, in-8°, (en hollandais et anonyme); | *Laudatio Hugonis Grotii*, Amsterdam, 1796, in-8°; | *Analyse détaillée de l'ouvrage intitulé : Examen raisonné du système de morale des philosophes les plus célèbres, depuis Aristote jusqu'à Kant, par Chrétien Garve*, traduit de l'allemand. Cras a encore publié quelques morceaux dans divers recueils périodiques.

CRASSET (Jean), jésuite, né à Dieppe le 3 janvier 1618, mort en 1692, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1683, ouvrage solide et plein d'onction, souvent réimprimé. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., en 2 vol. in-4°, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très long détail; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du Père Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les oracles des sibylles*, Paris, 1678 ; elle fut attaquée par Jean de Marck, protestant. Le Père Crasset fit réimprimer sa Dissertation en 1684, in-8°, et y joignit une réponse à la critique de J. de Marc. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, et le seraient encore sans l'indifférence de ce siècle à l'égard de tout ce qui tient à la religion.

CRASSO (Jules-Paul), médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres, que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *traduction* latine des ouvrages d'*Aretæus* et de plusieurs autres anciens médecins grecs, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

CRASSO (Laurent), italien, est auteur | des *Eloges des hommes de lettres de Venise*, en 2 vol in-4°, ouvrage publié en 1666, devenu rare et recherché, quoique peu estimé; car il fourmille de fautes. Crasso a aussi composé des *Héroïdes*, 1655, in-12, dans le genre de celles d'Ovide, parmi lesquelles on en cite une d'*Adam à Eve*; il a laissé en outre | *Eloge des littérateurs*, Venise, 1656, 2 vol. in-4° ; | *Histoire des poètes grecs*, etc., Naples, 1678, in-fol.

CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe à Paris, mort en 1616, se fit connaître des savans par une *logique* et une *physique* bonne pour son temps, et des badauds parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS (Publius-Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille de

Crassus qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J.-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus, mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces qui étaient à la solde d'Aristonicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées, ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus-Licinius), de la même famille que le précédent, commerça d'abord en esclaves. Il ne possédait alors que 300 talens environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7,700 talens. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Sylla et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché pendant huit mois dans une caverne. Dès qu'il put reparaître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça une espèce de triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le *Sancta sanctorum*, où les profanes n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poudre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilége avarice ne tarda pas d'être punie: ayant entrepris la guerre contre les Parthes, il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut totalement défaite par Suréna, leur général. Vingt mille romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots: *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* « C'est une chose très digne de remarque, » dit M. Rollin, ou plutôt son continuateur, que le triste sort des deux généraux romains, qui les premiers avaient » violé le respect dû au temple de Jérusalem. Pompée, depuis qu'il eût osé » porter ses regards téméraires dans un » lieu redoutable, où jamais aucun profane n'était entré, ne réussit en rien, » et termina enfin malheureusement une » vie jusque-là remplie de gloire et de » triomphes. Crassus, encore plus criminel, fut puni plus promptement et périt » dans l'année même. » On peut voir, relativement à cette réflexion, l'*Histoire des sacriléges* par Henri Spelman.

* CRASTONI ou CRESTONI (Jean), religieux de l'ordre des carmes, et helléniste du 15e siècle, né à Plaisance (ce qui le fait désigner quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*), est auteur du premier *Dictionnaire grec-latin* qui ait paru; les éditions en sont très-rares. La première, sans date, doit, d'après des conjectures assez vraisemblables, avoir été imprimée à Milan vers 1478; la seconde est de Vicence 1483, et la troisième parut à Modène en 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce *Lexique* un abrégé dont la première édition, sans date, paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4°. On connaît encore de Crastoni une *Traduction latine* du Psautier, et une autre de la Grammaire grecque de Constantin Lascaris: la première imprimée à Milan, 1481, in-fol.; la deuxième, ibid., 1480, Vicence, 1489, in-4°.

CRATERUS, favori d'Alexandre le Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, athénien, qui avait recueilli les *décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujéti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie: que ce travail de-

Digitized by Google

mande un greffier, et non un homme de guerre. Les savans regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie ; et pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfans, s'ils étaient insensés, c'est-à-dire, s'ils négligeaient la philosophie ; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant. « Il faut donner à un cuisinier dix » mines, à un médecin une drachme, à » un flatteur cinq talens, de la fumée à » un homme à conseils, un talent à une » courtisane, et trois oboles à un philosophe. » Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie : « A apprendre, » répondait-il, à se contenter de légumes, » et à vivre sans soins et sans inquiétude : » bien entendu que la vanité tiendrait lieu du reste. Habillé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. « Pourquoi cela, lui répondit » Cratès, un autre Alexandre la détruirait de nouveau. Le mépris de la gloire (*ce n'était* point de celle qu'il tirait de sa crasse), » l'amour de la pauvreté me » tiennent lieu de patrie : ce sont des » biens que la fortune ne me ravira jamais. » Ce philosophe avait épousé la fameuse Hyparchie, qui avait conçu pour lui la plus violente passion, et il avait fait, dit-on, ce qu'il avait pu pour la détourner de ce mariage, en lui représentant sa pauvreté et son âge avancé. Il en eut deux filles qu'il maria à deux de ses disciples, et les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles : essai bien digne de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *lettres* de lui dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date, livre rare.

CRATÈS, philosophe, académicien d'Athènes et disciple de Polémon auquel il succéda dans son école vers l'an 275 avant J.-C. Cratès eut pour disciples Arcésilaüs, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. *Voyez* POLÉMON.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athènes par ses *comédies*, et mourut à 95 ans vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les *fragmens* qui nous restent sont trop peu de chose, pour décider s'il méritait cet éloge. On lui attribue l'invention du *drame* satirique ; il l'a du moins introduit le premier à Athènes dans les *Dionysiaques*.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier et justifia la divinité

CRATON ou de CRAFFTHEIM (JEAN), né à Breslau en 1519, médecin des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8°, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'était un homme de bonne mine, et il ressemblait parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusait d'avoir l'humeur chagrine et d'être trop attaché à l'argent.

* CRAUFURD (QUINTIN), riche écossais, né le 22 septembre 1743, se fixa à

Digitized by Google

Paris où il passa la plus grande partie de sa vie, et y mourut le 25 novembre 1819. Il cultiva avec succès la littérature française, et avait formé une collection magnifique de portraits de tous les hommes célèbres de France. On doit à Craufurd plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *Esquisse de l'histoire, de la religion, des sciences et mœurs des Indiens, avec un exposé très court de l'état politique actuel des puissances de l'Inde*, Londres, 1791, 2 vol. in-8°, en anglais, traduit en français la même année par le comte de Montesquiou ; | L'*Histoire de la Bastille avec un appendice contenant une discussion sur le prisonnier au masque de fer*, traduit de l'anglais par le même, 1798, in-8° ; | *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère, compatriote de l'auteur*, Paris, 1803, 2 vol. in-4°, tirés seulement à cent exemplaires pour donner à ses amis ; 2e édition, 1815, 3 vol. in-8°, vendue pour un acte de bienfaisance ; 3e édition, 1818, 3 vol. in-8°. Ces essais sont dirigés dans les principes d'un goût assez pur, et particulièrement d'après les *Siècles littéraires* de l'abbé Sabbathier de Castres. M. Gallas en avait retouché la 2e édition. | *Essai historique sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne depuis* 1710 *jusqu'à la mort de la reine Anne en* 1714, *suivi de notices historiques sur plusieurs personnages d'Angleterre célèbres dans les affaires et dans les lettres*, Paris. 1808, in-4° ; | *Mélanges d'Histoire et de littérature tirés d'un portefeuille*, 1809, in-4°, faisant suite aux *Essais sur la littérature* du même auteur, 2e édition, Paris, 1817, in-8°. On trouve dans ce volume les *Mémoires de madame de Hausset*, femme-de-chambre de la marquise de Pompadour, réimprimés séparément in-8° ; | *Sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, en anglais, Londres, 1817, in-12 ; | *Notices sur mesdames de La Vallière, de Montespan, de Fontange et de Maintenon*, Paris, 1818, in-8° ; | *Notice sur Marie Stuart, reine d'Ecosse, et sur Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1819, in-8°.

*CRAWFORD (ADAIR), médecin et chimiste anglais, né en 1749, et mort à Lymington en 1795, fut médecin de l'hôpital Saint-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la société royale de Londres, de la société philosophique de Dublin, et de celle de Philadelphie. Le plus important de ses écrits est intitulé *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8° ; cet ouvrage a eu plusieurs éditions et a fait la réputation de l'auteur ; la doctrine qu'il y développe sur la chaleur animale et sur l'inflammation des corps combustibles a été en butte à de vives contradictions de la part de plusieurs savans, entr'autres de Georges Caday-Morgan qui lui répondit par des *Observations et expériences sur la lumière des corps en état de combustion*, insérées dans le *Recueil des Transactions philosophiques*, vol. 7, 1re partie, page 190 ; elles ont été traduites avec l'ouvrage de Crawford, en allemand par Crell, et en italien par Vassalli.

CRAYER (GASPARD), peintre d'Anvers, né en 1582, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. Crayer peignit le *Martyre de saint Blaise*, son dernier tableau, à 86 ans.

CRÉBILLON (PROSPER JOLYOT de), né à Dijon en 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat. Mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, indigné contre lui, le déshérita ; étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans ses droits ; mais il lui laissa très peu de chose. En 1731, il eut une place à l'académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et il mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de *tragédies*. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poètes mo-

Digitized by Google

dernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple il eût moins employé ces déguisemens, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pièces, *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : | *Eh! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étaient des soleils auprès de ceux-ci.* Ce qui indisposait le mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. Outre ses *tragédies*, on a de lui quelques *pièces de vers*. Le ton boursoufflé y domine; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV, bienfaiteur de Crébillon et pendant sa vie et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de le Moine dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique pourquoi il avait adopté le genre terrible? « Je n'avais point à » choisir, répondit-il : Corneille avait » pris le ciel, Racine la terre, il ne me » restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté » à corps perdu. » Ses *OEuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4°, en 3 et 2 vol. in-12 et in-8°. La plus belle *édition* est celle de M. Renouard, 1818, 2 vol. in-8°. *Voyez* CORNEILLE, RACINE.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précédent, naquit à Paris le 12 février 1707, et y est mort en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux; le fils brilla par les grâces et la légèreté de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'il *n'avait que la mousse de l'esprit de son père*. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : | les *Lettres de la marquise de ** au comte de*** 1732, 2 vol. in-12; | *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses; | les *Egaremens du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à la vertu; | *Le Sopha, conte moral* ou plutôt *anti-moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans; | *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement? On les achète d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent; | les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. Ses *OEuvres* ont été publiées en 7 vol. in-12, Maëstricht, 1776.

CREDI (Lorenzo SCIARPELLONI, surnommé di), célèbre peintre de Florence, né en 1453, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci.

CREECH (Thomas), né à Blanford en Angleterre en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et ne vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie et occasiona sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin de 1700. On a de lui plusieurs *traductions* : | celle de *Lucrèce*, en vers anglais, et en prose avec des notes. Cette dernière est préférable à l'autre; elle fut imprimée à Oxford en 1685. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui

Digitized by Google

a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide comme à Lucrèce lui-même. | La *version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Ovide*, de *Juvénal*; | une *édition* de *Lucrèce*, estimée des savans, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8°; enfin | la traduction de *l'Astronomica* de Manilius.

CRELLIUS (Jean), né en 1590 dans un village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentimens de Socin, il alla en Pologne et s'établit à Cracovie, où les unitaires avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et il y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16, solidement réfuté par le père Pétau, qui l'appelle *ferreum os*, et ses raisonnemens *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance et une parade qui imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Ecriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes. *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ; sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur... quod si quis aliquem Scripturæ locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit* (L. 5, Hist. Eccl. c. 28). Prudence, dans son *Apothéose*, fait la même observation :

Fidem minutis dissecant ambagibus,
Ut quisque lingua est nequior.
Solvunt ligantque quæstionum vincula,
Per syllogismos plectiles.

| Des *Commentaires* sur une partie du nouveau Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentimens des Pères, à l'autorité de l'Eglise et de la tradition. | Quelques *écrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme. | Une *Réponse* à Grotius qui avait écrit contre Fauste Socin, un livre *de la satisfaction de Jésus-Christ*; réponse que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinianisme. *Voyez* SOCIN Lélie et Fauste.

CRELLIUS, ministre luthérien, mort à Isleb, en 1679, a écrit contre les catholiques et les calvinistes. — Un autre CRELLIUS, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592 pour avoir voulu introduire le calvinisme dans ce pays-là.

* CRÉMIEU (Mardochée), rabbin du culte israélite, né à Carpentras, en 1749, mort à Aix, le 22 mai 1825, a composé deux ouvrages, ayant pour titre *Maumar* et *Dibré Mourdekai* (discours et paroles de Mardochée), imprimés à Livourne. Il a laissé en *Manuscrit* quelque ouvrage, et entre autres, des notes *sur le Talmud*.

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait des talens obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il était né à Cento dans le Modénois en 1550, et mourut à Padoue de la peste en 1631, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°; | *Il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12; | *De physico auditu*, 1596, in-fol.; | *De calido innato*, 1626, in-4°; | *De sensibus et facultate appetitivâ*, 1644, in-4°; | et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption et mortelle, ainsi que l'âme des brutes, au cas, disait-il pour se sauver par cette restriction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. *Voyez* POMPONACE, et OREGIUS.

CRENIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : | *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé *De philologiâ, studiis liberalis doctrinæ*; le second : *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : | *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12. | *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8°; | *De furibus librariis*, Leyde, 1705; | *Fasciculi dissertationum philologico-historicarum*, 5 vol. in-12; | *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12; | *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. *Voyez* SAUBERT.

Digitized by Google

CRÉPIN et CRÉPINIEN (saints), *Voyez* CRESPIN.

CRÉQUI de BLANCHEFORT et de CANAPLES (CHARLES de), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Buffarola sur les bords du Tesin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer ses lunettes. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII, en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Son vrai nom était BLANCHEFORT; mais son père ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille, qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Sa *Vie* a été écrite par Nicolas Charrier, Grenoble, 1683, in-12.

CRÉQUI (FRANÇOIS BONNE de) maréchal de France en 1668, après divers succès, fut entièrement défait par le duc Charles IV de Lorraine en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. Echappé à peine lui quatrième, il court se jeter dans Trèves, où il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut regardé par » les Trévirois, comme la punition de la » manière cruelle dont le pays et la capitale surtout avaient été traités par les » Français, qui voulaient faire un désert » de cette frontière comme du Palatinat; » les églises et les monastères furent livrés aux flammes. Un de leurs généraux, après avoir multiplié ces exploits, périt par la chute de son cheval, » qui se cabrant se jeta en bas d'un pont, » au moment que, la torche en main, il » allait mettre le feu à Sainte-Marie-des-Martyrs. On célèbre tous les ans l'expulsion des Français, par une procession générale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, il alla brûler le point de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, en 1687. Il était général des galères depuis 1661.

CRESCENT, *Crescens*, philosophe cynique vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la persécution excitée contre eux, sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde *apologie;* le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la lâche satisfaction de réussir.

CRESCENTIA. *Voyez* HOESSIN.

CRESCENTIS ou CRESCENZI (PIERRE de), né en 1230 à Bologne, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares, à Louvain, 1474; Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gessner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. On en a une traduction française, Paris, 1486, in-folio. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château St.-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis : l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI (JEAN-MARIE), naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône en 1663. Ses talens pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même le style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze, mais il s'augmenta depuis. Ils s'appelèrent les *bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'an-

Digitized by Google

cien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillans, à ces clinquans que les Italiens avaient pris si long-temps pour de l'or. Crescimbeni mourut en 1728, à 64 ans, chanoine de Ste.-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie. Mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux qui sont tous en italien : | *Histoire de la poésie italienne*, fort estimée, et imprimée en 1738 à Venise en 6 vol. in-4°. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la vie des anciens poètes italiens, mais encore sur celle des anciens poètes provençaux, pères des italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. | La *Vie du cardinal de Tournon*, in-4°; | l'*Histoire de l'académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres arcadiens*, 1708, 5 vol. in-4°; | un *recueil de leurs poésies latines*, en 9 vol. in-8°; | *Recueil des poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°; | *Abrégé de la vie de la sainte Vierge*, en italien; | plusieurs *Vies* particulières, etc.

* CRESCINI (Remi), cardinal, naquit à Plaisance le 5 mai 1757, et entra de bonne heure dans la congrégation des bénédictins du Mont-Cassin; il professa pendant 15 ans la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre, fut chargé de la chaire du droit canonique à Parme, et la remplit avec distinction pendant 30 ans. Crescini devint ensuite vice-recteur de l'université de Parme, et était en même temps abbé du monastère de Saint-Jean l'Evangéliste, et directeur du collége des nobles. Léon XII le nomma évêque de Parme en 1826; Pie VIII le fit cardinal en 1829. Après avoir reçu la pourpre romaine, il s'en retournait à petites journées, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Montefiascone, où il mourut le 21 juillet 1830.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du 7ᵉ siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. On la trouve dans la *Bibliothèque du droit canon*, donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET (Pierre), religieux célestin né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : | *Summa catholicæ fidei*, Lyon, 1598, in-fol.; | *Le Jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°, et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un ouvrage intitulé : | *La haine réciproque de l'homme et du diable* : c'est un traité contre la magie dans lequel il y a des choses fort singulières qui marquent beaucoup de crédulité : mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits-forts. *Voyez* BODIN, BRUN (Le), BROWN, etc.

CRESPI (Joseph-Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1663, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroche, du Titien, de Paul Véronèse. Une imitation vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappans et variés, son dessin correct.

* CRESPIN et CRESPINIEN (saints), deux frères d'une famille distinguée, vinrent, selon les légendes, de Rome au milieu du 3ᵉ siècle avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques pour prêcher la foi dans les Gaules. Ils fixèrent leur demeure à Soissons. Le jour ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient à l'état de cordonnier afin de pourvoir à leur subsistance. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. L'empereur Maximilien-Hercule étant venu dans la Gaule-Belgique les fit arrêter et conduire devant Rictius Varus, préfet du prétoire, le plus implacable ennemi qu'eût alors le christianisme. Ils furent condamnés à perdre la tête l'an 287, après avoir souffert de cruelles tortures avec une constance admirable. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et honorés le 25 octobre. On bâtit à Soissons dans le 6ᵉ siècle une grande église sous leur invocation; et saint Eloi enrichit leur châsse de divers ornemens. Elle fut transportée à l'église de Notre-Dame de Paris sous le

Digitized by Google

règne de Louis XI, pendant l'horrible peste qui désola cette ville. Henri-Michel Buche, communément appelé le *bon Henri*, qui les avait pris pour modèle, les choisit pour patron de la pieuse association des frères cordonniers. *Voyez* BUCHE.

CRESPIN. *Voyez* CRISPIN.

* **CRESSOLLES** (LOUIS), jésuite, né à Tréguier, en 1568, mourut à Rome en 1634, fut un des hommes les plus érudits de son siècle. Après avoir professé les humanités et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre en France, il fut appelé à professer dans la Cité-Modèle, à Rome, où sa chaire devint célèbre. Il était en même temps secrétaire du général. Cressolles laissa d'importans ouvrages intitulés : | *Theatrum veterum Rhetorum*, Paris, 1620, in-8°; | *Mystagogus*, qui a pour objet la discipline des hommes sacrés, 2 vol. in-4°, Paris, 1629 et 1638; | *Anthologia sacra*, où il traite des vertus des hommes pieux, 2 vol. in-folio, 1632 et 1638; | un traité *De perfecta oratoris actione*, etc., 1620, in-4°; | *Traduction des Institutions catholiques* du père Cotton; | *Poésies latines*.

CRESSY (SERENUS), savant et pieux bénédictin anglais, a donné la *Vie de saint Julien, premier évêque du Mans*. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, et de quelques ouvrages de *piété* et de *controverse*.

CREST (La Bergère de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur, son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était selon elle une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout *au miracle!* Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La Bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimathias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égaremens, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRÉSUS. *Voyez* CRŒSUS.

CRETENET (JACQUES), chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie*, écrite par M. Orame. Sa congrégation a été peu répandue.

CRETIN (GUILLAUME DU BOIS, dit), chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire, historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mourut l'an 1525. Clément Marot l'appelle *le souverain poète français;* mais le poète souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques.

* **CRETTÉ DE PALLUEL** (FRANÇOIS), propriétaire cultivateur au Bourget près Paris, et membre de plusieurs sociétés d'agriculture, fut successivement député à l'assemblée Législative, administrateur du département de Paris, juge de paix à Pierrefite, et mourut le 29 novembre 1798. On lui doit l'invention de plusieurs instrumens d'agriculture d'une grande utilité, et plusieurs *mémoires* insérés dans le *recueil de la société d'agriculture de Paris*. Les procédés de cet habile agriculteur sont d'autant meilleurs à suivre qu'ils sont les résultats de son expérience. On a encore de lui : | *Mémoire sur le dessèchement des marais*, Paris, 1789, in-8°; | *Mémoire sur l'amélioration des biens communaux*, 1790, in-8°; | *Formulaire des propriétaires*, 1791, in-8°; | *Traité des prairies artificielles*, Paris, 1801, in-8°. Cet ouvrage extrait de ses mémoires fut rédigé et augmenté par ordre de la société d'agriculture.

* **CREUTZ** (GUSTAVE-PHILIPPE, comte de), diplomate et homme d'état suédois, né en 1726 dans la Finlande, fut d'abord nommé ministre de Suède à Madrid, et ensuite ambassadeur à Paris, où il se lia avec les littérateurs les plus distingués, notamment avec Marmontel et Grétry, et y conclut le 3 avril 1783, avec le célèbre Franklin, un traité d'amitié et de commerce entre la Suède et les Etats-Unis. Rappelé la même année, il fut placé à la tête des affaires étrangères, nommé sé-

Digitized by Google

nateur, chancelier à l'université d'Upsal et chevalier de l'ordre des Séraphins. Il a laissé en suédois un poème champêtre intitulé *Atys et Camille* et une *épître à Daphné*, dont on vante la pureté du style, la grâce et l'harmonie des vers. Un violent accès de goutte termina ses jours, en 1785. On trouve quelques lettres de Creutz dans le dernier volume des *OEuvres posthumes* de Marmontel qui dans ses *Mémoires* en a tracé le portrait.

CREUTZNACH (NICOLAS), professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du 15e siècle. On a de lui quatre livres de *Questions sur les sentences*, un recueil de *conférences*, et un *traité* sur la conception de la sainte Vierge.

* CREUZÉ-LATOUCHE (JACQUES-ANTOINE), né en 1749 à Châtelleraült, embrassa la carrière du barreau et fut d'abord avocat à Paris. Ses goûts s'accordant peu avec l'exercice de cette profession, il passa quelque temps à visiter la Suisse, puis acheta la charge de lieutenant de la sénéchaussée de Châtellerault. Il se déclara pour la révolution, en se rangeant toutefois parmi les modérés, dirigea les opérations de l'assemblée provinciale de Poitiers, et fut député à l'assemblée Constituante. Il fut appelé à la haute cour nationale, en 1791, et plus tard envoyé à la Convention, où il vota la détention de Louis XVI, avec son bannissement à la paix, et l'appel au peuple. Il fut un des opposans à la loi funeste du *maximum*. Creuzé-Latouche fut nommé, après le 9 thermidor, membre du comité de salut public, et fut un des onze qui présentèrent le projet de constitution de l'an 3. Il passa ensuite successivement au conseil des Anciens et à celui des Cinq-cents, fut nommé sénateur après le 18 brumaire, et mourut le 22 septembre 1800. On a de lui : | *De l'union de la vertu et de la science dans un jurisconsulte*, 1783, in-8°; | *Réflexions sur la vie champêtre*, dans le tome 4 des *Mémoires* de la société d'agriculture de la Seine; | *Description topographique du pays de Châtellerault*, avec une carte, 1798, in-8°; | enfin *De la tolérance philosophique et de l'intolérance religieuse*, Paris, 1777, in-8°, où se retrouvent les funestes maximes des prétendus philosophes du dix-huitième siècle.

CRÈVECOEUR (PHILIPPE de), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva, à la Bresle près de Lyon, en 1494. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. Ce dernier prince ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL (JACQUES), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1592 à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle dut le rétablissement des processions solennelles qu'elle avait coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public lui attira quelques affaires; mais ses talens et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui quelques *odes* et *poésies* latines et françaises, et plusieurs *Mémoires* intéressans.

CREVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna 8 volumes. Il publia ensuite divers autres ouvrages, jusqu'à sa mort arrivée en 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain était recommandable par ses vertus ; il formait ses disciples à la religion, comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, et de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposans dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des

impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivans : | *Titi Livii Patavini historiarum libri XXXV, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de *notes* savantes et laconiques, et d'une *préface* écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire. | La *Continuation de l'Histoire romaine de M. Rollin*, depuis le 9e volume jusqu'au 16e. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration parait mieux tissu; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivées de faits d'une manière plus aisée et plus naturelle; mais si le disciple est supérieur en ce point à son maitre, il est au dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élévation des pensées. | L'*Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4°, et 12 vol. in-12, 1749, et années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion : elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans son style, et surtout moins de latinisme. | *Histoire de l'université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches, mais l'auteur néglige son style : il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers; | *Observations sur l'esprit des lois*, in-12 : il y a de très bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies; | *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. Bassompierre, imprimeur de Liége, en a donné une nouvelle et belle édition, 1787, 2 vol. in-12.

CRICHTON. *Voyez* CRITON.

CRIGNON (PIERRE), né à Dieppe, vers la fin du 15e siècle, mort vers 1540, a laissé quelques *pièces de poésie française*, qui sont très rares. Il avait fait imprimer en 1531 les vers de Parmentier son ami qu'il avait accompagné dans son voyage aux Indes Orientales, où ce dernier mourut. On trouve des poésies de Crignon dans les Recueils de l'académie du *Puy de la conception de Rouen*, qui l'avait plusieurs fois couronné.

CRILLON (LOUIS DE BERTON DE), d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, surtout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siége de La Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout *le brave Crillon*, c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III, qui connaissait sa valeur le récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les belles apparences de la ligue, les motifs de religion, qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue : Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs de devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégans, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre, « Crillon est dedans et l'ennemi » dehors. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre : pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée ces dernières années. Mlle de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la *Vie* de ce héros, appelé de son temps l'*homme sans peur*, *le brave des*

Digitized by Google

braves. C'était un second chevalier Bayard, non par le caractère qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : *Où étais-tu Crillon ?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans les combats particuliers dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Montcontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvait se défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon : et » si l'on pouvait ajouter quelque foi à un » homme qui est rebelle à son roi et in» fidèle à sa religion, je te demanderais » ta parole de ne jamais porter les armes » que pour ton souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre ; mais au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre ; et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : « Jeune » homme, ne te joue jamais à sonder le » cœur d'un homme de bien. Par la mort ! » si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois » poignardé. » Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

* CRILLON-MAHON (Louis de BERTON des BALBES de QUIERS, duc de), de la famille du précédent, né en 1718, entra en 1731 dans la compagnie des mousquetaires, fit la campagne d'Italie de 1733, sous Villars, assista à la bataille de Parme en 1734, et se signala à la bataille de Fontenoy, où il fut fait brigadier, et à la prise de Namur, où il fut nommé maréchal-de camp. Il fit encore avec distinction la guerre de sept ans, et devint lieutenant général. Il assista à la bataille de Rocoux (1746), et eut un cheval tué sous lui à celle de Rosbach (1753). Il passa ensuite au service d'Espagne, y devint grand de la première classe, et commandant général des armées. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il s'empara en 1782 de l'île de Minorque, ce qui le fit surnommer *Mahon*, du nom de la capitale de cette île. Il fut ensuite commandant-général des royaumes de Valence et de Murcie, et ne voulut prendre aucune part dans la guerre déclarée par la France à l'Espagne ; mais il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Il est mort à Madrid en 1796, et a laissé des *mémoires militaires*, Paris 1791, in-8, qui présentent peu d'intérêt et ne sont guère qu'une ennuyeuse apologie de l'auteur. Sa *Vie* a été écrite par son frère, qui fait l'objet de l'article suivant.

CRILLON (Louis-Athanase BALBE-BERTON de), ancien agent-général du clergé de France ; conseiller d'état, abbé commandataire de Granselve, frère du précédent, mort à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans, s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, et la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les a combattues. On a de lui : | *De l'homme moral*, 1771, 1 vol. in-8°. Les maximes de vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : *Le besoin rassembla les premiers habitans de la terre*, erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance ; | *Mémoires philosophiques du baron de* **, 1777 et 1778,

Digitized by Google

2 vol. in-8° : ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces mémoires. Energie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte, dont on y dévoile les menées (*voyez le Journal hist. et littér.* 1er décembre 1777, p. 471; 15 décembre 1777, p. 559: 1er novembre 1778, p. 513). | *Vie de Crillon, suivie de notes historiques et critiques.* Cet ouvrage a été publié à Paris, 1825, 2 vol. in-8°, par les soins de M. Fortia d'Urban, qui l'a enrichi de notes très curieuses. Les vertus de l'abbé Crillon égalaient ses lumières. L'amour de la vérité et de la justice était le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme de caractère et d'une franchise antique, il retraçait des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. M. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueillaient les lauriers de la guerre,
Il consacrait sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisait la terre.
Et contre l'athéisme il défendait le ciel.

* CRILLON (BERTON de BALBE, duc de), fils de Crillon-Mahon, grand bailli d'épée de Beauvais et député de la noblesse de ce bailliage aux états généraux de 1789, passa un des premiers de son ordre dans la chambre du tiers-état, et forma chez lui une société qui fut le noyau du club appelé depuis *des feuillans* qui s'étaient séparés des *jacobins*. Le 12 novembre il appuya les sollicitations du roi et fit prononcer un décret d'indulgence en faveur du parlement de Rouen, qui avait cassé le décret qui le prorogeait. Il parla fréquemment sur l'organisation judiciaire et administrative, demanda les honneurs du Panthéon pour le jeune Desilles, tué à Nancy, vota l'envoi des forces et des commissaires civils à Avignon, pour y maintenir les droits du saint Siége, et proposa, lors de la fuite du roi, de confier l'autorité à un comité de cinq membres. Il servit à l'armée du Nord, sous Luckner en 1792; mais accusé de correspondre avec les émigrés, il la quitta bientôt après pour passer en Espagne. Crillon rentra en France en 1799, et y vécut paisiblement. Le roi le créa pair de France le 19 août 1815. Il est mort le 28 janvier 1820, dans sa 72e année.

CRINESIUS (CHRISTOPHE), né en Bohème l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut l'an 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition ; | une *Dispute sur la confusion des langues ;* | *Exercitationes hebraicæ ;* | *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4°; | *Lingua samaritica;* in-4°; | *Grammatica chaldaica*, in-4°; | *De auctoritate Verbi divini in hebraico Codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, etc., etc.

CRINITUS (PIERRE) enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquit de la réputation par son esprit et son savoir ; mais livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, et mourut épuisé de débauches vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours crapuleux et orduriers, lui jeta un verre d'eau à la physionomie ; mais cela n'est guère vraisemblable : des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, et au-dessous du médiocre malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des poètes latins*, Lyon, 1554, in-4°, qui commencent au plus ancien des poètes latins, Livius Andronicus, et finissent à Sidonius Apollinaris.

CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de Jésus-Christ et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

CRISPE (*Crispus Flavius Julius*), fils de l'empereur Constantin et de Minervine, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands ca-

Digitized by Google

pitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée.

CRISPIN ou CRESPIN (Jean) d'Arras, avocat au parlement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par Théodore de Bèze, son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages, qu'il donna au public. Vignon son gendre dirigea son imprimerie après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de lui un *Lexicon grec*, Genève, 1574, 1 vol. in-4°, et une *Histoire des prétendus martyrs de sa religion*, Genève, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps que Clement VIII pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont: | *De ethnicis philosophis cautè legendis*, ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganismo, et utile pour découvrir d'un côté les erreurs des philosophes, de l'autre la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-folio, à Rome, est devenu rare. | La *Vie de Sannazar*, Rome, 1585, et Naples, 1633, in-4°; ouvrage curieux et bien fait; | le *Plan de la ville de Gallipoli*.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Il fut le plus cruel de ses collègues. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur qui tourmenta ses concitoyens avait été disciple de Socrate, ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques (*voyez* COMMODE, NÉRON, etc.). Il avait composé des *élégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragmens.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Tégée en Arcadie. Il était l'aîné de deux autres frères avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrat, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer par ce combat la guerre qui durait depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur au milieu de la joie publique irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Tégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin, d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par Céc. Métellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables. *Voy.* HORACES.

CRITON, athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON ou plutôt CRICHTON (Jacques), écossais, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes; possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouait très bien des instrumens, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, il soutint des thèses publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel, n'est qu'une espèce

Digitized by Google

de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité à parler : surtout dans un enfant qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser par des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 22 ans, affaibli et épuisé pour avoir violé la marche de la nature et mis ses organes hors d'état de prolonger leurs opérations. Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait faite sa mémoire. *Voyez* BARATIER, CANDIAC, HEINECKEN, PIC.

CRITOPULE. *Voyez* MÉTROPHANE.

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'*Histoire des quakers*, 1695, in-8°, en latin, d'un style entortillé, mais assez exact pour les faits, traduite en anglais; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé *Homerus hebræus, sive Historia Hebræorum ab Homero*, 1704, in-8°. Il y prétend que l'*Odyssée* et l'*Iliade* ne sont qu'un récit de l'histoire sacrée. L'*Odyssée*, qu'il dit avoir précédé l'*Iliade* contre la remarque de Longin, comprend selon lui ce qui s'est passé avant Moïse, et l'*Iliade* est l'histoire de la prise de Jéricho et de la conquête de la Terre-Promise. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CROESUS, cinquième roi de Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C. partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartemens, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps : « N'appelons personne » heureux avant sa mort..... » Crœsus ne jouit pas long-temps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus, avec une armée de 420 mille hommes, dont 60 mille de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : « Soldat » ne porte point la main sur Crœsus... » Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avait eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité? Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect; et même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crœsus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. Voyez *Hérodote historien du peuple hébreu, sans le savoir*, p. 292, et *Histoire véritable des temps fabuleux*, tome 3, p. 566. Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus était un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. « Il avait, dit un » auteur, un grand fonds de douceur et » d'humanité, il était brave et généreux, » aimait les savans et les gens d'esprit, ce » qui marque qu'il n'en manquait pas lui-» même; mais son faible, comme celui de » tous les grands, était de faire grand cas » des richesses et de la magnificence; il » aimait à être flatté et admiré, et avait en » conséquence banni de sa cour la vérité » et la sincérité; car c'est le malheur de » tous les grands : ils sont environnés de » flatteurs, et leurs oreilles n'entendent » jamais une parole de vérité.

* **CROFT** (sir Herbert), né à Londres en 1751, se fit recevoir bachelier-ès-lois, et renonça ensuite à la jurisprudence pour entrer dans les ordres, mais ne jouit jamais d'aucun bénéfice. Il vint se fixer à Paris, où il se livra à l'étude de la littérature française, et y mourut en 1816. Il s'était d'abord fait connaître en Angleterre par quelques publications, entre autres par une édition des *OEuvres posthumes* de Chatterton. Plusieurs de ses ouvrages ont obtenu du succès; les plus remarquables sont : | *Avis d'un frère à ses sœurs*, 1775, in-12; | *Lettre écrite de l'Allemagne à la princesse royale d'Angleterre*, en allemand et en anglais, avec

Digitized by Google

un tableau des langues du Nord, Hambourg, 1797, in-4°. Croft avait fait un voyage dans cette ville avant de venir en France. | *Horace éclairci par la ponctuation*, Paris, 1819, in-8°; | *Vers consolateurs adressés à S. A. R. madame duchesse d'Angoulême*, Paris, 1814, in-4°; | *Commentaire sur le Petit carême de Massillon*, Paris, 1815; | *Essai d'un Dictionnaire critique des difficultés de la langue française*. Croft donna en outre, en 1811, une édition du *Dernier homme*, de M. Grandville, Paris, 2 vol. in-12. Il avait coopéré à l'*Histoire des Poètes anglais*, de Johnson, Londres, 1783, 4 vol. in-8°, pour laquelle il écrivit la *vie* d'Young. C'est lui qui retrouva le manuscrit du *Parrain magnifique* de Gresset que M. Renouard a publié dans les Œuvres de ce poète.

CROI. *Voyez* CROY.

CROISET (JEAN), jésuite, né à Marseille, vers le milieu du 17e siècle, fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très répandus : | une *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12; | une *Retraite*, en 2 vol. in-12; | *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12; | une *Vie des saints*, en 2 vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique; | des *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites et souvent réimprimées; | des *Heures* ou *Prières chrétiennes*, in-18; | des *Méditations*, 4 vol. in-12, et autres livres de piété; | une bonne édition de la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par Marie Alacoque, 1698. Le père Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux.

* CROISY (FRANÇOISE de), née à Paris le 10 juin 1745, était carmélite à Compiègne, et proposa à ses compagnes, en 1791, lors de la suppression des monastères, de se partager en quatre petites communautés sous la direction de la même prieure. On l'arrêta en 1794; conduite avec ses sœurs à Paris, elle excitait leur courage par son exemple, et chantait des cantiques parmi lesquels on remarquait les vers suivans, composés sur un air fameux :

Livrons nos cœurs à l'allégresse ;
Le jour de gloire est arrivé :
Loin de nous la moindre faiblesse ;
Le glaive sanglant est levé ;
Préparons-nous à la victoire ;
Sous les drapeaux d'un Dieu mourant,
Que chacun marche en conquérant ;
Courons tous, volons à la gloire.
Ranimons notre ardeur,
Nos corps sont au Seigneur ;
Montons,
Montons à l'échafaud, et Dieu sera vainqueur.

Françoise de Croisy fut une des dix-sept religieuses carmélites, qui périrent sur l'échafaud, le 17 juillet 1794, pour la cause de la foi.

CROIX. *Voyez* JEAN de LA CROIX.

CROIX (NICOLE de LA). *Voyez* NICOLE DE LA CROIX.

CROIX-DU-MAINE (FRANÇOIS GRUDÉ DE LA), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse en 1592; il s'était fait connaître dès 1584 par sa *Bibliothèque françaises*. Ce catalogue de tous les écrivains français dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact et fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par M. Coujet. *Voyez* à l'article VERDIER (ANTOINE du) ce que nous disons sur la dernière édition de la Bibliothèque de La Croix-du-Maine.

* CROLL ou CROLLIUS (GEORGES-CHRÉTIEN), historien et philologue allemand, né à Deux-Ponts en 1728, et mort en 1790 dans la même ville où il était directeur du gymnase, fut bibliothécaire du duc de Deux-Ponts, membre directeur du comité des études, et conseiller aulique. Outre plusieurs *Dissertations* et *Mémoires*, on a de lui : | *Origines bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757 et 1769, 2 vol. in-4°; | *De illustri olim bibliotheca ducali bipontina*, 1758, in-4°; | *Histoire des anciens comtes Palatins de Lorraine et du Rhin*, en allemand, 1762 et 1789, 4 parties in-4°; | *Mémoire sur Elizabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari*, 1762 et 1774, in-4°. On a encore de Croll, dans la collection des auteurs latins imprimés dans la même ville, les éditions de *Velléius Paterculus*, de *Salluste*, *de Térence*, de *Tacite*, des *Offices* et des *Tusculanes de Cicéron*.

CROMER (MARTIN), évêque de Warmie, né en 1512, à Biecz, ville de la Petite-Pologne, mort le 23 mars 1589, à l'âge de 77 ans. Après avoir fini ses études à Bologne, en Italie, il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond Ier. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III et de l'empereur Ferdinand, en qualité

de ministre diplomatique. Outre | une *Histoire de Pologne*, en latin et formant deux ouvrages, il publia | *Phocilydes, poema græcè et latinè ;* | *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ ;* | *Epistolæ Cromeri familiares ;* | Item, *Ad regem, proceres, equitesque polonos*. 1589.

CROMBACH ou CRUMBACH (Hermann), jésuite allemand, né à Cologne en 1598, mort en 1680, a laissé sur l'histoire ecclésiastique et les antiquités de sa patrie plusieurs ouvrages, publiés de 1647 à 1674. Celui qui a pour titre : *Chorographica descriptio omnium parochiarum ad archidiœceseos coloniensis hierarchiam pertinentium*, a été publié par le P. Joseph Hartzeim en tête de sa *Bibliotheca Coloniensis*, Cologne, 1747, in-fol. Le collége des jésuites de la même ville possédait les manuscrits inédits de son ouvrage le plus important, intitulé : *Annales eclesiasticæ et civiles metropolis Ubiorum*, etc.

CROMWELL (Thomas), né, à ce qu'on croit, vers l'an 1490, fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Henri VIII était alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Il s'attacha à elle, et devint par son crédit premier ministre. Cromwell était secrètement luthérien. Le roi qui s'était déclaré chef de l'église anglicane le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Cromwell ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absens et non entendus, auraient la même force que celles des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwell lui avait fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués.

CROMWELL (Olivier), né d'une famille honnête, dans la ville de Huntingdon, le 25 avril 1599, ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire ; il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange, et servit ensuite contre la France au siége de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : « Son air me plait beaucoup, et si sa physionomie ne me trompe ce sera un jour » un grand homme. » Il aspirait à être évêque : il s'introduisit auprès de William son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles Ier. Il commença par se jeter dans la ville de Hulle assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet, et sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé *la Samarie anglaise*, ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier qu'il intitula *le Protée puritain*. Il y traitait d'une manière très impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi ; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le colosse, d'anéantir le papisme et le pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque Cromwell fut envoyé

Digitized by Google

pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles coupés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40,000 volumes rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwell tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négocians de Londres; on la fit abattre et on mit à la place cette inscription : *Charles le dernier des rois, et le premier tyran, sortit d'Angleterre l'an du salut* 1646, *et le premier de la liberté de toute la nation*... Cromwell, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, comme un grenadier furieux et acharné, battit et fit prisonnier le comte de Hollande, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme *l'Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis.* « Le » temps était venu, ajoutaient-ils, auquel » l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir. » Il ne tarda pas de l'être. Charles Ier eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwell, teint du sang de son roi, abolit la monarchie et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis qui le composaient le titre de *protecteurs du peuple et de défenseurs des lois*. Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de *généralissime*. Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de *protecteur*. « Il aimait » mieux, disait-il, gouverner sous ce nom » que sous celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étendaient les » prérogatives d'un roi d'Angleterre, et » ne savaient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter » les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table, je serais » bien aise de voir s'il se trouvera *parmi* » vous quelqu'un assez hardi *pour les* » prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous; » il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage. » Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du » parlement; qu'on nous défasse de cette » marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent : qu'on lui payerait 300 mille livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : « Je veux, dit-il, qu'on » respecte la république anglaise, autant » qu'on a respecté autrefois la république » romaine. » Ses troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300 mille livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France; de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin surpris que, n'ayant pas 24

heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un » bon homme, répartit le politique; ne » voyez-vous pas que je ne risque rien par » ma prédiction? Si je meurs, au moins le » bruit de ma guérison qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis » avoir, et donnera le temps à ma famille » de se mettre en sûreté; et si je réchappe » (car vous n'êtes point infaillible), me » voilà reconnu de tous les Anglais comme » un homme envoyé de Dieu, et je ferai » d'eux tout ce que je voudrai. » Cette anecdote rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir. Il ne regardait pas sa guérison comme désespérée, on le lui fait dire nettement; comment donc trahit-il son secret, et avoue-t-il une fourberie dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui, en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille! Le caractère de Cromwell est bien peint par le grand Bossuet. « Un homme, dit cet écrivain » éloquent, s'est rencontré d'une profon- » deur d'esprit incroyable, hypocrite raf- » finé autant qu'habile politique, capa- » ble de tout entreprendre et de tout ca- » cher, également actif et infatigable et » dans la paix et dans la guerre, qui ne » laissait rien à la fortune de ce qu'il » pouvait lui ôter par conseil ou par pré- » voyance; d'ailleurs si vigilant et si prêt à » tout, qu'il n'a jamais manqué aucune » des occasions qu'elle lui a présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques ni les anglicans, enthousiaste avec des fanatiques, austère avec des presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendans. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélerat heureux, qui ont paru étonnés de ce que ce tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les furies, il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fidèles, il n'osait se fier à personne, pas même à ceux dont la fortune était liée à la sienne, pas même à ses enfans. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Witehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là qu'il se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. *Voyez* sa *Vie* par Gregorio Leti et par Raguenet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte; elle est aussi in-4°. A. Jendy Dugour a publié une autre *Vie d'Olivier Cromwell*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°, et M. Villemain a donné une *histoire de Cromwell*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

CROMWELL (Richard), fils du précédent, né à Huntingdon, en 1626, succéda au protectorat de son père; mais n'ayant ni son courage ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulut faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposaient à son élévation. « Il aima » mieux, dit l'auteur du *Siècle de Louis* » *XIV*, se démettre du gouvernement, » que de régner par des assassinats. » Le parlement lui donna 200,000 livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 86 ans, et mourut en 1712, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour : « Olivier » Cromwel étoit un grand homme; mais » son fils Richard est un misérable de n'a- » voir pas su jouir du fruit des crimes de » son père. » Paroles qui prouvent que Richard Cromwel valait beaucoup mieux que le prince de Conti. Richard avait un

autre frère (Henri) qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parens du tyrannique protecteur disparut; les autres reprirent leur nom de *William* qu'ils avaient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécration publique.

* **CROMWELL** (Olivier), arrière-petit-fils d'Henri Cromwell, quatrième fils du protecteur, né en 1741 à Cheshunt, vivait dans la retraite, comme tous ses ancêtres depuis la décadence de la fortune de sa famille. Il exerça à Londres le modeste emploi de *sollicitor* ou agent d'affaires, et fut secrétaire de l'hôpital de Saint-Thomas de cette ville, où il est mort en 1821, ne laissant qu'une fille. On a de lui : *Mémoires du protecteur Cromwell et de ses fils Richard et Henri*, enrichis de lettres originales, etc., avec portraits, Londres, un vol. in-4°. Le but de l'auteur de ces Mémoires, dans lesquels on trouve des faits curieux, est de justifier le protecteur des accusations dont il a été l'objet. En lui s'est éteinte la famille du fameux Cromwell.

CRONECK (Jean-Frédéric, baron de), né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris et de Londres. Ses *œuvres* ont été imprimées à Leipsick, en 1760. Il y a divers poèmes, des espèces d'élégies, sous le titre de *Solitudes*. Ces pièces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé. On lui a donné le nom d'*Young allemand*.

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron de), suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722, se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différens genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé *nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *kudfernikel*. Cronstedt publia des *dissertations* sur ce demi-métal, dans les Mémoires de Stockholm des années 1751 et 1754; il penche à croire que le *nikel* n'est autre chose qu'une alliage des substances métalliques déjà connues, et non un cobalt imparfait, comme l'a cru M. Baumé. Il a aussi publié une *dissertation sur le zéolite*, dans les mêmes Mémoires de l'an 1756. Il y montre que cette substance, nouvellement découverte, constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres, que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1765.

CROPANO (Jean de), savant capucin de la province de Reggio, a écrit des *sermons*, des *commentaires* sur l'Ecriture sainte, et plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différens états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata*, *Calabria fortunata; Calabria dichiarata, con inscrizioni e medaglie*, in-folio, fig., Naples, 1691.

CROS (Pierre du), docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre du CROS, archevêque d'Arles, mort en 1388. Jean du CROS, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand-pénitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poète français, et moins connu par ses vers, que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°, et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du Père Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAZ (Jean-Pierre de), naquit à Lausanne en 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinait à la profession des armes; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa, dans les écrits du célèbre Descartes, des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différens pays de l'Europe, et vint à Paris, où Mallebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissait depuis 1700 une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724 on l'appela à Groningue

Digitized by Google

pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des Sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de Hessel-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausanne, en 1750. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques : | *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de logique*, publié d'abord en 2 vol. in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable et pour les préceptes de logique et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles. | Un *Traité de l'éducation des enfans*, 2 vol. in-12; | un *Traité du beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long; | *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, in-fol., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage, s'il eût été plus court; | *Examen du traité de la liberté de penser*, contre Collins, in-8°. | *Examen de l'Essai sur l'homme, de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions et quelques jugemens un peu sévères; | *Commentaire sur la traduction du même poème, par l'abbé du Resnel.* | *Traité de l'esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf, touchant l'harmonie préétablie. | Des *traités de physique* et *de mathématiques*, sous différens titres; | des *sermons*; | des *œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc., etc. On peut voir son *Eloge* par Gr. de Fouchy dans son histoire de l'académie des Sciences, 1750, in-4°, p. 779.

* **CROUZEILLES** (PIERRE-VINCENT DOMBIDEAU, baron de), évêque de Quimper, né à Pau, le 19 juillet 1751, entra dans l'état ecclésiastique, et s'attacha à M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, qui le fit grand vicaire et chanoine de sa métropole. A la mort de ce prélat, si distingué par son esprit et par son caractère, de Crouzeilles paya un tribut d'hommages à sa mémoire, dans une *Notice historique*, publiée en 1804. Peu après, il fut nommé à l'évêché de Quimper, et sacré à Paris, dans l'église de Notre-Dame, par le cardinal de Belloy, le 21 avril 1805. On lui a reproché d'avoir trop prodigué les éloges à Napoléon. De Crouzeilles refusa, dit-on, dans ses dernières années, l'archevêché de Rouen. Il est mort d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du 28 au 29 juin 1823.

CROY (GUILLAUME de), seigneur de Chièvres et d'Arschot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, » dit un historien, un homme d'une sé» vère probité, d'une politique aussi sage » que profonde, dont les lumières éga» laient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (JEAN de), d'une autre famille que le précédent, calviniste et ministre d'Uzès, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROZAT (JOSEPH-ANTOINE), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, naquit à Toulouse en 1696, et fut lecteur du cabinet du roi de France, en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et de M. le duc d'Orléans, etc. Le 1er volume parut en 1729; le 2e en 1742, in-fol., forme d'atlas. L'ouvrage contient plus de 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté plus de 450,000 fr. Crozat avait aussi réuni à grands frais 1,400 pierres gravées qui, à sa mort, furent achetées par le duc d'Orléans et qui ont été décrites par Lachau et Leblond, aidés de Coquilles de Lonchamps, sous le titre de *Description des principales pierres gravées du duc d'Orléans*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol. Crozat était mort en 1740. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. C'est à sa

Digitized by Google

sœur, Marie-Anne CROZAT, qui fit honneur à son sexe par ses lumières et ses vertus, que l'abbé Le François avait dédié sa géographie connue sous le nom de *Géographie de Crozat*, très souvent réimprimée et qui est encore une de nos bonnes géographies élémentaires.

CROZE (Mathurin VEYSIÈRE DE LA), naquit à Nantes, en 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de St.-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchans incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il consomma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut en 1739, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Dissertations historiques* sur différens sujets, in-8°, Rotterdam, 1707; recueil savant et curieux ; | *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12; | *Dictionnaire arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. Cependant les savans y découvrirent des fautes sans nombre et même des bévues plaisantes ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir. | *Histoire du christianisme des Indes*, 1724, la Haye, in-12, 2 vol., pleins de faussetés et de jugemens dictés par la haine de la religion catholique ; | *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, in-8°, 1739 : compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines; ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter ; | *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la *Vie* de son maître, en un vol. aussi gros que la *Vie d'Alexandre*, dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenait un peu de l'impolitesse et de la misanthropie; effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égala jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

* CRUIKSHANK (Guillaume), savant anatomiste et chirurgien anglais, né à Edimbourg, en 1746, mort à Londres, le 27 juin 1800. Il a publié plusieurs ouvrages estimés ; celui auquel il doit particulièrement sa réputation a pour titre : *Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain*, Londres, 1786, in-4°, figures, réimp. en 1790. Ce traité a été traduit en français par Petit Radel, et en allemand par Chrétien-Frédéric Luwdig, Leipsick, 1789, in-4°, figures, avec des notes. Cruikshank a encore donné : | *Mémoirs on the yellow fever which appeared in Philadelphia*, ou *Mémoires sur la fièvre jaune qui parut à Philadelphie*, Philadelphie, 1768, in-8° ; | *Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever*, etc., Philadelphie, 1798, in-8° ; | *Askch of the rise and progress of the yellow fever*, etc., Philadelphie, 1800, in-8°.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore Ier, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Enfin il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, devenu empereur lui-même, fut blessé très dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchassé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seraient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie : mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Le vainqueur mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), né à Kempen dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves, mourut à Kœnigsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de *Galien*, Paris, 1532, in-fol. Cette

Digitized by Google

version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Gallien; mais revue et corrigée par Augustin Gadaldini de Modène. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des vies de Plutarque sans nécessité. C'était un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS ou **KRAUS** (MARTIN), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubingen, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : | *Turco-Græciæ libri VIII*, Bâle, in-folio, 1584; recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Cependant il n'est pas exempt de reproches; il a été mis à l'*index*; | *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-fol., Francfort, 1596 : ouvrage estimé et peu commun; | *Germano-Græciæ libri VI*, in-folio, 1585. Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui dans ses livres n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient.

CRUX. *Voyez* SANTA-CRUX.

* **CRUZ** (ANTONIO-DINIZ-DA), magistrat et célèbre poète portugais, né en 1730 à Castello de Vide, dans la province d'Alentejo, fit ses premières études chez les jésuites d'Evora, étudia ensuite le droit à l'université de Coïmbre, et entra dans la magistrature. Il étudia avec avidité les classiques grecs et latins, et surtout les grands poètes de sa nation, fut un des fondateurs de la société des arcades qui tint sa première séance à Lisbonne en 1756, et mourut en 1798 à Rio-Janeiro, capitale du Brésil, où il était parvenu au rang élevé de chancelier de la cour suprême de cette ville. Il était membre de l'académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'institut et chevalier de l'ordre d'Aviz. Diniz-da-Cruz s'était adonné particulièrement à la poésie lyrique, genre où il a excellé et dans lequel il avait pris Pindare pour son modèle. Il débuta par une *Ode*, faite à l'occasion de l'assassinat du roi Joseph, commis par plusieurs des premiers grands du royaume, et ce début fut un triomphe. Il composa ensuite un grand nombre d'*Odes héroïques*, de *Poésies anacréontiques et légères*, de *Dithyrambes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Sonnets*, des *Imitations de poètes étrangers*, et un poème héroï-comique, intitulé : *le Goupillon* (*O Hyssope*), dans le genre du *Lutrin*, il en supprima plusieurs vers contre les jésuites, pour éviter les poursuites qu'on aurait pu faire contre lui. Les *OEuvres* de Diniz-da-Cruz ont été recueillies après sa mort en 6 vol.; mais la plupart de ces pièces ont été imprimées sur des manuscrits incorrects et tronqués; et l'on assure que plusieurs de ses poésies ont été perdues.

CSELES (MARTIN), né près de Tyrnaw, en 1641, jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale et le droit romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, et recueillit une multitude de connaissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue le 14 janvier 1709. On a de ce savant : | *Elucidatio historico-chronologica de episcopatu Transylvaniæ*, Romæ, in-folio; | *Descriptio amplitudinis episcopatûs Sirmiensis*, in-16.

CTÉSIAS de Gnide, était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxerxès-Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxerxès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès, que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs ses compatriotes. Il écrivit l'*histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitaient les affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398 avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages, que quelques *fragmens* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias; et dans le fond il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère, que dans Ctésias et Hérodote : *Faciliùs Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quàm Ctesiæ*,

Digitized by Google

Herodoto et eorum similibus. On apprendra à le connaître aussi bien qu'Hérodote dans l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, et dans *Hérodote historien du peuple hébreu, sans le savoir* (*voyez* LAVAUR). Ctésias vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les *fragmens de Ctésias* sont dans l'*Hérodote* de Londres, 1679, in-folio.

CTESIBIUS, d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolémée-Physcon, vers l'an 120 avant J.-C., fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfermé dans un cylindre, formait un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeraient le son; c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès; mais on comprend que cet orgue était peu de chose, et il a fallu bien du temps encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises (*voyez* S. ALDRIC). Ctesibius construisit ensuite une clepsydre réglée avec des roues dentées: l'eau par sa chute faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leurs mouvemens à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue, qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marquées sur la colonne.

CTESIPHON ou **CHERSIPHRON**, architecte grec, donna le dessin du *temple de Diane* d'Ephèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir d'ornement à cet édifice, qui, malgré son extrême célébrité, était très peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. *Voyez* les *Temples anciens et modernes*, par l'abbé Maï.

CTÉSIPHON, d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance, par laquelle il fût arrêté que Démosthène serait couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fit cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition Démosthène le défendit de cette calomnie dans cette belle harangue, qu'il a intulée: *De la couronne.*

CUBERO (PIERRE), missionnaire espagnol, né en Aragon, près de Calatayud, en 1645, se sentit de bonne heure le désir de travailler à la propagation de l'Evangile. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Saragosse en 1670, traversa la France, visita Rome, Constantinople, et gagnant la Transylvanie, il parvint à Varsovie, où le roi *Jean Sobieski* lui donna une lettre pour Châh Soliman, sophi de Perse. De là il se rendit à Moscou. Cubero fut présenté au czar, qui l'accueillit avec bonté, et partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, traversa la mer Caspienne, parvint à Derbent, et ensuite à Casbin en 1761, où il remit au roi de Perse ses lettres. Ce prince lui continua la même protection que ses ancêtres avaient accordée aux missionnaires apostoliques, et ne bornant pas là ses faveurs, il envoya quelques jours après à Cubero un *calaat*, ou habit d'honneur. Cubero alla ensuite par Ispahan, Schiraz et Laao, à Bender-Ibassi, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe persique; il s'embarqua sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, aborda à Diu. Vit, Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan, à Thomo, et aussi à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais, pour avoir enfreint, sans le savoir, leurs règlemens de police. Relâché bientôt après, il se rendit à Manille, employa six mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1479, et revint en Espagne par la flotte de la Vera-Crux destinée pour Cadix, après neuf ans d'absence. Il publia à Madrid, en 1680, in-4°, la relation de son voyage, sous ce titre: *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par don Pedro Cubero Sebastian*, etc. Cubero est le premier qui ait fait le tour du monde d'occident en orient, et en partie par terre; Gemelli Carreri n'exécuta que quelques années après le même voyage. La relation de Cubero, quoique succincte, est assez exacte, et son style est simple, tel qu'il convient à un missionnaire.

Digitized by Google

• CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure, dans le Bas-Languedoc (Gard), le 12 octobre 1747, d'une des plus anciennes familles de cette partie de la province, entra à l'âge de 16 ans, comme page, aux petites-écuries; puis fut nommé écuyer-cavalcadour de Louis XVI, avec le grade de capitaine de cavalerie. La musique et la poésie partagèrent ses loisirs avec l'histoire naturelle. Quelques-unes de ses pièces fugitives ont vu le jour dans les recueils de cette époque. Delille et Ducis, le cardinal de Bernis et Buffon encouragèrent ses essais. Bientôt il s'occupa de former dans sa maison un cabinet de minéralogie, à côté duquel se trouvaient placés une collection d'instrumens de physique et un laboratoire de chimie. De Cubières fut un des premiers à tenter le périlleux voyage des aérostats, et chercha avec soin s'il était possible d'obtenir des moyens certains de direction; mais dix à douze ascensions à ballon libre ne purent lui procurer des résultats satisfaisans. Il avait été chargé d'accompagner à Turin, Mme Clotilde, lors de son mariage avec le prince de Piémont. Plus tard, cédant aux invitations du cardinal de Bernis, son oncle, alors ambassadeur à Rome, il alla passer quelque temps dans cette ville. Il parcourut aussi le reste de l'Italie, visitant partout les gens de lettres, les savans, et recueillant d'utiles notions d'archéologie et d'histoire naturelle. Il rassembla une collection de laves du mont Vésuve; et y fit des observations qui le mirent à même de publier plus tard un ouvrage *sur les productions volcaniques*. Il rapporta des ruines du temple de Jupiter-Sérapis un marbre qui lui parut différer, par son aspect et ses propriétés physiques, de tous ceux qui sont employés dans les statues et dans les monumens antiques, en fit l'analyse, et rédigea une dissertation sur ce minéral, qu'il appela *Marbre grec-magnésien*. Il se lia durant son séjour à Florence avec Fontana, et on lui doit une description de la statue que ce savant célèbre avait destinée à donner une juste idée de l'intérieur du corps humain. De Cubières se rendit ensuite en Angleterre, visita avec soin les ateliers et les manufactures de ce pays, et acheta, dans les riches pépinières qui sont aux environs de Londres, beaucoup de jeunes sujets d'espèces encore rares en France, qu'il parvint à acclimater dans son domaine de Versailles. De retour de ses voyages, de Cubières avait repris son service auprès de Louis XVI. Il présidait aux fêtes que la reine donnait à Trianon, et était quelquefois chargé par le roi de ses bienfaisances secrètes. Le 17 juillet 1789, il accompagna Louis XVI à Paris; presque seul des officiers de la maison qui avaient suivi le roi à cheval, il avait pu pénétrer dans l'intérieur de la ville; il précédait la voiture, lorsque, sur le quai de la Ferraille, des coups de fusil partirent de l'autre bord de la rivière: une balle atteignit et perça le chapeau de Cubières, qui, ne songeant qu'au danger dont le roi était menacé, vint se mettre à la portière de la voiture, et couvrir ainsi de son corps l'ouverture par laquelle les balles de fusil auraient pu passer pour frapper le monarque. Il courut encore de nouveaux dangers dans le trajet de retour à Versailles. Fidèle au vœu de Louis XVI, il n'émigra point. Quand la violence des événemens l'eut séparé du monarque, il se retira dans sa maison de Versailles, livré tout entier aux soins de l'agriculture, et à l'étude de l'histoire naturelle. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1794, de Cubières fut arraché de sa maison, et conduit dans la maison de détention des récollets, dont il ne sortit que quelques semaines après le 9 thermidor, au bout de cinq mois de captivité. Sous le Directoire, Cubières fut membre de la commission des arts, et envoyé à Rome en cette qualité, à l'effet de veiller aux dispositions projetées pour la restauration des monumens antiques, et pour effectuer l'envoi des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, dont la France enrichissait ses musées. A son retour il fut nommé conservateur des statues du jardin de Versailles. C'est vers la même époque que Cubières publia ses principaux ouvrages de dendrologie. Il a donné sur tous les arbres qu'il a contribué à naturaliser en France, des détails précieux de culture et d'emploi. Ses mémoires, approuvés par l'institut, dont il avait été nommé correspondant dès sa formation, devaient faire partie d'un grand ouvrage sur les jardins paysagistes, qu'il a laissé presque terminé. La restauration lui rendit son titre d'écuyer cavalcadour. Louis XVIII y joignit le brevet de colonel, avec la croix de Saint-Louis. Il était de plus grand'croix de l'ordre de la couronne de Bavière; l'ordonnance du mois de juin 1816 le comprit dans la nouvelle organisation de l'institut, parmi les associés libres de l'académie des sciences; il était en ou-

Digitized by Google

tre, depuis long-temps, président de la société d'agriculture du département de Seine-et-Oise, et membre de la société centrale d'agriculture de Paris. Les académies de Florence, de Turin, de Cortone et des Arcades de Rome, le comptaient parmi leurs correspondans. Il est mort d'une attaque d'apoplexie le 1er août 1821. On a de Cubières : | *Histoire abrégée des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, Versailles, 1800, in-4°, figures ; | *Mémoire sur les abeilles*, 1800 ; | *Mémoire sur le tulipier*, 1803, in-8° ; | *Mémoire sur la pierre adulaire*, 1801 ; | *Mémoire sur l'érable à feuille de frêne, ou* Acer negundo, Versailles, 1804, in-8° ; | *Mémoire sur le genévrier rouge de Virginie, que l'on nomme vulgairement cèdre rouge*, Versailles, 1805, in-8° ; | *Notice sur M. François-André Michaux*, 1807, in-8° ; | *Mémoire sur le micocoulier, ou* Celtis de Linnée, 1808, in-8° ; | *Mémoire sur le cyprès de la Louisiane*, (cupressus disticha de Linnée), 1809, in-8°, figures ; | *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes*, 1809 ; | *Mémoire sur le magnolier auriculé*, (Magnolia auriculata), 1810, in-8°. De Cubières avait tiré des racines de cet arbre une liqueur analogue au marasquin ; | *Mémoire sur un marbre grec-magnésien*, 1810, in-8°. Il a encore publié quelques autres mémoires et rapports dans les *Mémoires de la société d'agriculture de Seine-et-Oise*, et dans ceux de la société royale et centrale d'agriculture.

* **CUBIÈRES-PALMEZEAUX** (Michel, chevalier de), littérateur, frère du précédent, connu aussi sous le nom de Dorat-Cubières, naquit à Roquemaure, le 27 septembre 1752. Il se destina à l'état ecclésiastique, fit ses études à Orange, puis à Nîmes, et fut envoyé en 1770, au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, d'où sa conduite peu réglée et des vers trop libres le firent chasser. Il avait pris, dans l'*Almanach des muses* de 1775, le nom de Palmezeaux. Son frère lui ayant obtenu la même année, la place d'écuyer de la comtesse d'Artois, il reprit son prénom de Cubières et le conserva jusqu'en 1791, époque à laquelle il y ajouta le nom de *Dorat*, poète dont il avait été l'élève et l'ami. Dès 1777, il avait vendu sa charge pour se vouer à la littérature ; mais il en reprit le titre en 1789 et 1790, lorsque la comtesse d'Artois émigra. Cubières qui se trouvait alors en Italie, où il voyageait avec Fanny Beauharnais, revint en France, et se réunit aux plus ardens révolutionnaires. Il chanta dans ses vers les actes et les hommes de la révolution, et fut nommé membre du conseil général de la commune de Paris, qui s'installa le 10 août 1792. Pour déterminer les suffrages du collége électoral de la section de l'Unité, il avait déclaré que sa mère avait commis un crime en le faisant noble, car son père ne l'était pas. Cubières devenu secrétaire-greffier de la commune, figura parmi les agens subalternes des jacobins, et aurait péri sans doute du même supplice que Robespierre, si sa qualité de noble ne l'avait obligé de donner sa démission. Il vécut ensuite oublié, et reprit, à la restauration, ses titres d'ancien écuyer, d'ancien chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, de membre des académies des Arcades de Rome, de Lyon, de Dijon, Toulouse, etc., ce qui ne le tira point de son obscurité dans laquelle il est mort le 18 août 1820, à l'âge de 68 ans. Cubières alimentait plusieurs *Almanachs* et recueils littéraires, et a beaucoup écrit en vers et en prose. Mais peu de ses nombreuses productions méritent d'être conservées. Nous ne citerons que les suivantes : | *Fontenelle jugé par ses pairs*, ou *Eloge de Fontenelle*, envoyé au concours de l'académie française, 1783, in-8° ; | *Opuscules poétiques*, 1786, 3 vol. in-18 ; | *Lettre à M. Ximénès sur la funeste influence de Boileau sur la littérature*, 1787, in-8° ; | *Ma confession sur quelques poètes vivans*, ou *les Jugemens aphabétiques*, 1790, in-8° ; | *Les rivaux au cardinalat*, ou *la Mort de l'abbé Maury*, poème héroï-comique, en quatre chants, 1792, in-8° ; | *Le Calendrier républicain*, poème, avec la traduction en vers italiens, suivi de trente-six hymnes civiques, pour les trente-six décades de l'année, 1795, in-8° ; | *Thrasybule*, poème en l'honneur du dix-huit brumaire, 1799 ; | *Regrets d'un français sur la mort de Latour-d'Auvergne*, poème, 1800, in-8° ; | *Jenner* ou *le Triomphe de la vaccine*, poème, 1811, in-8° ; | *L'Art du Quatrain*, essai didactique en quatre chants, 1812, in-18 ; | *Chamoussel*, ou *la Poste aux lettres*, poème en quatre chants, 1816, in-8° ; | *Misogag*, ou *les Femmes comme elles sont*, roman oriental, 1788, 2 vol. in-8° ; plus un grand nombre de pièces dramatiques, telles que *la Mort de Molière*, drame en trois actes et en vers. 1788, in-8° ; *Hippolyte*, tragédie en trois actes ; qui fut sifflée, Paris, 1803, in-8 ; *Clavijo*, ou *la jeunesse de*

Digitized by Google

Beaumarchais, drame en trois actes et en prose, 1806, in-8°, etc.

CUDÉNA (PIERRE), voyageur espagnol, né à Villéna en 1602, parcourut long-temps le Brésil, et composa en 1634 un ouvrage excellent intitulé *Description du Brésil, dans une étendue de mille trente-huit milles, découverte par Maraaony Gran-para, par sa boussole exacte, ainsi que du fleuve des Amazones, etc.* Cet ouvrage traduit en allemand, resta enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, jusqu'au moment où Lessing l'en retira et le confia à Leiste, qui en corrigea la traduction et la publia avec l'original, en y joignant des notes intéressantes, sous ce titre : *Description de l'Amérique portugaise, par Cudéna*, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSEMIUS (PIERRE), né à Duisbourg dans le duché de Clèves, se disait de Wésel, parce qu'il y avait été élevé. Son père imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du 17e siècle. Nous avons de lui : | *De desperatâ Calvini causâ*, Cologne, 1612, in-8° ; | le *Synode d'Utrecht*, avec des notes très curieuses, Cologne, 1614, en latin, et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (RODOLPHE), né dans le comté de Sommerset en 1617, mort à Cambridge en 1688, occupa divers emplois importans et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : | *Système intellectuel de l'univers contre les athées* : ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très savantes, Iéna, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°, avec des augmentations ; et abrégé en anglais en 2 vol. par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. | *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, publié en anglais à Londres, 1731, in-8°, avec une préface du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin par Mosheim ; | *Commentaire* sur la prophétie de Daniel, touchant les *septante semaines*, 2 vol. in-fol.; | *Traité de l'immortalité de l'âme*, un vol. in-8°, etc.; | *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en français par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importans, et une fille pleine d'esprit qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelait *Damaris*. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion ; et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des natures plastiques, qui a été réfuté par Guillaume Muys. (*Voyez* ce mot.) Son *Système intellectuel* a été mis à l'*index* par décret du 13 avril 1739

CUEVA (ALPHONSE de la), connu sous le nom de *Bedmar*, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva, dit l'histoire ou plutôt la fable de cette conspiration, rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leur service à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver de conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une *discussion* très étendue *sur cette conjuration*, imprimée à la suite de la deuxième édition des *Observations sur l'Italie*, M. Grosley prouve que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise (*voy.* SARPI.) Avant M. Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouver-

Digitized by Google

nement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissans génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable que tout le monde croyait la pénétrer; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della liberta Veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, et traduit en français par Amelot de La Houssaye; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. L'*Histoire de la conjuration de Venise* par Saint-Réal est un pur roman.

CUEVA (Jean de la), fameux poète tragique espagnol, très estimé dans son pays, naquit vers le milieu du 16e siècle, et a laissé : | *Poésies diverses*, Séville 1582; | *Poésies lyriques*, ibid., 1588. | un poème héroïque sur la *conquête de la Bétique*, ibid., 1603; | un *Recueil de tragédies et de comédies*, ibid., 1588; | un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse* de Sédano, et plusieurs autres pièces manuscrites.

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le droit canonique. Il défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'église avec non moins de chaleur (*voyez* BERTRAND). Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *maître Pierre de Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait : destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

* CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur français, né à Void en Lorraine le 25 février 1725, servit, dès sa jeunesse, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et vint à Paris en 1763, où il donna des leçons sur l'art militaire. Il inventa une espèce de fusil qui fut adopté par les *hulans*. Il chercha aussi à faire une voiture dont le mouvement lui serait imprimé par la vapeur; celle qu'il fit est encore à Paris, au dépôt des Machines; mais elle ne répondit point à ce qu'on en attendait : cependant cette découverte lui valut 600 livres de pension, que la révolution lui a fait perdre. Il serait mort de misère à cette époque sans le secours d'une dame de Bruxelles qui prit soin de sa vieillesse. Mercier obtint ensuite pour lui une pension de mille francs. On doit à Cugnot : | les *Elémens de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; | *Fortification de campagne*, ou *Traité de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchemens*, 1769, in-12, ouvrage estimé, et cependant inférieur à celui de Clairac; | *Théorie de la fortification, avec des Observations sur les différens systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places*, 1778, in-12. Cugnot est mort à Paris, le 2 octobre 1804.

* CUGOANO (Ottobah), nègre, né à Agimague, dans le district de Fautieu sur la Côte-d'Or en Guinée, fut enlevé à sa patrie, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, avec une vingtaine d'enfans des deux sexes, par des Européens. Il servit longtemps, et sous différens maîtres. Lord Hold lui rendit la liberté, et l'emmena en Angleterre. Il se mit au service de Colwey, premier peintre du prince de Galles, et mourut en 1790. Il est connu par un ouvrage traduit en français sous ce titre : *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12. Cet ouvrage est peu méthodique, mais il annonce un talent qu'une éducation soignée aurait rendu remarquable.

CUJAS (Jacques), naquit à Toulouse, en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, où il professa en différens temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que

Digitized by Google

la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel Philibert, et le pape Grégoire XIII n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écoliers, suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges. Il leur prêtait de l'argent et des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes, qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du calvinisme : *Nihil hoc ad edictum prætoris.* (Cela ne regarde point l'édit du préteur). Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *OEuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même, est très rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762 : elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna par son testament, que sa bibliothèque remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchans livres. Son vrai nom était *Cujaüs*, il en retrancha l'ü pour l'adoucir. Scévole de Sainte-Marthe, a écrit sa *Vie* qui a été imprimée dans la *Collection des Vies des jurisconsultes célèbres* de Leickher, Leipsick, 1686.

CULANT (PHILIPPE de), sorti d'une ancienne famille du Berry, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guyenne. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il était oncle de CHARLES de CULANT, grand-maître de la maison du roi; et de Louis de CULANT, amiral en 1422.

* CULLEN (WILLIAM), un des plus célèbres médecins du 18e siècle, né en 1712, dans le comté de Lanerk en Ecosse, étudia d'abord la chirurgie et la médecine à Glascow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il exerça sa profession à Hamilton, et ensuite à Edimbourg, où il suivait en même temps les leçons de cette université justement fameuse. Le duc d'Hamilton, qu'il avait eu le bonheur de guérir d'une maladie grave, lui fit obtenir en 1746 la chaire de chimie à l'université de Glascow où il avait été reçu docteur, et il fut nommé en 1751 à celle de médecine. Cullen passa quelque temps après à l'université d'Edimbourg. En 1760 il termina le cours de matière médicale commencé par le docteur Alston; en 1766 il succéda au savant Robert Whytt, et en 1773 à Jean Grégory, professeur de médecine théorique et pratique. A la place de la doctrine de Boërhaave qui était universellement adoptée, Cullen entreprit d'établir un nouveau système médical. Il publia, pour appuyer sa doctrine, qui fut avidement saisie par un nombre prodigieux de disciples, plusieurs *ouvrages* qui devinrent classiques en naissant, et ils méritèrent cette distinction par les idées lumineuses qu'on y trouve. Mais il paraît qu'il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. On reproche à Cullen de n'avoir pas assez rendu justice aux hommes de génie dont il a combattu les systèmes, et d'avoir montré trop d'indifférence pour la médecine grecque, dont les monumens, après avoir traversé une longue suite de siècles, sont encore pour nous une source féconde d'instruction. Les principaux ouvrages de Cullen sont : | *Institutions of medicine, part. I physiology*, 3e édition, Edimbourg, 1785, in-8°. Cette physiologie a été traduite la même année en français par Bosquillon; en allemand en 1786, et en latin en 1788. | *First lines of the practice of physic*, Londres, 1777, Edimbourg, 1785 et 1787, 4 vol. in-8°, réimprimés en 1802, avec des notes qui obscurcissent le texte au lieu de l'éclaircir. Cet important ouvrage a été traduit en allemand, en latin, en italien et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Bosquillon, sous ce titre : *Elémens de mé-*

Digitized by Google

decine pratique, Paris, 1783-87, 2 vol. in-8°, réimprimés avec beaucoup de changemens et d'augmentations dans les notes, par M. de Lens, Paris, 1819, 3 vol. in-8°. | *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Leyde, 1772, in-8°, 4e édition, 1785, 2 vol. in-8°; traduit en allemand avec quelques additions, Leipsick, 1786, 2 vol. in-8°; | *A treatise of the materia medica*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8°, et 2 vol. in-4°, son meilleur ouvrage. On y trouve des idées grandes et neuves, des préceptes utiles et une critique judicieuse. Il a été traduit en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, en allemand, 2 vol. in-8°, et en italien avec des notes plus considérables que le texte, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8°. Cullen termina sa carrière le 5 février 1790.

* CULLION (François-Valentin de), né en 1734, est mort à Dijon le 20 mars 1821. Il n'a mis que les initiales V. D. C. à l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Examen de l'esclavage en général, et particulièrement de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises de l'Amérique*, Paris, an 11, 2 vol. in-8°. C'est à la fin de 1802, et à l'occasion de l'expédition de Le Clerc contre Saint-Domingue, que cet ouvrage a vu le jour.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures; Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. Voyez *Flavius Josèphe*, liv. 20, chap. 3 et suiv.

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, et ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait d'ailleurs du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718, à 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : « Il vaut mieux qu'un homme s'use » que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit: | *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4° : réfutation solide des abominables principes de Hobbes, traduite en anglais, 1686, in-8°, et en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes. | Un *traité des poids et des mesures des juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux. | L'*Histoire phénicienne de Sanchoniaton*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes : ouvrage posthume qui est peu de chose, quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas, par Gérard Brandt*, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-folio.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste duc de), fils puîné de Georges II, roi d'Angleterre, né en avril 1721, se trouva en 1743 avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré, en 1744, la guerre à l'Autriche et à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglais et Hollandais en Flandre, et fut vaincu à la bataille de Fontenoy en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III, roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Ecosse et y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappela le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète qui força Edouard à abandonner l'Ecosse. Après cette expédition il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglais, Hanovriens et Hessois à la bataille de Lawfeld, que les Français gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglais, Hanovriens et Hessois en Allemagne, et fut vaincu par les Français à la bataille de Hastenbeck, le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire, le 10 septembre, une capitulation par laquelle les

Digitized by Google

Anglais s'engagèrent à ne plus servir en Allemagne, durant cette guerre : capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

* **CUMBERLAND** (RICHARD), littérateur anglais, né à Cambridge en 1732, était arrière-petit-fils de l'évêque de Pétersborough et neveu du savant Richard Bentley. Il occupa divers emplois administratifs, se retira ensuite à Tunbridge pour se livrer uniquement aux lettres, et mourut le 7 mai 1811. Ses principaux ouvrages sont : | *Preuves de la religion chrétienne ;* | *Le Calvaire*, ou *la mort du Christ*, poème en vers blancs ; | *L'observateur ;* | *Jean de Lancaster;* | *Henri*, 4 vol. | *La bataille d'Hasting* et *la Carmélite*, tragédies ; | Les *Frères*, *l'Américain*, et *l'Amant à la mode*, comédies ; | *Anecdotes sur les peintres célèbres d'Espagne*. Ses meilleures *pièces de théâtre* ont été insérées dans la *collection de Bell :* quelques-unes sont dans le genre noble. Cumberland a écrit les *mémoires de sa vie*, 2 vol. in-4°.

CUNÆUS (PIERRE), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande en 1586, et mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : | un savant *Traité de la république des Hébreux* en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4° ; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par M. Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition. | *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24, et dans le recueil de *Tres satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°. Il y tourne en ridicule les faux savans et les professeurs ignorans qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la satire des *Césars* par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élevant presqu'aux nues les prétendues belles qualités de ce prince. | Un recueil de ses *lettres*, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cunæus était d'un tempérament sec et colère.

* **CUNEGO** (DOMINIQUE), célèbre graveur italien, élève de F. Ferrari, né à Vérone en 1727, mort à Rome en 1794. Son œuvre est considérable. On lui doit 22 *gravures* faites d'après les plus fameux tableaux des peintres italiens ; les *vues des antiques édifices et des ruines fameuses de Rome*, d'après les dessins de M. Clérisseau ; tous les *portraits de la famille royale*, qu'il grava à Berlin, d'après Cuningham, avec un talent supérieur, les uns au burin, les autres en manière noire. Il excellait surtout dans les eaux fortes. On cite parmi ces dernières le *jugement dernier*, d'après Michel-Ange.

CUNÉGONDE (sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri III, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, et, selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme ; « Vous » me l'avez donnée vierge, je vous la rends » vierge ; » discours où des critiques modernes ont cherché fort mal à propos une matière de censure (*voyez* HENRI II). Henri étant mort l'an 1024, Cunégonde prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut en 1040, dans les exercices de la pénitence. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est inhumé avec celui de Henri dans la cathédrale de Bamberg.

CUNÉGONDE ou **KINGE** (sainte), fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain de la basse-Pologne, et s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la prière et des exercices de la mortification, faisait d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manquement de sel, elle obtint, dit-on, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, et mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VII, en 1690. *Voyez* sa *Vie* dans les *Acta sanctorum*, tom. 5, juil. page 661.

Digitized by Google

CUNERUS. *Voyez* PETRI.

* CUNHA (JOSEPH-ANASTASE da), savant mathématicien portugais, né en 1742, apprit sans le secours d'aucun maître les langues anciennes et modernes, l'histoire, les belles-lettres et la philosophie, et obtint en 1774 une chaire de mathématiques à l'université de Coïmbre. Arrêté en 1778, par ordre de l'inquisition, il resta pendant deux ans dans les cachots, et mourut le 31 décembre 1787. On lui doit des *Principes de mathématiques*, en portugais, composés pour le collége royal de St.-Georges dont il était directeur, Lisbonne, 1782 : cet ouvrage remarquable par sa précision et sa clarté, a été traduit en français, Bordeaux, 1811. Il a laissé en outre quelques *opuscules mathématiques* en manuscrit, un *Recueil de poésies*, et une *traduction* de la tragédie de *Mahomet* par Voltaire, qui fut représentée à Lisbonne avec succès.

CUNIBERT (saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III. Il mourut en 664, avec la réputation d'un saint évêque et d'un ministre médiocre.

* CUNICH (RAIMOND), né en 1719, à Raguse, professa les belles-lettres dans le collége romain. Lors de la suppression des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa une chaire dans l'université de Pise, pour ne pas quitter Rome, où il mourut en 1794. On a de lui : | *Anthologia, sive Epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8°; | une *traduction* en vers latins de l'*Iliade*, ibid., 1776, in-folio; | *Epigrammatum libri V*, Parme, 1803, in-8°; | plusieurs *Discours* et *poésies latines*.

*CUNILIATI (FULGENCE), dominicain, né à Venise en 1685, d'une famille originaire de Lyon, prêcha avec succès en Italie, et devint en 1737 vicaire-général de son ordre. Il fut professeur de philosophie et de théologie au couvent de St.-Martin de Conégliano, et mourut le 9 octobre 1759 avec une grande réputation de piété. Il a laissé des ouvrages de piété et des traités de dévotion dont les principaux sont : | *Méditations sur les Evangiles*, 4 vol. in-12, 1733; | *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1734; | *Vies des saints, d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins incrédules*, 6 vol., Venise, 1733; | *Vie de sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747; | *Le Catéchiste en chaire*, in-4°, ouvrage très estimé en Italie.

CUNITZ (MARIE), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, et surtout à l'astronomie. Les astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*.

* CUNNINGHAM (ALEXANDRE), historien écossais, né en 1654, mort à Londres vers 1737, fut ministre près de la république de Venise sous le règne de Georges Ier. Il a composé une *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de Georges Ier*, traduite en anglais par Thompson, 1737, 2 vol. in-4°.

CUNY (LOUIS-ANTOINE), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la carrière de l'éloquence à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *oraisons funèbres* : celle de *l'infante d'Espagne, dauphine de France*, 1746, in-4°; *de la reine de Pologne*, 1747, in-4°; *du cardinal de Rohan*, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour; il rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUPANO ou CUPANI (FRANÇOIS), sicilien, religieux du tiers-ordre de Saint-François, né en 1657, mort à Palerme, au commencement du 18e siècle, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui | *Catalogue des plantes de la Sicile*; | *Histoire naturelle de cette île*, etc., en italien, 1713, in-fol.

CUPER (GISBERT), né en 1644 à Hemmen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, remplit long-temps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savans de l'académie des inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres; presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Ses ouvrages qui

Digitized by Google

sont tous écrits en latin sont : | des *Observations critiques et chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'érudition ; | l'*Apothéose d'Homère*, en 1683, in-4° ; | une *Histoire des trois Gordiens* ; | un *Recueil de lettres*, 1742, in-4°, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différens points d'antiquité.

CUPER (GUILLAUME), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres hagiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol., ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

* CURAUDAU (FRANÇOIS-RÉNÉ), pharmacien et chimiste, né en 1765, à Séez en Normandie, se livra à des recherches chimiques, et se fit connaître par l'invention ou le perfectionnement de divers procédés relatifs aux arts industriels. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et fréquentait de préférence la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Outre | un *Traité sur le blanchissage du linge à la vapeur*, qui parut en 1806, il a composé plusieurs mémoires *sur les parties constituantes de la potasse et de la soude* ; | *sur la nature du gaz muriatique oxygéné* ; | *sur les propriétés du radical prussique* ; | *sur l'acide boracique et sur la décomposition du muriate de soude*. Ces mémoires lus à la société libre des pharmaciens, ont été imprimés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, etc. Curaudau a aussi donné des articles au *Cours d'agriculture* de Rozier, et est mort à Paris, le 25 janvier 1813, des suites d'une angine inflammatoire, produite par un excès de travail.

CURCE (QUINTE). *Voyez* QUINTE-CURCE.

CURÉUS ou CURŒUS (JOACHIM), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystadt en Silésie, parcourut une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, in-folio, Wittemberg, 1571. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage avec des additions a été donné en allemand, Leipsick, 1607, in-folio.

CURIACES, trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 669 avant J.-C. *Voyez* HORACES.

CURIEL (JEAN-ALFONSE), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, était de Palenciola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut en 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*. 1611, in-fol. ; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS (JEAN de), dont le véritable nom était DE HŒFEN, naquit en 1485, fut évêque de Warmie, et mourut vers 1558. Ce fut par ses talens que Curiis s'éleva, car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764 en 1 v. in-8°, à Breslau. On y trouve : | des *odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation ; | des *hymnes* qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa ; | des *épîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION, célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, appela César *l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes* : abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passait pour un éloge. Curion avait le talent de la parole, mais il le vendait chèrement.

CURION (COELIUS SECUNDUS), piémontais, né à San-Chirico en 1503, fut d'abord principal du collége de Lausanne, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il étend tellement ce royaume qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Ecriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant qui, n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errans (*voyez*

Digitized by Google

JURIEU). Il mourut en 1569, à 67 ans. On a encore de lui : | *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8°, rares, et qui contiennent une *dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'âme*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens. | Des *lettres*, Bâle, 1553, in-8°. | On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tom. en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus exstaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12, satires sanglantes que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. | *Traduction* en latin de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 3 vol. in-fol.; | *De bello Melitensi, anno* 1565, *historia*, Bâle, 1567, in-8°, et dans la collection de Muratori.

CURION (COELIUS-AUGUSTINUS), fils du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa : | *Saracenicæ historiæ lib. III*, Bâle, 1567, in-folio ; | *Marochensis regni in Mauritania descriptio* dans *l'Historia orientalis* de Reineccius, Francfort, 1596, in-folio; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION (JEAN), docteur et professeur en médecine, s'appliqua dans ses momens de loisir à l'étude de l'histoire, et mourut en 1572. On a de lui *De Francorum rebus et origine lib. II*, Bâle, 1557, in-folio.

CURIUS-DENTATUS (MARCUS-ANNIUS), illustre romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le romain les refusa, en disant : « Je préfère » ma vaisselle de terre à vos vases d'or; » je ne veux point être riche, content dans » ma pauvreté de commander à ceux qui » le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil.

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du 3e siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-folio, Paris, 1599, in-4°.

CURNE. *Voyez* PALAYE.

CUROPALATE. *Voyez* SCYLITZÈS.

* CURRIE ou CURRY (JACQUES), médecin écossais, né en 1756 à Kirkpatrick-Fleming, dans le comté de Dumfries, se fit une grande réputation par son ouvrage sur l'emploi de l'eau froide ou de l'eau chaude dans le traitement des fièvres, intitulé : *Résultats des effets médicaux de l'emploi de l'eau*, etc., Liverpool, 1797, in-4° ; dont la troisième édition a paru en 1804 en 2 vol. ; ce livre a été traduit en plusieurs langues. Il a fait paraître aussi une *Instruction sur les morts apparentes*. Currie ne s'occupait pas exclusivement de médecine; il donna plusieurs de ses momens à la politique, et publia sous le nom de Jasper Wilson, une *Lettre commerciale et politique adressée à William Pitt*, dans le but de prouver que la guerre contre la France était injuste et impolitique. Il mourut à Sidmouth dans le Devonshire, le 30 août 1805.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre vers l'an 1660 pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excellait également dans le dessin et dans la manière d'appliquer l'or et de ciseler le relief.

* CURSIUS (PIERRE), prêtre, docteur en théologie, né à Carpineto, au 15e siècle, professa la rhétorique à Rome, où il publia, en 1535, in-4°, et dédia au pape Paul III, une *Defensio pro Italiâ*, contre Erasme, qui désavoua les intentions que lui prêtait son adversaire. On a encore de Cursius des poésies latines, entre autres : | *Ad humani generis Servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, Paris, 1528, in-8° ; | *Lacrymæ in cæde Nicol. Cursii, unici Germanici*, Rome, 1549, etc. — * CURSIUS (PIERRE), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, fut premier évêque de Bruges, sa patrie, et mourut en 1567. Il y a une *Lettre* de lui *à Erasme* dans le tome 3 des *OEuvres* de ce savant, part. II, col. 1705, de l'édition de Leyde, 1703. Son nom flamand est *Van Corte*.

CURTENBOSCH (JEAN de), né à Gand vers le commencement du 16e siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, et mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une *relation* de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile, dans la *Collectio amplissima* des Pères Martenne et Durand, tome 8. On

Digitized by Google

voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin, tome 13, édition d'Amsterdam 1710.

* CURTI (Pierre), jésuite, né à Rome en 1711, devint professeur d'hébreu au collége romain; il passait pour l'un des plus subtils métaphysiciens de son temps. Il publia plusieurs *dissertations* savantes et curieuses sur divers passages difficiles de l'Ecriture; les principales sont : | *Christus sacerdos*, Rome, 1751; | *Sol stans, dissertat. ad Josue, cap.* 10, Rome, 1754; | *Sol retrogradus, diss. ad v. 8. cap. 38 Isaiæ*, Rome, 1756. La conclusion de l'auteur est que le jour fut plus long qu'il ne devait être, mais seulement de 3 heures environ, et que cette rétrogradation du soleil eut lieu à 3 heures après midi. Le Père Curti mourut à Rome le 4 avril 1672

* CURTISIS (William), botaniste et pharmacien de Londres, né à Alton dans le Hampshire, mort à Brompton en 1799, a laissé : | *Instructions for collecting and preserving insects*, Londres, 1771, in-8°; | *Flora Londinensis*, Londres, 1777, et années suiv., 6 part. in-folio, contenant 420 planches très bien coloriées et autant de feuilles de texte; l'ouvrage n'est pas terminé; | *Catalogue of the british medicinal*, Londres, 1782, in-8°; | *Enumeratio of the british grasses*, qu'il refondit sous le titre d'*Observations pratiques sur les graminées de la Grande-Bretagne*, 3e édition, 1798; | *The botanical magasine*, Londres, 1787-98, 12 vol. in-8°, avec 432 planches. Cet ouvrage périodique, qui renferme un grand nombre de faits et d'observations intéressantes, a été continué, et formait, en 1819, 46 vol. in-8°. | *Lectures of botany*, Londres, 1804, 3 vol. in-8°, réimprimés en 1816 avec la *vie* de l'auteur.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval, dans l'abime, et passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'*Anchurus*, fils de Midas, que ce n'est pas sans raison qu'on la regarde comme une fiction, imaginée d'après une autre.

CURTIUS. *Voyez* QUINTE-CURCE.

CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avait pratiqué avec succès, et s'en était servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges, vers l'an 1500, a laissé une *traduction* exacte en latin des livres *des Institutes* qui étaient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain; prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague; vicaire-général des provinces d'Autriche et de Bavière; provincial, définiteur-général. Il mourut le 9 octobre 1638, à Westmunster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le Père Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4°. Ces éloges, au nombre de trente, sont très bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui des *sermons* en latin, l'*histoire* de plusieurs saints de son ordre, et une dissertation *De clavis dominicis*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

* CURTIUS (Michel-Conrad), historien du pays de Hesse, et professeur d'histoire à l'université de Marbourg, naquit en 1724 dans le duché de Meklenbourg; il est mort en 1802, laissant *Commentarii de senatu romano, sub imperatoribus post tempora eversæ reipublicæ*, Halle, 1768, in-8°, Hambourg et Genève, 1769, in-4°, un des meilleurs livres classiques que nous ayons sur cette matière; et plusieurs ouvrages sur l'*Histoire du landgraviat de Hesse, etc.*

* CURTZ (Albert), en latin Curtius, jésuite, né en 1600, à Munich, où il mourut en 1671, a laissé plusieurs ouvrages historiques et astronomiques dont les

Digitized by Google

principaux sont : | *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4° ; | *Problema Austriacum*, Munich, 1655 ; | *Amussis Ferdinandea, sive Problema architecturæ militaris*, Munich, 1651, in-fol. ; | *Sylloge Ferdinandea, sive Collectanea historiæ cœlestis è commentariis Tychonis-Brahe ab anno* 1582 *ad* 1601, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol., etc. Curtz avait traduit de l'allemand en latin *la Conjuration d'Albert, duc de Friedland*, Vienne, 1635 ; mais, sur le reproche qu'on lui fit d'attaquer un prince que l'ordre des jésuites honorait comme un de ses bienfaiteurs, il fit brûler tous les exemplaires de son écrit qui n'étaient pas encore distribués : ce qui a rendu l'ouvrage extrêmement rare.

CUSA (Nicolas de). *Voyez* NICOLAS DE CUSA.

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui : | un *commentaire* in-folio, en latin, 1552, sur la *Chronique des consuls* de Cassiodore : | *De cæsaribus, à Julio Cæsare usque ad Maximilianum I*, Francfort, 1601, in-folio, Leipsick, in-folio ; ouvrage estimé et qui contient des particularités remarquables et peu connues : | *Descriptio Austriæ*, se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche. | Une *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*. Anvers, 1541, in-8°, en latin. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa *Vie* a été écrite par Gerbelius en 1540.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent. *Voyez* Flavius-Josèphe, livre 20, chap. 1 et 2.

* CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieutenant-général des armées françaises, naquit à Metz le 4 février 1740, d'une ancienne famille originaire du comté de Rochefort, au pays de Liége, et établie en Lorraine depuis plusieurs siècles. Il fut nommé *à l'âge de 7 ans* sous-lieutenant au régiment de Saint-Chamans, suivit le maréchal de Saxe dans la campagne des Pays-Bas, et fut réformé en 1749. Alors il vint terminer ses études à Paris, et entra ensuite dans le régiment du roi, puis dans les dragons de Schomberg, fit la guerre de sept-ans et devint capitaine après avoir passé par tous les grades inférieurs. En 1758, il commandait une avant-garde en Westphalie sous le prince de Soubise, et son nom est cité avec éloge dans les *mémoires de Frédéric*. Le duc de Choiseul dont il était parent le protégeait et avait beaucoup contribué à son mariage avec Mlle de Longuy dont Mme de Genlis fait un si bel éloge dans les *souvenirs de Félicie*. Il fit créer pour lui en 1762 un régiment de dragons, qui prit son nom et qu'il commanda jusqu'en 1780. Le désir de s'illustrer le porta au moment de la guerre d'Amérique à changer le commandement de son régiment contre celui de Saintonge-infanterie, que la cour avait destiné pour les Etats-Unis. Il se distingua dans plusieurs occasions, principalement à la prise d'York-Town ; ce qui lui valut à son retour le grade de maréchal de camp et le gouvernement de Toulon. Nommé en 1789 député de la noblesse du bailliage de Metz aux états généraux, il se prononça dès les premières séances pour le parti populaire, demanda la *déclaration des droits de l'homme*, la création des assignats, le renvoi des ministres, la suppression de la maison militaire des princes, la création des gardes nationales. En 1792 il obtint le commandement en chef du camp de Soissons, et ensuite de l'armée du Rhin. Il fit régner dans l'armée la discipline la plus sévère, et souvent on le vit faire fusiller des soldats pour s'être livrés au pillage : rigueurs qui servirent plus tard de prétexte pour l'accuser et le perdre. Pendant que Kellermann poursuivait les Prussiens qui avaient envahi la Champagne, il s'avança sur le Rhin, et s'empara de Spire, de Worms et de Mayence. Plusieurs ont attribué la reddition de cette ville à la trahison du chef du génie et à la lâcheté du gouverneur. S'étant dirigé ensuite vers la Franconie, contre les ordres du ministre de la guerre et contre l'avis des autres généraux, il prit Kœnigsberg et Francfort-sur-le-Mein, d'où il publia une proclamation impolitique et violente contre les

princes d'Allemagne. Mais les Prussiens le forcèrent de se replier sur l'Alsace et d'abandonner Mayence à ses propres forces. Sa retraite excita de toutes parts des plaintes; et, quoiqu'il eût cherché à se justifier en accusant Kellermann, et même le ministre de la guerre de son mauvais succès, il fut rappelé peu de temps après pour rendre compte de sa conduite. Custine avait commis aux yeux des révolutionnaires un plus grand crime; il avait exprimé publiquement son indignation contre la condamnation et la mort de Louis XVI. Décrété d'accusation le 29 juillet 1793, il fut arrêté le même jour et traduit au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec calme. La jeunesse, la beauté, le courage de sa belle-fille, M[me] de Sabran, accourue auprès de lui du fond d'une province où elle était cachée, ne servit qu'à le consoler dans son malheur. Sa mort avait été résolue; il fut condamné le 27 août et exécuté le lendemain. Les journaux de cette époque ont beaucoup parlé des preuves de faiblesse qu'il donna dans ses derniers momens. La lettre qu'il écrivit à sa belle-fille en partant pour l'échafaud, ne justifie pas cette accusation. On y voit de la résignation sans bravade; il est mort pieusement; mais dans ces temps où les vertus romaines étaient de mode, les sentimens chrétiens pouvaient aisément passer pour de la peur. C'était sans doute un bon officier-général; il excellait surtout dans la manœuvre de cavalerie; mais il paraît qu'il n'avait pas des vues assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement. Il se montra fort jaloux de son autorité. Par une sévérité quelquefois extrême, il se fit détester de beaucoup d'officiers, quoiqu'il fût très aimé des soldats. On a publié à Hambourg et à Francfort, des *Mémoires du général Custine*, rédigés par un de ses aides-de-camp, Paris, 1794, 2 vol. in-12; mais ils n'ont aucun caractère authentique.

* CUSTINE (Amand-Philippe de), fils du précédent, né en 1768, débuta dans la carrière diplomatique où il eut d'abord quelques succès. En 1792, sous le ministère de M. de Narbonne, quelques personnes qui n'étaient pas sans influence, ayant conçu le projet absurde de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et de lui donner le commandement des armées françaises, le jeune Custine fut chargé de cette mission délicate; il mit tant de chaleur et d'art dans ses négociations, que le prince, dit-on, balança un instant. Cette affaire ayant échoué, Custine fut ensuite envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire; mais la Prusse ayant déclaré la guerre à la France, il vint à l'armée rejoindre son père, qui le fit son aide-de-camp jusqu'en janvier 1793, et l'envoya à cette époque à Paris pour y suivre ses réclamations auprès des comités et des ministres. Le zèle avec lequel il s'en acquitta, ses liaisons avec Condorcet et plusieurs autres Girondins, et surtout la chaleur des démarches qu'il fit pendant le procès de son père pour le sauver, attirèrent sur lui les regards inquiets de Robespierre, qui le dénonça lui-même à la tribune, et le fit traduire devan ce même tribunal révolutionnaire qui venait de condamner son père. Il se défendit avec tant de présence d'esprit et de clarté, que l'auditoire attendri s'écriait : *Il est sauvé;* mais les tyrans avaient résolu sa mort. Il avait eu le courage de signaler hautement la mauvaise foi du président, qui en lisant sa correspondance avec le duc de Brunswick, en altérait le sens pour le perdre plus sûrement. Après un tel affront, de pareils juges ne devaient pas être disposés à l'absoudre. Il fut condamné à mort le 3 janvier 1794, et exécuté le même jour. Il montra jusqu'au dernier moment une grande fermeté, et il écrivit à sa femme les lettres les plus touchantes.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, et a donné dans le langage de son pays *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8°, réimprimées en 3 vol. in-8°; ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges le 26 février 1752.

CUSTOS ou COSTER (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut vers 1610. On a de lui : | *Atrium heroicum*, Augsbourg, 1600-1603, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage renferme les vies abrégées et les portraits gravés des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière; | *Principum christianorum stemmata, etc.*, Augsbourg, 1610, in-fol.; | *Quorumdam illustrium eruditorum imagines, unum in libellium conjectæ, etc.*

* CUVELIER DE TRIE (Jean-Guillaume-Augustin), auteur dramatique, né à Boulogne-sur-Mer, le 15 janvier 1766, fut reçu avocat au barreau de cette ville, après avoir fait ses études à Paris, au col-

Digitized by Google

lége des Grassins. Mais la révolution le jeta dans une carrière différente. Nommé capitaine dans la garde nationale de Boulogne, il assista comme député de ce corps, à la première fédération du 14 juillet 1790. Il obtint successivement l'emploi de commissaire du gouvernement dans les départemens de l'Ouest, et de sous-chef dans les bureaux de l'instruction publique, entra au service, après le 18 brumaire, et fut nommé au mois de prairial an 12, capitaine de première classe commandant des guides-interprètes. Les fatigues de la guerre lui firent contracter un rhumatisme aigu, qui le força de renoncer au métier des armes, et il se voua exclusivement aux lettres. Cuvelier est regardé comme le créateur du mélodrame; on avait cependant joué *le Château du diable*, au théâtre de Molière, avant qu'il donnât *l'Enfant du malheur*, à l'Ambigu. Des mélodrames nombreux, joués sur les divers théâtres du Boulevard, le firent proclamer de son vivant, l'un des pères de cette scène subalterne, et lui acquirent le surnom ironique de *Corneille du Boulevard*. Il est certain que Cuvelier abusa de sa facilité et du peu d'exigence des spectateurs auxquels s'adressaient ses tableaux, pour produire sur les théâtres populaires des ouvrages qui furent bien plus des spéculations d'argent que des œuvres littéraires; aussi ses moyens dramatiques sont-ils trop souvent communs et peu vraisemblables, en même temps que le dialogue de ses personnages est emphatique et incorrect. Il est mort le 25 mai 1824, âgé de 58 ans. Outre deux *volumes* in-8° de *Nouvelles, contes*, etc. qui parurent en 1808, Cuvelier a donné, plus de cent dix pièces. On en citera seulement quelques-unes. | *La fête de l'Etre suprême*; | *Le Codicille, ou les deux héritiers*, comédie, 1793; | *La Caverne dans les Pyrénées*, 1793; | *La Mort de Turenne*; | *Le Tombeau de Turenne, ou l'armée du Rhin à Saspach*; | *Barberousse-le-Balafré*, mélodrame; | *L'Enfant prodigue*; | *L'entrée de Henri IV à Paris*; | *Les Français en Pologne*, etc., etc.

* **CUVIER** (Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert, baron) pair de France, membre de l'académie française, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au muséum de Paris, naquit de parens protestans à Montbéliard, alors chef-lieu d'uno principauté appartenant aux ducs de Wurtemberg, le 23 août 1769 Quelques biographes ont remarqué que Bonaparte était né la même année et le même mois. Son père, après avoir servi pendant 40 ans comme officier dans un régiment suisse à la solde de la France, n'avait pour soutenir sa famille qu'une modique pension de retraite. Le jeune Cuvier élevé sous les yeux de ses parens jusqu'à l'âge d'environ 15 ans, manifesta dès l'enfance une grande vivacité de conception, et une ardeur de savoir qui inspirait à sa mère des inquiétudes pour sa santé, en apparence très délicate. A 4 ans il savait lire; à 14 ans, il avait terminé des études classiques qui comprenaient non seulement les langues anciennes, mais encore l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, et même la levée des plans. Son goût pour l'histoire naturelle s'était révélé de bonne heure. On assure qu'à l'âge de 13 ans, il avait lu deux fois Buffon d'un bout à l'autre, et qu'il en avait copié une partie des figures. Cuvier avait été destiné par ses parens à la théologie; et il concourut après avoir terminé ses études pour une des bourses fondées au séminaire de Tubingue, par un des souverains de Wurtemberg, en faveur des jeunes gens de Montbéliard. N'ayant pas obtenu dans ce concours le succès qu'il espérait, il profita d'une occasion qui s'offrit bientôt d'entrer dans une autre carrière. Le duc régnant Charles de Wurtemberg, pendant le séjour qu'il fit à Montbéliard, vit le jeune Cuvier, fut enchanté de ses réponses et de ses dessins, et lui accorda spontanément une bourse dans l'académie Caroline de Stuttgart, établissement de haute instruction, qui dès la fin de 1781 avait été érigé par l'empereur Joseph II en université, avec tous les priviléges attachés à ce titre. Le jeune Cuvier fut admis le 18 mai 1784, dans cette école d'où sont sortis plusieurs hommes illustres de l'Allemagne, et entre autres le poète Schiller. Là il se perfectionna dans les langues anciennes et la littérature, et fit de rapides progrès dans la philosophie, le droit, le dessin, et surtout dans les sciences naturelles qui étaient l'objet de sa prédilection. Il s'adonna avec passion à la botanique, et parvint en peu de temps à se composer un herbier pour lequel il s'était fait une classification qui n'était ni celle de Tournefort, ni celle de Linnée. Pendant son séjour à Stuttgart, il peignit aussi un grand nombre d'insectes. Tous les enseignemens de l'académie Caroline se

Digitized by Google

d'une grande ménagerie, son génie prit un essor proportionné à ses moyens d'investigation. L'enseignement de Cuvier produisit une sensation profonde dans le monde savant; et une foule immense s'empressa d'aller l'entendre. A peine 4 ans s'étaient écoulés depuis sa nomination au Musée, que l'on commença la publication de ses immortelles leçons d'anatomie comparée qui avaient été recueillies par MM. Duméril et Duvernoy. Les deux premiers volumes parurent en 1800, et les trois autres en 1805. Cet ouvrage, qui se distingue par une prodigieuse quantité de faits et une admirable méthode, fait époque dans l'histoire de la science de l'organisation animale, que personne, avant Cuvier, n'avait embrassée dans son ensemble. Les considérations préliminaires sur l'économie animale furent admirées de tous les savans pour la clarté, la profondeur, et l'ordre méthodique des idées et des faits qui y étaient exposés. Cuvier ne se borna pas à communiquer la science à un certain nombre d'adeptes; en faisant pendant plusieurs années un cours au lycée (aujourd'hui l'Athénée de Paris), il voulut la mettre à la portée des gens du monde, et la populariser en quelque sorte. Les mêmes personnes qui avaient entendu les Laharpe et les Fourcroy l'y applaudirent, et s'étonnèrent, dans un sujet que l'on s'attendait à trouver aride, d'être séduits par l'attrait d'une élocution non moins facile que brillante. En l'an 8, le savant professeur succéda au collége de France au célèbre Daubenton. Dans cette chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, il fit un cours complet d'*histoire naturelle philosophique*, tantôt expliquant les lois de la nature en s'élevant aux plus hautes généralités de la science, tantôt déroulant le tableau de la marche progressive de toutes les sciences physiques, depuis la naissance des sociétés jusqu'au temps actuel. Les *leçons d'anatomie comparée* suffisaient pour assurer la gloire de Cuvier; mais il acquit un nouveau titre à une renommée durable en publiant en 1811 ses *Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*. Déjà dans les quatre dernières années du 18e siècle, Cuvier s'était proposé de signaler toutes les découvertes d'animaux fossiles qui avaient été faites jusqu'alors, d'indiquer avec exactitude les localités où ces débris avaient été trouvés, la nature des terrains dans lesquels ils étaient enfouis, et enfin de déterminer les espèces, les genres et les classes de ces animaux fossiles, sur quelques débris d'ossemens qui leur avaient appartenu. Il accomplit plus tard cette tâche immense à laquelle il consacra une grande partie de sa vie. S'appuyant sur ce principe d'anatomie comparée, qu'il y a une corrélation exacte de formes entre les différentes parties d'un être organisé, il parvint à déterminer d'après un organe connu, la plupart des autres organes coexistans. Des fragmens d'os épars lui suffisaient pour assigner la famille et le genre de l'animal auquel ils appartenaient. Ses conjectures souvent combattues par ses collégues de l'académie, reçurent très fréquemment une éclatante confirmation des découvertes ultérieures. Au moyen de ses ingénieuses inductions, Cuvier arracha à la nature les secrets du monde primitif. Comme un autre Adam, il vit passer sous ses yeux plus de cent vingt espèces détruites, qu'il put nommer, et auxquelles il assigna de nouveau leur rang dans l'ensemble des êtres. En reconstruisant ces êtres antédiluviens, Cuvier essaya aussi de se rendre compte de l'état primitif et des vicissitudes de notre planète. La nature des terrains dans lesquels on découvre les fossiles organiques, et la différence des couches qui récèlent ces races éteintes, lui servirent à fonder ses conjectures sur les révolutions du globe, dont il fit l'histoire dans le beau discours qui sert d'introduction à ses *Recherches sur les fossiles*. Loin de se livrer, comme quelques-uns de ses devanciers, à de téméraires attaques contre les récits de la Genèse, Cuvier rendit un éclatant hommage à la Bible, et joignit le témoignage de la science à la sainte autorité des écritures, pour convaincre les esprits les plus incrédules de la réalité d'un déluge universel qui a couvert autrefois les plus hautes montagnes. Afin d'assembler des matériaux pour la science dont il assura les progrès, le savant géologue parcourut l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Ce fut lui qui dirigea aux portes de Paris les fouilles faites dans les carrières à plâtre de Montmartre, d'où l'on a tiré les ossemens les plus curieux. Les importans travaux de Cuvier lui méritèrent les distinctions les plus honorables. Nommé à vingt-six ans membre de l'institut (1796), il fut élu secrétaire de la classe des sciences physiques et mathématiques, l'année même où Bonaparte devenu premier consul en fut fait président (1800); et dès lors il s'établit entre ces deux hommes célèbres

Digitized by Google

faisaient en allemand; Cuvier se familiarisa si promptement avec cette langue étrangère, qu'il parvint en très peu de temps non seulement à comprendre ses maîtres, mais encore à rendre compte en allemand de ses connaissances, et à mériter plusieurs fois de suite la première place dans les examens sémestriels que l'on faisait subir aux étudians sur toutes les parties qui leur étaient enseignées. Il se lia dans cet établissement avec plusieurs hommes distingués, parmi lesquels se trouvaient M. Kielmeyer, son condisciple, et M. Kerner, professeur de botanique, dont les entretiens contribuèrent aux rapides progrès qu'il fit dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Le cours d'études du jeune naturaliste s'étant terminé le 21 avril 1788, son père demanda au duc de Wurtemberg la permission de le retirer de l'académie, pour l'envoyer en Normandie, où il devait se charger d'une éducation particulière. Cette autorisation fut accordée immédiatement; et le duc y ajouta la promesse de l'employer plus tard dans l'administration de ses états. Cuvier passa quelques semaines dans sa ville natale, qu'il n'a plus revue depuis, et partit pour le château de Friquainville, en basse-Normandie, où il alla remplacer un de ses amis,(M. Parrot connu par ses travaux importans sur la physique), comme gouverneur du fils de M. le comte d'Héricy. Le voisinage de la mer, et les loisirs dont il jouissait, lui donnèrent la facilité de se livrer dans sa nouvelle position à son goût pour l'histoire naturelle. C'est sur les côtes de Normandie, qu'il fit ses belles découvertes sur les mollusques et qu'il commença la classification des animaux nombreux et variés que Linnée a confondus sous le nom de *Vermes*. C'est de là qu'il adressait à M. de Lacépède la description d'une nouvelle espèce de *raie*, que ce savant lui a dédiée. Un heureux hasard lui fit rencontrer à Vallemont, petite ville située dans le voisinage du château de Friquainville, M. Tessier, membre de l'académie des sciences, déjà célèbre par ses publications sur l'agriculture. Ce savant qui fuyait alors la persécution révolutionnaire, devina dès sa première entrevue, le grand naturaliste dans Cuvier. « *Je viens*, écrivait-il à son ami Parmentier, *de trouver une perle dans le fumier de la Normandie.* » M. Tessier s'empressa de le mettre en rapport avec plusieurs hommes distingués de la capitale et particulièrement avec le jeune Geoffroy Saint-Hilaire déjà professeur au jardin des plantes. Celui-ci pénétrant toute la portée du génie de Cuvier, l'engagea à venir déployer ses talens sur un plus grand théâtre. *Venez à Paris*, lui écrivait-il, *jouer parmi nous le rôle d'un autre Linnée, d'un autre législateur de l'histoire naturelle.* Pendant son séjour en Normandie, Cuvier avait adressé à ses amis de Wurtemberg et à la société d'histoire naturelle qu'ils avaient formée à Stuttgart, de savantes dissertations sur différens points de la science de la nature. Il était facile de voir dans ces écrits qu'il aspirait à changer la face de la science, et à y introduire des classifications fournies par la nature elle-même et qui n'eussent rien d'arbitraire. Ce fut dans les premiers mois de 1795, et lorsque la tourmente révolutionnaire commençait à s'apaiser, que Cuvier se rendit à Paris. La lecture qu'il y fit au sein des sociétés philomatique et d'histoire naturelle, de divers mémoires sur l'anatomie des mollusques, des insectes et des zoophytes, les vues qu'il développa sur la formation et l'usage des méthodes en histoire naturelle, le placèrent dès lors au rang des naturalistes les plus distingués. Nommé membre de la société des arts, puis professeur à l'école centrale du Panthéon, il composa pour cette école le *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, qui parut en l'an 3 de la république; bientôt les honneurs et les places vinrent le trouver; il fut appelé à suppléer M. Mertrud, professeur d'anatomie comparée au Jardin des plantes, qu'il remplaça plus tard. C'est en décembre 1795, que Cuvier ouvrit son cours par un discours où se révélait toute la puissance de son intelligence, et qui fut imprimé dans le *Magasin encyclopédique.* Du moment de son installation au Musée d'histoire naturelle, Cuvier commença cette belle collection d'anatomie comparée qui fait aujourd'hui l'admiration des étrangers. « J'allai, » dit-il dans ses *Souvenirs*, chercher dans » les combles du cabinet, quelques vieux » squelettes de Daubenton, que M. de Buf» fon y avait fait entasser comme des fa» gots; et c'est en poursuivant cette entre» prise, tantôt secondé par quelques pro» fesseurs, tantôt arrêté par d'autres, que » je parvins à donner à cette collection » assez d'importance pour que personne » n'osât plus s'opposer à son agrandisse» ment. » Une fois au centre d'un vaste établissement et disposant des animaux

Digitized by Google

des relations suivies. Dans une nouvelle organisation de l'institut, Cuvier fut nommé l'un des deux secrétaires perpétuels de ce corps savant. Ce fut en cette qualité qu'il rédigea, en 1808, son rapport historique sur le progrès des sciences naturelles depuis 1789; l'auteur y montrait à la fois le chemin parcouru et la route à suivre. Il entra plus tard à l'académie française, fut attaché comme membre honoraire à celle des inscriptions, et fit partie de toutes les sociétés savantes du monde. Lorsque Napoléon réorganisa l'enseignement public, Cuvier nommé *inspecteur-général*, reçut la mission de présider à l'établissement des lycées de Marseille, de Nice et de Bordeaux. Devenu en 1808 conseiller titulaire de l'université, il fut envoyé les années suivantes en Italie, en Hollande et en basse Allemagne, pour rallier à l'université les établissemens d'instruction publique au-delà des Alpes et au-delà du Rhin. Il fit à cette occasion au conseil de l'université des rapports où l'on trouve les vues les plus saines sur les améliorations dont l'instruction du peuple est susceptible. Cuvier présida pendant plusieurs années sous la restauration, la commission de l'instruction publique. Lorsqu'un évêque fut nommé grand-maître de l'université, il conserva la place de chancelier, la seconde de la hiérarchie universitaire avec la direction de toutes les facultés du royaume. Bonaparte, après l'avoir nommé membre de la légion d'honneur, l'avait fait entrer en 1813, au conseil d'état, comme maître des requêtes; Louis XVIII lui conféra le titre de conseiller d'état au mois de septembre 1814. Nommé en 1819 président du comité de l'intérieur, il conserva cette place éminente jusqu'à sa mort, malgré les vicissitudes des ministères. Dans cette nouvelle carrière il déploya une rare activité, une sagacité profonde, et des connaissances administratives que l'on trouve rarement dans les hommes voués aux sciences. Chargé à diverses reprises de défendre devant la chambre des députés plusieurs projets de lois de la restauration, il sut remplir cette mission avec mesure et convenance. Sa modération soutenue le fit accuser par les partis extrêmes dont il s'éloignait également. Du point de vue élevé où il se plaçait, les passions des hommes se rapetissaient si fort à ses yeux qu'il lui répugnait de s'y associer. Embrassant d'un vaste regard l'ensemble de la vie sociale, et réduisant ses opinions à un amour général de l'ordre et de la justice, l'indifférence avec laquelle il accueillit les changemens de la politique, ressembla trop peut-être à un défaut de principes. On fut du moins fondé à l'en accuser, lorsqu'on le vit, après avoir servi successivement l'empire et la restauration, se laisser porter à la chambre des pairs par la révolution de juillet. Les places administratives que remplit Cuvier ne nuisirent en rien à ses travaux scientifiques, ni à son enseignement. Le mardi, 8 mai 1832, il reprit au collége de France son cours interrompu pendant l'époque des plus grands ravages du choléra. « Cette leçon, dit un de ses biographes, avait quelque chose de solennel et de mélancolique, qui semblait annoncer que c'était pour la dernière fois que l'esprit d'un tel maître se révélait à ses disciples. » C'était un résumé du cours de l'année, une analyse des doctrines émises de nos jours par quelques naturalistes.... Dans toute la leçon dominait la pensée qu'une intelligence supérieure a présidé à l'organisation de l'univers. On y touchait, par l'examen du monde visible au monde invisible, et partout l'examen de la créature indiquait la présence du créateur. Le professeur avait été moins fatigué que de coutume, et rien ne faisait prévoir une catastrophe. Mais le lendemain en s'éveillant, il sentit de l'engourdissement au bras droit; bientôt la paralysie se déclara et gagna les autres membres. Le dimanche 13 mai, cet homme illustre rendit sans effort le dernier soupir, après avoir conservé jusqu'au moment suprême toutes les facultés de son esprit, et avoir vu s'approcher l'heure fatale avec une entière résignation aux décrets de la providence, dont il avait pendant sa vie adoré la sagesse dans les œuvres de la création. Tous les savans de la capitale assistèrent à son convoi. Les jeunes gens qui avaient suivi ses leçons se disputèrent l'honneur de porter son corps. Plusieurs discours furent prononcés dans cette circonstance par M. Arago, au nom de l'académie des sciences, par M. de Jouy au nom de l'académie française, par M. Geoffroy Saint-Hilaire qui fut son premier collaborateur, par M. Duméril pour le muséum d'histoire naturelle, par M. Walkenaër au nom de l'académie des inscriptions, par M. Pariset pour l'académie de médecine, enfin par M. Villemain qui se rendit l'interprète du conseil royal de l'instruction publique.

Digitized by Google

La veuve de Cuvier a reçu une pension de six mille francs du gouvernement, et la ville de Montbéliard a résolu de lui élever par souscription un monument vis-à-vis la maison où il reçut le jour. Doué d'un génie profond et patient comme Newton, d'un génie universel comme Aristote, Cuvier sera placé par la postérité à côté de ces grands hommes. Littérateur comme Buffon, ses éloges des savans qui lui ouvrirent les portes de l'académie française ne le cèdent en rien à ceux de Fontenelle. Telle était la vaste capacité de son esprit, qu'il remplissait avec une égale supériorité toutes les fonctions dont il était chargé, et si toutes les places qu'il occupait avaient été remises au concours, toutes lui auraient été rendues par acclamation. Les appointemens qu'il recevait de l'état s'élevaient à plus de 40 mille francs; mais il consacrait généreusement ses revenus à acheter des livres rares et des objets d'histoire naturelle qu'il déposait au muséum. Il donna même une preuve éclatante de désintéressement en refusant les offres magnifiques que lui fit le roi de Prusse pour l'attirer dans ses états. La vie de Cuvier fut troublée par des chagrins domestiques. Il eut la douleur de voir quatre enfans le précéder dans la tombe. L'aînée de ses filles avait atteint sa vingt-deuxième année, lorsqu'une cruelle maladie vint l'enlever presque au jour marqué pour son mariage. On assure que la douleur que lui causa cette dernière perte contribua pour beaucoup à affaiblir les ressorts de sa vie. Cuvier a publié: | *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798, 1799, in-8°, ouvrage rare; | *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changemens qu'elles ont produits dans le règne animal;* ce discours a eu 5 éditions, et la dernière est de 1818; il sert d'introduction aux *Recherches sur les ossemens fossiles;* | *Recherches anatomiques sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4°; | *Leçons d'anatomie comparée, recueillies par* MM. Duméril (les deux premiers volumes) et Duvernoy (les 3 derniers), 1800-1805; M. Duvernoy en prépare une 2[e] édition; | *Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossemens dans l'intérieur de la terre*, an 9, (1801) in-4°; | *Le règne animal, distribué d'après son organisation pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 4 vol in-4°, 1816; | *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4°; | *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des Molusques*, 1816, in-4°; | *Histoire naturelle des Poissons*, 1828, in-8°, 8 vol. in-4°; l'ouvrage n'est pas encore terminé; | *Description géologique des environs de Paris* (avec M. Brongniart) 1832, in-4°; elle a paru en 1808, dans le 11[e] vol. des *Annales du muséum d'histoire naturelle*, deux ans après dans le tome 13 des *Mémoires de l'institut*, et en 1812, séparément; | *Analyse des travaux de l'académie royale des Sciences mathématiques et physiques de l'Institut*: partie physique, 1805-1826; chaque partie imprimée à part, 1811-1826; | *Rapport historique sur les Sciences naturelles depuis* 1789, *et sur leur état actuel présenté au gouvernement le* 6 *février* 1808-1810, in-4° et in-8°, réimprimé en 1827; | *Eloges historiques des membres de l'académie des Sciences*, depuis 1800 à 1827, précédés de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-27, 3 vol. in-8°; | *Discours de réception de M. Cuvier à l'académie française*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de *journaux* et de recueils scientifiques. M. Cuvier, frère de celui qui fait le sujet de cet article, et M. Duvernoy, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, ont publié chacun une *Notice historique* sur les ouvrages et la vie du baron Cuvier. M. Laurillard, son collaborateur et son ami, a composé son éloge qui a été couronné par l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.

CUYCK (Jean van), conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mort en 1566, est éditeur, avec Corneille Valère et Guillaume Canterus, des *Offices* de Cicéron avec des *remarques estimées*, et des *Vies des empereurs grecs* d'Æmilius Probus. Cette édition est peu commune et très estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

CUYCK (Henri van), né à Culenbourg dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde en 1596. Il gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie par ses exhortations et par ses écrits. Il mourut à Ruremonde l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son *Histoire de l'é-*

Digitized by Google

rection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de *controverse*, des *harangues* et des *lettres*. Les principaux sont : | *Orationes*, Louvain, 1596, in-8° ; les plus curieuses sont celles qui regardent *la tonsure cléricale*, *les devoirs des chanoines*, *etc.* | *Speculum concubinariorum sacerdotum, etc.*, Cologne, 1599, et Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. | Une *édition* des *OEuvres de Cassianus*, Anvers, 1578, in-8°. Les *lettres* qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment apostolique : elles ont été imprimées séparément.

CUYPERS. *Voyez* CUPER.

CYAXARÈS Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 1634 avant l'ère chrétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville pour venger la mort de son père ; et comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crœsus (*voyez* ce mot), et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Cyaxarès reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitans. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 593 avant J.-C. après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne, qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux.

CYGNE (MARTIN du), jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique presque toute sa vie ; il mourut dans ce pénible exercice le 29 mars 1669. Nous avons de lui : | *Explanatio rhetoricæ*, imprimé un grand nombre de fois. M. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique ; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait, elle est très méthodique. | *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1755 ; | *Ars historica*, St.-Omer, 1669 ; | *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis orationes*, Liége, 1675, 4 vol. in-12. Le quatrième volume contient une analyse des oraisons de Cicéron ; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins, dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4°, s'attache au plan du Père du Cygne, dont il fait l'éloge. | *Comœdiæ XIII phrasi cum Plautina, tum Terentiana concinnatæ*, Liége, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées ; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour les mœurs et la décence.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthène et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsqu'Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentimens. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (*voyez* un bon mot de ce philosophe dans l'article PYRRHUS, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégea le livre d'Enée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNEGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 490 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée ; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit, dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

Digitized by Google

CYNTIO. *Voyez* GIRALDI.

CYPRIEN (saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, naquit à Carthage d'une famille riche et illustre. Son génie facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen : il se fit chrétien, l'an 246, par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de Jésus-Christ et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré ses oppositions, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'église, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau ; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'église qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit avec autant de modestie que de fermeté. « C'est » une chose établie entre les évêques, » que le crime soit examiné là où il a été » commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Etienne, comme l'avoue saint Augustin : *Cyprianum iratum et paulo commotiorem fuisse in Stephanum*, et dit que cette faute fut expiée par le martyre : *Martyrii falce purgatum*. Mais quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'église romaine. C'est au saint Siége que saint Cyprien adresse son *apologie* contre ceux qui blâmaient sa fuite ; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'église, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. Le même saint évêque à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et demande son approbation : *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placiturum* (Labbe, *Concil. tome I, col.* 718), dans le temps même qu'il résiste à saint Etienne, il lui adresse des députés pour lui exposer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp.* 75, édit. Pammel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au pape, et que c'est très ridiculement que le démêlé de ce saint avec le pape saint Etienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les *décrets du* saint Siége. M. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres ont montré la faiblesse de cette ressource ; mais personne n'a mieux traité cette manière que M. Chicoisnau dans sa *Dissertation théologique* sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube à 12 lieues de Carthage. Après un exil de onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage ; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément, qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut » regretté, dit un historien, par les païens

Digitized by Google

» mêmes, qui s'étaient bien emportés contre lui dans les accès de leur fanatisme, » mais qui se souvinrent bientôt, les larmes aux yeux, que toujours il les avait » confondus, dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. » Les fidèles rendirent les derniers devoirs » à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une » multitude de cierges, lui adressèrent » des vœux, le canonisèrent, pour ainsi » dire, à l'envi, en exaltant ses vertus et » en souhaitant de mourir avec lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, et qui fut appelé *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique la permission d'ouvrir le tombeau qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles en 802. Le roi consentit depuis qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. L'on a un poème sur cette translation, composé par Leidrarde, archevêque de Lyon. Charles le Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille qui se gardent dans la célèbre abbaye connue sous le nom de ce saint pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvemens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ses défauts. Outre 81 *lettres*, il nous reste de lui plusieurs *traités*, dont les principaux sont : | Celui des *témoignages*, recueil de passages contre les juifs ; | le livre *De l'unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que « pour rendre cette unité visi» ble, le Sauveur a bâti son église sur » saint Pierre, et lui a donné le pouvoir » des clés, et que, quoiqu'il ait donné le » même pouvoir à ses apôtres, il a voulu » que la source de l'unité dérivât d'un » seul, et que tout l'édifice portât sur ce » fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité de la conservation de l'Eglise catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, *et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit spargit* (L. 1, Epist. 40). *Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad ecclesiam principalem, undè unitas sacerdotalis exorta est, à schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum* (Epist. 55, ad Cornelium). | Le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Eglise et admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter ; le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu. | *L'Explication de l'Oraison dominicale*, de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage et citait le plus souvent ; | l'*Exhortation au martyre*, écrite en 250, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves. | Les *Traités de la moralité, des œuvres de miséricorde, de la patience*, et *de l'envie, etc.* Parmi les différentes éditions de ce Père, on fait cas de celle de Hollande en 1700 qui est enrichie de quelques dissertations de Pearson et de

Digitized by Google

Dodwel ; mais on préfère celle de 1726, in-fol. de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par don Prudent Marand, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une *vie* du saint. Toutes ses *OEuvres* ont été traduites également en français par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les mémoires du célèbre Le Maitre. L'abbé de la Hogue a publié à Londres en 1794 *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, in-12 de 120 pages. Il donna ensuite la traduction française de ce vol. sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convaincant de schisme l'église constitutionnelle et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, 1 vol. petit in-8°, réimprimé en 1797. Ponce, diacre, et don Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa *Vie*.

CYPRIEN (saint) fut ordonné diacre par saint Césaire d'Arles, qui instruit de sa science et de sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, et le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. Saint Cyprien assista aux différens conciles auxquels présida saint Césaire, et eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi et de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des Français, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme dont les Ostrogoths avaient infecté son diocèse, et montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent tant qu'il vécut. C'est à lui que saint Césaire (*voyez* ce mot) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siége. Il mourut au milieu du 6e siècle, quelques années après saint Césaire, dont il a écrit la *Vie*. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYR ou CIRIQ (saint), fils de sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Il n'avait alors que trois ans. Comme ce tendre enfant appelait sa mère, et criait : *Je suis chrétien !* le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il y a un autre saint CYR, médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN (SAINT-). *Voyez* VERGER de HAURANE (JEAN du).

CYRANO (SAVINIEN), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battit en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur ; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avait reçu 15 mois auparavant. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irréligion. Il avait passé long-temps pour incrédule ; mais ce n'était qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : | *L'Histoire comique des états et empires de la lune ;* | *l'Histoire comique des états et empires du soleil*. Il parait, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisait de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que, si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux. | Des *Lettres ;* | un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques ; | un *fragment de physique ;* | des pièces de théâtre telles qu'*Agrippine*, le *Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom était *Sulpitius Quirinus*. *Voyez* QUIRINUS.

CYRIADES, tyran sous le règne de Valérien, se livra dans sa jeunesse à la dé-

Digitized by Google

bauche, et après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor Ier y régnait alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriades, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, Cyriades saccagea Antioche qui en était la capitale. Peu de temps après il prit le titre d'Auguste, mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés d'ailleurs de ses déréglemens et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriades ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 596, successeur de Jean le Jeûneur, prit le nom d'*évêque écuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit de donner le titre que le patriarche avait usurpé, à d'autres évêques qu'à celui de Rome (*voyez* PHOCAS). Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem vers 334, et l'année suivante prêtre par saint Maxime, évêque de Jérusalem. Elevé après lui sur le siége de cette église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'église, et lui fit un crime d'une action héroïque, car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie, en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége; mais son attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, dit Orose, » de le sacrifier à sa haine après son retour » de la guerre de Perse; mais la mort le » prévint, et l'empêcha d'exécuter son » détestable projet. » Valens l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut que plus de 11 ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople de 381 approuva son ordination et son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son église pendant 35 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra pour honorer l'instrument de notre salut. Comme le fait est intéressant et appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. Saint Cyrille qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles: « Le jour des nones (le 7) » de mai, vers la troisième heure (vers » les neuf heures du matin), il parut dans » le ciel une grande lumière en forme de » croix, qui s'étendait depuis la montagne » du Calvaire, jusqu'à celle des Olives. » Elle fut aperçue, non par une ou deux » personnes, mais par toute la ville. Ce » n'était pas un de ces phénomènes passagers qui se dissipent sur-le-champ. Cette » lumière brilla à nos yeux pendant plusieurs heures et avec tant d'éclat, que le » soleil même ne pouvait l'effacer. Les » spectateurs, pénétrés en même temps » de crainte et de joie, coururent en foule » à l'église; les vieillards et les jeunes » gens, les fidèles et les idolâtres, les citoyens et les étrangers, tous n'eurent » qu'une voix pour louer Notre-Seigneur » Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, » dont la puissance opérait ce prodige, et » ils reconnurent tous ensemble la divinité d'une religion à laquelle les cieux » rendaient témoignage. » Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, etc. Quant à la lettre de saint Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce Père, par Sozomène, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glycas, etc. Mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplait aux ennemis de la croix de Jésus-Christ. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de faus-

Digitized by Google

seté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'église grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de saint Cyrille 23 *catéchèses*. Les 18 premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulières, mais qui tenaient peut-être aux opinions reçues de son temps. Grandcolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4°. Don Touttée, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les *OEuvres de saint Cyrille*, grecque et latine, in-folio, Paris, 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très exacte.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, était né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avait assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où saint Chrysostôme fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le nestorianisme faisait alors de funestes ravages dans l'Eglise. Il écrivit aux solitaires d'Egypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, et au concile écuménique d'Ephèse, auquel il présida au nom du pape, en 431. Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, et tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque; Cyrille fut arrêté; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua Nestorius dans un monastère, et rendit Cyrille à son église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestans, mécontens du zèle qu'il a fait paraître pour l'honneur de la Vierge, quoique opposés d'ailleurs à l'erreur de Nestorius. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, 1638, 6 vol. in-folio, qui se relient en 7. Le Père Canisius en avait donné auparavant une édition très correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. On y trouve un grand nombre d'écrits, entre autres des *homélies* et des *commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament, une excellente réfutation du nestorianisme, des sophismes et sarcasmes de Julien l'apostat, etc. Un M. La Croze (*Histoire du christ. des Indes*, tome 1, page 24), prétend que son ouvrage contre Julien est faible, et ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves et les raisonnemens de ce Père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très éloquens, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantage sur un bel esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens; et quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable; il suit son adversaire pied à pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et profane. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne font pas le caractère de ses écrits; mais malgré la privation de ces avantages, saint Cyrille a expliqué la doctrine de l'Eglise avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée que les conciles ont regardé plusieurs de ses *lettres* comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satirique et calomnieuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des Pères de l'Eglise, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de *généreux défenseur de l'Eglise et de la foi*, de *docteur catholique* et d'*homme vraiment apostolique*. Ses *homélies* ont été traduites par Morelle, Paris, 1604, in-8°.

CYRILLE de Thessalonique (saint), surnommé, à cause de sa science, *le Philosophe*, porta la lumière de l'Evangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Methodius qui était son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque temps après la vie monastique, et mourut à

Digitized by Google

Rome. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible ; et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on aurait soin de lire auparavant l'Evangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie. On attribue encore à Cyrille des fables morales (*apologi morales*). La dernière édition a été donnée par Balthasar Corder, Vienne, 1630, in-8°. Ce n'est qu'une traduction de l'original grec, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suça la doctrine des protestans, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les protestans, et enseigna leurs dogmes dans l'église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des *catéchismes* et des *confessions de foi*, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628 ; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. — CYRILLE CONTARI de Bérée, son successeur, anathématisa sa confession de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé à Tunis, et Parthénius, évêque d'Andrinople, mis à sa place, celui-ci assembla en 1642 un nouveau concile, où la confession de Lucar fut encore condamnée ; mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *lettres* de Cyrille-Lucar, Amsterdam, 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM de Port-Royal dans la grande *Perpétuité de la foi* : l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la *Perpétuité, etc*.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Hérodote, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe, qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger pour l'exposer dans les forêts ; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret (*voyez* ASTYAGES). Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencemens de Cyrus ; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à Abradate son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son dé. n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant J.-C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail dans quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée

Digitized by Google

jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, environ la 230ᵉ année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent-vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendans, qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre, non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : « Rassasie-toi du » sang dont tu as été altéré. » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C. M. Dacier a donné une bonne traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, ou *Histoire de Cyrus*, Paris, 1777, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. *Voyez* XÉNOPHON.

CYRUS, le jeune, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxerxès son fils aîné étant monté sur le trône, jaloux du sceptre, il attenta à sa vie. Son complot fut découvert, et sa mort résolue; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. Artaxerxès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qualités, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui était l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi, et qui fut enfin la cause de sa perte? La fameuse Aspasie ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerxès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. « Il serait » difficile, dit un auteur, de dire les obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur marche. Il semble que toute la nature, de concert avec les ennemis qui les harcelaient sans cesse, avait juré leur perte. » A la pénible difficulté de passer les » fleuves, les montagnes et les défilés, » venaient se joindre la pluie, le froid et » la neige de cinq à six pieds de hauteur : » et ce qui les incommodait encore plus » que tout cela, c'était la faim, ennemi » intérieur, bien plus à redouter que tous » les ennemis extérieurs. Enfin après cinq » mois environ de marche, ils arrivèrent » sur les détroits de l'Hellespont, triomphans et victorieux de tous ces obstacles, et des dangers sans nombre qu'ils » avaient courus. Cette retraite a toujours » passé parmi les connaisseurs pour un » modèle parfait en ce genre, et qui n'a » jamais eu rien de pareil. En effet, on » ne peut pas voir une entreprise, ni formée avec plus de hardiesse et de courage, ni conduite avec plus de prudence,

Digitized by Google

» ni exécutée avec plus de bonheur. » Xénophon nous a laissé l'*Histoire de l'expédition de Cyrus le jeune*, et de cette mémorable retraite. Elle a été traduite en français par Larcher, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

CYRUS (FLAVIUS), de Panopolis en Egypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir et par son talent pour la poésie. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose le Jeune, le peuple cria : « Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée. » Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie. Il mourut saintement.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites et approuva l'Ecthèse. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran en 649; cette condamnation fut confirmée au 6e concile général l'an 680. Cyrus mourut l'an 641 après avoir tenu son siége pendant 10 ans.

CYZ (MARIE de), née à Leyde en 1656, de parens nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Elle se trouva veuve deux ans après. Elle abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du Bon-Pasteur : elle est destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

* CZACKI (THADÉ), issu d'une ancienne et illustre famille de la Volhynie, né à Poryck le 28 août 1765, s'attira de bonne heure l'attention du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, qui le nomma membre de la commission du trésor, et lui donna ensuite la starostie de Nowogrodek. Ce prince le créa aussi chevalier des premiers ordres du pays. Ses biens ayant été confisqués après l'inique partage de la Pologne, il sollicita une place à l'université de Cracovie ; mais Catherine II étant morte, l'empereur Paul, qui lui succéda, restitua à Czacki toutes ses possessions. Calomnié dans la suite, auprès de Paul Ier, il ne se laissa point intimider, et lorsqu'Alexandre monta sur le trône, il lui présenta un exposé énergique de sa conduite, qui satisfit tellement ce monarque qu'il le nomma conseiller-privé. Lorsque l'académie de Wilna fut érigée en université, Czacki accepta la place d'inspecteur de la Volhynie, de la Podolie et du gouvernement de Kiow. Il établit plus de 120 petites écoles qu'il pourvut d'instituteurs et de fonds, et fonda l'école de Krzémiéniec, connue sous le nom de *Gymnase de Volhynie*, où l'on enseignait le droit, les sciences physiques, naturelles et mathématiques, les littératures ancienne et moderne, les beaux-arts. Il créa aussi dans la même ville l'école de mécanique, celle des organistes, des jardiniers, des instituteurs de village, l'observatoire astronomique, l'imprimerie, le jardin botanique, le cabinet de physique ; enfin il fit bâtir des maisons pour loger, à un prix modique, les enfans de la pauvre noblesse et des fermiers qui voudraient poursuivre leurs études ; il institua également plusieurs écoles de demoiselles. On compte que dans ces divers établissemens il employa, à force de dévouement, de soins, d'économie, de quêtes, de souscriptions, ou de sa propre fortune dont il dépensa la plus grande partie, environ 2,250,000 fr. Czacki mourut à Dubno en 1813. Ses principaux ouvrages sont : | *Des dîmes en général et particulièrement en Pologne ;* | *Des Juifs, notice historique sur ce peuple, et particulièrement en Pologne*, Wilna, 1807 ; | *Sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie, sur leur esprit, leur origine et leurs rapports, et sur les lois en particulier qui se trouvent dans le premier statut*, ou *Code du grand-duché de Lithuanie, publié en* 1529, Varsovie, 1801. « Cet ouvrage, dit M. Félix Bentkowski, dans son *Histoire de la littérature polonaise*, est un trésor où doit puiser tout homme qui veut approfondir l'histoire de la Pologne. »

* CZARTORISKY (ADAM-CASIMIR, prince), ancien général de Podolie, et feld-maréchal des armées autrichiennes,

Digitized by Google

naquit à Dantzick, le 1er décembre 1731, et descendait des Jagellons, grands-ducs de Lithuanie. Il fut nommé, en 1763, grand-maréchal de la diète où il fut un des concurrens au trône de Pologne, et qui donna Stanislas Poniatowski pour successeur à Auguste III; c'est depuis cette époque que date l'influence de Catherine II dans les affaires de la Pologne. Le prince Adam Czartorisky fut nommé marécha des tribunaux du grand-duché de Lithuanie, puis général du corps des cadets à Varsovie, dans lequel Kosciusko fit ses premières études. Après le premier partage de la Pologne, en 1773, Czartorisky qui possédait de grands biens en Gallicie, entra au service de l'Autriche, mais concourut avec énergie aux efforts que fit, pendant la diète de 1788 à 1792, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance nationale. Le prince Adam se rendit à Vienne, pour obtenir la protection de l'empereur contre la Russie; n'ayant pu y réussir, il cessa de se mêler des affaires, après que Stanislas-Auguste eut accédé à la confédération de Targowitza. Nommé maréchal de la diète qui fut convoquée en 1812, il partagea les espérances de ses compatriotes sur les vues de Napoléon à l'égard de la Pologne. Ses illusions ne tardèrent pas à s'évanouir, et il se retira dans sa belle campagne de Pulawy, sur les bords de la Vistule. Après la campagne de Moscou, il fut chargé d'aller à Vienne proposer à l'empereur de Russie, qui se trouvait dans cette capitale, les bases d'une nouvelle constitution qui fut approuvée le 25 mars 1815, et fut nommé par le Czar, sénateur palatin. Le prince Czartorisky est mort en 1823, à Seniawa, en Gallicie, à l'âge de 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages pleins de goût et de critique judicieuse.

*CZERNI (Georges), dont le vrai nom était *Georges Pétrowitsch*, fut surnommé *Czerni*, ou *Le noir*, à cause de son teint basané. Né dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, d'origine française, dit-on, qui ne lui donna aucune éducation, il conçut de bonne heure une haine profonde du joug que les Turcs faisaient peser sur sa patrie. Se rencontrant un jour dans un chemin étroit avec un turc, qui lui ordonna de se ranger, en le menaçant de son pistolet, Czerni-Georges le prévient et lui brûle la cervelle. Il se sauve ensuite en Transilvanie, s'engage dans les troupes autrichiennes, tue son capitaine en duel, et revient en Servie, où il se met à la tête d'une bande de Klephtes. Il avait alors vingt-cinq ans. Devenu redoutable aux Turcs, la Porte envoya contre lui une armée, dont les ravages et les exactions, au lieu d'éteindre la guerre, accrurent le nombre des insurgés. Czerni-Georges se prépara à de sanglantes représailles, et fit passer dans les cœurs de tous ses compagnons la soif de vengeance dont il était dévoré. Son père, esclave septuagénaire, essaya en vain de le détourner de ses projets qu'il ne croyait propres qu'à amener la ruine complète de sa nation. Czerni s'y refuse; le vieillard lui déclare qu'il va le dénoncer à Belgrade. Son fils l'accompagne, en le pressant le long de la route de renoncer à son dessein; enfin, arrivé sous les murs de Belgrade, et après avoir fait un dernier effort, qui n'obtient pas plus de succès, il ose immoler son père...... Exaspéré de son forfait dont il accuse les Turcs, Czerni ne cesse de les poursuivre et de se baigner dans leur sang. Belgrade tomba en son pouvoir en 1800, et son armée alors le proclama généralissime des Serviens. Il s'arrogea une autorité illimitée, cassa des arrêts qu'avaient pris les nobles et les chefs des prêtres réunis en sénat, et déclara que personne durant sa vie ne devait songer à s'élever au-dessus de lui. En 1807, il fit même pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Après s'être emparé de Schabatz, il s'était vu forcé par une invasion des Bosniaques en Servie, de diviser son armée, et les Turcs reprirent cette forteresse. Il y rentra par la force, puis en sortit encore par suite d'un traité signé le 14 juillet 1806, et d'après lequel Belgrade, qui se trouvait alors au pouvoir des Turcs, devait lui être remise. Cette clause n'ayant pas été exécutée, Czerni-Georges attaque la place, s'en empare et y massacre tous les Turcs. Schabatz, qu'il reprend également, le voit signaler sa fureur par de nouveaux actes de cruauté. Enfin, battu le 5 juillet 1807, à la tête de 20,000 combattans par 50,000 Turcs, il est contraint de signer un armistice. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernement russe, et combattit jusqu'en 1813, avec des succès variés. A cette époque ne recevant pas les secours que la Russie lui avait promis, Czerni-Georges fut dans la nécessité d'évacuer la Servie, qui retomba sous le joug des Musulmans. En 1814, il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée ottomane, et ce fut là son dernier

Digitized by Google

exploit. Appelé en Russie par l'empereur Alexandre, qui le créa prince et général, il se rendit à Saint-Pétersbourg. Il vivait tranquillement sur le territoire autrichien, quand le désir de recouvrer un trésor qu'il avait enfoui dans les environs de Semandria, peut-être le dessein de recommencer la lutte, lui fit quitter sa retraite en 1817. Malgré le déguisement qu'il prit, il fut reconnu, arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit mettre à mort dans cette ville, où il avait paru en triomphe. Czerni-Georges a laissé plusieurs enfans dont l'aîné a été pourvu d'un emploi en Russie.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre; et pour nous servir des paroles de Cicéron : *Nobilissimam familiam jam ad paucos reductam pene ab interitu vindicavit.* C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux même qui prétendent, contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome, pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut même s'abstenir d'y déférer aussi longtemps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissemens qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des jésuites russes, comme l'événement l'a très bien démontré. Czerniewicz mourut le 18 juillet 1785, âgé de 57 ans, à Stayki, village appartenant au collége de Polocz. Après sa mort, on vit circuler en Pologne et en Russie, un écrit où l'on fait une pleine apologie de ce religieux, que les ennemis de la société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du saint Siége. L'auteur de cet écrit, après avoir montré, par l'exemple d'un grand nombre de saints, que les décrets pontificaux en matière de discipline, et en particulier relativement aux ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte: « Il savait tout cela; cependant il n'osa » encore suivre cette route que lui avaient » ouverte et tracée tant de saints, et pendant tant de siècles. Bien loin de là, » voulant montrer pour le bref du pape » une obéissance jusqu'ici sans exemple, » il adressa à l'impératrice de Russie un » mémoire, pour qu'il fût permis aux jésuites de la Russie-Blanche de se conformer aux volontés du pontife, promettant que ces jésuites, étant sécularisés, travailleraient avec autant de zèle » et d'ardeur qu'auparavant à se rendre » utiles...... Il donna encore une autre » preuve de sa soumission au bref de » Clément XIV. Quoique son ordre subsistât en son entier dans la Russie-Blanche, six ans s'écoulèrent sans qu'il osât » recevoir des novices, malgré qu'il y » eût un noviciat de jésuites au collége de » Polocz; et il ne rouvrit ce noviciat qu'après en avoir obtenu, le 28 juin 1779, » une permission formelle et authentique » de l'évêque diocésain, aujourd'hui archevêque de Mohilow, qui avait lui-même reçu à ce sujet, du pape Pie VI, » actuellement régnant, un plein pouvoir, » signé à Rome, le 15 août 1778, avec le titre » et le caractère de délégué apostolique. » Enfin, sur l'ordre donné en forme d'ukase, par l'impératrice, le 5 juillet 1782, » et l'approbation du même prélat, les » jésuites de la Russie-Blanche s'étant assemblés en congrégation générale, au » collége de Polocz, élurent le 17 octobre » 1782, pour vicaire-général avec toute » l'autorité de général, le Père Czerniewicz, qui a vécu dans cette charge deux » ans, neuf mois et un jour. »

Digitized by Google

DABADIE (Melchior, baron), membre de l'assemblée Constituante, maréchal-de-camp, né d'une famille noble, à Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées), le 6 janvier 1748, entra à vingt et un ans, comme lieutenant, dans le corps du génie, et se trouvait à la Martinique quand la révolution d'Amérique commença. Il fit cette guerre avec distinction, et, lors de son retour en France, il était capitaine et chevalier de Saint-Louis. Il fut élu, en 1789, député suppléant de la noblesse de la sénéchaussée de Guyenne aux états généraux, et remplaça le comte de Ségur, démissionnaire. Après la session de l'Assemblée nationale, en 1792, il se rendit à l'armée du Nord, et passa ensuite à l'armée de l'Ouest. La pacification de cette partie de la France ayant été accomplie, Dabadie devint successivement membre du comité des fortifications, de celui de défense, et de plusieurs commissions créées pour le perfectionnement des fortifications, dont il eut la direction dans l'intérieur, en 1799. On l'employa ensuite à l'armée d'Italie, et il y parut avec distinction, notamment à la bataille de Marengo. Plus tard, Dabadie fut nommé chef du personnel du génie au ministère de la guerre, et la direction de Paris lui fut confiée. Napoléon le chargea, sur la fin de 1805, du commandement du génie à l'armée du Nord, et le promut, en 1807, au grade de général de brigade, en récompense des beaux travaux qu'il avait fait exécuter pour la défense de Thorn. Appelé ensuite en Espagne, sous le commandement du général Dupont, il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Baylen. Dabadie se trouvait à la défense de Paris, en 1814, et commandait en 1815, le génie au corps d'armée placé sous les ordres du général Lamarque. Louis XVIII le nomma chevalier de St.-Louis et commandant de la légion d'honneur. Dabadie remplit encore quelques années les fonctions d'inspecteur-général de son arme, fut admis à la retraite, et mourut au mois de mars 1820, âgé de 72 ans.

DABILLON (André), fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie et retint Dabillon pour son grand-vicaire. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de *théologie*, entre autres: *Concile de la grâce*, ou *Réflexions sur le second concile d'Orange, de l'an* 529, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE (Jean), notaire au Pont-St.-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages, *de la passion*, que l'on distingue de celui de Jean-Michel, par *Quod secundum legem debet mori;* il paraît avoir été imprimé à Lyon, in-4° et in-8°; mais il n'en est pas moins rare de ces deux formats.

DACH (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1566, se forma en Allemagne sous Spanger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe II, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *tableaux* qu'il fit pour ce prince, sont d'un grand goût. Dach mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et très regretté par l'usage qu'il avait fait de son crédit.

DACIER (André), né à *Castres en* 1651, d'un avocat, fit *ses études d'abord* dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tanneguy Le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer: leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs, *pour l'usage du dauphin*. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier, l'académie des inscriptions en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire

Digitized by Google

perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut l'an 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *traductions d'auteurs grecs et latins;* et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien, qu'il n'en devînt amoureux. Il était incapable d'y apercevoir des défauts, et pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire, dans quelques sentences, sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Evangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle » union, disait Tertullien, et quel rap» port peut-il y avoir entre Jérusalem et » Athènes, l'académie et l'Eglise, les dis» ciples de la Grèce et ceux de Jésus» Christ? Les uns se tourmentent pour » paraître vertueux, les autres désirent » uniquement de l'être, etc. » (*Voyez* EPICTETE.) On a de Dacier : | Une *édition* de *Pompéius Festus* et de *Valérius Flaccus, ad usum Delph.*, in-4°, Paris, 1681, avec des *notes* savantes et des *corrections* judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. | Les Œuvres d'*Horace*, en latin et en français, avec des *observations critiques*, Paris, 1681-1689, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version, s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre, qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait *les révélations de M. Dacier.* | *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle Antonin,* Paris, 1690, 2 vol. in-12; | la *poétique d'Aristote*, in-4°, avec des *remarques* dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition, in-4° et in-12, Paris, 1692; | les *Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°, Paris, 1721, réimprimées en 9 vol. in-8°, Amsterdam, 1723, traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait tout » des anciens, dit un homme d'esprit, » hors la grâce et la finesse. » Pavillon disait que « Dacier était un gros mulet » chargé de tout le bagage de l'antiquité. » Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en Mme Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avaient puisé la recette dans Athénée. | L'*OEdipe* et l'*Electre de Sophocle*, in-12, Paris, 1692, version assez fidèle, mais assez plate; | les *OEuvres d'Hippocrate* en français, avec des *remarques*, Paris, 1697, 2 vol. in-12; | une partie des *OEuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12; | *Manuel d'Epictète*, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2,000 livres. Il a laissé encore : | *la Vie de Pythagore*, ses *symboles*, *ses vers dorés; la Vie d'Hiéroclès*, et son *commentaire sur les vers dorés*, Paris, 1706, in-12; enfin des notes manuscrites sur Quinte-Curce.

DACIER (ANNE LEFÈVRE), femme du précédent, fille de Tanneguy Lefèvre, née à Saumur en 1651, eut les talens et l'érudition de son père. Elle commença à se faire connaître dans la littérature, par sa belle *édition* de *Callimaque*, qui parut en 1674, Paris, in-4°, enrichie de doctes *remarques*. Elle mit ensuite au jour de savans *commentaires* sur plusieurs auteurs, pour l'usage de Mgr. le dauphin. *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys de Crète*, en 1684. Son mari partagea ses travaux. Il passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens, formés par l'esprit et par l'amour. Le fils qui donnait de grandes espérances, mourut en 1694. Une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : | Une *traduc-*

Digitized by Google

tion de trois comédies de Plaute, l'*Amphitryon*, le *Rudens* et l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avait entrepris une *dissertation* pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Le vrai était que l'un et l'autre ne valaient rien; que c'est une scène de mauvais lieu, indigne d'exercer le génie, et que Mme Dacier eût pu se dispenser de traduire. Ayant appris que Molière devait donner une comédie *sur les femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. | Une *traduction* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée d'Homère*, avec une *préface* et des *notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12, et depuis en 4 vol. in-12, sans notes, plusieurs éditions. Cette traduction, qui est encore une des meilleures que nous ayons, fit naître une dispute entre Mme Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que Mme Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. Mme Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. « L'ouvrage de La Motte, dit un écri- » vain ingénieux, semblait être d'une » femme galante, pleine d'esprit, et celui » de Mme Dacier d'un pédant de collége. » Elle ne ménagea pas plus le Père Hardouin qui était entré dans ce différend. On a dit « qu'elle avait répandu plus d'injures con- » tre le détracteur d'Homère, que ce poète » n'en avait fait prononcer à ses héros. » On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes qui, à la vérité, sont aussi souvent les travers des hommes, mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques (*V.* LAFAYETTE, GÉOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN, SUZE). On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des *Femmes savantes*; et par l'anecdote que nous avons rapportée, il paraît qu'elle l'a cru elle-même. | Une *traduction* du *Plutus* et des *Nuées d'Aristophane*, Paris, 4 vol. in-12, 1684; | une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutint que cette femme, célèbre par ses talens ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Mme Dacier avait encore fait des *remarques sur l'Ecriture sainte*, et on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours: « Qu'une femme doit » lire et méditer l'Ecriture, pour régler » sa conduite sur ce qu'elle enseigne, » mais que le silence doit être son par- » tage, suivant le précepte de St.-Paul. » Ce qui porte à croire que naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entretenaient quelquefois la prétention et la suffisance du savoir. Mme Dacier a aussi donné | une traduction des *Comédies de Térence*.

*DACIER (BON-JOSEPH), secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'académie française, l'un des conservateurs administrateurs de la bibliothèque du roi, naquit le 1er avril 1742, à Valognes, département de la Manche. Après avoir terminé ses études à Paris, au collége d'Harcourt où il eut pour condisciples MM. de Talleyrand et de Choiseul-Gouffier, il fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, et prit les ordres mineurs. Mais il quitta bientôt cette carrière pour se livrer à l'étude de l'histoire et il fut associé aux travaux sur l'*histoire de France*, que dirigeaient MM. de Sainte-Palaye et de Foncemagne. Celui-ci voua une affection toute paternelle à son jeune collaborateur, qui ne l'a quitté qu'à sa mort. Lorsque M. de Foncemagne fut nommé gouverneur du duc de Chartres, Dacier fut logé avec lui au Palais-Royal, où il devint le condisciple du prince. C'est là qu'il acquit par degrés cette politesse exquise, ce ton de la bonne compagnie, ce tact délicat, et cet art de converser qui distinguaient la société des gens de lettres, et des grands d'autrefois. Tour à tour homme du monde et homme de science, il sut encore trouver du temps pour donner au public la traduction des Histoires variées d'Elien, et la Traduction de la Cyropédie de Lucien. En 1772 Dacier fut admis à l'académie des inscriptions, dont il devint secrétaire perpétuel en 1782, en remplacement de Dupuy, qui donna sa démission. Dacier remplit ces fonctions avec un zèle qui ne se démentit pas un seul instant durant le cours de sa longue carrière. « Le bien qui j'ai rêvé jusqu'ici, disait-il, je vais maintenant le tenter. »

Digitized by Google

Plein de cette noble confiance, il fit un heureux essai de son crédit par l'institution des *Associés libres*, qui rattachait à l'académie les membres des corporations religieuses jusqu'alors exclus de l'honneur de siéger dans son sein. Il fit doubler la valeur du jeton de présence, et augmenter le nombre des académiciens pensionnaires. On lui doit aussi l'établissement du comité des manuscrits qui a déjà publié onze vol. in-4° de notices et d'extraits d'ouvrages inédits appartenant à l'antiquité ou au moyen âge. En 1784, il fut nommé par le comte de Provence, depuis Louis XVIII, historiographe des ordres réunis de Saint Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dacier vit la révolution sans surprise et en adopta les principes, tant qu'elle se montra modérée. Il fit partie en 1790 de la municipalité de Paris, et quelque temps après il refusa le ministère des finances auquel il fut appelé par Louis XVI. Retiré à la campagne pendant la terreur, et obligé de changer souvent d'asile pour échapper aux persécutions révolutionnaires, il ne rentra dans la capitale qu'en 1795, époque de la fondation de l'institut national. Accueilli plus tard avec une faveur marquée par le premier consul, il reprit avec une entière sécurité le cours de ses travaux. Nommé conservateur administrateur de la bibliothèque nationale en 1800, membre du tribunat en 1802, de la légion d'honneur en 1804, assistant ou conseiller du *Journal des savans* en 1816, chevalier de Saint-Michel en 1819, il remplaça le duc de Richelieu à l'académie française en 1823. Après une vie entièrement consacrée à des travaux importans pour les sciences historiques et la littérature, Dacier est mort à Paris le 4 février 1833, à l'âge de 91 ans. Sa fin fut aussi douce que sa vie avait été paisible. Peu de temps avant sa mort, il témoignait quelque inquiétude sur son avenir : « Rassurez-vous, lui répondit un ami, si Dieu vous entend un quart d'heure vous êtes sauvé. » Ce mot rappelle celui qui fut dit avec plus de naïveté sur La Fontaine. Membre de l'académie des inscriptions depuis 61 ans, il était le vétéran de tous les académiciens. Dacier a publié : | une *traduction des histoires d'Elien*, 1772, in-8°. | La *Cyropédie*, traduite de Xénophon, 1777, 2 vol. in-12; | plusieurs *mémoires* relatifs à l'histoire de France, dans le recueil de l'académie; | toute la partie relative à l'*histoire de l'académie*, dans les six derniers volumes de la première collection, et dans les huit premiers de la nouvelle; | *Rapport* présenté en 1808 à l'empereur sur les progrès des sciences historiques et de la littérature depuis 1789; | *Eloges des académiciens*; | *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*; | *Notices historiques sur la vie et les ouvrages de du Theil et de Heyne, associé étranger*, 1816; | *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Choiseul-Gouffier*, Paris, 1819. Dacier rédigea en grande partie le texte de l'*Iconographie grecque* de M. Visconti, 1811, 3 vol. in-4°. Il s'occupa pendant plusieurs années d'un travail important sur l'historien Froissart. Ce travail manuscrit a servi à la nouvelle édition de Froissart, donnée par M. Buchon.

* DADAOUST. *V.* ADAOUST (Pierre-Augustin d').

* DAEHNERT (Jean-Charles), né à Stralsund en 1719, et mort le 5 juillet 1785, était professeur de philosophie et de droit à l'université de Greifswald. Il a publié de 1743 à 1784, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la jurisprudence, et la philologie des langues du nord; les principaux sont : | *Nouvelles critiques*, ouvrage périodique, 1750-1754, 5 vol. in-4°; | *Bibliothèque poméranienne*, ouvrage périodique, 1650-1756, 4 vol. in-4°; | *Histoire de Suède, par Orlof Dalin, traduite du suédois*, 1756-1762, 3 vol. in-4°; | *Evénemens remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, 1757, in-8°; | *Rapports qui ont existé de tous temps entre le royaume de Suède et la Poméranie*, 1763, in-4°, et autres ouvrages sur la Suède et la Poméranie. *Voyez* le Dictionnaire de Mersel : il a été aussi l'éditeur de la *Bibliotheca Runica* de Jean Erichson, Upsal, 1766, petit in-4°.

DAELMAN (Charles-Guislin), né à Mons en Hainaut en 1670, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *théologie scolastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois en un vol. in-8°. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est la mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes et sans développement; ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

Digitized by Google

* **DAENDELS** (Herman-Guillaume), gouverneur-général des possessions des Pays-Bas à la côte de Guinée (Afrique), naquit en 1760 à Elburg (province de Gueldre). Il y exerçait la profession d'avocat en 1785, lorsque les deux petites villes de Hattem et d'Elburg, donnèrent le premier signal des troubles qui ont agité la Hollande. En 1788, après la défaite de son parti, il se réfugia en France, où il se livra à des spéculations commerciales; mais naturellement porté pour la carrière des armes, il obtint, en 1793, de l'emploi dans la légion *franc-étranger*, fut employé sous Dumouriez comme lieutenant-colonel, dans l'expédition contre la Hollande, puis sous Pichegru en 1794, et devint général de brigade dans la division que commandait Moreau. Il contribua le 26 avril à la prise de Courtrai, et les 10, 11 et 12 mai aux victoires de Tournai, Courtrai et Ingel-Munster. Daendels retourna en 1795 en Hollande avec le grade de lieutenant-général, seconda la formation du directoire batave qui eut lieu le 22 janvier 1798, et fit preuve d'intelligence et d'intrépidité, à la tête d'un corps de troupes, en 1799, à l'époque de la descente des Anglo-Russes dans son pays. Mais le directoire batave ne lui pardonnant point d'avoir abandonné précipitamment le poste du Helder et livré ainsi la flotte batave à l'ennemi, Daendels donna sa démission en 1803. Rentré en activité en 1806, il fut nommé gouverneur de Munster, et reçut du nouveau roi de Hollande le grand-cordon de l'ordre de l'union, et les titres de maréchal de ses armées et de gouverneur-général de l'Inde hollandaise. Il se montra très rigoureux dans ce dernier emploi, fut remplacé en 1811, et fit, comme général de division, la campagne de Russie, sous les ordres du général Rapp. Lors de la retraite de Moscou, il reçut le commandement de Modlin, forteresse située auprès de Varsovie, qu'il ne rendit qu'à la dernière extrémité. Après avoir inutilement offert ses services, en 1814 et 1815, au roi des Pays-Bas et au duc de Wellington, il fut enfin chargé du gouvernement des forts hollandais sur la Côte-d'Or, et mourut dans cette partie de l'Afrique en 1818. Daendels avait publié, en 1814, un *Exposé* des actes de son *Administration dans les Indes-Orientales hollandaises, depuis* 1808 *jusqu'en* 1811, en 4 vol. in-folio.

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au désir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. « *Je suis*, lui dit-il, *trop payé par l'honneur que votre majesté me fait*. » « Les princes qui règnent » par la vérité et la justice, dit un auteur » moderne, sont plus puissans et plus riches par le cœur de leurs sujets que par » toutes les ressources du despotisme et » de l'artifice. »

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, né vers 600, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons. Il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. Ce fut Dagobert qui publia les *lois des Francs*, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé de 36 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de *saint*, ainsi qu'à plusieurs rois de la première race. Il faut avouer que c'étaient d'étranges saints. « Ils » ne valaient rien tous tant qu'ils étaient, » dit l'abbé de Longuerue, toujours un peu » exagérateur. Quelle cruauté, quelle barbarie dans Clotaire Ier, assassinant lui-» même ses neveux de sa propre main! » Dans Clotaire II, dans le traitement qu'il » fait à ses cousins et à Brunehaut! Quelle » impudicité dans Dagobert! On pourrait » louer tous ces gens-là, comme Cardan a » fait le panégyrique de Néron. » Parallèle outré et injuste. Il reste entre ces rois français et les monstres de Rome une distance immense. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert, que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa, de Nantilde, Clovis II; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (saint), surnommé *le Jeune*, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III.

Digitized by Google

puis à Childéric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfans. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, gouverna sagement son peuple, fonda divers monastères, et fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierri seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie craignant de tomber sous la domination d'Ebroin maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois. Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps qui donnait ce titre à ceux qui périssaient injustement après avoir bien vécu. Le Père Wilthelm, jésuite, a publié les *actes* de ce prince, Molsheim, 1623, in-4°; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4°; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert III, roi de Neustrie en 711, mourut en 715. Il laissa un fils nommé Thierri de Chelles, auquel les Français préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le Père Godefroid Henschenius a publié : *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1263 in-4°, ouvrage curieux et savant.

* DAGOBERT (Louis-Auguste), général français, né à St.-Lô en 1750, d'un père noble, fut d'abord sous-lieutenant dans le régiment de Tournaisis, avec lequel il fit les premières campagnes de la guerre de sept ans. Il se déclara pour la révolution, parvint successivement au grade de maréchal-de-camp, fut employé en cette qualité, en 1792, à l'armée d'Italie, sous le général Biron, et se distingua dans plusieurs affaires, notamment auprès de Nice et de Col-de Négro. Nommé, l'année suivante, général en chef de l'armée des Pyrénées orientales, l'état de désorganisation dans lequel il la trouva, détermina Dagobert à venir à Paris pour en instruire le gouvernement; mais il fut mis en prison et n'en sortit que pour retourner auprès de ses troupes. Malgré l'infériorité du nombre, il remporta plusieurs avantages considérables sur les Espagnols près d'Olette et de Campredon, les battit de nouveau à Monteilla le 10 avril 1794, prit Urgel et mourut à Puycerda, onze jours après, de ses blessures. La Convention avait décrété que son nom serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. On a de lui une *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines*, 1793, in-8°; cet ouvrage offre plusieurs idées du chevalier Folard reconnues impraticables.

DAGONNEAU. *V.* GUISE (D. Claude).

* DAGOTY (Jacques Gautier), peintre, graveur, anatomiste, né à Marseille vers l'an 1710, mort en 1785, se fit passer pour l'inventeur d'un procédé pour graver et imprimer en couleurs naturelles; bien qu'un artiste, nommé Leblon, eût déjà employé un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, tandis que Dagoty en employait quatre (le noir, le blanc, le jaune et le rouge). Dagoty a composé sur diverses branches des sciences des ouvrages qui ne sont pas sans mérite; les principaux sont : | *Myologie de la tête*, en 8 planches coloriées, Paris, 1745, grand in-4°; | *Myologie du pharinx, du tronc et des extrémités*, en 12 planches, ibid., 1748, grand in-4° : ces deux collections, gravées d'après les dissections et avec des tables explicatives de Duverney, ont été réunies sous le titre de *Myologie complète, ou description de tous les muscles du corps humain*, en 20 planches, Paris, 1749, grand in-4°. | *Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, 8 planches avec les tables explicatives, ibid., 1748, in-4°; | *Anatomie générale des viscères, angéiologie et névrologie, etc.*, en 18 planches, ibid., 1752, in-4°; | *Exposition anatomique de la structure du corps humain, etc.*, en 20 planches, Marseille, 1759, 1763 et 1770, in-fol.; | *Exposition anatomique des organes des sens, etc.*, 7 planches, Paris, 1775, in-fol.; parmi les autres ouvrages de J. Gautier Dagoty, nous citerons | *Lettre concernant le nouvel art d'imprimer les tableaux avec quatre couleurs*, Paris, 1749, in-12; | *Nouveau système de l'univers*, ibid. 1750-51, 2 vol. in-12; | la *Zoogénie, ou génération des animaux*, Paris, 1750 in-12; | *Observations sur la physique, l'histoire naturelle et la peinture* (origine primitive du *Journal de physique*), 18 numéros publiés de 1752 à 1755; | *Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; | *Collection de plantes usuelles gravées en couleurs*, ibid. 1767, in-4°.

* DAGOTY (Arnaud-Eloi Gautier),

Digitized by Google

fils du précédent, marcha sur les traces de son père, et a laissé les ouvrages suivans : | *Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts, etc.* journal commencé par Dagoty père, et continué par l'abbé Rosier; *planches d'histoire naturelle gravées en couleurs*, Paris, 1757, in-4° : c'est une collection des *gravures* contenues dans 9 volumes du journal précédent; | *Cours complet d'anatomie* peint et gravé en couleur, et expliqué par Jadelot, Nancy, 1773, in-fol. A. E. Gautier a réuni dans ce recueil toutes les *planches anatomiques* déjà gravées et publiées par son père.

* DAGOTY (Jean-Baptiste Gautier), frère du précédent, a laissé *Galerie française*, suite de *portraits* des hommes et des femmes célèbres de France, avec une *Notice* sur leur vie, Paris, 1770, grand in-4°; il n'en a paru que deux livraisons; l'auteur céda son privilége à Hérissant, qui a publié un deuxième volume, petit in-fol., 1772 : les portraits ont été gravés par Cochin; | *Monarchie française*, ou *Recueil chronologique des portraits de tous les rois et des chefs des premières familles*, Paris, 1770, in-4°; entreprise qui ne réussit point, et dont il ne parut qu'une seule livraison. Dagoty est mort à Paris en 1786.

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer vers le milieu du 17e siècle, mort à Courbevoye en 1745, avait été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui : | un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités; | un petit *ouvrage* en français contre les *Avertissemens de M. Languet, archevêque de Sens*. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guyomar* dans son roman de *Gil-Blas*. *Voy.* le chapitre 6 du liv. IV de ce roman.

DAGOULT. *Voy.* les articles AGOULT.

* DAGUES DE CLAIRFONTAINE, (Simon-Antoine-Charles) né au Mans en 1726, membre de l'académie d'Angers et de la société d'agriculture de Tours, mort en 1797, est auteur des ouvrages suivans : | *Eloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8°; | *Anecdotes historiques, morales et littéraires du règne de Louis XV*, 1767, in-12; | *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la reine Marie Leczinska*, 1768, in-8°; | *Bienfaisance française*, ou *Recueil pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8°, mauvaise compilation des papiers-nouvelles du temps. On lui doit une nouvelle édition de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la vie de ce dernier, Liége (Paris), 1767, in-12.

* DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, né à Baume-les-Dames (Franche-Comté), en 1707, mort en 1775 à Besançon, où il s'était retiré après la suppression de son ordre, a laissé plusieurs ouvrages écrits avec onction : | *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; | *Exercices du chrétien*, Lyon, 1759, in-12; | la *Consolation du chrétien dans les fers* ou *Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759 in-12; | *Exercices chrétiens des gens de guerre*, Lyon, 1759, in-12. Plusieurs biographes ont confondu le Père Daguet avec Daguy, abbé de Sorèze, qui mourut à Besançon en 1782, laissant plusieurs dissertations manuscrites de littérature et d'histoire.

DAHER. *Voyez* DHAHER.

* DAIGNAN (Guillaume), médecin, né à Lille en 1732, après avoir pris ses degrés à la faculté de Montpellier, fut d'abord employé dans divers hôpitaux des côtes maritimes du Nord, devint ensuite médecin en chef des armées de Bretagne et de Genève, et se fixa enfin à Paris, où il acheta une charge de médecin ordinaire du roi, qu'il perdit à la révolution. Il fut nommé premier médecin des armées et membre du conseil de santé; puis obtint sa retraite, et mourut à Paris le 16 mars 1812. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importans sont : | Les *Maladies*, traduction du latin de Baglivi, Paris, 1757 in-12; | *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8°; | *Réflexions sur la Hollande*, Paris, 1778, in-12, et 1812, in-8°; | *Ordre du service des hôpitaux militaires*, Paris, 1785, in-8°; | *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. L'auteur y donne des avis sur la conservation des enfans et le traitement de leurs maladies. | *Gymnastique des enfans convalescens, infirmes, faibles et délicats*, Paris, 1787, in-8°; | *Gymnastique militaire*, Besançon, 1790, in-8°; | *Conservatoire de santé et supplément au conservatoire de santé*, 1802, in-8°; | *Centuries médicales du 19e siècle*, Paris, 1807-1808, 2 vol. in-8°; | l'*Echelle de la vie humaine* ou *Thermomètre de santé*, Paris, 1811, in-8°.

DAILLÉ (Jean), né à Châtellerault en 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petit-fils de Duplessis-Mornay.

Digitized by Google

Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Il mourut à Paris en 1670. Les protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont: | *De usu Patrum*, 1646, in-4°, estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition: en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Réeves, protestant anglais, auteur d'une traduction anglaise des *Apologies du christianisme* de saint Justin et de Tertullien. Voyez *Traité hist. et dogm. de la religion*, par Bergier, tom. 2. (*Voyez* BARBEYRAC.) | *De pœnis et satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam, 1649; | *De jejuniis et quadragesima*, 1654, in-8°; | *De confirmatione et extrema unctione*, in-4°, Genève, 1669; | *De cultibus religiosis latinorum*, Genève, 1671, in-4°; | *De fidei ex Scripturis demonstratione*, *etc.* | Des *sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaîté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savans. Il était si peu prévenu en faveur des voyages, qu'il regrettait les deux années qu'il avait passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande. Il croyait qu'il les aurait mieux employées dans son cabinet. Son fils (ADRIEN) a écrit sa *Vie*.

* **DAIMBERT**, nommé par quelques historiens *Dagobert*, était évêque de Pise vers la fin du 11e siècle. Le pape Urbain II, à la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde, lui conféra en 1092 la dignité d'archevêque de Pise, quoique cette ville ne fût alors qu'un évêché. Ce pape lui accorda ensuite la souveraineté de l'île de Corse, à condition de payer tous les ans au palais de Latran 50 livres, monnaie de Lucques. Daimbert assista en novembre 1095, au concile de Clermont, où Urbain prêcha la première croisade. Daimbert se croisa, et se dirigea vers la Palestine, à la tête des Pisans et des Génois; Godefroy était déjà maître de Jérusalem lorsqu'il y arriva. Il fut nommé patriarche latin de la ville sainte, et Godefroy fut obligé de lui abandonner la souveraineté du quart de la ville de Jaffa, et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. A la mort de Godefroy, ce patriarche voulut lui succéder au nom du saint Siége, et disputa le royaume de Jérusalem à Baudouin Ier; il fut obligé de céder et de couronner lui-même le nouveau roi. Ces deux rivaux ne tardèrent pas à renouveler leurs démêlés. Daimbert expulsé de son église se retira à Rome pour y implorer le secours de Pascal II, qui lui accorda une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem pour la faire mettre à exécution, lorsque la mort l'arrêta dans un port de Sicile au mois de juin 1107.

* **DAIMBERT**, d'une famille noble, fut élu archevêque de Sens en 1097. Ives de Chartres lui refusa la consécration épiscopale, parce que son élection avait été faite tumultueusement: cependant il consulta sur cette affaire l'archevêque de Lyon qui approuva sa conduite, et lui permit néanmoins de sacrer Daimbert, à condition que ce dernier reconnaîtrait la primatie de l'église de Lyon. Ives ayant suspendu encore la consécration, Daimbert prit le parti de se rendre à Rome, où le pape Urbain, après l'avoir ordonné évêque, lui accorda le *pallium*. A son retour, il reconnut la primatie de l'archevêque de Lyon; mais il paraît que cette suprématie ne fut pas bien établie, du moins quant à l'église de Sens, puisque Louis le Gros la contesta. Ce prince ne voulut pas être sacré par Adolphe, archevêque de Reims, parce qu'après avoir été nommé par le clergé, il avait pris possession de ce siége sans attendre le consentement du roi. La cérémonie du sacre et du couronnement (en 1108) se fit à Orléans et par l'archevêque de Sens. Daimbert mourut en 1122.

DAIN (OLIVIER le), fils d'un paysan de Thiel en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du règne de Charles VIII, on lui fit son pro-

Digitized by Google

ces, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était *Olivier le Diable* ou *le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de Le Dain en l'anoblissant.

* DAIRE (Louis-François), religieux et bibliothécaire des célestins de Paris, né à Amiens le 6 juillet 1713, mort à Chartres le 18 mars 1792. Ses principaux ouvrages sont : | *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12; | une *Histoire civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens*, jusqu'à l'année 1752, 2 vol. in-4°, 1757. Il s'y trouve quelques erreurs qui ont été relevées par le *Journal des savans* de novembre 1757; | *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Montdidier*, Amiens, 1765, in-12; | *Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps jusqu'à aujourd'hui*, 1769, in-12; | *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1758, in-12; | *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4°; | *Vie de Gresset*, 1779, in-12; | *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doulens*, 1784, in-12; | *Vie de Joseph Valart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812.

* DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur dramatique, naquit à Muret, en Cominge, en 1753, fut destiné d'abord au barreau, obtint ses licences, et fut reçu avocat. Mais le jeune Dalayrac montra tant d'aversion pour la chicane, et un penchant si vif pour la musique, que son père subdélégué de l'intendant du Languedoc, le laissa libre de suivre ses goûts, l'envoya à Paris en 1774, et le plaça dans les gardes du comte d'Artois. Dalayrac se lia dans la capitale avec Grétry, St-Georges, et surtout avec Langlé, qui lui apprit les premiers élémens de la composition. Il débuta en 1781 par *Le Petit Souper* et *Le Chevalier à la mode*, au théâtre de l'Opéra-Comique, pour lequel il travailla 28 ans. Il a composé cinquante-six opéras, dont les principaux sont *Nina; Les deux Petits Savoyards; Azémia* ou *les Sauvages; Raoul, sire de Créqui; Camille, ou Le Souterrain; Roméo et Juliette; Ambroïse,* ou *Voilà ma journée; Adolphe et Clara; Le Château de Monténéro; Gulistan* ou *le Hulla de Samarcande; Picaros et Diégo; Maison à vendre*. Dalayrac compta presque autant de succès que de compositions; il était doué d'une imagination féconde, on peut dire intarissable; et il a plus que tout autre réussi dans les genres les plus opposés. Ce compositeur est mort à Paris le 27 novembre 1809, âgé de cinquante-six ans. La Vie de Dalayrac a été écrite par M. Guilbert-Pixérécourt, Paris, 1810, in-12.

* DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie), prince-évêque de Constance, baron de l'empire, naquit à Herrnsheim près de Worms, le 8 février 1744, d'une des plus illustres familles de la noblesse de l'empire germanique. Après avoir reçu sa première éducation à Mayence, il visita les universités de Gœttingue, d'Heidelberg, et parcourut les différentes cours de l'Europe. Les heureuses dispositions qu'il montra dès sa plus tendre jeunesse, déterminèrent ses parens à le faire entrer, quoique aîné de famille, dans l'état ecclésiastique. Charles Dalberg fut d'abord Camerer à Worms, puis nommé chanoine des grands chapitres de Wurtzbourg et de Mayence, et conseiller intime de l'électeur de Mayence. Administrateur d'Erfurt, en 1772, il accueillit avec bienveillance les Français que la tourmente révolutionnaire avait jetés sur une terre étrangère. Il y avait plus de dix ans qu'il occupait ce poste, lorsque le chapitre de Mayence le nomma coadjuteur; peu de temps après, nommé archevêque de Constance, il conserva le gouvernement d'Erfurt et continua d'y résider. Lorsque l'irruption des armées républicaines menaça l'existence des états d'Allemagne, il sentit la nécessité de l'arrêter, et il fut le premier à proposer des mesures qui auraient peut-être amené de plus heureux résultats que des défaites, s'il eût été écouté. En 1799, il prit possession de la principauté de Constance; en 1803, la mort d'Emeric-Joseph lui donna l'électorat de Mayence. Il en jouissait à peine, que cet électorat ayant été sécularisé, on lui conféra la nouvelle dignité d'électeur archi-chancelier de l'empire, et qu'il fut doté des principautés d'Aschaffenbourg, Ratisbonne et Wetzlar, à condition qu'il renoncerait à la possession des principautés de Constance et de Worms. En 1804, il vint à Paris, pour assister au couronnement de Napoléon, qui le reçut avec distinction. L'organisation de la confédération rhénane changea encore sa position. Il devint prince-primat,

Digitized by Google

d'électeur archi-chancelier, et il accepta pour son successeur le prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie. Vers 1810, il renonça à la possession de Ratisbonne, en faveur de la Bavière, et reçut en échange la ville de Francfort avec le titre de grand-duc, et l'adjonction du comté de Hanau. Lors de la retraite des Français, en 1815, il se rendit dans l'évêché de Constance dont il conserva l'administration ecclésiastique, et où il vécut en simple particulier. Après l'entrée des alliés dans Francfort, il abdiqua entre les mains du roi de Bavière, à cause de l'alliance de ce souverain avec le successeur qu'il avait adopté, et ne parut plus sur la scène politique que pour réclamer au nom du pape, au congrès de Vienne, l'exécution des mesures qu'il avait long-temps proposées concernant la réorganisation des siéges catholiques de l'Allemagne, privés de leurs revenus et des séminaires. Comme prélat, l'évêque de Constance a constamment été animé de l'esprit de tolérance et de charité évangélique. Redevenu simplement archevêque de Ratisbonne, en 1816, et n'ayant plus pour indemnité que la pension de cent mille florins, stipulée en 1803 en faveur des électeurs dépossédés, il recommençait, dans le repos, une carrière de bienfaits, lorsque le 10 février de l'année suivante, il fut emporté par une maladie de courte durée. Au milieu de tous les détails d'administration, il ne négligeait ni les sciences ni les lettres, et il a composé, sur une foule de sujets intéressans, des ouvrages qui attestent la variété et l'étendue de ses connaissances. Charles Dalberg a publié : | *Dissertatio de naturali pueritiâ vel à legitimâ iniquè exclusâ per testamentum patris pupillariter substituentis, ver querelam inofficiosi expugnata*, Heidelberg, 1761, in-4°; | *Ordonnance de l'électeur de Mayence, relativement aux ordres monastiques*, 1772, in-fol.; | *Mémoire sur la physique générale*, Erfurt, 1773, in-4°; | *Réflexions sur l'union*, 1777, in-8°; | *Pensées sur l'appréciation du mérite moral*, 1782, in-4°; | *des Rapports entre la morale et la politique*, 1786, in-4°; | *Projet d'un code criminel*, Francfort, 1790, in-4°; | *de la Connaissance de soi-même, comme principe général de la philosophie*, Erfurt, 1793, in-8°; | *De l'influence des lettres et des beaux arts sur la tranquillité publique*, Erfurt, 1793, in-8°; | *Du maintien des constitutions des états*, Erfurt, 1795, in-4°; | *Essai sur la science en France*, 1796, in-4°; | *De l'utilité de la stéatite pour les ouvrages de l'art, surtout pour les gravures en pierres fines*, Erfurt, 1800, in-8°; | *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8°. On cite encore de lui plusieurs pièces de théâtre; la tragédie de *Jules-César* de Shakspeare et *les moines du Mont-Carmel*. Plusieurs ouvrages périodiques renferment des *mémoires* fort intéressans du baron de Dalberg.

* DALBERG (Wolfgang-Héribert, baron de), poète allemand, ministre d'état du grand-duc de Bade, était frère du précédent. Il naquit en 1750, près de Worms, et mourut à Manheim en 1806, où il fonda un théâtre qui est devenu l'un des premiers de l'Allemagne. Outre plusieurs traductions ou imitations de Shakspeare et de Cumberland, Dalberg composa en allemand quelques pièces dramatiques parmi lesquelles on distingue | *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8°; | *Cora*, drame mêlé de chants, ibid. 1780, in-8°; | *Montesquieu* ou *le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ibid., 1787, in-8°.

* DALBERG (Jean-Frédéric-Hugues), frère des précédens, né à Coblentz, en 1752, préféra son canonicat de Worms, et la culture des lettres et des arts, aux honneurs et aux dignités. Il devint un des premiers pianistes et ses nombreuses *sonates* ont été réunies dans 10 ou 12 *œuvres* qui sont encore recherchés. Il a composé plusieurs ouvrages estimés sur la musique, et écrivit sur la littérature des Hindoux. Il a fait paraître en outre une espèce de roman intitulé : *Histoire d'une famille Druse*, ouvrage ingénieux et recherché, où l'auteur donne un aperçu des religions orientales; il a été traduit en français sous ce titre : *Mehald et Zedeli*. Dalberg est mort à Aschaffenbourg, en 1812.

DALE. *Voyez* VAN DALE.

DALECHAMPS (Jacques), né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui : | L'*Histoire des plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-folio, traduite en français par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653; | une bonne *traduction* en latin *des quinze livres d'Athénée*, en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes et des estampes. Les notes sont de Casaubon. | Une *traduction* en français du 6ᵉ livre de *Paul Eginète*, enrichie de savans *commentaires*, et d'une *préface* sur la chirurgie ancienne et moderne;

Digitized by Google

| les neuf livres d'*Administrations anatomiques* de Claude Galien, translatés et corrigés, Lyon, 1566, in-8°; | des *Notes sur l'histoire naturelle* de Pline, 1587, in-fol.; | *De Peste libri tres*, Lyon, 1552, in-12; | *Traité de chirurgie*, Lyon, 1570, 1573, in-8°, Paris, 1610, in-4°.

D'ALEMBERT. *Voyez* ALEMBERT.

* DALEN (Corneille van), dit LE JEUNE, graveur et dessinateur hollandais, né à Harlem en 1640, a gravé beaucoup de *portraits*, entre autres ceux de Catherine de Médicis, de Spanheim, de l'amiral Tromp, de Vassenaer, de l'Arétin, de Boccace, etc., et une suite de *statues antiques* d'un style parfait. On a encore de lui plusieurs *sujets d'histoire*, d'après ses propres compositions et d'après différens maîtres.

* DALESME (Jean-Baptiste, baron), lieutenant-général d'infanterie, était fils d'un imprimeur de Limoges, où il naquit le 23 juin 1763. Il se fit une brillante réputation dans la campagne d'Italie, et était général de brigade, lorsque le gouvernement impérial le chargea de diriger les opérations de la conscription dans plusieurs départemens. Nommé, le 14 juin 1804, commandant de la légion-d'honneur, il obtint bientôt le titre de baron, et devint, durant les cent jours, gouverneur de l'île d'Elbe, place qu'il avait occupée avant l'arrivée de Bonaparte dans cette ville. Il lui fallut la remettre aux Anglais, après la journée de Waterloo. Le 16 août 1814, il avait été fait chevalier de St.-Louis, et le 21 octobre suivant, lieutenant-général. Après la révolution de juillet 1830, Dalesme fut nommé gouverneur des Invalides. Il a été emporté par le choléra le 14 avril 1832.

* DALIBARD (Thomas-François), botaniste français du 18e siècle, introduisit le premier en France les principes et la manière de décrire de Linnée : aussi le botaniste suédois par reconnaissance a donné le nom de *Dalibarda* à une plante du Canada dont il avait fait d'abord un genre, mais qu'il reconnut ensuite être de la famille des ronces, et à laquelle il donna le nom de *rubus Dalibarda*. Dalibard accueillit et propagea la découverte de Franklin sur l'électricité et les paratonnerres, en élevant le premier une barre de fer sur une cabane qu'il avait près de Marly. Il eut le courage de se tenir auprès du conducteur pendant un orage violent, et fut récompensé de son zèle en en voyant jaillir les étincelles de l'électricité atmosphérique. Quoiqu'il eût des connaissances fort étendues sur la physique, il a peu écrit : on n'a de lui qu'une esquisse d'une flore des environs de Paris, intitulée : *Floræ parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12, avec 4 cartes, qui n'est autre chose que le *Botanicon parisiense* de Vaillant, rangé suivant le système de Linnée, et un *Mémoire* imprimé dans le prémier vol. des *Mémoires des savans étrangers de l'académie des sciences*, sous ce titre : *Observations sur le réséda à fleur odoriférante*, où il démontre que lorsque cette plante est cultivée dans un terrain maigre, sa fleur ne donne aucune odeur, et qu'elle en répand, au contraire, une très suave lorsque la terre a reçu beaucoup d'engrais.

DALIBRAY (Charles Vion), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *recueil de vers* sur différens sujets sacrés et profanes; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *traduction* des *lettres d'Antonio de Perez*, espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *épigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Ses *OEuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en 6 parties in-8°.

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle; et elle parut être devenue son épouse légitime, quoique plusieurs interprètes continuent à la regarder comme une courtisane. *Voyez* SAMSON.

DALIN (Olaus de), savant suédois, né à Vinberga, dans la province de Halland, en 1708, mérita le nom de *père de la poésie suédoise*, par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre *La liberté de la Suède*; l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire : elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talens. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de-

Digitized by Google

Charles IX, père de Gustave-Adolphe. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4°. « Cette histoire de Suède, dit » un critique, est regardée, dans le pays, » comme la plus détaillée, la plus fidèle et » la plus correcte qui ait encore paru. La » beauté du style ne laisse rien à désirer » à ceux qui connaissent le mieux la force » et l'élégance de la langue suédoise. » L'auteur mourut le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*épîtres*, de *satires*, de *fables*, de *pensées*, et quelques *éloges* des membres de l'académie royale des sciences dont il était un des principaux ornemens. On a encore de lui une *traduction* de l'ouvrage du président Montesquieu, sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

* **DALLAS** (Charles-Robert), fils d'un médecin de la Jamaïque, est né dans cette île. Il commença son éducation à Musselburg en Ecosse, et la termina à Kensington. Après avoir voyagé en Angleterre, en France et en Amérique, il s'établit définitivement en Angleterre, où il se voua à la littérature. Il s'est montré constamment l'ennemi de la révolution française, et s'est fait remarquer par son zèle à défendre les jésuites; protégé cependant par le célèbre lord Byron, il devint propriétaire de son *Childe-Harold* et de quelques autres de ses premières productions dont il retira de très grands avantages pécuniaires. Il est mort en Normandie le 20 novembre 1824. Il a publié : | *Mélanges de poésie, suivis d'une tragédie* (Lucrèce) *et d'essais moraux*, Londres, 1797, in-4°; | *Elémens de la connaissance de soi-même*, 1802; | *Histoire des nègres-marrons*, 1803, 2 vol. in-8°; | une comédie intitulée : *Pas au logis*, 1809; | *La nouvelle conspiration contre les jésuites démasquée*, 1815, in-8°. Ses romans ont été réunis en 7 vol. in-12. Il a traduit en anglais les *Annales de la révolution française*, par Bertrand de Molleville, sa *Lettre à Fox*, et quelques autres opuscules du même auteur; le *Journal de Cléry*; le *Mercure* de Mallet du Pan; l'*Histoire des volcans*, par Ordinaire; *Mémoires de la reine de France*, par Weber; les *Dernières années* de Louis XVI, par Hue, et le *Siége de la Rochelle*, par Mme de Genlis. C'est Dallas qui a recueilli la correspondance de Byron, publiée en 1824, et qui, comme légataire des manuscrits de ce dernier, a été l'éditeur de plusieurs de ses ouvrages.

* **DALLEMAGNE**, général français, né à Belley (Ain), en 1754, fit avec distinction les campagnes d'Italie et s'éleva par sa valeur du rang de simple soldat au grade de général de division. Il se signala au passage du Pô, le 7 mai 1796, et à celui de l'Adda le 10 du même mois. Le 4 juin, il emporta avec le général Lannes le faubourg de Saint-Georges de Mantoue et contraignit l'ennemi de se replier sur cette ville. Il s'empara ensuite de Lonato, après un combat opiniâtre dans lequel il prit ou tua mille hommes à l'ennemi, et contribua au gain de la bataille de Roveredo (4 septembre). Le jour suivant il passa la rivière de Larisio sous le feu des Autrichiens. L'insurrection des troupes ayant forcé Masséna de quitter l'armée de Rome en 1798, le général Dallemagne en prit provisoirement le commandement. Après le 18 brumaire an 8, il fut nommé membre du conseil général du département de l'Ain, appelé en 1802, au Corps législatif, et reçut, peu de temps après, le titre de commandant de la légion-d'honneur. Il avait été nommé candidat au Sénat conservateur en 1806, mais il n'y fut point appelé. En 1809, il servit encore en Hollande et en Belgique. Le général Dallemagne mourut en 1813.

DALMACE (saint), archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Ephèse en 430 le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et son esprit.

* **DALMAS** (Joseph-Benoit), né à Aubenas, en Vivarais, exerçait avant la révolution, la profession d'avocat dans sa ville natale. Nommé procureur-général syndic du département de l'Ardèche, en 1790, il fut, en 1791, député par ce département à l'assemblée législative. Le 11 juillet 1792, il parla avec force contre la déchéance du roi, et rappela à l'assemblée le serment qu'elle avait fait de maintenir la monarchie constitutionnelle. Le 13, il fit une vive sortie contre Pétion, maire de Paris, s'opposa à la levée de sa suspension, et demanda la punition de ceux qui, le 20 juin, avaient forcé l'entrée des Tuileries et outragé Louis XVI. Enfin, le 10 août, il fut un des députés qui accoururent pour recevoir la famille royale lorsqu'elle vint se réfugier dans l'assemblée; il donna le bras à la reine et à sa fille jusqu'à leur funeste entrée dans l'assem-

Digitized by Google

lièe, et partagea tous leurs dangers. Après le 10 août, Dalmas réfugié à Rouen, qui offrait alors un asile aux proscrits, ne craignit pas de braver tous les périls pour se vouer à la défense du roi; et composa un mémoire ayant pour titre : *Réflexions sur le procès de Louis XVI*, qu'il envoya à M. de Malesherbes. Ce mémoire fut imprimé et distribué à tous les membres de la Convention, et il figure dans la collection des meilleurs ouvrages publiés pour la défense du roi martyr. Poursuivi en 1794 pour cette publication, Dalmas fut arrêté par ordre de la Convention pour être traduit au tribunal révolutionnaire, et il ne dut son salut qu'à la mort de Robespierre. Il fut élu président du tribunal civil de l'Ardèche, en 1796, et y justifia sa réputation d'habile et savant jurisconsulte. En 1798, la publication d'un écrit dont le but était le *rétablissement de la royauté en France*, le fit destituer et un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Il entra au corps législatif en 1803, y siégea pendant cinq ans, et fut nommé par ses collègues à la vice-présidence de cette assemblée. Lors de la réorganisation des tribunaux en 1811, il fut nommé conseiller à la cour impériale de Nîmes. Député vers le roi en 1814, par la ville d'Aubenas, pour féliciter le prince sur son heureux avénement au trône, S. M. termina sa réponse par ces mots : « Et vous, M. Dalmas, en particulier, je n'oublierai jamais le service que vous nous avez rendu dans une circonstance bien désastreuse. » M. Dalmas nommé préfet de la Charente-Inférieure le 13 novembre 1815, fut révoqué par le ministère de 1818; il fut appelé, en 1822, à la préfecture du département du Var, et mourut à Draguignan, d'une attaque d'apoplexie le 10 août 1824.

DALMATIN (Georges), né dans l'Esclavonie, était très versé dans la connaissance des langues orientales. Il a traduit la *Bible* en langue esclavone, Wittemberg, 1584, in-4°.

DALPHONSE. *Voyez* ALPHONSE (d').

* **DALRYMPLE** (David), jurisconsulte écossais, né d'une famille noble à Edimbourg en 1726, commença ses études à Eton et les termina à Utrecht. Il fut nommé, en 1766, l'un des juges de la cour de session, et en 1767, lord-commissaire du justicier. Il prit alors le titre de *lord Hailes*, et se distingua par son intégrité, son exactitude et sa douceur, jusqu'au moment de sa mort arrivée en 1792. On lui doit un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de son pays et aux antiquités chrétiennes. Les principaux sont : | *Remarques sur l'histoire d'Ecosse*, 1773, in-12, où l'on trouve beaucoup de recherches ; | *Annales d'Ecosse*, 1776 et 1779, 2 vol. in-4°, ouvrage estimé ; | *Les œuvres du mémorable M. Jean Hailes d'Eton, recueillies pour la première fois ensemble*, en 3 vol., Glascow, 1766 ; | *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon dans le 2e siècle, avec des notes explicatives*, Edimbourg, 1776 ; | *Restes d'antiquités chrétiennes*, Edimbourg, 3 volumes, 1778; | *Recherches concernant les antiquités de l'église chrétienne*, Glascow, 1783. Il réfute solidement, dans cet ouvrage et le suivant, plusieurs des opinions de Gibbon, relativement à l'établissement du christianisme. | *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, in-4°, 1786.

* **DALRYMPLE** (Alexandre), frère du précédent, célèbre géographe écossais, né à Edimbourg en 1737, entra, jeune encore, au service de la compagnie des Indes, et fut d'abord envoyé avec un petit vaisseau pour négocier le rétablissement du commerce de cette compagnie avec les îles de l'Archipel des Indes. Dans le cours de cette navigation, qui nécessita plusieurs voyages, il observa soigneusement les côtes de l'Archipel oriental et en traça des cartes fort exactes insérées dans le *Neptune oriental* de d'Après. Nommé hydrographe de la même compagnie, il le devint ensuite du gouvernement, et consacra toute sa vie aux progrès de la navigation et de la géographie. Privé de son emploi en 1808, il en mourut de chagrin le 19 juin de la même année. On lui doit : | *Traité sur les découvertes faites dans l'Océan pacifique*, 1767, in-8°; | *Mémoire sur la formation des îles*, inséré dans les *Transactions philosophiques de* 1768 ; | *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la compagnie des Indes*, 1769, in-8°; | *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'Océan pacifique*, 1770, 2 vol. in-4°. C'est une traduction littérale des écrivains espagnols. Elle a été traduite en français et abrégée par Fréville, 1774, in-8°. On joint ordinairement à ce volume l'*Hydrographie*, ou *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en* 1767-1770, rédigée par le même, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. | *Lettre adressée au docteur Hawkes-*

Digitized by Google

worth, relativement à quelques imputations mal fondées et injurieuses qui sont contenues dans sa relation des derniers voyages au Sud, 1773, in-4°; | *Collection de voyages faits principalement dans l'Océan atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-8°; | *Journal d'un voyage fait aux Indes en 1775, dans le vaisseau* le Grenville, inséré dans les *Transactions philosophiques*; | *Mémoire pour servir à l'explication de la carte des pays de la compagnie des Indes sur la côte de Coromandel*, 1778, in-4°; | *Relation de la perte du* Grosvenor, *vaisseau de la compagnie des Indes*, 1783, in-8°; | *Notice sur la manière dont les Gentoux perçoivent les revenus sur la côte de Coromandel*, 1783, in-8°; | *Mémoire sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8°; | *Mémoire sur une carte des pays situés autour du pole boréal*, 1789, in-4°; | *Relation d'une pagode curieuse, située près de Bombay*, insérée dans le 7e volume de l'*Archeologia*; | *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie en* 1768, 69 et 70, in-4°, 1790. | *Description de l'île appelée* St.-Paul *par les Hollandais et* Amsterdam *par les Anglais*, par J. H. Cox, 1790, in-4°; | *Répertoire oriental, publié aux frais de la compagnie des Indes*, 1791-94, 2 vol. in-4°, recueil contenant un grand nombre de cartes marines et de mémoires très utiles pour la navigation dans les mers des Indes. | Des *cartes* authentiques, des *mémoires* et des *journaux* en 24 numéros, in-4°. | Plusieurs *pamphlets* relatifs aux discussions avec l'Espagne, etc.

* **DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL** (sir John), écrivain anglais, baron de l'échiquier du roi en Ecosse, né en 1726, et mort en 1810, a laissé *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1771, 2 vol. in-4°. Ils ont été traduits en français par l'abbé Blavet, 1766, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est extrêmement piquant : on y trouve des documens historiques qu'on chercherait vainement ailleurs. Le chevalier Dalrymple étant venu à Paris, obtint la permission de consulter, au dépôt des affaires étrangères, la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre, sous le règne de Charles II. Il y trouva la preuve que plusieurs membres du parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sydney, recevaient des pensions de Louis XIV. La révélation de ce fait lui fit de nombreux ennemis, et lui attira des réfutations virulentes des whigs et notamment de Charles Fox. Dalrymple publia en 1788 un 3e vol. Jean Charles Muller a donné une traduction allemande de l'ouvrage entier, Winterthur, 1792-95, 4 vol. in-8°.

DAMARIS femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment que saint Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique *discours* sur la divinité, dont il est parlé au 17e chapitre des *Actes des Apôtres*. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur-le-champ aux erreurs du paganisme et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint Denys l'Aréopagite, et quelques autres, dont le Seigneur avait touché le cœur.

* **DAMAS** (Roger comte de), lieutenant-général, né en 1765, fut, dès l'âge de 14 ans, sous-lieutenant d'infanterie au régiment du roi; le désir de la gloire le détermina à passer au service de la Russie, à l'époque où elle déclarait la guerre à la Turquie, et il se signala dans plusieurs occasions, notamment devant Otchakow, où il enleva le pavillon du vaisseau amiral ottoman, et en 1790 à l'assaut d'Ismaël, dont il escalada le premier les remparts. L'impératrice Catherine lui écrivit à ce sujet la lettre la plus flatteuse, et lui envoya la croix de commandeur de St.-Georges. Le comte de Damas offrit ses services au comte d'Artois auprès duquel il demeura deux ans comme aide-de-camp, et qu'il suivit à St.-Pétersbourg et en Angleterre. Il revint bientôt sur le continent, fit la campagne de 1793 avec le général Clairfait, et celles de 1794, 95, 96 et 97 dans l'armée du prince de Condé. Lorsque la guerre eut éclaté, en 1798, entre la France et le roi de Naples, le comte de Damas prit un commandement dans les troupes de ce souverain; et tandis que l'armée napolitaine pliait de toutes parts et mettait bas les armes, il vint à bout de gagner la Calabre, où il disputa le terrain pied à pied aux troupes françaises. Cette retraite mérite d'être citée parmi les plus beaux faits d'armes, et elle excita l'admiration de ceux même qu'il combattait avec tant de courage. Le comte de Damas se retira en Sicile et de là à Vienne. Plus tard, il fit encore des tentatives infructueuses vers l'extrémité de l'Italie, et fut nommé grand'croix de l'ordre de St.-Ferdinand. En 1814, il rentra en France avec S. A. R. Monsieur, qu'il rejoignit à Nancy, et qui le nomma

Digitized by Google

gouverneur des 3e, 4e et 5e divisions militaires, et bientôt après commissaire du roi dans ces provinces. Lors du retour de Bonaparte en 1815, il était à la tête de la 9e division militaire et il se rendit à Lyon 12 heures avant Monsieur; mais ne pouvant maintenir les troupes dans le devoir, il prit le parti de s'éloigner, suivit le roi à Gand, et rentra avec lui en France. Il fut chargé la même année d'une mission en Suisse, et nommé député par les départemens de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne. Le comte de Damas était à Lyon au commencement de 1816, et montra beaucoup de zèle lors des troubles qui éclatèrent à Grenoble. Il est mort en septembre 1823, au château de Cirey, à l'âge de 58 ans.

DAMASCENE. *V.* JEAN-DAMASCÈNE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en quatre livres. | *Des choses extraordinaires et surprenantes;* | *La vie d'Isidore;* | une *Histoire philosophique.* Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal, et qui en a conservé quelques fragmens. On conserve à la bibliothèque du roi un manuscrit très volumineux d'un ouvrage de Damascius, qui a pour titre les *premiers principes.*

DAMASE Ier (saint), espagnol, diacre de l'église romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien-Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'église de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil à leur sollicitation. L'empereur Valentinen permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église qu'on croit être celle de Ste.-Agnès, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximilien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximilien; que les schismatiques tombèrent dans le piége qu'ils avaient tendu au pape; qu'ils avaient demandé eux-mêmes une information où l'on emploierait les tortures; ce qui tourna à leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du siége de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 10 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. On lit dans un Pontifical que cite Mérenda, et qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que brûlant d'un désir ardent d'être réuni à Jésus-Christ il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle *l'ornement et la gloire de Rome.* Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui

Digitized by Google

fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent *in Damaso*; il l'embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'histoire sainte, et qui subsistaient encore quatre cents ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terres et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, et les orna d'*épitaphes* en vers, dont il nous reste un recueil. Elles ne sont cependant pas toutes de lui; mais on remarque dans celles qui lui appartiennent beaucoup d'élévation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *lettres*, Paris, 1672, in-8°, et Rome, 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. rom. pontif.* de don Constant, in-folio; on trouve encore de lui quelques *vers latins* dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, et engagea saint Jérôme à corriger le nouveau Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant POPPON ou PAPON, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoît IX abdiqua, mourut à Palestrine 23 jours après son élection, en 1048.

* DAMBOURNEY (L.-A.), secrétaire de l'académie des sciences de Rouen, et intendant du jardin de botanique, né dans cette ville en 1722, étudia d'abord le commerce qu'il laissa ensuite pour les sciences. Nommé en 1761 intendant du jardin botanique de Rouen, il se livra dès lors particulièrement à l'étude de la chimie appliquée aux arts, s'occupa de recherches sur l'emploi des végétaux dans l'économie domestique, particulièrement pour la teinture; et fit, sur les principes colorans des végétaux, de nombreuses expériences qui eurent des résultats très heureux. C'est ainsi qu'il reconnut la possibilité d'extraire du pastel un bleu comparable à celui de l'indigo. Dambourney mourut à Rouen le 2 juin 1795. On lui doit : | *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, Paris, 1786, in-4°, réimprimé en 1789 aux frais du gouvernement. Il en a paru en 1793 une nouvelle édition avec un supplément considérable. | *Instruction sur la culture de la garance, et la manière d'en préparer la racine pour la teinture*, Paris, imprimerie royale, in-4°. C'est un service important qu'il a rendu aux manufactures de Rouen, puisque, par ses procédés, les teinturiers trouvent sous leur main une garance supérieure à celle de Hollande et égale à celle de Smyrne. | Plusieurs *mémoires* sur les moyens de perfectionner la manière de faire le cidre, insérés dans le troisième volume du Recueil de la société d'agriculture de Rouen; | quatre *mémoires* qu'il a fournis à la société d'agriculture de Paris, dans les années 1786, 87 et 88. On lui doit encore quelques autres découvertes: En 1761, il montra que le noyau de *ruscus* torréfié et bouilli comme le café en avait l'odeur et la couleur, et que ce même noyau, infusé dans l'eau-de-vie et le sucre, donnait une liqueur plus parfaite que le café. Il lut, en 1777, un *supplément* au mémoire de Tressen, dans lequel il confirme par sa propre expérience que l'usage du tafia avec la gomme du gayac est utile dans les accès de goutte; enfin il essaya de tirer le bleu du pastel, et il imagina que par le moyen du feu, on pourrait porter la fermentation à sa perfection. Cette idée fut accueillie par les habitans de Saint-Domingue et négligée en France; mais depuis, l'indigo étant devenu excessivement cher, on a repris la culture du pastel, et, en perfectionnant sa fabrication, on tire de cette plante un parti très avantageux.

* DAMBRAY ou plutôt d'AMBRAY (CHARLES), chancelier de France, président de la chambre des pairs, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et membre du conseil privé du roi, naquit l'an 1760 en Normandie; il fut nommé, en 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, et appelé très jeune encore à remplacer Séguier dans les fonctions d'avocat-général au parlement de Paris. Il avait trouvé pour concurrent, au début de sa carrière, le fameux Hérault de Séchelles. D'Ambray donna son premier réquisitoire dans l'affaire *Kornmann*, où figuraient Bergasse et Beaumarchais, et y établit sa reputation comme orateur et comme magistrat. Il avait quitté la France au commencement de la révolution, lorsque Louis XVI le désigna pour faire partie du ministère. Il revint; mais l'arrestation du roi à Varennes le réduisit à se réfugier en Normandie, dans ses terres. Après le règne de la terreur, qui passa

Digitized by Google

sans l'atteindre, d'Ambray fut nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure. L'empereur ne lui confia aucun autre poste, peut-être parce qu'il voyait en lui un agent des Bourbons, comme l'était M. de Barentin, son beau-père. A la restauration, il fut nommé chancelier de France, et chargé de la direction de la librairie et de la surveillance des journaux, puis appelé au ministère de la justice et fait pair et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Lorsque l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe fut connue, d'Ambray se chargea d'annoncer cet événement à la chambre des pairs, et passa ensuite en Angleterre. Ce fut lui qui présida plus tard cette chambre, dans le procès du maréchal Ney, et il conduisit les débats de cette triste affaire d'une manière noble et généreuse. Il montra les mêmes sentimens dans l'affaire de la conspiration du 19 août 1820. D'Ambray est mort le 13 décembre 1829, dans sa terre de Montigny près de Dieppe, en manifestant la vivacité de ses principes religieux. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

DAMERY (Simon), peintre, né à Liége vers la fin du 16e siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avait d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, et y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques *tableaux* de lui à Liége qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

DAMERY (Walter), peintre né à Liége l'an 1614, montra dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Bérétin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des carmes déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des artistes*, et M. Descamps dans ses *Vies des peintres*, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau.

DAMHOUDER (Josse de), jurisconsulte, né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II. Il composa divers *ouvrages* relatifs à sa profession, et quelques-uns *de piété*, et mourut à Amiens en 1581, à 74 ans.

DAMIEN (Pierre). *Voyez* PIERRE DAMIEN.

DAMIEN (N.), dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pièces de rapport, qui, par leur différent assemblage, représentaient des figures avec autant de vérité, que si elles avaient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert-François), naquit en 1714, à Tieulloy dans le diocèse d'Arras. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés et ses espiégleries le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il finit par un vol de 240 louis d'or qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un énergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en » France... Oui, j'y reviendrai, j'y mour- » rai, et le plus grand de la terre mourra » aussi, et vous entendrez parler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa

Digitized by Google

Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens était d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cet attentat et le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *pièces originales* et les *procédures* faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie les a recueillies et publiées en 1757, in-4° et in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une *table des matières* très détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infâme assassin. L'éditeur a rassemblé généralement et avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces *pièces*, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès ne mérite aucune confiance; elle ne paraît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première et qui pouvaient devenir inquiétans pour quelques personnes. (*Voyez* aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3e vol., p. 110 et suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide).

* **DAMILAVILLE** (N...), né en 1721, fut d'abord garde-du-corps de Louis XV, et quitta la carrière des armes pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Il paraît que cette place fut l'occasion de ses liaisons avec Voltaire. Damilaville avait le contre-seing du contrôleur-général des finances, et s'en servait pour faire parvenir, franc de port, à ce philosophe, les paquets, pièces et lettres qui lui étaient adressés, et pour faire circuler ses pamphlets et ses réponses. Damilaville lui faisait connaître en outre par cette voie tout ce qui se passait de curieux et d'intéressant. Ses relations avec divers philosophes lui persuadèrent qu'il l'était lui-même; mais ses prétentions à ce sujet reposaient sur un fonds si stérile que le baron d'Holbach, juge compétent en pareille matière, l'appelait le *gobe-mouche* de la philosophie. Il ne savait que répéter ce qu'il entendait dire, en y ajoutant un dégré d'impiété; il était triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit, et totalement dépourvu de cet usage du monde qui peut faire trouver aimable un homme médiocre. Grimm n'en parle pas d'une manière plus favorable, et remarque, qu'entouré dans sa dernière maladie de ce que les lettres comptaient de personnages les plus illustres, il n'a été regretté de personne. Quoique dénué de talent, il voulut rivaliser d'impiété avec ses amis, et écrivit: | dans l'Encyclopédie, les articles *Vingtième* et *Population*, où à propos d'impôts et de population, il attaque violemment toutes les religions, mais surtout le christianisme; il les mit sous le nom de Boulanger; | *L'Honnêteté philosophique*, qui fut donnée pour être de Voltaire et qui était une grossière satire contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel. Le *Christianisme dévoilé*, Londres (Nancy) 1767, in-12, qui parut sous le nom de Boulanger lui a été attribué. Mais cette révoltante production paraît être du baron d'Holbach, et c'est aussi l'opinion que le savant M. Barbier soutient dans son *Nouveau supplément au Cours de Littérature de Laharpe*. Quoi qu'il en soit, Voltaire lui-même trouva tant de dégoût à la lecture de cet ouvrage qu'il écrivit de sa main à côté du titre de son exemplaire : *Impiété dévoilée*. Il écrivit en outre sur la marge des pages un grand nombre de notes dans lesquelles il s'élève avec force contre l'auteur. On n'est pas trop d'accord sur la manière dont Damilaville termina sa carrière. Suivant les uns, Damilaville, à la suite d'une maladie longue et cruelle, voulut être averti du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Instruit par son médecin que sa fin approchait, il fit, dit-on, venir un tapissier avec lequel il traita de ses meubles, les

Digitized by Google

vendit et s'en fit remettre le prix; puis il invita ses amis à un grand dîner, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne; il le but, et expira aussitôt. Selon d'autres, et l'autorité dont ils appuient cette version est la correspondance de Voltaire et de d'Alembert, sa *philosophie* l'abandonna et il fut confessé à la mort. Damilaville succomba le 13 décembre 1768, à l'âge de 47 ans.

DAMIS, assyrien, vivait dans le premier siècle, et était ami d'Apollonius de Thyane; il écrivit même un livre de ses *discours* et de ses prétendues *prophéties*. Philostrate en fait mention dans la *Vie d'Apollonius*, et Suidas en parle après lui : Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès (*voyez* APOLLONIUS et PHILOSTRATE). — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN (ANTOINE de CHABANES, comte de), capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur et de courage, refusa au dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avait déplu. Ce prince étant devenu roi, fit renfermer Dammartin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, et mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN. *Voyez* VERGI (ANTOINE de).

DAMNORIX, ou **DUMNORIX**, illustre gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frère, qui avait grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercédé pour lui. Damnorix voulait joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé; mais voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette desertion comme une affaire très importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours « qu'il était né libre, » et que sa patrie n'était pas sujette aux » Romains; » mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J.-C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. (*Voyez* ce nom).

DAMOCLÈS, célèbre flatteur de Denys le Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrité de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes :

> Districtus ensis cui super impiâ
> Cervice pendet, non siculæ dapes
> Dulcem elaborabunt saporem,
> Non avium citharæque cantus
> Somnum reducent. . . . .

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages : le premier, *De l'art de ranger une armée en bataille*; le second, *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pèlerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans

Digitized by Google

sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il accompagnait l'étude de l'éloquence de celle de la philosophie. Il possédait la musique et avait cultivé surtout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations et des mouvemens passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert et banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

DAMPIER ou DAMPIERRE (JEAN), né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1[er] des *Deliciæ poetarum gallorum*.

DAMPIER (GUILLAUME), né en 1652, dans le comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres australes en 1684, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1688. Il entreprit un nouveau voyage autour du monde en 1699, et revit sa patrie en 1701. Il en fit un troisième en 1704, et un quatrième en 1709, et en revint le premier octobre 1711. Il publia en 1699 le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691*, 3 vol. in-8°; ils ont été réimprimés en 1729, 4 vol. in-8°, traduits en français, et imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen en 1715, 1723 et 1739, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination.

*DAMPIERRE (AUGUSTE-HENRI-MARIE PICOT marquis de), général en chef, né à Paris le 19 août 1756, d'une famille distinguée, était officier aux gardes françaises avant la révolution. Il chercha inutilement à être employé dans la guerre d'Amérique et au siége de Gibraltar, et passa ensuite à Berlin, où il étudia les évolutions militaires et la tactique de Frédéric le Grand. Ayant imaginé d'imiter les manières des Prussiens, il porta cette manie jusqu'à paraître avec une longue queue; ce qui fit dire un jour à Louis XVI, parlant à M. de Biron : *Voyez ce fou avec ses manières prussiennes*. Ce mot détermina Dampierre à donner sa démission et il se retira dans ses terres jusqu'à l'époque de nos troubles politiques. Il devint alors aide-de-camp du maréchal Rochambaud, ensuite colonel du 5[e] régiment de dragons. Ce fut à la tête de ce corps qu'il entra en campagne en avril 1792. Sa bravoure lui mérita bientôt le commandement d'une division. Il se signala particulièrement à la bataille de Jemmapes et à celle de Nerwinde. Il commandait au Quesnoy au moment de la défection de Dumouriez, et obtint, des commissaires de la Convention, le commandement en chef de cette armée. Le 1[er] mai, il attaqua les troupes alliées à Quiévrain, et y fut battu. Il défendit ensuite le camp de Famars avec quelques succès; mais ayant eu la cuisse emportée par un boulet de canon, il mourut le 8 mai 1793. C'était un excellent chef de corps; mais il était peu propre au commandement d'une armée. Sa trop grande vivacité lui fit commettre des fautes. — Son fils, qui avait été son aide-de-camp, obtint le grade d'adjudant-général, et fut employé dans l'expédition de St-Domingue, où il est mort en 1802.

* DAMPIERRE (ANTOINE ESMONIN, marquis de), né à Beaune en 1743, d'une famille distinguée dans les armes, se voua à la magistrature, et devint conseiller, puis président à mortier au parlement de Bourgogne. A l'époque de la formation

Digitized by Google

des cours d'appel, il fut nommé président de chambre de celle de Dijon, il fut aussi membre du conseil général du département de la Côte-d'Or. Dampierre est mort à Dijon le 12 septembre 1824. Il a publié deux écrits fort estimés: | *Vérité divine pour le cœur et l'esprit*, par A. de D..., Lausanne, 1823, 2 vol. in-8°; | *Histoire de la révolution tirée des saintes Ecritures*, Dijon, 1824, in-8°. Un autre marquis de DAMPIERRE, de la même famille que le précédent, habitait une campagne près de Varennes, lorsque Louis XVI y fut arrêté; il courut au secours du roi; mais au moment où il approchait de sa voiture, il tomba percé de plusieurs balles.

* DAMPMARTIN (ANNE-HENRI, vicomte de), maréchal des camps et armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la légion d'honneur, naquit à Uzès, le 30 juin 1755. Il était parvenu au grade de colonel des dragons de Lorraine, lorsque la révolution le força de fuir sa patrie. Il rejoignit l'armée des princes à Trèves, et fit la campagne de 1792, dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc. Après le licenciement qui s'exécuta à Arlon, il trouva un asile à Bruxelles, d'où il fut obligé de s'éloigner, à l'approche de l'armée de Dumouriez. Dampmartin se réfugia d'abord en Hollande, puis à Hambourg. Dans cette ville, il s'employa quelque temps à la rédaction de la *Gazette française*, à celle du *Journal de littérature*, écrit dans la même langue; enfin à la composition de quelques écrits qui lui donnèrent des moyens d'existence. De Hambourg, Dampmartin se rendit à Berlin, où il demanda à diriger l'éducation du comte de Brandebourg; mais la comtesse de Lichtenau le chargea de l'éducation de ses fils. En 1801, il rentra en France avec la majorité des émigrés, fut nommé en 1807, conseiller de préfecture du département du Gard, censeur impérial le 8 février 1811, et conseiller au conseil des prises le 20 avril suivant. Député au corps-législatif, le 6 janvier 1813, Dampmartin a donné en mars 1814, son adhésion à tous les actes qui ont replacé la maison de Bourbon sur le trône. Redevenu censeur royal, le 24 octobre de la même année, il fut appelé à faire partie d'une commission de censure des journaux, instituée au mois d'août 1815. Il fit partie de la première chambre des députés; le petit nombre de discours qu'il y prononça respiraient l'amour de la patrie et un désir ardent de contribuer à son bonheur. Nommé le 20 avril 1816 bibliothécaire du dépôt de la guerre, il ne conserva cette place que très peu de temps, et vécut depuis entièrement retiré des affaires publiques. Il est mort à Paris, d'une fluxion de poitrine, le 12 juillet 1825, à l'âge de 70 ans. — Il a laissé des ouvrages estimés: | *Idées sur quelques sujets militaires, adressées aux jeunes officiers*, Paris, 1785, Avignon, 1788, in-8°; | *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome, à laquelle on a joint la mort de Caton*, tragédie traduite de l'anglais d'Addison, Strasbourg, 1789, 2 vol. in-8°; | le *Provincial à Paris*, Strasbourg, 1790, in-8°: il y en a une contrefaçon, Paris, et en Languedoc, 1790, in-8°; | *Essais de littérature à l'usage des dames*, Amsterdam, 1791, in-8°; | *Esquisse d'un plan d'éducation*, Berlin, 1799, in-8°; | *Fragmens moraux et littéraires*, Berlin, 1797, in-8°; | *Nouveaux essais d'éducation de Goldsmith*, traduits de l'anglais et *accompagnés de remarques*, 1803, in-12; | la *France sous ses rois*, ou *Essais historiques sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*, 1810, 5 vol. in-8°; | *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, Paris, 1811, in-8°; | de l'*Education et du choix des instituteurs*, 1816, in-8°; | des *Mémoires sur les divers événemens de la révolution et de l'émigration*, 1825, 2 vol. in-8°, et quelques *romans*.

DAMVILLE. *Voyez* MONTMORENCI (CHARLES).

DAN, le cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

* DAN (PIERRE), supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut envoyé en Barbarie pour y travailler à la rédemption des captifs; et s'embarqua à Marseille en 1634; il arriva à Alger après quatre jours de traversée, et revint en 1635, ramenant 42 esclaves qu'il conduisit à Paris. Dan mourut en 1649. On a de lui: | une *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4°, réimprimée sous ce titre: *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-folio: cet ouvrage a été traduit en hollandais par Saint-de-Vries qui y ajouta une deuxième partie. | *T.*-

sor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient, etc., Paris, 1642, in-folio, fig.

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collége de Louis le Grand, une *pièce de vers latins* sur la prise de Nice et de Mons qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différens choix par plusieurs pièces de poésie, et surtout par des *drames lyriques*, entre autres par *Hésione* que La Harpe met au-dessus de tous ceux de Campistron et de Fontenelle. Il mourut à Paris en 1748. Il se fit aimer autant par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète, et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une *épigramme* très piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer les armes de la satire. Les *OEuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses *opéras* ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *pièces fugitives*, des *odes*, des *cantates*, des *épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles et bien nécessaires à tous les poètes. « Un mérite dont il faut lui tenir compte, » c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage » de son esprit par aucun abus de la poésie; caractère si rare dans l'art dange» reux qu'il cultivait, et où le talent ne » doit pas être plus estimable par les choses » mêmes qu'il produit, que par celles qu'il » a le courage de se refuser. Instruit dès » sa jeunesse, et convaincu toute sa vie, » que la poésie ne doit être que l'inter» prète de la vérité et de l'honneur, la lan» gue de la sagesse et de l'amitié, et le » charme de la société, il ne partagea ni » le délire, ni l'ignominie de ceux qui la » profanent. Au dessus de cette lâche en» vie, qui est toujours une preuve humi» liante d'infériorité; ennemi du genre » satirique, dont l'art est si facile et si » bas; ennemi de l'obscénité, dont le suc» cès même est si honteux; inaccessible à » cette aveugle licence qui ose attaquer » le respect dû aux lois, au trône, à la re» ligion, audace dont tout le mérite est » en même temps si coupable et si digne » de mépris; incapable enfin de tout ce » que doivent interdire l'esprit sociable, » la façon noble de penser, l'ordre, la dé» cence et le devoir, ses écrits portèrent » toujours l'empreinte de son cœur. »

DANCOURT (Florent CARTON, sieur). *Voyez* ANCOURT (d').

* DANCOURT (L. H.), comédien de province et auteur dramatique né vers 1725, mort à Paris, dans un hospice, le 29 juillet 1801, a composé trois *comédies* qui ont été représentées au *théâtre des Italiens* de 1762 à 1766 : *Les deux amis, le Mariage par capitulation* et *Esope à Cythère*, et un grand nombre d'autres pièces qui ont été jouées en province. Dancourt est aussi l'auteur d'une réponse à la fameuse *lettre de Jean-Jacques Rousseau sur les spectacles*, sous ce titre : *L. H. Dancourt, arlequin de Berlin, à Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève* : cette réponse est supérieure à l'*Apologie du théâtre* de Marmontel par sa logique serrée et les raisonnemens. On lui attribue encore la *Lettre de l'Arlequin de Berlin à Fréron sur la retraite de M. Gresset*, 1760, in-8°.

DANDINI (Jérôme), jésuite né à Césène dans la Romagne en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui en augmentent le prix. Il relève très souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forli en 1634, à 80 ans. On a encore de lui : | un *commentaire* sur les trois livres d'Aristote *de Anima*. | *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connu, quoique le même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI (Hercule-François), comte, et professeur en droit à Padoue, né à Ancône en 1695, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *De forensi scribendi ratione;* | *De Servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas, etc.* Il mourut à Padoue en 1747, avec la réputation d'homme savant.

Digitized by Google

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, né vers le commencement du 11e siècle, gouvernait depuis 9 ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes croisés lui envoyèrent des députés en 1202. Il accorda non-seulement les vaisseaux qu'ils demandaient pour passer en Syrie, mais il ajouta encore 50 galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore : malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et, de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudouin. Il mourut en 1205 à Constantinople, où il tenait le premier rang après l'empereur.

* DANDOLO (le comte Vincent), célèbre chimiste, membre de l'institut d'Italie, né Venise, le 26 octobre 1758, n'appartenait pas comme quelques biographes l'ont avancé, à l'ancienne et noble famille des Dandolo qui a rempli les premiers emplois de la république ; d'une condition médiocre, il sut s'élever par son mérite et ses talens. Après avoir terminé ses études à Padoue, avec un succès brillant, il revint à Venise où il établit une pharmacie qui devint célèbre dans toute l'Italie. Partisan de la chimie pneumatique qui venait de naître en France, Dandolo la fit connaître aux Italiens par ses traductions des ouvrages de Lavoisier, de Guiton-Morveau, de Fourcroy et de Berthollet, et était en correspondance avec une foule de savans. En 1797, les événemens qui arrivèrent en Italie, l'arrachèrent à ses travaux. Nommé président de l'administration provisoire, il fut député auprès de Bonaparte, qui se trouvant alors sur les bords de l'Adige, avait favorisé ce mouvement, et ne tarda pas à entrer sur le territoire vénitien. On sait qu'il promettait à ceux qui l'appelaient, de maintenir leur nouvelle république, et que bientôt il se joua de cette promesse en cédant Venise à l'Autriche. Dès ce moment Dandolo obligé de s'expatrier vint à Milan, où il fut nommé membre du grand conseil. En 1799, après l'envahissement de l'Italie par les Austro-Russes, il se rendit en France, et y publia un ouvrage de politique qui fut bientôt oublié, intitulé : *Les hommes nouveaux*. Après la bataille de Marengo en 1800, il retourna à Milan, devint membre du collége électoral des *Dotti*, et fut envoyé par Bonaparte, en Dalmatie, comme provéditeur-général. Quelques contestations qu'il eut avec les généraux français le firent rappeler ; mais l'empereur pour le dédommager le nomma membre du sénat, puis comte. A la chute de Bonaparte, Dandolo se fixa dans les propriétés qu'il possédait sur le territoire de Varèse, et y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 décembre 1819. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, l'agriculture, les bestiaux et sur divers autres sujets, savoir : | *Traduction du traité élémentaire de chimie de Lavoisier, du traité des affinités de Guiton-Morveau, de la statique chimique de Berthollet, avec la nouvelle nomenclature chimique ;* | *Dei fondamenti dell-fisico-chimia applicati alla formazione de' corpi e a' fenomeni della natura ;* | *la Physique de Poli*, enrichie de beaucoup d'annotations ; | *De' pozzi del lidoe delle cisterne di venezia ;* | *Del governo delle pecore spagnuole e italiane*, Milan, 1804, in-8° ; | les traités *Sopra alcune malattie delle pecore ; la coltivazione de' pomi di terra de letami, et sur la nécessité de créer de nouveaux genres d'industrie;* | *Enologia, ou l'Art de fabriquer, conserver et faire voyager les vins*, Milan, 1812, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage contient, outre les remarques de l'auteur, tout ce que les autres écrivains et surtout les écrivains français offrent de meilleur dans ce genre. | *Il grido della ragione ;* | *Staria de' bachi da seta, governati co' nuovi metodi nel* 1818, *con una quarta parte relativa alla malattia del segno o calcinaccio. (Histoire des vers à soie élevés suivant les nouvelles méthodes, avec une quatrième partie relative à la maladie du segno ou calcinaccio, dans laquelle l'insecte se pétrifie)*, Milan, 1819.

* DANDRÉ ou plutôt D'ANDRÉ (le baron Joseph-Antoine-Balthasar), né en 1759, était conseiller au parlement d'Aix, lorsqu'il fut député de la sénéchaussée de cette ville aux états généraux. Il se prononça d'abord en faveur des principes de la révolution, mais il n'en approuva jamais les excès ; le 19 décembre 1789, il attaqua ouvertement Mirabeau comme instigateur des troubles de Marseille, dans lesquels avait péri l'avocat Pascalis. Il fut élu trois fois président de l'assemblée nationale, refusa en 1791 les fonctions de substitut de l'accusateur public près le tribunal criminel de Paris, et, après la session, fut désigné par les royalistes et

les constitutionnels pour les fonctions de maire de Paris, concurremment avec Pétion, qui était porté par les républicains. Ceux-ci, à force d'intrigues et de violences, obtinrent la majorité. En 1792, Dandré accusé d'intelligence avec quelques émigrés, se retira en Angleterre, où il se lia étroitement avec M. de Talleyrand-Périgord. Il se rendit en Allemagne en 1796, et Louis XVIII jeta les yeux sur lui pour la direction d'une correspondance avec l'intérieur de la France. Dandré eut le courage de venir à Paris en 1797 avec les instructions et les pouvoirs de ce prince, et se fit nommer député au conseil des Cinq-cents. Obligé de prendre la fuite après le 18 fructidor, il retourna en Allemagne, où il continua d'agir dans les intérêts de la maison de Bourbon, tant auprès des agens de l'intérieur qu'auprès du ministre anglais Wickam et de la cour de Vienne. En 1800 il fut désigné dans plusieurs correspondances d'agens royalistes, publiées par le gouvernement consulaire, notamment dans celle que le roi de Prusse fit saisir à Bayreuth, en avril 1801. Le baron Dandré essaya de faire insurger le midi; mais il ne put y opérer que des soulèvemens partiels. Depuis cette époque, il vécut en Allemagne, où il s'occupa exclusivement de commerce et d'agriculture. En 1814 Dandré se trouvait en Hongrie. Il se hâta de se rendre à Paris, fut nommé d'abord directeur de la police, et conserva ces fonctions jusqu'au retour de Bonaparte en 1815. Il suivit alors le roi dans la Belgique, malgré les offres brillantes qui lui furent faites pour qu'il restât à Paris. Rentré en France avec *Louis XVIII*, il reprit quelques jours après les fonctions d'intendant des forêts et des domaines de la couronne, qu'il a exercées jusqu'à sa mort arrivée le 16 juillet 1825. M. Dandré était officier de la légion d'honneur, et vice-président de la société royale d'agriculture.

DANDRÉ (François BARDON). *Voyez* BARDON.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris, en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. Il n'excellait pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût et les talens, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *pièces de clavecin*, et un de *pièces d'orgue*, avec une *suite de noels* recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, ministre calviniste, né à Beaugency, en 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596. On a de lui : | des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Marc*; | une *Géographie poètique*; | *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12; et d'autres ouvrages qu'il serait inutile de citer (1).

DANEDI (Jean-Etienne), surnommé *Montalte*, peintre italien, né à Treviglio en 1608, fut élève de Marazoni de Milan, et devint bientôt supérieur à son maître. Les églises et les édifices publics de Milan possèdent la plus grande partie de ses ouvrages. Danedi mourut en 1689. — DANEDI (Joseph), frère du précédent, appelé *Montalte*, fut aussi également un peintre célèbre. Il fut élève du Guide, et se montra digne d'un tel maître dans plusieurs ouvrages qu'il fit pour différens édifices de Milan et de Turin. Il mourut la même année que son frère.

DANES (Pierre), né en 1497, parisien, disciple de Budé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé 5 ans une place de professeur en langue grecque au collége royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANES (Jacques), né à Paris en 1601, un des plus pieux prélats de son temps, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danes embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque

(1) Nous ne pouvons cependant omettre : *De Veneficiis aut sortilegis quos sorciarios vocant, dialogus*, Genève, 1573, in-8°, réimprimé à Cologne, deux ans après, et devenu très rare. Daneau traduisit lui-même cet ouvrage en français, Genève, 1577, in-8°. C'est la plus curieuse de ses productions.

Digitized by Google

de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62[e] année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardens, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui : | *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713, et 1768. C'est un abrégé de théologie estimé. | *Orationes et homiliæ*, Louvain, 1735; | plusieurs *traités* de théologie; entre autres, *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière; | *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nouvelle édition avec des notes et des supplémens jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très intéressant, Louvain, 1773.

DANET (Pierre), né vers le milieu du 17[e] siècle, fut long-temps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, et mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, et par un autre *Dictionnaire français et latin*, à l'usage du dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne devraient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui: | *Radices seu dictionarium linguæ latinæ*, Paris, 1677, in-4°, rare et recherché; | *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum*, à l'usage du dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction française a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des *interprètes dauphins* choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phèdre*, qu'il donna avec une *interprétation* et des *notes* latines. Ce commentaire a moins de réputation que ses dictionnaires.

DANGEAU (Philippe de Courcillon, marquis de), naquit en 1638. Les agrémens de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des Sciences. Il mourut à Paris en 1720, conseiller-d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, et de Saint-Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses matières, tout se sentait en lui d'une politesse, qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant. On a de lui des *mémoires* en manuscrit, dans lesquels on trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées : mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées qu'il a plu à Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, de le dire, décriant à son ordinaire les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante *Louis XIV*, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon travaille à rabaisser. M[me] de Genlis a publié un *Abrégé des mémoires, ou Journal du marquis de Dangeau, extrait du manuscrit original, contenant beaucoup de particularités et d'anecdotes sur Louis XIV, sa cour, etc., avec des notes historiques et un abrégé de l'histoire de la régence*, Paris, 1817, 4 vol. in-8°. Ces Mémoires

Digitized by Google

n'eussent-ils d'autre mérite que de redresser les fausses opinions accréditées par Saint-Simon, et répétées avec affectation par les gens que trop de gloire importune et à qui surtout celle de Louis XIV est odieuse, la pensée de Mme de Genlis serait éminemment française, on lui devrait des éloges pour le travail; mais ces mémoires renferment beaucoup de traits du plus grand intérêt. On lui doit de la reconnaissance pour le présent qu'elle nous a fait. Les *Mémoires de Dangeau* en nous faisant voir Louis XIV dans tous les momens de sa vie privée, et dans ceux où les rois se défient le moins des regards de leurs courtisans, en nous le montrant pour ainsi dire en *déshabillé*, nous font connaître l'homme encore plus que le monarque; on le voit agir, on l'entend parler, on est admis dans sa familiarité, presqu'à sa confidence, ou du moins on peut juger par ses discours et ses actions journalières, des dispositions habituelles de ce cœur vraiment royal; et l'on reste convaincu que non-seulement Louis XIV fut un très grand roi, mais qu'il était encore le meilleur des hommes, le modèle des fils, des frères, des pères et des maîtres, et comme son aïeul, d'ineffaçable mémoire, le père de son peuple. Ce n'est donc pas un médiocre service rendu par Mme de Genlis d'avoir dissipé les ombres qu'on s'était efforcé de répandre sur une aussi belle vie.

DANGEAU (Louis COURCILLON de), membre de l'académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, et frère du précédent, naquit dans le calvinisme, à Paris en 1643, fut converti par Bossuet et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs *nouvelles méthodes* pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : | *Nouvelle méthode de géographie historique*, 1706, 1 vol. in-fol.; | *Les Principes du blason*, en 14 planches, 1715, in-4°; | *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière; | *Réflexions sur la grammaire française*, Paris, 1717, in-8°, et plusieurs autres brochures sur différentes parties de la grammaire, recueillies sous ce titre : *Idées nouvelles sur différentes matières de grammaire*, Paris, 1722, in-8°; | *De l'élection de l'empereur*, 1738, in-8°. On lui doit encore le dernier des *quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, la providence, l'existence de Dieu et la religion (nouv. édit.)* Paris, 1768, in-12, dont les trois premiers sont de l'abbé de Choisy. La première édition de cet ouvrage parut anonyme en 1684. Ce livre est assez commun, mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. L'abbé de Dangeau possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent.

* DANGEVILLE (MARIE-ANNE BOTOT), célèbre actrice du Théâtre-Français, née à Paris le 26 décembre 1714, débuta le 28 janvier 1730 dans l'emploi des *soubrettes* pour doubler Mlle Quinault. Elle excita toujours le plus vif enthousiasme, et l'on peut dire que nulle autre n'a eu plus qu'elle ce qu'on pourrait appeler le génie de l'art; aussi les auteurs s'empressaient-ils de lui confier des rôles dans lesquels elle faisait ressortir les moindres beautés. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut dans le mois de mars 1796.

DANHAVER ou DANHAWER (JEAN-CONRAD), théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont : | *De Spiritûs Sancti processione*, in-4°; | *De Christi persona, officio et beneficiis*, in-8°; | *De voto Jephtæo*, in-8°; | *Præadamitæ*, in-8°; | *Collegium psycologicum circa Aristotelem* de Animâ, Strasbourg, 1630, in-8°; | *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°; | *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANIEL, le 4e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 602 avant J.-C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être

du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages : ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystique, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au Créateur. Ses compagnons ayant refusé comme lui furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue : paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilége. Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des piéges ; il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen ; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement, mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchonosor, Balthasar et Darius le Mède. Il cite, dans la même langue, l'édit que Nabuchodonosor fit publier, après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différens métaux ; ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le v. 24 et les suivans, jusqu'au 91[e], qui contiennent le cantique des trois enfans dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les juifs, soit par les chrétiens ; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestans ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard ; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Darius, et dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. Josèphe l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel ; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette partie du livre de Daniel ; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les protestans renouvellent aujourd'hui. Les juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique. Mais Jésus-Christ lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des *septante semaines*, à la fin

Digitized by Google

desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur Jésus-Christ sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure, par les juifs, du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinosa, au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois Assyriens, Mèdes et Perses, et qu'il a écrit son livre près de quatre cents ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 59, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Josèphe fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, et l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que depuis cette époque, les juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph., contra Ap.* l. 1); cette tradition est constante chez eux. On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne.

DANIEL (saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au patriarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques; mais on n'eut égard ni à sa prédiction, ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare fondant en larmes se prosterna au pied de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre-le-Foulon et les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque, et instruisit saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque de son côté porta des plaintes au saint contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son non qu'en celui de plusieurs évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette humilité apparente, dit-il, n'est qu'un artifice pour » cacher des projets de cruauté. Vous verrez bientôt éclater la puissance du Dieu » qui renverse les grandeurs humaines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel avant de mourir recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification; d'aimer la pauvreté; de vivre dans la paix et l'union; de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité; d'éviter les piéges de l'hérésie, d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémius qui l'assista dans ses derniers momens, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490. « La singularité est » condamnable, dit un auteur : lors» qu'elle vient d'un fonds d'orgueil. Il y a » cependant des voies extraordinaires, » que quelques âmes privilégiées peuvent » choisir; et on reconnaît à leur ferveur » et à leur simplicité, de quel esprit elles » sont animées. La vraie vertu toutefois » est singulière, en ce sens qu'elle n'imite point la multitude qui marche » dans la voie large, et dont la conduite » est en opposition avec les maximes de » l'Evangile. On peut d'après cela former

Digitized by Google

» son jugement sur le genre de vie qu'embrassèrent saint Siméon (*voyez* ce mot) » et saint Daniel, stylites. Il est évident » qu'ils agirent par une inspiration particulière, et que, sous ce rapport, ils » doivent être l'objet de notre admiration. » Mais cette humilité, ce zèle, cette piété » qui les sanctifièrent, peuvent être proposés à l'imitation de tous les chrétiens. »

DANIEL. *Voyez* CHILPÉRIC II.

DANIEL (ARNAUD), gentilhomme de Tarascon, composa, sous le règne d'Alphonse Ier, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète italien faisait gloire de l'imiter, et le regardait comme le versificateur de Provence qui avait le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *sextinas*, les *sirvantes*, les *aubades*, les *martegales*, et surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé *Fantaumaries dau paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL (PIERRE), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de St.-Benoît sur Loire, né à Orléans en 1530, mourut à Paris en 1603. C'était un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui | une édition d'une comédie intitulée *Aulularia*, qui appartient au 5e siècle, et qui n'est point de Plaute, quoique Philippe Paré l'ait insérée dans l'édition des œuvres de ce poète qu'il a publiée en 1619; | les *Commentaires de Servius sur Virgile, etc.* Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée par la suite dans la bibliothèque de Berne, et l'autre au Vatican.

DANIEL (SAMUEL), poète et historien, fils d'un musicien, naquit à Taunton dans le Sommersetshire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619, à Beckington. Il avait été précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer sous Elizabeth, et gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques Ier. Ses ouvrages sont : | *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation, jusqu'à Edouard III*, Londres, 1618, in-fol. en anglais. Elle a été augmentée par Trussel, Londres, 1685. Cette édition, qui est la cinquième, est la plus estimée : | *Histoire des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre*, 1604, in-8°; | des *épîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. Ses *œuvres poétiques* ont été recueillies à Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (GABRIEL), né en 1649 à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit en 1728 une vie très laborieuse, et remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont : | *Le voyage du monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais. | *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant, et plein de recherches. Alletz a donné un abrégé de cet ouvrage, Paris, 1773 et 1780, 2 vol. in-12. | Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°, ou 24 vol. in-12, Amsterdam, 1758. Le Père Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations, de l'histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux Histoires de Mézerai et de Daniel; et de ce parallèle, il résulte que l'histoire du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézerai sur la première et la seconde race, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni ne les fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, et de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siècle de Louis XIV*, lui rend justice, le nomme *un historien exact, sage et vrai*, et convient que nous n'avons pas d'histoire de

Digitized by Google

France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a sans doute voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses mémoires, sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait « qu'il était presque impossible » qu'un jésuite écrivît bien l'histoire de » France, » trouvait dans celle de Daniel près de dix mille erreurs ; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvilliers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire* par un écrit de 370 pages in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai;* ouvrage où il montre combien l'histoire de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits : | *Abrégé de l'Histoire de France*, en 9 vol. in-12, réimprimé en 1751, en 12 vol. avec la *continuation* par le Père d'Orival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8° ; | *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe*, sur les *Lettres au Provincial*, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par don Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal, ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, parait supérieure aux meilleures apologies : | Plusieurs écrits sur les disputes du temps dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

DANIEL DE VOLTERRE. *Voyez* VOLTERRE.

* DANIEL (Chrétien-Frédéric), savant médecin allemand, né à Halle le 30 novembre 1753, y fut reçu docteur en 1777, et mourut dans la même ville le 28 septembre 1798. Il publia quelques ouvrages qui eurent du succès lorsqu'ils parurent, mais qui sont aujourd'hui presque oubliés; | *Essai d'une théorie des principaux phénomènes physiques qu'on a voulu expliquer au moyen de l'air fixe ou de l'acidum pingue*, en allemand, Halle, 1777, in-8° ; | *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique* ou *légale, et de médecine légale, depuis son origine jusqu'à l'année* 1784, aussi en allemand, Halle, 1784, in-8°, et quelques autres ouvrages de médecine en latin. On doit encore à Daniel une édition de la célèbre *Nosologie méthodique de Sauvage*, Leipsick, 1790-97, 5 vol. in-8°.

* DANIELE (François), savant historien et antiquaire napolitain, né à Saint-Clément, près de Caserte, le 11 avril 1740, se livra avec distinction à l'étude du droit et de l'antiquité. Le marquis Dominique Caracciolo l'engagea à venir à Naples, où il fut d'abord nommé officier de la secrétairerie. Il avait déjà composé son *Codice Fredericiano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, et qui lui valut en 1778 la place d'historiographe du roi. En 1787 il devint secrétaire perpétuel de la fameuse académie *Ercolanese*, instituée en 1755 par Charles III, et destinée à publier les découvertes faites à Herculanum et à Pompéia. Les académies Cosentine, de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples, et les sociétés royales de Londres et de Pétersbourg l'inscrivirent au nombre de leurs associés, et en 1782 l'ordre de Malte le nomma son historiographe. Ayant voulu, au retour du roi de Naples dans ses états, en 1799, prendre la défense de quelques amis qui avaient pris une part très active à la révolution, il se rendit suspect, et fut privé de ses dignités et de ses emplois. Lorsque Joseph vint régner à Naples en 1806, Daniele fut nommé directeur de l'imprimerie royale, et secrétaire perpétuel de la nouvelle académie d'histoire et d'antiquités; mais Daniele était déjà affligé par les infirmités de la vieillesse : il mourut en 1812 à Saint-Clément, où il était allé pour respirer l'air natal. Ses principaux ouvrages sont : | *Le forche caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-folio avec cinq planches; Naples, 1812, avec des additions; | *Osservazioni sulla topotesia delle forche caudine*, imprimées dans le *journal de Pise* en 1779, en réponse à M. Letieri, qui avait critiqué les *forche caudine illustrate ;* | *I Regali sepolcri del duomo di Palermo riconosciut' ed illustrati*, Naples, 1784, in-fol. ; | *Monete antiche di Capua*, Naples, 1803, in-4°. Cet ouvrage contient la description de *dix-huit médailles antiques*, suivie d'une *dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'Hercule*, dans la Campanie, etc. Daniele a encore enrichi plusieurs ouvrages d'intéressantes *préfaces* et laissé quelques *manuscrits*.

* DANIELS (N.), savant jurisconsulte,

Digitized by Google

né à Cologne en 1750. Après avoir suivi avec succès la carrière du barreau, où il entra en 1776, il professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'électeur de Cologne, dont il mérita la confiance. Son pays natal étant devenu la conquête des Français, sa modestie le fit rester ignoré jusqu'à ce que Bonaparte, ayant entendu faire son éloge, le fit venir à Paris, et le nomma avocat-général à la cour de cassation, place qu'il remplit avec autant de talent que d'intégrité. Daniels ne sollicita jamais ni emplois ni faveurs, et ce fut à son insu qu'on le plaça, quelques années après, comme procureur-général à la cour de Bruxelles. Les événemens de 1814 interrompirent ses fonctions; mais n'aimant pas à se mêler d'affaires politiques, il se tint dans une étroite retraite, jusqu'à ce que le nouveau roi des Pays-Bas parvint à le découvrir, et le nomma premier président des établissemens judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Toujours égal à lui-même, ce magistrat recommandable honora cette place et y apporta la même capacité et la même probité qui l'avaient distingué dans les autres. Il est mort à Bruxelles, le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Mémoires* et *Dissertations* relatifs à différens points de droit: ces ouvrages sont recommandables par les savantes recherches, et les éclaircissemens lumineux qu'ils contiennent.

* **DANKERS de KY** (Corneille), célèbre architecte d'Amsterdam, né dans cette ville en 1561, mort en 1634, a bâti la Bourse de cette ville et un pont de pierre sur l'Amstel qui a 200 pieds de largeur. C'est le premier architecte de la Hollande qui ait trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau.

* **DANLOUX** (Pierre), peintre français, né à Paris en 1745, entreprit, très jeune encore, le voyage d'Italie, revint ensuite dans sa patrie, et passa en Angleterre à l'époque de la révolution. Il fit dans cette espèce d'exil plusieurs tableaux qui lui ont mérité une brillante réputation. On cite le *supplice d'une Vestale*. Delille qui était son ami et dont il fit le *portrait en pied*, qu'on regarde comme une de ses plus heureuses productions, a exprimé l'attendrissement que fait naître la vue de ce tableau du *supplice* dans ces deux vers du poème de la Pitié :

Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante vestale.

Ces deux morceaux ont été exposés au Salon de 1802, ainsi qu'un *S. Léon*. Danloux est mort à Paris le 3 janvier 1809.

* **DANNENMAYER** (Matthieu), théologien allemand, né en 1741 à Œpfingen en Souabe, fut d'abord professeur d'histoire ecclésiastique, doyen et recteur de l'université de Fribourg en Brisgaw, ensuite professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, où il mourut le 8 juillet 1805. On a de lui *Introductio in historiam ecclesiæ christianæ universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8°; | *Institutiones historiæ eccles. novi Testamenti periodus prima*, etc., Fribourg, 1783, in-8°; | *Institutiones historiæ ecclesiasticæ novi Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788. Ces institutions obtinrent le prix proposé par Joseph II, pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique; mais les principes que cet empereur professait alors doivent rendre ce livre suspect.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache), sieur de), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANTAL (Pierre), né à la Souchère près de Brioude (Haute-Loire), le 18 novembre 1781, et mort à Lyon le 13 octobre 1820. On lui doit : | *Abrégé de l'Histoire d'Egypte*, Lyon, 1809, in-12; | *Cours de thèmes rédigé d'après le Rudiment de Lhomond, avec quelques augmentations et explications, à l'usage des écoles publiques et particulières*, 4e édition, Lyon, 1816, 2 vol. in-12; | *Nouveau Cours de thèmes pour les cinquièmes et quatrièmes, avec les mots latins en regard, à l'usage des élèves*, 3e édition, Paris, 1823, in-12; | le même ouvrage, français et latin, *à l'usage des professeurs*, 1823, in-12; | *Calendrier perpétuel et historique, fondé sur les principes des plus célèbres astronomes*, Paris, 1810, in-8°; | *Rudiment théorique et pratique calqué sur Lhomond*, 2e édition, Lyon, 1812, in-12; | *Nouveau Cours de thèmes pour les quatrièmes et les troisièmes*, Lyon, 1811, in-12; | *Petit Levamen des professeurs des basses classes*, Lyon, 1812, in-12; | *Epitome historiæ Francorum, ad usum tironum linguæ latinæ*, Lyon, 1813, in-12.

DANTE ALIGHIERI (le), poète italien naquit à Florence en 1265. Un esprit vif

Digitized by Google

et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, l'ennemi des papes, ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, que ce pontife avait envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante fut chassé des premiers, sa maison rasée et ses terres pillées. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, et s'en fit exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimait et l'estimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais des Scales, un seigneur surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : « Pourquoi » un homme savant et sage tel que vous, » n'est-il pas aussi chéri que cet insensé? » Dante répondit : « C'est que chacun chérit » son semblable. » Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie inquiète et errante, il mourut pauvre à Ravenne en 1321, à 56 ans, où son caractère remuant et brouillon l'avait fait exiler. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*, partagée en 3 actes ou récits. La première édition de ce poème est de 1472, in-folio; mais les meilleures sont celles de Venise, 1757, 3 vol. in-4°, fig., de Rome 1791, avec les Commentaires du Père Lombardi, 5 vol. in-4°, réimprimée en 1815 en 4 vol.; de Parme (Bodoni), 1795, 3 vol. in-folio; et de Milan, 1809, 3 vol. in-fol. Grangier l'a traduit en français, Paris, 1595 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis plusieurs autres traductions de l'*Enfer*. La dernière a été publiée par Artaud, Paris, 1811-13, et 3 vol. in-8°, fig. Cette version assez exacte est accompagnée de notes très utiles pour l'intelligence du texte. Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillans et pathétiques : mais l'invention est bizarre; et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, et sans variété d'attitudes. Il place dans son Elysée les païens les plus libertins; et dans l'enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est un salmigondis, dit un » savant moderne, consistant dans un mélange de diables et de damnés anciens » et modernes; d'où il résulte une espèce » d'avilissement des dogmes sacrés du » christianisme; aussi jamais écrivain, » même *ex professo*, antichrétien, n'a » contribué plus que Dante, par cet abus, » à jeter du ridicule sur la religion : loin » que cet auteur ait mis dans son ouvrage » la dignité, la gravité et le jugement nécessaires, il n'y a mis que le bavardage » le plus grossier, le plus digne des esprits de la basse populace. » On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité, qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il convivio*, Florence, 1480, in-8°, en prose, 1723, in-4°. Boccace a donné la *Vie de Dante*, Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un traité qu'on attribue à Dante : *De monarchiâ mundi*, ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres.

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du 15e siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Thrasimène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très haut, et vola pardessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans. Pluche et Nollet ne paraissent point avoir connu ces faits quand ils ont parlé de l'art de voler comme d'une chose absolument impossible. Il est vrai qu'il s'en faut beaucoup que la chose soit aisée; mais on ne peut douter que cela ne soit possible à un certain point. *Voyez* OLIVIER de MALMESBURY.

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi imi-

Digitized by Google

tait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco.*—Son fils Jules DANTE et sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et les mathématiques. Nous avons de Jules: *De alluvionibus Liberis.* Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE (Vincent), fils de Jules, habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa *statue de Jules III* a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui: *Vies de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues.*

DANTE (Egnazio), dominicain, frère du précédent, né à Pérouse en 1537, mathématicien et architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence et lui donna une pension pour qu'il enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Altari. Il mourut l'an 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques.

DANTE. *Voyez* ANTINE. Son véritable nom est DANTINE.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-Etienne du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718. On a de lui: | Deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne; | un livre de controverse, intitulé *Défense de l'église* contre le livre du ministre Claude qui a pour titre: *Défense de la réformation.*

* DANTON (Georges-Jacques), né à Arcis-sur-Aube, le 28 octobre 1759, embrassa la carrière du barreau, et vint se fixer à Paris, où il exerça comme avocat au conseil du roi. Il accueillit la révolution avec toute l'exaltation dont sa jeunesse et ses principes philosophiques le rendaient susceptibles, se constitua, dès 1779, l'orateur de la multitude, et mérita, par son ascendant sur la populace parisienne, d'être appelé plus tard le *roi des halles.* Mirabeau se l'attacha particulièrement, afin de se servir de lui, dit un écrivain, comme d'un soufflet de forge, pour enflammer les passions populaires. Robespierre et Marat l'associèrent aussi à tous leurs projets d'hostilité et de subversion contre la cour et les hautes classes de la société. Dès la première division de la capitale en districts, Danton obtint la présidence de celui des Cordeliers, dont il fit un foyer d'agitation et de turbulence démagogique. Bientôt ces assemblées ne suffirent plus aux besoins des révolutionnaires, et il fonda le *club* des Cordeliers, dans lequel il réunit tous les partisans des mesures les plus violentes. Au 14 juillet, dans les journées des 5 et 6 octobre, au Champ-de-Mars, il se montra partout pour exciter le peuple; sa conduite à la tête du rassemblement qui nécessita le déploiement du drapeau rouge fit lancer contre lui un décret d'arrestation qui ne put être exécuté. Quoiqu'il fût en outre poursuivi pour dettes, il se présenta devant les électeurs de Paris, qui le nommèrent substitut du procureur de la commune, en dépit de l'assemblée Constituante. La cour, qui le redoutait, lui fit des offres pour l'attirer dans son parti; mais Danton les rejeta, par le motif, dit une *Biographie* moderne, qu'on ne mit pas un assez haut prix à sa défection. Ce fut lui qui organisa l'insurrection du 20 juin 1792, et prépara les événemens du 10 août. Après avoir passé quelques jours à Arcis-sur-Aube, il reparut dans la capitale, la veille de cette sanglante journée, mit en campagne tous les agitateurs subalternes, fit loger aux Cordeliers la fameuse légion marseillaise, donna le signal du tocsin à minuit, et encouragea les efforts des insurgés. L'assemblée le nomma ministre de la justice; et lorsque les succès du duc de Brunswick dans la Champagne jetèrent l'alarme dans Paris, il dirigea avec le plus grand sang-froid dans cette crise, les préparatifs de défense, et empêcha l'assemblée de se retirer derrière la Loire. Danton communiqua à la commune son impassibilité sinistre; et des mesures d'extermination furent proposées contre les royalistes et les aristocrates.

Le premier septembre 1792, lorsque le tocsin sonnait et que le bruit du canon se faisait entendre, le ministre de la justice accourut à l'assemblée Législative, et y prononça ces effroyables paroles : « Le » canon que vous entendez n'est point le » canon d'alarme : c'est le pas de charge » sur nos ennemis. Pour les vaincre, pour » les attérer, que faut-il? de l'audace, en- » core de l'audace, et toujours de l'au- » dace! » Il remercia, dit-on, les assassins, en ces termes : « Le ministre de la révo- » lution et non celui de la justice vous » remercie. » Danton, après s'être fait nommer par les électeurs de Paris député à la Convention, assura aussi l'élection de Fabre d'Eglantine et celle du duc d'Orléans, et sortit ensuite du ministère. Dès la première séance de la Convention, qui eut lieu le 21 septembre 1792, il prit la parole pour demander que les propriétés fussent déclarées inviolables, et pour faire décréter qu'il ne pourrait y avoir de constitution que celle qui serait acceptée par le peuple; il fit porter la peine de mort contre quiconque proposerait ou tenterait de détruire l'unité de la république, et contre les émigrés qui rentreraient en France, refusa de rendre compte des dépenses secrètes de son ministère et se prononça pour la liberté des cultes. Ses liaisons avec Dumouriez le firent choisir pour cette fameuse mission en Belgique, qui donna lieu aux accusations de Robespierre et de Saint-Just. De retour lors du procès de Louis XVI, il répondit à Prudhomme qui lui faisait observer qu'on ne pouvait être à la fois accusateur, juge, et juré; « Vous avez raison » nous ne jugerons pas Louis XVI, nous » *le tuerons,* » et il vota la mort sans sursis. Il voulut ensuite prévenir les résultats qu'il prévoyait devoir naître des querelles des Girondins et des Montagnards, mais ne put réussir à réconcilier les deux partis. Dumouriez ayant essuyé sur ces entrefaites dans les environs d'Aix-la-Chapelle un échec considérable, Danton fut encore envoyé auprès de ce général pour lui demander des explications sur sa conduite. Cette seconde mission n'aboutit qu'à le faire accuser, avec son collègue Lacroix, d'avoir exercé les plus violentes concussions dans les Pays-Bas. Mais cette accusation n'eut pas de suites. Sa femme étant morte durant son absence, il se fit conduire, dès la nuit même de son arrivée, avec des flambeaux, au cimetière, la fit déterrer, et serra le corps glacé dans ses bras, jusqu'à ce qu'on le lui enlevât pour le remettre aux artistes chargés de lui en conserver les traits. Dans la séance du 27 mars 1793, Danton demanda que la Convention se déclarât *corps révolutionnaire*, et dit qu'il fallait *tuer tous les ennemis intérieurs* pour triompher des ennemis extérieurs. Après qu'on eut reçu la nouvelle de la défaite de Nerwinde, les Girondins reprochèrent à Danton ses liaisons avec Dumouriez. Danton furieux sollicita de nouvelles mesures de destruction, et demanda que la Convention pût mettre en accusation ceux de ses membres qui seraient soupçonnés de complicité avec les ennemis de la république. C'est de cette journée que date l'existence du fameux comité de salut public, qui prit la direction du char révolutionnaire, et duquel Danton fit naturellement partie. Le 31 mai 1793, il insista sur la nécessité de supprimer la commission extraordinaire des douze, exclusivement composée de membres du côté droit, et dont les actes avaient exaspéré la population parisienne. Cependant il fut sur le point de se rallier aux Girondins, lorsqu'il vit la salle envahie par Henriot, à la tête de la force armée, mais il adhéra ensuite à cette révolution. Cette journée accrut encore la haine qui existait entre Robespierre et lui. Elu président le 25 juillet, il proposa peu de temps après d'ériger le comité de salut public en gouvernement provisoire, en ajoutant qu'il refusait d'entrer dans ce nouveau pouvoir, refus qui avait son principe, moins dans un sentiment d'abnégation, que dans la fatigue qu'il commençait à éprouver de jouer un rôle aussi actif. Il proposa d'en donner la direction à Robespierre, qu'il avait, dit-on, l'intention de perdre dans l'esprit de la multitude, en le chargeant d'une tâche qu'il le supposait incapable de remplir. Danton provoqua encore la loi du *maximum* et celle sur la taxe des grains, fit décréter qu'on accorderait quarante sous par jour aux ouvriers qui se rendraient aux assemblées des sections, afin de faire cesser la solitude de ces réunions, et appuya le 5 septembre 1793, la formation d'une armée et d'un tribunal révolutionnaires, etc. Il se déclara toutefois contre le culte ridicule inventé par Chaumette, et donna son approbation au coup qui frappa les hébertistes. Ce fut le dernier pas qu'il fit avec Robespierre. La lutte entre ces deux rivaux devint alors plus animée. Danton se retira cependant quel-

Digitized by Google

que temps à Arcis-sur-Aube, avec une jeune femme qu'il avait épousée en secondes noces vers la fin de 1793, et trouva, à son retour à Paris, ses amis Camille-Desmoulins et Fabre-d'Eglantine aux prises avec Robespierre. On tenta vainement d'amener une réconciliation entre les deux chefs prédominans. Robespierre, Couthon et Saint-Just obtinrent du comité de salut public, malgré la vive opposition de Carnot, la mise en accusation de Danton qui fut arrêté de nuit dans sa maison, et conduit dans les prisons du Luxembourg. De là il fut transféré, avec son ami Lacroix, à la Conciergerie, où ils furent mis au secret et placés dans deux chambres séparées, dont le voisinage leur permettait de converser ensemble. Au bout de quatre jours de détention, on les traduisit au tribunal révolutionnaire qui les condamna à mort. Danton, qui avait conservé toute son audace, s'écria avec fureur : « qu'on nous mène à » l'échafaud ; nous avons assez vécu pour » la gloire ! On nous immole à l'ambition » de quelques lâches brigands ; mais ils » ne jouiront pas long-temps du fruit de » leur victoire ; .... j'entraîne Robes- » pierre : Robespierre me suit. » Il fallut l'arracher de la salle d'audience. À son retour à la Conciergerie, il dit aux prisonniers qui l'entouraient : « c'est moi » qui ai fait instituer le tribunal révolu- » tionnaire ; j'en demande pardon à Dieu » et aux hommes ; je laisse tout dans un » gâchis épouvantable ; il n'y en a pas un » qui s'entende à gouverner ; au reste, ce » sont tous des Caïns. » « Dans les révolu- » tions, ajoutait-il, le pouvoir reste tou- » jours dans les mains des petits ; mais il » vaut mieux être né pauvre pêcheur que » de gouverner les hommes ; les insensés ! » ils crieront encore *vive la république*, » en me voyant marcher à l'échafaud ! » Son assurance ne l'abandonna pas dans la fatale charrette ; cependant le souvenir de son épouse et de ses enfans vint l'ébranler aux pieds de l'échafaud, et il laissa entendre cette exclamation : « O ma » femme ! ô ma bien-aimée ! ô mes en- » fans ! je ne vous reverrai donc plus ! » puis s'interrompant : « Allons, Danton, » point de faiblesse. » Se tournant ensuite vers le bourreau : « Tu montreras, dit-il, » ma tête au peuple ; elle en vaut bien la » peine. » L'exécuteur l'ayant empêché d'embrasser Hérault de Séchelles : « mi- » sérable, lui dit-il, tu n'empêcheras pas » nos têtes de se baiser dans le panier. » Ainsi périt Danton, le 5 avril 1794, à l'âge de 35 ans. Voici le jugement que Laharpe a porté sur ce fameux révolutionnaire : « Sa laideur effrontée, ses » épaules de portefaix, sa voix et son élo- » quence de carrefour, ses formes robus- » tes, ses poumons infatigables, sa per- » versité audacieuse, en un mot, ses » vices, ses besoins, ses facultés en fai- » saient un homme éminemment *révolu-* » *tionnaire*, dans le sens qui fut bientôt » attaché à ce mot. Il avait de l'esprit na- » turel, peu d'instruction, un langage » grossièrement figuré et une sorte d'é- » nergie brutale : il eût été partout l'ora- » teur de la populace, et capable de se » faire pendre dans une sédition. Il ne » pouvait figurer, dans une tribune légis- » lative, que dans la révolution française » tombée en *sans-culottisme*. Sans être » barbare par caractère, le mépris de » toute morale le rendit aussi sanguinaire » que Marat, et des bureaux du ministère » il présidait aux massacres de septembre, » comme Marat des bureaux de la com- » mune. Les listes de proscription étaient » signées par l'un comme par l'autre. Dan- » ton, qui ne versait du sang que par » principe, méprisait beaucoup Marat qui » le versait par instinct ; mais tous deux » furent également sans remords. C'est » Danton qui, mécontent du 20 juin où » Louis XVI n'avait pas été assassiné, di- » sait : *ils ne savent donc pas que le crime* » *a aussi son heure du berger !* et c'est » pour la retrouver qu'il prépara la jour- » née du 10 août, et qu'il prodigua, pour » celle du 31 mai, une partie de l'argent » qu'il avait volé dans la Belgique. S'il est » vrai qu'il ait pleuré depuis sur les vic- » times qu'il avait livrées ce jour-là à la » mort, ce ne pouvait pas être un mouve- » ment d'humanité et de compassion pour » des adversaires qu'il devait détester et » craindre ; c'est qu'il commençait à fré- » mir pour lui-même de l'ascendant ter- » rible que prenait Robespierre, dont » l'hypocrisie tranquille, ne marchant » que par des détours, mais ne s'arrêtant » jamais, dépassait toujours Danton lui- » même dans la route que celui-ci ouvrait » d'abord par son impétuosité, et où il » s'arrêtait ensuite pour se livrer à l'in- » souciance et à la débauche. Ses larmes » n'étaient donc qu'un pressentiment et » non pas un repentir. Il avait assez de » lumières pour apercevoir déjà les dan- » gers, et il ne fit rien pour les prévenir : » sa confiance habituelle et son goût pour

Digitized by Google

» le plaisir l'emportèrent sur ses craintes » passagères. Il succomba, et devait succomber avant Robespierre. Il rétrogradait dans le crime, et Robespierre y » avançait toujours, détruisant tour à tour » ses complices et ses instrumens par la » main de la populace, dont il était le » flatteur le plus adroit, c'est-à-dire, le » plus abject : la plus grande adresse en » ce genre n'est que la plus grande abjection. Danton, parvenu très haut, se » crut une force personnelle, et se trompa : celle de nos démagogues ne pouvait » être que dans la multitude qu'il fallait » sans cesse mouvoir, tromper et rassasier, semblable à ces bêtes féroces qui » se jettent sur leurs conducteurs s'ils négligent de les nourrir. Danton, près » d'aller au supplice, montra de la résolution et de la jactance, qui ne le quittèrent jamais. Il se promettait *une place » au Panthéon de l'histoire*. Il voulait » dire apparemment à celui de Marat, de » Chalier, de Lazousky ; et malgré les » remords et les grands desseins qu'on lui » attribue, et dont il était également incapable, il ne paraît pas s'être douté » que le *Panthéon de la révolution* serait » *le Montfaucon de l'histoire*. »

DANTZICK (duc de). *Voyez* LEFÈBVRE.

DANVILLE. *Voyez* ANVILLE.

DANZ ou **DANTZ** (Jean-André), théologien luthérien, né à Sandhausen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui: | des *Grammaires hébraïque* et *chaldaïque ;* | *Sinceritas sacræ scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iéna, 1713, in-4°; | des *traductions* de plusieurs ouvrages des rabbins ; | plusieurs *dissertations* imprimées dans le *Thesaurus philologicus*.

* **DANZ** (Ferdinand-Georges), médecin allemand, né en 1761, à Dachsenhausen, dans la principauté de Darmstadt, mort le 1er mars 1793, à son entrée dans une carrière où il donnait les plus belles espérances, fut professeur à l'université de Giessen. On lui doit : | *Anatomie du fœtus aux diverses époques de la grossesse*, Francfort, 1792, 2 vol. in-8°, recueil qui a exigé beaucoup de recherches et des expériences délicates ; | *Manuel de séméiotique générale, à l'usage des jeunes chirurgiens*, Leipsick, 1793, in-8°; | *Essai d'une histoire générale de la coqueluche* (en allemand), Marbourg, 1791, in-8°.

* **DANZER** (Jacques), théologien allemand et bénédictin, né en 1743, à Lengenfeld en Souabe, fut nommé en 1784 professeur de théologie à Saltzbourg; mais ayant été dénoncé aux autorités ecclésiastiques comme imbu des erreurs de Pélage, il se fit séculariser en 1792, et mourut le 4 septembre 1796 à Burgau, où il possédait un canonicat. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand, dont on peut voir la liste dans le Dictionnaire de Meusel. Les principaux sont : | *Introduction à la morale chrétienne*, 1791, 2e édition ; | *Dix-huitième siècle de l'Allemagne*, 1782 ; | *Esprit tolérant de Joseph II*, 1783 ; | *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, 1789 ; | *Esprit de Jésus et de sa doctrine*, 1793 ; | *Idées sur la réforme de la théologie, en particulier de la dogmatique, chez les catholiques*, 1793 ; | *Histoire critique de l'indulgence de la portioncule*, 1794. Danzer était favorable aux principes que l'empereur Joseph s'efforçait de faire prévaloir en Allemagne.

* **DANZER** (Joseph-Melchior), théologien catholique, né en 1739, à Ober-Aybach en Bavière, joignit aux fonctions du ministère apostolique, l'étude de la physique et des mathématiques, et fut professeur de ces deux sciences à Straubing et à Munich. En 1779, il devint membre de la direction des études, et mourut le 10 mai 1800. On lui doit l'invention des fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne. Ses principaux ouvrages, tous en allemand, sont : | *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8° ; | *Premiers principes du droit naturel*, 1778, in-8° ; | *Application de ces principes aux circonstances particulières de la vie*, Munich, 1780 ; | *Traité élémentaire sur les mathématiques, à l'usage des lycées*, Munich, 1780.

* **DAON** (Roger-François), prêtre eudiste, supérieur du séminaire de Caen, né dans le diocèse de Bayeux en 1679, mourut le 16 août 1748, âgé de 69 ans. On lui doit : | la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, Paris, 1738, plusieurs fois réimprimée ; | La *Conduite des âmes dans la voie du salut*, Paris, 1753, in-12, et autres ouvrages de piété.

* **DAOUST**, général français, né en Flandre, servit en 1793 à l'armée des Pyrénées orientales et se distingua en plusieurs occasions ; mais accusé des derniers revers de l'armée qui ne devaient être

Digitized by Google

attribués qu'à l'impéritie et à la présomption des commissaires de la Convention, il fut dénoncé, traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort dans les premiers jours de juillet 1794.

DAPHNOMÈLE (EUSTACHE), gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnait beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux : ce qu'il exécuta d'une manière lâche et perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, où il savait qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défiait de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPER (OLIVIER), médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connaître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine et de l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec assez d'exactitude. La *description de l'Afrique* et celle de l'*Archipel* ont été traduites en français, et imprimées, la première en 1696, la seconde en 1703, l'une et l'autre in-folio. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcourait le monde du fond de son cabinet; mais il avait du discernement.

* DAQUIN (JOSEPH), médecin de l'université de Turin et professeur d'histoire naturelle, né en 1737 à Chambéry, d'une famille distinguée dans la magistrature, mérita par son zèle pour le bien public et par ses lumières d'être agrégé dans tous les établissemens utiles de son pays. Il fut aussi membre de l'académie de Lyon, correspondant de la société de médecine de Paris, et bibliothécaire de Chambéry. Ses principaux ouvrages sont : | *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, in-4°, 1771, qui donna lieu, l'année suivante, à l'établissement de la société d'agriculture des arts et du commerce à Chambéry, et l'auteur en fut nommé secrétaire perpétuel; | *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, Chambéry, 1773, in-8°; | *Analyse des eaux de la Boisse*, Chambery, 1773, in-8°; | *Essai météorologique sur la véritable influence des astres, des saisons, changemens de temps appliqués aux usages de l'agriculture, de la médecine, de la navigation, etc., traduit de l'italien* de Jean Toaldo *en français, avec des notes du traducteur*, ibid., 1782, in-4°; | *Topographie médicale de la ville de Chambéry*, ibid., 1786, in-8°. Cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or de la société royale de médecine de Paris, et le titre de correspondant de cette société. | *La philosophie de la folie*; | *Lettre du médecin Daquin à ses concitoyens, pour prouver l'utilité de la vaccine*, Chambéry, 1801, in-12; | *Observations météorologiques faites dans le département du Mont-Blanc*, insérées dans les annuaires des ans 12, 13, 14; | une traduction française du *Traité de Vaccination*, de L. Sacco, Chambéry, 1812, in-8°. Daquin est mort le 12 juillet 1815.

* DARAN (JACQUES), chirurgien, né à Saint-Frajon, petite ville en Gascogne, le 6 mars 1701, et mort à Paris en 1784, exerça sa profession en France, puis en Allemagne où il fut nommé chirurgien-major des armées impériales. Il visita ensuite successivement Milan, Turin, Rome, Naples et Messine, et lorsque une peste violente se manifesta dans cette dernière ville il ne s'en éloigna qu'après avoir sauvé de la contagion un grand nombre d'habitans et presque tous les Français qui s'y trouvaient. C'est à lui que l'on doit l'invention des *bougies médicamenteuses* ou *emplastiques* qui portent son nom, qui ont été long-temps le seul moyen indiqué pour guérir les retrécissemens de l'urètre, et qui vraisemblablement ont fait imaginer les bougies et sondes en gomme élastique, qui ont l'avantage, en détruisant les retrécissemens du canal, de le dilater. Daran fut comblé d'honneurs par Louis XV, qui le nomma son chirurgien par quartier, et lui donna des lettres de noblesse; mais après avoir gagné une fortune prodigieuse quoiqu'il exerçât sa profession avec beaucoup de désintéressement, il perdit tout son bien par des spéculations hasardées; et à la fin de ses jours, il fut obligé de travailler pour subsister. On a de lui : | *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avignon, 1745, in-12, plusieurs fois réimprimées et traduites en anglais par Tomkyns; | *Réponse à la brochure de M. Bayst*, intitulée : *Sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*, 1750, in-12;

Digitized by Google

| *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1756, in-12; | *Lettre pour servir de réponse à un article du Traité des tumeurs*, 1759, in-4°; | *Composition du remède de M. Daran*, Paris, 1775, in-12.

*DARCET (Jean), médecin et chimiste distingué, né en 1725, à Douazit en Guienne, d'une famille qui appartenait à la magistrature, fut lié dès sa jeunesse avec les Rouelle, les Macquer et tous ceux qui commençaient à donner à la chimie l'éclat qu'elle a obtenu. Le docteur Roux, son ami, le présenta au président de Montesquieu, qui lui témoigna depuis beaucoup d'attachement, et lui confia l'éducation de son fils. Dans ses longs travaux sur la chimie, Darcet cherchait surtout des découvertes d'une application utile aux arts. C'est à ses travaux réunis à ceux du comte Lauraguais son élève, qu'est dû l'art de fabriquer la porcelaine, que Darcet perfectionna depuis avec tant de talent. Il appliqua ses recherches à beaucoup d'autres pierres et terres, particulièrement aux pierres précieuses, et démontra l'entière combustibilité du diamant, qui n'avait été que pressentie, et qui même était généralement niée. Darcet fut nommé professeur de chimie au collége de France, et exerça cet emploi pendant 27 ans avec honneur. A la mort de Macquer, il fut nommé en sa place à l'académie des sciences, et directeur de la manufacture de Sèvres; peu après il obtint l'inspection des essais des monnaies et de la manufacture des Gobelins dont il perfectionna les procédés. Plus occupé de science que de politique, il faillit cependant être victime de la révolution. Robespierre l'avait mis sur ses listes de proscription. Fourcroy, son ami et son émule en chimie, l'en fit effacer. Après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat conservateur, et mourut à Paris le 13 février 1801. On a de lui | d'excellens *Mémoires sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'action d'un feu égal et continué... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques* (1766-1771, in-8°); | un *Discours* en forme de *Dissertation sur l'état actuel des Pyrénées, et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8°; | un *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8°. Michel J.-J. Dizé a publié un *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, an 10 (1802), in-8°.

DARÇON. *Voyez* ARÇON.

D'ARDENE. *Voyez* ROME.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit *l'Histoire de la guerre de Troie* en grec, qu'on voyait encore du temps d'Elien. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Mme Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°; et plusieurs traductions françaises. La dernière a été donnée par Antoine Caillot, Paris, 1813, 2 vol. in-12.

DARET (Pierre), graveur au burin, né à Pontoise en 1610, séjourna longtemps à Rome, et grava à son retour avec Boissevin un nombre fort considérable de portraits des personnages illustres du 16e siècle et du commencement du 17e, qu'il publia sous le titre de *Tableaux historiques*, in-4°, 1652-1656. Il grava aussi une suite d'estampes pour l'ouvrage intitulé *La doctrine des mœurs*, et écrivit une *vie de Raphaël*, traduite de l'italien, où l'on traite de l'origine de la gravure en taille douce, Paris, 1651, in-12, réimprimée à Lyon en 1707, avec des augmentations, sous ce titre: *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël, où il est parlé de plusieurs peintres italiens*. Daret est mort à Dax, en 1675.

D'ARGENVILLE. *Voyez* DEZALLIER.

D'ARGONNE. *Voyez* ARGONNE.

DARIUS, surnommé *le Mède*, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles Jésus-Christ devait être mis à mort (*voy.* DANIEL). Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C.

DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'Hystapes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, Darius mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Baby-

Digitized by Google

Ioniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siége par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignait de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois;* et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Ces sortes d'atrocités ne restent guère impunies de la part de celui qui seul peut rabattre l'orgueil et le délire des rois. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs : l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées. Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par 10,000 athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plus tôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire toujours exagératrice du nombre des hommes. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C.

DARIUS NOTHUS, c'est-à-dire bâtard, nommé *Ochus* avant son avénement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxerxès Longuemain, était satrape d'Hyrcanie, du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xerxès II, assassiné par Sogdien, l'an 425 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerxès Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, « Quelle avait » été la règle de sa conduite pendant son » règne, afin de pouvoir l'imiter »? *Ç'a été*, lui répondit le prince mourant, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi*. Cette anecdote a été révoquée en doute; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage!

DARIUS CODOMAN, 12e et dernier roi de Perse, descendait de Darius Nothus, et était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat mécontent se préparait déjà à le faire périr lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie-Mineure s'était rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600 mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xerxès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique, dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins cruelle que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfans, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut

Digitized by Google

long-temps incertaine entre les deux armées ; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence, autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui ; et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence ; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs*, lui dit-il, en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille ; tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur : *Darius ut erat sanctus et mitis, etc.* Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238 depuis la prise de Babylone.

* DARNAUD (Jacques), baron, lieutenant-général, commandant de la légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Bricy, près d'Orléans, département du Loiret, en 1768, fut élevé au métier des armes dès sa jeunesse. Nommé capitaine à l'époque de la révolution, il alla combattre aux avant-postes de l'armée du Nord. Un jour, après avoir enlevé à la baïonnette une redoute hérissée de bouches à feu, un représentant lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas fait fusiller » sur-le-champ vos prisonniers? » « Je ne » sais, répartit Darnaud, que verser mon » sang pour ma patrie : quand mon enne- » mi est désarmé, ma tâche est finie. » Adjoint aux adjudans-généraux en 1794, il passa, après le blocus de Maubeuge, dans le corps d'armée de Sambre-et-Meuse, et fut chargé de la défense de Longwy. Le général Darnaud, ayant été chargé de l'occupation de Francfort, ne souffrit pas que le commerce de cette ville fût inquiété par des prohibitions. Blessé à la mâchoire inférieure par un éclat d'obus, au blocus de Mayence, il se rendit en 1799, à l'armée d'Italie, et continua de se distinguer. En chassant les Autrichiens de Gènes dont ils préparaient le siége, il fut si grièvement blessé qu'on fut obligé de lui faire l'amputation de la cuisse gauche. Le brave Darnaud survécut à cette douloureuse opération, et fut chargé par le premier consul du commandement de la place qu'il avait si bien défendue. Plus tard, Napoléon lui confia le commandement de la 14e division (Caen). Après l'avoir créé baron de l'empire et général de division, l'empereur lui donna, en 1808, le commandement de l'hôtel des Invalides. En 1814, il préserva du pillage le dépôt du génie militaire, les archives de la guerre, et la galerie royale des fortifications en relief. Remplacé dans ce poste par le comte de Lussac, le général Darnaud vécut depuis ce moment dans la retraite jusqu'à l'époque de sa mort arrivée le 3 mars 1830.

DARNIM. *Voyez* ARNIM.

* DARONATSI (Paul), célèbre théologien de l'église d'Arménie, et l'un des plus prononcés contre l'église grecque, né en 1043, dans la province de Daron, termina ses jours en 1123, dans un monastère dont il était abbé. Il professa avec distinction la philosophie et la théologie, et mérita par ses connaissances d'être placé parmi les plus savans arméniens. Son principal ouvrage est une *Lettre contre Théopistes* philosophe et théologien grec, Constantinople, in-folio, 1752. On a encore de lui un *Traité contre l'église grecque*, un *commentaire sur Daniel*, et autres ouvrages de théologie, dont quelques-uns se trouvent manuscrits dans la bibliothèque royale.

* DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse le 23 novembre 1718, est mort le 18 janvier 1802. Il était associé à l'académie des sciences, et a laissé : | *Uranographie, ou Contemplation du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16 ; | *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4°. Darquier en publia un second vol. à Paris en 1782. | *Observation de l'éclipse du soleil du 24 juin* 1778, traduite de l'espagnol; | *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8°; | *Elémens de géométrie, traduits de l'anglais, de Simpson*, 1766, in-8° ; | *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam, 1801.

* DARRICAU (le baron Augustin),

Digitized by Google

général français, né le 5 juillet 1773, à Tartas (Landes), entra au service en 1791, fit avec le grade de capitaine les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée des Alpes et servit au siége de Toulon. Il combattit aux armées d'Italie et d'Allemagne dans les années 1794, 95, 96 et 97, fit la campagne d'Egypte, et revint en France avec le grade de colonel que sa bravoure lui avait mérité. En 1805, le 32e régiment de ligne qu'il commandait fut mis à l'ordre du jour de l'armée pour avoir soutenu un combat contre la majeure partie des forces du prince Ferdinand d'Autriche à Aslach, et pour avoir ramené au camp français trois mille prisonniers, après avoir traversé une ligne de six mille hommes de cavalerie. Le colonel Darricau fut bientôt promu au grade de général de brigade, en récompense de ses nombreux services, concourut avec sa brigade au gain de la bataille de Friedland, et passa ensuite en Espagne, où il obtint, le 10 mai 1810, le gouvernement de Séville, et le 31 juillet de l'année suivante, le brevet de général de division. Il continua de s'illustrer dans diverses rencontres, notamment à Vittoria, où il reçut une blessure grave, et commanda, en 1814, le département des Landes. Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis, et commandant supérieur de Perpignan. Neanmoins lors du retour de Bonaparte, Darricau refusa de remettre la citadelle de cette ville aux troupes royales que le maréchal Pérignon voulait y faire entrer. Bonaparte, arrivé à Paris, l'appela auprès de lui, et le plaça à la tête des fédérés. Depuis cette époque Darricau est resté sans emploi jusqu'à sa mort arrivée à Dax, au commencement du mois de mai en 1819.

* **DARTHÉ** (Auguste-Alexandre), né vers 1769 à Saint-Pol (Pas-de-Calais) étudiait le droit à Paris, lorsque, le 14 juillet 1789, on le vit se mettre à la tête d'une troupe formée de clercs du palais, de jeunes avocats et d'étudians, traîner avec eux, au son du tocsin, les canons enlevés aux Invalides et contribuer à la prise de la Bastille. A son retour dans sa ville natale, il montra pour propager les idées révolutionnaires, un zèle qui le fit nommer un des administrateurs du département du Pas-de-Calais. Etant parvenu à faire rentrer dans le devoir un rassemblement de réquisitionnaires révoltés qui s'était formé dans les bois de Pernes, la Convention déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Bientôt il voua lui-même son nom à l'exécration en se rendant l'agent sanguinaire de Joseph Lebon, à Arras et à Boulogne, en forçant les filles des victimes de danser avec lui la veille de l'exécution de leurs pères, et en sollicitant dans ses réquisitoires les mesures les plus atroces. Darthé fut arrêté après le 9 thermidor, mais fut amnistié par la loi du 4 brumaire. Attaché depuis à Babeuf, il fut bientôt condamné à mort par le tribunal de Vendôme. A la lecture de l'arrêt, il cria *vive la république*, et se perça d'un poinçon qui lui fit une blessure mortelle. Son cadavre fut porté sur l'échafaud et décapité le 25 mai 1797.

* **DARTIGOYTE** (N...), député à la Convention par le département des Landes où il était né vers 1758, se fit remarquer par l'exagération de ses principes. Le 18 octobre 1789 il avait demandé la suppression du serment comme étant une *institution monarchique*. Malade à l'époque du procès de Louis XVI, il écrivit à l'assemblée pour l'engager à presser la condamnation de ce prince qu'il appelait le *plus grand des coupables*, et se fit transporter dans la salle pour voter la mort du roi. Il fut ensuite envoyé en mission à Bordeaux par le comité de salut public; et s'y trouvait à l'époque du 31 mai 1793, si fatale aux Girondins; Dartigoyte fut obligé de s'enfuir de Bordeaux et rentra à la Convention. Après avoir pris part à la rédaction de la constitution de 1793, il fut envoyé dans les départemens du Gers et des Hautes-Pyrénées, où sa conduite a laissé de sinistres souvenirs. Il tourna particulièrement sa fureur contre les monumens de la religion, et l'on assure qu'en faisant brûler les images et les reliques, il dansa autour du bûcher en chantant la *carmagnole*. Prudhomme affirme qu'il faisait attacher des détenus à une crèche et leur faisait distribuer la nourriture la plus dégoûtante comme à de vils animaux. Après le 9 thermidor, Dartigoyte fut rappelé à la Convention où Pérès ne tarda pas à l'accuser de dilapidations et d'excès de tous genres; il écouta avec sang froid le récit de ses forfaits, fut décrété d'arrestation, puis amnistié par la loi du 4 brumaire an 4. Il se retira dans le département des Landes où il a vécu dans l'obscurité, jusqu'à sa mort arrivée dans les premières années du 19e siècle.

DARTIS (Jean), naquit à Cahors en 1572. Il obtint en 1618 la place d'antécesseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda

en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe *de la papauté du Pape* de Claude Saumaise, Paris, 1648, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du saint Siége. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-folio, 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur écrivait d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

* **DARU** (Pierre-Antoine-Noel-Bruno, comte), pair de France, membre de l'académie française et de celle des sciences, naquit en 1767, à Montpellier, où son père exerçait les fonctions de secrétaire de l'intendance. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, et s'y être fait connaître par quelques poésies qui annonçaient un certain talent de versification, le jeune Daru entra au service à l'âge de 16 ans, et fut élevé au grade de lieutenant. Il accueillit avec sympathie les premiers événemens de la révolution et fit la campagne de 1792, en qualité de commissaire des guerres. Arrêté comme suspect pendant la terreur, il fut détenu pendant dix mois, et composa en prison l'*Epître à mon sans-culotte*, pièce badine où l'auteur se moquait assez plaisamment du citoyen Brutus, son geôlier, et lui prouvait qu'ils n'étaient guère plus libres l'un que l'autre. Mis en liberté après le 9 thermidor et réintégré dans ses fonctions, Daru fut appelé en l'an 4, comme chef de division au ministère de la guerre. Ayant donné sa démission l'année suivante, il fut peu de temps après envoyé à l'armée avec le grade de commissaire ordonnateur en chef. Au milieu des travaux et des soins qu'exigeaient les fonctions difficiles dont il était chargé, Daru trouvait encore du temps pour cultiver les lettres. Il s'occupait d'une *traduction en vers des poésies d'Horace*, qu'il publia en l'an 6. Cette traduction est bien loin sans doute de l'original, sous le rapport du coloris poétique, et de cette heureuse précision qui est un des mérites distinctifs du chantre de Tibur, mais elle est remarquable par l'élégance, le nombre et la correction, et elle est regardée comme la meilleure que nous possédions. Toutefois il est à regretter que le traducteur ait cru devoir suivre le poète latin dans ses écarts, et traduire ses pièces licencieuses, une seule exceptée. Après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), Daru fut nommé secrétaire-général du ministère de la guerre, et prit rang parmi les inspecteurs aux revues. Ce fut vers cette époque qu'il composa son *Epître à l'abbé Delille*, dans laquelle il engageait l'illustre traducteur des Géorgiques à célébrer les triomphes des armées républicaines. Peu de temps après, il publia la *Cléopédie* ou la Théorie des réputations littéraires, satire pleine d'esprit, mais dépourvue de vigueur. Pendant que la réputation poétique de Daru se répandait dans le monde littéraire, ses talens et sa haute capacité comme administrateur avaient fixé l'attention de Bonaparte. Le lendemain de la bataille de Marengo, le premier consul lui donna une preuve de sa confiance, en le nommant un des commissaires chargés de veiller à l'exécution de la convention provisoire conclue entre Berthier et le général Mélas. Elu membre du tribunat en l'an 10, Daru figura parmi le petit nombre des hommes qui, dans un moment où tout annonçait la fin prochaine de la république, s'obstinèrent à défendre les principes républicains. Il paraît toutefois que ses opinions furent toujours exprimées avec modération, et que l'ardeur de son zèle n'alla jamais jusqu'à blesser l'homme qui songeait dès lors à fonder en France une nouvelle dynastie. Lorsque Bonaparte eut pris le titre que rêvait son ambition, il appela Daru aux plus hautes dignités de l'empire. Le traducteur d'Horace, plus brave que le poète latin, sut aussi se montrer plus indépendant que lui, même en acceptant les faveurs impériales. Comme il avait conservé sous la république le goût des lettres et des plaisirs élégans, il garda sous l'empire une sorte de fierté républicaine. En 1805, il fut appelé aux fonctions de conseiller d'état et d'intendant-général de la maison militaire de l'empereur; et en 1806, il fut nommé successivement intendant-général du pays de Brunswick, commissaire pour l'exécution des traités de Tilsitt et de Vienne, et enfin ministre plénipotentiaire à Berlin. La même année il fut reçu à l'institut à la place de Collin-d'Harleville. L'académie de Berlin l'admit également en 1808 au nombre de ses membres honoraires, et la même année il reçut de la diète de Pologne la décoration de l'aigle blanc. Nommé en 1811 ministre-secrétaire d'état, il

Digitized by Google

fut chargé en 1813 du portefeuille de la guerre, et il accompagna Bonaparte dans la campagne de Russie. Arrivé à Smolensk, l'empereur convoqua un conseil auquel il soumit la question de la paix ou de la guerre. Daru, contre l'opinion bien connue de Napoléon, osa se prononcer avec force pour la paix, que la nation, disait-il, réclamait à grands cris, et il fit envisager la possibilité des revers dans une expédition où c'étaient moins les hommes que la nature elle-même qu'il fallait vaincre. Lorsque les désastres de l'armée française vinrent confirmer ces sages avertissemens, le lieutenant-général Matthieu Dumas étant tombé gravement malade, Daru prit les fonctions d'intendant-général de l'armée, et se distingua par son activité et sa fermeté inébranlable. Après la restauration de 1814, Daru fut nommé par Louis XVIII chevalier de Saint-Louis, puis conseiller honoraire et intendant-général de l'armée. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, qu'il se rattacha au gouvernement impérial ; rappelé au conseil d'état, il fut un des signataires de la fameuse déclaration du 25 mars. Pendant la seconde invasion étrangère, le général Blücher fit séquestrer une terre que Daru possédait près de Meulan ; mais le roi de Prusse ayant eu connaissance de cette mesure rigoureuse prise par un de ses généraux, s'empressa de donner l'ordre de la faire cesser. Après la restauration de 1815, Daru rendu à la vie privée, put se livrer sans distraction à littérature. On remarque le rapport qu'il fit à l'académie sur le *Génie* du christianisme, qui est une des appréciations les plus judicieuses qui aient été faites de ce bel ouvrage. Sa *Vie de Sully* et son *Histoire de Venise* prouvèrent qu'il joignait le talent de l'historien à celui du poète. Ce dernier ouvrage qui parut en 1819 et qui est le plus important de tous ceux que l'auteur a publiés, est le fruit d'un travail immense et consciencieux. Pour l'exécuter, Daru a profité d'une foule d'actes et de pièces authentiques, que la destruction de la république pouvait seule faire sortir des archives vénitiennes, et qui étaient complétement inconnus à ses devanciers. L'ordonnance du 5 mars 1819 appela Daru à la chambre des pairs, où il prit place parmi les membres de l'opposition. Il attaqua à diverses reprises la marche du ministère, et se prononça surtout en 1823 contre la guerre d'Espagne. Après la mort de Volney et du général Dejean, ce fut lui qui prononça devant la chambre l'éloge de ces deux pairs. Daru mourut d'apoplexie le 5 septembre 1829, à sa terre de Meulan. Une grande activité, une intégrité sévère, une fermeté inébranlable, une droiture qui allait jusqu'à la roideur, telles étaient les qualités qui formaient le caractère de Daru. « L'empereur, dit l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, passait en revue les personnages qui l'avaient servi...... Il a dit de M. Daru que « c'était un homme » d'une extrême probité, sûr et grand » travailleur. » A la retraite de Moscou, la fermeté de Daru s'était fait particulièrement remarquer, et depuis l'empereur répétait souvent que « au travail du bœuf » il joignait le courage du lion. » Daru a publié : | *Odes d'Horace*, traduction en vers, 1798, 2 vol. in-8° ; | la *Cléopédie*, ou la *Théorie des réputations en littérature*, suivie du poème des *Alpes* et de l'*Epître à mon sans-culotte*, 1800, in-8° ; | *Epître à J. Delille*, 1801, in-8° ; | *Satires d'Horace*, traduction en vers, 1801, in-8° ; | *OEuvres complètes d'Horace*, 1804, 4 vol. in-8° ; cet ouvrage a eu depuis trois autres éditions ; | *Histoire de la république de Venise*, Paris, 1819, 7 vol. in-8°. On en a donné depuis deux autres éditions. | *Epître à M. le duc de la Rochefoucault, sur les progrès de la civilisation*, 1824, in-8° ; | *Discours en vers sur les facultés de l'homme*, 1825, in-8° ; | *Discours sur le prix de vertu*, prononcé dans la séance publique de l'académie française, le 25 avril 1825, in-8° ; | *Histoire de Bretagne*, 1826, 3 vol. in-8° | *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827. Quelques-uns des discours prononcés par Daru à la chambre des pairs ont été imprimés séparément. Son éloge du grammairien Domergue, prononcé devant l'académie, et sa réponse au discours de réception de M. de Saint-Ange, le traducteur d'Ovide, ont été cités avec éloge, ainsi que son rapport sur le système métrique appliqué à la poésie. On lui attribue en société avec Nougarède une *traduction de l'Orateur de Cicéron*. On assure qu'il a laissé en manuscrit un poème *sur l'astronomie*.

* DARWIN (Erasme), médecin et poète anglais, né le 12 décembre 1731, à Elston, dans le comté de Nottingham, exerça la médecine à Lichtfield et à Derby, et mourut dans cette dernière ville le 18 avril 1802. On a de lui : | *Jardin botanique*, 4e édition 1799, 2 vol. in-8°, fig., poème

Digitized by Google

divisé en deux parties : *économie de la végétation*, et *les amours des plantes*. On y remarque un plan original et hardi, une imagination brillante, mais des idées extrêmement singulières, poussées quelquefois jusqu'au ridicule, et tendant à miner toute religion et même la religion naturelle. Delille a imité plusieurs passages de ce poème, et M. Deleuze en a donné une traduction française. | La *Zoonomie* ou *les lois de la vie organique*, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°; ouvrage où l'on trouve des vues ingénieuses, mais dont l'idée fondamentale est absurde. Il a été traduit en allemand et en italien. | La *Phytologie* ou la *Philosophie de l'agriculture et du jardinage, etc.*; | Le *Temple de la nature*, publié après sa mort, et fort inférieur à ses autres ouvrages. Miss. Seward, amie de Darwin, a publié des *Mémoires* sur sa vie, 1804, in-8°.

* **DASSIER** (JEAN et JACOB-ANTOINE), père et fils, célèbres graveurs en médailles, nés à Genève, le premier en 1677, le second en 1715. Le père mourut dans sa patrie en 1763, le fils à Copenhague en 1759. On leur doit un grand nombre de médailles en acier, représentant les hommes les plus marquans du siècle de Louis XIV, et autres personnages illustres qui ont servi de modèles à d'autres graveurs. Elles se trouvent pour la plupart dans l'ouvrage de Koeller. On a imprimé l'*Explication des médailles gravées par J. Dassier et par son fils, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine*, 1778, in-8°, vol. rare et recherché. Le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes se trouve dans le 3e vol. de l'*Histoire littéraire de Genève*, par Sénébier.

DASYPODIUS (PIERRE), dont le véritable nom est RAUCHFUSS, savant grammairien et médecin du 16e siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un *Dictionnaire* grec, latin et allemand. Il imagina un nouvel ordre qui plut d'abord et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina, était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerxès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerxès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après en trahison, par le fils d'Artabase.

DATHAN. *Voyez* ABIRON et CORÉ.

* **DATHE** (JEAN-AUGUSTE), célèbre professeur de langues orientales à Leipsick, né à Weissenfels en Saxe, en 1731, consacra tous les momens que lui laissait sa place, à une nouvelle *traduction latine des livres du vieux Testament*, regardée par les protestans comme la meilleure de toutes celles qui existent dans cette langue. Différentes parties de cet ouvrage parurent séparément depuis 1779 jusqu'en 1797. On a encore de lui *Opuscula ad criticam et interpretationem veteris Testamenti spectantia*, Leipsick, 1796, in-8°. Dathe mourut en 1791.

DATI (AUGUSTIN), né à Sienne en 1420, écrivit l'histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avait chargé, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais après sa mort, son fils NICOLAS DATI en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *OEuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol., et Venise, 1516.

DATI (CARLO), poète et littérateur italien, né à Florence le 2 octobre 1619, et mort le 11 janvier 1676, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens de lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence en 1644, in-4°, réimprimé à Rome et traduit en français. Cet ouvrage avait été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur voulait donner.

* **DAUBANTON** (ANTOINE-GRÉGOIRE), légiste français, né à Paris en 1752, fut

pendant long-temps greffier du juge de paix dans cette ville, et y est mort le 22 février 1813. Ses principaux ouvrages sont: | *Manuel judiciaire journalier du citoyen*, 1792, in-12; | *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-12; | *Dictionnaire textuel, analytique et raisonné du code de procédure civile*, 1807, 2 vol. in-8°; | *Formulaire général des actes ministériels*, 1807, in-8°; | *Dictionnaire du code de commerce*, 1808, 2 vol. in-12 ou 1 vol. in-4°; | *Dictionnaire textuel raisonné par ordre sommaire et des matières du code d'instruction criminelle*, 1809, in-8°; | *Traité pratique du code d'instruction criminelle et du code des délits et des peines, avec toutes les formules nécessaires*, 1809, 2 vol. in-8°; | *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime de la France*, 1810, 2 vol. in-8°; | *Traité pratique de toute espèce de conventions, contrats, obligations et engagemens, tant civils que de commerce extérieur et maritime*, 3e édition, 1811, 2 vol. in-12; | *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8°; | *Manuel des officiers de police judiciaire, juges de paix, maires, adjoints*, 1810 et 1812, in-12; | *Traité complet des contrats et obligations, et des priviléges et hypothèques*, 1813, 3 vol. in-12.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Bellando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Régis*, in-12.

* DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste célèbre, né à Montbar (Côte-d'Or), en 1716, avait été destiné à l'état ecclésiastique et envoyé à Paris pour étudier la théologie. Mais dominé par son goût pour les sciences, il étudia en secret la médecine et principalement l'anatomie. Après la mort de son père, il se fit recevoir médecin à Reims, en 1741, et exerça sa profession dans sa ville natale; Buffon, étant devenu intendant du jardin du roi, l'attira à Paris en 1742 pour l'aider dans l'exécution du grand ouvrage qu'il avait conçu, et lui fit donner, trois ans après, la place de garde et de démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Daubenton fut surtout très utile à Buffon pour les détails de description et d'anatomie, auxquels la faiblesse de la vue de ce dernier ne lui permettait pas de se livrer. Le recueil des faits dont il a enrichi la grande *Histoire naturelle* est immense, et a été fait avec un soin minutieux. Camper disait de lui qu'il ignorait lui-même de combien de découvertes il était l'auteur; et ce propos n'est peut-être pas étranger à l'espèce de mésintelligence qui s'établit peu de temps après, entre les deux grands naturalistes. Daubenton avait fourni aux 15 premiers volumes in-4° de l'histoire naturelle des articles de description et d'anatomie qui en formaient une partie essentielle et indispensable à l'intelligence du texte. Buffon se laissa persuader par ses flatteurs de supprimer ces articles, et ne conserva dans une édition postérieure in-12, que ce qui lui appartenait. Dès lors Daubenton cessa de coopérer à cet ouvrage, et Buffon s'adjoignit à sa place pour la partie des oiseaux, Gueneau de Montbéliard et de Bexon, qui ne lui firent point oublier son premier collaborateur. Daubenton a été durant cinquante années, garde du cabinet, et n'a cessé pendant tout ce temps d'enrichir et d'ordonner cette collection qui est devenue, par ses soins, la plus importante collection de l'Europe. Il publiait aussi des ouvrages d'une grande étendue, fournissait plusieurs articles d'histoire naturelle à la première *Encyclopédie*, et insérait dans les *Mémoires de l'académie des sciences* des dissertations intéressantes sur divers points de l'histoire naturelle des *minéraux* et des *végétaux*. Daubenton a rendu à la science d'immenses services, et est le premier en France qui ait été autorisé à faire un cours public d'histoire naturelle, une des chaires de médecine du collége de France ayant été convertie pour lui, en 1778, en une chaire de cette science. Il fut aussi nommé, en 1783, professeur d'économie rurale à l'école d'Alfort. Après que la Convention eût érigé le jardin du Roi en école publique sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle*, Daubenton y exerça les fonctions de professeur de minéralogie jusqu'à sa mort arrivée dans la nuit du 31 décembre 1799 au 1er janvier 1800, et qui fut la suite d'une apoplexie qui l'avait frappé dans une des premières séances du sénat dont il avait été récemment élu membre. L'académie des scien-

Digitized by Google

ces l'avait admis dans son sein en 1744. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : | *Instruction pour les bergers*, Paris, 1783, in-8°; | *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8°, son principal ouvrage; | des *Recherches sur les indigestions*, 1785 et 1798, in-8°, dans lesquelles il s'attacha à démontrer que la plupart des désorganisations animales commencent par l'estomac. MM. de Lacépède, Cuvier, et Moreau de la Sarthe ont publié des Eloges historiques de Daubenton, et une colonne de granit a été élevée en son honneur dans le jardin des Plantes. Il eut de Marguerite Daubenton, son épouse, morte en 1818, et auteur du roman de *Zélie dans le désert*, (1787, 2 vol. in-8°; 1819, 3 vol. in-12; 1823, 4 vol. in-18) une fille qui épousa le fils de Buffon.

*DAUBERMENIL (François-Antoine), député à la Convention nationale par le département de Tarn, naquit à Salles près de Perpignan, vers 1744. Il était membre du conseil supérieur de sa ville natale à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec chaleur. Il ne vota pas dans le procès de Louis XVI, pour cause de maladie, et fut obligé, sous le règne de la terreur, de donner sa démission. Rappelé en 1795, il devint membre du conseil des Cinq-cents; enfin, s'étant opposé à la révolution du 18 brumaire, il fut exclu du Corps législatif, et condamné à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure; mais l'arrêté fut bientôt rapporté; il se retira alors dans son département, et mourut à Perpignan en 1802. Romanesque et enthousiaste par caractère, il se regardait comme un des anciens mages, et donna lieu à l'établissement de la société des *théophilantropes* ou *amis de Dieu et des hommes*, qui s'était formée en 1796, à Paris dans la rue du Bac, et à laquelle la brochure, dont le titre suit, avait donné naissance : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant des fragmens de leurs différens livres sur l'instruction du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, 1796, in-8°, de 175 pag.

* DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), né à Saint-Just en Picardie était procureur au parlement de Paris à l'époque de la révolution, dont il embrassa la cause avec exaltation, et devint membre de la municipalité de Paris et de tous les clubs populaires. Dans la matinée du 10 août 1792, il fit arrêter le journaliste Sulleau et plusieurs personnes qui s'étaient réunies aux Champs-Elysées pour secourir le roi, et les laissa ensuite massacrer sous ses yeux. Après cette sanglante catastrophe, Daubigny devint membre du tribunal extraordinaire dont les arrêts ont fait répandre tant de sang. Vers cette époque, il fut signalé, par le ministre Roland, comme un des auteurs d'un vol considérable fait au garde-meuble de la couronne; mais comme son accusateur commençait à perdre de son crédit, il vint à bout, sinon de détruire les soupçons, au moins d'arrêter les poursuites. A la fin de 1793, il obtint la place d'adjoint au département de la guerre sous le ministre Bouchotte, et fut accusé une seconde fois de vol par Bourdon de l'Oise; mais Robespierre qui le protégeait le fit acquitter par le tribunal révolutionnaire où il avait été traduit. Daubigny, après avoir échappé aux exécutions du 9 thermidor, fut traduit plus tard devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire par Bourdon; mais l'amnistie du 4 brumaire le rendit à la liberté; enfin, impliqué dans l'affaire de la machine infernale au mois de janvier 1801, il fut déporté aux îles Sechelles et y mourut vers 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort en Angleterre le 11 mai 1754, âgé de 73 ans, est auteur de la *traduction* des *Réflexions de Gordon sur Tacite*, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la *Vie de Michel de Cervantes* de Gregorio Magans, 1740, in-12.

*DAUDET (Robert), graveur, né à Lyon en 1737, était fils d'un marchand d'estampes de cette ville; après avoir appris les premiers principes de son art, il quitta le magasin de son père pour venir à Paris, où il entra dans l'atelier de Balechou. Le célèbre Wille termina son éducation. Ses premiers ouvrages datent de 1772, et il termina à l'âge de 82 ans, son dernier morceau, *la promenade du Prado*, à Madrid, pour le *Voyage en Espagne* d'Alexandre de Laborde. Ses principales productions sont : | *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; | *Les ruines de Palmyre* dans le *Voyage en Syrie* de Cassas; | *Passage du Pô par Napoléon*, d'après Vernet; | *Marines*, d'après Vernet; | *des batailles* réduites, d'après Vander-Meulen; | *six paysages* dans le *Musée français*, de Robillard et Laurent; | plusieurs planches dans la *galerie de Florence*, dans le *Voyage à Naples de l'abbé de Saint-Non*,

Digitized by Google

dans le voyage en Espagne de Laborde, *dans les Monumens de l'Hindoustan*, par Langlès, etc. Daudet est mort à Paris, le 2 juin 1824, âgé de près de 87 ans. L'œuvre de ce laborieux artiste se compose de quatre vingt-deux épreuves.

* **DAUDIN** (François-Marie), naturaliste, né à Paris le 25 mars 1774, mort dans cette ville en 1804, âgé de moins de 30 ans, a publié : | *Traité élémentaire d'ornithologie*, ou *Histoire naturelle des oiseaux*, 1800. Cet ouvrage n'est pas achevé : il n'en a paru que les 2 premiers vol. in-4°, avec 29 pl. | Un *Recueil de mémoires et de notes sur des espèces inédites ou peu connues de mollusques, de vers, de zoophytes*, 1800, in-8° ; | une *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, 1803, in-4°, fig. ; | *Histoire naturelle, générale et particulière des reptiles, pour faire suite à l'Histoire naturelle de Buffon, rédigée par Sonnini*, 1802 à 1804, 8 vol. in-8°, fig.

* **DAULLÉ** (Jean), graveur, né à Abbeville en 1703, mort à Paris le 23 avril 1763, membre de l'académie de peinture, a gravé d'après le Corrége, Rubens et van Dyck. Ses talens supérieurs lui acquirent une réputation distinguée dans le genre du portrait. Ses sujets d'histoire ne sont pas aussi estimés. On cite cependant parmi ses plus beaux ouvrages, la *Madeleine au désert* d'après le Corrége, le *Quos ego* d'après Rubens, et *le portrait de la comtesse de Feuquière*.

DAUMAT. *Voyez* DOMAT.

DAUM ou **DAUMIUS** (Christian), recteur du collége de Zwickau, en Saxe, ville où il était né le 29 mars 1612, mourut en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savait des langues mortes et vivantes. On lui doit des *éditions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits : témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont : | *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, 1642, in-8° ; | *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8° ; | *Epistolæ*, Iéna, 1670, in-8°, Dresde, 1677, in-8° ; | Des *poésies, etc.*

* **DAUMESNIL** (le baron Pierre), maréchal-de-camp en retraite, né le 14 juillet 1777, à Périgueux, servit comme simple soldat en Italie et en Egypte, où il donna à Bonaparte une preuve touchante de dévouement en se précipitant devant lui, pour le garantir d'une bombe qui venait de tomber à ses pieds, et qui éclata sans atteindre personne. Il passa ensuite dans le régiment des guides, où il se signala par des traits de la plus grande bravoure, devint en 1806, capitaine des chasseurs de la garde impériale, et fit en 1808 la campagne d'Espagne, comme chef d'escadron dans la même arme. Il parut à la bataille de Wagram, en 1809, avec le grade de major de la garde, et eut la jambe emportée dans cette célèbre journée. Le brevet de général de brigade lui fut accordé le 21 février 1812, et deux mois plus tard, Napoléon lui donna pour retraite le commandement du château de Vincennes, avec le titre de commandant de la légion d'honneur. On sait avec quelle intrépidité il défendit ce poste en 1814. L'ennemi, qui occupait depuis plusieurs semaines la capitale, ne reçut de Daumesnil, pour toute réponse à ses sommations que ces mots : « Je vous » rendrai ma place, quand vous me » rendrez ma jambe. » Sous la première restauration, il reçut le commandement du château de Condé et fut décoré de la croix de Saint-Louis. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il arbora sur cette citadelle le drapeau tricolore, et fut rappelé au commandement de Vincennes. En septembre 1815, il fut mis à la retraite, et resta sans emploi jusqu'à l'époque de la révolution qui lui rendit ce poste. Daumesnil est mort le 17 août 1832, laissant à sa veuve sa gloire pour tout héritage. La chambre des députés a repoussé la proposition faite par le gouvernement de lui accorder une pension.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil-aulique de guerre, naquit à Vienne en 1705 d'une famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine était assiégé dans Prague ; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemits, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La ba-

Digitized by Google

taille de Hochkirchen en 1758 ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avaient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eût fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint en 1763 mettre fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant, examinant *toutes* les démarches de son ennemi avant de se décider à un combat; humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Les occasions où la prudence était plus nécessaires que l'activité, lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. De là ses victoires sont restées souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.

DAUPHIN-BERAUD, appelé le *sire de Combronde*, était fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, sire dudit lieu, et de Blanche-Dauphine, dame de Saint-Ilpise et Combronde. A la mort de sa mère il quitta le nom de l'Espinasse, et prit le nom de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne sous le comte de Foix avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470 il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, et le comte de Comminges dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne; il le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoyait en 1475 contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne. Il avait sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin à Montreuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin; ses héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenait, et le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille, avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Beraud-Dauphin mourut en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN (PIERRE). *Voyez* DELPHINUS.

DAURAT. *Voyez* DORAT.

DAUSQUE (CLAUDE), né à St.-Omer en 1566, jésuite, puis chanoine de Tournay, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : | une *traduction* en latin des *harangues de Basile*, évêque de Séleucie avec des *notes*, Heidelberg, 1604, in-8°; | Un *Commentaire sur Quintus Calaber*, Francfort, 1614, in-8°; | *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournay, 1632, 2 vol. in-fol.; | *Terra et aqua, seu terræ fluctuantes*, Tournay, 1633, in-4°. Les îles flottantes près de St.-Omer ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les îles semblables dont il a pu avoir connaissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer, aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages qui prouvent que Dausque était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

DAUVIGNY. *Voyez* AUVIGNY.

DAVAL (JEAN), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux et jaloux de sa liberté refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI-BOSTICHI (BERNARD), florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la *traduction* italienne qu'il a faite de *Tacite*, Venise, 1658, in-4°; Padoue, 1755, 2 vol. in-4°; Bassano,

Digitized by Google

1790, 3 vol. in-4° ; Paris, 1760, 2 vol. in-12, et 1804, 3 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens même. On a encore de lui : | *Coltivazione toscane delle viti*, Florence, 1614 et 1737, in-4° ; | *Scisma d'Inghiterra*, Rome, 1600, in-8° ; et Florence, 1638, in-4° ; | *Istoria della basilica di San Prassede*, Rome, 1725, in-4° ; et quelques autres écrits en italien. Tous ces ouvrages ont le mérite de la justesse des idées, de la précision, de la pureté et de l'élégance du style.

* **DAVAUX** (Guillaume), instituteur des enfans de France, et chanoine honoraire de Saint-Denis, né en 1740 à la Côte-Saint-André, en Dauphiné, mort à Paris en 1822, fit ses études au séminaire de Saint-Irénée à Lyon, et obtint une chaire au collége de Grenoble. Il y présida au classement de la bibliothèque épiscopale devenue depuis la bibliothèque de la ville. Quelque temps après, il vint à Paris, entra dans la maison de Rohan, et fut nommé, par le crédit de la princesse de Guéménée, leur gouvernante, instituteur des enfans de France. L'abbé Davaux ne tarda pas à gagner la confiance de ses élèves par la douceur et l'aménité de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les *Mémoires historiques sur Louis XVI* par Eckard, Paris, 1818, in-8°, 3e édition. On y lit l'anecdote suivante : « le dauphin se rappelant une » de ses leçons d'histoire, alluma furtive» ment une lanterne en filigrane qui venait » de lui être donnée, et feignit de cher» cher quelque chose qu'il avait perdu : » tout à coup se tournant vers l'abbé Da» vaux, il lui dit en lui prenant la main, » je suis plus heureux que Diogène, j'ai » trouvé un homme et un bon ami. » Pendant la révolution l'abbé Davaux se retira auprès de sa bienfaitrice, et reprit plus tard ses fonctions ecclésiastiques. Il devint supérieur d'une association du tiers ordre du Mont-Carmel, et président d'une société établie pour le soulagement des prisonniers.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaux, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions, Davel se rappela une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaux, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté, et eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à 54 ans.

DAVENANT (Jean), de Londres, né vers 570, docteur et professeur de théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre intitulé *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge le 20 avril 1641. Ses productions sont : | *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol.; | *Commentaria in epistolam ad Colossenses*; | *Liber de servitutibus*; | *Determinatio quæstionum theologicarum*. On voit dans ses ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENANT (Guillaume) né à Oxford en 1605, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut déclaré *poète lauréat*. Charles Ier y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné ; quelque temps avant sa mort tragique, ce poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668 à 63 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Albans, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *tragédies*, des *tragi-comédies*, des *mascarades*, des *comédies*, et d'au-

Digitized by Google

tres pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENANT (Charles), fils aîné du précédent, né en 1656, et mort en 1714, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de *politique* (entre autres, par un *Tableau des revenus et du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8°, en anglais) et de *poésie*. On cite parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVESNE. *Voyez* AVESNES.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, et de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François en 1617. Il reçut le nom de *François de Sainte-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer, sous le gouvernement tyrannique de Cromwell, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain : emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Système de la Foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai en 1665. L'auteur s'était acquis l'amitié des protestans et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de *François Coventry*, du lieu de sa naissance. Voy. Nicéron, t. 23.

DAVID, fils d'Isaïe de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1085 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans, mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérob en mariage; mais jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaler, il lui proposa sa fille Michol, qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces de Philistins. La haine de Saül contre son gendre augmentait de jour en jour. Ses fureurs allèrent au point qu'il attenta plusieurs fois à sa vie. David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec les Philistins contre les Juifs ; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré les actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étaient dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente ; mais il se contenta de lui faire connaître que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth son fils ; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites ; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier, sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue et sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs psaumes. Les maux que Nathan lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur, le frère

Digitized by Google

ensuite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. David, transporté par un mouvement de vanité, avait fait faire le dénombrement de son peuple : faute bien réelle, que les rois ont tant de fois imitée, qu'ils imitent encore, et dont ils ne songent pas à se repentir, malgré les événemens qui les en avertissent. Il apaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Après avoir fait sacrer et couronner ce prince, il mourut accablé d'années et d'infirmités, l'an 1015 avant Jésus-Christ, dans la 70e année de son âge, et la 40e de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont mérité cette distinction (voyez *Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12). Ils lui ont reproché d'avoir fait scier et jeter dans le four des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc.; du reste cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de de représailles (*voyez* AGAG). C'est une question fort agitée par les savans, si David est l'auteur de tous les 150 Psaumes. Le sentiment le plus commun aujoud'hui, est qu'il en a composé la plus grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Envié, haï, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël, multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber, devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs, et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aidèrent à les expier. Ses sentimens dans ces différentes situations sont exprimés avec une force et une dignité inimitables « Si les livres profanes, dit un critique moderne, n'ont rien qui approche de la dignité, du sens profond, des grâces simples et touchantes qui caractérisent les livres saints, on peut bien dire que les livres saints ne renferment rien de plus grand, de plus propre à nourrir, à fortifier les âmes, à inspirer des sentimens sublimes, à former des idées magnifiques, que les Psaumes. Où puiser des notions plus vraies, plus majestueuses de la divinité, contempler des tableaux plus vifs, plus animés de la création ? Les esprits justes, les cœurs droits y trouvent une ressource sûre et aisée dans tous les événemens de la vie. A côté des menaces et des châtimens marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'homme y apprend tout ce qu'il faut pour vivre en paix avec lui-même, avec les hommes, avec Dieu. Toutes les situations de l'âme, tous les mouvemens du cœur y sont exprimés avec une variété et une vérité dignes de l'Esprit saint. » Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David, le Simonide, le Pindare, l'Alcée et l'Horace des chrétiens (*David, Simonides noster, Pindarius et Alcæus, Flaccus quoque*). Les *Psaumes* ont été traduits dans toutes les langues. Il y a plusieurs traductions françaises, entre autres, celles de Laharpe, et de MM. Agier et Genoude. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poèmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur langue. Spon parle dans ses *Voyages* d'une traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais, nommé Haly-beg. Les Psaumes sont, de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué. Les meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet sont les *Notes et les réflexions* du Père Berthier; l'*Harmonie des Psaumes*, par Pluche; leur *sens propre et littéral*, par Lallemant; les *traités sur la poésie des Hébreux*, par Contant de La Molette, le docteur Lowth, et le savant Herder; le *sens primitif* des Psaumes par M. Viguier. La *Vie de David* a été écrite en latin, en anglais et en français, et traduite en allemand. J. M. Hase a publié un ouvrage estimé intitulé *Regni Davidici et Salomonæi descriptio geogra-*

Digitized by Google

phica et historica, Nuremberg, 1739, in-folio.

DAVID-ALRI, ou **DAVID-el-DAVID**, faux Messie des Juifs, se révolta vers 932 contre le roi de Perse, qui s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il s'offrait à avoir la tête coupée, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; mais ce fourbe ne fit cette demande que pour éviter de plus grands tourmens. Les Juifs, en haine de leur imposteur, furent accablés en Perse de toutes sortes de taxes et d'impôts, et réduits à la dernière misère.

DAVID Ier, roi d'Écosse et fils de sainte Marguerite, occupa 21 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa 20 années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose » contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. » Les gens de bien étant condamnés à » mourir comme les autres hommes, nous » devons nous consoler, puisqu'il ne peut » rien arriver de mal à ceux qui servent » le Seigneur, soit pendant la vie, soit » après la mort. » Ce prince mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Écosse. — MALCOLM IV, son petit-fils, lui succéda, et est aussi regardé comme saint.

DAVID, roi d'Éthiopie ou Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenait tenaient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *David aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang et de la lignée de Juda ; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair ; empereur de la grande et haute Éthiopie et de tous les royaumes et états, etc.* — Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, et lui demanda des évêques et des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, deux évêques et dix missionnaires, tous jésuites, dont l'ordre ne faisait que naître. Saint Ignace écrivit au prince abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Église et la primauté pontificale. Le Père Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la *Vie* de ce saint fondateur.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du 5e siècle. Il puisa à Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses *écrits* dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID GANZ, historien juif du 16e siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4°. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

DAVID de POMIS, médecin juif du 16e siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : | un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8° ; | *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-folio, fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des juifs.

DAVID de DINANT, hérétique, vers le commencement du 13e siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa : les erreurs d'un siècle se reproduisirent dans un autre ; et ce que les gens de secte et à système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile ré-

Digitized by Google

pétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID GEORGES (Forisz) aventurier hollandais et hérétique, fils d'un bateleur, nommé Georges de Coman, naquit à Delft en 1501. Il s'imagina vers l'an 1525 qu'il était le vrai Messie, le troisième David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israël, non par la mort, comme Jésus-Christ, mais par la grâce. Avec les sadducéens il rejetait la résurrection des morts et le dernier jugement; avec les adamites, il réprouvait le mariage, et approuvait la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'âme ne l'était jamais. Il fut fustigé et banni; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples, qu'il ressusciterait trois jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le troisième jour, et le fit brûler avec ses écrits.

* **DAVID** (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles, de Gand, et mourut dans cette dernière ville en 1613. On a de lui divers ouvrages de piété et de controverse, dont les plus remarquables sont: | *Veridicus christianus*, Anvers, 1601, in-4°, avec figures; | *Occasio arrepta neglecta*, ibid., 1605, in-4°, avec figures; | *Paradisus sponsi et sponsæ*, ibid., 1607, in-8°, fig.

* **DAVID** (Jean), mort au commencement du 18e siècle, abbé commendataire de l'abbaye des Bons-hommes-lès-Angers, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus important est: *du Jugement canonique des évêques*, Paris, 1671, in-4°. — Un autre DAVID (Pierre), mort en 1709, a écrit en latin *Méditations sur les Mystères*.

* **DAVID de SAINT-GEORGES** (Jean-Joseph-Alexis), membre de l'académie celtique, de celle de Besançon, de celle de législation, etc., ancien conseiller au grand conseil, naquit en 1759 à Saint-Claude en Franche-Comté. Ses premières études se dirigèrent vers l'histoire naturelle, et il se disposait à publier une Flore des montagnes du Jura, lorsque la révolution l'obligea de se réfugier en Allemagne. Ses travaux prirent alors un autre cours, et en lisant le Monde primitif de Court de Gébelin, il conçut l'espoir de retrouver dans les langues vivantes la langue primitive du genre humain (*Voyez* BROSSES). Après s'être familiarisé avec les différens idiomes asiatiques et européens qu'il analysa et compara entre eux, il s'occupait de mettre en ordre et de rédiger ses observations, lorsqu'il mourut à Arbois le 30 mars 1809. Charles Nodier, son ami, à qui il avait confié son ouvrage, a continué ses recherches, et en a fait paraître un abrégé sous le titre de *Prolégomènes de l'archéologie*. David a publié | *Histoires fabuleuses destinées à l'éducation des enfans, dans ce qui regarde la conduite envers les animaux*, traduite de l'anglais de mistriss Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. in-12; | *Lettre de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Werther*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; | *Fathom et Melwill*, traduit de l'anglais de Smolett, Paris, 1796, 4 vol. in-12; | *Poésies d'Ossian et de quelques autres Bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur*, 3 vol. in-8°. Cette traduction, qu'il fit avec Labaume, est estimée. | *Arsace prince de Bellis*, roman historique supposé traduit de l'anglais; | *Lettres de Julie de Roubigné à Pauline de Clermont*; | *Histoire des Druides*, traduit de l'anglais de Smith, ouvrage resté manuscrit, ainsi que les deux précédens. | *Cours d'éducation anglais et français, propre à apprendre les deux langues aux enfans, en leur formant l'esprit et le cœur*; | *Mémoire sur les tourbières des arrondissemens de St.-Claude et de Poligny; — sur les Antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissemens*, Arbois, 1808, in-8°.

* **DAVID** (François-Anne), graveur de la chambre et du cabinet du roi, membre des académies de Berlin et de Rouen, mort à Paris le 2 avril 1824, a fait paraître un grand nombre de productions la plupart médiocres, destinées à orner des livres dont quelques-uns ont aussi été rédigés par lui. Nous citerons: | *Elémens de dessin* avec 12 planches d'après les plus belles figures antiques, 1797, in-8°, traduits en allemand, Leipsick, 1799, in-8°; | *Histoire de France sous le règne de Napoléon le Grand, représentée par figures, accompagnée d'un précis historique depuis le 18 brumaire an 8*, Paris, 1811-1815, 4 vol. in-4°, rare; | *Histoire d'Angleterre sous le règne de Georges III*, avec un précis historique, Paris, 1812, in-4° (il n'en a paru que 4 livraisons); | la *Bible des enfans* (an-

Digitized by Google

cien Testament), représentée en figures, Paris, 1814, in-12; | le *Cabinet du roi, ou les plus beaux tableaux des peintres de l'école française*, Paris, 1816, in-12. Il n'en a paru que 5 livraisons dont les 2 dernières seulement sont sous le nom de F. A. David. | *Abrégé d'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'au 19e siècle*, 1817, in-4°. Cet ouvrage devait former 2 vol., mais il n'a publié que 2 livraisons. Les autres ouvrages, dont il n'a fait que graver les figures, sont: | *Proportion des plus belles figures de l'antiquité*, accompagnées de leur description, par Winckelmann, 1798, in-4°, avec 20 planches; | *Monumens inédits de l'antiquité*, expliqués par Winckelmann, avec des explications françaises par Fantin-Desodoarts, Paris, 1805, 3 vol. in-4°; | les *Antiquités d'Herculanum*, avec des explications par Sylvain Maréchal, Paris, 1780-1803, 12 vol. in-4° et in-8°; | *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, avec leurs explications par d'Hancarville, Paris, 1785-88, 5 vol. in-4°; | *Muséum de Florence*, avec une explication par Mulot, Paris, 1787-1803, 8 vol. in-4° et in-8°; | *Histoire de France*, avec un précis historique par l'abbé Guyot, Paris, 1787-96, 5 vol. in-4°, fig.; | *Histoire de France jusqu'en 1814*, représentée en figures avec un précis historique par Caillot, Paris, 1818, 3 vol. in-8°; | *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures, avec un précis historique par Letourneur et autres, Paris, 1784-1800, 3 vol. in-8°; | *Histoire d'Angleterre jusqu'au traité de Paris en 1814*, représentée en figures, avec un précis historique par *Caillot*, Paris, 1818, in-8°; | *Histoire de Russie*, représentée en figures accompagnées d'un précis historique par Blin de Sainmore, Paris, 1799-1805, 3 vol. in-4°.

* **DAVID** (Jacques-Louis), peintre célèbre, et membre de l'institut, naquit à Paris en 1748, d'un marchand de fer, qui fut tué dans un duel et le laissa orphelin en bas âge. Un de ses oncles, entrepreneur des bâtimens du roi, prit soin de son éducation, et l'engagea à s'adonner à l'architecture; mais le goût et les dispositions du jeune David le portaient vers la peinture, et ses parens cédant enfin au penchant décidé qu'il avait pour cet art, le placèrent chez Vien, peintre du roi, et membre de l'académie royale, qui s'écartant de la route suivie par Boucher, commençait alors assez timidement la nouvelle école. Vien accorda une attention spéciale aux études de son élève; et Sedaine secrétaire perpétuel de l'académie française encouragea les débuts du jeune artiste. David après s'être présenté au concours pendant quatre années consécutives, obtint enfin le grand prix de peinture en 1775, pour un tableau des amours d'Antiochus et de Stratonice. On assure qu'à la nouvelle de son succès il perdit connaissance: « mes amis, dit-il » en revenant à lui, aux artistes qui l'en» touraient; c'est la première fois que je » respire depuis quatre ans. » La même année Vien fut nommé directeur de l'école française à Rome, et emmena son élève avec lui. David s'y livra à l'étude la plus opiniâtre des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Pendant le jour il dessinait tout ce qui s'offrait à sa vue, et le soir à la lumière. il réunissait dans un cahier tous les dessins de la journée. Il forma ainsi une collection de cinq gros volumes d'études, où dans la suite il puisa trop abondamment peut-être pour ses compositions. Ce goût passionné pour l'antique ne lui fit pas négliger les grands maîtres italiens qui ont brillé par la science du coloris et la vigueur de l'exécution. Sa copie du fameux tableau de la *Cène* par Valentin, jugée par quelques connaisseurs égale à l'original, attesta l'heureuse influence que l'Italie avait exercée sur le talent du peintre français. Le tableau de *La peste de saint Roch*, qu'il composa à peu près dans le même temps, fut admiré, même des Italiens, et il est encore considéré comme un des meilleurs qui restent de lui. Malgré les instances qu'on fit pour l'engager à se fixer à Rome, David revint en France en 1780, et composa l'année suivante, son *Bélisaire*, qui fut son titre d'admission comme agrégé à l'académie de peinture, dont il devint membre trois ans plus tard sur la présentation de son tableau d'*Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Depuis son retour en France, il avait épousé la fille de M. Pécoul, architecte entrepreneur des bâtimens du roi. Ce mariage avantageux lui fournit les moyens de retourner à Rome. Il partit pour cette ancienne capitale des arts, emportant avec lui un tableau commencé à Paris, et qu'il s'était chargé d'exécuter pour le compte du gouvernement français: le sujet en était le *serment des Horaces*. Ce bel ouvrage, lorsqu'il fut terminé, fut généralement admiré à Rome, et valut au peintre les hommages les plus flatteurs. Le vieux Pompée Bat-

Digitized by Google

toni, qui était alors le prince des peintres italiens, se rendit, malgré son grand âge, dans l'atelier de David, et lui dit avec une fierté naïve, qui prouvait son estime pour l'artiste français : *Tu ed io, soli, siam pittori; per rimanente, si puro gettarlo al fiume.* Lorsque David revint en France, le peintre et son ouvrage furent accueillis à Paris avec un enthousiasme qu'enflammaient encore les idées républicaines qui commençaient à fermenter dans la nation. L'auteur des Horaces réussit même à la cour, et il composa pour le comte d'Artois le tableau des *amours de Pâris et d'Hélène.* Le genre gracieux ne convenait pas au talent de David; il revint, pour ainsi dire, à son élément, en traitant presque immédiatement le sujet de *Brutus rentrant dans sa maison après la condamnation de ses fils.* Ce tableau renferme de grandes beautés; mais l'intérêt y est produit aux dépens de la vraisemblance. Vers la même époque, David peignit la *Mort de Socrate.* Cette composition est mise aujourd'hui au premier rang parmi celles du même peintre. Lorsque la révolution éclata, la réputation de David s'était déjà répandue dans toute l'Europe, et s'il était mort à cette époque, laissant tout entière sa gloire d'artiste, il eût sauvé son nom de cette souillure ineffaçable qu'y imprime pour toujours le souvenir de la honteuse complicité qui l'unit à Marat et à Robespierre. David qui s'était imbu du républicanisme ancien, en méditant ses tableaux, s'imagina sans doute qu'il était aussi facile de produire des Romains en France que d'en jeter sur la toile. Toute sa carrière politique ne fut qu'une longue aberration de son jugement et un continuel délire. Ayant fait hommage le 25 septembre 1790, à l'assemblée Constituante d'un tableau représentant Louis XVI entrant dans le lieu des séances pour prêter serment à la constitution, la même assemblée le chargea de consacrer par un grand monument de peinture la fameuse séance du Jeu de paume. Il n'a terminé que le dessin de ce sujet. On y remarqua les foudres qui tombent dans le lointain sur le palais de Versailles. Dès le mois de septembre 1792, David fut nommé membre du corps électoral de Paris, et peu après député à la Convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il fit encore hommage à la Convention d'un tableau représentant les derniers momens de Lepelletier Saint-Fargeau, dont il avait fait précédemment adopter la fille par l'assemblée. Le discours qu'il prononça à cette occasion était empreint d'une exaltation frénétique. David, après avoir proposé à la Convention la formation d'un jury national des arts, et la réorganisation de la commission du Muséum, fut appelé à présider l'assemblée, au mois de nivose an 2 (1793). Lorsque la division éclata entre les girondins et les montagnards, David n'hésita pas à se prononcer pour ces derniers; Marat était son héros et son ami. Pétion ayant attaqué cet ignoble tribun, David s'écria : « Puisque vous voulez proscrire » Marat, je vous demande que vous m'assassiniez.... Je suis aussi un homme » vertueux..... La liberté triomphera! » Lorsque Marat eut été assassiné par Charlotte Corday, David représenta la scène de ses derniers momens dans un tableau de grande dimension, et sollicita pour lui les honneurs du Panthéon. Plus tard, Robespierre étant menacé d'être mis hors la loi, David lui dit : « Robespierre, si tu » bois la ciguë, je la boirai avec toi! » La conduite de David après le 9 thermidor, démentit complétement cette jactance passionnée. Un membre (André Dumont) ayant demandé son exclusion du comité, et, par une conséquence nécessaire, son châtiment, il répondit à cette attaque en déclarant que Robespierre l'avait trompé, et que désormais il ne s'attacherait plus aux hommes, mais seulement aux principes. Cependant à la suite d'une nouvelle inculpation de Tallien, il fut mis en état d'arrestation, et sur sa demande on lui donna son domicile pour prison. Il obtint sa liberté au bout de quatre mois et rentra même dans le sein de la Convention, où il garda dès lors un silence prudent. Arrêté de nouveau à la suite des événemens de prairial, comme un des provocateurs de cette réaction terroriste, il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire. Rendu à la vie privée, il oublia bientôt ses principes républicains pour se courber sous les faveurs du pouvoir impérial. Bonaparte qui ne voyait dans les arts que des ornemens de son trône, jugea que le talent de David ne serait pas inutile à l'éclat de son règne Mais ce n'était ni par le tableau des *Sabines,* ni par celui de *Léonidas* que le peintre pouvait satisfaire le fondateur d'une dynastie nouvelle, qui ne voyait en tout que l'intérêt de sa gloire et de sa puissance. Bonaparte essaya d'arracher David à l'anti-

Digitized by Google

quité qu'il affectionnait, et voulut qu'il ne s'occupât que de sujets pris dans sa propre histoire. Il le nomma son premier peintre et lui commanda à la fois quatre grands tableaux pour décorer la salle du trône. Les sujets en étaient : Le couronnement, la distribution des aigles, l'intronisation dans l'église de Notre-Dame, et l'entrée de l'empereur à l'hôtel de ville de Paris. Deux seulement furent exécutés. Le premier excita une vive admiration, et Bonaparte en témoigna à l'auteur sa satisfaction de la manière la plus flatteuse. A l'époque du mariage de Napoléon, David reçut de la munificence impériale un équipage superbe, qui le mit en état de paraître aux fêtes qui furent célébrées à cette occasion, avec la dignité des plus grands seigneurs de l'empire. Le peintre courtisan paraissait avoir oublié ses fureurs républicaines. Les événemens qui suivirent la chute de Bonaparte lui en firent porter la peine tardive. Par suite de l'ordonnance du 24 juillet 1816, il se vit condamné à quitter sa patrie, et il cessa de faire partie de l'institut. David se retira à Bruxelles, où il continua de se livrer à son art. Il y est mort le 29 décembre 1825, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Sa veuve et ses enfans n'ont pu obtenir que son corps fût rapporté en France. Une *Vie* de David a été publiée en 1826, in-8°, par M. A. Th. (Adolphe Thibeaudeau). On trouve dans l'Annuaire nécrologique de Mahul la liste de ses ouvrages. David est généralement regardé comme le restaurateur de l'école française. De concert avec Vien, son maître, il ramena au bon goût et à la nature un art qui avait perdu toute vérité, toute dignité dans les compositions frivoles et indécentes de Boucher. L'étude de l'antique lui donna le sentiment du vrai beau, et il se distingua surtout par la sévère pureté des contours. Cependant les tableaux de David sont loin d'être sans défaut. On leur a reproché d'être faits par réminiscence, sans inspiration véritable, et de manquer de cette chaleur et de cette vie dont les grands artistes doivent animer leurs ouvrages.

DAVIDI (François), socinien de Coloswar en Transylvanie, surintendant des églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Deva en 1579. C'est un des héros des unitaires. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosatien, etc. Il reste de lui quelques ouvrages dans *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, remplis de blasphèmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

* DAVIES (Jean), savant anglais, né sur la fin du 16e siècle dans le comté de Denbigh, était versé dans la connaissance des anciens auteurs et des livres rares et curieux. On ne connaît la date ni de sa naissance ni de sa mort; on sait seulement qu'il prit en 1616 à Oxford, le degré de docteur en théologie. Ses principaux ouvrages sont : | *Antiquæ linguæ britannicæ nunc communiter dictæ cambro-britannicæ, à suis cymraëcæ, vel cambricæ, ab aliis wallicæ rudimenta*, 1621, in-8°; | *Dictionarium latino-britannicum*, 1632, in-fol. Il eut beaucoup de part à la version galloise de la *Bible* publiée en 1620. Ses ouvrages sont recherchés par les amateurs de l'ancienne langue celtique.

DAVILA (Henri-Catherin), naquit le 30 octobre 1576, au Sacco, village dans le territoire de Padoue; sa famille, qui avait plusieurs branches, était originaire d'Avila, en Espagne; et ses ancêtres étaient de père en fils, depuis 1464, connétables du royaume de Chypre. Henri se retira à Avila, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de cette île en 1570 et 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parens qu'il avait en Espagne, il vint en France, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala sous ce dernier prince devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens où il fut blessé. Depuis il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république; c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France* en 15 livres, depuis la mort de Henri II en 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges, s'il en avait moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille; et s'il avait retranché de son histoire quelques haran-

Digitized by Google

gues, qu'on place aujourd'hui au nombre des mensonges oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. L'*Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, 1644, en 2 vol. in-folio, à Venise, 1733, 2 vol. in-folio; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°, 1801, 8 vol. in-8°, et Milan, 1807, 6 vol. in-8°. Baudoin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la traduction du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié, en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

* **DAVILA** (don Pedro-Franco), naturaliste espagnol, né au Pérou en 1713, fut conduit à Paris par son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et passa 20 ans à y faire une magnifique collection qu'il fut obligé de mettre en vente. Appelé à Madrid en 1769, il y mourut en 1785 ou 1786. Il était membre de l'académie d'histoire de cette ville et directeur du cabinet d'histoire naturelle, qui devint par ses soins l'un des plus beaux et des plus complets de l'Europe. Le Catalogue de sa collection imprimé à Paris, 1767, 3 vol. in-8°, est estimé.

* **DAVILA Y PADILLA** (Augustin), dominicain espagnol, né au Mexique, fut nommé gouverneur du couvent de la Puebla. Il se distingua par son éloquence. Philippe III lui donna le titre de son prédicateur et le nomma archevêque de Santo-Domingo. Il administra son diocèse avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1604. On lui doit *Historia de la provincia de Sant-Yago de Mexico, del P. Davila, de la orden de predicadores*, Madrid, 1590, in-4°, Bruxelles, 1625, in-fol., et Valladolid, 1634, in-folio. Cette dernière édition a pour titra : *Varia historia de la Nueva Espana y Florida.* On y trouve des documens curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique.

DAVILER. *Voyez* AVILER (d').

DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut en 1585 l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais pour tout succès de trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit auquel il donna son nom.

* **DAVIS** (Henri-Edouard), prêtre anglican, né à Windsor en 1756, est particulièrement connu par un *Examen de l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, où l'on trouve beaucoup de sagacité et de profondeur, et par une réplique très forte qu'il fit à la défense de l'historien. Davis mourut le 10 février 1784.

DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connaître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*Etats* ou *empires du monde*, Paris, 1626, in-fol. : livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, et ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAVOT (Gabriel), né à Auxonne, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa une *Institution au droit français*, publiée en 1751 en 6 vol. in-12, par Bannelier son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

* **DAVOUST** (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, pair et maréchal de France, etc., naquit le 10 mai 1770, à Annoux en Bourgogne (Yonne). Il entra à l'école militaire d'Auxerre, puis à celle de Brienne, où était alors Napoléon, et fut fait, en 1787, sous-lieutenant de cavalerie. Davoust embrassa avec ardeur la cause de la révolution, et vint, après la journée du 10 août, à la barre de l'assemblée Législative pour y donner son adhésion à la déchéance de Louis XVI. Nommé par les suffrages de ses compagnons d'armes chef de bataillon du 3e régiment des volontaires de l'Yonne, il fit la campagne de Belgique sous les ordres de Dumouriez, et y mérita le grade d'adjudant-général. En 1793, la loi contre les nobles le fit destituer et emprisonner. Davoust se rendit, après le 9 thermidor avec le titre de général de brigade à l'armée du Nord, et s'y distingua surtout au siége de Luxembourg. Il passa ensuite sous les ordres de Pichegru, fut fait prisonnier à Manheim, puis, rendu à la liberté, fit la campagne de 1797. L'expédition d'Egypte ouvrit un nouveau champ à sa valeur, et il s'opposa vivement, quoique sans succès, après le départ de Bonaparte, au projet conçu par Kléber d'abandonner l'Egypte. Davoust, de retour en France, alla combattre en Italie, avec le grade de général de division, et, après avoir plus tard commandé les troupes qui campaient à Ostende, fut créé maréchal le 19 mai 1804. A l'époque de l'organisation de l'armée du camp de Boulogne, le commandement du troisième des sept corps

Digitized by Google

qui la composaient lui fut confié. Il combattit à la tête de ce corps sur le Necker, sur l'Inn, dans les gorges de Marienzell, franchit le Danube, se porta sur Presbourg, et conclut une convention avec les Hongrois; puis se rendit à Austerlitz, où il contribua au gain d'une de nos plus mémorables victoires. Davoust combattit encore à Iéna, où il conquit par sa brillante conduite le titre de duc d'Auerstaedt, et entra le premier à Berlin. Chargé après les victoires d'Eylau et de Friedland, qui lui furent dues en partie, de régir les provinces conquises, il s'est attiré de justes reproches par la sévérité de son administration. Il mérita le titre de prince d'Eckmuhl par ses actions d'éclat dans la célèbre bataille de ce nom, en 1809, combattit à Wagram, fit en 1812 la campagne de Russie, et continua de s'y distinguer, notamment à Mohilow (23 juillet) et à la journée de la Moskowa (7 août), dans laquelle il fut blessé. Pendant la retraite, il vit périr presque tout le corps qu'il commandait, revint par la Prusse et prit ses quartiers d'hiver à Hambourg, non sans en être venu plusieurs fois aux mains avec les Russes. Cette place ayant voulu secouer le joug de la domination française, Davoust, investi de pouvoirs illimités, y exerça une excessive rigueur, institua des commissions militaires, exila des citoyens, et frappa les habitans d'une contribution de quarante-huit millions. Lors de la reprise des hostilités, il s'efforça vainement d'opérer la jonction des troupes de la garnison avec la grande armée; il revint sur Hambourg où les Prussiens et les Russes conduits par Benningsen, ne tardèrent pas à l'assiéger. L'habileté avec laquelle il se défendit fut pour lui un nouveau titre de gloire militaire; mais il paraît que les nouvelles vexations dont il crut devoir user achevèrent d'irriter les habitans de la place assiégée, qui se plaignirent dans un mémoire des actes violens et arbitraires du prince d'Eckmuhl. Les événemens de Fontainebleau ayant mis fin à la lutte qui ensanglantait l'Europe, Davoust remit la place au général Gérard envoyé par Louis XVIII, et revint dans sa patrie. Les plaintes des Hambourgeois étaient parvenues en France; on les indemnisa et le maréchal reçut l'ordre de se retirer dans sa terre de Savigny, où il rédigea une pièce justificative qui parut sous le titre de *Mémoire sur le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, au roi*, Paris, 1814, in-8° Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, l'appela au ministère de la guerre, et, le 12 juin 1815, à la pairie. Le nouveau ministre s'empressa d'organiser une armée nombreuse, et de pourvoir à la défense de nos places fortes. Mais la défaite de Waterloo rendit inutiles toutes ces mesures. Davoust conduisit alors les troupes derrière la Loire, où elles furent licenciées, et rentra dans la vie civile. En 1818 il parut à la cour, et fut nommé pair de France, le 6 mars 1819. Le maréchal Davoust est mort d'une phthisie pulmonaire, entouré des secours de la religion, le 4 juin 1823, à l'âge de 53 ans. Le maréchal Jourdan a prononcé un discours funèbre sur sa tombe.

* DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), auditeur à la chambre des comptes, né à Paris le 4 mai 1747, se livra aussi à l'étude des arts, et surtout de l'architecture. On a de lui un grand nombre de projets de monumens qui ne sont point sans mérite, mais qui pour la plupart n'ont pas été exécutés; c'est à ses soins que l'on doit la reconstruction du *pont de la Cité* entre les îles Saint-Louis et Notre-Dame. Depuis la révolution, Davy s'occupa exclusivement d'architecture; il a publié : | *Projet de bibliothèque publique de jurisprudence*, 1775, in-8°; | *Projet de fontaine des muses*, 1778, in-8°; | *Projet d'un pont triomphal*, 1781, in-8°; | *Plans, coupe et élévation d'un pont en fer d'une seule arche de 182 pieds d'ouverture*, 1800, in-8°; | *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, 1801, in-8°; | *Colonne de l'empire francais*, ou *Projet de colonne triomphale à la gloire de Napoléon le Grand, restaurateur de la monarchie sous le nom de l'empire français*, 1806, in-8°; | *Rapport fait à la société libre des sciences, lettres et arts de Paris sur un ouvrage intitulé :* De la solidité des bâtimens par Ch. Fr. Viel, 1806; | *Leçons d'un père à ses enfans*, ou *Recueil de sentences et de pensées morales, extraites des auteurs latins et francais*, 1801, in-12; nouvelle édition, 1806, in-12; feu Ch. F. Viel publia en 1807, in-4°, une notice nécrologique sur cet artiste qui est mort le 17 août 1806.

* DAVY (sir HUMPHRY), célèbre chimiste anglais, président de la société royale de Londres, membre de l'académie des sciences de Paris, etc., naquit à Pensance, dans le comté de Cornouailles, le 17 décembre 1779. A l'âge de 18 ans, il était déjà très versé dans les sciences naturelles, en montrant toutefois un goût

Digitized by Google

particulier pour la chimie, et à dix-neuf ans, il se trouvait à la tête de l'établissement fondé par le docteur Beddoes à Bristol, pour faire des expériences sur l'emploi de certains gaz dans le traitement des maladies. Les résultats de ses premières expériences sont consignés dans ses *Recherches chimiques et philosophiques*. Cet ouvrage lui valut la protection du comte de Rumfort, qui le fit nommer professeur de chimie à l'institution royale de Londres. Davy commença, en 1802, devant la société d'agriculture son cours de chimie appliquée à l'industrie rurale, et le continua pendant trois années. Il devint, en 1803, membre de la société royale, qui le choisit, en 1806, pour son secrétaire. De 1802 à 1810, il s'occupa sans relâche de recherches sur la composition d'un grand nombre de corps qu'il soumit à un nouveau mode d'analyse, l'action de la pile voltaïque, et mérita en 1810, par ses travaux, le prix décerné par l'institut impérial de France. Davy se maria en 1811, fut fait chevalier à la même époque, et fut élu, en 1814, membre correspondant de l'institut de France, et vice-président de l'institution royale. En 1815, il fut appelé à faire partie d'une commission formée à Sunderland, pour aviser aux moyens de prévenir les nombreux accidens produits par les *mofettes* dans les mines houillières d'Angleterre. Ses recherches sur la flamme, qu'il considère comme une *matière gazeuse chauffée au point d'être lumineuse*, le conduisirent à l'invention des *lampes métalliques de sûreté*, service important rendu à l'humanité. Dans un voyage qu'il fit en Italie, en 1818, sir Davy reconnut, après avoir examiné les manuscrits d'Herculanum, qu'ils n'étaient point tous carbonisés, mais que beaucoup d'entre eux n'étaient qu'agglutinés par une substance chimique que le temps avait formée, et un dissolvant de ce produit qu'il composa a permis d'en dérouler un certain nombre. Nommé baronnet en 1818, Davy fut choisi, en 1820, pour succéder à feu sir Joseph Banks, dans la présidence de la société royale. Davy continua ses savantes recherches avec une nouvelle activité, et entr'autres découvertes utiles qui en furent le fruit, nous citerons le procédé destiné à garantir le cuivre dont sont doublés les vaisseaux, de la corrosion à laquelle il est sujet en mer. Quelques dégoûts qu'il éprouva à Londres l'ayant déterminé à voyager de nouveau, il se rendit à Rome, puis à Genève où une attaque d'apoplexie l'emporta le 28 mai 1829. Ce savant chimiste a publié, outre une foule de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et d'autres recueils : | *Recherches chimiques et philosophiques particulièrement sur l'oxide de nitre et sa respiration*, 1800, in-8°; | *Abrégé d'un cours de leçons sur la chimie, prononcées à l'institution royale pour les progrès de la philosophie expérimentale*, 1802, in-8°; | *Elémens de philosophie chimique*, 1812, in-8°, traduit par M. Van-Mans, Paris, 1816, 2 vol. in-8°; | *Elémens de chimie appliquée à l'agriculture*, 1813, in-4°, traduit par Bulos, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; | enfin *Salmonia*, ou *Traité sur la pêche*, qui est son dernier ouvrage, et qui renferme des observations intéressantes sur les mœurs des poissons et sur divers points d'histoire naturelle.

* **DAWE** (Georges), peintre célèbre, né à Londres vers 1781; dès l'âge de 14 ans il grava les portraits d'*Elizabeth* et de *Marie d'Ecosse*, d'après Graham, et à 21, le *monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il étudia aussi l'anatomie. Son premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'académie royale des beaux-arts à Londres. On cite parmi ses œuvres : | *Noëmi et ses deux brus*; | une scène de *Cymbeline* qui lui valut un prix de 200 guinées, et fut acquise par M. Hope; | *Andromaque*, etc. Dawe a fait un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de M[me] Hope, du duc de Wellington, du prince Léopold, de la princesse Charlotte sa femme, etc. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle où il peignit plusieurs personnages de marque, Dawe fut invité par l'empereur Alexandre à se rendre à St.-Pétersbourg pour faire une suite de tableaux dont il avait médité les sujets : il s'agissait de peindre tous les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres. L'artiste se rendit au vœu de l'empereur : en traversant l'Allemagne, son pinceau reproduisit les traits d'un grand nombre de personnages, entr'autres de Goëthe. Arrivé à St.-Pétersbourg, il commença son travail qui lui coûta neuf années : il consiste en une suite de 400 portraits qui a été placée dans une galerie du palais d'hiver de St.-Pétersbourg. L'empereur nomma Dawe son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses mem-

Digitized by Google

bres. Après être retourné dans son pays, il revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Dans ce dernier voyage le froid agit sur sa constitution de telle sorte que depuis il fut presque toujours malade. Il accompagna l'empereur Alexandre à Varsovie où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il est mort le 15 octobre 1829. Dawe a laissé des *manuscrits* et beaucoup d'*esquisses*.

* **DAWES** (Richard), critique et philologue anglais, né en 1708 dans le comté de Leicester, est particulièrement connu par ses *Miscellanea critica*, 1745, où l'on trouve des observations neuves sur plusieurs parties de la syntaxe et de la prosodie grecque. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1781. Dawes mourut du spleen en 1766.

* **DAY** (Thomas), écrivain anglais, né à Londres en 1748, n'est pas moins recommandable par sa bonté que par l'originalité de son caractère. Il voyagea pendant plusieurs années, s'appliquant particulièrement à l'étude des hommes. Il se retira ensuite dans une ferme considérable du comté de Surrey, où il essaya divers procédés d'agriculture, et mourut le 28 septembre 1789. Il a écrit plusieurs *ouvrages* contre la guerre d'Amérique et l'esclavage des nègres; mais celui qui lui fait le plus d'honneur est son *Sandfort et Merton*, 3 parties imprimées de 1783 à 1789, livre destiné aux enfans et l'un des meilleurs en ce genre. Il a été traduit en français par Berquin, et a obtenu un grand nombre d'éditions.

DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits: | *Le compte rendu des comptes rendus;* | *Il est temps de parler;* | *Le Cosmopolite* ... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux; surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes, et beaucoup de recherches; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer, et en défendant les jésuites, il manque d'égards et quelquefois de justice envers les autres religieux, et plusieurs personnes respectables.

* **DAZILLE** (Jean-Barthélemi), médecin et chirurgien, élève du célèbre Antoine Petit, né en 1730, fut nommé chirurgien major dans la marine royale en 1755, et parcourut la Guyane, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Cayenne et de St.-Domingue, et mourut à Paris, en juin 1812, après avoir passé 28 années dans les colonies. Les résultats de ses expériences sont consignés dans les ouvrages suivans: | *Observations sur les maladies des nègres*, 1776, 1 vol. in-8°, et 1792, 2 vol. in-8°; | *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8°; | *Observations sur le tétanos*, formant le tome 2 des *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1788, in-8°.

* **DAZINCOURT** (Joseph-Jean-Baptiste ALBOUIS, plus connu sous le nom de), né à Marseille le 11 décembre 1747, d'une famille de commerçans, s'attacha au maréchal de Richelieu qui l'employa comme bibliothécaire, et qui le chargea de rédiger les *Mémoires de sa vie*. Ayant eu occasion de jouer la comédie dans diverses sociétés, les succès qu'il obtint dans ses rôles, lui donnèrent le goût du théâtre; après avoir débuté à Bruxelles il devint sociétaire du *Théâtre-Français* où il parut sous le nom de Dazincourt. Ce fut la protection du prince de Ligne qui l'y fit agréer en 1778. La reine Marie-Antoinette le choisit, en 1785, pour lui donner des leçons de déclamation. Pendant la révolution, Dazincourt fut emprisonné l'espace de 10 mois. En 1807 cet artiste fut nommé professeur de déclamation au conservatoire; il venait d'obtenir la direction des spectacles de la cour, lorsqu'il mourut le 28 mars 1809, à l'âge de 62 ans. On a publié des *Mémoires de Dazincourt*, Paris, 1810, in-8°, à la rédaction desquels il a été totalement étranger; il avait publié une *Notice sur Préville*, 1800, in-8°.

DEAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guischard), né à Saint-Marcellin en Dauphiné, fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilly le fit ensuite connaitre au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes: ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que « s'il avait terrassé l'hérésie,

Digitized by Google

» Deageant pouvait se vanter de lui avoir » donné le premier coup de pied. » Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1626, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu; c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils; on les trouve aussi dans les *Mémoires particuliers pour l'Histoire de France*, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

* DEANI (MARC-ANTOINE), prédicateur italien né à Brescia au mois de septembre, 1775, prit, à l'âge de 15 ans, l'habit de franciscain de l'observance dans le couvent de St.-Joseph de sa ville natale; à 21 ans il fit ses vœux et adopta le nom de *Père Pacifique*. Après avoir professé pendant quelque temps la philosophie et la théologie, il se livra à son goût pour la prédication, et se fit entendre pour la première fois à Ferrare en 1802. Son début fut brillant, et de toutes parts on se pressait pour l'entendre. Ses principaux *sermons* avaient pour objet les *persécutions de l'Eglise*, la *prédication des apôtres*, la *Providence*, etc.; 17 de ses discours sont imprimés, et l'on assure qu'il a laissé en manuscrits 60 *sermons* de morale et 180 *panégyriques*, *oraisons funèbres*, *sujets de retraite*, etc. Déani refusa par humilité l'évêché de Zante en 1815. Pie VII qui lui avait donné ce titre et qui l'entendit prêcher en 1819, lui offrit 4 médailles et le nomma consulteur de l'*index* et définiteur général de son ordre. Ce prêtre vénérable est mort le 24 octobre 1824. On trouve une *Notice* sur ce prédicateur dans les *Mémoires de religion et de morale*, publiés à Modène par l'abbé Baraldi.

* DEBELLE (ALEXANDRE-CÉSAR), général français, né à Voreppe en Dauphiné, l'an 1767, entra à l'âge de 15 ans, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment d'Auxonne (artillerie), devint lieutenant en 1789, et mérita bientôt par sa bravoure le grade de général de brigade. Il avait embrassé la cause de la révolution. Employé à l'avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis à celle du Rhin, il fit ensuite partie de l'expédition d'Irlande commandée par le général Hoche, son ami; et prit à son retour le commandement en chef de l'artillerie des armées du Rhin, du Nord et de l'Italie. En 1802, il suivit le général Leclerc, à St.-Domingue, où il est mort avec le titre de général de division, des suites de l'épidémie qui y fit tant de ravages.

DEBEZIEUX (BALTHASAR), né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1692. Il était né pour des emplois plus considérables et plus difficiles à remplir. L'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué toute sa vie, avait déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il possédait parfaitement. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-folio, tous écrits de sa main. Il a eu soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en 1 vol. in-folio, comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut en 1722, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DÉBONNAIRE (LOUIS), né à Ramerup-sur-Aube, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut en 1752. On a de lui : | une *Imitation*, avec des réflexions, in-12; | *Leçons de la sagesse*, etc., 3 vol. in-12, bon livre; | *L'Esprit des lois quintessencié*, 2 vol. : critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes; | *La religion chrétienne méditée*, avec le Père Jard, 6 vol.; | *La règle des devoirs*, 4 vol. in-12. La *biographie universelle* dit qu'il prit vivement parti contre les jansénistes; c'est une erreur. Il était *appelant* : les miracles et les convulsions occasionèrent une longue controverse entre lui et d'autres appelans. Il se déclara contre ces folies.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en français a prévalu pour *Débora*), prophétesse

Digitized by Google

des Israélites, ordonna de la part de Dieu à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, et il battit le général ennemi vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfans d'Israël; Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent les vainqueurs reconnaissans, qui amena Sizara au lieu » où il devait être vaincu; c'est Dieu qui » mit en déroute sa nombreuse armée. » Qu'était-ce en effet que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faulx? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et de là elle était invincible. C'est ce cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint au sujet traité dans les chapitres 19 et 20 du livre *des Juges*, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter *l'Histoire véritable des temps fabuleux*, observations préliminaires, tome 1, page 55, et tome 3, page 543. 1re édit. *Voyez* HOMÈRE.

* DEBRY (le baron JEAN), né à Vervins en 1760, était membre du directoire du département de l'Aisne, lorsqu'en septembre 1791, il fut député à l'assemblée législative. Il y apporta une extrême exaltation de principes et parla dès les premières séances contre les prêtres non assermentés. Il vota, le 1er janvier 1792, la mise en accusation des princes français émigrés, fit décréter le 16 du même mois que Monsieur était déchu de son droit à la régence, pour n'être pas rentré en France, au terme du décret du 28 octobre précédent, et présenta le 30 juin, un rapport pour investir l'assemblée nationale du droit de déclarer la patrie en danger. Le 8 août il proposa de mettre en accusation les généraux Luckner et Lafayette. Le 26, il présenta un projet d'organisation d'un corps de *tyrannicides*, destinés à combattre, *corps à corps*, les rois en guerre avec la France, et leurs généraux. Élu peu après à la Convention nationale par le même département, il ne se montra pas moins ardent dans cette assemblée que dans celle qui l'avait précédée. La Convention avait décidé, depuis un mois, que Louis XVI serait jugé par elle. Dans les premiers jours de 1793, Jean Debry, proposa de renvoyer le jugement de ce prince après l'acceptation de la constitution par le peuple, ou jusqu'à la paix générale. Cette proposition n'ayant point été adoptée, il vota pour la mort et contre le sursis. Le 21 janvier, il fut envoyé dans le département du Nord, en qualité de membre du comité de sûreté générale. Le 21 mars, il fit décréter l'établissement, dans toutes les municipalités, des comités de surveillance, qui donnèrent naissance aux comités révolutionnaires, et fut ensuite élu président, puis membre du premier comité de salut public; il donna peu après sa démission, et laissa faire la révolution du 31 mai. Quatre jours après la chute de Robespierre, il fut nommé membre du comité de sûreté générale; plusieurs voix s'élevèrent contre lui, et l'accusèrent d'avoir été le complice des fédéralistes; il donna de nouveau sa démission, et fut envoyé, quelque temps après, dans les départemens méridionaux; il y répara, autant qu'il fut en son pouvoir, les crimes du dernier gouvernement. Rentré dans la Convention, il fut porté, le 3 juillet 1795, au comité de salut public, et prit part aux discussions du nouvel acte constitutionnel. Le 19 août il appuya de nouvelles mesures de police contre les émigrés, et en provoqua contre les journalistes opposés à son parti. Au mois d'octobre il passa au conseil des Cinq-cents, et y défendit la loi qui excluait les parens d'émigrés de toutes les places. Le 14 mars 1796, il demanda une loi répressive de la liberté de la presse. Le 9 août 1797, il s'opposa à la formation d'une nouvelle garde dont le corps législatif voulait s'environner pour prévenir les attaques du Directoire, et préluda ainsi à la journée du 18 fructidor. Jean Debry fut nommé, le 21 mai 1798, ministre plénipotentiaire de la république à Rastadt, avec ses collègues Bonnier d'Arco et Roberjot. Le 28 avril 1798, les ministres furent attaqués par des brigands, sous l'uniforme du régiment des hussards autrichiens de Szeckler qui devaient les escorter; Roberjot et Bonnier y périrent, et Jean Debry fut blessé. Dans le temps on a pensé que c'était le gouvernement français qui avait fait assassiner Bonnier et Roberjot, pour soulever la nation contre l'Autriche, à qui l'on voulait attribuer cet assassinat.

Digitized by Google

Réélu en mars 1799, au conseil des Cinq-cents, Debry devint, après la révolution du 18 brumaire, membre du tribunat, et fut nommé le 29 avril 1800, préfet du département du Doubs; il en exerçait encore les fonctions en 1814, avec le titre de baron et de commandant de la légion d'honneur, au moment de la chute de Bonaparte et du rétablissement des Bourbons. A la première nouvelle de cet événement, Jean Debry demanda le registre des actes de la préfecture, y fit inscrire le sénatus-consulte qui portait le rappel du roi, et le signa le premier. Il reçut, avec la plus grande distinction, le commissaire envoyé pour le roi dans la 6e division, et écrivit à Monsieur, comte d'Artois, pour lui offrir l'hommage de son profond respect et de sa soumission, et pour le prier de lui accorder la liberté de finir, dans la retraite, des jours dont le commencement avait été souillé par une tache que son repentir ne pourrait effacer. Depuis plusieurs années, cet ancien révolutionnaire, revenu à des sentimens honnêtes et pieux, s'acquittait de tous ses devoirs de religion avec beaucoup d'exactitude. Jean Debry aimait avec passion la botanique, et cultivait les lettres. Resté sans emploi sous le gouvernement royal, il fut nommé, le 6 avril 1815, par Bonaparte, préfet du département du Bas-Rhin; il n'accepta ces fonctions que vaincu par les instances de ses amis et par les besoins de sa famille. Frappé, après le second retour des Bourbons, par la loi du 12 janvier 1816, il s'était retiré dans le royaume des Pays-Bas et habitait Mons encore en 1830. Il rentra en France lors de la révolution de juillet, et est mort à Paris, le 6 février 1834. Debry a publié : | *Essai sur l'éducation nationale*, 1790, 2 vol. in-8° ; | *Eloge funèbre de Mirabeau*, 1790, in-4° ; | *Opinion sur la Constitution de* 1795, in-8° ; | *Catéchisme des élections*, 1797, in-8° ; | *Opinion sur les questions élevées dans l'affaire de Louis, ci-devant roi des Français*, 1792, in-8°. On a encore de Debry un grand nombre de *Discours* dans le recueil de l'académie de Besançon, dont il a été le restaurateur en 1807; | des pièces de vers dans le *Mercure*, le *Journal encyclopédique*, etc.

* DEBURE (Guillaume-François), *le jeune*, libraire, né à Paris en janvier 1731, mort le 15 juillet 1782. On a de lui | *Musæum typographicum, seu collectio in qua omnes fere libri rarissimi.... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exemplaires et publié sous le nom de G. F. Rebude ; | *Bibliographie instructive*, ou *Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-88, 7 vol. in-8°, ouvrage qui n'est plus au courant des productions curieuses ou importantes de l'imprimerie, mais qui a été fort utile aux auteurs de *dictionnaires bibliographiques;* | *Supplément à la Bibliographie instructive*, ou *Catalogue des livres du cabinet de M. L. J. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8°, où l'auteur relève lui même quelques erreurs de sa *Bibliographie*. Née de La Rochelle a publié en 1782 une *table* destinée à faciliter la recherche des livres anonymes, qui en forme le tome 10; | Plusieurs *catalogues* estimés, tels que ceux de Girardot de Préfond, in-8°, 1757; du duc de La Vallière, 1767, 2 vol. in-8°.

* DEBURE (Guillaume), cousin du précédent, né à Paris en 1734, fut durant quarante années libraire de la bibliothèque du roi, et avait été sous l'assemblée Constituante membre de la commission des monumens. Il est mort à Paris en 1820, après avoir publié un grand nombre de catalogues estimés des bibliophiles, entre autres : | *Catalogue des livres de la bibliothèque du duc de la Vallière*, Paris, 1783, 3 vol. in-8° ; | *Catalogue de M. de B**** (Loménie de Brienne), Paris, 1792, in-8° ; | *Catalogue de M. L'Héritier de Brutelle*, Paris, 1802, in-8° ; 2e édition, 1805; | *Catalogue des livres rares et précieux de M. **** (Camus de Limares), Paris, 1786, in-8° ; | *Catalogue de Mercier, abbé de Saint-Léger*, Paris, 1799, in-8°.

DÈCE (Cneius-Metius-Quintus-Trajanus *Decius*), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, avait l'air et le cœur d'un héros. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Il y eut en 249 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais au lieu de le faire, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant ces derniers. Ses troupes ayant plié en une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son

Digitized by Google

fils Dèce le jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué vers le même temps par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé les historiens. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très ridicule et inutile décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *Très Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avait aimés et protégés.

DECE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avait reçu de la nature un esprit subtil et délié, et parvint par une étude assidue et un exercice continuel, à se faire regarder dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Du Moulin a fait des notes sur ces différens ouvrages.

DÉCÉBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décébale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, et après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. C'est à l'occasion de cette victoire que fut élevée la *colonne Trajane*.

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait césar, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIANUS (Tiberius), jurisconsulte d'Udine, au 16e siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très peu connu aujourd'hui.

DECIUS MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus l'an 340 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que s'il s'avisait de le faire, on serait sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort, mais qu'on le prendrait vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait, après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie au superstitieux; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS (Joannes BAROVIUS), né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, etc.; il était de retour dans sa patrie en 1593. On a de lui : | *Syntagma institutionum juris imperialis ac Hungarici*, Coloswar, 1593, in-4°; | *Hodoeporicon itineris Transylvanici, etc.*, Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la description de ses voyages en vers. | *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg. Il paraît qu'il était attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS, empereur. *Voyez* DÈCE.

DECIUS (Philippe). *Voyez* DECE.

DECKER DE WALHORN (Jean), né à Walhorn dans la province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles l'an 1646. On a de lui : | *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles en 1686, in-fol. | *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

Digitized by Google

DECKER (Léger-Charles), né à Mons en Hainaut en 1646, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1725, après avoir publié : | divers ouvrages contre *le Droit ecclésiastique* de *van Espen* (*voyez* ESPEN). | *Baianismi historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baïus. | *Jansenismi historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; | plusieurs autres ouvrages pour la *défense des décisions de l'Eglise*. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*, Louvain, 1674, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses. Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Vigile pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptaient pas ces antipodes parmi les descendans d'Adam. Les journalistes de Trévoux et M. Dutens ont depuis démontré la même chose. *Voy.* ZACHARIE.

DECKER (Jean-Henri), est auteur d'un livre assez rare : *De spectris*, Hambourg, 1790, in-12.

DECKER ou DECKHER (Jean), avocat et procureur de la chambre impériale à Spire. Son principal ouvrage est intitulé *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivait dans le 17e siècle.

DECKERS (Jean), jésuite, né vers l'an 1550, à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619 âgé de 69 ans. C'était un religieux d'un profond savoir, d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui | *Tabula chronographica a capta per Pompeium Jerosolyma, ad incensam et deletam à Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4°; | *Velificatio, seu theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, Gratz, 1605 in-4°. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préludait à un autre plus ample, divisé en 3 tomes, et intitulé : | *Theologicarum dissertationum mixtim et chronologicarum, in Christi nativitatem, etc.* Cet ouvrage, que bien des savans désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le Père Deckers souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravît le fruit de 40 ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des Pères et de l'Eglise; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints Pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.

* DECLAUSTRE (André), prêtre du diocèse de Lyon, né au commencement du 18e siècle, a publié : | une *Histoire de Thamas-Koulikhan*, 1742, in-12; | un *Dictionnaire de mythologie*, 1745, 3 vol. in-12, et 1765, 2 vol. in-8°; | une *Table générale du Journal des savans depuis* 1665 *jusqu'en* 1750, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4°.

* DECRÈS (Denis, le duc), vice-amiral français, né à Château-Vilain en Champagne, le 18 juin 1761, d'une famille noble et ancienne, entra dans la marine royale en 1779. Decrès était garde marine lorsque le 13 avril 1782, pendant un combat dans les mers des Antilles, avec les Anglais, il osa porter, sous le feu de l'ennemi, un cable pour remorquer un vaisseau endommagé qui allait être pris, et parvint à le sauver. Ce trait de courage lui valut le grade de sous-lieutenant de marine : nommé lieutenant de vaisseau en 1786, il parvint successivement de grade en grade à celui de contre-amiral qu'il reçut le 16 avril 1797. Il échappa au désastre de la bataille d'Aboukir, où il se distingua par son intrépidité, et lors de l'établissement des préfectures maritimes, il fut nommé à celle de Lorient. En 1802, Bonaparte lui confia le ministère de la marine et des colonies, et le nomma vice-amiral. Decrès fut créé duc en 1813, et quitta le ministère au retour du roi, qui le fit chevalier de St-Louis. Rappelé le 21 mars 1815 par Bonaparte revenu de l'île d'Elbe, il fut un des signataires de l'adresse des ministres et fut nommé à la chambre des pairs le 2 juin. On le vit néanmoins s'élever contre la proposition de faire reconnaître Napoléon II. « Est-ce le moment, » dit-il, de s'occuper des personnes? Songeons à la patrie avant tout : elle est en » danger. Ne perdons pas un moment » pour prendre les mesures que son salut » exige. Je demande que la discussion » soit fermée. » Le 28 juin il donna des détails sur le départ de Bonaparte pour

Digitized by Google

Rochefort, et quitta définitivement le ministère à la seconde rentrée du roi. Il est mort à Paris le 7 décembre 1820, d'une maladie occasionée par la tentative que fit son valet-de-chambre de lui ôter la vie, en mettant le feu à des paquets de poudre placés dans son lit.

DEDEKIND (FRÉDERIC), allemand, publia dans le 16e siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la folie* d'Erasme. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé *Grobianus, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. Il fit paraître aussi plusieurs drames lyriques dont les sujets sont tirés de l'Ecriture sainte, comme la *Naissance de J.-C., Abel, Samson, Jésus mourant, etc. Voyez* le *dictionnaire d'Adelung*. Ces pièces on été en partie recueillies à Dresde, 1676. L'auteur paraît avoir eu plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. Il est mort le 27 février 1598.

* **DEDELAY-D'AGIER** (le comte CLAUDE-PIERRE), né à Romans, (Drôme), le 25 décembre 1750, d'une famille originaire de Suisse, servit sous le règne de Louis XV, et quitta l'armée sous celui de Louis XVI avec le grade de capitaine de cavalerie. En 1788 il fut nommé maire de Romans, et en 1789 député-suppléant aux états généraux. Il y remplaça en 1790 le comte de Dolomieu, et s'occupa particulièrement de contributions, du cadastre, de l'agriculture. Il y présenta le premier le tableau approximatif du revenu net des propriétés foncières en France, avec un plan général de contribution pour tout le royaume. Le comte Dedelay-d'Agier se prononça pour la suppression des ordres religieux; après la session il s'occupa, dans ses domaines en Dauphiné, de travaux agricoles de la plus grande utilité. Elu en 1797 député de la Drôme au conseil des Anciens, il en fut nommé successivement secrétaire et président, passa au corps législatif en 1799, dont il fut aussi élu président le 7 mars 1800, et fut appelé, le 19 décembre de la même année, au sénat conservateur. Napoléon le créa, en 1804, commandant de la légion d'honneur. Il vota néanmoins la déchéance de l'empereur et fut nommé pair de France par Louis XVIII le 4 juin 1814. Il parut à la chambre dans les cent jours; cependant dans la séance du 22 juin il fit passer à l'ordre du jour, après une improvisation énergique, la proposition faite de reconnaître Napoléon II comme héritier de l'empire. Compris dans l'ordonnance du 4 août 1815 qui considérait comme démissionnaires les membres qui avaient consenti à siéger dans cette chambre, il cessa d'en faire partie; mais il y fut rappelé de nouveau par une ordonnance du roi du 21 novembre 1819. Dedelay-d'Agier est mort vers la fin de 1827. On assure qu'il a dépensé plus d'un million en œuvres de bienfaisance et de charité. Il a publié un *Abrégé d'hippiatrique*, qui le fit associer à plusieurs académies étrangères; divers *Traités sur l'économie politique*, et un *Rapport sur les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Romans*. Ces ouvrages ne se trouvent point dans le commerce, l'auteur les ayant fait distribuer à ses frais.

DÉE (JEAN) naquit à Londres en 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, et la recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Elizabeth qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de son *philosophe;* ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *recueil*, rare même en Angleterre est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. Sa devise favorite était : *Qui non intelligit, aut discat aut taceat*. Thomas Smith, a écrit en latin la Vie de Jean Dée, Londres, 1717, in-4°.

* **DEFFANT** (MARIE de VICHY CHAMROUD, marquise du), née en 1697 d'une famille noble de Bourgogne, peu riche, épousa, jeune encore, le marquis du Deffant, avec lequel elle n'avait aucune conformité de goûts, d'inclinations ni d'humeur, et qui à cet inconvénient ajoutait celui d'un âge déja avancé : cette union ne fut pas heureuse, et les deux époux se séparèrent. La conduite que mena Mme du Deffant excita la médisance publique. Sa maison devint le rendez-vous des personnages les plus illustres et des hom-

Digitized by Google

mes de lettres les plus distingués. Elle se lia aussi avec les femmes les plus spirituelles de son temps, et particulièrement avec M[lle] de l'Espinasse, qui cherchait comme elle, à dominer dans la société. Elles se brouillèrent : les torts dans cette occasion furent donnés à M[me] du Deffant, parce que M[lle] de l'Espinasse était plus jeune, plus active, plus intrigante ; celle-ci se jeta d'ailleurs dans le parti des philosophes qui faisaient alors et défaisaient les réputations. Elle s'en fit des panégyristes qui en même temps furent les détracteurs de M[me] du Deffant, et lui enlevèrent une partie de sa société; mais M[me] du Deffant connut à cette époque Horace Walpole, seigneur anglais, auquel elle doit sa plus grande célébrité, parce que ses liaisons avec lui donnèrent lieu à une correspondance qui a été publiée dernièrement, et qui a mieux fait connaître sa personne, son esprit et son caractère. M[me] du Deffant fut aussi en relation avec Voltaire, d'Alembert, le président Hénault, etc. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit naturel, et surtout de l'esprit de société; mais elle avait peu d'instruction; et lorsqu'elle ne pouvait décider du mérite d'un ouvrage profond, elle s'en tirait par un bon mot. C'est ce qu'elle fit pour l'*Esprit des lois* de Montesquieu, dont elle dit que c'était de l'*esprit sur les lois*. M[me] du Deffant, dans les dernières années de sa vie, chercha des consolations dans la religion. Elle eut plusieurs entretiens avec le Père Lenfant, célèbre prédicateur, et fit appeler quelques momens avant sa mort le curé de St.-Sulpice. Elle expira le 24 septembre 1780, à 84 ans. Elle avait perdu la vue depuis quelque temps, mais ce malheur n'avait pas altéré son caractère. On a publié longtemps après sa mort : | sa *Correspondance inédite avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault, la duchesse du Maine*, etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Il y a dans ce recueil peu de lettres de M[me] du Deffant. Ce sont ses correspondans qui en font presque tous les frais, et le petit nombre de lettres de cette dame roulent sur les plus minces bagatelles; elles sont écrites avec naturel, mais ne présentent rien de très distingué. | *Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole, écrites dans les années* 1766-80, *auxquelles sont jointes les lettres de M[me] du Deffant à Voltaire*, Londres, 1810, 4 vol. in-12, et Paris, 1812, 4 vol. in-8°. Elle y juge les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les gens du monde, les hommes et les femmes de sa société avec beaucoup de sévérité. « *J'ai acquis*, dit-elle, » *un fonds très profond* de mépris pour » les hommes ; je n'en excepte pas les da» mes; au contraire, je les crois pires » que les hommes. » Toutefois ses jugemens littéraires sont pour la plupart très sains, et annoncent un goût délicat (*voyez* ses *Lettres à Voltaire*). On sait que ce philosophe, frappé de la justesse de ses observations en littérature, appelait M[me] du Deffant *l'aveugle clairvoyante*.

* DEFLERS (Camille), né à Versailles en 1794, mort en 1824, à Paris, entra en 1811 à l'école normale et y devint successivement répétiteur et maître de conférences; il professa aussi les mathématiques au collége royal de Bourbon. Deflers a travaillé avec M. Pouillet à la partie mathématique du grand ouvrage de *physique de M. Biot*. Le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, publié par le baron de Férussac, renferme de lui un certain nombre d'articles de mathématiques. Deflers était connu et apprécié de plusieurs savans renommés, parmi lesquels il avait préparé sa place.

DEFOÉ. *Voyez* FOÉ.

* DEFORIS (Jean-Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Montbrison en 1732, fut appelé en 1760 à Paris par ses supérieurs pour travailler avec D. de Coniac à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par D. Hervin et D. Bourotte; il renonça bientôt à ce travail pour servir à la défense de la religion contre les incrédules. Il s'éleva aussi contre plusieurs religieux de Saint-Germain-des-Prés, et signa avec ses confrères la réclamation contre le relâchement que ces religieux voulaient introduire dans le régime de la congrégation. Lors de la constitution civile du clergé, Deforis fut accusé par quelques journalistes d'en être l'auteur; mais il repoussa cette imputation par un écrit de 28 pages in-8°, intitulé *Lettre à l'auteur de la Gazette de Paris*, et ne tarda pas à sceller de son sang la profession de foi qu'elle contenait. Traduit devant le comité révolutionnaire de sa section, il fut transféré successivement dans les prisons de la Force, du Luxembourg et de la Conciergerie, et il ne cessa d'offrir les encouragemens et les consolations de la religion à ses compagnons de captivité. Il périt sur l'échafaud le 25 juin 1794 après avoir obtenu de n'être exécuté que le der-

Digitized by Google

nier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être sacrifiées avec lui. Il a laissé : | *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau intitulé* Emile, ou *de l'Education*, Paris, 1762, in-8°. Il y ajouta l'année suivante, de concert avec le Père André de l'Oratoire, un autre volume en 2 parties, dont la seconde est tout entière de lui. Ce volume est intitulé *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, in-12. Enfin il y ajouta en 1764 une 4ᵉ partie, qui a pour titre *Le préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de Rousseau à M. de Beaumont*, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage en général est écrit avec autant de force que de clarté. | *Importance et obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Eglise et dans l'état, pour servir de préservatif aux moines, et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12 ; | *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12 ; | la continuation de l'édition des *OEuvres de Bossuet*, commencée par l'abbé Lequeux, dont il publia successivement 18 volumes de 1772 à 1788, qui comprennent les *ouvrages de Bossuet* qui n'avaient pas encore été réunis. Deforis dans ce travail ne fit pas preuve de discernement ; il rassembla sans choix les canevas de sermons, les fragmens de lettres et plusieurs morceaux qui auraient dû rester dans les cartons. On lui reproche la prolixité de ses analyses, de ses notes, et surtout de ses préfaces, dont il avait fait pour ainsi dire son champ de bataille contre tous les critiques du grand évêque de Meaux. On se plaint particulièrement de la partialité de ses jugemens, de son manque d'égards et de ménagemens pour ceux qui ne pensent pas comme lui, de ses efforts pour faire prévaloir certaines opinions auxquelles il était attaché, etc. L'assemblée du clergé de 1780 *improuva d'une manière très expresse* cette édition, après un rapport qui lui fut fait par l'abbé Chevreuil, et en porta ses plaintes au chancelier. Deforis reçut, dit-on, de ses supérieurs la défense de continuer.

* **DEGAULLE** (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, membre correspondant de l'institut, né en 1732 à Attigny en Champagne, mort le 15 avril 1810 à Honfleur, où il enseignait l'hydrographie, inventa plusieurs instrumens nautiques, et publia quelques *cartes de marine* estimées, entr'autres celles de *la Manche*, des *côtes de Honfleur à Dieppe*, de *l'embouchure de la Seine*. Il a laissé | des *Mémoires sur les travaux des ports du Hâvre, de Dieppe, etc.* ; | une *Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles* ; | *Instruction et usage du sillomètre* ; | *Nouveau moyen de mesurer la hauteur du soleil avec l'octant sans voir l'horison*. On lui doit encore l'établissement de *petits phares* sur la jetée du Hâvre et sur celle de Honfleur, qu'il fit construire pour éviter les naufrages qui étaient très fréquens à l'entrée de ce deux ports.

* **DEGOLA** (Eustache), prêtre italien, docteur en philosophie à l'université de Pise, né à Gènes le 20 septembre 1761, appartenait à la célèbre école de Port-Royal. A l'époque où l'on exigea des ecclésiastiques le serment à la constitution civile, il adressa, de concert avec deux prêtres génois, au clergé assermenté une lettre d'adhésion, et assista plus tard au concile de 1801. Lors de la révolution de Gènes, il fut du nombre des ecclésiastiques qui préconisèrent la démocratie. Il se lia avec Grégoire, ancien évêque de Blois, et l'accompagna en Angleterre, en Hollande, en Prusse, et dans d'autres contrées de l'Allemagne, pour étudier les nations sous le rapport religieux, et s'il faut en croire quelques écrivains, pour y établir des maximes en contradiction avec la soumission due à l'autorité du souverain pontife. Degola concourut dans les derniers temps de sa vie à l'instruction des sourds-muets de l'institut de Gènes, dirigé par le vertueux Assarotti. (*Voyez* ASSAROTTI). Il est mort le 17 janvier 1826, après avoir publié : | *Annales politico-ecclésiastiques*, journal italien qui parut de 1797 à 1799, et dans lequel l'auteur censurait les abus qu'il croyait voir dans le clergé ; | *Instructions familières sur la vérité de la religion chrétienne catholique* (en italien), Gènes, 1799, in-12 ; | *Précis sur la vie du R. P. Thomas Vignoli*, religieux dominicain, 1804, in-8° ; | *l'Ancien clergé constitutionnel, jugé par un évêque d'Italie*, Lausanne, 1804, in-8° ; | *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, ou *Lettre d'un prêtre italien à un magistrat français* (le président Agier) *sur le caractère et les sentimens de cet homme célèbre*, Paris, 1811, in-8° ; | *Catéchisme des jésuites*, Leipsick, 1820, in-8° de 688 pages, anonyme comme les ouvrages précédens. Enfin Degola a laissé en manuscrit un *Traité sur l'o-*

Digitized by Google

raison dominicale, celui de ses ouvrages qui lui avait coûté le plus de soins. Feu l'abbé Grégoire avait publié sur son ancien ami une notice ou plutôt un panégyrique.

*DEGUERLE (Jean-Marie-Nicolas), littérateur français, issu d'une famille irlandaise venue en France avec Jacques II, naquit à Issoudun (Berry) au mois de janvier 1766, et publia, dès l'âge de dix-sept ans, un recueil de poésies érotiques intitulé : *Les amours*. Il se mit bientôt au rang des érudits de son siècle, et rédigea, sous le Directoire, le *Mémorial* avec La Harpe, Fontanes et l'abbé Vauxelles. Deguerle devint successivement professeur de belles-lettres à Compiègne, en 1801, professeur de rhétorique au prytanée de Saint-Cyr, en 1802, professeur de rhétorique et censeur du lycée Bonaparte, en 1805, puis, en 1809, censeur au lycée Impérial. La même année, Deguerle obtint la chaire d'éloquence française, à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Il est mort dans cette ville le 11 novembre 1824, laissant, outre un assez grand nombre de poésies fugitives dans divers recueils, les ouvrages suivans : | *Les états généraux des bêtes*, 1790 (anonyme) ; | *Proclamation du camp de Jalès*, 1791, publiée sous le nom du marquis d'Arnay ; | *Eloge des perruques, enrichi de notes plus amples que le texte, par le docteur Akerlio*, Paris, an 7 (1799), in-12 ; traduit en hollandais, Amsterdam, 1801, in-12 ; | *La guerre civile*, poème, traduction libre de Pétrone en vers français, Paris, 1799, in-8° ; réimprimé à la suite du *Lucain* de M. Amar-Duvivier, Paris, 1816, 2 vol. in-12, et dans la 16ᵉ livraison des classiques latins, publiés par Delalain en 1821, | *Stratonice et son peintre*, ou *les deux portraits, conte qui n'en est pas un* : suivent *Phryné devant l'aréopage ; Pradon à la comédie*, etc., 1800, in-8° ; | l'*Enéide de Virgile, traduction nouvelle avec le texte en regard, publiée d'après le manuscrit autographe de l'auteur, et précédée d'une notice biographique et littéraire par Charles Héguin Deguerle*, Paris, 1825, 2 vol. in-12 ; etc. J.M. N. Deguerle a aussi laissé quelques manuscrits.

DEIDIER (Antoine), était de Montpellier, et professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche. Deidier est mort en 1746.

DEIDIER (l'abbé), professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de La Fère, né à Marseille, rendit dans le 18ᵉ siècle de grands services à l'instruction par ses écrits et par son zèle à remplir les devoirs de sa place ; mais il fut trop partisan des méthodes synthétiques, négligea de suivre les sciences dans la marche rapide que les méthodes analytiques venaient de leur imprimer, et abusa de sa facilité d'écrire, en entassant volumes sur volumes. Ses écrits élémentaires sont estimés et peuvent encore être consultés. Les principaux sont : | la *Science et l'arithmétique des géomètres*, 1730, in-4°, 2 vol. | *Lettre d'un mathématicien à un abbé, où l'on prouve que la matière n'est pas divisible à l'infini*, 1737, in-12. | *Mesure des surfaces et des solides, par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*, 1740, in-4° ; | Mécanique générale pour servir d'*Introduction aux sciences physico-mathématiques*, 1741, in-4° ; | *Traité de perspective théorique et pratique*, 1744, in-4° ; | *Le parfait ingénieur français, contenant la fortification régulière et irrégulière, avec l'attaque et la défense des places*, Paris, 1757, in-4°.

DEIDRICH (Georges), poète de Transylvanie, florissait sur la fin du 16ᵉ siècle. On a de lui plusieurs poèmes, dont le plus considérable est *Hodoeporicon itineris argentoratensis*, Strasbourg, 1589 ; c'est une description en vers de la Hongrie et d'une grande partie de l'Allemagne.

* DEJAURE (Jean-Elie BEDENC), poète dramatique, né en 1761 et mort le 5 octobre 1799, composa depuis 1789 jusqu'en 1798, diverses pièces de théâtre, dont quelques-unes ont obtenu du succès. Les principales sont les *Epoux réunis*, comédie en 1 acte et en vers ; l'*Epoux généreux*, en 1 acte ; l'*Incertitude maternelle*, ou le *Choix impossible*, en 1 acte ; le *Franc Breton*, ou *le négociant de Nantes*, en 1 acte et en vers ; *Lodoïska* ou *les Tartares*, opéra en 3 actes ; *Montano et Stéphani*, opéra en 3 actes ; *la Dot de Suzette*, comédie en un acte avec ariettes, musique de Boyeldieu, 1798. On a aussi de Dejaure un éloge de J.-J. Rousseau.

Digitized by Google

* **DEJEAN** (Jean-François-Aimé, comte), né à Castelnaudary (Languedoc), le 6 octobre 1749, mort à Paris, le 12 mai 1824, fut élevé chez les bénédictins de Sorèze; il entra, en 1766, dans l'école du génie à Mézières, exerça plus tard depuis 1781 jusqu'en 1791, les fonctions d'ingénieur en chef dans les places fortes de la Picardie, et fut fait à cette époque chevalier de Saint-Louis. Il servit en 1792 dans l'armée de Dumouriez, et reçut en 1793 le brevet de commandant du génie et de directeur des fortifications. Dejean se signala sous Pichegru, en dirigeant les siéges de Nimègue, de Niewport, d'Ypres, de Courtrai, de Menin, et obtint successivement, en 1795, les grades de général de brigade et de général de division. Après avoir, pendant une année, commandé en chef par intérim, dans la Hollande, les troupes françaises et bataves, il fut mis à la réforme par le Directoire le 24 septembre 1797, pour avoir refusé de publier dans son armée des proclamations des troupes d'Italie contre la majorité du corps législatif. Mais, en 1799, le comité des fortifications le fit réintégrer dans son grade. Après le 18 brumaire, Bonaparte le créa conseiller-d'état et le chargea d'organiser le gouvernement de la ville de Gènes. Il fut rappelé en France, en 1802, pour prendre le portefeuille de la guerre qu'il conserva huit ans, obtint, peu de temps après, le grand-cordon de la légion d'honneur, et entra, en 1810, au sénat. Dejean se rendit, en 1809, à Anvers, en qualité de premier inspecteur général du génie, pour diriger les mesures propres à repousser l'invasion des Anglais qui s'étaient emparés de l'île de Walcheren. Il quitta ensuite le ministère, fut nommé, en 1812, président à vie du collége électoral d'Indre-et-Loire, et présida, au mois de novembre de la même année, le conseil de guerre établi pour juger Mallet et ses complices. En 1814, Dejean fut nommé par Louis XVIII commissaire extraordinaire dans la onzième division militaire, pair de France, gouverneur de l'école polytechnique, et président du comité de liquidation de l'arriéré. Durant les cent-jours, il reprit les fonctions de premier inspecteur-général du génie, et remplit, en l'absence du comte de Lacépède, titulaire, celle de grand chancelier de la légion d'honneur. Momentanément exclu de la chambre des pairs, après la seconde restauration, il eut jusqu'en 1820 la direction générale des subsistances militaires. Louis XVIII le consultait souvent sur diverses parties de l'administration de la guerre, et Dejean en reprenant quelque crédit, s'en servit pour faire rappeler son fils exilé par l'ordonnance du 24 juillet 1815. Le 6 mars 1819, il fut réintégré dans sa pairie. On a de lui : | *Description d'un nouveau moyen proposé par le directeur-général des subsistances militaires, et mis en essai à la manutention des vivres, pour la conservation illimitée des grains*, Paris (sans date), in-8°; | *Résumé de toutes les expériences faites pour constater la bonté du procédé par M. le comte Dejean, pour la conservation illimitée des grains et des farines*, Paris, 1824, in-8°. Cette brochure, rédigée par M. le chevalier Sainte-Fare Bontemps, a été revue par le comte Dejean.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtimens sévères. Il mourut l'an 656 avant J.-C., après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'acabla de reproches, et le priva de l'Arménie Mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnase, roi du Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue : *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut; mais il était extrêmement âgé, dès l'an 50 avant J.-C.

* **DEJOUX** (Claude), habile statuaire, membre de la 4e classe de l'institut et directeur des écoles royales des beaux-arts, né à Vadans près Arbois en 1731, d'une

Digitized by Google

famille noble et ancienne, mais peu opulente, s'adonna à la sculpture, et devint bientôt, dans l'atelier du dernier des Coustou, le digne émule des Julien, des Beauvais, des Dupré. Son *saint Sébastien*, qui fut son morceau de réception à l'académie royale, passe pour une des plus belles statues de la collection académique. Parmi ses autres ouvrages on distingue *Ajax enlevant Cassandre*, *la statue* en plâtre *de Philopœmen*, *la figure de Catinat traçant un plan de bataille*. Dejoux est mort le 18 octobre 1816.

*DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), né, en 1752, à Genève, dans la religion protestante, eut pour professeur d'humanités, dans cette ville, le pasteur Fontanes, oncle du grand-maître de l'université de France, et le célèbre Saussure pour professeur de physique, et fut reçu ministre à l'âge de 23 ans. Il séjourna quelque temps en Angleterre et à Bâle, et fut appelé à Paris par Court de Gébelin, qu'il aida dans la composition de son ouvrage du *Monde primitif*. Dejoux composa, sous la direction de ce savant célèbre, son *Dictionnaire des origines latines*, et travailla aussi aux *Origines grecques* et à l'*Histoire de la parole*. Après avoir ensuite dirigé quatorze ans, le second collége du Léman, il fut nommé, en 1803, président du consistoire de Nantes et publia, en cette qualité, plusieurs écrits, dont quelques-uns à la louange de Bonaparte. Privé de sa place, en 1816, par une ordonnance qu'il avait, dit-on, sollicitée lui-même, à cause de l'éloignement que commençait à lui inspirer sa religion, il alla voyager en Italie, qu'il avait déjà visitée en 1773, principalement, cette fois, pour étudier la religion catholique. Un riche anglais le détermina à l'accompagner en Ecosse, où il demeura sept ans, comme professeur de langues anciennes dans l'institut de Dollar, près de Stirling. Au bout de ce temps, il revint en France, et, après de nouvelles études religieuses, se décida à faire son abjuration, le 11 octobre 1825, entre les mains de l'archevêque de Paris. Il tomba malade peu de jours après, et mourut le 29 du même mois, entouré de tous les secours de la vraie religion. Une de ses filles a suivi son exemple, et a exposé dans une *lettre* à sa sœur, imprimée à Paris, en 1826, les motifs qui l'ont portée à abandonner le protestantisme. Dejoux de la Chapelle a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : | *Le Commerce*, *les Sciences*, *la Littérature et les Beaux-arts simultanément enseignés*, etc., Genève, 1801, in-4°; | *Prédication du christianisme*, 1803, 4 vol. in-8°; | *La vertu glorifiée*, ou le *Triomphe après la mort*, discours prononcé le 21 janvier 1815, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, Nantes, 1815, in-8°; | *Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, publiées par la fille de l'auteur. Ses Lettres qui portent outre le nom de Pierre de la Chapelle celui d'Eusèbe Adhénar, prieur d'une abbaye dans le Chablais (personnage supposé), sont adressées à un milord Edward Clinton, personnage également supposé. Dejoux y fait un grand éloge des ordres religieux, des papes et de leur gouvernement. Les *Lettres sur l'Italie* devaient être suivies des *Soirées Napolitaines*, ouvrage qui est resté manuscrit.

DEL. *Voyez* VON DEL.

* DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie et en topographie né à Paris en 1725, a gravé plus de 1200 *cartes* ou *plans*, qui tous se recommandent pour la précision et les effets. On distingue particulièrement les *campagnes de Maillebois en Italie*, *la carte des Alpes*, celles *des limites de la France et du Piémont*, *du diocèse de Cambray*, *du pays de Vaud*, *du territoire de Genève*, *des forêts de Fontainebleau et de Saint Hubert*. Il a fait toutes les cartes des *œuvres de Danville*, de *Vaugondy*, et *l'atlas de Mannevillette*. Il avait commencé la grande *carte des chasses du roi* aux environs de Versailles, chef-d'œuvre de gravure en ce genre. Cet habile artiste est mort en 1802, d'une gravelle que lui avait causée son assiduité au travail.

* DELAISTRE, doyen des sculpteurs de l'ancienne académie de peinture et sculpture, né en 1746, et mort en 1832, âgé de 86 ans, alla à Rome et dans plusieurs villes d'Italie perfectionner son talent. Parmi les ouvrages qui ont contribué à la gloire de Delaistre, on doit citer la *Vierge* en marbre de Saint-Nicolas-des-champs, un groupe en marbre de grandeur naturelle, représentant l'*Amour et Psyché*, une statue de *Phocion*. Plusieurs bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme. Enfin Delaistre a enrichi plusieurs villes et églises de France de divers ouvrages plus ou moins importans.

DELAISTRE *Voyez* COURTALON DELAISTRE.

Digitized by Google

.* **DELALAIN** (AUGUSTIN), secrétaire de la falcuté de théologie de Paris, né à Saint-Dizier en Champagne dans le mois d'octobre 1753, était fils d'un lieutenant-criminel du bailliage de son pays. Son frère qui devint plus tard premier commis de la guerre au bureau des grâces, le fit entrer de bonne heure dans la marine, et en peu d'années, il parvint au grade de commissaire de la marine royale, d'abord à Rochefort, et ensuite aux sables d'Olonne, où il eut des rapports avec la famille Galisson. Pendant la révolution il fut conduit dans les prisons de Nantes, et on allait le faire passer sur les bateaux à soupape de Carrier, quand il fut atteint d'une fièvre violente. Cette circonstance le sauva de la mort, et il recouvra plus tard sa liberté : mais de retour à Paris, il ne retrouva plus son frère qui avait péri dans la tempête révolutionnaire (4 nivose an 11). Sa sœur Mme de Navarre, première femme de chambre de Mme Elizabeth, avait accompagné sa maîtresse au Temple, puis Mme de Lamballe à la Force, et n'avait échappé à la mort que par une espèce de miracle. On offrit à Delalain de rentrer dans l'administration de la marine ; quoiqu'il fût sans fortune, il refusa, à cause du serment de haine à la royauté. Il rejoignit en Poitou les membres de la famille Galisson, et retourna ensuite à Paris, où il arriva dans le moment où l'on s'occupait de créer des facultés de théologie : nommé secrétaire de celle de Paris, il s'occupa dès lors exclusivement du soulagement des pauvres, soit en apportant des secours à leur misère, soit en pourvoyant à leur instruction morale et religieuse, et les aidant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. La paroisse de Saint-Sulpice lui est redevable de l'établissement de ses nouvelles écoles des frères de la doctrine chrétienne. Dans sa dernière maladie il apostillait encore de sa main mourante quelques demandes d'indigens. Delalain est mort le 7 mai 1828.

DELALANDE (FRANÇOIS), curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caen, est mort en odeur de sainteté, le 25 janvier 1772. Sa *Vie* a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit, Paris, 1773, in-8°.

* **DELAMARE** (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né en Bretagne en 1700, a composé | *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison dans ses raisonnemens contre la révélation; avec une analyse de la foi*, 1762, in-12, ouvrage estimé, réimprimé en 1817 ; | *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751 ; | un *Abrégé des vies de Marie Dias, Marie Picard et Armelle Nicolas.*

* **DELAMBRE** (le chevalier JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), astronome et géomètre célèbre, né à Amiens (Somme), le 19 septembre 1749, avait eu pour répétiteur au collége d'Amiens, l'abbé Delille, et il s'était établi dès lors entre ces deux hommes illustres une amitié qui n'a été rompue que par la mort. Delambre avait 36 ans et jouissait de la réputation d'habile helléniste lorsqu'il rencontra à Paris, l'astronome Lalande, sous lequel il se livra avec le plus grand succès à l'étude de l'astronomie. L'académie des sciences le couronna en 1790 et 1791, pour la construction des *Tables* qui font connaître la marche d'*Uranus*, ainsi que celle des *Satellites de Jupiter*. Divers *Mémoires* savans qu'il avait déjà publiés, des *Tables de Jupiter et de Saturne*, publiées en 1789, celles que nous venons de mentionner et d'autres travaux d'une haute importance qui lui avaient fait conférer le titre d'astronome du roi, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, qui le reçut à l'unanimité au mois de février 1792. Lorsque l'assemblée Constituante décréta l'établissement d'un nouveau système de mesures fondé sur la grandeur du méridien terrestre, Delambre fut chargé avec Méchain de mesurer l'arc qui s'étend de Dunkerque à Barcelone, opération qui, après avoir été suspendue par un ordre du comité de salut public, motivé sur ce que Delambre était soupçonné de royalisme, fut terminée en 1799. Il fit partie du bureau des longitudes et de la première classe de l'institut, dès leur formation, et fut élu en 1803 secrétaire perpétuel de la section des mathématiques. Nommé en 1802 inspecteur-général des études avec Villers et Thibeaudeau, il parcourut le midi de la France, et organisa les lycées de Moulins et de Lyon. Delambre fut créé, à son retour à Paris, membre de la légion-d'honneur, puis chevalier héréditaire avec un majorat et une dotation. En 1807, la chaire d'astronomie que la mort de Lalande laissait vacante au collége de France, lui fut donnée. En 1808, il fut nommé trésorier de l'université, et en 1814, membre du conseil royal de l'instruction publique, place qu'il conserva jusqu'en 1815.

Digitized by Google

Lorsque Louis XVIII renouvela en 1817 l'ordre de Saint-Michel, Delambre fut du nombre des savans à qui ce prince en envoya la décoration, et il fut créé, peu de temps après, officier de la légion-d'honneur. Delambre continuait ses importans travaux qui ont reculé les bornes de la science, lorsqu'il fut atteint par une maladie lente et douloureuse à laquelle il succomba au mois d'août 1822, à l'âge de 72 ans. La plupart des académies célèbres d'Europe et d'Amérique l'avaient inscrit parmi leurs membres honoraires, et depuis près de quarante ans il entretenait une vaste correspondance avec les observateurs et les mathématiciens de l'Europe entière. Delambre avait des qualités estimables; mais disciple de Lalande, il ne fut guère plus religieux que lui; « Il paraît, dit à ce sujet l'*Ami de la religion*, » que ce savant avait le malheur de ne » pas croire. Il avait hérité de son maître, » sinon sa manie d'athéisme, au moins » un éloignement entier pour la religion. » Il était néanmoins plus réservé dans » cette matière que plusieurs de ses con- » frères, et il n'affectait point le ton in- » sultant ou haineux pour les objets de » notre foi. » On a de lui : | *Tables de Jupiter et de Saturne*, 1789, in-4°; | *Méthode analytique pour la détermination d'un arc du méridien*, précédée d'un *Mémoire sur le même sujet*, par A. M. Legendre, Paris, 1799, in-4°; | *Base du système métrique décimal*, ou *Mesure de l'arc du méridien, compris entre Dunkerque et Barcelone*, exécutée en 1792, et années suivantes, par MM. Méchain et Delambre, rédigée par ce dernier, Paris, 1806, 1807 et 1810, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage qui fait partie des Mémoires de l'institut, valut à Delambre le prix décennal de l'astronomie, décerné par cette société. Méchain était mort avant la fin de l'entreprise que Delambre acheva. | *Tables astronomiques publiées par le bureau des Longitudes de France :* Tables du soleil, par Delambre; Tables de la lune, par Burg; Tables de Jupiter et de Saturne, par Delambre; Tables écliptiques des satellites de Jupiter, du même, Paris, 1806, 1807, in-4°, en trois parties; | *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques depuis* 1789, lu au conseil d'état, dans la séance du 16 février 1808, Paris, 1810, in-4° et in-8°; inséré aussi dans les Mémoires de l'institut; | *Abrégé d'astronomie*, ou *Leçons élémentaires d'astronomie théorique et pratique*, Paris, 1813, in-8°, figures; | *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, Paris, 1814, 3 vol. in-4°, figures; | *Histoire de l'astronomie ancienne*, 1817, 2 vol. in-4°, figures. Dans cet ouvrage, l'auteur se montra fort différent de Bailly et de Dupuis qui avaient essayé de propager, sur l'antiquité du monde et sur la haute science de certains peuples anciens, des opinions fort exagérées. | *Histoire de l'astronomie du moyen âge*, 1819, 1 vol. in-4°, figures; | — *moderne*, 1821, 2 vol. in-4°, figures; | — *du dix-huitième siècle*, publiée par M. Matthieu, membre de l'institut, 1827, in-4°. Delambre a été aussi l'éditeur des *Tables trigonométriques* de Borda, Paris, 1804, in-4°, et a rédigé avec Méchain un *Mémoire sur la fixation des poids et mesures*, présenté à la Convention le 16 novembre 1792; avec Lagrange et Laplace une *Notice sur les grandes tables logarithmiques et trigonométriques*, calculées au bureau du cadastre, sous la direction de Prony, 1801, in-4°; Delambre a aussi prononcé à l'académie des sciences divers *discours et Eloges*, et a rédigé, dans la Biographie universelle, les articles des astronomes anciens et modernes.

DELAMET (ADRIEN-AUGUSTIN de BUSSY de), d'une famille illustre de Picardie, né dans le Beauvoisis, vers l'an 1621, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité et dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, en 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1724, un volume in-8°, qui renferme ses *résolutions* et celles de Fromageau. L'auteur avait été associé à Sainte-Beuve, son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur travail, et de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire* en 2 vol. in-fol. que l'on joint d'ordinaire aux trois vol. de Pontas.

* DELAN (FRANÇOIS-HYACINTE), doc-

Digitized by Google

teur et professeur de Sorbonne, chanoine et théologal de Rouen, né à Paris en 1672, obtint une chaire de théologie à la Sorbonne et l'occupa avec distinction; mais on la lui ôta à cause de son attachement au parti de Port-Royal. Delan fut un des signataires du *Cas de conscience;* exilé pour cette cause à Périgueux, il se rétracta et obtint son rappel. Il fut aussi un des signataires de la consultation du 7 janvier 1735 contre l'*OEuvre* des convulsions. On a de lui : | vingt *lettres*, qu'il publia contre les *Nouvelles ecclésiastiques* sous le titre de *Réflexions judicieuses*, 1736 et 1737; | deux *Examens du figurisme moderne ;* | une *Dissertation théologique sur les convulsions ;* | *Examen de l'usure sur les principes du droit naturel*, contre Formey; | la *Défense de la différence des vertus théologales d'espérance et de charité*, sur la dispute qui s'éleva à cette occasion entre les *appelans*, pour lesquels il prit parti; | *l'autorité de l'Eglise et de sa tradition défendue*. Delan mourut le 30 avril 1754 à l'âge de 82 ans.

* **DELANDINE** (Antoine-François), conservateur de la bibliothèque de Lyon, né dans cette ville, le 6 mars 1756, d'une famille distinguée dans la magistrature, y exerça avec distinction la profession d'avocat jusqu'au commencement de la révolution, et fut élu député du Forez à l'assemblée Constituante. Il dut cette nomination à l'*histoire des Etats généraux* qu'il publia en 1788. Il s'éleva avec force dans cette assemblée contre la *Déclaration des droits de l'homme*, contre la *création des assignats*, et proposa de combler la différence qui existait entre les dépenses et les recettes, en consacrant à cet objet le revenu des bénéfices qui tombaient annuellement dans la caisse des économats. Il parla aussi pour la conservation des offices ministériels, fit reconnaitre la nécessité de rendre les tribunaux sédentaires, présenta la plupart des idées adoptées dans la législation moderne des mines, demanda que la garde du roi fût à sa nomination et qu'il eût le droit, ainsi que les princes de son sang, de commander l'armée; enfin il se distingua dans toutes les occasions où il s'agissait de défendre la monarchie, les vrais principes et l'humanité. Seul, après l'arrestation du roi à Varennes, il osa proposer de mettre en liberté les trois gardes du corps qui avaient suivi le roi, et qui n'avaient, dit-il, fait que leur devoir, parce qu'ils lui devaient obéissance. N'ayant pu être admis à la tribune lors de la discussion sur l'inviolabilité du monarque, il fit imprimer et répandre son opinion en faveur de ce droit sacré, et protesta solennellement le 4 juillet 1791 contre la détention du roi, en réclamant pour ce prince l'exercice de tous ses droits, déclarant que s'il ne devenait libre dans ses actions et le choix de ses ministres, il quitterait l'Assemblée avec deux cents de ses collègues, qu'il engagerait à suivre son exemple. Cette déclaration déconcerta les projets des factieux et fit changer les conclusions du rapport. Après la session, Delandine, qui avait renoncé par désintéressement et noblesse d'âme aux fonctions lucratives de greffier de la cour de cassation, rentra dans ses foyers; mais expulsé du logement qu'il occupait à l'hôtel de ville comme bibliothécaire, il vit ses meubles brisés par les clubistes qui ne lui pardonnaient pas ses sentimens monarchiques. Il n'en rédigea pas moins la *protestation lyonnaise* contre les attentats du 20 juin. Obligé de quitter Lyon en 1793, il se réfugia dans les montagnes du Forez, où il fut arrêté, jeté dans les cachots et ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. En 1795 il fut nommé professeur de législation à l'école centrale du département du Rhône, puis rappelé à la bibliothèque de Lyon; il s'occupa alors uniquement de ses fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 5 mai 1820, et que les douloureuses infirmités dont il était affligé laissaient prévoir depuis long-temps. Delandine a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | *Dissertations historiques sur des antiquités de Bresse et de Lyon*, 1780, qui le firent nommer correspondant de l'académie des inscriptions; | l'*Enfer des peuples anciens*, ou *Histoire des dieux infernaux, de leur culte, de leurs temples, de leurs noms et de leurs attributs*, Paris, 1784, vol. in-12. Cet ouvrage, loué par les journaux et traduit en anglais, lui valut la même année le titre de membre honoraire de la société royale des antiquaires de Londres; | *Couronnes académiques*, ou *Recueil des prix proposés par les sociétés savantes de France*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°; | *Le conservateur*, ou *Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787 *et* 1788, 4 vol. in-12; | *Des états généraux*, ou *Histoire des assemblées nationales en France*, 1788, in-8°; | *Mémorial historique des états généraux*, 1789, 6 vol. in-8°; ce mémorial

Digitized by Google

contient beaucoup de détails qui ne se trouvent pas même dans les procès-verbaux de l'Assemblée nationale; | *De quelques changemens politiques opérés ou projetés en France pendant les années* 1789, 90 *et* 91, in-8°. C'est le recueil des opinions qu'il a prononcées ou publiées pendant la session de l'assemblée Constituante. | *Tableau des prisons de Lyon pour servir à l'histoire de la tyrannie de* 1792 et 1793, Lyon, 1797, in-12. Cet ouvrage, qui renferme des souvenirs chers aux familles lyonnaises, a obtenu six éditions. | *Nouveau Dictionnaire historique*, par don Chaudon, 8e édition, 1805, 13 vol. in-8°, qu'il augmenta de 4 vol. Il a rédigé particulièrement les notices historiques des personnages morts depuis 1789, et l'on cite avec les plus grands éloges celles qui sont consacrées à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Il est le premier français qui ait osé appeler la mort du roi martyr un *grand crime*. Cette notice lui valut de la part de l'empereur d'Autriche la grande médaille d'or de l'ordre civil. | *Catalogue raisonné* des livres *de la bibliothèque de Lyon*, 7 gros vol. in-8°, 1811 et suiv. Les trois premiers vol. contiennent l'histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, une dissertation savante et curieuse sur les *Manuscrits* en général, et des notices assez étendues sur les *Manuscrits particuliers qui existent dans la bibliothèque de cette ville;* les tomes 4 et 5 sont consacrés aux belles-lettres et sont précédés d'un *Essai sur l'imprimerie, ou précis sur son origine, son établissement en France, les premiers livres qu'elle a produits*, etc.; le tome 6 contient les *auteurs dramatiques*, et le tome 7 le 1er vol. de *l'histoire;* le tome 2 a paru en 1819. | *Mémoires bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8°.

* **DELANY** (Patrick), théologien anglican, contemporain et ami de Swift et de Shéridan, né vers l'an 1686, et mort à Bath en 1768, a publié : | *La révélation examinée avec candeur*, 1732, 3 vol.; | *Des réflexions sur la polygamie*, 1738; | une *Histoire de la vie et du règne de David*, 1740, 3 vol. in-8°, où il défend ce prince contre Bayle; | un *Essai sur la divine origine des dîmes;* | des *Sermons sur les devoirs de la société*, 1744 et 1754, 2 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux. Il avait été marié deux fois. Sa seconde femme, nommée Marie, fille de lord Landsdowne, peignait avec goût. On a d'elle une *Flore* composée de 980 plantes très bien peintes.

DELAPLACE. *Voyez* LAPLACE.

* **DELAPLACE** (Guislain-François-Marie-Joseph), naquit à Arras, le 8 décembre 1789; après avoir fait ses études au collége de Louis le Grand, il prit d'abord le petit collet, et se chargea de l'éducation des deux fils du prince russe de Gallitzin; mais bientôt il obtint d'être attaché à la maison où il avait reçu l'éducation, et y parcourut successivement tous les grades du professorat. Depuis la révolution, il professa les belles-lettres et les langues anciennes à la première école normale, à l'école centrale de la Seine, au lycée Napoléon, et il remplissait à l'époque de sa mort arrivée le 13 décembre 1823, la chaire de professeur d'éloquence latine à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Delaplace a laissé : *Conciones poeticæ*, ou *Discours choisis des poètes latins anciens, Virgile, Horace, Ovide, etc.; argumens analytiques et notes en français à l'usage des lycées et des écoles secondaires*, 2e édition, 1819; | *Leçons de littérature et de morale* ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles*, 1804, 2 vol. in-8°; 19e édition, 1832, sous le titre de *Leçons françaises de littérature, etc.;* | *Leçons latines de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers, etc.* Paris, 1808, 2 vol. in-8°; 3e édition, 1819; | *Leçons latines modernes*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; | *Manuel du rhétoricien*, ou *Choix de discours de Bossuet, Fléchier, Massillon, d'Aguesseau, Thomas, etc., pour les exercices de la classe de rhétorique, sur l'éloquence française*, Paris, 1810, in-12. Tous ces ouvrages ont été faits avec M. Fr. Noël, inspecteur-général de l'université. | *Leçons grecques de littérature et de morale* (qui n'avaient point vu le jour à l'époque de sa mort). Il a publié seul le *Nouveau siècle de la paix*, ou *Silves séculaires*, 1801, in-8°; et quelques *Discours, Poésies latines et françaises* ou *Pièces fugitives.* Delaplace a laissé en manuscrit une *Traduction* française du Traité de Cicéron, *de Oratore*, une *Traduction* de Quintilien, et un ouvrage qui aurait porté le titre de *Littérature de la Bible.*

* **DELAPORTE** (Jean-Baptiste), avocat, naquit à Lamballe (Côtes-du-nord) en 1750, et fut député au conseil des Anciens, où il ne s'occupa que de jurisprudence. Il fut nommé après le 18 brumaire juge à la cour d'appel de Rennes; il est mort en

Digitized by Google

1825 : Delaporte a publié des *Recherches sur la Bretagne*, 1er vol. 1819, 2e vol. 1823, in-8°; cet ouvrage est une biographie des hommes célèbres de cette province et un aperçu sur les lois, les mœurs, les antiquités et la religion de la Bretagne. Delaporte avait annoncé une histoire particulière de Rennes qui n'a pas paru.

* DELARBRE (ANTOINE), médecin et naturaliste, né à Clermont en 1724, mort dans la même ville en 1811, y avait fondé à ses frais un jardin botanique et un cours d'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont une *Flore d'Auvergne*, dont il donna en 1800 une 2e édition en 2 vol. in-8°; et un *Essai zoologique, ou Histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes et oiseaux indigènes, de ceux qui ne sont que passagers, ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphibies observés dans cette province d'Auvergne*, Paris, 1798, in-8°.

* DELARUE (ISIDORE-ETIENNE, chevalier), né à la Charité-sur-Loire, fut député en 1795 par le département de la Nièvre au conseil des Cinq-cents. Membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot, il fut proscrit avec eux au 18 fructidor, et déporté à la Guyane; il parvint à s'échapper, et rentra en France après le 18 brumaire. Comme il était devenu suspect à Bonaparte à cause de ses relations avec Pichegru, et avec Hyde de Neuville dont il avait épousé la sœur, il fut obligé de se cacher, puis mis en surveillance dans le département de la Nièvre. A l'époque de la restauration, il devint maître des requêtes et garde général des archives du royaume, à la place de M. Daunou. Delarue est mort le 12 août 1830 à l'âge de 67 ans. Il a laissé une *Histoire du 18 fructidor*, 1821, in-8°.

DE LA SANTE. *Voyez* SANTE.

DELAUDUN (PIERRE), sieur d'Aigalliers, fils d'un mauvais poète d'Uzès, naquit dans cette ville en 1575, et s'occupa encore plus que son père de poésie française. Il se fit connaître dans son temps par un *Art poétique* français, 1598, in-16, et par d'autres *pièces de poésie* écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigalliers en 1629. Outre son *Art poétique*, on connaît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poème insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV; un autre poème sous le titre de *Diane*, et deux tragédies, le *Martyre de saint Sébastien* et les *Horaces*. L'auteur était juge d'Uzès.

DELBENE (ALPHONSE d'), savant évêque d'Albi, né à Lyon d'une famille illustre de Florence, qui avait été obligée de fuir pendant les troubles qui agitaient cette ville. Il gouverna sagement son église dans un temps très fâcheux. A la connaissance du droit qu'il avait étudié sous Cujas, Delbène joignait une profonde étude de l'histoire. Il avait aussi cultivé les belles-lettres, et Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son *Art poétique*, et Juste-Lipse son *Auctuarium veterum inscriptionum*. Il était de l'académie florimontane d'Annecy. Il mourut le 8 février 1608, âgé de 70 ans. On a de lui : | *De principatu Sabaudiæ et vera ducum origine, a Saxoniæ principibus simulque regum Galliæ e stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus*, Haute-Combe, 1581, in-4°, rare, et cité par Lenglet du Fresnoy, tom. 3, page 316 de sa Méthode pour étudier l'histoire; | *De gente et familiæ Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dignitatem regiam*, Lyon, 1595, et 1605, cité par le même auteur, ibid., tom. 4, page 48 et 340; | *De regno Burgundiæ transjuranæ et Arelatis libri tres*, Lyon, 1602, in-4°; | *Tractatus de gente et familia marchionum Gothiæ, qui postea comites sancti Ægidii et Tolosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1607, in-8°. C'est la généalogie des comtes de Toulouse. | *De familiæ cistercianæ nec non Altæ-Combæ sancti Sulpitii ac Stamedii cœnobiorum origine*; | l'*Amédéide*, poème historique. On trouve du même quelques vers imprimés avec le Tombeau d'Adrien Turnèbe, 1565, in-4°. On lui attribue des Lettres à d'Epernon; mais elles ne sont pas de lui.

DELBENE (ALPHONSE d'), neveu du précédent et son successeur sur le siége d'Alby, accusé d'avoir eu part aux troubles de Languedoc en 1632, et d'être entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de sortir de France. Il revint après la mort du cardinal de Richelieu, fut rétabli sur son siége en 1643, et fait conseiller d'état. Il mourut à Paris le 9 janvier 1651 à 71 ans.

* DELBENE (ALPHONSE), évêque d'Orléans et neveu de celui-ci, était le cinquième évêque de sa famille, y en ayant eu un de Nîmes, deux d'Alby et un d'Agen. Alphonse Delbène fut nommé au siége d'Orléans en 1646, sacré en 1647, et fit en 1648 son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Il signala cette entrée par la délivrance de 368 prisonniers. Elle

Digitized by Google

fut remarquable par un événement singulier. Une rixe s'étant élevée pendant la cérémonie, pour la préséance entre les gens des seigneurs et barons obligés d'y assister, le nouvel évêque descendit de sa chaire épiscopale, puis, retroussant sa chape sur ses épaules, et tenant sa mitre d'une main, de l'autre il saisit au collet l'un des plus mutins, l'envoya en prison, et rétablit ainsi le calme. En 1651, il assista à l'assemblée générale du clergé. Dans un de ses synodes, il défendit la lecture de l'*Apologie des casuistes;* et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il avait achevé à ses frais la construction du palais épiscopal. Il mourut le 20 mai 1665.

* **DELBENE** (Benoit), savant agronome, membre de l'institut d'Italie et secrétaire perpétuel de l'académie d'agriculture, de commerce et des arts de Vérone, naquit dans cette ville le 29 mai 1749, et y mourut le 25 décembre 1825. Il a fait des *Traductions* estimées *de Columelle*, des *Géorgiques de Virgile* et de quelques auteurs latins; mais ses travaux les plus importans concernent l'agriculture. Son *Mémoire sur une nouvelle manière de faire le vin*, et sa *Dissertation sur la culture de quelques plantes oléagineuses*, remportèrent le prix à l'académie de Vérone. Delbène obtint aussi le prix proposé par l'académie de Capo d'Istria sur la culture des oliviers, ainsi qu'une médaille d'or de l'académie des Géorgophiles de Florence pour sa *discussion sur la manière de suppléer à la rareté des bois, et de corriger les inconvéniens auxquels sont exposés les pays trop boisés*. On lui doit encore un *Mémoire* important sur un tuf propre à la construction des voûtes, plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'institut d'Italie*, un grand nombre de *Notices biographiques* sur plusieurs savans, et une *Dissertation sur l'origine de l'amphithéâtre de Vérone*.

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourthe, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17e siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége. M. de Vauban, instruit de ses talens, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardins de Bréda; Delcour s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liége le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liége et dans les Pays-Bas. On admire à Liége le *Sauveur au sépulcre* en marbre blanc, dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfans*, la statue de *saint Jean-Baptiste* de bronze, au-dessus de la fontaine Hors-Château, celle du même saint dans l'église paroissiale de ce nom, la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses talens. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans et ses draperies bien jetées. Delcour avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

* **DELEYRE** (Alexandre), littérateur et conventionnel, né en 1726, aux Portrets près de Bordeaux, d'un huissier au parlement, entra chez les jésuites et après l'expulsion de la société de Jésus, vint à Paris, où il se lia avec les encyclopédistes. Il se fit d'abord connaître par l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, 3 vol. in-12, ouvrage assez bien rédigé, mais où il a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais, et où il a évité d'y montrer l'attachement de Bacon à la révélation. Il donna ensuite le *Génie de Montesquieu*, Paris, 1758, in-12; | l'*Esprit de Saint-Evremont*, Paris, 1761, in-12; | *le Père de famille et le véritable ami*, traduit de Goldoni, Paris, 1758; et quelques articles de l'Encyclopédie, entre autres celui du *fanatisme*, qui est écrit du ton le plus irréligieux, le plus arrogant et le plus amer, et qui est lui-même un modèle du fanatisme philosophique. Il travailla aussi au *Journal des savans* et au *Journal des étrangers;* mais tous ces moyens suffisant à peine à son existence, le duc de Nivernais, qui le protégeait, le fit mettre au nombre des instituteurs du duc de Parme dont le principal était Condillac. Il rédigea pour lui, à la prière de ce dernier, un *cours d'histoire* qui fut trouvé si hardi, que son travail ne fut pas employé et n'a jamais paru. De retour à Paris il aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son *Histoire philosophique*. Deleyre ne pouvait manquer de prendre parti pour la révolution, il s'en montra partisan enthousiaste. Nommé député à la Convention par son département, il vota la mort de Louis XVI et contre l'appel au peuple. Il passa ensuite au conseil des Anciens, et mourut le 10

Digitized by Google

mars 1797. On a encore de lui une continuation de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, le tome 19 de la collection, et un *Essai sur la vie de Thomas*, rempli de déclamations, et qui manque d'ordre et de méthode. Deleyre a laissé de plus en manuscrit une *traduction en vers de Lucrèce*, et les *Héliades*, roman politique.

DELFAU (don François), né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *saint Augustin*, don Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé l'*Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, en 1676, comme il passait de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *dissertation* latine *sur l'auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghesquière et Desbillons. *Voyez* KEMPIS.

* DELICHÈRES (Jean-Paul), né à Aubenas (Ardèche), en 1762, et mort dans la même ville en 1820, s'adonna à la jurisprudence et fut successivement maire de sa ville natale, procureur-syndic du même district, député au conseil des Cinq-cents et président du tribunal de Privas, place dont il se démit à l'époque où les doctrines impérialistes prévalurent à l'exclusion des opinions démocratiques. Delichères s'occupa depuis de la culture des lettres, et spécialement de l'étude des antiquités de son pays. On a de lui : | *Notice historique sur le département de l'Ardèche*; | *Dissertation sur le monument de Mithra qui existe à Bourg-saint-Andéol*; | *Dissertation sur l'Hercule gaulois, dans laquelle on indique au bourg de Desagnez le premier monument qui fut élevé par les Romains*. Delichères a encore laissé en manuscrits les ouvrages suivans qui pourraient former trois ou quatre volumes : | *Théorie de la langue primitive basée sur la peinture des objets, par opposition au langage des sons de la nature, ou de l'onomatopée et de ses rapports avec l'invention et les signes de l'écriture alphabétique*, etc.; | *Essai sur la langue celto-helvienne, dans lequel on examine si les idiomes du midi de la France sont dérivés ou corrompus du latin, et l'on démontre que celui du département de l'Ardèche est, en particulier, le dialecte le moins altéré de la langue primitive de l'Europe*; | enfin *Vocabulaire, ou Choix raisonné des dénominations des sites du département de l'Ardèche*, etc.

* DELILLE (Jacques), naquit à Aigue-Perse en Auvergne, en 1738. Il était fils naturel d'un avocat au parlement de Clermont qui ne lui laissa en mourant qu'une modique pension viagère; et sa mère appartenait à la famille du chancelier de l'Hôpital. Envoyé du collége de Lisieux à Paris, le jeune Delille y obtint de brillans succès qui semblaient présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Après avoir parcouru le cercle des études classiques, il se vit forcé d'accepter au collége de Beauvais les plus modestes fonctions de l'enseignement, et de donner à des enfans des leçons de syntaxe latine. Quelque temps après, il passa au collége d'Amiens, puis à celui de La Marche, où il occupa la chaire de troisième. C'est là qu'il composa son épître à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel que ce fameux mécanicien avait fabriqué pour un soldat invalide. Cette pièce était remarquable par l'art avec lequel le poète avait rendu en vers les détails qui paraissaient les plus difficiles à exprimer dans la langue des muses. Delille prenant bientôt un vol plus élevé osa se mettre sur les rangs, pour disputer le prix de poésie au concours de l'académie française. Le sujet proposé était la bienfaisance; la pièce de Thomas fut couronnée, mais on décerna les éloges les plus flatteurs à l'ode de son jeune concurrent. Le fils du grand Racine, si juste appréciateur du talent poétique, encouragea les essais de Delille, et ce fut sous ses auspices que celui-ci publia sa belle traduction des Géorgiques, qui parut en 1770. Celle qu'a publiée depuis Le Franc de Pompignan était déjà commencée à cette époque, et Delille avait eu connaissance de cet essai qui fut loin de le décourager. Louis Racine s'était montré peu satisfait du travail de Pompignan; il applaudit avec transport à celui de son rival, et lui prédit l'immortalité. Voltaire qui avait d'abord été étonné de la hardiesse de cette entreprise en admira l'exécution, et Frédéric II disait que c'était l'ouvrage le plus original qui eût paru depuis long-temps en France. Cependant la critique n'oublia pas de mêler sa voix à ce concert de louanges, dont le traduc-

Digitized by Google

teur de Virgile était l'objet. Clément de Dijon censura plusieurs passages de la traduction nouvelle, et quelquefois avec raison. Delille profita des observations de son Aristarque, et fit à son poème plusieurs corrections heureuses. Le talent du traducteur des Géorgiques avait fixé l'attention de l'académie française, qui en 1772, l'admit dans son sein en même temps que Suard. Mais Louis XV ajourna sa nomination, sur l'observation faite par le maréchal de Richelieu, que Voltaire n'avait été admis à l'académie qu'à cinquante-cinq ans, et que Delille était trop jeune. En entendant ce reproche, un prélat ami du poète s'écria : « Trop jeune...! » Il a près de deux mille ans; il est de » l'âge de Virgile. » Delille fut réélu deux ans après, à la place de La Condamine, et le roi confirma sa nomination avec les témoignages d'estime les plus flatteurs. Malgré son titre d'académicien, il conserva sa modeste place de professeur de 3e, jusqu'au moment ou le célèbre humaniste Le Beau lui fit avoir la chaire de poésie latine au collége de France. Il obtint dans ce cours un éclatant succès; des savans, des littérateurs, des gens du monde et même des femmes s'empressèrent d'assister à ses leçons, attirés par cet art de lire qu'il possédait au plus haut dègré, et qui lui fit donner le nom de *dupeur d'oreilles*. On disait de lui que les poètes latins étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Le traducteur des Géorgiques qui avait dû à Virgile une grande partie de sa réputation, puisa encore dans les ouvrages du cygne de Mantoue l'idée d'un de ses poèmes les plus brillans. Un passage des Géorgiques où Virgile dit : *que s'il ne se hâtait de gagner le port et de plier ses voiles, il chanterait les rosiers de Pestum qui se couvrent de fleurs deux fois l'an*, réveilla l'imagination de Delille, qui écrivit bientôt son poème des *Jardins*. L'envie s'éleva de nouveau contre cette production, dont on vit paraître de nombreuses critiques parmi lesquelles on distingua le *Dialogue du chou et du navet par Rivarol*. Mais ces attaques ne nuisirent point au succès de l'ouvrage qui eut onze éditions successives et qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Delille ne répondit pas aux critiques que l'on fit des *Jardins*, et par le modeste aveu de ses fautes, il se fit presque pardonner ses beaux vers. Le comte d'Artois devint le Mécène du poète et lui fit donner l'abbaye de Saint-Sevrin, d'où il prit le titre d'abbé. C'était un bénéfice simple qui n'exigeait point l'engagement dans les ordres sacrés. Lié avec M. de Choiseul-Gouffier, il l'accompagna en 1784 dans son voyage à Constantinople (*Voyez* CHOISEUL-GOUFFIER.) Le navire qui le portait ayant été vivement poursuivi par des pirates, Delille conservant son sang-froid au milieu du danger, s'écria en riant : « Ces coquins-là ne s'attendent » pas à l'épigramme que je ferai contre » eux ! » L'interprète de Virgile saisit avec empressement l'occasion de visiter la Grèce; il parcourut avec ravissement les lieux consacrés par tant de brillans souvenirs, et ne put voir sans une sorte d'enthousiasme les belles ruines d'Athènes. C'est à Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, qu'il fixa sa résidence. Ce séjour était digne d'un poète. Il avait sous les yeux le magnifique spectacle du Bosphore, mer paisible dont les flots toujours purs, couverts de tous les pavillons du monde, s'étendent entre l'Europe et l'Asie comme un grand fleuve qui séparerait de vastes jardins. Le poète trouvait un grand plaisir à déjeuner tous les jours en Asie, et à revenir dîner en Europe, et c'est dans ces lieux enchanteurs qu'il composa ce poème de *l'Imagination* où éclate une si grande richesse de style, un luxe si abondant de détails et d'images. Quand M. Choiseul-Gouffier revint en France, Delille le suivit et rentra dans sa patrie où la révolution éclata bientôt dans toute sa fureur. L'auteur des *Jardins* perdit à la fois sa fortune et ses protecteurs. Mais il supporta ce coup inattendu avec une admirable tranquillité d'âme. Quand la terreur pesa sur la France, Delille se cacha et gémit sur les maux de sa patrie. Cependant il fut arrêté et traduit devant le comité révolutionnaire qui allait le condamner, lorsqu'un maçon, membre du terrible aréopage, s'écria; « qu'il ne fallait pas tuer tous les poè» tes, et qu'on devait au moins en conser» ver quelques-uns pour chanter nos vic» toires. » Sur cette observation, il fut mis en liberté. Bientôt on lui demanda au nom de Robespierre, des vers pour la fête de l'*Etre suprême* qui devait être célébrée au champ de Mars. Un refus était impossible; Delille composa son *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, pièce sublime, où il osait, en consolant les opprimés, effrayer les oppresseurs par l'idée de l'immortalité vengeresse qui les attendait. « C'est très bien, lui dit Chaumette après

Digitized by Google

» en avoir entendu la lecture, mais le » moment n'est pas encore venu de pu- » blier ces vers-là ; quand il en sera temps » je vous avertirai. » En 1794, Delille s'éloigna de Paris et se retira à Saint-Diez, patrie de sa femme, où il reprit et acheva sa traduction de *l'Enéide*, qu'il a dédiée à l'empereur Alexandre. Il se retira ensuite à Bâle et de là à Glairesse, village situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île délicieuse de Saint-Pierre décrite par J. J. Rousseau. C'est dans cette belle retraite, qu'inspiré par les tableaux pittoresques qu'il avait sous les yeux, il acheva l'*Homme des champs*, et le poème des *Trois règnes de la nature*. Il séjourna deux ans à Soleure, et passa ensuite en Allemagne où il composa le poème de *la Pitié*, touchant hommage rendu aux infortunes de la famille royale. Delille se rendit ensuite à Londres où il écrivit en quinze mois sa traduction du *Paradis perdu;* cet effort inouï manqua lui coûter la vie. Le poète rentra en France en 1801, riche de ses travaux; il publia plusieurs de ses poèmes et fut témoin de leurs succès. Il entra à l'institut avec Suard, Morellet et plusieurs de ses confrères de l'académie. Sous un gouvernement nouveau qui offrait aux écrivains les plus brillantes faveurs en retour de leurs louanges, Delille demeura fidèle à ses anciennes affections. Napoléon ne put obtenir, malgré ses efforts, un seul hémistiche du poète qu'il trouva insensible aux richesses, aux décorations et aux honneurs. Aussi chéri pour son caractère qu'admiré pour son talent, Delille sortait quelquefois de sa retraite pour se rendre dans quelques sociétés choisies, dont il faisait le charme par sa douce gaité et le sel fin et piquant dont il assaisonnait ses récits. On trouvait en lui le modèle de l'homme aimable qu'il a peint dans son poème de *la Conversation*. Delille était devenu aveugle depuis quelques années; c'était une ressemblance de plus avec Homère et Milton. Il travaillait à un poème de la *Vieillesse*, lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie dans la nuit du 1er au 2 mai 1813, à l'âge de 75 ans. Son corps après avoir été embaumé, fut exposé sur un lit de parade dans une des salles du collége de France; sur sa tête était placée une couronne de laurier. L'institut en corps, et tout ce que la capitale renfermait de professeurs, de savans, d'hommes de lettres, assistèrent à ses funérailles. Ses restes furent déposés au cimetière du père La Chaise, où plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui fit élever un monument funèbre avec cette simple inscription : *Delille!* Peu d'écrivains français ont égalé Delille dans le genre descriptif. Peu de poètes ont laissé un plus grand nombre de vers et d'aussi beaux vers. Son style est toujours brillant et pittoresque, et l'alexandrin prend sous sa plume une souplesse et une variété étonnantes. Cependant la plupart de ses poèmes présentent aussi des défauts saillans. Sa versification quelquefois maniérée, et en général surchargée d'antithèses, laisse trop voir la recherche de l'élégance et de la grâce. On lui a reproché aussi et non sans raison de manquer de plan, et de faire un poème avec des morceaux détachés, liés souvent ensemble par de froides transitions. Malgré ces défauts Delille n'en demeure pas moins le premier de nos versificateurs, et son nom passera à la postérité, environné de cette gloire pure que donne l'accord d'une belle âme et d'un beau talent. Voici les ouvrages de ce poète et la date de leurs publications : *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en vers français, Paris, 1770, in-12, et depuis plusieurs fois réimprimées dans tous les formats avec des notes, des variantes, et d'importantes corrections. *Les Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, poème en 4 chants, 1782, nouvelle édition; Londres, 1800, et Paris, 1802. Cette édition est augmentée de plusieurs épisodes intéressans. | *L'Homme des champs* ou *les Géorgiques françaises*, 1800, et 1805, c'est le plus faible de ses poèmes. | *Poésies fugitives*, 1802. Le recueil publié en 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille. | *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, suivi du passage du St.-Gothard, *poème traduit de l'anglais*, 1802. | *La Pitié*, poème en 4 chants Londres et Paris, 1803. Ce poème consacré à pleurer les malheurs de la révolution française, fut tronqué par la censure impériale, dans la première édition qui parut en France. | *L'Enéide de Virgile*, traduite en vers français, 1804, 4 vol., 2e édition, 1814. Cette traduction qui est loin de valoir celle des *Géorgiques*, renferme cependant un très grand nombre de passages où le poète s'est élevé à la hauteur de son modèle. | *Le Paradis perdu, de Milton*, traduit en vers français, 1805, 3 vol. On a reproché au poète de s'y être souvent écarté de son modèle; mais aussi il lui a prêté quelquefois de nouvelles beautés, comme dans le chant du

Digitized by Google

la création. | L'*Imagination*, poème en 8 chants 1806, et 1815, 2 vol. Cet ouvrage remarquable par l'immense variété des objets dont le poète s'occupe, n'est qu'une vaste galerie de tableaux, et pèche sous le rapport de l'ensemble. | *Les trois Règnes de la nature*, 1809 et 1818; ce poème qui renferme de grandes beautés, est cependant un des plus faibles ouvrages de Delille. | La *Conversation*, 1812; | le *Départ d'Eden suivi d'une épître à deux enfans voyageurs*, 1816, in-18; | *Essai sur l'homme*, de Pope, traduit en vers français, 1821, in-18. Les œuvres de Delille ont été réunies en 16 volumes in-8°. Paris, 1824.

* **DELISLE** (don Joseph), né à Brainville, dans le Bassigny, vers 1690, entra au service, à seize ans; mais renonça bientôt au métier des armes, pour embrasser la vie religieuse dans l'ordre de St.-Benoît. Ses connaissances le firent choisir par ses supérieurs pour enseigner aux novices les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Il fut fait abbé de St.-Léopold de Nancy, et mourut à St.-Mihiel le 24 janvier 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns purement ascétiques; et les autres sur des objets d'érudition ecclésiastique : | *Vie de M. Hugy, calviniste converti, ci-devant capitaine dans le régiment de Sparre*, Nancy, 1731, in-12; | *Traité historique et dogmatique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8°; | *Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre Dubourdieu*, Nancy, 1737, in-8°. Cet ouvrage a été composé en partie sur les mémoires de don Clavet, abbé d'Agaune; | *Histoire du jeûne*, Paris, 1741, in-8°; | la *Vie de S. Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte*, Nancy, 1745, in-8°; | *Histoire de l'ancienne abbaye de St.-Mihiel et de la ville qui en porte le nom, précédée de cinq dissertations préliminaires*, Nancy, 1758, in-4°; | *Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être selon le cœur, pour étudier la théologie*, Paris, 1760, in-8°; | *Histoire de l'abbaye d'Agaune* (aujourd'hui St.-Maurice, dans le Valais). Il en est fait mention dans le *Recueil des bollandistes*, au 22 septembre.

DELISLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude ISOARD), naquit à Lyon en 1743. Entré chez les Pères de l'Oratoire, il y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations mondaines. Delisle de Sales étala ses principes dans son ouvrage intitulé *Philosophie de la nature*, Paris, 1775, qui obtint de la vogue plus par des innovations bizarres que par un mérite réel. L'auteur, voulant faire du bruit en dépit de la vérité et du bon sens, remplit ce livre d'une érudition indigeste, y entassa pêle-mêle, sans ordre ni méthode, tout ce qu'il avait appris dans le commerce de la vie, et forma ainsi une production digne d'un élève présomptueux et pédant. Plusieurs philosophes de cette époque n'approuvèrent pas la *Philosophie de la nature* : Rousseau, entre autres, qualifiait cet ouvrage d'*exécrable*. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse; mais Frédéric II, loin d'accueillir leur demande, conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il put se livrer à son goût pour les paradoxes, goût qui enfanta près de 120 volumes. Dans cette quantité prodigieuse d'ouvrages, il faut compter son *Histoire des hommes*, qui n'a pas moins de 50 volumes. Il publia en outre, pendant la révolution, un ouvrage contre l'athéisme intitulé *Mémoire en faveur de Dieu*. Ce titre au moins étrange fit rire les Jacobins, et l'ouvrage de Delisle de Sales ne les convertit nullement; la cause de la Divinité ne pouvait, en effet, trouver un plus mauvais avocat. Cependant, tout en publiant ses maximes impies, Delisle de Sales prétendait être religieux; et, malgré l'indifférence avec laquelle le public regardait ses productions, il crut toujours qu'elles avaient un grand succès. *Ses poches* étaient toujours pleines de nouveaux écrits de sa façon, il en proposait sans cesse la lecture à ses amis, qui s'estimaient heureux quand ils pouvaient fuir un auteur si incommode par sa fertilité littéraire. Oublié, comme un mauvais auteur, il traîna le reste de ses jours dans la retraite et mourut le 24 septembre 1816, à l'âge de 73 ans. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. « Son nom, dit l'*Ami de la religion et du roi*, ne sera pas d'un grand poids dans » la liste des littérateurs renommés par » leur goût et leurs succès, ni dans celle » des détracteurs du christianisme. Une » érudition mal digérée, une imagination » bizarre, nul goût, nul style : tel est

Digitized by Google

» le caractère de ses écrits... » Nous en citerons les principaux : | la *Bardinade, ou les Noces de la stupidité*, poème en 10 chants (imité de la Dunciade de Pope), Paris, 1765, in-8° ; | *Dictionnaire historique de chasse et de pêche*, ibid. 1796, vol. in-12 ; | *La Philosophie de la nature*, ibid. 1804, 10 vol. in-8° ; | *Histoire des douze Césars, de Suétone*, trad. en français, *suivie de Mélanges philosophiques*, 1771, 4 vol. in-8° ; | *Essais sur la Tragédie, par un philosophe*, 1772, in-8° ; | *Paradoxes, par un citoyen*, Amsterd., 1775, in-8° ; | *Histoire philosophique du monde primitif*, 4e édit., Paris, 1793, 7 vol. in-8° ; | *Ma République, auteur Platon*, etc., 1791-1793 (sous le titre d'*Eponine*), 6 vol. in-8° ; | *Mémoire en faveur de Dieu*, Paris, 1802, in-8° ; | *OEuvres dramatiques et littéraires*, Paris, 1804-1809, 18 vol. in-8° ; | *Essai sur le journalisme*, ibid. 1811, in-8° ; | *Histoire des hommes*, 52 vol. in-12, dont 42 sont de Delisle ; | un supplément à l'*Histoire de France ;* | la continuation de l'*Histoire de la révolution*, par Molleville, etc. Delisle de Sales parlait de ses ouvrages avec une complaisance presque comique, et fit lui-même son apothéose, en plaçant dans son cabinet son buste en marbre blanc, au-dessous duquel il fit mettre cette inscription :

Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.

M. Andrieux, dit-on, y ajouta ce vers :

Mais personne avant lui ne l'avait remarqué.

Cette épigramme fâcha Delisle, qui prétendit que le buste en question n'était que l'image de Zénon ou d'Anaxagore.

DELISLE. *Voyez* LISLE.

DÉLIUS ou **DILIUS** (Quintus), un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Délius passa sa vie à changer de parti : il servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts, ce qui lui fit donner le nom de *cheval de relai de la république*. Il avait écrit l'histoire de son temps.

* **DELLA-MARIA** (Dominique), célèbre musicien et compositeur, né à Marseille en 1778, d'une famille originaire d'Italie, et mort en 1800 des suites d'une imprudence, fit représenter dès l'âge de 18 ans un grand opéra sur le théâtre de cette ville, après un séjour de dix années en Italie, dans lequel il avait profité des leçons de plusieurs maîtres célèbres, notamment de Paësiello. Il vint à Paris en 1796, où il a donné plusieurs *opéras* qui obtinrent pour la plupart un succès brillant. La musique forte et savante commençait à s'emparer du théâtre. *Le prisonnier*, son premier ouvrage qu'il fit représenter en 1798, fit une sorte de révolution, et l'on en revint aux chants faciles et naturels. L'*Opéra comique*, *l'Oncle valet*, *le Vieux château*, qu'il donna ensuite, offrent le même genre de mérite, c'est-à-dire un style élégant et pur, une expression vraie, des accompagnemens légers, vifs et gracieux. Tous les petits airs de ses opéras ont eu beaucoup de vogue, parce qu'ils sont vrais et faciles à retenir.

* **DELLE** (Claude), savant dominicain, né à Paris dans la première moitié du 17e siècle, mort en 1699. On a de lui *Histoire* ou *Antiquités de l'état monastique*, 4 vol. in-12, ouvrage rempli d'érudition, mais dénué quelquefois d'ordre et de critique. Il mérite encore d'être consulté, quoiqu'il soit moins étendu que celui d'Héliot.

* **DELLON** (C.), médecin et voyageur français, né vers 1649, exerça sa profession avec succès, et mérita la protection des princes de Conti, qu'il accompagna en Hongrie en qualité de leur médecin. Il s'embarqua en 1688 sur un vaisseau de la Compagnie royale, parcourut les îles de Bourbon et Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor. Il conçut ensuite le dessein d'aller à la Chine, et se rendit par terre à Daman, où il exerça la médecine. Il y fut arrêté en 1774, par ordre du saint Office, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence, il trouva le moyen de faire reviser son jugement par le grand inquisiteur, qui lui fit rendre la liberté. On ignore la date de sa mort ; mais il vivait encore en 1709 ; cette année il parut une édition de ses voyages, sous ce titre : *Voyages de M. Dellon aux Indes orientales, avec sa relation de l'inquisition de Goa, augmentés de diverses pièces curieuses et de l'histoire des dieux qu'adorent les gentils des Indes*, Cologne, 1709, 3 vol. in-12. Il a relevé plusieurs erreurs accréditées de son temps en histoire naturelle, et se montre judicieux observateur des mœurs et des usages des habitans.

Digitized by Google

DELMACE ou **DELMATIUS** (Flavius-Julius), petit-fils de Constance-Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel, et des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance, qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort : il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

* **DELMARE** (Paul-Marcel), né dans la religion juive à Gènes en 1734, fut converti à la religion catholique par un ecclésiastique de sa ville natale, et reçut le baptême en 1753. Il prit alors les prénoms de Paul-Marcel. Il fit ses études au collége de Gènes, puis à Rome, et entra dans l'état ecclésiastique. Après avoir consacré plusieurs années dans une communauté de prêtres génois aux missions et à l'instruction des fidèles, Delmare fut appelé en 1783 par le grand-duc Léopold pour professer la théologie à Sienne; quatre ans après il enseigna à Pise l'Ecriture sainte. Il y prit part à plusieurs controverses, notamment à celle sur les Arméniens qui avaient été censurés par la faculté de théologie de Sienne, censure qu'il justifia dans ses *Principes théologiques pour servir de préservatifs contre les erreurs de l'examen*, Sienne, 1786, in-8°, en réponse à un ouvrage intitulé : *Examen théologique de la censure*, etc. En 1779, il avait contribué à l'édition du *Catéchisme de Gourlin*, publié à Gènes sous le titre d'*Education chrétienne* ou *Catéchisme universel*, qui fut mis à *l'index* le 20 janvier 1783, et défendu par l'abbé Delmare dans *six lettres* dites *de Final*. On a encore de lui *Prælectiones de locis theologicis senis habitæ*, mises aussi à *l'index* les 9 décembre 1793 et 5 mars 1795. Il revint enfin à des sentimens plus dignes de sa piété et de son savoir, et donna une profession de foi qui satisfit le souverain pontife. Il est mort le 17 février 1824. L'abbé Delmare était d'une charité inépuisable, et il a donné par son testament le peu qui lui restait pour doter des jeunes gens qui voudraient entrer dans le monastère de Saint-Benoît à Pise.

* **DELMAS** (Antoine-Guillaume), lieutenant-général, né à Tulle, le 21 février 1768, d'une famille ancienne, entra dès l'âge de onze ans dans le régiment de Touraine, dont son oncle était capitaine et qu'il alla rejoindre en 1778, aux Etats-Unis. Quelques écarts de conduite l'obligèrent dix ans plus tard, de quitter son corps. En 1791, Delmas, qui avait adopté les principes de la révolution, fut choisi pour commander le premier bataillon des volontaires du département de la Corrèze, et mérita bientôt par plusieurs actions d'éclat, le grade de général de brigade, puis celui de général de division. Il servit avec la plus grande distinction à l'armée du Nord, et plus tard (1796) à celle du Rhin, sous Moreau. En 1797, il passa à l'armée d'Italie, et on le vit, dans la malheureuse campagne de 1799, protéger avec bravoure et habileté, quoique blessé, la retraite de l'armée qui se rallia sous les murs de Mantoue. En 1800, il prit le commandement de la première division de l'armée du Rhin, contribua puissamment aux succès d'Engen et de Moeskirch, et repassa ensuite à l'armée d'Italie, commandée par le maréchal Brune; il s'y couvrit en plusieurs rencontres d'une nouvelle gloire, notamment au passage du Mincio et à Vérone. Mais après la conclusion de la paix de Lunéville, il s'attira le ressentiment de Bonaparte, pour avoir montré des dispositions trop favorables à l'égard de Moreau, et pour un duel avec le général Destaing. On l'envoya en exil à Porentruy, où il resta en surveillance jusqu'après les désastres de la campagne de Moscou. Delmas offrit alors ses services à Napoléon, qui lui confia le commandement d'une division de la grande armée. Il s'empara du village de Pleilitz et força ainsi l'ennemi à la retraite. Après s'être signalé de nouveau à la bataille de Kalzbach et durant la retraite de Silésie, le général Delmas trouva la mort en 1813, sur le champ de bataille de Leipsick.

DELMONT (Dieudonné), né à Saint-Tron, ville de la principauté de Liége, en 1581, fut ami de Rubens, son élève et son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talens, un bon guide et l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble

Digitized by Google

et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles.

DELORME. *Voyez* LORME.

* DELPECH (FRANÇOIS-SÉRAPHIN), peintre et imprimeur en lithographie, né en 1778, à Chaillot près de Paris, fut un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie en France, et mourut à Paris le 25 avril 1825; il a publié : *Examen raisonné des ouvrages de peinture, sculpture et gravure, exposés au salon du Louvre* en 1814, Paris, 1814-1815, in-8°. Il a aussi écrit sur le salon de 1812, une série d'articles remarquables insérés dans le *Mercure*, et a donné les seize premières livraisons de l'*Iconographie des contemporains* de 1789 à 1820, in-folio, qui devait en avoir cinquante. Sa veuve s'est chargée de continuer l'ouvrage.

* DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la légion-d'honneur et correspondant de l'institut de France, né à Toulouse en 1772, a publié les ouvrages suivans : | *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8°; | *Pathologie chirurgicale*; | *Réflexions et observations anatomiques chirurgicales sur l'anévrisme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un *Atlas*, 1 vol. in-8°, Paris, 1813; | *Chirurgie clinique de la faculté de médecine de Montpellier*, 1 vol. in-4°, 1824. Delpech périt assassiné à Montpellier en octobre 1832.

DELPHIDIUS (ATTIUS TIRO), fils du rhéteur Patère, Gaulois d'origine, se fit un nom par ses *poésies* et par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358 il accusa de péculat, devant Julien alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvait les prouver : « Quel coupable, » s'écria-t-il, illustre César, ne passera » pas pour innocent, s'il suffit de nier ses » crimes? — Et quel innocent, lui répli» qua Julien, ne passera pas pour cou» pable, s'il suffit d'être accusé? »

DELPHINUS (PIERRE), savant général des camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des Lettres, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très rare et très cher. On trouve de nouvelles Lettres de cet auteur dans la collection de Martenne.

* DELPUITS (JEAN-BAPTISTE BOURDIER), chanoine du Saint-Sépulcre à Paris, né en Auvergne vers 1736, entra chez les jésuites, et fut obligé d'en sortir en 1763, lors de la proscription de cette société en France, avant d'avoir fait ses premiers vœux. Il s'est fait connaître par son zèle pour ramener la jeunesse dans les voies de la piété, et par l'établissement d'une congrégation à l'instar de celle des jésuites. Peu nombreuse d'abord, elle s'accrut ensuite, se répandit même dans les provinces, et fut très utile à la religion dans un temps de licence et d'impiété. Il y donnait des retraites soit pour les ecclésiastiques, soit pour les laïques, et il eut le bonheur d'attirer à lui plusieurs jeunes gens élevés dans les écoles les moins religieuses, qui ont donné dans ces derniers temps de beaux exemples de piété, de zèle et de charité. Les réunions de cette société furent interdites en 1809; mais l'abbé Delpuits continua à voir séparément ses élèves, et il leur continua ses soins et ses exhortations tant que ses forces le lui permirent. Il mourut le 15 décembre 1811, jour de l'octave de la Conception, fête principale de sa congrégation. Ses fidèles disciples l'accompagnèrent jusqu'au lieu de la sépulture. On lui doit un *Abrégé des vies des saints* de Godescard, en 4 vol. in-12.

DELRIO (MARTIN-ANTOINE), naquit à Anvers, en 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai, en 1589, la théologie morale à Liége, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain en 1608, à 57 ans. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : | Ses *Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; réimprimées encore plusieurs fois. Duchesne en donna un *Abrégé* en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon

Digitized by Google

nombre est assez circonstancié et appuyé pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le nouveau Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Ecriture, les Pères, particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples et l'expérience de tous les siècles. Enfin il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien : milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Psellus, Théophile Raynaud et Gisbert Voet ont aussi discuté à fond la matière. *Voyez* ASMODÉE, de HAEN, LEBRUN, MAFFÉE (SCIPION), SPÉ, MEAD, BROWN (THOMAS). Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très modernes, il est question de magie, et cela non pour en rire, ce qui a été long-temps de mode; mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence voulait que l'inconséquente et irréfléchissante philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance qui en résultent, établit des preuves destructives de ses dogmes les plus chers, preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais preuves qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque (*voyez* FAUSTUS). | Des *Commentaires sur la Genèse, le Cantique des cantiques et les Lamentations*, 3 vol. in-4°, solides et estimables; | *Les Adages sacrés de l'ancien et du nouveau Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tom. in-4°; | trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; | Des *commentaires et des paraphrases sur les tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques latins. — Il est différent de JEAN DELRIO, de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le psaume* 118, in-12, 1617.

* **DELUC** (JACQUES-FRANÇOIS), père des deux savans naturalistes de ce nom, né à Genève en 1698, d'une famille originaire de Lucques en Italie, et mort dans la même ville en 1780, fut toujours attaché à la religion catholique qu'il défendit par plusieurs ouvrages, notamment par ses *Lettres* contre un ouvrage immoral de Mondeville intitulé : *La fable des abeilles*, in-12; Deluc est auteur des *Observations sur les savans incrédules*, Genève, 1760, in-8°.

* **DELUC** (JEAN-ANDRÉ), célèbre physicien, fils du précédent, né à Genève, le 18 février 1727, dut aux encouragemens du savant naturaliste Bonnet les progrès qu'il fit dans différentes branches des sciences naturelles. Son père l'avait d'abord destiné au commerce; mais sa fortune ayant éprouvé un dérangement, le jeune Deluc renonça aux affaires commerciales et se rendit à Londres où il devint lecteur de la reine. Il parcourut plus tard la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne, et fut nommé en 1798, à Gœttingen, professeur honoraire de géologie. Il fit sur cette science et sur la minéralogie des découvertes importantes, construisit un excellent *Hygromètre*, substitua le mercure à l'esprit de vin dans le thermomètre de Réaumur, etc. Ce savant qui avait hérité de son père des principes éminemment religieux, a cela de commun avec l'illustre Cuvier, dont la science déplore la perte récente (*voyez* CUVIER), que ses observations s'accordent parfaitement avec les récits de la Genèse. Deluc, que l'immortel écrivain que nous venons de citer place dans son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789, à côté des Warner et des Dolomieu, mourut à Windsor, en Angleterre, le 7 novembre 1817, à l'âge de 91 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, ou *Théorie des baromètres et des thermomètres*, Genève, 1772, 2 vol. in-4°, Paris, 1784, 4 vol. in-8°. « Cet excellent » ouvrage, dit Lalande dans la *Bibliothèque astronomique*, est un traité com» plet renfermant les recherches les plus » ingénieuses et les plus neuves, spéciale» ment la découverte du rapport exact en» tre les hauteurs du baromètre et celle » des montagnes. » | *Relation de différens voyages dans les Alpes du Faucigny* (Sa-

Digitized by Google

voie), Maestricht, 1776, in-12; l'auteur fit ces voyages de concert avec son frère Guillaume et un autre physicien nommé Deutand; | *Nouvelles idées sur la Météorologie*, Londres, 1786, 3 vol. in-8°; | *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme*, adressées à la reine de la grande Bretagne, La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8°. Deluc s'est attaché principalement dans cet ouvrage à prouver l'accord qui existe entre l'histoire naturelle du globe et l'histoire de Moïse. Il regarde chacun des six jours de la création, comme autant de périodes, comprenant chacune un certain nombre de siècles, et explique l'événement du déluge, en supposant que des cavités s'étant affaissées dans l'ancien continent, ont formé le lit actuel où est renfermée la mer, dont l'ancien fond est devenu terre ferme, traversée des montagnes jadis ensevelies sous les eaux; ce qui rend assez naturelle la présence des animaux fossiles à tous les degrés du continent qui ont paru après le déluge universel; | *Lettres sur l'histoire physique de la terre*, Paris, 1798, in-8°, adressées au professeur Blumenbach; | *Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance, précédée et suivie de détails historiques*, Berlin, 1799, in-8°; | *Bacon tel qu'il est*, ou *Dénonciation d'une traduction française des ouvrages de ce philosophe* (par Antoine Lasalle), Berlin, 1800, in-8°; | *Lettres sur le christianisme adressées à M. Teller* (pasteur à Berlin), 1801, in-8°; | *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles*, Paris, 1802, in-8°; | *Introduction à la physique terrestre par les fluides expansibles, précédée de deux mémoires sur la nouvelle théorie chimique, considérée sous différens points de vue*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°; | *Traité élémentaire sur le fluide électro-galvanique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°; | *Lithologie atmosphérique*, 1803, in-8°; | *Traité élémentaire de géologie* (en anglais), Londres, 1809, in-8°, et en français, Paris, même année; | *Voyage géologique dans le nord de l'Europe, contenant des observations sur quelques parties des côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord*, Londres, 1810, 3 vol. in-8°; | *Voyages géologiques en Angleterre*, 1811, 2 vol. in-8°; | *Voyages géologiques en France, en Suisse et en Allemagne*, Londres, 1813, 2 vol. in-8°; | *Abrégé de géologie*, 1815. Jean-André Deluc a publié en outre un grand nombre de mémoires et de dissertations, dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Journal des savans* et dans divers recueils périodiques en Allemagne, en Angleterre et en France. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre des sociétés royales de Londres, de Berlin, et de plusieurs autres sociétés savantes.

* **DELUC** (GUILLAUME-ANTOINE), né en 1729, à Genève, frère cadet du précédent, partagea ses travaux et consacra beaucoup de temps à l'étude des coquillages fossiles dont il a déterminé les analogues vivans, au nombre de plus de cent espèces. Il visita en 1756 et 57 le Vésuve, l'Etna, et l'île de Vulcano, et se fit une riche collection de produits volcaniques. Il n'a pas laissé de grands ouvrages, mais beaucoup *d'observations* insérées dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère. Il a publié en outre, dans le *Journal de physique*, dans la *Bibliothèque britannique* et dans le *Mercure de France*, un grand nombre de *mémoires* relatifs à la minéralogie, et principalement à la géologie, où il réfuta courageusement et avec une grande force de logique les systèmes modernes, dont les conséquences lui semblaient opposées à l'ordre que son esprit reconnaissait dans les œuvres de la création. Guillaume Deluc s'est encore fait remarquer par sa passion pour la musique et par son goût pour les médailles, dont il avait formé une riche collection. Il était membre du conseil des Deux-cents de Genève, où il mourut le 26 janvier 1812.

DELVAUX (LAURENT), sculpteur, né à Gand en 1695, et mort à Nivelle le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *statues* qui ornent la façade du palais, la *chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre*, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monumens de son travail et de ses talens. Sa manière dirigée et formée par les modèles antiques, a peut-être plus de force que de grâces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse et le duc Charles de Lorraine ont estimé et récompensé les talens de cet artiste.

* **DELVAUX** (REMI-HENRI-JOSEPH), graveur en taille-douce, né en 1748, et mort le 21 septembre 1823, a donné les portraits de plusieurs hommes célèbres, et

un grand nombre d'estampes qui ornent les belles éditions de Molière, Lafontaine, Voltaire, Gessner, Ovide et Châteaubriand.

DELVINCOURT, vicaire-général du diocèse de Laon, mort en 1794. On a de lui la *Pratique des devoirs des curés*, traduite de l'italien du Père Segneri, Paris, 1782, in-12; et le *Pénitent instruit*, traduit du même, qu'il avait laissé en manuscrit et qu'un de ses amis publia en 1802, en 1 vol. in-12.

* **DEMACHY** (Jacques-François), pharmacien et littérateur, né à Paris le 30 août 1728, est mort le 7 juillet 1803. Ses principaux ouvrages sont : | *Elémens de chimie, traduits de l'allemand de Juncker*, 1757, 6 vol. in-12; | *Instituts de chimie*, ou *principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8°; | *Procédés chimiques rangés méthodiquement et définis*, 1769, in-8°; | *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°; | l'*Art du distillateur d'eau-forte et du distillateur liquoriste*, dans la collection in-folio de l'académie; | L'*Art du vinaigrier*, etc. Demachy cultiva aussi la poésie. L'*Almanach des muses*, le *Mercure* et autres *journaux littéraires* ont publié plusieurs de ses *pièces fugitives*. Il a composé aussi de *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12.

DEMADES, athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses *discours* que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : « Puisque les dieux, lui dit-il, vous ont » donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi » vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite? » Le même Philippe ayant demandé à Démades, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : « Vous » le sauriez, répondit-il, si les Macédoniens avaient été commandés par Charès » et les Athéniens par Philippe. » Démades était fort intéressé. Antipater, son ami, ainsi que celui de Phocion, disait « qu'il » ne pouvait faire accepter des présens à » celui-ci, et qu'il n'en donnait jamais » assez à l'autre pour satisfaire son avidité. » Démades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J.-C. Nous avons de lui : | *Oratio de duodecennali*, 1619, in-8°, et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tomes in-folio.

DEMANDRE, grammairien français, mort en 1808, près d'Auxerre, est connu par un *Dictionnaire de l'élocution française*, réimprimé en 1802 avec des augmentations, par l'abbé de Fontenay.

* **DEMANDRE** (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Saint-Loup, en Franche-Comté, le 28 octobre 1739, d'une famille ancienne de cette province, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé après l'expulsion des jésuites, préfet des études du collége de Besançon. Il était curé de la paroisse Saint-Pierre depuis 1769, lorsqu'il fut élu député suppléant du clergé aux états généraux où il remplaça l'abbé Millot. Il se prononça d'abord contre la vente des biens ecclésiastiques, et ensuite il l'approuva; il parla contre les décrets de l'Assemblée et prêta le serment imposé par elle au clergé, puis fut détenu pendant 13 mois, sous le règne de la terreur, dans les prisons de Dijon. Rendu à la liberté, il reprit ses fonctions de curé à Besançon, et fut élu en 1798 évêque du diocèse de cette ville. Il tint en cette qualité en 1800 un concile provincial dont les *actes* ont été insérés dans le tome XII, page 153 des *Annales de la religion*. L'année suivante il assista au concile national de Paris et donna sa démission, après avoir signé avec quelques-uns de ses collègues, l'écrit intitulé : *Avis des évêques réunis sur leur démission*. En 1802 l'abbé Demandre devint vicaire-général de M. Lecoz, archevêque de Besançon, et fut ensuite curé de l'église de Sainte-Madeleine dans la même ville, jusqu'à sa mort arrivée le 21 mars 1823. M. Demandre était très savant, et possédait surtout les langues anciennes et notamment l'hébreu. Il s'était fait aussi chérir par sa bienfaisance. On a de lui un *opuscule* intitulé *A MM. les administrateurs du diocèse de...* (Besançon), relatif aux rétractations exigées des anciens prêtres constitutionnels, Paris, in-8°, sans date. Il a été l'éditeur des deux ouvrages suivans de Bergier dont il était l'ami : *Discours sur le mariage des protestans*, 1787, in-8°; *Observations sur le divorce*, Besançon, 1790, in-8°.

* **DEMANET**, ecclésiastique français, mort à Paris vers 1786, fut en 1764 aumônier à l'île de Gorée en Afrique, et parcourut une partie des côtes voisines; il publia à son retour en France, | une nouvelle *Histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec cartes : il a eu, pour composer cet ouvrage, de

Digitized by Google

grandes obligations au Père Labat, que cependant il ne cite pas. Il prétend que la couleur des nègres est due à la seule influence du climat, et que cette race d'hommes a dans le principe été aussi blanche que la race européenne. | *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas connu. Quelques bibliographes présument que l'abbé Demanet n'en a publié que le prospectus.

DEMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Démarate se retira en Asie, l'an 424 avant J.-C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour, pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler? « C'est, répondit-il, » qu'à Sparte la loi est plus puissante que » les rois. » Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xerxès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'ancien*.

* DEMARNE (Jean-Louis), peintre, né en 1744 à Bruxelles, étudia de bonne heure son art en France, et concourut pour le prix de Rome, l'année où David l'obtint. Il s'essaya d'abord dans l'histoire, puis dans le paysage historique et ne put s'élever dans l'un ni dans l'autre au-dessus de la médiocrité : la *Prise de la Louisiane* est le moins mauvais des tableaux qu'il fit alors ; il exécuta plus tard des peintures d'animaux ; et acquit alors la réputation d'artiste distingué : il s'est placé comme coloriste au niveau des meilleurs peintres flamands; la facilité de son pinceau et la finesse du ton, autant que l'entente et la vivacité de la composition lui ont mérité d'être mis pour quelques-uns des paysages qu'il a exécutés de 1792 à 1808, à côté de Karel, Dujardin et Berghem. Dumarne reçut en 1828, la croix d'honneur à l'âge de 84 ans. Il est mort aux Batignolles près de Paris, le 25 mars 1829.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver, qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On lui attribue communément la gloire de l'invention de cette méthode de graver; mais il ne fit que la perfectionner : l'honneur de cette invention appartient à François.

* DEMAUGRE (Jean), écrivain et ecclésiastique français, né à Sedan le 28 février 1714, d'un capitaine de milice-frontière, entra chez les jésuites, qu'il quitta cinq ans après pour prendre l'état ecclésiastique. Il fut successivement vicaire de Balant, curé de Chauvency, de Givet, de Gentilly près de Paris, prieur de Chablis, et mourut en 1801 à Yvoi-Carignan, où il s'était retiré pendant la révolution. La nature l'avait doué d'un esprit vif et plein d'originalité, dont ses productions prenaient la teinte. Outre plusieurs pièces de vers latins et français, on a de lui : | *Oraison funèbre de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4° ; | l'*Oraison funèbre de D. Mann Erfleur*, abbé d'Orval, 1765, in-4°; | *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4°; | *Le Militaire chrétien*, petit in-12. Ce sont des fragmens de *sermons* qu'il avait prêchés à Givet, ville de garnison. Les soldats accouraient en foule pour l'entendre, parce qu'il avait pris dans l'art de la guerre le fondement des raisonnemens dont il appuyait les vérités chrétiennes. Il a laissé manuscrits les *Psaumes de David*, mis en vers latins.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien-major des troupes de l'évêque prince de Liége, membre de plusieurs académies, mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la chimie, la docimasie, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fonds de savoir, et un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment, aux yeux des gens sages, le mérite de ce médecin, c'est l'exercice ac-

Digitized by Google

tif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, et son zèle à les défendre dans toutes les occasions. Les os de ce savant furent réduits en verre et coulés sous la forme d'une petite urne qui faisait partie du cabinet de Robertson.

DEMÉTRIUS, *Poliorcète*, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolémée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avait perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna, pour son logement, le derrière du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir incessamment la somme de deux cent cinquante talens, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 283 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DEMÉTRIUS Ier, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en otage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus Epiphanes, et après lui son fils Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre Balas, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat, et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DEMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, était fils du précédent. Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Balas. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres qui régnait et tyrannisait sous

Digitized by Google

son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Balas, pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraatès leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydètes, frère de Démétrius. Sydètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre disciple de Théophraste, acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par son éloquence, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain, qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, » répondit-il à celui qui lui annonça cette » nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu » qui me les a méritées. » Le philosophe content de sa vanité, se retira sans se plaindre chez Ptolémée Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfans. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour les fils d'Eurydice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C., il le relégua dans la Haute-Egypte. Démétrius ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie de moyens pour le supporter, se donna la mort, en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée Philadephe, qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes; et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glascow, in-4°, 1743, est de Denys d'Halicarnasse.

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisait à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit « que les mains des hommes ne pou» vaient faire des dieux. » Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues?

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit : « Si » l'empereur a dessein de me tenter, qu'il » m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce » que tu peux pour que je te fasse mourir; » mais je ne m'amuse pas à faire tuer » tous les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apollonius de Thyane. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La nature, dit cet écrivain, l'avait » produit pour faire voir à son siècle » qu'un grand génie peut se garantir de la » corruption de la multitude : » exagérations et pantalonades philosophiques. *Voyez* VESPASIEN.

DÉMÉTRIUS *Pépagomène*, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le 12e siècle. Il a laissé un traité *De podagra*, grec et latin, Paris, 1558, in-8°.

Digitized by Google

DÉMÉTRIUS, grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devait y voir, un traître dont il avait à se défier, et non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Démétrius piqué anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE. *Voyez* CHALCONDYLE.

DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre de Géreslau, d'abord moine de l'ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un Seigneur distingué. Démétrius ayant été un jour maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. « Et qui es-tu donc? lui » demanda le seigneur Lithuanien. » — « Je suis, répondit le jeune Moscovite, fils » du czar Jean Basilowitz. L'usurpateur » Boris voulut me faire assassiner; mais » on substitua à ma place le fils d'un » prêtre qui me ressemblait parfaitement, » et on me fit ensuite évader. » Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine, le rendit bientôt odieux; c'était la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Un boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille, furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le premier juin 1606. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné était le vrai Démétrius, et que son droit à la couronne fut bien constaté; mais dans ces sortes de révolutions, ceux qui succombent ont toujours tort.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent, et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près, pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut: *Démétrius, fils du czar Démétrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1653. On lui coupa la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, et dévoré par des dogues.

* **DÉMEUNIER** ou **DESMEUNIER**,

Digitized by Google

(Jean-Nicolas) né à Noseroy, en Franche-Comté, le 15 mars 1751, vint se fixer à Paris, où quelques productions littéraires lui valurent d'abord la place de censeur royal, ensuite celle de secrétaire de Monsieur, depuis le roi Louis XVIII. Nommé en 1789 député aux états généraux, il y embrassa néanmoins le parti de la révolution, parla très souvent, et devint secrétaire-président et membre du comité de constitution. Après la sesssion il fut nommé membre du directoire du département de Paris, et donna sa démission lorsque Pétion fut réinstallé maire. Il passa ensuite aux Etats-Unis, et ne reparut sur la scène qu'en 1797, où il fut placé sur la liste des candidats au Directoire. Appelé au tribunat, il en occupa le fauteuil le 2 janvier 1800, et vota constamment en faveur des projets du nouveau gouvernement. Il devint membre du sénat le 18 janvier 1802, et mourut à Paris le 7 février 1814. Ses principaux ouvrages sont : | *Etat civil, politique et commercial du Bengale, traduit de l'anglais*, 1775, 2 vol. in-8° ; | *Esprit des usages et des coutumes des différens peuples*, 1776, et 1780, 3 vol. in-8° ; | *Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de Brydone*, 1776, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé ; | *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle Guinée, traduit de l'anglais*, 1740, in-4° ; | *Histoire des gouvernemens du Nord, traduite de l'anglais de Williams*, 1780, 4 vol. in-12 ; | *Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, traduites de l'anglais de Coxte*, 1781, in-4° ; | *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine, traduite de l'anglais, de Fergusson*, 1784, 7 vol. in-8° ou in-12 ; | *Voyage et découverte dans l'Océan pacifique du Nord et autour du monde, par Vancouver, traduit de l'anglais*, 1800, 2 vol. in-4°. Le 3e vol. a été traduit par Morellet. Démeunier a eu part aussi à la traduction des *Voyages de Cook*, 13 vol. in-4°. et 18 vol. in-8°.

* **DEMIA** (Charles), né à Bourg-en-Bresse, le 3 octobre 1636, fut élevé chez les jésuites ; il embrassa la carrière ecclésiastique, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et fut fait prêtre en 1663. L'abbé Demia, de retour dans sa ville natale, se livra à la pratique des bonnes œuvres et surtout aux missions. Il vint bientôt à Lyon où l'archevêque instruit de son mérite le nomma archiprêtre de la Bresse et promoteur de l'officialité. En 1672, il établit la communauté de Saint-Charles pour former des maîtres d'école. Peu après il en créa une aussi pour les filles, et fit des règlemens pour les écoles. Il mourut le 23 octobre 1689, laissant un ouvrage intitulé : *Le Trésor clérical*, ou *Conduite pour acquérir et conserver la sainteté ecclésiastique*, Lyon, 1694, in-8°. Sa *Vie* a été imprimée en 1829 à Lyon, 1 vol. in-8°. Elle est suivie de l'*histoire de la communauté des sœurs de Saint-Charles*.

DÉMOCÈDE de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphon, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'était défait le pied en descendant de son cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DÉMOCHARÈS d'Athènes, était neveu de Démosthènes, ou, selon Plutarque, dans la *vie des Orateurs*, fils de la fille de Démosthènes et de Lachès. Timée en a donné une peinture très désavantageuse, mais Polybe le défend. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Aristote. Cicéron dit qu'outre plusieurs *harangues*, Démocharès avait écrit l'*histoire* de son temps, mais en orateur et non en historien.

DÉMOCRARES. *Voyez* MOUCHY.

DÉMOCRITE, naquit à Abdère dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xerxès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnaissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour con-

Digitized by Google

férer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardait comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étaient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talens, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours: mais c'était un ris de morgue et d'insulte : se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait, à qui occuperait les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la plupart de ces vieux sages étaient inférieurs à un de leurs collègues (Sénèque), qui, pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitait des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vitæ novitate convertit*. Les Abdéritains, à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avait, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit; mais le jour d'après, il la salua du nom de femme. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes autant d'aventures prodigieuses, que sur celles des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément, quoique ces sortes d'expédiens soient assez assortis au génie de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Diacosmos* et des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16ᵉ siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des Œuvres d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (*voyez son article*) a mis à la suite de son *Traité du ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le ris de Démocrite*. C'est un morceau rare et singulier.

DEMON ou **DEMENÈTE**, athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir; et que non-seulement les 30 talens auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port du Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente et méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière; mais il prit ce qui lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et il fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit : « Vous pouvez vous retirer, la farce est » jouée. » Il vivait sous l'empereur Adrien vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtans et d'obscènes calembourgs, qui serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme Socrate, qui avait aussi quelque chose de ces qualités : *Scurra atticus*.

DEMOPHILE, évêque de Bérées, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium, formule dressée avec beaucoup d'art et qui à la rigueur pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siége

Digitized by Google

de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles, où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DÉMOSTHÈNES naquit à Athènes l'an 381 avant J.-C., non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée et Platon, et profita des traités d'Isocrate qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très remarquable, et une poitrine très faible, étaient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus ; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir ; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré. « On » court, disait-il, sur les places publi- » ques, on se demande s'il est vrai que » Philippe soit mort ou malade ; mort ou » vivant que vous importe ? Vous vous » feriez bientôt un autre Philippe par » votre conduite. » Il se trouva l'an 338 avant J.-C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence ; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui « que tout l'or de Philippe ne le tentait » pas plus que celui de Perse n'avait tenté » Aristide : » sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devait pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre le Grand, il revint à Athènes, et continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthènes prit la fuite, et se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suça du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parens l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer, comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme qui se donna lui-même la mort, la craignait sur un champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes faibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : « Démosthènes, si tu avais eu autant » de force que d'éloquence, jamais Mars » le Macédonien n'aurait triomphé de la » Grèce. » Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante qu'elle paraissait sans art et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthènes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : *Cedendum verò in hoc quod ille prior fuit et magna parte Ciceronem, quantus est, fecit.* Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur consiste en 61 *discours*, 65 *exordes*

Digitized by Google

et 6 *lettres politiques* écrites, pendant son exil, au peuple d'Athènes. Les meilleures éditions de ses *harangues*, sont celles de Venise, 1543, 3 vol. petit in-8°, et de Francfort, 1604, in-fol., avec la traduction latine de Wolfius. Tourreil en a traduit quelques-unes en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce. Cette version a été éclipsée par la traduction complète que M. l'abbé Auger en a donnée avec celles d'Eschine, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez Lacombe, 1788, 1794 et 1801, 6 vol. in-8°, avec de nombreuses corrections. Cette traduction est encore extrêmement faible; mais il n'y en a pas de meilleure. On en a publié une nouvelle édition avec le texte grec en regard, revue et corrigée par Planche, 1819-1821, 10 vol. in-8°. M. Taylor, savant anglais, a publié à Londres une nouvelle édition de Démosthènes, 5 vol. in-4°.

DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! » lui dit saint Basile en souriant, un Dé» mosthènes qui ne sait pas parler...! » Démosthènes piqué lui fit des menaces, et Basile lui répondit : « Mêlez-vous de bien » servir la table de l'empereur, et non » pas de parler de théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

***DEMOURS** (PIERRE), médecin oculiste, garde du cabinet d'histoire naturelle du roi, né à Marseille en 1702, étudia d'abord à Avignon, puis à Paris, et fut lié avec Duverney, Chirac et Antoine Petit. Ce dernier l'engagea à l'aider dans ses recherches anatomiques et à s'adonner avec lui surtout à l'étude des maladies de l'œil. Demours suivit ce conseil et acquit une rare habileté dans la connaissance et le traitement des affections de ce genre. On lui doit plusieurs instrumens qui ne sont plus en usage, bien qu'ils n'aient pas été remplacés par des instrumens plus parfaits. La société royale de Londres le reçut parmi ses membres, et l'académie des Sciences de Paris le nomma en 1769 associé vétéran. Peu de temps après, il reçut le titre de médecin du roi, et fut appelé à l'emploi de garde du cabinet d'histoire naturelle. Il mourut à Paris dans le mois de juin 1795. On lui doit un *Mémoire* sur un instrument qu'il a inventé pour faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, 1785, in-4°; une *Lettre à M. Petit en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8°, etc. Il a traduit de l'anglais : | *Essais et Observations de la société de médecine d'Edimbourg, avec des observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux*, 7 vol. in-12 avec fig.; | *Essais et observations physiques et littéraires de la société d'Edimbourg*, tome 1er, Paris, 1759, in-12, fig.; | *Essai sur l'histoire naturelle du polype insecte* (de Henri Baker), Paris, 1744, in-8°, avec fig.; | *Description du ventilateur par le moyen duquel on peut renouveler aisément et en grande quantité l'air des mines, des prisons, des hôpitaux, etc.* (d'Etienne Gales), Paris, 1744, in-8°; | *Méthode pour traiter les plaies d'armes à feu* (de Jean Ramby), Paris, 1745, in-12; | *Transactions philosophiques de Londres*, Paris, 1758-1761, 5 vol. in-4°; | *Manuel du cavalier* (du capitaine Burdon).

* **DEMOUSTIER** (CHARLES-ALBERT), membre de l'institut, né à Villers-Cotterets le 11 mars 1760, descendait de Racine par son père et de Lafontaine par sa mère. Il fit ses études à Paris, suivit quelque temps le barreau; mais son goût le porta à la culture des lettres. Il donna d'abord : | *Lettres à Emilie sur la mythologie*, 6 part. in-18, in-12 et in-8°, 1786-98. Elles eurent un succès prodigieux, et devaient l'obtenir dans un siècle où le faux brillant, le bel esprit, étaient préférés aux productions d'un talent naturel et vrai. S'il y a de jolis vers, des descriptions gracieuses, on y rencontre aussi trop de madrigaux, quelquefois affectés, et souvent l'auteur, en voulant être agréable, se laisse séduire par des plaisanteries de mauvais goût. L'auteur n'a pas non plus évité avec assez de soins les images licencieuses. Du reste ces Lettres ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite de la mythologie. Demoustier a particulièrement travaillé pour le théâtre, et dans toutes ses pièces il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. Quelques-unes eurent cependant du succès, mais elles sont aujourd'hui presque oubliées. Les principales sont : | *Le Conciliateur, ou l'Homme aimable*, comé-

Digitized by Google

die en 5 actes et en vers ; | *Les Femmes*, comédie en 3 actes et en vers ; | *Alceste*, ou *le Misanthrope corrigé*, comédie en 4 actes et en vers ; | *Le Divorce*, comédie en 2 actes ; | *Les deux Suisses*, ou *la Jambe de bois*, opéra en 1 acte, imprimé sous le titre de l'*Amour filial*. Ces cinq pièces ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, in-8° ; 1809, 2 vol. in-18. On a encore de lui | *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°, 1809, 3 vol. in-18 ; | la *Liberté du cloître*, poème, 1790, in-8° ; ouvrage où la religion n'est pas assez respectée. | *Le siége de Cythère*, poème, 1790, in-8°. De 18 chants qui devaient composer ce poème, l'auteur n'en a donné que six. Demoustier est mort à Villers-Cotterets le 9 mars 1801, dans des sentimens religieux.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris : mais comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en 19 livres, imprimée in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, et il s'honora très peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : | *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol. ; avec un supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-fol., ouvrage estimé ; | une *édition* des *Antiquités romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE. *Voyez* NESLE (de).

DENHAM (le chevalier John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement ; mais après la mort du père, il perdit encore au jeu une bonne partie de ce qui lui avait été laissé. Il paraît que cet échec à sa fortune le corrigea. En 1641 il publia une tragédie intitulée : *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtimens royaux. Il mourut en 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chaucer, Spencer et Cowley. Outre sa tragédie du *Sophi*, on a plusieurs autres pièces de poésie, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes et de descriptions faites d'après nature. La précision et la netteté sont les principales qualités qui lui manquent.

* DENINA (Charles-Jean-Marie), historien et littérateur piémontais, né à Revello en 1731, prit les ordres en 1751 et fut créé, en 1753, professeur d'humanités à Pignerol. En 1756, il reçut le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan, et occupa successivement plusieurs chaires en Piémont, notamment celles de rhétorique, d'éloquence italienne et de littérature grecque. Il parcourut ensuite plusieurs parties de l'Allemagne, et finit par venir se fixer à Paris en 1804. Napoléon l'avait nommé son bibliothécaire. Denina est mort à Paris le 5 décembre 1813. La liberté avec laquelle Denina s'exprima contre la multiplicité des ordres religieux lui causa quelques désagrémens. Ses principaux ouvrages sont : | *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760 et 1763, in-12 ; Berlin, 1785, 2 vol. in-8° ; Turin, 1792, 3 vol. in-12. Il y ajouta un 4e volume en 1811, sous ce titre *Saggio istorico-critico sopra le ultime vicende della letteratura*. Le Père de Livoy en donna une traduction faite sur l'édition donnée à Glascow, en 1763, et Castilhon sur celle de Berlin. | *Delle rivoluzioni d'Italia, libri ventiquattro*, 1769-71, 3 vol. in-4°, traduit en français par Jardin, 1770 et années suivantes, 8 volumes in-12. C'est le plus important de ses ouvrages. Il l'avait soumis à l'abbé Costa, son ami, depuis cardinal, qui y avait fait beaucoup de corrections. | *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781-82, et Venise, 1783, 4 vol. in-8° ; | *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8° ; | *La Prusse lit-*

Digitized by Google

téraire sous Frédéric II, Berlin, 1790-1791, 3 vol. in-8°; | *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, traduite en allemand d'après le manuscrit italien de l'auteur, Berlin, 1800-1805, 3 vol. in-8°; | *Revoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8°; | *La clef des langues*, ou *Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle et qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8°; | *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie*, 1805, in-8°; | *Essai sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des Sardes et des Corses*, Paris, 1807, in-8°; | *Discorso istorico sopra l'origine della gerarchia e de concordati fra la podesta ecclesiastica e la secolare*, 1808, in-8°. Cet ouvrage fut supprimé. | *Istoria della Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8°. M. Barbier a donné une *notice* sur la vie de Denina dans le magasin encyclopédique (janvier 1814).

* DENIS de GÈNES (le Père), capucin, né en 1636, et mort en 1695, historien de son ordre, a laissé : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti-Francisci capucinorum*, Gènes, 1680, ibid, 1695, in-fol.; édition revue et beaucoup augmentée, Venise, 1747, in-fol.; cette quatrième édition est due aux soins du Père Bérard de Bologne, du même ordre. Cette édition est supérieure aux autres, quoiqu'elle ne soit pas encore sans beaucoup de défauts. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion; mais le nom de famille manque presque toujours. Les textes des ouvrages y sont ordinairement traduits en latin, et quelquefois tronqués; ajoutez à cela l'omission d'un grand nombre d'écrivains de mérite. Cependant, quelque imparfait que soit cet ouvrage, il est nécessaire et même indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques. On se tromperait, d'ailleurs, si on pensait que cet ordre est pauvre en écrivains et hommes remarquables. On y compte mille quatre-vingt-deux écrivains, historiens, biographes, voyageurs, géographes, philologues, grammairiens, physiciens, mathématiciens, poètes, et surtout des théologiens et auteurs ascétiques.

* DENIS (Nicolas), né à Tours vers l'an 1598, fut gouverneur, lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Arcadie et du Canada, depuis le cap Canceaux jusqu'à Gaspé. Il eut, au sujet de ces possessions, des démêlés hostiles avec ses propres compatriotes, ce qui l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Il était parti pour l'Amérique en 1632, il n'en revint que 40 ans après, et publia à son retour : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1684.

* DENIS (Michel), savant bibliographe et poète allemand, naquit en 1729 à Scharding en Bavière, entra en 1747 chez les jésuites, où il resta jusqu'à la suppression de cet ordre. Il avait professé à Gratz, Clagenfurth et dans plusieurs autres villes, et fut nommé en 1773 chef de la bibliothèque de Garelli, puis, en 1791, premier conservateur de celle de Vienne, où il est mort le 29 septembre 1800. Il se nommait lui-même le *Barde du Danube*, et avait pris pour modèle Ossian et les autres poètes scandinaves. Denis a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : | *Bibliotheca typographica vindobonensis usque* 1560, Vienne, 1782, in-4°, en latin et en allemand; | *Annalium typographicorum V. Cl. Michaelis Maittaire supplementum*, Vienne, 1789, 2 vol. in-4°; | *sancti Augustini sermones inediti ex membranis sec. XII, biblioth. palat. vindob.*, ib., in-fol.; | *Codices manuscripti theologici biblioth. palat. vindob. aliarumque occidentis linguarum*, Vienne, 1793-94, 2 vol. in-folio; | *Principes de la bibliographie*, Vienne, 1774, in-8°; | *Fondemens de l'histoire de la littérature*, 1776, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ont été refondus sous le titre d'*Introduction à la connaissance des livres*, 1re part. *Bibliographie*, 2e part. *Histoire littéraire*, 1777-78, in-4°; | *Objets remarquables de la bibliothèque de Garelli*, 1780, in-4°; | *Supplément à l'histoire de l'imprimerie à Vienne*, 1793, in-4°; | *Fruit de la jeunesse du collége Thérésien*, Vienne, 1771-73, 3 parties in-8°; | *Monumens de la foi chrétienne et de la morale dans tous les siècles*, Vienne, 1795-96, 3 vol. in-8°; | *Recueil de petites pièces tirées des poètes modernes allemands, à l'usage des jeunes gens*, Vienne, 1762, in-8°; | *Tableau poétique des principaux événemens arrivés en Europe depuis* 1756 *jusqu'en* 1761, ib., 2 vol. in-8°; | *Poésies d'Ossian* traduites de l'anglais, 1768, in-8°; | *Ode donnée à Sa Sainteté pendant son séjour à Vienne*, en latin et en italien, 1782, in-8°; | *Fruits de mes lectures*, Vienne, 1797, in-8°;

Digitized by Google

| *OEuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°; un 2e volume a paru en 1802. Denis fit imprimer, en 1799, une épitaphe en l'honneur de Pie VI. Elle pourra faire juger de son talent pour la poésie latine :

Papa Pius, patria Cœsenas, Angelus ante
 Braschius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in serum exercitus ævum,
 Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque viæque labores
 Ossa Valentino liquit in exilio.
Perdita sub Sextis semper, testante poeta,
 Hoc quoque sub Sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpa periisse, viator,
 Perdidit, heu! Romam temporis impietas.

* **DENIS** (Louis), géographe et graveur français, mort vers 1795, a laissé un grand nombre d'ouvrages notamment d'atlas dont les plus importans sont | *Plan topographique et raisonné de Paris*, en 42 petites feuilles, 1758, in-12; | *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4°. Chacune offre la France entière sous un rapport particulier, l'une présente la France commerciale ; une autre la France minéralogique, etc. | *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes des provinces, avec une explication par demandes et réponses*, 1764, in-24; | *Géographie des dames*, ou *almanach géographique et historique*, en 55 cartes, 1764. | *Empire des solipses*, 1764, in-12. C'est un petit atlas du gouvernement des jésuites. | *Mappemonde physique, politique et mathématique*, 3 feuilles d'atlas, 1764, avec une explication en 23 pages in-12, accompagnées de 6 petites cartes; | *Pouillé historique et topographique du diocèse de Paris*, 1767, in-fol. de 34 pages; | *Guide royal*, ou *Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1774, 2 vol. in-12; | Le *Conducteur français*, en 52 numéros, Paris, 1776, et années suivantes. Cet ouvrage n'a pas été achevé.

DENISARD (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris, né à Iron, près de Guise en Picardie, en 1712, et mort à Paris en 1765, à 52 ans, était également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, méthodique et exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°. Ce recueil peut servir également de dictionnaire pour le droit civil et pour le canonique. Il est utile non-seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes dont l'étude des lois ne constitue point l'état. En 1783, MM. Camus et Bayard en ont donné une nouvelle édition considérablement augmentée, en 14 vol. in-4°. Elle n'est point achevée, et ne va que jusqu'au mot *hypothèque*. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1759, in-4°, avec des *notes* qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart était extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

* **DENISE** (Claude), directeur du séminaire d'Orléans, né en 1701, mort en 1761, n'est connu que par un livre estimé des ecclésiastiques, sous le titre de *Thesaurus sacerdotum et clericorum*, 1754 in-16.

* **DENON** (le baron Dominique-Vivant), né à Châlons-sur-Saône, le 4 janvier 1747, de parens nobles, vint jeune à Paris, sous la conduite de l'abbé Buisson, pour y étudier le droit; il s'occupa des plaisirs que lui offraient la ville et la cour, et obtint des succès de salon. Ses liaisons avec les actrices du théâtre-français lui firent naître l'idée de composer une pièce, *le Bon père*, qui fut jouée. Attiré par le désir de voir Louis XV, Denon recherchait les occasions de l'approcher, et allait à Fontainebleau à l'époque des voyages d'automne : le roi finit par le remarquer, et dès ce moment Louis XV prit l'habitude d'adresser souvent la parole au jeune Denon, dont la conversation et les manières lui plaisaient. Depuis son arrivée à Paris, Denon avait montré une sorte de passion pour les arts, il avait recherché avidement toutes les gravures qu'il avait pu trouver et avait pris des leçons de dessin. Louis XV composa une belle collection de pierres gravées à laquelle il en ajouta une de médailles, dont il lui confia le dépôt. Cependant il demanda et obtint d'être envoyé à Saint-Pétersbourg, en qualité de gentilhomme d'ambassade. Là commence sa carrière diplomatique. Il avait porté à Saint-Pétersbourg ses habitudes de plaisirs et ses manières aimables, et il y fut également goûté de la bonne compagnie. Après la mort de Louis XV, il alla rejoindre le comte de Vergennes, qui quittait l'ambassade de Suède pour prendre en France le ministère des affaires étrangères. Ce nouveau protecteur lui confia une mission près du corps helvétique; il avait alors 28 ans. Il vint à Ferney, voir Voltaire, qui le reçut fort bien. Denon quitta la Suisse pour aller rejoindre le comte de Clermont-d'Amboise ambassadeur à Naples, auquel il fut at-

Digitized by Google

taché, et y resta sept ans. De Clermont-d'Amboise ayant été rappelé en France, Denon reçut le titre et remplit les fonctions de chargé d'affaires. Une circonstance particulière vint lui fournir l'occasion de se livrer à son goût pour les arts. L'abbé de Saint-Non avait publié une suite de vues de Rome, en 60 planches; cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres de même nature; le succès qu'elles obtinrent engagèrent l'abbé de Saint-Non à entreprendre la description de la grande Grèce; l'entreprise était vaste; des dessinateurs partirent de France; Denon se chargea de la diriger et d'écrire l'itinéraire de ce voyage. C'est par erreur que la plupart des biographes prétendent que Denon fit des dessins pour cet ouvrage; l'abbé de Saint-Non faisait graver et publiait à Paris les dessins, qu'il accompagnait d'un texte puisé en partie dans le journal de Denon, qu'il citait quelquefois textuellement. En quittant Naples, Denon revint à Rome, où le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, réunissait le cercle le plus éclairé : ce fut là qu'il vit Joseph II. La mort de Vergennes mit fin à sa carrière diplomatique; mais en Italie il était devenu artiste, et la fin de sa vie fut consacrée aux arts Il vint à Paris, demanda à entrer à l'académie de peinture, présenta pour morceau de réception, dès 1787, *l'Adoration des Bergers*, d'après Luc Giordano. Denon, reçu membre de l'académie, retourna une seconde fois en Italie, et demeura cinq ans à Venise; il se proposait d'y rester encore; mais la révolution française ayant éclaté, le gouvernement vénitien le força de se réfugier à Florence; il passa en Suisse, où il espérait rester tranquille; ce fut en vain. Pendant son absence, ses biens avaient été séquestrés, et son nom porté sur la liste des émigrés. Denon, à son retour, se trouva sans ressource et sans amis. David qui jouissait alors d'une grande influence, le tira de ce mauvais pas. Il avait été chargé de faire les dessins des costumes républicains que l'on voulait faire prendre à la nation; il fit rayer Denon de la liste des émigrés, et obtint un arrêté qui lui confiait le soin de graver ces dessins. Après avoir traversé l'époque du Directoire, il fit connaissance avec Mme de Beauharnais, puis avec Bonaparte, qu'il accompagna en Egypte. Dans toute cette campagne, il montra une singulière activité, et le nombre des dessins qu'il y fit est immense. Environ deux ans après son retour d'Egypte, Bonaparte lui donna le titre de directeur-général des musées. Dès lors il eut sur les arts et les artistes une influence très grande. Quelques personnes l'accusent d'avoir trop dirigé les arts dans un système d'adulation personnelle pour l'empereur. Les événemens de 1815 rendirent Denon à la vie privée. Dans les dernières années de sa vie, il conçut le projet de présenter une histoire de l'art depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; sa collection si variée et si riche lui fournissait tous les matériaux nécessaires; l'ouvrage est resté inachevé à sa mort, arrivée le 27 avril 1825, à l'âge de 78 ans et trois mois. Denon était membre de l'institut et de l'académie des beaux-arts, 1re section (peinture). On lui doit : | *Voyage en Sicile*, 1788, in-8°; | *Voyage dans la basse et haute Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, 1802, 2 vol. in-fol., avec 141 planches, réimprimé la même année, in-4° et in-12, fig. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en hollandais, et a eu en France une 2e édition avec les anciennes planches; | *Discours sur les monumens d'antiquités arrivés d'Italie*, prononcé à l'institut le 8 vendémiaire an 12 (1er octobre 1803), Paris, Didot l'aîné, in-18; | *Point de lendemain*, conte, Paris, 1812, in-18. Voyez le n° 14,425 du Dictionnaire des anonymes, 2e édition. Denon a eu part au *Voyage de Henri Swinburn dans les deux Siciles, en* 1777, 1778, 1779 et 1780, traduit de l'anglais par un voyageur français (Delaborde), Paris, 1785, 5 vol. in-8°. Le 5e volume renferme l'extrait du *Journal d'un voyageur* (du baron Denon) *de Bayonne à Marseille.*

DENORES. *Voyez* NORES.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le Père Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressans dans le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*,

Digitized by Google

et dans l'*Histoire de la Chine*, du Père du Halde.

DENYS (saint), dit l'*Aréopagite* (*Dionysius Areopagita*), un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J.-C. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, fut apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denys son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. On lui a attribué plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnaît pas être de lui. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le 1er et le 2e siècle, et paraissent être du 5e. On les a tous réimprimés en 2 vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le père Balthasar Cordier, jésuite. Le 1er volume contient les *Préfaces de saint Maxime et de Georges Pachimère*, le livre de *la Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de *la Hiérarchie ecclésiastique*, en 7, et celui des *Noms divins*, en 13. Le 2e volume renferme la *Théologie mystique* en 5 chapitres, et quelques *épîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit volume in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé : *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des Pères. On possède plusieurs *Vies* de saint Denys tirées des *Ménées* des Grecs, de Siméon Métaphraste, de Suidas, de Nicéphore, de Michel Singelle, de Méthodius, de Guerin, du Père Halloix, jésuite, etc.

DENYS (saint), célèbre évêque de Corinthe au 2e siècle, avait écrit plusieurs *lettres*. Eusèbe en a conservé des fragmens importans.

DENYS (saint), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules, sous l'empire de Dèce, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le mont des Martyrs, et dans la suite des temps *Montmartre* (et jamais *Mons Martis*, comme le dit Sainte-Foix dans ses romanesques *Essais sur Paris*). « A la montagne de Mer» cure, dit Raoul de Presles, fut mené » monseigneur saint Denys et ses compa» gnons, pour sacrifier à Mercure, à son » temple qui là étoit, et dont appert en» core la vieille muraille, et pour ce qu'il » ne le voult faire, fut ramené, lui et ses » compagnons, jusqu'au lieu où est sa » chapelle, et là furent tous décollés : et » pour celle, ce mont qui auparavant » avoit nom *le mont de Mercure*, per» dit son nom, et fut nommé *le mont des* » *Martyrs*, et encore est. » On a confondu très mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le 9e siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin ; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain : et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la *Vie de saint Denys*, composée par Méthodius. Ce sentiment est aujourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les Bréviaires de Paris et de Rouen. L'idée que saint Denys, après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimait de la sorte le genre de son martyre.

DENYS (saint), patriarche d'Alexandrie successeur d'Héraclas dans ce siége, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les Epîtres de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité (*voyez* saint PAUL). Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Dèce l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs *lettres* éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. « Dans son exil, dit un historien, le » fervent pasteur ne se croyait pas dé» chargé des fardeaux du siége dont il » avait été chassé. Il s'informait très soi» gneusement de ce qui s'y passait. Il en » munissait les ouailles, des instructions » et des exhortations convenables à leurs » besoins. Il attirait auprès de lui tantôt » une partie du troupeau, tantôt l'autre, » pour faire par lui-même tout ce qu'il lui » était possible ; persuadé que le ministre

Digitized by Google

» épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. » Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui semblaient ne s'accorder pas avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier; ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens Pères sur la Trinité, et que pour cette raison nous rapporterons ici : « 1° Sabellius niait que le » Père et le Fils fussent distingués, et les » catholiques soutenaient contre lui, que le » Père et le Fils étaient des êtres distin» gués; les catholiques, par la nature de » la question, étaient donc portés à admet» tre entre les personnes divines la plus » grande distinction possible; puis donc » que les comparaisons de Denys d'A» lexandrie qui, prises à la lettre, sup» posent que Jésus-Christ est d'une na» ture différente de celle du Père, ont été » regardées comme des erreurs, parce » qu'elles étaient contraires à la consub» stantialité du Verbe, il fallait que ce » dogme fût non-seulement enseigné dis» tinctement dans l'Eglise, mais encore » qu'il fût regardé comme un dogme fon» damental de la religion chrétienne. 2° Il » est clair que les catholiques soutenaient » que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, » n'étaient ni des noms différens donnés » à la nature divine, à cause des diffé» rens effets qu'elle produisait, ni trois » substances, ni trois êtres d'une nature » différente. La croyance de l'Eglise sur » la Trinité était donc alors telle qu'elle » est aujourd'hui, et c'est dans Jurieu, » Faydit et le docteur Œhmbs, une igno» rance grossière d'accuser l'église ca» tholique d'avoir varié sur ce dogme. » 3° L'exemple de Denys d'Alexandrie fait » voir qu'il ne faut pas juger qu'un Père » n'a pas cru la consubstantialité du Verbe, » parce qu'on trouve dans ce Père des » comparaisons qui, étant pressées et pri» ses à la rigueur, conduisent à des con» séquences opposées à ce dogme. » (*voy.* CORDEMOY, BULL, PETAU). Saint Denys mourut en 264, après avoir gouverné l'église d'Alexandrie durant onze ans. De tous se ouvrages, nous n'avons plus que des *fragmens* et une *lettre canonique* insérée dans la Collection des conciles. Son style est élevé ; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux argumens les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les Pères du second concile d'Antioche, contre Paul de Samosate, honorèrent sa mémoire, et saint Athanase prit sa défense contre les ariens. L'Eglise latine célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (saint), romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259 et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de don Constant, in-fol., des *lettres* de ce pontife contre Sabellius.

DENYS (saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase : mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelques temps après.

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons* approuvé et reçu par l'église de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'église de France et les autres latines, suivant celui d'Hincmar. (Justel donna une édition de ce recueil en 1628.) Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des décrétales des papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *version du traité* de saint Grégoire de Nice, *De la création de l'homme*. Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégans et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette

Digitized by Google

langue, il le lisait en latin, et un latin en grec. Denys mourut sous le règne de Justinien vers l'an 540.

DENYS LEEUWIS, surnommé *le Chartreux*, natif de Ryckel, près de Looz, dans la principauté de Liége, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 77 ans, selon Fabricius, après avoir servi l'Eglise par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation, lui fit donner le nom de *docteur extatique*. Il écrivit au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. Eugène IV disait que « l'E» glise était heureuse d'avoir un tel fils. » Denys avait beaucoup lu, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquait heureusement les passages de l'Ecriture. Il était sobre et sage dans sa spiritualité, et il n'y a guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 vol. in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8°, n'est pas commun; il est en 5 livres. Le traité *De bello instituendo adversus Turcas* fut supprimé, pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du Purgatoire* des choses si extraordinaires, que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. La vie de Denys a été écrite par don Thierry Loer, *Astratis*, Cologne, 1532, in-8°.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre le Grand sur les Perses, pour affermir sa tyrannie ; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou qu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à cinquante-cinq ans, l'an 304 avant Jésus-Christ, laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS Ier, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paie des soldats, rappela les bannis et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. A la passion de commander il joignait celle de versifier. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeaient à sa table, avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxène, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisît aux carrières ; mais à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyait être ses chefs-d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit « Qu'on me remène aux carrières. » Cette scène s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelques critiques sur le poème de M. de Saint-Lambert, n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique,

Digitized by Google

au lieu qu'ici c'est un académicien. De là ces vers si connus :

Le bon Clément n'avait pourtant pas tort :
Tout lecteur a droit de vie et de mort
Sur nos écrits, dès que du portefeuille
Nous les tirons ; tant mieux s'il les accueille
Mais si chantant en l'honneur des saisons,
Vous n'offrez même en été que glaçons ;
Si vos vers plats sont sans goût, sans génie ;
Si, fatiguans par leur monotonie,
Ils rampent tous sur un plan mal fondu,
Dans un chaos où tout est confondu,
Quel droit auraient vos muses meurtrières,
Nouveaux Denys, d'envoyer aux carrières
Un Philoxène assez déjà puni
Par l'ennui seul dont l'ouvrage est muni ?
Pensez-vous donc que le cachot corrige
Un jugement que le bon sens dirige ?
Et pour avoir encagé le railleur,
Votre poème en devient-il meilleur ?

Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix ; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J.-C. en sa 64e année. Denys avait tous les vices d'un usurpateur ; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, en essayant de justifier ses rapines par de bons mots ; mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilége même parmi les païens. *Voyez* PTOLÉMÉE PHILADELPHE.

DENYS II, surnommé *le jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran : il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Athènes, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savans, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4°. On ne connaît pas les circonstances de sa mort : il vécut dans un âge très avancé.

DENYS d'Halicarnasse, naquit à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province ; c'était aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'année 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa | ses *Antiquités romaines* en 20 livres, dont il ne nous reste que les 2 premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1800, 6 vol. in-8°, édition peu estimée. Il y en a eu une aussi vers le même temps, par le Père Le Jay, jésuite, 1722, 2 vol. in-4°. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. | *Traité de l'arrangement des mots*, imprimé plusieurs fois, grec et latin, notamment à Londres, 1702, in-8°; une édition a été donnée par M. G. H. Schœffer, Leipsick, 1808, avec des notes : il a été traduit en français par le Batteux, Paris, 1788, in-12. | Une *Rhétorique* dont une édition avec des notes a été donnée par N. A. Schott, 1804, in-8° ; | des *Examens critiques* de Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque; | des *Jugemens abrégés sur les anciens écrivains grecs;* | un traité de *l'éloquence de Démosthènes* et quelques autres *écrits* de critique, tous réunis dans l'édition grecque-latine de Silburge, Francfort, 1586, in-fol. L'édition de ses *OEuvres* par Jean Hudson, en grec et en latin, est la plus belle que nous ayons jusqu'à présent; mais elle a été faite avec peu de soin, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée plus correctement avec les notes de J. J. Reiske, Leipsick, 1774-77, 6 vol. in-8°. Les écrivains anciens et mo-

Digitized by Google

dernes qui ont fait mention de Denys, reconnaissent en lui, suivant le Père Le Jay, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules ; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien.

DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alfonse, et épousa l'infante Elizabeth, fille de don Pèdre III, roi d'Aragon, en 1282. L'année d'après, il confirma, dans les états généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par-là la levée des censures, dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violées. Ce prince, ami des lettres, établit l'an 1290 une université à Lisbonne, qu'il transféra en 1308 à Coimbre ; les priviléges qu'il lui accorda y attirèrent un grand nombre de savans. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état ; Denys s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à l'ordre militaire du Christ qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alfonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elizabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea en 1322 un accommodement entre son fils et le roi son époux ; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 7 janvier 1325. La chronique du règne de Denys a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. Voyez aussi sur ce règne la *mornachia lusitana* de Brandam, 5e et 6e parties.

DENYS de CHARAX, ou *le Périégète*, géographe, né à Charax dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *description de la terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste ; mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle ; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample ; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec et en latin, par T. Le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenait chez lui des *conférences* sur toutes sortes de matières, qui ont été imprimées in-4°. Ces conférences commencèrent en 1664, et continuaient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empiriques. Il a encore donné en 1668 deux *lettres* in-4°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes ; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il était grand partisan de cette pratique ; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. *Voyez* LIBAVIUS.

DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît en qualité de commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines règles, et s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de St.-Denys avec beaucoup d'édification, et y mourut en 1733, à 75 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il ait y eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. Cependant il y avait en 1761, un frère à l'abbaye d'Orval, qui le surpassait.

* **DENYSOT** (Nicolas), peintre et poète français, né au Mans en 1515, peignait assez bien et versifiait assez mal. Il excella surtout dans le dessin. Il mourut à

Digitized by Google

Paris l'an 1554. Ce poète se piquait d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *cantiques*, 1553, in-8° ; Denysot signait quelquefois ses vers du nom de *Conte d'Alsinoys*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *contes* de Desperiers.

DEOGRATIAS (saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Gemerie, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit, dans le collége des ex-jésuites de Hradisch en Moravie, un très beau et grand tableau où sont représentés *S. Deo gratias*, *S. Deus dedit* et *S. Quod vult Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu ; au haut du tableau, des anges promènent pittoresquement cette épigraphe : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

DÉPARCIEUX (Antoine), membre des académies des sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au hameau de Cessoux, dans les environs de Nîmes, en 1703. Il vint de bonne heure à Paris, où ses talens pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune ; et lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différens ouvrages bien accueillis. Les principaux sont : | *Tables astronomiques*, 1740, in-4° ; | *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4° ; ouvrage exact et méthodique ; | *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°. Ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers que par les Français. | *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière de l'Yvette*, 1763, in-4°, réimprimés avec des additions en 1777, in-4°, projet digne d'un bon citoyen. Déparcieux l'était. Il se livrait avec zèle à tout ce qui avait rapport au bien public. On connaît ses pompes d'Arnouville et de Crécy, remarquables par leur simplicité et leur grand effet. Cet académicien mourut le 2 septembre 1768, à Paris, justement regretté.

* **DÉPARCIEUX** (Antoine), neveu du précédent, se distingua comme lui dans les sciences physiques et mathématiques, et mourut le 23 juin 1799. On a de lui : | Un *Mémoire sur les effets et la cause des éclats interrompus de la foudre* ; | un *Traité élémentaire de mathématiques*, à l'usage de l'université ; | un *Traité des annuités ou des rentes à termes*, Paris, 1781, in-4° ; | *Dissertation sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin*, Amsterdam, 1782, in-8° ; | *Disertations sur les globes aérostatiques*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Cours complet de physique* et *de chimie*, dont l'impression était commencée lorsque la mort vint le surprendre. Elle fut causée par un engorgement et des obstructions au pylore, provenant de l'habitude qu'il avait prise de travailler immédiatement après ses repas.

* **DEPERE** (Matthieu, le comte), pair de France, né dans l'Agenois en 1754, se montra partisan de la révolution ; mais ses doctrines étaient modérées. Il présidait l'administration centrale du département de Lot-et-Garonne, lorsqu'en 1791 il fut député par ce même département à l'Assemblée législative : il y siégea sans se faire remarquer et sans paraître à la tribune jusqu'à la fin de cette session, et ne s'y occupa que de finances au comité des contributions dont il était membre. Ses compatriotes le réélurent en 1799 au conseil des Anciens dont il devint président. Nommé au sénat lors de sa formation le 4 nivôse an 8 (25 décembre 1799), il fut chargé par Bonaparte de visiter les Landes dans le but de rendre ce terrain productif. En 1814, il vota la déchéance de l'empereur et la formation d'un gouvernement provisoire. Louis XVIII le nomma pair de France. Le comte Depere est mort à Toulouse le 6 décembre 1825, laissant un *Manuel* estimé *d'agriculture pratique*, Paris, 1806, in-8°.

* **DEPERTHES** (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims le 12 juillet 1730, mort à Montfaucon en 1792. On a de lui : | *Relation d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 parties in-8°, réimprimé sous le titre d'*Histoire des naufrages*, ou *recueil des relations les plus intéressantes des voyages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8° ; | *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 part. in-8°, réimprimé sous le titre de *Guide* de l'histoire, Paris, 1803, 3 volumes in-8°. Ce traité a été revu par Née de la Rochelle ; | *les Diogènes modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12.

* **DEPUNTIS** (Joseph-François), bibliothécaire, né le 8 février 1771, à Montauban, fut reçu avocat à Toulouse, et exerçait sa profession dans cette ville, lorsqu'en 1793 il fut compris dans la levée

Digitized by Google

en masse. Il se rendit à l'armée d'Espagne qu'il ne quitta qu'après le traité du 22 juillet 1795. De retour dans le sein de sa famille, il se livra à la culture des lettres, et devint conservateur de la bibliothèque et membre de l'académie de Montauban. Il est mort dans cette ville le 28 janvier 1820. On lui doit | l'*Ecole des ministres*, comédie en 5 actes et en vers, représentée en l'an 7 au théâtre français, 1806, in-8°; | l'*Entremetteur de mariages*, comédie en 3 actes et en vers 1811, in-8°; | *Clovis*, tragédie en 5 actes et en vers, 1813, in-8°; | *Henri IV et Sully*, comédie en 3 actes et en vers, représentée pour la première fois à Toulouse le 3 avril 1816, in-8°; | *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV*, 1818, in-8° ; | le *Protecteur supposé*, comédie en un acte et en vers, Montauban, 1819, in-8°; | *Turnus*, tragédie, in-8° ; | le *Tiers-Arbitre*, comédie ; | *Pygmalion*, tragédie. Depuntis a laissé en manuscrits, *Projet sur l'organisation des théâtres en France; Athamir*, tragédie; *Mémoires du comte du Montmiran*, dont la première partie a seule paru.

DERAND. *Voyez* DERRAND.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C. prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze et Tissapherne, général d'Artaxerxès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant J.-C.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Vindsor, naquit à Stowton, près de Worcester, en 1657, s'est fait un nom célèbre par ses talens pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres, en 1735, à 78 ans. On a de lui *La Théologie physique* et *la Théologie astronomique*, traduites en français (l'une en 1730, et l'autre en 1729, toutes deux in-8°) et dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

* DERJAVIN (Gabriel-Romanowitsch), célèbre poète russe, conseiller privé, chevalier de plusieurs ordres, membre de l'académie russe et de presque toutes les sociétés littéraires de l'empire, né à Casan, le 3 juillet 1743, mort le 6 juillet 1816, fut chargé par Catherine II de plusieurs emplois importans. Derjavin obtint, en 1802, le portefeuille de ministre de la justice. Il a fait des *Odes* qui sont un des monumens les plus remarquables du règne de Catherine II. On remarque l'*Ode à Dieu*, *Félicie*, la *Cascade*, l'*Ode aux Russes après la prise d'Ismaïloff*, l'*Epitre à mon voisin*, etc. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg, 1810 et 1815. Derjavin a aussi composé quelques tragédies qui ont été représentées sans succès.

* DERMODY (Thomas), né à Innis dans le comté de Clare en Irlande, en 1774, était fils d'un maître d'école, et fut initié de bonne heure à la connaissance des langues grecque et latine. Son application soutenue lui fit faire de rapides progrès, et à l'âge où les autres enfans étudient encore la grammaire, il commença une traduction d'Homère. Le désir de voir Dublin le porta à se rendre, à l'insu de son père, dans cette capitale, persuadé que son instruction devait lui procurer une grande fortune. Quelques jours passés dans cette ville suffirent pour le réduire dans le plus complet dénuement. Dermody fut alors recueilli par un bouquiniste; ses rares talens lui procurèrent bientôt plusieurs protecteurs puissans, entre autres la comtesse de Moira, qui le plaça dans un collége. Là, Dermody publia, à l'âge de 12 ans, un volume de poésies qui lui procura beaucoup de célébrité: il en fit paraître un second à 15 ans qui augmenta sa réputation. Des folies de jeunesse l'ayant brouillé avec sa bienfaitrice, il se trouva sans ressource et s'engagea comme soldat; mais l'amitié de M. Raymond, qui jouait alors la comédie à Dublin, lui fit obtenir son congé, et il dut à cet acteur une existence agréable pendant plusieurs années. Ayant commis dans la suite de nouvelles fautes, il rentra dans la carrière militaire, se trouva à plusieurs combats et s'y distingua par son intrépidité. Après avoir reçu de graves blessures, il quitta le service, et se retira à Londres, où il vécut dans la misère.

Digitized by Google

M. Raymond l'y ayant découvert, le mit en rapport avec des littérateurs distingués qui lui fournirent les moyens de gagner honorablement sa vie; mais il n'en profita que peu d'années, et mourut le 15 juillet 1802. Quoique enlevé fort jeune aux lettres, Dermody a beaucoup écrit; outre les volumes de poésies publiés sous son nom, nous citerons : | *More Wonders*, épître héroïque adressée à M. G. Lewis; | *Battle of the bards*, poème en deux chants; | *Ode to place*, adressée à M. Addington; | *Histrionade*, satire contre les acteurs, dans le genre de la *Rosciade* de Churchill, etc.

DERODON. *Voyez* RODON.

DERRAND (François), ou plutôt DERAND, né en 1588, dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le talent de mathématicien et d'architecte. C'est sur ses dessins et ses plans qu'a été bâtie l'église de Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Il mourut à Agde, en 1644. On a de lui : | *Architecture des voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fonds de l'ouvrage que La Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des pierres*.

DESACCORDS. *Voyez* TABOUROT.

DESADRETS. *Voyez* ADRETS (François DE BEAUMONT des).

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à La Rochelle, en 1683, était fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la société royale. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterlings. A la dextérité de la main, Desaguliers joignait l'esprit d'invention, et c'était tous les jours quelque nouvelle machine. Il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol. enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habillait tantôt en arlequin, tantôt en gilles; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans.

* DESAIX DE VOYCOUX (Louis-Charles-Antoine), général français, né en 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, d'une famille noble, entra à l'âge de 15 ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, où il se fit connaître par un caractère grave et studieux. La guerre de la révolution lui fournit l'occasion de se distinguer, et sa valeur lui mérita bientôt un avancement rapide. Il fut nommé, en 1791, commissaire des guerres, puis aide-de-camp du général Victor de Broglie; il contribua, en 1793, à la prise des lignes d'Haguenau, devint général de brigade, ensuite de division, et seconda la retraite savante et glorieuse du général Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur le Rhin. Il passa ce fleuve le 24 juin 1796, dispersa l'armée d'Allemagne, enleva Offenbourg au prince de Condé, et obligea le prince Charles à se retirer. Dans cette campagne il reçut une blessure honorable au fort de Kehl, qu'il avait défendu avec une rare vigueur. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent alors l'entière confiance des soldats. Bonaparte qui avait su l'apprécier, le demanda en partant pour l'Egypte, pour un des compagnons de sa gloire. Chargé du gouvernement de la Haute-Egypte qu'il avait lui-même conquise après plusieurs victoires signalées, il y donna de nouvelles preuves de sa prudence et de son habileté. Il parvint, malgré les obstacles nombreux qu'il eut à surmonter, la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'alimens, l'ignorance des lieux et des positions, à dissiper tous les corps de troupes qui lui furent opposés. Abandonné, ainsi que toute l'armée par Bonaparte, il capitula avec les Turcs et les Anglais, et revint en France. Il s'empressa de rejoindre le premier consul en Italie. Il y arriva quelques jours avant la bataille de Marengo, où il commanda les deux divisions de la réserve. Déjà l'armée française était tournée et en partie hors de combat, lorsqu'il marcha avec ses troupes, et malgré l'artillerie ennemie qui le foudroyait, il parvint à couper entièrement l'aile gauche autrichienne, et par ce coup décisif et glorieux, il sauva l'armée; mais il tomba sous une balle mortelle dans le moment même de son triomphe, le 14 juin 1800 Son corps embaumé a été transporté, par ordre du gouvernement, dans l'hospice du grand saint Bernard, où un monument lui devait être élevé. Deux autres monumens furent érigés en son honneur, l'un à Paris sur la place Dauphine, l'autre à Strasbourg dans l'île qui est entre les deux bras du Rhin; un troisième qui de-

Digitized by Google

vait être érigé sur la place des Victoires a été remplacé par la statue de Louis XIV de Lemot. Il réunissait au courage le plus grand désintéressement. Cette vertu lui mérita, de la part des habitans du Caire, le titre de *sultan juste*. Simon Despréaux a publié à Paris en 1800 un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de *son éloge* par Garat.

* **DÉSAUGIERS** (Marc-Antoine), compositeur dramatique, né à Fréjus en Provence, l'an 1742, apprit, dit-on, sans maître la musique et la composition. Il vint à Paris en 1744, et s'y fit connaître par la traduction de l'*Art du chant figuré* de J.-B. Mancini, qu'il publia en 1776. Il composa aussi plusieurs opéras, ainsi que les paroles et la musique de l'*Hiérodrame sur la prise de la Bastille*, qu'il fit exécuter dans l'église de Notre-Dame, le 13 juillet 1790, et peu de temps après à l'Opéra. Désaugiers savait prendre tous les tons, et s'élevait quelquefois jusqu'au sublime, comme dans la *messe* qu'il composa à la mémoire de Sacchini; mais il ne put jamais perdre entièrement la rudesse provençale. Il mourut à Paris le 10 septembre 1793.

* **DÉSAUGIERS** (Marc-Antoine), chansonnier et vaudevilliste spirituel, fils du précédent, naquit à Fréjus (Var), en 1772, et fit son éducation à Paris, où il avait été amené dès l'âge de deux ans. Il s'embarqua, à la fin de 1792, pour Saint-Domingue avec sa sœur qui venait d'épouser un colon de cette île, et il s'y trouvait lorsque l'insurrection des noirs éclata. Il combattit contre les nègres, tomba entre leurs mains, et faillit être mis à mort par eux. De retour en France en 1797, Désaugiers donna bientôt des comédies, des opéra-comiques et des vaudevilles. Mais ce qui fit surtout sa réputation, ce furent les *Chansons* qu'il fit successivement paraître et qui obtinrent une vogue populaire. En 1815, M. Barré lui céda la direction du théâtre du Vaudeville; mais le préjudice qu'apporta en 1820, à ce théâtre l'établissement du Gymnase dramatique, et les divisions intestines qui survinrent, déterminèrent Désaugiers à donner sa démission en 1822. La même direction lui fut de nouveau confiée en 1825 par le roi. Désaugiers est mort à Paris au mois d'août 1827, laissant plus de cent comédies ou vaudevilles, dont quelques-uns ont été composés de concert avec d'autres auteurs, et dont les plus connus sont : | *l'Hôtel garni*, ou *la Leçon singulière*, en un acte et en vers; | *la Chatte merveilleuse*; | *Arlequin musard*; | *Monsieur Sans-Gêne*; | *Monsieur Vautour*; | *Milord Go* ou *le Dix-huit brumaire*; | *les Nouvelles de Pantin*; | *le Mariage de Dumollet*; | *le Diner de Madelon*, etc., etc. L'édition la plus récente de ses chansons est celle qui a été publiée en 1827 par le libraire Ladvocat sous le titre de *Chansons et Poésies diverses*, 3 vol. in-18. Un grand nombre en a paru dans les recueils annuels de la société du Caveau moderne dont Désaugiers était membre et président. Louis XVIII lui donna en 1818 la croix de la légion d'honneur, et lui fit plus tard une pension.

DESAULT (Pierre), docteur en médecine, mort en 1737, à 62 ans, très versé dans la théorie et heureux dans la pratique. Il publia, en 1733, 3 vol. in-12, à Bordeaux, une *Dissertation sur les maladies vénériennes*. Il avait embrassé les systèmes de Deidier (*voyez* cet article).

* **DESAULT** (Pierre-Joseph), célèbre chirurgien, naquit le 6 février 1744, à Magny-Vernois, près de Lure en Franche-Comté, de parens peu fortunés, reçut néanmoins une éducation soignée, et devint le professeur le plus ingénieux, et l'opérateur le plus habile de son temps. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais montrant un goût bien déterminé pour la chirurgie, son père l'envoya à l'hôpital de Belfort pour y apprendre les premiers principes de son art. Il se rendit à Paris en 1764, et se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit, dont il ne tarda pas à se faire remarquer. Après avoir suivi les cours du collége de chirurgie, et la pratique des hôpitaux, sous les plus habiles maîtres, il se vit bientôt en état de donner des leçons. Il ouvrit un cours, et commença par démontrer l'ostéologie, et successivement les autres parties de l'anatomie. Desault n'était point éloquent : sa prononciation était défectueuse, ses constructions manquaient de pureté : ce qui a fait dire à ses ennemis que son éducation avait été négligée. Du reste il savait si bien se renfermer dans son sujet, ou s'il s'en écartait, c'était pour raconter des faits de pathologie si intéressans, que les auditeurs, émus d'ailleurs par la chaleur avec laquelle il dissertait, oubliaient le vice de sa prononciation, et croyaient entendre un discours orné de tous les prestiges de l'éloquence. Après avoir triomphé des tracasseries sans nombre

Digitized by Google

que des envieux lui suscitèrent, Desault fut admis en 1775 parmi les membres du collége de chirurgie, fut nommé en 1782 chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et obtint en 1788 la même place dans celui de l'Hôtel-Dieu. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il fit plusieurs découvertes dans son art, inventa quelques instrumens, perfectionna ceux qui étaient vicieux ou insuffisans, simplifia le traitement des fractures, et imagina un bandage simple et ingénieux, qui a été généralement adopté, surtout dans la fracture de la clavicule. Au milieu de ses nombreuses occupations, Desault ne cessa point ses cours, et il eut la gloire d'organiser une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse, que la science y devint expérimentale et oculaire. Ses leçons attirèrent un nombre prodigieux d'élèves de tous les pays. En 1792, il fut élu membre du comité de santé des armées; mais ses principes le rendant suspect, il fut dénoncé par Chaumette, et arrêté le 28 mai 1793. Les plaintes de ses malades et les réclamations de ses élèves déterminèrent le gouvernement à lui rendre la liberté au bout de trois jours. Chargé quelque temps après de donner des soins au fils de l'infortuné Louis XVI, malade au Temple d'une affection organique, causée par les mauvais traitemens de l'homme brutal qui l'avait sous sa garde, il lui prodiguait tous les secours de son art, lorsque dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui l'enleva le premier juin suivant. Depuis sa détention, il conservait un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités révolutionnaires. Plusieurs personnes, frappées d'une mort si prompte, répandirent le bruit qu'il avait été empoisonné, parce qu'il avait refusé de prêter son ministère aux desseins criminels qu'on supposait lui avoir été confiés au sujet du fils de Louis XVI. Ce qui augmenta les soupçons, c'est la mort presque subite de Choppart qui avait succédé à Desault dans le traitement du jeune prince, et la mort même de cet infortuné qui suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Desault a donné, en société avec le docteur Choppart, un *Traité des maladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. grand in-8°. Gavard a publié un *Traité d'ostéologie, de myologie et de splanchnologie*, rédigé d'après ses leçons, Paris, 1802, 4 vol. in-8°; et Bichat a donné les *OEuvres de Desault*, Paris, 1813, qui n'ont point été composées par ce chirurgien, quoiqu'elles portent son nom, mais qui contiennent toute sa doctrine : elles remplacent avec avantage le *Journal de chirurgie* qu'il avait entrepris, et qui était rédigé sous ses yeux par quelques-uns de ses disciples.

DESAUTELZ. *Voyez* AUTELZ.

DESBARREAUX. *Voyez* BARREAUX (JACQUES VALLÉE, seigneur des).

DESBILLONS (FRANÇOIS-JOSEPH TERRASSE), né à Château-neuf sur le Cher, dans le diocèse de Bourges, le 26 janvier 1711, entra chez les jésuites en 1727. Il enseigna pendant cinq ans les basses classes, et pendant six la rhétorique, à Caen, à Nevers, à La Flèche, à Bourges. Envoyé par ses supérieurs au collége de Louis le Grand à Paris, pour faire imprimer ses *fables*, il y passa environ quinze années, jusqu'en 1762, où il survint un si grand changement dans son état. Lorsque les jésuites furent obligés de quitter la France, le Père Desbillons trouva un asile aussi honorable qu'avantageux auprès de l'électeur Palatin, protecteur éclairé des talens, qui lui donna une place dans le collége de Manheim, et y ajouta une pension d'environ mille écus, argent de France. Il y mourut le 19 mars 1789. Sa bibliothèque était très ample et très bien choisie, non-seulement pour la rareté et l'importance des livres, mais encore pour la beauté des éditions. Par son testament qu'il a fait en vers latins, il a laissé sa bibliothèque aux prêtres de la congrégation de Saint-Lazare, qui ont remplacé les jésuites dans le Palatinat, et avec lesquels il a toujours vécu dans le collége de Manheim; à condition que le préfet de la bibliothèque électorale pût choisir les ouvrages qui lui conviendraient; c'est un hommage de gratitude qu'il rendait à S. A. électorale qui avait eu pour lui des attentions toutes particulières. Un critique judicieux l'a appelé *le dernier des Romains*, comme celui qui dans ces temps d'une décadence totale de la langue romaine, l'avait cultivée avec le plus d'ardeur. Sa modestie égalait son érudition. Parlant peu et toujours avec justesse et circonspection, évitant le monde et ne voyant que ceux qui venaient le voir, il nourrissait dans sa retraite cette tranquillité d'esprit qui, suivant la remarque d'un vrai sage, suppose toute la pureté et toutes les richesses de la vertu (*in incorruptibilitate quieti et modesti spiritûs qui est in conspectu Dei*

Digitized by Google

locuples. 1. Pet. 3). On a de lui : | *Fabulæ Æsopiæ, libri* 15. Elles ont été imprimées à Glascow, à Oxford, à Augsbourg, à Manheim, à Paris, etc. Il existe une traduction française de ces fables, faite par l'auteur même, et imprimée à Manheim avec le texte à côté, en 1769, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au Père Desbillons. Les connaisseurs les jugent dignes de faire pendant à celles de Phèdre. La clarté, l'ingénuité, la justesse de l'affabulation, la pureté et l'élégance du style, tout leur assure cette espèce de concurrence. Un critique qui ignore le latin a dit qu'il était difficile de vérifier le mérite d'un ouvrage écrit dans une langue morte. Il n'a pas réfléchi que c'était exactement le contraire. Les langues mortes, étant seules immuables, ayant des règles et des modèles sur lesquels le caprice et la mobilité de l'usage ne peuvent plus rien, sont les seules qui donnent lieu à des jugemens sûrs et permanens ; au lieu que dans les langues vivantes, celles surtout sur lesquelles les spéculations réformatrices s'exercent sans relâche, ce qui est admiré dans un temps, devient insupportable ou même inintelligible dans un autre. | *Nouveaux éclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liége, 1773, in-8°, curieux et pleins de recherches (*voyez* POSTEL) ; | *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de Mme de Saint-Balmont* (*voyez* BALMONT), Liége, 1773, in-8° ; | *De Imitatione Christi libri quatuor, ad veram lectionem revocati, et auctori Thomæ à Kempis, canonico regulari J.-Augustini denuò vindicati*, 1780, in-8°. Outre le mérite de l'exactitude et de la restitution du texte primitif, cette édition est recherchée pour la savante dissertation qui est à la tête, et qui rend cet ouvrage à Thomas à Kempis son véritable auteur (*voyez* le *Journ. hist. et littér.*, 1 mai 1781, pag. 326, et les articles AMORT, NAUDÉ, KEMPIS). | *Phædri fabularum Æsopiarum libri quinque, cum notis et emendationibus, Fr. Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis*, Manheim, 1786, in-8° ; édition digne de figurer à côté de celle que le Père Brotier nous a donnée du même Phèdre. Le *Commentaire* dont ces notes sont tirées, est encore en manuscrit. | *Ars benè valendi, etc.*, à Heidelberg, de l'imprimerie de Wiesen, 1788, 68 pages in-8°. Les grâces simples et faciles de la bonne latinité se montrent dans ce poème qui est écrit en vers ïambiques. Le poète y donne toutes sortes de préceptes d'un régime salutaire. On y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé et du chocolat, qu'il proscrit presqu'entièrement ; ainsi qu'une digression pathétique sur la décadence de la langue latine, que l'auteur attribue à la philosophie du jour. Il croit cependant que l'église catholique ayant adopté cet idiome, et en ayant fait son langage propre, il ne peut entièrement s'éteindre, et qu'il durera autant que l'Eglise elle-même :

Evolvere omnia, singulaque perstringere
Nec ratio nec fas tempore hoc misero sinunt,
Quo nova scelestis hominibus philosophia,
Vel cæca potiùs mentium perversitas
Incubuit ; et dùm violat imperii sacram
Autoritatem, ac religionem patriam
Exterminare parricidali cupit
Furore, musas propè simili odio studet
Perdere latinas, et abolere funditùs :
Frustra : vigebit usquè, quam fecit Dei
Ecclesia sibi propriam, latinitas.

| *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792. in-8°. Ce volume fait suite à la belle édition de ses *fables*. Le Père Desbillons a laissé plusieurs ouvrages dans son portefeuille. Il avait composé une *Histoire de la langue latine* ; et certainement elle doit être excellente, puisque personne ne savait le latin mieux que lui. On parle aussi de quelques *pièces dramatiques*, écrites dans cette langue.

DESBOIS (FRANÇOIS-ALEXANDRE-AUBERT de la CHESNAYE), né à Ernée dans le Maine, près de Mayenne, le 17 juin 1699, se fit capucin, ne persévera point dans sa vocation, et rentra bientôt dans le monde. N'ayant pas de fortune, il travailla pour vivre ; mais son travail se borna presque toujours à des compilations, qui ne l'empêchèrent pas de mourir à l'hôpital, le 29 février 1784. En voici l'énumération : | *Le parfait cocher*, 1744, in-12 (1) ; | *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8° ; | *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol. | *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique*, 1757-65, 7 vol. in-8°, nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Dictionnaire de la noblesse*, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de la France, 1773 et années suivantes, 12 vol. in-4° ; auquel il faut joindre le *supplément* donné par Bardier, 3 vol. in-4°, rare, ayant été détruit en grande partie pendant la révolution : ouvrage

(1) Ce mauvais ouvrage est du duc de Nevers. Desbois n'en fut que l'éditeur.

très incomplet, qui manque d'ailleurs de choix, et où l'étendue des articles n'est nullement mesurée sur leur intérêt. | *Dictionnaire raisonné et universel des animaux*, 1759, 4 vol. in-4°; | *Dictionnaire historique des mœurs des Français*, 1767, 3 vol. in-8°; | *Dictionnaire domestique*, 1763, 3 vol. in-8°. Il a rédigé les deux derniers vol. | *L'Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; | *Lettres sur les romans*, 1741, in-12; | *Lettres hollandaises*, 1747, 2 vol. in-12; | *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12; | *Système du règne animal*, 1754, 2 vol. in-8°. Quelques-uns lui attribuent en partie les journaux de l'abbé des Fontaines, mais à tort. Desbois n'avait ni le jugement ni le style qui règnent dans les écrits de cet habile littérateur. Il a pu sans doute lui rendre quelques services : tous les savans sont dans le cas d'en recevoir; mais on les dépouillerait de leurs meilleurs ouvrages, si à ce titre on voulait en faire honneur à d'autres.

* **DESBOIS DE ROCHEFORT** (Eléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né en 1749, était curé de Saint-André-des-Arts, à Paris. Pendant le rude hiver de 1784 à 1785 il convertit son presbytère en un vaste chauffoir ouvert aux pauvres, jour et nuit. Il poussa la charité jusqu'à vendre sa montre et à donner non-seulement ses habits, mais encore ceux de ses domestiques. La paroisse de Saint-André lui doit la fondation d'une maison de charité à laquelle il a laissé 300 francs de rente par testament. Il embrassa le parti de la révolution en 1789, devint évêque constitutionnel du département de la Somme, et fut nommé membre de l'Assemblée législative en 1791. Les principes qu'il avait émis ayant paru trop modérés pour les circonstances, il fut incarcéré sous le régime de la terreur, et ne recouvra sa liberté qu'après 22 mois de détention. Des débris de sa fortune il forma alors une imprimerie qu'il appela *imprimerie chrétienne*, et il publia les *Annales de la religion*, rédigées en faveur des constitutionnels en société avec Grégoire, et quelques autres. Ces Annales, dignes de faire suite aux *Nouvelles ecclésiastiques*, commencèrent en 1795 et durèrent jusqu'en 1803, époque où elles furent supprimées par la police, comme tendant à perpétuer les troubles. Il donna la démission de son évêché en 1801, et mourut le 5 septembre 1807. On a de lui : | *Mémoire sur les calamités de l'hiver de* 1788-89, in-12; | *Lettre pastorale*, 1791, in-8°; | *Lettre d'inclination du second concile national*, 1800, in-8°, en société avec MM. Grégoire, Saurine et Wandelaincourt; | *Actes du synode d'Amiens*, 1800, in-8°. | Plusieurs articles à l'Encyclopédie méthodique par ordre de matière, et notamment celui *cimetière*, où il s'élève contre les inhumations dans les églises.

* **DESBOIS DE ROCHEFORT** (Louis), frère du précédent, médecin habile, naquit le 9 octobre 1750. Son père, médecin de la faculté de Paris, qui le destinait à sa profession, le fit suivre les hôpitaux, où il puisa les connaissances solides qui le placèrent de bonne heure parmi les plus grands praticiens de la capitale. A 30 ans il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. La méthode qu'il adopta pour l'instruction de ses nombreux élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Déjà ce médecin était répandu dans les premières maisons de Paris, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, le 26 janvier 1786. Il a laissé un *Cours de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, publié après sa mort par M. Corvisart des Marais, et qui fut pendant long-temps le seul bon ouvrage que l'on possédât sur ce sujet. Elle a été réimprimée et augmentée par Lullier-Winslow, Paris, 1816, 2 vol. in-8°. Il a laissé de plus en manuscrit un ouvrage intitulé *Cours sur les maladies des femmes*.

* **DESBORDEAUX** (Pierre-François-Frédéric), médecin, naquit le 16 mars 1763, à Caen, où il prit le bonnet de docteur. Après un séjour de quelques mois à Paris, il retourna dans sa patrie, devint professeur agrégé de l'université, avec les membres de laquelle il signa une protestation contre les décrets de l'assemblée Constituante. Il demeura toujours attaché à la monarchie. Devenu suspect sous le règne de la terreur, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (le 9 thermidor). A l'époque de l'organisation de l'université, Caen ne put obtenir qu'une école secondaire de médecine; on y appela cependant les maîtres les plus habiles; Desbordeaux y professa la thérapeutique. Il suivit la méthode de l'immortel Bichat, indiquée dans ses *Considérations préliminaires sur l'anatomie générale*, qui établit en principe « que tout moyen curatif n'a pour but que de ramener les propriétés vitales altérées au type qui

Digitized by Google

leur est naturel. » M. Desbordeaux classe les médicamens selon leurs résultats sur chacune de ces propriétés, les divise d'abord en *excitans* et en *sédatifs*, chaque propriété vitale leur servant de subdivision. Il devint médecin en chef de tous les hôpitaux de Caen, membre du jury médical, du conseil municipal, de plusieurs sociétés savantes, et correspondant de la société de l'école de médecine de Paris. Il est mort à Caen le 25 juillet 1821, âgé de 52 ans. On a de lui : | *Nouvelle orthopédie*, ou *Précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger dans les enfans*, 1805, in-18; | *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, 1815, in-12.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien), né à Paris en 1731; c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connaître, et qu'il préféra à celui de son père. Il entra dans les troupes légères, et n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres. Il débuta par des romans, donna ensuite quelques opéras-comiques, et compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire de la comédie italienne*, Paris, 1769, et celle de *la Foire*, la même année, en 2 vol.; recueil prolixe, écrit d'un style incorrect et néologique. Desboulmiers mourut d'une maladie de poitrine en 1771. On a encore de lui des romans, dont le plus connu est intitulé *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, qui prouve la frivolité de l'auteur. Il y a aussi des vers qui ne valent pas mieux. Son *Histoire du marquis de Solanges*, et celle *des filles du* 18e *siècle*, ont eu quelques succès éphémères, mesurés sur la frivolité et l'inconstance du siècle. On peut citer encore les *pensées philosophiques, morales, critiques, etc.*, de M. Hume, 1767, in-12.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre, né à Dunkerque en 1714, fut employé aux tableaux du sacre de Louis XV. Il établit ensuite à Rouen une école particulière de dessin, et il obtint quelques années après la formation d'une école gratuite, dont il fut nommé directeur et professeur. Quoique ses tableaux ne soient pas sans mérite, il doit la plus grande partie de sa réputation aux écrits qu'il a publiés sur la peinture. Les principaux sont : | *Les vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris, 1753, 4 vol. in-8°, avec des portraits; | *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, 1769, in-8°, avec cinq planches et une carte faisant suite à l'ouvrage précédent. Descamps mourut à Rouen le 30 juillet 1791. — Son fils qui lui succéda dans sa place a publié une *notice historique* sur sa vie.

DESCARTES (René), *Cartesius*, né en 1596 à la Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fut engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes. Il servit en qualité de volontaire au siége de La Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Béeeman, principal du collége de Dordrecht; il en donna la solution. Après s'être trouvé à différens siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait *le grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à ramasser des expériences et des réflexions. Descartes avait fait auparavant un voyage à la capitale; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face : une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, ainsi que dans sa manière de raisonner : des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres; beaucoup d'ardeur pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France; il était dangereux de l'attaquer. Descartes se retira près d'Egmond en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un séjour de 25 ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il se fit quelques enthousiastes et plusieurs ennemis. L'université d'Utrecht fut *cartésienne* dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régis, tous deux disciples de Descartes. Mais Voétius ayant été fait recteur de cette université, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. Voétius attaqua surtout une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, imaginée par Descartes, d'une manière plus subtile que solide, mais qui ne prouvait point du tout, comme Voétius le prétendait, que le philosophe français rejetait celles qui étaient meilleures. « Il est vrai cependant, dit un auteur impartial, qu'il y » avait une espèce d'imprudence à rafi-

Digitized by Google

» ner dans une matière si grave et si solidement prouvée, que si l'on jugeait de » l'esprit de Descartes précisément par » cette subtilité, on serait porté à croire » qu'il cherchait moins la vérité que la » nouveauté; qu'il avait plus de talens » pour démolir que pour établir. » Descartes ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y fixer dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. On lui assigna une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher; ce qui lui fit dire en riant, « que jamais par» chemin ne lui avait tant coûté. » La reine Christine souhaitait depuis longtemps de le voir. Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. Descartes, tout philosophe qu'il était, redoutait les frimas du nord. « Un homme né *dans les jardins* » *de la Touraine* (écrivait-il au négo» ciateur), et retiré dans une terre où il y » a moins de miel à la vérité, mais peut» être plus de lait que dans la terre pro» mise aux Israélites, ne peut pas aisé» ment se résoudre à la quitter, pour aller » vivre au pays des ours, entre des ro» chers et des glaces. — Je mets, dit-il » ailleurs, ma liberté à si haut prix, que » tous les rois du monde ne pourraient » me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, peut-être à des espérances, et se rendit à Stockholm. Christine lui fit un accueil privilégié, et le dispensa de tous les assujétissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à 5 heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de 3000 écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit ridiculement que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé par le poison la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Son corps fut apporté en France, 17 ans après sa mort, par les soins de Dalibert, secrétaire du roi, qui le fit enterrer dans l'église de Ste.-Geneviève du Mont, après un service solennel. Si Descartes eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. « Quand on me fait une offense, » disait-il, je tâche d'élever mon âme si » haut, que l'offense ne parvienne pas » jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait, comme Ovide : *Vivre caché, c'est vivre heureux.* On a disputé s'il avait été marié ou non; mais il paraît qu'on n'en peut douter après la publication d'un écrit inséré dans l'*Année littéraire*, 1785, n. 26, p. 66. Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | ses *Principes*, in-12; | ses *Méditations*, 2 vol. in-12; | sa *Méthode*, 2 vol. in-12; | *Les passions de l'âme*, *le monde*, ou *Traité de la lumière*, *et de la géométrie*, in-12; | le *Traité de l'homme*, in-12, et un grand *Recueil de lettres*, en 6 vol. in-12 : en tout 13 vol. in-12. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et quelques autres en français; mais ses amis les ont traduits réciproquement en chacune de ces deux langues. L'édition latine, imprimée en Hollande, forme 9 volumes in-4°. On trouve parmi ses lettres un petit ouvrage latin, intitulé : *Censura quarumdam epistolarum Balzacii* : Jugement sur quelques lettres de Balzac, où l'on voit qu'il n'était pas sans attrait pour les belles-lettres; mais la philosophie réprima cette inclination et le posséda tout entier. « Il n'a pas été aussi » loin que ses sectateurs l'on cru, dit un » homme d'esprit; mais il s'en faut beau» coup que les sciences lui doivent aussi » peu que le prétendent ses adversaires (1). »

---

(1) Fontenelle, dans ses *Eloges*, compare ainsi Descartes et Newton : « Les deux grands hommes » qui se trouvent dans une si grande opposition, ont » eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies » du premier ordre, nés pour dominer sur les autres » esprits et pour fonder des empires. Tous deux géo» mètres excellens, ont vu la nécessité de transporter » la geométrie dans la physique. Tous deux ont fondé » leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient » presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, » prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source » de tout, se rendant maître des premiers principes » par quelques idées claires et fondamentales, pour » n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la » nature, comme à des conséquences nécessaires. » L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé » sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour » remonter aux principes inconnus, résolu de les ad» mettre, quels que les pût donner l'enchaînement » des conséquences. L'un part de ce qu'il entend net» tement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. » L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la » cause, soit claire, soit obscure. Les principes évi» dens de l'un ne le conduisent pas toujours aux phé-

Digitized by Google

Il est certain qu'il a beaucoup contribué à secouer le joug qu'un respect mal entendu pour l'antiquité avait fait subir aux esprits même les plus propres à penser par eux-mêmes. Il est certain encore qu'il a réussi à bien des égards à démolir l'édifice de l'ancienne philosophie, quoiqu'il n'ait peut-être pas réussi également dans la construction de celui qu'il a entrepris de lui substituer; ce qui a fait dire à Voltaire :

> Ma raison n'a plus de foi
> Pour René le visionnaire :
> Songeur de la nouvelle loi,
> Il éblouit plus qu'il n'éclaire.
> Dans une épaisse obscurité
> Il fait brûler des étincelles ;
> Il a gravement débité
> Un tas brillant d'erreurs nouvelles
> Pour mettre à la place de celles
> De la bavarde antiquité.

Sa philosophie essuya après sa mort, les plus grandes contradictions. L'illustre Huet lui porta de rudes coups par un ouvrage d'une latinité exquise, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1624, in-12. On mit tout en usage pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers, pendant plusieurs années. Le célèbre père Lami, de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme : on l'exila à Saint-Martin de Miseré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous d'enseigner la nouvelle philosophie. Cette querelle fit naître plusieurs écrits oubliés à présent. L'*Eloge de Descartes*, par M. Thomas, a remporté le prix de l'académie française en 1765. On peut voir aussi sa *Vie* par Baillet; mais l'historien est souvent admirateur et quelquefois enthousiaste, quelque froid qu'il soit d'ailleurs. M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. auteur des *Pensées de Leibnitz*, et du *Christianisme de François Bacon*, a publié en un vol. in-8° les *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*. Voyez EMERY. (Voyez l'*Eloge de Descartes* dans le Discours du Père Guénard, jésuite.)

* **DESCARTES** (Catherine), morte à Rennes en 1709, nièce du célèbre philosophe, soutint dignement la gloire de son oncle par son esprit et son savoir. Un bel esprit a dit d'elle « que l'esprit du grand » René était tombé en quenouille. » Elle écrivait assez bien en vers et en prose. On a d'elle *l'Ombre de Descartes*, et la *Relation de la mort de Descartes ;* deux pièces dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate.

* **DESCEMET** (Jean), ancien professeur de botanique et doyen de la Faculté de médecine de Paris, né dans cette ville le 20 avril 1732, y mourut en 1820. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des plantes, et fut reçu docteur en médecine à 18 ans. Il exerça pendant toute sa vie sa profession avec la plus grande distinction, sans négliger toutefois ses études favorites, et devint successivement membre de la société de médecine, de plusieurs sociétés savantes de France et des pays étrangers, professeur de botanique et d'astronomie, et censeur royal. Il s'est fait connaître par d'importantes découvertes, consignées dans le *Journal de médecine*, tome 30 page 334-41, dans les *Mémoires de l'académie des sciences* et dans d'autres *ouvrages scientifiques ;* Descemet a donné le *Catalogue des plantes du Jardin des apothicaires de Paris, suivant la méthode de Tournefort*, Paris, 1759, in-8° : c'est à lui qu'est due la nouvelle édition du *Traité des arbres et des arbustes*, du docteur Duhamel-Dumonceau, dont il était l'élève et l'ami. Paris, 1800, in-4°.

DESCHAMPS. *Voyez* CHAMPS (François-Michel-Chrétien des).

DESCHAMPS (Jacques), docteur de Sorbonne, curé de Dangu, né à Virummerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, eut les vertus et les connaissances de son état. On a de lui une *traduction* nouvelle du prophète *Isaïe*, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. Il avait un zèle extraordinaire pour l'éducation de la jeunesse ; les jeunes plantes, cultivées sous ses yeux, portèrent des fruits précieux à la religion et à l'état.

* **DESCHAMPS** (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, naquit dans cette ville le 10 avril 1745. Ayant connu par hasard un sourd-muet de naissance en qui Perèire avait créé la faculté de la parole, ce miracle de l'art le frappa

» nomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez » évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, » ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles » de l'esprit humain. »

Digitized by Google

tellement, qu'il voulut se consacrer à l'éducation des sourd-muets. Il employa les procédés de Perèire, qui lui semblaient préférables à ceux que pratiquait dans cette même éducation l'illustre abbé de l'Epée. Ce fut particulièrement à la classe du peuple qu'il offrit ses leçons gratuites. Il a publié plusieurs ouvrages sur l'éducation qu'il avait entreprise, dont les plus remarquables sont : | *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, Debure, 1779 ; | le *Journal des savans* rendit un compte avantageux de cet ouvrage en avril 1779 ; | *de la manière de suppléer aux oreilles*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, Paris, Debure, 1783, in-12 ; | *Lettre à M. de Sailly sur l'Institution des sourds-muets*, Paris, 1777. L'abbé Deschamps mourut en janvier 1791, presque ignoré, et dans un état voisin de la misère, mais très regretté de ses amis et de ses élèves.

* **DESCHAMPS** (Joseph-François-Louis), chirurgien, membre de l'institut et de l'académie des sciences (section de médecine), né à Chartres, le 14 mars 1740, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et fit ses premières études théologiques; mais ayant assisté aux visites du médecin Moreau, il se crut appelé à exercer la même profession, et entra en 1764 à l'école pratique où il remporta plusieurs prix ; il devint bientôt membre du collége et de l'académie de chirurgie, obtint la place de *Gagnant-maîtrise* à l'hôpital de la Charité et remplaça le célèbre Desault, comme chirurgien en chef de cet hospice. Deschamps occupa cette place jusqu'à sa mort arrivée le 8 décembre 1824. Ce médecin aussi désintéressé qu'habile ne refusait jamais ses visites aux pauvres, et négligea tellement sa fortune que lorsqu'il fut nommé médecin-consultant de Bonaparte, le traitement modique de cette place fut pour lui un moyen d'existence. On lui doit un *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-1799, 4 vol. in-8°, suivi d'un recueil d'*observations sur la ligature des grosses artères des extrémités*, spécialement sur celle de l'artère poplitée qu'il pratiqua le second en France; ces observations avaient déjà paru en 1793 dans le *Journal de médecine*, rédigé par Fourcroy.

* **DESCHAMPS** (Jean-Marie), littérateur, né à Paris, vers 1750 et mort en 1826, composa pour plusieurs théâtres et notamment pour le Vaudeville, beaucoup de pièces où l'on trouve de l'esprit et de la gaieté. On lui doit aussi la traduction de plusieurs *romans* anglais tels que *Simple histoire, la suite de Simple histoire*, les *Mystères d'Adolphe, Camilla*, etc. Deschamps a travaillé à la *Bibliothèque des Romans*. Il fut aussi un des *collaborateurs* du *Journal littéraire* publié par Clément de Dijon de 1796 à 1797.

* **DESCHIZAUX** (Pierre), médecin et substitut du procureur-général du grand-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse, et pendant ses courses s'occupa de botanique. Il publia à son retour : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin botanique à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1727, réimprimé sous ce titre : *Description d'un voyage fait à Saint-Pétersbourg*, 1728, in-12. C'est le premier écrivain qui ait composé en France une *relation de voyage* en Russie.

* **DESCROIZILLES** aîné (François-Antoine-Henri), chimiste distingué, fut d'abord directeur d'une blanchisserie à l'Escure près de Rouen, puis professeur de chimie élémentaire dans cette ville, enfin membre et secrétaire du conseil général des manufactures à Paris. On lui doit des découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts (voyez les *annales* de chimie tome 22 et 58); Descroizilles a inventé aussi, l'*alcalimètre* et l'*alambic d'essai*, que M. Gay-Lussac a perfectionnés depuis. Il est mort à Paris le 14 avril 1825. Il a publié : | *Description et usage du bertholimètre*, ou *instrument d'épreuve pour l'acide muriatique oxigène liquide, pour l'indigo et l'oxide de manganèse*, avec des *Observations sur l'art de graver le verre par le gaz acide fluorique, mémoire faisant suite à l'art du blanchiment de Berthollet*, 1802, in-8°, inséré dans le *Journal des arts et manufactures*, tom. 1er ; | *Notices sur l'alcalimètre et autres tubes chimico-métriques*, ou *sur le polymètre chimique et sur un petit alambic pour l'essai des vins*, 3e édition, 1824, in-8° ; | *Méthode très simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet*, Paris, 1819, in-8°, fig. ; | *Estampillage enregistré, etc.*, 1819, in-8° ; | *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré*, imprimée dans les *Annales de l'industrie nationale et étrangère*.

Digitized by Google

* **DESEINE** (FRANÇOIS), libraire et homme de lettres, né à Paris dans le 17e siècle, voyagea en Italie, et se fixa à Rome où il mourut en 1715. Il a publié : | *Description de la ville de Rome en faveur des étrangers*, Lyon, 1690, in-4° ou 4 vol. in-12, 2e édit.; Leyde, 1713, 10 vol. in-12 avec figures sous ce titre : *Rome ancienne et moderne*. Ces deux descriptions se trouvent quelquefois séparément, et forment deux ouvrages distincts. L'auteur est très exact et cite toujours les livres où il a puisé. | *Nouveau Voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes les provinces, villes et lieux considérables, et des îles qui en dépendent*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. Ce voyage n'est guère qu'un itinéraire : Deseine y parle peu des mœurs, des coutumes des Italiens, et il décrit rarement l'aspect du pays. | *Bibliotheca slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal Slusi*. Rome, 1690, in-4°; | | *Tavolle della geografia*, 1690, in-folio.

* **DESEINE** (LOUIS-PIERRE), sculpteur, né à Paris en 1750. Après avoir remporté le grand prix en 1780, il alla terminer ses études à Rome, en qualité de pensionnaire du roi. De retour à Paris, il fut agrégé, en 1785, à l'ancienne académie de peinture et sculpture. Ennemi de la révolution, et toujours attaché aux bons principes, il s'opposa avec ardeur, mais en vain, à la suppression de cette académie, que les anarchistes abolirent, ainsi que d'autres utiles établissemens. Deseine mourut dans des sentimens religieux le 13 octobre 1822, à l'âge de 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Bacchus et Hébé*, en marbre, exécutés pour orner le château de Chantilly, et qui méritèrent à Deseine le titre de sculpteur du prince de Condé; | *Louis XVI*, buste; | *Louis XVII*, buste. C'est le seul portrait d'après nature que l'on ait de ce jeune et malheureux prince; | *Pie VII*, buste; il valut à l'artiste la décoration de l'Eperon d'or; | *L'Hôpital* et *d'Aguesseau;* on voit ces statues sur les degrés de la façade du palais du Corps législatif; | *Les Stations de la passion de Jésus-Christ et sa sépulture*, bas-relief placé dans la chapelle du *Calvaire*, derrière le chœur de l'Eglise de Saint-Roch; | *Le Mausolée du cardinal de Belloy*, grande dimension, dans une chapelle près du chœur de l'église Notre-Dame; | *Le mausolée du duc d'Enghien*, pour la sainte-chapelle de Vincennes. Deseine ne put achever cet ouvrage : son neveu, M. Durand, pensionnaire du roi à Rome, a été chargé de le terminer. Comme écrivain, Deseine a laissé les ouvrages suivans : | *Réfutation d'un projet de règlement pour l'académie centrale de peinture, sculpture, gravure et architecture, présenté à l'Assemblée nationale par la majorité des membres de l'académie royale de peinture*, etc. 1791, in-8°; | *Considérations sur les académies, et particulièrement sur celle de peinture, sculpture et architecture, présentée à l'Assemblée nationale*, 1791, in-8°; | *Lettre sur la sculpture destinée à orner les temples catholiques, adressée au premier consul*, 1802. | *Notices historiques sur les anciennes académies de peinture, sculpture et architecture*, 1814; | *Mémoire sur la nécessité du retablissement des maîtrises et corporations*, 1815, in-4°.

* **DESENNE** (ALEXANDRE-JOSEPH), habile dessinateur, naquit à Paris le 1er janvier 1785, et se fit connaître de bonne heure par plusieurs dessins faits d'après les tableaux des grands maîtres, pour le *musée de Robillard* et *celui de Filhol*. Ce ne fut qu'à 25 ans qu'il se livra lui-même à la composition, dans laquelle il obtint de nombreux succès. On lui doit les jolies *vignettes* qui décorent les ouvrages de M. de Jouy; les *dessins* pour les *OEuvres de Boileau, Molière, Cervantes, Bernardin-de-Saint-Pierre, Walter-Scott, Lamartine*, etc. Le recueil de ses dessins a été acquis pour la bibliothèque du roi. Il travaillait à ceux dont il devait orner les œuvres de Chateaubriand, lorsqu'il mourut le 30 janvier 1826. On a de lui plusieurs tableaux. En général ses ouvrages se distinguent par la simplicité, l'exactitude et la grâce; et sa manière est en plusieurs points préférable à celle de Moreau. On a publié le *portrait* de Desenne dans la *galerie universelle des portraits*, Paris, Blaisot, 1827; il existe un catalogue des estampes, vignettes et livres de son cabinet par Duchesne aîné, Paris, Merlin, 1827, in-8° de 25 pages.

DESERIZ (JOSEPH-INNOCENT), né à Neïtra en 1702, d'une famille noble hongroise, religieux de l'ordre des Ecoles-Pies, enseigna avec distinction la théologie à Raab; fut supérieur de plusieurs maisons de son ordre; et passa ensuite à Rome, où il fut fait assistant du général. Là, il consacra toutes ses heures de loisir à fouiller dans les bibliothèques, surtout dans celle du Vatican, et à amasser des matériaux pour les ouvrages qu'il médi-

Digitized by Google

tait. Benoît XIV l'envoya en qualité de légat en Valachie, auprès de l'hospodar Constantin Maurocordato; il n'eut pas la satisfaction de réussir dans sa commission. De retour en Hongrie, il se retira à Watzen, où, libre de tous ses soins, il se consacra entièrement à l'étude. Il mourut l'an 1765. Il a laissé : | *De existentiâ Purgatorii*, Raab, 1738, in-8°; | *De initiis ac majoribus Hungarorum*, Bude, 1748-1760, 5 vol. in-fol.; | *Hist. episcopatûs Vaciensis*, 1763, in-fol. ouvrages d'une grande érudition, mais qui manquent quelquefois de critique comme l'a démontré George Pray, jésuite, dans ses *Annales veteres Hunnorum*.

* **DESESSARTS** (Jean-Baptiste), diacre appelant, plus connu sous le nom de *Poncet*, né à Paris en 1681, prit une part très active aux disputes sur les convulsions, et passa en Hollande, où il employa toute sa fortune à acheter des maisons et procurer des asiles aux Français réfugiés. Il mourut à Paris le 23 décembre 1762. Il a laissé 19 *Lettres sur l'œuvre des convulsions*, et autres ouvrages en faveur de son parti.

DESESSARTS (Alexis), frère du précédent, né à Paris en 1687, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut au nombre des appelans, et concourut aux écrits publiés contre la bulle, en 1713 et 1714. Il avait quatre frères, tous ecclésiastiques et tous de la même opinion. Leur maison était le lieu de conférence, et comme le bureau d'adresse. Alexis Desessarts prit part à toutes les questions de ce temps; il fut un des plus chauds partisans du figurisme, et écrivit contre l'abbé Débonnaire, qui attaquait ce système (*Voyez* ETÉMARE). On a de lui : | *Défense du sentiment des SS. PP. sur le retour futur d'Elie, et sur la véritable intelligence des Ecritures*, 1737, in-12; | *Suite de la défense*, 1740, 2 vol. in-12; | *Examen du sentiment des PP. et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, 1739, in-12; | *Dissertation où l'on prouve que saint Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu, lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne*, Paris, 1765, in-12; | *Difficultés proposées au sujet d'un éclaircissement sur les vertus théologales*, contre Petit-Pied, 1741; | *Doctrine de saint Thomas sur l'objet et la distinction des vertus théologales*, 1742; | *Défense de cet écrit*, 1743. Il mourut le 12 mai 1774.

* **DESESSARTS** (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), né à Coutances le 1er novembre 1744, fut avocat à Paris, puis libraire, et mourut le 5 octobre 1810. Outre les éditions d'un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, six volumes in-8°, les *œuvres complètes* et les *œuvres posthumes* de Thomas, 9 vol. in-8°, nous citerons les ouvrages suivans : | *Causes célèbres, curieuses et intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugemens qui les ont décidées*, 1773-1789, 196 vol. in-12; | *Les trois théâtres de Paris*, ou *Abrégé historique de l'établissement de la comédie française, de la comédie italienne et de l'opéra*, 1777, in-8°; | *Choix de nouvelles causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12; | *Histoire générale des tribunaux de tous les peuples, tant anciens que modernes*, 1778-1784, 9 vol. in-8°. | *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12; | *Dictionnaire universel de police*, 1786-90, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est pas terminé; il ne va que jusqu'au mot *Police*. | *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12, plus dix autres où se trouvent les procès de Bailly, de Desmoulins, 8 vol. in-12; | *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8°, dont il donna une nouvelle édition avec Barbier, 1808, 5 vol. in-8°; | *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 7 vol. in-8°. Il a encore travaillé au *Répertoire universel de jurisprudence* de Guyot, et à l'*Enclyclopédie méthodique*.

* **DESESSARTS** (Jean-Charles), médecin, membre de l'institut, naquit en 1729 à Bragelogne près de Bar-sur-Seine en Champagne, commença ses études à Tonnerre, chez les jésuites, et les acheva chez eux à Paris. Resté de bonne heure orphelin et sans fortune, il donnait des leçons de mathématiques pour faire face à ses dépenses. Il se fit recevoir à Reims, et s'établit ensuite, d'abord à Villers-Cotterets, puis à Noyon, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Le zèle qu'il montra et les succès qu'il obtint dans le traitement de quelques épidémies lui firent une certaine réputation; des *Mémoires* qu'il adressa à la faculté de Paris lui valurent son admission dans cette société, puis la chaire de chirurgie en 1770, celle de pharmacie en 1775, et le titre de doyen en 1776. Desessarts fut désigné membre de l'institut à l'époque de sa création, et continua d'accroître sa réputation par ses travaux jusqu'à sa mort arrivée le 13 avril 1811. On a de lui : | *Traité de l'éducation corporelle des en-*

Digitized by Google

fans en bas âge, ou *Réflexions-pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens*, Paris, 1760, in-8°, 2e édition, an 3. On affirme que J. J. Rousseau s'est servi de cet ouvrage pour la rédaction de son *Emile;* | *Mémoire sur le croup*, Paris, 1807 et 1808; in-8°; | *Recueil de discours, mémoires et observations de médecine clinique*, Paris, 1811, in-8°. C'est le recueil de ses *Mémoires* les plus intéressans. Il a aussi donné une édition des *Fundamenta materiæ medicæ de Cartheuser*, Paris, 1769, 4 vol. in-12. Cuvier prononça son éloge à l'institut.

* DESÈZE (le comte RAYMOND), pair de France, chevalier de Malte, grand-trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'académie française, et premier président de la cour de cassation, naquit à Bordeaux en 1750, et y exerça d'abord la profession d'avocat qui était aussi celle de son père. Sa réputation était déjà établie, lorsqu'il fut chargé, en 1782, de la cause de la marquise d'Anglure, qui réclamait sa légitimité contestée par des collatéraux. M. de Vergennes, premier ministre, qui s'intéressait au succès de cette affaire, remarqua le talent du jeune avocat, et le fit déterminer à venir à Paris. Ce dernier s'y rendit en passant par Ferney, où le conduisirent les principes de philosophie dont il était alors imbu; Desèze recueillit la succession de Target qui abandonnait le barreau, et qui lui confia la dernière cause dont il s'était chargé, celle des filles d'Helvétius. En 1789, il parvint à faire acquitter le baron de Bezenval, accusé de haute trahison, et reçut à cette occasion, du roi de Prusse, dont son client était allié, une médaille d'or. Nommé, en 1787, membre du conseil de la reine, Desèze gagna pour Monsieur, depuis Louis XVIII, contre les héritiers de la Bretignère, un procès qui fut le dernier jugé par le parlement. En 1792, il accepta, concurremment avec Tronchet et Malesherbes, la périlleuse mission de défendre Louis XVI, et prononça le 26 décembre suivant, à la Convention, son mémorable plaidoyer en faveur de ce prince, qu'il terminait par ces éloquentes paroles: « Louis était monté » sur le trône à 20 ans, et à 20 ans, il don- » na sur le trône l'exemple des mœurs; » il n'y porta aucune faiblesse coupable, » ni aucune passion corruptrice; il y fut » économe, juste, sévère, et il s'y montra » toujours l'ami constant du peuple. Le » peu le désirait la destruction d'un im- » pôt désastreux qui pesait sur lui, il le » détruisit; le peuple demandait l'aboli- » tion de la servitude, il commença par « l'abolir lui-même dans ses domaines; » le peuple sollicitait des réformes dans » la législation criminelle pour l'adoucis- » sement du sort des accusés, il fit ces » réformes; le peuple voulait que des » milliers de Français que la rigueur de » nos usages avait privés jusqu'alors des » droits qui appartiennent aux citoyens » acquissent ces droits ou les recouvras- » sent, il les en fit jouir par des lois; le » peuple voulut la liberté, et il la lui donna; » il vint même au-devant de lui par ses » sacrifices, et cependant c'est au nom de » ce même peuple qu'on demande aujour- » d'hui....... Citoyens, je n'achève pas...! » Je m'arrête devant l'histoire : songez » qu'elle jugera votre jugement, et que le » sien sera celui des siècles! » Arrêté à l'époque où l'on établissait des catégories de suspects, Desèze fut remis en liberté au 9 thermidor. En 1815, il était resté seul des trois défenseurs de Louis XVI, Malesherbes et Tronchet ayant payé de leur tête, sous le règne de la terreur, leur généreux dévouement. Il fut nommé, en janvier, président de la cour de cassation, émigra dans les cent-jours, après lesquels il rentra dans ses fonctions, et fut élevé à la pairie, au mois d'août de la même année. En 1816, il fut choisi par l'académie pour remplacer Ducis. Desèze est mort à Paris le 2 mai 1828, après avoir reçu des mains de l'archevêque de Paris tous les secours de la religion. Ses *Discours, plaidoyers* et *mémoires* ont été imprimés. Tout le monde connaît les vers suivans, qu'un des poètes qui brillent à la tête de la littérature contemporaine lui a consacrés dans le *Chant du sacre;* quel est, demande au roi l'archevêque de Reims, en faisant la revue des douze pairs,

Ce sage revêtu de la toge à longs plis
Où l'on voit enlacés des cyprès et des lis,
Et qui tient dans ses mains ton glaive et ta balance?
— Arrête! ce nom seul fait incliner la France!
C'est DESÈZE! C'est lui dont l'éloquente voix
S'éleva pour sauver le pur sang de ses rois,
Quand au fer des bourreaux, impatients du crime,
Disputant sans espoir la royale victime,
Il fallait un martyr pour défendre un Bourbon
Lui seul de ce grand meurtre a lavé son beau nom.
Louis à l'avenir a légué sa mémoire,
Et ces deux noms unis sont scellés dans l'histoire.

* DESFAUCHERETS (JEAN-LOUIS BROUSSE), poète dramatique, né à Paris en 1742, était en 1789 lieutenant de maire

Digitized by Google

au bureau des établissemens publics, et en 1792 membre du département de la Seine. Il devint suspect et perdit son emploi. Plus tard, il rentra au département comme chef de bureau; il remplit ensuite les fonctions de censeur au ministère de la police; place qu'il occupait encore lorsqu'une maladie de langueur l'enleva, le 18 février 1808. Il a donné successivement plusieurs comédies : l'*Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes, qui fut mal reçue du public; *le Mariage secret*, comédie en 3 actes et en vers, qui obtint un brillant succès et qui est restée au Théâtre-Français; *les Dangers de la présomption*, comédie en 5 actes et en vers, qui fut moins bien accueillie, et dont les journaux louèrent cependant le style et le naturel; mais on trouva que l'action était trop faible, et que le caractère principal ne répondait qu'imparfaitement au titre de la pièce. Il a composé aussi plusieurs *opéra-comiques*, et autres petites *pièces*.

DESFONTAINES. *Voyez* FONTAINES (PIERRE-FRANÇOIS GUYOT DES.)

* DESFONTAINES de la VALLÉE (GUILLAUME-FRANÇOIS FOUQUES DESHAYES, plus connu sous le nom de), né en 1733, littérateur, fut d'abord secrétaire du duc de Deux-Ponts, puis de *Monsieur* (depuis Louis XVIII) dont il devint aussi le bibliothécaire. Privé de ses places et de ses moyens d'existence par suite de la révolution, il chercha à se dédommager de ses pertes, en composant, soit seul, soit avec d'autres auteurs, un grand nombre de *pièces* pour l'Opéra, les Italiens, les Français et surtout le Vaudeville : les plus remarquables sont : l'*Aveugle de Palmyre;* la *Cinquantaine;* la *Dot;* le *Droit du seigneur; Arlequin afficheur;* l'*Amant statue;* le *Tombeau de Desilles;* la *Fête de l'égalité;* le *Rêve;* l'*Hôtel de la paix; Monsieur Durelief;* la *Nouvelle télégraphique*, etc. Dès l'année 1764, il s'était fait connaître par une *épître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens;* en 1765 par les *lettres de Sophie au chevalier de... pour servir de supplément aux lettres du marquis de Rosette*, 2 vol. in-12, et en 1785 par le recueil périodique intitulé les *Quatre saisons littéraires*, 4 vol. in-12. Il a été aussi un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*. Cet écrivain est mort à Paris le 21 décembre 1825, âgé de 92 ans. Voyez la liste complète de ses ouvrages dans l'Annuaire nécrologique de 1825.

* DESFONTAINES (VIVANT-RENÉ), célèbre botaniste, né à Paris vers 1745, fut reçu membre de l'ancien Institut, ensuite de l'académie des Sciences, et chevalier de la légion-d'honneur. Il a découvert que dans les plantes *monocotylédones*, le développement des nouvelles fibres ligneuses se fait par une interposition générale qui a lieu surtout vers le centre. Desfontaines a démontré, en outre, le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille *séminale*. Il est mort en décembre 1826, âgé de près de quatre-vingt-un ans, et a laissé les ouvrages suivans : | *Manuel de cristallographie* ou *Abrégé de la cristallographie de Romé de Lille*, 1792, in-8°; | *Flora atlantica, sive historia plantarum quæ in Atlantis agro tunetano et algeriensi crescunt*, 1798, in-4°; | *Tableau de l'école de botanique du Muséum d'histoire naturelle*, 1805-15, in-8°; | *Choix des plantes du corollaire des instituts de Tournefort*, publié d'après son herbier, Paris, 1808, in-4°, avec planches; | *Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*, 1809, 2 vol. in-4°; | plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Journal des savans*. Desfontaines a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie; des Annales du Muséum d'histoire naturelle*, ainsi que du *Journal des sciences médicales*.

* DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAPTISTE CHOUDARD), comédien et poète dramatique, né à Paris le 15 septembre 1746, d'un riche marchand de porcelaines, fit ses premières études au collége Mazarin, et les termina à celui de Beauvais. Doué d'une imagination ardente, il essaya, dès l'âge de 9 ans, de faire des tragédies; il avait choisi pour sujet *Tantale et Pélops*, et la *Mort de Jérémie*. Forcé d'apprendre la médecine, il la quitta peu de temps après pour la peinture, qu'il abandonna également. Son esprit, son adresse et ses talens lui procurèrent la connaissance de quelques grands seigneurs dont il contracta les goûts; mais la ruine de son père lui ôta les moyens de les satisfaire. Il se vit réduit à *traduire des ariettes italiennes*, et se fit ensuite comédien. Il débuta au Théâtre-Italien le 25 janvier 1769; et après avoir parcouru différentes villes de province, il partit pour Saint-Pétersbourg en 1779, où il employa ses loisirs à la composition d'ouvrages dramatiques. De retour en France en 1782, il quitta le théâtre pour se livrer unique-

Digitized by Google

ment aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : | *Tom-Jones à Londres*, comédie en 5 actes et en vers (1782). Le sujet de cette pièce est tiré du roman de Fielding. « La marche, dit Laharpe, est bien en- » tendue, les situations sont intéressantes » et bien ménagées, le dialogue est rapide » et animé, le style en général ingénieux » et facile ; beaucoup de jolis vers et peu » de mauvais goût ; les principaux ca- » ractères bien soutenus. Celui de lord » Fellamar, qu'il s'est rendu propre et » qu'il a fort embelli, lui a fait surtout » honneur. » | L'*Epreuve villageoise*, opéra en 2 actes (1783) ; | *La Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers (1785). Cette pièce, supérieure au Tom-Jones, obtint le plus grand succès, et le dut aux caractères extrêmement bien soutenus et contrastés, à la peinture énergique des inquiétudes, des angoisses, des tourmens, des horreurs de la jalousie, à sa conduite ingénieuse et fertile en situations attachantes, enfin au dialogue naturel semé de vers heureux. Laharpe ne l'a pas jugé si favorablement. « C'est, dit- » il, un drame où il y a quelque intérêt ; » mais ce n'est pas une bonne comédie. » Il y a dans le sujet un vice radical : la » jalousie de la femme est fondée sur des » apparences si fortes et si bien justifiées, » qu'il n'y a pas moyen de lui en faire un » reproche : ainsi le but moral est man- » qué ; mais ces apparences produisent » des situations qui ont de l'effet au théâ- » tre. Le style est naturel et facile, sans » déclamation, sans écarts et sans jargon... » Les caractères sont dessinés avec vé- » rité, et la pièce marche bien. » | *Tom-Jones et Fellamar*, comédie en 5 actes et en vers (1787), inférieure à Tom-Jones à Londres, dont elle est la suite ; | Le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, comédie en 3 actes et en prose ; | Le *Poëte*, ou *Mémoires d'un homme de lettres écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12. Ce sont les mémoires de sa vie qu'on pourrait appeler *Mémoires d'un libertin*. Ce roman n'est qu'une suite de tableaux dégoûtans de la licence la plus effrénée, dont des personnes corrompues peuvent seules se permettre la lecture. Desforges a laissé d'autres *romans*, qui pour la plupart sont dans le genre du précédent ouvrage ; et plusieurs *pièces* en faveur de la révolution, dont il était un chaud partisan. Il est mort à Paris au mois d'août 1806.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne en 1699, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différens journaux. N'ayant pas pu réussir sous son nom, il s'avisa vers l'an 1732 d'écrire des *lettres* moitié prose et moitié vers, sous le nom de mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations très galantes. Enfin Desforges quitta le masque, et il fut sifflé de ses admirateurs et de ses amans. « Bonne leçon, dit un poëte mo- » raliste, pour l'amour-propre, et plus » encore pour les lecteurs serviles et en- » thousiastes, qui sont le jouet des répu- » tations factices. » Cette aventure donna lieu au chef-d'œuvre de *la Métromanie* de Piron : | *Poésies de mademoiselle Malcrais de La Vigne* ; | *Poésies françaises et latines sur la prise de Berg-op-Zoom* ; | *Les Arbres*, idylle ; | *OEuvres en vers et en prose*, 1759, 2 vol. in-12. L'auteur est mort en 1772.

* **DESFOURS DE GENETIÈRE** (Claude-François), convulsionnaire, né à Lyon, en 1757, était fils d'un président à la cour des monnaies de cette ville. Il puisa dans sa famille et chez les oratoriens de Juilly, chez lesquels il fut élevé, les principes religieux de l'école de Port-Royal, qui étaient ceux du jansénisme. La cour des monnaies avait été supprimée à Lyon, quelques années avant la révolution ; mais son père lui laissa une honnête fortune que Desfours de Genetière consacra au soutien des principes qu'il avait adoptés. On connait les prétendus miracles qui se firent sur le tombeau du diacre Pâris, en 1731, et qui donnèrent lieu aux fameuses *convulsions*, d'où naquit une secte dans le sein même des jansénistes. Desfours en fut un des plus zélés partisans, et le convulsionisme devint, pour ainsi dire, son unique affaire. Il dissipa son patrimoine en entreprises bizarres, et faisait imprimer des livres au moyen de presses clandestines qu'il s'était procurées. Vivement opposé à la révolution, il la considérait comme un châtiment infligé par le ciel à la France et aux Bourbons, pour avoir persécuté les disciples de Port-Royal. Le parti convulsionnaire, qui était resté uni jusqu'au concordat de 1802, se divisa à cette époque, et Desfours fut du nombre de ceux qui refusèrent de reconnaître la nouvelle organisation de l'Eglise gallicane. Un voyage qu'il fit en Suisse pour conférer avec quelques sectaires éveilla les soupçons du gouvernement

Digitized by Google

consulaire, qui le renferma au Temple pendant six mois. Mais Desfours ne donna jamais dans les excès de certains convulsionnaires; ses mœurs étaient même rigides, et la prière prenait une grande partie de son temps. Rendu à la liberté, il fut de nouveau fortement préoccupé de la grande idée de la conversion du peuple juif au christianisme, qui est le grand but de l'œuvre des convulsions. Il aurait même épousé une jeune israélite, sans la vive improbation de sa famille et de ses amis qui l'en détourna. Dans les dernières années de sa vie, divisé d'opinion avec ses frères et amis, et tombé dans une profonde indigence, il se retira chez une vieille demoiselle de Lyon, et y mourut le 31 août 1819, à l'âge de 62 ans. Comme il n'avait voulu accepter les derniers secours de la religion que d'un prêtre dissident, le clergé de sa paroisse s'abstint d'assister à ses obsèques. Ses partisans en firent un saint et se partagèrent ses vêtemens et ses cheveux. Ses principaux ouvrages sont : | *Les trois états de l'homme*, 1788, in-8°, sans lieu d'impression. Ces trois états sont : *Avant la loi, Sous la loi, Sous la grâce*. Il est inutile de dire que l'auteur présente ces trois états d'après ses opinions religieuses. | *Protestations contre les calomnies*, Lyon, 1788. Cette brochure est un pamphlet contre un écrit d'un dominicain, le Père Crêpe, qui avait pour titre : *Notions de l'œuvre des convulsions* et des *secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans le Lyonnais, le Forez, le Mâconnais*, et du *Crucifiement public de Fareins*, Lyon, 1788, in-12 de 304 pages ; | *Recueil de prédictions intéressantes, faites depuis 1737, par diverses personnes sur plusieurs événemens importans*, 1792, sans lieu d'impression, Lyon, 2 vol. in-12, ouvrage singulier sous tous les rapports, et qui n'est qu'un recueil d'extraits de discours de différens convulsionnaires, que les gens du parti vénèrent comme des prophètes. Ces fragmens indigestes, placés par ordre chronologique, portent chacun la date du jour et de l'année, depuis le 26 mars 1733, jusqu'au 30 mai 1792. Ils appartiennent, en grande partie, au *frère Pierre* (l'avocat Pinault), au *frère Thomas*, à la *sœur Marie* et à la *sœur Holda* (mademoiselle Fontau), qui est considérée par les convulsionnaires comme la prophétesse de la révolution. D'autres de la même secte en parlent aussi, et leurs amis et dévots y trouvent des prophéties sur le rétablissement des jésuites, l'invasion étrangère, la constitution civile du clergé, etc. On remarque dans le style de ces prétendus prophètes une affectation visible de vouloir imiter les vrais prophètes de la sainte Ecriture. Mais, en supposant même que les amis de l'*OEuvre* n'aient pas altéré les dates, toutes ces prophéties se trouvent noyées dans un fatras d'éloges pour les jansénistes, de choses et d'expressions si incohérentes, qu'il faut tout l'aveuglement de la foi *convulsionnaire* pour y déterrer ces obscures prédictions. Celles de la sœur Holda, par exemple, sont délayées, dans l'original, en 35 volumes in-12. Feu l'abbé Grégoire s'est plu parfois à citer le livre de Desfours dans son *Histoire des Sectes religieuses*. | *Avis aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons*, ou *De la Conversion des Juifs, de l'avènement intermédiaire de J.-C., et de son règne visible sur la terre* ; ouvrage dédié à Mgr. l'évêque de Lascar (M de Noé), sans lieu d'impression, Lyon, 1795, 1 vol. in-12. Desfours a donné ensuite trois *Abrégés* (en 1799), du livre de Montgeron intitulé : *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris et autres appelans*, 3 vol. in-4°, fig. Ce livre, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, est très en honneur parmi les convulsionnaires ; mais, quoi qu'ils disent, quoi qu'ils écrivent, les gens sensés n'ont regardé et ne regarderont jamais l'*œuvre des convulsions* que tout au plus comme un *magnétisme spirituel*. Voyez *Recueil de prières*, 1 vol. in-18, il est sans date ni titre, mais il n'est pas antérieur à l'année 1794 ; car on y trouve des allusions à la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et de Mme Elizabeth : le reste renferme des oraisons, soit *pour demander le rappel du peuple juif, la venue du prophète Elie* ; soit *en l'honneur du bienheureux François de P.* (Pâris), qui est le thaumaturge de la secte. On doit néanmoins savoir bon gré à Desfours de l'ouvrage suivant : | *La véritable grandeur*, ou *la Constance et la Magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*, poème, Lyon, Grasot, 1814, in-8°, avec une *dédicace aux puissances alliées qui ont délivré la France*, etc. Ce poème n'a pas été achevé ; Desfours mourut lorsqu'il y mettait la dernière main.

DESGABETS (Robert), né dans le diocèse de Verdun, bénédictin de Saint-Vannes, procureur-général de sa congré-

Digitized by Google

gation, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris : mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu la première idée, et l'eût exécutée (*voyez* DENYS JEAN-BAPTISTE.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, proche Commerci, en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup *sur l'Eucharistie*. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère ineffable, suivant les principes de la philosophie. Il valait mieux l'adorer humblement selon les principes de la foi. C'est ce qu'il fit, lorsque ses supérieurs lui eurent fait sentir qu'ils craignaient qu'il ne donnât quelque atteinte à la croyance de l'Eglise.

DESGODETS (ANTOINE), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après 16 mois de captivité supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura 3 ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très exactement*, 1 vol. in-folio, avec figures, imprimé à Paris en 1682 et 1779. Cet ouvrage est recherché pour l'exactitude et la beauté des planches. La dernière édition est moins belle. Desgodets mourut en 1728, dans sa 75e année. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, le *Traité du Toisé*, in-8° ; et les *Lois des bâtimens*, 1777, in-8°, réimprimées avec des changemens et des augmentations considérables, sous le titre de *Nouveau Desgodets*, par Le Page, Paris, 1808, in-4°, ou 2 vol. in-8°. On trouve parmi ses papiers un *Traité des ordres d'architecture ;* un *de l'ordre français ;* un *des dômes ;* un autre *sur la coupe des pierres, etc.*, mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

* DESGRANGES (MICHEL, plus connu sous le nom de Père ARCHANGE), prêtre de l'ordre de Saint-François, né à Lyon en 1734 et mort à l'hôpital de la Charité de cette ville, le 13 octobre 1822, émigra pendant la révolution et, de retour en France, se livra à la prédication. Vers le commencement de la 2e restauration, il alla à Chambéry où il séjourna quelques temps dans un couvent de capucins. Desgranges a laissé plusieurs *brochures* parmi lesquelles on remarque : | *Discours adressé aux Juifs et utile aux chrétiens, pour les confirmer dans leur foi*, Lyon, 1788, in-8° ; | *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation catholique*, Lyon, 1814, in-8° ; | *Précis abrégé des vérités qui distinguent le catholique de toutes les sectes chrétiennes et avouées par l'église de France*, par un ancien professeur de théologie, Lyon, 1817, in-8° ; | *Explication de la lettre encyclique du pape Benoit XIV sur les usures, suivie de quelques réflexions de l'auteur*, Lyon, 1822, in-8°. Il a paru une réponse à cet ouvrage par M. Jacquemon, ancien curé de Saint-Méard-en-Forez.

DESGRANGES. *Voyez* MASSON.

* DESGRAVIERS (le chevalier AUGUSTIN-CLAUDE LECONTE), naquit à Paris le 7 mai 1749 d'un conseiller au parlement. Le prince de Conti le nomma en 1770 son gentilhomme d'honneur, et lui fit obtenir en 1788 la croix de Saint-Louis et plus tard le brevet de lieutenant-colonel de dragons. Il resta en France pendant la révolution avec ce prince qu'il accompagna pendant son exil après le 18 fructidor. Il fut détenu plusieurs mois sous le régime de la *terreur*, ce qui ne l'empêcha pas de revenir à plusieurs reprises en France, pour solliciter les indemnités dues au prince de Conti dont les biens avaient été confisqués. Arrêté en 1813, il fut mis, ainsi que sa femme pendant un mois au secret ; le prince de Conti l'en dédommagea en le nommant son légataire universel ; ayant perdu plus tard un procès qu'il eut à soutenir contre le roi Louis XVIII, il mourut le 20 novembre 1822 du chagrin que lui causa cette affaire. Les détails de ce procès se trouvent dans le *recueil* des pièces qui ont été publiées sous le titre d'*Affaires de M. le chevalier Desgraviers, etc.*, 1 vol. in-8°. On a de lui le *Parfait chasseur*, traité général de toutes les chasses, Paris, 1810, avec figures et musique, et *Bouquet de fête*, pièce en l'honneur de la fête du roi, 1816. Il a publié avec son frère, l'*Art du valet de limier*, 1785, in-12, 3e édition, sous le titre d'*Essai de vénerie* ou l'*Art du valet de limier, suivi d'un traité sur la maladie des chiens et leurs remèdes, d'un vocabulaire des termes de chasse et de vénerie, et d'un état de divers rendez-vous de chasse et placemens de relais dans les forêts qui avoisinent Paris*, 1810, in-8°.

DESGROUAIS (N.) né à Magny, en 1703, mort en 1766, professeur au collége royal de Toulouse, avait enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres

villes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Gasconismes corrigés*, 1766, in-8°, réimprimés en 1769 et 1812. C'est une satire contre les Gascons. Desgrouais avait eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures, aujourd'hui oubliées, parce qu'elles n'avaient pas cette dose de raison qui fait survivre les ouvrages aux auteurs.

DESHAIES. *Voyez* DESFONTAINES.

* DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André LEROUX), orientaliste distingué, né à Conflans-Sainte-Honorine, près de Pontoise, le 10 septembre 1724, s'appliqua dès l'âge de 10 ans, sous son oncle Etienne Fourmont, à l'étude des langues hébraïque, syriaque, arabe et chinoise. Après la mort de celui-ci en 1745, il fut attaché comme interprète à la bibliothèque du roi. En 1751 il obtint la chaire d'arabe devenue vacante au collége de France par la mort de Petit de Lacroix. Après 32 ans consacrés à l'enseignement des langues orientales, Deshautesrayes se retira à Ruel, près Paris, où il est mort le 9 février 1795. De 1777 à 1783 il a dirigé l'impression de l'*Histoire générale de la Chine*, traduite du chinois à Pékin même par le Père Moyriac de Mailla; il l'accompagna de *notes* savantes qui prouvent qu'il avait étudié avec soin les ouvrages originaux. On lui doit encore plusieurs *Opuscules* et *Dissertations*, parmi lesquels on distingue un *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont, et notice de ses ouvrages*, Paris, 1747, une *Lettre à M. le chevalier Stuard sur la chronologie de Newton*, et un fort long *Mémoire* dont on trouve un extrait dans l'*Encyclopédie*, imprimé en entier dans le 3ᵉ vol. de la *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, de l'abbé de Petity, Paris, 1766, et reproduit en 1767 sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire* ou *Introduction à l'étude des lettres, des sciences et des arts*. Il a fait aussi insérer dans le *Mercure de France* quelques lettres sur divers sujets, et a laissé plusieurs manuscrits qui ont passé en partie dans la bibliothèque du roi.

* DESHAYES (Louis, baron de COURMEMIN), né vers la fin du 16ᵉ siècle, était fils d'un gouverneur de Montargis; il devint successivement page, conseiller et maître d'hôtel de Louis XIII, qui le chargea de plusieurs missions importantes dans le Levant, en Danemarck, en Perse, en Moscovie. Plus tard le cardinal de Richelieu ayant refusé de lui confier une négociation en Suède, Deshayes se rangea parmi ses ennemis; il fut arrêté en Allemagne, au moment même où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère. Traduit devant la cour, qui siégeait en Languedoc, il fut décapité à Béziers en 1632. On a publié sous son nom : | *Voyage du Levant fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D. C. de Courmemin*, Paris, 1624, 3ᵉ édition, 1643, in-4°. Les détails en sont curieux et exacts, surtout la description de Jérusalem et des lieux saints. M. de Châteaubriand a inséré en entier, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, la description du Saint-Sépulcre qu'il regarde comme la mieux faite de toutes celles qui ont été publiées par les voyageurs qui ont visité les lieux saints. | *Voyages au Danemarck, enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. On y trouve des particularités curieuses sur Christian IV et sur sa cour; mais les noms danois et allemands y sont tellement défigurés que l'on a peine à les reconnaître.

DESHAYS (Jean-Baptiste-Henri), peintre, né à Rouen en 1729, mort en 1765, avait reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire de saint André*, en 4 grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; les *Aventures d'Hélène*, en 8 morceaux, pour la manufacture de Beauvais; la *Mort de saint Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de saint Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge; la Résurrection du Lazare;* la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe et le Simoïs*, etc.; ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au salon en 1761 et 1763.

DESHOULIÈRES. *Voy.* HOULIÈRES.

DESIDERIUS, frère du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et sa mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avait, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça Desiderius de plusieurs coups. Celui-ci étant guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESIDERIUS. *Voyez* DIDIER.

Digitized by Google

* DESILLES (le chevalier N.), gentilhomme breton, né à Saint-Malo en 1767, était officier au régiment du roi (infanterie), en garnison à Nancy, lorsque M. de Bouillé s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées. Desilles voyant les préparatifs que l'on faisait pour repousser ce général, et voulant empêcher l'effusion du sang, chercha à ramener les esprits à la subordination ; mais ses discours étant inutiles, il se jeta sur les canons, arracha à diverses reprises les mèches des mains des canonniers, et tomba percé de balles, le 31 août 1790. Ce dévouement héroïque fut célébré par l'assemblée Constituante de la manière la plus solennelle ; la peinture, la sculpture, la poésie dramatique s'en emparèrent. Son portrait et son buste parurent partout. Mais ce triomphe public fut de peu de durée : la terreur vint bientôt l'étouffer, et toute sa famille fut proscrite.

DÉSIRÉ (ARTUS), prêtre animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme, mais qui n'avait pas le talent de le combattre avec esprit, entra dans la ligue, et fut arrêté en 1561, comme il était sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques ligueurs l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, que l'on croyait près de périr en France. Désiré fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à 5 ans de prison chez les Chartreux. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont des titres singuliers, assortis à l'esprit de son siècle ; et les bonnes raisons qu'ils renferment ne sont pas exposées avec la gravité et la dignité convenables. Désiré mourut vers 1579, âgé d'environ 70 ans.

DESJARDINS (MARTIN Van-den BOGAERT, connu sous le nom de), célèbre sculpteur né à Bréda en 1640, exerça ses talens en France. Le monument qui existait autrefois sur la place des Victoires à Paris, était de lui ; il orna aussi de ses ouvrages plusieurs églises de la capitale. La *statue équestre de Louis XIV*, sur la place de Bellecour à Lyon, passait pour être son chef-d'œuvre. Elle a été détruite pendant la révolution. Il a fait un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels on remarque ceux qu'il exécuta pour l'église du collége Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises des Capucins et de sainte-Catherine. Desjardins mourut le 2 mai 1694.

DESLANDES (ANDRÉ-FRANÇOIS BOUREAU), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. On prétend qu'il a rétracté à sa mort les sentimens qu'il avait affichés pendant sa vie ; d'autres assurent qu'il mourut comme il avait vécu. Les principaux écrits sortis de sa plume, sont : | L'*Histoire critique de la philosophie*, 1737, 3 vol. in-12, et 1756, 4 vol. in-12 ; ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'auteur les a presque toutes puisées dans Diogène Laerce et dans les notes de Ménage. L'intention du compilateur a été de faire passer pour des sages admirables ces vieux pédans de la Grèce et de Rome, sur le mérite desquels les gens sensés ne se méprennent pas. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, PLATON, ZÉNON, etc., etc.) | *Essai sur la marine et le commerce*, in-8° ; ouvrage qui manque de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre ; | *Recueil de différens traités de physique et d'histoire naturelle*, en 3 vol. in-12 ; ils renferment quelques morceaux assez intéressans, propres à perfectionner ces deux sciences ; | *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1756, in-12 : roman calomnieux et dicté par la haine du christianisme, | *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12 ; | Des *Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence ; | *Traité sur les différens degrés de la certitude morale par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1750, in-12. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalio*, in-12 ; la *Fortune*, in-12 ; la *comtesse de Montferrat*, in-12 ; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12. Presque tous les grands hommes qu'il cite ne le sont pas ; et leurs plaisanteries ne sont pas des plaisanteries ; enfin les *réflexions* de l'auteur *sur la mort* ne sont pas des

Digitized by Google

réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton de saillies.

* **DESLANDES** (PIERRE de LAUNAY), célèbre directeur de la manufature royale des glaces de Saint-Gobin, né à Avranches en 1722, mort le 10 décembre 1803, à Chauny (Ile-de-France), où il s'était retiré dans ses dernières années. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire et professa à Soissons la rhétorique et les mathématiques. Il améliora les procédés de la fabrication des glaces, supprima le soufflage usité jusqu'à lui, qui ne permettait pas d'en faire d'une grande dimension, perfectionna le coulage, étendit jusqu'à 100 pouces le volume des glaces. Il introduisit aussi à Saint-Gobin le *douci* et le *poli* que l'on ne pouvait obtenir auparavant qu'à Paris; et c'est à ses soins et à son habileté qu'on dut l'état de splendeur auquel cet établissement fut porté avant la révolution. Le grand cordon de Saint-Michel fut la récompense des améliorations qu'il apporta dans la manufacture royale dont il avait été nommé directeur en 1758.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivant en 1634, est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées in-12. C'est un livre rempli des plus plates bouffonneries.

DESLYONS (JEAN), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, naquit à Pontoise en 1615, et mourut à Senlis en 1700, âgé de 85 ans. C'était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. « Ce n'était pas par pompe, di- » sait-il, mais pour s'élever contre l'abus » presque universel d'ensevelir les morts » les uns sur les autres, soit dans les égli- » ses, soit dans les cimetières; » ce qu'il croyait être contre le 15ᵉ canon du concile d'Auxerre, qui dit *Non licet mortuum super mortuum mitti*. Il faut convenir qu'aujourd'hui surtout on a trop peu de respect pour ces pauvres restes de l'humanité chrétienne (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1ᵉʳ mai 1688, pag. 3 et suiv.). On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style dur, mais l'érudition y est versée à pleines mains. Les principaux sont : | *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roi-Boit*, 1664; réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roi-Boit*. Il s'élève fortement, mais non sans quelque ridicule, contre le gâteau des rois et la fève. Barthélemi, avocat de Senlis, fit une longue *Apologie du banquet des rois*, 1664, in-12. La vérité est que ces usages populaires, quand même leur antique origine serait un peu suspecte, sont très innocens en eux-mêmes et dans l'esprit de ceux qui les pratiquent. Et c'est depuis que ces divertissemens de famille ont fait place à des réjouissances de parade et de corruption, que les mœurs sont si étrangement changées. | *Lettre ecclésiastique, touchant la sépulture des prêtres*. L'auteur combat contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel. | Un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1694, in-8°; | *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, 1651, in-4°. Au reste Deslyons, à ces singularités près, était un homme très estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablir, prêchant autant par son exemple que par ses discours, et pratiquant la vertu avant de l'enseigner.

DESLYONS (ANTOINE), jésuite, né à Béthune, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des *poésies*, imprimées à Anvers, 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces poésies, au jugement des journalistes de Trévoux (janvier 1704, p. 63), ne sont point inférieures à celles du Père Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification et imité la vivacité féconde d'Ovide.

DESMAHIS (JOSEPH-FRANÇ.-EDOUARD de CORSEMBLEU), né à Sully sur Loire en 1722, mort le 25 février 1761, dans la 38ᵉ année de son âge. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit. On a de lui des *OEuvres diverses*, recueillies en 1763 et 1775, in-12. Une poésie légère, une versification aisée, des éloges et des traits de satire assez bien tournés : voilà les caractères de ce recueil. On y trouve quelquefois aussi des moralités exprimées d'une manière propre à en rendre l'impression agréable et profonde, telle que la suivante :

Le monde est un tyran dont je fais mon esclave :
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

Il a paru en 1777 une édition complète de ses OEuvres d'après ses manuscrits, avec son éloge historique, Paris, 2 vol. in-12.

DESMAHIS. *Voyez* GROSTESTE.

Digitized by Google

DESMAISEAUX (Pierre), de la société de Londres, était né en Auvergne en 1666, d'un ministre protestant. Il se retira de bonne heure en Angleterre; et y mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Evremont et Bayle. Il donna une *édition des OEuvres de Saint-Evremont*, en 3 vol. in-4°, avec la *vie* de l'auteur, trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire de Bayle*, et une édition de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire*, de l'édition de 1730; et il a été réimprimé en 1732 à la Haye, en 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres *éditions*, que l'auteur a souvent accompagnées de *remarques*, pleines d'anecdotes littéraires dont plusieurs ne sont que le fruit de l'imagination, et auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi.

DESMARAIS. *Voyez* REGNIER.

DESMARES. *Voyez* CHAMPMESLÉ.

DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, célèbre par son fanatisme, né en 1599 à Vire en Normandie. On le députa à Rome, pour défendre les opinions de Jansénius. Il prononça à ce sujet devant Innocent X, un discours qu'on trouve dans le *Journal de Saint-Amour*. Son attachement aux idées de l'évêque d'Ypres lui attira des disgrâces méritées. On le chercha pour le conduire à la Bastille; mais il échappa, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, un des plus ardens dévots du parti, au diocèse de Beauvais. Un jour que Louis XIV y était, ce seigneur présenta le Père Desmares au roi. Le vieillard dit à ce monarque : « Sire, je vous demande une » grâce.—Demandez, répondit Louis XIV, » et je vous l'accorderai. — Sire, reprit » l'oratorien, permettez-moi de prendre » mes lunettes, afin que je considère le » visage de mon roi. » Ce compliment fit du plaisir à Louis XIV, qui voyait, dans un vieillard égaré en fait de religion, la naïveté d'un sujet fidèle. Le Père Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé le *Nécrologe de Port-Royal*, imprimé en 1723, in-4°. Il est fâcheux qu'il ne se soit point occupé de quelque chose de plus utile.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN. *Voyez* MARETS.

DESMARETS (Nicolas), neveu de Colbert et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *mémoire* très curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne saurait l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. La première édition est de 1716, in-8°.

* **DESMAREST** (Nicolas), né en 1725, de parens peu riches, dans un petit bourg du département de l'Aube, fit ses études chez les oratoriens de Troyes, et réussit surtout dans les mathématiques et la physique. Il vint à Paris et fut nommé un des collaborateurs du *Journal de Verdun*. En 1753, il remporta le prix proposé par l'académie d'Amiens sur l'ancienne jonction de l'Angleterre à la France, question qu'il traita avec une érudition et une lucidité remarquables. Le gouvernement le chargea, en 1757, de visiter les principales manufactures de draps en France, dans le but de recueillir les meilleurs procédés pour ce genre de fabrication; et c'est d'après les renseignemens recueillis par lui que Duhamel rédigea l'*Art du drapier* pour la collection de l'académie des sciences. En 1761, il visita les fromageries de Franche-Comté et de Lorraine, dont le gouvernement désirait introduire la méthode en Auvergne, et c'est à ses recherches qu'on doit l'*Art de fabriquer le fromage*, inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*. Desmarest fit encore deux voyages en Hollande, en 1768 et 1777, pour connaître les procédés et les matières en usage dans cette contrée pour la fabrication du papier de Hollande qu'on a surpassé, en suivant ses conseils, dans les fabriques d'Annonay et d'Auvergne. Il parcourut aussi cette dernière province pour examiner les traces des anciens volcans, et au lieu de trois cratères que Guettard avait découverts, environ dix ans auparavant, Desmarest en reconnut plus de soixante. Il étendit ses recherches sur le basalte dont on attribuait la formation à l'action de la mer, et démontra que c'était une véritable lave, etc. Desmarest est mort à Paris le 28 septembre 1815, à l'âge de 90 ans. Il était membre de l'académie des sciences, de l'institut, de la société d'agriculture, du conseil du commerce du département de la Seine, membre du juri d'examen pour les objets présentés aux expositions publiques, un des administrateurs de la manufacture de porce-

Digitized by Google

laine de Sèvres et du bureau de filature, professeur d'histoire naturelle à l'école centrale, et membre de cette commission temporaire qui, en 1793, a sauvé tant de monumens des arts du vandalisme révolutionnaire. Il avait tracé la carte des volcans de l'Auvergne, et son fils a publié ce bel ouvrage. On lui doit en outre : | des *Conjectures physico-mathématiques sur la propagation des secousses dans les tremblemens de terre*, 1756, in-12; | *Mémoire sur les principales manipulations dans les papeteries en Hollande, avec l'explication physique de leur résultat*, 1771, in-4°; | *Dictionnaire de géographie physique* 1790 à 1816 en 4 vol.; | *Mémoire sur les prismes qui se trouvent dans les couches horisontales de plâtre et de marne dans les environs de Paris, et sur leurs analogies avec les prismes du basalte*; | *Mémoire sur la déterminaison des trois époques de la nature par les produits des volcans, et sur l'usage que l'on peut faire de ces époques dans l'étude des matières volcaniques*; | *Histoire naturelle des tangaras, des manakins et des todiers*, 1805, in-fol. fig. coloriées; | *Mémoires sur plusieurs espèces de fossiles* dans les *Mémoires de l'institut* et autres, etc.

* **DESMARS** (N.), médecin, membre de l'académie d'Amiens, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-mer, mort en 1767, a laissé quelques ouvrages : *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et ses environs*, Amiens, 1759, in-12, 2ᵉ édition considérablement augmentée, 1761, in-12; | *Discours sur les épidémiques d'Hippocrate*, 1763, in-12; | une *Traduction* des *Epidémiques d'Hippocrate*, 1767, in-12. Il a aussi fourni au *Mercure de France*, au *Journal de médecine*, des observations intéressantes sur la topographie des environs de Beauvais, sur les propriétés des feuilles d'arus, etc.

DESMARQUETS (Charles), procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens. Il est intitulé : *Style du Châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

* **DESMASURES** (Louis), en latin *Masurius*, né à Tournai vers 1523, cultiva la poésie latine et française, sous les auspices du cardinal Jean de Lorraine. Après la mort de son bienfaiteur, Desmasures ayant pris part à une dispute entre les catholiques et les calvinistes, fut obligé de se retirer à Deux-Ponts, où il fit profession ouverte de calvinisme. Quelques années après, il rentra en France, et fut successivement pasteur à Metz, à Sainte-Marie et à Strasbourg; où l'on croit qu'il mourut en 1580. On connaît de lui : | *Poésies latines*, Lyon, 1551, in-4°; Bâle, 1574, in-16; | *Borboniades, sive de bello civili*, etc., poème en 14 chants, Bâle, 1579, in-8°; | *OEuvres poétiques*, en français, contenant des odes, sonnets, épigrammes et la traduction de vingt psaumes, Lyon, 1555, in-4°, rare; | *Les douze livres de l'Enéide de Virgile*, traduits en vers français, Lyon, 1560, in-4°; | *La guerre cruelle entre le roi Blanc et le roi Maure*, traduite en latin de Jérôme Vida, Paris, Vincent Sestenas, 1556, in-4°; | *David combattant, David triomphant, David fugitif*, tragédies saintes, Paris, Robert Etienne, 1565, in-12 (1ʳᵉ édition); 2ᵉ Genève, François Perrin, 1566, in-8°. On trouve de plus dans cette édition, *Bergerie spirituelle*, drame saint, et une *Eglogue spirituelle*, 3ᵉ édition, sans nom de ville (Genève), 1583, in-4°. Desmasures fut lié avec les plus beaux esprits de son temps, tels que Salignac, Ramus, Bèze, Rabelais, etc. D'après l'époque où le poète écrivait, on juge facilement que la lecture de ses poésies françaises n'est point supportable; mais on lit encore avec plaisir quelques-unes de ses poésies latines.

* **DESMEUNIER** *Voyez* **DÉMEUNIER**.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, né vers la fin de 1678, mort le 26 avril 1760, à Paris, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de Littérature* de Sallengre, Paris, 1726-32, 11 vol. in-12 (l'abbé Goujet a eu part à cet ouvrage, qui renferme quelques morceaux curieux). Il fut l'éditeur du traité *De tabernaculo fœderis* du Père Lami, et de divers autres livres. *Voyez* **POUJET**.

* **DESMONCEAUX**, oculiste, né en 1734, mort à Paris en 1806, a laissé : | *Lettres et observations à M. Janin sur son ouvrage sur l'œil*, 1772, in-8°; | *Réponse à M. Maury, oculiste, sur la vue des enfans naissans*, 1775, in-12; | *Traité des maladies des yeux et des oreilles, avec les remèdes curatifs*, 1786, 2 vol. in-8°.

* **DESMOND** (Jeanne-Fitzgerald), épouse de Jacques, 14ᵉ comte de Desmond, née vers 1464 dans le comté de Waterfort en Irlande, donna un exemple mémorable de longévité. Elle vit régner

Digitized by Google

successivement Edouard IV, Richard III et Jacques Ier, qui monta sur le trône en 1603. Elle avait vécu pendant long-temps à la cour; après la mort de son mari, arrivée en 1483, elle se retira à Inchiquin, domaine de son époux, dans le comté de Thosmond. A l'âge de 140 ans, se trouvant dans la détresse, par la ruine de la maison de Desmond, qui lui avait constamment payé son douaire, elle fit encore un voyage à Londres, pour y réclamer des secours du gouvernement. Elle mourut sous le règne de Jacques Ier, vers l'an 1608. Sir Walter Raleigh avait connu cette femme extraordinaire, et en fait mention dans son *Histoire universelle*. Bacon rapporte dans son *Histoire de la vie et de la mort*, que la comtesse de Desmond avait trois fois renouvelé ses dents. Son portrait est gravé dans le *Voyage en Ecosse*, de Pennaut, d'après un tableau qui se trouve dans le château de Dupplin.

* **DESMOULINS** (Benjamin-Camille), avocat au parlement de Paris et député à l'assemblée Constituante, né à Guise en Picardie en 1762, obtint une bourse au collége Louis le Grand, où il eut Robespierre pour condisciple, et exerça ensuite la profession d'avocat à Paris. Dominé par un enthousiasme exagéré pour les principes de la révolution, il en fut un des premiers moteurs. Ce fut lui qui, le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, proposa de prendre pour cocarde distinctive une feuille d'arbre attachée au chapeau, et de marcher contre la Bastille; mouvement qui mit sous les armes toute la France et amena les plus terribles catastrophes. Sa conduite et ses écrits ne démentirent point dans la suite cette première démarche. Il publia successivement *la France libre*, et la *Lanterne aux Parisiens*. Il entreprit ensuite les *Révolutions de France et de Brabant*, journal qui obtint un très grand succès. Desmoulins prenait dans ses pamphlets le titre de *Procureur-général de la Lanterne*, et ne cessait d'exciter le peuple aux plus extrêmes violences. Malouet, indigné de tant d'audace, le dénonça plusieurs fois à l'assemblée comme un provocateur à l'assassinat, et obtint même qu'il fût traduit au Châtelet; mais le décret n'eut aucune suite. Desmoulins fut encore un des instigateurs de la révolte du Champ-de-Mars, et il fut aussi poursuivi pour cette affaire avec Danton et quelques autres. On le vit ensuite attaquer Brissot et les députés de la Gironde, et il contribua beaucoup par ses sarcasmes et ses plaisanteries à le perdre dans l'opinion du peuple. Enfin il fut un des provocateurs les plus immédiats de la révolution du 10 août et des affreux massacres du 2 septembre, qu'il complota avec Danton et Fabre d'Eglantine. C'est à la suite de ces journées horribles, qu'il fut nommé député à la Convention par les électeurs du département de Paris. Il y vota la mort de Louis XVI; mais ensuite sa fureur parut se ralentir. Les persécutions devenant tous les jours plus nombreuses, plus épouvantables, Desmoulins qui redoutait vraisemblablement d'en devenir la victime, entreprit de les faire cesser; et pour cet effet, il publia un pamphlet périodique intitulé *le vieux Cordelier*, contre la tyrannie des comités, où il osa faire entendre et répéter souvent le mot de *clémence*, que la terreur semblait avoir effacé de la langue française. Les succès qu'obtinrent les numéros de cet ouvrage ingénieux par les rapprochemens curieux et historiques qu'il présentait irritèrent l'amour-propre de Robespierre et de ses complices; il fut dénoncé comme un contre-révolutionnaire déguisé, enveloppé dans le décret d'accusation obtenu contre Danton, décrété d'arrestation le 31 mars 1794, et condamné à mort; il fut exécuté le 5 avril. On fut obligé d'employer la force pour le faire descendre de la salle et le conduire au supplice. En voyant l'échafaud, il s'écria : Voilà donc la récompense réservée au premier apôtre de la liberté! Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas long-temps.» Outre un grand nombre de *pamphlets* et de *journaux*, on a de Desmoulins : | *Opuscules de Camille Desmoulins*, 1790, in-8°; | *Histoire des brissotins*, ou *Fragmens de l'histoire secrète de la révolution, et des six premiers mois de la république*, 1793, in-8°. Cette brochure fut traduite en anglais, et obtint deux éditions à Londres en 1794.

* **DESORGUES** (Théodore), poète et médecin, né à Aix en Provence vers 1750, fut doué d'une imagination exaltée qui le fit enfermer à l'hospice de Charenton par le gouvernement impérial. Il chanta dans ses vers Bonaparte devenu consul; mais il ne lui ménagea pas les sarcasmes, lorsqu'il devint empereur. C'est à Desorgues que l'on attribue le calembourg sur l'*écorce* qu'il fit comme on lui présentait une glace à l'orange ou au citron; il répondit qu'il n'aimait pas l'*écorce* (les Corses). Il est mort à Charenton le 5 juin 1808. Il

Digitized by Google

a publié : | *Rousseau, ou l'enfance,* poème suivi du poème des *Transteverins,* habitans de Rome au-delà du Tibre, et de poésies lyriques, Paris, 1795, in-8° ; | *Hymne à l'Etre suprême* inséré dans l'*Almanach des muses* et qui a été mis en musique par Gossec ; | *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo,* Paris, an 7, in-8° ; | *Hommage à la paix,* an 9, in-8° ; etc. | *Voltaire, ou le Pouvoir de la philosophie,* an 7 (1799), in-8° ; | *Mon conclave,* suivi des *Deux Italies* (la Toscane et la Provence). Parmi les pièces imprimées à la suite, on remarque | un *Chant funèbre pour les mânes de Pie VI,* très injurieux. Le poète Ponce-Denis Ecouchard Lebrun avait fait des vers en l'honneur d'un des monstres de la révolution ; Desorgues lui lança cette épigramme :

Oui, le fléau le plus funeste
D'une lyre banale obtiendrait les accords ;
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Desorgues était bossu, comme Esope, par devant et par derrière, et professait les principes d'un démagogue ; il avait sa chambre encombrée de magots de la Chine au milieu desquels il couchait sur un hamac.

* **DESORMEAUX** (JOSEPH-LOUIS RIPAULT), prévôt-général de l'infanterie française et étrangère, et historiographe de la maison de Bourbon, né à Orléans le 3 novembre 1724, devint membre de l'académie des inscriptions en 1771, et publia successivement plusieurs ouvrages historiques qui manquent en général de force et de chaleur, mais dont le style a de la grâce, un ton de décence et de vérité qui plaît. | Les tomes 9 et 10 de l'*Histoire des conjurations,* de Duport-Dutertre ; | *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne,* Paris, 1758, 5 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage. Il a mérité son succès par sa clarté et sa concision. | *Histoire du maréchal de Luxembourg, précédée de l'histoire de la maison de Montmorency,* 1764, 5 vol. in-12. Elle offre de l'intérêt. | *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé,* 1766-68, 4 vol. in-12. Cette histoire faiblement écrite a été traduite en allemand. | *Histoire de la maison de Bourbon jusqu'en* 1589, 1772-88, 5 vol. in-4°. La révolution arrêta la suite de cet ouvrage qui finit à Henri III. On reproche à l'auteur de se perdre dans des digressions interminables, de manquer de critique, et d'être plus souvent panégyriste qu'historien. *Voyez* COLIGNI (GASPARD de), 2e du nom.

* **DESORMEAUX** (N...), professeur à la faculté de médecine de Paris, né dans cette ville le 5 mai 1778, comptait dans sa famille plusieurs médecins distingués ; privé de son père au moment où il commençait son éducation médicale, il fut presque aussitôt frappé par la conscription ; ces obstacles ne firent que retarder ses études. Reçu docteur il obtint par le concours, et après les plus brillantes épreuves, la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Il succéda à Chaussier dans la place de médecin en chef de la Maternité, et avait commencé dans ce vaste hôpital de savantes recherches que sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever. L'enseignement de Désormeaux n'était pas brillant, mais il était solide. Ses paroles prononcées peut-être avec quelque difficulté, n'en étaient pas moins les expressions d'une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit ; on cite de lui : | sa thèse inaugurale qui a pour titre : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds ;* | sa dissertation pour le concours de la chaire d'accouchement et qui a pour sujet : *De abortu ;* c'est un traité complet, quoique très court, sur la matière ; | ses *articles* du *Nouveau dictionnaire de médecine* qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchemens ; | la *Traduction des recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies,* par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8°. Il fit cette traduction avec Destouet ; | il travaillait depuis 1821 au *nouveau Journal de médecine.* Ce savant et habile accoucheur est mort le 28 avril 1830.

DESOTEUX. *Voyez* CORMATIN.

DESOTEUX (FRANÇOIS). *Voyez* DÉZOTEUX.

* **DESPAULX** (don RAYMOND), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Miélan, département du Gers, le 14 septembre 1726, et fit ses études chez les jésuites. Après la suppression de cette société, les bénédictins, chargés de plusieurs établissemens d'instruction publique, formèrent un collége dans leur abbaye de Sorèze. Don Despaulx en fut directeur, et contribua beaucoup, par les soins qu'il prit d'y faire fleurir les études, à la réputation de cet établissement. Après la formation de la nouvelle université,

Digitized by Google

il fut nommé inspecteur général des études et conseiller ordinaire. Le 6 avril 1814, il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et exprima son vœu pour le retour des Bourbons; le roi lui conserva son emploi. A la rentrée de Napoléon en France en 1815, Despaulx fut encore nommé par ce monarque inspecteur général; il demanda sa retraite dans les dernières années de sa vie. Il mourut en septembre 1818, à l'âge de 92 ans. Despaulx était membre de la Légion-d'honneur.

DESPAUTERE (Jean), grammairien flamand, naquit à Ninove petite ville de Brabant vers l'an 1460. Il enseigna les belles-lettres à Louvain, à Bois-le-duc, à Berg-St.-Vinox, et enfin à Comines, où il mourut en 1520. Il laissa des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des Tropes*, imprimés en 1 vol. in-fol. sous le titre de *Commentarii grammatici*, chez Robert Etienne, en 1537. Ces ouvrages étaient autrefois dans tous les colléges; mais depuis qu'on en a fait de plus méthodiques, ils ne sont plus consultés que par les savans. Ils sont excellens pour entendre le fond de la latinité. Le *Despautère* de Robert Etienne est bien différent des *Despautère* châtrés et mutilés, tels qu'on les avait accommodés pour les écoliers.

* DESPAZE (Joseph), poète français, né à Bordeaux, mort à Cussac en Médoc, en 1814 à 45 ans, est avantageusement connu par ses *quatre satires*, ou *la fin du 18e siècle*, 1800, in-8°. On a encore de lui: | *les Cinq hommes*, satire réimprimée à Londres, in-8°; ce sont les cinq premiers membres du Directoire exécutif de la république française (Letourneur, Rewbell, Reveillère-Lepaux, Barras et Carnot). L'auteur a consacré à chacun d'eux une notice. | *Essai sur l'état actuel de la France*, 1797, in-8°. Despaze a travaillé au journal le *Fanal* et a inséré plusieurs pièces dans l'*Almanach des Muses*.

DESPEISSES (Antoine), né à Montpellier en 1594, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoierie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui était derrière lui, se mit à dire: « Le voilà dans l'Ethio» pie, il n'en sortira jamais. » Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658, à 64 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois, Les meilleures éditions sont de Lyon, 1750, 3 vol. in-folio; et Toulouse, 1777, 3 vol. in-4°, donnée par Gui du Rousseau de La Combe. « Cet auteur, » dit M. Bretonnier, est très louable par » son grand travail, mais il l'est très peu » par son exactitude. Ses citations ne sont » ni fidèles ni justes; il ne laisse pas pour» tant d'être un bon répertoire. » *Voyez* BAUVES. Despeisses a coopéré à l'excellent *Traité des successions testamentaires* ab intestat, 1623, in-fol.

DESPEISSES (Jacques). *Voyez* FAYE.

DESPENCE. *Voy.* ESPENCE (Claude d').

DESPERIERS. *Voyez* PERIERS.

DESPINS. *Voyez* PIENS.

DESPORTES. *Voyez* PORTES (Philippe des).

DESPORTES (François), né en Champagne en 1661, manifesta ses talens pour la peinture durant une maladie. Il était au lit, il s'ennuyait; on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa et le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Son caractère doux et aimable était relevé par des manières nobles et aisées. Il excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissait dans le portrait. Son pinceau vrai, léger et facile, rendait la nature avec ses charmes. Il laissa un fils et un neveu, qui soutinrent sa réputation.

DESPORTES (J.-Baptiste-René Pouppée), docteur en médecine, naquit à Vitré en Bretagne le 28 septembre 1704. Sa famille, originaire de La Flèche en Anjou, avait déjà produit plusieurs médecins: Desportes était le cinquième de son nom. Il n'avait que 28 ans lorsqu'il fut choisi, en 1732, pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île Saint-Domingue: et en 1738, l'académie royale des Sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent cette île. A son arrivée il les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui: | *L'Histoire des maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; | un *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée*, ou *Recueil*

Digitized by Google

de formules de tous les médicamens simples du pays. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe ; et un *catalogue* de toutes les plantes que l'auteur a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différens usages ; enfin des *mémoires* ou *dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, le 15 fevrier 1748, âgé de 43 ans et 5 mois. Parmi les services qu'il rendit à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta de plus de 80 lits.

* **DESPRADES** (JOSEPH GRELLET), né à Limoges, en 1733, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de Die. Il fut ensuite nommé instituteur des enfans du comte d'Artois, et abbé de la Vernusse, et mourut à Paris en 1810. Il était membre de l'académie de la Rochelle. On a de lui : | un *Poème sur l'électricité*, imprimé dans l'Année littéraire du 18 novembre 1763. | *Les quatre parties du jour à la ville*, traduction libre de l'abbé Parini, 1776, in-12. Sabatier de Castres en a parlé avantageusement.

DESPRÉAUX. *Voyez* BOILEAU.

DESPREMENIL. *Voy* ESPREMÉNIL.

DESPRÈS. *Voyez* MONTPEZAT.

* **DESPREZ** (LOUIS-JEAN), peintre et architecte, né à Lyon vers le milieu du 18e siècle, mort à Stockholm en 1804, âgé de 60 et quelques années, travailla d'abord dans sa ville natale et à Paris, séjourna quelque temps en Italie, et eut part aux *Voyages pittoresques de Naples*, publiés par l'abbé de Saint-Non. Gustave III, roi de Suède, frappé de son talent, l'attacha à sa cour comme peintre et architecte. Un de ses plus grands *tableaux* et le plus riche de composition est celui de la *Bataille de Suensksund*. Il travailla aussi pour les cours de Russie et de Copenhague. Sa manière est grande et large. Il avait une imagination riche et brillante ; mais il s'attachait peu à la correction : son esprit ardent l'entrainant sans cesse à des conceptions nouvelles. Il a aussi fait plusieurs *caricatures* pleines d'esprit, et divers *costumes du Nord*, qui ont été gravés en partie à Stockholm.

* **DESPREZ BOISSY** (CHARLES) naquit à Paris vers 1730, embrassa la profession d'avocat, dans laquelle il obtint quelques succès. Mais il paraît qu'il s'occupa plus particulièrement du théâtre, à en juger par le livre qu'il publia, intitulé *Lettres sur les spectacles*, 1759 ; 3e édition, 1780, 2 vol. in-12. Le second volume est un *Catalogue raisonné* des ouvrages qui ont paru pour et contre les spectacles, qui avait déjà été publié en 1771, 1772, 1773, sous le titre d'*Histoire des ouvrages pour et contre les théâtres*. Ce livre de Desprez eut assez de vogue, et le fit recevoir dans plusieurs académies tant françaises qu'étrangères. On lui doit des éloges plus justes et plus mérités pour un autre genre de gloire bien plus utile à la société. Il dirigea, de concert avec son frère, un établissement charitable, créé pour le soulagement des pauvres honteux, et montra dans l'exercice de ces fonctions un zèle, un désintéressement, et même une bienfaisance qui le firent beaucoup regretter de tous les gens de bien, lorsqu'il mourut presque subitement le 29 mars 1787.

* **DESPRUETS** (JEAN), docteur de Sorbonne, né vers l'an 1525, fut nommé abbé-général des Prémontrés par le pape Grégoire III, le 10 décembre 1572. Cette abbaye depuis plus de 30 ans se trouvait sans supérieur-général en exerçant les fonctions, les cardinaux de Pise et de Ferrare qui en avaient été les derniers abbés nommés, ayant joui du titre et du revenu sans se mêler du spirituel. Pendant une aussi longue vacance, le relâchement s'était introduit dans plusieurs maisons ; Despruets, animé du zèle de son état, fit successivement la visite des abbayes de la France et des Pays-Bas, et corrigea les abus qui s'y étaient introduits. Obligé de se rendre à Rome auprès de Grégoire pour une mission dont il avait été chargé par le roi, ce pape lui permit de faire célébrer la fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre dont la canonisation avait été différée jusque-là, et le chargea d'en composer l'office. De retour à Prémontré, l'abbé Despruets fut appelé au concile de Reims, auquel il assista. Il alla ensuite visiter ses abbayes de Lorraine et d'Allemagne, et après avoir eu la satisfaction de voir la discipline rétablie dans la plupart de ses maisons, il mourut à Prémontré le 15 mai 1596. Il a laissé : | Des *livres de controverse*, où il réfute François Pérocel et Jean de Spina, calvinistes, qui avaient écrit contre le sacrifice de la messe et la présence réelle ; | un *Recueil de sermons et de discours* ; | un *Traité des sacremens* ; | de *brefs Com-*

Digitized by Google

mentaires sur la Bible. | *Anticalvinus, seu calvinianæ pravitatis refutatio.* Cet ouvrage est resté imparfait, la mort n'ayant pas permis à l'auteur de l'achever.

DESPUNA. *Voyez* THÉODORA DESPUNA.

* DESRENAUDES (MARTIAL-BORYE), né le 7 janvier 1775, en Limousin, embrassa l'état ecclésiastique. N'étant encore que sous-diacre, il publia l'*Oraison funèbre de Louis XV*, in-8°. Il devint grand-vicaire de l'évêque d'Autun, et l'assista en qualité de sous-diacre, à la messe de la fédération de 1790. Fidèle à son ancien protecteur, il se présenta à la barre de la Convention le 3 août 1795, pour demander sa rentrée en France, qui fut en effet décrétée. Sous le premier ministère de Talleyrand, Desrenaudes fut employé au département des relations extérieures; après le 18 brumaire, il entra au tribunat, et en fut exclu lors de l'élimination du premier cinquième, en 1802. Après avoir obtenu l'emploi de garde des archives de la bibliothèque historique du conseil d'état, Desrenaudes fut nommé conseiller titulaire de l'université, puis censeur impérial. Il exerça ce double emploi quelque temps encore, sous le gouvernement royal, et eut, en sa dernière qualité, la surveillance du *Journal des arts*, et de *l'Ami de la religion et du roi.* Dépositaire des traditions de censure du régime impérial, Desrenaudes suivait ses instructions, mais tout en se considérant comme l'avocat et le protecteur, auprès du gouvernement, des journalistes placés sous son inspection. Il ne conservait plus que des titres honorifiques, mais sans fonctions actives, lorsqu'il est mort, après avoir reçu les sacremens de l'Eglise, le 8 juin 1825, dans sa 75e année. Il était officier de l'ordre de la légion-d'honneur. On doit à cet abbé : | *Vie de Julius Agricola*, par Tacite, traduction nouvelle par Des.... Paris, 1797, in-12, avec le texte latin en regard. Il a revu l'ouvrage intitulé : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en* 1792, traduit de l'allemand d'un officier prussien (avec une préface par Feydel), Paris, 1795, in-8°. Enfin il a rédigé l'article *Girondins*, dans les mémoires de l'abbé Georgel.

* DESROCHERS (ETIENNE-JEAN-DIDIER ou JEHANDIER), graveur du roi, membre de l'académie de peinture, né à Lyon, mourut à Paris en 1741. Sa *suite des hommes illustres*, composée de 7 à 800 portraits, lui fit une certaine réputation. Il a aussi gravé plusieurs *morceaux d'histoire;* mais ils annoncent peu de goût, et sont en général durs et froids.

DESROCHES. *Voyez* ROCHES.

* DESSALINES, général noir et premier empereur d'Haïti, né en Afrique à la Côte-d'Or, fut transporté à St.-Domingue, et y devint l'esclave d'un noir libre nommé *Dessalines*, dont il prit le nom. Il était d'une taille moyenne, d'une belle figure; mais son regard dur et féroce révélait les passions cruelles qui dominaient son âme. Lorsque la colonie s'insurgea contre les blancs, il se signala par son courage. Son activité et ses talens lui valurent le rang d'aide-de-camp du général noir *Jean-François ;* mais dans les divisions qui survinrent entre ce chef et Toussaint-Louverture, il s'attacha à ce dernier, devint son lieutenant, le seconda dans toutes les occasions, et se soumit avec lui au général Leclerc, lorsque celui-ci se fut emparé de St.-Domingue en 1802. Il l'aida même à désarmer les noirs; mais lorsque les Français, affaiblis par les maladies, ne se trouvèrent plus en force suffisante pour comprimer les noirs, Dessalines retourna à leur parti, et se livra à toutes ses fureurs contre les blancs et les mulâtres. Le Cap fut de nouveau inondé de sang. Resté maître du pays, ce nègre féroce, qui avait combattu pour la liberté des noirs, se fit proclamer empereur d'Haïti sous le nom de Jacques Ier. Il chercha bientôt après à étendre sa domination sur la partie espagnole; mais il fut repoussé avec perte devant Santo-Domingo; et pour se venger de cet échec, il se livra à de nouveaux excès. Le mulâtre Pétion, qui était parvenu à se former un parti assez puissant, menacé de ses proscriptions, lui dressa une embuscade dans laquelle il se laissa prendre. Blessé grièvement, on dit qu'il eut la lâcheté de demander la vie; mais elle lui fut refusée. C'est ainsi que périt cet empereur éphémère dont la cruauté ne sera pas oubliée de long-temps.

* DESSAURET (ISAAC-ALEXIS, le Père), jésuite, célèbre prédicateur du 18e siècle, naquit à Saint-Flour le 21 avril 1720. Il prêcha dans plusieurs grandes villes, et prononça devant la cour l'oraison funèbre de Louis XV. Il avait laissé en manuscrit un grand nombre de *sermons, panégyriques, oraisons funèbres*, que l'on a cru long-temps égarés et qui ont été retrouvés par un des membres de sa famille qui les a fait paraître sous ce titre : *Ser-*

Digitized by Google

mons, panégyriques, oraisons funèbres, instructions chrétiennes, par le *R. P. A. Dessauret, jésuite, publiés par les soins de P Dessauret, son petit-neveu, avocat à Saint-Flour;* le 1[er] volume a paru en 1829, in-12; le 2[e] et le 3[e] en 1830. Le Père Dessauret est mort le 10 mars 1804.

DESSÉ. *Voyez* MONTALEMBERT.

* DESSOLLE (JEAN-JOSEPH-PAUL-AUGUSTIN), naquit à Auch, le 3 octobre 1767, d'une famille noble de l'ancienne province de Gascogne. Son éducation fut dirigée par son oncle, respectable ecclésiastique, qui devint successivement évêque de Digne et de Chambéry. Il touchait à la fin de sa 25[e] année lorsqu'il entra dans la *légion des Montagnes*. Les soldats volontaires, qui choisissaient alors leurs officiers, nommèrent Dessolle capitaine. Le général Régnier, employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, se l'attacha en qualité d'aide-de-camp provisoire, au mois d'octobre 1792. Il se trouvait adjoint à l'état-major de cette armée le 14 juin 1793, et le 2 octobre de la même année il fut promu au grade d'adjudant-général, chef de bataillon. Suspendu de ses fonctions, le 14 avril 1794, par suite du décret qui forçait les nobles de se retirer des armées, il reçut, le 3 juin 1795, le titre d'adjudant-général, chef de brigade. On l'employa à l'armée d'Italie, où il fit, sous Bonaparte, les campagnes de 1796 et 1797. Dessolle fixa l'attention du général en chef, qui le chargea de missions délicates et importantes, et l'envoya porter au Directoire les préliminaires de paix signés à Leoben : ce qui équivalait à une demande d'avancement pour lui. A son arrivée à Paris, le gouvernement le nomma en effet général de brigade et l'envoya en Italie, sous les ordres du général Berthier, lorsque ce dernier fut chargé de substituer au gouvernement papal les formes républicaines. Dessolle fut employé dans la marche d'Ancône, où sa position était très difficile. Obligé d'exécuter les ordres que le Directoire lui transmettait par l'intermédiaire de Berthier, et plus tard de Masséna, il avait à contenir une population que l'on excitait continuellement contre les Français; il parvint par sa fermeté et la sagesse de sa conduite à apaiser les troubles. Au mois de mars 1799, la guerre de la seconde coalition commença; les hostilités eurent lieu le même jour sur le front des armées du Danube et d'Helvétie, et sur la gauche de celle d'Italie. Dessolle, avec une brigade de cette armée, occupait la Valteline. Le 25 mars, il déboucha de la vallée de Munster, et par de savantes manœuvres il défit complétement le corps d'armée commandé par le général autrichien Laudon. Cette brillante affaire mit Dessolle au rang des généraux les plus distingués de l'époque. Il fut promu le 14 avril 1799, au grade de général de division. Il fit ensuite en Allemagne, comme chef d'état-major de Moreau, la mémorable campagne de 1800, et contribua aux brillans résultats qui furent obtenus. A la paix de Lunéville, Dessolle fut nommé au conseil d'état; et le premier consul lui donna le gouvernement du château de Versailles. Il resta au conseil-d'état jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, et eut alors le commandement d'une division de l'armée, chargée, sous les ordres du général Mortier, d'envahir l'électorat de Hanovre. Au départ de Mortier il commanda cette armée par intérim jusqu'à l'arrivée de Bernadotte. Ce fut dans ces circonstances que le procès de Moreau s'instruisit. On prit des mesures pour que tous les corps d'armée, et les généraux qui les commandaient, envoyassent des adresses de félicitation au premier consul, sur la découverte de la conspiration. Soit que Dessole fût persuadé de la fausseté des inculpations dont Moreau était l'objet, soit que par un sentiment généreux, il crût indigne de lui de paraître abandonner un ami dans le malheur, il résista aux insinuations qu'on lui fit, et n'envoya en son nom aucune félicitation. Cette conduite excita le ressentiment de Bonaparte qui, lors de son couronnement rappela Dessolle à Paris, et l'envoya ensuite à l'armée stationnée sur les côtes de Boulogne, en qualité de chef d'état-major du corps commandé par le maréchal Lannes. Dessolle après en avoir témoigné son mécontentement, obtint la permission de se retirer. Aussitôt il fut rayé du conseil-d'état, et perdit le gouvernement de Versailles. Dessolle s'était retiré dans une terre qu'il possédait aux environs d'Auch, où il s'occupait d'agriculture, lorsque Napoléon, en passant dans cette ville vers la fin de 1808, lui donna l'ordre de se rendre en Espagne. Il se distingua à la bataille de Talavéra, à celle d'Ocanna, au passage de la Sierra-Moréna, et obtint ensuite le gouvernement du royaume de Jaën; sa santé s'affaiblissant chaque jour de plus en plus, il obtint la permission de rentrer dans ses foyers où il resta jusqu'en 1812. A cette époque il fut nommé chef d'état-

Digitized by Google

major du corps d'armée du prince Eugène, en Pologne, et s'avança jusqu'à Smolensk; il revint de là en France, et demeura à Paris, jusqu'au 31 mars 1814. Le gouvernement provisoire le nomma général en chef de la garde nationale de Paris, avec le commandement de toutes les troupes de la 1re division militaire. A son arrivée à Paris, Monsieur comte d'Artois, le nomma membre du conseil-d'état provisoire; et à l'arrivée du roi Louis XVIII, il fut mis au nombre des ministres d'état, créé pair de France et placé à la tête de toutes les gardes nationales de France. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte en 1815, il envoya aux gardes nationales des instructions vigoureuses mais tardives. Il fut obligé de se retirer dans une de ses terres auprès de Paris, et y vécut dans la retraite jusqu'au 7 juillet que le commandement de la garde nationale lui fut rendu. Vers la fin de 1818 le roi nomma Dessole ministre des relations extérieures et président du conseil. Quelque temps après il se retira avec le baron Louis et Gouvion Saint-Cyr, à la suite d'une discussion élevée dans le conseil des ministres sur la nécessité de changer la loi sur les élections. Dès lors Dessolle ne parut plus que sur les bancs de la chambre des pairs, où il parla souvent, mais toujours avec modération. Il est mort à Paris le 2 novembre 1828.

DESTEMPS (Jean) est un personnage célèbre dans les chroniques et histoires du 13e siècle, où on lit que cet homme, encore vivant alors, était âgé de 400 ans. Il avait, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une chronique très ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qui l'attribue à Jean Destemps: elle contient l'histoire des 6e, 10e, 11e et 12e siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi long-temps qu'on le rapporte. *Voyez* ROWIN.

DESTOUCHES (André CARDINAL), né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le Père Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, son goût changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique; il le quitta pour s'y livrer tout entier. Il se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant « que ce n'était qu'en attendant, et que » depuis Lulli aucune musique ne lui avait » fait autant de plaisir que la sienne. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition, lorsqu'il fit cette pièce. Il apprit ensuite les règles; mais elles refroidirent son génie; et ses autres ouvrages n'égalèrent point *Issé*. Destouches mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur-général de l'académie royale de musique, avec une pension de 4,000 livres.

DESTOUCHES (Philippe NÉRICULT), né à Tours en 1680, élevé au collége des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis du Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique. Ses productions dramatiques le firent connaître au régent. Ce prince sachant qu'il possédait la connaissance des intérêts des cours, l'envoya à Londres en 1717 avec l'abbé Dubois pour l'aider dans ses négociations. Il y passa 7 ans en servant la France avec zèle. Le duc d'Orléans étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, si ce prince avait vécu. Fortoiseau proche Melun lui parut une solitude propre à lui faire oublier la fortune et ses caprices. Il l'acheta, et y cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture et les muses. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer, pour l'envoyer à Saint-Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il mourut en 1754. Son fils a dirigé l'édition des *OEuvres* de son père, faite au Louvre en 4 vol. in-4°, 1757, par ordre de Louis XV. Elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12 et 6 vol. in-8°, fig. « On ne trouve pas dans les pièces de Destouches, dit un auteur qui l'a beaucoup » connu, la force et la gaieté de Regnard; » encore moins les peintures naïves du » cœur humain, ce naturel, cette vraie » plaisanterie, cet excellent comique qui » fait le mérite de Molière; mais il n'a pas » laissé de se faire de la réputation après » eux. Il a du moins évité le genre de la » comédie langoureuse, de cette espèce » de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique ni comique: monstre né de l'impuissance des auteurs, et de la satiété du » public après les beaux jours du siècle de » Louis XIV. » Un éloge propre aux *comédies* de Destouches, c'est qu'elles sont plus éloignées de la licence et de la lubricité théâtrale, que toutes celles qui sont recherchées avec ardeur par la frivolité et la corruption du siècle. *Voy.* MOLIÈRE, REGNARD, etc.

Digitized by Google

* **DESTOURS** (Nicolas), capitaine de génie, mort en 1816, membre de la Légion d'honneur, a fait paraître des *cartes chronologiques et généalogiques*, aussi remarquables par leur exactitude que par leur clarté.

* **DESVAULX** (Jacques-Nicolas), baron d'Oinville, maréchal-de-camp, né à Pondichéry en 1743, fit les dernières campagnes de l'Inde en qualité de capitaine d'artillerie, et se distingua au siége de Pondichéry, ce qui lui valut la croix de Saint-Louis. Devenu major, il sauva l'armée française d'une surprise à la bataille de Gondelou. En 1792 il émigra, fit les campagnes des armées des princes, rentra en France en 1800, et y vécut ignoré jusqu'au moment de sa mort, arrivée à Paris le 18 juillet 1817. On a de lui : | *Discours prononcé à Neu-Yorck à l'occasion du rétablissement de la maison de Bourbon*, traduit de l'anglais, 1814, in-8°; | *Vie du général Monck, duc d'Albemarle*, 1815, in-8°; | *Nouvelle conspiration contre les jésuites, devoilée et brièvement expliquée*, traduite de l'anglais de Dallas, 1817, in-8°. Le traducteur y a joint quelques notes et même quelques pièces, entre autres l'avis de 45 évêques de France sur les jésuites en 1761. Il est assez singulier que cette apologie des jésuites ait été faite par un protestant et traduite par un officier ; mais le premier était un homme équitable; le second était aussi bon chrétien que brave militaire.

* **DESVAULX** (N. A.), savant minéralogiste mort à Paris, en 1817, a publié : | *Tableau synoptique des minéraux par classes d'après la méthode d'Haüy*, 1805, in-4°; | *Notice sur un nouveau genre de la famille des cyperacées*, 1808, in-8°.

* **DETRÉ** (le Père), jésuite français, né en 1668, se consacra aux missions étrangères, et fut envoyé en 1706 dans l'Amérique espagnole. Son zèle et ses vastes connaissances le firent nommer supérieur général et visiteur de toutes les missions de Maragnon. Il a traduit le *catéchisme* en 18 langues des diverses peuplades qui étaient sous sa domination, et laissé une *relation* intéressante sur les peuples sauvages du Maragnon vers les rives du fleuve des Amazones, insérée dans le tome 23 des *Lettres édifiantes*. C'est lui qui envoya en Europe la carte du Maragnon, levée par le Père Fritz.

DETRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, les bains d'Agrippine, etc. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre d'Adrien ;* et le *Pont-Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont Saint-Ange*.

DEUS-DEDIT. *Voyez* DIEU-DONNÉ (saint).

DEUSINGIUS ou **DEUSING** (Antoine), né à Meurs, le 15 octobre 1612, fut professeur de mathématiques dans sa ville natale, professeur de physique et de mathématiques à Harderwick, puis professeur en médecine, et enfin en 1647, il eut la première chaire de médecine à Groningue. Il y mourut le 30 janvier 1666. C'était un médecin vraiment savant ; il ne possédait pas seulement toutes les parties de cette science, mais il avait encore étudié toutes celles qui y ont rapport. Outre le latin il avait appris les langues arabe, turque et persane. On lui reproche d'avoir été trop caustique et de s'être attiré par là beaucoup d'adversaires. Il a fait un très grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : | *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Il établit un système particulier sur les débris de ceux de Copernic et de Ptolomée ; | *De mundi opificio*, Groningue, 1647, in-4° ; | *Exercitationes anatomicæ*, Groningue, 1651, in-4° ; | *Fasciculus dissertationum*, Groningue, 1660. Elles sont au nombre de quinze et ont pour objet des sujets tirés de l'Ecriture sainte, qui ont rapport à l'histoire naturelle. | *Economia corporis animalis* etc., Groningue, 1660-1661, 5 vol. in-12. | Il publia aussi différens *traités* sur le *Décalogue*, l'*Evangile*, la *Trinité*, etc. On peut voir la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains médecins* par Manget, et dans le *Père Nicéron*, tome 22. Deusingius, quoique protestant, joignait de vastes connaissances à un attachement décidé aux principes de religion et de morale.

DEUSINGIUS ou **DEUSING** (Herman), fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, s'est fait un nom par son *Historia allegorica veteris et novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4°, et Franeker, 1701 ; et par son *Explicatio allegorico-prophetica historiarum mosaïcarum*, Utrecht, 1719, in-4°; ouvrages pleins de rêveries coccéiennes (*voyez* COCCEIUS) qui lui attirèrent des désagrémens; il fut exclu de la cène et obligé de se retirer en pays étranger.

* **DEUTSCH** (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur, né à Berne en 1484, mort dans la même ville, en 1530. Ses *tableaux* difficiles à distinguer des autres

Digitized by Google

maîtres allemands de la même époque, sont rares. Ses *gravures* sont recherchées, surtout une suite de 6 estampes représentant les *vierges sages* et les *vierges folles*. Il eut quatre fils peintres comme lui; un seul, Jean-Rodolphe-Emmanuel, mérite d'être cité avantageusement par les biographes allemands; il a gravé les vues des principales villes de l'Europe pour la *Cosmographie* de Sébastien Munster, Bâle 1550, 1572 et 1628 in-folio, et quelques *cartes* géographiques, entre autres celles de la Palestine.

DEVAUX (JEAN), chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand mombre d'ouvrages écrits purement en français, et assez élégamment en latin: | *Le médecin de soi-même, ou l'art de conserver la santé par l'instinct*, in-12, peu commun, quoique souvent imprimé; | *L'art de faire les rapports en chirurgie*, en 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. | Plusieurs *traductions* du Traité de la maladie vénérienne de Musitan; de l'Abrégé anatomique de Heister; des Aphorismes d'Hippocrate, de la Médecine de Jean Alleine; | *Index funereus chirurgicorum parisiensium, ab anno* 1315, *ad annum* 1714, même année, à Trévoux, in-12. Devaux ne manquait ni d'esprit, ni de connaissances: mais il embrassa trop d'objets, et il ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

* DEVAUX (GABRIEL-PIERRE-FRANÇOIS MOISSON), botaniste, né à Caen le 6 mai 1742, d'un avocat du roi, entra dès l'âge de 16 ans en qualité de lieutenant dans le régiment de cavalerie-dauphin étranger, fit les campagnes de 1758 à 1761, et quitta le service à la paix pour se livrer à son goût pour la botanique. Il forma près de Bayeux un jardin devenu célèbre, sous le nom de *Jardin Devaux*, réussit à rendre indigènes en Normandie diverses plantes exotiques, et parvint à élever les *magnolia* en pleine terre. La ville de Bayeux lui doit aussi un jardin botanique riche en plantes étrangères. Devaux eut le bonheur de sauver plusieurs victimes pendant la révolution. Devenu président du tribunal du district de Bayeux, il arracha aux fureurs du vandalisme divers objets d'art et de science, entre autres la fameuse tapisserie tissue des mains de la reine Mathilde. Enfin appelé au Corps législatif, il ne cessa de solliciter la reprise des travaux du port de Caen et l'achèvement du canal de l'Orne. Rentré dans ses foyers, il parcourut, en herborisant, la Provence et le Dauphiné, et se disposait à passer les Alpes, lorsqu'il apprit sa nomination à la place de secrétaire-général de l'administration départementale du Calvados. Il vint alors fixer sa résidence à Caen, où il forma un jardin plus riche encore que celui de Bayeux. Il est mort le 8 septembre 1802, et a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits. On dit que par modestie il ne voulut en faire imprimer aucun. Il était membre de l'académie, et de la société d'agriculture de Caen. M. Lair a publié une *notice historique* sur M. Devaux, Caen, 1803.

DEVELLES (CLAUDE-JULES), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui: | *Traité de la simplicité de la foi;* | *Nouveau traité sur l'autorité de l'Eglise;* | *Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'âme.*

* DEVERNAY, curé de Néronde en Forez, né à Lay, près Roanne, d'une famille riche, se distingua par sa charité envers les malheureux. Dans les années désastreuses il remplissait ses greniers de blé et d'autres productions usuelles qu'il remettait à ses paroissiens à un prix modéré après les avoir achetées fort cher. L'hiver il établissait des feux en divers ateliers. Il leur donnait aussi des vêtemens de toute espèce. Chaque semaine il distribuait 100 livres de pain aux pauvres; enfin la toilerie étant devenue moins florissante dans les montagnes qui l'environnaient, et voulant procurer aux habitans un genre d'occupation plus avantageux, il fit venir un ouvrier habile pour leur apprendre l'art de filer et d'ouvrer le coton. Ce modèle des curés mourut en 1777. Il avait composé plusieurs ouvrages qu'il ordonna par humilité de brûler à sa mort. On trouve une notice consacrée à sa mémoire dans le 1er volume du *Conservateur*, imprimé à Lyon en 1788.

* DEVIENNE, compositeur français, mort à Charenton le 5 septembre 1803, dans un état de démence complète, a mis en musique plusieurs *opéra-comiques*. Ses compositions sont en général très chantantes et plus agréables que savantes. On lui reproche des réminiscences, ou plutôt des plagiats. Il avait un grand talent pour la flûte; la *méthode* qu'il a publiée pour cet instrument est fort estimée.

Digitized by Google

DEVIENNE (Jean-Baptiste D'Agneaux). *Voyez* AGNEAUX.

* DEVILLE (Antoine), ingénieur célèbre, né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathématiques et la science des fortifications. Après avoir servi en Savoie où ses talens lui méritèrent le titre de chevalier de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, il rentra en France lorsque les Espagnols pénétrèrent en Picardie avec une armée considérable : il contribua à la reprise de Corbie en 1636, et à l'attaque des principales villes de l'Artois. A la paix il fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il mourut vers 1656. Ses principaux ouvrages : | Les *Fortifications d'Antoine Deville*, Paris, 1629 ; | *Obsidio Corbeiensis*, Paris, 1637, in-folio, fig. ; | *Le siége de Landrecies*, 1637, in-8° ; | Le *siége de Hesdin*, 1639, in-fol. ; | *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon, 1639, in-folio ; 1655, in-8°.

* DEVILLERS (Charles), physicien, né en 1724, vint très jeune se fixer à Lyon où il donna des cours de physique. Il s'était formé un superbe cabinet qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2,000 francs. Il est mort en 1809 ; on ignore le lieu de sa naissance. Il a publié : | *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-8°. C'est une suite d'entretiens avec une comtesse sur les diverses parties de la physique ; | *Le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8°. Il attaque dans cet ouvrage le magnétisme animal. | *Caroli Linnæi entomologia faunæ suecicæ descriptionibus aucta*, etc., Lyon, 1789, 4 vol. in-8°, fig. Il a eu beaucoup de part à la *Théorie* des trois élémens, et a lu beaucoup de mémoires et de rapports sur des objets relatifs aux sciences physiques à l'académie de Lyon, dont il était membre.

DEVONIUS. *Voyez* BALDWIN.

* DEVONSHIRE (Georgina Cavendish, duchesse de), dame anglaise, aussi célèbre par ses talens poétiques que par les agrémens de son esprit et la beauté de sa figure naquit à Londres en 1746, et épousa le duc de Devonshire. On connaît d'elle plusieurs pièces de vers très estimées, dont la principale est un poëme intitulé le *Passage du Saint-Gothard*, devenu plus célèbre encore par la traduction qu'en a faite Delille, et qui fut imprimée avec l'original en 1802, Paris, in-8°. Lorsque la duchesse de Devonshire publia son poëme, elle lui en envoya un exemplaire avec les vers suivans :

Vous dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur,
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir en tremblant
De l'humble pré la *fleur nouvelle*
Je la voudrais une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

Delille y répondit par une épître en vers qui se trouve en tête de la traduction. On lui doit encore la *Sylphide* ou *l'Ange gardien*, nouvelle traduite en français par Mme de Montolieu, Lausanne, 1796, petit in-12. Cette dame-poète n'était pas tout-à-fait étrangère à la politique. Amie de Fox, elle contribua à le faire nommer membre de la chambre des Communes, en recrutant pour lui les suffrages, et obtint celui d'un boucher en l'embrassant. Elle mourut en mai 1806.

* DEVONSHIRE (Elizabeth HERVEY duchesse de), fille du comte de Bristol naquit vers 1754. Elle épousa d'abord M. Forster, puis le duc de Devonshire en 1812, cinq ans après que celui-ci eût perdu Georgina dont il est question dans l'article précédent. Devenue veuve une deuxième fois, elle s'établit à Rome en 1815 ; son palais devint le rendez-vous des savans, des artistes, et des voyageurs de toutes les contrées. L'archéologie lui doit de nombreux services, par les fouilles considérables qu'elle a fait faire pour retrouver des monumens ensevelis sous la poussière des siècles. Elle achetait des tableaux, publiait des éditions magnifiques parmi lesquelles on distingue celle de la *Traduction italienne de Virgile*, par Annibal Caro, avec gravures, tirée à 150 exemplaires seulement, dont un a été offert de sa part à la bibliothèque du roi de France ; elle a fait orner de 18 gravures la *Traduction italienne* de la 5e satire d'Horace, revue par le cardinal Gonsalvi, où se trouve décrite la route de Rome à Brindes. Enfin elle a ajouté aussi des gravures magnifiques au *passage du mont Saint-Gothard*, de la première duchesse de Devonshire. Elle avait entrepris une magnifique édition du *Dante*, lorsqu'elle mourut le 30 mars 1824. Son corps a été transféré en Angleterre.

* DEVOSGES (François), dessinateur, né à Gray le 15 septembre 1732, était fils d'un sculpteur qui lui donna les premiers principes de son art, et annonçait d'excellentes dispositions, lorsqu'à dix-huit ans il perdit la vue. Il la recouvra six ans après, mais seulement d'un œil, et se livra alors exclusivement au dessin, dans lequel il

Digitized by Google

fit de tels progrès que l'ambassadeur de Russie essaya de l'attacher à sa cour. Devosges s'étant rendu plus tard à Dijon pour faire les dessins d'un ouvrage du président de la Marche, conçut l'idée d'ouvrir dans cette ville une école gratuite de dessin, et vendit son modique patrimoine pour fonder cet établissement, en faveur duquel le prince de Condé et les états de Bourgogne allouèrent ensuite des fonds. Plusieurs de ses élèves allèrent aux frais de l'école se perfectionner à Rome, et se sont fait un nom distingué. Cette école quoique privée de tout appui pendant la révolution, s'est cependant soutenue par le zèle du fondateur. Devosges est mort à Dijon, à la fin de 1811, laissant un petit nombre de productions, qui se font remarquer par une admirable simplicité de composition et une grande pureté de dessin. Il réussissait surtout dans les scènes d'enfant. Devosges était membre de l'académie de Besançon, de celle de Dijon, et du *Lycée des arts* de Paris. M. Fremiet-Monnier a publié son *Eloge*, Dijon, 1813, in-8°.

* DEVOTI (JEAN), prélat et jurisconsulte italien, né à Rome en 1744, devint professeur de droit canon au collége de la Sapience en 1764, évêque d'Anagni en 1789, archevêque de Carthage *in partibus*, camerier secret du pape Pie VII, secrétaire des brefs aux princes, consulteur des congrégations de l'*immunité* et de l'*index*. On lui doit : | *De novissimis in jure legibus*; | *Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8°, réimprimées plusieurs fois et en 1814, avec des additions; | *Jus canonicum universum*, 3 vol.; cet ouvrage n'a pas été terminé, Devoti est mort à Rome en 1820.

DEXTER (LUCIUS-FLAVIUS), préfet du prétoire sous Théodose le Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelonne, mérita par sa vertu et son savoir que saint Jérôme lui dédiât son *Traité des écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de *Dexter* est supposée (nous n'avons pas celle que Dexter avait faite). Elle paraît avoir été fabriquée en Espagne vers la fin du 16e siècle, et contient les pieuses traditions des anciens espagnols qui ont eu cours dans ce royaume. Les commentaires que le Père Bivarius y a ajoutés sont sans goût, sans discernement et sans critique. Nicolas Antonio, le marquis Péralta, don Louis de Salazar et Ferréras, ont écrit pour prouver que cette chronique était apocryphe. Elle a été imprimée avec les commentaires de Bivarius, à Lyon, en 1627, in-fol.

* DEYSTER (LOUIS van), peintre et graveur, né à Bruges en 1656, mort en 1711 à 55 ans, peignait l'histoire et le portrait. Ses plus beaux tableaux sont tirés de l'Ecriture sainte. On estime surtout une *résurrection du Christ*, son *apparition aux trois Maries*, une *mort de la Vierge*, *l'Histoire de Judith* en plusieurs morceaux. Deschamps regarde Deyster comme égal pour l'intelligence du clair-obscur aux plus grands maîtres de Flandre. Sa manière de composer était grande, mais il ne savait point sacrifier aux grâces. Il a exécuté quelques gravures en manière noire et à l'eau-forte. — ANNE DEYSTER, sa fille, morte en 1746, imitait si bien sa manière, que l'on confond souvent avec les originaux les copies qu'elle faisait d'après lui. Elle a fait à l'aiguille des paysages qui imitent très bien la peinture.

DEZ (JEAN), jésuite, né près de Sainte-Menehould en Champagne, l'an 1643, se livra avec succès au ministère de la chaire. Etant devenu recteur du collége de Sedan, il s'appliqua à la controverse, et travailla avec zèle et avec fruit à la conversion d'un grand nombre de calvinistes. Il mourut à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial. Il laissa quelques écrits, dont les principaux sont : | *La réunion des protestans de Strasbourg à l'église romaine, également nécessaire pour leur salut et facile selon leurs principes*, in-8°, 1687, réimprimé en 1701, et traduit en allemand. Quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté et de la précision. | *La foi des chrétiens et des catholiques justifiée, contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens, et les autres hérétiques*, in-12, 4 vol. Paris, 1714. Le Père Dez avait été employé par Louis XIV et le cardinal de Furstemberg, à l'établissement d'un collége royal, d'un séminaire et d'une université catholique, confiée aux jésuites français à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit monseigneur le Dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (ANTOINE-JOSEPH), né à Paris en 1680, et maître des comptes dans la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*hydrographie*

Digitized by Google

et de *jardinage* qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de lui | *La théorie et la pratique du jardinage*, 4e édition, 1742, in-4°, 2 tomes in-4° en 1748; | *La Conchytiologie*, ou *Traité sur la nature des coquillages*. Cet ouvrage intéressant est estimé, et on l'a réimprimé en 3 vol. in-4°, avec des additions considérables. Cette nouvelle édition n'est pas complète: elle devait avoir 5 vol. | D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France*; | *L'Oryctologie*, ou *Traité des pierres, des minéraux, des métaux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'était point exclusif: il fut amateur éclairé de plusieurs arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, qui n'est cependant point sans erreurs, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-8°. Il mourut à Paris en 1765.—Son fils (Antoine-Nicolas), reçu maître des comptes et mort au commencement de 1794, a publié: *Vies de quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°; ouvrage incomplet et inexact.

* **DEZÈDE** ou **DEZAIDES**, musicien agréable, mort à Paris en 1792. On ignore le lieu de sa naissance: les uns l'ont dit allemand, les autres lyonnais. Il a particulièrement travaillé pour l'opéra comique. La plupart des sujets qu'il a traités sont des morceaux champêtres, et personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces.

* **DEZOTEUX** (François), chirurgien consultant des camps et armées, né à Boulogne-sur-Mer en 1724, fut employé pendant les campagnes de Westphalie et de Flandre dans les hôpitaux de l'armée. En 1760, il succéda au célèbre Garangeot en qualité de chirurgien-major du régiment du roi (infanterie), en garnison à Besançon. Il prit ses degrés à la faculté de médecine de cette ville, et s'occupa de propager en Franche-Comté l'*inoculation* qu'un médecin irlandais, Acton, y avait décréditée par une méthode absurde et des procédés souvent funestes. Il eut à soutenir à cette occasion un procès avec cet empirique, et publia à l'occasion de ce procès, dont le gain lui fut adjugé, des *Pièces justificatives concernant l'inoculation*. Dezoteux alla l'année suivante à Londres pour y étudier la nouvelle méthode d'inoculation que l'on devait à Sulton, et entreprit à son retour de la répandre en France; le docteur Gandoger, auquel il communiqua ses notes, a fait, avec les observations de Dezoteux, un *traité sur l'inoculation*, 1768; lui-même a publié plus tard avec le docteur Valentin son disciple un *Traité historique de l'inoculation*, Paris an 8, in-8°. Dezoteux conçut la pensée de créer dans le régiment du roi une école de chirurgie militaire dont la direction lui fut confiée, et qui acquit une juste célébrité par les chirurgiens qu'elle a fournis pour les armées, et les professeurs qu'elle a donnés dans l'enseignement. Nommé chirurgien-consultant des armées du roi en 1778, il reçut la même année le cordon de Saint-Michel. En 1789, il fut appelé auprès du ministère de la guerre avec le titre d'inspecteur-général des hôpitaux militaires. En 1793, il obtint sa retraite; mais sa pension ne lui étant pas payée, il tomba dans la misère, vécut quelque temps des secours de ses amis, et obtint enfin la place de médecin de la succursale des Invalides qu'on venait d'établir à Versailles. Cette maison ayant été supprimée, Dezoteux revint à Paris. Il est mort le 2 février 1803.

* **DHAHER**, scheik d'Acre, un des plus redoutables ennemis que la Porte ait eus à combattre dans la dernière moitié du 18e siècle, sortait d'une de ces tribus de *Bédouins* qui vivent sur les bords du Jourdain et dans les environs du lac de *Tabarié*. Sa famille était une des plus puissantes du pays. Après la mort de son père Omar, arrivée dans les premières années du siècle, il partagea le commandement avec un oncle et deux frères. Son domaine fut *Safad*, petite ville et lieu fort dans les montagnes, au nord-ouest du lac de Tabarié, et peu après il y ajouta Tabarié même. S'étant brouillé avec son oncle et ses deux frères, il les vainquit et les fit mourir. Alors revêtu de toute la puissance de sa maison, il ouvrit une plus grande carrière à son ambition. Pour donner plus d'extension au commerce qu'il faisait, selon la coutume des princes de l'Asie, il conçut le projet de s'établir à Acre, dont le port pouvait le mettre en relation avec les étrangers de divers pays. Acre n'était alors qu'un misérable village sans défense, où le pacha de Saïde tenait un aga et quelques soldats sans cesse menacés par les Bédouins. L'ancien port était comblé, mais la rade de Haifa qui en dépend, convenait aux projets de Dhâher qui se décida à s'en rendre maître.

Digitized by Google

Saisissant le premier prétexte, il marcha brusquement sur Acre, après avoir écrit à l'aga une lettre menaçante, qui lui fit prendre la fuite, et entra sans coup férir dans la ville, où il s'établit vers 1749. Il avait alors environ 63 ans. Dans cet âge avancé il conservait encore toute l'ardeur et toute la force de la jeunesse. Afin de s'assurer la tranquille possession d'Acre, il écrivit au pacha de Saïde pour protester de sa soumission, lui promettant de payer fidèlement le tribut auquel l'aga était soumis, de contenir les Arabes, et de rétablir le pays ruiné. Ces raisons, appuyées de quelques mille sequins, furent agréées par le divan de Saïde, et la Porte, fidèle à sa politique cauteleuse, parut fermer les yeux sur cet envahissement, se réservant de susciter plus tard des embarras à Dhâher. Celui-ci songea d'abord à fortifier Acre; il s'occupa ensuite d'améliorer l'état du pays. Employant tour à tour les prières et les menaces, les présens et les armes, il parvint à rétablir la sûreté dans la campagne naguère infestée par les Bédouins. La bonté du terrain et la sécurité y attirèrent des cultivateurs; une foule de musulmans et de chrétiens partout vexés et dépouillés, se réfugièrent chez Dhâher, où ils trouvaient la tolérance religieuse et civile. Un grand nombre d'établissemens se formèrent, et le pays devint en peu de temps très florissant. Pour achever de se consolider, Dhâher renouvela ses alliances avec les grandes tribus du désert, chez lesquelles il avait marié ses enfans. En se rendant caution des *Motouâlis*, pour le tribut qu'ils devaient payer aux pachas de Saïde et de Damas, il s'assura l'amitié de cette tribu puissante qui pouvait mettre sur pied dix mille cavaliers. Mais bientôt sa tranquillité fut troublée par les guerres que lui firent ses enfans qui, n'ayant que des revenus insuffisans pour leurs dépenses, et se lassant d'attendre l'héritage de leur père, voulurent anticiper sa succession. Le vieillard parvint à les diviser entre eux, et leur discorde lui permit de respirer. Cependant le divan de Constantinople, qui ne voyait pas sans ombrage les succès de Dhâher, sentit redoubler ses alarmes, lorsque celui-ci sollicita vers 1768, pour lui et pour son successeur, une investiture durable de son gouvernement, et demanda à être proclamé *scheik d'Acre, prince des princes, commandant de Nazareth, de Tabarié, de Safad, et scheik de toute la Galilée*. La Porte, quoique profondément blessée de cette demande, accorda tout à l'argent et à la crainte. Parmi les griefs répétés qui l'avaient aigrie contre Dhâher, un des plus odieux fut le célèbre pillage de la caravane de la Mecque, en 1757. La spoliation de soixante mille pèlerins, et surtout la violation sacrilége d'un acte de religion, avaient produit dans l'empire une sensation dont le souvenir se conserva longtemps. Le butin avait été vendu publiquement à Acre, et la Porte en fit des reproches à Dhâher, qui tâcha de l'apaiser en lui envoyant le pavillon blanc du prophète. Accusé de favoriser les pirates maltais, auxquels il permettait de vendre à Acre les prises faites sur les Turcs, il prétexta que la rade de Haifa était sans protection, et il demanda qu'un fort y fût bâti aux frais du sultan..... La Porte ayant accédé à ses désirs, il rasa le fort quelque temps après, et en transporta les canons à Acre. La Porte indignée songea à susciter des ennemis à Dhâher, et souleva contre lui Osman, pacha de Damas, qui lui portait une haine personnelle. Osman profita du moment où le vieux scheik d'Acre assiégeait deux de ses enfans dans un château, pour lui porter un coup décisif. Mais Dhâher, prévenu à temps par l'espion qu'il entretenait à Constantinople, informe ses enfans de l'ordre qui a été donné à Osman de l'envelopper et de le détruire lui et sa famille. Ali, l'aîné de ses fils, célèbre par sa bravoure, part sur-le-champ à la tête de cinq cents cavaliers, et fait tant de diligence, qu'après avoir marché pendant deux nuits, il arrive à l'aube du jour devant l'ennemi. Les Turcs dormaient épars et sans garde dans leur camp. Ali et ses cavaliers s'y précipitent le sabre à la main et répandent partout la terreur. Les Turcs se dispersent, et le pacha lui-même n'échappe à la mort que par une fuite précipitée. Dès lors la guerre fut ouverte, et pour subvenir aux frais qu'elle entraîna, le pacha de Damas eut recours à des vexations sans nombre, qui excitèrent des soulèvemens en Palestine et en Syrie. Ali-bey, qui gouvernait l'Egypte et qui s'était rendu indépendant de la Porte, crut que les circonstances étaient favorables pour conquérir la Syrie, et après avoir formé une alliance avec Dhâher, il envoya pour le seconder dans la guerre contre Osman, un corps de Mameluks, qui occupa Ramlé et Loudd. Ce corps fut suivi d'une grande armée commandée par

Digitized by Google

Mohammed-Bey, favori et fils adoptif du pacha d'Egypte, qui après avoir opéré sa jonction avec les troupes de Dhâher battit les forces d'Osman, et s'empara de la ville de Damas. Mais au moment de se rendre maître du château, Mohammed-Bey, gagné par le pacha de Damas changea tout à coup de dessein et reprit brusquement la route du Caire. Osman délivré d'un ennemi si redoutable, songea à reprendre l'offensive, et projeta de surprendre Dhâher dans Acre même; mais prévenu encore une fois, et surpris dans son camp sur les bords du lac de *Houlé*, par Ali-Dhâher, auquel s'était réuni Nâsif, chef des *Motouâlis*, il essuya une déroute complète. Ali-Dhâher et Nâsif poursuivant leurs succès, s'emparèrent après un nouveau combat de Saïde, dont un des fils d'Osman était pacha, et après l'avoir livrée au pillage, en prirent possession au nom de Dhâher, qui y établit pour gouverneur un barbaresque appelé *Degnizlé*, renommé pour sa bravoure. La Porte qui soutenait alors la guerre contre la Russie, effrayée des succès de Dhâher, lui fit proposer la paix à des conditions très avantageuses. Le scheik à qui son âge avancé faisait sentir le besoin du repos, voulait accepter ses offres; mais son ministre Ibrahim, qui comptait encore sur les secours d'Ali-Bey, l'en détourna. La révolution qui s'accomplit bientôt en Egypte détruisit toutes les espérances qu'il avait fondées sur ce pays. Ali-Bey chassé par Mohammed, vint avec ses huit cents Mameluks chercher un asile auprès de Dhâher. Ces deux hommes que rapprochait une haine commune contre la Porte, marchèrent ensemble contre les Turcs, qui sous la conduite de sept pachas, assiégeaient Saïde, et ils remportèrent sur eux une victoire signalée, qui fut due en grande partie au courage des Mameluks, et à la coopération de la flotte russe. Dhâher victorieux songea à faire rentrer Ali-Bey en Egypte. Les Russes avaient promis un secours de six cents hommes; mais l'impatience d'Ali-Bey ne lui permit pas de l'attendre. Il partit avec ses Mameluks et 1500 cavaliers commandés par Otman un des fils de Dhâher, et tomba dans une embuscade où il fut blessé et fait prisonnier. La nouvelle de ce désastre affecta Dhâher, mais sans l'abattre; et peu de jours après il eut la consolation d'apprendre que la seule présence de son fils Ali à la tête de 500 cavaliers avait dispersé et mis en fuite une armée nombreuse, commandée par le pacha de Damas que la Porte avait de nouveau armé contre lui. Malgré ces succès, le vieux scheik sentit qu'il ne pouvait continuer plus long-temps la guerre et traita avec la Porte qui parut écouter ses propositions, tandis qu'elle préparait sous main les moyens de le perdre... Les conditions du traité mécontentèrent les enfans de Dhâher qui se révoltèrent tous à la fois. Sur ces entrefaites Mohammed-Bey, parut en Palestine avec une nombreuse armée, et après avoir occupé quelques places il marcha sur Acre. Dhâher se retira dans les montagnes du Safad avec son ministre Ibrahim; son fils Ali qui le remplaça prit la fuite à son tour abandonnant Acre aux Egyptiens. La mort inopinée de Mohammed les délivra de ce danger, et Dhâher reparut dans sa ville. Mais bientôt on apprit qu'une flotte turque assiégeait Saïde sous les ordres de Hassan, capitan-pacha. Degnizlé qui commandait la place, n'ayant aucun espoir de secours, l'abandonna pour se rendre à Acre où la flotte turque ne tarda pas à le suivre. Une querelle qui s'éleva dans le conseil entre ce barbaresque et Ibrahim qui s'était rendu odieux par son avarice décida du sort de Dhâher. Ibrahim était d'avis de repousser la force par la force. Degnizlé soutenait qu'il fallait acheter la paix, et voulait qu'Ibrahim dont les trésors étaient immenses, fit les frais du traité. Accusé par Dhâher d'envie et de trahison, il sortit du conseil et rassemblant ses compatriotes qui faisaient la principale force de la place, il leur défendit de tirer sur les Turcs. Dhâher se voyant trahi, monta à cheval pour gagner la campagne; mais un barbaresque l'ayant aperçu lui tira un coup de fusil qui le fit tomber; et d'autres l'environnant aussitôt l'achevèrent. Sa tête fut coupée et envoyée au grand-seigneur. Trois fils de Dhâher furent égorgés; un seul, Otman, fut conservé en faveur de son rare talent pour la poésie, et on l'emmena à Constantinople.

DIACETIUS. *Voyez* JACCETIUS.

DIACONO (JEAN), savant napolitain, vivait vers le 9e siècle. On a de lui une *Chronique des évêques de Naples*, et d'autres *opuscules*. (*Voy.* Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, tome 2, part. 2, et les *Acta sanct.*) — Il ne faut pas le confondre avec PIERRE DIACONO de Naples, moine du Mont-Cassin, chapelain de l'empereur Lothaire, dont nous avons une *Chronique du monastère du Mont-Cassin;*

Digitized by Google

une continuation de la *Chronique* de Jean Diacono, et une *Vie de saint Athanase*. Quelques-uns lui attribuent aussi un *recueil des lois des Lombards*, et des *capitulaires de Charlemagne*, *de Pepin*, *etc.*

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle* qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

DIADUMÉNIEN (MARIUS-OPILIUS-ANTONINUS), fils de l'empereur Macrin, et de Nonia Celsa, fut surnommé *Diadumenianus*, parce qu'il vint au monde avec une espèce de coiffe, qu'on envisagea comme un diadème. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ 10 ans. Macrin le fit appeler *Antonin*, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés par les soldats d'Héliogabale.

DIAGO (FRANCISCO), dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelone, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avait promis la suite de cette dernière, mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse.

DIAGORAS, surnommé l'*Athée*, natif de Mélos, fut plongé dans l'athéisme par un affront que son amour-propre avait essuyé : car c'est presque toujours la passion qui égare l'esprit. On lui déroba un de ses ouvrages poétiques; il intenta un procès au voleur; celui-ci jura que le poème lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Outré du succès de ce mensonge, Diagoras s'en prit à Dieu même, sous le nom duquel il avait été accepté en justice, et se livra à tous les délires de l'impiété. Les blasphèmes qu'il vomissait contre la Divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix. On promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui l'amènerait en vie. Car dans la jurisprudence de toutes les nations policées, l'athéisme a toujours été considéré comme un crime capital contre l'ordre public, et comme le renversement de la société, qui repose tout entière sur la notion de Dieu. Cet insensé vivait l'an 416 avant J.-C.

DIAGORAS, athlète de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode qui nous est parvenue. Elle fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA (ANTONIN), casuiste fameux, clerc régulier de l'ordre des théatins de Palerme, mort en 1663, à 68 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont | *Resolutionum moralium partes duodecim*; | *Summa resolutionum*, *etc.* Sa morale est fort indulgente, et peut-être trop.

DIANE ou **DIANA MANTUANA**, de Volterre, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquit beaucoup de réputation dans le 16[e] siècle par ses tailles-douces.

DIANE DE POITIERS. *Voyez* POITIERS.

DIANE, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille de Henri II, qu'il avait eue de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony. Le roi François I[er] en fit beaucoup de cas, à cause de son esprit et de sa vertu. Elle avait une mémoire prodigieuse, et apprit l'italien, l'espagnol et le latin. Le roi son père la maria en 1553, avec Horace Farnèse, duc de Castro; mais ce jeune prince de grande espérance fut tué six mois après son mariage, en défendant la citadelle d'Hesdin. Diane se remaria en 1557 avec François, duc de Montmorency, fils aîné d'Anne, connétable de France. Cette dame prit beaucoup de part aux malheurs de la France, pendant les guerres civiles, et les augmenta, sans le vouloir, en réunissant Henri III avec le parti huguenot. Elle fit apporter, de St.-Sauveur de Blois à St.-Denis, le corps de la reine Catherine de Médicis, qu'on y enterra en 1609 dans la chapelle des Valois; et l'année suivante, celui de Henri III, qui était à Compiègne, pour être enterré dans le même tombeau. Diane mourut à Paris en 1619, à 80 ans, et fut enterrée dans l'église des minimes de la place royale, où l'on voit son tombeau dans la chapelle d'Angoulême.

* **DIAS-GOMÈS** (FRANÇOIS), poète portugais, émule et compatriote du Camoëns, né à Lisbonne en 1745, était fils d'un mercier, et fut destiné d'abord par son père au commerce. Il reçut néanmoins une éducation distinguée et sut trouver dans les occupations de son état des momens pour ses études favorites; il composa des vers pleins d'élégance et de pureté. | Dias-Gomes mourut en 1795. Ses *œuvres* poétiques se composent de 7

Digitized by Google

élégies, 4 *odes* et 3 *cantiques*, accompagnés de notes savantes, et ont été imprimées en 1799 aux frais de l'académie des sciences de Lisbonne et au profit de la veuve et des enfans de Dias-Gomès. Lorsque ce poète fut surpris par la mort il travaillait à deux *poèmes*, l'un intitulé les *Saisons*, en 24 chants, dont six seulement ont été composés; l'autre était la *Henriquéide* ou la *conquête de Ceuta*, qui n'a pas été achevé. Dias-Gomès avait fait deux *tragédies*, *Electre* et *Iphigénie*, qui paraissent peu dignes de l'auteur. Enfin il a publié trois *discours* en prose qui sont très estimés : | *Analyse raisonnée du style de Sà de Miranda, Bernardes, Caminha et Camoëns*; | *Comparaison de l'histoire de don Juan de Castro par Freyre d'Andrada, et de la vie de don Paul de Lima, par Diégo de Couto*; | *Traité du bon goût en poésie*. Le premier de ces discours a été couronné en 1792 par l'académie des sciences de Lisbonne.

* **DIAS** (Balthazar), poète portugais né à Madère au commencement du 17e siècle, était aveugle de naissance. Cette infirmité ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres, et il réussit surtout dans la composition de ces pièces dramatiques que les Portugais et les Espagnols appellent *autos*, *actes* ou *mystères*. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on connaît particulièrement *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612; *La Passion*, Lisbonne, 1613; *Saint Alexis*, *Catherine*, *La Malice des femmes*, *Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633; *Histoire de l'impératrice Porcina, femme de l'empereur Lodonius de Rome*, Lisbonne, 1660; *Tragédie du marquis de Mantoue et de l'empereur Charlemagne*, Lisbonne, 1605. Ce poète mourut vers 1685.

DIAZ (Michel), aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495, les mines d'or de St.-Christophe dans le Nouveau-Monde. Il contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée St.-Domingue. Il fut plusieurs années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essuya quelques disgrâces. Il fut prisonnier en Espagne en 1509, et rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

DIAZ (Jean-Bernard), évêque de Calahorra, était bâtard d'une maison illustre d'Espagne. Il se trouva au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. Il est auteur de divers ouvrages en latin et en espagnol : | *Practica criminalis canonica*, Alcala, 1594, in-fol.; | *Regula juris, etc.*

DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur franciscain de Bragance, mort en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses sermons ont été imprimés en 8 volumes.

DIAZ de BIVAR. *Voyez* le CID.

DICASTILLO (Jean), jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie et la théologie à Murcie, à Tolède, et mourut à Inholstat en 1653. On a de lui divers *traités de théologie*.

DICEARQUE, de Messine, philosophe, historien et mathématicien célèbre, fut des plus dignes disciples d'Aristote. Il profita des leçons de ce grand maître, dans les excellens ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que des fragmens. Le plus estimé était sa *République de Sparte*, en 3 livres, que Lacédémone faisait lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve | sa *Descriptio montis Pelii* dans *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 1698, 4 vol., in-8°; | *De statu Græciæ*, Augsbourg, 1600. Il est inséré aussi dans la collection d'Oxford.

DICENÉE, philosophe égyptien, passa dans le pays des Scythes, plut à leur roi, et adoucit, dit-on, son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un livre. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il cause. Les meilleures leçons des anciens philosophes, lorsqu'elles n'étaient pas absolument stériles, produisaient toujours quelques effets extravagans, et leur sagesse ne pouvait se défendre de l'outrance. Dicenée vivait du temps d'Auguste.

DICK. *Voyez* VAN-DICK.

DICKINSON (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, né en 1624, d'un ministre d'Appleton, dans le comté de Berks. Après s'être appliqué à des sciences utiles et agréables, il s'adonna à la chimie et à toutes les folies des adeptes alchimistes. Il mourut en 1707. On a de lui | *Delphini Phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. Il y soutient que tout ce qu'on raconte de l'oracle de Delphes est tiré de l'histoire de Josué et des livres saints. | *De Noe adventu in Italiam*, Oxford, 1655, in-8°; ouvrage où il y a autant de fables que d'érudition; | *De origine drui-*

Digitized by Google

dum; | *Physica vetus et nova, sive de naturali veritate hexametri mosaici*, Rotterdam, 1705, in-4°; | un *Traité sur les jeux grecs*. Tous ces ouvrages sont savans, mais sans justesse ni critique; ils prouvent autant l'imagination singulière que le savoir de l'auteur.

*DICKSON (Adam), agronome écossais, né à Albermarly, mort le 25 mars 1776, a publié un *Traité de l'agriculture des anciens*, traduit par M. Pâris, 1802, 2 vol. in-8°. C'est le meilleur commentaire qui existe sur les *Rei rusticæ scriptores*.

*DICKSON (Jacques), botaniste, né en Ecosse, fut d'abord jardinier dans les environs d'Hamersmith, et devint grainetier à Londres. Il s'occupa de la botanique avec une passion qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*, il a publié | *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4°; | *Collection de plantes séchées; Fascicules*, 1789-99, in-folio, en anglais; | *Nomenclature botanique alphabétique, suivant le système de Linnée*, 1797, in-8°, aussi en anglais. Dickson était vice président de la société d'horticulture de Londres, et fut un des fondateurs de la société linnéenne de la même ville. Il est mort à Londres en 1822.

*DICQUEMARE (Jacques-François), célèbre naturaliste français, professeur de physique et d'histoire naturelle au Hâvre, né dans cette ville en 1733, y mourut le 29 mars 1789. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et en remplit les devoirs avec zèle. Ses découvertes lui méritèrent le titre de *confident de la nature*. Il s'adonna aussi à la géographie, à l'astronomie, à l'art nautique, au dessin et à la peinture. L'église de l'hôpital du Hâvre possède de lui 5 grands tableaux peints à l'huile, remarquables par la pureté des dessins. Il a publié: | *Idée générale de l'astronomie*, avec 24 pl., Paris, 1769, in-8°, réimprimé en 1771, sous ce titre: *Connaissance de l'astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*. On y trouve un abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'astronomie, mais sans démonstration. | *Description du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, in-4°, dédié à l'abbé Nollet; | un grand nombre de *mémoires* insérés dans le journal de physique de 1772 à 1789.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15e siècle composa une *Histoire de la guerre de Troie*, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, on ne sait en quelle année. Mme Dacier en donna une nouvelle édition, à l'usage du dauphin, à Paris, 1680, in-8°, avec *Dares Phrygius*. Perizonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIDEROT (Denis), fils d'un coutelier de Langres, né dans cette ville en 1712, débuta à Paris par exercer les fonctions d'instituteur. Son génie ne tarda pas à le faire connaître, et l'usage qu'il en fit lui suscita des désagrémens; mais son association à d'Alembert pour l'entreprise de la lourde et massive Encyclopédie, compensa ces disgrâces par des éloges qui ne manquent jamais aux gens agrégés à quelque faction. Appelé à Saint-Pétersbourg, il reçut, après un très court séjour, ordre de s'en retourner d'où il venait, la critique mordante qu'il exerçait sur toutes sortes d'objets, n'étant pas du goût de la cour. On vit, dans cette occasion, ce qu'on ne voyait déjà que trop dans ses livres, combien il aimait à se distinguer et à être remarqué dans la foule. Il fit le voyage de Saint-Pétersbourg à Paris en robe de chambre et en bonnet de nuit, et se promenait dans cet équipage par les villes les plus fréquentées: les curieux ne tardaient pas à demander quel était cet homme extraordinaire, et son domestique répondait: *c'est le célèbre M. Diderot*. Mais s'il ne fut pas à l'abri de la vanité, il ne paraît point avoir eu, comme le plupart de ses confrères, la soif des possessions terrestres: soit indifférence, soit mauvaise économie, il se trouva plus d'une fois à l'étroit, et fut obligé de se défaire de sa bibliothèque, dont l'impératrice de Russie fit l'acquisition, en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Quoiqu'on le regarde comme un des grands promoteurs du philosophisme, et qu'il mérite cette dénomination par son ardeur à en propager les erreurs, il n'avait pas la politique tortueuse et l'artificieuse dissimulation de son collègue; plus libre et plus franc, il fut moins utile à la secte. L'un avait une activité sourde qui, sans bruit, faisait beaucoup; l'autre un zèle éclatant qui, avec beaucoup de bruit, souvent ne faisait rien. Diderot, en affectant ses principes d'athéisme, a perdu plusieurs de ses partisans qui n'osaient

Digitized by Google

pas les avouer ouvertement. On sera surpris d'apprendre qu'il a été ami des jésuites presque jusqu'au fanatisme, jusqu'à devenir la victime de son attachement. C'est au moins ce que lui-même nous assure dans une lettre au père Castel, à l'occasion d'une critique qu'avait faite le père Berthier d'un de ses ouvrages. « A quoi pense, dit-il, le Père Berthier, de persécuter un honnête homme, » qui *n'a d'ennemis que ceux qu'il s'est » faits par son attachement pour la com- » pagnie de Jésus*, et qui, tout mécontent » qu'il en doit être, vient de repousser » avec le dernier mépris les armes qu'on » lui offrait contre elle? Vous le dirai-je, » mon révérend Père? Sans doute, je » vous le dirai, car vous êtes un homme » vrai, et par conséquent disposé à pren- » dre les autres pour tels. A peine mes » deux lettres eurent-elles paru, que je » reçus un billet conçu en ces termes: » *Si M. Diderot veut se venger des jésui- » tes, on a de l'argent et des mémoires à » son service; il est honnête homme, on » le sait. Il n'a qu'à dire, on attend sa » réponse*. Cette réponse attendue, la » voici: *Je saurai bien me tirer de ma » querelle avec le Père Berthier, sans le » secours de personne. Je n'ai point d'ar- » gent, mais je n'en ai que faire. Quant » aux mémoires que l'on m'offre, je n'en » pourrais faire usage qu'après les avoir » très sérieusement examinés, et je n'en » ai pas le temps*. Je suis, monsieur et » révérend Père, avec le respect le plus » profond, et toute la vénération qu'on » doit aux hommes d'un mérite supé- » rieur, etc. » Dans une lettre adressée au même Père Castel, le 2 juillet 1751, M. Diderot dit: « Je ne connais rien de si » fin, ni de si délié, ni qui marque tant » de goût et tant de précision que vos ob- » servations; vous avez raison partout... » Vous avez si bien saisi ce qu'il peut y » avoir de bon dans ces petits écrits, que, » tout en marquant ce qu'il y a aussi de » faible et même de mauvais, il se fût » fait dans votre extrait une compensa- » tion de critique et d'éloge, dont j'aurais » été bien content; car j'aime surtout la » vérité et la vertu, et quand ces qualités » se réunissent dans un même homme, » il va, dans mon esprit, de pair avec les » dieux. Jugez donc, monsieur, des sen- » timens de dévouement et de respect » que je dois avoir pour vous. » Ce philosophe mourut à une campagne près de Paris, le 30 juillet 1784, après avoir bien dîné, âgé de 72 ans. Son enterrement, qui a souffert quelque difficulté comme celui de d'Alembert, s'est fait à petit bruit, malgré le zèle de la secte qui eût voulu donner de la pompe aux funérailles d'un de ses chefs. On a de lui: *Prospectus* de l'Encyclopédie, et divers articles insérés dans cet ouvrage devenu si fameux, et dont lui-même nous a donné l'idée la plus juste, en le nommant *un gouffre où des espèces de chiffoniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines et toujours incohérentes et disparates, etc. On y a employé*, ajoute-t-il, *une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, et se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, etc.* Les deux premiers volumes furent supprimés par arrêt du conseil du roi le 7 février 1752, comme *renfermant des maximes tendantes à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et sous des termes obscurs et équivoques, à relever les fondemens de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion et de l'incrédulité*. L'impression des autres volumes fut suspendue pendant 18 mois; mais les entrepreneurs, actifs et persévérans, obtinrent la liberté de continuer leur ouvrage, en promettant plus de circonspection. Et néanmoins les autres volumes furent encore plus hardis, et malgré les représentations des hommes religieux, le livre fut continué jusqu'à sa fin. Il devint une affaire de parti, et fut prôné comme la plus belle conception de l'esprit humain, comme un monument qui devait immortaliser ce siècle. Cependant cette vaste entreprise n'a produit, comme la caverne d'Eole, que du vent, du bruit, du désordre. Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme s'y montrent partout sans pudeur, sans retenue. Outre l'énorme diffusion, l'un des vices dominans de l'Encyclopédie, on reproche à Diderot d'avoir employé un langage scientifique sans trop de nécessité, d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie;* de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, et que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avait de grandes idées, tandis que réellement il n'a pas eu l'art d'exprimer clairement

Digitized by Google

et simplement les idées des autres. (*Voy.* ALEMBERT, CHAMBERS). La nouvelle édition qu'on en a donnée sous le titre d'*Encyclopédie méthodique*, est plus défectueuse encore, et surtout plus défigurée par les délires de la philosophie irréligieuse. L'abbé Bergier s'étant réservé la partie théologique, on s'est empressé de répandre les erreurs qui étaient destinées pour cette partie, dans toutes les autres. L'histoire, la géographie, jusqu'à la grammaire et la géométrie, tout a été asservi au fanatisme de l'impiété (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 avril 1785, p. 575). | *Histoire de la Grèce, traduite de Stanyan*, 1743, 3 vol. in-12, livre médiocre et traduction très faible; | *Principes de la philosophie morale*, traduction très libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de milord Shaftersbury, 1745, in-12. Cet ouvrage a un but moral; si on y trouve quelques traits contre le christianisme, ils ne sont ni directs ni nombreux. | *Pensées philosophiques*, 1746, in-12, réimprimées avec quelques additions, sous le titre d'*Etrennes aux esprits forts*, 1757. Parmi des sophismes et des faussetés sans nombre, on y trouve des passages intéressans, tels que celui-ci: « Si un homme qui n'a vu que pendant » un jour ou deux, se trouvait confondu » chez un peuple d'aveugles, il faudrait » qu'il prît le parti de se taire ou de passer pour un fou; il leur annoncerait » tous les jours quelque nouveau mystère, » qui n'en serait un que pour eux, et que » les esprits forts se sauraient bon gré de » ne pas croire. Les défenseurs de la religion ne pourraient-ils pas tirer un grand » parti d'une incrédulité si opiniâtre, si » juste même à certains égards, et cependant si peu fondée? » M. Boudier de Villemer a opposé à ces *Pensées philosophiques* 4 petits volumes, portant le même titre, réimprimés à Liége en 1789: recueil de réflexions solides, aussi claires et intelligibles, que celles de Diderot sont obscures et intriguées. | *Mémoires sur différens sujets de mathématiques*, 1748, in-8°; | *Lettre sur les aveugles à l'usage des clairvoyans*, 1749, in-12. C'est un de ces écrits insidieux, où le matérialisme n'osant pas se produire en dogme, s'enveloppe dans des hypothèses sophistiques, de façon à ce qu'on puisse le deviner et le conclure. Cette lettre, qui attira sur lui l'animadversion du ministère plus d'une fois provoquée, lui coûta la liberté. Il fut enfermé six mois à Vincennes. | *Lettre sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 2 vol. in-12, 1751. L'auteur donna sous ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement. Quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours, et c'est plus sa faute que celle de ses lecteurs. On a dit de tout ce qu'il a écrit sur les matières abstraites, que c'était un chaos où la lumière ne brillait que par intervalles. | *Le sixième sens*, in-12, 1751. Dans cet ouvrage, comme dans le précédent, on trouve des observations justes, des sentimens vifs et pleins de chaleur et qui contrastent avec des erreurs monstrueuses, avec les tristes spéculations du matérialisme. | *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, in-12. Clément de Genève a porté de cet ouvrage le jugement suivant: « C'est un verbiage ténébreux, » aussi frivole que savant... Il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial; mais celui qui aura le courage de » le suivre à tâtons dans sa caverne, pourra » s'éclairer de temps en temps de quelques » lueurs heureuses. » Ce jugement est juste dans tous ses points, dit Laharpe; jamais la nature n'a été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'interprète. | *Le Code de la nature*, 1755, in-12, rempli de vues impraticables, fausses et pernicieuses, de déclamations triviales contre le clergé, et de toutes ces petites ressources qui constituent la science du jour. Plusieurs bibliographes disent qu'il n'est pas de lui, mais de Morelli. | Deux drames, *le Fils naturel* et le *Père de famille*, qui parurent en 1757 et 1758. La première de ces pièces, qui est une déclamation froide et emphatique, aussi insupportable à la lecture qu'au théâtre, ne put être jouée que deux fois, malgré la réputation de l'auteur, et les efforts de son parti; la seconde, qui a plus d'intérêt et moins d'enflure, se soutint au théâtre Diderot, qui se crut l'inventeur d'un nouveau genre, qu'il appela *drame honnête*, essaya d'appuyer ses pièces par un traité de la poésie dramatique, et un écrit intitulé: *Dorval et moi*, ou *Entretiens sur le Fils naturel;* mais les règles qu'il y donne ne sont pas toujours appuyées par le goût, et la scène française, embellie par tant de chefs-d'œuvre, n'a pas à regretter que ce genre n'ait pas prévalu. | *De l'éducation publique*, 1762,

in-8°. Il y a de bonnes remarques, et un plus grand nombre d'autres destructives de toute éducation honnête, morale et religieuse. On prétend que cet ouvrage n'est pas de lui. | Plusieurs *romans*, où le cynisme et l'impiété vont de pair. Le plus connu a pour titre : *Les bijoux indiscrets*, 1748, 3 vol. in-12, production légère et verbiageuse qui ennuie les lecteurs de toutes les classes, autant qu'elle dégoûte les honnêtes gens par les obscénités qu'elle renferme. | Les *Salons de* 1765 *et* 1767, c'est-à-dire, les jugemens de Diderot sur les ouvrages de peinture et de sculpture qui avaient été exposés au Louvre ces années-là. Ces jugemens supposent des connaissances dans les arts; mais ils ne sont exempts ni de prévention ni de partialité. L'auteur, d'ailleurs, fait dans cet écrit des excursions sur les matières les plus étrangères à son sujet, où le goût et la vérité sont également blessés par la fausseté des reproches, la licence des images et la grossièreté des paroles. | Vie de *Sénèque*, dont il donna une seconde édition sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron, sur les mœurs et les écrits de Sénèque*, 1782, 2 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage le même fonds de perversité que dans tous les autres et les mêmes défauts. | Plusieurs autres *brochures* sur divers sujets, et plusieurs *manuscrits* laissés à sa nièce, élevée par lui-même dans les principes du philosophisme, pour lesquels les imprimeurs ont offert 2,000 louis. On voit que tandis que la valeur de tant d'objets, autrefois précieux, diminue d'une manière étrange, celle des poisons va toujours en croissant. Il faut convenir cependant que la plupart des ouvrages de M. Diderot ne sont pas dangereux, parce qu'on ne les lit pas; pour les lire il faudrait les entendre, et il est constant aujourd'hui que l'auteur ne s'entendait pas lui-même en les composant. Ce qui doit surprendre, c'est que le philosophe de Langres, avec son enthousiasme et son imagination exaltée, n'ait été souvent qu'un copiste. Bacon revendique les *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Les *Principes de la philosophie morale* appartiennent à Milord Shaftersbury, ainsi que *les pensées philosophiques*. Il y a beaucoup d'apparence que la chaleur de cet écrivain était dans sa tête plutôt que dans son âme, et qu'il n'affectait dans ses livres, comme dans son langage, ce ton d'énergumène, que pour en imposer à la multitude. Sa prétendue sensibilité ne s'exprimait que par des hurlemens et des convulsions. Les gens du monde, accoutumés eux-mêmes à de grandes démonstrations qui ne signifient rien, n'auraient pas dû être séduits par ce pathétique de parade. Rien n'est plus honteux pour un homme de lettres, et surtout pour un philosophe, que de jouer dans la société le rôle de charlatan; c'est par-là cependant que la plupart aujourd'hui font fortune, et voilà les fruits qui résultent de ce grand commerce des gens de lettres avec les gens du monde. Les pantomimes de Diderot, et l'emphase de son jargon, lui ont acquis plus de réputation que ses ouvrages. S'il a eu quelque talent, c'est celui de connaître les hommes et de les mépriser assez pour entreprendre de les subjuguer par de misérables farces, dont il n'y a que les sots qui puissent être dupes. Il avait aussi de la célébrité chez les étrangers, qui ne sont pas à portée d'apprécier les écrivains français, et pour qui les plus prônés sont toujours les meilleurs. Aujourd'hui qu'il n'a plus d'autre recommandation que ses ouvrages, il est remis à sa place, et déjà presque oublié. *Le Père de famille* est la seule production qui lui survive; et c'est à ce drame romanesque, dont le dialogue est un perpétuel galimatias, que ce grand chef du parti philosophique doit encore un reste d'existence. Il travailla aussi à l'*Histoire philosophique* de Raynal, et à plusieurs autres productions de ce genre, surtout à celles du baron d'Holbach, avec lequel il était intimement lié. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris par son ami Naigeon, en 15 vol. in-8°, 1798, et 15 vol. in-12, 1800, plusieurs fois réimprimées. Quand on parcourt cette édition, on est étonné d'y trouver tant de déclamations et si peu de suite, de goût et d'intérêt. Marmontel dit de lui dans ses *Mémoires*, qu'*il a écrit de belles pages et n'a jamais su faire un livre*. Au résumé, il n'a laissé un nom recommandable, ni comme écrivain ni comme philosophe. Sous le premier rapport, il n'a ni plan, ni méthode, ni mesure; il fatigue par son ton doctoral et emphatique, par son style apprêté, par ses élans prodigués, et par un enthousiasme factice. Comme philosophe, il écrivait sous la dictée d'une imagination fougueuse et désordonnée, et adopta un système désolant et destructeur. L'abbé Sabatier le peint ainsi : « Auteur plus prôné que savant, plus savant » qu'homme d'esprit, plus homme d'es-

Digitized by Google

» prit qu'homme de génie; écrivain incorrect, traducteur infidèle, métaphysicien hardi, moraliste dangereux, mauvais géomètre, physicien médiocre, philosophe enthousiaste, littérateur enfin qui a fait beaucoup d'ouvrages, sans qu'on puisse dire que nous ayons de lui un bon livre. Telle est l'idée qu'on peut se former de Diderot, quand on l'apprécie en lui-même, sans se laisser éblouir par les déclamations des avortons de la philosophie, dont il a fait entendre le premier les grands hurlemens parmi nous. Il faut que la vérité ait changé de nature depuis qu'il a entrepris de nous l'enseigner. Ses principaux effets sont d'éclairer, de saisir, de pénétrer; les vérités de Diderot n'ont aucun de ces caractères. Lycophron protestait publiquement qu'il se pendrait, s'il se trouvait quelqu'un qui pût entendre son poème de la *Prophétie de Cassandre :* on dirait que notre prophète moderne a fait le même serment. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages des étincelles de lumière, des maximes fortes, des traits hardis, des morceaux pleins de vigueur; mais ces découvertes ne se font que par intervalles, et souvent les intervalles sont très longs. On est obligé de marcher long-temps dans les ténèbres, avant d'apercevoir des lueurs, de se repaître de fumée, avant de trouver un peu de nourriture solide, de s'engager dans un labyrinthe raboteux, avant de rencontrer une espèce de chemin droit et praticable. Peut-être cet auteur s'est-il persuadé que l'obscurité dans les pensées et dans le style serait propre à donner du prix à ses productions? mais on a décidé depuis long-temps que nous étions dispensés de le comprendre, parce qu'il est évident qu'il ne s'est pas toujours compris lui-même. » Nous citerons, pour le prouver, ce passage, où il nous enseigne la *véritable manière de philosopher.* « Ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement et l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation des instrumens, les instrumens à la recherche et à la perfection des arts : » et nous ajouterons celui où il cherche à se justifier de l'obscurité qu'on lui reprochait. « S'il était permis, dit-il, à quelques auteurs d'être obscurs, j'oserais dire que c'est aux seuls métaphysiciens proprement dits. Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre, l'acte de la généralisation tend à dépouiller les concrets de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que cet acte avance, les spectres corporels s'évanouissent, les notions se retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement, et les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le philosophe spéculatif ressemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes dont les sommets se perdent dans les nues, les objets de la plaine ont disparu devant lui; il ne lui reste plus que le spectacle de ses pensées, et que la conscience de la hauteur à laquelle il s'est élevé, et où peut-être il n'est pas donné à tous de le suivre et de respirer. » *Je ne crois pas,* disait un académicien du dernier siècle, *que ceux qui sont inintelligibles soient fort intelligens.* Cette sentence, fondée sur la vérité, est un arrêt terrible contre les écrits de Diderot. Que sera-ce, si nous ajoutons avec Quintilien, que *plus un écrivain est médiocre, plus il est obscur?* Enfin, Laharpe, après avoir consacré un chapitre fort étendu à examiner ses ouvrages, le juge ainsi : « Il n'était pas né sans génie, ou plutôt sans imagination : c'est cette partie du génie qui est chez lui dominante dans les idées comme dans le style. Mais l'imagination, quand elle est seule, avorte plus souvent qu'elle ne produit. Il faut qu'elle soit secondée par le jugement, pour devenir cette force créatrice, d'où naissent les conceptions soutenues et durables. L'imagination de Diderot, trop destituée de ce jugement en tout genre, ressemblait à une lumière qui a peu d'aliment, qui jette de temps en temps des clartés vives, et vous laisse à tout moment dans les ténèbres. Toujours prêt à s'échauffer sur tout, ce qui est un moyen sûr de s'échauffer souvent à froid, il ne pouvait s'attacher à rien : de là, les disparates continuelles d'un style scabreux, hâché, martelé, tour à tour négligé et boursoufflé; de là les fréquentes éclipses du bon sens et les bizarres saillies du délire. Incapable d'un ouvrage, jamais il n'a pu faire que des morceaux; et c'est lui-même qu'il loue dans la vie de Sénèque, quand il réduit le génie à de *belles lignes.* Il y en a dans tout ce qu'il a fait, plus ou moins rares, et toujours il faut les acheter beaucoup plus qu'elles ne valent. » Il paraît que Diderot croyait à un Etre suprême; car il s'élève parfois contre les

Digitized by Google

athées, et en distingue de trois sortes. *Les vrais, les sceptiques, et ceux qui vivent comme persuadés qu'il n'y a pas un Dieu.* Il déteste ces derniers, parce qu'ils sont *les fanfarons du parti*; il plaint *les vrais athées, et prie Dieu pour les sceptiques.* Frédéric II n'aimait pas Diderot; dans une lettre que ce roi écrivait à d'Alembert, il s'exprime en ces termes : « *On dit qu'à Pétersbourg (en 1774), on* » *trouve Diderot raisonneur ennuyeux.* » *Il rabâche sans cesse les mêmes choses.* » *Ce que je sais, c'est que je ne pourrais* » *soutenir la lecture de ses ouvrages, tout* » *intrépide lecteur que je suis. Il y règne* » *un ton suffisant, une arrogance qui ré-* » *volte l'instinct de ma liberté...* »

DIDIER (saint) *Desiderius*, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules.

DIDIER (saint), natif d'Autun, succéda à Verus en 596 dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée de ce qu'il lui avait reproché ses désordres, l'envoya en exil, le rappela croyant le gagner, et, le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 608, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon.

DIDIER ou **DESIDERIUS**, dernier roi des Lombards, s'empara de l'exarcat de Ravenne en 772 sur le pape Adrien, et saccagea les environs de Rome. Charlemagne vola au secours du pontife. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui l'exila avec sa femme et ses enfans à Liége. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER LOMBARD, docteur de Sorbonne au 13e siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour, et eut un emportement égal contre les ordres mendians, qui furent défendus par saint Bonaventure et saint Thomas.

DIDIER (Guillaume de SAINT-), poète provençal du 12e siècle, mit les *Fables d'Esope* en rimes de son pays. Il se fit connaître par d'autres ouvrages, entre autres par un *Traité des songes*, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que d'agréables. Ces règles consistent à vivre sobrement, et à ne point surcharger l'estomac d'alimens, pour qu'ils ne portent point à la tête des vapeurs grossières et des idées tristes. En ajoutant à cette observance des mœurs pures et une conscience sans reproche, il est à croire qu'effectivement on n'aura point de songes fort effrayans.

DIDIER (saint). *Voyez* LIMOJON.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS, empereur romain, naquit l'an 133 à Milan, d'une famille illustre. Il était petit-fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didier obtint, à prix d'argent, l'empire mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, dans son palais, à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDON ou **ELISA**, fille de Bélus, roi des Tyriens, et femme de Sichée, le plus riche de tous les Phéniciens, perdit son époux par la perfidie de son propre frère Pygmalion, qui l'assassina pour s'emparer de ses trésors. Didon échappa aux poursuites de ce barbare. Ayant abordé heureusement en Afrique dans un port vis-à-vis de Drépano en Sicile, elle y jeta les fondemens de la ville de Byrsa, si célèbre depuis sous le nom de Carthage. Hiarbas, roi de Mauritanie, la rechercha en mariage. Dans la crainte d'être forcée d'accepter cette alliance, par les armes de son amant et par les vœux de ses sujets, elle fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari, avant d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher et se donna un coup de poignard en présence du peuple, vers l'an 890 avant J.-C. Toutes ces aventures appartiennent peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, ainsi que les amours de cette reine avec Enée. Il paraît certain que cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen. Peut-être que Virgile a connu cette erreur de chronologie; mais il aima mieux se la permettre, que de priver son poème d'un épisode si agréable et si intéressant pour les Romains. L'on y trouve l'origine de la haine innée de Rome et de Carthage, dans le berceau de ces deux villes. Si l'on pouvait s'en tenir à la *Chronologie* de Newton, Virgile serait pleinement justifié de cet anachronisme; car le philosophe anglais fait Didon et Enée contemporains; mais on sait que sa *Chronologie* est peu estimée. Du reste, toute cette dispute sur l'époque du règne de Didon est plus qu'inutile, s'il n'y a jamais eu d'Enée, ni de ville de Troie, ni

Digitized by Google

de guerre des Grecs contre cette ville. *Voyez* HOMÈRE.

* DIDOT (FRANÇOIS-AMBROISE), célèbre imprimeur, né à Paris en janvier 1730, était fils de François Didot, premier typographe de ce nom. Il se voua tout entier à son art, qu'il porta au plus haut degré de perfection. Il paraît qu'une invention, celle de la presse à un coup, lui fut injustement disputée par Anisson-Duperron, alors directeur de l'imprimerie royale, qui se l'attribua dans un *premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°. François Didot a aussi établi une fonderie, de laquelle sont sortis des types excellens, et les plus beaux caractères que l'on connût alors. C'est dans son imprimerie qu'on fit, en 1780, les premiers essais en France d'impression sur papier vélin. En un mot on lui doit de grandes améliorations, surtout dans la confection des papiers. Il s'attacha également à la pureté, à la correction, à l'élégance des éditions sorties de ses presses. Louis XVI le chargea de réimprimer, pour l'éducation du dauphin, un choix des classiques français, dans les formats in-18, in-8° et in-4°. Il en a donné successivement 18 vol. in-18, 17 in-8° et 12 in-4°. Cette dernière collection a été continuée et portée à 31 par son fils aîné. François Didot fut encore chargé, par le comte d'Artois, d'imprimer un choix d'ouvrages français fait par ce prince, dont il a paru 64 vol. in-18. Ces *éditions* sont recherchées de toute l'Europe, et réunissent à la beauté de l'impression et du papier, le premier des mérites typographiques, celui de la correction. Il est mort le 10 juillet 1804, laissant deux fils qui ont hérité du talent de leur père.

* DIDOT jeune (PIERRE-FRANÇOIS), frère du précédent, succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connaissances bibliographiques. En 1777, il fut reçu imprimeur, et contribua, dans cette partie, à l'illustration de son nom. Parmi ses belles *éditions*, on recherche l'*Imitation de J.-C.*, 1788, in-folio. Il est mort le 7 décembre 1795, laissant deux fils : PIERRE-NICOLAS-FIRMIN DIDOT, auquel on doit les belles éditions du *Voyage d'Anacharsis*, et qui a fait exécuter de nouvelles presses en fonte, d'après un modèle donné par lord Stanhope; et HENRI DIDOT, habile graveur et fondeur de caractères, qui a inventé un *moule à refouloir*, au moyen duquel on obtient d'un seul coup cent cinquante lettres.

DIDYME d'Alexandrie, surnommé *Chalcentère* ou *entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude que rien ne fatiguait, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4,000 *traités*. On juge bien qu'ils ne pouvaient être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé de nous en donner le catalogue. Ç'aurait été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs n'eût pas été utile pour nous. L'auteur lui-même était souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avait travaillé. Ce compilateur infatigable était un terrible censeur. Le style de Cicéron, tout admirable qu'il est, ne fut pas à l'abri de sa critique; mais Cicéron a subsisté, et qui connaît Didyme?

DIDYME d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de 5 ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, et plusieurs autres hommes célèbres furent ses disciples. Saint Athanase et saint Antoine eurent pour lui la plus grande estime. Ce dernier étant allé le voir, et Didyme lui ayant confié la peine qu'il ressentait d'être privé de la vue, le saint solitaire lui dit : « Je m'étonne qu'un homme judicieux comme » vous, regrette une chose qui est commune aux mouches, aux fourmis et aux » animaux les plus méprisables, aussi » bien qu'aux hommes; et qu'il ne se réjouisse pas d'en posséder une qui ne se » trouve que dans les apôtres, dans les » saints, dans les anges, par laquelle nous » voyons Dieu même, et qui allume dans » nous le feu d'une science si lumineuse. » Malgré les éloges que saint Jérôme donne à Didyme, il ne dissimule pas son attachement à quelques erreurs d'Origène; et c'est ce qui l'a fait condamner après sa mort par le 5e concile général; mais comme il ne les a pas défendues avec opiniâtreté, on ne doit considérer cette condamnation que comme regardant seulement ses écrits; à moins de supposer que l'orgueil, si voisin de la science, ait altéré la simplicité de sa foi. Il mourut vers 395, âgé de plus de 80 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste : | *Traité du Saint-*

Digitized by Google

Esprit, traduit en latin par saint Jérôme; | un fragment considérable d'un *Traité contre les manichéens;* | *Discours sur les épîtres canoniques;* | des fragmens d'un *Commentaire sur les Paraboles de Salomon*.

DIÉ (saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siége, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, le 19 juin 679. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine. En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de Saint-Dié, avec une partie de ses reliques. Des mémoires sur la vie de Saint-Dié ont été écrits par l'abbé Riquet, 1701, in-4°.

* **DIÉBITSCH-SABALKANSKI** (N.) feld-maréchal au service de Russie, naquit le 13 mai 1785. Issu d'une famille noble de Silésie, il reçut une éducation conforme à son rang; il était doué d'une telle mémoire qu'à l'âge de *quatre ans* on le voyait résoudre des questions d'arithmétique avec plus de facilité et de promptitude que les jeunes gens plus âgés ne le font d'ordinaire. Quand il eut terminé ses études, il prit du service dans l'armée prussienne. Plus tard son père ayant accepté la place de major-général dans les armées de l'empereur Paul, il le suivit et entra dans les troupes de Russie avec le consentement du roi de Prusse. Il n'était alors que sous-lieutenant. Il combattit à Austerlitz et reçut dans cette journée terrible pour les Russes et les Autrichiens, une balle morte qui resta dans sa main. Les champs de bataille d'Eylau et de Friedland furent les théâtres de son courage, et pendant toute la campagne de 1812 il fit preuve d'une valeur peu commune. A Dresde, il se montra partout où le danger était le plus grand : aussi eut-il deux chevaux blessés sous lui et il reçut une forte contusion. Diébitsch avait avancé en grade, et dès 1825 il était chef de l'état-major-général de l'empereur de Russie, et commandait les colonies militaires de l'Asie. En 1827 il fut appelé à faire partie du cabinet russe, et dans le mois de décembre de la même année l'empereur le chargea d'introduire différentes modifications dans plusieurs corps de l'armée polonaise. Dans le mois de juin 1828, Diébitsch devint adjudant-général d'infanterie dans l'armée russe qui devait combattre les Turcs. De retour à St.-Pétersbourg, il fut investi par un ukase du 18 février 1829, du commandement en chef de la deuxième armée dirigée contre la Turquie, en remplacement du feld-maréchal comte Witt-Genstein. Cette campagne est un des plus beaux faits d'armes de Diébitsch, qui eut le talent ou le bonheur de faire passer à ses troupes les montagnes du Balkan, ce qui n'avait pas été effectué l'année précédente, et ce qui lui valut le surnom de Sabalkanski que lui donna l'empereur. Il conduisit son armée de succès en succès jusqu'aux portes de Constantinople, où l'orgueilleux sultan fut obligé, pour ne pas voir son empire détruit, de consentir à l'humiliation d'un traité qui lui fut imposé. Cette belle expédition devait être suivie peu après d'une autre marque de confiance de son souverain, qui le chargea par un ukase du 30 décembre 1830, de conquérir la Pologne soulevée contre la domination russe. Les Polonais ne se laissèrent point vaincre par celui qui avait soumis l'orgueil des Turcs; tout annonçait même qu'ils sortiraient triomphans de cette lutte nationale à laquelle le clergé s'était associé. Peu libre, dit-on, dans ses opérations militaires, Diébitsch ne put conduire à son gré la campagne. Néanmoins il avait promis au grand-duc Constantin de le conduire dans son château du Belvédère (*Voyez* CONSTANTIN); il ne put tenir ses promesses. Le 29 mai 1831 le choléra-morbus qui avait déjà fait périr le grand-duc Constantin, vint terminer sa carrière. Des bruits peu fondés ont circulé sur sa mort; on ne voit pas pourquoi l'empereur Nicolas se serait défait d'un serviteur fidèle et habile; et si les désastres de l'armée russe pendant cette campagne eussent pu lui être imputés, son renvoi aurait été la seule mesure à employer contre lui. C'était en effet le parti que l'empereur avait pris; le comte Orloff venait d'arriver dans le but de le remplacer par le comte Paskewitsch déjà immortalisé par ses victoires sur l'Erivan. Diébitsch était, lorsqu'il mourut, à son quartier-général de Kleczewo près de Pultusk. Il avait épousé en 1815 la baronne Zane de Tornau, nièce de la femme du prince Barclay de Tolly; il n'en eut pas d'enfans. L'empereur Nicolas a conservé son nom à un régiment russe.

DIÉGO de Yepes, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne, fut d'abord religieux de Saint-Jérôme, puis évêque d'Albarazin et plus tard de Tarragone. Il mourut l'an 1614, à 83 ans, après avoir composé en espagnol l'*Histoire des persécutions d'An-*

Digitized by Google

gleterre, la *Vie de sainte Thérèse*, et une *Relation de la mort de Philippe II, roi d'Espagne*.

DIÉMERBROECK (ISBRAND), né à Montfort dans la province d'Utrecht l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, professa l'anatomie et la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont: | *Quatre livres sur la peste*, in-4°, Amsterdam, 1665, insérés aussi dans un *Recueil de médecine*, publié à Genève, en 1721, in-4°. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience. | L'*Anatomie du corps humain*, Leyde et Genève, 1679, in-4°; | *Dissertations sur les maladies de poitrine et de la tête*. Tous ces ouvrages ont été recueillis à Utrecht en 1685, in-fol. et à Genève, 1687, 2 vol. in-4°, par TIMANN DIEMERBROECK, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIÉPENBEKE (ABRAHAM), peintre, né à Bois-le-Duc l'an 1607, étudia son art sous Rubens, et s'appliqua d'abord à travailler sur le verre. Il quitta ensuite ce genre, pour peindre à l'huile. Diépenbeke est moins connu par ses *tableaux* que par ses *dessins*, qui sont en très grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile; ses compositions sont gracieuses. Il avait beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on a publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses* en 58 pièces. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. C'est à lui que les graveurs de Flandre avaient recours pour des vignettes, des thèses, et de petites images à l'usage des écoles et des congrégations. Il mourut à Anvers en 1675.

* DIEREVILLE (N...), voyageur français, né à Pont-Lévêque en Normandie, se fit d'abord connaître par quelques pièces fugitives insérées dans le Mercure galant, et s'embarqua ensuite pour l'Amérique le 20 août 1699. A son retour en Europe en 1700, il publia une *Relation de son voyage dans l'Acadie ou Nouvelle-France*, Rouen, in-12; Amsterdam, 1708, in-12. Dans cet ouvrage, il parle de la manière dont les Acadiens rendent la vie aux noyés avec de la fumée de tabac.

DIESBACH (JEAN), jésuite allemand, né à Prague en 1729, professa la philosophie à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne; et enseigna les mathématiques à l'archiduc François, depuis empereur. On a de lui plusieurs ouvrages d'enseignement dont les plus remarquables sont : | *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8°; | *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*, Prague, 1765, in-8°; | *Tabularium boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, 1770, in-4°; | *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, Prague, 1767, in-4°. Il mourut le 2 décembre 1792.

DIETERICH (JEAN-CONRAD), né à Butzbach en Wétéravie l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen en 1669, se fit connaître par plusieurs ouvrages : entre autres, par | ses *Antiquités du vieux et du nouveau Testament*, 1671, in-folio, semées d'une érudition profonde; | par un *Lexicon etymologicum, græcum*, estimé, | et par son *Historia imperatorum familiæ Saxonicæ*, Giessen, 1666, in-4°, morceau d'histoire estimé.

DIÉTERICH (JEAN-GEORGES), savant d'Allemagne, a donné les *explications* dans la langue de son pays, et en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé *Phytantosa iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-folio, contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés.

* DIETRICH (CHRÉTIEN-GUILLAUME-ERNEST), peintre célèbre et graveur, né à Weimar le 30 octobre 1712, mort à Dresde en 1774, apprit le dessin chez son père et fut ensuite élève d'Alexandre Thièle. Il imita avec beaucoup de succès la manière de Poëlembourg, et surtout de Rembrant. Il excellait dans les chutes d'eau, les cascades et les ondes écumantes. Il a beaucoup gravé à l'eau forte. Son *œuvre* est considérable (160 planches) et difficile à rassembler. On trouvait plusieurs de ses tableaux dans la fameuse galerie de Dresde. Son *Adoration des Mages*, qui est un de ses plus beaux ouvrages, a été exposée au Musée du Louvre en 1801.

* DIÉTRICH (PHILIPPE-FRÉDÉRIC, baron de), né à Strasbourg en 1748, premier maire constitutionnel de cette ville, provoqua et rédigea l'adresse du 15 août 1792, dans laquelle le conseil municipal demandait l'inviolabilité de l'autorité royale, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Appelé à la barre de l'Assemblée nationale, il se retira en Suisse; mais au mois de novembre

Digitized by Google

il revint à Paris, et se constitua prisonnier à l'Abbaye. Il fut acquitté par les tribunaux de Strasbourg et de Besançon; mais ses ennemis l'ayant fait inscrire sur la liste des émigrés, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 décembre 1793. Diétrich s'était occupé beaucoup de minéralogie et a laissé les ouvrages suivans : | *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, in-4°, 1767; | *Description des gîtes de minerai, de forges et des salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le fer mazé et sur les mines des Sards en Poitou*, Paris, 1786-89, 3 vol, in-4°; | la traduction des *Observations de M. de Trébra sur l'intérieur des montagnes*, 1787, in-fol., avec un savant *commentaire* et une *préface* remplie de vues nouvelles. | Plusieurs *dissertations* en allemand sur la minéralogie, insérées dans les *Mémoires des Curieux de la nature*.

DIEU (Louis de), professeur protestant et principal du collége Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort le 23 décembre 1642, était savant dans les langues orientales. Il laissa : | *Compendium grammaticæ hebraïcæ*, Leyde, 1626, in-4°; | *Apocalypsis S. Joannis edita charactere syro et hebræo, cum versione latina, græco textu et notis*, Leyde, 1627, in-4°. Cette version syriaque se trouve dans les polyglottes de Paris et de Londres. Louis de Dieu a conservé dans sa traduction le tour et le génie de la langue syriaque. | *Animadversiones sive commentarius in quatuor Evangelia in quo collatis syri, arabis, Evangelii hebræi, Vulgati, etc., versionibus, difficiliora loca illustrantur*, Leyde, 1631, in-4°; | *Animadversiones in Actus apostolorum*, Leyde, 1634, in-4°; | *Historia Christi persicè conscripta à P. Hieronymo Xavier, latinè reddita et animadversionibus notata*, Leyde, 1639, in-4°. Il prouve dans ces notes que le Père Jérôme Xavier a puisé dans des sources apocryphes. | *Rudimenta linguæ persicæ*, Leyde, 1639, in-4°. Cette grammaire est estimée, mais elle n'est pas proprement de Louis de Dieu, mais de Jean Elichma, savant danois. | *Animadversiones in divi Pauli epistolas, etc.*, 1646, in-4°; | *In veteris Testamenti libros*, 1648, in-4°. Les fils de Louis de Dieu, éditeurs de cet ouvrage, assurent que le but de ces remarques de leur père était de montrer les fautes de la version de Dordrecht. | *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. C'est une édition augmentée de tout ce que Louis de Dieu a écrit sur l'Ecriture. On y voit qu'il fait un plus grand cas de la Vulgate que la plupart des protestans, et qu'il rend à cette antique et respectable version la justice qu'elle mérite (*voyez* AMAMA, BUKENTOP, S. JÉROME, etc.) | *Grammatica linguarum Orientalium, Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum inter se collatarum*, Francfort, 1683, in-4°.

DIEU. *Voyez* JEAN-DE-DIEU.

DIEU-DONNÉ Ier (saint), *Deus-Dedit*, pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, se signala par sa piété et par sa charité envers les malades. Il mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. *Voyez* DEOGRATIAS.

DIEU-DONNÉ II, *A Deo datus*, pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitalien en avril 673, et mourut en juin 677. Il est le premier qui ait employé dans ses lettres la formule *Salutem et apostolicam benedictionem*.

*DIEULAFOY (Joseph-Marie-Armand-Michel), poète dramatique et vaudevilliste, né à Toulouse en 1762, se voua d'abord à la carrière du barreau, puis fut appelé à St.-Domingue par de riches parens. Il avait réussi par d'heureuses spéculations à se créer une fortune avantageuse; mais la révolte des nègres le ruina, et il n'échappa, que par miracle, au massacre du Cap-Français (1793.) Après s'être réfugié à Philadelphie. il revint en France où il fit paraître, seul ou en société avec d'autres poètes, un grand nombre de pièces de théâtre qui eurent du succès et dont les principales sont : *Défiance et Malice* ou *le Prêté rendu*, comédie en un acte et en vers, 1801, in-8°, traduite en allemand par Stoll, en hollandais par C. Van der Vyver; le *Moulin de Sans-Souci*, vaudeville, 1798, in-8°; le *Portrait de Cervantes*, comédie en 3 actes et en prose, 1803, in-8°; *Milton, fait historique* (avec M. de Jouy), opéra en un acte, 1805, in-8°; *Olympie* (avec M. Briffaut), opéra en 3 actes, 1820, in-8°, etc. On a encore de lui trois pièces couronnées par l'académie des Jeux floraux de Toulouse : *Epître à un athée*, dédiée à la duchesse d'Angoulême, et tirée à part, 1819; *Ode sur le siècle de Louis XIV*; *Idylle sur la mort du docteur Mazet*; des *Chansons* et autres *Poésies* dans divers recueils périodiques. Lorsque Bonaparte démonétisa les pièces de billon qui ont pour empreinte le chiffre

Digitized by Google

de Louis XVI et deux L entrelacées (1808), Dieulafoy fit la jolie chanson intitulée : *Réclamation des pièces de cinq liards*, qui circula dans tous les salons et où les sentimens royalistes de ce poète sont exprimés avec vérité et avec feu : il mourut le 13 décembre 1823, après une longue et cruelle maladie, dans laquelle il reçut les consolations de la religion. Peu d'instans avant de rendre le dernier soupir, il avait dicté à l'un de ses amis, les vers suivans :

Folles vanités de la vie,
Effacez-vous de mon esprit.
Mon âme n'a plus qu'une envie,
C'est d'embrasser son Dieu, c'est de voir Jésus-Christ.
Bien adorable ! ô seul bien qui me reste !
Hâte-toi de répondre à mes vœux, à ma foi !
Ouvre-moi, Dieu clément, la demeure céleste !
La véritable vie est de vivre dans toi.

DIGBY (Kenelm, connu sous le nom de chevalier), né en 1603, était fils d'Evrard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques Ier, et qui eut la tête tranchée en punition de ce crime. Le fils, instruit par les malheurs du père, donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles Ier, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoue. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et surtout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnait gratuitement aux pauvres, et à toutes les autres personnes qui en avaient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles Ier, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués sous Cromwell, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut de la pierre le 11 juin 1665. On lui doit : | un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, publié en anglais en 1601, in-4°, traduit en latin et imprimé en 1664 à Francfort, in-8°. L'auteur avait eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avait profité. | *Dissertation sur la végétation des plantes*, traduite de l'anglais en latin par Dappert, Amsterdam, 1663, in-12, en français par Treban, 1667, Paris, in-12 ; | *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1658, puis en 1661 ; enfin en 1730, avec la *dissertation* de Charles de Dionis, sur le *tænia* ou *ver plat*.

* DIGEON (J. M.), orientaliste, né vers 1730, mort en 1812, entra de bonne heure dans le corps des jeunes élèves des langues et fut 40 ans employé dans diverses fonctions diplomatiques aux échelles du Levant. Il fut nommé ensuite secrétaire interprète du roi au ministère des affaires étrangères, et devint membre de l'académie des inscriptions. On a de lui : | *Nouveaux contes turcs et arabes*, précédés d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du gouvernement de l'Egypte*, et suivis de plusieurs morceaux de *Poésie* et de *Prose*, traduits de l'arabe et du turc, Paris, 1781, 2 vol. in-12. On y trouve aussi la traduction du *Canounnameh* ou *Edits du sultan Soliman* pour la police de l'Egypte. Cet ouvrage écrit sans prétention sous le rapport du style, contient l'histoire des pachas d'Egypte jusqu'en 1673, et des anecdotes historiques qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il est à regretter que le traducteur ait apporté tant de négligence dans la citation des dates et dans la concordance des années de l'hégire avec celles de l'ère chrétienne ; | *Principes du droit maritime de l'Europe*, traduits de l'italien d'Azuni, 1798, 2 vol. in-8°.

DIGEON (le vicomte Alexandre-Elizabeth-Michel), fils d'un fermier-général, né à Paris le 26 juin 1771, entra au service comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie le 1er janvier 1792, et passa quelques mois après avec le même grade au 9e régiment de chasseurs à cheval ; il se vit depuis cette époque élevé successivement à plusieurs grades qui furent tous la récompense de sa conduite sur le champ de bataille. Blessé à la Trébia, Digeon ne voulut pas abandonner un seul instant le commandement de son régiment, et fut fait prisonnier ; son frère puiné qui servait dans la garde consulaire se distingua tellement à Marengo, que le premier consul de retour à Paris envoya un de ses généraux chez M. Digeon le père, pour le féliciter. M. Digeon demanda pour récompense que son fils aîné fût

Digitized by Google

rendu à la France; Alexandre réclamé aussitôt par Bonaparte devint l'objet d'un cartel d'échange particulier, et fut décoré de la croix de commandant de la légion-d'honneur, après la bataille d'Austerlitz. Il fut ensuite employé dans les campagnes de Prusse et de Pologne de 1806 et 1807, et nommé général de brigade; en 1808, il passa en Espagne et se distingua dans le combat livré le 23 novembre au général Castanos. En 1812 il devint gouverneur civil et militaire des provinces de Cordoue et de Jaen, et sut par une administration sage et éclairée se concilier la confiance et l'attachement des peuples de ces contrées. De concert avec le clergé et les autorités locales, Digeon établit une société de bienfaisance, afin de pourvoir aux besoins des plus indigens; lui-même s'imposa le premier sur son traitement, les officiers suivirent son exemple, et pendant six mois entiers 7,000 individus furent arrachés par cette société aux horreurs de la famine : il associa aussi à ses vues bienfaisantes les habitans aisés de ces provinces, et confia la direction des établissemens qu'il avait créés à un prêtre français émigré, M. l'abbé de Vienne, qui avait déjà mérité par des services signalés la confiance des habitans de Cordoue pendant l'administration du général Dessolle. La brillante conduite de Digeon pendant la retraite périlleuse de l'Andalousie lui valut le titre de général de division au mois de mars 1813, et il reçut à la fin de cette même année le commandement de toute la cavalerie et de la première division d'infanterie de l'armée du maréchal Suchet. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis en 1814, et l'employa comme inspecteur-général dans plusieurs divisions militaires : il était à Nevers lors du débarquement de Bonaparte, et il s'empressa d'obéir au ministre de la guerre qui lui ordonnait de se rendre à Lyon auprès du comte d'Artois. Il fit d'inutiles efforts pour retenir les soldats sous les ordres de Monsieur, quitta cette ville et refusa une gratification considérable du roi qui voulait l'indemniser de la perte de tous ses équipages. Le général Digeon refusa de servir pendant les cent-jours, et après la seconde restauration fut nommé de nouveau inspecteur-général de cavalerie, aide-de-camp de Monsieur et commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale. Le roi le créa plus tard pair de France après lui avoir conféré le titre de vicomte en 1816; le ministre de la guerre ayant été obligé en 1823 d'aller à Bayonne, son portefeuille fut confié par intérim au général Digeon qui le garda trois semaines. Au retour du ministre il reprit ses fonctions dans la garde, à la chambre des pairs et reçut les titres de ministre d'état et de membre du conseil privé. En 1824 il alla prendre le commandement de l'armée d'occupation en Espagne, revint en France avec la plus grande partie de cette armée, et mourut le 2 août 1826 à sa terre de Rouqueux près Paris.

DIGGES (LÉONARD), gentilhomme et mathématicien anglais, mort en 1574, a donné au public : | *Manière de mesurer les terres, les bois, les pierres, etc.*, 1647, in-4°; | *Pronostications par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4°. On peut les mettre avec celles de Matthieu Laensberg. — THOMAS DIGGES, son fils, mort en 1595, paraît s'être appliqué au même genre d'étude que son père, par les ouvrages qu'il a publiés; tels sont : | *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°; | *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°. Il a encore donné : *Motif d'association pour maintenir la religion établie*, 1601, in-8°. Ce motif ne peut être bon qu'autant qu'il s'agit de la seule religion véritable. — Le fils de ce dernier, DUDLEY DIGGES, né en 1583, s'est distingué dans les sciences et les négociations. Il fut député plusieurs fois au parlement sous Charles Ier, et envoyé en qualité d'ambassadeur en Russie par Jacques Ier. Il y mourut le 8 mars 1639. On a de lui : | *Lettre sur le commerce*, 1615, in-4°; | *Le parfait Ambassadeur*, ou *Recueil des lettres de l'ambassade de François Walsingham, résident en France par les ordres de la reine Elizabeth*, Londres, 1655, in-fol. Cette collection jette un grand jour sur l'histoire et les intrigues de cette princesse. Elle a été traduite en français par Boulesteys de la Contie, sous le titre de *Mémoires et d'instructions pour les ambassadeurs*, Amsterdam, 1700 et 1717, 4 vol. in-12.

DIGNA ou DUGNA, femme courageuse d'Aquilée, ville autrefois très florissante, ruinée par Attila, aima mieux se donner la mort, que de consentir à la perte de son honneur. La ville ayant été prise par ce roi des Huns, l'an de J.-C. 452, le barbare voulait attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de vouloir lui communiquer quelque secret d'importance; mais aussi-

Digitized by Google

tôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnait sur la mer, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : *Suis-moi, si tu veux me posséder*. On peut voir dans les articles BAZIAS et APOLLINE, quelques réflexions sur la moralité de ces sortes d'actions.

DILLENIUS (JEAN-JACQUES), né à Darmstadt en Allemagne en 1687, et professeur de botanique à Oxford, mourut en 1747. On a de lui : | *Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort, 1749, in-12 ; | *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de figures ; | *Historia muscorum*, in-fol., fig.

* DILLON (ARTHUR, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, né dans ce royaume en 1670, fut envoyé de bonne heure en France à l'époque où Louis XIV échangea les troupes françaises envoyées en Irlande, contre des troupes Irlandaises, et reçut en 1690 le grade de colonel du régiment qui porta son nom. Par sa valeur, il mérita l'avancement le plus rapide. Il était brigadier à 32 ans, maréchal de camp à 34, lieutenant-général à 36. Il s'est trouvé à près de 50 siéges, batailles ou affaires, se couvrit de gloire à la défense de Moscolino ; et contribua, avec le marquis de Saint-Patern, à la victoire de Castiglione en 1706 ; il enleva Kaiserslautern et le château de Volfstein en 1713, et montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelone. Il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le Grand-Prieur. Le général Dillon mourut dans le château royal de Saint-Germain en Laye le 5 février 1733.

* DILLON (ARTHUR, comte de), petit-fils du précédent, colonel en naissant, le 3 septembre 1750, passa au service de France, se battit dans les colonies pendant la guerre d'Amérique, et s'y distingua par son courage et ses talens militaires, notamment à la prise de Grenade, de Saint-Eustache, de Tabago, de Saint-Christophe. Nommé en 1789 député de la Martinique aux états généraux, il y embrassa le parti populaire, et s'opposa cependant avec chaleur à la liberté indéfinie des Noirs. On lui donna en 1792 le commandement de l'armée du Nord ; mais ayant, après la journée du 10 août, fait prêter de nouveau à ses troupes serment de fidélité au roi, il fut destitué, et employé ensuite sous les ordres de Dumouriez. En 1792 il commanda un corps d'armée et vainquit les Prussiens en Champagne. En 1793, il fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 3 avril 1794 : au pied de l'échafaud, il cria d'une voix ferme, *vive le roi!* On a de A. Dillon un *Compte rendu au ministre de la guerre, suivi de pièces justificatives, et contenant des détails militaires dont la connaissance est nécessaire pour apprécier la partie la plus intéressante de la mémorable campagne de* 1792, Paris, Migneret, 1792, in-8°, de 108 pages. — THÉOBALD DILLON, son parent, commandant un corps d'armée, ayant été battu par les Autrichiens, en allant attaquer Tournay, fut massacré par ses soldats qui l'accusèrent de trahison, malgré les efforts de quelques officiers qui attestaient son innocence.

* DIMAS DE LA CROIX (le Père), carme-déchaussé, né à Monteléone en Toscane, fut envoyé en 1615 en Perse comme missionnaire, et devint prieur, enfin vicaire-général de toute la mission. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ispahan, où, par sa piété et la bienfaisance la plus active, il se fit estimer de ceux même que leur religion rendait ennemis du nom chrétien. Il mourut le 23 décembre 1639. Il avait composé un *Vocabulaire persan italien* qu'il donna à Imhof, un des gentilshommes de l'ambassade, qui le traduisit en latin, et lui promit de le faire imprimer. Il est vraisemblable que les circonstances l'empêchèrent de tenir sa parole.

DIMITRONICIUS (BASILE), général d'armée du grand-duc de Moscovie, maltraita quelques officiers d'artillerie. Deux d'entre eux prirent la fuite et furent arrêtés sur les frontières de Lithuanie, et menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, et dirent à ce prince que Basile avait dessein de passer au service du roi de Pologne, et qu'il les avait envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général ; et, malgré les protestations qu'il faisait de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, et qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix que, puisqu'il avait dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec

Digitized by Google

cet équipage. Ainsi périt Dimitronicius, quoique innocent. C'est une leçon pour les hommes en place, qui se croient des dieux, et qui traitent leurs inférieurs comme des bêtes de somme.

DINA, fille de Jacob et de Lia, née vers l'an 1754 avant J.-C., fut violée par Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem. Siméon et Lévi ses frères, pour venger cet outrage, profitèrent du temps auquel les Sichimites s'étaient fait circoncire, en exécution de l'accord entre leur prince et Jacob, les massacrèrent tous, et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur grec, fils de Sostrate et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, et se distingua par sa haine contre Démosthènes qui lui était bien supérieur. Le meilleur de ses *discours* est celui où il accuse ce fameux orateur de s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus. Il fut lui-même accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, prit la fuite, et ne revint que 15 ans après, vers l'an 340 avant J.-C. De 64 *harangues* qu'il avait composées, il n'en reste plus que 3 dans la collection des orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol.; ou dans celle de Venise, 1513, 3 tom. in-fol. *Voyez* ANDOCIDE.

* **DINIZ-DA-CRUZ** (Antoine). *Voyez* CRUZ.

DINOCRATES, sculpteur célèbre, entreprit un ouvrage prodigieux, dont la matière devait être le mont Athos même. Le mont Athos, aujourd'hui Monte-Santo, est une presqu'île jointe à la Macédoine, qui avance dans l'archipel, entre le golfe de Monte-Santo, autrefois le golfe Strimonique et le golfe Singitique. Il offrit de tailler ce mont, qui est d'une hauteur prodigieuse, d'en former une statue d'Alexandre le Grand, de laisser dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes, par la communication des deux golfes, que cette presqu'île sépare. Il mourut lorsque son ouvrage n'était encore qu'ébauché. D'autres disent qu'Alexandre refusa de l'y laisser travailler. Pline dit que « Dinocrates acheva de rétablir le temple de Diane à Ephèse, » ruiné par l'incendie d'Erostrate; et » qu'après avoir mis la dernière main à » ce grand ouvrage, il passa à Alexandrie, où Ptolémée Philadelphe, roi » d'Egypte, lui ordonna de bâtir un temple, pour être consacré à la mémoire de » sa femme Arsinoé. Dans le dessein que » cet architecte forma de ce bâtiment, il » s'était proposé de mettre à la voûte de » ce temple, une grosse pierre d'aimant » qui aurait suspendu en l'air la statue » de cette princesse, laquelle aurait été » toute de fer, afin d'obliger les peuples, » par cette merveille, à avoir plus de vénération pour cette reine, et l'adorer » comme une déesse; mais la mort du roi » étant survenue, ce dessein ne fut point » exécuté. » Ce récit s'accorde peu avec la chronologie; car à la mort d'Arsinoé, Dinocrates devait avoir près de 120 ans. On pense communément que *Dinocrates*, *Sténocrate*, *Stésicrate*, *Dioclès de Macédoine*, sont le même personnage; mais le récit de Pline porte à croire qu'il faut les distinguer, et en faire au moins deux hommes différens.

DINOSTRATE, géomètre ancien, contemporain de Platon, fréquentait l'école de ce philosophe, école célèbre par l'étude que l'on y faisait de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *quadratrice*, ainsi nommée, parce que si on pouvait la décrire en entier, on aurait la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé *De bello civili gallico*.

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), prêtre, né à Amiens en 1716, mort à Paris en 1786, est connu par le *Journal ecclésiastique*, ouvrage utile, où l'on trouve souvent des articles intéressans et instructifs. L'ensemble en eût été mieux lié et plus conséquent, si, captivé par les partisans de *la petite église*, l'auteur ne s'était laissé entraîner par les préventions d'une secte artificieuse, et n'avait répandu à pleines mains la calomnie contre ceux qui la démasquaient. L'édition qu'il a donnée de l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, de Macquer, à laquelle il ajouta un volume et la *vie de Palafox* (*voyez* cet article), portent l'empreinte de cette fâcheuse situation, qui, en faisant le tourment de l'écrivain, envoie encore le trouble et la défiance dans l'esprit du lecteur. On a encore de lui | *Manuel des pasteurs*, 3 vol. in-12; | la *Réthorique du prédicateur*, in-12 : le style n'en fait pas le principal mérite. En général, il écrivait d'une manière lâche, diffuse et incorrecte. | Une *édition* de la *Sarcotis* de Mas-

Digitized by Google

sénius, avec la traduction; | un abrégé de l'*Embryologie sacrée*, de Cangiamila (*voyez* ce mot). On peut lui reprocher, comme à l'auteur abrégé, d'avoir été un peu trop leste en métaphysique et en physiologie, et d'avoir par-là formé des conclusions embarrassantes et impraticables en morale. | Quelques *Hymnes latines*, des *Editions* de différens ouvrages, etc. On peut voir le catalogue de tout cela, fait par l'auteur lui-même, dans le *Journal ecclésiastique*, novembre, 1780, page 184.

DINTERUS. *Voyez* DYNTER.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, florissait sur la fin du 3e siècle. Il passait pour le premier juriste de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, et la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du 6e livre des décrétales, appelé le *Sexte*. Ce jurisconsulte mourut à Bologne en 1303, du chagrin, selon quelques-uns, de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil: | d'un *Commentarium in regulas juris pontificii*, in-8°. Cynos son disciple assure qu'il contient les principes choisis de cette science; et si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. | *De glossis contrariis*, 2 vol. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

DIOCLÈS, géomètre, connu par la courbe appelée *cyssoïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionelles, florissait avant le 5e siècle.

DIOCLÈS. *Voyez* DINOCRATE.

DIOCLÉTIEN (*Caius-Valerius-Diocletianus*), dont le nom, avant son élévation à l'empire, était *Dioclès*, naquit à Dioclée dans la Dalmatie, l'an 245. Les uns disent qu'il était fils d'un greffier, d'autres qu'il avait été esclave. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille était fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint par degrés à la place de général. Il avait le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut élevé à l'empire, l'an 284, après l'assassinat de Numérien. On dit qu'il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'une druide lui avait faite, qu'il serait empereur sitôt qu'il aurait lui-même immolé Aper. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuait auparavant tous les sangliers qu'il rencontrait; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avait confié cette prophétie: « Voilà la prédiction de la druide accomplie. » Ce Maximien-Hercule était son ami. Ils avaient été simples soldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avaient toujours été fort unis, avant de régner ensemble: ils le furent encore plus étroitement, lorsqu'ils régnèrent; et quoiqu'ils ne fussent pas parens, on les appelait frères. Il créa ensuite en 292 deux nouveaux Césars, Constance-Chlore et Galère-Maximien. Cette multiplication d'empereurs ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avait aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe. Il changea tout à coup de sentimens. Ses collègues eurent ordre de condamner au supplice chacun dans leur département, tous ceux qui professaient la religion chrétienne, et de faire démolir les églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19e année du règne de Dioclétien (c'est-à-dire, l'an 303 de J.-C. et 239 ans après la première sous Néron); elle dura 10 ans, tant sous cet empereur, que sous ses successeurs. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du christianisme crurent lui avoir donné le coup mortel, et s'en vantèrent dans une inscription qui portait « Qu'ils avaient aboli » le nom et la superstition des chrétiens, » et rétabli l'ancien culte des dieux. » Pour se vanter d'une pareille chose, il fallait qu'on eût fait périr bien des fidèles; comment donc Dodwel, Voltaire et Gibbon osent-ils nier une chose si authentiquement constatée? Mais loin que la persécution accélérât la ruine du christianisme, elle ne servit qu'à faire triompher la religion (*voyez* RUINART). Au milieu de ces exécutions barbares, Dioclétien attaqué d'une maladie lente, tomba dans une si grande faiblesse, qu'on le

Digitized by Google

crut mort. Il revint ; mais son esprit, totalement affaibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Galère vint en diligence d'Antioche, et lui dit sans ménagement qu'il fallait quitter l'empire. Le propos révolta le sombre vieillard, dont l'orgueil ne voulait pas y entendre. Mais Galère menaça, et il fallut se soumettre. On engagea Maximien-Hercule à faire la même abdication, et les deux Césars, Galère et Constance, furent créés Augustes le même jour, qui était le premier de mai de l'an 305. Il vécut ou végéta encore 9 ans, dans sa retraite de Salone que quelques-uns ont cru être sa patrie, spectateur et une des principales causes provocantes des maux qui affligeaient l'empire de toutes parts. Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtimens du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste et de la famine, les ouragans et les tremblemens de terre, les peuples barbares, contens auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en eux, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toute part sur les plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné. La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse ruineuse qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans, pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, entre toutes les autres, parens ou enfans, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'on croyait voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivans. Tout à coup ils tombaient d'inanition dans les rues et dans les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'attacher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui, affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux. « Nul de ces tyrans, dit un » historien, n'échappa aux coups de la » céleste vengeance. Dioclétien ne perdit » pas la vie d'une manière violente, mais » sa vieillesse languissante, triste et mé» prisable, fut quelque chose pour lui de » plus amer et de plus dur à supporter. Il » se transportait de côté et d'autre, agité » de perpétuelles inquiétudes, ne prenant » presque point de nourriture, n'ayant » pas une heure de sommeil tranquille. » Accablé sous le poids de ses chagrins, » réels ou imaginaires, il n'avait pas la » force de garder quelque ombre de dé» cence. On le vit très souvent pleurer » avec toute la faiblesse d'une femme ou » d'un enfant. Quand il apprit le succès » de Constantin, et le commencement du » triomphe du christianisme, il s'aban» donna aux plus violentes agitations du » désespoir. Il s'emportait dans sa frené» sie jusqu'à se frapper lui-même; il se » roulait par terre, en poussant des cris » qui ressemblaient aux hurlemens; il » prit enfin le parti de se laisser mourir » de faim. » Sa mort arriva à Salone, l'an 313 de J.-C. à 68 ans. On ne peut nier que sans les cruautés atroces exercées envers les chrétiens avec un sang-froid que la nature humaine ne semble pas comporter, et qui suppose un caractère exécrable, il eût mérité des éloges comme soldat courageux, brave officier et excellent capitaine. Il fit quelques lois équitables : il embellit d'édifices superbes plusieurs villes de l'empire, surtout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais sa magnificence tint beaucoup du faste et de l'orgueil. Ses successeurs, Galère Maximien, Maximien Daïa et Maxence, imitant sa vanité, voulurent à son exemple qu'on les traitât d'*éternels*, qu'on se prosternât devant les statues de ces vers de terre comme devant celles des dieux. « Dioclé» tien et ses successeurs, dit un auteur, » portèrent de superbes robes d'or et de » soie, et l'on ne vit qu'avec indignation » leurs souliers même couverts de pierres » précieuses. De nouvelles formes et de » nouvelles cérémonies rendaient, tous

» les jours, l'accès de leurs personnes » sacrées plus difficile. Les officiers do- » mestiques, placés dans différens postes » (appelés alors *Ecoles*), gardaient, avec » la plus grande précaution, les avenues » du palais. Les appartemens intérieurs » étaient confiés à la vigilance des eunu- » ques, dont le nombre et l'influence aug- » mentant sans cesse, marquaient visi- » blement les progrès du despotisme. » *L'ère de Dioclétien* ou *des Martyrs*, qui a été long-temps en usage dans l'église, et qui l'est encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les *bains* qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le *Trésor d'antiquités de du Boulai*, in-fol. Bossuet cherchant le nom du grand persécuteur, énigmatiquement désigné au 13e chap. de l'Apocalypse, a cru le trouver dans *Dioclès Augustus*. Lactance et Eusèbe assurent que le règne de Dioclétien fut florissant jusqu'à sa persécution contre les chrétiens, et le premier attribue plus spécialement à Galère cette horrible persécution. Jusqu'alors il y avait plusieurs chrétiens dans les armées, et même une légion entière, qui n'étaient point troublés dans leur croyance. Galère, afin de détrôner son bienfaiteur, voulut le rendre odieux. Il fit accuser les chrétiens de crimes dont ils étaient innocens, les deux incendies des palais de Nicomédie leur furent imputés; les augures tonnèrent contre eux. Vieux et pressé de toutes parts, Dioclétien, dit Lactance, ne pouvant résister ni à ses amis, ni à César, ni aux *dieux*, céda aux instances de Galère, et il exigea qu'on se bornât à priver les chrétiens de leurs places, à les exiler des armées, et défendit tout supplice; mais Galère communiqua à cette persécution toute sa férocité. Le même Lactance appelle Dioclétien un méchant homme et un bon prince. Dioclétien vainquit les *Bagaudes*, nation gauloise, battit les Sarrasins et les Thébains d'Egypte, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, défit les Anglais, les Germains, les Goths, les Sarmates. Il transporta le siége de l'empire à Nicomédie, et dès lors Rome commença à perdre de son ancienne splendeur. Il fit bâtir dans sa nouvelle résidence des cirques, des basiliques, des théâtres, des hôtels de monnaie, des arsenaux, etc., etc. On trouve des documens précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvrage du Père de Rivaz, intitulé *Eclaircissemens sur le martyre de la légion thébaine*, 1779, in-8°.

DIOCRE (RAIMOND), nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, qu'on crut mort en odeur de sainteté l'an 1084. On a conté sur lui un miracle, contredit par les meilleurs critiques. Son corps ayant été apporté, dit-on, dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la 4e leçon de l'office des morts : *Responde mihi, etc.*, et cria tout haut, par trois différentes fois : *Justo Dei judicio accusatus sum.... judicatus sum... condemnatus sum...* Launoy, dans sa dissertation *de verâ causâ secessûs sancti Brunonis in eremum*, soutient qu'avant le temps de Gerson et de saint Antonin, qui vivaient après l'an 1400, aucun auteur n'avait parlé de ce prétendu miracle, et que cette tradition des chartreux est mal fondée. Divers savans ont répondu à cette dissertation; entre autres le Père Jean Colombi, jésuite, par sa *Dissertatio de Carthusianorum initiis, seu quod Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis redivivi Parisiis, qui se accusatum, judicatum, damnatum exclamabat.* Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont, à ce qu'il prétend, parlé de ce miracle, avant l'an 1400; et il cite l'auteur qui a écrit en 1150 une relation des commencemens des chartreux; un religieux de cet ordre, de la chartreuse de Mérya en Bugey, dans une charte de 1298; Guillaume d'Erbura ou d'Yvrée, qui écrivit en 1315, *Lib. de origine et veritate perfectæ religionis;* l'auteur de la Chronique des prieurs de la chartreuse qui a fleuri depuis 1383 jusqu'en 1391; et enfin Henri de Calcar qui composa en 1398 un traité de l'origine des chartreux. Il paraît néanmoins que le silence de saint Bruno dans sa lettre à Raoul, où il détaille les motifs de sa retraite, est un argument invincible contre la vérité d'un événement aussi extraordinaire. Ajoutons que ce prodige, envisagé dans tout son ensemble, paraît s'éloigner de la nature de ceux dont la Providence a semé sa marche bienfaisante et lumineuse. J.-C. répondit à celui qui lui demanda un miracle de cette espèce : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* Luc. 16.

DIODATI (JEAN), ministre, professeur de théologie à Genève, né à Lucques en 1576, mourut à Genève en 1649, à 73 ans. On a de lui | une *traduction de*

Digitized by Google

la Bible en italien, publiée pour la première fois en 1607 à Genève, avec des *notes*, et réimprimée en 1641, in-fol., dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien, que des réflexions d'un bon critique. | Une *traduction de la Bible en français*, in-fol. à Genève, en 1644, écrite d'un style barbare. | Une *version française de l'Histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo*, aussi mal écrite que sa Bible.

DIODORE de Sicile, ainsi appelé parce qu'il était d'Agyre, (aujourd'hui San-Filippo d'Agironne), ville de Sicile, écrivait sous Jules-César et sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avait été lui-même voir les lieux dont il avait à parler ; mais le contraire ne paraît que trop par ce qu'il en dit. Son ouvrage était divisé en 40 livres, dont il ne nous reste que 15, avec quelques fragmens. Il comprenait l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant, ni orné, mais simple, clair, intelligible ; et cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avait beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux, et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auraient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore a été traduit en allemand par Hérold, en latin par le Pogge, en français par l'abbé Terrasson (*voyez* ce nom). On prétend que celui-ci n'entreprit cette traduction, qui forme 7 vol. in-12, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien et écrivain du second ordre, quoique nécessaire pour l'histoire ancienne. Sa crédulité paraît dans plusieurs endroits, en particulier dans sa *Description de l'île de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférans à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs ; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages ; un temple de marbre de 4,000 pieds de longueur, etc., etc. Il est cependant en général moins rempli de contes et de fables que Ctésias et Hérodote. Ce qui a fait dire à Pline l'Ancien : *Primus apud Græcos nugari desiit Diodorus*. La première édition latine est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de Henri Etienne en grec, 1559, parfaitement imprimée ; et celle de Weisseling, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différens auteurs, les variantes et tous les fragmens de l'historien grec, 1746, 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée avec des additions importantes par la société de Deux-Ponts, 1793-1801, 11 vol. in-8°. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman à Hanau, chez Wechel, in-fol., 2 vol., 1604.

DIODORE d'Antioche, prêtre de cette église, et ensuite évêque de Tarse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean-Chrysostôme, de saint Basile et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi ; éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille au contraire l'appelle l'ennemi de la gloire de Jésus-Christ, et le regarde comme le précurseur de Nestorius ; mais ce jugement ne paraît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Ecriture, sans s'amuser à l'allégorie ; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragmens dans les *Chaînes des Pères grecs*. C'est une petite perte, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il poussa l'amour pour le sens littéral, jusqu'à détruire les prophéties sur Jésus-Christ.

DIODOTE. *Voyez* TRYPHON.

DIOGÈNE d'Apollonie dans l'île de Crète, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, dans l'école d'Ionie. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première. Il reconnut comme lui que l'air était la matière de tous les êtres ; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il observa avant tout autre, que l'air se condense et se raréfie. Il florissait vers l'an 500 avant J.-C.

DIOGÈNE le cynique, né à Sinope, ville du Pont, fut chassé de sa patrie pour crime de fausse monnaie. Son père, qui était banquier, fut banni pour le même crime. De faux monnayeur, il devint cynique. Son châtiment fit naître sa philosophie ; elle était digne d'une cause si noble.

Digitized by Google

En se retirant de Sinope, il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseillait de faire courir après lui, il répondit : « Ne serait-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Diogène, et que » Diogène ne pût vivre sans Ménade ? » Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthène, chef des cyniques ; mais ce philosophe, qui avait fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthène prit un bâton pour le chasser ; mais enfin, vaincu par sa persévérance, il lui permit d'être son disciple. Il n'en eut point de plus extravagamment zélé. Diogène joignit aux pratiques du cynisme, de nouvelles singularités. Il prit un bâton, une besace, et n'avait pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main : « Il m'apprend, dit-il, que » je conserve du superflu, » et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servait de demeure, et il promenait partout sa maison avec lui, comme les limaçons promènent la leur. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il était aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon, dont la philosophie était douce et commode, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste de » Platon. — Oui, répliqua celui-ci, mais » par une autre sorte de faste... » Platon ayant défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes*, Diogène pluma un coq, et le jetant dans son école : « Voilà, » dit-il, votre homme. » C'est apparemment alors que Platon dit que *Diogène était un Socrate fou*... Alexandre le Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier : il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui ? Diogène le pria de se détourner seulement tant soit peu, et de ne pas lui ôter son soleil. Cette reponse parut si sublime au conquérant, qui sans doute n'en démêlait pas le principe qu'il dit : « Si je n'étais pas Alexan- » dre, je voudrais être Diogène... » Un jour le cynique parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchait ? *Un homme*, répondit-il... Une autre fois il vit les juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : « Voilà » de grands voleurs, dit-il, qui en con- » duisent un petit... » Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria « qu'il serait » à souhaiter que tous les arbres portas- » sent de semblables fruits... » Il avait été quelque temps captif. Comme on allait le vendre, il cria : « Qui veut acheter » un maître ? » On lui demanda : « Que sais- » tu faire ? — Commander aux hommes, » répondit le vain cynique. Un noble de Corinthe l'ayant acheté : « Vous êtes mon » maître, lui dit-il ; mais préparez-vous » à m'obéir, comme les grands aux méde- » cins. » Ses amis voulurent le racheter : « Vous êtes des imbéciles, leur dit-il ; les » lions ne sont pas esclaves de ceux qui » les nourrissent ; mais ceux-ci sont les » valets des lions. » Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xéniades (c'est son nom) lui confia ses fils et ses biens. On croit qu'il vieillit et mourut dans cette maison... Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. « Mais vous servirez de pâture aux bêtes, » lui dirent ses amis. — Eh bien, répon- » dit-il, qu'on me mette un bâton à la » main, afin de chasser les bêtes. — Et » quèrent-ils ; puisque vous le faire, répli- » rien ? — Que m'importe donc, reprit » Diogène, que les bêtes me déchirent ? » On n'eut point d'égard à son indifférence pour les honneurs funèbres. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitans de Sinope lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne, sur laquelle on mit un chien de marbre. C'était à cet animal qu'on comparait les cyniques ; parce qu'ils en avaient la lubricité et qu'ils aboyaient après tout le monde. On rapporte de lui quelques moralités estimables, quoique très simples et très communes. « On se » fortifie le corps par des exercices, et on » néglige de se fortifier l'âme par la ver- » tu... Les grammairiens s'amusent à » gloser sur les fautes des autres, et ne » pensent pas à corriger les leurs... Les » musiciens ont soin de mettre leurs in- » strumens d'accord, sans se soucier d'ac- » corder leurs passions... Les orateurs » s'étudient à bien parler, et non pas à » bien faire.... Les avares sont sans cesse » occupés à amasser des richesses, et ne » savent pas s'en servir. » Ces maximes sont bonnes ; mais le cynique en avait aussi de très pernicieuses. Il s'abandonnait avec impudence aux derniers excès

Digitized by Google

de l'impureté, disant « qu'il voudrait pou- » voir apaiser avec autant de facilité les » désirs de son estomac. » Il se glorifiait de ses turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile. Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité, que les prétendues vertus de Diogène n'étaient que des vices mal habilement fardés, et sa raison une vraie folie. Il semble que Dieu a voulu nous montrer dans ce philosophe, plus que dans tout autre, jusqu'où vont les excès d'un homme qui affecte une fausse sagesse, et qui s'écartant de la manière ordinaire, a la manie d'être singulier dans ses maximes et dans ses mœurs. Un auteur moderne en fait ce portrait abrégé : « Ses leçons se ressentirent de ses pre- » miers goûts : il altéra la philosophie » comme les monnaies. La secte des cy- » niques lui plut par-dessus toutes les au- » tres ; il lui en coûtait peu de renoncer » comme eux à tout, il n'avait rien ; et » quand on n'a rien à risquer, on peut in- » sulter impunément à l'univers ; un tonneau » pour maison, un manteau, une besace » formaient toutes ses possessions ; mais » cet attirail de la modestie ne pouvait pas » cacher son orgueil qui sortait par ses » pores. Sa réponse à Alexandre, la folle » recherche qu'il fit d'un homme avec sa » lanterne en plein midi, décèlent son ca- » ractère ; ses mœurs, peu délicates, ont » fait dire qu'il ne fallait pas regarder au » fond de son tonneau. » Il mourut l'an 320 avant Jésus-Christ.

DIOGÈNE le *Babylonien*, philosophe stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il était de Séleucie, près de Babylone. Il fut disciple de Chrysippe. Les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéades et Critolaüs, l'an 155 avant J.-C. Diogène mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse, à la manière ordinaire des philosophes, c'est-à-dire avec plus de bruit que de fruit. Un jour qu'il faisait une leçon sur la colère, et qu'il déclamait fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage : « Je ne me » fâche point, lui dit Diogène ; je doute » néanmoins si je devrais me fâcher. » Propos insensé et contradictoire : celui qui ne se fâche pas après une insulte, ne délibère pas s'il doit se fâcher. Du reste, ces sortes de scènes sont propres à prouver la décence qui régnait dans ces écoles, et le respect que les écoliers avaient pour les maîtres.

DIOGÈNE LAERCE, né à Laërte, petite ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec la *Vie des philosophes*, divisée en dix livres. Cet ouvrage est venu jusqu'à nous. Quoiqu'il soit sans agrément, sans méthode, et même sans exactitude, il est précieux aux hommes qui pensent, parce qu'on peut y étudier le caractère et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquait d'esprit ; il se mêlait cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes :* ils sont encore plus plats que sa prose. Il avait composé un livre d'*épigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivait vers l'an 193 de J.-C. La première édition de ses *OEuvres* est de Venise, 1475, in-fol. ; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, grecque et latine, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4°. Un écrivain étranger les a traduites en français, en style allemand. Sa version est imprimée chez Shneider à Amsterdam, 1758, et à Rouen, sous le même nom, en 1761, [illegible] Elle a été réimprimée à Paris, 1796, 2 vol. in-8°. On y a ajouté la *Vie* de l'auteur, celles d'*Epictète*, de *Confucius*, et un *Abrégé historique des femmes philosophes de l'antiquité*. Fougerolles, Lyon, 1601, in-8°, et Gilles Boileau, Paris, 1668, l'ont aussi traduit en français. On a une édition de *Diogène*, imprimée à Coire avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. On trouve beaucoup de passages de Diogène Laërce éclaircis et corrigés dans *Ignatii Rossii commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8°.

DIOGÉNIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du 2ᵉ siècle, a laissé *Adagia, sive Proverbia græca*, Anvers, 1612, in-4°, grec et latin.

DIOGNÈTE, philosophe sous Marc-Aurèle, donna des leçons de vertu à ce prince, et lui apprit à faire des dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la *Lettre à Diognète*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin. Il paraît certain que cette lettre n'a pas été écrite à un juif, comme quelques savans l'ont cru, mais à un païen. La manière dont l'auteur parle des faux dieux à celui auquel il écrit, ne laisse presque aucun lieu d'en douter. « Envi- » sagez, dit-il à Diognète, non-seulement

Digitized by Google

» des yeux du corps, mais encore de ceux » de l'esprit, en quelle manière et sous » quelle forme existent ceux que vous » regardez comme des dieux. L'un est de » pierre, l'autre d'airain; cependant vous les adorez, vous les servez. » Parlerait-on ainsi à un juif? Cette lettre à Diognète est un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique. Rien n'est comparable au portrait que l'auteur y trace de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; et ce qu'il dit des mystères de la religion est plein de force et de grandeur.

DIOMÈDE, grammairien, plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent. Nous avons de lui 3 livres *De orationis partibus, et vario rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions. Celle d'Elie Putschius en 1605, in-4°, passe pour la meilleure.

DION, capitaine et gendre de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, et beau-frère de Denys le Jeune, engagea ce dernier prince à appeler Platon à sa cour; mais comme les leçons du philosophe ne changeaient rien à son gouvernement tyrannique, Dion qui en [illegible] tes d'outrages, jusqu'à l'enlèvement de sa femme et de son fils, s'arma contre lui et le chassa de Syracuse. Après avoir rendu de grands services à sa patrie, il fut assassiné par Callippe, un de ses amis, l'an 354 avant J.-C. « Il est difficile, dit un » historien, de trouver réunies autant » de bonnes qualités qu'on en voit dans » Dion. Grandeur d'âme, noblesse de » sentimens, générosité, valeur héroïque, » étendue de vues, fermeté inébranlable » dans les plus grands dangers, et dans » les revers de la fortune les plus inopinés; un amour de la patrie et du bien » public, porté jusqu'à l'excès; voilà une » partie de ses vertus. Le dessein qu'il » forma de délivrer sa patrie du joug de » la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en » même temps avec lesquelles il le mit à » exécution, font voir de quoi il était ca» pable. S'il est vrai qu'averti du dan» ger qui le menaçait, il a constamment » refusé de prévenir son assassin, ce seul » trait suffit pour combler son éloge. »

DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé aux premières dignités par différens empereurs, au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère, à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome où il fut consul pour la seconde fois en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Dion-Cassius était honnête homme, autant qu'on peut l'être quand on a fait le métier de courtisan. Lorsqu'il était à la cour, il se retirait souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine* en 80 livres. Elle commençait à l'arrivée d'Enée en Italie, et finissait au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les 34 premiers livres sont perdus. Les 20 suivans, depuis la fin du 35[e] jusqu'au 54[e] sont complets; les 6 suivans sont tronqués, et il ne nous reste que quelques fragmens des 20 derniers. Nous avons un *Abrégé* assez bien fait de cette Histoire depuis le 35[e] livre, par Xiphilin, patriarche de Constantinople dans le 11[e] siècle. Dion avait pris Thucydide pour son modèle; il l'imite beaucoup dans sa manière de narrer et surtout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sen[illegible] ses termes nobles, sa narration [illegible] mais on l'accuse d'avoir été bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il ne faut pas cependant légèrement rejeter ce qu'il dit des vices de quelques hommes célèbres, auxquels des flatteurs contemporains et la postérité admiratrice ont attribué des vertus qu'ils n'avaient pas. La meilleure édition de cet historien est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec et en latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-folio, 1606. Boisguilbert l'a traduit en français, Paris, 1674, 2 vol. in-12. Déroziers l'a donné aussi dans notre langue. M. Morelli ayant trouvé dans un manuscrit de Venise quelques fragmens des livres 55 et 56 de l'histoire de Dion, les a publiés avec une version latine, et des variantes sur les autres livres, Bassano, 1798, in-8°, réimprimé à Paris en 1800, in-folio, pour qu'on puisse le joindre à l'édition de Reimarus.

DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, travailla en vain pour persuader à Vespasien de quitter l'empire. Il fut lui-même obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssait. Il déguisa son nom et sa nais-

sance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent pour subsister à labourer la terre, ou à cultiver les jardins, et honorant cet état par son courage. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant, dans un camp de l'armée romaine prête à se révolter. Il se fait connaître et apaise la sédition. Dion revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talens, le faisait mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public vêtu d'une peau de lion. Aucun de ces vieux sages n'a pu échapper à quelque ridicule saillant. La première édition de ses ouvrages est de Venise, *circa ann.* 1551, in-8° : la meilleure de Paris, 1604, in-fol. On y trouve 80 *oraisons*, qui offrent des morceaux éloquens, et un traité en 4 livres *Des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. On estime encore l'édition de Reiske, en grec seulement, Leipsick, 1784. 2 vol. in-8°. On trouve de Bréquigny, 2 vol. in-12, la *Vie de Dion*, et la traduction de plusieurs de ses *discours*.

DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de Mme la Dauphine et des enfans de France, fut nommé démonstrateur des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le jardin royal des plantes. Cet homme habile mourut en 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages bien reçus en France et dans les pays étrangers. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus applaudis sont : | un *Cours d'opérations de chirurgie*, Paris, 1707, in-8°, souvent réimprimé. Les éditions estimées à Paris en 1736, 1740, 1751, 1765, sont avec des remarques du célèbre La Faye; | l'*Anatomie de l'homme*, ouvrage traduit en langue tartare, par le père Parennin, jésuite, et dont la meilleure édition est de 1728, par Devaux; un *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchemens*, in-8°, estimé, etc.

* **DIONIS DU SÉJOUR** (Pierre-Achille), géomètre distingué du 18e siècle, de l'académie des sciences, né à Paris le 11 janvier 1734, d'une famille de robe distinguée, devint, en 1758, conseiller au parlement et joignit à la science des lois celle de l'astronomie. En 1765 il fut nommé membre associé de l'académie des sciences. Elu député de la noblesse aux états généraux, il y manifesta des principes modérés. Il désirait des réformes, mais non un choc entre toutes les parties du gouvernement. Il parut peu à la tribune, et n'y parla que sur l'organisation judiciaire. Après la session, il vécut d'une manière obscure, et mourut le 22 août 1794. Le détail de ses travaux scientifiques se trouve consigné dans les Mémoires de l'académie de 1761 à 1774. On a de lui : | *Traité des courbes algébriques*, Paris, 1756, in-12; | *Recherches sur la gnomonique, les rétrogradations des planètes et les éclipses du soleil*, Paris, 1761, in-8°; | *Essai sur les comètes en général, et particulièrement sur celles qui peuvent approcher de la terre*, 1775; | *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions de l'anneau de Saturne*, 1776, in-8°; | *Traité analytique des mouvemens apparens des corps célestes*, 1786-89, 2 vol. in-4°. C'est un cours d'astronomie analytique et un véritable monument élevé à la gloire de l'astronomie.

DIONISI (Philippe-Laurent), savant ecclésiastique, bénéficier de la basilique du Vatican, né en 1711, mort à Rome le 11 mars 1789, était très versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la connaissance des anciens canons et de tout ce qui appartient à l'érudition ecclésiastique; il eut la plus grande part à la formation du *Bullario Vaticano*, et a publié : | *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, Rome, 1773, in-folio, avec 83 planches; | *Antiquissimi vesperarum paschalium ritûs expositio, de sacro inferioris ætatis processu dominicæ resurrectionis Christi, etc.*, Rome, 1780, in-fol. sans nom d'auteur.

DIOPHANTE, mathématicien, grec, dont il nous reste 6 livres de *Questions arithmétiques*, imprimés pour la première fois en 1575, puis à Paris, 1621, in-fol. C'est le premier et le seul des écrits grecs, où nous trouvions des traces d'algèbre : ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il fait ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très difficile. Ces 6 livres, reste d'un ouvrage en 13, ont d'abord été traduits et commentés par Xilander; ensuite de nouveau, et avec plus d'intelligence, par

Digitized by Google

Meziriac; et enfin réimprimés avec les notes de Fermat en 1670. Le temps où Diophante qui naquit à Alexandrie, a vécu est fort incertain.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçait cette dernière charge, lorsqu'il renouvela la vieille querelle de la préséance sur le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, et il conçut dès lors une haine implacable contre son vainqueur. Elu patriarche après la mort de saint Cyrille, en 445, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément ses erreurs dans le faux concile d'Ephèse en 449, appelé, avec tant de raison, *le brigandage d'Ephèse*. Toutes les règles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, et à la déposition de saint Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape saint Léon une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparaître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa, après trois citations, de l'épiscopat et du sacerdoce, comme contumace. Plusieurs personnes présentèrent contre lui des requêtes, où l'on dévoilait tous ses crimes. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458. « Une dissimulation de système plus » que de caractère, dit un historien, et » une suite bien combinée d'artifices, » avaient porté cet homme dangereux sur » la chaire patriarcale d'Alexandrie : hy» pocrite, tout différent d'Eutychès, et » qui sans s'astreindre, comme ce subor» neur austère, aux observances exté» rieures et pénibles de la vertu, avec » une mondanité et un faste tout séculier, » des mœurs plus qu'équivoques, des in» justices criantes et de vraies concus» sions, se donnait pour un saint, extor» quait jusqu'aux témoignages de l'estime » et de la vénération par la terreur de » son despotisme et par les manœuvres » d'une foule de tyrans subalternes, qu'at» tachaient à son sort le goût des mêmes » vices et l'assurance de l'impunité : gé» nie entreprenant, d'une obstination in» domptable, d'une audace que n'arrê» tait pas la perspective des extrémités » les plus funestes, tel enfin qu'il le fallait » pour donner de la célébrité aux rêve» ries d'un enthousiaste obscur, et pour » en couvrir le ridicule. »

DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que Boniface II, fut placé sur la chaire pontificale, et mourut environ trois semaines après.

DIOSCORIDE (Pedanius), médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolphe Collenutius et Léonicus Thomæus, pour savoir si Pline avait suivi Dioscoride, comme le dernier le croyait : ou si Dioscoride avait tiré son ouvrage de celui de Pline, ce qui était le sentiment de Collenutius. Quoi qu'il en soit, Dioscoride suivit d'abord le métier des armes, et il s'adonna ensuite à la connaissance des *simples*, sur lesquelles il donna un ouvrage, suivi de fort près par ceux qui ont traité après lui cette matière, et commenté par Matthiole dans le 16e siècle. Son ouvrage sur la *Matière médicale générale* tirée des trois règnes de la nature, est divisé en 24 livres : cinq seulement nous sont parvenus. L'un des plus anciens manuscrits de Dioscoride est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du 16e siècle : on y trouve, outre les figures des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamment celui de Dioscoride représenté deux fois. Le texte grec a été imprimé pour la première fois à Venise, 1499, in-folio avec Nicandre : la meilleure édition est celle qui a été donnée à Francfort, 1598, in-fol., dédiée à Henri IV. Matthiole s'est acquis dans le seizième siècle une grande réputation par ses *commentaires* sur Dioscoride.

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, naquit en 1673, et se nommait dans ses ouvrages *Christianus Democritus*. Il s'appliqua d'abord à des controverses contre les piétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme, qu'il lui avait été

contraire à Strasbourg. Il voulait une femme et une place de professeur ; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée dans son *Papismus protestantium vapulans*. Ce livre ayant soulevé contre lui les protestans, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il était parvenu, au bout de 8 mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Le faiseur d'or était réellement alors dans la misère ; il ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers, qu'en s'éclipsant. Après avoir parcouru différens pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir dans tous essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockholm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, charmé qu'on guérît le roi, mais fâché que ce fût par un homme qui se moquait ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitterait la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de conduite ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente, dans laquelle il annonçait qu'il ne mourrait pas avant l'an 1808, prophétie qui ne se vérifia pas, car on le trouva mort dans son lit au château de Witgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. Dippel méritait une place dans l'histoire de la philosophie hermétique ainsi que dans celle des délires du genre humain. On lui attribue cependant une invention utile, celle du bleu de Berlin ou bleu de Prusse. Ses *écrits* ont été réunis en 3 vol. in-4°, Berlebourg, 1747.

DIROYS (François), docteur de Sorbonne, fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal. Son élève se lia avec les cénobites de ce monastère célèbre ; mais son attachement aux décrets du saint Siége le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, vers 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui : | *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, in-4° : ouvrage assez bon ; | L'*Histoire ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* de Mezerai, est de lui, et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

DITMAR, évêque de Mersbourg en 1005, mort en 1018, à 40 ans, était fils de Sigefroi, comte de Saxe, et avait été bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique pour servir à l'histoire des empereurs Henri I, Othon II et III, et Henri II*, sous lequel il vivait. Cette Chronique, écrite avec sincérité, a été publiée plusieurs fois. La meilleure édition et la seule qui soit sans lacunes, est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses *Ecrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick*, avec des variantes et des corrections, in-folio. Il en a paru à Dresde en 1790 une traduction en allemand par Ursinas, qui a corrigé plusieurs des fautes qui se trouvent dans l'édition de Leibnitz.

DITMAR (Juste-Christophe), né à Rothembourg dans la Hesse, le 13 mars 1677, membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort sur l'Oder, mort dans cette ville en 1737, nous a laissé : | *Scriptorum rerum germanicarum volumen*, Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-fol. ; | *Dissertationes academicæ*, Leipsick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnait ; | une *édition* de Tacite, *De moribus Germanorum*, avec un savant *Commentaire*, Francfort-sur-l'Oder, 1725 ; | *Commentatio de ordine militari Balneo*, 1729, in-fol. ; | *Histoire de l'ordre de St.-Jean de Brandebourg*, 1728, in-4°, en allemand ; | une *édition* des *Annales des duchés de Clèves, de Juliers, etc.*, de Teschenmacher (*voyez* ce mot), qu'il a enrichie de *notes*, de *diplômes, etc.*, Francfort et Leipsick, 1721, in-folio.

* **DITMAR** (Théodore-Jacques), professeur d'histoire et de géographie à Berlin, né dans cette ville en 1734, y mourut le 7 juillet 1791. Il a publié : | *De methodo, qua historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4° ; | *Description de l'ancienne Egypte*, Nuremberg, 1784, in-8° ; | *Sur l'état du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte*, Berlin, 1786, in-8° ; | *Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus, avec un supplément qui contient l'histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes, des Babyloniens, etc.*, 1788, in-8° ; | *Sur les peuples anciens du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens*, 2e édition, 1790, in-8°. Ces quatre derniers ouvrages sont en allemand.

Digitized by Google

* **DITTERS DE DITTERSDOF** (Charles), célèbre compositeur allemand, né à Vienne en 1739, montra dès l'âge de 7 ans une passion extraordinaire pour la musique, et acquit à l'école des premiers maîtres de son temps un talent qui excita l'admiration générale. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Glück en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne, et se lia avec le célèbre Haydn. Il mourut en Bohême l'an 1797, dans le château du baron Ignace de Stillfried, qui l'avait reçu pour le mettre à l'abri du besoin. Il achevait alors de dicter à son fils l'*Histoire de sa vie*, que ce dernier a publiée à Leipsick en 1801, in-8°, en allemand. On y trouve des anecdotes curieuses et peu connues sur Lulli, et sur d'autres grands maîtres, sur Joseph II, Frédéric-Guillaume, etc. Ditters fut très recherché à Vienne et surtout à Berlin. Il a composé un grand nombre de *concerto* et de *symphonies* sur des sujets tirés d'Ovide; quatre oratorio, *Isaac, David, Job, Esther*, qui furent exécutés à Vienne avec le plus grand succès : le dernier, joué en 1785, passe pour son chef-d'œuvre; des opéra-comiques : le meilleur a pour titre le *Docteur et l'apothicaire.* On trouve le détail de tous ses ouvrages dans la *Neue Allgem. deutsche bibliotek*, tome 84.

DITTON (Humphrey), né en 1675 à Salisbury, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital du Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelques temps à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal; ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant : *Démonstration de la religion chrétienne*, Londres, 1712, in-8°, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jésus-Christ*, en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec succès contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS ou **VAN DIEVE** (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571, il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé, l'an 1575, de rechercher les priviléges de cette ville. Il abandonna ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les états confédérés, Divæus fut créé pensionnaire de cette ville. Il ne jouit pas long-temps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Il fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savans, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plusieurs fois avoir beaucoup profité des connaissances de Divæus dans l'histoire belgique et les antiquités. Nous avons de Divæus : | *De antiquitatibus Brabantiæ*, et *Rerum brabanticarum libri XIX*, que Lemire a fait imprimer à Anvers, 1610 : ouvrage d'une grande érudition. | *De Galliæ Belgicæ antiquitatibus liber, statum ejus, quem sub Romanorum imperio habuit, complectens*, Anvers, 1565; | *Rerum Lovaniensium, lib.* 4; et *Annalium Lovaniensium, lib.* 8. M. Paquot a donné une belle édition de tous ces ouvrages en un vol. in-folio, avec des additions et des tables, Louvain, 1757. Divæus avait encore fait plusieurs ouvrages analogues aux précédens, mais ils n'ont pas vu le jour.

DIVICON, chef et général des Helvétiens (maintenant les Suisses), se rendit célèbre par la défaite de Cassius, et par la fierté avec laquelle il parla à Jules-César. Il avait été député vers ce conquérant, pour lui demander son alliance. César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit « que sa nation n'avait pas accoutumé de donner des otages, mais d'en recevoir : » il se retira ensuite, vers l'an 58 avant J.-C. Les Suisses d'aujourd'hui tiennent encore quelque chose de la bravoure et de l'intégrité de Divicon; mais l'usage de vendre leurs troupes et d'immoler leurs compatriotes à des querelles étrangères, dont ils ignorent même la cause, est une lâcheté dénaturée qui déshonore cette nation, d'ailleurs si estimable.

DIVINI (Eustache), artiste italien, excellait dans l'art de faire des télescopes. Huygens fut néanmoins plus habile ou

Digitized by Google

plus heureux que lui; car il découvrit avec ceux de sa construction l'*anneau de Saturne*. Divini lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre: *Brevis annotatio in systema saturnium*. Ses raisons étaient qu'il ne voyait pas cet anneau avec ses télescopes. Huygens le réfuta dans une réponse, à laquelle Divini répliqua vainement. Cet auteur vivait encore en 1663.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, estimé et aimé par Cicéron et César qui l'avaient connu, était l'un des chefs de la république d'Autun. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules.

* **DIXMERIE** (NICOLAS BRICAIRE de la), littérateur, né à la Motte-d'Attencourt en Champagne, vers l'année 1731, mort subitement à Paris le 26 novembre 1791, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à indiquer les suivans: | *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol. in-12, 1769, 3 vol. in-12: moins agréables que ceux de Marmontel, mais plus moraux et plus variés; | *Les deux âges du goût et du génie sous Louis XIV et Louis XV*, 1769, in-8°, parallèle entre les 17e et 18e siècles, et où le premier, d'après les principes du jour, est sans cesse sacrifié au dernier. Les *notes* qui accompagnent son ouvrage sont pour la plupart judicieuses et instructives; mais l'auteur y prodigue trop les louanges. | *L'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12, ouvrage périodique dont M. Cubières a donné une nouvelle édition mutilée et augmentée, sous le titre de *Lettres sur l'Espagne*, 1810, 2 vol. in-8°. Il est bien inférieur à l'Histoire de la *littérature espagnole* de Bouterweck, traduite en français en 1802. | Les *Eloges de Voltaire*, *de Montaigne*, et plusieurs *romans*, tels que *Toni et Clairette*, 1773, réimprimés en 1797, en 4 vol. in-18, avec un *discours* sur l'origine, les progrès et les guerres des Gaulois. Il a eu part à l'ouvrage de Goguet sur l'*Origine des lois*; à l'*Avant-coureur*, feuille hebdomadaire, qui a paru de 1760 à 1773, et a fourni quelques *poésies* à l'*Almanach des Muses*, et autres recueils.

* **DJAAFAR-KHAN**, neveu du célèbre Kérym, souverain de la Perse, avait été nommé, en 1779, gouverneur de Béïboun et de Chester par Ssadic son père, successeur de Kérym. Lorsque Ssadic fut supplanté et exterminé par l'ambitieux Aly-Mourad Schah en 1781, Djaafar conserva sa place en se soumettant lâchement à cet usurpateur. Après la mort d'Aly-Mourad en 1784, il voulut monter sur le trône, et entra en concurrence avec l'eunuque Agha Mohammed, oncle de Fath Aly, empereur actuel de la Perse. La lutte fut longue et terrible, et la Perse se trouva pendant quelque temps partagée entre ces deux concurrens ambitieux. Enfin, après avoir perdu une partie de son armée, poursuivi avec acharnement par le redoutable eunuque, Djaafar se vit contraint de fuir; mais il ne put échapper au poison et au fer de deux conspirateurs qui le firent périr à Chyraz, le 14 mai 1788. Son fils Louthf-Aly Khan périt en combattant contre Agah-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse en 1750, par le Vély-Kérym Khan.

* **DJAMY** (ABD-ALRAHMAN), célèbre poète persan, regardé comme le *Pétrarque* de l'Asie, naquit en 1414 dans le Khoraçan. Il fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour du sultan Abou-Saïb, et jouit d'un égal crédit sous son successeur. Djamy mourut l'an 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds. Ses principaux ouvrages sont: | *Selseleh aldzéheb* ou *la chaîne d'or*, recueil de satires ingénieuses, et autres pièces détachées. | *Sobahat alabrar* (rosaire des justes); *Tohfat élahrar* (présent des gens de bien). Ce sont deux traités de morale, entremêlés d'historiettes à la manière des orientaux. | *Yousouf et Zuléikha*; Th. Law en a traduit et publié des fragmens dans les *Asiatick miscellanies*. | *Medjnoun et Leila*, poème traduit par Chezy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; | *Khirdnameh Iskendery* (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre), traité de morale, où l'on voit figurer les anciens philosophes de la Grèce; | *Beharistan*, petit traité de morale écrit en prose et en vers dans le genre de *Gulistan*, remarquable par le choix des pensées et les grâces du style. Les fables du *Beharistan* ont été publiées dans l'*Anthologia persica*, Vienne, 1778, in-4°, et dans la *Chrestomathia persica* de Vilken, Leipsick, 1805. M. Langlès les a traduites dans ses *contes*, *sentences et fables tirées d'auteurs arabes et persans*, 1788.

* **DJELAL-EDDYN ROUMY**, poète mystique persan, né à Balkh, se livra avec ardeur à la doctrine des sofys, la prêcha, et s'acquit une si grande célébrité,

Digitized by Google

que les grands et le peuple accouraient de toute part pour l'entendre. Il mourut l'an 1272. à l'âge de 69 ans, avec la réputation d'un saint personnage. Il est le fondateur de la fameuse secte des derviches Mevlévys, et a déposé les productions de son génie dans un *recueil de Metsnévi*, composé de distiques égaux en mesure et formés de deux hémistiches rimés. Ce recueil est regardé comme un modèle du style mystique. On a publié les 34 premiers distiques, qui ont été traduits en anglais par W. Jones, et qui ont paru pour la première fois dans son *Discours sur la poésie mystique des persans et des indiens*, imprimé dans le tome 3 des *Asiatick researches*. M. Hussard les a réimprimés dernièrement dans les *Mines de l'Orient*, avec une traduction en vers allemands.

DJENGUYS-KHAN. *Voyez* GENGIS-KAN.

* DJEZZAR (AHMED), pacha de Saint-Jean-d'Acre et de Saïd, surnommé *le Boucher* à cause de sa cruauté, naquit en Bosnie, dans la condition la plus obscure, et se vendit lui-même à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Egypte. Il fut acheté par Aly-Bey, et parvint, d'esclave mameluck, d'abord à la dignité de gouverneur du Caire, puis, après la mort de Dhâher, en 1775, à celle de pacha d'Acre et de Saïd. Chargé par la Porte d'achever la ruine des rebelles qu'elle avait eus à combattre, il détruisit par la force ou la ruse la famille du cheik, réprima les Bédouins de Sagr, abaissa les Druses, et anéantit presque tous les Motoualis. La Porte, en reconnaissance, lui envoya les trois queues et le titre de vézyr; mais, alarmée de son humeur entreprenante, elle chercha bientôt à s'en défaire. Djezzar cependant parvint à se maintenir, et même à reculer les bornes de ses états, qu'il gouverna comme souverain, malgré tous les efforts de la Porte. Il exerçait depuis vingt ans les plus horribles vexations sur les habitans de la Syrie, lorsque l'armée française arriva en Egypte. Il employa toutes ses ressources pour lui résister; mais battu sur tous les points, il se retira à Saint-Jean-d'Acre, où il se maintint, ayant reçu quelque renfort de Sidney-Smith, et aidé de Phelipeaux, officier français émigré, qui se chargea de la défense de la place. Il obligea les Français à lever le siége, après 61 jours de tranchée, le 21 mai 1799. Pendant ce siége, Djezzar fit plusieurs sorties, où il déploya une rare valeur. Il mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses. On dit qu'il était à la fois son ministre, son chancelier, son trésorier et son secrétaire, souvent même son cuisinier, son jardinier, et quelquefois encore juge et bourreau.

DLUGOSZ (JEAN), polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, né en 1415, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-folio, en 12 livres. Le 13ᵉ fut imprimé à Leipsick, en 1712, in-folio. L'auteur, quoique exact et fidèle, n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle. Il commence son Histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1480, année de sa mort.

* DMÉTRI ou DÉMÉTRIUS, archevêque métropolitain de Rostof, né en 1651, fut très utile à Pierre le Grand dans le grand œuvre de la civilisation russe. Il est mort le 28 octobre 1709, et a été canonisé par l'église russe en 1752. Ses principaux ouvrages sont : | La *Vie des saints honorés par l'Eglise greco-russe*, 4 parties, Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1705, réimprimé à plusieurs reprises à Kiew et à Moscou, | *Recherches sur l'hérésie des Rasholniki de Bruinsk*, 3 parties, Moscou, 1745, réimprimé souvent; | *Chronologie d'après la Bible*, ouvrage incomplet qui ne va que jusqu'à l'an 3600 de la création, Moscou, 1784; | *Discours*, 1786, 1805, 1807; | *Homélies*, *cantiques*, etc., encore en usage dans les églises russes; | des *drames* sur des sujets religieux qu'il faisait représenter dans son palais épiscopal de Rostof.

* DMOCHOVZKI (FRANÇOIS), littérateur polonais, né en 1762, d'une famille noble, entra dans la congrégation des religieux des Ecoles-Pies, qu'il quitta ensuite pour se marier. Il eut une part active dans l'insurrection des Polonais en 1794, et devint membre du gouvernement. On a de lui une *traduction* en vers polonais, de l'*Iliade*, une des meilleures qui existent dans les langues modernes; une imitation de l'*Art poétique*, *le Jugement dernier d'Young*; une grande partie du *Paradis perdu*, et les neuf premiers livres de l'*Enéide*. M. Jaknbowski a terminé cette traduction, Varsovie, 1809, in-8°.

* DOBEILH (FRANÇOIS), jésuite français, né à Moulins, vers l'année 1634, professa les humanités dans divers établissemens de son ordre, et mourut en

1716. Il publia des *traductions* de plusieurs ouvrages espagnols du Père Nieremberg, son confrère, parmi lesquels on remarque : *Avis consolant pour les personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671; Lyon, 1702, in-12; l'*Aimable Mère de Jésus*, 1671; Amsterdam, 1672, in-12; *Réflexions, sentences et maximes royales et politiques*, Amsterdam, 1671, in-12; *Vie du roi Almanzor*, 1671, in-12; *Vie de Sainte-Ulpire*, Amiens, 1672, in-12.

* **DOBNER** (Gélase), historien bohémien, né à Prague, en 1749, se consacra de bonne heure à l'instruction publique dans la congrégation des Ecoles-pies, et devint recteur de l'université de Prague, où il mourut le 24 mai 1790. Il a laissé, sur l'histoire de Bohême et de Moravie, des *ouvrages* précieux par l'étendue des recherches et par la critique judicieuse qui y règne. On estime surtout ses *Monumens historiques de Bohême*, 6 vol. in-4°, en latin, où l'on trouve un grand nombre de chroniques, de diplômes et de documens inédits. On fait cas aussi de sa *Chronique de Hagek*, imprimée sous ce titre : *Winceslaï Hagek annales Bohemorum, etc.*, Prague, 6 vol. in-4°. Dobner a publié plusieurs autres ouvrages, les uns en latin, les autres en allemand, qui justifient la réputation qu'il s'était acquise.

* **DOBRITZHOFFER** (Martin), jésuite allemand, fut envoyé en mission au Paraguay, et après 22 ans de pénibles travaux, il revint en Europe, où il mourut le 17 juillet 1791. On lui doit *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraquariæ natione, etc.*, Vienne, 1783-84, 3 vol. in-8°, avec cartes et figures. Cet ouvrage, qui parut en même temps traduit en allemand, offre des documens intéressans; mais il est rédigé avec peu d'ordre, et l'on y trouve peu de lumières sur les pays et les peuples dont il est question.

* **DOBROWSKY** (l'abbé Joseph), né le 17 août 1753 à Jermet, près de Raab en Hongrie, fut élevé en Bohême, d'où ses parens étaient originaires, et où ils étaient retournés peu de temps après sa naissance. Dobrowsky venait de se faire jésuite à Brunn, lorsque l'ordre fut supprimé. Il se rendit à Prague, où il trouva des protecteurs, et se mit à étudier avec ardeur les langues orientales, surtout la langue, la littérature et l'histoire de son pays. Il devint en 1786, vice-recteur du séminaire de Prague, et en 1787, recteur de celui d'Olmutz. A l'époque de son couronnement, l'empereur Léopold II visita la société des sciences établie à Prague, et à cette occasion Dobrowsky prononça un discours sur l'attachement des peuples Slaves à l'Autriche. Peu de temps après, il accompagna en Suède le comte Joachim Sternberg, dans le but de recouvrer au moins par des copies, une partie des trésors littéraires et bibliographiques enlevés pendant la guerre de trente ans, à la Moravie et à la Bohême, par les généraux suédois Wraugel, Kœnigsmarck et Torstenson. En 1792 et 1793, il fit un voyage à Pétersbourg et à Moscou, et y recueillit de précieux et abondans matériaux sur toutes les branches de la littérature slavonne. Dans les années suivantes, il parcourut plusieurs fois l'Italie avec le comte François Sternberg, qui, versé dans l'histoire et dans la numismatique, était avec son parent Gaspard Sternberg, un des savans et des protecteurs des lettres les plus distingués de Prague et de l'Allemagne. Dobrowsky n'a pas cessé jusqu'à sa mort de s'occuper avec zèle de la langue et de la littérature des peuples slavons. Il a cherché à débarrasser l'histoire de Bohême d'une multitude de fables, et a apporté dans ce travail une critique judicieuse. La société des sciences et le musée de Prague lui ont eu les plus grandes obligations, pour le zèle avec lequel il s'est occupé de rechercher et de recueillir les restes de l'art et de la littérature de son pays. C'est ainsi qu'il a découvert quelquefois de nouvelles sources historiques, comme par exemple la Chronique d'Ansbert sur la croisade de Frédéric Barberousse. La *Grammaire de la langue slavonne*, qu'il a composée en grande partie à Vienne de 1819 à 1822, est devenue classique en particulier pour les Polonais et les Russes, qui se sont enrichis par des traductions de la plupart de ses savantes recherches. Dobrowsky est mort à Brunn, le 6 janvier 1829, âgé de 76 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages tels que : | *Littérature bohémienne et morave, pour les années* 1779 et 1780, Prague, 2 vol. in-8°; | *Magasin littéraire pour la Bohème et la Moravie*, Prague, 1786-87, 3 cahiers in-8°; | *Histoire de la langue et de la littérature bohémienne*, Prague, 1792, in-8°; | *de la Formation de la langue esclavonne*, Prague, 1799, in-8°; | *Slawin, message adressé de la Bohème à tous les peuples esclavons*, ou *Mémoire pour servir à la connaissance de la littérature esclavonne dans tous ses dialectes*,

Digitized by Google

Prague, 1806, in-8°; | *Glagolitica, sur la littérature glagolitique, l'âge de la Bukwitza, le modèle d'après lequel elle s'est formée, sur l'origine de la liturgie romano-esclavonne, et la traduction de cette liturgie en langue dalmatienne, qu'on a attribuée à saint Jérôme*, Prague, 1807, in-8°, avec 2 planches. Cet ouvrage est un supplément au *Slawin;* | *Fragmentum pragense evangelii sancti Marci, vulgo autographi, edidit lectionesque variantes criticè recensuit*, Prague, 1778, in-4°; | *Corrigenda in Bohemia docta Balbini juxta editionem P. Raph. Ungar*, Prague, in-8°; | *de Antiquis Hebræorum characteribus dissertatio, in quâ speciatim Origenis Hieronymique fides testimonio Josephi-Flavii defenditur*, Prague, 1783, in-8°; | *Przikrel grammatica linguæ Brahmanicæ*, Prague, 1793, in-8°; | *de Sacerdotum in Bohemia celibatu narratio historica, cui constitutiones concilii moguntini Fritzlariæ 1244 celebrati, adnexæ sunt*, Prague, 1787, in-8°, etc. Le P. Dobrowsky a enrichi d'un grand nombre de dissertations très curieuses la *Bibliothèque orientale et exégétique*, publiée par Michaëlis, et les *Mémoires* de la société royale bohémienne des sciences. Enfin il a publié avec M. Pelzel, les *Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1783-84, in-8°.

DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de Van-Dick, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles Ier, qui le nomma son premier peintre. Il fut si recherché à la cour et à la ville, qu'il ne pouvait suffire à tout ce qu'on lui demandait. Sa manière était à la fois douce et forte : ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1647, à trente-sept ans.

* DOCHE (Joseph-Denis), compositeur de musique, né à Paris le 22 août 1766, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, maître de chapelle de l'église de Coutances, place qu'il occupa jusqu'à la révolution. Il revint alors à Paris, et continua d'étudier, sous l'influence des grands maîtres de notre école, particulièrement de Grétry, l'art auquel il s'était voué; il devint chef d'orchestre du Vaudeville en 1810, et ce qui l'a fait connaître de la manière la plus avantageuse, c'est la foule d'*airs* et de *morceaux détachés* qu'il a faits pour ce théâtre : on en compte plus de 500 parmi lesquels on cite une grande partie de la musique de *Fanchon la vielleuse, de la Belle au bois dormant*, etc. Doche a publié en 1823, le *recueil* de ses productions sous ce titre : *la Musette du Vaudeville;* il se retira au mois d'avril 1825 à Soissons, et y mourut dans le mois de juillet de la même année. Il avait fait exécuter aussi plusieurs messes à grand orchestre pour la fête de Sainte-Cécile, notamment celle qu'on entendit à Saint-Eustache, en 1809.

DODART (Denis), conseiller, médecin du roi, 1[er] médecin du prince et de la princesse de Conty, et enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634 et y mourut en 1707, universellement regretté. Il était né d'un caractère sérieux, dit Fontenelle, et l'attention chrétienne avec laquelle il veillait perpétuellement sur lui-même, n'était pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissait assez à découvert cette joie sage et durable, fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. Gui-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satires, l'appelait *monstrum sine vitio*, un prodige de sagesse et de science sans aucun défaut. On a de lui : | *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-folio, ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface; | *Statica medicinæ gallica*, dans un recueil sur cette matière, en 2 vol. in-12; | *Des dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diète des anciens, sur leur boisson. Il avait beaucoup spéculé aussi sur la digestion et la transpiration, pour suivre et vérifier les observations de Santorius; observations dont le résultat dépend de tant de circonstances, qu'on n'a pu le fixer encore avec une utilité certaine. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des drogues* de Pierre Pomey.

* DODD (R.), ingénieur anglais mort en 1822 par suite de l'explosion d'un bateau à vapeur sur lequel il se trouvait. Il avait publié en anglais les ouvrages suivans : | *Tableau des principaux canaux qui existent dans le monde, avec des réflexions sur l'utilité des canaux*, 1795, in-8°; | *Rapport sur le chemin creux proposé de Gravesend à Tilbury, et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4°; | *Lettres sur l'amélioration du port de Londres, dans lesquelles on démontre qu'elle est praticable sans recou-*

Digitized by Google

rir à la construction du bassin, 1799; | *Observations sur l'eau*, 1805, in-8°.

DODDRIGE (PHILIPPE), théologien anglais né a Londres, en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *sermons*, in-8°, écrits avec simplicité. Ils ont été traduits en français par M. Bertrand.

DODECHIN, prêtre du 14e siècle, natif de Logenstein dans l'électorat de Trèves, visita la Palestine, dont il donna une *Description*, et continua la *Chronique* de Marianus Scotus, depuis 1083 jusqu'en 1200.

DODOENS ou **DODONÉE** (REMBERT), de Malines, né en 1517, médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 68 ans. Il laissa plusieurs ouvrages sur son art: | *Histoire des plantes* en latin, avec figures, Anvers, 1644, in-fol. La description des plantes étrangères, surtout celle des Indes, est empruntée principalement des ouvrages de Charles l'Ecluse. | Une *édition* de Paul Eginète, Bâle, 1546; | *Medicinalium observationum exempla rara*, Anvers, 1585, in-8°, etc.

* **DODSLEY**, libraire et littérateur anglais, né d'une famille pauvre et obscure, avait pour la littérature un goût naturel, qui le dirigea d'abord vers la poésie. Une *pièce de vers* qu'il adressa à Pope lui mérita l'amitié de ce poète. Pope l'aida à lever une boutique de librairie, qui devint le rendez-vous des littérateurs les plus distingués, et où il fit en peu de temps une belle fortune, qui ne l'enorgueillit point. S'étant retiré des affaires, il mourut à Durham le 25 septembre 1764. C'est lui qui eut la première idée d'un ouvrage estimable, intitulé : *Le Précepteur*. Ses principaux ouvrages sont : | *Le roi et le fermier de Mansfield*, comédie dans le genre de la Partie de chasse de Henri IV, et dont elle a peut-être fourni le modèle; | *Cléone*, tragédie; | l'*Economie de la vie humaine*, petit traité de morale, Londres, 1795, in-12, fig., qui eut beaucoup de succès, parce qu'il fut attribué au comte de Chesterfield. Il a obtenu un grand nombre de traductions françaises. On a aussi traduit plusieurs de ses pièces avec celles de Gay, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Choix de petites pièces du théâtre anglais*.

* **DODSON** (MICHEL), savant avocat anglais, naquit en 1732, à Marlborough, dans le comté de Wiltshire. Il ne possédait pas toutes les qualités brillantes de l'orateur, mais il se distingua par la sagesse de ses conseils. Il faisait des Ecritures saintes son étude favorite, et appartenait à une société instituée en 1783 pour propager la connaissance de la Bible. En 1770, il fut nommé l'un des commissaires des banqueroutes, et il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1799. On a de lui : | une *nouvelle Traduction d'Isaïe avec des notes, pour faire suite à celles du docteur Lowth, et des observations sur quelques parties de la traduction et des notes de ce savant évêque par un laïque*, 1790, 1 vol. in-8°; | la *Vie de sir Michel Forster* son oncle, qui a été réimprimée dans la nouvelle édition de la *Biographia britannica*, in-fol.

DODSWORTH (ROGER), né à Yorck, a travaillé au *Monasticon anglicanum*, avec Dugdale. *Voyez* ce mot.

DODWELL (HENRI), né à Dublin en 1641, de parens pauvres, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avait pas d'argent pour acheter des plumes, du papier et de l'encre. Un de ses parens lui ayant donné du secours, il fit des progrès qui lui procurèrent la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume. Il mourut en 1711, âgé de 70 ans. C'était un homme versé dans l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique et les ouvrages des Pères; mais d'une humeur bizarre et chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : | un *Traité contre les non-conformistes*, plein d'idées singulières, mais qui n'ont rien d'étonnant dans un homme destitué de toute règle de doctrine et de croyance, et abandonné aux conclusions de l'esprit privé. Il y prétend que l'âme, naturellement mortelle, n'acquiert l'immortalité que par le baptême, conféré par des prêtres légitimement ordonnés par des évêques; | des *Dissertations latines sur S. Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. Dom Thierri Ruinart le réfuta avec beaucoup de solidité, dans la savante préface dont il enrichit son édition des *Actes sincères des martyrs*. Un auteur qui a embrassé le sentiment de Dodwel, prétend que son adversaire n'a pas assez distingué les martyrs, et les morts ordinaires; les persécutions pour cause de

Digitized by Google

religion, et les persécutions politiques. Mais ce jugement est faux, et il est d'autant moins recevable, qu'il part d'un écrivain qui a tâché d'affaiblir toutes les preuves du christianisme. (*Voyez* DIOCLETIEN, RUINART.) | Un *Traité sur la manière d'étudier la théologie*, en anglais; | *Geographiæ veteris Scriptores græci minores*, Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8°, rares et estimés. L'auteur a orné cette édition de *remarques* et de *dissertations;* | *De veteribus Græcorum Romanorumque cyclis*, Oxford, 1702, in-4°; | *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4°, ouvrage recherché; | plusieurs *éditions* d'auteurs classiques, qu'il a éclaircis par des *notes*. Ceux qui voudront connaître plus en détail les autres productions de Dodwel, peuvent consulter l'*Abrégé de ses OEuvres avec une notice sur sa Vie*, publié par Francis Brokesby, Londres, 1723, in-8°; mais il ne faut pas s'en tenir littéralement à ce qu'en dit cet auteur, qui prend souvent le ton de panégyriste. Dodwel aimait extrêmement à se distinguer, et ce défaut est peut-être la seule cause des opinions extraordinaires et insoutenables qu'il a avancées. C'est encore peut-être cette disposition de son cœur, qui lui a fait imaginer que les martyrs pouvaient avoir souffert la mort par vanité : idée aussi extravagante que peu chrétienne. La belle gloire que d'être exécuté comme les scélérats, et rendu infâme aux yeux de tout l'empire romain, et honoré dans une secte méprisée et persécutée! Ces extravagantes opinions ont fait dire à M. Burnet, évêque anglican de Salisbury, dans une lettre écrite à Dodwel, qu'un Vanini, un Hobbes, un Spinosa n'auraient pu avancer des choses plus absurdes et plus irréligieuses. « Cependant, ajoute-t-il, vous n'avez point reconnu vos fautes, comme vous l'auriez dû faire publiquement... Je puis vous assurer que j'aimerais mieux ne savoir lire ni écrire, que d'étudier ou de faire des livres dans les vues que vous vous êtes proposées depuis plus de trente ans. Vous aimez les nouveautés et les paradoxes, et vous employez votre savoir pour les établir... J'estime, comme je je le dois, plusieurs bonnes et belles qualités que vous possédez; mais je déplore votre malheur dans tout ce que vous avez fait de répréhensible. » M. Chishull, bachelier en théologie, et membre de l'université d'Oxford, met Dodwel dans cette classe de savans qui sont propres à compiler, mais qui ne sont point capables de bien juger et de raisonner sur ce qu'ils ont recueilli. « Je ne veux nullement, dit-il, diminuer la réputation à laquelle il a droit de prétendre; mais je veux rabaisser cette autorité, à la faveur de laquelle il répand ses erreurs. Je crois que le genre humain a plus de droit à la connaissance de la vérité, que l'auteur n'en a à la réputation dont il jouit par un savoir faux et mal employé. »

* DOEDERLEIN (JEAN-ALEXANDRE), historien et antiquaire allemand, né en 1675, à Weissenbourg en Franconie, occupa avec distinction la place de recteur du collége de cette ville, et mourut le 23 octobre 1745. Il était membre de *l'Académie des Curieux de la nature* de Cassel, et *de la société royale de Londres*. On lui doit un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches et d'érudition. Les principaux sont : | *Commentatio historica de Nummis Germaniæ mediæ Bracteatis et Cavis, accessit Disquisitio de pecuniæ medii ævi valore, nummorumque nostræ ætatis origine*, Nuremberg, 1729, in-4°, ouvrage curieux, où les faits sont disposés avec méthode; | *Antiquitates gentilismi Nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4°, en allemand. C'est un petit traité sur la religion des anciens habitans du Nordgaw. | *Traces existantes au centre de l'Allemagne d'antiquités sacrées russes-sclavonnes*, en allemand; | *Dissertatio epistolaris qua in patellarum, ut dicuntur Iridis, vulgo Regenbogen Schüsslein autores, materiam variasque formas et figuras et finem inquiritur*, Schwatzbach, 1739, in-4°; | *Programma de nummorum antiquorum maximè in omni re litteraria usu aliarumque præ aliis præstantia*, Weissembourg, 1741, in-4°.

* DOEDERLEIN (JEAN-CHRISTOPHE), célèbre professeur de théologie, né à Windshein en Franconie, le 20 janvier 1746, occupa successivement les chaires d'Altdorf et d'Iéna, et mourut dans cette dernière ville le 2 décembre 1792. Il a contribué à introduire en Allemagne le nouveau système théologique qui règne aujourd'hui dans le plus grand nombre des universités luthériennes, système directement opposé à la doctrine des premiers réformateurs; mais il n'alla pas aussi loin qu'on est allé depuis, et il paraît que sur la fin de sa vie, il vit avec inquiétude les conséquences de ces nouvelles opinions, et qu'il voulut en arrêter les progrès. Ses ouvrages, écrits en général avec élégance,

Digitized by Google

annoncent une mémoire heureuse, une érudition solide et une grande facilité à saisir les questions et à les envisager sous tous les points de vue; les plus estimés sont: | une traduction latine des *Proverbes d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu, et accompagnée de notes critiques, 1775, in-8°, réimprimée avec des additions en 1780 et 1789; | une traduction allemande des *Proverbes de Salomon*, 1778, in-8°, réimprimée avec des changemens en 1782 et 1786; | une traduction de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques* en allemand, avec des notes, Iéna, 1784 et 1792, in-8°; | *Institutio theologi christiani*, Altdorf, 1780, in-8°, 5ᵉ édit., 1791; | *Summa institutionis theologi christiani*, Altdorf, 1782, in-8°, 4ᵉ édit., 1797. Cet ouvrage a été traduit en allemand. | *Opuscula theologica*, 1789, in-8°; | *Bibliothèque théologique* en allemand, Leipsick, 1780 à 1792, 4 vol. in-8°; | *Journal théologique*, en allemand, 1792, in-8°; | *Biblia hebraïca cum variis lectionibus*, Leipsick, 1793, in-8°. On a encore de lui des *sermons*, un grand nombre d'*opuscules* et des *dissertations* critiques.

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül. Ce fut lui qui rapporta à ce prince, que David passant par Nobé, avait conspiré contre lui avec le grand prêtre Achimélech. Cette calomnie mit Saül dans une telle colère, qu'il désola la ville de Nobé, et fit donner la mort par la main du lâche Doeg, au grand-pontife et à 85 prêtres, l'an 1061 avant J.-C. C'est à cette occasion que David composa les *Psaumes* 51 et 118.

DOEZ. *Voyez* VANDER-DOEZ.

*DOHM (CHRÉTIEN-CONRAD-GUILLAUME de), publiciste et ministre du roi de Prusse, né à Lemgo, dans le comté de la Lippe, le 11 décembre 1751, fut nommé, en 1776, professeur des sciences statistiques à Cassel, et après avoir passé par divers emplois, devint, en 1794, ambassadeur du roi de Prusse auprès des cercles du Haut et Bas-Rhin, et ensuite ministre au congrès de Rastadt, où il resta jusqu'en 1799. Le roi de Prusse le nomma, en 1804, président de la chambre d'Heiligenstadt, dans le pays d'Eichsfeld. Ce pays étant passé sous une domination étrangère, le nouveau roi Jérôme Bonaparte l'envoya près la cour de Saxe, en qualité de ministre plénipotentiaire. La faiblesse de sa santé l'obligea de donner sa démission en 1811, et de se retirer dans sa terre près de Magdebourg, où il est mort dans le mois de juin 1820. Il dut à ses travaux littéraires les emplois éminens qu'il a occupés. Ses principaux écrits, publiés en allemand, sont: | *Relation du voyage d'Edouard Ives en Perse et dans les Indes*, traduite de l'anglais, avec des notes, 1775, 2 vol. in-8°; | *Notice concernant le manuscrit de la description du Japon par Koemfer*, 1775, in-8°; | *Histoire des Anglais et des Français dans les Indes orientales*, tome 1, 1776, in-8°; | L'*Histoire du Japon de Koemfer*, avec des notes et des planches, 1777, 2 vol. in-4°; | *Matériaux pour la statistique*, 1777-85, cinq livraisons, in-8°; | *Exposition succincte du système physiocratique*, 1778, in-8°; | *Histoire de la guerre de la succession de Bavière*. C'est cet ouvrage qui engagea le roi de Prusse à l'attirer à son service. | De l'*Amélioration de la condition civile des Juifs*, Berlin, 1781, 2 vol. in-8°; | *Sur l'union des princes allemands*, 1785, in-8°; | *De la révolution de Liége en* 1789, *et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*, Berlin, 1790, in-8°; | *Evénemens remarquables pendant ma vie depuis* 1763, 1814 et 1815, 2 vol. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation en Prusse. | Un grand nombre d'autres écrits politiques, qu'il publia dans le *Muséum* et dans le *Mercure* allemand, deux ouvrages périodiques au succès desquels il contribua beaucoup.

DOISSIN (LOUIS), jésuite, né en Amérique, en 1721, est connu par deux *poèmes* latins, l'un *sur la sculpture*, l'autre *sur la gravure*. On y remarque un style pur et coulant; une élocution libre, aisée, pleine de feu et de noblesse; des exemples choisis avec goût et appliqués avec autant de grâce que de justesse. Son poème de *la sculpture* surtout offre des descriptions et une force de coloris qui ressuscitent souvent la langue d'Auguste. L'un et l'autre parurent à Paris en 1757, 1 vol. in-12 avec la traduction. Ils ont été insérés dans un volume qui fait suite aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813, in-12. Ce jésuite mourut à Paris en 1753, âgé de 32 ans, de la petite vérole.

DOISY (PIERRE), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort à Paris le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque cours, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre: *Le royaume de France et les états de la Lorraine, en forme de dictionnaire*, in-4°, 1753.

DOLABELLA (PUBLIUS-CORNELIUS), gendre de Cicéron, se distingua pendant les guerres civiles de Rome, par son hu-

Digitized by Google

meur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules-César. Il se trouva avec lui aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avait formé que pour frustrer ceux à qui il devait, et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collègue, traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnaître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des conjurés qui avait eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie-Mineure, il se donna la mort dans Laodicée, où il était assiégé par Cassius, l'an 43 avant J.-C. Il n'avait alors que 26 ou 27 ans.

DOLCE (Louis), né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, fut mis dans le même tombeau qui avait reçu Ruscelli, son Zoïle, trois ans auparavant. Il est plus connu par ses ouvrages poétiques et par différentes traductions des écrivains anciens, que par ses actions. « C'était, dit Baillet, un des meilleurs » écrivains de son siècle. Son style a de la » douceur, de la pureté et de l'éloquence; » mais la faim l'obligea souvent à alonger » ses ouvrages, et ne lui permit pas d'y » mettre toute la correction qu'ils auraient » exigée. » On recherche les suivans; | *Dialogo de la pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735; | *Il primo libro di Sacripante, paladino*, Venise, 1532, in-8°; poème resté imparfait. | *L'Achille e l'Eneide*, etc., 1576, in-4°; | *Le prime imprese del conte Orlando*, 1572, in-4°; | des *poésies* dans différens recueils entre autres dans celui de Berni; | *Vie de Charles-Quint*, Venise, 1561, in-4°, en italien, estimée, mais peu commune: *Vie de Ferdinand Ier*, *empereur* Venise, 1561 et 1567, in-4°. La *Bibliothèque italienne* de Haym cite de lui plus de 70 ouvrages.

* DOLCE ou DOLCI (Carlo), peintre de Florence, élève de Jacques Vignali, né en 1616, mort dans cette ville en 1686, a fait des tableaux qui sont très recherchés. Peu de peintres ont terminé leurs ouvrages avec autant de soin. Il réussissait également bien dans le *portrait* et dans l'*histoire*, et tirait ordinairement ses sujets de l'histoire sainte.

DOLERA (Clément), évêque de Foligni, cardinal, de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, était de Monéglia. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre: *Compendium theologicarum institutionum*. Rome, 1565, in-8°.

DOLET (Etienne), né à Orléans, en 1509, était fils, dit-on, de François Ier, et d'une orléanaise nommée Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mère avec un seigneur de la cour; mais cette anecdote mérite confirmation. Quoi qu'il en soit, Dolet, à la fois imprimeur, poète, orateur et humaniste, était outré en tout; comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure, toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail; d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet. On le mit en prison pour son irréligion. Le savant Castellan lui obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction l'aurait rendu plus sage. Il promit beaucoup, il ne tint rien, et fut brûlé comme athée à Paris en 1546, à 37 ans. « On ne voit pas, » dit un auteur, que nos philosophes se » soient empressés de réclamer ou de jus- » tifier un pareil zélateur de la liberté. Son » athéisme trop déclaré et trop pratique, » l'a peut-être exclu de l'association, et a » retenu les plumes éloquentes qui auraient » été tentées de le réhabiliter comme tant » d'autres. Il y a cependant apparence » qu'il eût trouvé grâce aux yeux des au- » teurs du *Système de la nature*. Les prin- » cipes de cet ouvrage monstrueux sont » précisément les mêmes que ceux de Do- » let. » On dit qu'avant de rendre l'âme, il protesta que ses livres contenaient des choses qu'il n'avait jamais entendues; ce qui est sans doute très facile à croire: quel est le matérialiste qui comprenne le galimatias par lequel il prétend remplacer la notion d'un Dieu? On a de lui: | *Commentarii linguæ latinæ*, 2 vol. in-fol., à Lyon, chez Gryphe, 1536-38, qui devaient

Digitized by Google

être suivis d'un 5ᵉ. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connaissait bien les tours et les finesses, surtout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant il n'écrivait pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes; c'est un tissu de phrases mendiées. | *Carminum libri* 4 1538, in-4°; ces poésies sont pitoyables, surtout les lyriques; | *Formulæ latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio : cet ouvrage est un dictionnaire qui devait avoir deux autres parties; | *Second enfer de Dolet*, 1544, in-8°; | *De officio legati*, Lyon, 1538, in-4°; | *Francisci I facta*, Anvers, Lyon, 1529, in-4° : les mêmes en français, 1540, en prose, sous le titre de *Gestes de François Iᵉʳ*, in-4°; | *De re navali*, Lyon, 1537, in-4°; | un *recueil de lettres* en vers français.

DOLGOROUKI (IWAN, prince de), fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikof, qui s'était emparé de toute l'autorité, et qui gouvernait seul. Menzikof et toute sa famille furent exilés en Sibérie; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avait une sœur qui fut fiancée au czar; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberait à la maladie dont il était atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice et héritière de l'empire. Le prince Iwan avait signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avait-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre, l'épée à la main, criant : *Vive l'impératrice Catherine!* mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité, elle souscrivit à tout; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Menzikof en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Basile furent roués, deux autres écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée.

DOLLIÈRES (N.), jésuite lorrain, s'est distingué en Chine par son zèle et ses travaux, depuis 1758 jusqu'en 1780, qu'il mourut à Pékin, après avoir publié un excellent *catéchisme* dont plus de 30,000 exemplaires circulent dans les provinces de ce vaste empire.

* DOLLOND (JOHN), opticien anglais, né en 1706, de parens ouvriers en soie, exerça d'abord le même métier; mais porté par sa vocation vers l'étude des mathématiques, et de leur application aux instrumens d'optique et d'astronomie, il obtint d'assez grands succès et se détermina enfin à suivre exclusivement cette nouvelle carrière. Il fut l'inventeur du *télescope achromatique*, et devint opticien du roi et membre de la société royale de Londres. Dollond est mort en 1761. On trouve dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs *Mémoires* de ce savant sur des sujets d'optique.

* DOLLOND (PETER), fils aîné du précédent, né en 1730, fut comme lui opticien distingué; et travailla aussi d'abord aux ouvrages de soie. En 1750 il ouvrit un atelier d'opticien que son père dirigea avec lui. Les savans affluèrent dans leur magasin qui leur valut à tous deux une réputation européenne, et d'où sortirent en 1758 les premières lunettes achromatiques. On doit à Peter un *Mémoire* intitulé : *Précis de la découverte faite par John Dollond pour perfectionner le télescope à réfraction, avec un essai sur une erreur commise par sir Isaac Newton dans une expérience d'où dependait le perfectionnement du télescope à réfraction*, 1789, in-4°. Cet ouvrage a surtout pour but de venger la mémoire de son père attaquée dans un journal étranger. Peter Dollond a lu aussi à la *Société royale de Londres* plusieurs *Mémoires* scientifiques qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il mourut le 2 juillet 1820, à Kinsington, près de Londres; il était membre de la société philosophique américaine de Philadelphie.

DOLMANS (PIERRE), jésuite, natif des environs de Maestricht, mort le 29 septembre 1751, a travaillé aux *Acta sanctorum*, depuis 1736 jusqu'à 1739.

* DOLOMIEU (DÉODAT-GUY-SYLVAIN-TANCRÈDE GRATET de), célèbre géologue et minéralogiste français, commandeur de l'ordre de Malte, de l'académie

des sciences, né à Dolomieu, près la Tour-du-Pin, en Dauphiné, le 24 juin 1750, d'une ancienne maison de cette province, devint officier dans les carabiniers à 15 ans, et commença à 18 ans son noviciat de chevalier de Malte. Une affaire d'honneur avec un chevalier qu'il tua, et des discussions qu'il eut avec son ordre, lui occasionèrent beaucoup de chagrins, et lui inspirèrent le goût de la retraite. Il quitta le service pour se livrer uniquement à l'étude de l'histoire naturelle, et fit plusieurs voyages à Naples, en Portugal, à Malte et en Sicile. La révolution française trouva en lui un partisan; mais il ne tarda pas à être détrompé sur ses résultats, par la perte qu'il fit du duc de La Rochefoucauld son ami, assassiné à Forges le 14 décembre 1792, presque sous ses yeux. En 1796, il fut nommé ingénieur et professeur à l'école des mines, et en 1797, il fit partie de l'expédition d'Egypte, dont le premier exploit fut la prise de Malte. On crut qu'il avait contribué à la reddition prématurée de cette île; cette opinion lui devint funeste, et détermina vraisemblablement la conduite vigoureuse que la cour de Naples tint à son égard. Fait prisonnier à Tarente où il avait été forcé de relâcher en repassant en France, il fut plongé dans un cachot et ne recouvra sa liberté qu'en vertu du traité de paix conclu avec le roi de Naples en 1801, après avoir souffert toutes sortes d'outrages pendant près de deux ans. A son arrivée en France, il avait été déjà nommé à la chaire de professeur de minéralogie au muséum, vacante par la mort de Daubenton. Il mourut la même année le 26 novembre à Châteauneuf en Charolais, en revenant d'un voyage qu'il avait entrepris dans les montagnes de Suisse, de Savoie et du Dauphiné. On lui doit plusieurs ouvrages principalement sur les volcans et les matières volcaniques, remarquables par leur exactitude et leur profondeur: | *Voyage aux îles de Lipari, suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8°; | *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8°; | *Mémoire sur les îles Ponces, et catalogue raisonné des produits de l'Etna*, Paris, 1788, in-8°; | *Dissertation sur l'origine du basalte*, dans le Journal de Physique de 1790, et plusieurs autres morceaux dans le même journal, dans celui des Mines, dans le Voyage pittoresque de Naples et de Sicile de l'abbé de Saint-Non, et dans les Œuvres de Bergman. Il a rédigé le *Dictionnaire minéralogique* pour la nouvelle Encyclopédie, et travaillé au *Magasin encyclopédique*. M. Brunn-Neergaard a publié le *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, Paris, 1802, in-8°.

DOLON, troyen, extrêmement léger à la course, qui ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris et tué par Diomède et Ulysse.

DOMAIRON (Louis), littérateur, jésuite, né à Beziers le 25 août 1745, se rendit à Paris après la suppression de son ordre, et fut nommé professeur à l'école royale militaire, place qu'il remplit depuis 1778 jusqu'au moment où la révolution supprima tous les établissemens d'instruction publique. Lors de la réorganisation des écoles, il fut principal à Dieppe et professeur de belles-lettres, puis membre de la commission des livres classiques et inspecteur de l'instruction publique. Il est mort à Paris le 16 janvier 1807. On a de lui: | *Le libertin devenu vertueux*, 1777, 2 vol. in-12; | *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*, 1777 et 1781, 2 vol. in-12; | *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol. in-12, 1801 et 1807, 3 vol. C'est de cet ouvrage que sont extraites la *rhétorique* et la *poétique*, 1805, in-12. | *Atlas portatif composé de 28 cartes avec des élémens de géographie*, 1786 et 1802, in-8°; | Les *Rudimens de l'histoire*, 1801 4 vol. in-12; nouvelle édition retouchée avec soin, 1804, 3 vol. in-12. Il a coopéré au *Journal des beaux arts*, et a publié, avec l'abbé de Fontenay, les tom. 25 à 42 du *Voyageur français*, par l'abbé de La Porte.

DOMAT (Jean), avocat du roi au siége présidial de Clermont en Auvergne, était né dans cette ville le 30 novembre 1625. Il devint l'arbitre de sa province, par son savoir, par son intégrité, par sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il était beaucoup lié, prenaient ses avis, même sur les matières de théologie. Domat était à Paris durant la dernière maladie de Pascal. Il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. La confusion qui régnait dans les lois, le détermina à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devait d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfans qui prendraient le parti de la robe. Quel-

Digitized by Google

ques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats; il vint pour cela à Paris en 1685. Louis XIV, sur le rapport que lui en fit M. Pelletier, alors contrôleur-général, ordonna à Domat d'en faire part au public, et lui accorda une pension de 2,000 liv. Domat fixé à Paris montrait son ouvrage aux plus habiles jurisconsultes, à mesure qu'il l'écrivait. D'Aguesseau, alors conseiller-d'état, lui dit en écoutant la lecture d'un cahier où il était traité de l'usure: « Je savais que » l'usure était défendue par l'Ecriture et » par les lois; mais je ne la savais pas con- » traire au droit naturel, » convenant ainsi d'avoir appris ce point, et d'en avoir été persuadé par les écrits de Domat. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* parurent enfin en 1689, in-4°, chez Coignard. Elles forment 6 vol., dans lesquels on voit non-seulement que l'auteur possédait l'esprit des lois, mais qu'il était très capable d'y faire entrer les jeunes jurisconsultes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Les trois premiers vol. in-4° traitent des lois civiles dans leur ordre naturel: les 4e et 5e, du droit public: et le 6e est un choix de lois. Cet habile homme mourut à Paris en 1695, à 70 ans. On fit après sa mort une édition de son ouvrage, in-folio, 1702, à Luxembourg, réimprimée plusieurs fois. L'édition la plus complète est celle de 1777 in-folio, avec un Supplément par M. Jouy.

* DOMBAY (François de), orientaliste distingué, conseiller en la chancellerie secrète, et interprète de cour de l'empereur d'Autriche pour les langues asiatiques, né à Vienne en 1758, mort dans cette ville le 21 décembre 1810, a publié plusieurs ouvrages estimés: | *Histoire des rois de Mauritanie,* depuis le milieu du 8e siècle jusqu'au commencement du 14e, Agram, 1794, et 1795, 2 vol. in-8°, en allemand; | *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs,* Agram, 1797, in-8°, aussi en allemand. C'est un recueil de sentences morales et de proverbes: | *Grammatica linguæ mauro-arabicæ,* in-4°, Vienne, 1800; | *Histoire des chérifs ou princes de la maison régnante de Maroc,* Agram, 1801, in-8°, en allemand; | *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc,* Vienne, 1803, in-8°; | *Grammatica linguæ persicæ,* in-4°, Vienne, 1804.

* DOMBEY (Joseph), médecin, botaniste et naturaliste français, né à Mâcon en 1742, de parens peu fortunés, quitta la maison paternelle et se rendit à Montpellier, où Commerson, son parent, lui inspira du goût pour la botanique, qui devint une passion pour lui. Envoyé en 1778 au Pérou, par Turgot, il en rapporta une collection immense d'objets précieux et reçut en indemnité, à son retour, une somme de 60,000 livres pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 (1785). Il fut ensuite chargé d'une mission dans les Etats-Unis; mais, fait prisonnier par des corsaires, on le traîna dans les prisons de Mont-Serrat, où il mourut des mauvais traitemens qu'il avait éprouvés en octobre 1794. Son *herbier*, déposé au muséum d'histoire naturelle, renferme 1,500 plantes, dans lesquelles il y a 60 genres nouveaux. Ruiz et Pavon ont profité de ses travaux pour leur magnifique *Flore péruvienne*. On doit encore à Dombey la découverte du cuivre muriaté et de l'euclase, et celle de quelques quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes, dont plusieurs portent son nom. M. Deleuze a inséré dans le tome 4 des Annales du Muséum d'histoire naturelle, une notice fort intéressante sur Dombey.

DOMBIDEAU. *Voyez* CROUZEILLES.

DOMBROWKA, la *Clotilde* des Polonais, était fille de Boleslas Ier, roi de Bohême. Miécislas, duc de Pologne, l'ayant demandée en mariage, elle lui fut accordée à condition que lui et son peuple embrasseraient la religion chrétienne. Dombrowka se rendit à Gnesne, accompagnée de prêtres qui devaient prêcher la foi aux Polonais. Miécislas tint parole: il fut baptisé et marié le même jour, le 5 mars 965. Les seigneurs de son royaume suivirent son exemple, et il rendit un édit qui ordonnait à ses sujets de quitter les superstitions du paganisme. Dombrowka eut de son mariage, entre autres enfans, Boleslas dit l'*intrépide*, premier roi de Pologne. Cette princesse mourut à Gnesne en 976.

* DOMBROWSKI (Jean-Henri), général polonais, était capitaine dans les gardes-du-corps de l'électeur de Saxe, lors de la diète de 1788. Revenu dans sa patrie, il servit en 1794 contre les Russes, et commanda une des lignes par lesquelles Kosciuszko défendit Varsovie contre les Prussiens; ce général lui donna une bague portant ces mots: *la patrie à son défenseur*. Chargé ensuite de se porter dans la grande Pologne, Dombrowski obtint plusieurs avantages; mais après la prise de Varsovie, il fut fait prisonnier. Suwa-

Digitized by Google

row l'accueillit avec distinction et lui accorda des passeports pour l'Allemagne. En 1796, il vint à Cologne avec l'intention d'entrer au service de France, et y fut bien reçu par le général Jourdan; en 1797, il se trouvait à la tête d'une légion considérable de Polonais, et servit sous Bonaparte en Italie, puis sous Championnet et Macdonald à la conquête de Naples, et fut blessé à la bataille de la Trébia; Dombrowski fut nommé général de division et continua de servir dans la même armée; employé dans la campagne de 1806 contre les Prussiens, il se signala en diverses occasions, pénétra en Pologne et organisa militairement le district de Posen; lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche en 1809, il déploya son activité et sa valeur ordinaires. Il fit la campagne de Russie en 1812, et le 16 novembre il défendit la tête du pont de Borysow, où il fut grièvement blessé. Dombrowski se fit remarquer de nouveau le 18 octobre 1813, à la défense de Leipsick. A la fin de mai 1814, il quitta la France et retourna en Pologne, avec le reste des troupes polonaises qui avaient servi Bonaparte. L'empereur de Russie lui conserva le grade de général de division dans l'armée du royaume de Pologne; et le décora des ordres de Wladimir et de Sainte-Anne en le créant sénateur. Il est mort le 6 juillet 1818, dans sa terre de Winna-Gora, dans le grand-duché de Posen. Dombrowski s'était occupé dans les dernières années de sa vie de faire l'histoire de la légion polonaise en Italie, et il avait dédié ces *Mémoires* à l'académie des sciences de Varsovie.

DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, et mort en 1564, âgé de 50 ans, a donné, outre beaucoup de *traductions* italiennes d'auteurs anciens, les bagatelles suivantes : | La comédie des *due Cortigiane*, Florence, 1563, in-8° ; | *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8° ; | *Facezie, motti e burle di diversi persone*, Venise, 1581, in-8°; | *Istorie de' detti e fatti notabili di diversi principi*, 1565, in-8° ; | *La nobilta delle donne*, 1554, in-8° ; | *La donna di Corte*, Lucques, 1564, in-4°; | *Rime*, Venise, 1544, in-8°; | *La Progne*, tragédie, Florence, 1561, in-8°. Il a encore donné *Des Mœurs des Turcs*, Venise, 1548, in-8° ; des *morceaux d'Histoire* en 14 livres, Venise, 1594, ouvrage curieux, qui contient, à la manière de Valère-Maxime, un mélange de faits historiques de tout genre.

* **DOMERGUE** (François-Urbain), grammairien, né le 24 mars 1745 à Aubagne en Provence, entra dans la société des doctrinaires, et professa pendant plusieurs années dans quelques-uns de leurs colléges avec autant de succès que de zèle. Ayant quitté ce corps en 1784, il se retira à Lyon, où il s'efforça de rappeler à ses vrais principes la langue défigurée par le néologisme, et à cet effet il rédigea un *Journal de la langue française*, qui compta d'abord un assez grand nombre d'abonnés; mais la politique occupant toutes les têtes, cette feuille ne put se soutenir. Domergue vint alors se fixer à Paris. Admis à l'institut, dans la section de grammaire, il ne cessa de s'occuper des principes de la langue dont il faisait son étude particulière. A l'époque de l'organisation des écoles centrales, il obtint une chaire de grammaire générale à celle des Quatre-Nations, et ensuite une chaire d'humanités au lycée Charlemagne. Il est mort le 29 mai 1810. On a de lui *Eléazar*, poème, 1771, in-8°; | *Grammaire française simplifiée*, in-12, qui a eu plusieurs éditions. | *Mémorial du jeune orthographiste;* | *La prononciation française déterminée par des signes invariables*, Strasbourg, 1796, in-8°; | *Exercices orthographiques*, in-12, où l'auteur a résolu un grand nombre de problèmes sur la langue écrite et parlée; | *Décisions révisées du Journal de la langue française depuis le 1er septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1er octobre* 1791; | *Grammaire générale analytique*, 1798, in-8°; | *Manuel des étrangers amateurs de la langue française, contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8°; | *Solutions grammaticales, contenant les principaux articles du Journal de la langue française*, 1808, in-8°.

DOMINICA (Annia), fille du patrice Pétrone, et épouse de l'empereur Valens, était d'un caractère violent et d'un esprit des plus opiniâtres. Elle persécuta cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau, auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siége de Constantinople contre les Goths; et par les encouragemens qu'elle donna

Digitized by Google

aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps après en exil, mais qu'elle obtint ensuite, de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, se mit au service d'un seigneur indien, qui, s'étant rendu à Rome, avait embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa, pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendait parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises, qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à cette cour qu'il connaissait à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur, et ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico était aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas que l'on faisait de son ambassadeur, en envoya un second, capable de cette importante fonction. Dominico, dépouillé honteusement de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avait eu avis qu'on l'épiait à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le moscovite l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritait. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne lui en témoignât son ressentiment par un châtiment sévère. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir eu le triste plaisir de tromper des souverains et de jouer de grands rôles.

DOMINIQUE (saint), *Loricat* ou l'*Encuirassé*, ainsi appelé, parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se donner la discipline. Ce n'était pas seulement pour lui que Dominique se flagellait; c'était pour expier les iniquités des autres, et les pécheurs commodes n'hésitaient point à recourir à la courageuse charité du bon ermite. Il mourut le 14 octobre 1060, dans un ermitage de l'Apennin. On aurait certainement tort de blâmer ces pénitences extraordinaires; elles ont eu leur utilité, puisque en sanctifiant ceux qui les faisaient, elles avaient encore de bons effets sur l'esprit des peuples. « Les hommes, dit un sage et pieux » écrivain, ont peu de confiance en ceux » qui vivent avec eux et comme eux : il » faut de temps en temps des hommes » singuliers qui les étonnent; qui excitent leur attention pour les rendre do» ciles, pour leur faire goûter une morale » qui leur déplaît; Dieu en a suscité quand » il lui a plu, et en dépit de la philosophie, » ils ont fait beaucoup de bien. » (*Voyez* PATRICE, SIMÉON Stylite, etc.) L'auteur du trop fameux *Dictionnaire philosophique* a confondu S. Dominique l'encuirassé avec le suivant; mais ces sortes de bévues n'ont rien d'étonnant pour quiconque connaît l'érudition des philosophes modernes. Pierre Damiens et Tarchi ont écrit sa *Vie*.

DOMINIQUE (saint), instituteur de l'ordre de Frères-Prêcheurs, naquit à Calahorra, anciennement Calagora, dans la Vieille-Castille, en 1170, de parens nobles et vertueux. A 14 ans il fut envoyé à Palencia, où était alors la plus célèbre école de Castille. Le roi Alfonse IX y avait assemblé des savans de France et d'Italie, et établi des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant 9 ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette école, il fut fait chanoine régulier, et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Son évêque ayant été envoyé en France par Alfonse, pour accompagner la princesse promise à son fils, Dominique le suivit. La mort de cette princesse leur fit perdre le dessein de retourner en Espagne : ils se fixèrent en France, avec des abbés de l'ordre de Citeaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des hérétiques vaudois et albigeois, dont le Languedoc était infecté.

Digitized by Google

La mission prit dès lors une nouvelle face. « Dominique, dit un théologien moderne, persuadé que l'esprit d'hérésie naît de l'oubli de Dieu, du relâchement dans son culte et du mépris des œuvres chrétiennes, entreprit de faire revivre la piété, et réussit mieux par ce moyen que par la controverse. Il établit partout l'usage du *Rosaire*, qui est un ensemble d'oraisons, composé de ce qu'il y a de plus autorisé et de plus solide en fait de prières; aisé à comprendre, à pratiquer, qui occupe saintement le peuple en l'instruisant, en le touchant par la méditation des vérités saintes; où le simple fidèle, sans connaissance des livres et même des caractères, suit longtemps un ordre de prières déterminées, qui tiennent son âme élevée vers Dieu, sans contention et sans gêne : pratique qui a produit des biens incalculables, et en produit encore tous les jours, dans les endroits où cet édifiant exercice s'est maintenu contre la dissipation et l'indifférence du siècle; pratique d'autant plus chère aux âmes humbles et modestement religieuses, qu'elle n'est pas du goût d'une dévotion recherchée et argumentante. » Les premiers fruits du zèle de Dominique parurent à la conférence de Pamiers, en 1206. Le chef des vaudois y abjura ses erreurs entre les mains de l'évêque d'Osma. « Les incrédules, copistes des protestans (disent les encyclopédistes), ont déclamé contre S. Dominique, de la manière la plus indécente. Ils l'ont peint comme un prédicateur fougueux et fanatique, qui préféra d'employer, contre les hérétiques, le bras séculier plutôt que la persuasion; qui fut l'auteur de la guerre que l'on fit aux albigeois, et des cruautés dont elle fut accompagnée; qui, pour perpétuer dans l'Eglise le zèle persécuteur, suggéra le tribunal de l'inquisition. La vérité est que S. Dominique n'employa jamais, contre les albigeois, que les sermons, les conférences, la charité et la patience. En arrivant dans cette mission, il représenta aux abbés de Citeaux qui y travaillaient, que le seul moyen d'y réussir, était d'imiter la douceur, le zèle et la pauvreté des apôtres; il leur persuada de renvoyer leurs équipages et leurs domestiques, et leur donna l'exemple de la charité apostolique. Il n'eut aucune part à la guerre que l'on fit aux albigeois. Ces hérétiques l'avaient eux-mêmes provoquée, en prenant les armes sous la protection des comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges et de Béarn; en chassant les évêques, les prêtres et les moines; en pillant et détruisant les monastères et les églises, et en répandant le sang des catholiques (*voyez* MONTFORT SIMON de). S. Dominique prêcha contre les excès que commirent les croisés, aussi bien que contre les cruautés des albigeois » (*Encyclop. méthod.* art. DOMINICAIN). Les succès de Dominique lui méritèrent la charge d'inquisiteur en Languedoc. Il y jeta les premiers fondemens de son ordre à Toulouse, approuvé en 1216 par Honorius III. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avait embrassé la règle de Saint-Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les frères prêcheurs, dans leur première institution, n'étaient ni mendians ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent, de l'université de Paris, l'église de Saint-Jacques, d'où leur est venu le nom de *Jacobins*. Dominique fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, qu'actuellement elle est divisée en 45 provinces, dont il y a 11 en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter 12 congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires généraux. Le maître du sacré palais à Rome est toujours un religieux de cet ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III, d'établir un lecteur du sacré palais : office peu considérable dans le commencement; mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *maîtres du sacré palais*, sont devenus des officiers de distinction. L'ordre de saint Dominique avait déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Il avait fait élire peu auparavant, au chapitre général tenu cette année, 8 provinciaux, pour gouverner ses frères répandus en Espagne, en France, en Lombardie, dans la Romagne, en Provence, en Allemagne, en Hongrie et en Angleterre. Le pape Grégoire IX le canonisa 13 ans après sa mort, en 1234. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement ce fondateur distingué, peuvent consulter la *Vie de saint Dominique*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le Père Touron, historien des hommes illustres de son ordre. L'ordre de Saint-Dominique

Digitized by Google

s'est toujours particulièrement distingué par son orthodoxie et son attachement à l'église catholique; et dans ce siècle de perversion et de délire philosophique, c'est un de ceux qui a eu dans son sein le moins d'enfans dégénérés et corrompus.

DOMINIQUE ou DOMINICI (JEAN), né à Florence, de parens pauvres, entra après beaucoup d'instances dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y distingua par sa piété et sa science. Il passa par toutes les charges de son ordre, et fut grand zélateur de la discipline régulière. Le schisme qui désolait alors l'Eglise le touchait vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur et de fermeté à Grégoire XII, qui, bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, et l'envoya, en qualité de légat, au concile de Constance. Il abdiqua quelque temps après son archevêché, et fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohème et en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des hussites. Il mourut l'an 1419. Saint Antonio, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : *Ultra dignitatem eximiam scientiæ et sapientiæ, morum sanctitate effulsit in ecclesia Dei.* On a de Dominique un traité *de la Charité* en italien, et *Lucula noctis* en latin, que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les Pères dominicains.

DOMINIQUE de SAN-GEMINIANO, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, composa des *Commentaires sur le 6e livre des décrétales*, 1471, in-fol., et d'autres ouvrages, dans lesquels l'ordre et la critique ne brillent guère.

DOMINIQUIN (DOMENICO-ZAMPIERI, dit Le), peintre bolonais, élève des Carraches, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Ses rivaux disaient que ses ouvrages étaient *comme labourés à la charrue.* Antoine Carrache même le comparait à un bœuf. Annibal Carrache, qui voyait sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talens, répondit « que ce bœuf labourerait un champ » si fertile sous ses mains, qu'il nourrirait » un jour la peinture. » Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie accomplie, semèrent sa vie de chagrins. On prétend même qu'ils avancèrent sa mort par le poison en 1641, dans sa 60e année. Le Dominiquin était modeste, retiré, croyant par-là désarmer l'envie. Le Poussin disait « qu'il ne » connaissait point d'autre peintre que lui » pour les expressions. » Le même artiste regardait la *Transfiguration* de Raphaël, la *Descente de la croix* de Daniel de Volterre, et le *saint Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. Cet illustre maître excellait surtout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête sont d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquait pas de noblesse, mais il n'avait pas assez de légèreté. Ses plus beaux *tableaux* sont à Naples, à Rome et aux environs.

DOMINIS (MARC-ANTOINE de), ex-jésuite, né en 1566, à Arbe, capitale de l'île de ce nom, sur la côte de Dalmatie, était de la famille du pape Grégoire X. Il quitta la société pour être évêque de Segnia en Dalmatie, et obtint ensuite l'archevêché de Spalatro. Les caresses des protestans, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage était, à ce qu'il disait, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre le ressentiment des catholiques. Durant son séjour en cette île, il publia en 1619 l'*Histoire du concile de Trente*, par Fra-Paolo, sous le nom de *Pierre Soavo Polano*, anagramme de *Paul Sarpi de Venise.* Ce prélat inquiet et entreprenant ne fut pas inutile au roi Jacques Ier, dont la passion dominante était celle de paraître docteur. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime, dont le roi et le clergé anglais le comblaient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité et son avarice, qu'il avait cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne, qu'il pouvait revenir sans aucune crainte. Dominis, avant de partir, voulut signaler son retour à la foi de l'Eglise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avait dit ou écrit contre l'Eglise. Jacques Ier, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement ses erreurs, et demanda pardon dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour

Digitized by Google

Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentait de sa conversion dès 1624, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut en 1624. On a de lui : un grand traité *De Republica ecclesiastica*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 et 1620, Francfort, 1658. « Cet ouvrage, dit » un critique, fait non-seulement pour » détruire la monarchie de l'Eglise et la » primauté du pape, mais encore la né» cessité d'un chef visible, ne pouvait » manquer de plaire aux puritains d'An» gleterre; mais il est étonnant que Jac» ques Ier l'ait souffert, et qu'il n'ait pas vu » qu'un homme qui ne veut pas de chef » dans l'Eglise, n'en veut point dans l'é» tat. » L'ouvrage fut censuré le 15 décembre 1617, par la faculté de théologie de Paris; réfuté savamment par Nicolas Coeffeteau, et brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. Un compilateur fameux dans ce siècle, qui l'a suivi dans sa doctrine, l'a aussi imité dans son inconstance et ses variations. | *De radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, Venise, 1611, in-4°. Il y parle des lunettes à longue vue ou télescopes, dont l'invention était alors nouvelle, et raisonne sur la lumière et les couleurs, surtout celles qui brillent dans l'arc-en-ciel : matière que le Père Grimaldi avait traitée longtemps avant lui, que le père de Chales, Descartes et Newton ont traitée depuis, sans que les nuages qui l'enveloppent soient entièrement dissipés : car il ne faut pas confondre la formation même de l'arc-en-ciel, avec la variété de ses couleurs (*voyez* NEWTON). Cet évêque schismatique était à peu près tombé dans l'oubli, lorsque les novateurs de ce siècle entreprirent de ressusciter son erreur, touchant le mariage qu'il soumet aux caprices et à la mobilité de la législation humaine. Launoy avait déjà essayé d'accréditer cette erreur, mais sans succès, lorsqu'on se flatta de réussir mieux dans un temps où toutes les notions étaient ébranlées, et les esprits disposés à tous les genres de séduction. Mais outre les théologiens catholiques qui réclamèrent unanimement contre une doctrine qui ne renversait pas seulement la religion, mais la société civile, on vit même des philosophes à la mode s'élever contre une jurisprudence dont ils comprirent toute l'absurdité. Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, ouvrage dans lequel on ne trouve à coup sûr rien d'excessivement catholique, après avoir rapporté la réponse du prince de Kaunitz à une note du nonce Garampi, continue de la sorte (t. 7. p. 83) : « Voilà, » sans doute, une réponse digne de l'au» torité souveraine ; mais est-ce la réponse » d'un prince catholique, apostolique, ro» main, d'un adhérent aux canons du con» cile de Trente, qui forme la règle de foi » du catholicisme même le moins ultra» montain? Le concile de Trente défend » à la puissance séculière de se mêler des » causes matrimoniales : *Si quis dixerit* » *causas matrimoniales non spectare ad* » *judices ecclesiasticos, anathema sit*, dit » le douzième canon de la session 24 de » ce concile. S'il est vrai que le mariage » étant un sacrement, toutes les causes » matrimoniales ressortent uniquement » de la juridiction ecclésiastique, c'est à » l'Eglise, dont la hiérarchie est également » de droit divin, à régler la manière de » juger ses causes, et en qui réside la puis» sance d'ordonner sur chacune; car, » vouloir régler les divers droits de la » hiérarchie chrétienne, établie de Dieu » même, comme dit le concile de Trente, » c'est assurément le plus grand attentat » de la puissance politique contre la reli» gieuse. » Presque dans le même temps, un orateur dévoué d'ailleurs à l'esprit d'innovation, aux inquiétudes d'une politique réformatrice, aux systèmes qui ont bouleversé la France, et accrédité, dans ce royaume jadis si chrétien, tous les délires philosophiques, M. l'abbé Fauchet, dans un *Discours sur la religion nationale*, s'exprimait de la sorte : « On con» tinue d'objecter : L'autorité des gouver» nemens sur les contrats, sur la justice » distributive et commutative, sur les » mariages, et sur tous les autres actes qui » ont rapport à la morale ou aux sacre» mens, que deviendrait-elle ? Ce qu'elle » doit être : une autorité purement exé» cutrice. *Les lois civiles ne peuvent ja-* » *mais créer la morale ;* elles doivent tou» jours la suivre et l'enjoindre. Vous » avez, par la première de vos lois, qui » est la base de toutes les autres, une re» ligion. Grâce au ciel, cette religion est » la seule vraie, la seule parfaite, et, par » la sanction de cette fraternité générale » qu'elle a reçue du Père universel, doit » être celle du genre humain : il faut que » votre législation s'y conforme; sinon » vous êtes en contradiction avec vous» mêmes, et votre gouvernement reste » dans le chaos, où il a toujours été, par

Digitized by Google

» la contradiction entre la loi de Dieu et » les lois des hommes. La doctrine sur l'u- » sure, sur les contrats, sur tous les rap- » ports de la morale, comme sur les dog- » mes et les sacremens, appartient à l'E- » glise seule. Il faut le redire, l'opinion » contraire qui veut mêler dans cet ensei- » gnement l'autorité législative et contraire » des princes, est une absurdité et une im- » piété. Celui qui n'écoute pas l'Eglise, » et à plus forte raison, qui s'élève contre » elle dans tout ce qu'elle enseigne, sans » exception, sans restriction, est comme » un païen et un publicain. Brûlez l'E- » vangile, et adoptez une autre religion, » ou croyez-y. Il faut donc laisser là tous » les barbouillages que certains théolo- » giens et jurisconsultes de France et » d'Allemagne, pour flatter le despotisme » des princes et des tribunaux, ont écrit » sur le mariage, par exemple, considéré » comme sacrement, et dans ses rapports » moraux. Il n'appartient qu'à l'Eglise de » décider cette doctrine. Ce qu'elle a fixé » au concile de Trente, est au-dessus de » toutes les atteintes des trônes, et lie » souverainement les consciences. Il y a » sacrement, où l'église catholique dit » qu'il y a sacrement; il y a bonnes mœurs » où l'église dit qu'il y a bonnes mœurs. » Toutes les puissances temporelles en- » semble ne pourraient pas changer un » iota à la vérité de ces principes. Les » évêques sont les sujets des princes, au » temporel, oui; au spirituel, non. Ce sont » les princes qui sont, sous ce rapport, » sujets de l'Eglise. On brouille tout, lors- » qu'on ne fait pas ces distinctions. Mais » il y a beaucoup d'objets dans l'enseigne- » ment qui intéressent le temporel? Assu- » rément tout l'intéresse dans la morale, » et la morale appartient à la religion. La » religion ne pourra-t-elle donc prononcer » rien que sous les bons princes? Met- » tront-ils sous le sceptre les consciences » avec tous les biens de l'empire, parce » que tous ces objets se touchent, et qu'ils » aiment à dominer sur tout? Comment » a-t-on pu fomenter si long-temps, par » une inconcevable lâcheté, un despotisme » si stupide, et une impiété si brutale? » Peuples et rois, vous dépendez égale- » ment de Dieu, c'est-à-dire, de la vérité, » de la justice et de la morale, en un mot, » de la religion, sans laquelle il n'existe » ni vertu réelle, ni droits inviolables, ni » société positive. » *Voyez* GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, POTHIER.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, femme de Domitien, se diffama par ses débauches, dont elle faisait gloire. Elle avait été mariée d'abord à Lucius Ælius Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénius et d'Etienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle était tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avait accusée d'inceste avec l'empereur Tite, son beau-frère; elle s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouait ses autres crimes la rendit croyable en cette occasion. Domitia mourut sous Trajan. Elle avait une beauté parfaite, des manières engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Elle eut un fils de Domitien, qui mourut jeune, et qui fut mis au rang des dieux.

DOMITIEN (*Titus Flavius Domitianus*), frère de Tite, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né l'an 51 de J.-C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Tite fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de livres. Il embellit Rome de plusieurs beaux édifices. Mais ces commencemens heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. C'est sous son règne et par ses ordres que saint Jean l'évangéliste fut jeté dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence. Ce ne fut certainement pas par vertu qu'il fit porter un tel jugement; car ce monstre vécut long-temps avec sa propre nièce, comme avec sa femme légitime. Non content de se souiller par cet inceste, il se rendit infâme par ce vice contre nature, qui a fait tant de ravages sous le règne du paganisme, et que saint Paul peint avec de

Digitized by Google

si terribles couleurs dans le 1er chapitre de l'Epitre aux Romains. Rien n'égalait sa lubricité, si ce n'était son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur* dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. Ce monstre, troublé par le remords de ses crimes, et par les différentes prédictions des astrologues, était dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenait ordinairement, de pierres qui renvoyaient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si personne ne le suivait. Ces précautions ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre de l'an 96 de J.-C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, étant âgé de 45 ans, après en avoir régné 15 et 5 jours. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, et même de la sépulture. Il avait autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Une autre fois il l'assiégea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant, un autre jour, invité les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, et éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servaient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. « Digne châtiment, dit un his» torien, de cette nation fameuse qui, » après avoir vaincu l'univers par son » courage et la sévérité de ses mœurs, » devint plus corrompue, plus molle, plus » lâche que tous les peuples qu'elle avait » subjugués ; jouet de ses tyrans, qu'elle » idolâtrait au moment même qu'ils l'é» crasaient » (*Voyez* CALIGULA). Domitien mêlait à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. On demanda à un plaisant, si l'empereur était seul? « Si bien seul, répondit-il, qu'il » n'y a pas même une mouche. » Il faut avouer pourtant que Domitien n'était ni aussi fou ni aussi déréglé que Caligula et Néron. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire; il chassa les philosophes dont il connaissait l'orgueil, les intrigues et les dangereuses spéculations (*Voyez* VESPASIEN). C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle César. Nerva lui succéda.

DOMITIEN (*Domitius Domitianus*), général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie, vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle fut sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE (*Flavia Domitilla*), fille de Flavius Libéralis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J.-C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec sainte FLAVIE DOMITILLE, épouse du consul Flavius Clémens, et nièce de Domitien. Elle était chrétienne, aussi bien que son mari. Ils furent tous deux accusés; Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien davantage de Domitille; et ce qu'on ajoute de plus, est tiré d'actes apocryphes. — Il ne faut pas aussi confondre celle-ci avec sainte FLAVIE DOMITILLE, nièce de Flavius Clémens, qui reçut le voile sacré de saint Clément, fut reléguée dans l'île de Pontia, où elle demeura dans de petites cellules que l'on voyait encore du temps de saint Jérôme (*Epist.* 27 *de Paula*), et brûlée à Terracine avec Euphrosine et Théodore, durant la persécution de Domitien, vers l'an 96.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CNÉIUS), consul romain 96 ans avant J.-C., eut le commandement de la Gaule Transalpine, où il fut envoyé pour apaiser les troubles qui s'y étaient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendaient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les troupes s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux; 20 mille hommes des troupes

Digitized by Google

de Bituit furent taillés en pièces, 3000 furent faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphans contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avait remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paraissent des captifs enchaînés. Domitius était plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisait porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la Province romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie ou Languedoc à la république.

DOMITIUS, grammairien qui florissait sous Adrien : c'était un homme vertueux, affligé surtout de la contagion de l'exemple et des maximes perverses. Il souhaitait « que les hommes perdissent » le don de la parole, afin que leurs vices » ne pussent pas se communiquer. » Vœu cruel d'un côté et chimérique, mais de l'autre très raisonnable dans des temps de corruption, et dont il faudrait souhaiter l'objet possible et même réalisé. On a remarqué que les nations qui ont une langue particulière et n'en connaissent pas d'autres, restent long-temps intègres au milieu même des peuples les plus dégradés.

DOMNA JULIA. *V.* **JULIA DOMNA.**

DOMNUS Ier, romain, élu pape après la mort de Dieudonné, en septembre 677, mourut le 11 avril 678. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat. Il mit fin au schisme de l'église de Ravenne, qui se prétendait exempte de la juridiction du saint Siége.

DOMNUS II ou DONUS, romain, succéda à Benoît VI en 974, durant la tyrannie de l'antipape Boniface, qui avait fait étrangler Benoît VI. Il paraît que son pontificat ne fut que de quelques mois. Benoît VII lui succéda.

* **DONADO** (Hernand-Adrien), peintre espagnol, carme déchaussé, mort à Cordoue vers 1630, se distingua par ses talens pour la peinture, et fut, selon Pacheco, l'un des plus habiles artistes de son temps. Il exécuta plusieurs beaux tableaux pour son couvent. On cite de lui entre autres, un tableau de *Jésus-Christ crucifié* et une *Madeleine pénitente*, qui ne seraient pas indignes du Titien.

DONALD Ier, prince vertueux, fut le premier roi d'Ecosse qui embrassa la religion chrétienne; il ne put cependant parvenir à déraciner le paganisme. Il maintint long-temps l'état en paix; mais, attaqué par les Romains, il fut obligé de conclure la paix avec Septime-Sévère, et mourut l'an 216, la 21e année de son règne.

DONAT (saint), évêque d'Arezzo en Toscane, fut, au rapport de saint Grégoire le Grand, illustre par ses vertus et ses miracles. Il fut arrêté pour cause de religion par Quadratien, préfet impérial de Toscane, sous le règne de Julien l'Apostat. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut condamné à diverses tortures, qu'il souffrit avec un courage vraiment chrétien. Il couronna son martyre par le glaive en 361. On conserve ses reliques dans la cathédrale d'Arezzo.

DONAT (saint), fils de Waldelène, duc de la Bourgogne Transjurane, fut baptisé par saint Colomban, abbé de Luxeuil. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Ses vertus le firent élever sur le siége de Besançon vers l'an 624. L'année suivante, il assista au premier concile de Reims, et à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda, dans sa ville épiscopale, le monastère de Saint-Paul, sous la règle de saint Colomban, dans lequel il vécut avec les moines. Saint Donat mourut en 660. Il est auteur d'une instruction intitulée : *Commonitorium*, et adressée aux moines de Saint-Paul et de Saint-Etienne.

DONAT (Ælius), grammairien de Rome au 4e siècle, et un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit des *Commentaires sur Térence et sur Virgile*, qui sont perdus : ceux qui portent le nom de cet auteur, sont supposés. On a de lui un traité *De barbarismo et octo partibus orationis*, qui se trouve avec *Diomède*, Venise, in-fol., sans date; et séparément, 1522, in-fol. On attribue le *Commentaire sur Térence* à Evanthius.

DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, accusa Mensurius, évêque de Carthage, d'avoir livré pendant la persécution les saintes Ecritures aux païens, et fit schisme avec lui. C'est la première époque du schisme des donatistes. Il assista en 311 au concile de 70 évêques de Numidie, qui déposèrent Cécilien, et il fut son principal accusateur dans le concile de Rome. Il retourna ensuite en Afrique, où il reçut une sentence de déposition et d'excommunication, prononcée contre lui par le pape Melchiade.

Digitized by Google

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316. C'était un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs; mais d'un orgueil si insupportable, qu'il mettait tout le monde au-dessous de lui. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disaient défenseurs de la justice, marchaient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats qui en tuèrent plusieurs; mais le mal était trop enraciné pour finir de cette sorte. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, par celui de Rome en 313, par celui d'Arles en 314, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage en 411, entre les évêques catholiques et les donatistes. Saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 280 évêques qui composaient cette assemblée, offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évêques donatistes qui se seraient réunis, si le peuple catholique paraissait souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence et la douceur de saint Augustin, jointes à la générosité de ces prélats, éteignirent presque entièrement ce malheureux schisme. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des donatistes, était mort en exil l'an 355.

DONATI (Alexandre), jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, fit paraître dans cette ville en 1639, in-4°, une description de Rome ancienne et nouvelle; *Roma vetus et recens*. Elle est beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes celles qui avaient paru avant lui. On lui reproche cependant d'avoir suppléé d'imagination aux colonnes et autres ornemens d'architecture que la vétusté a endommagés. Grævius lui a donné place dans le 3e volume de ses *Antiquités romaines*. On a encore de lui des *poésies*, Cologne, 1630, in-8°, et d'autres ouvrages.

DONATO ou **DONATELLO**, architecte, sculpteur, natif de Florence, fut choisi par la république de Venise, pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que ce corps décerna à Gatamellata, général des armées vénitiennes. Cosme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importans. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holoferne*, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre. Donatello mourut en 1466, à 83 ans.

DONATO (Jérome), natif de Venise, était habile dans les belles-lettres et dans les langues; il commandait dans Bresse, en 1496, et dans Ferrare, en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513, Il était bon politique. On a de lui: | cinq *lettres* remplies d'esprit, et imprimées avec celles de Politien et de Pic de la Mirande, 1682; | la *traduction* latine *d'un traité d'Alexandre Aphrodisée, en grec;* | une *Apologie pour la primauté de l'église romaine*, 1525.

DONATO (Marcel), comte de Pouzane, et chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du 16e siècle. On a de lui des *Scholies sur les écrivains latins de l'Histoire romaine*, Francfort, 1607, in-8°, ouvrage où règne l'érudition.

* **DONCOURT** (Henri-François-Simon de), prêtre habitué de la communauté de Saint-Sulpice, né en 1741 à Bourmont en Lorraine, mort à Paris en 1783, fut chargé pendant long-temps des catéchismes de sa paroisse, et fit de grandes recherches pour éclaircir tout ce qui est relatif à son église. On a de lui: | *Cantiques sur les points principaux de religion et de morale chrétienne*, 1769, in-8°, réimprimés sous ce titre: *Opuscules sacrés et lyriques*, 1772, 4 volumes in-8°: on trouve en tête du 3e volume une *Notice raisonnée des Cantiques qui ont paru depuis* 1586 *jusqu'en* 1772; | *Instructions et Prières*, 1783, 3 volumes petit in-12: on trouve dans cet ouvrage les *Remarques historiques sur l'église et la paroisse de Saint-Sulpice;* | *Exercices ordinaires des chrétiens*, in-24; | *Calendrier historique des usages et offices de la paroisse de Saint-Sulpice*, in-12 et in-24. L'abbé de Doncourt a été l'éditeur du *Culte de l'amour de Dieu*, ou la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par de Fumel, 1774, in-12, et de *Mémoires sur la vie de M. Olier, curé de Saint-Sulpice*, par Bretonvilliers, sans date, in-12.

DONDUCCI. *Voyez* Mastelleta.

DONDUS ou **DE DONDIS** (Jacques), célèbre médecin de Padoue, surnommé *Aggregator*, à cause du grand amas de re-

Digitized by Google

mèdes qu'il avait faits, n'était pas moins versé dans les mathématiques que dans la médecine. Il inventa une horloge d'une construction nouvelle. On y voyait non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et celui de la lune. Le succès de cette invention, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis, le fit appeler *Jacques de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé dans sa famille. Ce fut encore Dondus qui trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350, laissant quelques ouvrages de physique et de médecine. On a de lui seul *Promptuarium Medicinæ*, Venise, 1481, in-fol.; et en société avec JEAN de DONDIS, son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De Balneis*, Venise, 1553, in-folio.

DONEAU (HUGUES), *Donellus*, né en 1527, à Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, passa en Allemagne, pour y professer librement le calvinisme. Il fut professeur en droit et recteur de l'université de Heidelberg; il eut ensuite le même emploi à Leyde; mais soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration (car l'inquiétude de secte n'est pas la seule qui poursuive les apostats), il eut ordre de sortir du pays. Doneau se retira à Altorf, près de Nuremberg, y enseigna le droit et y mourut en 1591, âgé de 64 ans. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Commentaria de jure civili*, 5 vol. in-folio, reimprimés à Lucques en 12 vol. in-folio, dont le dernier a paru en 1770. *Opera posthuma*, in-8°. Les plus estimés sont ceux qu'il composa sur les matières *des testamens et des dernières volontés*. Ce qui prévient autant contre ses lumières que contre son caractère, c'est son aveugle jalousie contre Cujas, dont il ne parlait jamais qu'avec mépris.

DONI (ANTOINE-FRANÇOIS), florentin né vers l'an 1503, fut d'abord servite, ensuite prêtre séculier, et mourut en 1574. Il était de l'académie des *Peregrini*, et y prit le nom académique de *Bizzarro*, parfaitement convenable à son caractère, qui était satirique et mordant. On a de lui | des *Lettres* italiennes, in-8°; | *La Libraria*, 1557, in-8°; | *La Zucca*, 1551 et 1552, 3 parties in-8°, figures; | *I mondi celesti, terrestri ed infernali, etc.*, in-4°; il y en a une ancienne traduction française. | *I marmi cioè Raggionamenti fatti ai marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

DONI D'ATTICHI (LOUIS), originaire de Florence, se fit minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avait connu pendant sa retraite à Avignon, avait été touché de sa modestie et de son savoir. Il lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse dans lequel il fit beaucoup de bien. Il passa du siége de Riez à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné: | une *Histoire des minimes*, in-4°; | la *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, Paris, 1625, in-12; | celle *du cardinal de Bérulle*; | l'*Histoire des cardinaux*, en latin, 1660, 2 vol. in-folio, etc. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les français, dont la diction a vieilli, et n'a d'ailleurs jamais été fort brillante.

* DONIS (NICOLAS), religieux allemand, théologien, astronome et géographe au 15e siècle, est principalement connu comme auteur de *Cartes géographiques* estimées, qu'il a jointes à la Géographie de Ptolémée; il paraît que ce sont les premières sur lesquelles on trouve indiqués les degrés de longitude et de latitude. L'édition de Ptolémée publiée par Donis en 1482, et réimprimée à Ulm en 1486, renferme 32 cartes gravées sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim, et un *Traité sur les merveilles et les lieux célèbres du monde*, par le même auteur. Donis ajouta aux cartes anciennes les *Cartes modernes* de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de la Scanie, de la Norwége, de la Dacie et des îles adjacentes.

DONNE (JEAN), né à Londres en 1573, fut élevé dans la religion catholique, qu'il abandonna ensuite. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit connaître dans sa patrie par des *poésies galantes* et des *satires*. Il mourut l'an 1631. Ce poète était aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Le plus connu est un mauvais livre de controverse, intitulé : *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques Ier, pour servir de réponse aux argumens de l'église catholique, contre le serment de suprématie et de fidélité : il en fut récompensé par la place de chapelain du roi et de doyen de St-Paul. On lui attribue encore une *Apologie du suicide*, où il cite, pour appuyer ses extravagantes idées, l'exemple d'un grand nombre de héros

Digitized by Google

païens, ensuite celui de quelques saints de l'ancien Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, etc. Jésus-Christ même est amené en preuve de son absurde système. *Voyez* sa *Vie* publiée par Jean Watton, en anglais, Londres, 1658.

DONNUS. *Voyez* DOMNUS.

* DONOSO (JOSEPH), peintre et architecte espagnol, né à Consuégra, dans la Nouvelle-Castille, en 1628, mort à Madrid en 1686, excellait particulièrement dans la peinture à fresque, et a orné plusieurs églises de Madrid de tableaux estimés. On remarque surtout une Cène dans l'église de St.-Just, la canonisation de saint Pierre d'Alcantara, six grands tableaux dont les sujets ont été puisés dans la vie de saint Benoît, une Conception, etc. Sa manière se rapproche assez de celle de Paul Véronèse. Il a laissé un bon manuscrit sur l'architecture et la perspective.

DOPPEL MAYER (JEAN-GABRIEL), né à Nuremberg en 1671, quitta l'étude du droit auquel ses parens l'avaient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avait donné un talent plus marqué. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans les voyages qu'il fit en Hollande et en Angleterre. Les académies de St.-Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750, à 79 ans. Outre les traductions allemandes de divers livres français et anglais d'astronomie et de mécanique, on lui doit des ouvrages de géographie et de physique écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin: | *Physica experimentis illustrata*, in-4°; | *Atlas cœlestis, in quo* 30 *tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

*DOPPET (FRANÇOIS-AMÉDÉE), général, né à Chambéry en 1753, servit d'abord dans un corps de cavalerie, puis dans les gardes françaises qu'il quitta pour étudier la médecine, et se faire recevoir docteur à l'université de Turin. N'ayant pu réussir à la cour, il s'établit d'abord à Grenoble, voyagea ensuite en Suisse. Au commencement de la révolution, Doppet vint à Paris et publia des livres de médecine, des romans, des poésies, qui n'eurent et ne méritaient aucun succès. Il s'affilia aux sociétés populaires, fonda le club des étrangers, travailla aux *Annales patriotiques* de Carra et Mercier, et fut un des acteurs de la journée du 10 août. Lorsqu'on forma la légion des Allobroges, il en devint lieutenant-colonel. Il obtint ensuite le grade de général de brigade dans l'armée du Midi, sous les ordres de Carteaux, et enfin celui de général en chef de l'armée des Alpes. Il dirigea le siége de Lyon en 1793, et fit, dit-on, tous ses efforts pour empêcher le carnage et l'effusion du sang, conduite d'autant plus louable qu'elle l'exposait à l'animadversion des membres les plus influens du gouvernement. Il passa de là dans les Pyrénées orientales, et après quelques succès et quelques revers, sa santé l'obligea de quitter le commandement de l'armée le 28 septembre 1794. La chute du parti des jacobins le condamna à l'inaction jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut appelé au commandement de la place de Metz. Plus tard il se retira à Aix en Savoie où il est mort, vers 1800. Il avait de la bravoure, mais peu de talens militaires. Le plus estimé de ses ouvrages a pour titre : *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8°. Ils ne brillent pas par le style; mais on y trouve quelques faits curieux, dont un historien pourra profiter. On les retrouve dans la *Collection des mémoires sur la révolution française*. Doppet a laissé encore : | *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*, Turin, 1784, 6 vol. in-8°; | *Etat moral, civil et politique de la Savoie*, Paris, 1791, in-8°, etc.

* DORANGE (JACQUES-NICOLAS-PIERRE), jeune poète né à Marseille, le 9 juin 1786, fit ses premières études à Rennes, et vint à Paris en 1808. Il y trouva un protecteur dans Cournand, professeur de belles-lettres au collége des Quatre-Nations, qui le fit recevoir dans les meilleures sociétés de la capitale. Des affaires de famille l'obligèrent de retourner bientôt à Marseille; mais Dorange trouva encore le temps de traduire en vers français des fragmens de la *Jérusalem délivrée*, et la manière dont il s'en est acquitté laisse regretter qu'il n'ait pas eu le temps de la traduire tout entière. En 1810 parut sa traduction également en vers des *Bucoliques de Virgile*, in-8°, qui mérita les éloges du célèbre critique Dussault. Le jeune poète publia sous le titre de *Bouquet lyrique*, 1809, in-8°, trois odes à la louange de Napoléon, qui suffisent pour faire connaître à quelle hauteur Dorange aurait pu atteindre dans le genre lyrique, s'il n'avait été emporté par une mort prématurée. Il mourut à Paris, au mois de février 1811, à l'âge de 24 ans. Outre les ouvrages cités, il a encore laissé des *Poésies di-*

Digitized by Google

verses, où l'on regrette de rencontrer des images peu chastes, et une ode intitulée : *Mes adieux à la vie*, 1811, dont nous citerons cette strophe :

J'ai vu, la tête menaçante,
L'ardent coursier mordant le frein,
Du pied frapper la terre absente,
Et bondir au son de l'airain :
Loin de lui s'enfuit la barrière.....
Qui peut ainsi dans la carrière
Ralentir ses fougueux élans ?
Hélas ! atteint avant la gloire,
Il porte aux champs de la victoire
Un trait qui déchire ses flancs.

Dorange avait aussi traduit en vers de nombreux passages des Géorgiques et de l'Enéide.

DORAT ou **DAURAT** (Jean), *Auratus*, poète grec, latin, français, né à Limoges, avait l'extérieur d'un paysan avec un esprit délicat et une âme noble. Son vrai nom était Dinemandy, et il sortait d'une bonne famille. Il s'acquit tant de réputation par ses vers, que les poètes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare français*, surnom que la postérité ne lui laissa pas. Charles IX créa pour lui la place de *poète royal*. Scaliger dit qu'il composa plus de 50,000 vers grecs, français ou latins. On ne publiait aucun livre, qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mourait presque point de personne un peu connue, que sa muse n'en chantât la perte. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans. Ses *poésies* qui ont pour titre : *Poematia, hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum libri, etc.*, furent imprimées à Paris, 2 vol. in-8°, en 1586. Elles sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, et surtout leur donner cette vigueur, cette force qui caractérisent ceux d'Horace et de Pindare, il aurait pu avoir quelque part à la gloire de ces deux poètes. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collége, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogriphes. Le plus grand mérite de Dorat, c'est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avait apprise sous d'excellens maîtres. Il eut à Paris une chaire de professeur en cette langue, dont il fut pourvu au collége royal en 1560, et la remplit avec beaucoup de réputation. Dorat avait aussi composé un *Commentaire* français et latin sur les *centuries de Nostradamus*, Lyon, 1594, in-8°, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édition d'Opsopæus, Paris, 1599, in-8°.

DORAT (Claude-Joseph), né à Paris le 31 décembre 1734, mousquetaire de la garde du roi, connu depuis 1758 dans la littérature, est mort à Paris en 1780. On l'a nommé le *poète des Grâces*, mais il était en même temps le poète de la licence. Après Voltaire, personne de nos jours n'a mieux réussi dans les poésies legères ; il a fait en ce genre une foule d'ouvrages agréables, auxquels il ne manque ordinairement que plus de respect pour la sagesse et la vertu. Ceux où il a porté plus de circonspection sont lus avec plaisir par les gens de bien ; on y trouve cette naïveté, cette molle négligence qui n'appartient qu'au génie. Tout le monde connaît ce morceau de l'*Epître aux comètes*, qui a tant mortifié les astronomes, prophètes d'une comète qui devait détruire la terre en 1773 :

En traçant votre itinéraire
Tous les radoteurs calculans,
Et tous les aveugles lorgnans,
Epars sur notre fourmilière,
Souvent, par bonheur pour la terre,
Se trompent de quelques mille ans.
Cette erreur, quoique très légère,
Rend un peu de calme à nos sens ;
Elle rassure nos enfans,
Nos esprits forts, nos femmelettes,
Fait qu'on ne croit plus aux lorgnettes,
A l'astrolabe des savans ;
Que l'on rit au nez des prophètes,
Que l'on danse au bruit des volcans
Et qu'on se bat l'œil des comètes.

« Son exemple, dit l'abbé Sabatier, prou » vera que beaucoup d'esprit, beaucoup » d'ouvrages et beaucoup de vogue ne » sont rien moins que des titres solides » pour une réputation durable. Après » avoir lu ses odes, ses héroïdes, ses contes, » ses fables, ses romans, ses comédies, » ses tragédies, son poème sur la déclamation, les lecteurs éclairés sont forcés » de regarder tant de productions comme » des espèces de phosphores qui éblouissent un instant, pour se perdre ensuite » dans l'obscurité. La plupart de ces ouvrages pèchent par le choix du sujet ; » les autres par le plan ou l'exécution, » tous par le défaut de naturel et de simplicité. On voit cependant, par son » poème de la *Déclamation*, où il y a d'excellens morceaux que Boileau n'aurait » pas désavoués, qu'il ne tenait qu'à lui » de s'élever aux solides beautés, s'il en » eût mieux senti le prix, s'il eût plus

» connu et mieux cultivé ses ressources. » Ses *fables*, fruits d'une imagination riche » et féconde, eussent mérité la seconde » palme de l'apologue, s'il eût eu autant » d'attention à consulter la nature et le » goût, que de facilité à s'abandonner à » son génie. » Linguet, dans ses Annales, n'en porte pas un jugement plus avantageux. « Dorat, dit-il, au lieu de se borner à des compositions légères, où il » pouvait obtenir de grands succès, s'est » hasardé dans tous les genres : tragédies, » comédies, odes, contes, poèmes didactiques, poèmes érotiques : il a voulu » essayer de tout; et avec un style brillant, avec des morceaux bien faits dans » presque toutes ses productions, il n'a » vraiment réussi qu'à quelques pièces » fugitives qu'il faudra chercher dans son » recueil. Ses *tragédies*, pleines de beaux » vers, ne sont point tragiques. Ses *comédies*, semées de tirades justement applaudies, sont froides, souvent indécentes. Les plus estimées sont la *Feinte* » *par amour* et le *Célibataire*. Ses autres » pièces manquent absolument d'intérêt; » ses *odes* sont froides, et de plus, aussi » faibles que maniérées. Ses *contes* révoltent l'homme délicat; la pudeur y » est violée, le récit est pesant. Parmi ses » autres productions, on doit distinguer » son poème sur *la Déclamation;* s'il » avait su se restreindre, s'il ne s'était » pas piqué de le diviser en 4 chants, » comme l'Art poétique, ou s'il avait rempli, avec d'autres épisodes que les éloges » outrés des comédiennes, ce cadre trop » étendu, son poème serait devenu probablement un ouvrage classique. Son » dernier chant, celui de *la danse*, étranger au sujet, est d'ailleurs rempli de » principes faux faiblement rendus. » Nous ajouterons, pour achever de peindre Dorat, le jugement de Laharpe, parce qu'on y trouve quelques traits distinctifs. « Dorat, dit-il, absolument dépourvu d'idées, et de liaison dans les idées; Dorat » qui avait essentiellement l'esprit frivole » et le goût faux, et qu'une vie dissipée » empêcha toujours de rien ajouter à ses » premières études de collége qui étaient » très peu de chose; Dorat, qui ne savait » et ne pensait rien, n'a jamais pu soutenir aucun des genres qui demandent » de l'acquis, du jugement et de la réflexion, et hors l'épopée il les essaya » tous. Ses *tragédies* sont au-dessous de » la critique, et assez oubliées pour qu'on » soit dispensé d'en parler. C'est la démence complète en action et en dialogue, hors quand il suivit, le mieux » qu'il pût, Métastase dans son *Régulus*, » dont il ne fit pourtant qu'une pièce très » froide et très mal construite, mais qui » du moins, grâce au secours de l'original italien, ne tombe guère dans le ridicule ordinaire à l'auteur. Ses *comédies*, à » très peu de chose près, ne sont ni mieux » conçues ni mieux écrites. Ses *fables* sont » peut-être ce qu'il a fait de plus mauvais, » en raison de l'opposition formelle de ce » genre à l'esprit de l'auteur, l'un demandant surtout du naturel et de la vérité, et l'autre étant presque toujours » hors de la nature et du vrai. Ses *romans* » sont au-dessous de ceux de Mouhy. La » *Déclamation théâtrale* vaut mieux que » tout cela. Ce poème en 4 chants, quoique » faible et défectueux, n'est pas sans mérite, et c'est au moins ce qu'il a fait de » plus passable dans le genre sérieux. » Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris, en 20 vol. in-8°, fig., 1760-84. En 1786, on a publié ses *OEuvres choisies*, 3 vol. in-12.

DORAT-CUBIÈRES DE PALMEZEAUX. *Voyez* CUBIÈRES.

DORBAY (FRANÇOIS), architecte français, élève du célèbre Levau, donna le dessin de l'église du collége des Quatre-Nations, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. Il mourut en 1697, à Paris sa patrie.

DORÉ (JACOB), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, né à Orléans vers la fin du 15e siècle, et non à St-Pol en Artois, comme le dit le Père Le Long, mort en 1569, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de *notre maître Doribus*. Il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même; c'était le goût de son siècle. Les plus burlesques sont : | la *Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; | le *Passereau solitaire;* | les *neuf Médicamens du chrétien malade;* | les *Allumettes du feu divin;* | *le Cerf spirituel;* | la *Conserve de Grâce*, prise du psaume *Conserva me;* | l'*Anatomie des membres de N. S. J. C., etc.* On a encore de lui plusieurs autres écrits en latin.

* DORÉ (PIERRE), jésuite, né à Longwi en 1733, est connu pour avoir traduit et publié en France des livres de piété très répandus en Italie, entr'autres les *Visites au Saint-Sacrement*, de Liguori, et le *Mois de Marie*, de Lalomia : ces deux ouvrages ont été souvent réimprimés. On

Digitized by Google

doit aussi au Père Doré un *Recueil de cantiques*. Ce vénérable ecclésiastique est mort à Nancy le 22 mai 1816.

DORIA (André), noble génois, le plus grand homme de mer de son siècle, naquit en 1468, à Oneille, petite ville de la côte de Gènes, dont Céva Doria son père était co-seigneur. Il commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour dans sa patrie, il fut employé deux fois en Corse, y fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence que Doria s'était acquise, le fit nommer vers 1513 capitaine général des galères de Gènes ; et il est à remarquer qu'il avait plus de 42 ans, lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains qui infestaient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter 4 galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gènes, déterminèrent dans la suite Doria d'entrer au service de François Ier. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François Ier le reçut à bras ouverts, et le nomma général de ses galères, avec 36,000 écus d'appointemens, et y ajouta depuis le titre d'*Amiral des mers du Levant*. Doria était alors propriétaire de 8 galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gènes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avait envoyé avec 8 galères sur les côtes du royaume de Naples pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples assiégée par Lautrec ne pouvait plus être secourue par mer ; elle était prête à succomber, et la prise de la capitale allait entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque tout à coup Doria abandonna la France, pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière des affaires de François Ier en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paraît que les ministres de François Ier, jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitait d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avaient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avaient en partie réussi. Doria, aigri et indigné, n'attendait qu'un prétexte pour faire éclater son dépit ; ses ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone appartenante aux Génois, d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république ; non-seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées, et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposait ouvertement à ses volontés. On fit plus : on lui persuada de le faire arrêter ; et 12 galères, sous la conduite de Barbezieux ; eurent ordre d'aller d'abord à Gènes pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères commandées par Philippin son neveu. Mais Doria avait prévenu le coup en se retirant à Lérice, dans le golfe de la Spezia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyait d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venait d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchait depuis long-temps. On vit alors, par un retour assez ordinaire, mais dont tout l'honneur fut pour Doria, François Ier chercher à le regagner par toutes sortes d'avances ; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit en cette occasion de la souveraineté de Gènes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gènes resterait libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vint à secouer le joug de la domination française. Il ne manquait plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur

Digitized by Google

de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit cette même année (1528) à tenter l'entreprise; et s'étant présenté devant Gènes avec 13 galères et environ 500 hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père et libérateur de la patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui serait érigé une statue, et qu'on lui achèterait un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé alors à Gènes par ses conseils, et ce gouvernement a subsisté presque sans changement jusqu'à nos jours; de sorte que Doria fut non-seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Il trouva auprès de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvait désirer. Ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avait alors en propriété 12 galères qui, par son traité, devaient être entretenues au service de l'empereur; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à 22. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importans. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne en 1535, fut principalement due à la valeur et l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui et contre son avis, que l'empereur fit en 1541 la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Sa gloire souffrit encore quelque échec à la rencontre de la Prevèsa en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée turque commandée par Barberousse, et beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat, et laissa échapper une victoire qui paraissait assurée. Quelques historiens ont représenté cette inaction, comme l'effet d'une convention faite avec Barberousse, pour faire durer la guerre; mais ce conte, adopté par Brantôme, toujours prompt à recueillir les bruits populaires, n'a aucune vraisemblance. On sait que les grands capitaines sont souvent arrêtés par des considérations très graves, là où la multitude des combattans ne voient que chemin tout uni à la victoire. Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenans. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria son neveu, avec neuf de ses bâtimens. Le zèle et les services rendus par ce grand homme à Charles-Quint lui méritèrent l'ordre de la Toison-d'Or, l'investiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la permission de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. Il termina sa longue et glorieuse carrière en 1560, à 93 ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser à beaucoup près d'aussi grands biens qu'on pourrait le présumer, après les occasions qu'il avait eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avaient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes, sans sortir d'une condition privée, ont joué sur la scène du monde un ausssi grand rôle que Doria; dans Gènes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de la patrie; au dehors tenant, pour ainsi dire, avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes de même, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Deux fois sa perte fut tramée: l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution; l'autre peu de temps après, par celle de Jule Cibo qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet, que d'accroître encore à Gènes et dans toute l'Italie le crédit et la réputation de ce grand homme. On trouve sa vie dans les *Vies des plus illustres marins*, écrites par Richer, 15 volumes in-18. Lorenzo Capelloni en a aussi donné une écrite en italien, Venise, 1565, in-4°.

DORIA (Antoine), célèbre capitaine génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Nous avons de lui une *Histoire abrégée des événemens ar-*

Digitized by Google

rivés dans le monde sous Charles V, Gènes, 1571, in-4°.

* DORIA (PAUL-MATTHIEU), de l'illustre famille de ce nom, né en 1675, à Naples, fut un des ennemis les plus acharnés de la philosophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébranler le platonisme dont il était un ardent sectateur. Né à une époque où le royaume de Naples gémissait sous le joug des vice-rois autrichiens, il imagina le plan d'un gouvernement populaire, quoiqu'il fût le frère cadet du prince d'Angri l'un des plus grands seigneurs du pays. L'autorité empêcha la publication de cet ouvrage et en fit brûler tous les exemplaires. Doria mourut avant cette exécution en 1733, à Naples. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de philosophie, de politique, dont les plus remarquables sont : | *Della educazione del principe*, in-4°, souvent réimprimé ; | *Trattato della vita civile*, Naples, 1729, in-4° ; | *Esercitazioni geometriche*, Paris, 1729, in-4° ; | *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia*, etc. Naples, 1733, in-4° ; | *Idea d'una perfetta republica*, ibid. (sans date), in-8°, très rare ; | *Ragionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4° ; | *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vol. in-8°, etc.

DORIGNY (MICHEL), peintre et graveur né à Saint-Quentin en 1617, disciple et gendre du fameux Vouet, suivit de fort près sa manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. Cet artiste mourut professeur de l'académie de peinture à Paris en 1663, à 46 ans. Il laissa deux fils, Louis et Nicolas, qui se sont distingués aussi dans la peinture et la gravure. L'aîné mourut à Vérone en 1742, et le cadet en 1746 à Paris, membre de l'académie de peinture. Ce dernier s'adonna particulièrement à la gravure, où il se fit une grande réputation. C'est lui qui a gravé les fameux *cartons de Raphaël*, que l'on conserve à Hamptincourt, et qui lui méritèrent les bonnes grâces de Georges Ier, roi d'Angleterre. Ce prince le combla de biens et le fit chevalier.

DORIGNY. *Voyez* ORIGNY.

DORING (MATTHIEU), franciscain allemand, professeur de théologie dans son ordre, mourut à Kiritz, sa patrie, sans qu'on en sache l'époque précise. Mais il paraît qu'il ne vivait plus en 1465. Il est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la première édition en fut faite dans cette ville, in-4°, en 1472. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette chronique à Hartman Schedel. L'auteur, quel qu'il soit, a été à quelques égards, le précurseur de Luther. Son fanatisme ne le cède en rien à celui de cet hérésiarque.

DORLAND (PIERRE), chartreux, né en 1449, à Diest, près Liége, mort en 1507, est auteur des ouvrages suivans : | *Chronicon chartusianum*, Cologne, 1608, in-8°, trad. en franc. par A. Driscart, Tournay, 1644, in-8° ; | *Viola animæ dialogis septem*, Cologne, 1500, in-4° ; Anvers, 1533, in-12, et 1543, in-16 ; | *Dialogus de vitio proprietatis monachorum*, Louvain, 1512, in-4° ; | *Explicatio mystica habitûs chartusiensis*, ibid., 1513, in-8° ; | *B. Annæ vita*, impr. à la suite de la *Vita Christi* de Ludolphe, Anvers, 1517, in-fol., | et plusieurs autres ouvrages manuscrits, dont la liste se trouve dans la *Biblioth. chartusiana* de Petreius, et dans la *Biblioth. belgica* de Foppens.

DORLÉANS (LOUIS), avocat au parlement de Paris où il était né en 1542, se signala par son zèle pour la ligue catholique contre la protestante, et contre les catholiques qui s'étaient joints à celle-ci. Il fut choisi pour avocat de la première, qui le députa aux états, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie et n'y revint qu'après neuf ans ; il fut mis en prison ; mais Henri IV, qui lui avait donné un passeport, le fit sortir. Dorléans fit imprimer en 1604 un *Remercîment au roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidèle et reconnaissant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper Marchand lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais, de Louis Dorléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, in-8° : ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance entre autres choses un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper à son coin une monnaie où il prenait le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin, car elle ne se trouve pas dans les cabinets : la chose était du

Digitized by Google

reste conforme à l'esprit et aux entreprises des huguenots de ce temps-là. On a encore de lui : | *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8° ; | *Premier et deuxième avertissemens des catholiques anglais*, 1590, in-8° ; | *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8°, satire contre Henri IV ; | *Discours sur les ouvertures du parlement*, au nombre de 29 ; | des *Commentaires* sur Tacite et sur Sénèque.

DORLÉANS (Le Père). *Voyez* ORLÉANS.

DORMANS (les sept), sept frères qui confessèrent la foi à Ephèse en 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne où ils s'étaient cachés pour se mettre à l'abri de la persécution, on en mura l'entrée, et *ils s'y endormirent dans le Seigneur*. Quelques modernes prenant mal ces expressions, ont imaginé que les serviteurs de Dieu s'étaient endormis d'un sommeil véritable, et qu'on les retrouva en 479, sous le règne de Théodose le Jeune. La vérité est que leurs reliques furent découvertes en cette année. On les porta à Marseille, où on les montre encore dans l'église de St.-Victor. La mémoire de ces saints martyrs est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens, et tous les peuples d'Orient. La caverne où leurs corps furent trouvés, devint célèbre par la dévotion des fidèles, suivant Spon (dans son *Voyage d'Italie et du Levant*); on la montre encore aux voyageurs qui vont dans le Levant.

DORMANS (JEAN de), cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort en 1373, avait fondé à Paris en 1370 le collége de Dormans, dit *de St.-Jean de Beauvais*. Sa réputation d'homme habile et équitable fut cause de sa fortune. Son père n'était qu'un procureur, qui se fit appeler *de Dormans*, parce qu'il était de ce bourg. Ses fils achetèrent ensuite la seigneurie de leur patrie. Ce cardinal eut pour neveu MILON de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, et chancelier en 1380.

DORNAVIUS ou **DORNAU** (GASPARD), médecin, orateur et poète, né à Ziégenrueck dans le Voigtland, mourut en 1632, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : | *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, in-folio, 2 vol., Hanau, 1619, mis à l'index ; | *Homo diabolus, sive sylloge scriptorum de calumnia ; Parallela morum seculi ; Encomium scarabæi ; Invidiæ encomium, Calumniæ repræsentatio, Encomium cæcitatis, neminis, frigillæ, pellicani, autoribus incertis*, Francfort, 1618, in-4°. | *De incremento dominationis Turcicæ, etc.*

DORNEVAL ou **D'ORNEVAL**, parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la Foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans le *Théâtre de la Foire*, qu'il a rédigé avec Le Sage, 10 vol. in-12. Il avait composé plus de 60 pièces. Devenu pauvre dans sa vieillesse, il s'occupa de la pierre philosophale.

DORNKRELL (JACQUES), théologien et ministre luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, laissa un ouvrage estimé des savans, sous le titre de *Biblia historico-harmonica, etc.*

DOROTHÉE (sainte), vierge martyre, est célèbre par le refus constant qu'elle fit de se marier et d'adorer les idoles, malgré les plus horribles tourmens que Fabricius, gouverneur de Césarée, lui faisait souffrir. Elle convertit deux femmes apostates, qu'on avait chargées de la séduire. Rien n'étant capable d'ébranler sa constance, le juge la condamna à perdre la tête. Comme on la menait au supplice, un jeune homme, nommé Théophile, qui lui entendait dire qu'elle allait trouver son divin Epoux, lui demanda, en raillant, des fruits et des fleurs du jardin de son époux. La sainte, par un effet de la toute-puissance divine, lui en envoya réellement. Le prodige frappa tellement Théophile qu'il se convertit. On croit que le martyre de cette sainte arriva sous Dioclétien. Son corps est dans la célèbre église qui porte son nom à Rome, et qui est au-delà du Tibre. Elle est nommée dans l'ancien Martyrologe, attribué à saint Jérôme. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte du même nom, et d'une des plus illustres maisons d'Alexandrie, qui ayant constamment refusé de satisfaire la passion brutale de Maximin, fut dépouillée par cet empereur de tous ses biens, et condamnée à l'exil en 308.

DOROTHÉE, disciple du moine Jean, surnommé *le prophète*, et maître du juif Dosithée, fut à la tête d'un monastère en Palestine vers l'an 560. On a de lui des *sermons* ou instructions pour les moines, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8°, et des *lettres* en grec et en latin. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des Pères, de

Digitized by Google

l'an 1625, tome 1, page 743. Le style en est assez simple, mais plein d'onction. D'autres attribuent avec assez de vraisemblance ces *sermons* et ces *lettres* à un Dorothée, natif du Pont, surnommé *le Jeune*, archimandrite d'un monastère célèbre, qui, à cause du grand nombre des moines, était appelé *Chiliocomus*. Il vivait vers l'an 1020. Jean Mauropus, son lisciple, a écrit sa *Vie*.

DORPIUS. *Voyez* MARTIN.

DORSANNE (ANTOINE), natif d'Issoulun en Berry, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, fut grand-vicaire et official du même diocèse sous le cardinal de Noailles. Il eut part à sa confiance, et fut un des principaux instigateurs des mesures que prit ce cardinal, et de son opposition à la bulle. Dorsanne mourut en 1728. Nous avons de lui un *Journal*, contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 volumes in-12, en y comprenant le *supplément*. Villefore, auteur des *Anecdotes de la constitution* Unigenitus, s'était beaucoup servi de ces mémoires, dans la composition de son ouvrage; aussi retrouve-t-on dans le *Journal*, une bonne partie des faits faux ou vrais rapportés dans les *Anecdotes*. L'auteur des *Anecdotes* ne conduit son histoire que jusqu'en 1718; le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante; celle du second est simple et fort négligée. Toutes les deux décèlent l'esprit de parti.

DORSET (THOMAS SACKVILLE, comte, de), né en 1536 à Withiam dans le comté de Sussex, descendant d'une famille normande qui accompagna Guillaume lors de la conquête, grand-trésorier d'Angleterre, voyagea en France et en Italie; il s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1566, lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset, et pair d'Angleterre, il fut envoyé ambassadeur en France vers Charles IX l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Les succès avec lesquels il s'acquitta de ces différentes commissions le firent créer chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'université d'Oxford en 1591; enfin, en 1598, grand trésorier d'Angleterre, à la mort de Burleigh. Dorset fut un des juges qui condamnèrent Marie Stuart; et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la triste nouvelle à l'infortunée princesse. Il présida aussi la commission qui jugea le comte d'Essex. Il mourut subitement au milieu de ses collègues le 19 août 1608. Il s'était fait au collége une réputation assez grande par son talent pour la poésie et a laissé *Ferrex et Porrex*, la première pièce dramatique régulière qui ait été représentée en Angleterre et qui précéda de plusieurs années les chefs-d'œuvre de Shakespeare; elle a été réimprimée dans la collection des anciennes pièces anglaises de Dodsley. En 1557, étant membre de la chambre des communes, il publia une pièce de poésie intitulée: Induction ou Introduction au *Miroir des magistrats*, avec la vie de l'infortuné duc de Buckingham. Ce Miroir des magistrats est composé d'unesuite de poèmes de différens auteurs, où l'on a suivi un plan dramatique, et où de grands personnages racontent les catastrophes dont ils ont été les victimes. On a aussi de lui quelques *lettres*, imprimées dans différens ouvrages, qui prouvent que c'était un homme instruit.

DORSET (CHARLES SACKVILLE, comte de), descendant du précédent, né en 1637, entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'Yorck dans sa première guerre contre la Hollande en 1665 et s'occupa ensuite des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissait que de complimens. Il fut du nombre des mécontens qui chassèrent Jacques II, pour mettre Guillaume sur le trône; quatre fois on le nomma l'un des régens du royaume pendant l'absence du roi, et il le servit si bien qu'il devint membre de son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath le 19 janvier 1706. Ses *poésies* se trouvent avec celles de Rochester et de Roscommon, Londres, 1741, in-12, dans la *collection des poètes anglais* de Johnson.

DOSA (GEORGES), paysan de la Siculie (contrée de la Transylvanie), fut couronné roi de Hongrie en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre le clergé et la noblesse. Jean, vaivode de Transylvanie, défit les rebelles l'année d'après, et prit leur roi.

Pour le punir de son usurpation et de ses crimes, on le fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre de même métal et aussi ardens. Neuf de ses complices qui avaient survécu à un jeûne absolu de 15 jours (40 avaient été condamnés à ce supplice, 31 y étaient morts), eurent ordre de se jeter sur ce misérable et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé, et ses membres exposés dans diverses contrées de la Hongrie. Le malheureux Dosa souffrit ces inhumanités sans se plaindre. Tout ce qu'il demanda, fut qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, ou attaché à des roues de moulin. Quoiqu'il n'y eût point de genre de cruauté raffinée que ces scélérats n'eussent exercé contre les hommes les plus illustres dans le clergé et la noblesse, on souhaiterait, dit le sage et judicieux Isthuansi, que la douceur chrétienne eût un peu modéré leur juste supplice. *Tametsi enim extrema quæque promeriti forent, homines tamen christianos tam atrocem lanienam clementia et commiseratione temperare æquum fuisset.*

DOSCHES (François), disciple insensé de l'insensé Simon Morin. Les écrits où il a consigné ses rêves extravagans, sont de la plus extrême rareté, et ne méritent d'être recherchés que par des philosophes pécunieux, qui veulent savoir dans quels égaremens l'esprit de l'homme peut donner. Ils trouveront dans un écrit très rare de Dosches, imprimé en 4 pages in-4°, seulement, sous ce titre, *Abrégé de l'arsenal de la foi*, jusqu'où ce sectaire avait porté ses délires.

DOSITHÉE, officier juif, fils de Bacénor, défit l'armée de Timothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier; mais comme il l'emmenait, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, l'an 163 avant J.-C., après avoir rendu de grands services à sa patrie par son courage mêlé de prudence.

DOSMA ou plutôt **DE OSMA DELGADO** (Roderic), chanoine de Badajoz en Espagne, sa patrie, était savant dans les langues orientales. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, entre autres un traité *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, in-folio. Il mourut en 1607, à l'âge de 74 ans.

* **DOTTEVILLE** (Jean-Henri), prêtre de l'Oratoire, né à Palaiseau, près de Versailles, le 22 décembre 1716, mort dans cette ville le 25 octobre 1807, fut long-temps professeur au collége de Juilly, et se retira pendant la révolution à Versailles, où il vécut obscur et tranquille, jusqu'à sa mort. Il a publié : | une *traduction de Salluste, avec la vie de cet historien et des notes critiques*, 1749, in-12, souvent réimprimée. Cette traduction est estimée, cependant on préfère celle de Beauzée. | *Histoire de Tacite*, en latin et en français, avec des *notes* sur le texte, 1772, 2 vol. in-12; | *Annales de Tacite, règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; *règnes de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12, réimprimées sous le titre d'*OEuvres complètes de Tacite*, 1792 et 1799, 7 vol. in-12 et in-8°. La *vie de Tacite*, la *vie d'Agricola* et les *mœurs des Germains* sont de l'abbé de la Bletterie. | *Traduction de la comédie de Plaute, intitulée :* Mostellaria, *avec le texte revu sur plusieurs manuscrits et sur les meilleures éditions*, 1803, in-8°. Il s'était, dit-on, occupé d'une *traduction de Tite-Live et de Pline*, qui n'a pas été imprimée.

DOU. *Voyez* DOW.

* **DOUBLET** (François), médecin de Paris, né à Chartres en 1751, et mort en 1795, dans sa 44e année, devint professeur de pathologie, à l'école de santé, qui a été remplacée par la faculté de médecine, et fut attaché aux hospices de St.-Sulpice et de Vaugirard. On a de lui : *Mémoires sur les symptômes et les traitemens de la maladie vénérienne chez les enfans nouveaux-nés*, Paris, in-12, 1791; | *Observations faites dans les départemens, sur les hôpitaux civils*, 4 vol. in-8°, Paris, 1785, 86, 87 et 88. Elles sont extraites du journal de médecine, depuis 1785; on y remarque la topographie des hospices de Saint-Sulpice et de Vaugirard, des dissertations curieuses et intéressantes. | *Remarques sur la fièvre puerpérale*, in-12, 1783; | *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*, publiées par ordre du roi, in-12, 1791; | *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, suivi de la *Conclusion d'un rapport sur l'état des prisons de Paris*, lue à la séance publique de la société royale de médecine, le 28 août 1791, in-8°. Ce *Mémoire* est suivi d'un projet de décret, sur l'ordre et la salubrité des maisons de justice ou prisons criminelles. En commun avec Colombier. | Deux *Recueils de Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*

Digitized by Google

et une bonne Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés. Doublet a fourni différens articles à l'*Encyclopédie méthodique.* M. Doublet de Boisthibault son neveu a publié, en 1826, une *Notice* sur sa vie et sur ses ouvrages. Doublet avait laissé en manuscrit une *Histoire de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, presque terminée. Ce manuscrit a été perdu.

*DOUBLET DE PERSAN (N..... LEGENDRE), femme du 18[e] siècle célèbre par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, se retira après la mort de son mari dans le couvent des filles de St-Thomas; là elle réunissait habituellement une société composée de littérateurs et de savans. Les nouvelles politiques et littéraires y étaient apportées, commentées et consignées jour par jour, dans des registres qui ont été publiés depuis sous le titre de *Mémoires de Bachaumont* (*voy.* BACHAUMONT). M[me] Doublet avait un esprit fort ordinaire, mais un caractère aimable. Elle eut la douleur de survivre à tous les vieux et anciens amis qui formaient son cercle, et mourut en 1771, à l'âge de 94 ans.

DOUCIN (LOUIS), jésuite, né à Vernon, mort à Orléans en 1726, fut, selon quelques-uns, l'auteur du fameux *Problème ecclésiastique*, où il censurait la conduite de M. de Noailles à l'égard des *Réflexions morales du Père Quesnel* (*voy.* NOAILLES LOUIS-ANTOINE). Il fut envoyé à Rome, et se distingua par son zèle pour la constitution *Unigenitus*. On a de lui : | *Histoire du nestorianisme*, in-4°, Paris, 1698, curieuse et assez estimée. Ce qui regarde cette fameuse hérésie, y est exactement discuté. | *Histoire de l'origénisme*, pleine de recherches et d'une bonne critique; | *Mémorial abrégé touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande*, composé par l'auteur, lorsqu'il se rendit en 1697 à la suite du comte de Créci, au congrès de Ryswik; | plusieurs *écrits* sur les affaires du temps.

DOUFFET ou DUFFET (GÉRARD), habile peintre, naquit à Liége le 16 août 1594. Jean Taulier, liégeois, et un nommé Perpète, de Dinant, furent ses premiers maîtres. Vers l'an 1609, il alla à Anvers, où le célèbre Rubens le reçut au nombre de ses élèves : il y fit de grands progrès. En 1614, il se rendit à Rome et y demeura sept ans, joignant, à l'étude des grands modèles, celle de la poésie et de l'histoire, si nécessaire à un peintre pour l'ordonnance de ses sujets. Après avoir fait quelque séjour à Venise, il revint dans sa patrie l'an 1622. Sa réputation l'y avait précédé; on l'employa à l'envi : les églises et les maisons des personnes distinguées fournissent encore des preuves de son savoir. Mais pour avoir une juste idée des talens de Douffet pour la composition, il faut lire la description très détaillée que M. de Pigage donne de deux grandes pièces capitales de ce maître, qui sont conservées dans la galerie électorale de Dusseldorff, et qui existaient autrefois à Liége, dont l'une, n° 39, représente l'*Invention de la sainte Croix*; l'autre, n° 63, a pour sujet : *Le pape Nicolas V visitant le caveau de S. François d'Assise.* Il excellait également dans l'histoire et dans le portrait. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une variété admirable, son coloris est d'une grande douceur. Il mourut l'an 1660.

*DOUGADOS (JEAN-FRANÇOIS), poète, plus connu sous le nom de père VENANCE, naquit près de Carcassonne en 1764, et embrassa la vie monastique, dans laquelle il se flattait de pouvoir cultiver les muses plus librement que dans le monde. Diverses contrariétés qu'il éprouva le dégoûtèrent du cloître, et il parvint à obtenir sa sécularisation. Dougados devint secrétaire de la princesse Lubormiska, de la maison de Poniatowski, suivit cette princesse à Naples, puis la quitta au commencement de la révolution et devint professeur d'éloquence à Perpignan. Ayant eu occasion d'arracher des mains d'une multitude irritée un malheureux qu'elle voulait sacrifier, il sentit s'éveiller en lui des inclinations belliqueuses, s'enrôla dans un bataillon de volontaires qui passait à Perpignan, et s'éleva par son mérite, dans la guerre d'Espagne de 1792 au grade d'adjudant-général. Député à la Convention pour exposer l'état de dénuement dans lequel se trouvait l'armée des Pyrénées-Orientales, il ne craignit pas de dire la vérité tout entière et fut écouté. Ses liaisons avec les Girondins le firent proscrire après le 31 mai, et il périt sur l'échafaud. M. de la Bouisse a donné, en 1810, une édition des *OEuvres poétiques* du père Venance. La grâce et le naturel en font le principal mérite.

DOUGLAS (GUILLAUME de), seigneur écossais dans le 14[e] siècle, d'une des plus anciennes maisons de ce royaume, dont Buchanan a écrit l'histoire. Robert de

Digitized by Google

Brus, roi d'Ecosse, ayant fait vœu de se croiser contre les infidèles, et n'ayant pu l'accomplir pendant sa vie, ordonna à Douglas de porter son cœur en Palestine après sa mort, et de le présenter au saint sépulcre. Le roi étant mort en 1327, Douglas partit pour la Terre-Sainte; mais il fut tué, dit-on, en chemin avec toute sa suite, composée de la plus brillante noblesse du pays.

DOUGLAS (JACQUES), anatomiste anglais, qui excella dans la pratique des accouchemens. Il professait la médecine à Londres au commencement du 18ᵉ siècle. Nous lui sommes redevables des ouvrages suivans: | *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, imprimé pour la première fois à Londres, et dans la suite avec des augmentations à Leyde, 1734, in-8°; | *Miographiæ comparatæ specimen*, Londres, 1707. L'auteur y marque la différence des muscles dans l'homme et dans le chien. On l'a traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1729. | *Description du péritoine*, en anglais, Londres, 1730.

* DOUGLAS (JEAN), évêque anglais, né en 1721, à Pittenween en Ecosse, et mort en 1806, étudia à l'université d'Oxford et fut, en 1744, attaché en qualité de chapelain au 3ᵉ régiment des gardes à pied qui faisait partie de l'armée des alliés en Flandre; il se trouva à la bataille de Fontenoy en 1745. Il devint ensuite successivement ministre de Tilchurst près de Reading, de Donstew dans le comté d'Oxford, chanoine de Windsor, gardien du muséum britannique, évêque de Carlisle, doyen de Windsor, et enfin évêque de Salisbury. Douglas a publié un grand nombre de pamphlets politiques; mais il est particulièrement connu par son *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, qui fut obligé de se rétracter, et par son *Criterium des miracles*, 1753, in-8°, où il réfute d'une manière victorieuse l'*Essai sur les miracles* de Hume.

DOUJAT (JEAN), né à Toulouse, d'une famille de distinction, mort à Paris en 1688, à 79 ans, était doyen des docteurs-régens de la faculté de droit de Paris, premier professeur royal en droit canon, historiographe de sa majesté, et membre de l'académie française. Il fut choisi par Périgni, premier précepteur du grand dauphin, pour donner à ce prince la première teinture de l'histoire et de la fable. Ses ouvrages et ses services lui acquirent les éloges des savans, et des pensions du trône. Il fut encore plus estimable par sa modestie, sa probité et son désintéressement, au milieu des écueils de la cour, que par ses livres. Les principaux sont: | *Abrégé de l'histoire grecque et romaine, traduite de Velléius-Paterculus*, in-12, Paris, 1672 et 1708. Cette version est très faiblement écrite; le traducteur l'orna de supplémens, tirés des meilleurs auteurs de l'antiquité, et d'une chronologie. M. l'abbé Paul en a donné une meilleure en 1770, in-8° et in-12. | Une bonne *édition de Tite-Live*, ouvrage composé, comme le précédent, pour l'usage du dauphin, et enrichi de *notes* savantes, 6 vol. in-4°; | *Prænotionum canonicarum libri V*, Paris, 1687, in-4°; c'est son meilleur ouvrage; | L'*Histoire du droit canonique*, 1677, in-12; | celle *du droit civil*, Paris, 1678, in-12, en latin; | une *édition latine des institutions du droit canonique* de Lancelot, Paris, 1685, 2 vol. in-12, avec beaucoup de *notes*; | *Synopsis conciliorum, et chronologia patrum pontificum, imperatorum, etc.* 1674; | *De eucharistiâ, pace spirituali, etc.*, 1665; | des *éloges* (en vers) *des personnes illustres de l'ancien Testament*, 1688; | *Poésies latines et françaises, etc.* Il possédait un grand nombre de langues, le grec, le latin, l'hébreu, le turc, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

DOUSA (JANUS), appelé vulgairement *Jean Vander-Does*, seigneur de Noordwick, sa patrie, né le 6 décembre 1545, gouverneur de la bourgeoisie de Leyde, se distingua dans la défense de cette ville contre les Espagnols l'an 1574, par un courage digne d'une meilleure cause. Le général espagnol sollicitant par lettres les bourgeois à se rendre, Dousa ne répondit que par ce vers qu'il mit au bas d'une de ses lettres:

> Fistula dulce canit; volucrem dum decipit auceps.
> « Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule
> » oiseau,
> » Le perfide oiseleur le prend dans son réseau. »

Les assiégés ayant été secourus à temps, les Espagnols furent obligés de lever le siége. Le poète guerrier fut nommé, l'année suivante, premier curateur de l'université de Leyde, qui venait d'être fondée. Il était digne de cet emploi par son érudition, qui lui mérita le nom de *Varron de Hollande*. Il mourut à Noordwick en 1604. A beaucoup de courage et de savoir, il joignait une douceur extrême. On a de lui: | les *Annales de Hollande*, en vers élégiaques et en prose, in-4°, Leyde, 1601, commencées par Janus Dousa fils,

Digitized by Google

et continuées jusqu'à l'an 1520 par Dousa père, réimprimées en prose seulement en 1617, avec un *commentaire* du savant Hugues Grotius. | Des *notes* sur Salluste, sur Pétrone, sur Catulle, Tibulle et Properce, sur Horace, Plaute...; | *Echo, sive lusus imaginis jocosæ*, Leyde, 1603, in-4°; | *Poemata*, Leyde, 1609, etc. Une latinité pure et élégante, beaucoup de variété, des pensées nettement développées, c'est ce qui distingue les ouvrages de Dousa; mais les honnêtes gens lui reprocheront toujours d'y avoir violé les règles de la bienséance et de la pudeur. Dousa laissa quatre fils, qui soutinrent la réputation de leur père. Les plus connus furent JANUS, poète, philosophe et mathématicien, précepteur du prince Frédéric-Henri de Nassau, garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1596, à 25 ans; on a de lui des *poésies latines*, 1607, in-8°: GEORGES, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia: | une *Relation de son voyage*, Anvers, 1599, in-8°, mis à l'index; | *Georgii Codini selecta de originibus Constantinopolitanis*, en grec et en latin, avec des remarques de Meursius, Genève, 1607, in-8°. Georges Dousa mourut en 1599, dans l'île de St.-Thomas, faisant route pour les Indes.

* DOUSSIN-DUBREUIL (JACQUES-LOUIS), docteur en médecine né en 1762, à Saintes (Charente-Inférieure), d'une famille honorable, fit ses études médicales sous son père qui était lui-même médecin distingué. Il a cru reconnaître dans la matière de la transpiration un acide qui en refluant sur les viscères, y coagule cette matière et produit les glaires, source, selon lui, de presque toutes nos maladies. Membre, depuis sa fondation, de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernement, il est un des deux premiers médecins français qui ont inoculé la vaccine à leurs propres enfans. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin établis sur tous les points de la France et qui ont souvent contribué à arrêter promptement les progrès d'une épidémie variolique. Il a fondé ou concouru à fonder plusieurs sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la *société royale académique des Sciences de Paris*, la *société galvanique* et la *société d'encouragement pour l'industrie nationale*, et était membre de plusieurs sociétés de médecine. Il est mort en 1831, laissant les ouvrages suivans: | *des Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, 1 vol. in-8°, très souvent réimprimé; | *De l'épilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, 1 vol. in-8°; | *De la gonorrhée bénigne, ou sans virus vénérien et des fleurs blanches*, Paris, 3e édition, 1814, in-8°; | *Lettres sur les dangers de l'onanisme etc.* Paris, 1813, in-12; | *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, 1 vol. in-8°.

DOUVILLE. *Voyez* OUVILLE.

DOUVRE (THOMAS de), trésorier de l'église de Bayeux, né en cette ville, d'une ancienne famille, est le premier normand que Guillaume le Conquérant plaça sur le siége d'York en Angleterre. Il en était digne par ses vertus et par sa science. Il rebâtit son église cathédrale, instruisit son peuple par ses discours et par ses exemples, fit de grands biens à son clergé, et composa quelques *livres* sur le chant ecclésiastique. Il mourut l'année 1100, après avoir siégé 28 ans.

DOUVRE (THOMAS de), neveu du précédent, clerc d'Henri Ier, roi d'Angleterre, fut aussi archevêque d'York en 1108. Son père, Samson de DOUVRE, avant de devenir chanoine de Bayeux, et ensuite évêque de Worchester en Angleterre, avait été engagé dans le mariage, et eut encore au moins un autre fils (Richard II) qui fut évêque de Bayeux. Thomas eut de grands débats avec saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à l'occasion de la primauté de leurs églises. On rapporte que, dans une grave maladie, les médecins lui ayant indiqué un remède opposé à la pureté, il déclara qu'il aimait mieux s'exposer à mourir, que de racheter sa vie à un tel prix. Dieu bénit sa constance et sa foi: il lui rendit sa première santé. Ce pieux archevêque mourut en 1114.

DOUVRE (ISABELLE de), de la même famille que les précédens, fut maîtresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri Ier, roi d'Angleterre, et en eut un fils (Richard) que ce prince nomma à l'évêché de Bayeux en 1133. Se voyant dans l'arrière-saison de l'âge, et dégoûtée du monde qui s'était dégoûté d'elle, Isabelle se retira à Bayeux pour y finir ses jours, et y mourut vers l'an 1166, dans une grande vieillesse.

DOVIA (PAUL-MATTHIAS), de l'illustre famille de ce nom, branche des princes d'Angri, né à Naples, où il est mort dans

Digitized by Google

le mois de mars 1745, âgé de 84 ans, est auteur de divers ouvrages de mathématiques, de plusieurs *discours* critiques et philosophiques, d'un *cours* de philosophie et d'un livre qui a pour titre : *La vita civile de Paolo Matthia Dovia con un trattato della educazione principe*, Francfort et Naples, 3 vol. in-12. La troisième édition, qui est de 544 pages, est la meilleure de toutes. L'auteur, en établissant l'utilité des ouvrages politiques, fait une sortie vigoureuse contre ceux de Machiavel. Dovia a bien développé, dans cet ouvrage, les principes sur lesquels la société civile est fondée, et il a donné aux princes et aux sujets des règles de conduite aussi sages que solides.

DOW (Gérard), né à Leyde en 1613, fut élève du célèbre Rembrandt, et fit beaucoup de progrès sous ce maître. Cet artiste ne s'est occupé qu'à de petits tableaux, qu'il faisait payer à proportion du temps qu'il y mettait. Sa coutume était de régler son prix sur le taux de 20 sous du pays par heure; il n'y a rien de plus achevé que ses tableaux : il faut le secours des loupes pour en démêler tout le travail. Ses figures, quoique très finies, ont un mouvement et une expression singulière. Son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. Dow n'épargnait pas le temps à ce qu'il faisait. Il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main d'une personne qui voulait avoir son portrait. Il vivait encore en 1664. Le musée de Paris possède plusieurs de ses tableaux. Parmi ses ouvrages, on remarque la *Famille de Gérard*, la *jeune ménagère*, l'*épicière de village*, le *trompette*, une *cuisinière hollandaise*, le *peseur d'or*, l'*astrologue*, une *vieille femme en prières*, son propre *portrait*, etc.

* DOW (Alexandre), officier anglais et littérateur, né en Ecosse, fut obligé de s'expatrier par suite d'un duel, et s'enrôla en qualité de simple matelot sur les vaisseaux de la compagnie des Indes. Il eut le bonheur d'obtenir la place de secrétaire du gouverneur de cet établissement, et dans la suite, celle de lieutenant-colonel à Bencoulen. Révolté des vexations et des actes arbitraires dont il fut plusieurs fois témoin, il se rangea parmi le petit nombre des officiers qui refusèrent d'y concourir, et se prononça contre ces mesures de rigueur, justifiées quelquefois par la politique, mais toujours réprouvées par l'humanité. On lui doit : || *Histori of Hindoostan*, traduite du persan (*Tarykhi Ferichtah*), 1768, 2 vol. in-4°, et 1770, 3 vol. in-4°. Elle a été réimprimée à Londres en 1793, 3 vol. in-8°; mais l'édition est peu soignée. C'est la première histoire authentique que nous ayons eue en langue européenne, des principales dynasties musulmanes dans l'Inde. L'auteur y donne des documens fort importans sur les anciens Indous. On lui doit aussi | la traduction du petit fragment du *Bédang-Shaster*, ou explication du Véda, traduit en français par M. Sinner et inséré dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire enseignés par les Bramines de l'Indoustan*, Berne, 1771, in-12; | des contes traduits du persan, sous ce titre : *Tales of Inet ullah of Dehly*, Londres, 1768, 2 vol. in-12, qui ont été traduits en français en 2 vol. in-12. Dow mourut dans l'Inde en 1779.

DOYAT (Jean de), qu'on a nommé à tort *Doyac*, homme de néant, vassal du duc de Bourbon, gagna la confiance de Louis XI, par le vil métier d'espion et de délateur. Il voulut se signaler, en attaquant les officiers et la personne même du duc de Bourbon; mais ce prince fut absous des calomnies intentées contre lui. Son ennemi, loin d'être puni, fut fait gouverneur d'Auvergne, et il se rendit le tyran de ceux qui auraient dû être ses maîtres. Louis XI le recommanda en mourant à Charles VIII. Son crédit l'aveugla; il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et sur la personne de quelques princes. Ses attentats ne restèrent pas impunis : en 1484 il eut la langue percée au pilori de Paris, et une oreille coupée, après avoir reçu le fouet par la main du bourreau. De là, il fut conduit à Montferrand en Auvergne sa patrie, où il fut de nouveau fustigé et eut l'autre oreille coupée. Doyat est mort vers 1499, âgé d'environ 54 ans.

* DOYEN (Gabriel-François), peintre, fils d'un valet de chambre, tapissier à la cour, naquit à Paris en 1726; il étudia dès l'âge de 12 ans sous Vanloo et obtint à 20 ans le grand prix de peinture. Il partit en 1748, pour Rome, où il choisit pour modèles les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, et particulièrement ceux d'Annibal Carrache et de Michel-Ange. Il visita ensuite Venise, Bologne, Parme, Plaisance, Turin, et revint à Paris en 1755. Son premier grand tableau est *la mort de Virginie*, qui lui coûta deux

Digitized by Google

années d'un travail assidu et qui le fit agréer à l'académie de peinture en 1758. Il exécuta ensuite le tableau de *la peste des Ardens*, pour l'église de St.-Roch, qui est regardé comme un chef-d'œuvre; *Le triomphe de Thétis sur les eaux* pour la cour; *la mort de saint Louis*, pour la chapelle de l'école militaire; il fut chargé aussi de peindre la chapelle de saint Grégoire aux Invalides. Au commencement de la révolution, Doyen céda aux offres brillantes que lui fit Catherine II, et passa en Russie, où il fut nommé professeur à l'académie de peinture et chargé d'orner les palais impériaux. Il mourut à St.-Pétersbourg le 5 juin 1806. Paul Ier eut pour lui la même affection que Catherine. Ses tableaux se font surtout remarquer par la beauté du coloris et l'expression des figures.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né l'an 1597, à Strassnitz en Moravie, fut chassé de son pays, et se retira en Hongrie l'an 1629. Il renonça au ministère pour se livrer à l'ivrognerie. Cette conduite le rendant méprisable, il s'avisa, pour se remettre en estime, de feindre des révélations. Ses rêveries, toutes démenties par l'événement, n'avaient pour but que d'exciter la guerre contre la communion romaine et contre la maison d'Autriche, ennemie des calvinistes. Après de vaines instances pour lui faire désavouer ses prophéties, on lui coupa la tête et la main droite, qui furent brûlées avec un exemplaire de ses œuvres, et ses cendres furent jetées dans le Danube. Cette exécution se fit à Presbourg le 17 juillet 1671. D'autres prétendent que Drabicius mourut en Turquie où il s'était réfugié. Son principal ouvrage est intitulé, *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657, titre bien peu convenable à l'obscurité de la matière et à la bizarrerie des idées de l'auteur. Comménius en a publié un abrégé en 1660; ces rêveries ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatowski, sous le titre de *Revelationes sæculi nostri ab anno* 1616 *ad* 1664, *cum notis et figuris*, 1665, in-4°. Le prince Ragotski se servit de ses visions, comme d'une machine, pour remuer le peuple; mais il n'y ajoutait pas la moindre foi.

DRACHENBERG (Chrétien-Jacob), centenaire du Nord, dont on a parlé souvent dans les papiers publics, mourut à Aarhus en 1770, dans la 146e année de son âge. Il était né à Stavanher en Norvége, en 1624. Il était resté garçon jusqu'à l'âge de 113 ans, et avait épousé alors une veuve âgée de 60 ans. Pendant les dernières années de sa vie, il reçut la visite des personnes du plus haut rang, qui admiraient son bon sens, sa présence d'esprit et sa vigoureuse santé.

DRACK ou plutôt DRAKE (François), l'un des plus grands hommes de mer de son temps, né en 1545 à Tavistock, dans le Devonshire en Angleterre, d'une famille assez obscure. Son père, ministre d'un vaiseau anglais, le remit à un pilote de sa connaissance, qui lui laissa en mourant son navire. Le jeune homme continua quelque temps le commerce de son bienfaiteur; mais ayant appris qu'on équipait des vaisseaux à Plimouth pour l'Amérique, il vendit le sien en 1567, et vint offrir ses services à Jean Hawkins, capitaine de la flotte. On lui donna le commandement d'un navire avec lequel il prit plusieurs vaisseaux sur les Espagnols. En 1577, Drake partit encore avec cinq bâtimens, fit en 3 ans le tour du monde, remporta des avantages considérables sur les Espagnols, leur prit diverses places, et un très grand nombre de navires chargés richement. Une nouvelle expédition, en 1585, lui acquit une nouvelle gloire : il s'empara de quelques places dans les Canaries et dans les îles du Cap-Vert, dans celle de St.-Domingue, dans la province de Carthagène, et dans plusieurs autres de l'Amérique. La reine Elizabeth, qui l'avait déjà fait chevalier, lui donna la dignité de vice-amiral. Elle l'envoya contre les Espagnols en 1587 et 1588. La première année il coula à fond 27 vaisseaux dans le port de Cadix, et la suivante il se signala contre la grande flotte d'Espagne, poursuivie et déjà défaite par les vents et les tempêtes. En 1595, François Drake se mit encore en mer avec une flotte de 28 vaisseaux, et il soutint l'honneur que lui avaient acquis ses expéditions précédentes. Il se rendit maître de Ste.-Marthe en Amérique, de Rio de la Hacha, et de plusieurs autres villes. Enfin en revenant à Porto-Belo, il termina sa glorieuse carrière en 1596. Son corps n'eut d'autre tombeau que la mer, le théâtre de ses exploits. Nous avons son *Voyage autour du monde*, Londres, 1600, in-12, en anglais, traduit en français, Paris, 1641. La relation de son second voyage a été publiée en latin à Leyde, 1588, in-4°, et insérée dans les grands Voyages de De Bry, où l'on trouve aussi le récit de la troisième expédition. La

Digitized by Google

Vie de Drack a été écrite par Samuel Johnson.

DRACK (ou **DRAKE** JACQUES), né à Cambridge en 1667, s'appliqua d'abord à la médecine, puis abandonna ce genre d'étude pour se livrer à celle de l'histoire, et mourut à Westminster le 2 mars 1707. On lui doit : | *Mémorial de l'église d'Angleterre*, 1711, in-8°; | *Historia anglo-scotica*, 1703, in-8° ; quelques critiques disent qu'il n'en est que l'éditeur. — Il ne faut pas le confondre avec FRANÇOIS DRACK qui a donné l'*Histoire et les antiquités de la ville d'Yorck*, Londres, 1736, in-fol. en anglais.

DRACON, législateur d'Athènes, fut déclaré archonte en 624 avant J.-C. et fit, pour la réforme de ses concitoyens, des lois qui respiraient partout une sévérité cruelle. L'assassin et le citoyen convaincu d'oisiveté, étaient également punis de mort. Lorsqu'on lui demandait les motifs d'une rigueur si mal dirigée, il répondait : « Que les plus petites transgressions » lui avaient paru mériter la mort, et » qu'il n'avait pu trouver d'autre puni- » tion pour les plus grandes. » Ses lois, *écrites avec du sang*, suivant l'expression de l'orateur Démades, eurent le sort des choses violentes : elles furent d'abord adoucies, et ensuite négligées. Solon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardaient les meurtres. La fin de Dracon fut aussi triste que comique. Ayant paru sur le théâtre, le peuple lui applaudit par des acclamations réitérées, et lui jeta tant de robes et de bonnets, selon la coutume de ce temps-là, qu'il fut étouffé sous les marques d'estime qu'il reçut. Il était pour ainsi dire de la destinée des sages du paganisme, de vivre et de mourir avec des ridicules : peine attachée à leur orgueil et à leur fastueuse suffisance.

DRACONITES (JEAN), ministre protestant de Carlostad en Franconie, entreprit une *Polyglotte* de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort en 1566, à 70 ans. On a de lui des *Commentaires sur les Evangiles des dimanches*, en latin, in-fol. ; et d'autres ouvrages, où l'on trouve quelques points de littérature assez bien discutés.

DRACONTIUS, poète latin et prêtre chrétien espagnol, vers le milieu du 5e siècle. On a de lui un *poème sur l'ouvrage des six jours de la création*; | une *élégie* adressée à l'empereur Théodose le Jeune, Leipsick, 1673, in-8°.

* **DRAGONETTI** (HYACINTHE), avocat italien, né à Aquila dans l'Abruzze supérieure en 1738, se fit une grande réputation comme jurisconsulte et comme professeur du *droit des gens*, et s'éleva aux premières charges de la magistrature ; il fut successivement consulteur de la monarchie en Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce et de la commission féodale à Naples. Il est mort en 1818, laissant trois ouvrages estimés : | *Traité des fiefs dans le royaume de Sicile*, in-4° ; | un *Traité des vertus et des récompenses;* ce dernier traduit en français par Pingeron, Paris, 1768, in-12 ; | *une critique* du *Traité des délits et des peines* de Beccaria.

DRAGUT-REIS, c'est-à-dire capitaine, né de parens obscurs dans la Natolie, d'abord domestique d'un corsaire, devint ensuite favori de Barberousse, et enfin son successeur. Il mena les compagnons de ses vols maritimes au butin, avec autant de bonheur et de capacité que ce fameux pirate. Il se signala d'abord sur les côtes du royaume de Naples et de la Calabre. Mais en 1550 il fut surpris sur les côtes de la Corse, et fait prisonnier avec plusieurs de ses vaisseaux par Jeannetin Doria, neveu et lieutenant du fameux André Doria, qui ne lui rendit la liberté qu'au bout de quelques années et moyennant une rançon. Cette longue détention ne corrigea point ce brigand. En 1560 il vint relâcher dans le havre de l'île des Gerbes. André Doria alla l'y bloquer avec ses galères, qui jetèrent l'ancre à l'embouchure du havre, pour lui couper toute retraite. Le corsaire se voyant enfermé, imagina, pour se tirer de là, un moyen qui lui réussit. Il fit croire à Doria, par l'attention qu'il eut de fortifier les bords du havre, qu'il avait résolu d'en défendre l'entrée jusqu'à l'extrémité. Il faisait applanir dans le même temps un chemin, qui commençait à l'endroit où ses galères étaient mouillées, et sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pièces de bois qu'il fit recouvrir de planches frottées de suif, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudrait faire glisser dessus. On guinda ensuite, par la force des cabestans, ses galères sur ces planchers, et avec des rouleaux de bois, on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île où le terrain était beaucoup plus bas. Il avait fait creuser de ce côté un nouveau canal, opposé au canal de Cantara (c'était celui où se trouvaient les Espagnols), par lequel ses galères pas-

Digitized by Google

sèrent d'une mer à l'autre (1). C'est ainsi que le corsaire se tira du danger. Il s'était rendu maître de l'île de Gerbes par une perfidie bien horrible. Ayant fait venir à Tripoli, sous prétexte d'amitié, un certain Soliman qui en était seigneur, il le fit pendre, et la lui enleva. Cinq ans après, en 1565, Soliman II ordonna à Dragut de se trouver devant Malte qu'il venait assiéger; le pirate y vint avec 15 galères. Un jour qu'il reconnaissait la brèche, un coup de canon qui donna contre une muraille, en fit sauter un éclat de pierre, dont le corsaire fut frappé à l'oreille avec tant de violence, qu'il en mourut quelque temps après.

DRAHOMIRE, femme de Wratislas, duc de Bohème, irritée de ce que son mari avait laissé en mourant le gouvernement de ce pays à sa mère, la fit étrangler en 929. Une action si noire fut suivie de plusieurs autres crimes. Elle poussa son fils Boleslas, qui était idolâtre et très cruel, à tuer dans un festin son frère Wenceslas, dont la vie sainte et innocente était insupportable à cette mère dénaturée. Mais de si grands forfaits ne demeurèrent pas long-temps impunis : elle périt dans un précipice auprès de la ville de Prague, où il semblait que la terre se fût entr'ouverte pour l'engloutir. Quelques écrivains ont pris la chose à la lettre et dit tout uniment que la terre l'avait engloutie : genre de punition qui n'était pas au dessus de ses crimes, et qui tenait de plus près à l'éclat de la divine vengeance.

DRAKE (François). *Voyez* DRACK.

DRAKENBORCH (Arnold), professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1747, à 63 ans, s'est fait connaître par quelques ouvrages et surtout par sa belle *édition* de *Tite-Live* en 7 vol. in-4°, Leyde, 1738. Les *notes* dont il l'a accompagnée font beaucoup d'honneur à son savoir; mais elles en font moins à son goût : la plupart manquent de précision. Il a donné aussi une *édition* de *Silius Italicus*, en 1 vol. in-4°. Elle est dans le même genre que la précédente, et assez estimée.

* **DRAPARNAUD** (Jacques-Philippe-Raimond), professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine de Montpellier, naquit dans cette ville le 3 juin 1772, et se destina d'abord au barreau; mais il préféra bientôt la médecine et s'adonna à l'étude des sciences, notamment de l'histoire naturelle pour laquelle il avait un penchant irrésistible. Après avoir professé pendant deux ans la chimie, la physique et l'histoire naturelle au collége de Sorèze, il concourut pour la chaire de grammaire générale à l'école centrale de l'Hérault et l'obtint. Les sciences philosophiques lui étaient aussi familières, et il avait médité les ouvrages de Locke et de Condillac. Plus tard il reprit l'enseignement de sa science favorite, l'histoire naturelle. Il devint en 1802 conservateur du cabinet de l'école de médecine de Montpellier et directeur d'une partie du jardin de l'école. Ce ne fut qu'après cette époque qu'il songea à se faire recevoir docteur en médecine; la thèse qu'il soutint à cette occasion sur les *Avantages de l'histoire naturelle en médecine* présente une foule d'aperçus neufs et ingénieux. Draparnaud avait depuis long-temps donné sa démission, lorsqu'il mourut le 1er février 1805 d'une phthisie pulmonaire. Il avait professé pendant 9 ans et fait paraître quatre *Opuscules* qui ont été traduits en langues étrangères. Il a laissé trente *Mémoires* sur la physique et l'histoire naturelle, et a vu souvent ses travaux applaudis par l'institut. Depuis 15 ans il travaillait à deux ouvrages dans lesquels il traitait des *Mollusques* et des *Conferves* ou plantes cryptogames; le docteur Cloz a fait paraître le premier sous le titre d'*Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*. Paris, 1805, in-4°; M. Bory de Saint-Vincent s'est chargé de publier le deuxième. Draparnaud possédait le latin, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand; il était en même temps musicien et il dessina lui-même les figures qui en-

---

(1) Voici comment un historien contemporain rapporte ce fait : « Cependant Dragut, dit le naïf Brantôme, forgea en soi une astuce ni militaire, ni renarde; mais du tout diabolique : pourquoi il amasse le plus de gens qu'il peut, qui pouvoient monter jusqu'à cinq cents, les paye très bien, et puis avec sa chiourme et ses soldats et mariniers, par une belle nuit il jette ses galères hors de l'eau et les met en terre, les faisant couler et rouler par des rouleaux environ une lieue, et fit si bien, par la main des travailleurs, qu'elles s'allèrent jeter de l'autre côté dans l'eau dans un autre canal là où il les arma et refit soudain. André Doria n'en sut rien jusqu'à ce que Dragut commençât à paroître en pleine mer avec ses galères. Qui fut étonné, ce fut André Doria, qui se mit à sa poursuite : mais il n'étoit plus temps; car il étoit fort loin, et si ne craignoit-il pas tant son ennemi qu'il ne prit par rencontre, quasi à sa vue, une galère qui venoit de Sicile et portoit des vivres et cinquante soldats à l'armée chrétienne. Dragut rafla tout cela et puis se sauva. »

Digitized by Google

richissent ses travaux sur l'histoire naturelle.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, laissa quelques ouvrages de droit | *Recueil de décisions sur les matières bénéficiales*, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-12, de 1732; | *Recueil de décisions sur les dîmes*, etc., réimprimé en 1741, in-12, augmenté par Brunet d'un *Traité de Champart*.

DRAPIER (Gui), curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, né en 1624, mourut en 1716, à 91 ans, après l'avoir gouvernée pendant 59. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont: | un *Traité des oblations*, in-12, Paris, 1685; | *Tradition de l'église touchant l'extrême-Onction*, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires, Lyon, 1699, in-12; | *Gouvernement des diocèses en commun*, Bâle, (Rouen), 1707, 3 vol. in-12; | *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685. C'est une invective continuelle contre les uns et les autres, quoique le titre promette autre chose. L'auteur combat le droit des curés primitifs, avec plus d'érudition que de solidité. Il réclame surtout la liberté de l'office du jour du patron, objet pour lequel il eut des contestations toute sa vie avec le chapitre de Saint-Vaast, curé primitif de sa paroisse. Ces disputes firent faire bien de la bile à Drapier, et elle s'évapore dans son ouvrage. | Plusieurs *écrits* en faveur du Père Quesnel, son ami.

DRAUDIUS ou **DRAUD** (Georges), auteur allemand, a publié, en 3 gros vol. in-4°, | une *Bibliothèque classique*, Francfort, 1625, dans laquelle il a ramassé le titre de toutes sortes de livres. C'est à peu près une compilation des ouvrages qui ont paru aux foires de Francfort; mais elle n'est pas en assez bon ordre, et elle fourmille de fautes. On en a corrigé beaucoup dans les dernières éditions qu'on en a données; et cette bibliothèque, quoique imparfaite, ne laisse pas d'être utile aux bibliographes, surtout pour la connaissance des productions germaniques. On lui doit encore *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8°; | *Bibliotheca librorum germanorum*, ibid., 1625, in-4°; | *Bibliotheca exotica*, ibid., 1625; | *Hortus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8°, etc.

DRAYTON (Michel), célèbre poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et fut enterré à Westminster. Il a composé des poèmes historiques, tels que la *guerre des Barons*, *Chute de Robert de Normandie*, *de Mathilde et de Gaveston*. *Poly-Olbion*, la *Bataille d'Azincourt*, les *Infortunes de la reine Marguerite d'Anjou*, la *Cour des fées*: des poèmes religieux tels que *Noé*, *Moïse*, *David et Goliath*. Il a donné une édition complète de ses *OEuvres* en 1748, in-folio; ce sont des élégies, des pastorales, des chansons, etc.

DREBBEL (Corneille), mécanicien et alchimiste, né l'an 1572, dans la ville d'Alckmaer, en Hollande, passa en Angleterre en 1604, où il fut très bien accueilli par Jacques Ier. Quelque temps après, l'empereur Rodolphe l'appela à sa cour; Ferdinand II le donna pour précepteur à son fils. Il retourna enfin en Angleterre, et mourut à Londres en 1634, à 62 ans. Il faisait, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle et les éclairs. Il produisait par d'autres machines un froid pareil à celui de l'hiver. L'on prétend qu'il en fit l'expérience, à la prière du roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster; et que le froid fut si grand, qu'on ne put le supporter. Il avait construit un verre qui attirait la lumière d'une chandelle mise à l'autre bout d'une salle, et qui donnait assez de clarté pour qu'à cette lueur on pût lire aisément. Pour dire à quel point cela peut être vrai, il faudrait en savoir les détails et le résultat d'une manière exacte et authentique. Il y a de l'exagération sans doute dans ce qu'en rapporte la Chronique d'Alckmaer; cependant le dernier trait que nous venons de rapporter, ne paraît pas s'écarter des règles de la catoptrique et de la dioptrique. Ce philosophe laissa un ouvrage distribué en deux traités en flamand; il est traduit en latin, Francfort, 1628, in-12, et en français sous ce titre: *Deux traités physiques: le premier, de la Nature des élémens, et le deuxième de la Quintessence*, Paris, 1672. Quelques-uns lui ont fait l'honneur de l'invention du télescope (*voyez* METIUS). On pense assez généralement qu'il fut l'inventeur du *microscope*, et du *thermomètre*, deux instrumens utiles, dont le premier ne fut d'abord connu qu'en Allemagne, et parut pour la première fois en 1621. François Fontana, ignorant la découverte de Drebbel, s'attribua cette invention environ 30 ans après. Le thermomètre de Drebbel a fait place à celui de M. Amon-

Digitized by Google

tons, à celui de M. de La Hire, et surtout à celui de Réaumur. Drebbel passe aussi pour avoir trouvé le premier l'art de teindre en écarlate. Il confia ce secret à sa fille. Cuffler, qui l'épousa, fit le premier usage de cette invention à Leyde.

DRELINCOURT (Charles), ministre de l'église prétendue réformée à Charenton, né à Sedan en 1595, mort à Paris en 1669, s'acquit l'estime de ceux de sa communion par divers ouvrages contre les catholiques. Les principaux sont : | un *Catéchisme*, in-8° ; | *Abrégé de controverse ;* pleins l'un et l'autre des préjugés de la secte ; | *Consolation contre les frayeurs de la mort*, Amsterdam, 1724, 2 vol in-8° ; | *La préparation à la sainte scène ;* | trois vol. in-8° de *sermons ;* | *Le Hibou des jésuites*, etc. Ce dernier ouvrage a été bien accueilli par les ennemis de la société : toutes les rapsodies sont bonnes pour les gens de faction et de parti, dès qu'elles servent leurs préventions et leurs haines. — Charles DRELINCOURT son fils, médecin de Montpellier, dont on a des *Opuscules*, 1727, in-4°, mourut à Leyde en 1697. — Laurent DRELINCOURT, son autre fils, mort à 55 ans en 1680, à Niort, où il était ministre, laissa des *sermons*, et un recueil de *sonnets chrétiens*, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER (Matthieu), théologien luthérien, né à Erfurt en 1536, étudia à Wittemberg sous Luther et Mélanchthon. Après avoir enseigné le grec et l'éloquence en diverses académies, il fut, l'an 1581, professeur d'humanités à Leipsick, où il mourut en 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme d'un caractère souple et adroit. Lorsqu'il était à Oxford, il sut si bien tourner l'esprit de ses collègues, qu'ils consentirent qu'on enseignât la confession d'Augsbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : | *Rhetoricæ libri quatuor* in-8° ; | *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8° ; | *Isagoge historica*, en allemand, in-folio : cet écrit n'est point estimé. | *De festis et præcipuis anni partibus liber ;* | *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8°. Il y discute savamment plusieurs sujets curieux.

* **DREUX DU RADIER** (Jean-François), avocat, né à Châteauneuf en Thymerais, en 1714, mort en 1780 dans la même ville, devint lieutenant-criminel, et renonça à la magistrature pour se livrer exclusivement aux lettres. Ses principaux ouvrages sont : | *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12. Il loue beaucoup plus qu'il ne censure ; mais il relève les fautes des bibliographes qui l'avaient précédé. | *L'Europe illustre*, 6 vol. in-8°, 1755, avec un grand nombre de portraits. La réimpression de 1777 est moins estimée à cause des figures. | *Tablettes historiques et anecdotiques des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12, réimprimé en 1781, même format et même nombre de vol. | *Mémoires historiques, critiques et anecdotiques des reines et régentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12, ouvrage peu estimé. Nous ne dirons rien de ses autres *productions en vers et en prose*, quoique très nombreuses, parce qu'elles sont au dessous du médiocre.

DREUX. *Voyez* PHILIPPE de DREUX.

DREVET (Pierre), nom de deux graveurs célèbres, père et fils ; le père était de Lyon, le fils était né à Paris en 1697. Ils ont gravé des *portraits* d'après le célèbre Rigaud, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. La délicatesse, l'agrément et la précision caractérisent leur burin. Pierre Drevet le fils, membre de l'académie de peinture, mourut à Paris en 1739, à 42 ans ; et le père en la même année, à 75 ans. — Claude DREVET, leur parent, a soutenu leur réputation avec honneur. Il est mort en 1782.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite d'Augsbourg, prédicateur de l'électeur de Bavière, mourut à Munich en 1638, âgé de 57 ans. Il laissa divers ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de détails instructifs, imprimés à Anvers en 1643, en 2 vol. in-fol. et en plusieurs vol. in-24. Le plus connu de ces ouvrages est : l'*Eternité malheureuse*, ou *les Supplices éternels des réprouvés*, en latin, dont le Père Colombe, barnabite, a donné une traduction en français, Paris, 1788, 1 vol. in-12 ; terrible ouvrage pour la délicatesse et l'incrédulité de ce siècle, rempli de peintures effrayantes, mais propre à produire les meilleurs fruits, si on le lit avec attention. « Il se peut sans doute, dit un théologien, que dans ce vaste et effrayant » tableau des vengeances divines, il y ait » des traits qui ne sont pas également constatés : et en général nous sommes aussi » peu instruits de la manière dont s'exécute » l'arrêt prononcé contre les méchans, que » nous sommes assurés de son existence » et de son exécution ; arrêt qui, selon la » philosophie, même profane, tient aussi

Digitized by Google

» étroitement à la divine justice, et dès » lors à l'essence de Dieu, qu'à la solidité » de la morale et à la sécurité de la so- » ciété humaine (*Voyez* le *Cath. phil.* n°s » 474, 475). Mais l'incertitude où nous » sommes des détails de la punition qui » attend le crime au-delà du tombeau, » ne doit pas faire mépriser ce que les » saints et les ascétiques ont écrit là-des- » sus, quoique souvent d'après des notions » purement conjecturales; parce que ces » sortes de descriptions plus ou moins au- » thentiques, sont toujours très propre à » approfondir l'impression des grandes » vérités, à le rendre plus intelligibles et » plus utiles à la multitude. »

DRIDEN. *Voyez* DRYDEN (JEAN).

DRIEDO ou **DRIDOENS** (JEAN), de Turnhout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre, curé de Saint-Jacques, dans la même ville, et mourut en 1535, âgé de 55 ans. On a de lui des traités de théologie en 4 v l. in-fol. et in-4°, 1533. Les plus importans sont : | *De scripturis et dogmatibus;* | *De libertate christiana;* | *De captivitate et redemptione generis humani;* | *De concordia liberi arbitrii et prædestinationis;* | *De gratia et libero arbitrio ; etc.*

DRIESCHES. *Voyez* DRUSIUS.

DRIESSEN (ANTOINE), théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, mourut dans cette dernière ville en 1748, à 64 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de *théologie* et de *controverse*, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

DRIPETINE, fille de Mithridate le Grand et de Laodice, avait un double rang de dents. Elle suivit son père après sa défaite par Pompée, l'an 66 avant J.-C.: mais étant tombée malade, elle se fit donner la mort par un esclave, qui se tua lui-même après cette action, qu'il n'avait faite que malgré lui.

DRIVÈRE (JÉRÉMIE), connu sous le nom de *Thriverius* ou *Driverius*, né à Braeckel en Flandre vers l'an 1502, professeur de médecine à Louvain, mourut en 1554. Il a laissé plusieurs ouvrages : | *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4°, Louvain, 1532; | *Medicinæ methodus*, in-8°, Leyde; | des *Commentaires sur Celse et sur Hippocrate, etc.*, in-fol.; | *Paradoxa de vento, ære, aqua et igne*, in-8°. Anvers, 1542.

DROCTOVÉE (saint), anciennement appelé *saint Trotteins, saint Drotté*, naquit au diocèse d'Autun en Bourgogne, vers l'an 535, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Symphorien, sous la conduite de saint Germain, qu'on mit depuis sur le siége épiscopal de Paris. Droctovée fut le premier abbé du monastère que le roi Childebert avait fondé à Paris, sous l'invocation de saint Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, et mourut saintement vers l'an 580, après avoir fait fleurir la discipline monastique, et donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus. On garde ses reliques à Saint-Germain-des-Prés. La *vie* originale de ce saint s'étant trouvée perdue, un moine de son monastère, nommé Gistemar, qui vivait dans le 9e siècle, recueillit avec soin tout ce que la tradition et quelques mémoires épars en avaient conservé. On trouve ces pièces dans Bollandus et dans Mabillon.

DROLLINGER (CHARLES-FRÉDÉRIC) conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste privé et son bibliothécaire, naquit à Durlach, en 1688, et mourut à Bâle en 1742. Il cultiva avec grand soin la langue allemande et la poésie. Ses *OEuvres poétiques* ont été imprimées à Bâle en 1743, in-8°, un an après sa mort.

DROMEUS, fameux athlète, était de Symphale, ancienne ville du Péloponèse. Pausanias, qui en parle dans la Description de la Grèce (*liv.* 6), dit qu'il fut couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès; autant de fois à Delphes, trois fois à Corinthe et cinq fois à Némée. Le même historien ajoute qu'il passe pour le premier athlète qui commença à se nourrir de viande. Avant lui, dit-il, les athlètes ne mangeaient que des fromages que l'on faisait égoutter dans des paniers. Pausanias parle encore d'une statue qu'on avait érigée à Dromeus, et qui était un ouvrage de Pythagore le statuaire.

DROUAIS (HUBERT), peintre né à la Roque, en Normandie, l'an 1699, mort à Paris le 9 février 1767, fils d'un peintre, fut entraîné par son goût dans la même profession. Il n'était pas riche et fut l'artisan de sa fortune. Il vint à Paris, et paya son voyage de l'argent qu'il avait gagné peu à peu. A mesure qu'il faisait des progrès, il allait à Rouen; l'approbation paternelle et les encouragemens de ses compatriotes étaient plus doux à son cœur que tous les éloges qu'il a obtenus depuis. Il semble que le ciel se soit plu à récompenser son ancienne piété filiale.

Digitized by Google

Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de partager les justes applaudissemens que toute la France a accordés à Henri Drouais, son fils, et il fut comme assuré qu'après sa mort, leurs noms passeraient ensemble à la postérité. Ce fils, qui avait hérité des talens de son père, est mort en 1775. — JEAN-GERMAIN DROUAIS, fils de Henri, et petit-fils d'Hubert, les a surpassés, et s'est placé au premier rang dans l'école française. Ses principaux tableaux sont *La Cananéenne aux pieds de Jésus-Christ; Marius à Minturne; Philoctète*. Le premier tableau est au Musée de Paris. Epuisé par un travail trop assidu, il mourut à l'âge de 25 ans, en 1788.

* DROUAS DE BOUSSEY (CLAUDE), évêque de Toul, mort en 1773, était un prélat très zélé. Il établit dans son diocèse la *fête du sacré Cœur*, et fonda, pour l'éducation des jeunes ecclésiastiques, le *collège de Saint-Claude*. Il avait adopté pour son diocèse des *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, en 5 vol. in-12, ouvrage estimé, où l'on trouve des avis pleins de sagesse pour le bon gouvernement d'une paroisse, des plans et des modèles de prônes, et des règles de conduite pour toutes les parties du ministère ecclésiastique. La première partie de cet ouvrage appartient à M. Druchard, supérieur du séminaire de Besançon, homme pieux qui, ne mettant aucune prétention à son travail, avait communiqué son manuscrit à ses élèves, qui en avaient pris des copies. Les modèles de prônes sont dûs à M. Grisot, aussi supérieur du séminaire de Besançon, publiés d'abord sous le titre de *Sujets d'instruction*, et récemment, sous le titre de *Projets de prônes*, 4 vol. in-12. M. Pochard, du même séminaire, a réimprimé les deux premiers volumes des *Instructions de Toul*, avec des corrections et des améliorations considérables, sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, et les *Projets de prônes* ci-dessus, remplacent avantageusement les *Instructions de Toul*.

DROUET (ETIENNE-FRANÇOIS), bibliothécaire des avocats de Paris, et avocat lui-même, né dans cette capitale de la France en 1715, a donné des éditions augmentées de différens ouvrages, entre autres : | *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 1759, en 10 vol. in-fol. Plusieurs de ses additions sont estimées et supposent des recherches; d'autres n'ont mérité des éloges que de la part de ceux qui sont attachés à la *petite église* dont il épouse les sentimens et plaide les intérêts avec tout le fanatisme des sectes. Il y a des articles entièrement refondus; mais la plupart n'y ont rien gagné (*voyez* MORÉRI). | *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet du Fresnoy, qu'il a portée jusqu'à 15 vol. in-12, Paris, 1772. Dans le *Catalogue des principaux historiens*, qui fait partie de cette édition, il y a des remarques qui déposent bien fortement contre son impartialité. « Parmi les disciples du » nouvel Augustin, dit l'abbé Bérault, » l'habileté dépend du parti qu'on em» brasse : éloges ou invectives, réputation » factice de capacité ou d'ignorance, de » vice ou de vertu, tout porte sur ce pi» vot. » Ce compilateur est mort le 11 septembre 1779.

* DROUET (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, naquit le 8 janvier 1763. Après avoir servi quelque temps dans les dragons, il devint maître de poste à Sainte-Menehould, en Champagne. Il occupait cet emploi lorsque Louis XVI, pour se rendre à Montmédy, traversa cette ville. Ayant reconnu le prince, dont il ne connaissait que l'effigie gravée sur les assignats, il avertit les officiers municipaux de Sainte-Ménehould qu'il avait vu passer une voiture suspecte où se trouvait le roi. Après avoir reçu l'ordre de la suivre, il prit un chemin de traverse, devança la voiture du roi à Varennes, et le fit arrêter avec sa famille le 21 juin 1791. En récompense de son zèle l'assemblée nationale voulut lui accorder une gratification de 30,000 francs; mais Drouet se contenta de solliciter une place dans la gendarmerie. Nommé en septembre 1792 député de la Marne à la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans sursis, et se trouva absent lors du vote sur la question de l'appel au peuple. Ardent jacobin, il prit une part très active à la révolution du 31 mai 1793. Le 5 septembre, il proposa de rendre les suspects responsables si la liberté était en péril, et se livra à cette occasion à des mouvemens si violens, qu'il excita les murmures de l'assemblée. Le président Thuriot le rappela à l'ordre à cause de cette phrase : « *s'il faut être » brigand pour le bonheur du peuple, » soyons brigands.* » Peu de temps après, il fut envoyé à l'armée du Nord. Enfermé dans Maubeuge, il craignait, s'il venait à

Digitized by Google

tomber au pouvoir des Autrichiens, de subir un traitement sévère, et il essaya pendant la nuit du 2 au 3 octobre de s'échapper avec cent dragons; mais il fut pris et envoyé dans la forteresse de Spielberg en Moravie. Le 6 juillet 1794, il essaya de s'échapper en sautant par une fenêtre de sa prison, d'une hauteur de deux cents pieds, muni d'une espèce de parachute qu'il était parvenu à fabriquer lui-même; il se cassa un pied et fut repris. En novembre 1795, Drouet fut échangé avec quelques autres de ses collègues de la Convention, contre la fille de Louis XVI, et dut à sa captivité d'entrer au conseil des Cinq-cents. La sagesse et la modération qui, à cette époque, régnaient dans les conseils de la république, déplurent à Drouet, qui n'hésita pas à avouer « *Qu'il eût marché sur les traces » de Robespierre et de Marat, s'il se fût » trouvé dans sa patrie, lors du régime » de la terreur.* » Il se lia avec Babeuf et devint un des chefs de la conspiration qui devait renverser le gouvernement directorial. Il fut en conséquence arrêté, dans la nuit du 10 au 11 mai 1796, et enfermé à l'Abbaye. Le conseil des Anciens décréta qu'il serait envoyé devant la haute cour nationale; mais il vint à bout de s'échapper dans la nuit du 18 août; et le 20, il fit paraître dans le *Journal des hommes libres* les détails de son évasion. Il paraît certain que Drouet se trouva, dans la nuit du 9 au 10 septembre, au milieu des agitateurs qui tentèrent de soulever le camp de Grenelle contre le Directoire. Voyant, après ce dernier effort, la cause des jacobins perdue, il se retira en Suisse, et s'embarqua ensuite pour les Indes; mais son voyage se termina au pic de Ténériffe. Les Anglais attaquaient cette île au moment où il y débarqua; il se battit contre eux avec courage. Ayant été acquitté, le 26 mai 1797, par la haute-cour de Vendôme, il rentra en France, et fut employé par le Directoire en qualité de commissaire dans son département. En 1798, il fut élu candidat au Corps législatif par le collége électoral de la Marne. Après le 18 brumaire, les consuls le nommèrent sous-préfet à Sainte-Menehould, et il en remplit les fonctions pendant toute la durée du gouvernement impérial. Ce fut lui qui, en 1810, reçut Napoléon dans cette ville, et qui le conduisit sur le champ de bataille de Valmy, où il lui indiqua les positions. En 1814, Drouet perdit sa place après le retour du roi. Durant les cent jours il fut nommé député de la Marne à la chambre des représentans, et ne s'y fit point remarquer. Au commencement de 1816, la loi contre les régicides le condamnait à l'exil: on ignore s'il sortit de France; il se retira secrètement à Mâcon, où il passa les dernières années de sa vie, caché sous le faux nom de Merger. Il vivait dans la retraite, régulièrement et même avec piété. Il est mort dans les sentimens d'un chrétien, repentant de ses fautes, le 11 avril 1824, à l'âge de plus de 61 ans.

DROUET. *Voyez* MAUPERTUY.

DROUIN (René), neveu du fameux père Serri, jacobin, entra comme lui dans l'ordre de Saint-Dominique. Les affaires du temps, dans lesquelles il entra, l'obligèrent de sortir de la France. Il professa la théologie à Chambéri et à Verceil, et mourut en 1742, à Yvrée en Piémont, dans la 60e année de son âge. On a de lui un *Traité dogmatique et moral des sacremens*, imprimé à Venise en 1737, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage décèle une profonde érudition, et une grande connaissance du dogme et de la morale. On l'a réimprimé à Paris en 1775, avec des notes du Père Patuzzi et du Père Richard, 9 vol. in-12.

* DROZ (Pierre-Jacquet), habile mécanicien, naquit le 28 juillet 1721 à la Chaux-de-Fonds, dans le comté de Neuchâtel. En s'occupant du projet chimérique de résoudre le grand problème du mouvement perpétuel, il inventa une *pendule*, qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, pourrait marcher sans être remontée, tant que les pièces n'en seraient pas détériorées par le frottement. Cette pendule fut présentée au roi d'Espagne, qui accorda à l'inventeur une pension. On lui doit encore plusieurs mécaniques très ingénieuses: celle qui suppose le plus de génie et de patience est son *automate écrivain* : les mouvemens des articulations de la main et des doigts, étaient sensibles à l'œil, et assez réguliers pour former des caractères agréables. Droz travaillait à une *pendule astronomique*, lorsqu'il mourut à Bienne le 28 novembre 1790. — Henri-Louis Jacquet son fils, mort le 18 novembre 1791, à l'âge de 39 ans, se distingua dans le même art par plusieurs pièces de son invention, entre autres, un *automate dessinateur*, et une *figure de jeune fille* qui touchait différens airs sur le clavecin, suivait la musique des yeux, de la tête, se levait quand elle

Digitized by Google

avait fini de jouer, et saluait la compagnie.

* **DROZ** (Jean-Pierre), graveur, né en 1746 à la Chaux-de-Fonds dans le comté de Neuchatel, était fils d'un propriétaire d'une manufacture de faulx, et reçut une éducation soignée. Dès 1783, il s'était occupé de perfectionner les procédés de la monétation, et il s'associa avec M. Boulton de Birmingham (*voyez* BOULTON), pour la fabrication de toute la monnaie de cuivre d'Angleterre. C'est dans ses ateliers que furent frappées les *monnerons*. Droz fit pour la monnaie de Paris un balancier, le plus parfait qu'on eût encore vu. La pièce était frappée d'un seul coup, avec des forces moindres, et, par un mécanisme de son invention, la tranche se trouvait frappée en même temps que les deux faces. Il avait formé le projet de publier le résultat de ses expériences. M. Malard s'en est chargé en faisant paraître une *Notice sur les diverses inventions de feu Jean-Pierre Droz, graveur-mécanicien*, 1823, in-4°. On peut consulter encore le *Rapport* fait à l'institut sur le même sujet, Paris, an 11 (1802), in-4°. Droz est mort à Paris le 2 mars 1823.

* **DROZ** (François-Nicolas-Eugène), conseiller au parlement de Besançon et secrétaire de l'académie de cette ville, naquit à Pontarlier (Doubs), le 4 février 1735. En se livrant à l'étude du droit, il s'adonnait aussi à des recherches historiques avec un zèle qui ne se laissa jamais rebuter par les difficultés que présente ce genre d'études. Aussi l'académie de Besançon s'empressa-t-elle de s'associer un sujet aussi précieux. Son entrée au parlement lui procura les loisirs qui lui étaient nécessaires pour se livrer à de nouveaux travaux historiques. On a de lui : | *Mémoire pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760 ; | *Essai sur l'histoire des bourgeoisies du roi, des seigneurs et des villes*, Besançon, 1760, in-8° ; | *Eloge de l'abbé Bullet*, lu à l'académie de Besançon et imprimé dans la nouvelle édition de l'*Histoire du rétablissement du christianisme*, Clermont-Ferrand, 1814, in-8° ; | *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de la Franche-Comté*, 1789, in-8° ; | *Mémoire sur l'avantage du rétablissement des académies*, Besançon, 1804, in-8°, plus un grand nombre de *Mémoires historiques;* en 1789 il avait envoyé à Paris, au dépôt des chartres, 80 volumes de titres et de monumens historiques tirés des archives du comté de Bourgogne, de la Suisse et des Pays-Bas, et qui tous concernent la Franche-Comté. Il s'occupait en outre de la continuation de la *Gallia christiana* et eut part à la *Nouvelle bibliothèque historique de France*. Droz est l'éditeur des *Edits et ordonnances de la Franche-Comté depuis la conquête de cette province jusqu'en* 1771, 3 vol. in-fol. Il était membre des académies de Dijon, d'Arras, secrétaire-perpétuel de celle de Besançon et de la société d'agriculture du département du Doubs. Sa famille possède un grand nombre de *manuscrits* dont on trouvera la liste à la suite de l'*éloge* de ce savant fait à l'académie de Besançon par M. Coste, 1807, in-8°. Droz mourut à Saint-Claude des suites d'une paralysie, le 13 octobre 1805.

DRUMMOND (Guillaume), surnommé le *Pétrarque écossais*, né en 1585, étudia le droit en France, y prit le goût des belles-lettres, et de retour dans sa patrie, écrivit élégamment en prose et en vers. Il mourut en 1649. Ses *OEuvres* en vers ont été imprimées à Edimbourg en 1711, in-fol. On a encore de lui une *Histoire d'Ecosse depuis* 1423 *jusqu'en* 1644, Londres, 1682, in-8°, en anglais. On en a donné une *continuation* en 1770. Drummond était très attaché à la cause de Charles Ier. La mort de ce prince abrégea ses jours.

* **DRUMMOND** (Alexandre), de la même famille, fut nommé en 1744 consul d'Angleterre à Alep où il séjourna plusieurs années, et dont il parcourut tous les pays voisins jusqu'à l'Euphrate, ainsi que toute la côte de l'île de Chypre. Il mourut en Angleterre le 17 août 1769. On a de lui : *Voyages à différentes villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce, et dans quelques parties de l'Asie jusqu'au bord de l'Euphrate, dans une suite de lettres contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans leur état actuel et dans leurs monumens d'antiquité*, Londres, 1754, in-folio, avec cartes et figures. Ce voyage, où l'on trouve des descriptions très intéressantes, surtout d'Alep et de l'île de Chypre, a été abrégé et traduit en français sous ce titre : *Voyages d'Alexandre Drummond, écuyer, consul anglais d'Alep, en Chypre et en Syrie*. Il a été inséré dans le recueil intitulé : les *Voyageurs modernes*, traduit de l'anglais par Puisieux, Paris, 1760-1764.

* **DRUMMOND DE MELFORT** (Louis-Hector, comte de), né en 1726, de l'ancienne maison de ce nom, fut successive-

Digitized by Google

ment colonel de plusieurs régimens, inspecteur-général des troupes légères, lieutenant-général et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il fit les guerres de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, où il commandait à l'avant-garde des corps de troupes légères, et mourut en Berry, dans la terre d'Yvoi-le-Pré, en novembre 1788. Formé à l'art militaire par le prince Maurice de Saxe, dont il était aide-de-camp à la bataille de Fontenoy, il avait profité de la paix, pour aller en Prusse étudier la tactique auprès du grand Frédéric. Il consigna le fruit de ses observations dans les deux ouvrages suivans : | *Essai sur la cavalerie légère*, 1748, Paris; | *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1776, grand in-fol. avec un vol. de planches; et Dresde, 1786, 2 vol. in-4°, édition peu estimée. Cet ouvrage, recherché dans le temps, jouit encore d'une estime générale parmi les militaires français. On y trouve les premières notions sur l'artillerie volante, qui fut depuis la principale cause des succès brillans de nos armées.

*DRURY (Robert), voyageur anglais, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, et resta 15 ans en captivité. Il se maria chez ses maîtres. Il a écrit, avec une ennuyeuse prolixité, la relation de ses aventures sous ce titre : *Madagascar* ou *Journal de Robert Drury, pendant une captivité de 15 ans dans cette île, écrit par lui-même, mis en ordre et publié à la demande de ses amis*, Londres, 1729, in-8°, en anglais. On y trouve des documens assez précieux sur les mœurs des Madécasses, mais peu de détails sur l'histoire naturelle et la géographie de leur pays. — Un autre DRURY a publié : *Illustrations of natural history*, en anglais et en français, Londres, 1770, 3 vol. in-4°, fig. coloriées. Ce livre, dont l'exécution est belle et les dessins exacts, est recherché par les amateurs d'histoire naturelle.

DRUSILLE, fille d'Agrippa le Vieux, et sœur d'Agrippa le Jeune, rois de Judée, la plus belle femme de son temps, fut promise par son père à Epiphanes, fils du roi Antiochus, sur la parole qu'il lui donna de se faire circoncire. Ce prince n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Agrippa le Jeune la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui embrassa le judaïsme pour lui plaire. Drusille se dégoûta bientôt de son époux ; elle l'abandonna, pour épouser Félix, gouverneur de la Judée. L'envie qu'elle portait à sa sœur Bérénice, la jeta dans ce travers, et lui fit même abjurer sa religion. C'est devant Drusille et Félix que saint Paul comparut, comme on peut le voir dans les *Actes des apôtres, ch.* 24.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, et arrière-petite-fille d'Auguste, naquit à Trèves l'an 15 de J.-C. Elle épousa Lucius Cassius en premières noces; et en secondes, son frère Marcus Lépidus. Ses débauches la rendirent un objet de mépris pour les Romains. L'empereur Caligula son frère eut avec elle un commerce incestueux. Il l'aima si passionnément, qu'étant tombé dangereusement malade, il l'institua héritière de l'empire et de tous ses biens. La mort la lui ayant enlevée l'an 38 de J.-C., il la fit mettre au rang des déesses. Les Romains jusqu'alors n'avaient point connu de pareilles divinités; aussi fut-elle autant odieuse aux gens de bien dans son ciel imaginaire, qu'elle l'avait été sur la terre. Mais en général, ces scènes infâmes dérivaient de l'état de la nation, déjà assez dégradée pour les supporter, et pour avoir des empereurs qui eussent le courage éhonté de les produire.

DRUSIUS ou DRIESCHES (Jean), né à Oudenarde en 1550, fut un des plus modérés protestans du 16ᵉ siècle. Il respectait la Vulgate, et avait beaucoup de vénération pour tous les saints Pères. Plus d'une fois il soumit ses écrits au jugement de l'Eglise catholique, particulièrement dans le *Liber præteritorum*, p. 454, où il dit : *Provoco ad judicium ecclesiæ catholicæ, cui me meaque omnia subjicio*. Il avait été élevé dans la religion catholique; mais son père ayant donné dans les nouvelles erreurs, il s'y laissa entraîner à sa persuasion. Il fut d'abord professeur des langues orientales à Oxford, puis à Leyde, et de là professeur de la langue hébraïque à Franeker. Les états généraux le chargèrent de faire des remarques grammaticales sur les endroits les plus difficiles de l'ancien Testament; ouvrage qu'il poussa fort avant, sans avoir la satisfaction de le voir imprimé. On a de lui : | d'excellentes *Notes sur l'Ecriture*, données séparément, tant in-fol. qu'in-4°; | un *Recueil des fragmens des Hexaples*. | une *Grammaire hébraïque*, in-4°; | un *Traité des trois sectes des Juifs*, dans un recueil intitulé : *Trium scriptorum, de tribus Judæorum sectis, syntagma*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°; | des *Notes sur Sul-*

Digitized by Google

pice-Sévère, qui ont passé dans l'édition *cum notis variorum*. Driesches était très versé dans la connaissance de la langue hébraïque; Richard Simon parle de lui comme d'un interprète habile. Il avait consulté les anciens, et les meilleurs d'entre les auteurs modernes. Ses ouvrages sur l'Ecriture étaient rares, avant qu'on les réimprimât dans le recueil des *Critiques sacrés*, publié en Angleterre. Il mourut à Franeker en 1616. Abel Curiander, gendre de Drusius, a publié sa *Vie*: elle est dans les *Critici sacri*.

DRUSIUS (Jean), fils du précédent, né à Leyde en 1588, se distingua par ses connaissances précoces. A cinq ans, il avait quelque teinture de la langue latine. A sept ans, il expliquait le Psautier hébreu. A neuf, il lisait l'hébreu sans points, et ajoutait les points qu'il fallait selon les règles. A douze, il écrivit en vers et en prose à la manière des Hébreux. A dix-sept, il fit une *harangue latine* à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui surprit et charma toute sa cour. Ce génie prématuré mourut de la pierre à 21 ans, en 1609, après avoir commencé de mettre d'hébreu en latin l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudelle, et la *Chronique du second temple*, qui sont restés manuscrits.

DRUSUS (Marcus-Livius), était fils de ce Drusus, qui fut collègue de Caïus Gracchus dans le tribunat du peuple. Il naquit comme son père avec de grandes qualités, beaucoup d'éloquence, d'esprit et de courage; mais son ambition excessive les ternit. La faction du sénat et celle des chevaliers divisaient alors la ville. Drusus, à l'exemple de tous les intrigans, tâcha de s'attacher la multitude, et se déclara pour les nouveaux prétendans contre les anciens possesseurs. Il proposa de remplacer les sénateurs qui manquaient, par autant de chevaliers; et d'accorder en même temps à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avaient les sénateurs anciens. Ce projet irrita les amis de l'ordre et de la tranquillité publique. Le mécontentement augmenta, lorsqu'il voulut faire revivre la loi des Gracques touchant la distribution des terres au peuple, et celle d'accorder au peuple latin les privilèges des citoyens de Rome. Drusus n'ayant pu faire passer la loi inique du partage des terres, opposée au droit sacré de propriété, voulut au moins tenir la parole qu'il avait inconsidérément donnée aux étrangers, et dont l'exécution aurait livré la république à des troubles destructifs. Mais comme il retournait chez lui, suivi d'une multitude de latins qui étaient venus pour le secourir, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, vers l'an 90 avant J.-C.; digne fin de ses intrigues et de la manie des nouveautés, si redoutable aux empires, et avant-coureur certain de leur ruine. *Voyez* GRACCHUS. Le premier parmi les Romains, il avait altéré les monnaies en faisant entrer dans les pièces d'argent un huitième de cuivre.

DRUSUS (Nero-Claudius), fils de Tibère-Néron et de Livie qui épousa depuis Auguste, et frère de l'empereur Tibère, naquit l'an 38 avant J.-C. Il signala son courage de bonne heure. Après avoir soumis les Grisons, il vainquit les Gaulois et les Germains, et fut élevé à la charge de préteur. La même année qu'on lui conféra la préture, il retourna sur le Rhin, le passa, et acquit tant de gloire dans cette expédition, qu'on lui décerna les honneurs du triomphe, et qu'il fut nommé proconsul dès qu'il eut cessé d'être préteur. Les armées, toujours victorieuses sous lui, l'honorèrent du titre d'*imperator* et il reçut le surnom de *Germanicus* qu'il transmit à son fils suivant le vœu d'Auguste; mais Auguste ne jugea pas à propos de le lui confirmer. Il se préparait à continuer ses conquêtes : il porta même ses armes jusqu'au bord du fleuve de l'Elbe; mais ayant fait de vains efforts pour le traverser, il se contenta d'y élever des trophées pour faire connaître qu'il avait pénétré jusque-là. Dion prétend qu'il fut détourné du passage de ce fleuve, par l'apparition d'une femme d'une taille gigantesque qui lui dit : « Drusus, ton ambition n'aura-t-elle point » de bornes? Les destins ne te permettent » pas d'aller plus loin : tu touches au terme de tes exploits et de ta vie. » Quoi qu'il en soit de ce récit, Drusus mourut bientôt après d'une chute de cheval, à l'âge de 30 ans, la 9e année avant J.-C. Rome perdit en lui un prince plein de bravoure, de bonté et de vertu, et qui, s'il avait remplacé Auguste, aurait préservé l'empire d'un monstre tel que Tibère. C'est Drusus qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Il eut de sa femme Antonia trois enfans, Germanicus, Livie et Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, eut plusieurs des défauts de son père, la cruauté, l'emportement, l'amour des plaisirs; mais il ne les eut pas au même point. Après avoir été questeur l'an 10 de

J.-C., on l'envoya au bout de 5 ans en Pannonie, pour apaiser les légions révoltées lors de la mort d'Auguste. La sagesse et la fermeté qu'il fit paraître en cette occasion, lui méritèrent le consulat. Il ne se signala pas moins dans l'Illyrie, d'où il fomenta adroitement les divisions qui déchiraient les Allemands. Le sénat lui décerna les honneurs de l'ovation, pour le récompenser de ses succès. Drusus, revenu à Rome, fut fait consul avec l'empereur son père. Il partagea ensuite avec lui la puissance tribunitienne. Ces dignités semblaient assurer l'empire à ce prince ; mais Séjan, fourbe audacieux, à qui il avait donné un soufflet, corrompit Livie, femme de Drusus, et de concert avec elle le fit empoisonner par un eunuque. Le médecin de Livie, qui était aussi un de ses amans, entra dans ce lâche complot. Le poison fut lent, mais il n'emporta pas moins Drusus l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur, et obtint des postes importans ; mais l'artificieux Séjan chercha à le perdre auprès de Tibère, et y réussit. Cet empereur le fit enfermer et défendit à tous ceux qui le gardaient dans sa prison, de laisser passer aucun aliment. On le trouva mort au bout de neuf jours, ayant mangé la bourre de ses matelas, l'an 33 de J.-C. Tibère eut encore la lâche cruauté de l'accuser dans le sénat après sa mort.

DRUTHMAR (Chrétien), natif d'Aquitaine, moine de Corbie dans le 9e siècle, enseigna au monastère de Malmedy, dans la principauté de Stavelo. Nous avons de ce religieux un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui fit beaucoup de bruit dans le 16e siècle. Les novateurs de ce temps-là le firent imprimer à Strasbourg en 1514, in-fol. avec quelques additions, et y semèrent habilement des propositions erronées sur la transsubstantiation. Le venin ayant été découvert, le livre fut exactement supprimé : ce qui l'a rendu rare. En 1530 on en fit une autre édition à Haguenau, qui fut supprimée aussi, comme étant conforme à la précédente.

DRYANDER (Jean), médecin et mathématicien de Wetteren dans le pays de Hesse, dont le véritable nom est *Eichmann*, enseigna à Marpurg, et y mourut protestant en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages de *médecine* et de *mathématiques*, qui étaient consultés avant les bons livres du dernier siècle et de celui-ci. La plus grande obligation qu'on lui a, c'est qu'il fit des découvertes en astronomie, qu'il inventa quelques instrumens de mathématiques, ou perfectionna ceux qui étaient inventés. Son *Anatomia capitis*, Marpurg, 1537, in-4°, avec figures, a été estimée.

DRYANDER (François), frère du précédent. *Voyez* ENZINAS.

* **DRYANDER** (Jonas), compatriote et disciple de Linnée, né l'an 1748, se fit recevoir maître-ès-arts à Lund en 1776. A cette occasion il soutint une thèse fameuse sur l'histoire naturelle, dans laquelle il combattit l'opinion de plusieurs naturalistes qui prétendaient que les champignons n'appartiennent pas au règne végétal. Il donna encore une *Dissertation* qui fut insérée dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, sur le genre de plante nommée *albuca*, et passa en Angleterre vers 1777, où sir Joseph Banks lui confia la garde de sa belle bibliothèque, dont Dryander a publié le catalogue en 5 vol. in-8°, de 1796 à 1800. (*Voyez* BANKS.) Dryander est mort à Londres, en 1810, laissant seulement quelques *Dissertations* sur la science qu'il cultivait et qui ont été insérées dans les *Transactions de la Société linnéenne* de Londres, dont il était membre, et un *Mémoire* sur l'arbre qui produit le benjoin, inséré dans les *Mémoires de la société royale* de la même ville. Thunberg son compatriote a donné le nom *Dryandria* à un genre composé d'un arbre du Japon, de la famille des *Euphorbes*.

DRYDEN (Jean), l'un des plus illustres poètes anglais, né à Aldwincle dans le comté de Northampton, en 1631, montra jeune encore un génie fécond et facile, et des talens supérieurs pour la poésie. Il se fit catholique en 1688, sous le règne de Jacques II, à la cour duquel il fut toujours très bien accueilli. Les ennemis que ses talens, son caractère ou son changement de religion lui avaient suscités, firent des cabales pour le perdre. Le roi Guillaume lui retrancha ses pensions, et ce poète qui a fait tant d'honneur à sa patrie, mourut dans la misère en 1707. Oublié et négligé par tout le monde jusqu'à cette époque, dès qu'il s'agit de son enterrement, les choses changèrent de face, et l'empressement des concurrens produisit des scènes assez plaisantes. L'évêque de Rochester et le lord Halifax se disputèrent l'honneur de l'inhumer. L'évêque comme doyen du chapitre de Westminster, offrit de l'enterrer dans cette église. Halifax, comme

Digitized by Google

l'ami des muses, demanda la préférence, et promit de dépenser cinq cents livres sterlings pour son mausolée. « Les Anglais, » dit un auteur, ont toujeurs eu un goût » particulier pour les honneurs posthu» mes. On sait combien de monumens » ils ont dressés, combien de services so» lennels ils ont fondés pour des gens dont » ils avaient juridiquement coupé les têtes. » Et pour ceux qui ont fini leur carrière » d'une manière plus douce, c'est toujours, » pour peu qu'ils aient fait du bruit dans » le monde ou dans les coulisses, c'est tou» jours à leur enterrement ou à leurs » obsèques, que leur gloire se déploie. » Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillans, animés, vigoureux, hardis, passionnés. Sa réputation serait sans altération, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages, et surtout s'il avait mieux respecté la décence et les mœurs. Il avait une grande facilité, mais il en abusait. De là des inégalités étonnantes, et ce mélange de bas et de noble, de puérilité et de raison. Ses principales productions, sont | des *tragédies* qui offrent de grandes beautés semées çà et là; mais qui dans le total ne sont que des farces sublimes; | des *comédies*, d'une licence dont il y a peu d'exemples, même en ce genre d'ouvrage; | des *opéras*, et plusieurs autres pièces de poésie, recueillies dans ses *OEuvres dramatiques*, en 3 vol. in-fol., Londres, 1721. On y trouve à la tête une longue *Dissertation* en forme de dialogue sur la poésie dramatique. | Des *fables*, in-8°; | une *traduction de Virgile* en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur dans sa nation; | une autre des *Satyres de Juvénal et de Perse;* | une *version* en prose du poème latin de l'*Art de la peinture*, du célèbre Alphonse du Fresnoy. Elle est enrichie des *remarques* de Piles sur cet ouvrage, et d'une belle *préface* dans laquelle il compare la poésie à la peinture. Le célèbre Walter Scott a publié à Londres en 1808 une belle édition de ses *OEuvres* avec la vie de ce poète, en 18 vol. in-8°, réimprimée en 1812.

DUAREN (François), natif de Saint-Brieux en Bretagne, célèbre professeur de droit à Bourges, mourut dans cette ville en 1559, à 50 ans. C'était, suivant de Thou, le plus savant jurisconsulte de son temps après Alciat. Il joignait à la jurisprudence les belles-lettres et une exacte connaissance de l'antiquité. On a de lui | *Pro libertate ecclesiæ gallicæ adversùs romanam*, *Defensio parisiensis curiæ;* | *De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri octo;* | des *Commentaires sur le code et le digeste;* | un *Traité des plagiaires*. On a deux éditions des ouvrages de Duaren: la première, de Lyon, 1578, 2 vol. in-folio, est peu commune, la seconde, à Genève, 1603, in-folio, est moins recherchée. Il arriva aux écrits de Duaren, ce que Cujas craignait pour les siens. Ses écoliers ajoutèrent tant bien que mal aux ouvrages qu'il avait composés, tout ce qu'ils lui avaient entendu dire dans ses explications, et ce mélange ne contribua pas à sa gloire.

DUBARRAN. *Voyez* BARBEAU.

DUBARRY (la comtesse.) *V.* BARRY.

DUBAYET. *Voyez* AUBERT.

DUBOCCAGE. *Voyez* BOCCAGE.

DUBOIS (le cardinal). *Voyez* BOIS (Guillaume du).

DUBOIS. *Voyez* BRETTEVILLE.

DUBOIS (Jérome), peintre de Bois-le-Duc, florissait au commencement du 16ᵉ siècle. Il excellait dans les grotesques, les figures bouffones et les fantômes. Il a peint un *Enfer* d'une manière si vive, si vraie et si terrible, que le spectateur est saisi en le voyant, comme s'il était dans ce lieu d'horreur. L'expression, la force et la variété des caractères, la magie de son coloris, tout contribue à faire rechercher ses ouvrages, et à en rendre le prix excessif.

DUBOIS-FONTANELLE. *Voyez* FONTANELLE.

* DUBOIS (Jean), habile sculpteur, naquit à Dijon en 1626. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous dans cette ville. Les principaux sont: | les *Statues de saint Etienne et de saint Médard*, qu'on voyait au portail de la cathédrale; | le *tombeau* en marbre *de Pierre Robert*, dans la même église; | les *statues de saint André et de saint Yves*, à la sainte-chapelle; | Le *mausolée de Claude Boucher*, aux Carmes; | le *tombeau de Marguerite Mucie*, aux Minimes; | le *maître autel de la Visitation*, etc. Cet artiste mourut le 29 novembre 1694 à Dijon, où le retenaient de vives affections de famille.

* DUBOIS (N.), voyageur français, né vers 1640, partit du Port-Louis, le 13 avril vers 1669, et arriva le 2 octobre de la même année, à Madagascar. Le gouvernement français de Madagascar lui donna le commandement d'une petite

troupe destinée à aller habiter une province de l'île; mais il refusa. Il revint en France, en 1673, où il publia : *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphine ou Madagascar, et Bourbon ou Mascareigne, ès années* 1669, 70, 71, 72, *où il est traité du Cap-Vert, de la ville de Surate, des îles de Ste.-Hélène ou de l'Ascension, ensemble, les mœurs, religions, forces, gouvernemens et coutumes des habitans desdites îles, avec l'histoire naturelle du pays*, Paris, 1674, in-12. Ce titre seul offre l'analyse de l'ouvrage entier.

* DUBOIS (Jean-Baptiste), né le 22 mai 1752, à Jaucigny en Bourgogne, avait à peine achevé à Paris ses études commencées sous les yeux de son père, instituteur à Dijon, qu'il fit paraître le premier volume d'un journal périodique destiné à rendre compte des progrès de l'histoire naturelle, de la physique et des arts. Dubois fut appelé, peu de temps après à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets, et devint conseiller de la cour de Stanislas-Auguste et bibliothécaire de l'école militaire. Il traduisit en français plusieurs ouvrages polonais et allemands, et fut bientôt obligé, pour raison de santé, de revenir dans sa patrie. Il passa par Potsdam, où le grand Frédéric l'accueillit avec considération et le fit recevoir membre de l'académie de Berlin. Dubois de retour à Paris rédigea avec succès le *Journal de la littérature, des sciences et des arts*, jusqu'à ce que Malesherbes lui eut confié l'éducation de son petit-fils Lepelletier de Rosambo, et il aurait partagé sans doute le sort de cet illustre magistrat, si quelques-uns de ses amis n'étaient parvenus à le faire appeler à la commission d'agriculture, avant qu'on n'eût mis à exécution le mandat d'arrêt décerné contre lui par le comité de sûreté générale. Il prit néanmoins la fuite, fut découvert et jeté dans les prisons. Rendu à la liberté, il fut nommé agent de la commission d'agriculture, et bientôt après chef de division au ministère de l'intérieur. Lorsque les préfectures furent établies, on lui confia celle du Gard, puis il fut nommé directeur des droits-réunis du département de l'Allier. Dubois est mort à Moulins en 1808, laissant les ouvrages suivans : | *Tableau des progrès de la physique, de l'histoire naturelle et des arts*, 1771, in-8° ; | *Essai sur l'histoire littéraire de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8° ; | *La Myséide*, poème héroï-comique, trad. du polonais, 1778, in-8°, | *Réponse aux critiques de l'histoire littéraire de la Pologne*, 1778, in-8°; | *Mémoire sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, inséré dans les memoires de l'académie de Berlin, 1778 ; | Dubois a traduit de l'allemand le Livre de *l'Origine de la terre* de Wallerius, 1780, in-12; | *l'Analyse de quelques pierres précieuses*, par Achard, etc. et a laissé divers écrits agronomiques qui se trouvent dans les mémoires de la société d'agriculture du département de la Seine. On lui doit encore | une *Notice historique sur la vie* et les *travaux de Malesherbes*, in-8°, etc. Il s'est fait deux éditions de cet ouvrage estimable; la seconde est plus complète que la première.

* DUBOIS (François-Noel-Alexandre), chanoine et théologal de l'église cathédrale de Ste.-Croix d'Orléans, né dans cette ville le 9 septembre 1752, professa dans le petit séminaire la physique et les mathématiques pendant plus de dix ans, et fut ensuite chanoine. Pendant la révolution il fut démonstrateur au jardin des Plantes d'Orléans, ouvrit ensuite un pensionnat et enfin se livra aux travaux de la prédication ; Dubois mourut le 2 septembre 1824. Il a publié plusieurs ouvrages importans et des brochures relatives à son ministère : | *Méthode éprouvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France, et en particulier celles des environs d'Orléans*, 1803, in-8°, et avec de nouveaux titres, Paris, 1825. Cette flore ne répond pas en tout point à son titre; loin de contenir la description des plantes de l'intérieur de la France, elle ne renferme pas même toutes celles des environs d'Orléans, et l'auteur en donne plusieurs comme nouvelles qui avaient déjà été décrites ; enfin il a trop négligé la synonymie, et ses descriptions sont souvent insuffisantes. | *Mémoires en faveur des sœurs de la croix d'Orléans*, 1815, in-8°; | une *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Orléans;* | une *Notice sur Jeanne d'Arc et les monumens érigés à son honneur;* | *Question importante : Les frères des écoles chrétiennes peuvent-ils adopter la méthode d'enseigner, connue sous le nom de méthode de Lancaster, ou d'enseignement mutuel? et s'ils pouvaient l'adopter, serait-il avantageux pour le public qu'ils le fissent?* brochure in-8°; l'auteur résout négativement ces

Digitized by Google

deux questions. Dubois a laissé plusieurs manuscrits dont les uns ont été donnés à la bibliothèque de la ville et les autres au séminaire.

* **DUBOIS DE CRANCÉ** (EDMOND-LOUIS-ALEXIS), ministre de la guerre sous le Directoire, né à Charleville en 1747, d'une ancienne famille bourgeoise, entra dans les mousquetaires du roi ; mais les titres qu'il avait produits ayant été jugés insuffisans, il se retira, et obtint cependant une place de lieutenant des maréchaux de France, qu'il occupait encore au commencement de la révolution. Rejeté par la noblesse comme Mirabeau, il voua à ce corps une haine profonde. Ayant été nommé en 1789, par le tiers-état du bailliage de Vitry, député aux états généraux, il se rangea parmi les plus ardens révolutionnaires, qu'on appelait *le parti du Palais-Royal;* et appuya presque toutes les propositions et les mesures démagogiques. Après la session, il fut créé maréchal-de-camp, et refusa de servir sous Lafayette dont il était jaloux. Il entra dans la garde nationale, et en fit le service jusqu'au moment où il fut appelé à la Convention. Il continua d'y professer les principes les plus exaltés, et vota la mort du roi sans appel au peuple et contre toute espèce d'ajournement. L'armée républicaine lui dut sa première formation, et quoique le zèle pour les opinions nouvelles l'eût considérablement grossie, il fit décréter la première levée de 300,000 hommes, entreprise alors audacieuse, et qui a servi d'exemple à toutes les mesures du même genre qui se sont succédées depuis presque sans interruption pendant plus de 20 ans. Il fit décréter aussi la loi en vertu de laquelle on devait prendre l'ancienneté pour base de l'avancement et réunir les troupes de ligne avec les bataillons des gardes nationales. Il fut ensuite nommé président de l'assemblée et membre du comité de salut public. Il contribua à la chute des Girondins au 31 mai 1793, et fut ensuite envoyé à Lyon, pour réduire cette ville insurgée, dont il hâta la reddition par les mesures les plus sévères. Cependant il fut accusé de *modérantisme,* rappelé et arrêté. Mais ayant recouvré sa liberté, il rentra alors à la Convention et au club des Jacobins, où il proposa l'épuration de ses membres : il voulait qu'on demandât à chacun d'eux : *Qu'as-tu fait pour être pendu, si la contre-révolution arrivait?* Cette question, qui était un sarcasme cruel, déplut à Robespierre, et à Couthon, et il fut bientôt épuré lui-même. Dubois de Crancé n'en conserva pas moins quelque influence dans la Convention, passa ensuite au conseil des Cinq-cents où il se fit peu remarquer, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets qui se présentaient, et devint inspecteur-général de l'infanterie sous le Directoire en 1798. L'année suivante, il fut appelé au ministère de la guerre ; mais la révolution du 18 brumaire, à laquelle il voulut s'opposer, le priva de cette place. Il se retira dans ses propriétés en Champagne, et mourut le 29 juin 1814 à Réthel où il vivait dans l'obscurité. Il a écrit plusieurs *brochures* relatives à la révolution, entre autres | *Observations sur la constitution militaire,* Paris, 1789, in-8°; | *Tableau des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant 15 mois,* ibid., 1795, in-8°; | *Mémoires sur la contribution foncière,* ibid., 1804, in-8°. Il a travaillé au journal intitulé *l'Ami des lois.*

* **DUBOS** (CHARLES-FRANÇOIS), grand-vicaire et doyen du chapitre de Luçon, né près de St.-Flour en Auvergne en 1661, mort à Luçon le 3 octobre 1724. Son savoir, sa modestie, sa charité le firent chérir de tous les citoyens, et pleurer par les pauvres dont il fut le bienfaiteur pendant sa vie et à sa mort. On lui doit la continuation des *Conférences de Luçon*, dont l'abbé Louis avait donné 5 vol. en 1685, et qui forment aujourd'hui 26 vol. in-12. On a encore de lui la *Vie de Barillon, évêque de Luçon,* Delft (Rouen), 1700, in-12, dont il avait imité les vertus.

DUBOS (JEAN-BAPTISTE), né à Beauvais en 1670, fit ses premières études dans sa patrie, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans le bureau des affaires étrangères sous Torcy. Ce ministre, juste appréciateur du mérite, reconnut et employa celui de l'abbé Dubos. Il fut chargé d'affaires importantes dans différentes cours de l'Europe, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande, et il s'en acquitta en homme consommé dans les négociations. On sait la part qu'il eut aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Ses travaux furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Ressons, près de sa patrie. Il mourut subitement à Paris en 1742, se-

Digitized by Google

crétaire perpétuel de l'académie française. On sait à quelle anecdote philosophique sa mort a donné occasion (*voyez* FONTENELLE). Ses ouvrages sont une preuve de la variété et de l'étendue de ses connaissances. Les principaux sont : | *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture, la musique, etc.*, 1719, in-12, 2 vol.; réimprimé en 3 vol. petit in-4°, et 3 vol. in-12. C'est un des livres les plus utiles en ce genre, qu'on ait jamais écrits sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la beauté de cet ouvrage, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs, et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Il manque cependant d'ordre, et surtout de précision; mais l'écrivain pense et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique, il n'avait jamais pu faire des vers, et n'avait pas un tableau; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. La littérature ancienne lui était aussi connue que la moderne et les langues savantes et étrangères autant que la sienne propre; | L'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*, Paris, 1695, in-12. On n'en admet ordinairement que trois : l'auteur soutient avec beaucoup d'érudition, mais en même temps avec beaucoup de modestie, qu'il y en a eu quatre. Son sentiment ne paraît pas avoir été adopté. | *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°, réimprimée en 1743, avec des augmentations et des corrections, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. L'opinion de l'abbé Dubos est que les peuples des Gaules ont appelé les Francs pour les gouverner. Il fait de Clovis un politique plutôt qu'un conquérant; et suivant de meilleurs écrivains, ce prince était encore plus conquérant que politique. Il faut avouer cependant, avec le président Hénault, que l'on trouve dans cet ouvrage des éclaircissemens satisfaisans sur plusieurs points obscurs touchant l'origine de la nation française; | *Histoire de la ligue de Cambrai*, faite en 1508 contre la république de Venise, dont les meilleures éditions sont de 1728 et de 1785, 2 vol. in-12, ouvrage profond et d'une politique intéressante. Elle fait connaître les usages et les mœurs du temps, dit un écrivain, et est un modèle en ce genre. | *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12 : livre qui, suivant l'abbé Lenglet, fut fort goûté en France, mais qui ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais.

* **DUBOUCHAGE** (le vicomte FRANÇOIS-JOSEPH GRATET), pair de France, général d'artillerie, ancien ministre de la marine, né à Grenoble le 1er avril 1749, était avant la révolution officier d'artillerie : il était entré dans cette arme en 1763, et de grade en grade il parvint à celui de chef de brigade dans l'artillerie des colonies. En 1786, lors de la création de l'artillerie de marine, il devint inspecteur des ports et arsenaux. Il fut appelé par Louis XVI au ministère de la marine le 21 juillet 1792; mais il donna sa démission le 15 septembre suivant. Le 10 août, il fit tous ses efforts pour empêcher le roi de se rendre dans l'assemblée, et il lui conseilla de repousser la force par la force, en se mettant courageusement à la tête des braves qui lui étaient restés fidèles; mais cet avis fut repoussé par la faiblesse ou la perfidie. M. Dubouchage accompagna le roi et la reine dans cette fatale journée, et il ne les quitta que lorsqu'ils eurent été conduits au Temple. Il eut le bonheur d'échapper, pendant les orages de la révolution, aux nombreuses embûches que lui tendirent les chefs des Jacobins; mais en 1806, Bonaparte le fit arrêter, et il ne sortit de prison que sur le cautionnement de deux de ses amis. Il resta sous la surveillance de la police jusqu'au mois de mars 1814. Le roi le nomma alors commandeur de St.-Louis, et pendant les cent-jours d'usurpation, il lui confia les pouvoirs les plus étendus pour le soutien de la cause royale, et il en usa avec autant de zèle que de courage. Il fut appelé de nouveau au ministère de la marine, et il s'occupa d'apporter la plus stricte économie dans toutes les branches de son administration. Il donna sa démission en 1817, et fut nommé pair de France le 23 juin de la même année. Il est mort à Paris le 12 avril 1821.

* **DUBOURG** (LOUIS-GUILLAUME-VALENTIN), archevêque de Besançon, naquit à Saint-Domingue, où des intérêts de commerce avaient fixé son père, qui était français. Celui-ci s'étant vu obligé en 1768 d'abandonner cette île, envoya une partie de sa famille à Bordeaux, sa ville natale, et Louis-Guillaume avait deux ans lorsqu'il y arriva. Après y avoir fait ses humanités, il se rendit au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Les succès brillans obtenus dans ses études et son exemplaire

Digitized by Google

piété lui firent confier la direction de la maison d'Issy, qui est une succursale du grand séminaire. La révolution vint bientôt interrompre ses fonctions, et le danger continuel où il se trouvait de perdre la vie le détermina à passer en Espagne, où il resta dix-huit mois. Il se rendit de là en Amérique, où il s'occupa dès son arrivée, de l'éducation de la jeunesse, et créa le fameux collége de New-York. Dans le même temps, il allait au loin porter les lumières de la foi chez des nations sauvages, et mérita par son zèle d'être nommé directeur-général des missions étrangères en Amérique. L'évêque de la Louisiane étant mort, l'abbé Dubourg fut appelé à lui succéder. Son humilité le porta à se rendre à Rome, pour essayer de faire changer de résolution au pontife Pie VII; mais ce fut inutilement. C'est à Rome que le nouveau prélat eut alors pour la première fois l'occasion de connaître le prince de Rohan, qui n'était pas encore ecclésiastique, et qu'il devait un jour remplacer sur le siége archiépiscopal de Besançon... En se rendant à sa destination, M. Dubourg fonda, à son passage à Lyon, en 1815, l'*Association de la propagation de la foi*. Plus tard, il retourna plusieurs fois en Europe, tantôt pour y recruter quelques zélés ecclésiastiques, tantôt des frères de la doctrine chrétienne, ou des dames du Sacré-Cœur, qui possèdent aujourd'hui plusieurs pensionnats, dans chacun desquels sont élevées plus de trois cents jeunes Américaines, etc. Il s'occupait avec la plus grande activité de répandre dans la partie du Nouveau-Monde qu'il habitait, les bienfaits de la religion et de la civilisation, et les villes de Saint-Louis, de la Nouvelle-Orléans, de Mobile et de Baltimore, se souviendront long-temps avec reconnaissance de ses nombreux travaux. Les sauvages avaient pour lui une affection profonde, et ne l'appelaient que le *grand Père des Blancs* (1). La faiblesse de sa santé le contraignit de retourner en Europe en 1826; trois diocèses avaient été créés par ses soins, et chacun d'eux était gouverné par un digne évêque, animé du même zèle que lui. Il se rendit à Paris avec le projet de finir sa vie dans une sainte retraite. Mais Mgr. de Frayssinous qui savait tous les services qu'il pouvait encore rendre à l'Eglise, le décida à accepter l'évêché de Montauban, d'où il passa ensuite à l'archevêché de Besançon. Le mandement d'installation qu'il publia le 6 octobre 1833, à l'occasion de la prise de possession du siége de cette dernière ville, a été regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre. On y trouve le langage de la piété la plus douce et la plus vraie, énoncé avec la noble simplicité des patriarches, et sa belle âme s'y révélait tout entière. On ne lira pas sans doute sans attendrissement l'expression de ses regrets touchans pour les troupeaux dont il avait été le pasteur: « O Églises de la Louisiane et de Montauban! elle est dissoute cette sainte alliance, qui successivement identifia mon existence avec la vôtre! Mais les liens de la paternité ne se relâchent jamais; toujours il sera vrai que je fus votre époux, et que vos enfans sont les miens. Toujours donc votre prospérité et la leur seront l'objet de mes vœux les plus ardens et pour mon cœur une source intarissable de joie.—Louisiane, Montauban, noms chéris, je ne vous sépare pas dans cette effusion, parce que vous ne fûtes jamais séparés dans ma tendresse. En passant de l'une à l'autre, je sentis que rien n'était changé dans mes affections premières; seulement la sphère en était agrandie; et je compris comment un père peut encore retrouver toute la vivacité de l'amour pour les derniers rejetons de sa vieillesse, sans détriment de celui qu'il porte à ses premiers-nés. C'est, mes frères, que le cœur de l'homme, créé à l'image de Dieu, participe en quelque sorte à son immensité, et acquiert une expansion proportionnée au nombre des objets sur lesquels il est appelé à exercer son activité. Telle la flamme, qui en est le symbole, redouble d'ardeur en se propageant. » Mgr. Dubourg n'a pas eu le temps d'accomplir dans son nouveau diocèse, tous les projets d'établissemens ou d'améliorations qu'il s'était proposé de réaliser avec le concours d'un clergé dont il avait déjà apprécié les lumières et la

(1) Les Osages qui vinrent en France, il y a quelques années, voulurent aller le voir à Montauban. Mgr. Dubourg, dans l'intention de s'assurer s'ils l'avaient vu réellement en Amérique, les fit recevoir par un de ses prêtres, qui feignait d'être celui qu'ils demandaient. Mais les Osages donnèrent les signes de la plus vive douleur, en ne reconnaissant pas le *grand Pere des Blancs* qu'ils venaient chercher. Leur tristesse fit place à de grands transports de joie, dès qu'ils virent paraître Mgr. Dubourg, et qu'ils reconnurent dans la chambre du prélat le Christ en ivoire et plusieurs autres objets qu'il avait rapportés d'Amérique

Digitized by Google

zèle. Il a succombé le 12 décembre 1833, à l'âge de 68 ans, à une longue et douloureuse maladie.

* DUBOURNIAL (H.-Bouchon), professeur de mathématiques à l'école des ponts et chaussées et ingénieur, présida à la construction du beau pont de Hempte dans la Haute-Loire. Le gouvernement espagnol ayant demandé en 1783 un excellent ingénieur qui fût en même temps capable d'enseigner son art, Dubournial fut choisi pour remplir cette honorable mission, et alla professer les mathématiques, la fortification et le dessin à l'école militaire établie par Charles III, à Sainte-Marie. En même temps, il dirigea les travaux que l'on élevait autour de Cadix. Pendant son séjour en Espagne, il apprit la langue du pays, et forma bientôt le projet de traduire en français les *OEuvres de Cervantes :* sa traduction est une des plus estimées. A son retour en France, il reçut une pension de Louis XVIII; mais il n'en profita pas long-temps : il est mort dans ces dernières années.

DUBRAW (Jean), *Dubravius Skala*, évêque d'Olmutz en Moravie, dans le 16e siècle, naquit à Pilsen en Bohème, et mourut en 1553 avec la réputation d'un prélat pieux et éclairé. Les fonctions de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas d'être ambassadeur en Silésie, puis en Bohème, et président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avaient eu part aux troubles de Smalkalde. On a de Dubraw divers ouvrages, entre autres une *Histoire de Bohème*, en 33 livres, fidèle et exacte. Les meilleures éditions sont celles de 1575, avec des tables chronologiques; et celle de 1687, à Francfort, augmentée de l'*Histoire de Bohème* d'Enéas Sylvius.

DUBREUIL. *Voyez* DOUSSIN-DUBREUIL.

* DUBREUIL (Joseph), avocat, né à Aix, le 22 juillet 1747, fut maire de cette ville durant les cent-jours, et y est mort le 6 juin 1824. On a de lui : | *Observations sur quelques coutumes et usages de Provence*, etc.; | *Essai sur la simulation, sur la séparation*, Aix, 1815, in-4° de trente-sept feuilles et demie; | *Analyse raisonnée de la législation sur les eaux*, 1817, in-4° de trente-trois feuilles; | *Observations sur le rapport des dons faits par le père à ses enfans, sur le cumul de la quotité disponible ordinaire, déterminée par l'article* 913 *du Code civil; sur la double retenue de la quotité disponible et de la réserve légale, par l'enfant donataire qui renonce à la succession*, Aix, Pontier, 1822, in-8°.

DUBREUL. *Voyez* BREUL.

DUBRICE (saint), né dans l'île de Miserbdil, par la rivière de Guy, se fit d'abord connaître dans la province appelée aujourd'hui Warwick. Il y expliqua sept ans les Ecritures à Hentlan sur l'Avon, et ouvrit ensuite une seconde école à Mochres, sur la rivière de Wye. Il lui vint des disciples de toutes les parties de la Bretagne. Les soins qu'il leur donnait ne l'empêchaient pas de s'occuper de sa propre sanctification. Sacré évêque de Landaff, par saint Germain, dans un synode tenu vers l'an 446, et transféré à l'archevêché de Caerleon en 495, il s'en démit en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Bardsey ou Deuly, sur la côte de la province de Caernarvon, où il mourut peu de temps après. On lit dans Campden et dans d'autres auteurs, que vingt mille saints, c'est-à-dire, vingt mille ermites ou religieux, furent enterrés dans la même île. « Au milieu de la » corruption qui régnait, dit un historien, » parmi les anciens Bretons, avant l'invasion des Anglo-Saxons, Dieu suscita » de saints pasteurs, qui, par leurs discours et leurs exemples, exhortaient » leurs compatriotes à la pénitence. »

* DUBUISSON (Paul-Ulric), né à Laval en 1753, vint de bonne heure à Paris, et travailla pour le théâtre. Au commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec enthousiasme; mais désespérant de pouvoir jouer un rôle en France, il passa dans la Belgique qui était alors en fermentation, s'y prononça contre le parti de Vander-Noot, fut incarcéré et mis en liberté en 1790. De retour à Paris, il s'affilia au club des Jacobins, fut envoyé vers la fin de 1792 à l'armée du Nord avec Proly et Pereyra, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, suivit Dumouriez dans la conquête des Pays-Bas, et parvint à se justifier de l'accusation de complicité avec ce général. Dénoncé quelque temps après par Robespierre, comme complice d'Hébert, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 24 mars 1794, avec Hébert, Ronsin, Cloots, etc. On a de lui : | *Nadir, ou Thamas-Koulikan*, tragédie en 5 actes et en vers, 1780, in-8°, où, suivant Laharpe, il n'y a pas la moindre connaissance ni du cœur humain, ni du théâtre, ni du style. Elle eut cependant quelques repré-

Digitized by Google

sentations. | *Le Vieux garçon*, comédie en 5 actes et en vers, 1783, in-8°; | *L'Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes et en vers, 1784; | *Albert et Emilie*, tragédie tirée du théâtre allemand, 1785; | *Scanderberg*, tragédie en 5 actes et en vers, 1786; | *Trasime et Timagène*, tragédie, 1791, etc.; | *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes maritimes de France, adressées à Guillaume-Thomas Raynal*, 1785, in-8°. | *Abrégé de la révolution des Etats d'Amérique*, 1779, in-8°, etc.

DUC (Fronton du), *Fronto Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, d'un conseiller au parlement, professa dans différentes maisons de son ordre, à Pont-à-Mousson, à Bordeaux, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville le 25 septembre 1624 des douleurs de la pierre : celle qu'il portait dans la vessie était du poids de cinq onces. Le père du Duc était versé dans tous les genres d'érudition; mais sa partie principale était la connaissance de la langue grecque, et la critique des auteurs. On lui est redevable : | d'une édition des *OEuvres de saint Jean-Chrysostôme*, en 6 vol. in-fol. Richard Simon en a dit beaucoup de bien. Il serait à souhaiter, selon lui, que nous eussions un saint Chrysostôme entier de la main de ce jésuite. Pour compléter cette édition, il faut prendre ce que saint Chrysostôme a fait sur le nouveau Testament de l'édition de Morel ou de Commelin, 4 ou 2 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné | une *édition* toute latine *de saint Chrysostôme*, 1613, 6 vol. in-fol. : celle-là est complète; | une édition des *OEuvres de saint Grégoire de Nysse*, grec et latin, Paris, 1615 2 vol. in-fol. Il ajouta un 3e vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. On la préfère à celle de Claude Morel, 1638. | Plusieurs autres *éditions* d'anciens auteurs, surtout des Pères, dont quelques-unes sont accompagnées de *notes*, et dont la meilleure est celle de Nicéphore Caliste; | trois vol. in-8° de *Controverses contre Duplessis Mornay*; | *l'Histoire tragique de la pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans*, Nancy, 1581, in-4°. C'est une tragédie qui fut pompeusement représentée devant Charles III, duc de Lorraine. Ce prince en fut si content, qu'il fit donner une somme considérable au poète, pour s'acheter une robe neuve. A la vérité, l'auteur, homme humble et mortifié, en avait une alors qui sentait un peu trop la pauvreté évangélique. C'était un homme détaché de toutes les douceurs de la vie ; il aimait encore plus ses devoirs de piété que ses études. Il n'usa jamais de vin dans ses repas ; et il se réduisit de bonne heure à n'en faire par jour qu'un seul, bien modique.

DUC (Nicolas le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord curé de Trouville en Caux, quitta sa paroisse pour paraître sur un plus grand théâtre, devint vicaire de Saint-Paul à Paris, emploi qu'il exerça pendant 15 ans ; et fut interdit par M. Vintimille, archevêque, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise en 1731. Il avait présenté, dès l'an 1728, au clergé, un lettre d'adhésion à la cause de M. de Senez, cherchant par l'enthousiasme de secte à avancer sa fortune ou à se faire un nom dans le monde. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre, et mourut en 1744. L'auteur de sa *vie*, engagé dans le même parti, lui attribue : | L'*Année ecclésiastique*, en 15 vol. in-12; | une *traduction* de l'Imitation de J.-C. avec des réflexions et des pratiques; | une partie de la *traduction* de l'Histoire du président de Thou, 16 vol. in-4°. On peut douter si tout cela est de lui, ou si son biographe lui en a fait gratuitement honneur : dans tous les cas, il n'y a pas de quoi grossir beaucoup les richesses scientifiques de la petite église.

* DUCAMP (Théodore), chirurgien né à Bordeaux le 10 avril 1792, fit dans cette ville ses premières études médicales, et fut ensuite chirurgien militaire, d'abord à l'hôpital de Strasbourg, puis au Val-de-Grâce où il termina ses cours. Choisi en 1813 pour le service de santé de la garde impériale, il fut conservé en 1814 à l'hôpital de la garde royale. Ducamp est l'inventeur d'un instrument ingénieux destiné à replacer le cordon ombilical prématurément sorti, et a perfectionné la méthode anglaise inventée pour remédier aux rétrécissemens du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il fit paraître sur le traitement des maladies urétrales un ouvrage intitulé: | *Traité des rétentions d'urine occasionées par le rétrécissement du canal de l'urètre*, 1822, in-8°, réimprimé en 1823 avec une *Notice* sur l'auteur et un rapport fait à l'institut. On lui doit encore | *Recherches pratiques sur les désordres de la respiration*, de Robert Brée, trad. de l'anglais avec addition de notes et d'observations, Paris, 1819, in-8°; | *Réflexions sur un écrit de Chomel ayant pour titre :* De l'existence

Digitized by Google

des fièvres, 1820, in-8°; et de nombreux articles dans divers journaux de médecine. M. Vassal a fait son *éloge historique* Paris, 1823, in-8°; Ducamp est mort le 1er avril 1823 à Paris, d'une affection pulmonaire.

DUCANGE. *Voyez* CANGE (CHARLES DUFRESNE du).

* **DUCART** (ISAAC), célèbre peintre de fleurs, né à Amsterdam en 1650, et mort dans la même ville, en 1694, peignait ordinairement sur satin. Il se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouvrages. Les succès de Jean Van Huysum n'ont pas fait oublier les travaux de Ducart dont les ouvrages sont encore fort recherchés.

DUCAS (MICHEL), historien grec, sur la vie duquel on ne sait rien, sinon qu'il avait été employé en différentes négociations. On a de lui une *Histoire de l'empire grec*, depuis le règne de Jean Cantacuzène jusqu'à la ruine de cet empire. Elle est précédée d'un court *Précis chronologique*, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Andronic le Jeune, en 1341. On préfère Ducas à Chalcondyle, quoiqu'il écrive d'un style barbare, parce qu'il raconte des faits qu'on ne trouve point ailleurs, et qu'il les raconte en homme sensé qui a été un témoin fidèle de la plupart. Son ouvrage fut imprimé au Louvre en 1649, in-folio, par les soins d'Ismaël Bouillau, qui l'accompagna d'une version latine et de savantes notes. Le président Cousin la traduisit ensuite en français, et elle termine le 8e volume de son *Histoire de Constantinople*, imprimée à Paris, in-4°, en 1672 et 1674, et réimprimée en Hollande, in-12, en 1685.

DUCASSE (FRANÇOIS), célèbre canoniste, né dans le diocèse de Lectoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassonne. Il devint ensuite chanoine, archidiacre et official de Condom, où il termina ses jours en 1706. On a de lui deux *traités* estimés des jurisconsultes : l'un, *de la Juridiction ecclésiastique contentieuse*, à Agen, in-8°, 1695, et l'autre *de la Juridiction volontaire*, imprimé aussi à Agen, in-8°, 1697. Ces deux ouvrages réunis ont été publiés à Toulouse sous le titre de *la Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire, gracieuse, et contentieuse*, 1 vol. in-4°, sixième édition, 1672. L'auteur était profondément versé dans l'Ecriture, les saints Pères et les canonistes anciens et modernes. Ses mœurs étaient dignes d'un homme de son état.

* **DUCASTEL** (J.-B. LOUIS), célèbre avocat au conseil supérieur de Bayeux, né à Rouen en 1740, était fils d'un charpentier, et commençait à exercer la profession de son père, lorsqu'un jour se trouvant à l'audience il trouva qu'un des avocats avait mal fait valoir les moyens de sa cause. Il fit part à quelques-uns de ses auditeurs de ses réflexions qui furent approuvées; dès ce moment il forma le projet de suivre la carrière d'avocat, et se fit bientôt une grande réputation d'habileté; mais ayant éprouvé quelques désagrémens au parlement de Rouen, il vint vers 1778, s'établir à Paris. Quelques avocats de cette ville jaloux de son mérite le firent rayer du tableau, sous prétexte qu'il avait plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou; Ducastel retourna à Rouen et fut nommé, en 1791, député à l'assemblée Législative. Il en fut élu président en octobre, et parla en faveur de la masse des émigrés, prétendant qu'on ne devoit regarder comme tels que ceux qui s'étoient formés en rassemblemens militaires sur la frontière. En même temps il présenta un projet par lequel les émigrés non-rentrés, au 1er janvier 1792, seroient déclarés conspirateurs, et comme tels punis de mort. Il combattit aussi le décret proposé par François de Neufchâteau pour la vente des églises et des presbytères, combattit les vues de Brissot sur les colonies, et défendit le ministre Bertrand de Molleville. Le 3 août il fit adopter le principe du divorce par consentement mutuel ou incompatibilité d'humeur; et demanda cependant, mais inutilement, qu'il ne fût applicable qu'aux mariages contractés à l'avenir. Après la journée du 10 août il retourna à Rouen, où il occupa quelque temps la chaire de législation, et y mourut le 14 juin 1799. Il plaidait avec beaucoup de facilité et de chaleur, mais son talent se développait plus particulièrement dans les répliques. Un de ses plus beaux plaidoyers est celui qu'il prononça pour M. Dufossé fils, contre son père, qui lui contestait sa légitime, parce qu'il s'était mésallié. Ducastel publia, en 1773, à Caen, un *Mémoire* étendu et plein d'érudition *sur les dixmes pour le clergé de Normandie, contre les cultivateurs de la même province*, in-8°.

DUCERCEAU *Voy.* CERCEAU (JEAN-ANTOINE du).

DUCHANGE (GASPARD), graveur, né à

Digitized by Google

Paris en 1662, mort en 1736, fit connaître ses talens par les estampes d'*Io*, *Léda* et *Danaé*, qu'il grava d'après le Corrége. L'indécence de ces sujets lui ayant causé des remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet artiste, on compte le *Repas du pharisien*, et les *Vendeurs chassés du Temple*, gravés d'après deux tableaux de Saint-Martin-des-Champs à Paris. On y trouve ce bel empâtement de tailles, ces oppositions de travaux, cette fierté d'outil et cette finesse de touches, qui font passer sur le cuivre le moëlleux, le caractère et l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la *Naissance de Marie de Médicis* et l'*Apothéose de Henri IV* d'après Rubens. Il grava sa dernière planche à l'âge de 91 ans.

DUCHANOY (C. F.), médecin et administrateur des hospices civils de Paris, né en mai 1742, fit ses études médicales sous le célèbre Antoine Petit. Pendant quatre ans il fut président du comité de vaccine. Nommé en 1799 administrateur des hospices de Paris, il ne cessa de s'occuper avec zèle d'améliorer le sort des malades indigens. On lui doit plusieurs institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelques ouvrages de médecine, notamment : | *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12 ; | *Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes*, 1780, in-8° ; | *Du mal vertébral ou de l'impotence des extrémités inférieures*, traduit de l'anglais de Pott, 1783. Duchanoy était membre des académies de Lyon et de Dijon. Il est mort dans le mois de décembre 1827.

DUCHAT (JACOB le), né à Metz en 1658, d'un commissaire des guerres. Sa famille était originaire de Troyes en Champagne, d'où elle avait fui en 1572, avec plusieurs autres familles protestantes. Un de ses ancêtres, Louis-François le DUCHAT, avait cultivé dans le 16e siècle la poésie française et latine : mais ses ouvrages sont peu connus aujourd'hui. Jacob Le Duchat suivit le barreau jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Retiré à Berlin, il fut conseiller à la justice supérieure française de cette ville, et y mourut en 1735, sans avoir rien écrit de solide, s'amusant à des sujets futiles, ou à donner des *éditions* d'ouvrages également frivoles ou mauvais, tels que : | celle de la *Confession de Sancy*, à la suite du *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Etoile, de l'édition de 1720, en 2 vol. in-8° ; celle de la Satire Ménippée en 3 vol in-8°, 1714, augmentée de nouvelle *remarques*, où l'on n'a point de peine à reconnaître l'esprit de la secte qu'il professait. L'auteur ne songeait pas qu'en ridiculisant la ligue catholique, il ne justifiait pas celle des protestans, composée de sujets rebelles, continuellement armés contre la religion et l'état. | Des *Aventures du baron de Feneste*, par T. A. d'Aubigné, augmentées de plusieurs *remarques*, de la *vie de l'auteur*, et de la *Bibliothèque de maître Guillaume*, 1729, 2 vol. in-12 ; | une *édition* des *OEuvres de Rabelais*, avec un *Commentaire*, en 6 vol. in-8°, et en 3 vol. in-4°, ornée de figures gravées par le fameux Picart ; | une *édition* des *Quinze joies du mariage*, ouvrage ancien, qu'il publia in-12, 1734, et qu'il accompagna de *remarques* et de diverses *leçons* ; | l'*Apologie pour Hérodote*, ouvrage de Henri Etienne, plein d'obscénités et d'indécences, 3 vol. in-8°, avec des *notes*. On a publié après la mort de Duchat, un *Ducatiana* en 2 vol. in-8°, 1744 : compilation assortie au génie de l'auteur.

*DUCHATEL (PIERRE), en latin *Castellanus* (*Voyez* CHATEL, PIERRE du).

* DUCHATEL (GASPARD), député à la Convention, né en 1766 dans les environs de Thouars en Poitou, où il exerçait la profession de cultivateur, fut élu en 1792 député à la Convention nationale, et se fit remarquer par ses efforts pour sauver le malheureux Louis XVI. Il soutint d'abord que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger de ce prince ; mais craignant qu'une résistance irréfléchie ne devînt funeste à cet infortuné monarque, il demanda le bannissement, comme le moyen le moins coupable de lui sauver la vie. Après avoir émis cette opinion, il tomba malade ; instruit que les votes pour et contre le roi se balançaient, il se fit porter à l'assemblée, quoique tourmenté par la fièvre, afin de donner sa voix en faveur du prince. Cette action courageuse fut plus tard un motif de proscription. Dénoncé comme étant d'intelligence avec les Vendéens, les Girondins, les Fédéralistes, et décrété d'accusation après le 31 mai 1793, il s'enfuit à Bordeaux : mais il y fut arrêté, conduit à Paris et livré au tribunal révolutionnaire, où le président lui demanda si ce n'était pas lui qui était venu en bonnet de nuit à l'Assemblée pour voter en faveur de Louis

Digitized by Google

Capet. Duchatel répondit avec fermeté : « Comme je n'ai à rougir d'aucune de mes » actions, je déclare que c'est moi. » On n'apporta pas contre lui, dans le cours de la procédure, d'accusations plus fondées. Il fut néanmoins condamné à mort et exécuté avec vingt de ses collègues le 31 octobre 1793 : il subit le dernier supplice avec courage, à l'âge de 27 ans.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), né à Paris en 1668, d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Son père le fit élever avec soin, mais ce fut tout son héritage. La médiocrité de sa fortune le fit poète. La marquise de Maintenon ayant vu quelques-uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses élèves de Saint-Cyr. Cette dame le recommanda si fortement à Pontchartrain, secrétaire d'état, que le ministre prenant le poète pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la Bastille ; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. Duché les méritait. Il avait autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit. Il ne se permit jamais aucun trait satirique : éloge bien rare pour un poète ! Rousseau et lui faisaient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvaient; mais l'impression que faisait Duché, quoique moins vive d'abord, était plus durable. Il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait dans un degré peu commun. L'académie des inscriptions et des belles-lettres l'admit dans son corps. Elle le perdit en 1704, dans la 37e année de son âge. Duché a donné des *tragédies*, parmi lesquelles on distingue : *Jonathas*, *Absalon* et *Débora* et des *opéras*, qu'il tâcha de faire oublier par un recueil d'*Histoires édifiantes*, qu'on lit avec autant d'édification que de plaisir. M. Collet en a donné une édition augmentée, Paris, 1767, in-12. On les a quelquefois confondues avec les *Histoires de piété et de morale* de l'abbé de Choisi. Ces deux ouvrages ont le même but : celui de détourner la jeunesse des lectures frivoles. Le recueil du poète est moins connu que celui de l'abbé ; mais il ne lui est point inférieur par l'élévation des sentimens, par la vérité des caractères, et même par la douceur de style. On chante aussi à Saint-Cyr ses *hymnes* et *cantiques sacrés*.

* DUCHESNE (Henri-Gabriel) naquit à Paris en 1739. Ayant fait de très bonnes études, il cultiva avec succès les sciences ecclésiastiques, les sciences naturelles et les belles-lettres. D'abord chef de bureau de l'agence générale, et garde des archives du clergé de France, il devint ensuite conseiller référendaire à la cour des comptes. Après avoir obtenu sa retraite, il s'occupa, pendant douze ans, d'un travail aussi difficile que recommandable pour les savans. Il fit une *analyse* complète de tous les ouvrages du Père Kircher, célèbre par sa profonde érudition et ses vastes connaissances. On peut se former une idée de la difficulté de ce travail, si l'on considère que le Père Kircher a laissé 22 volumes in-folio, 11 volumes in-4°, et 3 in-8°, qui traitent de la physique, de la géographie, de l'archéologie, et de presque toutes les sciences. L'*Extrait* ou *Analyse* de M. Duchesne ne contient que deux volumes in-folio manuscrits. Il est mort, le 21 décembre 1822, âgé de 83 ans. On a de lui : | *la physique, l'Histoire naturelle, Manuel du naturaliste*, par les sieurs *D. et M.* (Duchesne et Macquer), Paris, 1770, 1 vol. in-8°, 1797, 4 vol. in-8° ; | *La France ecclésiastique*, id. 1774 et suivans jusqu'en 1789, in-12; | *Dictionnaire de l'industrie*, ou *collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts*, id. 1776, 3 vol. in-8; 3e édition corrigée et augmentée, 1801, 6 vol. in-8°; | *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta, gentilhomme napolitain*, id., 1801, in-8°; | *Comédies de Térence, en vers français*, id. 1806, 2 vol. in-8°. Il n'y a, dans cette collection, que trois comédies traduites par Duchesne; la traduction des trois autres est de la Fontaine et de Barin.

DUCHESNE. *Voyez* CHESNE (André du).

* DUCHESNE (Antoine-Nicolas), né à Versailles le 7 octobre 1747, était fils d'un prévôt des bâtimens du roi auquel il fut adjoint jusqu'à l'époque de la révolution. Alors il ne put conserver cette place modeste. Poursuivi comme *suspect* en 1793, il parvint à se soustraire aux recherches, entra à l'école normale, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Oise ; il devint ensuite censeur du lycée de Versailles. Au milieu de ses nombreuses occupations, il s'occupa de ses études favorites et surtout de la botanique, dont les leçons de Bernard de Jussieu lui avaient inspiré le goût. A 17 ans il avait déjà publié son

Manuel de botanique, contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris, 1764, in-12; dès 1761 il avait obtenu, par la culture des variétés de graines de fraisier, des fruits d'une admirable beauté qui avaient été présentés au roi, et, en 1776 il publia | l'*Histoire des fraisiers*, in-12, qui reparut avec un supplément en 1771; | *le Jardinier prévoyant*, 1770, in-12, petit livre auquel il joignit des *observations* météorologiques, des *maximes sur la végétation*, des *proverbes*, des *morceaux de littérature*, et qu'il renouvela tous les ans jusqu'en 1781; | *Le portefeuille des enfans* avec Leblond, 1784 et années suivantes, 24 cahiers in-4°, dont il a exécuté presque tous les dessins. | *Essai sur l'histoire naturelle des courges*, extrait de l'Encyclopédie méthodique, et imprimé séparément; | plus un grand nombre de *Mémoires* et *Dissertations*. Duchesne a encore laissé de nombreux *manuscrits*.

* DUCIS (Jean-François), poète dramatique, naquit à Versailles, le 14 août 1733, de parens originaires de Savoie. Elevé jusqu'à onze ans sous les yeux de son père qui tenait une petite boutique de poteries et de toiles, il fut ensuite placé au collége d'Orléans, fondé par le régent à Versailles. A 17 ans il avait achevé sa rhétorique. Rentré sous le toit paternel, le jeune Ducis ne put se résoudre à s'occuper du petit commerce de la maison, dont il laissa tout le soin à son frère. Doué d'un esprit rêveur et mélancolique qui le rendait peu propre aux affaires, il aimait à se promener solitaire dans les magnifiques et délicieuses allées de Versailles. C'est là qu'il sentit germer dans son âme ce talent poétique qui devait jeter un si vif éclat. Son premier essai fut une traduction en vers de Juvénal, qu'il eut le judicieux courage de brûler lui-même, et dont il ne conserva que ce seul vers qu'il plaça plus tard dans une de ses tragédies :

> L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

La famille de Ducis qui, par sa probité, s'était concilié l'estime générale, ayant inspiré de l'intérêt au maréchal de Belle-Isle, ce seigneur qui venait d'être chargé par Louis XV de visiter toutes les places fortes du royaume, emmena avec lui le jeune poète en qualité de secrétaire. Lorsque son protecteur devint ministre de la guerre, Ducis obtint dans ses bureaux une place de commis aux appointemens de deux mille francs. Mais bientôt rebuté du travail aride dont il était chargé, il pria le maréchal de le destituer Le poète fut pris au mot et renvoyé, mais en conservant ses appointemens qu'il toucha jusqu'au moment où la révolution éclata. Son début dans la carrière dramatique fut la tragédie d'*Amélize*, qu'il composa à l'âge de plus de trente ans. Cette pièce qui ne présageait point les succès futurs de son auteur, fut reçue froidement du public. Il n'en fut pas de même d'*Hamlet*, tragédie en cinq actes. qui fut représentée pour la première fois le 30 septembre 1769, et que Ducis composa à l'âge de trente-six ans. Cette pièce était imitée de Shakespeare; mais l'auteur en y ajoutant d'admirables scènes qui n'appartiennent qu'à lui, et qui portent à son comble la terreur tragique, révéla tout ce qu'on pouvait attendre de son talent. Cette tragédie obtint un succès d'enthousiasme. La scène de l'urne est justement regardée comme une des plus pathétiques de notre théâtre. *Roméo et Juliette*, tragédie en cinq actes, fut représentée le 22 juillet 1772. Ducis a encore emprunté à l'Eschyle anglais le fond de cette tragédie, mais il s'éloigne de Shakespeare dans les détails et la conduite de la pièce, où il a fait entrer avec beaucoup d'art un morceau célèbre du Dante, le terrible épisode d'Ugolin. Dans *OEdipe chez Admète*, tragédie qui fut représentée le 4 décembre 1778, le poète français prenant pour guides Euripide et Sophocle, peignit avec des teintes plus douces le tableau de l'amour conjugal. Les beaux vers et les situations attendrissantes dont cette pièce est remplie, firent pardonner la duplicité d'action et d'intérêt que la critique y remarqua. Ducis revint à Shakespeare dans le *Roi Léar*, qui fut représentée avec un succès prodigieux, le 20 janvier 1783. Des scènes entraînantes et d'admirables beautés de style ne permirent pas de remarquer la défectuosité du plan. La tragédie de *Macbeth*, jouée pour la première fois le 12 janvier 1784, ne fut pas accueillie avec la même faveur que les précédentes, et ce n'est qu'après en avoir adouci les sombres couleurs et y avoir fait des changemens notables que l'auteur la remit au théâtre en 1790. *Jean-sans-Terre*, tragédie jouée le 28 juin 1791, d'abord en cinq actes, et ensuite réduite à trois, ne s'est pas maintenue sur la scène. Ducis donna au mois de novembre 1792 *Othello ou le*

Digitized by Google

Maure de Venise, tragédie en cinq actes. Cette pièce obtint un grand succès, et fut le triomphe de Talma. Jusque là Ducis avait emprunté à ses devanciers les sujets de ses pièces. Celle d'*Abufar* ou *la Famille arabe*, qui parut avec succès au théâtre le 23 germinal an 3, appartient tout entière à l'imagination de l'auteur. Cette tragédie où l'on trouve le tableau des mœurs patriarchales de l'Orient, offre un intérêt touchant et heureusement gradué qui pénètre l'âme du spectateur et l'attendrit. A cette pièce Ducis en fit succéder une autre tout entière encore de son invention, mais qui obtint un accueil bien différent. C'était *Phédor et Wladimir*, ou la *Famille de Sibérie*; cette tragédie que l'auteur acheva à soixante-dix ans, éprouva une chute complète, et fut impitoyablement sifflée. Ducis mérite une place distinguée parmi nos poètes dramatiques. Nul ne sut mieux que lui tracer une scène; mais on lui a reproché avec raison la faiblesse de ses plans et les inégalités de son style. Outre ses pièces de théâtre qui lui assurent une brillante renommée littéraire, il composa encore, sur différens sujets, des poésies remarquables par l'énergie des pensées, et une sorte de grâce négligée qui lui est propre. Ducis remplaça Voltaire à l'académie française; et il n'eut pas de peine à l'emporter sur Dorat qui était son compétiteur. Se croyant inhabile à la prose, après avoir achevé son discours de réception, il le remit à Thomas qui le retoucha et y fit des coupures. Une amitié vive et constante unit ces deux écrivains. Ducis était aussi étroitement lié avec Florian, Collin d'Harleville, Legouvé et Campenon. Presque tous ses amis le précédèrent dans la tombe. Jeune encore, il perdit sa femme qu'il aimait tendrement, et la mort de ses deux filles qui lui furent enlevées quelques années après, vint porter un nouveau coup au cœur sensible du poète, et mettre à l'épreuve une fermeté qui s'appuyait en lui sur des principes religieux. La figure de Ducis respirait la bonté, et son caractère se composait d'un mélange de rudesse et de douceur qui se produisait dans ses manières et sa conversation. Il vit passer la révolution sans y prendre part; et son indépendance obstinée résista à toutes les avances que Bonaparte lui fit pour l'attacher à sa fortune. Un jour que le vainqueur de l'Italie le pressait plus qu'à l'ordinaire, et lui faisait entendre qu'il voulait améliorer son sort: « Général, lui dit Ducis, vous » avez chassé quelquefois sans doute aux » canards sauvages; c'est une chasse diffi- » cile, une proie qu'on n'attrape guère et » qui flaire de loin l'odeur de la poudre; » eh bien, je suis un de ces oiseaux, je » me suis fait canard sauvage! » Cette boutade misanthropique déconcerta un peu Bonaparte mais ne l'irrita point; plus tard il offrit à l'auteur d'*Abufar* une place de sénateur et la croix de la légion d'honneur, et fut deux fois refusé. Ducis expliquait cette obstination en disant qu'*il aimait mieux porter des haillons que des chaînes*. A la restauration, il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par Louis XVIII, qui le salua en lui récitant ces quatre vers de sa tragédie d'Œdipe chez Admète:

> Oui, tu seras toujours chez la race nouvelle,
> De l'amour filial le plus parfait modèle;
> Tant qu'il existera des pères malheureux,
> Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Le poète avait mérité l'application qui lui était faite de ces beaux vers, par la tendresse presque religieuse qu'il avait vouée à ses parens, et dont on retrouve la touchante expression dans l'*épître dédicatoire* de quelques-unes de ses pièces. A part quelques bizarreries, sa vie fut celle d'un sage. Voici comme ce poète illustre peignait lui-même son intérieur: « Soyez assuré que je n'ai nul souci de » l'avenir. Je ne dois rien à personne. » J'ai du bois pour une moitié de mon hi- » ver; un quartaut de vin dans ma cave, » et dans mon tiroir de quoi aller pendant » deux mois. Mon petit dîner, qui est mon » seul repas, est assuré pour quelque » temps, comme vous voyez; et je le » prendrai autant que je le pourrai chez » moi et à la même heure. Mais le cha- » pitre des accidens, des maladies? A cela » je réponds que celui qui nourrit les » petits oiseaux saura bien venir à mon » aide. » La longue vieillesse de Ducis fut paisible; c'était le *soir d'un beau jour*. Sa fin arriva sans de grandes douleurs. Il mourut à Versailles le 31 mars 1816, d'un mal de gorge auquel il était sujet. Il entrait dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Outre ses pièces de théâtre, Ducis a laissé: le *Banquet de l'amitié*, poème en 4 chants, 1771, in-8°; | *Au roi de Sardaigne, sur le mariage du prince de Piémont avec mademoiselle Clotilde de France*, 1775, in-8°; | *Discours de réception à l'académie française*, 1779, in-4°; | *Epître à l'amitié*, 1786, in-4°;

Digitized by Google

| *Recueil de poésies*, 1809, in-8°, réimprimé sous le titre d'*Epîtres et poésies diverses*, 1814, 2 vol. in-18. Les œuvres de Ducis ont été imprimées, 1813, 3 vol. in-8°; 1819, 6 vol. in-18; même année, 3 vol. in-8°. Cette édition contient une *Notice sur Sedaine*, qui n'avait pas encore été imprimée; 1824, 5 vol. in-32; 1826, 3 vol. in-8°; | *OEuvres posthumes*, 1826, in-8°. On trouve dans ce volume la première et la dernière tragédie de l'auteur qui n'avaient pas encore été imprimées.

* DUCKWORTH (John-Thomas), amiral anglais, fils d'un pauvre ministre du comté de Devon, entra fort jeune dans la marine royale, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancement rapide. Lieutenant à bord de *la princesse royale* en 1789, il se distingua dans le combat livré devant la Grenade, par l'amiral Byron, à la flotte française commandée par d'Estaing. Capitaine du navire *la Reine* en 1794, il contribua à la victoire que la flotte anglaise remporta sur Villaret-Joyeuse, à la hauteur du cap Lézard. En 1798 il partagea avec sir Charles Steward la gloire de la prise de l'île Minorque, fut créé chevalier du bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, à la tête de laquelle il se trouvait devant St.-Domingue, lorsque le général Rochambeau, réduit à la dure nécessité de capituler, aima mieux se rendre à lui qu'aux noirs révoltés. Duckworth s'empara en 1806, de concert avec lord Cochrane, d'une division de l'armée navale française, envoyée sous les ordres du contre-amiral Leisseignes pour reprendre St-Domingue. Duckworth reçut à cette occasion les remercimens du parlement, et le droit de bourgeoisie de la ville de Londres qui lui offrit en outre une épée de cent guinées. En 1810, il fut nommé gouverneur de New-Foundland, en 1813 baronnet, et enfin, en 1815, gouverneur de Plimouth où il est mort en 1817.

DUCLOS (Charles Pineau), né à Dinan en Bretagne, en 1704, reçut une éducation distinguée à Paris. Son goût pour les lettres lui ouvrit les portes des académies. Celle des inscriptions l'adopta en 1739, et l'académie française en 1747. Elu, après la mort de Mirabeau, secrétaire perpétuel de cette dernière compagnie, il remplit cette place en homme qui aimait la littérature et qui savait la faire respecter. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé en 1744 maire de Dinan; et en 1755, il fut anobli par des lettres-patentes du roi, en récompense du zèle que les états de Bretagne avaient montré pour le service de la patrie. Il mourut à Paris le 26 mars 1772, avec le titre d'historiographe de France. Sa conversation était aussi agréable qu'instructive et gaie. Les vérités intéressantes lui échappaient comme des saillies. Naturellement vif et impétueux, il fut souvent le censeur sévère de tout ce qui avait des prétentions, sans avoir des titres. Mais l'âge, l'expérience, l'usage du monde, un grand fonds de bonté, lui apprirent qu'il faut réserver pour les hommes en général ces vérités dures, qui déplaisent toujours aux particuliers. Ses ouvrages sont: | des romans plus libres qu'ingénieux: les *Confessions du comte de****; *Mémoires de la baronne de Luz*; *Mémoires sur les mœurs du 18e siècle*; chacun en 1 vol. in-12; | l'*Histoire de Louis XI*, en 3 vol. in-12, 1745, et *supplément*, 1746, 1 vol., dont les recherches sont curieuses, et dont le style est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique; | *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, livre plein de pensées neuves et de caractères bien saisis; | *Remarques sur la grammaire générale de Port-Royal* (*Voy.* l'article ARNAULD Antoine). | *Mémoires secrets du règne de Louis XIV et de Louis XV*, imprimés après sa mort, Paris, 1791, et 1806, 2 vol. in-8°: ces mémoires, où il a pris pour guide Saint-Simon, sont beaucoup trop frondeurs et satiriques; il y maltraite surtout fort les papes, les évêques, les jésuites, et accueille sur leur compte les bruits les plus défavorables; | Plusieurs *dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*. On y remarque beaucoup d'érudition, tempérée par les agrémens de l'esprit, et ornée d'une diction claire, aisée, correcte, et toujours proportionnée à la matière; il eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'académie française*. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris en 1806, par MM. Auger et Colnet, 10 vol. in-8°.

* DUCLOT (Joseph-François), savant ecclésiastique du diocèse de Genève, né à Vins en Savoie en 1745, fut d'abord destiné à diriger une mission dans le Canada occupé alors par les Anglais; mais la paix entre l'Angleterre et la France, signée à Versailles, dans la même année, empêcha l'exécution de ce projet; Duclot fut successivement chanoine de Lautrec en Languedoc, curé de Colonge près de Genève et de Vins en Savoie. Il est mort en 1821.

Digitized by Google

On lui doit ; | *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine chrétienne contenue dans le catéchisme du diocèse de Genève*, 7 vol. in-8°, 1796, 2e édit., Paris, 1822 ; | *La sainte Bible vengée des attaques de l'incrédulité, et justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison, avec les monumens de l'histoire, des sciences et des arts, avec la physique, la géologie, la chronologie, la géographie, l'astronomie, etc.*, Lyon, 1816, 6 vol. in-8°, réimprimée en 1821. L'abbé Duclot, en publiant cet ouvrage, a rendu un service important à la religion. Avant lui, de savans ecclésiastiques avaient réfuté les détracteurs de la Bible ; mais aucun n'avait entrepris d'en venger l'ensemble et de réunir dans un même livre les preuves et les faits qui peuvent détruire les objections tant anciennes que modernes des incrédules ; il s'est surtout attaché à combattre Voltaire, parce qu'il est, de tous nos écrivains, celui qui a montré le plus d'ardeur et de malignité contre la Bible et contre les faits qu'elle rapporte. Il indique ses erreurs, ses contradictions, sa mauvaise foi, ses chicanes, ses puérilités. Il s'élève aussi de temps en temps à des considérations générales, et il traite quelques questions importantes, telles que la création, le péché originel, la croyance de l'immortalité de l'âme, le déluge. M. Duclot commence par réfuter, sous le simple titre d'*Observations préliminaires*, les objections et les difficultés, soit physiques, soit historiques, des incrédules, contre l'authenticité des écrits de Moïse. Ces observations renferment aussi plusieurs discussions intéressantes sur le récit de Moïse ; sur l'antiquité du monde, sur les systèmes géologiques, sur l'*Origine des Cultes* de Dupuis, sur les explications de Guérin du Rocher, sur les chronologies chinoises et indiennes, et sur d'autres points importans.

* **DUCLOZ-DUFRESNOY** (Charles-Nicolas), notaire et député suppléant de la ville de Paris aux états-généraux de 1789, né à Moncornet (Aisne) en 1733, se distingua dans l'état de notaire par son juste discernement, sa promptitude à saisir les affaires les plus compliquées, la clarté de sa rédaction, la fermeté de son caractère et l'inflexible sévérité de ses principes. Il eut la confiance de tous les contrôleurs-généraux des finances, et pourvut, au moment de la convocation des états-généraux, à la pénurie du trésor royal, par un prêt de six millions, au nom de la compagnie des notaires dont il était le syndic gérant, et à cette occasion il fit un discours très sage qui produisit une vive impression. Il publia à cette époque plusieurs écrits pleins de vues sages et profondes. Les principaux sont : | *Jugement impartial sur les questions principales qui intéressent le tiers-état*, in-4° ; où il propose de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état se former en assemblées séparées, et de compter leurs votes par ordre, conseil qui eût pu sauver l'état, s'il avait été adopté ; | *Origine de la caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions*, ouvrage important pour l'histoire des banques en général ; | *Observations sur les finances*, contre le projet de créer un papier-monnaie ; | *Calcul du capital de la dette publique* : c'est l'ouvrage le plus clair et le plus exact que nous ayons sur ce sujet. Ducloz-Dufresnoy n'ayant pu arrêter les événemens de la révolution, en fut la victime, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 2 février 1794.

* **DUCOS** (Jean-François), député girondin, né en 1765, d'un riche négociant de Bordeaux, puisa de bonne heure dans la lecture des auteurs grecs et latins, une haine irréfléchie contre les rois et un amour fervent pour le gouvernement républicain. Député à l'assemblée Législative et ensuite à la Convention, il se rangea parmi les révolutionnaires les plus furieux en votant la mort du roi sans appel au peuple. Quoique du parti de la *Gironde*, il ne fut pas d'abord proscrit avec ses collègues, mais ayant continué de défendre avec énergie ses amis malheureux, il fut compris dans leur acte d'accusation et condamné à mort le 31 octobre 1793, à l'âge de 28 ans. Il composa, pendant sa détention à la conciergerie, un *pot-pourri* très spirituel sur l'aventure de son collègue Bailleul, qui avait été arrêté à Provins.

* **DUCOS** (Roger), exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut député, en 1792, par le département des Landes, à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Il se fit du reste très peu remarquer dans cette assemblée, ainsi qu'au conseil des anciens, dont il fit partie dans la suite. Appelé aux fonctions de directeur en juin 1799, il se réunit, en novembre de la même année, au général Bonaparte et à Sieyès, et fut proclamé troisième-consul provisoire. Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, grand officier de la légion-d'honneur et comte de l'empire, Roger Ducos vota, dix

Digitized by Google

ans après, la déchéance de celui auquel il devait tout. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les cent-jours, il fut condamné à l'exil par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et périt près d'Ulm, cette même année, en cherchant à s'élancer hors de sa voiture au moment où elle allait verser.

* **DUCRAY-DUMINIL** (François-Guillaume), romancier, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Paris en 1761, succéda, en 1790, à l'abbé Aubert dans la rédaction des *Petites-Affiches*. Ayant annoncé dans cette feuille, vers l'année 1793, une vente en *assignats démonétisés*, il fut décrété d'arrestation; mais s'étant justifié il recouvra sa liberté. Ducray-Duminil est mort à l'âge de 58 ans le 29 octobre 1819, dans sa campagne de Ville-d'Avray. La rédaction des *Affiches de Paris* lui laissa assez de temps pour composer un grand nombre de *romans*, de *pièces de théâtre*, etc. Les principaux sont: | *Lolotte et Fanfan*, 1787, 4 vol. in-12; | *Alexis* ou *la Maisonnette dans les bois*, 1790, 4 vol in-12; | *Le petit Jacques et Georgette*, 1791, 4 vol. in-12; | *Les Soirées de la chaumière*, 1794, 4 vol. in-18; | *Victor* ou *l'Enfant de la forêt*, 1796, 4 vol. in-12; | *Cœlina* ou *l'Enfant du mystère*, 1798, 3 vol. in-12; | *Les Veillées de ma grand-mère*, 1799, 2 vol. in-18; | *Contes moraux de ma grand-tante*, faisant suite aux *Veillées*, 1799, 2 vol. in-18; | *Les petits Orphelins du hameau*, 1800, 4 vol. in-12; | *Les Cinquante francs de Jeannette*, 1799, 2 vol. in-12; | *Les Déjeûners champêtres de mon cher oncle*, faisant suite aux *Contes moraux*, 1800, 2 vol. in-12; | *Paul* ou *la Ferme abandonnée*, 1802, 4 vol. in-12; | *Les Journées au village*, 1804, 8 vol. in-18; | *Elmonde* ou *la Fille de l'hospice*, 1804, 5 vol. in-12; | *Jules* ou *le Toit paternel*; | *Le petit Carillonneur*, 1809, 4 vol. in-12; | *Emilio* ou *les Veillées de mon grand-père*, 1811, 4 vol. in-18; | *Madame de Valnoir* ou *l'Ecole des familles*, 1813, 4 vol. in-12; | *La fontaine de Sainte-Catherine*, 1813, 4 vol. in-12; | *L'Ermitage de Saint-Jacques* ou *Dieu, le roi et la patrie*, 1814, 4 vol. in-12; | *Jean et Jeannette* ou *les Aventuriers parisiens*, 1816, 4 vol. in-12. Tous ces romans ont eu un succès populaire; le style en est cependant très négligé; l'on y trouve de la vivacité, de l'imagination et du naturel; et trop souvent des détails puérils et minutieux.

* **DUCREST** (Charles-Louis, marquis de), frère de Mme de Genlis, né près d'Autun le 28 avril 1747, d'une famille noble de Savoie établie en Bourgogne, entra d'abord dans la marine, puis en 1766 dans l'armée de terre. Capitaine en 1773, il parvint de grade en grade à celui de colonel des grenadiers royaux en 1779, fut nommé chevalier de Saint-Louis en 1781, et chancelier de la maison d'Orléans en 1783. En 1787 il présenta à Louis XVI un *Mémoire* dans lequel il se donnait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances et y faire régner un ordre que l'on n'y avait pas remarqué depuis long-temps. Cette prétention lui attira les sarcasmes et les plaisanteries d'un grand nombre de personnes, et en particulier de Grimm, qui s'égaya encore (dans le tome 3 de sa *Corespondance*) au sujet d'un opéra, la *Réduction de Paris par Henri IV*, qu'il fit jouer sur le théâtre de Mme de Montesson et qui ennuya fort l'assemblée, quoiqu'elle fût disposée favorablement. En 1788, Ducrest se démit de l'emploi qu'il occupait chez le duc d'Orléans, ne voulant pas, disait-il, s'attacher au parti des novateurs. Il avait quitté la France en 1787, et il y revint en 1790 pour réclamer devant les tribunaux la demande en paiement d'une rente de 13,000 fr. que le duc d'Orléans, alors au comble de sa popularité, refusait de lui payer; n'ayant pu trouver de défenseur parmi les avocats de Paris, il plaida lui-même sa cause et la gagna. Il quitta de nouveau la France, passa dans le Holstein, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800. En 1798 Ducrest imagina de construire à Copenhague un bâtiment de 500 tonneaux, uniquement formé de planches de sapin d'un pouce d'épaisseur; il est inutile d'ajouter que ce vaisseau périt peu de temps après. Ducrest est mort en 1824 dans sa terre de Mehung-sur-Loire près d'Orléans. On a de lui: | *Essai sur les machines hydrauliques*, 1777, in-8°; | *Essai sur les principes d'une bonne constitution*, 1789, in-8°; | *Mémoire sur l'impôt considéré dans ses rapports avec la constitution*, 1791, in-8°; | *Notice de l'expérience faite à Copenhague pour le compte de Mr Coningh, d'un vaisseau construit en planches*, Copenhague, 1793, in-8°; | *Nouvelle théorie de la construction des vaisseaux*, 1800, in-8°; | *Vue nouvelle sur les courans d'eau, la navigation intérieure et la marine*, 1803, in-8°; | *Mémoire contenant le projet de l'établissement du commerce maritime à Paris et à Versailles*, 1806, in-8°; | *Traité d'hydrauférie* ou *l'Art d'élever l'eau, porté à sa perfection*; | *Nou-*

Digitized by Google

veau système de navigation, ayant pour objet la liberté des mers pour toutes les nations et la restauration immédiate de notre commerce maritime, 1811, in-8°; | *Traité de la monarchie absolue et des véritables moyens pour opérer la libération de la France, garantir l'intégrité de son territoire et assurer le bonheur du peuple*, 1817, in-8°; ouvrage où il propose des choses bizarres qui lui ont attiré des plaisanteries dans le genre de celles de son premier mémoire à Louis XVI. L'auteur demande par exemple, qu'on supprime le ministère de la marine; qu'on paye les troupes avec des billets de loterie, et qu'on leur enseigne l'exercice par la méthode de Lancastre.

* **DUCREUX** (GABRIEL - MARIN), ecclésiastique et écrivain français, chanoine d'Auxerre, puis de Ste.-Croix d'Orléans, naquit dans cette dernière ville le 27 juin 1743. Il avait été grand-vicaire en Corse; mais l'altération de sa santé l'avait obligé de solliciter son retour en France. Il l'obtint avec une pension; et fut choisi par Monsieur, frère du roi, depuis Louis XVIII, pour un de ses chapelains en son palais de Luxembourg. Il mourut dans son canonicat de Ste.-Croix à Orléans le 24 août 1790. On lui doit: | *Les siècles chrétiens*, ou *l'Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès, depuis J.-C. jusqu'à nos jours*, Paris, 1775-1777, 9 vol. in-12. Le cadre en est bien vu, les jugemens modérés; mais il a trop de prétention dans le style, et l'ouvrage n'est ni profond ni nourri. Il fut cependant réimprimé en 1787, en 10 vol. in-12, avec des corrections et des augmentations. L'auteur se proposait d'y ajouter l'*Histoire du 18e siècle*, mais des ordres supérieurs de la part du souverain, qui voulait maintenir la loi du silence sur les questions alors agitées, de peur de réveiller des passions mal éteintes, l'obligèrent d'en différer la publication. Il remplaça alors ce morceau, qui eût été très intéressant, par un *discours sur le 18e siècle*, où les grands événemens et les caractères particuliers, qui distinguent cette époque de toutes les autres, y sont présentés en masse, et ils n'en sont peut-être que plus frappans. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, Madrid, 1788. | *Poésies anciennes et modernes*, recueillies par l'abbé Ducreux, Paris, 1781, 2 vol. in-12; l'éditeur y a inséré plusieurs pièces de sa composition. | *OEuvres complètes de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8°, accompagnées de *préfaces*, d'*observations* et de *notes* sur les endroits qui ont paru en avoir besoin; | *Pensées et réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale*, 1785, 2 vol. in-16.

* **DUCROISY** (OLIVIER SAUVAGEOT, plus connu sous le nom de), écrivain et bibliomane, né le 1er janvier 1752 à Chessy près d'Ervy en Champagne, fut secrétaire rédacteur du tribunat et mourut à Paris dans le mois de juillet 1808. On a de lui quatre comédies qui ont été représentées en province: | le *Triomphe de la raison*, opéra comique, 1772; | la *Partie trahie par son conseil*, comédie en deux actes et en prose, 1773; | *Aurore et Azur*, comédie en un acte et en vers, mêlée d'*ariettes*, 1774; | l'*Homme qui ne s'étonne de rien*, comédie en un acte et en prose, 1776. Il a publié aussi une *Epître en vers au citoyen François de Neufchâteau sur sa renonciation au ministère de la justice*, 1792, in-8°, et *à M. Chénier sur sa tragédie de Caïus Gracchus*.

* **DUCROS** (PIERRE), peintre et graveur paysagiste, né en Suisse en 1745, se fixa long-temps à Rome, où il se lia avec le célèbre Volpato. Il publia, de concert avec lui, 24 *Vues de cette ville et des environs*. Il fit paraître ensuite en société avec Paul de Montagnani, 24 *Vues de la Sicile et de l'île de Malte*. Ces deux *collections* ont eu un grand succès. Les dessins de Ducos sont très recherchés en Suisse, en Allemagne et en Angleterre où ils sont plus connus qu'en France. Entre les vues de la Sicile que nous avons citées on remarque: | *Vue de Palerme, prise de Montréal*; | *Vue du théâtre de Taurominum*; | *Vue de l'Etna*; | *Vue de l'amphithéâtre de Syracuse*; | *Vue de l'intérieur de la ville de Messine*, après le tremblement de terre qui eut lieu en 1784; | *Vues du port aux galères et de l'arsenal de Malte*. De retour dans sa patrie, Ducros se fixa à Lausanne où il mourut dans le mois de février 1810.

DUDEFFAND. *Voyez* DEFFAND.

DUDITH (ANDRÉ), né à Bude en Hongrie, l'an 1533, montra dès sa jeunesse, de l'esprit, de l'imagination, de la mémoire. Il cultiva le latin, le grec, la poésie et l'éloquence avec succès. Cicéron était son auteur favori; son style lui plaisait tant, qu'il en écrivit trois fois toutes les œuvres de sa main. L'empereur Ferdinand II l'employa dans des affaires importantes. Il lui donna l'évêché de Tina en Dalmatie, en 1560. Le clergé de Hon-

Digitized by Google

grie le députa au concile de Trente deux ans après. Son penchant pour les nouvelles erreurs scandalisa cette assemblée, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Dudith, déjà protestant dans le cœur, se maria à son retour, se démit de son évêché, et professa publiquement la religion prétendue réformée. On prétend que de protestant il devint socinien; et qu'enfin il mourut en 1589, sans avoir aucun sentiment fixe sur la religion; sort commun à tous ceux qui, après avoir abandonné la vraie foi, ont assez de jugement pour apprécier l'inconséquence des sectes retranchées du sein de l'Eglise (*voyez* SERVET). On a de Dudith des *traductions* en latin de *Longin* et de *Denys d'Halicarnasse*, de la *Vie du cardinal Polus*, par Beccatelli, Venise, 1563, in-4°, et un grand nombre d'ouvrages de *controverse*, de *physique* et de *poésie*. On trouve ceux-ci dans le second volume des *Délices des poètes allemands*.

* DUDLEY (ROBERT) né en 1531, comte de Leicester, était fils de Jean Dudley, célèbre par son ambition et sa puissance sous Henri VIII, et qui fut condamné à mort pour avoir voulu placer la couronne dans sa famille. Le père de ce dernier avait déjà péri sur l'échafaud, pour plusieurs actes de pouvoir arbitraire. Robert Dudley, qui avait été enveloppé dans la disgrâce de son père, obtint sa liberté en 1554, rentra dans tous ses droits civils, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Il devint le favori de la reine Elizabeth, fut créé successivement grand écuyer, chevalier de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'université d'Oxford. Il osa aspirer à la main d'Elizabeth, quoiqu'il fût marié. On a soupçonné que la mort de sa femme arrivée en 1560, ne fut rien moins que naturelle. On a accusé Dudley de plusieurs crimes, et on a prétendu qu'une longue expérience l'avait rendu très habile dans l'art affreux des empoisonnemens. Bien qu'il ne possédât pas ces talens brillans qui diminuent quelquefois l'horreur du vice, il ne manquait pas d'instruction, savait plusieurs langues, et écrivait aussi bien qu'aucun anglais de son temps. Quoique Elizabeth l'eût nommé son lieutenant-général, il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites lorsqu'il fut envoyé dans les Pays-Bas, à la tête d'une brillante armée 1585 et en 1587. Elizabeth parait avoir conservé toujours pour lui la même tendresse. On a publié, contre Dudley, *la République de Leicester*, attribuée au père Parsons, réimprimée sous le titre de *Mémoires secrets de Robert Dudley*, où il est accusé d'athéisme et de toutes sortes de crimes. La reine, alarmée pour lui du bruit de cet ouvrage, ordonna à son conseil privé de publier des lettres justificatives, où les faits allégués contre Dudley seraient déclarés faux et calomnieux; ce qui ne convainquit personne, mais réussit au moins à conjurer l'orage. Il mourut dans sa terre de Cornbury en 1588.

DUDON, doyen de St.-Quentin, envoyé en députation par Albert, comte de Vermandois, vers Richard Ier, duc de Normandie, en fut comblé de bienfaits. Ce fut par reconnaissance que Dudon écrivit l'*Histoire des premiers ducs de Normandie*, en 3 livres, dans la collection des historiens d'Angleterre par Thomas Gale; mais les savans conviennent que cet ouvrage, écrit plutôt par un romancier que par un historien, ne mérite pas plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, ou l'*Iliade* d'Homère. Dudon vivait encore en 1026.

DUELLI (RAIMOND), chanoine régulier de St.-Augustin, demeura long-temps à Vienne, et publia différens ouvrages sur la littérature ecclésiastique, qui lui ont fait beaucoup d'honneur; entre autres, un recueil de divers monumens, sous ce titre *Miscellanea quæ ex manuscriptis collegit, etc.* Augsbourg, 1723, in-4°; | *Historia ordinis equitum Teutonicorum*, en 4 parties, Vienne, 1727, in-fol., ouvrage plein de recherches, qui contient un grand nombre de chartes, de diplômes, de bulles et de généalogies; | *Excerpta genealogico-historica*, Leipsick, 1725, in-fol., avec fig., curieux et peu commun. Il mourut vers 1740, âgé d'environ 70 ans.

DUELLIUS. *Voyez* DUILLIUS (CAIUS).

DUEZ (NATHANAEL), grammairien du 17e siècle, avait acquis une assez grande connaissance des langues latine, française, italienne, allemande et espagnole. Il les enseigna en Hollande pendant plus de 30 ans, et publia divers ouvrages analogues à sa profession. Les principaux sont: | *Dictionarium germanico-gallico-latinum, et gallico-germanico-latinum*, Amsterdam, 1664, Elzévir, 2 vol. in-4°; | *Dictionnaire français-allemand-latin et allemand-français latin*, Cologne, 1693, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire italien et*

Digitized by Google

français, Genève, 1678; | *Dictionnaire français et italien*, 1678, in-8°.

DUFAIL (Noel), gentilhomme breton, mort au commencement du 17e siècle, ayant changé son nom en celui de *Léon Ladulfi*, qui en est l'anagramme, publia, dans sa première jeunesse, diverses productions originales, dans le goût de celles de Rabelais. Telles sont | les *Baliverneries d'Eutrapel, etc.*, Paris et Lyon, 1549, in-16. Cette édition, qui est la première, est extrêmement rare. | *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation*, Lyon, 1549, in-16. Ces deux ouvrages, dans lesquels, à travers le ton caustique de l'auteur, on découvre des traits vraiment singuliers, d'érudition et même de bonne morale, mais quelquefois aussi trop de liberté, ont été réimprimés plusieurs fois, sous divers titres, jusqu'au commencement du siècle dernier. | *Mémoires, recueils ou extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*, 1529, in-fol., revus et augmentés par Sauvageot, 1715, 5 vol. in-4°. Parvenu à un âge plus avancé, l'auteur se montra dans la carrière plus importante de la jurisprudence; mais ses productions dans cette partie sont beaucoup moins connues, et méritent peu de l'être.

DUFAY. *Voyez* FAY (du).

* DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Caudiès en Languedoc, dans les premières années du 18e siècle, professa long-temps la théologie à Toulouse, et mourut dans cette ville après 1789. On lui doit la *Traduction* de l'italien d'un ouvrage du P. Concina sous le titre d'*Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8°. Le traducteur, sous le nom du chevalier Philalethi, a augmenté cet ouvrage d'une relation de disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1739. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru en 1761 et années suivantes, touchant les opinions de saint Thomas d'Aquin sur l'indépendance absolue des souverains et sur le régicide : ce sont deux *Lettres* d'un théologien et un *Mémoire* pour saint Thomas contre un anonyme. En 1764, il fit soutenir à Toulouse, en faveur des libertés de l'église gallicane, une *Thèse* imprimée dans le format in-4°. On a encore de cet auteur, outre plusieurs *Dissertations* latines sur quelques questions de théologie : | *l'Autorité de saint Augustin et de saint Thomas, établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12; | *Doctrina VII Præsulum vindicata*, 1774, in-8°. Son meilleur ouvrage est intitulé : | *Exposition des droits des souverains sur les empêchements dirimens de mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

* DUFOUR (Georges-Joseph), général français, né le 15 mars 1758, à St.-Seine en Bourgogne, d'un médecin marié à la nièce de Fischer. Il entra au service dans le régiment de Nivernais où il devint fourrier. Il passa ensuite dans l'administration de la marine à Rochefort, fut major de la garde nationale de cette ville au commencement de la révolution, et partit à la tête d'un bataillon de volontaires de la Charente. Il se trouvait en 1792 à Verdun, et refusa de signer la capitulation de cette place. Dufour concourut à la prise de Namur, et se signala à la bataille de Nerwinden, où il fut blessé. Nommé général de brigade en 1793, il fut employé dans la Vendée où il remporta plusieurs avantages, et fut blessé à Montaigu. L'année suivante, il passa à l'armée de la Moselle : après avoir reçu plusieurs blessures en cherchant à assurer la retraite de l'infanterie, il fut laissé pour mort et tomba au pouvoir des Autrichiens. Transporté à Heidelberg, il reçut des soins généreux, et put bientôt concevoir l'espoir de revoir sa patrie. Echangé depuis contre le général Provéra, il rejoignit l'armée du Rhin sous Moreau, avec lequel il opéra la retraite de Bavière. Il défendit ensuite la tête du pont d'Huningue, et concourut, dans la guerre de Hollande, à repousser les Anglais et les Russes, qui y avaient effectué une descente. Ses principes démagogiques, et quelques sarcasmes lancés contre Bonaparte, le firent mettre à la solde de retraite. Remis en activité en 1813, il eut encore du service après la restauration. Ayant cherché à favoriser le retour de Bonaparte, il fut arrêté et détenu à l'Abbaye jusqu'au commencement de 1817. Il est mort le 10 mars 1820 à Bordeaux où il s'était retiré.

DUFOURNY. *Voyez* FOURNY.

* DUFRESNE (Bertrand), né en 1736, à Navarreins en Béarn, de parens pauvres et obscurs, mais honnêtes, ne dut sa fortune et son avancement qu'à lui-même. Après avoir travaillé chez un négociant de Bordeaux, en qualité de commis, il vint à Versailles, où il fut d'abord employé dans les bureaux ministériels; ensuite dans ceux des finances, où ses

Digitized by Google

talens l'appelèrent plus particulièrement, et d'où il s'éleva rapidement aux places de la haute administration. Enfin, il devint intendant-général de la marine et des colonies, puis directeur du trésor public et conseiller d'état avant la révolution. Persécuté sous le régime de la terreur, il échappa cependant aux proscriptions sanglantes de cette époque. Elu en 1795 député de Paris au conseil des Cinq-cents, Dufresne fut chargé de l'examen des finances. Ses rapports lumineux et sévères déplurent au Directoire, et le firent comprendre dans la proscription du 18 fructidor. Il fut ensuite rappelé à l'administration par Bonaparte, alors consul, qui le fit de nouveau conseiller d'état et directeur-général du trésor public. Il n'accepta, dit-on, qu'avec beaucoup de répugnance, craignant d'avoir l'air de trahir la mémoire de son auguste bienfaiteur, dont il n'avait pas oublié les vertus; mais il pensait, comme beaucoup de personnes, que l'intention du consul était de rendre le trône aux Bourbons. Il fit dans ses bureaux de nombreuses suppressions, donna l'exemple de la plus sévère probité, et contribua, par l'ordre admirable qu'il avait établi dans le travail, à faire renaître le crédit public. Il n'eut pas le bonheur de voir le rétablissement de son souverain légitime; il termina sa carrière le 22 février 1801.

DUFRESNE. *Voyez* FRESNE.

DUFRESNOY. *Voyez* FRESNOY (Charles-Alphonse du).

DUFRESNOY *Voyez* LENGLET et DUCLOZ.

* DUFRESNOY (Adélaide-Gilette Billet), naquit le 3 décembre 1765. Nantes et Paris se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais il paraît devoir revenir à la seconde de ces deux villes, dans laquelle est mort son père, M. Billet, qui exerçait la profession de joaillier. Mlle Billet épousa, à l'âge de quinze ans, M. Dufresnoy, procureur au Châtelet, qui la laissa libre de cultiver ses dispositions peu communes pour la poésie. Elle trouva de puissans encouragemens dans la société habituelle de son mari, où l'on remarquait MM. de Fontanes, Laharpe, le comte de Ségur, Legouvé, etc. Dès l'année 1787, elle publia, dans l'*Almanach des Muses*, une pièce de vers intitulée : *Boutade à un ami*, qui commenca sa réputation, et elle publia depuis, dans le même recueil, un grand nombre d'autres morceaux qui furent pour elle de nouveaux titres de gloire. Le recueil de 1825 contenait encore d'elle une *Epître à Suzanne*, couronnée par la société académique de Cambrai. En 1788, elle fit représenter au Théâtre-Français *l'Amour exilé des cieux*, pièce allégorique qui réussit. Mme Dufresnoy avait pris rang parmi les femmes célèbres qui honorent le plus notre littérature, lorsque son mari perdit sa place, par suite de la révolution, et se vit contraint d'accepter une place de greffier dans un tribunal de Turin. M. Dufresnoy, déjà vieux, fut tout à coup frappé de cécité, et l'on vit alors celle dont les productions gracieuses faisaient le charme des connaisseurs, suppléer aux travaux de son mari, et se réduire à copier de sa plume poétique les dossiers poudreux de la chicane. A leur retour en France, M. Arnault la recommanda à M. de Ségur qui lui fit obtenir une pension du gouvernement. Elle trouva de douces consolations dans la tendresse de son fils et dans la société de littérateurs distingués, et publia en 1807, un *Recueil d'Elégies*, qui mit le sceau à sa réputation. On pourrait seulement regretter que l'auteur, dans ses pièces érotiques, se soit un peu trop abandonnée au sentiment qui l'animait. Mme Dufresnoy devint veuve en 1812; en 1813, elle suivit l'impératrice Marie-Louise à Cherbourg, et elle partagea depuis son temps entre ses occupations littéraires et les tendres soins qu'elle prodiguait à sa mère. Elle venait de la perdre, lorsqu'elle fut elle-même enlevée dans les premiers jours de mars 1825, à l'âge de soixante ans. La calomnie n'avait pas respecté le talent de cette femme célèbre, et avait voulu attribuer à Fontanes le mérite de ses meilleures pièces. On a de Mme Dufresnoy : | *Courrier lyrique et amusant*, 1re année, 1786, 2e édit., 1787, in-8°; | *l'Amour exilé des cieux*, représenté en 1788; | *Armand* ou *le Bienfait des perruques*, pièce anecdotique, 1799; | *Santa Maria*, ou *la Grossesse mystérieuse*, roman trad. de l'anglais de Fox, 1800, 2 vol. in-12; | *Le jeune héritier*, conte trad. de l'anglais de W. Henley, 1800, in-12; | *Opuscules poétiques*, 1806, in-12; | *Elégies*, suivies de poésies diverses, 4e édit., Paris, 1821, in-12, avec des notes historiques et des gravures; | *La Femme auteur*, ou *les Inconvéniens de la célébrité*, Paris, 1812, 2 vol. in-12; | *La naissance du roi de Rome*, hymne, 1811; | *l'Anniversaire du roi de Rome*, 1812, in-8°; | *le Tour du*

Digitized by Google

monde ou *Tableau géographique et historique de tous les peuples de la terre*, Paris, 1813, 6 vol. in-18, 2e édit. augm. 1822, 6 vol. in-18. Cet ouvrage fait pour la jeunesse, peut lui être très utile. | *Etrennes à ma fille*, ou *Soirées amusantes de la jeunesse*, Paris, 1824, 2 vol. in-12, réimprimés en 1816 et 1823; | *Les derniers momens de Bayard*, poème couronné avec un autre par l'institut, dans sa séance du 5 avril 1815, Paris, 1815; | *la Petite ménagère*, ou *l'Education maternelle*, Paris, 1815, 4 vol. in-18, 2e édit., 1822, 4 vol. fig.; | *l'Enfance éclairée* ou *les Vices et les vertus*, 2e édit., Paris, 1816, in-18; | *Contes des fées* par Ch. Perrault, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1816, in-18; 2e édit., 1824, in-18; | *Biographie des jeunes demoiselles*, ou *Vies des femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, Paris, 2e édit., 1820, 4 vol. in-12; | *Petite encyclopédie de l'enfance*, ou *Leçons élémentaires de grammaire, de géographie, de mythologie, d'histoire ancienne et moderne, d'histoire des religions, d'arithmétique, de mathématiques*, etc., Paris, 1817, 2 vol. in-18, fig.; | *Plaintes d'une jeune israélite sur la destruction de Jérusalem*, élégie couronnée à l'académie des jeux floraux, le 3 mai 1816, Paris, 1817, in-8°, d'une demi-feuille; | *Hommage aux demoiselles*, rédigé par madame Dufresnoy, Paris, 1816 à 1826, 9 vol. in-18; | *les Conversations maternelles*, Paris, 1817, 2 vol. in-18; | *les Françaises*, nouvelles, Paris, 1817, 2 vol. in-18; | *Bibliothèque choisie pour les dames*, Paris, 1818 et ann. suiv.; | *Contes, nouvelles et historiettes*, par Mme la comtesse de Genlis, Mme la comtesse Beaufort d'Hautpoul, Mme Dufresnoy, etc., Paris, 1820, 2 vol. in-12; | *les Turcs dans la balance politique de l'Europe au 18e siècle*, ou *Considérations sur l'usurpation ottomane et sur l'indépendance de la Grèce par M. J.-M. Berton, suivies d'une nouvelle traduction des* Lettres *de lady Montague sur la Turquie, avec des notes et une notice biographique sur l'auteur anglais*, par Mme Dufresnoy, Paris, 1822, in-8°; | *le Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille*, Paris, 1822, in-8°; | *Collection de livres en miniature*, Paris, 1822, in-8°; | *Beautés de Buffon sous le rapport du style*, etc., ouvrage destiné à la jeunesse, Paris, 1822, in-12; | *Abécédaire des petits gourmands*, Paris, 1822, in-8°, gravures; | *le Livre du premier âge*, ou *Instruction religieuse et maternelle*, Paris, 1822, in-18, avec pl., 2e édit., dédiée à son petit-fils Ant.-Arm.-Léonce Dufresnoy, 1826; | *le Livre des femmes, choix de morceaux extraits des meilleurs écrivains français sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*, avec madame Amable Tastu, ouvrage enrichi de plusieurs fragmens inédits ou peu connus, orné de quatre portraits, 2 vol. in-18, Paris, 1823; | *la Convalescence*, élégie à M. Lacroix, docteur-médecin, Paris, 1824, in-8°; | *Beautés de l'histoire de la Grèce moderne*, ou *Récit des faits mémorables des Hellènes depuis* 1770 *jusqu'à ce jour, avec l'état du gouvernement des contrées où s'étend la régénération, le tableau de leurs mœurs, etc., et un précis des actions extraordinaires d'Ali-Pacha*, orné d'une carte et de douze vignettes, Paris, 1814 et 1824, 2 vol. in-12.

DUFRESNY. *Voy.* **FRESNY** (CHARLES RIVIÈRE du).

DUGALD STEWART. *V.* **STEWART.**

* **DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST** (JEAN-LOUIS-MARIE), ancien officier aux gardes françaises, né à Lyon en 1745, d'une famille distinguée, entra à l'école des chevau-légers, et fut nommé officier aux gardes françaises. Il prit part en cette qualité aux dernières campagnes de la guerre de sept ans. Il donna plus tard sa démission et fut chargé par Louis XVI, auprès de plusieurs cours, de diverses missions secrètes. Dugas émigra et perdit une fortune considérable dont il recueillit les débris à son retour en France. Il chercha dans la culture des lettres des consolations, et devint maire de Saint-Genès-Laval, près de Lyon, et chevalier de Saint-Louis. Il est mort le 23 mai 1820, laissant les ouvrages suivans : | *Paris, Versailles et les provinces au 18e siècle*, Lyon, 1809, 2 vol. in-8°; recueil piquant d'anecdotes, qui a obtenu plusieurs éditions. La 5e édition est en 3 vol. in-8°. Dans celles données par M. Mély-Janin, on a supprimé quelques détails défavorables sur Necker; | *les Sires de Beaujeu*, ou *Mémoires historiques sur le monastère de l'Ile-Barbe et la Tour de la Belle-Allemande*, 1811, 2 vol. in-8°; | *le Véritable chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8°. C'est une imitation de la *Science du bonhomme Richard* de Franklin; | *Catéchisme politique à l'usage des sujets fidèles*. Dugas de Bois-saint-Just était membre de l'académie de Lyon.

Digitized by Google

* **DUGAZON** (Jean-Baptiste-Henri GOURGAULT, dit), comédien français, né en 1741, mort près d'Orléans en 1809, fut en 1793 aide-de-camp de Santerre, et prit part à tous les excès révolutionnaires de ce général. Comme acteur, il s'était attiré la bienveillance du public, dans les rôles de *valets*. C'est un des meilleurs comiques qui aient paru sur la scène française, quoiqu'il fut très souvent farceur trivial, bas et de mauvais ton : il n'effaça pas Préville. Il a donné au théâtre plusieurs *Pièces de circonstances* qui eurent peu de succès.

* **DUGAZON** (Louise-Rosalie LEFÈBVRE), célèbre actrice, femme du précédent, née à Berlin en 1755, vint à Paris à l'âge de 8 ans, et fut attachée de bonne heure comme danseuse à l'Opéra-Comique. Grétry ayant reconnu en elle des talens pour le chant, la fit débuter, en 1769, dans son opéra de *Lucile*. Elle obtint de brillans succès dans les différens rôles qui lui furent confiés. Elle se montra toujours dévouée à la famille royale, et refusa constamment, sous divers prétextes, de jouer dans les pièces de la révolution. Quelques jours avant le 10 août, jouant devant Marie-Antoinette dans les *Evénemens imprévus*, où se trouvent ces vers :

J'aime mon maître tendrement,
Ah ! combien j'aime ma maîtresse !

elle se tourna vers la loge de la reine, en plaçant avec intention la main sur son cœur. L'allusion, qui fut aussitôt saisie, excita les applaudissemens des uns, et les murmures des autres. Le dérangement de sa santé engagea Mme Dugazon à quitter le théâtre en 1792 ; mais elle y reparut en 1795, et ne se retira définitivement qu'en 1806. Elle vécut depuis dans la retraite, vouée tout entière aux soins de sa famille. A l'époque de la restauration, elle alla au devant de Louis XVIII à Saint-Ouen, et obtint la faveur de lui être présentée. Dans sa dernière maladie elle reçut tous les sacremens de l'Eglise. Une hydropisie de poitrine l'enleva le 22 septembre 1821. Ses restes ont été déposés au cimetière du père Lachaise, à côté de ceux de Grétry.

DUGDALE (Guillaume), né près de Coleshill dans le comté de Warwick, en 1605, mourut en 1686. Il passa une partie de sa vie à visiter des archives, à copier d'anciens monumens, et à chercher la vérité dans les décombres que le temps avait épargnés. Le comte d'Arundel, instruit de son mérite, lui procura une place de hérault d'armes, et une pension de 20 liv. sterling, avec un logement dans le palais des héraults-d'armes. Dugdale était un homme laborieux et sage, qui cultiva les lettres au milieu des orages qui agitèrent de son temps sa turbulente patrie ; et à force de soins et de recherches, il vint à bout de donner les meilleurs ouvrages qu'on ait sur les antiquités d'Angleterre. Les principaux sont : | *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655-1673, 3 vol. in-fol., avec une savante préface de Marsham. Il composa les deux premiers volumes, conjointement avec Roger Dosworth. On voit que les auteurs regrettent vivement les fruits de la piété et de la sainte magnificence des anciens catholiques d'Angleterre. Stevens donna un supplément à ce livre, Londres, 1722 et 1723, 2 vol. in-fol. en anglais. | *Les Antiquités du comté de Warwick*, illustrées par les actes publics, et enrichies de cartes en anglais, Londres, 1656, in-fol. | *Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres*, tirée des manuscrits, etc., en anglais, Londres, 1658, in-fol. C'est la description de l'ancienne église de Saint-Paul, gothique, immense et superbe, dont il voyait la ruine prochaine (*temporis injuria, et sacrilega sequioris sæculi incuria*). Il voulut en conserver le souvenir, et en transmettre à la postérité la hardie et magnifique architecture. | *Histoire des troubles d'Angleterre, depuis* 1638 *jusqu'en* 1659, en anglais ; Oxford, 1681, in-fol. ; | *Histoire de la noblesse d'Angleterre*, en anglais, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in-fol.; | *Mémoires historiques touchant les lois d'Angleterre, les cours de justice, etc.*, en anglais, Londres, 1672, in-fol. ; | *Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8°.

DUGHET. *Voyez* GUASPRE DUGHET.

* **DUGNANI** (Antoine), cardinal, né à Milan, le 8 juin 1748, d'une famille noble, devint camérier secret de Clément XIV, avocat consistorial et auditeur civil du camerlingat. Nommé archevêque de Rhodes, il succéda au cardinal Doria dans la nonciature de Paris, et se trouva dans cette ville, à l'époque des premiers crimes de la révolution. Il sortit de France avec peine, et se retira à Rome, où Pie VI le fit cardinal le 21 février 1794. En 1800, il assista au conclave tenu à Venise pour l'élection de Pie VII ; fut député à Milan en 1808, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1814, et partagea l'exil de Pie VII à Savone et à Fontainebleau. Il rentra en

Digitized by Google

Italie peu après le pape, et mourut le 19 octobre 1818. La douceur de son caractère, son attachement à la religion, sa charité pour les pauvres l'avaient fait estimer.

* **DUGOMMIER** (JEAN-FRANÇOIS COQUILLE), général français, naquit en 1736 à la Basse-Terre, dans l'île de la Guadeloupe. Il entra au service à l'âge de 13 ans, obtint quelque avancement, et mérita la croix de Saint-Louis. Ayant été réformé, il se retira à la Martinique, où il avait des possessions considérables. Regardant sa réforme comme un acte d'injustice, il en garda le ressentiment, et embrassa avec chaleur le parti de la révolution. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, il défendit pendant sept mois le fort Saint-Pierre contre M. de Béhague; mais, contraint de céder à la force, et placé entre les colons fidèles au roi, et les nègres qu'il avait eu l'imprudence d'armer, et qui ne connaissaient plus de frein, il se vit obligé, pour sauver sa vie, de venir se réfugier à Paris, où il arriva en 1792; il sollicita des secours pour le parti *patriotique* de la Martinique; mais les troubles qui agitaient déjà la métropole ne permettaient pas de s'occuper de ceux des colons. Dugommier seconda de tous ses efforts le triomphe de la révolution, et fit connaître dans un écrit intitulé, *Ma profession de foi*, les motifs de son amour pour la *liberté* et l'*égalité*, motifs aussi déraisonnables que l'étaient ses principes. L'île de la Martinique le nomma député; mais il préféra suivre la carrière des armes, et fut employé à l'armée d'Italie comme général de brigade. En 1793, Dugommier dirigea avec succès le siége de Toulon, mais il fut étranger aux massacres qui suivirent la reddition de cette ville. L'habileté qu'il avait déployée à ce siége lui fit donner bientôt après le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. Le général Ricardos, qui commandait l'armée d'Espagne, s'était déjà avancé aux portes de Perpignan; Dugommier l'attaqua au mois d'avril 1794, remporta sur lui des avantages considérables, et après plusieurs combats sanglans, enleva d'assaut la redoute de Montesquiou et le fort Saint-Elme; il s'empara aussi de Collioure, d'où la garnison espagnole fut renvoyée sur parole, après avoir déposé ses armes en présence du vainqueur. La Convention, accusant le ministère espagnol d'avoir manqué à la capitulation, décréta dans sa fureur qu'on ne ferait plus de prisonniers; mais Dugommier, par sa fermeté, sut empêcher l'exécution de cette loi barbare. Il obligea le fort de Bellegarde à capituler, après avoir livré un combat sanglant à l'armée espagnole qui s'avançait pour secourir cette place. Ces avantages étaient importans, sans doute, mais bien chèrement achetés; Dugommier, voulant déterminer le sort de cette guerre, résolut de livrer aux Espagnols un combat décisif, et déjà il avait enfoncé et mis en déroute leur aile gauche près de Saint-Sébastien, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus le 17 novembre 1794. La tribune de la Convention retentit alors des éloges de ce général, et cette assemblée décréta que le nom de Dugommier serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. Deux de ses fils, qui servaient dans son état-major, périrent aussi dans cette guerre; sa fille a épousé le général Dumoustier. M. de Châteauneuf a écrit la *Vie* de Dugommier.

DUGUAY-TROUIN (RENÉ), lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de St.-Louis, et l'un des plus grands hommes de mer de son siècle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son père était un riche négociant de cette ville et un habile marin. Le jeune Duguay-Trouin fit sa première campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la rivière de Lymerick, où il prit un brulôt, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement; mais quelque temps après il fut pris et mené à Plymouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit deux vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec trois vaisseaux, le combattit et enleva le vaisseau qu'il commandait, avec une partie de la flotte. En suite de ce combat, il passa en 1697, de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit en 1707, quatre vaisseaux qu'il commandait, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte anglaise escortée de cinq vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses

Digitized by Google

exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avait pris plus » de 300 navires marchands et 20 vais- » seaux de guerre. » De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil, en 1711. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressait à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très bons conseils au prince, tant sur l'administration générale que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV, instruit des services de Duguay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de St-Louis et lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans le Levant et dans toute la Méditerranée. Duguay-Trouin vint terminer sa carrière à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740, à Paris, en un vol. in-4°, par les soins de M. de La Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où Duguay-Trouin les avait finis. Ils ont aussi été imprimés en 1 et en 2 vol. in-12. On en avait donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avait retranché ou changé tout ce qui avait paru exagéré ou contraire aux relations hollandaises.

DUGUESCLIN. *Voyez* GUESCLIN (BERTRAND du).

DUGUET (JACQUES-JOSEPH), né à Montbrison en 1649, commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette ville. Il les étonna par l'étendue de sa mémoire et la facilité de son esprit. Devenu membre de la congrégation à laquelle il devait son éducation, il professa la philosophie à Troyes, et peu de temps après la théologie à Saint-Magloire à Paris. C'était en 1677. Au mois de septembre de cette année, il fut ordonné prêtre. Les conférences qu'il fit pendant les deux années suivantes, 1678 et 1679, lui acquirent une grande réputation. Tant d'esprit, de savoir, de lumières et de piété, dans un âge si peu avancé, surprenaient et charmaient les personnes qui venaient l'entendre ; et le nombre n'en était pas petit. Sa santé, naturellement délicate, ne put soutenir long-temps le travail qu'exigeaient ces conférences. Il demanda en 1680 d'être déchargé de tout emploi, et il l'obtint. Cinq ans après, en 1685, il sortit de l'Oratoire, pour se retirer à Bruxelles, auprès du docteur Arnauld, son ami. L'air de cette ville ne lui étant pas favorable, il revint en France à la fin de la même année, et vécut dans la plus grande retraite au milieu de Paris. Quelques temps après, en 1690, le président de Ménars, désirant d'avoir chez lui un tel homme, lui offrit un appartement dans sa maison. L'abbé Duguet l'accepta et en jouit jusqu'à la mort de ce magistrat. Les années qui suivirent cette perte furent moins heureuses pour cet écrivain. Son opposition à la constitution *Unigenitus*, et son attachement à la doctrine de Quesnel, son ami, l'obligèrent de changer souvent de demeure, et même de pays. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris. Il mourut dans cette dernière ville, le 25 octobre 1733, dans sa 84e année. De sa plume, aussi ingénieuse que chrétienne, sont sortis un grand nombre d'ouvrages, écrits avec pureté, avec noblesse, avec élégance. C'est le caractère de son style. Il serait parfait, s'il était moins occupé, plus varié, plus précis. On lui reproche aussi un peu d'affectation. Ses ouvrages les plus applaudis et les plus recherchés, sont : | *La conduite d'une dame chrétienne*, in-12, composée pour Mme d'Aguesseau, vers l'an 1680, et imprimée en 1725 ; | *Traité de la prière publique*, et *des saints mystères ;* deux traités séparés, et imprimés en un vol. in-12. Le style est diffus. L'auteur se rapproche des principes défendus si opiniâtrément par MM. de Port-Royal. | *Traités dogmatiques sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure*, imprimés ensemble en 1727, in-12 ; | *Commentaire sur l'ouvrage des six jours et sur la Genèse*, composé à la prière du célèbre Rollin, en 6 vol. in-12. Le 1er volume imprimé séparément sous le titre d'*Explication de l'ouvrage des six jours* est estimé ; l'utile y est mêlé à l'agréable : c'est un des meilleurs commentaires que l'on puisse lire sur l'histoire de la création. | *Explication du livre de Job*, 4 vol. in-12 ; | *Explication de 75 psaumes*, 6 vol. in-12 ; | *Explication du prophète Isaïe, de Jonas et d'Habacuc*, avec une analyse d'Isaïe par l'abbé d'Asfeld, en 7 vol. in-12. Duguet s'attache moins à lever les difficultés de la lettre dans ses différens commentaires,

Digitized by Google

qu'à faire connaître la liaison de l'ancien Testament avec le nouveau, et à rendre attentif aux figures qui représentaient les mystères de Jésus-Christ et de son église. Mais il ne néglige point absolument le sens de la lettre ; et s'il s'arrête quelquefois à des explications plus pieuses que solides, elles ne dérogent en rien à ce qu'il dit d'ailleurs de satisfaisant sur les mêmes objets. | *Explication des Rois, d'Esdras et de Néchémias*, 7 v. in-12 ; | *Explication du Cantique des cantiques et de la Sagesse*, 2 vol. in-12; | *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, dont la préface seule est de l'abbé d'Asfeld, in-12 ; | *Explication du mystère de la passion de N. S. Jésus-Christ, suivant la Concorde*, en 14 vol. in-12 ; | *Jésus-Christ crucifié*, 2 vol. in-12; | *Traité des scrupules*, in-12, estimé ; | *Les caractères de la charité*, in-12 ; | *Traité des principes de la foi chrétienne*, 3 vol. in-12. L'auteur les met dans tout leur jour, avec autant d'élégance que de force. | *De l'éducation d'un prince*, in-4°, et en 4 vol. in-12 ; réimprimé avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur, par l'abbé Goujet. L'histoire de Duguet prétend que ce livre, qu'on peut regarder comme le bréviaire des souverains, fut composé pour le fils aîné du duc de Savoie. Voltaire dit le contraire, on ne sait sur quel fondement ; il ajoute même qu'il a été achevé par une autre main. Nous croyons qu'il faut préférer le témoignage de l'abbé Goujet, profondément instruit des anecdotes bibliographiques, surtout de celles qui regardent les ouvrages de l'abbé Duguet, avec lequel il avait été lié. | *Conférences ecclésiastiques*, 2 vol. in-4°, qui contiennent 67 dissertations sur les écrivains, les conciles et la discipline des premiers siècles de l'Eglise ; | deux écrits où il s'élève contre les *Convulsions* qui ont fait tant de tort au jansénisme et qui ont tant deshonoré la raison, et contre la feuille hebdomadaire intitulée *Nouvelles ecclésiastiques*. L'abbé Duguet n'avait point le fanatisme et l'emportement ordinaires aux gens de son parti ; il condamnait hautement ces *Nouvelles* et les injures atroces dont elles fourmillent contre tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise. Ce ne sont point là les armes des chrétiens, ni même celles des véritables philosophes. Il eût été heureux pour lui, de pousser l'indignation jusqu'à une pleine séparation de la secte qui produisait ces scandales (*voy.* ROCHE JACQUES). | Un *Recueil de lettres de piété et de morale*, en 9 vol. in-12, etc., etc. On trouve dans le 5e volume de ce recueil une lettre de controverse, imprimée d'abord séparément sous le nom d'une carmélite, qui l'adressait à une dame protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : « *Il y a* » *bien de la théologie sous la robe de* » *cette religieuse.* » (Voyez *l'Esprit de M. Duguet ou Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages.*)

DUHALDE. *Voyez* HALDE (du).

DUHAMEL. *V.* HAMEL (JEAN-BAPTISTE du).

DUHAN (LAURENT), licencié de Sorbonne, professa près de 30 ans avec succès la philosophie au collége Duplessis. Il était originaire de Chartres, et il mourut chanoine de Verdun vers 1726, âgé de près de 70 ans. On a de lui un livre utile à ceux qui veulent briller par les subtilités scolastiques. Il est intitulé *philosophus in utramque partem*, parce qu'on y soutient le pour et le contre dans les questions les plus célèbres de l'ancienne philosophie, 1 vol. in-8°. Ouvrage propre à exercer l'esprit et à lui acquérir l'usage d'une logique exacte. *Voyez* DUNS, OCCAM.

* DUHESME (GUILLAUME-PHILIBERT), lieutenant-général, né à Bourgneuf dans la Bourgogne en 1760, fit de bonnes études au collége de Dijon. Au moment de la création des compagnies franches, il équipa à ses frais deux cents hommes qu'il réunit à un bataillon dont le général en chef Dumouriez le nomma lieutenant-colonel. Dans l'affaire du bois de Villeneuve, le 6 juillet 1793, les grenadiers français, battus en plusieurs rencontres, se découragent et commencent à prendre la fuite. Duhesme blessé de deux coups de feu, met un genou en terre pour se soutenir, présente la pointe de son épée aux fuyards, parvient à rétablir l'ordre, et remporte même des avantages sur l'ennemi. Ce beau fait d'armes lui valut le grade de général de brigade. Il rendit encore de grands services, en 1794, à la tête de l'avant-garde destinée à se porter vers la Flandre. Près de Charleroi, voyant les grenadiers incertains, il saisit le fusil d'un soldat, se mit à pied en ligne avec un des pelotons les plus exposés sous une grêle de balles, et lui fit prendre une position choisie pour protéger la colonne. La veille de la bataille de Fleurus, il imagina une manœuvre qui, habilement exécutée par le colonel Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, amena la défaite de l'aile droite des Autrichiens. Du-

Digitized by Google

hesme se distingua également devant Maëstricht où il eut le commandement général en l'absence de Kléber : après la reddition de cette place, Kléber le fit nommer général de division le 8 novembre 1794. Il donna encore de nouvelles preuves d'intrépidité à l'armée du Rhin sous Moreau en 1797, et à l'armée d'Italie sous Championnet. Il partagea la disgrâce de ce général dont le commissaire civil Faypoult obtint la destitution ; mais Duhesme fut acquitté honorablement trois mois après, et eut la direction de l'armée des Alpes. Il passa ensuite en 1800 à l'armée de réserve, et reçut postérieurement le commandement de la dix-neuvième division militaire. En 1804 il fut fait grand officier de la légion-d'honneur, et obtint, quatre ans plus tard le titre de comte. Duhesme repassa en Italie en 1805, et fit partie de l'armée qui pénétra dans le royaume de Naples ; plus tard il fut envoyé en Espagne ; disgracié en 1810, il fut rappelé en 1814 ; après le retour du roi il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, et reçut la croix de Saint-Louis. Néanmoins il se déclara pour Bonaparte pendant les cent-jours, et fut nommé pair de France le 2 juin. Il trouva la mort le 18 du même mois à la bataille de Waterloo. Duhesme a publié : | *Précis historique de l'infanterie légère et de son influence dans la tactique des différens siècles*, Lyon 1806, in-8° ; réimprimé à Paris sous ce titre : *Essai sur l'infanterie légère, etc.* 1814, in-8°.

DUILLIUS ou **DUELLIUS** (Caius), surnommé *Nepos*, consul romain, fut le premier de tous les capitaines de la république qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois, et leur prit 50 vaisseaux. Duillius, après cette victoire, fit lever le siége de Ségeste, et prit d'assaut la ville de Macella dans la Calabre. Le sénat le récompensa de ses succès, en lui accordant l'honneur du premier triomphe naval, l'an 260 avant J.-C., et la permission particulière d'avoir une musique et des flambeaux, aux dépens du public, à l'heure de son souper. « C'était par ces » légères récompenses, dit un historien, » que les Romains payaient la véritable » gloire. La fausse se vend plus chèrement » aujourd'hui. » On frappa des médailles en mémoire de l'expédition de Duillius, et l'on érigea une colonne rostrale qui subsiste encore aujourd'hui. Sa victoire doit être attribuée surtout à une machine appelée *corbeau*, qui permettait de retenir les vaisseaux étrangers, et d'établir un pont sur lequel on combattait comme sur terre.

DUISBOURG ou **DUISBURG** (Pierre de), natif de Duisbourg dans le duché de Clèves, publia en latin, dans le 14e siècle, une *Chronique de Prusse*, depuis l'an 1226 jusqu'en 1325. Harknochus, savant allemand, publia cette Chronique à Francfort, in-4°, avec la continuation d'un anonyme jusqu'en 1426 ; et dix-neuf *dissertations*, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

DUJARDIN (Carle), peintre hollandais né vers 1640 à Amsterdam, mort à Venise en 1674, excellait dans les bambochades. Il fut élève de Berghem. On reconnait dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie et le ton de couleur de son maître. On a de lui des *marchés*, des *scènes de charlatans et de voleurs*, des *paysages* animés et peints d'une manière ingénieuse et vraie. Il y a encore de lui un petit *œuvre* d'environ 50 estampes, qu'il a gravées à l'eau-forte, avec autant de légèreté que d'esprit. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir.

***DUJARDIN** (Charles-Antoine), président de chambre à la cour royale de Dijon, né à Châlons-sur-Saône, vers le milieu du dernier siècle, et mort à Dijon le 25 décembre 1825, a publié, sous le voile de l'anonyme, les deux ouvrages suivans : | *Poésie sacrée pour la célébration de l'office divin et des saints Mystères* ou *Heures nouvelles selon le rit parisien*, Dijon, 1823, in-12, avec d'anciennes gravures ; | *Poésie sacrée pour la célébration des saints mystères et des fêtes de la Vierge*, *Heures nouvelles selon le rit parisien*, avec figures, Dijon, 1824, in-12. M. Amanton a donné une *notice sur sa vie* dans le *journal de la Côte-d'Or* du 28 décembre 1825.

***DULAGUE** (Vincent-François-Jean-Noel), professeur d'hydrographie au collége royal de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, né à Dieppe le 24 décembre 1729, mourut à Rouen le 9 septembre 1805. On lui doit : | des *Leçons de navigation*, in-8°, souvent réimprimées, et adoptées comme classiques par le gouvernement pour les écoles de marine ; | *Principes de navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du pilotage*, rédigés par ordre du roi pour les écoles d'hydrographie. On trouve aussi de lui plusieurs observations sur des sujets d'astro-

Digitized by Google

nomie dans les *Mémoires de l'académie des sciences, tomes 4 et 5.*

DULARD (PAUL-ALEXANDRE), secrétaire de l'académie de Marseille, où il était né en 1696, succéda à La Visclède dans cette place ; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort le 7 décembre 1760, à 64 ans. C'était un homme sérieux et froid, qui ne connaissait point les grâces qui donnent du brillant dans la société ; mais il avait les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Nous avons de lui : | un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12, plusieurs fois réimprimé. Ce n'est, dit un critique, que le *spectacle de la nature*, mis en vers par le poète Ronsard. Jugement peu équitable et d'une sévérité outrée, quoiqu'il faille convenir que l'auteur manque d'imagination, de vivacité et de chaleur. Les *notes* qui accompagnent ce poème, sont instructives et curieuses. | *Œuvres diverses*, 1758, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans l'ouvrage précédent, quelques tirades heureuses ; mais on y cherche en vain ce feu du génie qui fait les poètes.

* DULAU (JEAN-MARIE), archevêque d'Arles, naquit le 30 octobre 1738, au château de la Côte, diocèse de Périgueux, d'une famille ancienne, qui avait donné autant de bons évêques à l'Église que de valeureux défenseurs à l'état. Doué des plus heureuses dispositions, il choisit l'état ecclésiastique, et fut d'abord chanoine trésorier de la cathédrale de Pamiers ; ensuite grand-vicaire de M. de Lussan, archevêque de Bordeaux. Il n'avait pas encore 32 ans lorsqu'on le désigna pour être agent général du clergé. Les services qu'il avait rendus le firent placer, au commencement de 1775, sur le siége métropolitain d'Arles, malgré l'usage de n'élever à un archevêché que des évêques. Il s'occupa de tous les établissemens d'intérêt public, du collége et du séminaire, où il introduisit de salutaires réformes, eut une grande part aux affaires générales du clergé de France, et fut de toutes les assemblées depuis 1770 jusqu'en 1785. On lui doit d'excellens *rapports* sur la tenue des conciles provinciaux, sur les ordres religieux, sur l'éducation publique, sur les ouvrages concernant la religion, et il proposa des mesures très sages, mais qui furent malheureusement entravées par l'influence toujours croissante de la philosophie moderne. Député aux états-généraux, il sembla y jouer un rôle moins brillant, et ne fit point entendre sa voix à la tribune ; il travaillait néanmoins avec son zèle accoutumé aux intérêts de l'Église ; et ce fut par ses soins que fut rédigé ce fameux ouvrage qui fit tant d'honneur au clergé français, cette *Exposition de ses principes* qui devint ensuite un jugement de l'église gallicane. Ce fut encore M. Dulau qui prépara cette adresse au roi, pleine de force, de sensibilité et de justesse, sur le décret du 26 mai 1792, ordonnant la déportation des prêtres non assermentés. Louis XVI promit dès lors de refuser sa sanction à un décret aussi injuste que barbare. Cette conduite lui attira l'animadversion des factieux ; il fut arrêté après le 10 août, et renfermé dans le couvent des carmes de la rue de Vaugirard, que l'on avait transformé en prison. Ainsi que tous ses compagnons de captivité, il fut deux jours et deux nuits sans autre lit qu'une simple chaise, et il ne voulut accepter un matelas qu'après s'être assuré que les autres prisonniers en avaient reçu. On lui proposa plusieurs moyens de le délivrer, mais il les rejeta en disant qu'il devait l'exemple à ceux qui souffraient avec lui. Une vie pieuse et pleine de bonnes œuvres l'avait préparé à la mort. Lorsque les assassins du 2 septembre se présentèrent dans sa prison, il s'offrit le premier, et périt sous leurs coups sans proférer une seule plainte. Les autres évêques et les prêtres renfermés avec lui, au nombre de 180, l'imitèrent dans sa constance et sa résignation. Presque tous furent massacrés. On doit à M. Dulau un recueil de *mandemens et lettres pastorales*, qui furent très bien accueillis et goûtés dans son diocèse, Arles, 1795, in-4° ; | divers *opuscules*, où brillent la piété et la science ; | une *adresse au roi*, sur le décret du 26 mai 1792, in-8°. C'est un modèle de force, de sensibilité et d'éloquence chrétienne, qui empêcha beaucoup d'ecclésiastiques de se soumettre. Ses *œuvres* ont été recueillies et publiées par M. l'abbé Constant, curé de l'église de St.-Trophime à Arles, 1817, 2 vol. in-8° ; elle sont précédées de son éloge, et terminées par un *mémoire* sur les moyens d'arrêter les progrès de l'incrédulité en France.

* DULAURENS (HENRI-JOSEPH), écrivain français, né à Douai en 1719, embrassa à l'âge de 18 ans l'état monastique chez les chanoines de la Trinité, où il avait fait ses études, puis apostasia et se retira en Hollande, où il vécut quelque temps du produit de ses ouvrages licencieux. Il

Digitized by Google

se rendit ensuite à Liége et à Francfort, où il espérait trouver un gain plus considérable ; mais ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, comme auteur d'ouvrages anti-religieux, il fut jugé et condamné en 1767 à une prison perpétuelle. Il paraît qu'après ce jugement il fut détenu dans une maison de pauvres prêtres qui était appelée *Mariabom*, et située près de Mayence. Il y termina sa vie en 1797. Il écrivait avec beaucoup de facilité ; mais son abondance extrême rend son travail inégal et ses idées peu suivies. Le plus connu de ses ouvrages, est *le Compère Matthieu*, où il a répandu les poisons de sa haine pour la religion et les mœurs. Cet ouvrage fut attribué à Voltaire, et eut dans sa nouveauté cette vogue que manquent rarement d'avoir les ouvrages licencieux. Il s'adonna aussi à la poésie, et a composé plusieurs *poèmes*, où l'on trouve plus de dissolution que de goût.

* **DULIN** (Pierre), peintre né à Paris en 1670, mourut dans cette ville le 28 janvier 1748. Il a laissé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on distingue ceux où il a représenté les *miracles de Notre-Seigneur*, et un *saint Claude qui ressuscite un enfant mort que sa mère lui apporte*.

DULLAART (Jean), poète du 17e siècle, s'est fait une réputation en Hollande par ses *tragédies, comédies*, et autre *poésies* en langue du pays.

* **DULLAERT** (Jean), né à Gand vers 1470, enseigna la philosophie à Paris, et y mourut l'an 1512. Jossé Badius, Sanderus et Valère André font un grand éloge de sa science ; cependant Jean-Louis Vivès, qui avait été son disciple, regretta le temps qu'il avait perdu à suivre ses leçons, qui, selon la coutume du temps, roulaient beaucoup sur des questions inutiles peut-être en elles-mêmes, mais qui servaient excellemment à exercer l'esprit, à le former aux conclusions d'une logique sûre, et à lui faire démêler les subtilités des sophismes (*voyez* DUNS, OCCAM). On a de Dullaert : | *Quæstiones in libros physicorum Aristotelis*, Paris, in-fol.; | *Quæstiones in libros de cœlo et mundo*, in-folio.; | *Quæstiones in librum prædicabilium Porphyrii*, Paris, 1521, in-folio.

DULLAERT (Heyman), peintre et poète, né à Rotterdam en 1636 montra de bonne heure beaucoup de vivacité et de jugement. Comme il était d'une complexion très délicate, ses parens lui laissèrent le choix de l'objet principal de son application ; il choisit la peinture. Il fut envoyé à Amsterdam, sous le fameux Rembrant, dont il imita si bien la manière, que l'on prit, dit-on, plusieurs fois les ouvrages du disciple pour ceux du maître. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre son ardeur pour le travail, et l'on n'a de lui que peu de pièces. Il avait joint, dès sa première jeunesse, à l'étude de la peinture celle des langues et des sciences ; et il se délassait par les exercices de la musique et de la poésie. Il avait une belle voix, et faisait assez bien des vers. On le sollicita, en 1672, d'entrer à Rotterdam dans la magistrature ; mais il ne crut pas devoir se prêter aux instances de ses amis. Il mourut en 1684.

* **DULONG-DE-ROSNAY** (Louis-Etienne, comte de), lieutenant-général, naquit à Rosnay (Aube) le 12 septembre 1780, et a fait presque toutes les campagnes de l'an 6 à 1815. Le 21 floréal an 7, à l'affaire de Pezaro, les canonniers étant tous hors de combat, le comte Dulong servit seul et sauva deux pièces de canon; cette action lui valut sa nomination au grade de sous-lieutenant. Le 11 messidor, il reçut devant Ancône un coup de sabre au genou, et deux autres au passage du Fourlo ; dans la journée du 12 brumaire an 8, quoique atteint d'une première blessure, il continua de charger à la tête des troupes, reçut encore trois coups de feu, dont un lui cassa le bras, et fut nommé capitaine sur le champ de bataille. Dulong a commandé et défendu en l'an 9, pendant plus d'un mois, la place de Pezaro, contre les tentatives réitérées des Anglais et les diverses attaques des insurgés, qu'il dispersa ; pendant la défense de cette place, il enleva dans une sortie un drapeau à l'ennemi, ce qui lui valut le grade de chef d'escadron. Il ne lui restait que 14 hommes lorsqu'il se rendit le 15 frimaire an 9; il sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Au passage du Mincio, cet officier reçut un coup de bayonnette dans le côté. Il commanda le 5e régiment d'infanterie légère à la bataille d'Austerlitz, et y fut grièvement blessé à deux reprises différentes. Il se fit également remarquer pendant la retraite en Portugal, le 17 mai 1809, et fut blessé au pont de Misarella d'une balle dans la tête. Dans la campagne de 1811, à l'armée du midi en Espagne, il est cité avec honneur dans les ordres du jour des 12 et 26 août, et particulièrement dans le rapport du 13. A Dresde, Bona-

Digitized by Google

parte le montra au roi de Saxe comme un des plus braves officiers de l'armée française. Fait grand-officier de la légion-d'honneur et comte, il fut confirmé dans ses grades par Louis XVIII. Pendant les cent-jours il ne remplit aucune fonction; aussi à la seconde restauration il fut nommé lieutenant-général commandant la compagnie d'Havré des gardes du corps du roi; en 1823, le commandement de la 17e division militaire lui fut confié. Dulong est mort à Paris en 1828, il avait été décoré, en 1825, de la grand'croix de l'ordre de St.-Louis.

* DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, connu sous le nom de), doyen des littérateurs français, romancier, artiste et auteur dramatique, né à Clermont en 1748 a publié une foule de romans et de pièces de théâtre dont on peut consulter la liste dans la *France littéraire*, et qui ont fait la fortune de son libraire, comme du théâtre sur l'emplacement duquel a été élevée la salle actuelle du Théâtre-Français. Parmi ses comédies on remarque la *Guerre ouverte*, 1787, in-8°; les *Intrigans*, 1788, in-8°; la *Nuit aux aventures*, 1787, in-8°, etc. Dumaniant soigna peu les intérêts de sa fortune; il est mort le 24 septembre 1828, à l'âge de 80 ans.

* DUMAREST (Rambert), graveur en médailles et membre de l'institut, naquit à Saint-Etienne en Forez, en 1750. Il commença par ciseler, dans sa ville natale, des gardes d'épées et des platines d'armes à feu, et vint ensuite à Paris, où il s'occupa d'orfévrerie et de bijouterie, prenant sur son travail le temps nécessaire pour assister aux leçons de l'académie. L'assiduité avec laquelle il se livra à l'étude du dessin le rendit bientôt habile dans cet art. Il passa en Angleterre à la suite de M. Boulton, en qualité de graveur de la belle manufacture que cet artiste avait établie à Soho, près de Birmingham. Après y avoir passé deux ans, il rentra en France au commencement de la révolution. Une loi, remarquable pour ce temps orageux, venait d'appeler tous les arts à un grand concours, où l'on devait décerner beaucoup de travaux et d'encouragemens, dans le but sans doute d'attacher les artistes à un sol que les crimes dont on le souillait tous les jours rendaient inhabitable. Il présenta au concours deux empreintes de médailles, l'une représentant *la tête de J.-J. Rousseau*, et l'autre *le buste du premier des Brutus*. La première obtint un premier prix, et sur l'empreinte de Brutus, on lui décerna l'exécution d'une médaille de 6,000 fr., avec le choix du sujet. Les autres ouvrages qui ont le plus contribué à la réputation de Dumarest sont les médailles suivantes: *le Poussin*; une *figure en pied d'Apollon*, d'après un modèle de M. Lemot, pour le conservatoire de musique; *Esculape*; *la paix d'Amiens*, etc. Cet habile artiste avait préparé plusieurs autres ouvrages importans, lorsque la mort l'enleva le 4 avril 1806, après une maladie longue et douloureuse.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), né à Marseille en 1676, entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais le désir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat et commença à travailler avec succès. Des espérances flatteuses l'avaient engagé dans cette profession; mais trompé dans ses vues, il ne tarda pas à l'abandonner. Sa femme lui ayant paru un peu trop sage et trop chrétienne, il prit le parti de se séparer d'elle. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. La mort du père l'ayant privé de la récompense qu'il espérait, il entra chez le fameux Law, pour être auprès de son fils. Après la chute de ce charlatan, il entra chez le marquis de Beaufremont. L'éducation de MM. de Beaufremont finie, il prit une pension, dans laquelle il éleva, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens; mais le bruit s'étant répandu qu'il leur enseignait l'irréligion, cette pension fut supprimée. Obligé à donner quelques leçons pour subsister, sans fortune, sans espérance et presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'associèrent à leur informe compilation. Il y fit plusieurs articles de grammaire, qui sont répandus dans les six premiers volumes. Il mourut en 1756, à 80 ans, après avoir reçu les sacremens. Dumarsais avait donné plus d'une fois des scènes d'irréligion. Appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons de royaume, il demanda: *Dans quelle religion on voulait qu'il les élevât?* question qui nuisit infiniment à sa fortune, dans un temps où la religion était respectée et regardée comme l'unique sanction des mœurs. Il s'était d'ailleurs fait connaître par divers ouvrages, où l'impiété paraissait à découvert. Ceux qui avaient été liés avec

Digitized by Google

lui par les mêmes sentimens, lui firent un crime de son retour au christianisme dans ses derniers momens ; quelques-uns prétendirent que ce retour n'avait pas été sincère, que c'était l'effet de la faiblesse du malade, etc. ; mais quand cela serait, quand la révolution qui se fait si fréquemment dans les esprits-forts, lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, ne serait pas le fruit d'une pleine conviction, elle prouverait au moins qu'ils n'ont jamais été bien persuadés des erreurs qu'ils ont enseignées ou adoptées, et qu'ils n'ont jamais été incrédules de bonne foi. « Ce » n'est pas une foi éteinte (dit Bayle), » qu'on peut bien citer en cette matière, » ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. » Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se » consultent, et principalement à la vue » de quelque péril. On les voit alors plus » tremblans que les autres hommes. Le » souvenir d'avoir témoigné plus de mé- » pris qu'ils n'en sentaient pour les choses » saintes, et d'avoir tâché de se soustraire » intérieurement à ce joug, redouble leur » inquiétude. » Les principaux ouvrages de Dumarsais sont : | *Exposition de la doctrine de l'église gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur : on s'imagine aisément comment cette matière a été traitée par un homme aussi ennemi du christianisme en général, que de la religion catholique et du siége de Rome en particulier. | *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, in-12, 1722 ; | *Traité des tropes*, 1730, in-8°, réimprimé (3ᵉ édit.) en 1775, in-12. Cet ouvrage explique les différens sens qu'on peut donner au même mot. Quelqu'un voulant lui faire compliment sur ce livre, lui dit qu'il avait entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenait cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. Dans les réputations à la mode, il faut compter bien des suffrages de cette nature. | *Les véritables principes de la grammaire*, ou *nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1729, in-4°. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage. | Un *Abrégé de la fable* du P. Jouvenci, disposé suivant sa méthode, 1731, in-12 ; | une *Réponse* manuscrite à la *critique* de l'Histoire des Oracles, par le P. Baltus. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ses papiers. Cet effort inutile et le silence de Fontenelle prouvent combien l'ouvrage de Baltus est solide : les raisonnemens sont vains contre des faits avérés, conformes d'ailleurs à des principes incontestables. (*V.* BALTUS.) | *Logique*, ou *Réflexions sur les opérations de l'esprit*, ouvrage fort court et superficiel. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*, Paris, 1762, 2 parties in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies, tombés dans un oubli dont il ne faut pas les tirer. Un amour excessif des louanges, une grande idée de lui-même, et la faiblesse de la témoigner en toute occasion, sont le caractère de cet écrivain. Les philosophes du jour en parlent avec beaucoup d'éloge, et le considèrent comme le coryphée et le modèle de cette nuée d'instituteurs initiés aux dogmes de la secte, qui se sont répandus depuis dans toutes les provinces de l'Europe pour détruire ce qu'ils appellent les *Préjugés*, c'est-à-dire toutes les notions chères à l'homme chrétien et à l'homme solidement vertueux.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne, s'est fait connaître par une *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, Trévoux, 1702, en 3 vol. in-12, bien écrite et avec vérité. On l'attribua au P. Le Tellier; mais le style du jésuite est plus véhément. On a encore de l'abbé Dumas une *traduction de l'Imitation de J.-C.* et d'autres écrits, moins connus que son Histoire. Il mourut en 1742.

DUMAS (Louis). *Voyez* MAS.

* **DUMAS** (Réné-François), président d'une des sections du tribunal révolutionnaire, né à Lucy en Franche-Comté en 1757, d'une famille originaire de Lorraine, était avocat à Lons-le-Saunier au commencement de la révolution. Il en embrassa la cause et les principes avec une exaltation extraordinaire, et fut nommé membre de l'administration départementale du Jura. Appelé à Paris après le 10 août, il mérita, par ses discours à la tribune des jacobins, la place de vice-président, et bientôt celle de président d'une des sections du tribunal révolutionnaire, lorsque, pour multiplier le nombre des victimes qu'on voulait égorger, on crut devoir augmenter le nombre des juges, ou plutôt des bourreaux, qui devaient les envoyer à la mort. De tous les hommes qui siégèrent dans cet épouvantable tribunal, Dumas passe pour avoir été l'un des plus cruels. Il joignait la dérision à la barbarie, et s'amusait à insulter les

Digitized by Google

augustes et malheureuses victimes qu'il faisait immoler. L'âge, la condition, ou le sexe qui d'ordinaire obtient quelque indulgence, ne pouvaient suspendre ses railleries indécentes. La maréchale de Noailles, âgée de plus de 80 ans et entièrement sourde, avait été traduite à la section qu'il présidait : il avait beau l'interroger, elle répondait à toutes ses questions : *qu'est-ce que vous dites?* « Tu ne » vois donc pas qu'elle est sourde? lui dit » Foucault, un des juges. — Eh bien, » répondit Dumas, elle a conspiré sour» dement. » Cette plaisanterie atroce fut un arrêt de mort pour la maréchale. Dumas fut un des sicaires les plus fidèles de Robespierre, qu'il défendit avec courage la veille et le jour de sa proscription. Mis hors la loi avec lui, il fut exécuté le 28 juillet 1794, à l'âge de 37 ans.

*DUMAS (Charles-Louis), doyen de la faculté de Montpellier, professeur de médecine et correspondant de l'institut, né à Lyon en 1765, mort le 3 avril 1813, à Montpellier, où il était recteur de l'académie, s'était fait recevoir docteur à 19 ans, et fut couronné par la société royale de Paris à 21. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, il fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit de très grands services lors du siége et de la prise de cette ville. En 1794, il fut nommé médecin d'une division de l'armée des Alpes ; mais une maladie sérieuse le força de retourner à Montpellier. On lui doit un grand nombre d'ouvrages. Les plus importans sont : | *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4° ; | *Principes de physiologie*, ib., 1800-1806, 4 vol. in-8°, où l'on trouve un grand nombre de vues nouvelles et tous les changemens opérés en physiologie depuis Haller. On regrette de ne pas trouver dans cet ouvrage cette simplicité de style, qui consiste à rendre ses pensées avec aisance, avec cette concision, cette clarté qu'on aime à trouver dans les ouvrages de science. | *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme*, Montpellier, 1804, in-4° ; | *Aperçu physiologique sur la transformation des organes*, 1805 ; | *Eloge de Fouquet*, Montpellier, 1807, in-4° ; | *Eloge du professeur Dorthes*, 1808, in-4° ; | *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. Il contient un travail qui lui est propre : la théorie de la formation de ces maladies. | Quelques *discours académiques*, écrits avec élégance ; mais quelquefois trop de prétention le porte à se servir d'expressions affectées.

*DUMAS (Charles-Guillaume-Frédéric), né en 1725, mort sur la fin du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans : | *Voyages et Découvertes faites par les Russes*, traduit de l'allemand de G. P. Muller, Amsterdam, 1766, 2 vol. petit in-8° ; | *Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, commandée par le chevalier Henri Bouquet, etc. trad. de l'anglais, Amsterdam, 1769, in-8° ; | *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, etc. trad. de l'allemand de J. Aug. Eberhard, Amsterdam, 1773, in-8° ; | *Examen de la traduction des livres 34, 35 et 36 de Pline l'ancien*, avec des *notes* par Falconnet, inséré dans le *Journal encyclopédique* de juillet à septembre 1773, et dans le tome 6 des œuvres de Falconnet, Lausanne, 1781, in-8°. Dumas a fourni plusieurs *articles* dans la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, journal imprimé à la Haye, et qui a fini au 48e vol, en 1778.

DUMBAR (Gérard), né à Deventer, en 1681, mort dans sa patrie le 6 avril 1744, est connu par son *Histoire de Deventer*, en latin, Deventer, 3 vol. in-8°. enrichie d'un grand nombre de pièces très utiles pour l'histoire de la Belgique.

DUMÉE (Jeanne), parisienne, fut instruite dès son enfance dans les belles-lettres. On la maria fort jeune ; mais à peine avait-elle atteint l'âge de 17 ans, que son mari fut tué en Allemagne, à la tête d'une compagnie qu'il commandait. Elle profita de la liberté du veuvage, pour se livrer à l'étude. Elle s'appliqua à l'astronomie, et donna en 1680 un volume in-4°, à Paris, sous ce titre : *Entretiens de Copernic, touchant la mobilité de la terre, par mademoiselle Jeanne Dumée de Paris.* Elle y explique les trois mouvemens qu'on donne de la terre ; et les raisons qui établissent ou qui combattent le système de Copernic, y sont exposées avec assez d'impartialité.

DUMÉES (Antoine), jurisconsulte, né à Avesnes dans le Hainaut français, le 22 juillet 1722, fut procureur du roi et avocat au parlement de Douai. Il mourut dans sa patrie le 27 féwier 1765. Nous avons de lui quelques ouvrages de jurisprudence, appropriés aux provinces du ressort du parlement de Flandre, qui sont estimés ; le principal est *la Juris-*

Digitized by Google

prudence du Hainaut français, Douai, 1753, in-4° Il a donné aussi *Annales belgiques, depuis* 1477 *jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, Douai, 1761, ouvrage superficiel et rempli de préventions nationales.

* **DUMESNIL** (Marie-Françoise), célèbre actrice tragique, naquit à Paris en 1713. Après avoir joué pendant quelque temps sur les théâtres de Strasbourg et de Compiègne, elle débuta à la Comédie-Française, le 6 août 1737, par le rôle de *Clytemnestre* (Iphigénie en Aulide), et elle y fut reçue le 8 octobre de la même année. Elle se distingua dans plusieurs rôles, et surtout dans celui de *Mérope*. Tous les journaux du temps rapportent qu'elle y développa une chaleur, un enthousiasme dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Mademoiselle Dumesnil négligeait beaucoup de choses dans ses rôles, les grâces du maintien, la noblesse des attitudes, le choix des gestes; mais elle avait, selon l'expression de Laharpe, des momens si beaux, qu'ils faisaient oublier ses inégalités. Alors sa voix devenait terrible et elle excitait au plus haut point la terreur et la pitié, qui sont les principaux ressorts de l'action tragique. En 1775, dans un âge très avancé, elle se retira du théâtre avec 2,500 fr. de pension, et alla passer les dernières années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, où elle mourut le 20 février 1803, âgée de 90 ans. Presque tous les poètes du dernier siècle ont payé à cette célèbre actrice le tribut de leur admiration par plusieurs pièces légères. Elle a laissé publier sous son nom un ouvrage assez volumineux, intitulé : *Mémoires de M.-F. Dumesnil, en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon*, an 8 (1800), in-8°. Cette réfutation diffuse d'un livre où elle avait été traitée avec trop de rigueur, a été rédigée par M. Coste. Dussaut y a ajouté une notice sur cette actrice. Ces mémoires font partie de la *Collection des Mémoires dramatiques* publiés par Dussaut.

DUMESNIL. *Voyez* MESNIL.

DUMNORIX. *Voyez* DAMNORIX.

* **DUMOLARD** (Joseph-Vincent), député à la plupart des législatures qui suivirent l'assemblée Constituante, naquit à Lafrey près de Vizille, en Dauphiné (département de l'Isère), le 25 novembre 1766. Ses talens comme jurisconsulte lui obtinrent, à l'âge de dix-neuf ans, la place d'avocat-général au parlement de Grenoble, et il avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut nommé (en 1791), par son département, à l'assemblée Législative. Le 2 octobre, après avoir provoqué la prestation individuelle du serment civique, il fit insérer dans le procès-verbal la *mention honorable* des adresses dirigées contre les prêtres. Le 15 janvier 1792, il parla en faveur du divorce, et prononça un discours contre la cour de Turin. Le mois suivant, il accusa les émigrés. On le vit quelque temps après adopter des sentimens moins exagérés. Dès le 11 mai, il s'éleva contre l'insubordination qui régnait parmi les militaires, et contre l'esprit de faction qui dominait l'assemblée. Les 16 et 20 du même mois, il défendit la reine, ainsi que le juge de paix Larivière. Le 20 juin, jour où des factieux avaient pénétré de force dans le château des Tuileries, Dumolard demanda que les administrateurs du département de Paris rendissent un compte sévère de leur conduite dans cette triste circonstance, et fit en outre décréter que les députations armées ne seraient plus admises dans la salle des séances. S'étant opposé le 8 août au décret d'accusation contre le général La Fayette, il manqua d'être assassiné, au sortir de l'assemblée, par les jacobins et les fédérés. Il se sauva de leurs mains en se réfugiant dans un corps-de-garde, d'où il fut contraint de sortir par une fenêtre de derrière. Dans la journée du 10, il se fit encore remarquer par son attachement au trône constitutionnel, mais ne put en conjurer la chute. En septembre 1795, il fut élu au conseil des Cinq-cents, où il appuya plusieurs élections, et notamment celle de J.-J. Aimé, que les jacobins voulaient faire déclarer nulle. Au milieu de leurs cris et de leurs menaces, il soutint, le 9 janvier 1796, la cause des parens des émigrés, et prouva qu'on ne pouvait, en justice, les priver de leurs biens. Ce discours fut censuré par l'assemblée, et Dumolard faillit être envoyé à la prison de l'Abbaye. Le 5 mai, il demanda que la loi relative à l'instruction de la procédure des *réacteurs* de Lyon devant le tribunal de l'Isère fût rapportée, et dénonça ensuite le Directoire qui s'immisçait dans les nominations à divers emplois. Il réclama en même temps contre l'effet rétroactif donné aux lois sur les successions, et repoussa, le 6 septembre, les accusations dirigées contre la ville de Lyon, que le Directoire avait dénoncée comme un foyer de contre-révolution. En décembre,

Digitized by Google

il se prononça en faveur de la liberté de la presse, osa, peu de temps après, plaider la cause de l'ordre de Malte, s'opposa au renvoi de La Villeheurnois et autres accusés de conspiration, devant une commission militaire, et demanda qu'en punissant les agens de Louis XVIII, on n'épargnât pas ceux du duc d'Orléans. Il désigna, le 18 mai, un complot formé par des démagogues qui avaient signalé pour victimes plusieurs députés. Le 23 juin, il fit un long rapport sur la conduite du Directoire en Italie, blâma le renversement des états de Venise et de Gênes, effectué par Bonaparte, et fit entrevoir que la Suisse était menacée du même sort. Ennemi déclaré des jacobins, il les dénonça avec plus de violence le 12 juillet, s'éleva le 18 contre le renvoi des ministres qui avaient mérité la confiance de l'Assemblée, et contre l'approche des troupes que le Directoire avait appelées. Le 25 août, il combattit avec énergie l'établissement du club dit *théophilanthropique* proposé par Leclerc. Le 28, il prononça un discours contre les *terroristes*, et contre la faction d'Orléans, qui, suivant lui, faisait mouvoir toutes les autres. Le 30, il eut le courage de parler en faveur de la Vendée. Pendant la lutte qui s'était établie entre le Directoire, qui voulait tout envahir, et le conseil des Cinq-cents, qui avait des opinions plus modérées, Dumolard avait souvent parlé avec la majorité de l'assemblée : il fut compris dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797) (*voyez* AUGEREAU.). Il était condamné, avec plusieurs de ses collègues, à être déporté à Cayenne; mais il parvint à s'échapper. S'étant remis, en 1798, à la discrétion du Directoire, celui-ci commua la peine des déportés en un exil à Oléron. Quand le Directoire fut renversé par Bonaparte, ce dernier rappela les exilés, et Dumolard fut nommé sous-préfet à Cambrai. Le département du Nord l'élut, en 1805, membre du Corps législatif; et, le 9 novembre 1809, il fit partie de la commission des finances. Dumolard prodigua ses éloges à Napoléon, qui n'y parut pas très sensible : il se rappelait que Dumolard avait désapprouvé le renversement des républiques de Gènes et de Venise; aussi il ne participa à aucune des grâces qu'il dispensait à tous ses flatteurs. Il fut, en 1811, élu candidat au Corps législatif par le collége électoral de l'Yonne; et le Sénat le réélut le 4 mai membre de l'assemblée Législative pour le même département. Il y resta jusqu'à la chute de Napoléon, en 1814. A cette époque, il passa à la chambre des députés, formée sous Louis XVIII, et S. M. le décora de la croix de la Légion-d'honneur, qu'il n'avait pu obtenir sous Bonaparte. Le 4 juillet, il remit sur le bureau de la chambre une proposition ayant pour objet de réclamer des ministres le tableau de la situation du royaume, et prononça, le 16, un discours en faveur de la liberté de la presse. Le 24, il parla avec force en faveur de la restitution à faire aux émigrés de leurs biens non vendus. Le 11 novembre, il s'éleva contre les juges du tribunal de Meaux, qui avaient déclaré « qu'une demande en divorce était pro» scrite par la Charte. » Le 23 novembre, il appuya l'accusation contre M. de Blons, qui avait exercé des violences dans une église. Il demanda le renvoi de cette affaire au chancelier, « dans la conviction, » dit-il, qu'il ne laissera pas impuni un » acte arbitraire et attentatoire à la liberté » publique... » Il parla ensuite sur la réduction présumée des traitemens de la Légion-d'honneur, contre la réduction du nombre des juges, etc. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il se tint caché pendant quelques jours. Nommé à la préfecture des Basses-Alpes et conseiller d'état, il ne s'y rendit point; mais il partit pour la Franche-Comté, en qualité de commissaire du gouvernement. Il se comporta dans cette mission avec autant de prudence que de sagesse. Une nouvelle chambre de représentans ayant été convoquée en vertu de l'*Acte constitutionnel* donné par Bonaparte, il y fut nommé et il y parla dans un grand nombre de circonstances; ce fut l'orateur de toutes les séances; ses opinions parurent un peu modifiées; car il rattachait à Bonaparte le salut de la France. Après la bataille de Waterloo (le 18 juin 1815), et la chambre continuant encore ses fonctions, Dumolard demanda, le 24, que la commission du gouvernement donnât tous les jours à la chambre des renseignemens officiels. Il s'unit à ses autres collègues pour proclamer Napoléon II, et fut un des membres qui, le 25 du même mois, opinèrent que dans le procès-verbal on fit mention des acclamations de *vive l'empereur!* qui avaient éclaté lors de la proclamation de Napoléon II. Il donna, le 26, lecture de l'adresse des fédérés parisiens, qu'il appela un modèle de patriotisme. Il appuya

Digitized by Google

la loi concernant les mesures de sûreté générale, et combattit l'amendement de M. Tripier, qui proposait que les mandats d'arrêt continssent les motifs d'arrestation. Le 27, il demanda que, séance tenante, la chambre procédât à l'examen de la proposition du gouvernement pour l'ouverture d'un crédit de 1,500,000 fr. de rentes sur le grand-livre. Le 29, il proposa de voter que les soldats qui avaient péri à Fleurus (première bataille livrée aux alliés, avant celle de Waterloo), *avaient bien mérité de la patrie*, et que le gouvernement prît des mesures pour témoigner à leurs familles la reconnaissance publique. Le 5 juillet il signa, en qualité de secrétaire, la fameuse *déclaration* de la chambre des représentans, où il était parlé des droits des Français, de la seconde abdication de Bonaparte, etc. Le 6, il combattit M. Cochon, qui proposait de ne pas envoyer des *voyageurs* (des commissaires) *auprès des armées*, et qui l'accusa d'avoir dit que les représentans *jouaient à la hausse et à la baisse*. Rappelé à l'ordre pour cette expression, il se livra à sa véhémence ordinaire. On ne saurait indiquer toutes les motions que Dumolard, doué d'ailleurs d'une éloquence verbeuse et prolixe, fit dans cette courte session. Il était toujours prêt à improviser pour lui et pour ses collègues, et ôtait souvent la parole aux autres orateurs. Cette fureur de parler lui avait attiré de vives épigrammes, notamment du poète Chénier, épigrammes que l'on citait souvent; et entre autres celle-ci...

> . . . . Dumolard au fatras léthargique,
> Plein d'orgueil et de mots, Dumolard aujourd'hui
> Distille en longs discours la sottise et l'ennui.

Les journaux ont aussi plaisanté sur sa loquacité intarissable. La *Gazette de France* dit un jour que ses protes regrettaient que Dumolard ne fût pas appelé à la nouvelle chambre (de 1816), parce que les longs discours de ce député rendant leur travail facile, ils avaient eu la prévoyance de tenir en réserve de petites phrases, comme celles de *indépendance nationale*, *vœu de la nation*, *respect aux idées libérales*, *défense des principes*, *représentation nationale*, *droits du peuple*, et autres lieux communs que cet orateur employait habituellement. Après la seconde restauration, il se retira à Villevallier, département de l'Yonne, où il est mort en 1820.

* DUMONCEAU (JEAN-BAPTISTE), comte de Bergendaël, grand-officier de la légion-d'honneur, grand'croix de l'ordre de la félicité de Bade, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit à Bruxelles, vers la fin de 1760, de parens qui appartenaient à la bourgeoisie de cette ville. Il y fit d'excellentes études au collége des jésuites; et ayant atteint sa seizième année, il suivit un cours d'architecture, art pour lequel il annonçait des dispositions marquées. Il avait déjà fait un voyage à Rome pour les développer, lorsque les premiers troubles du Brabant éclatèrent en 1787. Dumonceau entra dans une des compagnies de volontaires de Bruxelles qui s'organisèrent pour s'opposer aux innovations que voulait introduire Joseph II dans la Belgique, et pour soustraire son pays à l'influence de l'Autriche. Employé dans l'armée active, après l'évacuation de la Belgique par les Autrichiens, il franchit rapidement les grades subalternes, et parvint au commandement d'un corps de tirailleurs, auquel la couleur de son uniforme fit donner le nom de Canaries. Dumonceau se couvrit de gloire aux affaires de Falmagne et du Mont-d'Anseremme. Après la défaite des insurgés, sur l'invitation du prince de Béthune, il se retira en France. En 1792, l'assemblée Législative ayant déclaré la guerre à la cour de Vienne, Dumonceau offrit ses services, et ceux de ses compagnons d'armes, au ministre de la guerre. Cette offre fut acceptée, et les réfugiés se formèrent à Lille en bataillons, sous la dénomination de troupes légères belges. Ce corps, envoyé au camp de Maulde, se distingua par sa bravoure, et le bataillon sous les ordres de Dumonceau, se signala particulièrement à la bataille de Jemmapes. Dans la suite l'armée française ayant été battue à Nerwinde, Dumonceau fut chargé de défendre les approches de Lille. Dans une autre affaire contre un corps d'émigrés, commandé par le jeune comte de Bouillé, il joignit à la gloire de vaincre celle de sauver, en favorisant leur évasion, les vaincus qu'une loi cruelle condamnait à mort. Il donna même l'hospitalité à quelques émigrés, parmi lesquels était l'évêque de Clermont. Elevé au grade de général de brigade, il emporta quelque temps après, la position fortifiée d'Hallouin, devant Menin. Au commencement de la campagne de 1799, il forma avec l'adjudant général Reynier, pour la conquête de la Belgique, un plan si bien combiné que le général Pichegru

Digitized by Google

le fit exécuter, au mois de mai suivant. Après la bataille de Fleurus, Dumonceau assista aux siéges de Bois-le-Duc et de Nimègue, fut nommé par Pichegru commandant de la Haye, et devint lieutenant-général au service de la république batave. En 1799, il repoussa, en lui occasionant une perte considérable, près de Bergen, un corps de l'expédition Anglo-Russe, qui avait effectué son débarquement. En juillet 1800, il fut appelé au commandement du corps d'armée auxiliaire qui devait agir en Franconie, de concert avec les troupes françaises, et fut chargé du siége de Marienbourg. En 1803, la réorganisation de l'armée hollandaise lui fut confiée. La guerre avec l'Autriche ayant recommencé, il eut la garde d'Augsbourg et Donawerth. A la paix il rentra dans ses foyers, et lorsque la république batave fut érigée en royaume, Louis Napoléon (le nouveau roi), le nomma son ministre plénipotentiaire en France. Lors de la guerre de Prusse, Dumonceau força Hameln à capituler après un siége de peu de jours. Delà il se dirigea sur Brême et Hambourg. En février 1807, il fut nommé maréchal de Hollande, et décoré de la grand'croix de l'ordre de l'Union. En 1808, il devint conseiller-d'état, dirigea en 1809, la défense des points menacés par les Anglais qui s'étaient emparés de l'île de Walcheren, et reçut en 1810, le titre de comte de Bergendaël. Lors de la réunion de la Hollande au territoire de l'empire, Dumonceau fut appelé à Paris, et créé comte de l'empire, puis commandant de la deuxième division militaire. Au commencement de 1813, il fit la campagne de Saxe, pendant laquelle il battit les Russes devant Dresde. A la déroute de Kulin, le corps qu'il commandait ne fut point entamé : il fit sa retraite dans le meilleur ordre. Retiré à Dresde après la bataille de Leipsick, il fut obligé de capituler et se retira à Oldenbourg. Il ne rentra en France que le premier juin 1814. Il fut nommé de nouveau, commandant de la deuxième division militaire et reçut la croix de Saint-Louis. Lorsque Bonaparte eut débarqué en 1815 à Cannes, Dumonceau offrit à Louis XVIII, ses services, et demanda au duc de Bellune des instructions, mais il n'en reçut point de réponse. Alors il assembla tout le corps d'officiers stationné dans la place, et le résultat de cette convocation ayant été qu'il fallait se soumettre au nouveau gouvernement, il publia un ordre du jour pour faire arborer la cocarde tricolore. Peu de temps après il fut remplacé dans son commandement et reçut l'ordre de se rendre à Paris. Napoléon lui rendit le commandement de la 2e division militaire. La journée de Waterloo et l'invasion du territoire français, le forcèrent de nouveau à quitter Mezières; il se rendit à Paris où il fit agréer sa démission du service de France. Il revint aussitôt dans sa patrie, où le roi des Pays-Bas l'accueillit avec distinction, et plaça ses deux fils dans l'armée. Choisi comme député du Brabant à la deuxième chambre des états-généraux, il n'a fait que paraître dans cette assemblée. Dumonceau est mort à Bruxelles où il avait fixé sa résidence, le 29 décembre 1821, âgé de 61 ans.

*DUMONCHAU, mucisien distingué, né à Strasbourg en 1775, se fixa d'abord à Paris, où il passait pour un des plus forts et des plus brillans clavecinistes. Des circonstances particulières l'engagèrent ensuite d'aller s'établir à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, et où une maladie longue et douloureuse l'enleva à la fin de décembre 1820, à 45 ans. Il a composé des *sonates* et des *fugues*, dans le style des maîtres allemands. Sa musique porte l'empreinte d'un caractère aisé et dégagé de toute entrave.

DUMONT (Henri), maître de musique de la chapelle du roi, touchait supérieurement de l'orgue. Il était né dans la principauté de Liége en 1610, et il mourut à Paris, abbé de Silly, en 1684. L'abbé Dumont est le premier musicien qui ait employé dans ses ouvrages la basse continue. Il nous reste de lui des *motets* estimés, et cinq *grand'messes*, dans un très beau plain-chant, appelées *messes royales*, qu'on chante encore dans quelques couvens de Paris, et dans plusieurs églises de province.

DUMONT (Jean-François), baron de Carlscroon, historiographe de sa majesté impériale et catholique, réfugié en Hollande après avoir servi sans beaucoup de fruit en France, est connu par divers écrits d'un style languissant et incorrect, mais où l'on trouve des recherches qui peuvent être utiles. Les principaux sont : | Des *mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick*, la Haye, 1699, 4 vol. in-12, dont les *Actes* ont aussi 4 vol. in-12, 1705. Cet écrit, instructif et intéressant, contient en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires, depuis la paix de

Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. | Des *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, 1699, 4 vol. in-12; recueil assez curieux, quoique peu exact; | *Corps universel diplomatique du droit des gens*, comprenant les traités d'alliance, de paix et de commerce, depuis la paix de Munster jusqu'en 1706, Amsterdam, 1726, 8 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes, mais il a son utilité. En y ajoutant les traités faits avant J.-C., publiés par Barbeyrac, ceux de Saint-Priest, ceux de Munster et d'Osnabruck, cela forme une collection de 19 vol. in-fol. Ils sont le plus souvent partagés en 28 ou 30 tomes. | *Lettres historiques depuis janvier* 1652 *jusqu'en* 1710. Une autre main, moins habile que celle de Dumont, les a continuées. | *Batailles gagnées par le prince Eugène, gravées avec des explications historiques*, la Haye, 1723, in-folio, nouvelle édition publiée sous le titre d'*Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, du prince et du duc de Marlborough, et du prince de Nassau-Frise*, la Haye, 1729-47, 3 vol. in-folio, fig., ouvrage recherché. Il mourut vers l'an 1726.

* **DUMONT** (Etienne), célèbre publiciste, né à Genève au mois de juillet 1759, fut fait ministre protestant en 1781, et se livra avec succès à la prédication. En 1782, lorsque la médiation armée de la France, de la Savoie, et d'un canton suisse fit triompher l'aristocratie de Genève, il quitta sa patrie et se retira, avec sa famille à Saint-Pétersbourg, où il devint pasteur de l'église protestante française. Dumont habitait la Russie depuis 18 mois, lorsque lord Lansdowne l'appela en Angleterre pour lui confier la fin de l'éducation de ses fils. Il vint en France en 1789, et de concert avec Mirabeau, rédigea le *Courrier de Provence* dans le sens des idées nouvelles. On assure que la fameuse adresse au roi proposée par Mirabeau, le 9 juillet 1789, pour obtenir le renvoi des troupes, avait été composée par Dumont. Retourné en Angleterre, il puisa dans ses liaisons avec J. Bentham un goût décidé pour l'étude de la jurisprudence, et se chargea de rédiger les manuscrits du jurisconsulte anglais, qu'il refondit et dont il s'appropria, pour ainsi dire, les idées. Tels sont : | *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol.; 2e édition, Paris, 1820; | *Théorie des Peines et des récompenses*, Londres, 1811, 2 vol. plusieurs fois réimprimée; | *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1816, 2 vol.; | *Traité des preuves judiciaires*, Paris, 1823, 2 vol.; | *De l'organisation judiciaire et de la codification*, Paris, 1828. M. Rossi dans son système du droit pénal s'est attaché à réfuter le système dont Dumont s'est rendu l'interprète. En 1814, celui-ci revint à Genève, fut nommé membre du conseil représentatif et souverain, et se prononça constamment pour la cause des libertés publiques. Il travailla à la réforme du système des prisons, devint membre de la commission formée à ce sujet en 1822, et la prison pénitentiaire fut le résultat du plan panoptique qu'il suggéra. Dumont faisait un voyage d'agrément à Milan, en 1829, lorsqu'il mourut presque subitement le 29 septembre de la même année. Il a coopéré aux *Annales de législation et d'économie politique*, ouvrage périodique.

* **DUMONT-DE-COURSET** (Georges-Louis-Marie, baron), agronome, né le 16 septembre 1746, à Boulogne-sur-Mer, embrassa l'état militaire, et fut de bonne heure capitaine de cavalerie. Il se livrait aussi à l'étude de la botanique : bientôt son amour pour les plantes devint une passion, qui le porta à renoncer en 1777, à la vie des camps pour devenir agriculteur dans sa terre de Courset à 5 lieues de Boulogne. Ses travaux ne furent pas sans succès, et sa ferme devint en quelque sorte une ferme-modèle; elle s'est enrichie des plus belles espèces du règne végétal, soit indigènes, soit exotiques : et il possédait dans son portefeuille, les dessins de plus de mille plantes des Pyrénées. Dumont devint membre de la société royale d'agriculture et correspondant de l'institut. Il est mort dans sa terre de Courset au mois de juin 1824. Son éloge se trouve dans le *procès-verbal de la séance publique de la société d'agriculture, du commerce et des arts de Boulogne-sur-Mer, du 12 juillet* 1824, et la société royale d'Arras l'a mis au concours pour l'année 1825. On a imprimé une *Notice sur les jardins de M. Dumont de Courset*, Paris, 1813, in-8°; réimprimée sous le titre de *Description des jardins de Courset*, Paris, 1824, in-8°. Il a publié : | *Observations sur l'agriculture du Boulonais*, 1784, in-8°; | la *Météorologie des cultivateurs, suivie d'un avis aux habitans des campagnes sur leur santé et sur quelques-uns de leurs préjugés*, 1798, in-12; | le *Botaniste cultivateur*, ou *Description, culture et*

Digitized by Google

usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées selon la méthode de Jussieu, 1798-1805, 5 vol. in-8°; 2e édition entièrement refondue et considérablement augmentée, 1811, 6 vol. in-8° avec un *supplément* publié en 1814, in-8° : cet ouvrage a eu du succès, et a été traduit en allemand par C. G. Berger, Leipsick, 1804 et années suivantes. Outre la nomenclature considérable des plantes, on y trouve une description simple et précise de leurs caractères et de leurs propriétés, avec la méthode de les conserver et de les propager. Il a aussi donné des *Observations géorgico-météorologiques* dans les *Mémoires de l'ancienne Société d'agriculture de Paris*, et plusieurs *Mémoires* dans les *Annales de l'agriculture française* et dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*.

* DUMOUCHEL (JEAN-BAPTISTE), ancien recteur de l'université de Paris, était né l'an 1747 d'un paysan des environs de Rouen, et selon d'autres, de la Picardie. Ayant obtenu une bourse au collége de Sainte-Barbe de Paris, il y fit ses études, prit les ordres sacrés, entra ensuite comme maître de quartier au collége de Louis-le-Grand. Il alla quelque temps après professer la rhétorique à Rodez, d'où il fut rappelé dans la capitale, pour occuper une chaire au collége de la Marche, et devint recteur de l'université. En 1788 il fut secrétaire de l'assemblée électorale du clergé de ce diocèse, qui le députa aux états-généraux de 1789; Dumouchel y embrassa le parti des novateurs, se réunit au tiers-état dès les premières séances, et se lia bientôt avec le parti constitutionnel. Après avoir prêté le serment, il fut porté en 1791 à l'évêché de Nimes. Il se conduisit dans cette ville suivant les principes de ceux à qui il devait son élévation, donna sa démission et se maria lors de la suppression politique du culte. Il fut alors employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, d'où Lucien Bonaparte l'exclut, dit-on, pour *discours déplacés*. Il y rentra sous le ministère de Chaptal, comme chef du bureau de l'instruction publique, d'où il passa dans les bureaux de l'université lorsqu'on reconstitua ce corps. En 1814, on lui donna sa retraite. Dumouchel est mort le 18 décembre 1820. On a de lui : *Narrationes excerptæ ex latinis scriptoribus*, Paris, 1818, in-12, dont il donna une nouvelle édition avec M. Goffaux.

* DUMOULIN (EVARISTE), littérateur, né en 1776, dans le département de la Gironde, et mort à Paris en 1833, se destina d'abord au commerce et étudia les sciences exactes avec succès. Mais son penchant pour la littérature triompha bientôt, et il commença à se faire remarquer en publiant à Bordeaux quelques brochures et quelques poésies, et en insérant divers articles dans le journal du département. Evariste Dumoulin se rendit à Paris, où il a coopéré à la rédaction du Constitutionnel; il s'était aussi associé aux auteurs de la *Minerve française*. On s'est plu généralement à reconnaître l'impartialité de ses jugemens littéraires. On a de lui : | *Procès du général comte Drouot*, précédé d'une *Notice historique* sur cet officier, Paris, 1816, in-8°, avec portrait. | *Histoire complète du procès du maréchal Ney*, 1816, in-8°; | *Procès du général Cambronne*, 1816, in-8°; | *Lettre sur la censure des journaux et sur les censeurs*, 1820, in-8°.

DUMOULIN, *Voyez* MOULIN (du).

* DUMOURIEZ (CHARLES-FRANÇOIS DUPÉRIER), né à Cambrai le 25 janvier 1739, était issu d'une ancienne famille parlementaire de Provence qui portait le nom de *Dupérier*. Celui de *Dumouriez* qu'il adopta était une corruption du nom de sa bisaïeule, qui s'appelait *de Moriès* ou *Mouriès*. Il avait, dans sa première enfance, une santé très débile qui se fortifia vers l'âge de dix ans. Son père lui fit faire ses études au collége de Louis le Grand, jusqu'à la rhétorique, et l'en retira en 1753 pour lui faire apprendre les mathématiques et les principales langues vivantes. Le jeune Dumouriez suivit, en 1757, dans la campagne du Hanovre, son père qui était commissaire des guerres, devint à 19 ans, cornette de cavalerie dans le régiment d'Escars, et fit la campagne de 1759, sous le marquis d'Armentières, aux environs de Munster, puis celle de 1760, sous le comte de Saint-Germain. Il se distingua à Klosterkamp, où son cheval s'étant abattu sous lui, il fut obligé de se rendre, après avoir reçu huit blessures graves et un grand nombre de fortes contusions. La croix de Saint-Louis fut sa récompense. Mis à la réforme lors de la paix de 1763 et ne pouvant se résoudre à rester dans l'inaction, il visita l'Italie et offrit, dit-on, ses services d'abord aux Génois et ensuite aux Corses. A son retour à Paris, il présenta au duc de Choiseul un plan pour s'em-

Digitized by Google

parer de la Corse, qui fut rejeté, et eut à ce sujet une scène très vive avec ce ministre. Dumouriez se rendit alors en Portugal, en 1766, et passa de là en Espagne, où le grade de lieutenant-colonel lui fut offert; mais le duc de Choiseul le rappela et lui donna le brevet d'aide-maréchal-général-des-logis, avec 18,000 livres de gratification, pour ses travaux sur le Portugal dont les deux ouvrages suivans furent le fruit: | *Etat présent du royaume de Portugal, en l'année* 1766, 1 vol. in-12 (anonyme), imprimé à Lausanne, en 1775, in-12. Cet ouvrage d'un grand mérite a été réimprimé avec des additions et des corrections dans le tome 1er des *OEuvres complètes*, Hambourg, (Châteauneuf) 1797, in-4°; | *Système d'attaque et de défense du Portugal*. Ces manuscrits avaient été adressés au duc de Choiseul avec une carte offrant le cours du Tage, et le tracé des marches et des camps. Après avoir fait la campagne de 1768 en Corse, Dumouriez fut chargé de déporter sur les côtes des états du pape, les jésuites espagnols expulsés de leur pays par le comte d'Aranda et qui s'étaient réfugiés dans cette île. Le duc de Choiseul l'envoya, au commencement de 1770, en mission secrète auprès des confédérés de Bar, pour soutenir les Polonais contre la Russie; ce ministre ayant été remplacé par le baron de Vioménil, Dumouriez revint à Paris, et fut chargé, en 1772, par Louis XV lui-même d'une autre mission secrète auprès de Gustave III roi de Suède dans le but de favoriser ce prince contre l'aristocratie suédoise. Le duc d'Aiguillon, principal ministre, qui n'avait pas même été consulté pour cette affaire, voulut se venger, et, sous prétexte d'intrigues politiques avec le duc de Choiseul et le comte de Broglie, fit arrêter Dumouriez à Hambourg, pendant que, d'accord avec le roi de France, il s'occupait de lever des troupes pour Gustave III; Dumouriez fut enfermé durant six mois à la Bastille, et de là transféré au château de Caen, où il resta jusqu'à la mort de Louis XV, et où, pour se distraire, il écrivit des mémoires sur l'art de la guerre, la politique et l'administration. A l'avénement de Louis XVI, il fut réintégré dans son grade de colonel. Ayant démontré, dans un mémoire présenté au roi, l'important avantage de la localité de Cherbourg pour un grand établissement de la marine militaire dans la Manche, il obtint le commandement de cette ville, et y reçut Louis XVI lorsque ce monarque vint, en juin 1786, assister à l'immersion du premier des cônes sur lesquels reposent les piles de maçonnerie de la nouvelle rade. Le grade de maréchal-de-camp lui revint en 1788, par ancienneté. Dumouriez embrassa la cause de la révolution, et se fit d'abord remarquer à cette époque par une brochure intitulée: *Cahiers d'un bailliage qui ne députera pas aux états-généraux*. Nommé commandant de la garde nationale, il sut maintenir l'ordre à Cherbourg, vint à Paris à la fin de 1789, et entra dans la fameuse société des *Amis de la constitution*. Après avoir rempli une première mission en Belgique, il fut envoyé en 1790 dans l'ouest pour apaiser l'insurrection vendéenne, et fit à Niort la connoissance de Gensonné, commissaire civil du gouvernement, qui devint un des principaux membres du parti *girondin*. En 1792, Dumouriez fut nommé lieutenant-général, puis, par l'influence de ce parti, ministre des affaires étrangères; nous n'examinerons point quelle est la part que Dumouriez a prise à la disgrace de M. Delessart qu'on lui a reprochée. Les Girondins s'étaient déclarés pour la guerre offensive, et Dumouriez y poussa Louis XVI qui provoqua le décret de l'assemblée législative portant déclaration de guerre au roi de Bohème et de Hongrie; mais cette mesure, au moins imprudente, n'eut point de résultat heureux. Cependant Louis XVI, après avoir long-temps refusé de sanctionner le décret de formation d'un camp de vingt mille fédérés près Paris, et avoir mis son *veto* au décret relatif à la déportation des prêtres insermentés, se décida à congédier les trois ministres Servan, Roland et Clavières, qui, selon son expression, *le tuaient à coups d'épingles*, et deux jours plus tard Dumouriez lui-même (15 juin 1792). Celui-ci ayant obtenu une lettre de service pour l'armée du Nord, commandée par le maréchal Luckner, se rendit à Valenciennes, où il fut froidement accueilli, et ce chef ne lui confia qu'avec peine le commandement d'un petit camp volant à Maulde. Dumouriez remporta quelques avantages sur les Autrichiens, habitua ses soldats à la petite guerre, et sut si bien inspirer l'enthousiasme qu'on vit les deux jeunes demoiselles Fernig accourir sous ses drapeaux, et elles devinrent plus tard ses aides-de-camp. Après la journée du 10 août, il reconnut sans hésiter le nouveau gouvernement et ou-

Digitized by Google

blia ce qu'il devait à la cause de Louis XVI. Le départ de Lafayette, ayant laissé l'armée sans chef, il fut choisi pour le remplacer, et se rendit sur-le-champ à Sedan, où il rétablit l'ordre et la confiance, que les événemens avaient fort ébranlée. C'était à la fin du mois d'août; le duc de Brunswick venait de prendre Longwy, et marchait sur Verdun à la tête de soixante mille hommes. Dumouriez, qui n'en avait d'abord que 28,000, s'empara des défilés de l'Argonne, et écrivit de Grandpré, le 4 septembre 1792, au conseil exécutif: « Verdun est pris; j'at» tends les Prussiens. Les défilés de l'Ar» gonne sont les Thermopyles de la » France; mais je serai plus heureux que » Léonidas. » Il tint parole et donna, par sa fermeté, à Kellermann le temps de le rejoindre avec 27,000 hommes, que renforcèrent encore dix mille soldats conduits par Beurnonville. L'armée française occupait les hauteurs de Valmy. Le duc de Brunswick, après en avoir reconnu la belle position, se contenta le 20 septembre de canonner vivement les Français qui ripostèrent avec vigueur sans quitter leur position. A cette démonstration se bornèrent les événemens de cette journée remarquable en ce qu'elle fut le terme de l'invasion; le 21 au matin, les Prussiens s'étaient éloignés; Dumouriez sans inquiéter leur retraite, s'avança jusqu'à Barancy, partagea son armée en deux colonnes, qu'il mit sous les ordres, l'une de Beurnonville, l'autre du général *Egalité*, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, et se rendit à Paris où il fut reçu avec enthousiasme par la Convention et les Jacobins. Quatre jours après, il repartit pour son armée, méditant la conquête de la Belgique qu'il exécuta en un mois; il remporta, le 6 novembre 1792, la victoire de Jemmapes sur les Autrichiens commandés par le duc Albert de Saxe-Teschen, et entra le lendemain à Mons; il fit ensuite un emprunt aux états du Hainaut pour payer ses troupes en numéraire, au-delà de la frontière, suivant un décret de la Convention, et obtint encore plusieurs avantages. Mais contrarié dans ses opérations par les commissaires de la Convention, il fit un nouveau voyage à Paris, au mois de décembre, pour essayer d'obtenir le renvoi de Pache, ministre de la guerre, et le rappel des commissaires. On lit dans ses *Mémoires* que le but principal de son voyage étoit de sauver Louis XVI. Les révolutionnaires l'accueillirent mal cette fois, et Drouet le dénonça même à la Convention. Dumouriez quitta la capitale le 26 janvier, et ayant appris, à Anvers, la rupture entre la France et l'Angleterre, avec laquelle la Hollande était liée par un traité offensif et défensif, il se mit en devoir de conquérir cette dernière contrée, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que treize mille cinq cents hommes. La prise de Bréda valut à l'armée française un matériel considérable, ainsi que celle des places de Klendert et de Gertruydenberg. Le général d'Arçon assiégeait ensuite Willemstadt, dont il ne put se rendre maître, lorsque le 1[er] mars 1793, l'armée du prince de Saxe-Cobourg, s'étant mise en mouvement, fit lever le blocus de Maestricht que les généraux Miranda et Valence avaient investi, et força les Français de se replier sur Liége. Cependant la Convention avait décrété le séquestre des biens ecclésiastiques et la saisie de l'argenterie des églises en Belgique. Dumouriez s'opposa à l'exécution de ces mesures iniques, et résista ouvertement aux commissaires mêmes de la Convention. Ceux-ci partirent pour Paris, décidés à perdre Dumouriez, qui risqua sur ces entrefaites la bataille de Nerwinde après laquelle il fut obligé d'abandonner le champ de bataille. Le 20 mars, on vit arriver à l'armée les commissaires Danton et Lacroix qui essayèrent inutilement de le ramener à la soumission aux décrets de la Convention, et ils repartirent aussitôt vers l'assemblée qui les avait envoyés. Dumouriez conçut alors le projet de marcher sur Paris, de dissoudre la Convention et de mettre sur le trône le duc de Chartres (Louis-Philippe). La Convention, informée qu'il avait ouvert des négociations avec le baron Mack, chef d'état-major du prince de Saxe-Cobourg, lui envoya, pour le sommer de venir lui rendre compte de sa conduite, les commissaires Beurnonville, alors ministre, Camus, Quinette, Lamarque et Bancal. Les cinq envoyés le trouvèrent le 2 avril, à son quartier-général des Boues de Saint-Amand, et lui signifièrent le décret rendu à son égard. Après une altercation assez vive, Dumouriez les fit tous arrêter, et livrer comme *otages* au général Clerfayt, à Tournai. (Ils furent depuis échangés contre l'auguste fille de Louis XVI.) Le 3 avril, Dumouriez harangua ses troupes, mais il s'aperçut qu'il ne pouvait plus compter sur leur fidélité. Assailli près de Condé, le 4 au matin, avec une escorte de huit hussards

Digitized by Google

d'ordonnance, par trois bataillons de volontaires de la Côte-d'Or qu'il rencontra et qui firent sur lui un feu très vif sans l'atteindre, il s'éloigna au trot; son cheval ayant refusé de franchir un fossé, il le passa à pied et abandonna le cheval qui fut pris et mené en triomphe à Valenciennes. Le général se rendit à un poste autrichien, et publia le 5 avril, une proclamation que le prince de Saxe-Cobourg consentit à signer, et dans laquelle on promettait au peuple français d'étouffer l'anarchie et de rétablir la constitution de 1791. Sur l'instance de plusieurs de ses officiers qui s'étaient rendus auprès de lui pendant la nuit et qui l'assuraient des bonnes dispositions de ses troupes, il s'était mis en route pour Saint-Amand, lorsqu'il apprit que l'artillerie reconnaissait l'autorité de la Convention. Dumouriez se retira à Rumégies, passa ensuite à l'étranger avec le duc de Chartres, et alla descendre à Tournai chez le général Clerfayt. Les ministres des puissances alliées réunis à Anvers, ayant décidé que la proclamation signée par le prince de Saxe-Cobourg serait désavouée, et l'Autriche ayant déclaré dans un manifeste, qu'elle ferait désormais la guerre pour son propre compte, et garderait *à titre d'indemnité et de conquête*, toutes les places qui tomberaient en son pouvoir, Dumouriez eut à ce sujet, avec le prince de Cobourg, une explication très vive, à la suite de laquelle il quitta le camp autrichien. Il se dirigea vers Mergueshein, en Franconie, où l'électeur de Cologne ne lui permit point de séjourner, se rendit de là à Stuttgard, d'où il fut encore contraint de sortir et parcourut, sous un nom supposé, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre, sans pouvoir trouver un asile. Lord Grenville lui ayant notifié l'ordre de quitter le territoire anglais, il alla enfin se fixer dans la petite ville de Neuss, en Danemarck, non loin de Hambourg, et y fut réduit long-temps à vivre du produit de ses écrits. Sa tête avait été mise à prix en France, et à l'étranger il était l'objet du ressentiment des émigrés. Dumouriez se rendit à Saint-Pétersbourg en 1800, pour offrir à Paul Ier ses services contre Bonaparte, et parvint à faire agréer ses plans à ce prince qui lui avait dit : *il faut que vous soyez le Monck de la France.* Mais les intrigues du ministre russe Rastopchin firent échouer tous ses efforts, et il se rendit en Angleterre, où une pension annuelle de 1200 livres sterling lui fut faite par le gouvernement britannique, qui voulut récompenser ainsi ses projets contre le premier consul. Il contribua au rapprochement des membres de la famille aînée des Bourbons, avec le roi actuel des Français, et adressa, dit-on, lors de l'invasion de notre armée en Espagne, un plan de défense au secrétaire-général de la junte de Séville, pour la défense de cette contrée dont la topographie lui était familière. Après la restauration, il continua de résider en Angleterre, et aida de ses conseils les révolutionnaires napolitains. Dumouriez est mort à Turville-Park en Angleterre, le 14 mars 1823, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et ses restes ont été inhumés dans l'église paroissiale de Sainte-Marie d'Henley sur la Tamise. M. John Bowring, légataire de ses papiers, a publié son oraison funèbre en anglais, Londres, 1823, in-8°. Outre les trois ouvrages que nous avons cités, Dumouriez a encore laissé : | *Galerie des aristocrates militaires, et Mémoires secrets de la guerre de* 1757, Paris, 1790, in-8°; | *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant la campagne de Belgique en* 1792, Paris, 1793, in-8°, traduit en anglais, 1794, in-8°; | *A la Convention nationale et à la nation française*, Francfort, 1793, in-8°; | *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipsick, 1794, 2 vol. in-8°, traduit en allemand, en 1794; en anglais, 1794, in-8°; puis les mêmes, augmentés d'un volume; sous ce titre : *La vie et les Mémoires du général Dumouriez*, Hambourg, 1795; | *Coup d'œil politique sur l'avenir de la France;* mars, 1795, Hambourg et Londres, traduit en allemand et en anglais, in-8°; | *Lettre du général Dumouriez au traducteur de l'histoire de sa vie, pour faire suite au Coup d'œil politique*, etc., Hambourg et Londres, 1795, in-8°; | *Examen impartial d'un écrit intitulé : Déclaration de Louis XVIII, septembre*, 1795, in-8°; | *Réponse au rapport du député Camus*, mars, 1796, in-8°; | *De la république, ou Coup-d'œil politique sur l'avenir de la France*, décembre, 1796, in-8°; | *Tableau spéculatif de l'Europe*, 1798, in-8°, traduit en allemand et en anglais, 1799, in-8°; | *Fragmens sur Paris, par F.-D.-L. Meyer*, traduits de l'allemand, 1800, 2 vol. in-12; | *Campagnes du maréchal Schomberg en Portugal*, de 1662 à 1668, Londres, 1807, in-18; | *Jugement sur Bonaparte, adressé par un militaire*

Digitized by Google

à la nation française et à l'Europe, extrait de l'*Ambigu*, journal français, publié à Londres par Peltier, 10 avril 1807, réimprimé à Paris, 1814. Dumouriez parle, dans sa *Vie*, de divers autres mémoires et ouvrages manuscrits qui ont dû se trouver saisis après sa fuite de France, et intitulés : | *Leçons de géographie, Leçons d'histoire et de philosophie, composées à Madrid en* 1767 ; | *Mémoires sur la Pologne, Notes sur la Hongrie, écrits en Pologne en* 1770 *et* 1771 ; | *Instruction sur les troupes légères ;* | *Tableau spéculatif de l'Europe en* 1772 pour M. de Montegnard, ministre de la guerre, et dont Louis XV eut une copie ; | *Essai philosophique sur les voyages ;* | *Mémoire politique et commercial sur Hambourg et la basse Saxe ;* | *Principes militaires ;* | *Traité des légions ;* | *Traduction en vers français du XXV*e *chant du* Morgante Maggiore, *poème héroï-comique de Pulci ;* | *Mémoire de défensive sur la Normandie*, 1777 ; | *Traduction de l'italien, de la vie de Benvenuto Cellini, sculpteur florentin, écrite par lui-même ;* | *Vies des principaux généraux de Charles XII ;* | *Mémoires sur le Cotentin*, 1778 ; | *Mémoire diplomatique pour M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères en* 1791.

* DUN (David ERSKINE, plus connu sous le nom de lord), jurisconsulte écossais, né en 1670 à Dun, dans le comté d'Angus, se distingua dans le parlement écossais par son opposition au projet d'union de l'Angleterre et de l'Ecosse, et par sa bienfaisance généreuse envers le clergé épiscopal persécuté. Il mourut en 1755. On lui doit un petit ouvrage estimé, intitulé : *Lord Dun's Advice* (conseils de lord Dun), 1752, in-12.

DUNAAN, juif de nation, roi des Homérites, peuple de l'Arabie-Heureuse, vivait au commencement du 6e siècle. On dit qu'ayant été vaincu dans une grande bataille, il déchargea sa colère sur les chrétiens qui habitaient dans ses terres. Il y avait une ville nommée Nagran qui en était remplie ; il y mit le siége, et y exerça des cruautés incroyables contre les fidèles qui ne voulurent pas renier J.-C. Le martyre d'Arétas et d'un enfant de 5 ans, est des plus remarquables pour la barbarie. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 24 d'octobre. Elesbaan, roi d'Ethiopie, à la prière du patriarche d'Alexandrie, vint venger les chrétiens, et fit mourir le Néron juif, après avoir défait ses troupes.

* DUNAND (Joseph), capucin, connu sous le nom de *P. Joseph-Marie*, né au Russey et mort à Besançon en 1790, devint aumônier de l'état-major, généalogiste et juge d'armes de la confrérie de Saint-Georges, et associé de l'académie des sciences de cette ville. On a de lui : | *Lettre historique et critique qui prouve que Henri, roi de Portugal, n'est pas de la maison de Bourgogne-Duché, mais de celle des comtes de Bourgogne*, mars 1758, insérée au Mercure de France d'avril 1758, etc. ; | *Bibliothèque des auteurs de Franche-Comté ;* | et beaucoup de manuscrits.

DUNCAN (Martin), né à Kempen en 1505, curé de Delft en Hollande, se fit une grande réputation par son zèle contre les protestants, dont il ramena un grand nombre dans le sein de l'Eglise. Il mourut à Amersfort l'an 1590. Il a laissé des *Traités de l'Eglise*, du *Sacrifice de la messe*, du *culte des images, etc., etc.* Tous ses ouvrages, dont quelques-uns sont en latin et les autres en flamand, prouvent le vif attachement de l'auteur à la religion catholique.

DUNCAN (Marc), gentilhomme écossais, s'établit à Saumur en Anjou, où il fut professeur de philosophie, et principal du collége des calvinistes. Il exerçait en même temps la médecine, et avec tant de réputation, que Jacques Ier, roi d'Angleterre, voulut l'attirer auprès de lui ; mais Duncan, marié à Saumur, sacrifia sa fortune à son amour pour sa femme. Il mourut dans cette ville en 1640. On a de lui quelques ouvrages de philosophie, et un *livre contre la possession des religieuses ursulines de Loudun*, où il s'attache moins à l'examen des faits qu'aux moyens de les réfuter (*voyez* MESNARDIÈRE). Cet écrit fit tant de bruit que Laubardemont, commissaire pour l'examen de la possession de ces filles, lui en aurait fait une affaire, sans le crédit de la maréchale de Brézé, dont il était médecin. *Voyez* CÉRISANTES.

DUNCAN (Daniel), autre médecin de la même famille que le précédent, membre de la faculté de médecine de Montpellier, se retira en 1690 à Genève. Il en fut chassé et passa à Berne, ensuite à la Haye, et enfin à Londres, où il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui : | *Explication nouvelle et méthodique des fonctions animales ;* | *Chimie naturelle*, qu'il traduisit en latin, et qu'il augmenta considérablement sous ce titre : *Chimiæ na-*

Digitized by Google

turalis specimen; | *Avis salutaire contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1703, in-8°, ouvrage traduit en anglais et rare. Tous ses écrits sont estimés par les maîtres de l'art.

* DUNCAN (l'abbé François) naquit à Rome le 13 avril 1752. Son père Jacques Duncan, attaché au pretendant d'Angleterre, se fixa à Rome avec ce prince. En 1757, il embrassa la religion catholique, malgré les instances et les reproches d'un de ses amis nommé Wagstasse, ministre anglican dont on a conservé les lettres qui furent écrites à cette occasion. Zélé catholique, Jacques Duncan communiqua à ses enfans les mêmes principes, et leur donna une éducation soignée; François en sut mieux profiter que ses frères. Il embrassa d'abord la carrière du barreau, puis la quitta pour se livrer à d'autres études. Il prit ensuite les ordres ecclésiastiques, et devint, en 1800, un des premiers membres de l'académie de la *religion catholique*, où il lut quatre *Mémoires* remarquables, dont nous parlerons ci-après. Juste appréciateur de ses talens, le cardinal de Piétro l'avait choisi pour auditeur et secrétaire lors de son voyage à Paris; mais une maladie força l'abbé Duncan de rester à Florence. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, que les événemens politiques de ce temps orageux avaient forcé à quitter l'Italie, et qui régnait alors à Vurtzbourg, le nomma précepteur de son fils Léopold, depuis grand-duc de Toscane. Arrivé dans cette ville, en 1806, il se concilia bientôt l'estime du souverain, comme celle de son élève, auquel il inspira l'amour de la religion et le goût des lettres. Il donnait aussi aux archiduchesses, filles du grand-duc Ferdinand, des leçons de littérature italienne. Modeste et retiré, il demeura toujours étranger à toutes les intrigues de cour. L'abbé Duncan, attaqué d'une maladie à la vessie, mourut le 4 octobre 1811, âgé de cinquante-neuf ans. Son intime ami, M. Zamboni, a prononcé, en 1820, son *Eloge* dans la séance de l'académie *de la religion catholique;* il a fait imprimer, dans la même année, un ouvrage de Duncan qu'il dédia à l'archiduc Léopold, avec le portrait de ce prince et celui de l'auteur; l'ouvrage est intitulé : *Discorsi apologetici*, etc., ou *Discours apologétiques posthumes* de l'abbé F. Duncan, accompagnés de *Notes et de son Eloge historique, par M. G.-F. Zamboni*, Florence, 1820, in-4°, de 223 pages. Ces discours, au nombre de quatre, furent lus successivement dans ladite académie, le 23 mai 1801, le 10 août 1802, le 21 avril 1803, et le 3 août 1804. Le premier traite de Dieu, considéré comme créateur de l'univers; le second a pour objet de démontrer que c'est en vain que les incrédules ont essayé de donner au monde une antiquité plus reculée que celle que lui assigne la sainte Ecriture; le troisième développe les rapports des prophéties sur la passion et la mort du Messie, avec la passion et la mort du Sauveur; le dernier sert à prouver que les progrès des sciences mathématiques et physiques, loin d'être en opposition avec les vérités du christianisme, servent au contraire à les mieux établir.

* DUNDAS (David), général anglais, né en 1735 à Edimbourg, était fils d'un négociant et fut destiné à la médecine; mais il préféra la carrière des armes, et entra au service en 1755 : il fut nommé lieutenant du génie en 1756, et capitaine de dragons en 1759. Après avoir fait les campagnes d'Allemagne, et avoir servi dans les Indes occidentales, notamment à la prise de la Havane, en qualité d'aide-de-camp du général Helliot, il devint, en 1770, major du 15[e] régiment de dragons et assista avec le grade de major-général, en 1793, au siége de Toulon. Dundas obligé ensuite d'évacuer cette ville, se rendit en Corse dont il s'empara et fit en Flandre les campagnes de 1794 et 1795 sous le duc d'York. Nommé en 1797, quartier-maître-général de l'armée anglaise, il fit partie de l'expédition de Hollande en 1799, et prit le commandement de l'armée en 1806, après le départ du général Harcourt. En 1809, il succéda au duc d'York que la chambre des communes avait forcé de donner sa démission de commandant en chef. Dundas conserva ce poste pendant deux ans, et fut nommé au bout de ce temps gouverneur de l'hospice militaire de Chelsea, etc. Il est mort le 18 février 1820. Ce général s'était occupé beaucoup de la tactique militaire. Après la paix de 1783, il avait sollicité la permission de se rendre à Potsdam pour assister à la revue générale que devait y passer le grand Frédéric, et publia, à son retour en Angleterre, un ouvrage intitulé : *Principes des Mouvemens militaires appliqués particulièrement à l'infanterie* (en anglais), 1788, in-8°. L'usage exclusif en fut ordonné pour toute l'armée par le roi à qui l'auteur avait dédié son livre, et il a

Digitized by Google

été plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Modèles et règlemens pour la formation, l'exercice en campagne et les mouvemens des troupes de Sa Majesté*. Peu de temps après parurent les *règlemens pour la cavalerie*, du même auteur, qui ont été aussi adoptés dans l'armée anglaise. Ses différens services valurent à Dundas d'honorables récompenses; il fut créé chevalier du Bain en 1806, et était, lorsqu'il est mort, membre du conseil privé.

DUNGAL, écrivain du 9e siècle, était vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denys, ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta, en 811, sur les deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une *lettre* assez longue, qui se trouve dans le tome 10 in-4°, du *Spicilége* de Don Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la bibliothèque des Pères un *Traité* de Dungal *pour la défense du culte des images*, imprimé séparément, 1608, in-8°.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon, né à Saint-Claude en 1679, jouit dans toute la Franche-Comté d'une estime générale qu'il dut à ses lumières et à sa probité. Il mourut à Besançon, en 1752, dans sa 73e année. On a de lui : | *Histoire des Séquanais*, ou *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°; | *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750, 2 vol. in-4°; | *Traité des prescriptions*. Dijon, 1734, Paris, 1753, in-4°, 1786; la dernière édition porte le titre de *Nouveau Dunod*, ibid. 1810, in-8°; | Traité *de la main-morte et du retrait*, 1733, in-4°, Paris, 1760, in-4°; | *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, Dijon, Besançon, 1756, in-4°. —Son fils François-Joseph DUNOD, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'*observations* manuscrites sur les ouvrages de son père. — Pierre Joseph DUNOD, savant jésuite, de la même famille, donna en 1697 un livre curieux intitulé *la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province*. Paris, in-12.

DUNOIS (Jean, comte d'Orléans et de Longueville), grand-chambellan de France, fils naturel de Louis d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, et commença sa carrière par la défaite de Warwick et de Suffolk, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglais, il défendit courageusement cette ville, et donna le temps à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siége fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaie, Fronsac, Bordeaux, Baïonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le règne de ce prince, dans la ligue du *Bien public*, et en fut l'âme par sa conduite et son expérience. Il mourut en 1468.

DUNOYER. *Voyez* NOYER.

DUNS (Jean), communément appelé *Scot*, né à Duns, en Ecosse, entra dans l'ordre de Saint-François. Il s'y distingua par sa subtilité à expliquer les plus grandes difficultés de la théologie et de la philosophie de son temps. C'est ce qui lui mérita le nom de *Docteur subtil*, quoique quelques-uns pensent qu'on le lui donna pour avoir défendu avec force l'opinion de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Jean Scot, après avoir étudié et enseigné la théologie à Oxford, vint en donner des leçons à Paris. Il se piqua de soutenir des sentimens opposés à ceux de saint Thomas. C'est ce qui produisit, dans l'école, les deux partis des *thomistes* et des *scotistes*. Duns, qui était à la tête de ceux-ci, les soutint par un merveilleux talent pour les chicanes scolastiques. Il mourut à Cologne, où il était allé, en 1308, âgé de 30, 33 ou 35 ans, regardé comme un grand homme par tous ceux qui tenaient pour l'universel *à parte rei*, et comme un homme opiniâtre et d'un caractère épineux, par ceux qui tenaient pour l'universel *à parte mentis*. C'était le sentiment d'Occam, disciple de Scot, et son rival dans ces sottises célèbres, car tous les siècles ont les leurs. Nous avons nos romans, nos vers galans, nos drames, nos encyclopédies, remplis de licence et d'irréligion; les ouvrages du siècle de Scot, peut-être plus ennuyeux encore, étaient plus innocens; et à force d'inutiles subtilités, formaient l'esprit à une logique exacte, dont les savans mo-

Digitized by Google

dernes paraissent oublier les premières règles. « A propos d'une sottise, dit un » philosophe, l'esprit s'exerce et se porte » à de bonnes études. Ces sortes de dispu» tes ressemblent à ces parties acides et » volatiles qui existent dans les corps » propres à la fermentation; elles met» tent en action toute la masse; dans le » mouvement elles se dissipent ou se » précipitent : le moment de la dépura» tion arrive, et il surnage un fluide doux, » agréable et vigoureux, qui sert à la nu» trition de l'homme. » (*Voyez* OCCAM.) Les ouvrages de Scot, de l'édition de Lyon, 1639, forment 12 grands volumes in-fol. On y trouve la *Vie* de l'auteur écrite par Vandig, et les témoignages des auteurs qui ont parlé de cet homme célèbre. Plusieurs écrivains ont regardé Jean Duns comme l'auteur de l'opinion *de la Conception immaculée de la sainte Vierge*. Mais il est sûr qu'elle était connue dès le milieu du 12ᵉ siècle, comme l'on voit par la lettre de saint Bernard au chapitre de Lyon, qui combat cette opinion. Il paraît même que dès le onzième siècle elle était générale parmi les chrétiens d'Orient (*voyez* MAHOMET). Quoique Scot soutînt ce sentiment avec éclat, il ne le donnait point comme un dogme certain. *Voyez* SIXTE IV.

DUNSTAN (saint), né en 924, sous le règne d'Aldestan, roi d'Angleterre, dont il était parent, parut d'abord à la cour; et les courtisans l'ayant desservi auprès du prince, il se bâtit une cellule, et se consola avec le Créateur des perfidies des créatures. Edmond, successeur d'Aldestan, tira le saint homme de sa retraite, et se servit utilement de ses conseils pour gouverner son royaume. Dunstan avait rassemblé depuis quelque temps un grand nombre de moines, dans un monastère qu'il avait fait bâtir à Glaston. Les vertus et les lumières qui y brillèrent sous ce saint abbé, firent de cette maison le séminaire des abbés et des évêques. Les sujets qui en sortirent, contribuèrent beaucoup, par leur piété et leur doctrine, au rétablissement de la religion en Angleterre. Dunstan recueillit le fruit de ses travaux. Il fut fait évêque de Worchester, ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *pallium* du pape, et fut légat du saint Siége dans toute l'Angleterre. Edwy étant monté sur le trône, et scandalisant ses sujets par ses déréglemens, Dunstan lui parla plusieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une chambre, où le roi s'était enfermé avec une de ses concubines, et le tira par force d'entre ses bras. Le roi, excité par cette malheureuse, envoya en exil le saint archevêque, qui passa en Flandre. Cet exil ne fut pas de longue durée; il mourut dans son archevêché en 988. Il fut le restaurateur des lettres en Angleterre, ainsi que de la vie monastique. Il reste de lui quelques *écrits*.

* **DUPARC** (JACQUES LENOIR), jésuite et littérateur, né à Pont-Audemer le 15 novembre 1702, fut professeur de rhétorique au collége Louis le Grand, et mourut à Paris vers 1789. On a de lui les ouvrages suivans : | *Observations sur les trois siècles de la littérature française adressées à M. P.*, Paris, 1774, in-12; à la suite de ces observations se trouvent deux pièces de prose latine étrangère au sujet, et qui avaient été d'abord imprimées séparément; | *Examen impartial de plusieurs ouvrages sur la littérature*, 1779, in-8°. Il a aussi donné une nouvelle édition des *Plaidoyers et Discours oratoires* du Père Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12, et une édition des *Œuvres spirituelles* du Père Judde, 1781-82, 7 vol. in-12. La *France littéraire* de 1763 lui attribue un *Eloge de Louis XIV*.

DUPARC. *Voyez* SAUVAGE.

DUPATY (CHARLES-MARGUERITE-JEAN BAPTISTE MERCIER), président à mortier au parlement de Bordeaux, né à la Rochelle en 1744, s'est fait un nom par l'ardeur avec laquelle il prit, en 1786, le parti de trois assassins condamnés à mort par le bailliage de Chaumont. Un *mémoire* violent qu'il publia à ce sujet fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur décrété d'ajournement personnel. « Défions-nous, a dit à cette occasion un » vieux magistrat, de ces *citoyens sensibles* qui regardent avec indifférence » l'assassinat de l'honnête homme, et » remplissent de leurs clameurs les tri» bunaux, pour arracher au supplice le » scélérat qui l'a commis; qui exaltent » le prix de la vie d'un homme, et ren» versent la base sur laquelle reposent la » sûreté et le bonheur de tous les hom» mes. » (*Voyez* CALENTIUS.) Dupaty avait formé l'extravagant projet de parcourir le monde, pour former une nouvelle constitution ou législation de tout ce qu'il trouverait convenable chez les divers peuples du monde. Il avait demandé à cet effet, et pour sa récompense,

Digitized by Google

25,000 liv. de rente, que le gouvernement a cru pouvoir mieux employer à autre chose. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1788, il publia des *Lettres sur l'Italie*, pleines d'impostures, de mensonges atroces, et d'un fanatisme d'irréligion qui ne permet pas de croire que sa tête fût bien saine. « Peut-être, dit un » journaliste, les vifs regrets que lui in» spirait l'abolition du paganisme et des » obscénités romaines, les ardens et inu» tiles désirs de les voir rétablir, ont-ils » contribué à abréger ses jours. Et com» ment verrait-on, sans une douleur mor» telle, que *les lieux autrefois habités » par de tendres amantes, sont aujour» d'hui souillés par des prêtres*; que *le » Panthéon est désert*, que *les dieux n'y » sont plus; qu'au lieu d'adorer Vénus » on invoque la Vierge, etc.* On sent bien » qu'avec de pareils chagrins la vie de» vient amère, et qu'un magistrat, soi» disant chrétien, qui en est une fois na» vré, ne peut aller bien loin. » Un anonyme a publié son *éloge* en 1789. Le panégyriste a cru ne pouvoir louer son héros qu'en calomniant ses adversaires. Les disgrâces qu'a éprouvées M. Dupaty, ne sont pas une raison de chercher des coupables dans ceux qui ont pensé autrement que lui. *Il n'y a*, dit Epictète, *que le vulgaire qui rejette sur les autres les causes de ses malheurs; dès que l'on connait la sagesse, on n'accuse que soi-même;* et pour citer le livre dont Epictète a tiré cette maxime : *Justus prior est accusator sui.* Prov. 18.

* **DUPATY** (Charles **MERCIER**), fils du précédent, statuaire, membre de l'institut, officier de la légion-d'honneur, professeur à l'école royale des beaux-arts et conservateur-adjoint de la galerie du Luxembourg, naquit à Bordeaux le 29 septembre 1775, et se fit recevoir avocat au mois d'août 1790. Mais ses goûts l'entraînèrent bientôt dans une autre carrière. Il avait étudié le paysage à Valenciennes, et, après avoir servi quelque temps, par suite de la réquisition, dans un régiment de dragons, il fut employé comme dessinateur-géographe dans le département du Mont-Terrible. Rappelé par le Directoire, qui le plaça près de l'école nationale, il étudia la peinture chez Vincent, puis la sculpture chez Lemot, avec tant de succès qu'il remporta, en l'an 7, le grand prix de ce dernier genre, dont le sujet était *Périclès visitant Anaxagore*. Dupaty composa ensuite un *Buste de Desaix* dont il employa le produit au modèle de sa première figure : *l'Amour présentant des fleurs et cachant des chaînes*, à l'occasion de laquelle David lui donna d'utiles conseils. Il se rendit alors en Italie, et y composa pendant un séjour d'environ huit ans, un grand nombre d'ouvrages tels que : — *Philoctète blessé*; — *Venus genitrix*; — *Cadmus terrassant le serpent de Castalie*; — une petite figure de *Pomone*; — *Biblis mourante*. De retour à Paris, son premier ouvrage et peut-être le plus important fut *Ajax poursuivi par la fureur de Neptune*. Il fit ensuite *Les remords d'Oreste*, groupe colossal de trois figures, qui n'est que modelé, et l'*Ajax foudroyé*, dont il n'existe également que le modèle. En 1816, l'institut le reçut parmi ses membres, et il fut chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XIII, destinée à la place royale, et conjointement avec M. Cartellier le monument élevé au duc de Berry. Dupaty a encore donné quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons une *Vierge* qui lui avait été commandée par la ville de Paris, et qui se trouve à l'église de Saint-Germain-des-Prés et une Tête d'étude colossale, d'un très beau caractère, qu'il n'a pas même eu le temps de faire couler en plâtre. Dupaty avait beaucoup étudié l'antique. On lui a reproché de ne s'être pas assez livré à ses propres inspirations, et de n'avoir pas donné à ses productions assez d'originalité; mais ce défaut était compensé par des talens du premier ordre. Il avait épousé, à 52 ans, sa cousine, la fille de Cabanis, et en eut un enfant. Il est mort le 12 novembre 1825, en exprimant le désir qu'un de ses amis M. Cortot, fût chargé de terminer les ouvrages qu'il n'avait pu achever. Ses vœux ont été remplis.

* **DUPÉRAT** (Isaac-Daniel-Jean **DANIAUD**), maréchal-de-camp, né à Cognac, fils d'un homme de loi, partit comme cavalier volontaire, et joignit les Vendéens à la prise de Thouars en avril 1793. Devenu aide-de-camp de Lescure, il fut blessé le 13 mai à la prise de La Châtaigneraie, servit ensuite sous le marquis de la Puisaye, puis commanda sous Sapinaud l'infanterie de l'armée royale, dite *du Centre*, jusqu'à la pacification de La Jaunais, dans laquelle il fut compris. Dupérat passa ensuite dans l'Anjou et se rendit chez Stoflet. Tombé au pouvoir des troupes républicaines, il fut condamné par une commission militaire à être dé-

Digitized by Google

tenu jusqu'à la paix; mais il s'échappa en mars 1796 du Bouffai où il était détenu depuis quatre mois. Il vint d'abord à Lyon, puis retourna dans la Vendée pour profiter de l'amnistie. Il chercha à renouer ses intelligences avec d'anciens Vendéens; et fit, sous prétexte d'opérations de commerce, des acquisitions de plomb assez considérables qu'il dirigeait sur La Rochelle; il fut enfin arrêté près de Saintes et conduit dans les prisons de Nantes. On avait trouvé sur lui pour 17,000 fr. de lettres-de-change, ce qui le fit soupçonner d'être le caissier d'une association royaliste. Malgré ses dénégations, il fut condamné à deux années de détention, et fut d'abord enfermé au Temple à Paris, puis à Vincennes, ensuite dans le château de Saumur; il ne recouvra sa liberté qu'après la déchéance de Bonaparte. En mars 1815 Daniaud Dupérat reprit les armes dans la Vendée, succéda à La Roche-Jacquelin dans le commandement du 4ᵉ corps de l'armée, royale, et fut élevé le 15 mai au grade de maréchal-de-camp. Il voulut d'abord s'opposer à la pacification; mais envoyé par les principaux chefs comme commissaire auprès du général Lamarque, il signa la paix et fut ensuite nommé prévôt à Niort. Il commandait le département de la Vendée lorsqu'il mourut le 12 octobre 1826. Il avait acquis, dans son parti, une grande réputation de courage et de fermeté, et il se fit particulièrement remarquer par son zèle, sa fidélité et son extrême désintéressement.

DUPERRAY. *V.* PERRAY (MICHEL du).

* DUPERRET (CLAUDE-ROMAIN-LOUIS), député du département des Bouches-du-Rhône à l'assemblée Législative, et ensuite à la Convention, se déclara agriculteur dans ces deux assemblées; mais son fils, qui, depuis la mort de son père, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, a déclaré qu'il était gentilhomme. Duperret s'attacha au parti de la Gironde, et quoiqu'il fût un partisan zélé de la république, il ne déshonora son nom par aucun crime odieux. Dans la cause du roi, il vota l'appel au peuple, et le simple bannissement. Il se montra toujours grand ennemi des Jacobins ou *Montagnards*, moins par ses discours, que par son audace personnelle. Privé des talens oratoires, il ne montait jamais à la tribune; mais dans les troubles qui se renouvelaient si souvent à l'assemblée, il se portait toujours au milieu de la salle, menaçant et apostrophant le parti opposé. Un membre du parti de la Montagne l'ayant menacé d'un pistolet, le 10 août 1793, Duperret mit l'épée à la main, et brava dans cette attitude, ceux qui voulaient le faire conduire à l'Abbaye. Cependant, n'étant pas regardé comme redoutable, il ne fut pas enveloppé dans la proscription des Girondins; mais il conserva des liaisons avec quelques-uns des députés proscrits, réfugiés en Normandie. La fameuse Charlotte Corday avait reçu de Barbaroux, l'un d'eux, une lettre de recommandation pour Duperret, et il l'avait conduite chez le ministre de l'intérieur où, disait-elle, elle avait des affaires pressantes. Le capucin Chabot profita de ce fait pour l'accuser de complicité dans l'assassinat de Marat. Duperret parvint cependant à se laver de cette terrible accusation; mais ses ennemis avaient résolu de le perdre. Duperret avait rédigé la protestation de 73 de ses collègues, contre les violences des 31 mai et 21 juin; cette circonstance fut rappelée, ainsi que son entrevue avec Charlotte Corday; il fut décrété d'accusation, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, avec vingt et un de ses collègues. Ses juges iniques, méprisant les preuves d'innocence qu'il leur mettait devant les yeux, le condamnèrent à mort; il fut exécuté avec ses collègues, le 31 octobre 1793.

DUPERRIER (CHARLES), poète latin, né à Aix, fils de Charles Duperrier, gentilhomme de Charles de Lorraine duc de Guise, gouverneur de Provence, était neveu de François Duperrier, l'un des plus beaux esprits de son temps, à qui Malherbe adresse les belles stances qui commencent par ce vers:

Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle?

Il fit ses délices, dès sa jeunesse, de la poésie latine, et il y réussit. Il donna souvent de bons avis à Santeuil, dont il était ami; mais il devint jaloux de la gloire de son disciple. Après avoir disputé avec chaleur l'un contre l'autre dans la conversation, ils en vinrent aux défis et aux écrits. Ils prirent pour arbitre Ménage, qui donna gain de cause à Duperrier, qu'il ne fait pas difficulté d'appeler *le Prince des poètes lyriques* de son siècle. Il cultivait aussi la poésie française, et même avec assez de succès. L'académie le couronna deux fois: d'abord pour une églogue en 1681, puis en 1683, pour un

Digitized by Google

poème (1). Le Parnasse perdit Duperrier en mars 1692. On a de lui : | de fort belles *odes* latines ; | plusieurs *pièces* en vers français ; | des *traductions* en vers de plusieurs écrits de Santeuil ; car ces deux poètes demeurèrent toujours amis, malgré leurs querelles fréquentes. Duperrier avait les travers des poètes, ainsi que les talens. Il était sans cesse occupé de ses vers, et il les récitait au premier venu. On prétend que Boileau lui lança ce trait dans son *Art poétique :*

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.

Mais ces vers n'étant que la copie du portrait que fait Horace du *Recitator acerbus* dans son *Art poétique*, rien ne prouve que le satirique français ait eu Duperrier en vue.

DUPERRON. *Voyez* ANQUETIL.

*DUPETIT-THOUARS (Aristide Aubert, capitaine de vaisseau, naquit en 1760, au château de Boumois, près de Saumur (Anjou), et fut envoyé à l'école militaire de la Flèche, puis à celle de Paris. Il embrassa la carrière des armes en 1776, et servit dans le régiment de Poitou, lorsque la guerre qui éclata, en 1778, entre la France et l'Angleterre, lui permit de suivre son goût pour la marine. Reçu garde-marine à Rochefort, après un brillant examen, il trouva bientôt des occasions de se distinguer à Ouessant, au fort Saint-Louis du Sénégal, au combat de la Grenade, et dans diverses autres affaires sur le *Fendant* commandé par M. de Vaudreuil. On l'employa ensuite à des croisières, qui firent bientôt de lui un marin consommé. La nouvelle s'étant répandue que la Peyrouse et ses compagnons avaient échoué sur une île déserte, Dupetit-Thouars forme à l'instant le projet de voler à leur recherche, et cherche à intéresser les actionnaires dans son entreprise, en promettant de terminer l'expédition par la traite des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Un de ses frères s'associa à son dessein (*voyez* l'article suivant). Les souscriptions se trouvant insuffisantes, les deux frères vendent leur patrimoine, et Aristide part le 2 août 1792. Après avoir arraché dans l'île de Sel, une des îles du Cap-Vert, quarante portugais aux horreurs de la famine, et les avoir transportés à l'île de Saint-Nicolas, dont les habitans, aussi en proie à la disette, reçoivent de lui la plus grande partie de ses vivres, il se voit forcé, à peine remis en mer, de relâcher dans l'île portugaise de Fernando de Noronha à cause d'une maladie terrible qui lui a enlevé le tiers de son équipage. Les Portugais, sous le prétexte des troubles qui ont éclaté en France, saisissent son bâtiment et l'envoient prisonnier à Lisbonne. Lorsque la liberté lui fut rendue, il se rendit dans l'Amérique septentrionale, et il y visita la chute du Niagara, avec le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. Dupetit-Thouars revint bientôt dans sa patrie, et fit partie de l'expédition d'Egypte, avec le commandement du vaisseau le *Tonnant* de 80 canons. Avant la bataille d'Aboukir, il avait conseillé d'abandonner la rade. Son avis ne fut point écouté, et l'on sait quels furent les désastreux résultats de cette journée. Dupetit-Thouars y combattit avec son intrépidité accoutumée. Mutilé par un boulet, il se fit mettre dans un tonneau de son, pour prolonger de quelques momens son existence, en arrêtant l'effusion de son sang, et continua de donner des ordres tant que ses forces le lui permirent. Enfin, il expira en s'écriant : *Equipage du Tonnant, n'amenez jamais votre pavillon!* (1er août 1798). Dupetit-Thouars n'a laissé que des manuscrits qui demanderaient à être mis en ordre avant d'être publiés. La sœur de ce brave marin en a publié un volume en 1822.

* DUPETIT-THOUARS (Aubert Aubert), naturaliste, frère du précédent, né au château de Boumois, le 11 novembre 1758, embrassa la carrière militaire, et consacrait toutefois ses loisirs à l'étude des sciences naturelles. Il n'eut pas plutôt connaissance du projet qu'avait formé Aristide de naviguer à la recherche de l'infortuné Lapeyrouse, qu'il voulut être du voyage. Sa famille s'engagea pour cet objet dans des dépenses considérables, et il partit pour Brest, en 1792, dans l'intention de s'y embarquer. Mais la défiance ombrageuse des autorités révolutionnaires d'une petite ville de l'ouest le retint en prison pendant près de six semaines, au bout desquelles seulement il put se rendre à sa destination. Aristide,

(1) Le sujet de l'Eglogue était : *On voit toujours le roi tranquille quoique dans un mouvement continuel*, et celui du poème : *Sur les grandes choses que le roi a faites en faveur de la religion catholique*. Duperrier formait avec Commire, Rapin, Larue, Petit, Ménage et Santeuil, ce qu'on appelait la *Pléiade parisienne*.

Digitized by Google

que l'on inquiétait aussi à Brest, était parti après avoir indiqué à son frère l'île de France, pour point de réunion. Aubert s'étant embarqué sur un autre bâtiment, arriva dans cette île, mais n'y retrouva point son frère, captif à l'île Fernando de Noronha. Il employa plusieurs années à visiter différentes îles de la mer des Indes, et revint en France en 1802, rapportant avec lui un herbier d'environ deux mille plantes, une foule de dessins et de descriptions, etc. Dupetit-Thouars fit paraître successivement: | *Essai sur la végétation, considérée dans le développement des bourgeons*, 1809, 1 vol. in-8°; | *Mélanges de botanique et de voyages, premier recueil contenant: Dissertation sur l'enchaînement des êtres; Genera nova Madagascaria*, adressés à M. de Jussieu, en 1795; | *Observations sur les îles australes d'Afrique*, adressées à M. Lamark, 1801, avec deux planches, etc., 1 volume in-8°; | *Recueil de rapports et de mémoires sur la culture des arbres fruitiers*, 1815, in-8°, avec huit planches; | *Histoire d'un morceau de bois*, 1815, in-8°; | *Le Verger français, second recueil, contenant, entre autres, un Mémoire sur les effets de la gelée sur les plantes*, 1816, in-8°; | *Cours de phytologie* ou *de botanique générale* (les deux premières séances et le discours d'ouverture), 1819, in-8°; | *Histoire des végétaux recueillis dans les îles d'Afrique*, première partie, 1820, 1 vol. in-4°; | *Histoire particulière des plantes orchidées*, 1822, 1 vol. in-4°, avec cent dix planches; | *Mémoire sur la formation naturelle et artificielle des arbres*, 1824, in-8°; | *Notice sur la formation de la pépinière du roi au Roule*, 1825, in-8°. L'auteur avait été nommé directeur de cette pépinière en 1826, emploi qu'il a rempli pendant un grand nombre d'années avec beaucoup de zèle. M. de Villèle qu'il avait autrefois connu à l'île de France, aimait à le favoriser dans ses entreprises scientifiques, et le changement de ce ministre fut pour lui un véritable malheur. Dupetit-Thouars a encore fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle*. Il avait été élu membre de l'institut en 1820, et est mort le 12 mai 1832.

DUPIN. *Voyez* PIN (LOUIS-ELLIES du).

* **DUPIN** (CLAUDE-FRANÇOIS-ETIENNE), baron, conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la Légion-d'honneur, ancien secrétaire général administrateur du département de la Seine, commissaire du gouvernement près cette administration, ancien préfet des Deux-Sèvres depuis l'origine de cette institution jusqu'en 1813, naquit à Metz le 30 novembre 1767. Il était connu dans le monde politique par plusieurs brochures: | l'*Almanach du républicain* pour 1793; | *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jaquin), et un grand nombre d'ouvrages d'administration et de statistique; dans le monde littéraire il se fit quelque réputation par des *traductions* de l'allemand et d'autres langues. Il était membre de l'académie celtique qui est devenue la *société royale des antiquaires*, à laquelle il a donné plusieurs mémoires, notamment sur le *patois poitevin* et sa *littérature*. Il est mort à Paris le 11 novembre 1828, laissant en manuscrit un ouvrage sur l'*origine et les droits des communes*, un *abrégé de l'histoire de France par provinces*, une *traduction des comédies de l'Arioste*, et une *Légende austrasienne intitulée* Valdrée.

* **DUPLANIL** (J. D.), médecin français, né en 1740, est mort le 7 août 1802, à Argenteuil, près Paris. On a de lui une *traduction* française de la *Médecine domestique de G. Buchan*, Paris, 1775, 5 vol. in-12; 5e édition, 1802, 5 vol. in-8°, avec beaucoup de *notes*. | *Médecine du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. Duplanil était médecin honoraire du comte d'Artois avant la révolution.

DUPLEIX (SCIPION) naquit à Condom en 1569, d'une famille noble, originaire du Languedoc. Il vint à Paris en 1605, avec la reine Marguerite, qui le fit depuis maître des requêtes de son hôtel. Il devint ensuite historiographe de France, et travailla long-temps sur l'histoire de ce royaume. Il compila dans sa vieillesse sur les libertés de l'église gallicane; mais le chancelier Séguier ayant fait brûler en sa présence le manuscrit pour lequel il demandait un privilége, il en mourut de chagrin peu de temps après à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | *Les Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol., qui forment la première partie de son Histoire de France. Ils sont plus estimés que tout le reste; on voit que l'auteur avait été aux sources. | *Histoire de France*, en 5, puis en 6 vol. in-folio. La narration de Dupleix, quoique assez nette, est peu agréable, non-seulement par le langage qui a vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Les éloges qu'il donne au cardinal de Richelieu déplu-

rent à Matthieu de Morgues et au maréchal de Bassompierre. Ils l'accusèrent l'un et l'autre d'ignorance et de mauvaise foi. Dupleix leur répondit. Après la mort du cardinal, il voulut refondre une partie de son Histoire, mais sa vieillesse ne lui permit pas d'exécuter ce projet. | *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., masse énorme, sans esprit et sans vie; | un *Cours de philosophie*, en français, 3 vol. in-12; | *Les Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort;* | *La Curiosité naturelle rédigée en questions;* ces deux ouvrages imprimés d'abord séparément ont ensuite été réunis au *Cours de philosophie;* | *La liberté de la langue française*, contre Vaugelas, ouvrage qui ne fait pas honneur à son jugement.

*DUPLEIX (Joseph, marquis), célèbre négociant français, fils d'un fermier-général du roi, directeur de la compagnie des Indes, naquit sur la fin du 17e siècle : il fut envoyé à Pondichéry en 1720, avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres. Il mérita, par le génie qu'il montra pour les opérations commerciales, d'être nommé en 1731, directeur du comptoir de Chandernagor. Cet établissement était, à son arrivée, dans l'état le plus déplorable; il devint, par ses soins, très florissant, dès la seconde année de son administration : et en moins de dix ans, il parvint au plus haut point de prospérité. De si grands services lui valurent le gouvernement général des établissemens français à Pondichéry, en 1742. Jusque là, il ne s'était montré que grand administrateur; il se couvrit d'une nouvelle gloire, en défendant cette ville contre les efforts des anglais qui, après 40 jours de tranchée ouverte, furent obligés de lever le siége. Le roi lui donna le grand cordon de Saint-Louis, honneur qu'on n'avait jamais fait à aucun homme hors du service militaire, et le titre de marquis. Le Grand-Mogol l'éleva à la dignité de nabab, et il devint en peu de temps le protecteur et le vainqueur des vice-rois de l'Inde, et plus puissant qu'eux tous. Mais l'excès de sa gloire l'aveugla : il voulut, contre l'avis de ses officiers, étendre ses conquêtes, et éprouva de grands revers. Il lutta encore avec beaucoup de courage contre ses ennemis, et contre la fortune qui l'avait abandonné : mais la colonie tomba dans la plus triste décadence. Dupleix fut rappelé en 1753, et réduit, après avoir joué le rôle d'un grand roi, et disposé des trésors de l'Inde, à discuter à Paris les tristes restes des sommes qu'il avait avancées pour la compagnie, et à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il mourut en 1763. Outre sa trop grande ambition, qui le perdit, on lui reproche sa jalousie contre La Bourdonnays; c'est lui, principalement, qui causa sa disgrâce. Il fit signer par le conseil de Pondichéry et par les principaux citoyens qui étaient à ses ordres, les mémoires les plus outrageans contre son rival, qui, pour prix des services signalés qu'il avait rendus, fut enfermé à la Bastille en arrivant à Paris.

DUPLESSIS. *Voyez* PLESSIS (du).

*DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), économiste et philosophe, né à Paris en 1739, suivit d'abord l'état de son père, qui était horloger; mais, aimant l'étude, et ne pouvant s'y livrer selon ses désirs, il quitta la maison paternelle, et se mit à voyager. Dans les divers pays qu'il parcourait, il faisait ou arrangeait des montres pour subsister, et consacrait ses loisirs à la lecture. Ennuyé de cette vie errante, il revint à Paris, se livra entièrement à la littérature, et fit la connaissance de plusieurs économistes, tels que Quesnoy, l'abbé Beaudeau, Turgot, etc. Ses premiers débuts furent deux petits écrits sur le commerce des grains, qu'il publia en 1764; ils obtinrent quelques succès, et le firent choisir pour continuer les *Ephémérides du citoyen*, ou *Chronique de l'esprit national*, rédigées par Mirabeau et Beaudeau depuis 1765, et qui traitaient d'administration, de commerce, d'agriculture, etc. Ce recueil parut jusqu'en 1772; il contient 63 vol. in-12. Lié avec Turgot par la conformité de leurs opinions, celui-ci lui confia quelques travaux sur des objets d'administration; quand il quitta la place d'intendant de Limoges, pour venir à Paris occuper celle de contrôleur général des finances, il donna à Dupont de Nemours un emploi dans ses bureaux, l'initia dans ses projets de réforme, et le fit travailler aux écrits qui parurent sur ce sujet pendant son ministère. La disgrâce de Turgot n'influa point sur le sort de Dupont, qui, nommé conseiller, avait le titre de commissaire auprès du ministre des finances, et devint par ce titre un des principaux agens dans le traité de commerce fait avec l'Angleterre en 1786. Il paraît qu'il ne montra pas beau-

Digitized by Google

coup d'habileté dans cette circonstance, car l'Angleterre retira de ce traité des avantages nuisibles au commerce français. Dupont, après avoir amassé quelque fortune, avait acheté une terre auprès de Nemours, ce qui lui fit ajouter ce nom au sien propre, et dès lors on l'appela Dupont de Nemours. Nommé par ce bailliage député aux états-généraux, il se montra chaud partisan de toutes les innovations à la mode. Il déclama contre le despotisme, contre les abus, et principalement contre le clergé. Si ces opinions lui avaient captivé l'estime des philosophes, ce zèle ardent lui mérita l'amitié des révolutionnaires. A l'assemblée Constituante, il parla toujours contre les droits de l'Eglise. Le 10 août 1789, il appuya fortement la motion pour la suppression de toutes les dîmes; le 24 octobre, il prononça un discours très captieux, tendant à prouver que les biens du clergé appartenaient à la nation; il provoqua ensuite la suppression des ordres religieux. Il fût du nombre de ceux qui, le 13 février 1790, combattirent le projet de déclarer la religion catholique religion de l'état; et, avec un langage aussi artificieux que dérisoire, il prétendit que cette proposition était injurieuse à l'assemblée, « par le doute qu'elle jetait » sur ses sentimens. » Dupont s'étant uni au parti appelé *monarchien*, il se déclara pour les deux chambres et le pouvoir *limité* du roi. Après la session de l'assemblée Constituante, il s'était fait imprimeur. Parfois son enthousiasme révolutionnaire faisait place à quelques intervalles de raison : il combattit la création des assignats, se déclara contre les projets des Jacobins, présenta une adresse sur les événemens du 20 juin 1792 (où le peuple en tumulte pénétra dans le château des Tuileries), et montra du courage, le 10 août suivant, en défendant le malheureux Louis XVI. Cette conduite lui ayant attiré la haine des Jacobins, ils voulurent le noyer au sortir d'une séance. Il se tint caché pendant la *terreur*, ne reparut qu'en 1795, et en septembre de la même année il fut député au conseil des Anciens par le département du Loiret. Dupont publia un écrit dans lequel il dévoilait les abus en matière de finances; en janvier 1796, il parla en faveur des parens d'émigrés, et eut une grande part au rejet de la loi qui devait achever de les dépouiller. Il plaida, peu de temps après, la cause des créanciers de l'état, qu'on laissait dans la misère, et, lors de la prestation du serment de *haine à la royauté* (en janvier 1797), il adopta l'exception faite par Corbel, en jurant *haine à la royauté en France*, afin de ne pas indisposer les rois alliés de la république. Il demanda, le 31, que le bureau fût censuré à cause de son silence sur l'insurrection des *terroristes* de Toulouse. Le 13 avril, Dupont parla avec beaucoup d'énergie contre le rétablissement de la loterie; il prononça encore d'autres discours assez sages, qui prouvaient que les excès de la révolution avaient un peu affaibli son enthousiasme démagogique. Après le 18 fructidor, il donna sa démission; et, quoiqu'il ne fût pas compris dans la proscription qui résulta de cette journée, il passa à New-York, où il s'établit comme négociant. Sous le gouvernement consulaire il revint en France, et, en 1805, il fut nommé membre de la chambre de commerce. Lors de l'entrée des alliés (en 1814), il devint secrétaire du gouvernement provisoire; le 29 juin, Louis XVIII le nomma conseiller d'état, puis chevalier de la légion d'honneur. Au retour de Bonaparte, il partit pour l'Amérique, où il est mort dans l'état de New-York, à Elanklérion, près Wilmington, le 8 août 1817, à l'âge de 78 ans. Après avoir tracé la vie politique de Dupont de Nemours, il nous reste à parler de ses ouvrages, dont la plupart renferment des idées aussi extravagantes qu'anti-chrétiennes. Nous citerons d'abord un assez grand nombre de *Mémoires* lus à l'institut dont il était membre, et dans lesquels il prétend qu'il existe un langage entre les oiseaux, leur attribuant la faculté de se comprendre mutuellement à l'égal des hommes. Il allègue sa propre expérience dans les forêts de l'Amérique. Cette rêverie, renouvelée des anciens *augures* ou *devins*, excita la verve caustique de certains journalistes, qui accablèrent Dupont de leurs piquantes plaisanteries. C'est tout ce qu'il pouvait mériter à ce sujet; mais il encourut le blâme des esprits bien pensans, par les assertions absurdes et impies qu'il a répandues dans ses écrits. Affilié aux soi-disant philanthropes, il fut un des premiers membres de leur *comité de direction civile et religieuse;* mais il paraît qu'il n'embrassa pas entièrement leurs opinions, *parce que*, dit-on, *il avait aussi un système particulier de théologie*. Il le publia parmi ses autres ouvrages, et dans celui qui porte le titre pompeux de *Philosophie de l'univers*, qui a eu trois éditions, Paris, 1796,

Digitized by Google

1797, 1799, in-8°. Il y dit que *toutes les superstitions sont détruites*, et s'écrie : « O » religion des chrétiens, trop d'absurdités » ont souillé tes dogmes et perverti ta mé- » taphysique. » Et, tout en riant de la puérile impertinence des chrétiens modernes, il tourne en ridicule le *paradis*, *les préceptes du christianisme*, avec des expressions si déplacées, que nous nous abstenons de les répéter. Pour trouver matière à des reproches absurdes et à de triviales plaisanteries, il confond notre religion avec les ridicules pratiques des Indiens. Le fanatisme est appelé par lui *un mal catholique, une maladie pestilentielle des sacristies*. Et il tenait ce langage au moment où les ministres de l'autel souffraient de cruelles persécutions. C'est dans ce même ouvrage qu'il essaie de poser les bases d'une nouvelle religion. Il faut d'abord observer que quand Dupont de Nemours parle de Dieu, il ne donne pas à ce nom la même acception que nous. De plus, il semble craindre que l'on ne confonde le Dieu que nous adorons avec celui que son imagination a enfanté. Il dit que *la physique est la base de la morale.....; que c'est chez les physiciens les plus profonds qu'il faut chercher la morale la plus délicate....; que tout est physique, même la métaphysique et la morale...;* enfin que les affections morales sont *elles-mêmes des effets physiques*.... Ce principe ainsi posé, l'auteur donne son plan sur l'organisation de l'univers, et il nous apprend que *Dieu et la matière sont nécessaires et corrélatifs, je dirais* (c'est Dupont qui parle), *je dirais volontiers co-éternels, quoique je ne comprenne pas l'éternité*. Il ne s'arrête pas à cette définition; et croyant avoir accordé trop de pouvoir à Dieu, il place au-dessus de lui la *Nature* et le *Destin*, auxquels, selon lui, Dieu et la matière *doivent leurs qualités* et leurs propriétés. Par bonheur il ne s'en tient pas là, et son imagination en délire lui offre encore un nouvel être fantastique, pour le placer au-dessus de la nature et du destin. Ce même homme, qui a volé si haut avec les ailes d'Icare, tombe tout à coup, et, de ces êtres chimériques supérieurs à Dieu, il se plaît à descendre jusqu'au chien; car Dupont, d'ailleurs panégyriste des animaux les plus vils, croit fermement à la métempsychose, et n'a aucune difficulté d'admettre qu'il était naguère *un très honnête chien, qui est devenu homme par ses bonnes qualités obscurcies par quelques gronneries* (n. 167, 2ᵉ édit.). Il a cependant la bonté d'avouer qu'il y a des êtres supérieurs à l'homme, mais il avertit de ne pas les confondre avec les *anges gardiens*; car ceux-ci ne sont pas admissibles pour lui, comme appartenant au christianisme. Dans un autre endroit, il dit que *l'éternité est inconcevable*, et que *cependant il faut la supposer*... Nous avons dit que Dupont, dans sa *Philosophie de l'univers*, descend depuis le Dieu de sa création, jusqu'au chien, dont peut-être il eut, selon lui, jadis la forme et l'instinct; il descend plus bas encore. Il se plonge dans la mer, et y puise une touchante dissertation en faveur de l'*huître*... « L'huître, dit-il, mérite une » considération particulière. Elle est con- » vaincue *de sa propre dignité*, et a au- » tant de droits que l'homme *de se croire* » *à la tête de la création* (page 129). » Sa prédilection pour les bêtes ne se borne pas à une huître, elle s'étend à l'éléphant, au corbeau, aux loups, aux chattes, à la fourmi, etc. Tout cela est consigné dans les *Mémoires* qu'il lut à l'institut, dans les années 1804, 1805, 1806, 1807, dont le recueil fut imprimé sous le titre de *Mémoires sur différens sujets, la plupart d'histoire naturelle et de physique générale et particulière*, Paris, 1807, 1 vol. in-8°, 2ᵉ édition 1813. Ce recueil contient, en outre, un *Mémoire sur l'instinct et les mœurs des animaux*. C'est dans ce *Mémoire*, qu'en parlant des loups, il s'exprime en ces termes : « Cet usage de leur » esprit a perfectionné *leur morale*. *Leurs* » *lumières* sur l'utilité de leurs secours » réciproques s'étant étendues, ils les ont » *plus profondément* combinées; ils en » ont mieux *stipulé* les conditions; il les » ont *exprimées avec un langage* plus » riche, et les ont suivies avec *une probité* » plus exacte et plus méritoire (page 253). » Il commence ainsi son éloge sur la fourmi : « Je voudrais à la fois agrandir, assu- » rer, enrichir mon pinceau. Il est ques- » tion de la fourmi, et je commencerai » *par bénir le ciel*, qui m'a mis à portée de » faire une connaissance intime avec cet » *estimable* insecte.... » Il ne traite pas avec moins de considération l'éléphant qui « a conservé un grand sentiment de » sa dignité, *malgré les malheurs de sa* » *race;* » « et les chiens, qui ont au moins » *un gouvernement*. » Son œil perçant a découvert de la *moralité* dans les chattes; et sa fine oreille a distingué vingt mots chez les corbeaux : il a démêlé six consonnes de plus dans *la langue des chats*

que dans celle des chiens, et a traduit en français les conversations des corbeaux qu'il avait entendues, des couplets que les rossignols chantaient, etc. Il faut avouer qu'un si confus amas d'absurdités ne peut exciter que la risée; et que, en voulant chausser les animaux pour abaisser l'homme, il a jeté sur cette bizarre philosophie un ridicule que ne lui auraient pas même pardonné Voltaire, Rousseau, et les autres philosophes. Ce que nous venons d'indiquer sur les opinions de l'auteur n'est pour ainsi dire, que la partie *plaisante*. Celle qui suit est un peu plus sérieuse. Il n'admet pas l'*instinct* dans les animaux, *parce que ce serait une sorte de révélation*, et qu'il ne croit pas que l'homme soit fait à l'image de Dieu, mais plutôt qu'il a été chien, loup, ou tout autre animal avant de devenir homme. Il s'efforce de détruire le système de Descartes, en disant qu'*il n'est qu'une précaution qu'il avait prise pour se garantir de la persécution des théologiens*. Il a *pitié* de Haller, parce qu'il attribue au péché originel le mal qui s'est introduit dans le monde. S'il se fût rappelé, dans ce moment, Newton, Pascal, Leibnitz, Euler, il aurait sans doute éprouvé pour eux la même pitié. En parlant de Haller, il s'écrie : « De quelle élévation de raison ce grand homme n'est-il pas tombé! » Bonnet de Genève excite également sa compassion, parce que ce philosophe, attaché au christianisme, en appelait à la religion pour combattre l'opinion sur l'intelligence des animaux. Parmi les diverses opinions des philosophes, une de leurs idées favorites est de donner au monde une antiquité très reculée, afin de mettre en doute le récit des saintes Ecritures. Aussi Dupont de Nemours assure que l'Océan a *fait un grand nombre de fois le tour du globe*. En parlant des progrès de l'homme, il dit : « Vers ces premiers temps, il y a quatre, cinq, ou six mille, ou vingt mille, ou cent mille ans, *plus ou moins*, un très petit nombre d'hommes ont passé de la vie chasseresse à la vie nomade. » Pour déprécier la sublime organisation des hommes : « Quelle pauvreté de n'avoir que *cinq* ou *six sens*, dit-il, et de n'être que des hommes! On peut en avoir dix, on peut en avoir mille, on peut en avoir *un million*. » On voit que Dupont était fort pour les quantités infinies. Il n'est pas moins prodigue dans les places, un peu incohérentes, qu'il accorde à Dieu.... « Partout où l'intelligence se manifeste, il y a un Dieu. Il y a un Dieu dans le polype, et *peut-être plusieurs;* il y en a dans l'huître à l'*écaille;* il y en a *un très respectable* dans l'éléphant; il y en avait un *sublime* dans Confucius, dans Socrate, dans Marc-Aurèle, dans Locke, dans Leibnitz, dans Haller même et dans Bonnet : j'ajouterai dans deux hommes que j'ai eu le bonheur de connaître, dans *Quesnoy* et dans *Turgot*. Il y a le Dieu des dieux dans l'univers.... » C'est ainsi que Dupont termine ses *Mémoires*. Dans un autre *Mémoire* sur les municipalités, inséré dans l'édition des œuvres de Turgot, Dupont s'exprime en ces termes : « L'instruction religieuse est particulièrement bornée aux choses du ciel, et elle *ne suffit pas pour la morale*. (Antithèse étrange!) Il faudrait une autre instruction morale et sociale. Avec ces secours, la nation ne serait plus reconnaissable en dix ans. Ce serait un peuple neuf. Tout le monde serait instruit et vertueux. » Cependant c'est par une morale impie, et avant même que Dupont l'eût prêchée, que le peuple français était devenu *neuf* en bien moins de dix années; et c'est d'après cette morale qu'il tuait les rois, élevait des échafauds et multipliait les massacres. Dupont avait aussi des idées singulières sur les planètes et les *soleils :* comme de croire que ce sont des êtres animés, et qu'ils ont leurs malheurs et leurs jouissances. Dans tous ses écrits perce une haine constante contre le christianisme; mais heureusement sa doctrine, qui excita la risée de ses contemporains, est trop absurde pour mériter d'être réfutée sérieusement. Dupont excite moins la colère que la compassion; et cela, d'autant plus, que dans les temps les plus orageux, il avait fait preuve d'une modération qui n'était pas sans danger pour lui, et qu'il a exercé plusieurs actes de bienfaisance. Mais en citant ces faits, nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer aussi les contradictions de son caractère. Quand il voyait commettre d'affreuses cruautés sur ses semblables, il ne montrait pas la moindre émotion, et il se répandait en plaintes et en reproches contre ceux qui exigent des animaux des services trop durs, qui les frappent, qui les mutilent..... D'après cela, on ne sait comment définir la sensibilité de Dupont. Car, à en juger par ses propres raisonnemens, s'il eût pu sauver d'un danger imminent un homme ou un animal, on pourrait croire que, dans un pareil cas, ce

Digitized by Google

dernier eût mérité de lui la préférence. Voici les autres ouvrages de Dupont : | *Plusieurs écrits sur le commerce et l'économie*; | *Ephémérides du citoyen*; | *Tableau comparatif des demandes contenues dans les cahiers des trois ordres réunis, à messieurs les députés aux états-généraux*, 1789, in-8°; | *Le Pacte de famille et les conventions subséquentes entre la France et l'Espagne, avec des observations sur chaque article*, 1790, in-8°; | *Plaidoyer de Cysias* (contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale); | *Trénée, ou Le bon Fils*, 1808, in-8°; | *Essai de traduction en vers de Roland Furieux*, de l'Arioste, 1813, in-8°. Dupont a été éditeur des *OEuvres de Turgot*, Paris, 1811, 9 vol. in-8°. Il a donné beaucoup d'articles aux journaux, comme les *Archives littéraires*, le *Mercure*, *Le Publiciste*, etc., etc.

* DUPORT (Adrien), conseiller au parlement de Paris, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit entre la cour et le parlement et dans laquelle il prit parti pour ce dernier. Il fut élu député de la noblesse aux états-généraux, et contribua à faire triompher la révolution. Lié avec le duc d'Orléans et les principaux meneurs de cette époque, il protesta contre les délibérations de son ordre, et se réunit au tiers-état, avec quarante-six de ses collègues. Il se lia particulièrement avec Barnave, dont les talens oratoires pouvaient servir puissamment ses projets, avec Laborde-Mereville, le plus opulent propriétaire de France; avec le duc d'Aiguillon, et d'autres personnages importans, qui, par leurs lumières et leurs richesses, étaient le plus en état de combattre la cour et ses partisans. C'est lui qui imagina, pour armer les Français contre l'autorité, de faire répandre dans tout le royaume, même dans les plus petits villages, que des brigands arrivaient de divers points pour les dévaster. On crut à ce faux bruit; on s'arma : ces nouveaux soldats, destinés à repousser des brigands imaginaires, devinrent eux-mêmes des brigands réels, qui répandirent partout le désordre et la destruction. C'est Duport, encore, qui fomenta les funestes événemens des 5 et 6 octobre, et qui harangua les soldats du régiment de Flandre, pour les porter à se réunir aux insurgés qui venaient à Versailles pour conduire le roi à Paris. Il vota aussi contre la sanction royale, même suspensive. Enfin, il parut tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que *le bourreau même pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude*. Louis XVI ayant été arrêté à Varennes, Duport fut un des députés chargés de recevoir les déclarations du roi, et soit qu'il fût touché de l'air de bonté et de la triste situation de ce monarque, soit qu'il craignit que la faveur populaire ne vînt à l'abandonner, il changea totalement de système, et provoqua la révision des articles les plus populaires de la constitution. Les malheurs de la famille royale et sa captivité après le fatal voyage, réconcilièrent Duport avec l'autorité souveraine. Il devint alors suspect aux Jacobins, et fut cependant nommé président du tribunal criminel de Paris. Il en remplit les fonctions jusqu'au 10 avril 1792, qu'il se sauva à Melun, où il fut arrêté. Danton qui lui avait des obligations le fit évader. Il passa à l'étranger, revint à Paris avant la journée du 18 fructidor; mais les événemens l'obligèrent de s'expatrier de nouveau. Il mourut, sous un nom supposé, à Appenzel en Suisse au mois d'août 1798. Il passait pour l'un des orateurs, sinon les plus brillans, au moins les plus profonds de l'assemblée Constituante. On prétend qu'avant le 10 août il donna à Louis XVI des conseils qui auraient pu le sauver, s'il eût pu se résoudre à les suivre. Mais leur violence l'épouvanta, et il aima mieux être lui-même victime de ses criminels sujets, que de répandre le sang de quelques-uns d'entre eux.

* DUPORT du TERTRE *V.* TERTRE.

* DUPORTAIL (N...) ministre de la guerre sous Louis XVI en 1790, fut d'abord officier au corps royal du génie, où il jouissait d'une réputation méritée par ses talens : la guerre d'Amérique lui fournit l'occasion de se signaler. Il s'attacha au marquis de La Fayette, et adopta comme lui les principes de liberté que l'insurrection américaine fit germer dans les têtes des jeunes seigneurs qui prirent part à cette expédition. Duportail revint en France, avec le grade de brigadier des armées du roi, et fut bientôt fait maréchal-de-camp. Parvenu au ministère par la protection du marquis de Lafayette, alors tout-puissant, il acheva de révolutionner l'armée, en permettant aux soldats de fréquenter les clubs, où ils puisèrent l'esprit de révolte et de sédition qui devait tout bouleverser. Il partagea la

Digitized by Google

disgrâce de son protecteur, quand celui-ci perdit sa popularité. Dénoncé par les Jacobins, il fut mandé le 3 décembre 1791 à la barre de l'assemblée Législative pour répondre à une dénonciation des administrateurs du district de Château-Thierry, qui lui reprochaient d'avoir pris des mesures inconstitutionnelles. Duportail se vit forcé de donner sa démission. Il rentra dans l'armée; mais dénoncé de nouveau après le 10 août, et décrété d'accusation, il se cacha dans Paris pendant 22 mois, et parvint à se sauver en Amérique, au moment où une loi frappait de mort ceux qui recélaient des citoyens proscrits. Il se mit en devoir de revenir en France après le 18 brumaire, mais il mourut pendant la traversée, en 1802.

DUPRAT. *Voyez* PRAT.

DUPRÉ. *Voyez* PRÉ.

* DUPUGET (EDME-JEAN-ANTOINE), maréchal-de-camp, inspecteur-général des colonies pour la partie militaire, né à Joinville en 1743, entra dans le service de l'artillerie. Envoyé par le gouvernement dans les colonies des Antilles, en qualité d'inspecteur-général, il y passa plusieurs années, et occupa ses momens de loisir par des travaux importans sur la minéralogie et d'autres branches d'histoire naturelle. Il fit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Le muséum lui doit beaucoup de plantes rares. Il était membre de l'institut et de la société d'agriculture de Paris; il a fourni quelques bons articles au *Journal des Mines*. Dupuget mourut à Paris, le 14 avril 1801.

* DUPUIS (CHARLES), graveur, né à Paris en 1685, mort dans cette ville en 1742, fut élève de Gaspard Duchange et membre de l'académie. Un style large et moelleux, correct et savant, caractérise ses ouvrages. Les principaux sont *la prédication de St.-Jean*, d'après Carle Maratte; *Ptolomée Philadelphe accordant la liberté aux Juifs; Alexandre Sévère faisant distribuer du blé aux Romains; La terre et l'air*, d'après L. de Boulongne; le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo: il a gravé pour le cabinet de Crozat beaucoup de tableaux de la galerie du Palais-Royal et de celle de Versailles.

* DUPUIS (NICOLAS-GABRIEL), graveur, frère du précédent, et comme lui élève de Duchange dont il épousa une fille, fut un graveur distingué; il naquit à Paris en 1695 et y mourut en 1771. La précision, la légèreté et la douceur de son burin, se font remarquer dans tous ses ouvrages. Les amateurs recherchent particulièrement son estampe d'après Carle Vanloo, représentant *Enée sauvant son père de l'incendie de Troie;* le *portrait de M. Tournehem*, d'après Tocqué, modèle pour la souplesse et la suavité du burin; *l'Adoration des Rois*, d'après Paul Véronèse, pour le recueil de Crozat; une *Vierge*, d'après Annibal Carrache, pour la galerie de Dresde; le *Mariage de la Vierge*, d'après Carle Vanloo; *St.-François* et *St.-Nicolas*, d'après M. Pierre, etc.

* DUPUIS (CHARLES-FRANÇOIS), membre de l'institut de France, né le 26 octobre 1742, à Tryé-Château entre Gisors et Chaumont, de parens pauvres, fut protégé par le duc de la Rochefoucault, qui lui procura une bourse au collége d'Harcourt. Il fit en peu de temps les progrès les plus rapides, et fut nommé à 24 ans, professeur de rhétorique au collége de Lisieux. Un discours latin prononcé en 1775 pour la distribution des prix de l'université, et l'oraison funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, commencèrent sa réputation. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent pour lui le sujet d'une plus sérieuse application. Il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia intimement. En 1778, Dupuis exécuta un télégraphe d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons, et il s'en servit pendant plusieurs années pour correspondre depuis Belleville où il logeait, avec Fortin, son ami, qui habitait le village de Bagneux: Chappe a perfectionné plus tard cette invention. Il le détruisit au commencement de la révolution, de crainte que cette machine ne le rendît suspect. En 1787 il fut nommé à la chaire d'éloquence latine au collége de France, vacante par la mort de M. Bejot. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1788, en remplacement de Rochefort. Les orages de la révolution l'obligèrent de se retirer à Evreux, où il résidait lorsqu'il fut élu, en 1792, député à la Convention. Il s'y fit remarquer par la modération de ses discours et de sa conduite, notamment dans le procès de l'infortuné Louis XVI, dont il vota la détention, comme mesure de sûreté générale. Il passa ensuite au conseil des Cinq-cents (1796), puis au Corps législatif, et mourut à Is-sur-Til (Haute-Marne), le 29 septembre 1809. On a de lui: | *Mémoire sur l'origine des constella-*

Digitized by Google

tions, et sur l'explication de la fable par l'astronomie. Cet ouvrage fut réfuté par Bailly, dans le 5e volume de son *Histoire de l'Astronomie.* | *Origine de tous les cultes, ou la religion universelle*, 1794, 3 vol. in-4° et atlas, ou 12 vol. in-8°. C'est une des productions les plus impies de ces derniers temps, digne du plus profond oubli, par l'érudition indigeste qui y règne, et par le vague, l'incohérence, l'arbitraire et l'absurdité de son système. On en trouve un exposé lumineux et détaillé, dans le *Parallèle des Religions*, par le Père Brunet qui le met en comparaison avec ceux des autres mythographes. L'esprit de parti soutint un moment cet ouvrage, qui ne tarda pas à tomber. Il a été solidement réfuté dans un écrit intitulé : *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé :* Origine de tous les cultes. Voyez le *Spectateur français au 19e siècle, tom.* 10, pag. 14. | *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, 1798, in-8°, souvent réimprimé. C'est moins l'analyse de l'ouvrage que la copie de quelques pages, prises comme au hasard dans le 12e volume. M. Destutt de Tracy a publié un autre *Abrégé de l'origine des cultes*, beaucoup plus méthodique, et dégagé de cet échafaudage d'érudition, ramassé à si grands frais; mais il n'a pas eu plus de succès que le premier. | Deux mémoires sur les *Pélasges*, insérés dans les mémoires de la collection de l'institut; | *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique* et *mémoire sur le zodiaque de Tentyra ou Denderah*, inséré dans la *revue philosophique* de 1806, in-4°, fig. Dupuis a laissé des manuscrits sur les *cosmogonies* et *théogonies*, sur les *hiéroglyphes égyptiens*, des *lettres sur la mythologie*, et une *traduction des discours choisis de Cicéron.* Son éloge a été prononcé à la troisième classe de l'institut par M. Dacier : sa veuve a publié une *Notice sur sa vie et sur ses écrits.*

DUPUY (N.), secrétaire au congrès de Ryswick, a publié de 1693 à 1731 plusieurs ouvrages de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Caractères, sentimens et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1693, in-12. | *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; | *Instructions d'un père à sa fille*, tirées de l'Ecriture sainte, nouvelle édition, 1784, in-12; | *Instructions d'un père à son fils, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1731, in-12, nouvelle édition, 1784, excellent ouvrage, qui mériterait d'être plus répandu; | *Les amusemens de l'amitié rendus utiles et intéressans, recueil de lettres écrites de la cour, à la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1729, in-12, 3e édition; | *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressans*, Paris, 1730, in-12; | *Mythologie, ou Histoire des dieux, des demi-dieux et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1731, 2 vol. in-12. Les *réflexions sur l'amitié*, 1728, in-12, qu'on lui a attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

* **DUPUY** (Louis), archéologue et savant français, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né dans le Bugey, le 3 novembre 1709, d'une ancienne famille, a travaillé au *Journal des savans*, depuis 1758 jusqu'en 1792, et n'a cessé d'enrichir ce journal d'extraits quelquefois plus savans que les ouvrages dont il rendait compte. On lui doit aussi la publication des vol. 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Recueil de l'académie des inscriptions.* Il prononça, suivant l'usage, *l'éloge* de plusieurs de ses confrères; mais il n'avait aucun talent pour ce genre d'écrire. On a encore de lui | *quatre Tragédies de Sophocle*, 1792, 2 vol. in-12, accompagnées de *notes* grammaticales, courtes, mais judicieuses. (*Ajax*, les *Trachiniennes*, *OEdipe à Colonne* et *Antigone*). | *Fragment grec d'Anthemius, sur des paradoxes de mécanique*, avec une *traduction* et des *notes*, in-4°, où l'on trouve des choses curieuses, principalement sur le *fameux miroir d'Archimède.* Ce sujet a été mieux traité depuis par Peyrard, dans son *Miroir ardent*, Paris, 1807, in-4°. | *Observations sur les infiniment-petits;* | Plusieurs *mémoires* intéressans dans le Recueil de l'académie.

DUPUY. *Voyez* PUY.

* **DUPUY DES ISLETS** (N... le chevalier), ancien chevau-léger de la garde du roi, est auteur de *poésies fugitives*, qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses* et dans d'autres recueils. Après avoir émigré en 1791, il fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit ensuite en Angleterre et rentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome, etc. Nommé, à la rentrée des Bourbons,

Digitized by Google

major de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs, par diverses pièces de poésie parmi lesquelles on cite la *cantate* qu'il adressa à Monsieur, en l'honneur de Louis XVIII, et la *romance* qu'il dédia à la duchesse d'Angoulême sous le titre de la *Vertu couronnée*. Indépendamment de ses *poésies fugitives*, Dupuy des Islets a publié les *œuvres poétiques de Boileau* avec des *notes de Lebrun* et celle de *J. B. Rousseau avec des notes* du même critique. Il est mort en 1831.

DUQUESNE. *Voyez* QUESNE.

* DUQUESNE (ARNAUD-BERNARD D'ICARD), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Soissons, et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1732, d'une famille honnête, embrassa l'état ecclésiastique et s'y distingua par sa piété, son savoir, ses manières douces et honnêtes, son zèle et sa prudence : doué d'une âme tendre et généreuse, il montra pour les prisonniers une affection toute paternelle, qui le faisait souvent se dépouiller pour revêtir les malheureux. Ce n'est pas néanmoins que les détenus de la Bastille fussent traités avec aussi peu de pitié qu'on a cherché à le persuader au public ; l'humanité à leur égard ne fut jamais outragée, et plus d'une fois l'abbé Duquesne s'est fait un devoir de repousser les calomnies de cette espèce, imaginées dans des vues hostiles au trône. On doit à ce pieux ecclésiastique : | *L'Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des 4 évangélistes*, 1773, 13 vol. in-12, réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. C'est le commentaire le plus heureux qu'on puisse faire sur l'Evangile. Sans faste d'érudition, il réunit tout ce que les saints Pères ont dit d'instructif et de moral. Il a toute la simplicité et la force touchante du Testament que Jésus-Christ a laissé à ses enfans; il offre aux fidèles les consolations les plus touchantes, on y trouve partout l'application la plus juste et la plus exacte de la morale; on y trouve de plus une sagesse dans les vues qui en fait un ouvrage précieux pour tous les temps, toutes les circonstances, toutes les personnes. C'est dans ce livre que l'âme affligée peut puiser comme dans une source de consolations; elle y découvre la sagesse des desseins de celui qui *frappe et qui guérit, qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène*, nous ôte quelquefois un appui sensible que nous croyons nous être nécessaire, et nous afflige toujours pour notre utilité. L'auteur y donne une grande idée des attributs de Dieu, et il les développe de la manière la plus propre à produire des effets salutaires. C'est au Père Giraudeau, jésuite, qu'est dû le plan de cet ouvrage : il en avait rassemblé les principaux matériaux; mais des infirmités continuelles l'empêchant de se livrer à ce travail, l'archevêque de Paris, à la pleine satisfaction du père Giraudeau, en confia l'exécution à l'abbé Duquesne. | *L'année apostolique, ou méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes des apôtres et de l'Apocalypse de saint Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité*, Paris, 1791, 12 vol. in-12, et Liége, 1804. Cette édition passe pour plus correcte. Il y en a une autre en 8 vol. in-12, augmentée de tables analytiques. Ce livre complète l'explication du nouveau Testament. Il appartient en entier à l'abbé Duquesne. Il l'entreprit, sur les demandes nombreuses qui lui en furent faites, et que lui avait attirées le succès de l'*Evangile médité*. On y retrouve la même manière de traiter les sujets. C'est partout le même fonds d'instruction, la même onction, et les mêmes sentimens de la piété la plus tendre; seulement le style en est moins soigné. La réputation de ces deux ouvrages s'est étendue au-delà de la France : ils ont été traduits en langues étrangères. | *L'âme unie à Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel; ouvrage posthume de Mme Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédé de l'éloge de sa vie*, 2 vol. in-12, très souvent réimprimé. L'abbé Duquesne n'en est que l'éditeur. | *Les Grandeurs de Marie*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la Vierge; il fut terminé la veille de la mort de l'auteur qui expira le 20 mars 1791, âgé de 59 ans. Duquesne conserva jusqu'à ses derniers momens toute la force de son zèle et de son esprit.

* DUQUESNOY (E.-D.-F.-J.), député du Pas-de-Calais à l'assemblée Législative et à la Convention, naquit à Bouvigny-aux-Boyeffles en 1748. Il avait été moine avant la révolution et avait été, assure-t-on, renvoyé par son supérieur à cause de sa conduite scandaleuse. Après le 10 août, il proposa d'incarcérer toutes les personnes soupçonnées d'incivisme. Dans le procès du roi, non-seulement il vota la mort sans sursis et sans appel, mais il contraignit

Digitized by Google

à coups de bâton, son collègue Ballot, d'émettre un vote semblable. Quelque temps après, il eut une mission dans le Nord, pendant laquelle il eut des relations avec son collègue Lebon, ancien prêtre, qu'il excitait, dit-on, dans la carrière du crime. Envoyé ensuite à l'armée de la Moselle, il y montra la même fougue de caractère et commit les mêmes excès. Il était absent à l'époque du 9 thermidor, lorsque Robespierre périt sur l'échafaud : à son retour il s'opposa vainement au mouvement réactionnaire : il eut même à se justifier de ses relations avec Robespierre. Ayant pris une part active dans l'insurrection du 1[er] prairial an 3 (20 mai 1795), où l'assemblée fut menacée par la populace qui assassina le député Féraud, il fut arrêté avec les principaux chefs de l'émeute et livré à une commission militaire qui le condamna à mort le 16 juin. Il se poignarda et mourut dans sa prison. (*Voyez* DUROY.)

* DUQUESNOY (N.), général de la révolution, frère du précédent. Ayant reçu le commandement d'une division dans l'armée de Sambre-et-Meuse sous les ordres de Jourdan, il se signala notamment à Watignies. Sa division, à laquelle il inspirait son enthousiasme, était désignée dans l'armée sous le nom de *colonne infernale*. Envoyé, en 1794, contre les royalistes de la Vendée avec un corps de 20,000 hommes, il battit en plusieurs circonstances Charette et les autres généraux vendéens, et contribua beaucoup à leur faire déposer les armes. Mais il commit les horreurs les plus révoltantes; et se donnait lui-même le titre de *boucher de la Convention*, qu'il ne justifia que trop, en faisant noyer dans la Vendée des femmes et des enfans à la mamelle. Il fut destitué après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), et vécut obscurément dans sa famille jusqu'en 1796, époque où il obtint son admission aux Invalides. Il y mourut en 1797, avec une réputation de férocité dont sa valeur n'a pu l'absoudre.

* DUQUESNOY (ADRIEN-CYPRIEN), député aux états-généraux en 1789, par le tiers-état du bailliage de Bar-le-duc, né à Briey près de Metz en 1763, était avant la révolution avocat et syndic provincial de Lorraine. Il se rangea d'abord parmi les membres qui affichaient les opinions les plus révolutionnaires. Il contribua puissamment à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil et demanda qu'on exigeât de Louis XVI la sanction de la Constitution civile du clergé (23 décembre 1790). Il parut avec avantage à la tribune, se lia avec Mirabeau, contribua à la division de la France par départemens, vota pour une chambre unique, demanda que le droit de paix et de guerre fût exercé collectivement par les deux pouvoirs, et rédigea avec Regnault de Saint-Jean d'Angely le journal *l'Ami des patriotes*. Cependant il prit quelquefois un ton plus modéré; son nom fut même trouvé dans l'armoire de fer parmi ceux des 200 députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour. Après la session, il devint maire de Nancy; mais on ne tarda pas à le poursuivre comme royaliste, et même à le décréter d'arrestation. Cependant il parvint à obtenir la révocation de cette mesure. Poursuivi de nouveau pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nancy, il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et acquitté après le 9 thermidor. Il fut ensuite placé auprès de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, encore fort jeune, pour l'aider de ses conseils dans une carrière qui lui était peu connue. Il passa de là à la mairie du 10[e] arrondissement de la ville de Paris. Il avait établi auparavant une fabrique intéressante pour l'industrie française, qui avait absorbé toute sa fortune. Il est mort à Rouen, en janvier 1808, étant encore dans la force de l'âge. Plein de zèle pour tout ce qui tenait à l'utilité publique, il a publié : | un *Recueil de mémoires sur les hospices et les établissemens d'humanité*, traduit de plusieurs langues étrangères, 1799-1804, 39 numéros, formant 13 volumes in-8°; | *Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, traduit de l'allemand de Hoeck, 1801, in-fol.; | *Histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, traduite de l'anglais de Ruggles, 1802, 2 vol. in-8°; | une *traduction* des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques* et de quelques-uns des *essais* de Rumford.

*DURAMEAU (LOUIS), peintre français, né à Paris en 1733, mort à Versailles le 4 septembre 1796, fut membre de l'académie de peinture. Il devint peintre de la chambre et du cabinet du roi, et garde des tableaux de la couronne, et cultiva la peinture historique avec succès; mais il ne sut pas s'affranchir du mauvais goût qui semblait égarer alors nos meilleurs artistes. Ses principaux tableaux sont : *la Continence de Bayard*, et *un passage de l'histoire de saint Louis*, placé avant la révolution dans la chapelle de l'école

Digitized by Google

militaire; *Herminie* sous les armes de Clorinde; le *retour* de *Bélisaire dans sa famille*.

DURAND, né au Neubourg dans le diocèse d'Evreux, moine de Fécamp, et abbé de Troarn au 11e siècle, est auteur d'une savante *Epître sur l'Eucharistie*, contre Bérenger, qui est à la suite des *OEuvres de Lanfranc*, Paris, 1648, in-fol. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (GUILLAUME), surnommé *Speculator*, né à Puimoisson dans le diocèse de Riez, disciple de Henri de Suze, prit le bonnet de docteur à Bologne, et passa de là à Modène pour y professer le droit canon. Le pape Clément IV lui donna la charge de son chapelain et d'auditeur du palais. Il fut ensuite nommé légat de Grégoire X au concile de Lyon, tenu l'an 1274, et enfin évêque de Mende en 1287. Il refusa depuis l'évêché de Ravenne que Nicolas IV lui offrit, et mourut en 1296, à 64 ans. On lui donna le surnom de *Père de la Pratique*, à cause de son habileté dans les affaires. On a de lui différens ouvrages : | *Speculum juris*, Rome, 1474, in-fol., qui lui mérita le nom de *Speculator*; | *Repertorium juris*, Venise, 1496, in-fol., moins connu que le précédent; | *Rationale divinorum officiorum*, qui parut pour la première fois à Mayence en 1459. Cette édition est très rare et fort recherchée des connaisseurs. Ce livre a été réimprimé en divers endroits. | *Commentaria in canones concilii lugdunensis*.

DURAND (GUILLAUME), neveu du précédent, et son successeur dans l'évêché de Mende, mourut en 1328. On a de lui un excellent traité : *De la manière de célébrer le concile général*, divisé en 3 parties et imprimé à Paris en 1661, dans un recueil de plusieurs ouvrages sur le même sujet, donné au public par Faure, docteur de Sorbonne. On le trouve plus facilement séparé. Il y en a une édition faite à Paris en 1545, in-8°. Durand composa son ouvrage à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V. Il a été très utile dans les temps des assemblées convoquées pour réformer les mœurs des chrétiens, particulièrement celles des ecclésiastiques et des religieux.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN (GUILLAUME), connu dans les écoles sous le nom de *Durandus*, né dans la ville de ce nom, au diocèse de Clermont, fut dominicain, docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318, et enfin de Meaux en 1326. Il mourut l'an 1333. Son siècle lui donna le nom de *Docteur très résolutif*, parce qu'il décidait les questions d'une manière tranchante et souvent neuve; sans s'assujétir à suivre un écrivain en tout, il prit des uns et des autres ce qui lui convint davantage. Il a laissé des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, Paris, 1550, 1 vol. in-fol., un *Traité sur l'origine des juridictions*, in-4°, et d'autres *traités*, où il montre plus de sagacité que n'en avaient la plupart des écrivains de son temps. Il est fameux dans les disputes de théologie et de philosophie, pour avoir nié le *concours immédiat;* mais il paraît que c'était une affaire de mots, puisque Durand ne niait pas la *conservation*, qui est une espèce de *création continuelle* de la créature et de toutes ses facultés, et qui dès lors est le concours le plus immédiat qu'on puisse imaginer.

* DURAND (LAURENT), ecclésiastique, né à Ollioules près de Toulon en 1629, mort à La Ciotat en 1708, fut aumônier des religieuses bernardines de La Ciotat et du Bon-Pasteur de Toulon. Il est particulièrement connu par ses *Cantiques de l'âme dévote, divisés en 12 livres*, Marseille, 1693, in-12, très souvent réimprimés, et a laissé en manuscrit *Maximes chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de J.-C.*

* DURAND (LÉOPOLD), bénédictin, né en Lorraine, le 29 novembre 1666, fut pourvu d'un canonicat à l'âge de huit ans; mais n'ayant point de vocation pour l'état ecclésiastique, il le résigna à son frère. Il exerça la profession d'avocat à Metz, puis à Paris, et consacra tous ses loisirs à l'étude de l'architecture; il y avait fait des progrès très remarquables, lorsqu'il l'abandonna pour se faire bénédictin à l'abbaye de Munster, en Alsace, le 11 février 1701. Ses supérieurs employèrent ses talens au profit des différentes maisons de l'ordre. C'est à don Durand qu'on doit le plan du château de Commercy, et ce fut lui qui en surveilla la construction. Il mourut à Saint-Avold le 5 novembre 1749, laissant un *Traité des bains et des eaux de Plombières*. Don Calmet le fit imprimer avec des additions, Nancy, 1749, in-8°. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été faites sur les dessins de don Durand.

Digitized by Google

DURAND-BEDACIER (CATHERINE, femme de M.), vivait au commencement du 18e siècle. Elle avait de l'esprit et le génie romanesque. Nous avons d'elle plusieurs ouvrages dans ce dernier genre, qui n'est pas le meilleur de la littérature; les principaux sont : | *La comtesse de Mortagne*; | *Les Mémoires de la cour de Charles VIII*; | *Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse*; | *Les belles Grecques, ou Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce*. Toutes ces productions sont faibles, et aucune n'est placée au premier rang, ni même au second. Nous avons encore de cette dame bel-esprit, des *comédies* en prose, qui ne valent pas mieux que ses romans; et des *vers français*, inférieurs aux uns et aux autres. Elle mourut en 1736.

* **DURAND** (DAVID), ministre protestant, né à saint Pargoire dans le Bas-Languedoc vers 1681, était issu d'une famille distinguée de Montpellier, alliée entr'autres à celle du cardinal de Bernis. Après avoir été reçu ministre à Bâle dans les premières années du 18e siècle, il passa en Hollande où il fut chapelain d'un régiment de réfugiés languedociens envoyés en Espagne lors de la guerre de la succession. Durand fut pris par quelques paysans espagnols qui découvrirent qu'il était hérétique, et se disposaient à le faire périr, lorsqu'il fut délivré de leurs mains par l'intervention du duc de Berwick pour être remis en celles de l'inquisition. Un curé lui procura les moyens d'échapper à ce tribunal, en obtenant qu'il serait envoyé au couvent des jésuites à Montpellier pour y être instruit dans la religion catholique. Durand parvint à s'évader, se rendit à Genève, puis à Rotterdam où il connut Bayle, et enfin en Angleterre, où il mourut en 1763, pasteur de l'église protestante de la Savoie, à Londres. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : | *Histoire de la peinture ancienne, extraite du 35e livre de l'Histoire naturelle de Pline*, Londres, 1715, in-fol.; | *Histoire naturelle de l'or et de l'argent, extraite de Pline*, Londres, 1729. Ces histoires ont été beaucoup surpassées de nos jours. | *La vie et les sentimens de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12; | *La religion des mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland*, la Haye, 1721, in-12 : c'est son meilleur ouvrage; | *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Rotterdam, 1711, et Londres, 1728, in-8°, rares; | les tomes 11 et 12 de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, in-4°, très inférieurs à ceux de l'auteur primitif; | *Les Académiques de Cicéron*, traduites en français, avec le latin, Londres, 1740, in-8°, extrêmement rare. Son style en général est inégal et sans force.

DURAND (URSIN), né à Tours, religieux de la congrégation de Saint-Maur en 1701, a donné, avec don Martenne, | *Thesaurus novus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol.; | *Collectio veterum scriptorum*, 1724-33, 9 vol. in-fol.; | *Voyage littéraire*, publié avec don Martenne, 1724-27, 2 vol. in-4°; | *L'art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, et 1769, in-fol. (*Voy.* ANTINE, CLÉMENCET.) Nous ignorons l'année de sa mort; il vivait encore en 1770, et il était à cette époque à la 88e année de son âge.

* **DURAND DE MAILLANE** (PIERRE-TOUSSAINT), avocat, né à Saint-Remy en Provence, fut élu député du tiers-état de la sénéchaussée d'Arles aux états-généraux, ensuite à la Convention nationale par le département des Bouches-du-Rhône, puis au conseil des Anciens. Il se montra toujours opposé aux Jacobins et favorable aux émigrés. En 1797, il fut mis au Temple comme ayant favorisé leur rentrée; mais il fut acquitté par le tribunal criminel de la Seine et recouvra sa liberté dans le mois de février 1798. Il devint, après la révolution du 18 brumaire, juge à la cour d'appel d'Aix, et mourut à la fin de 1814. Durand de Maillane était un profond casuiste, mais on lui a reproché de n'avoir pas assez respecté les droits du saint Siége, en favorisant les libertés de l'église gallicane. Ses principaux ouvrages sont : | *Dictionnaire du droit canonique*, Lyon, 1761, 2 vol. in-4°; nouvelle édition, 1770, 4 vol. in-4°, et 1776, 5 vol.; | *Les libertés de l'église gallicane*, Lyon, 1770 et 1776, 5 vol. in-4°; | *Instituts du droit canonique*, Lyon, 1770, 10 vol. in-12; | *Le parfait notaire apostolique*, 1779, 2 vol. in-4°; | *Histoire du comité ecclésiastique de l'assemblée Constituante*, 1791, in-8°.

* **DURAND** (JEAN-BAPTISTE-LÉONARD), administrateur français, né à Limoges, fut d'abord plusieurs années consul de France à Cagliari, et ensuite attaché au ministère de la marine. Choisi en 1785 par la compagnie du Sénégal pour gérer ses affaires en Afrique, il partit du Hâvre le 3 mars, et arriva à sa destination le 10 avril suivant. Il chercha à donner la plus grande extension au commerce de

Digitized by Google

ses commettans. Ce fut dans ce but qu'il entreprit par terre un voyage jusqu'à Galam, et conclut avec les rois et les chefs des tribus maures de la rive droite du Sénégal, des traités avantageux, pour le commerce de la gomme. Mais la compagnie fut mécontente du peu d'économie de Durand, et le rappela en 1786. En revenant en France, son vaisseau alla se briser sur les rochers de Temby à la côte méridionale du pays de Galles. Depuis son retour en France, Durand remplit plusieurs places dans l'administration. Il est mort en 1812, en Espagne, où il était allé rejoindre un général de ses amis. On a de lui *Voyage au Sénégal dans les années* 1785 et 1786, Paris, 1807, in-4°, ou 2 vol. in-8°, avec atlas; il y a peu de détails nouveaux dans cet ouvrage, dont une partie a été empruntée à Labat et à d'autres écrivains qui ont donné des relations du Sénégal. Ce que ce livre a de plus intéressant, c'est la relation du voyage par terre d'un employé de Durand, M. Rubault, à Galam. On trouve aussi les textes arabes et français des traités conclus entre Durand et les chefs des Maures : le texte arabe a été revu et annoté par M. Sylvestre de Sacy.

* DURAND (Jacques-François), ministre protestant, né en 1737 de parens pauvres, dans un village pres d'Alençon en Normandie, étudia à Paris les langues anciennes et l'Ecriture sainte, sous le célèbre abbé Poulle, et se rendit en 1755 à Lausanne où il embrassa le protestantisme. Il professa pendant quelque temps le latin dans le séminaire des étudians français, et, après s'être appliqué aux études théologiques, fut fait ministre. Appelé plus tard à Berne pour diriger un nouveau séminaire, il remplit les fonctions de ministre dans cette ville pendant 17 ans, et revint en 1785 à Lausanne, où il fut successivement professeur d'histoire ecclésiastique et de morale chrétienne. Il occupait encore cette dernière place quand il mourut en 1813. Ses principaux ouvrages sont : | *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, livre souvent réimprimé pour l'instruction de la jeunesse, et auquel on a fait quelques changemens pour le faire servir dans plusieurs pays à la jeunesse catholique; | *Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, reproduit par l'abbé Pichon, avec des changemens sous ce titre : *Principes de la religion et de la morale*, 1768, 2 vol. in-12; | *Sermons pour les solennités chrétiennes*, Lausanne, 1767; | *Année évangélique*, 1780, 7 vol. in-8°, avec un *Supplément*, 1792, en 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en anglais et en allemand; on y trouve plus de facilité que de logique; l'auteur emploie souvent des expressions peu usitées en France, et prodigue les citations de la Bible d'après des versions peu élégantes; | *Statistique élémentaire de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8°; | *le bon Fils* ou *la Piété filiale*, 1803, roman moral qui offre des scènes touchantes; mais il y a des négligences de style et des longueurs dans les détails. M. Armand-Delille, pasteur de l'église réformée de Valence, a publié les *Sermons nouveaux* de Durand, avec une *notice sur la vie* de l'auteur, Valence, 1809, 2 vol. in-8°.

* DURAND (Jean-Baptiste-Vincent, baron), lieutenant-général honoraire, né à Besançon vers 1753 d'une famille distinguée de Franche-Comté, servit dans le corps d'artillerie, et était lieutenant à l'époque de la guerre d'Amérique : il y suivit comme volontaire l'armée française. Après s'être signalé par la plus brillante valeur aux siéges d'Yorktown et de St.-Christophe, il s'embarqua sur le vaisseau amiral la *Ville de Paris*, assista à sept combats, reçut une blessure et fut fait prisonnier. A peine était-il rentré dans sa patrie qu'il émigra; il servit quelque temps, dans l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Berstheim (2 décembre 1793), il donnait ses ordres pour la disposition d'une batterie, lorsqu'un boulet de canon vint lui emporter la main gauche et deux doigts de la main droite; il resta néanmoins jusqu'à la fin de l'affaire et alors seulement il se fit panser. Bientôt nommé colonel du régiment qui porta son nom, il continua de combattre pour la cause qu'il avait embrassée. Après le licenciement de l'armée de Condé, il se retira dans ses foyers. A l'époque de la restauration du trône des Bourbons, le colonel Durand fit partie de la députation envoyée au roi par la ville de Besançon. Promu au grade de maréchal-de-camp, il fit au 20 mars de vains efforts pour empêcher les progrès de la rébellion. Après la seconde restauration, il reprit ses fonctions et commanda la ville de Besançon. Il prit sa retraite peu d'années avant sa mort arrivée dans sa campagne de Serre, près de Besançon, le 21 octobre 1829, à l'âge de 76 ans.

* DURANDE (Jean-François), méde-

Digitized by Google

cin et professeur de chimie et de botanique à Dijon, mort le 23 janvier 1794, a publié : | *Notions élémentaires de botanique, pour servir au corps public de Dijon,* 1781, in-8°; | *Flore de Bourgogne*, ou *Catalogue des plantes naturelles à cette province*, 1783, 2 vol. in-8°; | *Élémens de chimie, rédigés dans un nouvel ordre,* en société avec Maret et Morveau, 1778, in-8°; | Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie de Dijon, dont il était membre, et dans le *Journal de Physique.*

DURANT (Gilles), sieur de La Bergerie, avocat au parlement de Paris, né à Clermont en 1550, et mort en 1615, fut, à ce qu'on croit, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la Coutume de Paris. Le temps que lui laissait la jurisprudence, il le donnait à la poésie. Il faisait des vers plaisans au milieu des guerres de la ligue. Les gens qui peuvent encore lire le gaulois, connaissent ses *vers à sa commère sur le trépas de l'Ane Ligueur, qui mourut de mort violente durant le siége de Paris, en* 1590. Cette pièce se trouve dans le 1er vol. de la *Satire Ménippée*, édition in-8° de 1714. On a de ce poète d'autres productions dont quelques-unes sont d'une licence qui en interdit la lecture aux personnes sages. — Il y eut un DURANT, rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux frères florentins de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avait fait contre le roi; et il y a beaucoup d'apparence que c'était notre poète, quoique quelques savans aient dit le contraire. Ses ouvrages ont été imprimés en 1594. Ses *Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons*, etc., 1717, in-12, sont recherchées des curieux.

* DURANTE (François), célèbre compositeur italien, né à Naples en 1693, mort dans cette ville en 1755, est regardé comme le fondateur de l'école moderne et le modèle le plus parfait que puisse suivre une jeune compositeur, à quelque genre qu'il veuille se livrer. Son style est sévère; son harmonie très pure, ses modulations à la fois savantes et naturelles. Il s'adonna presque uniquement à la musique d'église et ne travailla jamais pour le théâtre. Le Conservatoire de Paris possède une copie de ses *œuvres*, qui consistent en *messes, psaumes, motets, etc.*

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat-général, enfin nommé premier président du parlement par Henri III, en 1581. C'était dans le temps de la ligue. Duranti y était fort opposé. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort, en voulant calmer le peuple, il fut tué d'un coup de mousquet, en 1589. On se jeta sur lui, on le perça de mille coups, et on le traîna par les pieds à la place de l'échafaud. Il avait fait des établissemens utiles, et composé un savant traité *De ritibus ecclesiæ,* faussement attribué à Pierre Danès, évêque de Lavaur, et imprimé à Rome, in-fol., en 1591.

* DURANTI (le comte DURANTE), orateur et poète italien, né à Brescia en 1718, d'une famille noble et ancienne, se fit un nom par ses *poésies.* Dans un voyage qu'il fit à Turin, il reçut l'accueil le plus flatteur du roi Charles-Emmanuel. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III son successeur, et mourut en Savoie le 24 novembre 1780. Ses *poésies lyriques* dédiées au roi de Sardaigne sont intitulées : *Rime del conte Durante Duranti,* Brescia, 1755, in-4°. On y trouve ses *épîtres satiriques* et ses *sonnets,* qui sont ce qu'il a fait de mieux. Il essaya, avec moins de succès, de s'élever dans le genre tragique, et a publié, en 1764, une tragédie de *Virginie,* dédiée au duc de Savoie, en 1771, un *Attilius Regulus*, dédié au grand-duc de Toscane. On a encore de lui plusieurs *discours* et *oraisons funèbres* qu'il prononça en diverses circonstances, et qui prouvent qu'il ne manquait pas de talens oratoires.

* DURANTON (A.-B.), né à Massidon en 1736 était avocat à Bordeaux au commencement de la révolution, et devint procureur syndic du département de la Gironde, lors de la formation des nouvelles administrations. Quoique doué de peu de moyens, il fut porté, en 1792, au ministère de la justice par la faction des girondins, et il s'y conduisit avec assez de modération; mais il ne put s'y maintenir, et il se retira dans sa famille, où il chercha à se faire oublier. Il ne put y parvenir : dénoncé par les terroristes, il fut arrêté et livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, qui le condamna à mort le 20 décembre 1793, « comme convaincu d'avoir, pendant son ministère, » partagé les principes contre-révolutionnaires de Louis XVI, » accusation qui honorerait sa mémoire, si elle était vraie; mais il suffisait, à cette époque, d'avoir

Digitized by Google

quelque sentiment d'humanité pour être proscrit.

DURAS (JACQUES-HENRI de DURFORT, duc de), d'une famille originaire des provinces de Guyenne et de Foix, servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées, et se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur. Il eut le bâton de maréchal de France en 1675, après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, dont il était un des meilleurs élèves. Ses services et son expérience lui firent donner le commandement de l'armée d'Allemagne sous le dauphin, en 1688 et 89. Il mourut en 1704, à 74 ans. Sa terre de Duras avait été érigée en duché en 1689. *V.* LORGES.

* DURAS (N... la duchesse de), fille du comte de Kersaint, amiral et député à l'assemblée Législative et à la Convention, où il vota contre la mort du roi, passa le temps de nos troubles à l'étranger, et ne rentra en France que pour vivre dans la retraite. Elle fut liée avec Mme de Staël. On a d'elle plusieurs *romans* : *Ourika*, Paris, 1814, in-12, traduit deux fois en espagnol, et *Edouard*, 1825, 2 vol. in-12. Elle est morte à Nice le 16 janvier 1828.

* DURDENT (R. J.), né à Rouen en 1776 et mort à Paris en 1819, se consacra d'abord à la peinture, qu'il abandonna bientôt pour se livrer entièrement à la littérature. Ses principaux ouvrages sont des *romans* peu connus, des compilations historiques qui ne sont pas toujours faites avec beaucoup de choix : | *Beautés de l'histoire grecque*, 1812, in-12 ; | *Galerie des peintres français et Salon de 1812*, in-8° ; | *Campagne de Moscou en 1812*, in-8° ; | *Epoques et faits mémorables de l'histoire de France*, 1814, in-12 ; | *L'Ecole française en 1814*, ou *Examen critique des ouvrages de peinture*, 1814, in-8° ; | *Beautés de l'histoire des Espagnes*, 1814, in-12 ; | *Epoques et faits mémorables de l'histoire d'Angleterre*, depuis Alfred le Grand jusqu'à nos jours, 1815, in-12 ; | *Epoques et faits mémorables de l'histoire de Russie*, 1815, in-12 ; | *Beautés de l'histoire du Portugal*, 1816, in-12 ; | *Beautés de l'histoire de Turquie*, 1816, in-12 ; | *Beautés de l'histoire des trois royaumes du Nord* (Suède, Danemarck et Norwége), 1816, in-12 ; | *Histoire de Louis XVI, suivie d'un Appendice contenant la liste alphabétique de tous les régicides, avec de courtes notices sur la plupart d'entre eux*, 1817, in-8°. Durdent était un des rédacteurs de la *Gazette de France* ; il a travaillé aussi à la *Biographie universelle*.

* DUREAU DE LAMALLE (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ), né le 21 novembre 1742, à Saint-Domingue, où son grand-père était gouverneur, fut amené en France à l'âge de 5 ans, et y fit d'excellentes études au collége Duplessis. S'étant fixé à Paris, il s'y lia avec les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et particulièrement avec Delille. Il fut nommé membre du Corps législatif en 1802, de l'institut en 1804, et mourut dans la terre de Landres dans le Perche le 19 septembre 1807. On lui doit : | une *traduction* du *Traité des bienfaits* de Sénèque, 1776, in-12 ; | une *traduction de Tacite*, 1790, 3 vol. in 8°, bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée ; réimprimée en 1808 en 5 vol. in-8°, et en 1818, 6 vol. in-8°, avec le texte latin qui manquait dans la première. Il consacra 16 ans à ce travail. | Une *traduction de Salluste*, moins estimée que celle de Tacite. Il avait entrepris une *traduction de Tite-Live*, mais la mort le surprit lorsqu'il n'avait terminé que la 1re décade, les 3 premiers livres de la 3e, et les 2 premiers de la quatrième. M. Noël a terminé cette excellente traduction, et l'a publiée en 1810, 15 vol. in-8°, avec le texte latin.

DURER (ALBERT) naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il mit en lumière ses premières estampes. Il devint si habile dans le dessin, qu'il servit de modèle aux peintres de son temps, aux italiens même. L'empereur Maximilien Ier le combla de bienfaits. Il lui donna lui-même pour les armoiries de la peinture trois écussons, deux en chef et un en pointe. Ce prince dit un jour, en parlant à un gentilhomme : « Je puis bien » d'un paysan faire un noble ; mais je ne » puis changer un ignorant en un aussi » habile homme qu'Albert Durer. » Les tracasseries de sa femme, véritable furie, le firent mourir de chagrin, à 57 ans, en 1528. Durer ne lui ressemblait en rien : il était plein de douceur, de modération, de sagesse. On a de lui un grand nombre d'*estampes* et de *tableaux*, dans lesquels on admire une imagination vive et féconde, un génie élevé, une exécution ferme et beaucoup de correction. On souhaiterait qu'il eût fait un meilleur choix des

Digitized by Google

objets que lui présentait la nature; que ses expressions fussent plus nobles; que son goût de dessin fût moins roide, sa manière plus gracieuse. Ce maître n'observait guère le costume : il habillait tous les peuples comme des Allemands. On a encore de lui quelques écrits *sur la géométrie, la perspective, les fortifications, les proportions des figures humaines, etc.* Le roi de France a trois tentures de tapisserie d'après ses dessins. On voyait plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal. Son estampe de *la Mélancolie* est son chef-d'œuvre; ses *Vierges* sont encore d'une beauté singulière. En 1778, M. Husgen a donné en allemand un *Catalogue raisonné de toutes les estampes gravées sur le cuivre ou sur le fer de la main propre d'Albert Durer,* Francfort et Leipsick, un vol. in-8°. Il en a omis plusieurs. *Voyez* le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg. 15 juillet 1778, page 404.

DURET (François), jurisconsulte, vivait sur la fin du 16e siècle. On a de lui un ouvrage publié à Lyon en 1574, sous le titre de *Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers français.* L'auteur y compare les emplois et usages de la magistrature de Rome avec ceux de la magistrature de France. On sent que ces comparaisons doivent clocher assez souvent; cependant l'idée d'un tel ouvrage était bonne, et si l'on n'a pas sujet d'être content de l'exécution, on y trouve du moins des remarques curieuses et amusantes.

DURET (Louis), né d'une famille noble à Beaugé-la-Ville, dans la Bresse, qui appartenait alors au duc de Savoie, était un des plus célèbres médecins de son temps; il exerça son art à Paris avec une grande réputation, sous les règnes de Charles IX et de Henri III, dont il fut médecin ordinaire, et non premier médecin, comme l'a dit Teissier, copié ensuite par beaucoup d'autres. Henri III, qui l'aimait et l'estimait singulièrement, le gratifia d'une pension de 400 écus d'or, réversible sur la tête des cinq fils qu'il avait; et ce prince voulut assister au mariage de sa fille, à laquelle il fit des présens considérables. Duret mourut en 1586 à 59 ans. Il était fort attaché à la doctrine d'Hippocrate, et traitait la médecine dans le goût des anciens. De plusieurs livres qu'il a laissés le plus estimé est un *Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate,* Paris, 1621, in-fol., grec et latin.

DURET (Edme Jean-Baptiste), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris le 18 novembre 1671, mourut le 23 mars 1758. Il a traduit le 2e vol. des *Entretiens d'une âme avec Dieu,* par Hamon; et la *dissertation théologique* d'Arnauld *sur une proposition de saint Augustin.*

DUREUS ou **DURÆUS** (Jean), jésuite, écrivit, au 16e siècle, contre la *Réponse de Witaker aux vingt-deux raisons de Campien,* Paris, 1582, in-8°.

DUREUS (Jean), théologien protestant du 17e siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs *ouvrages,* depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° et in-4°, et mourut quelque temps après, avec la réputation d'un homme qui à un esprit éclairé joignait un caractère conciliant.

DURFORT. *Voyez* DURAS, LORGES.

* **DURICH** (Fortunat), religieux barnabite, né l'an 1730, à Turnau en Bohême, mort dans la même ville en 1802, fut un des principaux collaborateurs de la dernière édition de la Bible bohémienne, donnée à Prague par les moines de son ordre. Il publia en outre plusieurs ouvrages sur la philologie sacrée; entre autres : | *Dissertatio de slavo-bohemicâ sacri codicis versione,* Prague, 1777, grand in-8°; | *Bibliotheca slavica antiquissimi dialecti communis et eccles. Slavorum gentis,* Vienne, 1795, grand in-8°.

DURING, comte allemand, fameux par une perfidie atroce, était gouverneur du fils d'Uladislas, prince de Lutzen en Misnie, vers le commencement du 9e siècle. Néclam, prince de Bohême, ayant vaincu et dépouillé Uladislas de ses états, le lâche During coupa la tête à son élève et la porta au vainqueur. Néclam, plus généreux que lui, loin de le récompenser comme il s'y attendait, le fit pendre à un arbre.

DURINGER (Melchior), professeur en histoire ecclésiastique à Berne, peut fournir un nouvel article au traité *De infelicitate litteratorum.* Il passa toute sa vie dans la mélancolie et la misanthropie. Le feu ayant pris à sa maison le 1er janvier 1723, il tomba d'un troisième étage, et mourut une heure après, dans sa 76e année. Le célèbre Scheuchzer, auteur de la *Physica sacra,* avait profité des lumières de Duringer.

* **DURIVAL** (Nicolas Luton), secrétaire de l'intendance de Lorraine,

Digitized by Google

greffier du conseil d'état du roi Stanislas, puis lieutenant de police à Nancy, était né en 1723 à Commercy. Frappé de l'imperfection des ouvrages concernant la topographie de la Lorraine, il voulut en former une plus satisfaisante que celles qui avaient paru jusqu'alors. Durival y consacra vingt années de travaux et de recherches et fit enfin paraître la *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1778, 79, et 83, 4 volumes in-4°, ouvrage regardé comme un modèle en son genre, tant par la manière dont les faits y sont présentés que par l'exactitude scrupuleuse des indications. L'*Introduction* qui forme le 1er volume est une histoire complète de la Lorraine, depuis Reinier au long cou (959), jusqu'à la mort de Stanislas. Durival entra à l'académie de Nancy en 1760, et y communiqua plusieurs mémoires sur des objets d'utilité publique. Quoiqu'il eût occupé divers emplois lucratifs, il était demeuré dans une honorable indigence et fut du nombre des savans auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il mourut à Heillecourt, près de Nancy, le 21 décembre de la même année, laissant outre l'ouvrage déjà cité plusieurs productions dont les principales sont : | *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois, suivi de la table alphabétique de leurs villes, bourgs, villages et hameaux*, Nancy, 1753, in-4° ; | *Mémoire sur la clôture des héritages, le vain pâturage et le parcours en Lorraine*, ibidem, 1754, in-8° ; | *Introduction à la Description de la Lorraine et du Barrois*, ibid., 1774, in-8°, etc.

* DUROC (Michel), duc de Frioul, grand-maréchal du palais de Bonaparte, né à Pont-à-Mousson en 1772, d'un ancien officier, gentilhomme sans fortune, qui avait épousé la fille d'un notaire estimé de cette ville, fit d'excellentes études à l'école militaire, et devint lieutenant en second dans un régiment d'artillerie en 1792. Il émigra, et rentra bientôt en France où il faillit être arrêté comme émigré. Il devint ensuite aide-de-camp du général Lespinasse, puis de Bonaparte, par la protection de Marmont son ancien camarade. Il l'accompagna en Italie ; fit aussi la campagne d'Egypte, et fut pendant 15 ans le confident le plus intime de ce général. Bonaparte l'employa dans les missions les plus importantes et les plus délicates, et l'envoya successivement à la cour de Berlin, de Stockholm, de Vienne, de Saint-Pétersbourg ; satisfait de la manière dont il s'acquitta de ces missions, il lui donna toute sa confiance, le combla de bienfaits, et voulut toujours l'avoir auprès de sa personne. Duroc était plus propre à servir dans l'intérieur du palais que sur le champ de bataille. Cependant il eut la commission honorable de remplacer un instant, dans le commandement des grenadiers de l'armée d'Allemagne, le général Oudinot. Il mourut à la journée de Wurschen, où il fut tué d'un boulet de canon le 22 mai 1813.

DUROCHIER (Agnès), fille unique d'un riche marchand de Paris, se fit recluse, n'ayant encore que 18 ans, près de l'église Sainte-Opportune, le 5 octobre 1402. La cérémonie de la réclusion se fit solennellement par l'évêque de cette capitale, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle s'enferma. Cette pieuse solitaire y vécut 80 ans, et y mourut en odeur de sainteté.

* DUROSOI (Barnabé FARMAIN DE ROZOI, connu sous le nom de), né à Paris en 1745, s'adonna aux lettres et essaya tous les genres. Il a fait des *poèmes*, des *tragédies*, des *comédies*, des *opéra-comiques*, des *drames lyriques*, des *histoires*, des *romans*, des *pièces fugitives* ; il essaya même de s'élever jusqu'à la *morale* et à la *métaphysique* ; mais dans tous ces ouvrages il resta au-dessous du médiocre. Au commencement de la révolution, il embrassa le parti de la cour, et publia un ouvrage périodique, sous le titre de *Gazette de Paris*. Lorsque Louis XVI fut ramené de Varennes et retenu dans le château des Tuileries, il eut la généreuse idée d'engager les partisans du roi de s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer prisonniers et cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. C'est de cette circonstance qu'est né l'ouvrage de M. Boulaye intitulé *Otages de Louis XVI et de sa famille*, Paris, 1814-1815, in-8°. Après le 10 août, il quitta Paris ; mais la retraite qu'il avait choisie fut bientôt découverte : il fut arrêté, condamné à mort le 25 août 1792, et exécuté le même jour aux flambeaux. Ses principaux ouvrages sont : *Annales de la ville de Toulouse*, 1771 et suivantes, 4 vol. in-4°, écrites avec exactitude ; | *le Génie, le Goût et l'Esprit*, poème en 4 chants, 1766, in-8° ; | *Le joyeux Avénement*, poème, 1764, in-8° ; | *OEuvres mêlées* (en vers et en prose), 1769, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

* **DUROSOY** (Jean-Baptiste), jésuite, docteur et professeur de théologie au collége royal de Colmar, né à Belfort en 1726, et mort le 22 avril 1804, dans le canton de Soleure en Suisse, où il s'était retiré lors de la persécution, a publié l'ouvrage suivant : *Philosophie sociale* ou *Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1752, in-12 ; il se proposait de faire paraître plusieurs autres ouvrages, qui ont été détruits pendant la révolution. Il a beaucoup aidé le président de Bourg, dans le *Recueil des édits, déclarations, lettres patentes, arrêts du conseil d'état et du conseil souverain d'Alsace*, Colmar, 1775. C'est par ses soins et d'après ses corrections qu'on a donné l'*Histoire généalogique de la maison de Vigier*, in-fol., et la *Vie de madame Marguerite-Gertrude de Sury, épouse de M. de Bézenval*, capitaine au régiment des gardes suisses du roi de France, puis banneret de l'état de Soleure. On trouve une notice sur l'abbé Durosoy dans un ouvrage anonyme intitulé *Essai sur l'histoire littéraire de Belfort et du voisinage*, Belfort, 1808, in-12.

* **DUROURE** (Louis-Henri-Scipion Grimoard Beauvoir, comte), né à Marseille en 1763, petit-fils par sa mère du comte de Catherlong, pair d'Irlande, et petit-neveu par sa grand'-mère de lord Bolingbroke, fameux chef de torys sous la reine Anne, fut élevé en Angleterre, et se livra dans sa jeunesse à la fougue de ses passions. Elles eurent pour lui des suites si graves qu'il dut quitter l'Angleterre. Il était à Paris, au commencement de la révolution, et entra dans la société des jacobins, puis dans celle des cordeliers. Nommé membre de la commune de Paris qui remplaça la municipalité provisoire du 10 août 1792, il fit partie au mois de novembre suivant, de la commission établie pour examiner la conduite du ministre Roland. Il contribua aux événemens du 31 mai 1793, et il aurait été sans doute atteint par la réaction du 9 thermidor, si le dérangement de sa fortune ne l'avait forcé de se rendre en Provence, pour y aliéner une partie de ses biens. En juin 1799, Duroure fut un des fondateurs du club du Manége, et travailla au *Journal des hommes libres*. Son nom avait été inscrit après le 18 brumaire, sur la liste de déportation aux îles Séchelles ; mais il se déroba à l'effet de cette mesure, et vécut depuis dans une profonde obscurité. Il est mort à Londres en 1822. On a de lui : *Le maître d'anglais*, ou *Grammaire raisonnée par W. Cobbett*, enrichie de nouveaux chapitres, d'additions essentielles au texte, de notes, etc., Paris, 5me édition, 1816, in-8°. Duroure avait encore annoncé les traductions des *OEuvres philosophiques de lord Bolingbroke*, et des *Lettres familières de sa sœur lady Luxborough;* mais elles n'ont point paru. Il a traduit divers actes du parlement anglais, et a donné des notes dans la traduction française, par M. Comte, du *Traité des pouvoirs et des obligations des Jurys*, de sir Richard Philipps, Paris, 1819, in-8°.

* **DUROY** (N.), membre de l'assemblée Législative et de la Convention, naquit en Normandie, et était juge à Bernay, au moment de la révolution. Il en adopta les principes, et vota la mort du roi sans appel ni sursis. Envoyé par la Convention dans le Calvados, pour aider à y réprimer l'insurrection fédéraliste, il dénonça à son retour, le luxe de quelques démocrates, au patriotisme desquels il croyait peu ; la chute de Robespierre ne changea rien à sa conduite ; après l'insurrection du 1er prairial, dans laquelle avait péri Ferraud, il fut traduit devant un conseil militaire, comme un des fauteurs de la révolte, avec Romme, Goujon, Bourbotte, Duquesnoy, Rhul et Soubrany. Ils furent tous condamnés à mort ; quatre d'entre eux prévinrent l'exécution de la sentence par le suicide. Duroy, Bourbotte et Soubrany s'étaient aussi frappés du couteau qu'ils avaient caché dans la doublure de leurs vêtemens. Mais n'ayant pu parvenir à s'arracher la vie, ils allèrent tout sanglans la perdre sur l'échafaud.

DURRIUS (Jean-Conrad), né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. On a de lui une *lettre* dans laquelle il raconte à un de ses amis que les premiers inventeurs de l'imprimerie furent accusés de magie par quelques moines, affligés de ce que l'invention de cet art leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. Mais cette anecdote est de l'invention de Durrius. Il est bien vrai que la grande ressemblance des épreuves a fait d'abord soupçonner de la magie ; mais ce ne sont pas les moines qui ont adopté ni répandu ce soupçon. Durrius ne réfléchit pas que dans ce conte il fait l'éloge du travail, du savoir et de l'utilité des moines, qui étudiaient et instruisaient, tandis que le reste du monde croupissait dans l'ignorance

On a encore de lui *Synopsis theologiæ moralis*, et d'autres ouvrages.

DURST, roi d'Ecosse. Quoiqu'il fût fils d'un père très vertueux, il s'abandonna au vin et aux femmes, et chassa son épouse légitime, fille du roi des Bretons. Les nobles ayant conspiré contre lui, il feignit de changer de conduite, rappela sa femme, assembla les principaux de ses sujets, fit un serment solennel pour la réforme de l'état, pardonna à des criminels publics, et promit qu'à l'avenir il ne ferait rien sans l'avis de la noblesse. Cette réconciliation fut célébrée par des réjouissances publiques; il invita les nobles à souper, et les ayant tous assemblés dans un lieu, il envoya des scélérats qui les égorgèrent. Cette trahison irrita tellement ceux qui ne s'étaient par trouvés à cette fête, qu'ils levèrent des troupes, lui livrèrent bataille et le tuèrent vers l'an 93 avant J.-C.

DURYER. *Voyez* RYER (du).

* DUSCH (JEAN-JACQUES), professeur de belles-lettres et ensuite de philosophie et de mathématiques au collége d'Altona, né à Zell dans le pays de Lunébourg, en 1725, a laissé plusieurs ouvrages en allemand estimés; les principaux sont : | *Mélanges dans les différens genres de poésie*, Iéna, 1754, in-8°. On y distingue *les Sciences*, poème didactique en 8 chants; | *Descriptions pour tous les mois de l'année*, 1757-60, 4 vol. in-8°; | *Lettres pour former le cœur*, 1759, 2 vol. in-8°, réimprimées à Leipsick en 1772, et traduites en français, en hollandais, danois, hongrois et suédois; | *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, 1764 à 1773, 6 vol. in-8°, réimprimées en 1773 et 79 : ouvrage utile aux maîtres et aux élèves, où il présente des exemples tirés des meilleurs auteurs latins, français, allemands et anglais, et fait remarquer leurs beautés et leurs défauts; | *OEuvres complètes en vers*, Altona, 1765-67; elles devaient avoir 5 vol.; mais il n'a paru que les tomes 1 et 3. Dusch est mort le 18 décembre 1783.

DUSMES (MUSTAPHA), autrement *Mustapha Zélébis*, fils de Bajazet Ier, empereur des Turcs, ou, selon d'autres, imposteur qui prit ce nom vers l'an 1425, sous le règne d'Amurat II. Les Turcs soutenaient que Mustapha Zélébis avait été tué dans une bataille contre Tamerlan; les Grecs assuraient au contraire que Dusmes était véritablement fils de Bajazet. Ce prince vrai ou prétendu s'étant formé un parti, marchait déjà vers Andrinople, la capitale de l'empire ottoman. Le sultan Amurat envoya contre lui le bacha Bajazet à la tête d'une puissante armée; mais ce traître se rangea du côté de Mustapha, qui le fit son visir ou premier ministre. Un faux bruit ayant répandu l'alarme dans son armée, il se vit abandonné tout à coup, et obligé de prendre la fuite. Amurat le poursuivit sans relâche, le prit près d'Andrinople, et le fit pendre aux créneaux des murailles de la ville.

* DUSSAULT (JEAN-JOSEPH), littérateur et publiciste distingué, né à Paris le 1er juillet 1766, fit d'excellentes études au collége de Sainte-Barbe. Son esprit s'y nourrit de toute la substance de l'antiquité pour les productions de laquelle Dussault conserva toujours une grande vénération; cette circonstance a influé sur tous les jugemens littéraires qu'il a portés. Il rédigea après le 9 thermidor, sous la direction de Fréron, le journal l'*Orateur du peuple* et travailla plus tard au *Véridique*. Ses collaborateurs et lui furent condamnés à la déportation au 18 fructidor; mais il parvint à se soustraire à la proscription. Employé, depuis le 18 brumaire, à la rédaction du *journal des Débats*, il a fourni à cette feuille un grand nombre d'articles de critique littéraire, signés de la lettre Y, et qui ont été réunis en 1818, dans 4 vol. in-8°, sous le titre d'*Annales littéraires*, ou *Choix chronologique des principaux articles de littérature insérés dans le* Journal des Débats, *de* 1800 *à* 1817. Dussault eut en 1807 une discussion assez vive avec Chénier dont il avait critiqué les leçons à l'athénée de Paris, et lui écrivit même à cette occasion une lettre imprimée à laquelle Chénier répliqua. Depuis 1818, Dussault n'a fait paraître que fort peu d'articles. Louis XVIII lui donna à cette époque la croix de la légion-d'honneur, et il fut nommé, peu de temps après, conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il est mort le 14 juillet 1824, à l'âge de 55 ans entre les bras des abbés Borderies et Nicole, ses anciens maîtres au collége de Sainte-Barbe. On a de lui : | Lettre à M. Chénier, 1807, in-8°; | *Annales littéraires*, etc. (*Voyez* ci-dessus). Aux quatre volumes publiés par l'auteur des *Mémoires historiques sur Louis XVII* (M. Eckhard), en 1818, M. Massabiau a ajouté un cinquième. | *Fragmens pour servir à l'histoire de la Convention nationale*; | *Lettre au citoyen Rœderer sur la religion*, an 3, 1795, in-8°; | *Lettre au citoyen Lou-*

Digitized by Google

vet, au sujet de son journal, idem.; *Lettre au citoyen La Harpe; Lettre à M. Chénier* 1807, in-8°; | *et* plusieurs *articles* dans la *Biographie universelle*. J. J. Dussault a aussi été l'*éditeur* ou a coopéré à la publication des ouvrages suivans: | *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, La Rue, Bourdaloue, Massillon*, etc., Paris, 1820-21, 4 vol. in-8°, fig. : cette collection dont Dussault n'a publié que 3 volumes, est enrichie d'un *Discours sur l'oraison funèbre*, et de *notices sur les Orateurs sacrés* dont elle contient les chefs-d'œuvre ; | *Quintus Fabius Quintilianus, de Institutione oratoria, ad codices parisinos recensitus, cum integris commentariis G. L. Spalding, quibus novas lectiones et notas adjecit J.-J. Dussault*, Paris, 1821-1823, 4 vol. in-8°; | *Notice sur la vie et les ouvrages d'Augustin Barruel*, publiée en tête de la 6e édition des *Helviennes*, Paris, 1823; | une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée des *Mémoires de* Mlle *Dumesnil*, 1823, in-8°, qui font partie de la Collection de mémoires sur l'art dramatique.

* **DUSSAULX** (Jean), littérateur français, né à Chartres le 28 décembre 1728, d'une famille estimée dans la robe, fit ses premières études au collége de la Flèche et les termina avec distinction dans ceux Duplessis et Louis le Grand à Paris. Il servit dans la guerre de sept ans, sous le maréchal de Richelieu, en qualité de commissaire de la gendarmerie, et s'y distingua par son courage. Son corps étant revenu à Lunéville, il y acquit l'estime du roi Stanislas. De retour à Paris en 1770, il se livra entièrement aux lettres et publia sa *traduction de Juvénal* qui eut un grand succès et le fit admettre en 1776 au nombre des membres de l'académie des inscriptions. Son enthousiasme naturel et son goût ardent pour la nouveauté, lui firent embrasser les principes de la révolution française; cependant, appelé à la Convention, il y parut un des plus modérés. Dans la séance *trop mémorable* du 15 janvier 1793, il vota en ces termes : « Du » fond de ma conscience, je vote l'appel » au peuple ; je crois qu'on peut être très » bon patriote sans tuer son ennemi par » terre; je demande que le ci-devant roi » soit détenu pendant la guerre et banni » à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Ce vote généreux faillit l'envoyer lui-même au supplice. En 1793 il demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire pour le sang français injustement versé. Il fut du nombre des 73 députés incarcérés pour n'avoir pas lutté avec assez de force contre les partisans de l'ancien régime. Il faillit même à être envoyé à la mort; mais Marat obtint sa grâce, en le représentant comme un *vieillard incapable de devenir dangereux, et qui commencait à radoter*. Nommé membre du conseil des Anciens en 1797, il se prononça fortement contre le rétablissement des loteries, dont il avait déjà décrit l'immoralité dans l'un de ses ouvrages. Il sortit du conseil en mai 1798, et mourut le 16 mars 1799, après une maladie longue et douloureuse. Ses principaux ouvrages sont: | *Satires de Juvénal*, traduites en français, Paris, 1779, in-8°, 4e édition, 1803, 2 vol. in-8°, avec le texte latin à côté, et l'éloge historique de Dussaulx. C'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète ; | *De la passion du jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, 1779, in-8°. Un style haché, inégal et tendant souvent à la prétention, a nui au succès de cet ouvrage. | *Voyage à Barrège et dans les Hautes-Pyrénées*, fait en 1788, Paris, 1796, 2 vol. in-8°. L'auteur a cherché à imiter Sterne; mais il a peu réussi ; | *De mes rapports avec J.J. Rousseau et de notre correspondance suivie d'une notice très essentielle*, Paris, an 6 (1798), in-8°. L'auteur fit hommage de ce livre au conseil des Anciens; | *Mémoire sur les satiriques latins*, inséré dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

* **DUSSEK** (Jean-Louis), compositeur de musique instrumentale, et pianiste célèbre, né à Czaslau en Bohème en 1760, mort à Paris en 1812, avait composé à l'âge de 13 ans une messe solennelle. Il a publié des *œuvres pour le piano*, au nombre de 60, qui consistent en *concerto, symphonies, sonates, duo, fantaisies*. On estime surtout les œuvres 10, 14, 35, les *Adieux à Clémentine* et le *Retour à Paris*. Cette dernière pièce obtint une grande réputation en Angleterre.

* **DUSSIEUX** (Louis), né à Angoulême en 1744, d'une famille noble, s'adonna à la littérature, et fut un des fondateurs du *Journal de Paris*. Quoique lié avec les coryphées du parti philosophique, il n'en partagea ni les principes politiques ni les sentimens anti-religieux, et se prononça même avec tant de chaleur, à l'époque de la révolution, contre toute innovation, que Chamfort l'appelait *Dussieux le féodal*. En 1797, il fut élu député au conseil des Anciens par le département

Digitized by Google

d'Eure-et-Loir, et vota constamment avec le parti accusé de vouloir rétablir la royauté. Cependant il échappa à la proscription du 18 fructidor, se retira dans le Perche après la session, et mourut le 21 août 1805. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, 1770, in-12. | le *Décameron français*, ou *Anecdotes Historiques et amusantes*, 1772 et 1784, 5 vol. in-8°, fig.; | *Nouvelles espagnoles*, 1772, 2 vol. in-12; | *Rolland furieux*, traduction nouvelle, 4 vol. in-8°.

* **DUSSOSOY** (Jean-François), né à Paris le 30 janvier 1737, cultiva la poésie avec quelque succès, et est mort à quatre-vingt-six ans, le 21 décembre 1822. Il était membre de l'ancienne société libre des lettres, sciences et arts de Paris. Dussosoy a laissé : | *Les deux Circassiennes*, poème, 1771; | *Le Sultan indécis*, anecdote suivie de *Contes en vers;* | *Epitre aux détracteurs des femmes*, suivie du *Portrait de l'homme*, 1799, 1817; | *Réponse à la satire intitulée* La fin du 18e siècle, 1799, in-12; | *Le Bois de Boulogne*, poème 1800, in-8°; | *Le Sérail de Zadir*, poème 1814; | *Le Luxe*, poème, 1817; | *Epitre à la mémoire de mon père*, 1817; | *Epitre aux aristarques modernes*, 1818; | *Epitre aux petits savans de société*, 1818; | *Mongeron*, poème, 1819. Outre ces ouvrages, Dussosoy a fourni des poésies, des *Romances*, des *Chansons*, à divers almanachs et journaux.

* **DUTEMS** (Jean-François HUGUES, plus connu sous le nom de), docteur de Sorbonne, né à Reugney en Franche-Comté, le 6 août 1745. Le prince de Rohan, archevêque de Bordeaux et ensuite de Cambrai, le prit pour son grand-vicaire, et lui donna un canonicat de son église. Il obtint aussi une chaire au collége royal. Déporté en Suisse après les funestes journées de septembre 1792, il partagea ses loisirs entre l'étude et la pratique des devoirs de la religion, et ne revint à Paris qu'en 1801. Quoique dépourvu de fortune, il ne voulut solliciter aucune place, et préféra de vivre de sa plume dans une honorable indépendance. Il travailla au *Journal des Débats* et au *Répertoire de Jurisprudence*, et mourut le 19 juillet 1811. On a de lui : | *Eloge de Bayard*, 1770, in-8°; | *Panégyrique de saint Louis*, prononcé devant les membres de l'académie française, 1791, in-8°; | *Le clergé de France*, ou *Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage n'est pas achevé. | *Histoire de J. Churchill, duc de Marlborough*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°, ouvrage remarquable par la pureté et la facilité du style, et par son impartialité. Il avait fait une *Histoire de Henri VIII*; mais elle est restée manuscrite.

* **DUTENS** (Louis), diplomate et littérateur français, né à Tours le 15 janvier 1730, de parens protestans, passa en Angleterre, et s'attacha à lord Mackenzie, qui lui procura plusieurs emplois honorables et lui laissa un legs considérable, qui le mit à même de passer les dernières années de sa vie dans l'aisance et dans la société des grands. Il était membre de la société royale de Londres, historiographe de la Grande Bretagne, et associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il est mort le 23 mai 1812, laissant divers ouvrages de philologie, d'histoire, d'archéologie, etc.; les plus importans sont : | *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766, 2 vol. in-8°, 4e édition, 1812. Cet ouvrage écrit avec autant de simplicité que de précision, fut goûté du public, mais déplut aux philosophes, parce que l'auteur y démontre que la philosophie moderne n'a fait que répéter ce qui avait été dit et redit dans tous les siècles et presque chez tous les peuples. Il ne laisse pas même à ces orgueilleux la triste gloire d'avoir enfanté les premiers les erreurs qu'ils se sont efforcés d'accréditer; | *Poésies*, 1767, in-12, 1777, in-8°; | *Le tocsin*, Rome, 1769, in-12, réimprimé sous le titre d'*Appel au bon sens*, où Voltaire et Rousseau sont peu ménagés; | *Explication de quelques médailles de peuples, de villes et de rois, grecques et phéniciennes*, 1773, in-4°, nouvelle édition, 1776, in-4°, ouvrage estimé et peu commun; | *Logique* ou *l'Art de raisonner*, 1763, in-12, 1777, in-8°; | *Du miroir ardent d'Archimède*, 1775, in-8°; | *Des pierres précieuses et des pierres fines, avec les moyens de les connaître et de les évaluer*, 1776, in-12 (cette édition est très recherchée), 1777, in-8°, 1785, in-12; | *Itinéraire des routes les plus fréquentées*, ou *Journal d'un voyage aux principales villes d'Europe*, 1775, in-8°, très souvent réimprimé; | *De l'église, du pape, de quelques points de controverse et moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, 1781, in-8°, réimprimé sous le titre de *Considérations théolo-*

Digitized by Google

giques sur les moyens de réunir toutes les églises chrétiennes, 1798, in-8°; | *L'ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, 1789, in-8°, réimprimé sous le titre de *Guide moral, physique et politique des étrangers*, 1792, in-12, souvent réimprimé. On lui doit encore une édition des *OEuvres complètes de Leibnitz*, Genève, 1769, 6 vol. in-4°.

DUTERTRE. *Voyez* TERTRE (du).

DUTILLET. *Voyez* TILLET.

* DUTREMBLAY (ANTOINE-PIERRE, baron) fabuliste et administrateur, né à Paris le 27 avril 1745, d'une ancienne famille de robe, étudia la jurisprudence et obtint bientôt une place d'auditeur à la chambre des comptes. Il devint ensuite maître des comptes et il en remplit les fonctions jusqu'à la suppression des anciennes cours de magistrature. En 1791 il fut nommé membre du Directoire de Paris, et peu de temps après commissaire de la trésorerie. Lors du rétablissement de la loterie sous le Directoire exécutif, Dutremblay en fut un des administrateurs; plus tard il devint directeur général de la caisse d'amortissement. Le roi, pour le récompenser de ses services, lui accorda le titre de baron en 1817. Il est mort en 1819, près de Melun. Il était allié à la famille de La Fontaine par une de ses aïeules, et a composé un grand nombre de *fables* qui ont été recueillies pour la première fois (anonyme) en 1801; elles ont été réimprimées pour la cinquième fois, sous le titre d'*Apologues*, in-8°, en 1822 avec des additions, et une *Notice sur l'auteur*. Dutremblay avait aussi donné au théâtre des Troubadours plusieurs *comédies-vaudevilles*. Il a laissé en *manuscrit* un *Recueil de contes en vers*, et avait composé pour son usage un *Code des règles de l'administration domaniale, etc.*, en 9 vol., qu'il déposa en 1791 au comité des domaines de l'Assemblée nationale. Dutremblay avait encore commencé un *Dictionnaire analytique par ordre de matières des actes les plus importans de la législation française depuis les établissemens de saint Louis*; ce travail, déjà fort avancé quand la révolution vint le suspendre, s'est continué au ministère des finances où il a été déposé.

DUVAL (ANDRÉ), né à Pontoise en 1664, docteur de la maison et société de Sorbonne, fut pourvu le premier de la chaire de théologie nouvellement établie par Henri IV en 1596. Il méritait cette place par ses lumières et son zèle pour l'orthodoxie. Il fut un des grands adversaires de Richer et du richérisme. Le judicieux docteur connut toutes les conséquence du démocratique système de ce novateur syndic, et combien directement il tendait à une destruction totale de l'Eglise (*Voyez* RICHER). On le choisit pour être un des trois visiteurs-généraux des carmélites en France. Il était sénieur de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie, lorsqu'il mourut en 1638, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : | un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, en 2 vol. in-fol.; | des *écrits contre Richer*; | un ouvrage contre le ministre Dumoulin, avec ce titre singulier : *Le feu d'Elie pour tarir les eaux de Siloë*; | les *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, pour servir de suite à celles de Ribadeneira. Il s'était occupé à traduire en français ce jésuite espagnol. | *De suprema romani pontificis in Ecclesiam potestate*, 1614, in-4°.

* DUVAL (PIERRE), né à Paris, au commencement du 16me siècle, était savant dans les langues anciennes, et cultivait la poésie avec quelque succès. François Ier le chargea de surveiller l'éducation du Dauphin, et le récompensa de ses soins en le nommant à l'évêché de Séez, vers 1539. Ce prélat assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes, en 1564. On a de Duval : | *le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Ante-Christ, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers*, Paris, 1552, in-12; | *De la grandeur de Dieu, et de la connaissance qu'on peut avoir de lui par ses œuvres*, Paris, 1553, 1555, in-8°; | *De la Puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8°, et 1559, in-8° : ces deux ouvrages ont eu plusieurs éditions. Duval avait publié dès 1547, par ordre du roi, une traduction du *Dialogue de Platon intitulé Critias* : elle fut réimprimée en 1582, avec un Commentaire de Jean Le Masle, d'Angers.

DUVAL (GUILLAUME), docteur en médecine, doyen de la faculté, et professeur de philosophie grecque et latine, né à Pontoise et mort à Paris en 1646, était cousin du précédent. C'est lui qui commença à enseigner au collége royal l'économique, la politique, et la science des plantes, celle-ci en 1610, et celle-là en 1607. Il introduisit aussi dans les écoles de médecine, pendant son décanat, l'usage de réciter les courtes litanies des saints et saintes qui ont exercé la médecine. On a

Digitized by Google

de lui une *Histoire du Collége Royal*, in-4°, 1644. Il y a quelques faits curieux : mais le style est au-dessous du médiocre. Il a donné une *édition* grecque et latine de toutes les *OEuvres d'Aristote*, 2 vol. in-fol., 1619, accompagnée d'une *Synopsis analytica*, sur tous les traités de cet auteur. Cette édition est estimée.

DUVAL (PIERRE), géographe du roi, né à Abbeville en 1618 de Pierre Duval et de Marie Sanson, sœur du célèbre géographe de ce nom, enseigna la science de son oncle avec beaucoup de succès. Il mourut à Paris en 1683, à 65 ans. Il est auteur de plusieurs traités et cartes de géographie, qui ne sont presque plus d'aucun usage. Le plus connu est celui qui porte ce titre : *La Géographie française, contenant les descriptions, les cartes et les blasons de France, avec les acquisitions faites sous Louis XIV*. Elle manque d'exactitude.

DUVAL (VALENTIN JAMERAY), né de parens pauvres, au village d'Artonay en Champagne, en 1695, fit le métier de pâtre; et suivant son génie pour l'astronomie et la géographie, il acheta de ses petites épargnes des cartes et des instrumens. C'est dans ce genre d'étude qu'il faisait au milieu d'un troupeau de vaches, que les deux jeunes princes de Lorraine, Léopold et François, le trouvèrent occupé le 13 mai 1717, en chassant près de Lunéville. Frappés de la nouveauté de ce spectacle, ils se chargèrent de son éducation, et l'envoyèrent faire ses études à Pont-à-Mousson. Le jeune Valentin y fit en peu de temps de grands progrès. En 1737, il fut appelé à Florence pour être bibliothécaire du grand-duc, qui, devenu depuis empereur, le fit venir en 1748 à Vienne, où il le chargea de la direction de son cabinet de médailles. Il mourut dans cette capitale de l'Autriche en 1775, âgé de 81 ans. Duval était modeste et circonspect, rien moins que décisif; il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait, *Je n'en sais rien :* sur quoi on raconte l'anecdote suivante. Un ignorant lui dit un jour : « L'empereur vous paye pour le savoir. » L'empereur, repliqua Duval, me paye » pour ce que je sais : s'il me payait pour » ce que j'ignore, tous les trésors de l'em» pire ne suffiraient pas. » Mais comme une pareille réponse a été donnée par Abou-Joseph (*voyez* ce mot), on peut avoir l'anecdote pour suspecte, à moins de supposer que Duval ait voulu répéter le bon mot du docteur mahométan. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1784, par M. Koch, ami intime de Duval, 2 vol. in-8°. Ils contiennent des *mémoires sur sa vie* et un grand nombre de *lettres*, dont l'éditeur eût dû certainement faire un triage plus sévère : il y a bien des petitesses dont la suppression n'eût point affaibli la réputation du célèbre médailliste. Les mémoires devaient être également élagués, et dépouillés des détails inutiles, ennuyeux et quelquefois même peu convenables.

* DUVAL (PYRAU), ecclésiastique, né vers 1730, dans le pays de Liége, mort dans les dernières années du 18e siècle, conseiller de la cour du landgrave et prince de Hesse-Hombourg, membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, n'est connu que comme auteur de différens ouvrages au moyen desquels il voulait propager l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres : | *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8° ; | *Catéchisme de l'homme social*, Francfort-sur-le Mein, 1776, in-8°, traduit en allemand la même année ; | *Aristide et Agiatis*, Yverdun, 1777 et 1778 : ces deux ouvrages, qui forment chacun 1 vol. in-8°, sont écrits en prose ; ils ont été comparés à *Bélisaire*, auquel ils sont inférieurs sous le rapport du style, mais qu'ils surpassent par la solidité des raisonnemens. L'abbé Duval-Pyrau a aussi publié les *Eloges historiques* de Nicolas Sahlgren, Francfort-sur le Mein, 1778, in-4°, et de Jonas Alstroemer, Berlin, 1784, in-8°.

* DUVERGIER DE HAURANNE, ancien négociant, né à Rouen en 1771, fut successivement juge au tribunal de commerce, membre de la chambre de commerce et administrateur des hospices civils de sa ville natale. Elu membre de la chambre des députés de 1815, il se rangea du côté de la minorité et s'opposa à ce qu'on rendît au clergé ses biens non vendus. Le département de la Seine-Inférieure le réélut, en octobre 1816, au nouveau corps législatif, et il s'y fit remarquer par ses opinions modérées. Duvergier de Hauranne a souvent pris la parole à la chambre des députés, dont il a constamment fait partie jusqu'à sa mort, dans les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. Il est mort à Paris le 20 août 1831, laissant les ouvrages suivans : | *Coup-d'œil sur l'Espagne*, Paris, 1824, in-8° ; | *Discours (improvisé) sur le projet d'adresse au roi*, Paris, 1823, brochure in-8° de 16

Digitized by Google

pages ; | *Discussion sur la loi des journaux*, Paris, 1817, in-8° ; | *De l'égalité des partages et du droit d'aînesse*, Paris, 1820, in-8° de 56 pages ; | *Du jury anglais et du jury français*, Paris, 1827, in-8° ; | *Lettres sur les élections anglaises et sur la situation de l'Irlande*, Paris, 1828, in-8° ; | *Opinion et réplique sur l'université et sur l'école de médecine*, prononcée dans la séance de la chambre des députés du 10 avril 1823, Paris, 1823, in-8°, de 16 pages ; | *De l'ordre légal en France et des abus d'autorité*, Paris 1825-28, 2 parties in-8°. Cet ouvrage offrait une analyse complète de notre organisation constitutionnelle, et indiquait les améliorations à y introduire. | *Réflexions sur l'organisation municipale*, Paris, 1818, in-8°.

* DUVERNET (T.-J.) ecclésiastique français, mort à la maison des Carmes à Paris, vers 1796, publia un écrit anonyme dans lequel il poursuivait de sarcasmes Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1781, sous le titre de *Disputes de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouvernement n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Loin de renoncer à son humeur mordante, Duvernet se fit mettre de nouveau à la Bastille pour avoir critiqué le ministère de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pendant lequel il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvrage, dont le lieutenant de police Lenoir avait cru devoir empêcher la publication, en gardant le manuscrit, parut pour la première fois en 1786, in-12, et fut contrefait sous différens formats. Sa grande vogue ayant donné l'éveil aux évêques, le clergé de France porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. Louis XVI répondit : « *si Duvernet a tort, » on doit le réfuter : c'est l'office des évê» ques.* » La *Vie de Voltaire* a été refondue par l'auteur ; mais la mort le surprit avant qu'il eût livré son livre ainsi refait à l'impression : il ne parut qu'en 1797, in-8°. On doit encore à Duvernet une *Histoire de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°, très inexacte.

* DUVAUCEL (Alfred), voyageur et naturaliste, élève du célèbre Cuvier son beau-père, naquit vers 1793. Il servit dans les armées françaises, et mérita par sa valeur et sa bonne conduite, surtout au siége d'Anvers, le grade d'officier d'ordonnance. Il quitta les armes en 1815, pour s'adonner entièrement à l'étude de l'histoire naturelle. Envoyé en 1818, comme naturaliste du roi dans les Indes, il s'y joignit à M. Diard, et explora ces contrées avec un soin et un zèle au-dessus de tout éloge. Ce jeune voyageur envoya au muséum de Paris en 1820 et 1821, quatre collections nombreuses et se livra à de nouvelles explorations. Il se proposait de visiter le Naupaul et le Thibet, mais les événemens politiques qui survinrent dans cette contrée le contraignirent de borner ses excursions durant les années suivantes au territoire de Bénarès et de Katmendos. Duvaucel visita les forêts du Silhet, et fut le premier européen qui pénétra dans la caverne du Bunhava, ou *Caverne du diable*, qui est un lieu de pèlerinage, et à l'entrée de laquelle le roi de Cossya, dans les possessions de qui elle se trouve, le conduisit lui-même. Duvaucel retourna ensuite à Silhet, et y ménagea si peu sa santé, dans son zèle pour la science, qu'il fut bientôt saisi d'une *fièvre des bois*, qui le força de revenir à Calcutta. Il ne fit depuis que traîner une vie languissante et mourut à Madras à la fin d'août 1824, à l'âge de 31 ans. On trouve la *Description de la caverne de Bunhava* et les extraits de ses *lettres* dans les tomes 10, page 473, et 21, p. 257 de la *Revue encyclopédique* : on a encore de lui un mémoire inséré dans le *Journal asiatique* et publié séparément, sous ce titre : *Notice sur le voyage de M. A. Duvaucel dans l'Inde*, Paris, 1824, in-8°. Il était un des correspondans les plus actifs de la société asiatique de Paris. — DUVAUCEL (Charles) astronome né à Paris le 5 avril 1734, mort à Evreux en 1820, fut lié avec Lalande. Il est auteur des *Mémoires de mathématiques et de physique* (insérés dans le tom. 5 des *Mémoires* présentés à l'académie des sciences, Paris, 1768, in-4°). Il fut maire d'Evreux de 1790 à 1792, et a exécuté pendant plusieurs années les *cartes des éclipses* pour la *Connaissance des temps*.

* DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres le 16 octobre 1744, fit de brillantes études, et fut agrégé docteur à la maison de Sorbonne, et nommé professeur, jeune encore. Il devint successivement promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre, chanoine et grand-vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville au commencement de la révolution, et fut déporté avec un grand nombre

d'autres ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il passa en Angleterre, vint rejoindre son évêque à Bruxelles et se fixa ensuite à Brunswick, où il ouvrit un cours de littérature et de mathématiques. De retour en France en 1801, après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Nantes, obtint la confiance de Bonaparte qui le créa baron et le décora de la légion d'honneur. Il fut du nombre des quatre évêques appelés pour résider auprès du pape à Savone, puis à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire une extrême condescendance, et fut accusé par plusieurs d'avoir trahi les intérêts de la religion. On se fonda, pour justifier cette accusation, sur les honneurs dont il fut comblé par Bonaparte. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite entre autres une lettre qu'il écrivit avant d'expirer : *Je supplie*, y disait-il, *l'empereur de rendre la liberté au saint Père ; sa captivité trouble encore les derniers instans de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvéniens à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de S. M. que sa Sainteté retournât à Rome.* « Cette » lettre, dit l'auteur des Mémoires pour » servir à l'Histoire ecclésiastique du 18e » siècle, fait honneur à l'évêque de Nantes ; » mais n'eût-elle pas pu être plus forte » encore, et contenir l'improbation de » quelques démarches et de quelques » écrits qu'il paraît difficile de justifier ? » C'est à ce dernier moment qu'il convenait à un évêque de dire la vérité tout » entière. Aussi cette lettre n'effacera » point, dans l'opinion de bien des gens, » la tache de la faiblesse du prélat, et on » lui pardonnera d'autant moins qu'il avait » beaucoup d'esprit, de talent et de connaissances. » Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1813. On a de lui : | *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12 ; | *L'autorité des livres du nouveau Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12 ; | *L'autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12 ; | *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12 ; | *De vera religione*, Paris, 1785, 2 vol. in-12 Ce sont les leçons qu'il avait dictées dans les écoles de Sorbonne. | *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8° ; | *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8°. Ce livre est très rare en France, et l'auteur y discute, avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont amené notre révolution. | *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, et Paris, 1802, 1805. Cette dernière édition est augmentée d'un *Traité sur la tolérance*. Il y en a eu une réimpression en 1810. Cet ouvrage a le mérite de réunir en un petit volume, et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres, et où les gens du monde peuvent aller puiser des principes de conduite.

DYNTER (Edmond), du village de ce nom, dans la mairie de Bois-le-Duc, fut successivement secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe Ier et de Philippe le Bon, ducs de Bourgogne et de Brabant. Dégoûté de la vie de cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de Saint-Pierre à Louvain, se retira ensuite chez les chanoines réguliers de Corsendonck, près de Turnhout, et mourut à Bruxelles le 17 février 1448. Il a laissé : | une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant, depuis* 1281 *jusqu'en* 1442, en latin. On en conserve l'original à Corsendonck, et plusieurs copies dans différentes maisons des Pays-Bas, entre autres une avec des notes de Le Mire. Cette chronique mérite de voir le jour, à cause du grand nombre de pièces originales qu'elle renferme, et des particularités que l'auteur rapporte, et dont il a été témoin. | *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, etc.* Francfort, 1529, et dans les *Rerum germanicarum scriptores* de Freherus, tome 3, et dans ceux de Struvius, tome 3. Cette généalogie est peu exacte.

* DZEHEBY (Mohamed-Ben-Ahmed), Turcoman d'origine, né à Damas le 6 octobre 1274 (3 de rebi 2e, 673), est un des écrivains les plus célèbres et les plus féconds de l'islamisme. Il fit ses études à Damas, voyagea ensuite dans l'Orient,

et dirigea l'école des traditions, fondée par Thaher. Dzéhéby mourut à Damas en 1347 (748 de l'hégire). Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque particulièrement une *Chronique de l'islamisme*; c'est un dictionnaire historique des écrivains musulmans, divisé par siècles : il commence à l'an 1er de l'hégire, et finit en 744 de la même ère. La Bibliothèque royale en possède 2 vol. parmi les manuscrits arabes; il existe un supplément à ce dictionnaire par le cadi Chohbah.

EADMER ou EDMER, anglais de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat, car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : | une *Vie de saint Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *OEuvres de saint Anselme*, ainsi que dans Surius et Bollandus. | L'*Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en 6 livres. Le Père Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden; | le livre *de l'Excellence de la sainte Vierge*; | le traité *des quatre vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance), *qui ont été dans Marie*; | le traité *de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel; | le traité *des Similitudes*. Le fonds en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer. | Les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (*voyez* Wharton, *præf. in t.* 2, *Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude; le style en est facile et naturel (*Voyez* CEILLIER, *tom.* 21, *pag.* 349). — Il ne faut pas le confondre avec EADMER ou EALMER, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *lettres*, des *homélies* et 5 livres d'*Exercices spirituels* (*Voyez* Fabricius, *Bibliot. latin. tom.* 2, *pag.* 214).

* EANDI (JOSEPH-ANTOINE-FRANÇOIS-JÉROME), savant prédicateur piémontais, né à Saluces, en 1735, mort en 1799, se forma à l'étude des sciences physiques et mathématiques, sous le célèbre Beccaria. Il professa la physique expérimentale à Turin et devint membre de l'académie des sciences, de la société d'agriculture de cette ville, et de plusieurs corps savans d'Italie et de Piémont. Outre les *Sermons* qu'il prononça et qui lui ont mérité une grande réputation, il a fait plusieurs ouvrages scientifiques et religieux parmi lesquels on remarque : | *Physicæ experimentalis et geometriæ lineamenta ad Subalpinos*, qu'il composa en société avec Vassali, Turin, 1793; il en existe une contrefaçon faite en 1800; | *Ragione e religioni*; | des *Discussions de principes politiques*; | des *Notices historiques* sur les études du Père Beccaria; | des *Mémoires historiques*, adressés à M. Babbe, légataire des manuscrits de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont. Les *Mémoires de l'académie de Turin* contiennent de lui plusieurs *Mémoires* intéressans. Vassali, son neveu et son élève, a publié dans le tome 6 de ses *Mémoires*, une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, Turin, 1801, in-4°.

* EARLE (JOHN), prélat anglais, né à Yorck en 1601, mort en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du prince de Galles, depuis Charles II; puis, à l'époque de la restauration, évêque de Worcester, d'où il passa, en 1663, au siége de Salisbury. On a de lui : | une *Traduction* latine de l'Εἰκὼν βασιλική, *Icon regia*, sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine*, La Haye, 1649, in-12; | et un ouvrage anglais intitulé *Microcosmographia*, etc., Londres, 1628, in-8° : Philip Bliss en a publié une 6e édition, Oxford, 1811, in-8°. — * EARLE (JABEZ), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur | d'un *Traité des sacremens*, 1707, in-8°; | de plusieurs *Sermons*, et | d'un *Recueil de*

Digitized by Google

poésies anglaises et latines. — EARLE (WILLIAM-BENSON), philanthrope anglais, né en 1740, mort en 1796, laissa des legs considérables au bourg de Shaftesbury, comté de Dorset, sa patrie, pour la dotation de plusieurs établissemens de charité et pour l'encouragement de l'agriculture et des arts. Il publia aussi une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare, intitulé : *Relation exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna arrivés en* 1699, avec une *Lettre* de lui à lord Lyttleton, renfermant une *Description* de la dernière éruption du même volcan, en 1766.

* EARLOM (RICHARD), dessinateur et graveur anglais, né dans le comté de Sommerset, vers 1728, mort à la fin du 18e siècle, gravait à la manière noire. Son *œuvre* très considérable est recherché des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. Ses gravures sont remarquables par le moëlleux, le fondu et le velouté de ses tons. Les principales sont *L'académie de Londres, l'exposition du salon, la sorcière, Agrippine abordant à Brindes, Angélique et Médor, la forge, la Vierge au lapin, le sacrifice d'Abraham, la Madeleine chez le pharisien, une sainte famille, Silène ivre et la femme de Rubens, les deux avares, le roi d'Angleterre et sa famille, la Vierge dite la Zingarina.* On lui a attribué, mal à propos, un recueil de deux cents paysages, d'après les dessins de Claude Lorrain : ce recueil est de Robert Earlom.

* EBBESEN (NIELS ou NICOLAS), surnommé le *Brutus danois*, mort en 1340, était seigneur de Norreriis dans le Jutland. Après le règne de Christophe II, le royaume de Danemarck, presque tout démembré, avait perdu son existence politique. Plusieurs de ses provinces étaient tombées au pouvoir des Suédois, des seigneurs voisins et des vassaux ambitieux. Après la mort de l'infortuné Christophe II, il ne restait à la famille royale que quelques châteaux dans l'île de Lotland et l'Esthonie, qui menaçait aussi de secouer le joug. Il semblait que l'excommunication, lancée par le pape Jean XXII à l'occasion de l'emprisonnement d'un évêque par le roi, eût excité contre ce royaume la colère divine. Quelques-unes des provinces danoises étaient hypothéquées : le comte Gérard de Holstein avait en gage le Jutland et la Fionie, où il régnait comme souverain, et tenait prisonnier le fils aîné de Christophe II, qui avait en vain essayé de reprendre le pouvoir suprême. A ces petits tyrans vinrent bientôt se réunir d'autres fléaux non moins terribles, la disette et la peste. Au milieu de cette complète anarchie, il existait un homme, Niels Ebbesen, plein de sentimens généreux et attaché à la dynastie de ses maîtres légitimes. Le plus terrible, le plus cruel des tyrans du Danemarck, celui qui visait à une plus grande domination, était le comte Gérard; ce fut contre lui qu'Ebbesen dirigea ses attaques. Il se mit à la tête des nobles et des paysans, qui souffraient à regret les vexations d'un gouvernement insatiable et despotique. Les insurgés, après avoir refusé de payer le tribut, mirent le siége devant les châteaux du comte Gérard. Celui-ci ayant réuni une armée de dix mille combattants, parcourt la province, répand partout l'effroi, saccage, brûle les maisons, les églises, les couvens, ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni le caractère sacré des prêtres; il se repose de ces sanglans exploits à Rendey, ville centrale de la province. Le comte mande alors Ebbesen, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente, et Gérard lui ordonne de lui prêter foi et hommage; Ebbesen s'y refuse, et déclare qu'il ne peut reconnaître pour son souverain un usufruitier, un tyran. « Jurez, » lui dit Gérard, ou exilez-vous, ou plutôt attendez-vous à être pendu. » — « Je » ne vous crains pas, lui répond Ebbesen; je vous déclare la guerre, et je » vous jure que je vous combattrai personnellement partout où je vous trouverai. » Le comte, tout étonné de ce courage, et craignant de plus sinistres résultats, laissa partir libre Ebbesen. Il chercha ensuite à le gagner par de séduisantes promesses; mais Ebbesen fut inébranlable. Peu de temps après son entrevue avec le comte Gérard, il revient, pendant la nuit, à la tête de soixante hommes, trompe la vigilance des gardes, et s'introduit seul dans son appartement. Le comte, éveillé en sursaut, reconnaît son ennemi, dont l'épée menaçante brille devant ses yeux. Il appelle au secours, ses gardes accourent; au même instant Ebbesen lui plonge son épée dans le cœur; le tyran expire : ses gardes se jettent sur le meurtrier; il les combat, les repousse : ses hommes d'armes, qui gardaient les avenues, volent auprès d'Ebbesen; assaillis par des centaines d'hommes, ils se frayent un passage, et

Digitized by Google

sortent du château. Le peuple ayant appris la mort du comte Gérard, se range du côté d'Ebbesen, et immole tous les satellites de l'usurpateur. Ebbesen ne perd pas de temps; il court assiéger Skanderborg, un des plus forts châteaux de Gérard; les fils de celui-ci viennent le défendre avec une puissante armée. Ils sont vaincus, tués par Ebbesen; mais lui-même périt dans le combat. Cependant il avait frayé à Waldemar, fils de Christophe II, le chemin au pouvoir suprême, et, en immolant Gérard et ses fils, il l'avait délivré de ses ennemis les plus redoutables. Il ne fut donc pas difficile à ce prince d'achever l'expulsion des autres tyrans. Il régna sous le nom de Waldemar IV, dit le *Restaurateur*. Ebbesen diffère de Brutus, en ce que Gérard n'était pas son bienfaiteur, et encore moins un maître élu par un sénat; néanmoins, nous croyons qu'il aurait fait une action plus louable et plus héroïque s'il eût combattu son ennemi corps à corps, dans un combat singulier, plutôt que par surprise et par trahison. Quoi qu'il en soit, le meurtre de Brutus sur César fit ensuite répandre des fleuves de sang, et introduisit l'anarchie dans tout le monde alors connu; l'acte commis par Ebbesen fit cesser la guerre civile en rendant à un prince légitime les domaines de ses aïeux. Plusieurs poètes danois ont célébré l'action d'Ebbesen; elle a fourni le sujet d'une belle tragédie à M. Sander, et M. Malte-Brun lui a consacré une *Ode*, publiée en 1812.

EBBON, 31[e] archevêque de Reims, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siége de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, et fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire. Il fut conduit au synode de Thionville en 835, et y condamna lui-même sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siége par le crédit de Lothaire; mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti. (Voyez le *Spicilége* de don d'Achery, le tom. VII des *conciles* de Labbe et le *Recueil des historiens de France* de don Bouquet.) On lui attribue *narratio clericorum remensium de depositione duplici* Ebbonis; voyez les *scriptores histor. franc.* de Duchesne. — EBBON (saint), 29[e] évêque de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7[e] siècle, succéda à son oncle saint Guerric et mourut selon la chronique de l'abbaye de Saint-Pierre, le 27 août 750. Sa vie se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti* et dans la *collection des Bollandistes* avec des notes de Jean Stilting. — EBBON, moine allemand mort en 1139, a écrit la *vie de saint Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie; cette vie est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au tom. 1[er] du mois de juillet. On croit que le 4[e] livre qui contient les détails de la canonisation du saint évêque est d'un écrivain plus récent.

EBED-JÉSU, auteur de plusieurs ouvrages en syriaque, est le même qu'ABDISSI. *Voyez* cet article.

* EBELING, littérateur allemand, né à Carmissen en 1741, est auteur d'une *Histoire de la poésie allemande*, d'une *Histoire et géographie de l'Amérique*, d'une *Description du royaume de Majorque*, de plusieurs *Essais de poésies*, insérés dans différens écrits périodiques, et de plusieurs *traductions* de voyages. Il est mort à Hambourg en 1817.

* EBERHARD (Jean Pierre), docteur en médecine, né à Altona en 1727, et mort à Halle le 17 décembre 1779, étudia les sciences médicales et les mathématiques. Ses vastes connaissances le firent appeler, dès l'âge de vingt-six ans à professer les mathématiques, la physique, et ensuite la médecine, à l'université de Halle. Eberhard écrivit en langue allemande: les titres de ses principales productions sont: | *Traité sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8°; | *Principes élémentaires de physique*, ibid., 1753, in-8°; | *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, ibid. 1759, 3 vol. in-8°; | *Divers traités de mathématiques appliquées*, ibid., 1786, troisième édition, in-8°. Ces traités sont relatifs à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines nécessaires à l'exploitation des mines.

* EBERHARD (Christophe), aumô-

Digitized by Google

nier-général des armées russes en 1711, mort en 1730, présenta au czar Pierre une méthode nouvelle pour la détermination des longitudes. Il consigna cette méthode dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsick, 1720, in-4°, figures. On a encore de cet auteur un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le czar Pierre d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique ; mais la mort de ce prince arrêta l'exécution de cette entreprise. — * EBERHARD (JEAN-PAUL), fils du précédent, habile architecte, né en 1723 à Altona, mort en 1795, professa les mathématiques à Gottingue, et laissa : | *Description d'une nouvelle planchette*, etc., en allemand, Halle, 1753, in-8°, avec 4 planches ; | *de Transportatore novoque ejusdem usu*, Gottingue, 1754, in-4° ; | *Description des environs de Gottingue*, 1760, in-8°, avec deux cartes ; et une *Traduction* en allemand d'un ouvrage français intitulé *Essai sur l'art de la guerre, et Recherches sur les causes de la supériorité de l'attaque sur la défense*, Gottingue, 1757, grand in-8°, avec 8 planches.

* EBERHARD (JEAN-AUGUSTE), théologien et philosophe distingué, né le 31 août 1739 à Halberstadt, fit ses études à l'université de Halle et embrassa l'état ecclésiastique ; il fit paraître son *Apologie de Socrate*, Berlin, 1772, in-8°, qui eut une influence aussi décisive sur les destinées de son auteur que sur les études théologiques en Allemagne, et qui le plaça au premier rang des écrivains protestans de son pays. La *nouvelle Apologie de Socrate* ou *Nouvel examen de la doctrine touchant le salut des païens* (traduit de l'allemand en français par Dumas), parut à l'occasion de la censure exercée par la Sorbonne sur le *Bélisaire* de Marmontel. Cet ouvrage n'est qu'un cadre dans lequel l'auteur a fait entrer l'examen de la doctrine chrétienne sur la corruption de l'homme, sur la grâce, sur la rédemption, sur les conditions du salut : sur tous ces points il ébranle l'enseignement de la religion. Lorsqu'il vit l'extension qu'on donnait à sa doctrine, il essaya, par un nouvel ouvrage, intitulé *Amyntor*, Berlin, 1782, in-8°, de faire aimer la morale évangélique ; mais Eberhard en méconnaissait le divin auteur, dans lequel il ne voit que la nature humaine. C'est ainsi qu'une première erreur conduit à une seconde, et que celui qui ne veut suivre que son imagination, tombe toujours dans de nouvelles erreurs. Il donna ensuite l'*Esprit du christianisme primitif*, 3 vol. in-8°, 1807, où il prétend que cette religion est née du choc, du concours et d'une fusion, pour ainsi dire, de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture morale des peuples de l'Asie, paradoxe que l'histoire, la réflexion et la critique repoussent également. Dans son *Introduction* à cet ouvrage, il s'épuise en conjectures sur les causes qui, en peu d'années, ont fait passer la nation française d'une vive admiration pour la spirituelle frivolité de Voltaire à un goût prononcé pour les beautés austères des écrits de M. de Châteaubriand. Eberhard fut un des adversaires de Kant, et publia, de 1787 jusqu'en 1795, un *journal* uniquement destiné à combattre le kantisme. Cependant cette doctrine prévalut. Eberhard, soit lassitude, soit dépit de voir que ses efforts étaient infructueux, chercha un délassement utile dans d'autres travaux. Il s'occupa d'un recueil de synonymes qu'il publia sous ce titre : *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol. in-8°, où il montre un esprit aussi pénétrant que juste : lorsqu'il eut terminé, avec le plus grand succès, ce long travail, il entreprit de faire la revue des richesses de la langue allemande en lui associant le tableau de celles de l'étranger, dans un cours de rhétorique et de poétique, joint à la théorie générale des beaux arts. Cet ouvrage, devenu classique en Allemagne, parut sous le titre de *Manuel d'Æsthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*, 1803-1805, 4 vol. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages et un grand nombre d'articles dans presque tous les journaux littéraires d'Allemagne, et surtout dans la *Bibliothèque universelle allemande* de Nicolaï. Eberhard est mort le 7 janvier 1809. Sa *Théorie de la faculté de penser et de sentir*, qui, en 1776, avait remporté le prix proposé sur cette question par l'académie de Berlin, lui avait valu, en 1778, la chaire de philosophie à Halle, que la mort de Meyer laissait vacante. Fr. Nicolaï a donné en allemand une *Notice sur la vie d'Eberhard*.

EBERMANN (VITE), jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg ; fut recteur du

Digitized by Google

séminaire de Fulde, et mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4°. Il y montre que la manière des hérétiques en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, et d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellens ouvrages de *controverse* contre Georges Calixte, Herman Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iéna, etc.

EBERT (Théodore), professeur à Francfort sur l'Oder, dans le 17e siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : | *Chronologia sanctioris linguæ doctorum*; | *Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui sanctam hebræam linguam propagarunt*, Leipsick, 1628, in-8°; | *Poetica hebraica*, ibid., 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes et peu agréables, excepté pour les hébraïsans. Il est mort en 1630.

* EBERT (Jean-Arnold), professeur à l'institut du Carolineum à Brunswick, né à Hambourg en 1723, est auteur de plusieurs traductions allemandes qui partagent avec les ouvrages de Gartner, Gellert, Klopstock, etc. l'honneur d'avoir restauré la littérature allemande. Il a donné : | une traduction des *Nuits d'Young*, extrêmement estimée, avec des *notes*, Leipsick, 1790, 1793, 5 vol. in-8°; | une *traduction* de la tragédie anglaise de *Léonidas* de Glover, Hambourg, 1778, in-8°; | quelques morceaux de *poésie lyrique* et quelques *épîtres*, parmi lesquelles on distingue celle à Conrad Arnold Schmidt, imprimée séparément, Brunswick, 1772, in-8°. Ebert mourut le 19 mars 1795.

* EBERT (Jean-Jacques), professeur très distingué de philosophie et de mathématiques à Wittemberg, né à Breslau en 1737, a publié les ouvrages suivans, dont l'influence ainsi que celle de son enseignement a été grande en Allemagne : | *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, Francfort, 1773, in-8°, 4e édition, 1790; | *Abrégé des principes de logique*, 5e édition, 1790; | *Abrégé des principes de physique*, 4e édition, 1803; | *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipsick, 1793, 2e édition, 3 vol. in-8°; | *Elémens des principales parties de la philosophie pratique*, Leipsick, 1784, in-8°; | *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1er vol., Leipsick, 1784, in-8°; | *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipsick, 1795, in-8°. | *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794, à 1801. Ces deux ouvrages ont eu le plus grand succès. Ebert est mort le 18 mars 1805.

EBEYS, soudan d'Egypte, tua en 1156 le calife son maître, qui se reposait sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser le peuple, pendant qu'il se sauvait l'épée à la main. Les hospitaliers et les templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et les prisonniers.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des *ébionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J.-C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mêlaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre Evangile que celui de saint Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du nouveau Testament et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches, mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut, dit-on, assez sage; celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les ébionites (1) reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie; ils voyaient donc en lui les principaux caractères sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de Jésus-Christ, ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jéru-

(1) C'est contre les ébionites et leur premier maître Cérinthe que saint Jean, à son retour à Pathmos, composa son évangile.

salem : plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés ; ils avaient eu la facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierri Ier, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissait les biens, il ôtait les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierri sur le trône ; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à Childéric II, firent tondre Thierri et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il ne s'était attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierri fut replacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierri à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes ; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin, un seigneur, nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD ou plutôt **ECKHART** (Jean-Georges d'), né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre ; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. Le pape Innocent XIII lui ayant offert une place dans cette ville, ou à Passau ou à Vienne, Eccart préféra Wurtzbourg et il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1730, à 56 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard : | *Corpus historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni imperatoris ad finem seculi XV*, Leipsick, 1723, 2 vol. in-fol. « Cette collection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles et des plus » honnêtes hommes qu'il y ait dans l'empire, est très curieuse et bien dirigée ; » chose rare dans les écrivains allemands ; » et ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est dans les autres. » | *Leges Francorum et Ripuariorum*, etc., Leipsick, 1720, in-fol. : recueil non moins estimé que le précédent ; | *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Gottingen en 1750 in-4°, par les soins de Sheridius ; | *Historia studii etymologici linguæ germanicæ, etc.*, in-8°, estimé ; | *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche ; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche. | *De rebus Franciæ orientalis et episcopatûs Wiceburgensis, in quibus regum et imperatorum Franciæ Germaniæque gesta exponuntur*, Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol. ; | *Animadversiones historicæ et criticæ in Schannati diæcesim et hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol. ; | *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, Leipsick, 1722, in-fol. etc.

ECCART. *Voyez* ECHARD, ECKARD, ou ECKHART.

ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collége royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé. Cet homme illustre lui donnait par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation *de propaganda fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de

Digitized by Google

langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très bien. On a de lui : | la *traduction* d'arabe en latin *des* 5e, 6e *et* 7e *livres des Coniques* d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol. | *Institutio linguæ syriacæ*, etc., Rome, 1628, in-12; | *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4°; | *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gommarum*, Paris, 1647, in-8°; | des ouvrages de *controverse* contre les protestans, imprimés à Rome; | *Eutychius vindicatus*, contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4°; | des *remarques sur le Catalogue des écrivains chaldéens, composé par Ebed-Jésu*, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. | Une *édition des œuvres de saint Antoine, abbé*; | *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'église romaine, et il y réussit ordinairement très bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Ecchellensis à cet ouvrage.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent : digne maître du prince hypocrite et apostat, qui sous les mêmes rapports fut son très digne disciple.

ECELINO. *Voyez* EZZELINO.

ECHARD (JACQUES), dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris, en 1724. Il contribua à illustrer son ordre par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produits, 2 vol. in-folio, à Paris, le 1er en 1719, le 2e en 1721. Le Père Quefti avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le Père Echard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. A la suite de cet ouvrage Echard a placé *Sacrum gyneceum Dominicanarum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt.*

ECHARD (LAURENT), historien anglais, né en 1671 à Barsham dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé était très faible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln en 1730. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : | *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques Ier*, Londres, 1707, 1718, 3 vol. in-fol., très estimée en Angleterre; | *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de La Roque, revue pour le style, corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une *continuation* de cette Histoire en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple et naturelle, le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. | *Histoire générale ecclésiastique depuis J. C. jusqu'à Constantin*, Londres, 1702, in-fol., en anglais. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son Histoire romaine. | L'*Interprète des nouvellistes et des li-*

Digitized by Google

seurs de gazettes, ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard composa aussi | un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné; | *Traduction anglaise des comédies de Plaute et de Térence, etc.*

ECHIUS ou ECKIUS (JEAN), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir et son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui | deux *Traités sur le sacrifice de la messe;* un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8°; des *homélies*, 4 vol. in-8°, et des ouvrages de *controverse*, entre autres son Manuel de controverse et son *Traité sur la prédestination*. On conserve, avec une sorte de respect, dans le Muséum du collége d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons.—Il ne faut point le confondre avec LÉONARD ECKIUS, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550 : ce dernier jouissait d'une si grande réputation, et était si aimé de Charles-Quint, que ce prince disait que « ce qui » était conclu sans l'avis d'Eckius, était » conclu en vain. »

ECKHARD. *Voyez* ECCARD.

* ECKHART (JEAN-FRÉDÉRIC), savant philologue et littérateur saxon, né en 1725 à Quedlinbourg, mort en 1794, devint recteur du collége de Frankenhausen en 1748, puis directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach de 1758 à 1793. Le *Dictionnaire de Meusel* cite de cet auteur 92 *ouvrages* qui ne sont que des *programmes ou dissertations académiques;* les principaux sont : | *De Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4°; | *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ib., 1777, in-4°; | *Notices de quelques Livres rares du 15e siècle qui sont dans la bibilothèque d'Eisenach*, ib. 1775, in-8°; | *Sur J. P. Erich*, savant littérateur d'Eisenach, ib. 1790, in-4°; | *De Ædificatione et ornatione sepuchrorum a scribis et pharisæis instituta*, Iéna, 1746, in-4°; | *Notice d'un livre rare intitulé* Summa Magistrutia ou Pisanella, Eisenach, 1771, in-4°; | *Sur les Batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ib. 1783, in-4°, 1784, avec un supplément; | *Flavius Josephus de Joanne Baptista testatus*, ib., 1785, in-4°; | la *Vie de cet Historien*, traduite du grec en allemand, Leipsick, 1780, in-8°, etc. Eckhart a de plus fourni des articles à quelques journaux littéraires de l'Allemagne.

* ECKHEL (JOSEPH-HILAIRE), célèbre numismate, né le 13 janvier 1737 à Enzesfeld, dans l'Autriche supérieure. Il entra chez les jésuites, enseigna le latin à Vienne dans le collége Thérésien, la rhétorique à Steyer, et fut ensuite nommé professeur d'éloquence à l'université de Vienne. Cédant à son goût pour l'étude de l'antiquité, et particulièrement pour celle de la numismatique, il obtint, en 1772, de ses supérieurs, la permission de faire le voyage d'Italie, pour examiner les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars, et il reçut du grand duc de Toscane la commission de ranger le cabinet de Médicis. Pendant son absence, l'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités à Vienne. La suppression de son ordre ayant eu lieu dans le même temps, il se livra entièrement à ses études favorites. Ses principaux ouvrages sont : | *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, 2 parties in-4°, où il a fait connaître plus de 400 médailles inédites, la plupart autonomes. Elles sont rangées suivant une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter dans la suite. | Une nouvelle *édition* du catalogue du cabinet numismatique de Vienne, 1779, 2 vol. in-folio, en latin; | *Choix des pierres gravées du cabinet impérial des antiques à Vienne*, 1788, petit in-folio; | *De doctrina nummorum*, ou *De la science des médailles*, Vienne, 1792-98, 8 vol. in-4°. Ce bel ouvrage qui embrasse la numismatique tout entière, est remarquable par la précision des idées, la clarté du style et l'éloignement de tout esprit de système, et surtout par une étude approfondie de la science : elle lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linnée en botanique. Cet ouvrage mit le comble à sa gloire; mais il n'eut pas le temps d'en jouir : il mourut, peu de jours après la publication du dernier vol., le 16 mai 1798.

ECKOUT. *Voyez* VAN DEN ECKOUT (GERBRAND).

Digitized by Google

ECLUSE (Charles de l'), *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'était fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne dans ses descriptions et dans ses figures. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Les assujétissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *ouvrages* ont été recueillis en 3 vol. in-fol. à Anvers, 1601, 1605 et 1611, avec fig. Ils roulent sur la science qu'il avait cultivée. *Voyez* BELON.

* ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, et mort à Paris vers l'an 1783, est particulièrement connu par son édition des *Mémoires de Sully*, Londres, 1745, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, réimprimé à Londres, 1778, 10 vol. in-12, et à Paris 1814, 6 vol. in-8°. On reprochait à ces Mémoires de manquer d'ordre; le style d'ailleurs en avait vieilli : il était en général lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes et quelquefois obscures. L'abbé de l'Ecluse les a mis en meilleur français et en meilleur ordre, et il redresse, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les erreurs dans lesquelles Sully a été entraîné par l'esprit de parti.

* EDDY (J.-H.), célèbre géographe américain, membre de la société d'histoire naturelle et de celle de littérature de New-Yorck, né dans cette ville en 1784, a publié plusieurs *cartes* estimées, entre autres *celle de l'état de New-Yorck*. Il s'occupait d'un *atlas* complet de toute l'Amérique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 22 décembre 1817. On a encore de lui un grand nombre d'*Essais* sur la *géographie*, la *botanique* et sur d'autres *branches d'histoire naturelle*.

* EDELCRANTZ (le baron Abraham-Nicolas), directeur de l'académie d'agriculture suédoise, membre des autres académies et du comité du commerce en Suède, naquit à Abo, en 1754; occupé d'abord exclusivement de littérature, il fut nommé en 1787, secrétaire et caissier particulier du roi et directeur des spectacles; il fut appelé plus tard à la chancellerie, puis nommé archiviste des ordres royaux. Edelcrantz fit connaître en 1796, par son *Traité sur les télégraphes*, deux mille vingt-quatre signaux différens, que l'on peut transmettre, à l'aide de dix pièces, à une distance de trois mille et demi suédois. L'académie des sciences l'ayant appelé à la présider, il prononça à cette occasion un discours sur l'incertitude de nos connaissances relatives à l'électricité. En 1801, le roi de Suède lui fit faire un voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre, pour s'informer de plusieurs procédés d'arts mécaniques et industriels, et il perfectionna plusieurs machines et instrumens. En 1805, on lui donna la charge d'intendant des musées royaux, et il fut revêtu en 1808, de la dignité de chancelier de la cour. Edelcrantz obtint enfin le titre de baron, et mourut le 15 mars 1821. La Suède lui doit plusieurs machines utiles.

EDELINCK (Gérard), naquit à Anvers en 1649. Il y apprit les premiers élémens du dessin et de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *sainte Famille* de Raphaël, et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de Le Brun. Edelinck se surpasa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Il a réussi également dans les *portraits* qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avait un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royale de peinture.

* EDELMAN (Jean-Frédéric), habile compositeur de musique, né en 1749 à Strasbourg, se fit connaître de bonne heure comme pianiste, et publia un grand nombre de *sonates* et de *concertos* pour le clavecin. En 1782 on joua avec succès à l'opéra l'acte du *feu* dans le ballet des *élémens*, et *Ariane abandonnée dans l'isle de Naxos*, qui avaient été composés l'un et l'autre par Edelman. On a de lui 14 *œuvres* pour le clavecin, et il a laissé en manuscrit l'*Oratorio d'Esther*, les *Opéra d'Alcione* et de *Mérope*. A l'époque de la révolution, il en embrassa les principes avec exaltation, et se fit même dénonciateur public; ses nombreuses dé-

Digitized by Google

lations qui envoyèrent à la mort une foule de victimes, atteignirent jusqu'à son bienfaiteur le baron Dietrich; il périt lui-même sur l'échafaud avec son frère, en 1794, après la mort de Robespierre.

* **EDELMANN** (Jean-Christian), *esprit-fort* saxon, né à Weissenfels en 1698, étudia la théologie à Iéna. Il fut long-temps indécis entre différentes sectes religieuses, mais se déclara toujours ennemi du christianisme. Il travailla quelque temps à la traduction de la Bible que J.-Fr. Haug publiait à Berlebourg, et y traduisit quatre des Epîtres de Saint Paul. Il publia un livre intitulé *Vérités innocentes*, dans lequel il cherchait à prouver le peu d'importance de toutes les religions. Il rejeta la doctrine et le sacrifice de Jésus-Christ, et fit de la raison une divinité. Il prétendait que cette raison était une portion essentielle de Dieu, dont elle ne différait en rien : qu'ainsi l'âme était une partie de la Divinité, et non-seulement celle des hommes, mais aussi celle de tous les animaux. Il s'abstint long-temps de manger de la viande, afin, disait-il, de ne manger aucune portion de la divinité. Ses principaux écrits sont : | *Moïse démasqué* (1740), in-8°; | *Christ et Bélial*, 1741, in-8°; | *la Divinité de la Raison* (1742), in-8°. Ces ouvrages sont tous en allemand. Chassé de Neuwied, de Brunswick, de Hambourg, etc., il obtint enfin la permission de vivre à Berlin, à condition de ne plus rien écrire et de rester tranquille, et il y mourut dans l'obscurité, le 15 février 1767, âgé de soixante-neuf ans. J.-Henri Praktje a publié une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8°; 2e édition, augmentée, 1753, in-8°, en allemand, avec la notice des ouvrages écrits pour le réfuter.

EDER (Georges), né à Freysingen, en 1524, et mort en 1586 se fit un nom par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Œconomia bibliorum, seu partitionum theologicarum libri quinque*, in-folio.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frère Eduin en 959. Il vainquit les Ecossais, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnassiers. Il subjugua une partie de l'Irlande, poliça ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut à 33 ans, en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglais*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, dit Fleury, étant » allé à un monastère de filles, situé à » Vilton, fut épris de la beauté d'une per- » sonne noble qui y était élevée parmi les » religieuses, sans avoir reçu le voile, » et l'enleva... L'archevêque de Cantor- » béry, saint Dunstan, vint trouver le » roi, qui s'avança à son ordinaire, lui » tendant la main pour le faire asseoir » sur le trône. L'archevêque retira sa » main et lui dit : *Vous osez toucher la » main qui immole le Fils de la Vierge, » avec votre main impure, après avoir » enlevé à Dieu une vierge qui lui était » destinée.... Je ne veux pas être ami d'un » ennemi de Jésus-Christ*. Le roi se jeta » aux pieds du prélat, qui l'ayant disposé » à toute satisfaction, lui imposa une pé- » nitence de sept ans, pendant lesquels il » ne porterait point la couronne, il jeû- » nerait deux jours de la semaine, et fe- » rait de grandes aumônes. Le roi accom- » plit exactement sa pénitence. Après les » sept ans, il assembla les seigneurs, les » évêques et les abbés de ses états, et, en » leur présence, saint Dunstan lui remit » la couronne sur la tête avec une allé- » gresse publique. C'était l'an 973. » On trouve, dans la *Collection des conciles*, plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. — Il ne faut pas le confondre avec EDGAR, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite et neveu d'Edgar, dont il est parlé dans l'article suivant.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire vraiment noble), légitime héritier du royaume des Anglais, se détermina, quoi qu'il fût traité avec tendresse par Guillaume le Conquérant, à s'enfuir (1068) en Irlande, avec sa mère Agathe, et ses sœurs Marguerite et Christine. Marguerite fut mariée au roi Malcolm, dont elle eut six fils et deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David furent rois. *Voyez* MARGUERITE.

* **EDGEWORTH** (Richard Lowell), membre du parlement d'Irlande, né en

Digitized by Google

1743, et proche parent de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI, s'adonna de bonne heure aux sciences exactes. Il a publié plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre : *Essais sur l'éducation relativement aux diverses professions.* Il s'était occupé des moyens de détourner le cours du Rhône, et avait publié à ce sujet quelques ouvrages, qui lui méritèrent le titre de citoyen de la ville de Lyon. Il est mort le 13 juin 1817, universellement regretté de sa famille et de ses amis.

* EDGEWORTH (WILLIAM), ingénieur, fils de Richard-Lowell Edgeworth, et frère de la célèbre dame auteur miss Edgeworth, est mort en 1829 à Edgeworth St Town en Irlande. On lui doit entr'autres les projets d'une ligne de route de Belfast à Antrim, qui sera une des plus belles voies de communication de l'Irlande.

EDGEWORTH de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI. *V.* FIRMONT.

EDISSA. *Voyez* ESTHER.

EDMER. *Voyez* EADMER.

EDMOND ou EDME (saint), naquit au bourg d'Abington, près de la Tamise, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour occuper le siége de Cantorbéry, vacant depuis long-temps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le souverain pontife; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa principale occupation, dit un historien, était » de connaître les besoins spirituels et corporels de son troupeau, afin de pourvoir » aux uns et aux autres. Il avait un soin » particulier des jeunes filles qui n'avaient » point de ressource; et pour les mettre » plus sûrement à l'abri du danger, il leur » procurait un établissement. Il faisait une » guerre déclarée aux vices; il maintenait » la discipline avec une vigueur vraiment » apostolique; il veillait sur ses officiers » de justice pour qu'ils remplissent avec » intégrité les fonctions de leurs charges, » et qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les faibles. » Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, il passa secrètement en France, et mourut à Poissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV canonisa saint Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Speculum Ecclesiæ* dans la Bibliothèque des Pères, tom. 3, Cologne, 1618-22; un livre des *Constitutions diverses* en 36 canons, dans la *Collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande* de Wilkins, et des manuscrits contenant des *prières*, des *dissertations* sur *les sept péchés capitaux*, *le décalogue* et les *sept sacremens*. On a une vie de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigny, Auxerre, 1793, in-12.

EDMOND (saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui était à Hélisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches, après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND Ier, roi d'Angleterre, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône l'an 941. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, et donna de grands priviléges aux églises. Il fut assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avait arrêté dans ses appartemens; il emporta avec lui les regrets de ses sujets.

Digitized by Google

EDMOND II, dit *Côte-de-fer*, roi des Anglais après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres et fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec chaleur et à forces égales. Ils terminèrent leurs différends en partageant le royaume. Quelque temps après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets-de-chambre d'Edmond, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il était pressé de quelque nécessité naturelle, et portèrent sa tête à Canut qui fut maître du trône (1017). *Voyez* CANUT.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, était un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard Ier. Le roi Edouard II, son frère aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenaient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Edouard II son frère, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissait que le seul titre. Il travailla dès lors à faire remonter sur le trône son frère. Cette tentative ne lui réussit pas; la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince à l'âge de 28 ans.

EDMONDES (Thomas), anglais, né en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les règnes d'Elizabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et mourut en 1639. On a publié | ses *Négociations*, Londres, 1749, in-8°; | *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 vol. in-8°.

EDOUARD LE VIEUX ou l'ancien, roi d'Angleterre 7e de la dynastie saxone, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, et mourut en 925.

EDOUARD LE JEUNE ou le martyr (saint), né en 962 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il était âgé de 15 ans. L'église romaine l'honore comme martyr, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD (saint), dit *le Confesseur* ou *le Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1041. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain; mais dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception: ce qui leur fit donner le nom de *lois communes*; elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les plus grandes révolu-

Digitized by Google

tions. « On vit alors, dit un auteur, ce que » peut un roi qui est véritablement le père » de ses sujets. Tous ceux qui appro- » chaient de sa personne essayaient de ré- » gler leur conduite sur la sienne. On ne » connaissait à sa cour, ni l'ambition, ni » l'amour des richesses, ni aucune de ces » passions qui malheureusement sont si » communes parmi les courtisans, et qui » préparent peu à peu la ruine des états. » Edouard paraissait uniquement occupé » du soin de rendre ses peuples heureux ; » il diminua le fardeau des impôts, et cher- » cha tous les moyens de ne laisser per- » sonne dans la souffrance. Comme il n'a- » vait point de passions à satisfaire, tous » ses revenus étaient employés à récom- » penser ceux qui le servaient avec fidé- » lité, à soulager les pauvres, à doter les » églises et les monastères. Il fit un grand » nombre de fondations, dont le but était » de faire chanter à perpétuité les louan- » ges de Dieu. Mais les divers établisse- » mens qu'il fit ne furent jamais à charge » au peuple. Les revenus de son domaine » lui suffisaient pour toutes les bonnes » œuvres qu'il entreprenait. On ne con- » naissait point alors les taxes, ou l'on n'y » avait recours qu'en temps de guerre, et » dans des nécessités très pressantes. » Les grands du royaume s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes, et pour les autres frais occasionés par les dépenses publiques. Edouard ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendit l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Il laissa par testament sa couronne à Guillaume le Conquérant, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent : le prince Edgard, qui devait naturellement lui succéder, avait pris la fuite et s'était sauvé en Ecosse, par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 25 ans. Il fut canonisé par le pape Alexandre III.

EDOUARD Ier de ce nom, de la dynastie normande ou des Plantagenet, (qu'on devrait nommer EDOUARD IV parce qu'il y avait déjà eu trois Edouard dans la race saxonne), roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Eléonore de Provence. Il se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageait les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III des terres que les Anglais possédaient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit *le Bel,* successeur de Philippe III, par lequel il régla les différends qu'ils avaient pour la Saintonge, le Limousin, le Querci et le Périgord. L'année suivante il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne ; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un français, l'autre anglais, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de La Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur et l'autre fille de Philippe le Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Bervick fut la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commença cette

Digitized by Google

antipathie entre les Anglais et les Ecossais, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après trente-quatre ans de règne, et 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Ecossais, et les éloges des Anglais. Parmi ces historiens, Velly l'a trop noirci ; le Père d'Orléans l'a trop flatté. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte ; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que dix-huit deniers par semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son traité *de la Fatalité des sacriléges*, attribue la perte de l'Ecosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des communes commença par-là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des Barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie ; mais qui a aussi les divers inconvéniens de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, né en 1284, à Caernavan, dans le pays de Galles, fils et successeur d'Edouard Ier, fut couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était un nomme Gaveston, gentil homme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignait les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossais, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France Charles le Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un règne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1313 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par Jean de Bailleul et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois étoit en possession. Les Flamands, l'empereur et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti ; les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions

Digitized by Google

sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne faisaient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lys et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste *roi de France, d'Angleterre et d'Irlande.* Il commença la guerre par le siége de Cambray, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied, 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à 6 pièces de canon dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui en 1357 la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; et le monarque anglais mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacremens de l'église dans sa dernière maladie. Son règne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce : elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit : *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la Jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise, *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, » ajoute-t-il, qu'elle ne fut employée par » le fondateur, que pour marquer la bonne » intention qu'il avait dans l'établissement » d'un ordre qui obligeait ceux qui le re» cevaient, à se tenir inséparablement » unis, et qui demandait d'eux un atta» chement inviolable à la vertu. » Le père Papebrock, dans une dissertation sur l'ordre de la Jarretière, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière que sous celui de Saint-Georges; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard Ier, dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII; qu'au reste il ne sait point sur quoi il se fonde; que quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la 18e du règne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, né en 1441, fils de Richard, duc d'York, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, second fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendait du 3e fils d'Edouard III, qui était Jean de Lan-

Digitized by Google

castre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri, firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, dont la première portait la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermit sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elizabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : « Je » n'ai pas assez de naissance pour espérer » d'être reine, et j'ai trop d'honneur pour » m'abaisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de Clarence, frère du roi : enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avait fait monter. Edouard fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de Henri qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs, et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trève de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avait désiré. Edouard le suivit de près; il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, et en fut trop aimé. Il attaquait toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Ses maîtresses les plus connues furent Jeanne Shone, femme d'un bourgeois de Londres; Elizabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et Eléonore Talbot, veuve de lord Butler.

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Glocester, tuteur d'Edouard et de Richard son frère, jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva sur un lit deux petites carcasses avec deux licols au cou : c'étaient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né le 12 octobre 1538, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. *L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, fut* un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations que la messe fut abolie, les images brisées, la religion romaine proscrite, et le sang des catholiques largement répandu. « On pilla et » saccagea les églises, dit le protestant » Heylin, sans que le roi en profitât en » aucune manière. Car quoiqu'il en eût » tiré des richesses inexprimables, ainsi » que de la vente des terres, non-seulement il fut accablé de dettes, mais en-

Digitized by Google

» core les revenus de la couronne diminuèrent considérablement sous son règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane : composition monstrueuse, édifice du caprice et du scepticisme, digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Eglise. Le règne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône Marie et Elizabeth ses deux sœurs, et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1553.

EDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330, était fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et remporta la victoire de Poitiers sur les Français (*Voy.* EDOUARD III), il mourut avant son père en 1376. « Le prince » de Galles, dit Hume, a laissé une mé» moire immortalisée par de grands ex» ploits, par de grandes vertus, par une » vie sans tache. Sa valeur et ses talens mi» litaires furent les moindres de ses méri» tes : sa politesse, sa modération, sa géné» rosité, son humanité lui gagnèrent tous » les cœurs. Il était fait pour illustrer non» seulement le siècle grossier dans lequel » il vivait, et dont les vices ne l'atteigni» rent point, mais encore le siècle le plus » brillant de l'antiquité et des temps mo» dernes. » Une grande faute cependant fut la cause de sa perte. Ayant entrepris de rétablir sur le trône Pierre le Cruel, indigne d'être associé à ses destinées, ce monarque aussi perfide que barbare refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, se mit dans l'armée du prince de Galles, qui régnait alors sur l'Aquitaine ; lui-même fut atteint d'une maladie dont il ne put se rétablir. Il fut forcé, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne, d'accabler d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitans contre les Anglais, que toutes les belles qualités du prince n'avaient fait qu'assoupir.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, né en 1445, eut pour père Georges, duc de Clarence, frère d'Edouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône et le regardant comme un homme dangereux qui pouvait lui disputer la couronne, le fit enfermer très étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck qui s'était fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, était alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert, et on crut que le roi le leur avait fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII voulait faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grâce), que le comte de Warwick donnait occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il était le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simuel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'*Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487 ; mais ayant été battu quelques jours après et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié ; cependant, pour ne par perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD (CHARLES), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par ses efforts pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745 le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, et promet un gouvernement sage et modéré. Un morceau de taffetas lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 montagnards écossais. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglais sous les murs de cette ville le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, et pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, et son arrière-garde est défaite à Clifton. La bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances ; mais

Digitized by Google

celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif et errant de forêt en forêt, d'île en île, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'âme qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, et aborda en France sur un vaisseau de Saint-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre anglaise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la suite, son âme, aigrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis et des ennemis, a paru ressentir quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connaissait point assez, trop long-temps éloigné des exemples et des leçons de son vertueux père, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance et à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avait épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Gedern; ils n'ont point eu d'enfans; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart, est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, et par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue.

* **EDOUARD I**er, roi de Portugal, fils de Jean Ier, succéda à son père en 1433. Il rétablit la discipline, relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, convoqua les états-généraux, fit des lois pour réprimer le luxe, encouragea le commerce, protégea les sciences et les cultiva lui-même. Il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans; il fit avec le célèbre jurisconsulte don Juan de Regras un *Code sur l'administration de la justice*. Il composa aussi un *Traité sur la fidélité* que l'on doit apporter dans le commerce de l'amitié.

* **EDRED**, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard l'Ancien, monta sur le trône en 946, après la mort de son frère Edmond, et gagna l'affection de ses sujets par sa justice, sa bonté et la douceur de ses mœurs. Les Danois de Northumberland s'étant révoltés, il les soumit et força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui faire hommage des terres qu'il possédait en Angleterre. Il laissa ensuite la direction des affaires à saint Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, et mourut en 955. Il eut pour successeur Edmond son neveu.

EDRIC, surnommé *Stréon* (c'est-à-dire *acquisiteur*), homme d'une naissance fort obscure, sut par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgithe en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edric se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldum, ce qu'il avait dans l'âme. Pendant que les deux armées étaient aux mains, il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edric craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edric le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avait pas récompensé ses services, et particulièrement celui qu'il lui avait rendu, en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que l'était Edmond. » Canut lui répondit tout en colère que, « puisqu'il avait la hardiesse d'avouer publiquement un crime si noir, dont jusqu'alors il n'avait été que soupçonné, il devait en porter la peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

Digitized by Google

EDWARDS (GEORGES), né à Stratford, petit village du comté d'Essex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, en anglais, avec la traduction française, Londres, 1745, 48, 50 et 51, 4 vol. in-4°: ouvrage magnifique et intéressant. On a encore de lui *Glanures d'histoire naturelle*, 1758, 60 et 64, 3 part. in-4°. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglais et en français. Ces trois volumes doivent être joints aux précédens. Edwards mourut le 23 juillet 1773.

* **EDWARDS** (BRYAN ou BRIAN), écrivain anglais, né en 1743, à Westbury dans le Wiltshire, habita long-temps la Jamaïque, où il était possesseur d'une plantation de sucre. Il fut appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, où il combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des Nègres. On ignore à quelle époque il revint en Angleterre ; mais il y devint membre du parlement, et y plaida avec force la cause des colons; il parvint aussi à faire adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre les esclaves de la Jamaïque. Bryan Edwards mourut le 16 juillet 1800. On a de lui une *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 1793, 2 vol. in-4°, ouvrage qui eut beaucoup de succès; dans lequel il se montre naturaliste, politique, commerçant et philosophe. La 3e édition a été publiée après sa mort, en 1801, 3 vol.; augmentée d'une *Description historique de la colonie française de l'île de Saint-Domingue*, qui avait été publiée séparément en 1794; d'un *Voyage dans les îles des Barbades, Saint-Vincent, Tabago, etc.*, par William Young; et des 3 premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février* 1793. Il a été publié une nouvelle édition de cette histoire, continuée jusqu'au temps actuel, Londres, 1819, 5 vol. in-8°. La *Description de l'île de Saint-Domingue* comprenant le récit des calamités qui ont désolé ce pays depuis l'année 1789, a été traduite en français, Paris, 1813, in-8°. — Il y a eu en Angleterre plusieurs savans et théologiens de ce nom.

EDZARDI (SÉBASTIEN), professeur en philosophie à Hambourg, où il était né, en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres, *de Verbo substantiali*, Hambourg, 1700, contre les unitaires.

* **EECKHOUT** (GERBRANT van den), peintre, né à Amsterdam le 19 août 1621 d'un orfèvre, fut élève de Rembrandt, dont il prit la manière. Le portrait du père du jeune artiste, composé par Gerbrant étonna Rembrandt lui-même. Quelque lucratif que fût ce genre pour lui, van den Eeckhout préférait celui de l'histoire. On cite comme deux de ses plus beaux tableaux d'histoire : *J.-C. au milieu des Docteurs*, et l'*Enfant Jésus dans les bras du vieillard Siméon*. L'électeur Palatin et plusieurs amateurs hollandais possédèrent des productions de van den Eeckhout. La fidélité qu'apportait ce peintre à imiter la manière de son maître, ne lui permit pas d'éviter les défauts de ce célèbre artiste. Gerbrant van den Eeckhout mourut célibataire le 22 juillet 1674, à cinquante-trois ans. Ses ouvrages sont peu connus en France.

EFFIAT (ANTOINE COIFFIER RUZÉ, dit le maréchal d'), né en 1581, petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, enfin maréchal de France le 1er janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il était comme intendant, le rappela et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans il avait acquis de la réputation dans les armes, par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était père du marquis de Cinq-Mars (*voyez* ce mot). Il mourut fort riche en 1632. Ses biens ont passé dans la maison de Mazarin, par La Meilleraye son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite qui fut secrétaire d'état sous Henri III et Henri IV. On doit au marquis d'Effiat divers écrits pour l'histoire militaire, financière et politique du règne de Louis XIII : | *Etat des affaires des finances présenté en l'assem-*

Digitized by Google

blée des notables par le marquis d'Effiat, 1626, tome 12 du *Mercure français ;* | *Discours sur son ambassade en Angleterre*, ibid.; | *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez) in-4°; | *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* depuis juillet, 1730, dans le *Recueil des diverses révolutions ;* Bourg-en-Bresse, 1632 ; | *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie* de 1625 à 1632, Paris, 1662, 1 vol. in-12; 1682, 2 vol. in-12 ; | plusieurs *mémoires* manuscrits et recueils de *lettres* conservés dans diverses bibliothèques.

* EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitsch), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, s'est fait connaître par trois *comédies* qui ont été représentées à St.-Pétersbourg avec le plus grand succès : | le *Joueur criminel* ou la *Sœur vendue par son frère ;* | *Suite de la Sœur vendue par son frère ;* | *Le Voyageur* ou l'*éducation sans succès.* La première de ces pièces a seule été imprimée, St.-Pétersbourg, 1788.

EGBERT, roi de Westsex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant : « Prince, dit-il, après que votre épée m'a » si utilement servi, il est juste que je » vous prête la mienne. » Egbert soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

EGBERT, frère d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastère, devint archevêque d'Yorck en 732, et mourut l'an 765. Nous avons de lui : | *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin en 1664, in-8°, par Jacques Waræus ; | *Tractatus de jure sacerdotali, et Excerpta 144 ex dictis et canonibus Patrum*, dans les Conciles du Père Labbe, tom. 6 ; | *Pœnitentiale libris IV distinctum*, manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

* EGÈDE (Jean), pasteur de l'église protestante, fondateur des missions danoises au Groenland, né en Danemarck en 1686, était ministre de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norwége, lorsqu'il conçut le projet de travailler à l'instruction et à la conversion des Groenlandais. Après des obstacles sans nombre, il obtint la permission de se rendre dans leur pays avec trois navires, pour y former des établissemens. Il parvint à connaître la langue du pays, et à gagner la confiance des habitans par sa douceur : il les instruisit des préceptes du christianisme, et en baptisa un grand nombre. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vaquer à ses fonctions, il confia son œuvre à son fils et se retira dans l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758. On lui doit : | *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland*, ou *Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland*, Copenhague, 1729, in-4°; nouvelle édition, 1741. Ce livre a été traduit en allemand, en anglais, en hollandais et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Parthenay des Roches, sous ce titre : *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, 1763, in-12. | *Journal tenu pendant la mission au Groenland*, Copenhague, 1738, in-8°. Il a été traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4°, sous le titre de *Relation détaillée du commencement et du progrès de la mission du Groenland, etc.* On trouve dans le tome 19 de l'*Histoire des Voyages*, un extrait de l'ouvrage de Crantz sur le Groenland, où sont détaillés les travaux d'Egède pour la colonisation de ce pays.—Son fils, Paul EGÈDE, mort en 1789, fut nommé membre du collége des Missions, directeur de l'hôpital des Orphelins, et évêque du Groenland. Il a laissé | *Relation du Groenland, extraite d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788*, Copenhague, 1789, in-12 ; | *Dictionarium groenlandicum*, Copenhague, 1754, in-4°; | *Grammatica groenlandica*, 1760, in-12; | *Traduction* en groenlandais *de l'Evangile, de l'Imitation de Jésus-Christ, etc.*

* EGENOD (Henri-François), doyen de l'ordre des avocats de Besançon, né en 1697, mort en 1783, est auteur de plusieurs *Mémoires* sur la coutume de Franche-Comté, tels que : | *Dissertation sur cette question : si la coutume du comté de Bourgogne est souchère en successions*, Besançon, 1723, in-12. | Dans cet écrit il combat quelques principes émis par Dunod dans un *Commentaire* sur cette matière ; | *Mémoire où l'on examine quel*

Digitized by Google

a été le gouvernement politique de Besançon sous l'empire d'Allemagne, etc. : ce *Mémoire* fut couronné en 1761 par l'académie de Besançon. | *Dans quel temps les abbayes de Saint-Claude, de Luxeuil et de Lure ont-elles joui des droits réguliers, et jusqu'on s'étendaient ces droits?* | *Recherches sur l'Histoire de Besançon*, en manuscrit.

* **EGINTON** (François), artiste anglais, naquit vers 1740. Il se livra particulièrement à la peinture sur verre, et fut un de ceux qui contribuèrent au perfectionnement de cet art, qui était presque oublié; art toutefois dans lequel les modernes n'ont jamais pu égaler les anciens pour la vivacité et la beauté des couleurs, comme on le voit dans les vitraux des anciennes églises. Leur procédé, différent de celui des modernes, consistait à rassembler de petits morceaux de verre de différentes couleurs, qui formaient ensemble comme une espèce de mosaïque. Ensuite, et par une nouvelle méthode, on a peint les verres *par apprêt*, savoir, en y appliquant des couleurs métalliques qu'on incorpore par l'action du feu graduellement distribuée : invention que l'on attribue à Claude de Marseille, et à Cousin, peintres français. Eginton a laissé plus de cinquante ouvrages dans ce genre, parmi lesquels on cite *deux Résurrections*, sur les dessins de Joseph Reynolds, et qui se trouvent à Linchfield dans la cathédrale de Salisbury. Le *banquet donné par Salomon à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton qu'on voit au château d'Arundel; *Saint Paul converti et recouvrant la vue*, dans l'église de Saint-Paul, à Birmingham; *Le Christ portant sa croix*, d'après Morales, dans l'église de Wousted, au comté d'Essex; *L'âme d'un enfant en présence de Dieu*, d'après un tableau de Peters, et que l'on voit dans une église à Great-Barr, dans le comté de Stafford. Eginton mourut le 26 mars 1805, âgé de près de 65 ans.

EGERTON (Thomas), né en 1540, garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Élizabeth, et chancelier sous Jacques Ier, fut surnommé *le défenseur incorruptible des droits de la couronne*. Il mourut en 1617, à 77 ans, après avoir publié quelques ouvrages de *jurisprudence*.

* **EGERTON** (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmère, né en 1726, était fils de Scroop-Egerton qui porta le premier de sa famille, le titre de Bridgewater Dès qu'il se vit maître de sa fortune, il s'occupa d'accomplir le grand projet, conçu par son père, de creuser un canal navigable depuis Worsley, un de ses domaines, dans le comté de Lancastre, jusqu'à Manchester. Ce domaine était prodigieusement riche en mines de houille; mais l'exploitation en était désavantageuse à cause de la difficulté des transports. Le duc encouragé par la connaissance qu'il avait du canal du Languedoc, s'adressa à Brindley, homme de génie (*voyez* BRINDLEY), qui s'était fait une grande réputation par son habileté en mécanique-pratique, et qui, nonobstant la décision de plusieurs hommes de l'art, déclara le canal praticable. Egerton obtint, quoique avec peine, en 1758, du parlement l'autorisation de creuser un canal navigable de Salford près de Manchester, jusqu'à Worsley; plus tard il obtint que le canal passerait encore de Worsley sur la rivière d'Irwel jusqu'à Manchester, puis enfin qu'il serait prolongé jusqu'à la rivière de Mersey. Après cinq ans de travaux et de dépenses énormes, cet ouvrage si important se trouva terminé, et l'on fut frappé d'étonnement à la vue du spectacle vraiment nouveau d'un canal pratiqué à quarante pieds au-dessus d'une rivière sur laquelle des navires voguaient à pleines voiles. Le duc songea encore à faire construire un aqueduc, qui, partant de Bartonbridge, se prolongerait jusqu'à l'Irwel, et s'élèverait à une très grande hauteur au-dessus de cette rivière, projet qui fut regardé comme chimérique. Le canal a été exécuté et porte le nom de *canal de Bridgewater*. Pour transporter le charbon des mines de Worsley, qui font partie d'une montagne, il fit percer dans cette montagne un passage souterrain, par lequel sortent les bateaux en s'éclairant de torches. Egerton a vu, depuis l'achèvement de tous ces travaux, son revenu s'accroître d'une manière considérable, et il a eu la gloire de donner l'exemple dans son pays, qui est aujourd'hui traversé de nombreux canaux. A celà se borne la célébrité du duc, qui n'a jamais pris une part active aux querelles des partis, bien qu'il fût pair. La société d'encouragement, des arts et du commerce de Londres, lui décerna, en 1800, une médaille d'or, comme un témoignage de la considération que lui méritaient ses grandes entreprises. Des remercîmens lui furent votés la même

Digitized by Google

année, pour sa *Description du plan incliné du souterrain de Bridgewater*, dont une traduction française a paru à Paris, 1812, avec fig. Mais on lui a reproché de n'avoir pas rendu dans cet ouvrage complète justice à Brindley. Egerton est mort célibataire le 8 mars 1803.

* EGERTON (François-Henry), prébendaire de Durham, recteur de Whitchurch dans le comté de Salop, et membre de la société royale de Londres, était le dernier fils de Jean, évêque de Durham, et d'Anne-Sophie, fille de Henry Grey, frère et héritier du duc de Bridgewater. Il parcourut l'Angleterre, la France, et l'Italie, pour essayer de se défaire de l'ennui qui le dévorait, et il n'en put venir à bout. Il est mort en 1829, à Paris où il avait fixé sa résidence, laissant une immense fortune, et plusieurs ouvrages dont nous citerons : | *Description des travaux souterrains exécutés à Walkden-moor, dans le comté de Lancastre, par le dernier duc de Bridgewater*, insérée dans les Transactions de la société des arts de Londres; | *Comus, masque de Milton*, traduction littérale française, Paris, 1812, in-4°; | *The first part*, etc., *Première partie d'une lettre aux Parisiens et à la nation française sur la navigation intérieure*, etc., Paris, 1819, in-8°; 2e partie, 1820, in-4°, etc.; le tout a été traduit en français, Paris, 1826, in-8°; on trouve à la suite une *Notice et des anecdotes sur Brindley;* | *An adress to the people of England*, Paris, 1826, in-8°. Egerton a publié de plus la *Vie* de son aïeul, grand-chancelier, en anglais et en français, Paris, 1812, in-4°. Entre autres éditions d'ouvrages anciens, il avait donné celle de l'*Hippolyte* d'Euripide, Oxford, 1796, in-4°, dont il distribua lui-même tous les exemplaires. On en a vendu récemment un au prix de 150 francs.

* EGG (Jean-Gaspard), agronome suisse, né en 1738, était greffier du district d'Ellikon (canton de Zurich). Il est connu par plusieurs institutions précieuses, pour l'avantage de sa commune dont il fit dresser un plan géométrique, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, telles que la *culture des biens fonds communaux* négligés jusqu'alors, l'*assurance contre l'épizootie*, et enfin, l'*instruction pour la culture de la vigne*, à laquelle la *société économique de Zurich* a décerné le premier prix. Egg mourut en 1794. Sa vie a été écrite en allemand par son fils et publiée par la société de physique de Zurich, Zurich, 1795, in-8°.

EGGELING (Jean-Henri), né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république, emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des *explications* de plusieurs médailles et de quelques monumens antiques; *Misteria Cereris et Bacchi*, dans les Antiquités grecques de Gronovius; et *Germaniæ antiquitates*, Brême, 1694, in-4°, ouvrage plein de recherches.

* EGGERS (Jacques baron d'), général suédois, commandeur de l'ordre de l'Epée, né en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande, et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut en 1773, dans le commandement de la ville de Dantzick. On a de lui : | *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterdam et Leipsick, 1750, in-12; | un *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. grand in-8°; | et un *Catalogue* raisonné d'une grande quantité de livres sur l'art militaire, qui composaient sa bibliothèque. On lui doit aussi une édition, corrigée et augmentée, du *Dictionnaire militaire* d'Aubert de La Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8°. L'*Eloge* d'Eggers a été publié en Allemagne, Dantzick, 1773, in-4°.

* EGGS (Jean-Ignace), capucin sous le nom du *père Ignace de Rhinfeld*, né dans cette ville en 1618, servit d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, où il convertit et baptisa plus de 600 mahométans prisonniers. Il accompagna ensuite Octave, comte de La Tour, dans son voyage à la Terre-Sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du Saint-Sépulcre. De retour dans sa patrie, il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions dans les pays protestans. Il mourut à Lauffenbourg le 1er février 1702. Il a publié le résultat de son voyage sous le titre de *Relation du voyage de Jérusalem, et Description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des*

Digitized by Google

Capucins, in-4° : ouvrage intéressant, qui fut réimprimé à Fribourg en Brisgaw en 1666, et à Augsbourg en 1699.

* EGGS (Léonce), jésuite, naquit à Rhinfeld le 19 août 1666. Il cultiva avec succès la poésie latine, et composa des pièces de théâtre en allemand, en latin et en français, qui furent jouées dans différentes villes d'Allemagne. Il était très versé dans la langue grecque, et avait professé pendant quelque temps la poésie et la rhétorique dans les collèges de la société. Il accompagna au siége de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut, le 16 août 1717, au camp devant cette ville. Il a laissé : | *Compositiones morales et asceticæ;* ce sont des morceaux choisis, tirés d'ouvrages français et latins. Il en a été fait plusieurs éditions. | *Opera moralia;* | *OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712. Cet ouvrage, publié sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien, est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris des psaumes de David; | *Epigrammata, Elogia, Inscriptiones, Exercitationes scolasticæ theatrales.* Ces opuscules sont restés manuscrits. Il a aussi composé *la Vie du Père Richard Eggs.*

* EGGS (Georges-Joseph), de la même famille, chanoine, doyen de l'église de Saint-Martin de Rhinfeld, né vers 1670, mort vers 1750. On lui doit *Purpura docta, seu Vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 volumes in-fol., livre estimable par les recherches et l'exactitude; et plusieurs autres ouvrages imprimés la plupart en allemand et peu connus en France.

* EGILL, nom d'un guerrier scandinave au 7e ou 8e siècle, à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell, lorsque celui-ci abattit une pomme placée sur la tête de son fils. Malte-Brun, qui a remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieurement à l'époque où vivait Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez trois peuples différens, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINARD ou EGINHARD, historien français du 9e siècle, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Emma ou Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens, et de chancelier. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne, très détaillée;* (*vita et gesta Caroli magni*, imprimée à Cologne, 1521, in-4°, à Francfort, à Genève, Leipsick, Paris, Strasbourg, etc. ; l'édition la plus estimée est celle de Herm. Schmincke, Utreckt, 1711, in-4°, avec les notes de Bessel, de Bollandus, et de Goldast.) Don Bouquet a inséré une traduction de cet ouvrage curieux dans sa grande Collection des Historiens de France, tom. 5. Le président Cousin en a donné une traduction française dans l'*Histoire de l'empire d'Occident*, 2 vol. in-12. On en a d'autres d'Elie Vinet, Poitiers, 1558, in-8°; de Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; de D. (Denis), Paris, 1812, in-12. Il a été traduit en allemand par Jean-Augustin Egenolf, Leipsick, 1528, in-12. Eginard est aussi l'auteur des *Annales regum francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Christi* 741 *ad annum* 829, imprimé dans la plupart des éditions du précédent ouvrage. On a encore de lui 62 *lettres* écrites en latin, Francfort, 1714, in-fol.; elles sont importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve dans le *Recueil des Historiens de France* de Duchesne, dans la Collection de don Bouquet, etc. Eginard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *OEuvres de Bossuet* dit dans une note *sur la défense de la déclaration du clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne. Eginard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, dit-il, » d'homme vivant qui en ait connais- » sance. » Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paraît (et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros. Les romanciers ont prétendu embellir

Digitized by Google

sa vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Eginard lui-même : quelques-uns ont été mis sur la scène.

EGINETE. *Voyez* PAUL EGINETE.

* EGIZIO (MATTHIEU), antiquaire napolitain, né en 1674, mort en 1745, fut agent des fiefs du prince Borghèse, auditeur général, secrétaire de la ville et du duché de Matalona, enfin bibliothécaire de la bibliothèque royale à Naples. En 1735 il était venu en France en qualité de secrétaire d'ambassade, avec le prince della Torella, et avait reçu de la munificence de Louis XV une médaille et une chaîne d'or. On a de lui : | *Lettera in difesa dell' inscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706, in-4°; | *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français de G. Marcel, Naples, 1713; | *Opere varie di Sertorio Quattromani, con Annotazioni*, ibid., 1714, in-8°; | *Serie degl' imperadori romani*, 1736; | *Lettre amiable d'un napolitain à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy, par laquelle il est prié de corriger quelques endroits de sa Géographie touchant le royaume de Naples*, Paris, 1738, in-8°; traduite en italien, Naples, 1750, in-8°; | des *Opuscoli*, Naples, 1751, 1 vol. in-4°, | et un savant *Commentaire* sous le titre de *Senatus-consulti de Bacchanalibus sive æneæ vetustæ tabulæ Musæi Cæsarei vindobonensis Explicatio*, Naples, 1729, grand in-4°, fig. L'*Eloge* d'Egizio se trouve dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Tiraboschi.

EGLY (d'). *Voyez* MONTHENAULT.

EGMOND (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se ligua avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmond son épée, le comte répondit d'abord fièrement : « Eh! quoi? capitaine » Salines, m'ôter cette épée qui a si bien » servi le roi! » Puis se radoucissant tout d'un coup et la donnant : « Puisque telle » est la volonté du roi, dit-il, prenez-la. » Ce malheureux comte avait 46 ans : il mourut avec résignation et dans la communion de l'église catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour « qu'il » avait vu tomber cette tête qui avait deux » fois fait trembler la France. »

EGNAZIO (JEAN-BAPTISTE) (1), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, né à Venise vers 1478, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnazio les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointemens qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnazio mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553, à 75 ans. Ses écrits sont au-dessous de la réputation qu'il s'était acquise, par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnazio sont : | un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien Ier*, en latin, Venise, 1516, in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son *Addition à l'histoire romaine*, 1664, 2 volumes in-12. | *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X; il se trouve dans le 1er tome des *Gesta Dei per Francos*. | Un *Panégyrique latin de François Ier, en vers héroïques*, Venise, 1540. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. | De savantes *remarques sur Ovide*; | des *notes sur les épîtres familières de Cicéron, et sur Suétone*; | *De exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis et aliarum gentium*, lib. 9, Venise, 1554, in-4°.

EGUIARA Y EGUREN (JUAN-JOSÉ d'),

(1). Son vrai nom était J.-B. CIPELLI. Il le changea, selon l'usage de son temps, quand il commença à se faire connaître.

Digitized by Google

chanoine, professeur de théologie et recteur de l'université de Mexico au 18e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Bibliotheca Mexicana*, imprimé à Mexico en 1775, in-fol. : c'est un dictionnaire historique, où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indication de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

* EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, où il est mort le 9 janvier, 1800, âgé de 68 ans, était né à Nortorf dans le Holstein en 1732. L'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, des réformes très sages dans les méthodes d'enseignement usitées dans ses écoles, et quelques ouvrages estimables. | *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8°, en allemand ainsi que les suivans; | *Quelques portraits pour les bons princes, et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfans des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8°; | *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, 1790, 2 vol. in-8°.

* EHRARD ou ERHARD (don Thomas-d'Aquin), savant bénédictin du 15e siècle, appartenait à la congrégation des Saints-Anges, et prit part à la dispute qui s'éleva entre les bénédictins et les chanoines réguliers, au sujet du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On a de lui plusieurs ouvrages : | une édition latine de l'*Imitation*, accompagnée d'une préface apologétique pour Gersen, Augsbourg, 1724; | une défense de la même opinion, intitulée *Polycrates gersennensis, in qua quatuor libri de imitatione Christi, Joannis Gersennensis, abbatis ordinis Sancti-Benedicti, vindicantur;* c'est la réfutation du *Scutum kempense* d'Amort, Augsbourg, 1729; | *Ars memoriæ sive clara et perspicua methodus excerpendi nucleum rerum, ex omnibus scientiarum monumentis*, Augsbourg, 1715, 2 vol. in-8°; | *Gloria sanctissimi protoparentis Benedicti, in terris adumbrata, seu vita, virtutes, prodigia, gesta et cultus sancti Benedicti*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-4°; | *Isagoge et commentarius in universam sacram Bibliam vulgatæ editionis, Sixti V et Clementis VIII pont. rom., auctoritate recognitam*, Augsbourg, 1729, 1735, 3 vol. in-8°, et plusieurs autres ouvrages sur la Bible. — EHRARD (don Gaspard), bénédictin de la même congrégation en Bavière, a publié *Dulcis memoria in sancta evangelia, seu vita, doctrina et mysteria Jesu-Christi, per brevem commentarium in sancta evangelia explicata*, Augsbourg, 1719, 1 vol. in-8°.

* EHRHARDT (Sigismond-Just), théologien protestant, né à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg en 1733, mort pasteur de Beschina en Silésie en 1793, a écrit, tant en allemand qu'en latin, un assez grand nombre d'ouvrages, dont il suffira de citer les principaux : | *Histoire abrégée et apologie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8°; | *Dissertation sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde*, Schleusing, 1756, in-4°; | *Relation historique de la persécution exercée par le prince-évêque de Wurtzbourg contre les luthériens*, Halle, 1763, in-4°; | *Le vieux et le nouveau Custrin*, fragment historique, Glogau, 1769, in-4°; | *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclaircir l'histoire et l'ancien droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772, 1774, in-4°, en 5 numéros; | *Presbytérologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780, 1790, 4 parties in-4°. Il a laissé en manuscrit des matériaux pour servir à l'*Histoire du luthéranisme*. La *Gazette* littéraire universelle de Iéna, plusieurs autres journaux et ouvrages périodiques, renferment un grand nombre d'articles qu'il leur a fournis.

* EHRENHEIM (N., baron d') ancien président de la chancellerie de Suède, mort en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Il s'occupait beaucoup d'études scientifiques; on cite de lui un ouvrage fort estimé, qui traite de la *Physique générale* et de la *Météorologie*. Mais ce qui vaut encore mieux pour sa réputation, c'est un trait de bienfaisance qui mérite d'être connu. Un traité venait d'être conclu entre l'Angleterre et la Suède; comme il avait coopéré à sa conclusion, il devait recevoir, suivant l'usage, un riche cadeau de l'Angleterre; il apprit qu'une somme de mille livres sterling allait être employée à l'achat de la boîte qu'on lui destinait : le baron Ehrenheim, quoique absolument sans fortune, fit prier par le ministre de Suède à Londres, M. Canning de lui envoyer ce présent en argent, afin de l'employer au soulagement de la province de Bohus dont les habitans étaient en proie à une grande disette de blé; le ministre anglais joignit au mon-

tant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que le gouvernement suédois devait lui offrir à lui-même.

* **EHRET** (Georges-Denis), né dans le margraviat de Bade vers 1710, mort en Angleterre en 1770, s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes. On lui doit une suite de papillons et de plantes mêlés ensemble, gravés par lui-même, imprimés sous ce titre : *Plantæ et papiliones rariores depictæ, etc.*, 1748, in-fol. Il a aussi peint *les plantes les plus rares de l'Angleterre*, que Trew fit graver et paraître par Décurie, grand in-folio, 1750 à 1773. C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eût encore paru, et le plus soigné du côté des détails de la fructification. On doit encore à Ehret les *figures* de la *Flore de la Jamaïque*, de l'*Hortus cliffortianus*, et de plusieurs *mémoires* qui parurent dans les Transactions de la société royale.

* **EHRHART** (Balthazar), médecin allemand du 18[e] siècle, faisait des *herbiers* qu'il vendait à un prix très modéré, et dont il a publié le *catalogue* avec l'indication des procédés qui lui paraissaient les meilleurs pour dessécher et conserver les plantes, ce qui a donné lieu à l'ouvrage intitulé : *Mantissa botanologiæ juvenilis*, Ulm, 1732, in-8°; augmenté et publié sous le titre de *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmingen, 1746, in-fol. où il fait mention de 36 plantes alpines assez rares. Parmi les autres ouvrages qu'il a publiés, on remarque sa *thèse inaugurale* sur un genre de pétrifications, intitulée *De Belemnitis suevicis*, Leyde, 1724, in-4°, et Augsbourg, 1727, avec une fig.; | un *Mémoire* inséré dans les *Transactions de la société royale de Londres*, en 1739, contenant le catalogue des plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol; | une *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, 1752, in-4°; | *Histoire économique des plantes*, classées suivant l'ordre des mois de leur apparition, et leur lieu de naissance. Cet ouvrage dont il a publié seulement les 4 premiers vol. de 1753 à 1756, a été continué par Gmelin et forme 12 vol., dont le dernier parut en 1761. | Un *Mémoire* sur la manière d'agir du gui dans les *Ephémérides des curieux de la nature*; | un autre *Mémoire* dans l'*OEconomische Nachricht*, tome 8, contenant des éclaircissemens sur 78 plantes données par Orthius comme nuisibles; | une édition de l'*Hortus sanitatis* avec de nombreuses additions. Ehrhart est mort en 1756.

* **EHRHART** (Frédéric), botaniste, né en 1747, à Holdarbanc, village du canton de Berne, où son père était curé, fut élève de Linnée, et mourut en 1795. Il a publié différens *herbiers* recherchés pour leur netteté et précision, 7 vol. de *fragmens sur l'Histoire naturelle, etc.* (de 1787 à 1792), in-8°, en allemand, qui contiennent une grande quantité d'excellentes *notices* et d'*observations*, surtout pour la partie de la botanique, etc. Charles Linnée, le fils, le chargea en 1778, de l'édition du supplément du *Système végétal* de Linnée le père. Les *Annales de botanique* de M. Usteri, tome 19, renferment des notices écrites par lui-même sur sa vie. Thumberg a donné son nom à un genre de la famille des graminées que l'on connait sous la dénomination *d'Ehrharta*.

* **EHRMANN** (Frédéric-Louis), professeur de physique, naquit en Alsace vers 1738, et obtint une chaire dans l'université de Strasbourg. Il inventa les *lampes à air inflammable*, et a laissé les ouvrages suivans : | *La Description et l'usage des lampes* (de son invention), 1782, in-8°. Il a traduit cet ouvrage en allemand. | *Des Ballons aérostatiques et de l'art de les faire*. 1784. in-8°: | *Mémoires de Lavoisier* (traduits en allemand), 1787; | *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air et du feu*, en allemand (traduit en français par Fontallard), 1787, in-8°, fig. L'auteur y décrit l'appareil par lequel, au moyen d'une lampe d'émailleur excitée par le gaz oxygène, on fond les métaux les plus durs, et on brûle le diamant. | *Elémens de physique*; ce livre est très utile, et contient une *Notice* sur les principaux ouvrages relatifs à cette science. Ehrmann est mort à Strasbourg, en mai 1800, à l'âge d'environ 70 ans. — Un autre ERHMANN (Jean-Chrétien), médecin à Strasbourg, publia l'*Histoire des plantes de l'Alsace*, par Mappi, 1742. Cet ouvrage était resté inédit depuis 40 ans, Mappi étant mort en 1702.

* **EICHHOF** (Cyprien), florissait au commencement du 17[e] siècle et est connu par la publication d'*Itinéraires* ou *Guides des voyageurs*, qu'il fit paraître sous le titre de *Délices*; ses ouvrages sont accompagnés de petites *cartes* dont les suites forment des *atlas* complets; les principaux sont : | *Deliciæ Italiæ seu index viatorius ab urbe Româ ad omnes*

Digitized by Google

Italiæ civitates, Ursel, 1604, in-4°; | *Deliciarum Germaniæ tam superioris quàm inferioris index, indicans itinera ex Augustâ Vindelicorum ad omnes civitates*, etc., in-4°, oblong; | *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius, indicans itinera ab urbe Toleto ad omnes in Hispaniâ civitates et oppida*, 1604, in-4°, oblong; | *Liber insignium aliquot itinerum cum ex Augustâ Vindelicorum tum aliis Europæ, Asiæ et Africæ civitatibus, oppidisque maximè nonnullis ad alias celebres civitates oppidaque*, etc., 1606, in-4°, oblong.

* **EICHHORN** (Jean-Conrad), entomologiste prussien, et pasteur évangélique à Dantzick, naquit en 1718, et mourut en 1790. Il fit un grand nombre d'observations microscopiques dont le résultat a été consigné dans un ouvrage allemand intitulé *Des Animaux aquatiques de Dantzick et des environs, qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, 1775, in-4°, avec fig. et 1783, avec un supplément pour répondre aux critiques de Fuessli.

* **EICHNER** (Ernest), fameux musicien allemand, est connu comme compositeur et comme concertant : il était un des meilleurs bassons qui eussent paru, et est mort à Potsdam en 1776. On a de lui un grand nombre de *symphonies, concerts, quatuor, trio* et *solo*, goûtés pour leur simplicité et la facilité qu'ils offrent aux commençans; ses ouvrages sont très répandus en Allemagne, en Hollande, et en Angleterre.

EICK ou VAN-EICK (Hubert), peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. *Voy.* BRUGES.

* **EIDOUS** (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille, et mort sur la fin du 18e siècle, a travaillé à l'Encyclopédie et a publié un grand nombre de *traductions* dont on peut voir la liste dans la *France littéraire* de Quérard. Elles sont presque toutes au-dessous du médiocre, à l'exception du *Dictionnaire universel de médecine*, de James, qu'il a fait paraître avec Diderot et Toussaint, 1746, 6 vol. in-folio. Eidous se donnait à peine le temps de transcrire les ouvrages qu'il publiait : aussi ils portent tous l'empreinte d'une rapidité toujours funeste pour le bon goût. Il a traduit en français l'*histoire naturelle de l'Orenoque* de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12; la *Théorie des sentimens moraux* de Smith, 1774, 2 vol. in-12; l'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; *les Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12; *l'histoire de la Californie* de Venegar, 1767, 3 vol. in-12. M. Barbier, qui a cité dans les *anonymes* plusieurs des traductions d'Eidous, dit que l'*Histoire des principales découvertes faites dans les arts*, Lyon, 1767, in-12, bien que désignée sur le titre comme traduite de l'anglais, est indiquée dans le privilége comme étant de la composition d'Eidous.

EIMMART (Georges-Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1638, s'établit à Nuremberg, en 1660; ses talens lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instrumens utiles. On a d'Eimmart une suite de portraits de peintres, et d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux, etc. Il a consigné ses observations astronomiques et météorologiques dans près de 57 vol. in-fol. Parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Eimmart a publié en latin la *description d'une sphère armillaire*, représentant le système de Copernic et dont il était l'inventeur, Altorf, 1695, in-4°.

* **EISEN** (Jean-Georges), pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, professeur de sciences économiques à Mittau, né à Polsingen, dans le pays d'Anspach, en 1717, mort en 1779, est principalement connu par la découverte d'une méthode économique de sécher les légumes pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772, sous le titre de l'*Art de sécher les légumes*. Ce livre, écrit en allemand, fut traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Eisen composa aussi quelques ouvrages théologiques; le plus connu a pour titre : *Le christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8°, en allemand. — * **EISEN** (Jean-Godefroi), frère du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons russes, et mourut en 1795 âgé de 70 ans. Il avait écrit en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des*

Digitized by Google

maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes, Nuremberg, 1778, in-8°.

EISEN (CHARLES), habile dessinateur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles, le 4 janvier 1778, eût pu mieux employer ses talens qu'à dessiner des sujets de lubricité et de luxure, tels que les *figures* qui ornent les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°. Il a aussi fait les *dessins* des figures de la *Henriade*, 2 vol. in-8°.

EISENGREIN (GUILLAUME), chanoine de Spire sa patrie, mort vers 1570, est auteur d'un ouvrage intitulé *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-4°. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leurs temps, et par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un catalogue des défenseurs du calvinisme auquel il a donné fort mal à propos le même titre.

EISENHART (JEAN), jurisconsulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit et en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié: | *Instit. juris naturalis et moralis.* | *Commentatio de regali metalli fodinarum jure, etc.*; | *De fide historicâ*, Helmstadt, 1702, ouvrage qui prouve qu'il avait plus de connaissance du droit que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, et particulièrement avec Duverney et Tournefort. Il fut associé à l'académie des Sciences au rétablissement de cette société, et mourut en 1712, à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui: | un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1737; | un *Traité sur la figure de la terre, elliptico-sphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eisenschmid cultivait les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, d'une grande exactitude.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père, l'an 930 avant J.-C., et la 2e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince iduméen, successeur d'Olibama. — Un autre, père de l'insolent Séméi, et quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère pour la surprendre, fut découvert par les habitans, qui les égorgèrent tous deux.

ELAGABALE. *Voyez* HÉLIOGABALE.

* ELAGUINE (IVAN-PERFILIEVITSCH), conseiller privé, grand maître de la cour de Catherine II et directeur de la musique du théâtre de la cour, né en 1728, mort en 1796, a donné des *Traductions* qui sont entièrement oubliées aujourd'hui. On cite l'*Impie*, tragédie allemande de Brave, Saint-Pétersbourg, 1771; | *Aventures du Marquis de G.....*, ibid., 1776, | et le *Misanthrope*, Moscou, 1788. Il avait aussi composé une *Histoire de Russie*; elle ne fut point publiée de son vivant; on en a imprimé seulement le commencement après sa mort, Moscou, 1803, et l'on n'a pas cru devoir achever cette publication.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale du pays était Elymaïde, où l'on voyait le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

* ELBÉE (N... GIGOT d'), général vendéen, né à Dresde en 1752, d'une famille noble du Poitou. Son père, qui avait épousé une saxonne, s'était fixé dans ce pays et y mourut. D'Elbée après avoir passé une partie de sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe vint alors en France, et entra dans un régiment de cavalerie en qualité de lieutenant; mais n'ayant pu obtenir une compagnie, il quitta le service, se maria et se retira dans sa terre de Beaupréau dans le Poitou en 1783. Au commencement de la révolution, il quitta la France et se rendit à Coblentz, puis rentra dans sa patrie pour ne pas encourir les peines portées par la loi contre les émigrés. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles de la Vendée; mais les paysans des environs de Beaupréau ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement,

Digitized by Google

et s'étant soulevés, vinrent le prier de se mettre à leur tête, et d'Elbée ne crut pas devoir se refuser à cette marque de confiance. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de MM. de Bonchamp, de Cathelineau, de Stofflet, de La Rochejaquelin. Ces différens chefs eurent d'abord des succès; tout le pays se souleva en leur faveur, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. La troupe de d'Elbée était nombreuse, et il exerçait sur elle la plus haute influence. Il l'avait formée à la manière de combattre qui convenait le mieux à un pays coupé de bois; et quoiqu'il fût presque toujours entouré de forces supérieures, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon et Angers. Il battit les troupes républicaines à Thouars, à La Châtaigneraie, à Vihers, à Saumur, à Châtenay, à Clisson et à Saint-Fulgent; mais il avait été repoussé de Nantes, et fut vaincu à Luçon et au combat de Chollet. L'armée vendéenne, après avoir échoué devant Nantes, le nomma généralissime; et cette nomination, obtenue, dit-on, par de petites manœuvres, avait indisposé différens chefs, qui croyaient y avoir plus de droit (*voyez* CHARETTE). On reprocha aussi à d'Elbée de n'avoir pas suivi les dispositions dont on était convenu pour le plan d'attaque lors de la funeste bataille de Luçon. Après la malheureuse affaire de Chollet, dans laquelle d'Elbée fut blessé grièvement, on le transporta à Beaupréau, puis à Noirmoûtier : mais cette île ayant été prise par les troupes républicaines, il fut arrêté, traduit devant une commission militaire, condamné à mort, et exécuté à l'âge de 42 ans en 1794. Il était si faible, qu'on fut obligé de le porter au supplice dans un fauteuil. Quelques écrivains lui ont contesté les talens militaires : on pourrait dire, tout au plus, qu'il n'avait pas le talent de conduire une grande armée; mais il avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent chef de parti. Il joignait à une physionomie agréable et distinguée, une éloquence douce et persuasive, et sa piété lui avait gagné la confiance de ses soldats.

ELBOEUF ou ELBEUF (RENÉ de LORRAINE, marquis d'), était le septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. Charles II, son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86e année, sans postérité. On lui doit la découverte de la ville d'*Herculanum*. Le titre de duc d'Elbœuf est passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendait d'un frère de Charles II.

* **ELCI** (ANGE d'), originaire de Sienne, naquit à Florence, en 1754. Dès ses premières années, il s'appliqua à l'étude des classiques grecs et latins; et apprit aussi l'anglais et le français. Il visita la France, l'Autriche et l'Angleterre, recherchant avec soin les meilleures éditions des écrivains latins, grecs et bibliques. Il abandonna Milan, où il se trouvait, lorsque les Français en chassèrent les Autrichiens; s'exila aussi de Florence, et alla chercher un refuge à Vienne. Là il épousa la comtesse Marianne Zinzendorf, et vécut paisiblement au milieu de ses classiques et de ses éditions choisies. Dès que les choses furent rétablies dans leur premier état, il rentra dans sa patrie; il lui fit don de sa précieuse collection de livres, et obtint du grand-duc Ferdinand III une commanderie de l'ordre de St.-Etienne. Elci mourut à Vienne, le 20 octobre 1824. Admirateur enthousiaste des anciens, il paraissait prévenu contre tout ce qui appartenait aux modernes. Il trouvait parmi ses contemporains peu à louer, et tout le reste digne de blâme. La satire fut le genre qu'il affectionna le plus. L'auteur composa aussi diverses épigrammes, en prenant pour modèle Martial, comme dans ses satires il avait cherché à imiter Juvénal. On a de lui : | *Poesie italiane e latine edite ed inedite*, d'Ange d'Elci, avec la vie de l'auteur, écrite par J.-B. Niccolini, Florence, 1827, 2 vol. in-8°.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J.-C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après 12 ans de pontificat.

ELÉAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaï, un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, à la

Digitized by Google

vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J.-C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon le Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de la nation à Ptolémée Philadelphe, roi d Egypte, pour traduire les livres saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J.-C. (*voyez* ARISTÉE.) C'est la version qu'on nomme *des Septante*, et qui, suivant la remarque des Pères, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction et de préparation à la doctrine de l'Evangile (quoiqu'il y eût une version antérieure, mais moins accréditée et moins répandue, dont Eusèbe parle dans sa *Préparation*). Jésus-Christ et les apôtres citent cette version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle était d'un grand usage et plus généralement connue, parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelait *hellénistes*, soit parce que le moment approchait où les nations qui ne savaient pas l'hébreu allaient recueillir avec avidité l'instruction et les lumières de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la version des Septante, c'est la détermination des véritables leçons et du vrai sens, faite dans un temps ou l'hébreu était une langue vivante et bien connue, où la tradition était dans toute sa force, où le respect qu'on portait à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisait, les interprétations réfléchies et traditionnelles des docteurs de la loi, mettaient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté et de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante* est la terreur des herméneutes hétérodoxes qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne et sans autorité (*Voyez* CAPPEL et MASCLEF), et d'autres subtilités grammaticales, dénaturent les livres saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel et de divin, et en font le jouet de l'imagination et du caprice.

ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, et un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne » de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user » de cette fiction; elle serait cause que » plusieurs jeunes gens, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, » aurait passé de la vie des juifs à celle des » païens, seraient eux-mêmes trompés » par cette feinte, dont j'aurais usé pour » conserver un petit reste de cette vie » corruptible. Par là j'attirerais une tache » honteuse sur moi, et l'exécration des » hommes sur ma vieillesse. Car encore » que j'échappasse présentement aux supplices des hommes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni » pendant ma vie, ni après ma mort. En » mourant courageusement, je paraîtrai » digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de » fermeté, en souffrant avec constance et » avec joie une mort honorable pour le » sacré culte de nos lois très saintes. »

ELÉAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids et reçut la mort en la lui donnant.

ELÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche pleine d'eau et le démon obéissait. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ces particularités; mais on sait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des livres saints. Du reste, si Eléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. *Voyez* LE BRUN, DELRIO, etc.

ELÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit

Digitized by Google

très vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage et son zèle patriotique. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, ch. 25.

ELÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, et s'égorgèrent les uns les autres. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, chapitre 55.

ELECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jésus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre saint Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cérinthe.

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisait peut-être pas attention que la reflexion de l'apôtre était relative au costume de son temps où les longues chevelures distinguaient les femmes des hommes. Eléonore, vive, légère et badine, railla le roi sur ses cheveux courts et son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche, et un jeune turc, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très piquans. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus; et enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Eléonore eut quatre fils et une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit et de coquetterie. Larrey publia une *Histoire* romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1692, in-12.

ELÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles, son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité et en eut huit enfans. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe Ier et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier. Elle naquit à Louvain, en 1498, et épousa en 1519 Emmanuel de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François Ier, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et elle ménagea une entrevue entre lui et Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnèrent bientôt d'autres conseillères. Eléonore vivait dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavéra, en 1558, sans avoir donné d'enfans à François Ier. Hubert Thomas a donné des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de vita Frederici II, Palatini.*

ELÉONORE DE GONZAGUE. *Voyez* GONZAGUE.

Digitized by Google

ELÉONORE DE BAVIÈRE NEUBOURG. *Voyez* la fin de l'article LÉOPOLD, empereur.

ELEUTHÈRE (saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut en 192, après avoir gouverné l'Eglise pendant environ 14 ans.

ELEUTHÈRE (saint), célèbre évêque de Tournai, naquit en cette ville de parens chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Piat, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournai avaient beaucoup dégénéré et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Tel était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Eleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi, lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1er juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères* plusieurs *sermons* attribués à ce saint évêque ; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si l'on en excepte trois : l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jésus-Christ, et le troisième sur l'Annonciation. Sa *vie* a été écrite dans le 9e siècle, par conséquent long-temps après la mort de saint Eleuthère. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette vie et y ajouta l'histoire de la translation des reliques du saint, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles et de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournai en 1164.

ELEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meutriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir ; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieudonné en 617, il crut que le saint Siége serait vacant long-temps, et que tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages ; mais les soldats et les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHÈRE (AUGUSTIN), luthérien allemand, dont on a un petit traité singulier et devenu rare ; *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1560, in-8°.

* **ELGER ou ELLIGER** (OTHMAR), peintre, né à Gothembourg en 1632, excellait à peindre les *fleurs* et les *fruits*. Appelé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume, et fut comblé de ses bienfaits. Ses tableaux sont très recherchés en Allemagne.

ELIAB, le troisième de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyait la persécution de Saul. Il rendit à ce prince affligé des services très considérables dans toutes ses guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux qu'il avait faits à la religion et à l'état ; et pour cela il avait mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion, et ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savans croient qu'il est auteur du livre de *Judith*. — Il y avait encore de ce nom un sacrificateur qui revint de Babylone avec Zorobabel ; un fils d'Abiud, parent de Jésus-Christ selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda. *Voyez* JOACHIM.

Digitized by Google

* **ELIÇAGARAY** (DOMINIQUE), ecclésiastique, membre du conseil royal de l'instruction publique, naquit vers 1760 dans le diocèse de Bayonne. De bonne heure il professa la philosophie à Toulouse où il était official de la Basse-Navarre, en 1790 ; époque à laquelle il passa en Espagne d'où il revint en France sous le Directoire. Ce fut à peu près à cette époque que l'abbé Eliçagaray fit paraître un écrit *en faveur des droits de l'Eglise*, ce qui lui valut l'estime de l'abbé Maury. Celui-ci chercha à se l'attacher, et lui envoya, lorsqu'il fut évêque de Montefiascone, une nomination de grand-vicaire. Lorsque le cardinal fut nommé archevêque de Paris, il engagea l'abbé Eliçagaray à venir le seconder dans son administration, mais ce dernier refusa. Successivement nommé proviseur du lycée de Pau, professeur de philosophie, doyen de la faculté des lettres, recteur de l'académie, il se fit remarquer par la bonté de son enseignement et par la sage administration des établissemens qui lui étaient confiés. Pendant les cent-jours, il suivit la duchesse d'Angoulême à Londres en qualité d'aumônier. En 1816, il fut appelé au conseil royal de l'instruction publique, en remplacement et sur la désignation de M. l'abbé Frayssinous, nommé ministre. Chargé par M. de Corbière d'inspecter les établissemens de l'université dans le midi de la France, il était à Marseille lorsque le journal de cette ville essaya de le rendre ridicule, en lui attribuant un discours qu'il aurait adressé aux maîtres du collége. L'abbé Eliçagaray fut rappelé à Paris, où il est mort le 22 décembre 1822, d'une attaque d'apoplexie.

ELICHMAN (JEAN), savant médecin, né en Silésie, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *remarques sur la langue perse*, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa grammaire perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui : | *De usu linguæ arabicæ in medicina*, Iéna, 1636 ; | *De fatali vitæ termino secundùm mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°. *Voyez* Ramus, *Paneg. Ling. Oriental.* page 12.

ELIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé ou Thisbé, ville du pays de Galaad, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J.-C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, et lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendait à l'idole de Baal un culte sacrilége. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal : et sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jézabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochosias, qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'enviait à la terre ; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J.-C. Elisée son disciple reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'église grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons *on croit;* car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher ; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparaîtra sur la terre avant le dernier avénement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les carmes ont long-temps regardé Elie comme leur fondateur. *Voyez* ALBERT (saint), patriarche de Jérusalem, et PAPEBROCH.

ELIE ou **ELIAS LEVITA**, rabbin du 16e siècle, natif d'Italie et originaire d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes, et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous su-

Digitized by Google

perstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. Il mourut à Venise en 1549, à 77 ans. On lui doit : | *Lexicon chaldaicum*, Isny, 1541, in-fol.; | *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4°; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°; | *Collectio locorum, in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, latine versa a Genebrardo*, Paris, 1752, in-8°; | plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue : | *Nomenclatura hebraica*, Isny, 1542, in-4° : *Idem*, en hébreu et en latin, par Drusius, Franeker, 1681, in-8°.

ELIE DE BEAUMONT. *Voyez* BEAUMONT.

ELIEN, *Claudius Ælianus*, rhéteur et philosophe, vit le jour à Préneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont: | quatorze livres intitulés : *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans commentaires. La *variété* de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes, par l'excès d'absurdité, comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. « Moïse, » dit un auteur qui a sagement raisonné » là-dessus, nous en découvre une plus » noble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III*, v. 23), que Dieu lui-même en im» posa la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il, » que les philosophes de tous les temps » nous ont appris effectivement d'étranges » choses; mais ce qui est particulièrement » remarquable, c'est la prédilection qu'ils » ont toujours eue pour les cochons. Tan» dis qu'Elien nous les donne pour les » fondateurs de l'agriculture, Pyrrhon en » fait le modèle des sages. » (*Voyez son ar» ticle*). « Que dire de la plus nombreuse » et de la plus fameuse secte philosophi» que, dont les membres s'efforçaient » avec tant d'ardeur et de succès d'être » *Epicuri de grege porci !* » | Une *Histoire des animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur mêle à quelques observations curieuses et vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline; mais Pline avait une imagination qui embellissait les fables, et les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Elien. On y voit le même génie dans l'un et dans l'autre, et la même variété de lecture. Elien, selon l'usage des philosophes, débitait de très belles maximes; il peignait la cour des princes comme le séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, si on l'y avait invité et accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas indifférent sur ce qui s'y passait. Il publia un livre *contre Héliogabale*, dans lequel il se déchaînait vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elien florissait vers l'an 222 de J.-C. Il était, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris en 1772, in-8°, une bonne traduction française de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amsterdam, 1759, in-8°; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paraît appartenir à un autre Elien.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, était serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinait même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de J.-C.; mais qui, selon le Père Morin, n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre intitulé *Les Chapitres*, ou *Histoire sacrée*, que Vorstius a traduits en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les hébraïsans. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières: il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil et la lune ont été créés dans la même forme et la même splendeur; mais que s'étant querellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand et plus brillant, etc.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des janis-

Digitized by Google

saires, se battit en duel contre Bitezès, hongrois, dans le temps qu'Amurat, empereur des Turcs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat sans se faire aucun mal, et chacun se retira vers les siens. Eliézer voulant faire connaître à l'empereur ce qui l'avait excité à combattre si vaillamment, lui rapporta l'exemple d'un lièvre contre lequel il avait autrefois tiré jusqu'à 40 flèches sans l'épouvanter, et qui ne s'était enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que de là il avait conclu qu'il y avait une destinée qui présidait à la vie; et que, fortifié par cette pensée, il n'avait point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassait en âge et en force.

ELINAND ou **HELINAND**, moine cistercien de l'abbaye de Froidmond, sous le règne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que 4. Cette chronique est en entier à l'abbaye de Froidmond. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., s'est trompé. Il aurait dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *vers français*, et de plus mauvais *sermons*. Il était de Pron-le-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

* **ELIO** (François-Xavier), général espagnol, naquit dans la Vieille-Castille vers 1770, entra très jeune au service militaire, fit ses premières campagnes dans la guerre contre la république française (1795-1796), se distingua ensuite dans la guerre contre Napoléon (de 1809 à 1815), et y obtint le grade de lieutenant-général. Il y avait déjà quelques années que l'esprit de révolte s'était manifesté dans les deux Amériques, lorsque Elio fut nommé capitaine-général des provinces de Rio de la Plata. A peine arrivé dans sa résidence, en 1810, il eut à combattre Liniers, Artigas, et autres chefs d'indépendans. Il fut assiégé dans Monte-Vidéo par ce dernier, puis par le général Rondo, qui avait récemment servi dans la Péninsule en qualité de capitaine d'infanterie. Elio, n'étant pas en état de leur résister, demanda du secours à la cour de Portugal, alors établie dans le Brésil. Il obtint quatre mille hommes par la médiation de la princesse Charlotte, sœur de Ferdinand VII, roi d'Espagne, et femme du prince de Brésil, depuis Jean VI. A l'approche des Portugais, commandés par le général Souza, les indépendans acceptèrent les conditions de paix que leur avait déjà offertes le général Elio; mais ce traité, conclu en novembre 1811, fut rompu onze mois après par les insurgés, qui vinrent de nouveau assiéger Monte-Vidéo. Sur ces entrefaites, le général Vigodet remplaça dans son commandement Elio, qui, retourné en Espagne, continua de servir contre les Français jusqu'à la restauration de Ferdinand VII. Le général Elio fut un de ceux qui se déclarèrent contre les *Cortès*, établies pendant la captivité de Ferdinand à Valence. Elles furent abolies pour faire place à l'ancien gouvernement, et Elio fut nommé capitaine général du royaume de Valence. Cependant les partisans des cortès tramaient leurs complots dans le secret : il en éclata un à Valence, dirigé par le colonel Vidal, et auquel prirent part quelques militaires. On se battit dans la ville, le sang coula, et le général Elio fut contraint de se retirer dans la citadelle jusqu'à ce qu'il lui arrivât des renforts. Après avoir repoussé les indépendans, il fit mettre en jugement le colonel Vidal, le fils d'un banquier appelé Bertram de Lys, avec onze de leurs complices, qui tous furent mis à mort le même jour, 21 janvier 1813. Cette exécution avait été précédée d'une proclamation du général Elio aux habitans de Valence et aux soldats, pour leur rappeler la fidélité qu'ils devaient au roi, pour les prémunir contre les suggestions des amis des *Cortès*, et les inviter à le seconder dans les recherches qu'il allait faire d'autres rebelles ou chefs du parti constitutionnel. Il crut prudent de faire arrêter plusieurs gens suspects; cette mesure, que les circonstances rendaient nécessaire, mécontenta plusieurs familles du pays. Un an à peu près s'était écoulé, lorsque éclata la conjuration de Quiroga; elle entraîna un grand nombre de militaires, et les *Cortès* furent de nouveau proclamées à Cadix, au commencement de mai 1820. A l'imitation de quelques autres provinces, celle de Valence parut y adhérer, d'autant plus que le roi, pour éviter une guerre civile, venait de prêter serment à la constitution. Le général Elio, par les mêmes motifs, se porta à l'hôtel-de-ville, convoqua le corps municipal, et se disposait à donner son adhésion au nouvel ordre de choses, lorsque le peuple mutiné, ne voulant point recevoir la con-

Digitized by Google

stitution par l'intermédiaire d'Elio, choisit pour capitaine-général, jusqu'à nouvel ordre du roi, le marquis d'Almodovar, qui parvint à apaiser le tumulte, et sauva la vie à Elio, menacé par la populace. Il fut néanmoins conduit sous une escorte à la citadelle; pour calmer le peuple, on commença son procès, comme accusé de la mort de Vidal et de Lys. Ce procès traînait en longueur; on avait même oublié le prisonnier, dont on ne se souvint que le 30 mai 1822, à l'occasion d'une révolte parmi les artilleurs de la citadelle, en faveur du gouvernement absolu. Le général Elio fut alors accusé, peut-être injustement, d'être l'auteur de cette sédition. Les haines se réveillèrent, on viola les formalités de son procès, et un conseil de guerre devait le juger. Les officiers généraux de l'armée active s'y étant refusés, l'on choisit ce conseil parmi la milice constitutionnelle, ou garde nationale de Valence, qui le condamna, à l'unanimité, au supplice de la *garotte* (strangulation) (1). Le général Elio entreprit lui-même sa défense, entendit son arrêt avec courage, et les trois jours qu'on accorde en Espagne aux condamnés pour se préparer à la mort, furent employés par lui à remplir tous les devoirs d'un chrétien. Il monta à l'échafaud avec le même courage et les mêmes sentimens; il fut exécuté le 3 septembre 1822. Lors de la guerre des Français contre les constitutionnels espagnols, une régence ayant été formée dans la Péninsule, on rendit de grands honneurs à la mémoire d'Elio. Quand Ferdinand VII fut délivré par les armées françaises des mains des *Cortès* fugitives (2), il confirma ces honneurs par un décret solennel expédié le 20 novembre 1823, dans lequel ce monarque conférait au fils aîné d'Elio le titre de marquis *de la Fidélité*. Il ajouta en outre à ses armes les initiales F. L. H. des mots *Fidélité, Loyauté, Honneur*, et conservait la solde de général à la veuve d'Elio et à ses enfans. Non content de cet acte de justice, Ferdinand VII excepta les juges du général Elio de l'acte *d'amnistie*, qu'avait sollicité le généralissime des armées françaises, S. A. R. le duc d'Angoulême.

ELIOGABALE. *Voy.* HÉLIOGABALE.

* **ELIOT** (GEORGES-AUGUSTE), lord Heathfield, baron de Gibraltar, né vers 1718 dans le comté de Roxburgh en Ecosse, descendait d'une famille normande qui passa en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. Il fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, surtout dans les langues allemande et française. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya à l'école royale du génie à La Fère, d'où il revint, à 17 ans, pour entrer dans le 23e régiment d'infanterie ou fusilier royal-gallois. Il passa ensuite dans le corps des ingénieurs à Wolwich où il resta jusqu'à ce que le colonel Eliot, frère de son père, le fit entrer dans le 2e régiment des grenadiers à cheval, où il obtint le grade d'adjudant. Ce corps devint, par ses soins, un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne. Il passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748, fut blessé à la bataille de Dettingen, parvint au grade de lieutenant-colonel, et devint, peu de temps après, aide-de-camp du roi Georges II, qui lui fit quitter le 2e régiment de grenadiers à cheval, pour lever et former le 1er régiment des chevau-légers appelé de son nom, *régiment d'Eliot*. Il fut aussitôt désigné pour prendre part à l'expédition tentée contre les côtes de France (à Saint-Cast), servit de nouveau en Allemagne, d'où on le retira pour l'envoyer à la Havanne, où son habileté contribua beaucoup à faire prendre cette place, défendue vaillamment par le général espagnol Louis de Velasco. Enfin, Eliot fut chargé du commandement de Gibraltar, où il s'est couvert de gloire par sa longue défense contre les armées réunies des Français et des Espagnols. Ce fut surtout dans une attaque générale qui eut lieu le 13 septembre 1782, qu'il donna les preuves les plus signalées de son sang-froid et de son intrépidité. Son humanité ne se fit pas moins remarquer après le combat. Il fit retirer de la mer et du milieu des bâtimens enflammés, les soldats ennemis, dévoués à une mort certaine. Le roi, pour reconnaître l'importance de ses services, le nomma chevalier du Bain, le créa pair, et lui donna un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits (baron de Gibraltar). Il mourut d'une

(1) La garotte est une espèce de carcan appuyé sur deux fers saillans et placés horizontalement dans un pieu qui s'élève sur l'échafaud. On y adapte le cou du patient, et l'exécuteur des hautes œuvres, au moyen d'un tourniquet, serre fortement le carcan, dont la pression violente ôte la vie en moins d'une seconde.

(2) Les cortès ou *las cortès*, mot du genre féminin Anciennement *tener cortès* signifiait *tenir cour*, c'est-à-dire, tenir assemblée, recevoir, former une réunion de courtisans, et ensuite de *députes* : cette expression, *las cortès*, vient de *la corte*, la cour.

Digitized by Google

attaque de paralysie à Aix-la-Chapelle, où il était allé pour prendre les eaux le 6 juillet 1790.

ELIOTT (JEAN), ministre anglican à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paraître une *Bible en langue américaine*, imprimée à Cambridge; le *Nouveau Testament* parut d'abord en 1661, et toute la Bible en 1663, in-4°, très-rare.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenait avec lui que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Elyséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISABETH ou ELIZABETH (sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde Jean-Baptiste, elle fut obligée de fuir la persécution d'Hérode. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert, à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

ELISABETH (sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elisabeth, mère des pauvres, avait employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, et s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avait fondé. Son palais avait été une espèce de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître; et ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des carmélites à Bruxelles, et une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELISABETH ou ISABELLE D'ARAGON, reine de France, femme du roi Philippe III, dit *le Hardi*, et fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, fut mariée en 1262. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les Barbares. Après la mort de ce prince, Philippe vint prendre possession de ses états. La reine, qui était grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme, Jeanne de Toulouse, mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi Philippe essuyant douleur sur douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossemens.

ELISABETH, reine de Hongrie. *Voy.* GARA.

ELISABETH (sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELISABETH ou ISABELLE de PORTUGAL, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois grâces*, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de la beauté, de l'amour qu'on avait pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles : *Hæc habet et superat*... Elisabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage

Digitized by Google

autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort et livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement. *Voyez* FRANÇOIS DE BORGIA (saint).

ELISABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, naquit le 5 juin 1554, et fut mariée à Mézières le 26 novembre 1570. C'était une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassait encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant de la mettre dans de meilleures voies; et après son retour en Allemagne, elle lui envoya deux livres qu'elle avait composés; l'un, *sur la parole de Dieu;* l'autre, *sur les événemens les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps.* Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut le 22 janvier 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avait fondé.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-temps en prison. Elisabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestans, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine et d'en protéger les ministres. Elisabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'église, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les priviléges des églises abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation: système purement humain, sans sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel.* Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourmens. Les jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VIII. Elisabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossais mécontens contraignirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elisabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolk, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elisabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse; Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elisabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade,

Digitized by Google

dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée écossaise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée l'*Invincible;* mais les vents et les écueils combattirent pour Elisabeth; l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique : *Venit, vidit, vicit,* d'un côté; et ces mots de l'autre: *Dux fœmina facti.* Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui lui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grosssirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elisabeth fameux. Ce comte voulait se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se rendre maître de la tour de Londres et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine (*voyez* ESSEX). Elisabeth le pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elisabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui s'empressèrent de lui offrir leurs secours : *Laissez-moi, je veux mourir; la vie m'est insupportable.* Cécil et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplièrent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. La nature l'avait conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure, qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1,600 écus à un Hollandais qui l'avait trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elisabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyait être, elle publia un édit par lequel « il fut » défendu à tout peintre et graveur de » continuer de peindre la reine ou la graver, jusqu'à ce que quelque artiste eût » pu faire un portrait fidèle, qui devait » servir de modèle pour toutes les copies » qu'on en ferait à l'avenir, après que ce » modèle aurait été examiné et reconnu » aussi bon et aussi exact qu'il pourrait » l'être. » Il était dit « que le désir naturel à tous les sujets de posséder le portrait de S. M. ayant engagé un grand » nombre de peintres, de graveurs et » d'autres artistes, à en multiplier les copies, il avait été reconnu qu'aucun jusqu'alors *n'était parvenu à rendre, dans* » *leur exactitude, les beautés et les grâces* » *de S. M.* » La loi portait enfin, « qu'il » serait nommé des experts pour juger de » la fidélité des copies, et il leur était enjoint de n'en tolérer aucune qui conservât quelques défauts ou difformités, dont » par la grâce de Dieu, S. M. était » exempte. » Sous son règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elisabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtemens; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquit par sa dextérité par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « S » elle eut quelques bonnes qualités, dit » un historien, elle les a bien flétries par » sa manie sanguinaire pour l'établissement du schisme et de l'hérésie, dont » elle se souciait peu; par une cruauté » barbare qui a teint les échafauds du sang » des têtes couronnées et de ses propres » amans; par une passion de dominer et » une politique affreuse qui ne connaissait ni droit des gens, ni droit de na-

Digitized by Google

» ture, ni droit divin, quand ils gênaient » sa marche ; par une duplicité jusque-là » sans exemple, et sans laquelle l'Europe » ignorerait peut-être encore l'art d'ac- » quérir, par la fourberie, la réputation » d'habileté. » Le zèle que montra toujours Philippe II pour la foi de nos pères, est apparemment la cause de la haine constante qu'Elisabeth lui voua. Cette princesse fit publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre ce prince qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapléton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico, contra edictum... in qua omnium turbarum et bellorum quibus his annis triginta christiana respublica conflictatur, fontes aperiuntur et remedia demonstrantur;* imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Elisabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues. Elle traduisit divers *traités,* du grec, du latin et du français. Sa *version d'Horace* fut estimée en Angleterre aussi long-temps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa *Vie* par Léti, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. M.lle Kéralio a donné son *Histoire*, Paris, 1786-1787, 5 vol. in-8°, ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant ; si dans quelques endroits Elisabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ELISABETH FARNÈSE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Albéroni qui inspira ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talent. Elisabeth était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le génie élevé, l'âme grande et l'esprit éclairé. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque : mais à peine fut-elle arrivée, qu'Elisabeth la fit conduire d'une manière aussi dure qu'imprévue hors du royaume. On a beaucoup varié sur les raisons de cette disgrâce ; le duc de Saint-Simon croit qu'elle avait été arrêtée par les deux rois de France et d'Espagne, et que la jeune reine ne fit qu'exécuter leur résolution. Elisabeth cultiva les sciences et les protégea : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé ; elle s'opposait avec force à tout ce qui pouvait y donner atteinte. L'Espagne la perdit en 1766. On peut consulter pour son histoire les *Mémoires* pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ELISABETH, princesse palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohème, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit : elle apprit les langues ; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elisabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Epinai, gentilhomme français, assassiné à la Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie, de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ELISABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, était fille du czar Pierre Ier. Elle naquit en 1709, et monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécile. Elle avait été fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, et Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra tou-

Digitized by Google

jours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 29 décembre 1761, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendît toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étaient retenus en prison pour une somme au dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait : « vœu qui ne peut être » considéré, dit M. Coxe dans son *Voyage* » *de Russie*, que comme une injure des » plus graves envers la société ; puisqu'en » rompant cette barrière de la crainte de » la mort, la plus forte sans doute qu'on » puisse opposer au crime, on détruit la » sauve-garde la plus sûre des vies et des » propriétés des bons citoyens. » (*Voyez* CALENTIUS.) Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssaient sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. On lui doit la fondation de l'université de Moscou et de l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. On trouve des détails très intéressans sur cette impératrice dans l'*Histoire de la Russie moderne* par Leclerc, dans le *voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche et dans les *Mémoires de Manstein*.

* ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis FRÉDÉRIC II, surnommé le Grand. Quoiqu'elle manquât de l'éclat de la beauté et qu'elle n'eût pas reçu de la nature un esprit supérieur, elle se fit néanmoins aimer de tout ce qui l'entourait, par sa modestie, sa générosité, et la douceur de son caractère. Frédéric en mourant déclara que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et il la recommanda dans son testament à son successeur. Elisabeth était catholique et il fallait qu'elle réunît toutes les vertus de sa religion pour vivre, sans orage, dans cette cour protestante, où la philosophie du 18e siècle exerçait sa triste influence. Pendant que les ouvrages de nos modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, la reine s'occupait de traduire des ouvrages pieux tels que le *Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776 : de la *Destination de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776 ; *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, la Haye, 1777, 3 vol. ; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789 ; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778*, *adressées aux personnes craintives*. Elle survécut 11 ans à son époux e mourut en 1797.

* ELISABETH (PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE, Madame), sœur du roi Louis XVI, née à Versailles, le 3 mai 1764, était le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV. Comme le duc de Bourgogne, élève de Fénélon, avec lequel elle offrait plusieurs traits de ressemblance, elle avait reçu de la nature une humeur vive et irritable; mais l'éducation et la piété corrigèrent cette disposition de son caractère, et la princesse acquit une douceur admirable, sans rien perdre de cette fermeté d'âme qui lui devint si nécessaire au milieu des malheurs qui accablèrent sa famille. Ses goûts étaient sérieux, et dans ses études elle s'attacha surtout à l'histoire et aux mathématiques. Les soins de la bienfaisance étaient sa plus douce occupation. Brillante de grâces et entourée de tous les prestiges de la grandeur, elle paraissait au milieu de la cour comme un ange de paix et de bonté. Lorsque sa maison fut formée, elle demanda instamment que les 25 mille francs destinés à orner annuellement son écrin, fussent comptés à une jeune personne dénuée de fortune, et dont elle désirait assurer l'établissement. Les qualités aimables et généreuses d'Elisabeth, et la noble pureté de son âme la faisaient respecter et chérir de tout ce qui l'approchait. Tout le monde applaudit au discours que M. de Bausset, évêque d'Alais, prononça devant elle, en 1786, au nom des états de Languedoc, et où il la louait avec une sensibilité si délicate : c'était l'éloquence rendant hommage à la vertu. On assure que son alliance fut recherchée par plusieurs princes de l'Europe, et que l'Infant de Portugal, le duc d'Aoste, et l'empereur Joseph II, aspirèrent à sa main ; mais des raisons po-

Digitized by Google

litiques mirent obstacle à ces diverses unions que la princesse ne parut pas regretter. La providence la réservait sans doute pour donner à la France et à l'Europe l'exemple d'un sublime courage. Durant l'hiver rigoureux de 1789, la princesse épuisa tous les moyens de venir au secours des malheureux qui périssaient de froid et de misère. C'était l'époque où la révolution commençait le siége de la royauté. Madame Elisabeth comprit toute la portée des événemens qui se passaient sous ses yeux; mais les dangers qu'elle prévoyait pour sa famille lui firent prendre la ferme résolution de ne point séparer son sort de celui du roi, de la reine et de leurs enfans. Elle se trouvait au palais de Versailles, lorsque cet asile des rois fut envahi par une populace furieuse. Ramenée à Paris avec Louis XVI, son noble courage pendant le trajet contribua à imposer aux factieux. Dès lors elle ne se fit pas illusion sur le dénoûment du drame terrible qui venait de commencer. « Nous » sommes perdus, écrivait-elle en 1789, » mon frère ne veut pas le croire; mais le » temps le lui apprendra. » Lorsque Louis XVI se décida à quitter Paris, madame Elisabeth partagea les humiliations de ce malheureux voyage de Varennes. Sa piété et son courage semblaient s'accroître avec les dangers de sa famille. Au 20 juin 1792, une horde de furieux ayant pénétré dans le palais des Tuileries, la princesse parut à côté du roi. On la prit pour la reine et le fer assassin était déjà levé sur sa tête, lorsqu'un de ses écuyers la fit reconnaître. « — Pourquoi les détromper ? dit-elle » avec tranquillité; vous leur auriez épar- » gné un plus grand crime. » Pendant la terrible journée du 10 août, madame Elisabeth suivit la famille royale à l'assemblée, où elle eut la douleur d'entendre prononcer la déchéance de son frère. Conduite avec ses augustes parens dans les prisons du Temple, elle parut oublier ses propres malheurs pour ne songer qu'à ceux du roi et de la reine, dont les enfans trouvèrent en elle une seconde mère. Au mois de juillet 1793, le Dauphin fut arraché à sa tendresse et à celle de la reine, et bientôt après, la translation de Marie-Antoinette à la conciergerie vint mettre le comble à la douleur de madame Elisabeth. Obligée de comparaître elle-même dans le procès de sa belle-sœur, elle opposa toute la dignité de la pudeur aux questions obscènes que des bourreaux couverts d'opprobre osaient adresser à la fille de Saint-Louis. Après la mort de la reine la princesse donna tous ses soins à l'éducation de Madame fille du roi, dont l'admirable courage et la noble résignation devaient plus tard être soumis à tant d'épreuves cruelles. Après 21 mois de captivité, elle se vit arrachée des bras de son auguste pupille et conduite, au milieu des outrages de la populace, à la conciergerie, d'où elle sortit le lendemain pour aller entendre son arrêt de mort. La fermeté de la princesse ne se démentit pas en présence du supplice. Parmi plus de vingt autres victimes traînées en même temps qu'elle à l'échafaud, se trouvèrent plusieurs dames, qui la saluèrent avec respect en passant devant elle. Madame Elisabeth les embrassa toutes avec affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel jusqu'au moment fatal. Elle périt le 10 mai 1794, à l'âge de trente ans. Madame Guénard a publié la vie de cette princesse angélique, Paris, 1802. Monsieur Ferrand, pair de France et ministre d'état, lui a consacré un *Eloge historique*, d'abord publié en Allemagne, réimprimé à Lyon en 1795, et à Paris en 1814, in-8°, de l'imprimerie royale. On trouve à la suite de cet ouvrage 94 lettres de madame Elisabeth, qui font connaître l'excellence de son jugement, la fermeté de son caractère, et la beauté de son âme.

ELISABETH. *Voyez* sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELISAPHAT, fils de Zéchri, qui aida de ses conseils et de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ÉLISÉ (en arménien EGHISCHÉ), évêque arménien, disciple du patriarche Sahak, et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, et l'un des plus célèbres historiens de cette contrée, naquit au commencement du cinquième siècle, et mourut vers 480. Il avait été, avant d'être élevé à l'épiscopat, secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne. On a de lui : | une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imprimée à Constantinople, 1764, 7 part. in-4°; des *Commentaires* sur la *Genèse*, sur les livres des *Juges*, sur l'*Oraison dominicale*; | des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres; | et des *Homélies* : manuscrits conservés à la bibliothèque du roi.

Digitized by Google

ELISÉE, disciple d'Elie et prophète comme lui, était fils de Saphat, et naquit dans la ville d'Abelmeula, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé, à dix milles de Scythopolis. Il conduisait la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours des enfans qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints Pères, des enfans formés par des parens impies à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre; et Giézi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre; il prédit les maux qu'Hazaël ferait aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J.-C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plus tôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'était un de ces hommes rares, dit un » historien théologue, que la Providence » suscite dans des temps de corruption et » d'obscurité, pour ranimer la foi par » des œuvres extraordinaires, et ramener » à Dieu par l'éclat des prodiges, des peu- » ples séduits qui ne croient plus en sa » puissance. »

ELISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit le Père) fils de M. Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1726, y fit ses premières études au collége des jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux carmes de Besançon, il entra dans cet ordre et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissaient à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin, excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 a Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose bien remarqua- » ble, dit un auteur, que le succès de ce » prédicateur, les suffrages qu'il a re- » cueillis, la vogue qu'il a eue parmi les » petits et les grands. Tel est l'empire de » la raison, des éternelles et imprescrip- » tibles règles du goût. Au milieu de la » dégradation qui flétrit les lettres, de » ces sifflemens épigrammatiques et an- » tithétiques, de ces grosses phrases la- » borieuses et boursouflées, qui ont rem- » placé le langage naturel, noble et éner- » gique des Chrysostôme et des Bossuet; » durant le triomphe même de la fausse » éloquence, de cette petite coquette, » resplendissante de faux brillans, et ri- » diculement affublée de colifichets, qui » s'élève sur les débris de la dignité ora- » toire; un pauvre religieux, déjà par son » état en contraste avec les applaudisse- » mens de la multitude, fixe l'approba- » tion de la cour et des peuples par des » discours sans fard, sans prétention, » simples et quelquefois négligés. S'il n'a » pas la force et l'élévation de Bourda- » loue, la douceur insinuante de Massil- » lon, l'abondance et la rapidité de Neu- » ville, il a du moins tout ce qui distin- » gue l'ancienne et véritable éloquence » de l'affété verbiage du siècle. » Dans le *Journal historique et littéraire*, on avait d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avaient entendu; mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez le journal du 1er novembre 1785, p. 323). On a remarqué que, dans son sermon *sur la fausse piété*, il avait paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui » donnez des bornes à l'immensité de la » mer, et qui domptez l'orgueil des flots!

» réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits-forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presqu'oublié dans les arrangemens humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires; les vœux que les Moïse lui adressent sur la montagne, regardés comme indifférens aux succès des combats; les travaux du ministère, les sacrifices des vierges, les larmes des pénitens, méprisés comme des inutilités pieuses; enfin la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage; conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion; faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre Eglise, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs. »

ELIZABETH. *Voyez* ELISABETH.

ELLEBODIUS ou ELLEBODE (Nicaise van), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radécius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui : | une *Version* du grec en latin de *Némésius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, et dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tome 8. Cette version d'un ouvrage savant et utile, est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Némésius*, et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. Georges Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré. | Des *poesies latines* dans les *Deliciæ poetarum Belgarum*, de Gruterus.

* ELLER (Elie), appelé *le Père de Sion*, chef d'une secte luthérienne connue sous le nom de *Communion de Rensdorff*, né en 1690, mort en 1750, quitta le métier de tisserand, qu'il exerçait à Elverfeld, pour se livrer entièrement à ses rêveries. L'électeur palatin, souverain de Berg, permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialement la propagation de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Le prétendu catéchisme d'Eller, intitulé *Hirten-Tasche* (la Pannetière), fut imprimé dans les *Cérémonies religieuses*, édition de 1809, t. 10, livraison 30[e], et dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire.

ELLER DE BROCKUSEN (Jean-Théodore), premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689, à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avait donné en 1735, Frédéric son fils joignit, en 1755, celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui : | *Traité de la connaissance et du traitement des maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par M. Le Roy, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon et établi sur des observations importantes de pratique; | *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium, et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8°; | *Observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8°, en allemand; | *Physiologia et pathologia medica, etc.* Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8°; publié par le docteur Jean-Chrétien Zimmermann, en allemand : c'est le recueil des leçons d'Eller, mais tellement mutilées, qu'il désavoua cet ouvrage.

* ELLEVOOD (Thomas), né au village de Crowell, dans le comté d'Oxford en 1639, est un des premiers quakers qui aient écrit pour la propagation de cette secte. Le premier ouvrage où il publia ses opinions lui attira la surveillance du gouvernement, et il fut mis en prison plusieurs fois. Son père, de son côté, irrité de voir professer à son fils des principes différens des siens, lui infligea di-

Digitized by Google

verses punitions; mais il resta avec opiniâtreté dans l'opinion qu'il avait embrassée. L'éducation d'Ellevood avait été très négligée; pour remédier à ce défaut, et se mettre en état de défendre la cause dont il s'était fait l'ardent prosélyte, il se plaça pour lecteur auprès de Milton, alors aveugle, et qui, tandis que Ellevood lui lisait les auteurs classiques, lui en expliquait les passages les plus difficiles, et lui donnait les premières notions des sciences et des lettres. Il se sépara de ce poète pour raison de santé, et fut ensuite déshérité par son père, pour avoir contracté un mariage selon le rit bizarre des quakers. Ellevood mourut en 1713. Il a laissé plusieurs ouvrages; nous citerons : | *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du Ciel pour les avertir*, 1660; | *Histoire sacrée*, 1re partie, qui contient l'ancien Testament, 1705; | *Histoire sacrée*, 2e partie, qui contient le nouveau Testament, 1709; | *la Davidéide*, poème en 5 livres, 1712.

ELLIGER. *Voyez* ELGER.

* ELLIS (JEAN), négociant et naturaliste anglais, mort à Londres, le 5 octobre 1776, s'est rendu célèbre par ses recherches sur les coralines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme plantes. Il présenta plusieurs *mémoires* dans lesquels était consigné le résultat de ses expériences, à la société royale de Londres qui l'admit dans son sein. Le musée britannique lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il a laissé : | *Essay toward a natural history of coralines*, Londres, 1754, in-4°, avec 39 planches, traduit en français par Allamand, la Haye 1756, in-4°, et en allemand par Krunitz Nuremberg, 1767, in-4°; | *The natural History of many curious and uncommun zoophytes*, Londres, in-4°, avec 63 planches, ouvrage estimé et très bien exécuté; | un *mémoire* où il donne les moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivans, 1770, in-4°. Ellis s'était déjà occupé des moyens de conserver long-temps aux graines leur faculté germinative, et a écrit en outre un traité sur le café.— Il ne faut pas le confondre avec HENRI ELLIS, voyageur anglais, mort au commencement du 19e siècle, qui fit partie de l'expédition qui alla, en 1746, chercher, par la baie d'Hudson, un passage au nord-ouest. Il publia la relation de ce voyage, qui ne produisit aucun résultat, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson etc.*, Londres, 1748, in-8°, avec figures, trad. en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12; figures. On en trouve des extraits dans l'*Hist. générale des voyages*, tom 14 et 15, et dans plusieurs recueils.

* ELLIS (GUILLAUME), agronome anglais, né vers la fin du 17e siècle, dirigea pendant près de cinquante ans une ferme à Little-Gaddesden, dans le comté de Hertford; il confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, d'inventions d'instrumens aratoires, et de procédés inconnus relatifs à l'agriculture et au gouvernement des troupeaux : le résultat de ses travaux est consigné dans les nombreux écrits qu'il a publiés et dont on a fait un *abrégé* sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthodique comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8°. Il est mort vers l'année 1760.

* ELLYS (ANTOINE), évêque anglican naquit en 1693, et fit ses études à l'université de Cambridge. Il posséda successivement différens bénéfices, et fut nommé à l'évêché de Saint-David, dont il prit possession en 1752. Il est connu par les ouvrages suivans : | *Défense de l'Examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage, écrit en faveur de l'église anglicane, était dirigé contre les *Dissenters*; | *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestans en Angleterre*. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la 1re, l'auteur s'efforce de prouver que les protestans avaient eu le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'église romaine. Dans la seconde, il s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement. Ce livre parut en 1763 après la mort de l'auteur, arrivée en 1761. On a encore d'Ellys, *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*; 1752, in-4°, et quelques *Sermons* imprimés séparément.

ELMACIN (GEORGES), historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Epernius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHOBST (GEVERHART), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très habile. On a de lui des *notes* sur *Minutius Félix* et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna

Digitized by Google

à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cébès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELMENHORST (Henri), auteur d'un *traité* allemand *sur les spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison et de vérité, dans le *Traité des spectacles* de M. Bossuet, dans une lettre du fameux citoyen de Genève à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les spectacles*, par M. Desprez de Boissy, et dans le *Journal historique et littéraire*, 15 avril et 1er mai 1781. *Voyez*. MOLIERE.

ELOI (saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfévrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des saints. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. Saint Ouen son ami a écrit sa *Vie*. Lévêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8°. Il l'a enrichie d'une version de 16 *homélies*, qui portent le nom de saint Eloi. Elles sont très touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques *lettres* de ce saint.

ELOY (Nicolas-François-Joseph), conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du prince Charles-Alexandre de Lorraine son frère, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, et mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qu l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confrères et de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude et à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse et la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : | *Réflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12 ; | *Réflexions sur une brochure intitulée, Apologie du thé*, Mons, 1751, in-12 ; | *Essai du Dictionnaire historique de la médecine*, Liége, 1755, 2 vol. in-8° ; | *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur développe ici avec plus d'étendue et d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avaient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses et d'idées vraies qui, sans avoir la boursoufflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique et bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine et des révolutions qu'elle a essuyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système et de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies et différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur revient encore à cette leçon extrêmement importante ; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves et plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération et une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigens, de visiter des cabanes obscures et infectes, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes et sa religion, paraissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le temps où nous sommes. « Parmi les reproches qu'on a faits » à la médecine, le plus outrageant est » celui d'accuser cette science de con-

» duire à l'athéisme et à l'irréligion. Mais » quand l'étude du mécanisme animal ne » serait pas celle des merveilles du Créa- » teur, dont on reconnait le doigt et la » toute-puissance dans la structure de la » plus petite fibre; quand cette étude ne » porterait pas au culte d'un Dieu, dont le » médecin a tous les jours occasion d'ad- » mirer les ouvrages, il suffirait de faire » l'énumération des personnages qui se » sont sanctifiés dans l'exercice de la mé- » decine, pour laver cette science des re- » proches qu'on lui fait encore aujour- » d'hui. Jusque dans le sein de l'Eglise » catholique il y a eu des athées; mais c'est » à la perversité de leurs cœurs, à l'aveu- » glement de leur esprit, et non point » à l'art qu'ils professaient, qu'on doit » attribuer leurs écarts (*voyez* GALIEN). » Les esprits forts de nos jours me met- » tront sans doute au rang de ces bon- » nes gens, que leur philosophie regarde » comme des dupes, parce qu'ils croient » ce que leurs pères ont cru. A cette » condition, je consens d'être mis dans la » même classe; et pour mériter davantage » le mépris dont ils m'honoreront, je mets » ici sous leurs yeux les noms des saints » médecins que l'Eglise révère. Elle leur a » décerné un culte public, soit pour avoir » généreusement soutenu les intérêts de » la foi qu'ils ont scellée de leur sang, soit » pour avoir illustré leur profession par la » pratique des vertus les plus sublimes. » | *Cours élémentaire des accouchemens*, etc. Mons, 1775, in-12; | *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dissenterie*, Mons, 1780, in-8°; | *Examen de la question médico-politique*: « Si l'usage habituel du café est avan- » tageux ou doit être mis au rang des cho- » ses indifférentes à la conservation de » la santé; s'il peut se concilier avec le » bien de l'état dans les provinces belgi- » ques, ou s'il est nuisible et contraire à » tous égards? » *ibid.* 1781, in-8°. Les états du comté de Hainaut voulant témoigner à l'auteur le cas qu'ils faisaient des ouvrages qu'il avait mis au jour et des services rendus à la patrie, lui firent remettre, par leurs députés ordinaires, avec un compliment très flatteur, une tabatière d'or portant d'un côté les armes des états, avec l'inscription : *Ex dono Patriæ*, et de l'autre un génie représentant la renommée avec ces paroles : *Æmulationis incitamentum*.

* ELPHINSTON (JACQUES), grammairien, né Edimbourg en 1721, étudia dans cette ville, et fut à l'âge de 17 ans précepteur de lord Blantyre. Après avoir parcouru la Hollande et le Brabant, et avoir résidé assez de temps à Paris pour y apprendre la langue française, il revint en Ecosse où il contribua au succès du *Rambler*, ouvrage périodique publié par le célèbre Johnson. Elphinston vint ensuite s'établir en Angleterre où il reprit la carrière de l'enseignement, en tenant une école à Kensington. Il essaya de réformer le système d'orthographe de la langue anglaise, et le mit en application dans ses ouvrages; ce qui a sans doute beaucoup nui à sa réputation littéraire. Cependant on cite de lui : | une *Traduction en ver* du poème de la *Religion* de Louis Racine qui obtint les suffrages d'Young et de Richardson; | *Poème sur l'Education*, 1763, in-8°; | *Recueil de poèmes tirés des meilleurs auteurs*, 1764, in-8°, où il a inséré plusieurs pièces de sa composition; | *Vers anglais, français et latins*, 1767, in-folio; | une traduction des *Epigrammes* de Martial avec un Commentaire, 1782, in-4°; et en 1783, une *Edition latine* de ce poète, précédée d'une *Introduction à la lecture des poètes*; | *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; | *Principes raisonnés de la langue anglaise, ou Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il en a donné en 1765 un *Abrégé*; | *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8°; | *Recueil de lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, Samuel Johnson, le docteur Jortin, Benjamin Francklin, Mackensie, etc. Elphinston est mort à Hammersmith le 8 octobre 1809, à l'âge de 89 ans.

* ELPIDIUS ou HELPIDIUS (RUSTICUS), diacre de l'église de Lyon au 6e siècle, se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela auprès de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533, à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la Bible qui s'appliquent à J.-C., et un *Poème* sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvrages se trouvent dans le *Poetarum ecclesiasticorum Thesaurus*, de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4°, dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipsick, 1652, in-8°.

ELROI (DAVID), imposteur juif vers

Digitized by Google

l'an 953, s'acquit une si grande autorité parmi ceux de sa nation, qu'il leur persuada qu'il était le Messie, envoyé de Dieu pour les rétablir dans la ville de Jérusalem et pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse, Bazi-Bila, informé de la hardiesse de ce fourbe, donna ordre de l'enfermer; mais il s'échappa de prison. Il fallut, pour s'en délivrer, que son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant qu'il dormait.

ELSHAIMER (ADAM), peintre célèbre naquit à Francfort, en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'Ussembac, et surtout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés où son humeur sombre et sauvage le conduisait souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinait tout d'après nature. Sa mémoire était si fidèle, qu'il rendait avec une précision et un détail merveilleux, ce qu'il avait perdu de vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses *tableaux*. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendait parfaitement le clair-obscur; il réussissait surtout à représenter des *effets de nuit* et des *clairs de lune*. Ce peintre mourut en 1620, dans l'indigence et dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractère et par son état. Ses tableaux se vendaient très cher; il en faisait peu, aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé Jacques-Ernest Thomann, de Lindau, a fait des *tableaux* si approchans de ceux de son maître, que plusieurs connaisseurs s'y sont mépris.

ELSWARDUS. *Voyez* ETHELWARDUS.

ELSWICH (JEAN-HERMAN d'), luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein en 1684. Il devint ministre à Stade, et y mourut en 1721. Il a publié : | le livre de *Simonius, de litteris pereuntibus*, avec des *notes;* | *Launoïus, de varia Aristotelis fortuna*, auquel il a ajouté : *Schediasma, de varia Aristotelis in scholis protestantium fortuna;* et *Joannis Jotii dissertatio de historia peripatetica*, etc., etc.

ELVIR, l'un des califes ou successeurs de Mahomet, était fils de Pisasire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardaient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçait; il envoya reconnaître Elvir pour souverain dans ce qui concernait la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étaient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient *elxaïtes*. Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre, qui n'était pas encore venu. Ils lui donnaient une forme humaine, mais invisible, qui avait environ 38 lieues de haut; ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxaï était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie selon l'hébreu, *qui est révélé*. Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de *la race bénite*, comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les elxaïtes.

ELYMAS, nommé aussi *Bar-Jesu*, fils de Jébas, de la province de Cypre. Il était avec le proconsul Sergius Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos, et il mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul n'embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé de la lumière pour un certain temps. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité et se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT (sir THOMAS), gentilhomme anglais, mort en 1546, fut aimé et estimé

Digitized by Google

de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui | un *Traité de l'éducation des enfans*, en anglais, 1580, in-8°; | son *Dictionnaire latin-anglais* que l'on croit être le premier qui ait paru en Angleterre, et d'autres ouvrages.

ELZEVIR, dont le véritable nom est ELZEVIER, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, originaires de Liége, de Louvain ou d'Espagne, se sont fait un nom par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. — LOUIS, dont les presses travaillaient dès 1595, et dont les éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende *concordia res parvæ crescunt*, ou un homme debout avec la devise *non solus* qu'adopta plus tard la famille des Elzevir pour la mettre en tête de toutes ses éditions; — MATTHIEU ou *Mathys*, fils aîné de Louis, qui était libraire à Leyde en 1618 et mourut en 1640; — GILLES (*Ægidius*) 2e fils de Louis, libraire à la Haye en 1599; — ISAAC, fils aîné de Matthieu qui fut le premier typographe de la famille (1617-1628); — BONAVENTURE, ABRAHAM et DANIEL, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevir ne valaient point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau Testament* grec; 1633, in-12; le *Psautier*, 1653, l'*Imitation de Jésus-Christ* sans date, le *Corps de droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzevir ont publié plusieurs fois le *catalogue de leurs éditions*. Le dernier, mis au jour par Daniel en 1674, in-12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquise dans l'Europe savante. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (août et septembre 1806) une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevir* par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ont données les Elzevir*, 3 vol. in-8°, manuscrit. Le même savant a fait un *catalogue* manuscrit des Elzevirs déguisés, petit vol. in-fol.: il se trouve dans la bibliothèque de M. Barbier. Le *Manuel du libraire* de Jean Charles Brunet donne une notice de la *collection d'auteurs latins, français et italiens*, petit in-12, publiés par les Elzevir. M. Berard a fait paraître sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevir les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, 1822, 1 vol. in-8°.

EMBER (PAUL), ministre protestant, né à Débreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18e siècle : | Des *sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4°; | *Historia ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4°, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa Collection des conciles de Hongrie, tome 1er que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies et d'invectives contre l'église romaine.

EMBRY. *Voyez* THOMAS.

* EMERIC (LOUIS-DAMIEN), littérateur, naquit à Eyguières en Provence, vers 1765. Il a publié : | *De la politesse, ouvrage critique, moral et philosophique, avec des notes; suivi d'un petit aperçu littéraire*, Paris, 1819, in-8°. Il y a des exemplaires, avec de nouveaux frontispices, portant : *Nouveau guide*, etc., 1821; | *une Notice* sur l'ouvrage de M. de Fortia-d'Urban sur la généalogie de la maison de Bourbon; | diverses pièces de *Poésie*, dans l'*Almanach des Muses*. Emeric est mort à Paris en 1825, laissant quelques ouvrages manuscrits, entre autres, une satire et trois comédies en cinq actes, dont une avait obtenu d'être lue au théâtre français.

EMERICH ou EYMERICK. *Voyez* NICOLAS.

* EMÉRIGON (BALTHAZAR-MARIE), avocat au parlement d'Aix, mort conseiller à l'amirauté de Marseille en 1785, âgé de 60 ans, est auteur d'un *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4°. C'est le meilleur traité que nous ayons sur cette matière; on y trouve tout ce qui regarde les assurances anciennes et modernes. On a encore d'Emérigon un petit *Commentaire de l'ordonnance de la marine* du mois

Digitized by Google

d'août 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimprimé à Paris 1803, 3 vol. in-12, et plusieurs *mémoires* estimés et recherchés sur des questions maritimes.

* EMERSON (GUILLAUME), mathématicien anglais, né en 1701, à Hurtworth, dans le comté de Durham, était fils d'un maître d'école, qui, de concert avec le curé de son village, lui donna les premiers principes d'éducation. Emerson se forma ensuite lui seul, et se livra pendant quelque temps à l'enseignement des mathématiques. Mais un petit héritage qui lui revint, lui permit de se livrer à son goût pour l'étude, et il renonça d'autant plus volontiers à l'enseignement, que la difficulté qu'il éprouvait à s'énoncer le lui rendait pénible. Il est mort le 26 mai 1782, à 81 ans, laissant les ouvrages dont les titres suivent : | *la Doctrine des fluxions*, in-8°, 1748 ; | *la Projection de la sphère*, in-8°, 1749 ; | *Elémens de trigonométrie*, in-8°, 1749 ; | *Principes de la mécanique*, in-8°, 1754 ; | un *Traité de navigation*, in-12, 1755 ; | un *Traité d'algèbre*, in-8°, 1765 ; | *Méthode des incrémens*, in-8° ; | *Arithmétique des infinis, méthode différentielle, éclaircie par des exemples, et élémens des sections coniques*, in-8°, 1767 ; | *Mécanique ou doctrine du mouvement, avec les lois des forces centripète et centrifuge*, in-8°, 1769 ; | *Elémens d'optique*, in-8°, 1768 ; | *Système d'astronomie*, in-8°, 1769 ; | *Principes mathématiques de géographie, de navigation et de gnomonique*, in-8°, 1770 ; | *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8° ; | *Petit commentaire sur les Elémens de Newton, avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, in-8°, 1770 : cet ouvrage a été réimprimé dans l'édition donnée en 1803 (Londres, 3 vol. in-8°) par William Davis, de la traduction en anglais des *Elémens et du système du monde* de Newton ; | un volume de *Traités*, in-8°, 1770 ; | un volume de *Mélanges concernant divers sujets de mathématiques*, in-8°, 1776. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, qui étaient rarement celles d'un homme bien élevé, et dont il se plaisait à exagérer la grossièreté par une affectation de singularité.

* EMERY (JEAN-ANTOINE-XAVIER), né à Beaucaire en 1756, fut conseiller à la cour des aides de Montpellier. Il sut résister au torrent de la révolution, et conserver au milieu du délire de ces temps malheureux les principes de fidèle sujet et de chrétien. Son innocence et sa vertu le trahirent bientôt ; il fut arrêté comme contre-révolutionnaire, et jeté dans les prisons de Nîmes, où il mourut le 30 juillet 1794. On a de lui un ouvrage intitulé : *Traité des successions, obligations et autres matières contenues dans le 3ᵐᵉ et le 4ᵐᵉ livre des Institutes de Justinien, enrichi d'un grand nombre d'arrêts récens du parlement de Toulouse*, 1787, in-8°. Cet ouvrage atteste d'une manière avantageuse le savoir de l'auteur en matière de jurisprudence.

* EMERY (JACQUES-ANDRÉ), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Gex le 26 août 1732, était fils du lieutenant-général criminel au bailliage de cette ville. Après avoir commencé ses études chez les jésuites de Mâcon, il entra vers 1750 dans la petite communauté de Saint-Sulpice à Paris et fut ordonné prêtre en 1756. Il devint professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, professeur de morale au séminaire de Lyon peu de temps après, et se fit recevoir docteur en théologie en 1764 à l'université de Valence ; Emery fut nommé en 1776 supérieur du séminaire d'Angers et vicaire-général de ce diocèse, et devint en 1782 supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, après la démission de l'abbé Legallic. En 1784 il reçut l'abbaye de Bois-Groland dans le diocèse de Luçon. Dans les diverses fonctions qui lui furent confiées, l'abbé Emery fit preuve de toutes les qualités requises pour les remplir dignement ; on remarquait surtout en lui un mélange heureux de douceur et de fermeté, et une grande connaissance des hommes et des choses. Il établit en 1789 un séminaire à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché, et y envoya plusieurs prêtres de Saint-Sulpice. Bientôt la révolution l'enleva à ses pieuses occupations : son séminaire fut fermé et lui-même jeté dans la prison de Sainte-Pélagie d'où il sortit peu de temps après, pour être de nouveau renfermé à la conciergerie. Pendant 16 mois que dura sa captivité, il prodigua les consolations aux malheureuses victimes de la révolution, et tel était le succès de son ministère, que Fouquier-Tinville disait de lui : *Ce petit prêtre empêche les autres de crier.* Les évêques

Digitized by Google

constitutionnels Lamourette et Fauchet avaient été proscrits et jetés dans la même prison que l'abbé Emery; celui-ci eut le bonheur de les amener au repentir. Après la révolution du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il fut rendu à la liberté. M. de Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand-vicaire : l'abbé Emery administra dès lors presque seul le diocèse de Paris, et par sa conduite prudente et modérée se concilia tous les suffrages : la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), l'obligea de se condamner encore quelque temps à la retraite; l'abbé Emery fut entièrement étranger au concordat de 1801, auquel il se soumit, parce qu'il émanait de l'autorité du saint Siége. En 1802 le gouvernement lui offrit l'évêché d'Arras qu'il refusa : il ne demandait qu'à reprendre ses anciennes fonctions; et il acheta une maison à Paris, où il donna de nouveau ses soins à l'éducation ecclésiastique. Il avait la confiance de tous les évêques de France, et entre autres celle d'un prélat alors en crédit, le cardinal de Belloy. En 1809, il fut adjoint à une commission de deux cardinaux et de cinq évêques. Il y parla avec fermeté, et refusa, le 11 janvier 1810, de souscrire à des projets funestes à la religion. Il eut ordre de quitter son séminaire. Mais il y rentra bientôt, et fut adjoint à une seconde commission, où il montra la même fermeté. Mandé aux Tuileries, il y parla avec une courageuse liberté devant l'homme à qui il était si peu aisé de faire entendre la vérité. Il mourut bientôt après, le 28 avril 1811. Ses obsèques furent célébrées avec pompe; plusieurs prélats et un grand nombre d'ecclésiastiques de tous les grades les honorèrent de leur présence. On lui doit les ouvrages suivans : | *L'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8°. L'auteur se proposa de réunir dans cet ouvrage tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion, afin de prouver que l'incrédulité n'était pas, comme les philosophes modernes s'en vantaient, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe; | *L'esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1775 et 1779, in-8°, et 1820, 2 vol. in-12. C'est un recueil de ce que l'auteur a jugé de meilleur pour la pratique dans les écrits de cette sainte. | *Conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion, qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1797 et 1801, in-12; | *Le christianisme de François Bacon*, ou *Pensées et sentimens de ce grand homme sur la religion*, 1799, 2 vol. in-12. Le *discours préliminaire*, la *vie de Bacon* et deux *éclaircissemens* qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. | Une *édition* de la Défense de la *Révélation d'Euler contre les objections des esprits forts*, *suivie des Pensées de cet auteur sur la religion*, *supprimées dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8°. Cet ouvrage d'Euler, écrit en allemand et traduit en français, était devenu extrêmement rare; ainsi c'est un nouveau service que l'abbé Emery a rendu à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument si précieux. Ce qui distingue particulièrement les réflexions d'Euler, c'est la clarté réunie à la précision; c'est une certaine simplicité qui accompagne presque toujours les pensées véritablement profondes. Celles surtout où il fait tourner ses connaissances astronomiques en preuves de la religion, sont très remarquables; | *Nouveaux opuscules de Fleury*, Paris, 1807, in-12. Ils renferment des éclaircissemens sur l'assemblée du clergé de 1682, et de judicieuses réflexions sur les quatre articles qui y furent dressés; | *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*, Paris, 1811, in-8°. M. Emery se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentimens; mais il n'eut pas le temps de terminer ce travail. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages de M. de Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par M. de Pompignan, 1802, in-8°. Il a aussi inséré plusieurs articles dans les *Annales philosophiques*.

EMILE (Paul-), général romain, fils de Paul-Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J.-C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le second, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son état en province romaine, démolit 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna dura trois jours; Persée en était le triste ornement. Paul-Emile avait pleuré sa défaite, et l'avait consolé par des raisons et des caresses. Il remit

Digitized by Google

aux questeurs tous les trésors de Persée, et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant Jésus-Christ.

EMILI (PAUL), célèbre historien du 16e siècle, était de Vérone. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8°, et in-fol., 1544, chez Vascosan, réimprimée en 1601, in-fol., traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol. Juste Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait-il qu'il était plutôt *Italorum buccinatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, et finit à la 5me année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI (saint JÉROME), fondateur des clercs-réguliers, dits *Somasques*, né à Venise d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière tout extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes pour se dévouer entièrement au service du grand maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire dans d'autres villes des établissemens semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque*, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifia. Augustin Turtura et André Stella, l'un prêtre, l'autre général des somasques, ont écrit sa *vie*.

EMILIEN, (*Marcus-Julius-Æmilius-Æmilianus*), né l'an 207, d'une famille très obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étaient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparait à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avait massacrés et l'avait reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas longtemps de la puissance souveraine. Volusien qui avait reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors *le pont sanglant*. Il régna très peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement.

EMILIEN (ALEXANDRE), l'un des 29 tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romains vers le milieu du 3e siècle, était lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros macédonien, il se préparait à porter les armes dans

Digitized by Google

les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

* **EMLYN** (Thomas), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, mort en 1743, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le Saint-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta pendant deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort. Emlyn composa un grand nombre d'ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : | *Défense du culte de N. S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706 ; | *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710. — **EMLYN** (Sollom), fils du précédent, jurisconsulte, mort à Londres en 1756, publia les *OEuvres complètes* de son père, 1746, 3 vol. in-8° ; | l'*Histoire des plaids de la couronne par le lord Chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, et mère de saint Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avait eu une grande autorité sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mère était criminelle, et alla la trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avait amassé. Emma eut recours dans cette disgrâce à l'évêque de Winchester, son parent ; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendait à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce temps-là, c'est-à-dire qu'elle marchât sur des fers ardens. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitens.

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, né à Alconchète, en 1469, était de la branche cadette de la maison régnante, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très fortuné*. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral et quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée *Amérique*. La possession du Brésil fut assurée au Portugal en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais ; aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand, et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avait chassés, et des Juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

Littore ab occiduo qui primùm ad littora solis
Extendit cultum notitiamque Dei,
Tot reges domiti cui submisère tiaros
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

La *Vie* de ce prince a été écrite en portugais par don de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J.-B. Lavancha, Lisbonne, 1619, in-fol. ; cette édition est tronquée et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé : *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, Lisbonne, 1571, in-fol. Simon Goulard l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8°.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'église ; mais après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui

Digitized by Google

mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna en 1557 la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français; la victoire fut si complète, qu'un général espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, et mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa en 1559, Marguerite de France, fille de François Ier, et sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emmanuel (*voyez* ce nom).

* EMMERICH (FRÉDÉRIC-CHARLES-TIMOTHÉE), ministre et prédicateur protestant, né à Strasbourg, le 13 février 1786, fit, à l'âge de 21 ans, une savante dissertation : *de Evangelio secundum Hebræos, Ægyptios, atque Justini martyris*, Strasbourg, 1807. Après avoir fait un voyage en Allemagne, il vint en France, et demeura pendant six mois à Paris, où il fit la connaissance des savans les plus distingués. De retour à Strasbourg, il fut nommé supérieur du collége de Saint-Thomas, et en 1802, il obtint la chaire des langues latine, grecque et hébraïque, au gymnase de cette ville. En 1812, il devint professeur agrégé du séminaire protestant, où il donna un cours d'histoire ecclésiastique. En 1819, il professa la même science à la faculté de théologie, qu'on venait d'établir en vertu d'une ordonnance royale, et prêcha souvent dans le temple de Saint-Thomas, où son éloquence attirait de nombreux auditeurs; sa bibliothèque était une des plus riches de l'Alsace. Emmerich se proposait de donner une *histoire politique* de tous les temps et de tous les pays, qui était le résultat de longues et pénibles recherches, lorsqu'il fut surpris par la mort, le premier juin 1820, à l'âge de 34 ans. On a de lui outre la dissertation dont nous avons parlé: | *Quel est pour nous le but du Jubilé de la réformation?* (en allemand) Strasbourg 1816; | *Deux discours prononcés par F.-Ch.-T. Emmerich*, ibid., 1817, Treuttel et Wurtz (en allemand); | *Choix des sermons posthumes du docteur F.-Ch.-T. Emmerich*, ibid., 1821.

* EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), comte de Grozyeulx, pair de France, né à Metz le 26 avril 1752, d'un procureur au parlement, exerçait dans la même ville la profession d'avocat avec la plus grande distinction, lorsqu'en 1789 il fut député par le tiers-état de Metz aux états-généraux. Il embrassa avec modération les principes de la révolution; il faisait partie du comité militaire dont il fut souvent rapporteur, et fut appelé trois fois à la présidence. Le 12 janvier 1790 il demanda une loi sur la liberté de la presse; et lorsque Louis XVI eut prêté le *serment civique*, il demanda que chaque député fût astreint dorénavant à la même formalité. Le 28 juillet, il accusa le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et les princes allemands qui possédaient des fiefs en Alsace, de fomenter des troubles dans cette province. Lors de l'insurrection de la garnison de Nancy, il provoqua, comme rapporteur de la commission chargée d'examiner cette affaire, le décret qui ordonnait la poursuite de ceux qui y avaient pris part. Emmery accusa M. de Bouillé d'être le principal auteur du voyage du roi à Varennes, demanda son arrestation, et fit ordonner que trois commissaires seraient envoyés à Varennes pour ramener la famille royale. Il fit aussi adopter la formule du serment que l'armée devait prêter pendant la suspension du monarque. Peu de temps après il fit rendre plusieurs décrets sur le régime militaire, les tribunaux et les colonies. Il s'était opposé à la destruction de l'hôtel des invalides. Après la fin de la session il fut nommé juge au tribunal de cassation, et le 10 mai 1792 il rendit compte à l'assemblée Législative des travaux de ce tribunal. Devenu suspect sous le régime de la terreur, il fut arrêté et ne sortit de prison qu'après la chute de Robespierre (9 thermidor — 27 juillet 1794). Le département de la Seine le nomma député au conseil des Cinq-cents en 1797. Dans cette assemblée il se rangea encore parmi les plus modérés, parla contre plusieurs lois tyranniques du gouvernement précédent qu'il fit abroger, notamment contre celle qui dépouillait de leurs biens les parens des émigrés, et fit suspendre la scandaleuse loi du divorce. Au 18 fructidor jour du triomphe du Directoire contre le Corps législatif (*voyez* AUGEREAU), il était depuis quelque temps de la commission des inspecteurs : il ne fut point compris dans la loi de proscription lancée contre plusieurs de ses collègues; mais son élection fut annulée. Eloigné des affaires publiques, il demeura dans la retraite jusqu'au 18 brumaire (9 octobre 1799). Bonaparte l'appela au conseil

Digitized by Google

d'état (section judiciaire), et il fut un des collaborateurs du code civil ; il se vit chargé l'année suivante de l'examen des papiers saisis chez M. Hyde de Neuville, un des agens des Bourbons : la police fit imprimer la plupart des lettres que l'on trouva chez ce royaliste, sous le titre de *Correspondance anglaise*. Dans le mois d'août 1803, les électeurs de la Moselle appelèrent Emmery au sénat conservateur dont il fit partie jusqu'à la 1[re] restauration. Il signa l'acte de déchéance de Bonaparte le 3 avril 1814, et le 4 juin suivant son nom fut placé sur la première liste des pairs. Pendant les événemens de mars 1815, il resta entièrement hors de la scène politique ; rentré à la chambre des pairs, il vota souvent avec l'opposition. Emmery est mort dans sa terre de Grozyeulx près de Metz le 15 juillet 1823, à l'âge de 71 ans. Ses opinions ne parurent pas toujours très monarchiques ; et on peut lui reprocher d'avoir quelquefois manqué de fermeté quoiqu'il n'ait jamais cédé au torrent de la révolution. Les *Mémoires* de M. de Bouillé font l'éloge d'Emmery, et les *Mémoires* de Weber (tom. 2, p. 71), attribués à M. de Fontanges archevêque de Toulouse, le citent comme un des *Réviseurs*, c'est-à-dire comme un de ceux qui essayèrent de faire revivre la popularité de Louis XVI, et de l'investir d'une partie de son ancien pouvoir.

* **EMMET** (Thomas-Addis), médecin, ensuite avocat, né vers l'an 1763 à Dublin, étudia la médecine, qu'il abandonna pour la jurisprudence, et devint avocat-général de l'état de New-Yorck. Il avait été l'un des promoteurs de l'association des Irlandais unis, et avant d'obtenir l'autorisation de passer aux Etats-Unis, il avait subi de longues persécutions dont on trouve l'exposé dans l'écrit publié par M. Sam. L. Mitchill, sous ce titre : *A Discourse on the life and character of Thomas-Addis Emmet*, New-Yorck, 1828, in-8°. Emmet est mort le 14 novembre 1827 à New-Yorck. On a de lui : *Pieces of irish histor, illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac-Neven dans un *Recueil* qu'il publia en 1827 à New-Yorck. Il a fait paraître aussi quelques *Opuscules* de médecine.

EMMIUS (Ubbo), naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et de celui de Léer ; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : | *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, Elzevir, 1626, très utile à ceux qui veulent connaître l'ancienne Grèce. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. | *Decades rerum Frisicarum*, in-folio, Elzevir, 1616. Emmius, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables. Cette histoire est estimée ; elle le serait davantage, si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. | *Opus chronologicum*, Groningue, 1619. in-fol. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. | *Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui font une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue, en 1626, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de scriptoribus romanis*.

* **EMON**, en latin *Emo*, premier abbé de Werum, monastère de l'ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, autrement nommé le Jardin fleuri, *Hortus floridus*, vivait à la fin du 12[e] siècle et au commencement du 13[e]. Don Rivet rapporte « qu'aidé de son frère, il copia » tous les auteurs des arts libéraux, et les » livres de théologie et de droit qu'ils » avaient vus à Paris, à Orléans et ailleurs » dans le cours de leurs études. » Il ajoute « que dans la suite, le désir d'enrichir sa » bibliothèque le porta à y employer des » religieuses, ayant pourtant l'attention » de ne leur faire transcrire que les livres » de la Bible et les écrits des saints Pères, » comme étant plus à leur portée. » Emon, persuadé qu'un monastère sans livres est comme un arsenal sans armes, parvint par ce moyen, non-seulement à fournir

Digitized by Google

la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'ouvrages, mais encore à en procurer à d'autres maisons de son ordre. L'abbé Emon mourut subitement en 1237. Lui-même a écrit sur plusieurs sujets. Nous ne citerons de lui que sa *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, continuée par Menko, 5ᵉ abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292; inédite jusqu'en 1700, elle fut insérée par Antoine Matthieu dans ses Analectes, tome 3, réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le 1ᵉʳ tome des *Sacræ antiquitatis monumenta*, pag. 129, Etival, 1725, 2 vol. in-fol. — Il ne faut point confondre l'abbé Emon avec un autre EMON, son cousin-germain, qui dota de ses biens l'abbaye de Werum, où il prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et qui mourut en 1215.

* **EMPECINADO** (don JUAN-MARTIN, surnommé *el*), général des Guerillas espagnols, était fils d'un pauvre paysan de la Nouvelle-Castille. Il servit, en 1793, dans la guerre contre la France, et à la paix il se retira dans son pays, où il se livra de nouveau aux travaux de l'agriculture; mais à l'époque de l'invasion des Français, en 1808, il reprit les armes, se jeta dans les montagnes avec quelques camarades, et en peu de temps eut réuni un assez grand nombre d'hommes pour harceler l'ennemi avec vigueur. Il devint un des chefs les plus fameux des Guerillas par son activité, sa valeur et son habileté à choisir les positions les plus avantageuses. Le sobriquet *d'Empecinado* qu'il reçut dans cette nouvelle carrière, signifie *crotté* ou *enduit de poix*, et lui est commun avec tous les gens de son village, appelés ainsi par leurs voisins à cause de la grande quantité de boue qu'on y trouve, et parce que beaucoup d'entre eux exercent le métier de cordonnier; comme c'est sous ce nom qu'il s'est illustré, le roi d'Espagne, en remontant sur le trône en 1814, lui permit de l'ajouter au sien. Il le confirma aussi dans tous ses grades; cependant el Empecinado ne tarda pas à se déclarer en faveur du parti dit *constitutionnel*, et l'année suivante il présenta directement au roi un mémoire où il faisait l'apologie des travaux des cortès, et où il suppliait Sa Majesté de baser son gouvernement sur leurs principes. Ce mémoire le fit arrêter et exiler. El Empecinado se trouvait à Valladolid sous la surveillance des autorités lors de l'insurrection de Riégo, et il fut d'abord nommé commandant en second, puis envoyé dans le gouvernement de Zamora qu'il quitta pour poursuivre le curé Merino qui avait pris les armes en faveur de la cause royaliste. Il le battit en plusieurs rencontres, et l'obligea de se cacher jusqu'à la nouvelle invasion de 1823. El Empecinado servit encore dans le corps du comte de l'Abisbal en Estramadure, et eut de rechef à combattre Merino qui s'était réuni au corps d'armée du comte de Bourmont; mais cette campagne ne fut pas heureuse pour lui. Il se retira dans son pays, et tomba entre les mains des vainqueurs. Il fut jugé et condamné à mort par l'alcade de Tuedo. Sa sentence cependant fut soumise au tribunal criminel de Madrid; ses parens, ses amis espérèrent un moment de le sauver; mais après une longue détention le jugement fut confirmé, et il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPEDOCLES d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Télauges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un *poème* qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisait l'histoire des différens changemens de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laerce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens *de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent cru toujours vivre.* La plus commune opinon est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.-C.

. . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui était poète. Les fragmens des écrits d'Empédocle ont été réunis par M. Sturz, dans le recueil intitulé *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit M. Ferd. Guill.*

Digitized by Google

Sturz, Leipsick, 1805, 1 vol. in-8°; il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ taurinensis restituta ab Amedeo Peyron*, Leipsick, 1810, in-8°. Empédocle joignit l'étude de la médecine à celle de la philosophie; ayant guéri une femme d'Agrigente, nommée Vanthea, qui était tombée dans une profonde léthargie, et que les autres médecins avaient abandonnée comme morte, cette cure passa pour miraculeuse, et dès lors Empédocle fut considéré comme un Dieu. Il feignit de le croire lui-même; et se présenta en public avec un manteau de pourpre, une ceinture d'or, les cheveux flottans, la tête ornée d'une couronne, comme celle de la Pythie. Il renversa le sénat d'Agrigente, composé de mille citoyens, et y établit le gouvernement populaire.

EMPEREUR (CONSTANTIN l'), né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu et de théologie à Harderwick et à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Nous avons de lui : | *Talmudis Babylonini codex Middôth cum commentariis, etc.*, Leyde, Elzevir, 1630, in-4°, en hébreu et en latin. Ce commentaire, orné de figures très exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, etc. | *D. Isaaci Abrabanielis et Mosis Alsheichi commentarius in Isaiæ prophetiam*, Leyde, Elzevir, 1631, in-8°, en hébreu et en latin. L'Empereur, en publiant les commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, et de repousser les traits qu'ils ont lancés contre le christianisme. | *Grammaire chaldaïque*, écrite en hébreu, avec la traduction latine, Leyde, Elzevir, 1631; | *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin et des notes de l'Empereur, Leyde, 1633, | et plusieurs autres *traductions* des livres judaïques, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS. *Voyez* SEXTUS EMPIRICUS.

* EMPORAGRIUS (ERIC), docteur en théologie et évêque de Strengnes, en Suède, mort l'année 1674, avait été professeur à Upsal, et pasteur à Stockholm. Pendant qu'il occupait cette dernière place, il fut question d'un projet de réunion entre les luthériens et les réformés, proposé par un Ecossais nommé Dury. Emporagrius, attaché à la confession d'Augsbourg, s'opposa à la réunion, et se mit à la tête du clergé de la capitale pour donner une protestation solennelle. Il publia même à ce sujet un ouvrage contre l'évêque Mathiæ, qui penchait pour les opinions de Dury. Peu après la mort de Gustave-Adolphe, Emporagrius publia un discours intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus, etc.*, Upsal, 1656, in-fol.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au 6ᵉ siècle. Il reste de lui quelques *écrits* sur son art, Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif et nerveux, suivant Gibert.

* EMSER (JEROME), théologien catholique allemand, naquit à Ulm en 1477. Après avoir commencé ses études à Tubingen, il alla les continuer à Bâle, où il s'appliqua au droit, à la théologie et à l'hébreu. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie, le cardinal Raymond de Gurti, dont il a été nommé chapelain et secrétaire. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfurt, qu'il quitta bientôt pour passer à l'université de Leipsick, dont il fut reçu membre, et où il enseigna le droit canonique. Vers le même temps, le duc Georges de Saxe le prit, pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme, qui commençait à s'étendre en Allemagne. Emser avait été jusque-là l'ami de Luther; il eut avec ce réformateur quelques conférences, espérant le ramener du sentier de l'erreur par des conseils d'ami; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit de ce sectaire obstiné, il se déclara son adversaire, et le combattit vigoureusement. Il mourut subitement à Leipsick le 8 novembre 1527, laissant les ouvrages suivans: | *Motifs pour lesquels la Traduction du nouveau Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsick, (1523), in-4°, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction du nouveau Testament*, etc., Dresde, 1524, in-4°; | *Traduction allemande du nouveau*

Digitized by Google

Testament, pour être opposée à celle de Luther, Dresde, 1527; Paris, 1630; | *Assertio missæ;* | *De canone missæ.* Ces deux ouvrages sont une défense de la messe. | *Histoire de la vie et des miracles de saint Bennon*, Leipsick, 1512, Dresde, 1594, in-4°; et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

* ENANBUC (VAUDROSQUES DIEL d'), fondateur des colonies françaises aux Antilles, était cadet d'une maison de Normandie. Il équipa à ses frais un brigantin de quatre canons, monté par une quarantaine de marins bien disciplinés et aguerris; il partit de Dieppe en 1625 dans le dessein de faire des prises sur les Espagnols dans les mers des Antilles. Il eut bientôt à se défendre contre un galion espagnol de 35 canons, et parvint à lui faire prendre la fuite. Ce combat eut lieu près des Iles du Caïman. Quinze jours après il relâchâ à St.-Christophe où des Français établis depuis divers temps, vivaient en bonne intelligence avec les sauvages. Les trouvant disposés à y demeurer sous sa conduite, il résolut de venir en France demander au roi la permission de former une compagnie pour soutenir la colonie. Des Anglais venaient aussi d'y débarquer; il fit avec eux un traité de partage qui lui assurait la possession de la moitié de l'île. Cependant les insulaires, excités par un de leurs *boyés* ou médecins, résolurent de massacrer tous les Européens; le complot manqua parce que les colons furent prévenus à temps par une femme sauvage qui leur en donna connaissance. Les naturels de l'île furent sévèrement punis; quelque temps après, trois mille sauvages appelés par eux d'une autre île, vinrent attaquer les Européens; mais ils furent obligés de se rembarquer après avoir perdu les deux tiers de leur monde. Dès lors la petite colonie fut en repos, et pendant huit mois que d'Enanbuc passa dans cette île à cultiver du tabac, et à abattre des arbres d'acajou, il ne fut plus attaqué par les insulaires. Il chargea son vaisseau des productions de l'île pour repasser en France, et arriva heureusement à Dieppe. Il se rendit aussitôt à Paris où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui applaudit à ses projets et donna à lui et à Durossey, son compagnon, une commission spéciale pour l'établissement d'une colonie française à St.-Christophe, ou dans toute autre île comprise entre le 11ᵉ et 18ᵉ degré de latitude septentrionale. Ces deux braves marins partirent du Hâvre le 14 février 1627 avec deux vaisseaux; leur traversée fut malheureuse : une grande partie de leur équipage succomba. Les Anglais profitèrent de cette circonstance qui leur donnait la supériorité du nombre pour étendre leurs possessions aux dépens de celles des Français. D'Enanbuc demanda en France du renfort. Durossey qu'il avait envoyé pour cet objet, ne tarda pas à revenir avec six vaisseaux qui défirent la flotte des Anglais et les forcèrent à demander la paix. Les vaisseaux français avaient quitté l'île lorsque les Espagnols y firent une descente. D'Enanbuc se résolut à s'embarquer et erra pendant trois semaines sur les mers des Antilles; les Français abordèrent à St-Martin, et pendant que Durossey abandonnait lâchement son compagnon pour retourner en France, où le duc de Richelieu le fit enfermer à la Bastille, d'Enanbuc ramena ses compagnons à St-Christophe que les Espagnols avaient abandonné à leur tour, et il ne s'occupa plus que du soin de faire prospérer cette colonie et de la mettre à l'abri de nouvelles attaques. C'est dans ce but qu'il chercha à former des établissemens dans les îles voisines. Supplanté par un de ses lieutenans dans son projet sur la Guadeloupe, il fonda lui-même en 1635 celle de la Martinique, où il bâtit le fort de St.-Pierre; il revint ensuite à St.-Christophe où il mourut vers la fin de l'an 1636, vivement regretté des colons qui le regardaient comme leur père. Richelieu en apprenant sa mort, dit que le roi avait perdu un de ses plus fidèles serviteurs.

* ENDELECHIUS, ou SEVERUS-SANCTUS, rhéteur et poète, naquit à Bordeaux dans le 4ᵉ siècle. Quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, évêque d'Auxonne, d'après une épitaphe que celui-ci lui a consacrée dans ses *Parentalia*. Ami de saint Paulin, évêque de Nole, il embrassa à son exemple le christianisme. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la retraite, et l'on croit même qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. Saint Paulin cite avec éloge les hymnes d'Endelechius, composées sur la parabole des dix vierges de l'Evangile, mais elles ont été perdues. Il ne nous reste de ce poète qu'une églogue intitulée *De mortibus boum*, faite à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui, vers 377, fit de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre. Les interlocuteurs sont un païen

Digitized by Google

qui se livre au désespoir, et un chrétien qui lui offre pour le consoler la pensée de la Providence. Cette pièce a paru pour la première fois en 1590, dans les *Epigrammata et poemata veterum*, tom. 2, pag. 448 et suivantes. Depuis elle a été imprimée séparément à Francfort, 1612, in-8°, avec des notes de Weitz; à Leyde, 1714, avec les mêmes notes et celles de Seber. Elle a aussi été insérée dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différens recueils de poésies chrétiennes.

ÉNÉE, *Æneas Tacticus*, *Enée le Tacticien*, un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissait du temps d'Aristote (4ᵉ siècle avant J.-C.). Casaubon a publié un de ses *traités* en grec *De toleranda obsidione*, avec une version latine, dans le *Polybe*, 1609, in-fol. M. de Beausobre l'a donné en français, 1557, in-4°, avec de savans commentaires.

ÉNÉE DE GAZA, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le 5ᵉ siècle, embrassa le christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsick en 1655, in-4°, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, publia à la prière de Charles le Chauve un *livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'église latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 870.

* ENFIELD (GUILLAUME), ministre anglican, non-conformiste, né à Sudbury en 1741, et mort à Norwich, en 1797, fut pasteur et professeur de belles-lettres à Wanington dans le comté de Lancastre. On a de lui : | des *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8°; | *Le prédicateur anglais*, 4 vol.; | *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1774 in-fol.; | *Histoire de la philosophie, d'après Brucker*, 1791, 2 vol. in-4°; | *Sermons sur des sujets pratiques*, 1798, 3 vol. in-8°. Ses sermons comme tous ses ouvrages sont écrits d'un style clair, élégant; la morale y est présentée sans austérité : en général ils paraissent plus propres à former l'esprit et le goût, qu'à élever l'âme à la piété.

* ENGAU (JEAN-RODOLPHE), savant jurisconsulte allemand, né à Erfurt, en 1708, mort à Iéna en 1755, fut membre de plusieurs académies, et conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité des prescriptions en matière criminelle*, 4ᵉ édition, 1772, in-8°; | *Elementa juris germanici civilis*, 4ᵉ édition, 1752, in-8°; | *Elementa juris criminalis germanico-carolini*, 7ᵉ édit. 1777, in-8°. | *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, 5ᵉ édition, 1765, in-8°; | *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent des chaires*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage avait d'abord été écrit en allemand, mais en 1752 l'auteur l'augmenta considérablement et le fit paraître en latin.

* ENGEL (ARNOLD), jésuite, né à Maëstricht en 1620, professa pendant quelque temps la rhétorique, puis se livra aux missions dans lesquelles il se distingua autant par ses talens que par son zèle. On lui doit plusieurs ouvrages de piété et de poésie religieuse; entre autres : | *Indago monocerotis ab natura humana deitatis sagacissima venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4°; | *Virtutis et honoris ædes in heroïbus et poematibus XXV græco-latinis illustratæ*, ibid. 1671, in-8°; | les *panégyriques de la sainte Vierge, de saint François-Xavier*, *l'Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III*, en latin, etc.; en général ses ouvrages sont peu estimés. Engel mourut à Prague vers 1676.

* ENGEL (SAMUEL), géographe et savant suisse, né à Berne en 1702, voyagea en Allemagne et en Italie, et remplit ensuite dans sa patrie avec distinction plusieurs places administratives. En 1745, il fit partie du conseil souverain et fut pourvu successivement de différens bailliages; il contribua à faire adopter le système des greniers d'abondance, et réuni au célèbre Haller, il favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, la fondation de la société économique de Berne, etc. Il encouragea aussi de tous ses efforts l'agriculture, et contribua à l'introduction des pommes de terre qui furent d'une si grande ressource pendant la disette de 1772 : Engel mourut à Berne le 28 mars 1784. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : | *Mémoires et Observations géographiques et critiques sur la situa-*

Digitized by Google

tion des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique, Lausanne, 1765, in-4°, avec cartes, traduit en allemand par l'auteur, Leipsick, 1772, in-4°. Engel cherche, dans cet ouvrage, à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le Nord; son hypothèse est fondée sur une opinion dont la fausseté parut avoir été reconnue lors de l'expédition du capitaine Phipps. | *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterdam, 1767, in-4°, ou 5 vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage plusieurs hypothèses mal fondées; l'auteur entre dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible; et la question qui devait faire le sujet principal, n'occupe dans son livre que très peu de place. | *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord*, 1779, in-4°, où il revient sur la possibilité de la navigation dans l'océan boréal; | *Remarques sur la partie de la relation du Voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, 1781, in-4°, avec une carte; | *Bibliotheca selectissima sive Catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, etc.*, Berne, 1743, in-8°, estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues; | *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8°, en allemand; | *Mémoire sur la rouille du froment*, Zurich, 1778, et plusieurs autres *ouvrages* sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les *Mémoires de la société économique de Berne*.

* ENGEL (Jean-Jacques), professeur de morale et de belles-lettres à Berlin, né à Parchim, dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin, en 1741, fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfans du roi de Prusse, et mourut le 28 juin 1802, à 61 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, recommandables pour l'élégance du style et une pureté de diction très rares en Allemagne. Les principaux sont : | deux petites comédies : *le Fils reconnaissant* et *le Page*, qui l'ont placé à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. Elles ont été traduites en français et se trouvent dans le théâtre de Friédel : la deuxième a fourni le sujet de notre comédie des *Deux pages* de Dezède. | *Le philosophe du monde*, 1775, 2 vol. in-8°, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature; | *La théorie de la Mimique*, 1785, 2 vol. in-8°, fig.; | *Le miroir des princes*, 1795, suite de morceaux de morale destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour; | *Lorenz Stark*, roman, 1801, in-8°; l'auteur le composa à l'âge de soixante ans. La collection de ses *Œuvres* recueillies à Berlin, de 1801 à 1806, forme 12 vol. in-8°.

ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Manseld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuves décidément favorables, elle se voyait dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu et de l'eau, en usage dans ce temps-là. Engelberge se disposait à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *roi d'Arles*, et pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut saintement vers l'an 890.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, de l'ordre de Saint-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, laissa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | *De ortu, progressu et fine imperii romani*, publié par les soins de Gaspard Brusch, Bâle, 1553, in-8°; Mayenée, 1603, in-8°. | *Tractatus super passionem secundum Matthæum. (Bibl. ascet.)* tom. 8; | *de Statu defunctorum (Bibl.)*; | *de Causâ longævitatis hominum ante diluvium*, inséré dans le tom. 1er des *Anecdota* du P. Pez.

* ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite belge, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville le 8 mars 1670, a laissé des ouvrages estimés, qui ont pour titre : *Lux evangelica sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas*, 2 tom. in-4°, 1648-1651. Il s'en est fait depuis sept réimpressions de différens formats; | *Lucis evangelicæ sub velum sacrorum emblematum, sive cœlum novum in festa et gesta sanctorum*, 1647, in-fol., 1658, in-4°, et 1659, in-8°; | *Cœlum empyreum in festa sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, in-fol., in-4°, et 2 vol. in-12; | *Cœlum empyreum, pars altera*, Cologne, 1669, in-fol., in-4° et in-8°. On a encore de lui des *Méditations sur la passion* de N. S.,

en Flamand, Anvers, 1670, in-8°. — Son frère, JEAN-BAPTISTE ENGELGRAVE, aussi jésuite, qui jouissait d'une grande considération dans son ordre, a publié *Meditationes per totum annum, in omnes dominicas et festa*, in-4°, Anvers, 1654.

* ENGELHUSEN (THIERRI d'), né dans le duché de Hanovre, et mort en 1430, est connu par une *Chronique* en latin qui comprend depuis la création du monde, jusqu'à l'année 1420. Cette *Chronique* a été continuée par Mathias Doriny, et publiée à Helmstad, 1671, in-4° par Joachim Jean Madeo. Engelhusen était supérieur d'un monastère à Wittemberg.

* ENGELSCHALL (JOSEPH-FRÉDÉRIC), dessinateur, professeur de belles-lettres et poète, naquit à Marbourg, dans la Hesse, en 1739. Son père, surintendant des églises protestantes, mal partagé du côté de la fortune, ne put donner à son fils une éducation assez soignée. A ce malheur s'en joignit encore un autre; Joseph-Frédéric devint tout à coup sourd à l'âge de 13 ans : mais ses étonnantes dispositions pour l'étude surmontèrent ces obstacles, et il apprit avec succès la philosophie, l'histoire, les belles-lettres et la peinture. Engelschall pourvut à son existence en donnant des leçons de dessin, dans lequel il était très habile, jusqu'à ce qu'en 1788, il fut nommé professeur extraordinaire de belles-lettres à l'université de Marbourg; mais comme ce titre n'était qu'honorifique, on y ajouta celui de maître de dessin, avec d'honnêtes appointemens. Il avait beaucoup d'instruction, et passait pour être un des bons poètes de l'Allemagne. Engelschall mourut le 28 mars 1797, âgé de 58 ans. On a de lui : | *Poésies* imprimées en 1788 et en 1805; cette seconde édition a été publiée par les soins de M. Justi, ami de l'auteur, et qui avait déjà publié un autre ouvrage (inédit) d'Engelschall, intitulé : | *Vie du célèbre peintre Jean-Henri Tischbien*, Nuremberg, 1799.

ENGHIEN ou ENGUIEN. *Voy.* FRANÇOIS et LOUIS.

* ENGHIEN (LOUIS-ANTOINE-HENRI de BOURBON, duc d') naquit à Chantilli, le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon, et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans. Aux qualités physiques les plus agréables, il joignait les qualités du cœur et de l'esprit, et il se distingua de bonne heure par son application à l'étude aussi bien que par son habileté dans tous les exercices du corps. Créé en 1788 chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, il siégea quelques jours après au parlement de Paris où il prononça un discours remarquable. Le 16 juillet 1789, le prince sortit de Paris pour se rendre en pays étranger. Il parcourut différens états du continent jusqu'en 1792, époque où il rejoignit en Flandre l'armée commandée par son père. Mais ce corps ayant été dissous, le jeune prince alla servir sous les ordres de son grand-père dont l'armée était en Brisgau. Digne rejeton des Condés, le duc d'Enghien se signala dans plusieurs occasions, et spécialement au combat de Berstheim, qui eut lieu le 2 décembre 1793. L'habileté des manœuvres qu'il fit exécuter dans cette journée excita l'admiration des vieux capitaines qui s'y trouvaient. Le prince fut reçu chevalier de Saint-Louis en 1794; c'est vers cette époque que paraît avoir commencé sa passion pour la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. S'il y eut entre eux une union secrète, il n'en fut point, à ce qu'il paraît, dressé d'acte en forme. Le duc de Bourbon partit au mois de juillet 1795, pour l'Angleterre et se sépara pour la première fois de son fils qu'il ne devait plus revoir. L'année suivante le prince de Condé donna le commandement de son avant-garde à son petit-fils qui se distingua dans ce poste périlleux par ses talens et son intrépidité. La défense du pont de Munich est une des actions les plus brillantes de cette campagne. On s'y battit pendant 18 jours, et le duc d'Enghien trouva des admirateurs de sa bravoure jusques dans l'armée républicaine. En 1799 le prince fut chargé de défendre Constance, et se distingua surtout dans l'affaire de Rosenheim. Avec deux mille hommes, il se soutint pendant sept heures contre la division Lecourbe tout entière; et ce général ne put gagner qu'une lieue de terrain. Aussi humain que brave, il témoigna aux républicains prisonniers le plus touchant intérêt. Ayant rencontré après l'affaire de Rosenheim un hussard blessé, étendu dans un champ, il le fit relever, lui céda son propre lit, ordonna à son chirurgien de lui donner tous les soins qu'exigeaient ses blessures, et quand il fut rétabli, il le fit conduire aux avant-postes républicains. Par suite du traité de Lunéville, le corps de Condé ayant été licencié, le prince vint s'établir à Ettenheim où demeurait le cardinal de Rohan avec sa nièce la princesse Charlotte. Le duc d'Enghien y mena une vie simple et modeste, partageant son temps

Digitized by Google

entre la chasse et la culture des fleurs. Cependant Bonaparte, dont le pouvoir naissant était menacé par des conspirations, songea, pour frapper de terreur les royalistes, à immoler à son ambition une grande victime, et sa pensée se fixa sur le duc d'Enghien, dont l'activité, les talens et les brillantes qualités lui inspiraient des craintes. Des émissaires furent envoyés secrètement à Ettenheim pour prendre sur la vie et les habitudes du prince tous les renseignemens nécessaires à l'exécution du coup de main que l'on méditait. Caulaincourt, dont la famille avait été attachée à la maison de Condé, se rendit accompagné du colonel Ordenner à Strasbourg pour diriger l'entreprise, qui fut exécutée le 15 mars. Le prince avait passé toute la journée du 14 à la chasse et projetait de s'éloigner dès le lendemain. Mais son habitation fut cernée dans la nuit par quatre cents hommes, parmi lesquels se trouvait un détachement de gendarmes. Un vague soupçon de conspiration, servit de prétexte à cette violation inouie du droit des gens. Le baron de Grunstein, qui demeurait avec le prince et qui lui avait promis de se faire passer pour lui, perdit la tête et ne répondit rien à la question que les gendarmes firent en entrant : *qui de vous est le duc d'Enghien ?* On ne donna pas même au prince le temps de se vêtir, et il partit avec son escorte, en veste et en pantalon. Le chevalier Jacques, secrétaire et ami du prince, après avoir essayé inutilement de faire sonner le tocsin, obtint la permission de l'accompagner. Le duc d'Enghien fut conduit à la citadelle de Strasbourg et de là au château de Vincennes où il arriva le 20. Exténué de faim et de fatigue, il prit à la hâte un léger repas, pendant que l'on creusait la fosse où son corps devait être déposé ; il se jeta ensuite sur un mauvais lit et s'endormit profondément : on l'éveilla vers onze heures du soir, et on le conduisit dans une pièce du pavillon du milieu, vis-à-vis le parc. Là se trouvaient réunis huit militaires : le général Hullin, commandant les grenadiers à pied de la garde ; Guiton, colonel commandant le premier régiment de cuirassiers ; Bazancourt, commandant le 4ème d'infanterie légère ; Ravier, colonel commandant le 18e régiment d'infanterie de ligne ; Barrois colonel, commandant le 96e régiment d'infanterie de ligne ; Rabbe, colonel commandant le 2e régiment de la garde municipale de Paris ; d'Autancourt, capitaine, major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de rapporteur ; Molin, capitaine au 18e régiment d'infanterie de ligne, greffier ; tous nommés par le général Murat, gouverneur de Paris. Cette commission dressa à la hâte une instruction criminelle. Le prince parla avec noblesse et simplicité. Interrogé pourquoi il avait porté les armes contre son pays, il répondit : « J'ai combattu avec ma famille pour recouvrer » l'héritage de mes ancêtres : mais depuis » que la paix est faite, j'ai posé les armes, » et j'ai reconnu qu'il n'y avait *plus de* » rois en Europe. » Les juges frappés de son intrépidité, hésitèrent un moment, et écrivirent à Bonaparte pour savoir sa résolution définitive. Celui-ci leur renvoya la lettre avec ces trois mots au bas : *condamné à mort!* Dans le conseil privé qui eut lieu aux Tuileries pour décider du sort du jeune prince, Cambacérès opina pour lui sauver la vie. *Eh ! depuis quand*, dit Bonaparte en colère, *êtes-vous devenu si avare du sang des Bourbons ?* La volonté du maître ayant été connue, les juges, en qui l'obéissance passive tenait lieu de conscience, se séparent, et le prince est conduit dans les fossés par un escalier obscur et tortueux. « Est-ce » que l'on veut me plonger tout vivant » dans un cachot... ? Suis-je destiné à pé» rir dans les oubliettes.. ? — » Non, monseigneur, soyez tranquille, lui répond en sanglottant, l'officier désigné pour commander l'exécution, et qui avait été élevé dans la maison de Condé. Bientôt on arrive au lieu du supplice. « Ah ! grâce » au ciel, dit le prince, en voyant l'appa» reil militaire qui l'entoure, je mourrai » de la mort d'un soldat. » Avant l'exécution le malheureux prince réclame un ministre de la religion pour remplir ses derniers devoirs ; pour toute réponse, on lui demande avec un sourire moqueur s'il veut mourir comme un capucin. Le prince indigné s'agenouille sans proférer un mot, et se relève après un moment de recueillement. Ayant témoigné le désir qu'une boucle de ses cheveux fût remise à la princesse de Rohan, un aide-de-camp de Bonaparte saisit la boucle en s'écriant. « Personne ne doit faire ici les » commissions d'un traître. » — Au moment d'être frappé, le duc d'Enghien, debout et de l'air le plus intrépide, dit aux gendarmes : allons, mes amis ! — Tu n'as point d'amis ici, dit une voix féroce ; c'était celle de Murat. Lorsque le prince fut

Digitized by Google

tombé, des soldats le jetèrent tout habillé dans une fosse qui avait été préparée pour le recevoir, et une énorme pierre fut roulée sur sa tête. Ainsi périt à l'âge de trente deux ans, au milieu d'une brillante carrière, le digne rejeton du grand Condé. Le lendemain, le président de la commission loua chez Cambacérès le courage du prince; à Londres et à Saint-Pétersbourg, on honora sa mémoire par des cérémonies religieuses. Le 18 mars 1816, une enquête fut faite pour découvrir les restes du duc d'Enghien. On se servit de l'indication d'un garde d'artillerie, et d'un paysan de Vincennes qui avait creusé la fosse. Parmi les dépouilles du prince on trouva un anneau, une chaine d'or qu'il portait habituellement à son cou, et des cheveux; les os furent recueillis et placés dans un cercueil. Une chapelle ardente fut établie dans la salle même où l'arrêt inique avait été rendu; et sur la place où le prince avait cessé de vivre, on éleva une pyramide avec cette simple inscription: *hic cecidit!* un anonyme a publié une petite brochure ayant pour titre: *De l'assassinat de Mgr. le duc d'Enghien, et de la justification de M. de Caulaincourt*. On a aussi publié: *Notice historique sur L. A. H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre, prononcée dans la chapelle de Saint-Patrice à Londres, en présence de la famille royale, par l'abbé de Bouvens*, 2e édit. 1814.

ENGLEBERT (Corneille), peintre très célèbre du 16e siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

* ENGLEFIELD (Charles-Henri, sir), né d'une famille très ancienne de Berkshire, mort à Londres le 21 mars 1822, se distingua par son goût pour les sciences et pour les beaux-arts, et laissa les ouvrages suivans: | *Tables des lieux apparens de la comète de 1661, dont le retour est attendu en 1789, avec une nouvelle méthode de se servir du réticule rhomboïde*. 1788, in-4°; | *Lettre à l'auteur de la revue sur les protestans dissidens*, 1790, in-8°; | *Revue sur les motifs de la séparation des protestans de l'église romaine;* | *Sur la détermination de l'orbite des comètes d'après la méthode du Père Boscowich et celle de M. de la Place*, 1793, in-4°; | *Promenade à Southampton avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, in-8°; | *Promenade dans l'île de Wight, avec des gravures représentant ses antiquités.* Il a aussi donné beaucoup de dissertations dans les *Mémoires de la société des antiquaires*, et dans ceux de la société linnéenne.

* ENGLISCH ou ANGLOIS (Esther), célèbre calligraphe anglaise, sous la reine Elizabeth et sous Jacques Ier, est connue par la perfection de son écriture. Il reste encore quelques-uns de ses ouvrages qui sont fort recherchés. Un des plus curieux est intitulé *Octaves*, « sur la vanité et » l'inconstance du monde, écrites par Es- » ther Englisch, le 1er janvier 1600. » L'ouvrage est en français et en anglais. Ce recueil est orné de fleurs et de fruits peints à l'aquarelle, et de son portrait en miniature, dessiné à la plume par elle-même. On a d'elle encore *hist. memorabiles Genesis per Esteram Englis Gallam, Edenburgi, anno* 1600, conservé dans la famille d'Harcourt et un manuscrit que possède M. Walckenaer, qui contient le *livre de l'Ecclésiaste de la main d'Esther*, etc., et *le Cantique des cantiques*, traduits en français, avec plusieurs pièces de vers latines et françaises qui lui étaient adressées.

* ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Nedonchal en Artois, le 24 mars 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique et de la mécanique. Il s'occupa particulièrement des instrumens à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie, ou l'art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instrumens de concerts mécaniques*, in-8°, fig. Ce livre est le premier qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instrumens avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au Père Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'Art du facteur d'orgue de D. Bedos. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe peints d'après nature par Ernest*, in-4°, première partie, contenant les *chenilles, chrysalides* et *papillons du jour*. Cet ouvrage, bien exécuté, a été continué, et contient 29 cahiers, qui se relient ordinairement en 8 vol. Engramelle mourut en 1780.

* ENGRAND (Henri), naquit à Saint-Fiacre, près de Meaux, le 12 décembre 1753. Après avoir fait ses études, il entra dans la congrégation enseignante de Saint-Maur, d'où il se rendit à Laon, pour y occuper la place de professeur de

Digitized by Google

rhétorique. Nommé à la chaire de philosophie, et puis de théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, il professa cette dernière science jusqu'en 1789, première époque de la révolution française, qui l'empêcha d'embrasser la carrière ecclésiastique, à laquelle il s'était destiné. Sans fortune, et toujours étranger aux tumultes politiques, il se livra à l'enseignement dans un pensionnat de demoiselles à Reims : état qu'il a exercé pendant trente années. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville, emploi dans lequel il montra beaucoup de zèle et d'intelligence, quoiqu'il n'en retirât aucun salaire : ce qui fait honneur à son désintéressement. Il est mort d'une maladie aiguë, le 10 octobre 1823, à l'âge de 70 ans. Il a laissé outre divers manuscrits qui sont déposés à la bibliothèque de Reims, plusieurs ouvrages élémentaires, qui sont très estimés : | *Principes de la langue française, rappelés à leurs plus simples élémens*, 2e édit., 1809, in-12 ; 3e édit., 1813, in-12 ; | *Leçons élémentaires sur l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie, jusqu'au* 18 *brumaire an VIII;* 2e édit., 1809; 4e édition, arrivant jusqu'à la restauration de 1814 inclusivement, 1821, in-12 ; 5e édit., arrivant jusqu'en 1817, publiée en 1822; | *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue.* Cet ouvrage a eu *sept éditions*, la 4e est de 1809, in-12. | *Leçons élémentaires d'Histoire romaine;* elles ont eu huit éditions, la troisième est de 1809; | *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne et l'histoire grecque.* Cet ouvrage compte *huit éditions;* la 4e est de 1813, in-12.

ENJEDIN (Georges), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Ecriture sainte. On a de lui *Explicatio locorum scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4° : ouvrage pernicieux et rempli de vains sophismes, qui a été sévèrement défendu et brûlé dans différens endroits. Il a été réfuté par Richard Simon. Cet auteur, né en Transylvanie, ministre et surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Etienne Basilius, unitaire de Coloswar.

***ENNERY** (comte d'), gouverneur des Antilles françaises, né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière militaire, fit les campagnes de la guerre dite de sept ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouverneur des Antilles, il se fit chérir des colons, favorisa l'industrie, et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichement de l'île Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouvelle. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitation la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre » réputation, lui écrivait le monarque, me » servira beaucoup à St.-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé qu'il fixa, de concert avec les autorités de la partie espagnole, les limites des possessions des deux puissances dans cette île. Mais il ne put résister long-temps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

ENNIUS (Quintus), né à Rudies en Calabre, l'an 240 avant J.-C., obtint par ses talens le droit de bourgeoisie à Rome : honneur dont on faisait alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes ; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation; ce siècle n'était pas celui de la belle latinité : on le sent en lisant Ennius; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait *des perles tirées du fumier.* Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J.-C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine;* il avait aussi fait quelques *satires;* mais il ne nous reste que des fragmens de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4°, et dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire, et dans le *théâtre des Latins*, par Levée.

ENNODIUS (Magnus-Félix) né à Arles vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus et ses talens le firent élever sur le siége de Pavie l'an 511. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'église grecque avec la latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase, et la pru-

Digitized by Google

dence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement en 521. Le père Sirmond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *OEuvres*, in-8°. Elles renferment, | neuf livres d'*épîtres*, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps; | dix recueils d'*œuvres diverses;* | la *Défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque; | vingt-huit *discours* ou *déclamations;* | des *poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Enoch en firent une pour eux et pour leurs descendans; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH ou HENOCH, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J.-C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence (*voyez* ELIE). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc.; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contens de falsifier les saintes Ecritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbéciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son épître canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Enoch sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres (1). *Voyez* JUDE.

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an 3799 avant J.-C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre suprême.

* ENS (GASPARD), historien allemand, né vers 1570 à Lorch dans le Wurtemberg, fut un des écrivains les plus laborieux et les plus féconds de l'Allemagne; il renonça à l'étude du droit, après avoir reçu ses premiers grades, pour se livrer à sa passion pour les voyages. En 1603 il se fixa à Cologne et se mit aux gages des libraires, pour lesquels il composa dans l'espace de 15 ans un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca realis* de *Lipenius*. Telle était la rapidité avec laquelle il écrivait, que souvent il publiait 8 ou 10 volumes dans une année. Ses principales productions sont: | *Mercurius gallo-belgicus*, Cologne, 1604, et suiv. Ens publia 6 volumes, depuis le 4e jusqu'au 9e. | *Annales, sive Commentaria de bello gallo-belgico*, ibid., 1606, in-8°; | *Belli civilis in Belgio per 40 annos gesti historia, usque ad annum* 1609, *ex belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol.; | *Mauritiados libri* 6, *in quibus Belgica describitur, civilis belli causæ illustr. Mauritii natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8°; | *Rerum hungaricarum historia libris* 9, *comprehensa*, ibid., 1604, in-8°. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien compilateur plus d'élégance que d'exactitude. | *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4°; | *Morosophia, sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage de Spelto, publié sous le même titre en italien à Pavie, 1606, in-4°; | *Heraclitus, de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12, etc. Ens a publié aussi des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome 2, pages 1236 et suiv., et a donné une traduction latine du roman de *Gusman d'Alfarache*, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8°. Ens est mort vers 1640.

* ENS (JEAN), théologien protestant, ministre et professeur en l'université d'Utrecht, né en 1682 à Quadick dans la Westfrise, mort en 1732, a laissé: | *Bibliotheca sacra, sive Diatribe de librorum Novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8°; | *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4°; | et d'autres ouvrages en hollandais dirigés contre Voët, Fruglice et leurs adhérens.

* ENSENADA (ZENON-SILVA, marquis de la), un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, né en 1690, de parens obscurs, avait d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix: des talens supérieurs le firent bientôt connaître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministère, où il se mon-

(1) Il paraît certain aujourd'hui que le livre attribué à Enoch existe: il faut donc en revenir au sentiment des critiques qui prétendent que cet ouvrage a été défiguré.

Digitized by Google

tra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Livré tout entier à l'administration publique, il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissemens utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Il porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain, et sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Sa modestie égalait ses talens. Les intrigues de cour du duc de Huescar le firent disgracier; mais il soutint cette disgrâce avec la dignité d'un grand homme, et il ne se montra jamais si supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Le roi qui le regrettait sincèrement, le rappela: mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné du ministère. Il mourut en 1762.

ENT (GEORGES), né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1603, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du collége des médecins sous Cromwell, et fut fait chevalier par Charles II qui avait tant de plaisir à l'entendre qu'il assistait à ses leçons. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui: | *De respirationis usu primario*, 1679, in-8°; | *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°, en faveur de Harvée; | Des *mémoires* dans les *Transactions philosophiques.*

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5e siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Hadagaise, roi des Goths, étant entré en Italie en 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proches de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vît, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413 les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, et dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

* ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, était né d'une des nombreuses maîtresses que cet empereur entretenait dans son palais. Son véritable nom était *Hanse* ou *Jean*. Les Italiens le désignent aussi sous celui de *Enzo*. A peine âgé de 14 ans, il épousa, en 1238, Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni, en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo, vicomte de Pise. Il était ainsi possesseur de toute la Sardaigne, dont une partie lui était déjà soumise. Entius était un des plus vaillans fils de Frédéric; son père l'employa dans ses guerres injustes contre l'Eglise. Il porta le fer et le feu dans la Marche d'Ancône, ce qui lui attira l'excommunication de Grégoire IX. En 1241, à la tête de la flotte sicilienne et pisane, il battit, le 3 mai, les Génois, et fit prisonniers les prélats appelés par le pape à un concile, pour prononcer sur la conduite de l'empereur. Ayant porté, quelques années après, ses armes dans la Lombardie, il fut complétement battu et fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Fossalto, le 26 mai 1247. Les vainqueurs le conduisirent en triomphe dans leur ville, et le condamnèrent à une prison perpétuelle: il n'avait alors que 23 ans. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils. Ses offres et ses menaces furent également inutiles. Les Bolonois firent bâtir au milieu de la place dite de *Saint-Pétrone*, un palais magnifique; et c'est dans cette superbe prison qu'Entius languit pendant 25 ans, c'est-à-dire jusqu'au moment de sa mort arrivée le 14 mars 1272. Pour aggraver sa captivité, il eut la douleur d'apprendre les malheurs et la mort de son père, de ses frères et de l'infortuné Conradin, dernier descendant de son illustre famille. Un poète (le Tassoni) lui a consacré quelques chants dans son poème de la *Secchia rapita* (le *Sceau enlevé*).

* ENTRAIGUES. *V.* ANTRAIGUES.

* ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANTOINE BRUNI d'), célèbre marin français, né à Aix, en 1740, d'un président du parlement de Provence, entra dans la marine comme enseigne de vaisseau, et fit ses premières armes sous le bailli de Suffren. Il fut élevé au commandement d'une frégate, au commencement de la guerre de 1778. Une action glorieuse le fit choisir quelque temps après pour être capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de 110 canons. Sa bravoure, son sang-froid et ses talens le placèrent alors parmi les officiers les plus distingués. Aussi utile pendant la paix que pendant la guerre, il ne se fit pas moins remarquer dans l'administration des ports et des arsenaux du

Digitized by Google

roi, par l'intégrité, la justesse d'esprit, et l'étendue des vues dont il était particulièrement doué. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785. Les talens qu'il montra dans ce voyage, où il se fraya plusieurs routes nouvelles, le firent désigner pour aller à la recherche de La Peyrouse, et il partit de Brest avec deux frégates, pour cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791. Si ses efforts n'ont pas eu le succès qu'on pouvait espérer, les nombreuses découvertes qu'il a faites rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. Il a reconnu en effet la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, celle de l'île de Bougainville, la partie nord de l'archipel de la Louisiade, plusieurs rades et beaux ports au sud de la terre de Diémen, près de 300 lieues de côtes au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; enfin il a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Sorthland, indiquées par Fleurieu dans son ouvrage intitulé: *Découverte des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1795. Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il fut attaqué du scorbut. Il y succomba le 20 juillet 1793. Les talens qu'il a développés dans cette campagne le placent au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son *Voyage*, rédigé par M. Rossel, son capitaine de pavillon, a été imprimé à Paris en 1808, 2 vol. in-4°, avec un atlas par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition, où les côtes qui ont été visitées pendant cet intéressant voyage ont été tracées avec une exactitude inconnue jusqu'alors.

ENYEDIN. *Voyez* ENJEDIN.

* ENZINA (Jean de la), né vers l'an 1446, d'une famille illustre de la Vieille-Castille, fit ses études à Salamanque, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la poésie. On peut dire que la Enzina fut le véritable fondateur du théâtre espagnol. La première comédie qu'il composa fut jouée lors du mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Ses autres pièces furent représentées à la cour et devant les principaux seigneurs. Il augmenta ensuite sa réputation par un *Art poétique* (*Arte de trovar*), qu'il dédia au prince don Jean. Il reunit dans cet ouvrage, le second en ce genre qui paraissait en Espagne, les principaux préceptes des poètes grecs et latins, dans lesquels il était très versé; et quoique son art poétique n'eût pas le mérite de ceux que publièrent dans le siècle suivant Salas, Espinel, etc., il fut cependant regardé comme une production aussi utile qu'agréable. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière littéraire, il fut chargé par Ferdinand de plusieurs missions auprès des cours de Rome et de Naples, et il s'en acquitta avec distinction. La première édition de ses ouvrages parut à Salamanque en 1507, du vivant de l'auteur. Elle comprenait plusieurs volumes qui contiennent des *Poèmes*, des *Odes*, des *Chansons* et douze *Comédies*, parmi lesquelles on regarda alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique celle qui a pour titre: *Placida y Victoriano*. Ce poète mourut vers l'an 1532, comblé d'honneurs et de richesses. Ses ouvrages sont remarquables par un style pur, des pensées brillantes et une élégance jusqu'alors inconnue.

ENZINAS (François), né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander et de Duchesne en français. Il fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une *traduction* du nouveau Testament en Espagnol, 1542, in-8°, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant 15 mois. Il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin en 1552. On ne sait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, in-8°. Cette histoire fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des calvinistes et luthériens, punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

EOBANUS HESSUS (Helius) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville en

Digitized by Google

1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité; mais ami du vin et de la crapule. Le cabaret était son Parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avait fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, et le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de *poésies;* les vers tombaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont : | des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8°, et de l'*Iliade* d'Homère, Bâle, 1541, in-8°; | des *Elégies* dignes des siècles de la plus belle latinité ; | des *Sylves*, in-4° ; | des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8°; | *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Operum farragines duæ*, à Halle en 1539, in-8°, et à Francfort en 1564, dans le même format. Camérarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipsick en 1696, in-8°.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disait *le fils de Dieu, et le juge des vivans et des morts*, sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *eum* dans cette conclusion des exorcismes : *Per eum qui judicaturus est vivos et mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie, ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé : « Qui es-tu ? » Il lui répondit : « Celui qui doit venir juger les vivans et » les morts. » Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton ? « C'est ici un grand » mystère, répondit le fanatique. Tant » que ce bâton est dans la situation où » vous le voyez, les deux pointes tour- » nées vers le ciel, Dieu est en possession » des deux tiers du monde, et me laisse » maître de l'autre tiers. Mais si je tourne » les deux pointes vers la terre, alors j'en- » tre en possession des deux tiers du » monde, et je n'en laisse qu'un tiers à » Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté ; mais comme il paraissait que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur prouvaient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démoniaques.

* EON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée d'), naquit à Tonnerre le 6 octobre 1728, d'un avocat conseiller du roi à Paris, fit ses études au collége Mazarin, et fut reçu d'abord docteur en droit civil et en droit canon, ensuite avocat au parlement. Le prince de Conti qui protégeait spécialement sa famille lui fit obtenir une mission diplomatique et secrète à Saint-Pétersbourg, où il prit les habits de femme qu'il quitta à son retour en France pour reprendre les habits d'homme. Après avoir aplani dans ce voyage les voies de pacification, il fut envoyé une seconde fois en Russie, mais avec un caractère public. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie, et l'engagement de cette puissance de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, 80,000 Russes destinés à suivre les drapeaux prussiens en furent les heureux résultats. Il parvint même à faire disgracier et arrêter le grand chancelier Bestucheff, et à le faire remplacer par le comte Woronzow qui était dans les intérêts de la France. A son retour, brûlant du désir de se distinguer dans la carrière des armes, il obtint la permission d'aller rejoindre l'armée française en Allemagne, et il fit la campagne de 1761 avec le titre de capitaine de dragons et comme aide-de-camp du maréchal de Broglie ; il se distingua à Hoxter, Ultrop, Eimbeck, et surtout à Osterwick, où avec 80 dragons il força un bataillon prussien de 800 hommes de mettre bas les armes. La paix de 1762 le fit rentrer dans la carrière politique. Il fut envoyé à Londres avec le duc de Nivernais en qualité de secrétaire d'ambassade, et nommé ensuite ministre plénipotentiaire. Louis XV lui accorda la croix de Saint Louis. Peu de temps après de sourdes menées de la part de ses enne-

Digitized by Google

mis le firent rappeler ; mais pour le consoler de sa disgrâce, le roi, satisfait de ses services, lui accorda une pension de 12,000 francs. Le chevalier d'Eon resta en Angleterre, et quoique sans caractère politique, il s'occupa continuellement de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie. Pendant ce temps des paris énormes avaient lieu à Londres sur son sexe. Il y eut même, à la demande d'un des joueurs, un jugement rendu qui prononça d'après la déposition de plusieurs témoins et du chevalier lui-même qu'il était une véritable femme. Dans un voyage qu'il fit en France, Louis XV lui enjoignit de prendre les habits de son sexe, et il parut dans le monde sous le titre de *chevalière d'Eon*. Privé pendant la révolution de sa pension, il tira quelques ressources de son habileté dans l'escrime, en faisant publiquement assaut avec le fameux Saint-George ; mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers momens moins pénibles. Il est mort le 21 mai 1810. Son corps fut ouvert en présence du Père Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII, et il fut déclaré qu'il appartenait au sexe masculin. On a cherché inutilement à connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint-Louis à prendre des habits de femme. Ses ouvrages ont été recueillis en 1775 en 13 vol. in-8°, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils se composent : | de *Mémoires sur ses différends avec M. de Guerchy ;* | d'une *Histoire des Papes ;* | d'une *Histoire politique de la Pologne ;* | de *Recherches sur les royaumes de Naples et de Sicile ;* | de *Recherches sur le Commerce et la Navigation ;* | de *Pensées sur le Célibat, etc. ;* | de *Mémoires sur la Russie, et son commerce avec les Anglais ;* | d'une *Histoire d'Eudoxie-Fœderowna ;* | d'*Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers*, etc. ; | de *Détails sur l'Ecosse et sur les possessions de l'Angleterre en Amérique ;* | de *Mémoires sur la Régie des blés en France, les mendiants, le domaine des rois*, etc. ; | de *Détails sur toutes les parties des finances de France*, etc. ; | d'un *Mémoire sur la situation de la France dans l'Inde avant la paix de* 1763, etc. Les observations et les recherches de l'auteur sur les lois, le commerce, le gouvernement de la Russie et de l'Angleterre sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été faites sur les lieux. Si son style manque quelquefois de noblesse et de correction, il est du moins constamment simple, plein de clarté, et quelquefois semé de traits vifs et énergiques. M. de la Fortelle a publié à Paris en 1779, in-8°, la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée Eon, ou d'Eon de Beaumont écuyer, chevalier, ci-devant docteur en droit.... avocat.... censeur royal pour l'histoire et les belles-lettres, envoyé en Russie ;* etc. *et connue jusqu'en* 1777 *sous le nom de chevalier d'Eon.* Une seconde édition, donnée la même année, est précédée d'une *Epître de Dorat à l'héroïne.*

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J. C. 226. L'empereur fût extrêmement irrité de cet attentat ; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouverneur, et peu de temps après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étaient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna l'an 371 avant J.-C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, Epaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattans, soumit la plupart des villes du Péloponèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut long-temps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule règle de la multitude et des cohues démocratiques, Epaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait

Digitized by Google

violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avait perdu la vie pour avoir sauvé » la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains ; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et il y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers ; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J.-C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfans : « Vous vous trom- » pez, leur répondit-il, je laisse dans les » batailles de Leuctres et de Mantinée, » deux filles qui me feront vivre toujours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité ! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils plaçaient dans une gloire éphémère toutes leurs espérances et toutes leurs consolations. Plutarque avait écrit la vie d'Epaminondas ; mais malheureusement elle n'existe plus. On peut consulter les *Vies* d'Agésilas et de Pélopidas et les Œuvres morales du même auteur, Xénophon, Diodore de Sicile, Justin, Pausanias, Polybe, etc. ; parmi les ouvrages modernes, le *Voyage du jeune Anacharsis*, *l'Histoire de la Grèce* de M. Mitford. tom. VI, chap. 26 et 28, etc. L'abréviateur de Cornélius-Népos a évidemment mutilé la Vie du héros thébain.

EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent, et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de Jésus-Christ.

EPAPHRODITE, maître d'Epictète. *Voyez* ce mot.

EPAPHUS. *Voyez* PHAËTON.

ÉPÉE (l'abbé de l') est né à Versailles le 25 novembre 1712 d'un père architecte. Il s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets de naissance. Son assiduité et sa patience, autant que ses talens, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple et modeste. L'abbé de l'Epée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et muets* (voyez le *Journal historique et littéraire*, du 15 septembre 1776, page 81) : ouvrage écrit avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves et terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). Ce livre a été réimprimé en 1784 sous ce titre : la *Véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. On connaît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Epée et l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvemens de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets ; tandis que le premier, et son défenseur M. Desloges, regardent l'usage de signes naturels et méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voyez le *Journal hist. et litt.*, 1er octobre 1780, page 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct et principal d'instruction, ce sont sans doute les signes ; mais ce sera l'articulation et les mouvemens de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui et perfectionné, n'est cependant pas neuf ; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits et moins bruyans que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que Péreira a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suède qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement, et lorsque l'abbé de l'Epée commença à

Digitized by Google

faire du bruit, Péreira écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une dissertation latine de Jean Conrard Amman, *sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue et pénible expérience ; on en voit une traduction française à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le Père Gaspard Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et M. Mercier dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de l'Epée est mort à Paris, le 23 décembre 1789. M. Papillon du Rivet, dans sa belle épître au comte de Falkenstein, a célébré son talent par les vers suivans :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance,
Sont exercés par ses leçons ;
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

« Il ne rendait pas, dit un auteur exact » dans son langage, les oreilles aux sourds, » la parole aux muets ; mais il leur pro» curait la faculté de se parler sans le mi» nistère de la langue, et de s'entendre » sans le secours de l'oreille. Encore même » est-il vrai de dire en quelque sens, qu'il » leur donnait la parole ; car plusieurs » prononçaient des mots et des phrases » entières. Ils parlaient d'une manière » désagréable ; on voyait bien que Dieu » n'avait pas délié leur langue, mais ils » parlaient ; ils vous répondaient même, » pourvu qu'ils eussent vu et distingué le » mouvement de vos lèvres, car ils n'en» tendaient pas le son de vos paroles. » L'abbé Fauchet a fait son *Oraison funèbre*, et n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise, comme le premier titre de sa gloire et le fruit de son courage ; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. « Que la pa» trie, dit l'un d'eux, paie à l'instituteur » des sourds et muets, le tribut des éloges » les plus mérités, notre voix s'unira à » la sienne ; mais qu'un panégyriste im» prudent, brouillant tout, confondant » toutes les idées, veuille nous faire voir » un appelant, un réfractaire, comme un » *prêtre modeste et courageux*, l'intérêt » de la foi l'emportera sur celui d'un par» ticulier. Ce prêtre (on a la maladresse » de nous l'apprendre) résista jusqu'à la » la mort aux décrets dogmatiques du » saint Siége. Il résista, tandis que toute » l'Eglise était soumise ; il résista, en » défendant un livre et des erreurs que le » pape, et avec lui l'Eglise dispersée, frap» paient de l'anathème. Si c'est là le cou» rage de la liberté dans les idées reli» gieuses, si c'est là le courage qui fait les » grands aux yeux de la religion, qu'est» ce donc que la docilité et la simplicité » dans la foi ? qu'est-ce donc que la sou» mission aux leçons des pasteurs et des » apôtres, si souvent recommandée dans » nos livres saints ? Si c'est là le courage » de la vérité, quel sera donc celui de la » révolte, de l'opiniâtreté contre cette » Eglise et ses pasteurs, dont il nous est » dit : *Celui qui vous écoute m'écoute ; ce» lui qui vous méprise, me méprise.* » L'abbé de l'Epée a eu pour successeur dans la direction de l'Ecole des sourds-muets l'abbé Sicard son élève.

EPERNON. *Voyez* VALETTE.

EPHESTION, ami et confident d'Alexandre le Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J.-C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, « aimait Alexandre, au » lieu que Cratérus aimait le roi. » Le conquérant donna des marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan ; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tous cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHORE, orateur et historien né à Cumes en Ionie, l'an 363 avant J.-C., fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres, parmi lesquels Dion, Chrysostôme, Suidas, etc., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paraît qu'il était imbu de certains principes qui influaient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre EPHORE qui

Digitized by Google

a écrit une *Histoire de l'empereur Gallien* en 27 livres.

EPHRAIM, 2e fils du patriarche Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J.-C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassès; le saint patriarche les adopta et leur donna sa bénédiction, en disant que « Manassès » serait chef d'un peuple, mais que son » frère serait plus grand que lui, et que » sa postérité serait la plénitude des na» tions; » et mettant par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfans en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui était de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

* **EPHRAIM** de Nevers religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu; mais il s'arrêta à Madras, où les Anglais l'accueillirent favorablement. Le succès de ses prédications était tel, qu'il suscita, dit-on, la jalousie de plusieurs ecclésiastiques. On se saisit de sa personne en 1648, et on le jeta dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape excommunia le clergé de Goa jusqu'à ce qu'il eût remis Ephraïm en liberté. Ces menaces restèrent sans effet; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant avec une armée assiéger la ville de Saint-Thomé. Depuis cette époque, le Père Ephraïm continua d'exercer le saint ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes et particulièrement au voyageur Tavernier, qui fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

EPHREM (saint), diacre d'Edesse, fils d'un laboureur de Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivît; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menait dans une place publique, lui dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : » Tu as honte de pé» cher devant les hommes, et tu n'as pas » honte de pécher devant Dieu, qui voit » tout et qui connait tout. » Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite, dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. Saint Ephrem avait composé plusieurs ouvrages en syriaque pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des manichéens. On a une très belle édition en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-folio, publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assémani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avait chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomènes, de préfaces, de notes. Les ouvrages de piété de saint Ephrem ont été traduits en français, par M. l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était. Il y paraît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur

Digitized by Google

respectueuse ; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence, et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentimens dont elles sont l'image : elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel » est l'orgueilleux, dit saint Grégoire de » Nysse, qui ne deviendrait le plus hum- » ble des hommes, en lisant ses discours » sur l'humilité ? Qui ne serait enflammé » d'un feu divin, en lisant son traité de » la charité ? Qui ne désirerait d'être chaste » de cœur et d'esprit, en lisant les éloges » qu'il donne à la chasteté ? » Saint Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec saint Gregoire de Nysse, saint Basile, Théodoret Le premier l'appelle *le docteur de l'univers ;* le dernier, *la lyre du Saint-Esprit.*

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origène, et à la condamnation des Trois Chapitres, écrivit plusieurs *ouvrages* pour la défense du concile de Chalcédoine, de saint Cyrille et de saint Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

* EPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, accusée d'avoir conspiré avec le patrice Pison contre Néron, fut dénoncée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, et souffrit les plus horribles tourmens; mais elle refusa constamment de découvrir ses complices. Le lendemain, comme on la menait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelques marques de faiblesse, elle s'étrangla au moyen de sa ceinture : cet événement a fourni à M. le marquis Ximenes le sujet d'une tragédie d'*Epicharis* qu'il a fait représenter en 1753, et à Legouvé celle *d'Epicharis et Néron* qui a obtenu quelque succès en 1800.

EPICHARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de *pièces,* que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs *traités* de philosophie et de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ et X. Il vivait vers l'an 440 avant J.-C., et mourut âgé de 90 ans. Il disait que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail,* ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

. . . . Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription ; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, et mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. Arrien, son disciple, publia 4 *livres de Discours,* qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel.* « Quelques au- » teurs, dit M. Formey, par un zèle peu » judicieux, ont voulu trouver dans ce li- » vre la morale du christianisme. On est » surpris de voir combien le savant Dacier » (*voyez* ce mot) s'est donné de peine » pour cela, et qu'il n'ait pas senti la dif- » férence extrême qui se trouve entre ces » deux philosophies, quoique la pratique » en paraisse au premier coup d'œil la » même. Aveuglé à ce point, il n'a cher- » ché qu'à donner un sens chrétien à tout » ce qu'il a traduit. » Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J.-C., et les Evangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus et en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue M. Formey, » n'est pas le premier qui soit tombé dans » cette erreur. Nous avons une vieille pa- » raphrase d'Epictète attribuée à un moine » grec, dans laquelle on trouve l'Evangile » et Epictète également défigurés. Un jé- » suite (le Père Mourgues), homme de » plus d'esprit, a mieux senti la différence » des deux philosophies. Le rapport qui » se trouve entre les mœurs extérieures » du stoïcien et du chrétien, a pu faire » prendre le change à ceux qui n'ont pas » considéré les choses avec assez d'atten- » tion ou avec la justesse nécessaire; mais » au fond, il n'y a rien qui admette si peu » de conciliation, et la morale d'Epicure » n'est pas plus contraire à la morale de » l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a

» pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à toi; ne sacrifie tout qu'à ton repos.* La morale du chrétien se réduit à ces deux préceptes : *Aime Dieu de tout ton cœur; aime les hommes comme toi-même.* » Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. « Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous » offrent dans les événemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de » la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, ou de cette fierté » stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe » dans sa propre vertu, et se regarde » comme inaccessible aux coups du sort; » vertu et fierté de l'âme qui ne sait que » concentrer les peines au dedans, et ne » les rend souvent que plus sensibles. » Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était dans la réalité qu'un sage imaginaire et chimérique, un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrâce, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite lui ayant donné, dans un moment de colère, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la romprez.* Cette réponse, d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la rompriez?* L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait morguer par cette froideur factice), demande *si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles?* Origène répond à cela d'une manière non moins solide qu'ingénieuse : *Notre Dieu*, dit-il, *n'a prononcé aucune parole; ce qui est bien plus merveilleux et bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence aurait conservé sa jambe.* Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain et inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable :

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère :
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère;
Et dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'Esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme :
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleurs éditions d'*Epictète* sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8°, *cum notis variorum;* d'Utrecht, 1711, in-4°; de Londres, 1739, et 1741, en 2 vol. in-4°. Le Père Mourgues, l'abbé de Bellegarde, Dacier, Lefebvre de Villebrune, Naigeon, Debure saint Fauxbin (1784, 2 vol. in-18) et plusieurs autres écrivains, en ont donné des traductions françaises. *Voyez* MOURGUES. Le *Manuel d'Epictète* a aussi été traduit en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc.

EPICURE naquit à Gargettium (1) dans l'Attique, l'an 341 avant J.-C., de parens obscurs. La mère du philosophe était une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh! qui le produisit*, lui demanda Epicure, *puisqu'il était le premier?* — *Je n'en sais rien*, dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire*,

(1). L'opinion qu'Epicure a reçu le jour dans ce bourg est en effet assez répandue. Mais c'est à Samos que ce philosophe est né. Son père Néoclès faisait partie d'une colonie que les Athéniens y envoyèrent l'an 352 avant J.-C.

Digitized by Google

repartit l'enfant, et dès lors il cultiva la philosophie; mais il n'y trouva jamais les éclaircissemens qu'il y cherchait; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atomes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté;* et l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot *volupté* un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimère, et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa *vertu*, c'est la *volupté :* et en cela il est très raisonnable et très conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade et en autorise l'acquisition; ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac en réfutant Lucrèce, le plus élégant interprète de la doctrine épicurienne, a mis au grand jour la nature de cette vertu prétendue; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, et n'ajoutera-t-on jamais le reste : *nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l.* 3, *n.* 46). Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Epicure :

> Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas, etc.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit? « Quoi, disait Cicéron, je ne sais » point ce que c'est que ηδος en grec, et » *voluptas* en latin? Quiconque veut être » épicurien, l'est en deux jours; et je se» rai le seul qui ne pourrai y rien com» prendre! Vous dites vous-même qu'il » ne faut point de lettres pour devenir » philosophe (il parle à un épicurien); » en vérité quoique je sois naturellement » assez modéré dans la dispute, je l'avoue, » j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans des discussions fines, comprenaient dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi tergi» verser, dit encore Cicéron en apostro» phant ce philosophe, sont-ce vos paroles » ou non? voici, voici ce que vous dites » dans le livre qui contient votre doctrine » sur cette matière : *Je déclare*, dites» vous, *que je ne reconnais aucun autre* » *bien que celui que l'on goûte par les sa*» *veurs et par les sons agréables, par la* » *beauté des objets sur lesquels tombent* » *nos regards, et par les impressions sen*» *sibles que l'homme reçoit dans toute sa* » *personne; et afin qu'on ne dise pas que* » *c'est la joie de l'âme qui constitue ce* » *bonheur, je déclare que je ne conçois de* » *joie dans l'âme que quand elle voit* » *arriver ces biens dont je viens de par*» *ler, etc.* Est-ce que je mens? est-ce que » j'invente? Qu'on me réfute; je ne de» mande, je ne cherche en tout que la » vérité. » Après tout, si les épicuriens entendaient par le mot de *volupté* autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient gueres habiles d'aller employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise à la calomnie. « Qui les » obligeait, s'ils avaient des idées pures et » exemptes de tout reproche, de présenter » la vertu sous l'habit d'une courtisane » décriée? » *Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere? invidiosum nomen est et infamiæ subjectum...* Les mœurs d'Epicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos.* Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il reçut dans ses jardins plusieurs » femmes célèbres : Léontine, maitresse » de Métrodore; Philénide, une des plus » honnêtes femmes d'Athènes : Nécidie, » Hér.tie, Hédie, Marmarie, Boidie,

» Phédrie. » Or, toutes ces femmes *célèbres* et *honnêtes* étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour *une des plus honnêtes femmes d'Athènes;* il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était *une des plus honnêtes femmes de Rome.* Philénis était plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulait encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa (*voy.* les Adages de Junius sur ces mots : *Philaidinis commentarii*, et la remarque P de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle). On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldi, etc., sans avoir le nom de *Philénis* en exécration. Si MM. les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infâme ; et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. « Quand je le voudrais, dit Plu» tarque, il me serait impossible de pas» ser par dessus et l'impudence et l'im» pertinence de cet homme, dont les » appétits voluptueux requéraient des » viandes exquises, des vins délicieux, » des senteurs délicates, et par-dessus » tout cela encore, de jeunes femmes, » comme une Léontium, une Boidion, » une Hédia, une Nicédion, qu'il entrete» nait et nourrissait. » On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordemens d'Epicure avec son familier Poliénus et une courtisane native de la ville de Cysique (*voyez* Plutarque dans le traité, *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'article *Léontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 269 avant J.-C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasioné par de longues et d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa vie et ses écrits*, la Haye, 1656, in-8°. M. l'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. Cumberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour le 7e sage de la Grèce dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accroire au peuple qu'il était en commerce avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns, et selon d'autres avec des eaux tirées des simples ; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'Epiménides s'endormit 27 ans dans une caverne, et qu'après en être sorti, il ne fut reconnu de personne et ne reconnaissait plus lui-même personne. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J.-C. S. Paul, dans son épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.* — Diogène Laërce parle de trois autres EPIMÉNIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

* **EPINAY** Mme (LOUISE-FLORENCE-PÉTRONILLE de la LIVE d'), née à Paris vers 1725, est plus connue par ses liaisons avec J. J. Rousseau, Grimm, l'abbé Galiani, etc. que par ses écrits. On lui doit cependant un ouvrage estimable, qu'elle composa dans les dernières années de sa vie, pour sa petite-fille, Mlle de Belzunce (depuis Mme de Beuil). Ce livre, intitulé les *Conversations d'Emilie*, 2 volumes in-12, a été très souvent réimprimé, et fut couronné par l'académie française en 1783, comme le meilleur ouvrage de l'année. En effet, il est écrit dans un excellent esprit; les principes y sont présentés d'une manière nette et simple, et il renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à un enfant jusqu'à 12 ans. *On y trouve*, dit La Harpe, *des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes.* L'auteur d'*Adèle et Théodore* était seule en concurrence. Mme d'Epinay ayant perdu son père, M. Tardieu d'Esclavelles tué au service du roi, on voulut récompenser le père dans la personne de la fille, et on lui fit épouser, en 1745, d'Epinay, son cousin, qui fut nommé fermier-général. Mme d'Epinay avait connu Rousseau dans sa jeunesse, et fit bâtir pour lui près de

Digitized by Google

Montmorency la petite maison connue sous le nom de l'Ermitage, qui est devenue depuis la propriété de Grétry. Elle mourut au mois d'avril 1783. On a publié, long-temps après sa mort, *Mémoires et correspondance de madame d'Epinay*, 3 vol. in-8°. Ces mémoires, destinés à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau dans la seconde partie de ses Confessions contre la régularité de sa conduite, ne la justifient guère. La correspondance adressée à Grimm, Duclos, J. J. Rousseau, Saint-Lambert, Diderot, ne donne pas une meilleure idée de ses principes. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus de tort, est la *Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Epinay*, publiée en 1818 en 2 vol. in-8°. Cette correspondance est non-seulement répréhensible sous le rapport de la religion, mais elle révolte par le cynisme de l'auteur. Il est poussé à un point qui indigne en même temps qu'il dégoûte. Quelle idée doit-on se former d'une société où l'on n'observait pas même les règles de la décence la plus commune, et où le langage le plus grossier était devenu familier et habituel? On attribue encore à Mme d'Epinay deux vol. assez rares, publiés à Genève sans nom d'auteur, l'un sous le titre de *Lettres à mon fils*, 1758, in-8°, 1759, in-12; l'autre sous celui de *Mes Momens heureux*, 1752, in-12.

EPINE. *Voyez* SPINA (JEAN).

EPIPHANE, fils de Carpocrate, hérétique comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, infini, et alliait avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance et la passion, qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois et rétablir l'état d'égalité; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusque-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3e siècle. Sa doctrine avait tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie; et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE (saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine, vers l'an 310. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origène qu'il croyait coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean-Chrysostôme à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, et sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avait ignoré la défense que Jean avait faite; enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination, n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (*voyez* le tom. 2 des Œuvres de saint Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de saint Chrysostôme. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon: *Legimus sanctum Epiphanium episcopum, ex diœcesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omninò non*

Digitized by Google

fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet. Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut en retournant de Constantinople à l'île de Chypre, en 403, âgé d'environ 93 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux ; mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont : | Son *Panarium*, c'est-à-dire l'*Armoire aux remèdes.* C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. | Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la saine doctrine ; | son *Traité des poids et des mesures*, plein d'une profonde érudition ; | son livre *des Douze pierres précieuses*, qui étaient sur le rational du grand-prêtre, ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins et avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture ; mais saint Epiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques peu importans ; il adopte des fables et des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères grecs, des Chrysostôme, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain ; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *œuvres* de ce Père est celle du Père Pétau, en grec et en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 volumes in-folio. *Bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine* par M. l'abbé Guillon où l'on trouve une excellente analyse des ouvrages de saint Epiphane.

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'église romaine, à condition qu'ils souscriraient à la *formule* qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit, à sa prière, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. C'est sur cette version, plus fidèle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire tripartite.* On attribue à Epiphane plusieurs autres *traductions* de grec en latin. Il florissait dans le 6e siècle.

EPIPHANE, moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que Polyeucte, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé : | *De Syriâ et Urbe Sanctâ*, en grec et en latin, inséré dans *Symmicta* d'Allatius, lib. 1 ; | *Vitæ B. Mariæ Virginis et sancti Andreæ apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa diatribe *de Simeonum scriptis*, pag. 106.

* **EPIPHANE** (le Père), religieux capucin, né au commencement du 17e siècle à Moirans, près Saint-Claude, en Franche-Comté, fut envoyé par ses supérieurs aux Indes, pour y travailler dans les missions desservies par les Pères de cet ordre. Plein de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi, il y prêcha l'Evangile avec fruit. On sait qu'il existait encore en 1685 ; mais on ignore l'époque de sa mort. Il a laissé divers écrits sur la théologie et les controverses. Ceux qu'on connait le plus sont : | une *Explication littérale de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre ; | les *Annales historiques de la mission des pères capucins dans la Nouvelle-Andalousie ;* | *Ars memoriæ admirabilis, omnium nescientium excedens captum*, etc.

EPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille est *Bischop*, évêque, né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des arminiens contre les gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisaient alors la Hollande. Episcopius plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il ne put y être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infaillibilité qu'ils refusent à

Digitized by Google

l'Eglise universelle (*voyez* ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrans à Roterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Ecriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avait fait soupconner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament*. L'on sent assez à travers ses équivoques, qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Du calvinisme au socinianisme, dit sagement un » théologien, il n'y a qu'un pas; » et rarement même on s'arrête là (*voyez* LENTULUS, SERVET, etc). Ses ouvrages de théologie ont été publiés à la Haye en 1678, 2 vol. in-fol. Episcopius était fort diffus, mais vif et très emporté, quoique apôtre du tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilités que de solidité dans ses raisonnemens. La *vie* de ce sectaire est à la tête de ses *œuvres*, publiées par Courcelles; Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

EPONINE. *Voyez* SABINUS.

* EPPENDORF (HENRI d'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, au commencement du 16e siècle, fut un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il eut des démêlés avec le célèbre Erasme au sujet d'une lettre qui contenait des injures contre lui. Eppendorf l'en accusa devant le duc de Saxe, qui était son protecteur; et, sous les auspices de ce souverain, il publia un écrit: *Ad D. Erasmi Roterodami libellum, cui titulus : Adversus mendacium et obtrectationem utilis admonitio, justa querela*, Haguenau, 1531, in-8°. Cet écrit fut réimprimé à Leipsick en 1745. On a aussi d'Eppendorf quelques traductions allemandes, savoir : | les *Apophthegmes de Plutarque*, Strasbourg, 1554, in-fol.; | *OEuvres de Plutarque*, 1551; | *Abrégé de l'histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, 1536, in-fol.; | *Histoire naturelle de Pline*, 1543, in-fol.; | *Chroniques suédoise et danoise* de Krantz, 1545, in-fol. Eppendorf mourut vers l'an 1553, dans un âge peu avancé.

* EPRÉMÉNIL (JEAN-JACQUES DUVAL d'), né à Pondichéry, était membre du conseil souverain de cette colonie et fut ensuite président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartint aux Français. Il était gendre du célèbre Dupleix, gouverneur de Pondichéry et commandeur général des comptoirs français dans l'Inde. Il se fit remarquer comme magistrat et comme militaire, et défit les troupes du nabab d'Arcate. Il entreprit le voyage de Chandernagor lorsque sa tête était mise à prix, pour mieux connaître les principes de la religion des Indiens, et mourut en 1767. On a de lui : | *Sur le commerce du Nord*, 1762, in-12; | *Correspondance sur une question politique d'Agriculture*, 1763, in-12; | *Examen de la surdité et de la cécité*, in-12; | *Lettre à l'abbé Trublet sur l'Histoire*, 1760, in-12.

* ÉPRÉMÉNIL (JEAN-JACQUES-DUVAL d'), fils du précédent, né à Pondichéry, en 1746, vint en France en 1750 avec son père. Il y fit ses études, s'adonna à la jurisprudence, et devint d'abord avocat du roi au Châtelet. Il commença sa réputation en défendant avec énergie et succès, devant le parlement de Rouen en 1781, contre M. de Lally-Tollendal, la mémoire de son oncle, Duval de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, lorsque celui-ci fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général Lally, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. Il acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il montra de grands talens, une éloquence nerveuse et fleurie en même temps, mais une tête ardente et un goût extrême pour les changemens politiques. Il fut cependant un défenseur enthousiaste des priviléges des parlemens, et il prétendait qu'ils pouvaient seuls être la sauve-garde des libertés publiques dont il se montra le chaud partisan. On le vit plus tard se prononcer contre les *prisons privées*, où le pouvoir renfermait souvent des êtres dangereux dont les procès eussent été scandaleux : lorsque Mesmer commença à se faire connaître, il devint son disciple et établit chez lui un baquet magnétique qui y attira un grand nombre de croyans et de malades. Son imagination vive et romanesque le porta à écrire en faveur de ce système; aussi partagea-t-il le ridicule de ceux qui y avaient eu une confiance aveugle. En mai

Digitized by Google

1788, d'Epréménil séduisit un ouvrier imprimeur, et se procura par ce moyen un exemplaire de l'édit qui devait remplacer les cours souveraines par de grands bailliages et créer une cour plénière. Il courut aussitôt au parlement révéler ce qui se préparait contre la magistrature, à laquelle il fit prendre une résolution qui contribua à hâter la crise révolutionnaire. Le parlement exposa dans une déclaration solennelle les principes qu'il considérait comme fondamentaux dans la monarchie, et protesta contre toute atteinte qui y serait portée. Les ministres ordonnèrent l'arrestation des conseillers Goislart-Monsalbert et d'Epréménil. Lorsqu'on vint pour les saisir dans leur compagnie, tous leurs collègues se levèrent en s'écriant: *Nous sommes tous d'Epréménil et Monsalbert.* Un lit de justice fut tenu trois jours après, et d'Epréménil fut exilé aux îles Sainte-Marguerite, où il resta plusieurs mois, jusqu'à la chute de Brienne. Il devint alors le coryphée de tous les ennemis du gouvernement, et l'idole du peuple, qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Il s'était toujours montré un des frondeurs les plus déterminés de la cour, et sa critique était d'autant plus dangereuse, qu'elle paraissait dirigée par un grand fonds de probité, et par l'amour du bien public. La reine en devint surtout l'objet. Il critiquait ses goûts, sa dépense, à un tel point, que cette princesse, instruite des propos qu'il tenait à son égard, dit un jour à sa marchande de modes, qui lui présentait une coiffure nouvelle; « *Je la prendrais volontiers, mais il faudrait auparavant obtenir de M. d'Epréménil l'agrément de la porter.* » Cependant la bonté du roi lui permit de revenir à Paris: son retour fut pour lui un triomphe: il reçut sur sa route des fêtes et des couronnes, et il fut regardé par la multitude comme un défenseur et un martyr de la cause populaire. Il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse de Paris, et s'y montra aussi ardent à défendre les principes de l'ancienne monarchie, qu'il avait manifesté d'énergie dans ses attaques contre les ministres. Cette contradiction dans sa conduite, sans le réconcilier avec ceux dont il avoit humilié l'orgueil, le rendit odieux à son parti. Un jour du mois de juillet 1792, comme il sortait des Tuileries, il fut reconnu, maltraité et entraîné au Palais-Royal, où il aurait péri infailliblement, si une patrouille de garde nationale, commandée par l'acteur Micalef, ne l'eût enlevé à demi-mort des mains de ses assassins, et ne l'eût conduit à la trésorerie, puis à l'abbaye de-St. Germain, où le maire Pétion le fit porter. D'Epréménil lui dit à cette occasion: « Comme vous, monsieur, je fus l'idole du peuple. » Après le 10 août, ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étaient sans cesse en danger, mais il s'y refusa en disant qu'il devait partager les périls d'une révolution dont il avait été un des premiers moteurs. Il se retira cependant dans une terre qu'il avait à quelques lieues de Paris, aux environs du Hâvre, où il se flatta un instant d'être oublié; mais la proscription l'atteignit bientôt. Il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec Chapelier, qui pendant la session de l'assemblée Constituante avait constamment été son antagoniste. Ils furent conduits à l'échafaud sur la même charrette, et exécutés le 23 avril 1794. Un moment avant de partir Chapelier lui dit: *A qui de nous deux vont s'adresser les huées du peuple? — à tous deux*, répondit d'Epréménil; et il disait vrai. D'Epréménil était, dit-on, bon père, bon mari, excellent ami, mais trop prévenu contre les abus, qu'il s'exagérait et qu'il voulait réformer. Simple, crédule, confiant, il se livra avec facilité aux charlatans, aux imposteurs de toute espèce, et devint ensuite leur victime. On lui attribue les fameuses *remontrances* du mois de janvier 1788, qui produisirent un si grand effet dans toute la France. Ses autres ouvrages sont: | des *plaidoyers;* | un *discours dans la cause des magistrats qui composent la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8°; | *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, in-8°; | l'*état actuel de la France*, 1790, in-8°. La biographie des hommes vivans attribue ces deux dernières brochures à M. Ferrand, pair de France. — Mme d'Epréménil (AUGUSTINE-FRANÇOISE SANCTUARI), partagea le sort de son mari; après l'avoir accompagné en exil, elle le suivit sur l'échafaud.

ERARD (CLAUDE), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin,

Digitized by Google

petit-fils d'Aristote, né à Julis dans l'île de Céos, découvrit, dit-on, par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère, et prétendit l'en avoir guéri. Séleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violens. Il réduisait la médecine à des choses très simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses *ouvrages*, dont les injures du temps ont privé la postérité. Erasistrate fut chef d'une école célèbre qui fleurit principalement à Smyrne et dont les disciples, sous le nom d'*Erasistratéens*, se succédèrent pendant plus de quatre cents ans, jusqu'au temps de Gallien.

ERASME (Didier), *Desiderius Erasmus*, naquit à Rotterdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère; à 17, il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin à Stein, près de Gouda; à 25, il fut élevé au sacerdoce, par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très vive, et sa mémoire très heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talens, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne, il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit : « Vous êtes » Erasme ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il allait assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le saint Siége, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *édition grecque et latine du nouveau Testament*, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, et par les autres souverains pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine; Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main, pour se l'attacher. Le roi François Ier, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint), lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes *obstinés, médisans, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditieux, forcenés, incommodes aux autres, divisés entre eux*... « On a beau vouloir, disait-il en plaisantant, que le luthéranisme soit une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique, car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage. » Les réformateurs devenant tous les jours plus bruyans à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans, pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dyssenterie en 1536, à 69 ans. Il avait été durant tout le cours de sa vie d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours tourmenté par la goutte

Digitized by Google

et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois (*voyez* VONDEL). Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; et quoique un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Pères. Il se plaît à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit (lib. 1, epist. 11) : *Ut ingenue, quod verum est, fatear, sum natura propensior ad jocos quam fortasse deceat, et linguæ liberioris quàm nonnunquam expediat.* On peut voir sur ce point la *Préface* du Père Canisius sur les *Epîtres de saint Jérôme*, et l'*Apparat sacré* du Père Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis, caute legendus in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'église catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713 : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le Père Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrard Goclenius son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam.* Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et ridicules de son temps, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un » critique, en sont froids, prolixes, exa» gérés, quelquefois plats et dégoûtans. Il » est inconcevable que ce livre ait pu » jouir d'une si grande vogue; il n'y a » que le style et le nom de l'auteur qui » peuvent avoir produit cet enchante» ment. » On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité que pour le fond des choses. Il y a çà et là des endroits lubriques et obscurs, déplacés dans tout ouvrage; mais surtout dans un prétendu livre d'éducation qu'Erasme écrivait pour le fils de Froben : quand on réfléchit que l'auteur avait alors 60 ans, on ne sait plus qu'en penser, ou bien on ne le sait que trop. Le 3e volume renferme les *épîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le 5e, les *livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps; le 6e, la *Version du nouveau Testament*, avec les notes; le 7e, ses *Paraphrases sur le nouveau Testament;* le 8e, ses *traductions des ouvrages de quelques Pères grecs;* le dernier ses *apologies*. Jean Le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces

Digitized by Google

différens ouvrages, en 11 vol. in-folio, à Leyde, chez Vander-Aa, 1703. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8°; et à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction française, par Gueudeville, Amsterdam, 1728, in-8°; Paris, 1751, in-8° et in-4°, figures; et une autre de M. Barrett, Paris, 1789, in-12. Les Elzevir ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition, *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Barrett a donné en 1789 une nouvelle traduction de l'*Eloge de la folie*. On a imprimé séparément à la Haye et à Amsterdam, ses meilleurs ouvrages au nombre de 24, qui peuvent se relier en 13 vol. petit in-12. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757, par M. de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida mors magnum nobis accepit *Erasmum*,
Sed *Desiderium* tollere non potuit.

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui : | divers ouvrages de *médecine*, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan; on y voit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites, Bâle, 1572, in-4°; | des *thèses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4°; | *Varia Opuscula medica*, 1590, in-fol.; | *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol.; | *De auro potabili*, in-8°; | *De putredine*, in-8°; | *De theriaca*, Lyon, 1606, in-4°; | *De lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8°; | des *thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8°. Il paraît que l'auteur était dans le cas de les craindre. Le médecin était préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang.

ERATH (Augustin d'), savant professeur de théologie dans les colléges de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, protonotaire apostolique, abbé de Saint-André et comte palatin, né à Bulchoa en Souabe en 1648, mort en 1719, a publié sur la théologie et l'histoire ecclésiastique plusieurs ouvrages, dont on trouve la liste dans Moreri : le plus remarquable est un *Commentaire*, historico-théologico-juridique, *sur la règle de saint Augustin*, en latin, Vienne, 1689, in-fol. — * ERATH (Antoine Ulric d'), jurisconsulte allemand, né en 1709, mort en 1773, est auteur de quelques ouvrages historiques et chronologiques sur l'Allemagne au moyen âge, et d'un grand nombre de *Mémoires* en latin, en français et en allemand. Le plus estimé des ouvrages de cet auteur est intitulé *Calendarium romano-germanicum*, Dillenburg, 1761, in-fol. — ERATH (Mlle d'), fille du précédent, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les *Vies des illustres capitaines*, par Cornélius-Népos, Francfort, 1760, in-8°.

ERATOSTHÈNE, grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, né 276 ans, mort 196 ans avant J.-C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; et s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (*voyez* CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des *ouvrages* d'Eratosthène a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8°, et à Gottingue en 1794. On en a deux autres éditions dans l'*Ura-*

Digitized by Google

nologia du Père Pétau, 1630; et à Amsterdam, dans le même format, 1703. Les savans modernes le regardent comme le père de l'astronomie.

ERATOSTRATE. *Voyez* EROSTRATE

ERCHEMBERT, lombard, vivait dans le 9e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 884, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce Supplément l'*Histoire de la ruine et de la restauration du Mont-Cassin*, et *de l'incursion des Arabes* jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe, évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards*; mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des Clercs-réguliers, a publié son *supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Pérégrin l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des princes Lombards*, en 1643, in-4°. Erchembert mourut vers l'an 889.

ERCILLA-Y-CUNIGA (don ALONZO d'), né à Berméo dans la Biscaye vers 1525, fils d'un jurisconsulte célèbre, était gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, et combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557 (1). Le guerrier, entraîné par le désir de connaître les pays et les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chili dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son poëme de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poëte-conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poëme, composé de plus de trente-six chants, et trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12. Ercilla-y-Cuniga mourut vers l'an 1595, à Madrid à l'âge de 70 ans.

ERCKERN (LAZARE), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tyrol, sous trois empereurs, a écrit *sur la métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

* ERDOEDI (GABRIEL-ANTOINE, comte d'), doyen des suffragans de Hongrie, mort au milieu du dernier siècle, a publié à ses frais : *Opusculum theolog. in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, pœnis eos exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit*, par le jésuite Samuel Pinson, Tyrnau, 1721. Ce livre fut prohibé par l'empereur.

* ERDT (PAULIN), religieux franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, s'est distingué par son zèle à combattre les incrédules, soit dans les récits dont il fut auteur, soit dans ceux qu'il traduisit de l'anglais et du français. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie* en latin, 4 vol. in-8°. Il a fait paraître aussi quelques écrits sur la bibliographie. Erdt est mort à la fin de 1800.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père vers l'an 1400 avant J.-C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pourrait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième du nom, qui après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-père, roi de Mégare. Ce prince régna 50 ans

(1) Les Biographes étrangers ont seuls avancé qu'Ercilla se trouva à la bataille de St.-Quentin. Dès 1554, il retourna dans sa patrie, et ne put par conséquent y assister. Ercilla semble le désavouer lui-même dans un passage de son *Araucana*. (*Voyez* ce poëme, deuxième partie, chap. 27.)

Digitized by Google

* **EREMIA-TCHELEBY-KEN-MIRGIAN**, célèbre littérateur arménien, né vers 1634, remplit pendant plusieurs années la charge de chancelier auprès du patriarche arménien, à Constantinople. Il mourut vers l'an 1654, laissant divers ouvrages dont les principaux sont : | *Histoire de l'empire ottoman ;* | *Abrégé historique de la Turquie*, en vers arméniens ; | *Vie d'Alexandre le Grand*, en vers turcs ; | *Traduction*, de l'arménien en turc, *de l'Histoire de Moïse de Korène ;* | *Description sur la Natolie, sur la Perse et sur les Indes ;* | *Histoire des principaux événemens arrivés dans son temps, pendant quarante-cinq ans ;* | une *Traduction*, de l'arménien en turc, *des livres du Nouveau-Testament*.

* **EREVANTSI** (MELCHISEDECH, en arménien *Melk'hiseth*), célèbre docteur ou vartabied arménien, né en 1550 à Vejan, bourg du territoire d'Erivan, embrassa dès sa tendre jeunesse l'état monastique, et étudia avec la plus grande ardeur la métaphysique, la philosophie et l'éloquence, sous le fameux vartabied Nersès Peghlou. Il passa quinze années de sa vie, dans un monastère de l'île de Lim, située au milieu du lac de Van, et parcourut ensuite les diverses provinces de l'Arménie. Il y fonda une grande quantité d'écoles, pour répandre l'instruction dans sa patrie, et revint dans le monastère de l'île de Lim. En l'an 1629, le patriarche Moïse III l'appela à sa cour, et le créa chef du collége établi dans la résidence patriarcale d'Edchmiadsin. Le docteur Erevantsi mourut à Erivan en 1631, ou 1080 de l'ère arménienne. Ses ouvrages, qui sont restés manuscrits, sont : | *Analyse de la philosophie d'Aristote ;* | *Analyse des ouvrages de David le philosophe ;* | *Commentaire sur Porphyre ;* | un *Traité sur la grammaire ;* | un *Traité sur la logique*.

* **ERIC I**[er], surnommé *le Bon*, roi de Danemarck, régna dans le 11[e] siècle. Il fit la guerre aux Vandales, et s'empara de leur capitale dans l'île de Rugen, qui servait d'asile aux pirates qui infestaient les mers et les côtes du Danemarck. Un meurtre qu'il avait commis l'engagea d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem ; mais il mourut en route, dans l'île de Chypre, vers l'an 1106. Ce prince se fit chérir de la noblesse et du peuple, et respecter de toutes les puissances voisines. Les anciennes *chroniques* disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfans, et qu'aucun malheureux ne le quittait sans consolation.

ERIC IX (saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1152 ; mais en même temps les Goths élevèrent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasiona de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siége avait été érigé en métropole l'an 1148, par le pape Eugène III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquait en même temps à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre et sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa vie en latin, et Jean Schœffer l'a enrichie de notes, Stockholm, 1675, in-8°.

ERIC XIII, roi de Suède, de Danemarck et de Norwége, né en 1382, dut la première couronne à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412 ; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes ; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante. Il mourut en 1459.

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave I[er] dans le royaume de Suède, né en 1533, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré de se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux ; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets.

Digitized by Google

Des soupçons très mal fondés le portèrent à faire arrêter Jean son frère, et à le tenir pendant cinq ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; et traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocens, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il mourut le 26 février 1577. Il n'avait régné que huit ans. Olof Celsius a donné l'histoire de ce prince, qui a été traduite en français par Genet, Paris, 1777.

ERIC (PIERRE), navigateur hardi mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva; perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère, et après avoir fait violer 40 femmes qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ERIGÈNE. *Voyez* SCOT.

ERINNE, dame grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans le *Carmina novem poet. Feminarum*, Anvers, 1568, in-8°. On en trouve des imitations en vers français dans le *Parnasse des Dames*, de M. Sauvigny.

ERIOCH ou ARIOCH, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étaient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS (JANUS-NITIUS). *Voyez* ROSSI.

* ERIZATSY (SARGIS ou SERGIUS), savant évêque arménien, né vers le milieu du 13e siècle, à Eriza ou Arzendjan, ville d'Arménie. En 1286, Jacques Ier, patriarche de Sis, l'appela à sa cour et le fit son secrétaire. Il fut sacré en 1291, évêque d'Arzendjan, et peu de temps après le roi des Arméniens de Cilicie, Hayton ou Hathoum II, le fit aumônier de son palais. En 1306, il assista à un grand concile qui se tint à Sis, capitale de la Cilicie, et il mourut peu de temps après. On a de lui : | un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*; | une *Explication des Canons de l'Eglise*; | un *Discours sur la prédication des Apôtres et sur la propagation du christianisme*. Tous ces ouvrages sont restés manuscrits.

ERIZZO (PAUL), d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il était gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs sous promesse qu'on lui conserverait la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses désirs.

ERIZZO, en latin *Erius* ou *Echinus* (SÉBASTIEN), noble vénitien, né le 19 juin 1525, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en italien *sur les médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : | des *Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4°; | *Trattato della via inventrice e dell' instrumento de gli antichi*, Venise, 1554, in-4°. Ce savant exerça plusieurs emplois dans sa patrie, et fut du conseil des Dix.

ERKIVINS de Steinbach, architecte, mort en 1305, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont il dirigea la construction pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses dessins. La tour ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514 pieds d'élévation. La solidité en égale la légèreté et la délicatesse.

ERLACH (JEAN-LOUIS d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très distinguée par l'ancienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits,

et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendans publia en 1784 des *Mémoires* de sa *vie*, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressans; mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec RODOLPHE-LOUIS d'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru à Genève en 1788 un prétendu *Code du bonheur*, 6 vol. in-8°, fruit de l'impiété et d'une verbiageuse déraison.

* ERLACH (CHARLES-LOUIS d'), naquit à Berne en 1726. Il avait servi en France avant la révolution, et il était maréchal de camp lors de l'invasion du pays de Vaud par les Français. Le gouvernement de Berne lui conféra le commandement de son armée, qu'il devait faire agir au moment où finirait l'armistice conclu avec le général Brune. Lorsqu'il allait commencer les attaques, il reçut l'ordre de suspendre les hostilités : le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. A la nouvelle de la prise de Berne, d'Erlach fut massacré par ses propres soldats, qui le soupçonnèrent d'avoir des intelligences avec les Français.

* ERMAN (JEAN-PIERRE), pasteur de la colonie française de Berlin, né dans cette ville en 1733, y est mort en 1814. Il était principal du collège français, directeur du séminaire, conseiller du consistoire supérieur, membre de l'académie des sciences et belles-lettres. Erman se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour. Il a rédigé, avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés Français dans les états du roi de Prusse*, Berlin, 1782-94, 8 vol. in-8°; recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressans et des anecdotes curieuses. Il a aussi publié l'éloge *historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier*, des *traductions*, des *sermons* des *discours académiques* et des articles insérés dans la *Bibliothèque germanique* et dans quelques autres recueils.

* ERMITE (DANIEL l'), en latin *Eremita*, littérateur, né à Anvers en 1584, de parens protestans, embrassa la religion catholique par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auquel il était attaché, fut ensuite secrétaire du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne en Toscane. On a de lui : | *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republica et moribus*, Leyde, 1627, in-24; | *Iter Germanicum*, ibid., 1637, in-16; *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8°; | des *Opuscules* et quelques *Pièces en vers* latins.

ERNECOURT. *Voyez* BALMONT.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Maximilien II, frère de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II, gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592. Il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, et essaya d'abord les moyens de conciliation et de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, et prétendirent qu'il avait voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau par un prêtre. Quand on considère la fausseté de tout ce qu'ils débitaient alors contre les Espagnols et les catholiques, et surtout la manière dont ils agissaient avec les prêtres, qu'ils faisaient mourir par des supplices inouïs, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voyez* CORNEILLE MUSIUS et FERDINAND de TOLÈDE), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie dont ils ne produisirent aucune espèce de preuve, et qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin, un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-op-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à la Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs de Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable,

Digitized by Google

la réfutent en même temps par le portrait qu'ils font d'Ernest. « C'était, disent-ils, » un prince paisible, doux, civil et de bon » cœur. Si ses vertus n'étaient point écla- » tantes, on peut du moins dire qu'il n'a- » vait point de vices. » Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

* ERNESTI (Jean-Auguste) le *Cicéron de l'Allemagne*, un des plus illustres critiques qu'ait produits ce pays, naquit en 1707 à Tœnnstadt en Thuringe. Il fut docteur et professeur en théologie à Leipsick. L'un des premiers, il sépara en Allemagne la théologie de la religion; distinction que l'on regarde comme la source des innovations subséquentes que sans doute Ernesti n'eût pas voulu approuver. Il mourut à Leipsick le 11 septembre 1781. On a de lui | *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8°; | *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, Leyde, 1762 et 1767, in-8°; | *Opuscula, orationes, nova collectio*, Leipsick, 1791, in-8°; | *Archeologia litteraria*, in-8°, 1768 et 1790. Cette dernière édition, qui est revue et augmentée par J. H. Martin, est très estimée. | *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsick, 1736, 7e édition, 1783, in-8°; | *Institutio interpretis novi Testamenti*, Leipsick, 1761, in-8°, 4e édition, 1792; | des *sermons* en allemand, Leipsick, 1768-82, 4 vol. in-8°, où le savant se montre plus que l'orateur chrétien; | *Opuscula theologica*, 1773 et 1792, in-8°; | *Nouvelle bibliothèque théologique* en allemand, Leipsick, 1760-68, 10 vol. in-8°. Ebert et d'autres savans ont eu part à cet ouvrage. Ernesti a donné aussi des éditions estimées et recherchées d'*Homère*, Leipsick, in-8°, 1759-64-65; *de Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8°, 1761; de *Polybe*, Leipsick, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote*, et de *Cicéron*, 7 vol.; Leipsick, 1776, 3e édition; de *Tacite*, ibid. 1772, in-8°; de *Suétone*, *d'Aristophane*, etc. Son Eloge par Auguste Guillaume Ernesti a paru à Leipsick, 1781, in-8°.—ERNESTI (Auguste-Guillaume), neveu du précédent, savant professeur de philosophie, et ensuite d'éloquence, né à Frohndorf en Thuringe en 1733, et mort en 1801, a laissé des éditions estimées de *Tite-Live*, 5 vol. in-8°; de *Quintilien*, d'*Ammien Marcellin* et de *Pomponius Mela*.

* ERNST (Simon-Pierre), chanoine-régulier et professeur en théologie, à l'abbaye de Bolduc, devint curé d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle vers 1797, et fut nommé en 1814 membre de l'institut royal des Pays-Bas. Il est mort en 1818, et a laissé plusieurs *ouvrages historiques sur le Brabant*, un *Tableau historique et chronologique des suffragans ou co-évêques de Liége*, avec des *notices* sur l'origine des maisons religieuses, dans la ville et sa banlieue; une *Histoire des comtes de Limbourg*, plusieurs *chronologies historiques* dans le tome 3 de l'*Art de vérifier les dates*; un grand nombre de brochures *sur le serment*, et un *écrit apologétique* du nouveau *catéchisme* publié par ordre de Bonaparte.

* ERNST (Henri), en latin *Ernstius*, jurisconsulte allemand, professeur de belles-lettres à l'académie de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, né à Helsmstadt en 1603, mort à Copenhague en 1665, publia plusieurs ouvrages estimés, dont on trouve la liste dans l'*index scriptorum danorum* de Bartholin. Les principaux sont: | *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice manuscripto quod desinit in anno* 1218, enrichi des notes savantes, Sora, 1646, in-8°; | Σαββατισμος *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4°; | *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12; | *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1645; in-8,; | *Cl. Jo. Caselii libror. distributio*, Hamb., 1651, in-4°. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

* EROLES (le baron d'), né dans la Catalogne en 1785, mort dans la province de la Manche en 1825, se distingua dans la guerre de l'indépendance en Espagne contre Napoléon. Profitant de la connaissance parfaite qu'il avait des localités, il s'était mis à la tête des *Somatènes* ou milices du pays, et faisait des levées en masse, lorsque les généraux français s'y attendaient le moins. Sa fidélité et son patriotisme furent récompensés par Ferdinand VII. A l'époque de la révolution de 1820, il se prononça pour la cause royale, se mit de nouveau à la tête des paysans mal équipés et mal armés, et soutint pendant long-temps les efforts des constitutionnels. Il contribua en 1822 à organiser l'*Armée de la Foi*; fut un des trois membres de la *régence d'Urgel*, et seconda de tous ses efforts en 1823 l'intervention française. Il était capitaine général des troupes de S. M. C., officier de la légion-d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. On peut consulter le tome 28 des *Victoires et conquêtes*.

Digitized by Google

pour avoir de plus amples détails sur ce général espagnol.

EROPE, *Æropus*, fils de Philippe I[er], roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J.-C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir. *Voyez* cet article.

EROSTRATE ou **ERATOSTRATE**, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C., le jour même où Alexandre le Grand vint au monde. Les Ephésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat : ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire, mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou d'**ERPÉ** (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta longtemps à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs juifs et quelques mahométans qui l'aidèrent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont : | *Grammaire arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748 et 1767, in-4°, estimée; | *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1659; | *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1659; | *Grammaire grecque*, Leyde, 1662 : | *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latinâ*; | *Historia saracenica Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-folio, édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques; | *Locmani fabulæ et Arabum adagia cum interpretatione latina et notis*, Amsterdam, 1656, in-4°. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. *Voyez* Nicéron, tome 5. On peut consulter aussi sur ce célèbre orientaliste, G. J. Vossius, *Oratio in obitum Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4°, et le Père Scriverius, *Manes Erpeniani*.

* **ERRANTE** (Joseph), peintre italien, né à Trapani, en Sicile, en 1760, étudia son art dans sa ville natale, puis à Palerme, à Naples, d'où il passa à Rome où il se perfectionna. Errante avait le talent d'imiter les plus grands maîtres au point que l'on confondait souvent ses copies avec les modèles. On doit à cet artiste une importante découverte, c'est-à-dire une manière sûre et facile de restaurer les vieux tableaux. Il avait gagné la confiance du duc de Monte-Leone dont il avait fait le portrait : la reconnaissance de ce seigneur alla jusqu'à lui faire une pension de 60 ducats par mois (environ 240 fr.). La cour de Naples le chargea de décorer le château de Caserte. Lors de la révolution française, dont les principes subversifs avaient pénétré jusque dans les états romains et le royaume de Naples, Errante, qui les avait adoptés, fut contraint de se réfugier à Milan, avec son protecteur le duc de Monte-Leone. Dans cette ville, il lutta avec succès contre un habile adversaire, le peintre Appiani, qui, de son côté, était émule de Benvenuto de Florence. L'artiste sicilien peignait en outre le portrait avec un talent remarquable, et excellait à faire des armes, exercice auquel les Siciliens se livrent avec plus d'ardeur que tous les autres peuples de l'Europe. Errante croyait que cet art n'était pas moins utile aux peintres que l'avait été la gymnastique aux anciens, et se proposait de publier un traité sur le mouvement des muscles; projet que d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser. Après la chute de Napoléon et la nouvelle réorganisation de l'Italie, il retourna à Rome, centre de tous les arts; il y mourut en juillet 1821, âgé de 61 ans. On cite comme ses meilleurs tableaux *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole*; *la Mort du comte Ugolin, au milieu de ses enfans*; *Endymion*; *le Concours de la beauté*; différens tableaux de *Psyché*, et des *portraits*. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Traité sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands*; | *Essai sur les couleurs*. Il y a une *notice* sur cet artiste, faite par le savant abbé Cancellieri; et on lui a élevé à Rome un beau monu-

Digitized by Google

ment, exécuté par Léonard Jennio, habile sculpteur sicilien.

ERRARD (CHARLES), peintre et architecte breton, naquit à Nantes en 1606, et se fit d'abord remarquer par ses portraits. Il fut choisi pour peindre à fresque la coupole du chœur de la cathédrale de Nantes, et il s'en acquitta avec honneur. De nouvelles peintures ont depuis remplacé les siennes. On voyait aussi de lui, avant la révolution, dans la sacristie de la même cathédrale un beau tableau qui représente *Jésus-Christ présentant les clefs à Saint-Pierre*. Parmi les portraits en grand qu'il a faits, on distingue celui de M. de Montbazon, gouverneur de Bretagne. Les talens d'Errard le firent connaître dans la capitale, et Louis XIV le nomma directeur de l'académie française à Rome. M. Huet, dans sa *Statistique* de la Loire-Inférieure, paraît porté à croire qu'il a été le premier directeur de cet établissement créé en 1665. Errard dessina les plus belles statues antiques de Rome; nous avons de lui l'*Hercule* du palais Farnèse, le *Sacrifice du taureau* du même palais, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre. L'église de l'Assomption de Paris a été bâtie sur ses dessins et sous sa surveillance immédiate. Le dôme de cette église manque d'élégance et de légèreté; mais l'ensemble fait honneur à l'architecte. Errard mourut à Rome, en 1689.

* ERSCH (JEAN-SAMUEL), né en 1766 à Gross-Glogau, en Silésie; il demeurait d'abord à Iéna, coopérant à des ouvrages périodiques sur la géographie et la statistique, et traduisant des relations de voyages publiées dans les pays étrangers. En 1788, il fit paraître un *Catalogue des ouvrages anonymes et pseudonymes de l'Allemagne*, pour servir de supplément à l'*Allemagne savante* de Meusel. Schütz et Bertuch, éditeurs de la *Gazette littéraire* de Iéna, l'admirent au nombre de leurs collaborateurs, et Ersch a contribué à la publication de ce recueil jusqu'au commencement de 1828. Il fit paraître un *Répertoire des journaux et autres ouvrages périodiques allemands sur la géographie et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol., où il indique les mémoires divers contenus dans les journaux. Appelé à Hambourg pour y rédiger la *Gazette politique*, il y continua son *Répertoire général de la littérature*, commencé à Iéna, et ce fut à Hambourg qu'il publia l'ouvrage qui a fait connaître en France le nom et les soins laborieux de ce bibliographe. Sa *France littéraire*, contenant les auteurs français de 1771 à 1791, Hambourg, 3 vol. avec deux continuations qui ont paru en 1800 et 1806, fut jugée favorablement, quoiqu'on y remarquât des fautes et des omissions. Ersch rédigea en outre la *Nouvelle Bibliothèque allemande*, sans parler d'autres travaux littéraires dont le fardeau fut tel que l'auteur en tomba malade. Ayant obtenu, en 1800, la place de bibliothécaire de l'université d'Iéna, il retourna dans cette ville, et y ouvrit des cours de géographie et d'histoire moderne. Quelques années après, il fut nommé premier bibliothécaire, et professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle, où fut transférée aussi la *Gazette littéraire de Iéna*. Ersch y continua toujours avec le même zèle ses travaux bibliographiques. Il fit paraître son *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du 18me siècle jusqu'aux derniers temps*, Amsterdam et Leipsick, 1812-1814, 2 vol., et il continua, après la mort de Meusel, l'*Allemagne savante*. Sur la proposition d'un libraire de Hambourg, Ersch entreprit avec M. Gruber une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*, ouvrage immense où tout est réduit aux faits, et dans lequel on a eu soin de joindre à chaque article des renvois bibliographiques aux ouvrages où l'on peut puiser de plus amples renseignemens. Cette entreprise n'obtint pas un plein succès en Allemagne, et il paraît que le chagrin que l'auteur éprouva, en voyant son ouvrage arrêté, ne fut pas étranger à sa mort arrivée peu de temps après le 16 janvier 1828.

* ERSKINE (JEAN), célèbre presbytérien écossais, né en 1721, fut ministre à Edimbourg, et mourut le 19 janvier 1803. Il a laissé: | des *sermons*, 1798, in-8°, estimés pour la liaison du discours et la pureté du style; | *Esquisses de l'histoire de l'Eglise*, 1790-97, 2 vol. in-8°, ouvrage rempli de documens intéressans sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, et où il dévoile la conjuration formée par les incrédules contre la religion. On dit qu'il était vertueux et tolérant pour les catholiques.

ERSKINE (lord DAVID DUN). *Voyez* DUN (DAVID ERSKINE, lord).

* ERSKINE (CHARLES), cardinal, originaire d'Irlande, né le 13 février 1753, à Rome, où sa famille suivit celle des Stuarts, lorsque cette dernière eut cessé de régner. Il fut destiné d'abord au barreau

Digitized by Google

et fixa l'attention de Pie VI qui l'engagea à changer de carrière. Le jeune Erskine se fit prêtre et ne tarda pas à être évêque, puis chanoine de Saint-Pierre. Envoyé comme ministre plénipotentiaire à Londres, au moment où se formait la coalition contre la France, il resta 8 années en Angleterre, et on l'entendit à plusieurs reprises parler en faveur de l'émancipation des catholiques. A son retour après la paix d'Amiens, il reçut le chapeau de cardinal. Pie VII qui avait pour Erskine la même bienveillance que son prédécesseur, l'envoya auprès du gouvernement consulaire, et Bonaparte le reçut avec distinction. Le cardinal Erskine est mort à Rome, le 19 mars 1811. Il passait pour un des cardinaux les plus instruits, et parlait et écrivait cinq langues, avec autant de pureté que de facilité.

* **ERSKINE** (THOMAS, lord), membre du parlement d'Angleterre, célèbre jurisconsulte, né en Ecosse en 1750, perdit de bonne heure son père, et dut les soins de son éducation à son frère aîné. Il entra à 14 ans dans la marine, et passa ensuite comme enseigne dans le 1[er] régiment d'infanterie en 1768; n'y trouvant pas un avancement assez rapide, il quitta le service militaire en 1774 pour se livrer à l'étude du droit. Après avoir terminé ses cours aux universités de Cambridge et de Lincols-Inn, il fut reçu avocat, et bientôt son éloquence le plaça au rang des jurisconsultes les plus distingués. Dans le grand nombre de causes qu'il défendit, on remarque les plaidoyers qu'il prononça en faveur du capitaine Baillie, de l'amiral Keppel poursuivi pour sa conduite au combat d'Ouessant; de lord Gordon, de Thomas Paine, qui siégeait alors à la Convention de Paris, etc. Nommé membre de la chambre des Communes en 1783 par le bourg de Portsmouth, il fut constamment réélu jusqu'en 1806, époque à laquelle il fut appelé à la pairie. Erskine prononça plusieurs discours au parlement, mais il n'y soutint pas sa réputation d'orateur. Après la mort de Pitt en 1806, il fut nommé membre du conseil privé, créé baron avec le titre de lord, élevé à la dignité de grand chancelier et d'orateur de la chambre des pairs. Il perdit cette dernière place l'année suivante par la chute du ministère de lord Grenville. Nous devons dire que dans l'exercice de ses fonctions de grand chancelier il s'est montré peu versé dans le labyrinthe des lois civiles de son pays, et que ses décisions n'ont jamais été citées comme faisant autorité : il avait cette éloquence qui subjugue, qui entraîne, mais il n'avait point acquis cette connaissance approfondie des lois qui fait l'homme d'état. Il est mort le 17 octobre 1823 ; il a publié | *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 43 éditions la même année, traduit en français sur la 23[e] édition, sous ce titre : *Coup d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Paris, 1797, in-8° ; | la *Préface des Discours de Fox*, et plusieurs *brochures* récentes en faveur des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont éte recueillis et publiés par ses amis en 5 vol. in-8°, 2[e] édition, Londres 1816. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le tom. 2 de l'ouvrage intitulé *Barreau anglais*, Paris, 1824. Erskine avait aussi composé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, entre autres un petit poème intitulé *Geranicum*, qui fut attribué à Shéridan.

* **ERTBORN** (JOSEPH-CHARLES-EMMANUEL, baron van), né à Anvers, le 22 novembre 1778, de parens qui devaient leur fortune au commerce. Il fit ses premières études chez les Pères de l'Oratoire, à Juilly, près Paris, et fut ensuite envoyé successivement à l'académie anglaise de Liége et à l'université de Munster. Il possédait très bien le grec, le latin, le français, l'italien, l'allemand et le hollandais, lorsque à peine âgé de 23 ans, il fut agrégé à la société d'émulation qui venait d'être établie à Anvers, sous la protection du gouvernement. En 1802, il fut appelé à faire partie de la magistrature de sa ville natale, et nommé suppléant au corps législatif de France. En 1803, il fut nommé secrétaire-général de la préfecture des Deux-Nèthes, et obtint en 1805, la dignité littéraire de conseiller-secrétaire-honoraire de l'académie de peinture, sculpture et architecture d'Anvers. Ertborn publia en 1806, des *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (1 vol. en français), *et l'histoire des rhétoriques d'Anvers* (en langue allemande). La poésie occupait aussi ses loisirs; et plusieurs sociétés littéraires de la Belgique, de la Hollande et même de la France, s'empressèrent de lui envoyer leurs diplômes. Van Ertborn fut nommé, en 1809, auditeur de première classe au conseil d'état et sous-préfet d'Oudenarde : c'est vers

Digitized by Google

la même époque qu'il obtint le titre de baron. Lors de la révolution de 1814, il fut appelé à faire partie du commissariat des finances à Bruxelles, et nommé presque aussitôt inspecteur-général des finances de la Belgique. L'organisation définitive du royaume des Pays-Bas le rendit au pays auquel il appartenait par les souvenirs de son adolescence. Il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. Mais les soins assidus d'une organisation compliquée ne purent le détourner entièrement de ses travaux scientifiques et littéraires. Versé de bonne heure dans les matières du droit civil et commercial, il chercha à se perfectionner dans ces hautes connaissances. Des dissertations profondes sur divers sujets et notamment sur les effets de la dissolution du contrat de société, relativement aux engagemens formés pendant sa durée, annoncèrent qu'il aurait dépendu de lui d'occuper un rang honorable au barreau. Enfin il publia une version française des observations de M. W. Ackersdyck, sur la langue flamande. On lui doit plusieurs articles dans les premiers volumes de la Biographie universelle. On l'appela, en 1819, au conseil-général des monnaies, à Utrecht, et en 1821, il fut nommé membre de la chambre des comptes du royaume. Van Ertborn est mort à la Haye, le 1er septembre 1823.

* ERXLEBEN (DOROTHÉE CHRÉTIENNE LÉPORIN), naquit à Quedlinbourg le 13 novembre 1715. Faible et valétudinaire, elle assistait avec plaisir aux leçons de médecine donnée à son frère par leur père le docteur Chrétien-Polycarpe Léporin. Cette assiduité détermina en elle le goût pour la médecine, qu'elle étudia sous son père et dans les meilleurs auteurs, tels que Stahl, Hoffman, Boerhaave, etc., et où elle fit de rapides progrès. Elle fut mariée en 1743 à Jean-Chrétien Erxleben, ministre du saint Evangile à Quedlinbourg; et l'on doit dire à sa louange que le goût pour une étude et un travail qui ne semblent pas être l'apanage de son sexe, ne l'empêcha pas de remplir avec un soin scrupuleux les devoirs d'épouse et de mère. Le 12 juin 1754, elle obtint solennellement le doctorat à l'université de Halle. Le candidat discuta avec beaucoup de sagacité dans sa dissertation une question importante : *Quod nimis cito ac jucunde curare, sæpius fiat causa minus tutæ curationis.* Parmi les nombreuses félicitations qu'elle reçut de tous côtés, on en remarque une en style lapidaire, du professeur Bochmer, qui annonce que cette cérémonie, autorisée par le grand Frédéric roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne. *Stupete. nova. litteraria. in. Italia. nonnunquam. in. Germania. Nunquam. visa. vel. audita.* etc. Au moment de son mariage, elle publia un opuscule en allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8°. La préface appartient à son père. Madame Erxleben mourut le 13 juin 1762, laissant quatre enfans, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elle.

* ERXLEBEN (JEAN-CHRÉTIEN POLYCARPE), naturaliste, fils de la précédente, né à Quedlinbourg en Saxe le 22 juin 1744, fut reçu à 23 ans docteur en philosophie à l'université de Gottingue, le 5 mai 1767. Il étudia les diverses branches de l'art de guérir; mais il cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il fut nommé professeur ordinaire de philosophie en 1775, et jouissait déjà d'une réputation étendue, lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge, le 19 août 1777. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision : | *Elémens d'histoire naturelle*, Gottingue, 1768 et 1773, in-8°, réimprimé en 1782 et 1791, avec des additions de J. Gemelin; | *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques*, 1762, in-4°; | *Introduction à la médecine vétérinaire*, Gottingue 1769, in-8°; *Elémens de physique*, 1772, in-8°, réimprimés plusieurs fois avec des augmentations importantes par G. C. Lichtenberg; | *Elémens de chimie*, 1775, in8°, 1784 et 1790, avec des notes supplémentaires par J.-C. Wiegleb; | *Systema regni animalis cum synonymia et historia animalium, classis I mammalia*, Leipsick 1777. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères. | *Mémoires physico-chimiques*, 1777, in-8°. Erxleben a encore rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8°, et fourni plusieurs articles à divers journaux.

ERYCEYRA (FERDINAND de MENESÈS comte d'), naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans les premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de

Digitized by Google

Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pédro, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvait des momens à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger*, de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : | l'*Histoire de Tanger*, imprimée in-folio, en 1723; | l'*Histoire de Portugal*, depuis 1640, jusqu'en 1657, en 2 vol. in-folio; | *La vie de Jean Ier, roi de Portugal*. Ces différens livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA (François-Xavier de MENESÈS, comte d'), arrière petit-fils du précédent et héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre, et mourut en 1743, à 70 ans. Il n'était pas grand seigneur avec les savans : il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs ecrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : | *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, in-4°, 1738; | *Réflexions sur les études académiques;* | 58 *parallèles d'hommes et 12 de femmes illustres;* | *La Henriade, poème héroïque, avec des observations sur les règles du poème épique*, in 4°, 1741; | *l'Art poétique* de Boileau, traduit en portugais.

ERYTROPHILE (Rupert), théologien du 17e siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique* sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui : | *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4°.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, né l'an 1836 avant J.-C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des chananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère (*Voyez* RÉBECCA). Les deux frères furent dès lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J.-C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très nombreuse.

ESCALE (Mastin de l') d'une famille que Villani fait descendre, d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parens tenaient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès lors comme souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant et ambitieux, ajouta non-seulement Vicence et Bresce à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue dont il fit Albert son frère gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Carare dépossédés, qui sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil des deux frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils voulaient rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche Trévisane, et enfermèrent Mastin en 1339 dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemi de l'Escale, évêque de Véronne, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile et le

Digitized by Google

titre de noble à Venise. Mastin III avait eu un fils appelé Can le Grand, et ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1403. Son pouvoir commençait à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avait faite, sous prétexte d'aller lui faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas renonnaître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escale, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone : il échoua contre les forces vénitiennes. Les Scaliger qui portèrent dans la république des lettres, le ton d'insolence et de hauteur que les l'Escale avaient à Vérone, prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

ESCALIN. *Voyez* GARDE (Antoine ISCALIN, et non ESCALIN baron de la).

* **ESCHELS-KROON** (Adolphe), voyageur danois, né en 1736 à Nieblum dans le duché de Sleswich, passa 18 ans dans les Indes orientales, où il fut d'abord résident de la compagnie hollandaise, ensuite agent du Danemarck; enfin il se retira à Kiel, où il mourut le 18 octobre 1793. On a de lui en allemand : | *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce*, 1782, in-8°, avec une bonne carte. Cette relation est utile pour rectifier beaucoup de notions fausses que des ouvrages publiés antérieurement pouvaient faire prendre sur Sumatra. | *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo*; | *Description de Banda, d'Amboine, de Ceylan, etc.* Cette dernière description a été traduite en français par Langlès, dans le recueil intitulé *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

* **ESCHENBURG** (Jean-Joachim), critique allemand, né à Hambourg le 7 décembre 1743, mort le 29 février 1820, se rendit célèbre par son érudition et fut en 1767 gouverneur public des élèves du collége Carolin à Brunswick. Il consacra toute sa vie à l'enseignement, et a laissé différens ouvrages et des traductions dont on fait cas, entre autres : | *Musée britannique pour les allemands*, Leipsick, 1770, 1781, 7 vol. in-8°. Eschenburg a continué cet ouvrage, sous le titre d'*Annales de la littérature britannique*; | *Commentaire de Hurd sur les épîtres d'Horace*, traduit de l'anglais, Leipsick, 1772, 2 vol. in-8°; | *Théâtre de Shakespeare*, traduit de l'anglais, Zurich, 1775-87, 14 vol. in-8°; 2e édition, 1798-1806, 12 vol. in-8°; cette traduction est préférée à celle de Wieland; | *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin, 1783, in-8°; 5e édition, 1813, traduit en français par Storch, sous le titre de *Principes généraux de belles-lettres*, Saint-Pétersbourg, 1789, in-8°; | *Manuel de la littérature classique de l'antiquité et de la mythologie*, Berlin, 1783, in-8°; 6e édition, 1816, traduit en français par Cramer, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; | *Collection d'extraits tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes dans tous les genres de poésie et d'éloquence*, Berlin, 1788-95, 9 vol. in-8°; | *Manuel de l'étude des sciences*, 1792 et 1800, in-8°; | *Monumens de la poésie et de la langue allemande ancienne*, Brême, 1799, in-8°; | plusieurs *traductions* d'ouvrages français et anglais, entre autres celle de l'*Esther* de Racine, en vers allemands. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et recueils périodiques. Il a donné en outre une édition des *œuvres posthumes de Lessing*, avec des notes, Berlin, 1790, 2 vol. in-8°.

* **ESCHER** de la **LINTH** (Jean-Conrad), géologue suisse, né à Zurich le 24 août 1767, d'un conseiller d'état de ce canton, mort dans la même ville le 9 mars 1823, fit ses études à Genève et s'occupa ensuite des intérêts politiques et matériels de sa patrie. Il fixa son attention sur l'*économie industrielle et rurale*, et demeura près de deux ans à l'université de Gottingue, où il se livra particulièrement à l'étude de la minéralogie, de la géologie, de la statistique et de l'économie politique. Il parcourut aussi l'Angleterre et l'Italie pour y visiter et connaître leurs principales manufactures. Il adopta avec ardeur les principes de la révolution française, fut élu membre du grand conseil helvétique et coopéra à la rédaction du journal démocratique qui paraissait alors sous le titre de *Républicain suisse*. Lorsque Bonaparte eut imposé son joug à l'Helvétie, Escher rentra

Digitized by Google

dans la vie privée. Quelques années après il devint conseiller d'état; mais il ne s'occupa guère que du *desséchement des marais de la Linth* dont il fut chargé par la diète conjointement avec une commission dont il fut nommé président. Abandonné par elle pendant l'exécution de ce projet éminemment utile, il n'en continua pas moins ses travaux : il alla lui-même habiter ces marais pestilentiels, et, de 1807 à 1815, il consacra exclusivement tous ses soins à leur desséchement. Ses efforts furent couronnés du plus heureux succès. La Linth qui se perdait autrefois dans des marais infects où l'on pouvait à peine diriger quelques barques, coule maintenant par deux canaux qui la conduisent d'une part au lac de Wesen, de l'autre à celui de Zurich, d'où elle sort sous le nom de *Limmat*. Il est ainsi parvenu à assainir le pays et à délivrer les habitans des fièvres qui règnaient parmi eux. Pour prix d'un si grand bienfait, Escher n'accepta que le surnom de LA LINTH ajouté à son nom. On trouve sur les travaux qu'il a fait exécuter des détails curieux dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (sciences et arts, année 1819), et dans le tome 27 de la *Revue encyclopédique*. On remarque dans la même *Bibliothèque universelle* et dans différens journaux allemands, des *Mémoires et Dissertations* d'Escher sur divers points de la géologie de la Suisse. Une médaille en or, en argent et en bronze a été gravée pour conserver sa mémoire; et le professeur Vaucher a publié une *notice* assez étendue sur sa *vie*, insérée dans le tome 22 de la *Bibliothèque universelle de Genève*.

* ESCHERNY (FRANÇOIS-LOUIS d'), comte du St.-Empire, ancien chambellan du roi de Wurtemberg, né à Neuchâtel (Suisse) en 1734, et mort à Paris en 1815, est auteur des ouvrages suivans : | *Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12. | *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événemens de* 1790 jusqu'au 4 avril 1791, Paris, 1791, in-8°, réimprimée en 1815, sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 2 vol. in-8°; | de l'*Egalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J. J. Rousseau*, 1795, 2 vol. in-8°; reproduits sur ce titre : la *Philosophie de la politique*, ou *Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8°. | *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12; quelques volumes portent le titre de la seconde édition avec la date de 1815; | *Fragmens sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J.-C., 3 ans après la mort de Socrate et 16 ans avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était d'une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était le fils d'une courtisane. Il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différens : si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres; et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des

Digitized by Google

mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurgue, etc., par les Aldes, 3 vol. in-fol., 1513. L'abbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1777, 3 vol. in-8°.

ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivait. Nous avons de lui des *dialogues* avec les notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*.

* **ESCHIUS** (Nicolas) naquit en 1507 à Oostwick, près Bois-le-Duc. Ayant été ordonné prêtre à Cologne, son savoir et sa piété lui valurent l'offre honorable de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers. Mais la vie de la cour ne convenait pas au caractère d'Eschius : il n'aurait pu être témoin des désordres qui y règnent ordinairement. Il refusa cet emploi honorable, préférant consacrer ses talens à la direction d'une modeste école. Il y forma des élèves aussi utiles à l'état qu'à l'Eglise. On compte parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins, Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. S'étant lié avec ce dernier et plusieurs autres religieux du même ordre, il résolut d'embrasser leur institut; mais la faiblesse de sa santé s'opposa à son pieux dessein. Il voulut du moins imiter leur vie solitaire, et obtint une cellule dans la chartreuse, où il mena une vie édifiante. Les supérieurs ecclésiastiques pensant devoir employer ses talens et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. Eschius s'acquitta avec zèle de ces deux emplois et forma divers établissemens pieux. Il termina en 1578 une carrière qu'il avait sanctifiée par la pénitence et les bonnes œuvres. Sa vie a été écrite par Arnould de Jean, son successeur dans la direction du béguinage de Diest. On a de ce vénérable ecclésiastique : | *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8°, 1569, in-16. Ils ont été traduits en flamand et réimprimés en 1713. On trouve dans cette dernière édition la *Vie* d'Eschius, traduite aussi en flamand. | *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé : *Templum animæ* publié par Eschius, Anvers, 1563, in-8°; | *Margarita evangelica*, livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le *Templum animæ* appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La *Margarita* a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Eleusis, l'an 525 avant Jésus-Christ selon les marbres d'Arundel, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses *poésies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouaient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup l'an 456 avant J.-C., suivant les calculs de Larcher dans sa Chronologie d'Hérodote. Il paraît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne. Ce poète a de l'élévation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi et le tumulte qu'elle causa fit écraser des enfans et blesser des femmes enceintes. Ses tragédies sont au nombre de 60, d'après l'auteur grec anonyme de sa vie et de 90 selon Suidas. Sept seulement ont

Digitized by Google

été conservées (1). Les meilleures éditions de ces pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4°; et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, la Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. M. Schutz en a donné une très bonne édition en 1782, Halle, 3 vol. in-8°. On en a imprimé une traduction française, élégante et fidèle, Paris, 1770, in-8°, par M. Le Franc de Pompignan. M, Laporte du Theil en a publié une nouvelle traduction, Paris, 1794, 2 vol. in-8°, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley.

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui : | *Conciones quadragesimales et de Adventu*, in-fol.; | *De festis Domini;* | *Sermones de historiis sacræ Scripturæ.* Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine d') née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la récollection de Sainte-Brigitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des mémoires sur sa *vie* qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très rare.

ESCOBAR (Antoine), de l'illustre maison de Mendoza, jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-folio, et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-folio dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal : ils sont commodes, mais l'Evangile proscrit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savans ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun homme de mauvaise vie, dit un auteur judicieux, qui eût beaucoup lu les casuistes : et je n'ai connu ni grand casuiste, ni grand liseur de casuistes qui ait été homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur déclamait contre les casuistes relâchés, en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* « Vainement, disent les encyclopédistes, les prédicateurs de l'irréligion voudraient-ils s'autoriser de ses réflexions pour innocenter leurs propres égaremens, pour rendre odieux les théologiens qui les font remarquer et les réfutent. Leurs erreurs, qu'ils publient eux-mêmes, sont d'une tout autre conséquence que celles des casuistes; on ne peut excuser les premiers par aucun motif louable; les ouvrages des incrédules ont fait plus de mal en dix ans, que tous les casuistes de l'univers n'en ont fait dans un siècle. » (*Encyclop. méthod.* article *casuistes*). *Voyez* BUSEMBAUM, PASCAL, RANCÉ. Escobar a composé plus de 20 ouvrages formant 42 vol. presque tous in-folio.

* ESCOIQUITZ (don Juan), conseiller d'état espagnol, né en 1762 dans la province de Navarre, d'une noblesse ancienne, fut d'abord page de Charles III, et accepta ensuite un canonicat dans le chapitre de Saragosse, un des plus distingués de l'Espagne. Son savoir et ses qualités précieuses le firent choisir pour précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Il chercha inutilement à éclairer le roi et la reine sur les intrigues d'Emmanuel Godoy, plus connu sous le nom de *Prince de la Paix*. Ce ministre le fit exiler à Tolède, dont il fut nommé archidiacre. Lorsque Ferdinand monta sur le trône par l'abdication de son père, le 19 mars 1808, Escoiquitz fut nommé conseiller-privé du nouveau roi; on le consultait dans les circonstances les plus importantes et il conseilla le voyage à Bayonne, trompé par les promesse fallacieuses de Bonaparte et par ses feintes protestations d'amitié. Il montra depuis beaucoup de fermeté à défendre les intérêts des princes espagnols, et il les suivit à Valençay. Dans un voyage qu'il fit à Paris il eut plusieurs conférences avec les ambassadeurs d'Autriche, de Russie, de Prusse et de quelques autres états de la confédération du Rhin, et il fit tous ses

(1) Les sept tragédies qui nous restent d'Eschyle sont : *Prométhée enchaîné; les Perses; les Sept contre Thèbes; Agamemnon; les Coéphores; les Euménides; les Suppliantes.*

Digitized by Google

efforts pour amener les puissances à se coaliser contre Bonaparte. Le gouvernement impérial, éclairé sur ses démarches, le contraignit de se fixer à Bourges. Il prit aussi part à toutes les négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. Cependant à l'époque de la disgrâce de Macanaz et des changemens qui survinrent dans le ministère, il quitta la cour et se retira à Saragosse. Il fut depuis renfermé au château de Murcie, puis rappelé, et enfin relégué à Ronda en Andalousie où il est mort le 19 novembre 1820. Escoiquitz a publié : | les *Nuits d'Young*, traduites en vers espagnols, Madrid, 1797, 2 vol. in-8°; | *Mexico conquise*, poème épique, 1802, in-8°; | le *Paradis perdu de Milton*, traduit en vers espagnols, Bourges, 1812, 3 vol. in-8°, fig.; | *Exposé des motifs qui ont engagé, en* 1808, *Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe*, ouvrage traduit et réimprimé plusieurs fois dans toutes les langues. La meilleure traduction française est celle de Paris, 1816, in-8°, par Bruand. | *Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition*; | *M. Botte*, roman traduit de Pigault Le Brun, avec des suppressions et des corrections.

ESCORBIAC (JEAN d'), seigneur de Bayonnète, né à Montauban, dans le 16e siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-8°. Il remonte, dans le 1er livre, à la création du monde et au péché originel, et, ce qui est très plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a à se reprocher d'avoir, pour sa part, aggravé ce fléau.

ESCOUBLEAU (FRANÇOIS d'), cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avait rendus à Henri IV, et surtout par ses vertus et sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XI, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua, en 1624, un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il était animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU (HENRI d'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avait moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat était d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospéan, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant : « Monseigneur, si le diable était capable » de faire à Dieu les satisfactions que le » duc d'Epernon offre à l'archevêque de » Bordeaux, Dieu lui ferait miséricorde. » Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. D'Escoubleau mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules.

* ESCOUSSE et LEBRAS, jeunes auteurs qui, après avoir débuté ensemble dans la carrière littéraire, se réunirent pour se donner la mort, le 18 février 1831. Le premier avait vingt ans, et son ami n'avait pas encore atteint sa dix-septième année. Escousse avait donné au théâtre *Farruch-le-Maure*, *Pierre III*, et *Raymond*, mélodrame, qu'il fit avec Lebras. La chute de ces deux dernières pièces, en trompant toutes leurs espérances, les découragea l'un et l'autre et leur inspira un dégoût profond de la vie. Après avoir long-temps médité leur suicide, ils convinrent du jour où ils devaient se lancer ensemble dans l'éternité. Escousse écrivit à son ami : « Je t'attends à onze » heures et demie; le rideau sera levé; » arrive, afin que nous précipitions le » dénouement. » Lebras se rendit à l'appel de son ami qui avait préparé du charbon allumé dont la vapeur devait les asphixier. Lorsqu'on entra dans la chambre, on n'y trouva que deux cadavres avec ces vers :

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé.
Comme un fantôme, solitaire,
Inaperçu, j'aurai passé.

Digitized by Google

Adieu donc, palmes immortelles,
Vain songe d'une âme de feu;
L'air manquait.... j'ai fermé ses ailes,
Adieu.

La fin de ces deux jeunes littérateurs est un de ces faits nombreux qui révèlent la maladie morale dont notre siècle est atteint. Un orgueil excessif et l'absence des principes religieux multiplient ces catastrophes qui effrayent chaque jour notre société. Le retour aux croyances et à l'abnégation chrétiennes pourrait seul apporter un remède à cette affreuse contagion du suicide, que la saine raison doit faire déplorer non moins que la foi.

ESCURE. *Voyez* LESCURE.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxerxès-Longuemain fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présens pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les juifs l'appellent *le prince des docteurs de la loi.* C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il était l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons 4 *livres* sous le nom d'*Esdras;* mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxerxès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le troisième et le quatrième, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé (Liv. 4, chap. 3, 4 et 7). Sixte de Sienne, Driédo, Mariana et plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomènes.*

* ESKIL, ou ESCHIL, célèbre archevêque de Lunden, en Scanie, et primat de Danemarck, naquit au commencement du 12e siècle. On croit qu'il était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildeshein pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu d'établir cinq monastères, s'il recouvrait la santé. De retour en Danemarck, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de la cathédrale de Lunden. En 1134, il obtint l'évêché de Roschils, et quatre ans après, il fut élevé sur le siége épiscopal et primatial de Lunden. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, à sa prière, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du monastère d'Esrole. Cependant les soins qu'il donnait à son église ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles, et, né avec un penchant à l'ambition, il cherchait assez souvent à la satisfaire. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre son souverain, à qui il fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans un sentiment d'admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis long-temps pressé de se consacrer entièrement à la retraite dans la solitude de Clairvaux ; mais de trop forts liens l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter Adrien, qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. Ce pape étant mort, il en résulta un schisme ; l'arche-

Digitized by Google

vêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat ayant succombé, fut obligé de fuir, et fit un voyage à la Terre-Sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite rétabli dans sa dignité. Après quelques nouveaux tracas, il connut enfin le néant des grandeurs humaines; et quoique saint Bernard ne fût déjà plus, il se retira dans la solitude de Clairvaux, pour y terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière qui n'avait été que trop agitée; il mourut le 8 septembre 1187, dans un âge très avancé. En quittant son siége, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat un concile national à Lunden, auquel assistèrent les évêques de Danemarck, de Suède, de Norwége, et Théodignus, légat du saint Siége. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505, avec le Code civil de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin, dans le recueil des *Lois ecclésiastiques de Danemarck*, que G. J. Torkelin a donné, Copenhague, 1781.

* **ESMÉNARD** (Joseph-Alphonse), membre de l'institut, naquit, en 1770, à Pélissane en Provence; après avoir fait ses études chez les pères de l'Oratoire de Marseille, il partit pour Saint-Domingue, et fit deux voyages en Amérique : ses goûts le portèrent vers la littérature, et il emprunta au roman politique des *Incas* le sujet d'un opéra qui n'a jamais été représenté, mais qui lui valut les encouragemens de *Marmontel*. Esménard adopta avec modération les principes de la révolution, et fut envoyé, en 1790, en députation à Paris. Il y travailla à la rédaction de plusieurs journaux consacrés à la défense de la royauté constitutionnelle, suivant les principes du club des Feuillans dont il était membre. Proscrit après la journée du 10 août 1792, il alla passer quelques mois à Londres, s'embarqua ensuite pour la Hollande, et parcourut l'Allemagne et une partie de l'Italie. Il se rendit de là à Constantinople, où l'ambassadeur russe Kotschubey et le comte de Choiseul Gouffier l'accueillirent favorablement, puis vint à Venise, où il offrit ses services à Monsieur frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII. Durant son séjour à Venise Esménard esquissa son poème de la *Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages dont il n'a paru que quelques fragmens dans les journaux. Il revint dans sa patrie en 1797, fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla quelques mois à la *Quotidienne*. Mais la révolution du 18 fructidor qui obligea les émigrés rentrés de s'expatrier une seconde fois, lui apporta de nouveaux dangers. Il fut poursuivi, comme émigré et comme écrivain politique, et enfermé au Temple, d'où il ne sortit au bout de plusieurs mois que pour être encore banni. Les événemens du 18 brumaire (1799) le ramenèrent à Paris et il travailla au *Mercure de France* avec Fontanes, Laharpe et Chateaubriand, en même temps qu'il publiait des fragmens de son poème. Esménard accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, et y fut témoin des désastres de notre armée. A son retour il fut nommé chef de bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, place qu'il abandonna bientôt pour suivre à la Martinique, en qualité de secrétaire du gouvernement de cette colonie, l'amiral Villaret-Joyeuse. A son arrivée en France en 1805, il publia son poème de la *Navigation*, dont ses différens voyages l'avaient mis à même d'étudier et d'approfondir le sujet. Ce fut dans les colonies et à bord des vaisseaux que le poète termina cet ouvrage, et donna à ses descriptions ce ton de vérité et cette exactitude qui n'en sont pas le moindre mérite. La *Navigation* parut d'abord en huit chants. L'auteur en retrancha deux dans la seconde édition publiée en 1806. Ce poème n'obtint pas un succès populaire : mais il obtint les suffrages des gens de goût, surtout de ceux qui pouvaient juger de la fidélité des tableaux et qui connaissaient les difficultés dont le sujet était hérissé. Aussi l'auteur eut-il dès lors sa place marquée parmi nos bons écrivains Au talent de la poésie, Esménard réunissait celui d'écrire avec élégance en prose, et plusieurs productions de sa plume, insérées dans le *Mercure* et dans d'autres journaux font regretter qu'il n'ait pas entrepris un ouvrage plus considérable, ce qu'il faut peut-être attribuer aux circonstances dans lesquelles il dut puiser plus d'une fois ses inspirations. En 1807, il fit jouer l'opéra de *Trajan*, qui eût un très grand nombre de représentations, et qui est resté au théâtre, au moyen de quelques changemens faits en 1814 par M. Vieillard. L'opéra de *Fernand Cortez*, composé avec M. de Jouy n'obtint pas le

Digitized by Google

même succès. Esménard avait été nommé censeur des théâtres, censeur de la librairie, et enfin chef de la troisième division de la police générale, et fut élu, en 1810, membre de la 2e classe de l'institut. Il ne répondit aux épigrammes qui furent lancées à cette occasion, non contre ses talens littéraires que ses ennemis mêmes ne pouvaient contester, mais contre son caractère moral, qu'en prononçant pour sa réception un discours qui rappela les beaux jours de l'académie française. Une satire qu'il fit imprimer, peu de temps après, contre un envoyé de l'empereur Alexandre, provoqua des plaintes de la part de l'ambassadeur russe, et l'auteur reçut de Napoléon, qui, dit-on, lui avait donné lui-même la première idée de cet écrit, l'ordre de quitter la France. Il se retira en Italie. Au bout de trois mois il revenait de Naples dans sa patrie, lorsque, près de Fondi, il fut tout à coup entraîné vers un précipice par des chevaux fougueux; il s'élança de sa voiture et alla se briser le crâne contre un rocher. Esménard mourut cinq jours après, le 25 juin 1811, laissant une veuve et trois filles sans fortune. Voici la liste de ses ouvrages: | *La Navigation*, poème en 8 chants, Paris, an 13 (1805), 2 vol. in-8°; 2e édition, en six chants, 1 vol. in-8°, 1806; | *Trajan*, opéra en trois actes, musique de Persuis et Lesueur, représenté le 25 octobre 1807, et imprimé en 1808; | *Fernand Cortez*, (avec M. de Jouy), opéra en 3 actes, musique de Spontini, représenté le 28 novembre 1809; | *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Helena-Marie Williams*, traduit de l'anglais, par MM. de Boufflers et Esménard, 1808, in-8°; | plusieurs pièces de vers sur les circonstances, dont la plus grande partie a été imprimée dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8°; Esménard a donné des *Odes* et autres poésies dans les *Almanachs des Muses*, et a fourni des articles aux premiers volumes de la *Biographie Universelle* de Michaud. Enfin il est auteur des notes historiques et littéraires, jointes à la première édition du poème de l'*Imagination* par l'abbé Delille, dont il avait été l'élève.

ESOPE, le plus ancien auteur des apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, naquit à Armorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xanthus et d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaîté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agrémens de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Mais tous ces faits sont très incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savans qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte, pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les fables d'Esope telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (*voyez* LOCMAN, PLANUDES, SALOMON). Les meilleures éditions des *Fables d'Esope*, sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol.; de Robert Etienne, 1546; d'Oxford, 1718, in-8°; de J. Chr. Gottl. Ernesti, Leipsick, 1781, in-8°; de Fr. du Furia, Florence, 1709, 2 vol. in-8°; de J.-G. Scheneider, Breslau, 1811. La plus complète est celle de Paris, 1810, in 8°, *Græce cum notis græcis D. Coray*. Les fables d'Esope ont été traduites en français, et presque dans toutes les langues. Lafontaine s'en est approprié une grande partie qu'il embellit par le style et par la morale. Boursault a mis Esope sur la scène, dans deux pièces, l'une intitulée *Esope à la cour;* l'autre, *Esope à la ville*.

ESOPUS (Clodius), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J.-C. Rossius et lui ont

Digitized by Google

été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtait dix mille francs : il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valait près de deux millions. Son fils, avec moins de talens, ne fut pas moins prodigue. On assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause et mesure de la corruption des peuples, était parvenu chez celui de Rome (*voyez* BARON, GARRICK, ROSCIUS). « Les Grecs, dit » d'Alembert, considéraient Esopus, par » la même raison qu'ils admiraient Euri» pide et Sophocle. Les Grecs, ainsi que » les Romains, mettaient entre les his» trions et les hommes de génie un espace » immense; mais ils payaient ceux-là » comme tous les instrumens de luxe et » de plaisir. » On voit ici en passant, que d'Alembert croyait qu'Esopus était un comédien *grec*. L'érudition de cet encyclopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues; *voyez* PANNONIUS. On ignore l'époque de la mort d'Esopus.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DAMAZIT de SAHUGUET, baron d'), naquit d'un apothicaire, à Brive-la-Gaillarde, le 25 mars 1713. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide de-camp dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régimens des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse et du Bugey, il reçut en 1757 l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était plus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivans : | *Campagnes du roi en* 1745, 46, 47 *et* 48, 4 vol. in-8°; | *Essai sur la science de la guerre*, 1757, 3 vol. in-8°; | *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8°; | *Supplément aux Rêveries*, ou *Mémoires de la guerre du maréchal de Saxe*, 1757; | *Histoire du maréchal de Saxe*, Paris, 1775, 2 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines et dirigées par l'expérience.

* ESPAGNAC (M. R. SAHUGUET, abbé d'), fils du précédent, né à Paris, en 1754, devint chanoine de la cathédrale de cette ville, et se fit d'abord remarquer par ses talens littéraires, ensuite par son goût pour les entreprises lucratives. Ayant fait connaissance avec M. de Calonne contrôleur général, il devint son agent secret, et s'immisça dans plusieurs opérations de finances, qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrâce de son protecteur, il reparut en 1789, se fit recevoir au club des révolutionnaires, et obtint, lorsque la guerre fut déclarée, la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Ce général ayant été proscrit, il fut dénoncé par Cambon comme fournisseur infidèle : d'Espagnac trouva moyen de se justifier tant qu'on eut besoin de lui; mais il succomba ensuite et fut condamné à mort avec Bazire, Chabot, Danton, etc., le 5 avril 1794. On a de lui : | *Eloge de Catinat*, in-8°, qui obtint un accessit à l'académie française en 1775; | *Réflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, 1780, in-8°, ouvrage peu réfléchi, qui lui attira beaucoup de critiques.

ESPAGNANDEL (Matthieu l'), sculpteur célèbre, né à Paris en 1610, mourut dans la même ville, à l'âge de 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite entre autres le *rétable* de l'autel des Prémontrés, et celui de la chapelle de la grande salle du palais. Le parc de Versailles lui doit quelques morceaux excellens : tels sont *Tigrane*, roi d'Arménie; un *flegmatique*; deux termes représentant l'un *Diogène*, l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (Charles d'), un des favoris du roi Jean, eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'était pas pour récompenser ses services; il n'en avait rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance

Digitized by Google

et la faveur. Il était si fier de l'une et de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles le Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce monarque, indigné de ce que d'Espagne empêchait qu'on ne lui fît justice au sujet de quelques terres qu'il réclamait, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les assassins escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. — LOUIS D'ESPAGNE, son frère aîné, servit sous Philippe VI, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE (le cardinal d'). *Voyez* MENDOZA (PIERRE-GONZALEZ).

ESPAGNE (JEAN d'), natif du Dauphiné, ministre de l'église française de Londres au 17e siècle, a composé divers *opuscules*, publiés en 1670 et 1674, la Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Genève et de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion.* Ce ministre n'y a pas épargné le *catéchisme* de Calvin.

* ESPAGNE (N... d'), général de division de l'armée française, comte de l'empire, etc., fut d'abord employé, en 1803, dans la 21e division militaire qui était à Poitiers, puis sous Masséna en Italie, en 1805. Il y commanda la division des chasseurs à cheval, et se distingua dans plusieurs combats. Il passa ensuite au service de Naples, où il obtint des succès en 1806 contre les insurgés calabrais, et fut pourvu du commandement de la province de Labour et des deux principautés qui en dépendent. Appelé à la grande armée avec une division de cuirassiers pour faire la campagne de Prusse, il arriva à Berlin vers le milieu de décembre 1806, et se signala en beaucoup d'occasions, notamment au combat de Heilsberg, où il fut blessé, le 10 juin 1807. Enfin il donna de nouvelles preuves de valeur dans la campagne d'Autriche, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809. Sa statue devait être élevée sur le pont de la Concorde, d'après un décret de Napoléon du 1er janvier 1810.

ESPAGNET (JEAN d'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physicæ restitutæ*, imprimé à Paris en 1623, in-8°, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie des anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8°. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno.* On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé : *Arcanum hermeticæ philosophiæ.* Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8°, intitulé *Rozier des guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince.* Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour; mais il y en avait une édition dès 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages.

ESPAGNOLET (JOSEPH RIBERA, dit l'), peintre, naquit en 1584 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin; mais son pinceau était moins moelleux. Les sujets terribles et pleins d'horreurs étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut long-temps; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement du fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656 à 72 ans, laissant de grands biens et de beaux *tableaux.* Le pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. Nous citerons le *martyre de saint Janvier* qui est regardé comme digne du Titien; *saint Jérôme; Ixion sur la roue; la Mère de douleurs; l'Adoration des bergers.* Ces deux derniers tableaux sont au Musée royal de Paris. Ce peintre a gravé à l'eau forte, et on a gravé d'après lui.

ESPARRON (CHARLES DARCUSSIA, vicomte d'), s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du 16e siècle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *traité* assez estimé, in-4°, Rouen, 1644.

ESPEISSES. *Voyez* DESPEISSES, BAUVES.

* ESPEJO (ANTOINE), voyageur espagnol, qui découvrit le Nouveau-Mexique,

Digitized by Google

né à Cordoue, vers 1550. Augustin Ruiz, religieux franciscain, qui demeurait au Vieux-Mexique, ayant appris de quelques Indiens, appelés Cuchos, qu'il y avait au nord de grands et riches pays, résolut de vérifier ce fait. Deux de ses confrères s'étant réunis à lui, ils entreprirent ce voyage accompagnés d'un certain nombre de soldats. Ils avaient parcouru deux cent cinquante lieues vers le Nord, lorsque attaqués par les Indiens *Tidnas*, les deux religieux, compagnons de Ruiz, périrent dans la mêlée. La troupe revint aux mines de Sainte-Barbe, dans la nouvelle Biscaye, à cent soixante lieues de la ville de Mexico, d'où elle était partie, bien décidée à ne plus s'exposer à une entreprise aussi périlleuse. Il se trouvait à ces mines, comme intéressé dans leur exploitation, un bourgeois de Cordoue, nommé Espejo, jeune encore, et qu'aucun danger ne pouvait effrayer. Il se proposa de pénétrer plus avant que ne l'avait fait le Père Ruiz, se rendit au val Saint-Barthélemi pour en obtenir la permission de l'alcade-major ou gouverneur de la province, qui lui accorda des soldats et des provisions. Il partit le 10 novembre 1582. Arrivé dans le pays des *Cuchos*, et puis dans celui des *Possagnates*, il y reçut un bon accueil et des provisions abondantes. Ces peuplades étaient d'un caractère doux, cultivaient la terre, et demeuraient dans des cabanes aussi propres que commodes. Espejo avec sa troupe, poursuivant sa marche, rencontra de riches mines d'argent, auprès desquelles se trouvaient les Indiens *Toboses*, qui s'enfuirent en voyant des soldats, parce que peu d'années auparavant des militaires égarés les avaient maltraités et pillés. Cependant des présens et des paroles de paix les firent revenir auprès des Espagnols; ils les guidèrent pendant plusieurs lieues, jusqu'au pays des *Jumanes*. Ce peuple était civilisé, et très belliqueux : à l'approche des Espagnols, ils se formèrent en bataille, et lancèrent leurs flèches, qui tuèrent six à huit chevaux. Les soldats, en suivant le conseil d'Espejo, n'en tirèrent pas vengeance; ils se comportèrent de manière que la concorde fut bientôt établie entre eux et les Indiens. Parmi les nombreuses rivières qui coulent dans ce pays, il y en a une aussi grande que le Guadalquivir. En la côtoyant, les Espagnols trouvèrent près de ses bords plusieurs peuplades dont ils ignoraient la langue et le nom. Parvenus jusqu'aux *Tignas*, ceux qui avaient tué les deux religieux s'enfuirent, ainsi que tous les autres Indiens, de crainte d'être punis pour ce meurtre. Espejo, qui commençait à manquer de provisions, et prévoyait qu'il pourrait trouver encore des ennemis, fut sur le point de retourner aux mines de Sainte-Barbe; mais s'étant avancé encore de plusieurs lieues, quelques Indiens moins prévenus contre les Espagnols, lui assurèrent qu'il existait à l'orient un grand et riche pays. Quelques-uns des soldats avaient déjà abandonné Espejo; il ne lui en restait que douze, avec lesquels il continua son voyage. A mesure qu'il pénétrait dans le pays, de belles plaines s'offraient à ses yeux, et il voyait souvent des indices certains que ce pays était fertile en mines. Les Indiens qui l'habitaient paraissaient être plus civilisés que les autres. Leurs habitations étaient plus élégantes, plus soignées; et pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils portaient des parasols assez semblables à ceux des Chinois. Espejo se trouvait alors à la hauteur de 37° 30' de latitude boréale. Vers l'ouest comme vers le nord, il rencontrait des peuplades plus civilisées; dans le pays de *Civola*, il remarqua des croix qu'y avait plantées, en 1542, le voyageur Coronado. D'autres renseignemens vinrent le raffermir dans son projet. Il apprit qu'à la distance de soixante journées (ou 450 lieues environ) se trouvait un lac spacieux, autour duquel s'élevaient de grandes villes, où l'argent et l'or abondaient. Ces nouvelles ranimèrent le courage d'Espejo, mais il n'en fut pas de même à l'égard de ses compagnons, dont la plupart se séparèrent de lui. Enfin, après différentes courses, il arriva au pays des *Tamas*, d'où il vit se developper un immense continent, celui auquel on donna ensuite le nom de *Nouveau-Mexique*. Espejo aurait voulu pénétrer dans le pays, mais les *Tamas* lui ayant refusé des provisions, et n'ayant pas même voulu le recevoir, il fut contraint de retourner à la Nouvelle Biscaye. Il eut pour guide un Indien, qui lui fit côtoyer la rivière *des Vaches*, et il arriva avec sa petite troupe au val Saint-Barthélemi, au commencement de juillet 1583, après un voyage d'environ huit mois. Ayant écrit une *Relation* de sa découverte, il la fit parvenir au comte de la Coruna, vice-roi du Mexique, qui l'envoya en Espagne au conseil des Indes. Cette *Relation* se trouve au tome 1er, 13e partie des *Grands voyages*, dans Haklint

Digitized by Google

et dans l'*Histoire de la Chine*, du Père Mendoza. Les RR. PP. Garcès et Fonte visitèrent, de 1771 à 1776, les pays du nord du Mexique; et, dans la *Relation* qu'ils écrivirent de leur voyage, ils sont parfaitement d'accord avec Espejo sur la civilisation des Indiens de ces contrées. Leur relation, insérée dans la *Chronique séraphique du collége de propaganda fide* (en espagnol) Mexico, 1792, in-fol.) a été traduite en français par M. Humboldt.

ESPEN (ZEGER-BERNARD van), né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'église, ses sentimens sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maestricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est sans contredit un des plus savans canonistes de son temps. Le meilleur et le plus recherché de ses ouvrages est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importans de la discipline ecclésiastique y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnait sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. « Ceux qui ont lu Thomassin et Van Es- » pen, dit un critique, s'apercevront sans » peine que, quant à ce qui concerne la » science ecclésiastique, le second ne fait » que répéter le premier; que c'est le ri- » che fonds où il a puisé sans cesse, et » dont il a fait un usage aussi commode » que profitable à sa réputation : peut- » être cependant la doit-il particulière- » ment à la secte dont il épousa si vive- » ment les intérêts. » Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. V. p. 194. édit. Colon.* 1748), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; et l'on peut y ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes, qui par un respect affecté pour la discipline de l'église ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'église moderne (*voyez* FLEURY, MORIN (JEAN), THOMASSIN). On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un recueil de tous les *ouvrages de Van Espen*, en 4 vol. in-folio. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressans touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van Espen, etc., authore Wilhelmo Bachusio.* en 4°. in-fol. Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite; et les renseignemens qu'il en donne sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère et les qualités morales de Van Espen. *Voyez* BACHUSIUS. Du Pac de Bellegarde a écrit aussi la *Vie* de Van Espen. *Voyez* BELLEGARDE.

ESPENCE (CLAUDE d'), né à Châlons sur Marne en 1511, de parens nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre afin de le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre à Paris en 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui : | un *Traité des mariages clandestins;* il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens : question qui demande que nous nous y arrêtions un mo-

Digitized by Google

ment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annule ces mariages. Un passage de saint Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Pères du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitaient qu'on renouvelât dans un concile général, le canon, *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfans contractent malgré leurs parens : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ, invitis parentibus et propinquis, veneris potius quam Dei causa contrahuntur. Interea vero donec ecclesia de hoc prospiciat si non irrita, prohibita saltem sint, et excommunicationi contrahentes, et qui his ope et consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens., anno 1536). On voit par là que la loi a existé, et qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Juennin et d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les règlemens, touchant cette matière, ne regardaient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes français, Bochel, Blondeau, etc., sont de ce sentiment que Benoît XIV (*de Syn. diœces., lib. IX.*) établit d'une manière très solide. Cependant pour les mariages des princes du sang contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, a déclaré que la coutume de France, qui les regarde comme non valables, « est affermie par une légitime prescription, et autorisée par l'Eglise » (*voyez* LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). | Des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique ; | plusieurs *traités de controverse* ; les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

* ESPERDUT, troubadour, vivait dans le 13e siècle ; il a laissé quelques *Chansons* et une *Sirvente* contre les lâches et mauvais seigneurs.

ESPERIENTE (PHILIPPE-CALLIMAQUE), né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco* ; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Experiente*. Paul II croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en poursuivit les membres avec rigueur. Espériente se vit obligé de se retirer en Pologne ; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui | *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-folio. | *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tartaris contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. | *Attila*, in-4°, ou histoire de ce roi des Huns ; | *Historia de rege Uladislao, seu clade Varnensi*, in-4°. Espériente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite : il le compare à la Vie d'Agricola. L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ESPERNON (JEAN-LOUIS de NOGARET de la VALETTE). *Voyez* VALETTE.

* ESPIARD (FRANÇOIS-BERNARD), seigneur de Saux, jurisconsulte, né à Dijon en 1659, devint en 1693 président à mortier au parlement de Besançon : il remplit les devoirs de sa place d'une manière distinguée, et fut député plusieurs fois à la cour par sa compagnie dans des circonstances importantes. Il se démit de sa charge en 1725, et mourut à Besançon le 16 janvier 1743. On a de lui : | *Remarques sur le Traité des Successions de Den. Lebrun*, imprimées en 1736 à la suite de cet ouvrage ; | *Epistola circa librum cui titulus : Corpus juris Canonici authore Jo. Pet. Giberto*, imprimée dans les éditions de ce traité, 1736 et 1737 ; | *Observations sur des matières canoniques*, insérées dans les *Institutions ecclésiastiques* de Gibert ; | *Observations sur des matières de droit*, dans les Œuvres de Bretonnier ; | *Observations sur la coutume de Franche-Comté, par Boguet*, manuscrit in-fol.

Digitized by Google

conservé à la bibliothèque publique de Besançon. Espiard a de plus fourni des Notes à Taisand, dont celui-ci s'est servi dans son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne;* et à Raviot, pour son édition des *Arrêts du parlement de Dijon,* recueillis par Perrier.

ESPINASSE (Philibert de l'), sire de La Clayette, chevalier surnommé *le grand conseiller du roi Charles V,* servit sous Eude, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340 le roi le chargea d'aller faire rompre les chaussées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la trève que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au parlement et à la tour du Temple contre les domestiques du roi de Navarre, accusés d'avoir été les agens de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de La Trémouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye et autres, qui toutes ont porté son nom.

* **ESPINASSE** (Mlle Julie-Jeanne-Eléonore de l'), célèbre par les relations qu'elle eut avec d'Alembert, naquit à Lyon en 1732, d'une femme d'un rang élevé, qui vivait depuis long-temps séparée de son mari. Cette dame, pour lui assurer une existence indépendante, lui avait laissé en mourant une cassette précieuse; un abus de confiance lui enleva cette ressource; elle se retira d'abord dans un couvent, ensuite elle entra dans la famille du mari de sa mère comme étrangère et en qualité de gouvernante d'enfans. Elle y était depuis 4 années, lorsque Mme du Deffant l'y trouvant en 1752, désira se l'attacher, et, deux ans après, l'emmena avec elle à Paris pour rendre sa maison plus agréable. Ces deux dames allèrent habiter la rue St.-Dominique. Mlle de L'Espinasse qui avait un esprit cultivé réussit facilement et se fit d'illustres amis qui obtinrent pour elle une pension du roi. Après dix ans d'une amitié qui paraissait sincère, elle quitta brusquement sa protectrice qui, devenue aveugle, avait, plus que jamais, besoin des secours de l'amitié et de la reconnaissance, et elle prit une maison, où « elle » rassembla, dit Laharpe, la société la » plus choisie et la plus agréable en tout » genre; depuis cinq heures du soir jus- » qu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite » de tous les états, hommes de cour, » hommes de lettres, ambassadeurs, fem- » mes de qualité : c'était presque un titre » de considération d'être reçu dans cette » société. Elle en faisait le principal agré- » ment. Je puis dire, ajoute ce littéra- » teur distingué, que je n'ai pas connu de » femme qui eût plus d'esprit naturel, » moins d'envie d'en montrer, et plus de » talens pour faire valoir celui des autres; » elle mettait tout son monde à sa place, » et chacun était content de la sienne. » Avec un grand usage du monde, elle » avait l'espèce de politesse la plus aima- » ble, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce » ton lui était facile : son âme singulière- » ment aimante, attirait tout ce qui avait » en ce genre des rapports avec elle. Aussi » personne n'a jamais eu autant d'amis, et » chacun d'eux était aimé comme s'il eût été » seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'acti- » vité et plus de plaisir à obliger. » Cependant avec tous les avantages dont elle était environnée, Mlle de L'Espinasse fut malheureuse, parce qu'elle nourrissait dans son cœur des passions désordonnées, et qu'elle perdit les objets de ses affections. On a cru long-temps que la mort prématurée du comte Mora, jeune espagnol qui lui avait promis sa main, et qui mourut à Bordeaux en venant la rejoindre, fut la cause du chagrin qui la précipita au tombeau; mais deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres de Mlle de L'Espinasse, écrites depuis l'année* 1773 *jusqu'à l'année* 1776, Paris, 1809, et réimprimées en 1811), ont dévoilé à tous les yeux le secret d'un autre amour (pour M. Guibert) qu'elle était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui avaient le plus sa confiance; et il paraît qu'elle est morte victime de cette passion. Ces lettres ont pu ajouter à l'idée qu'on avait de son esprit; mais elles ont nui à l'intérêt qu'avaient inspiré son caractère et ses malheurs connus. Elle passa les derniers jours de sa vie dans un affaissement total; on la faisait revenir avec des cordiaux. Peu de temps avant sa mort, on la souleva : « Est-ce que je vis encore, » dit-elle? Ce furent ses dernières paroles; elle expira le 23 mai 1776. Avec moins de réputation et une vie plus simple elle eut pu être beaucoup plus heureuse. D'Alembert, qui fut un de ses plus chauds parti-

Digitized by Google

sans, et qui s'était fixé dans la même maison, fut nommé son exécuteur testamentaire. Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Mlle de L'Espinasse, et qu'il lui donnât le nom de son *injuste et cruelle amie*, la douleur qu'il montra en cette occasion, était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. Laharpe a prétendu que le président Hénault épousa Mlle de l'Espinasse, quoiqu'il eût 70 ans ; mais ce fait est contesté : il paraît au moins que, pour sauver certaines convenances, cette union ne fut pas rendue publique.

ESPINAY (TIMOLÉON d'), seigneur de SAINT-LUC, servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu ; cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance de roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

* ESPINOSA (JEAN), poète espagnol, né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et fut secrétaire de don Pédro Gonzalès de Mendoza, vice-roi de Sicile. On a de lui plusieurs ouvrages en vers qui eurent beaucoup de succès ; on cite entre autres son *Traité à la louange des femmes*, Milan, 1580, in-4°. Espinosa mourut vers 1596.

* ESPINOSA (ANTOINE), poète espagnol, né à Antequera en Andalousie vers l'an 1582, fut aumônier du duc de Medina Sidonia, directeur du collége de Saint-Alphonse à San-Lucar de Barrameda, où il mourut en 1650. Il a laissé : | une bonne *traduction* en vers des *Psaumes pénitentiaux*, Malaga, 1625, in-4° ; | le *Panégyrique du duc de Medina Sidonia*, 1629 ; | *El tesoro escondito*, Madrid, 1644 ; | *Art de bien mourir*, 1651 ; | *Tesoro de poesias*, 1653. Ce recueil est fait avec beaucoup de discernement et de goût. L'auteur y inséra quelques-unes de ses *poésies*, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés.

* ESPINOSA (HYACINTHE-JÉROME), peintre espagnol, né en 1600 à Cocentena, village du royaume de Valence, se distingua dans ses compositions par le talent avec lequel il faisait le clair-obscur, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Il avait été se perfectionner en Italie. On a un grand nombre de ses tableaux, tous sur des sujets sacrés ; les plus remarquables sont un *Christ*, une *Madeleine*, l'*Apothéose de S. Louis*, *S. Joachim*, *S. Pierre martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de S. Jean-Baptiste*, une *Cène*. Il mourut à Valence en 1680.

ESPINOY (PHILIPPE d'), né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherche des antiquités et noblesse de Flandre, etc.*, Douai, 1632, in-fol. avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRÉMÉNIL. *Voyez* EPRÉMÉNIL.

ESPRIT (JACQUES), né à Béziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier et le prince de Conti, lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de 2,000 liv. et un brevet de conseiller d'état ; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il était membre de l'académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : | des *Paraphrases de quelques psaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir, quand on connaît celles de Massillon ; | *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8°, 1716 : livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des pensées du duc de La Rochefoucault ; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

* ESQUIVEL (HYACINTHE), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en Biscaye, en 1591, d'une famille noble. Il professa d'abord la philosophie dans les couvens de son ordre. Ayant ensuite conçu le dessein de se consacrer aux missions étrangères, et se proposant surtout d'exercer son zèle dans le Japon, il partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, il y fut nommé professeur de théologie, et il s'appliqua en même temps à l'étude de la langue japonaise. Il passa en

Digitized by Google

suite à l'île de Sormola, où il fit de nombreuses conversions. Mais, toujours occupé de l'idée de pénétrer au Japon, il s'embarqua avec un frère-mineur sur un vaisseau de cette nation. Le capitaine avait promis de les conduire en sûreté à leur destination; mais il les fit périr pendant la traversée. Cet événement arriva en 1636. On connaît de ce religieux : | *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630 ; | *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose, et traduction en cette langue de toute la doctrine chrétienne*, ibid., en 1691.

* ESQUIVEL DE ALAVA (Diego de), prêtre espagnol et théologien distingué, florissait au 15e siècle vers l'an 1492. Il était né à Vittoria, et y avait fait ses études; il entra dans l'état ecclésiastique. Versé dans les langues latine et grecque, il s'appliqua à l'étude des Pères et des conciles, remarquant, dans ses nombreuses lectures, avec un soin particulier, ce qui concernait la discipline ecclésiastique et les changemens qui s'y étaient introduits. De ce travail et de ses propres réflexions résulta un ouvrage auquel il donna pour titre : *De Comitiis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam apta videntur*, Grenade, 1583, in-fol. Esquivel mourut à Vittoria en 1562, et n'eut pas la satisfaction de voir son livre imprimé. On y trouve des vues utiles sur la réformation, et il fut bien accueilli du public.

ESSÉ. *Voyez* MONTALEMBERT.

* ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755, à Kasioës, en Westrogothie, d'une ancienne famille livonienne, se concilia la faveur de Gustave III par son esprit et surtout par la grâce qu'il déploya dans un tournoi que ce monarque donnait à sa cour. Il obtint successivement le grade d'officier-général, le poste d'écuyer de la cour et les décorations de plusieurs ordres. En 1783, il accompagna Gustave en Allemagne et en Italie, puis, en 1788, dans la campagne de Finlande. Le comte d'Essen rendit, à la fin de cette campagne malheureuse pour les Suédois, un service signalé à son prince menacé dans Gotensbourg par les Norwégiens, en réunissant à la hâte quelques troupes auxquelles il joignit des levées de paysans de diverses provinces, ce qui donna au monarque le moyen d'attendre le résultat des négociations qui mirent fin aux hostilités. Gustave le nomma pour récompense, son écuyer de cour, commandant de sa garde. Le comte d'Essen avait été instruit par des lettres anonymes du complot qui se tramait contre les jours du roi, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de paraître au bal masqué (*voyez* ANCKARSTROEM), où il éclata en effet (1792). Ce fut à sa présence d'esprit qu'on dut l'arrestation des coupables, par l'ordre qu'il donna de fermer immédiatement les portes de la salle. Il conserva son crédit sous les règnes suivans, et fut nommé, en 1795, gouverneur de Stockholm, et en 1800, gouverneur général de la Poméranie. En 1807, il commandait en chef l'armée réunie en cette province, se soutint à Stralsund pendant plus de deux mois contre les efforts d'une armée française, et conclut avec son chef un armistice honorable. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, se mit lui-même à la tête de ses armées, le comte d'Essen se retira dans ses terres d'Uplande. Appelé au conseil d'état par les états-généraux, après la révolution de 1809, il fut envoyé à Paris, par Charles XIII, en qualité d'ambassadeur, et il y signa le traité de paix qui rendait la Poméranie à la Suède. En 1814, il agit contre la Norwége à la tête du deuxième corps de l'armée suédoise, et contribua, par divers succès, à la capitulation qui termina la guerre. Il devint ensuite gouverneur-général de la Norwége, jusqu'à l'époque où le prince Oscar eut atteint sa majorité. On lui donna alors le titre de grand-maréchal du royaume de Suède. Le comte d'Essen est mort en juillet 1824, à l'âge de 69 ans, à Uddevalla, où il était allé prendre des bains de mer.

* ESSENIUS (André), théologien hollandais, pasteur de l'église réformée d'Utrecht et professeur de théologie, né en 1618, mort en 1677, a laissé entre autres écrits polémiques : | un *Système de théologie*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4° ; | un *Abrégé* de ce système, 1669, in-8° ; | des *Dissertations sur la moralité du sabbat des Juifs ;* sur une *Apologie pour les ministres non conformistes d'Angleterre ;* | *la Parabole du Semeur, etc.*

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1567 à Nethevood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Héréford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour

Digitized by Google

présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri des soupçons. Il était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. En 1585, il accompagna Leycester en Hollande et obtint à la suite de cette campagne le grade de général de cavalerie. En 1591, Elizabeth lui confia le commandement des troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV; d'Essex ne resta pas long-temps en France. Bientôt après il fut envoyé en Espagne et s'empara de Cadix. Il avait démandé la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elizabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, le nomma chancelier de l'université de Cambridge et enfin le fit son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20 mille hommes, et il n'eut guère de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit la cour. Elle avait alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé de conspiration, et exécuté le 25 février 1601. Il n'avait que 34 ans. On prétend qu'Elizabeth hésita à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

* **ESSEX** (ROBERT DEVEREUX, comte d'), né en 1592, était fils de Robert comte d'Essex, fameux par la faveur d'Elizabeth, sa souveraine, et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et son ambition propre. Une année après la mort de son père, le jeune comte d'Essex fut rétabli par Jacques Ier dans tous les honneurs héréditaires dont on avait dépouillé sa maison. Quoique fort jeune, il faisait déjà paraître toute la fierté de son père, et en donna une preuve frappante. Jouant un jour à la paume avec Henri, prince de Galles, une dispute s'éleva entre eux, et le jeune prince l'appela traître. Robert, irrité, répondit par un coup de raquette, et il ne fallut rien moins que l'autorité du roi pour apaiser la querelle. A peine âgé de 14 ans, il fut marié à lady Charlotte Howard, qui bientôt commença contre son époux un procès qui la couvrit d'une honte personnelle, et qui se termina par le divorce; le roi était intervenu dans cet arrêt. Le comte d'Essex se retira dans ses terres, et se livra à toutes les diversions que lui offrait sa campagne. Mais, bientôt fatigué de cette vie oisive, il passa en Hollande, et y fit la guerre dans les armées de l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier, sous le prince Maurice. Revenu en Angleterre, il figura au parlement, dans le parti de l'opposition, ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, il fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Après une autre campagne, en 1625, dans les Pays-Bas, il contracta un second mariage; mais cette union ne fut pas plus heureuse que la première; les procédés de sa femme furent tels, qu'il fut obligé au bout de deux ans de recourir au divorce. Ne pouvant goûter les douceurs de la vie domestique, il saisit ardemment l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Cependant Charles Ier l'employa encore dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement qui eut lieu en 1635, et dans la campagne contre les Ecossais, quatre années après. D'Essex donna partout des preuves de bravoure et d'intelligence, et soutint l'honneur des armes du roi. Il attendait avec raison que ces services lui mériteraient quelque reconnaissance de la part de la cour; mais lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui, elle le remercia froidement. Sa fierté fut vivement choquée d'un pareil accueil; il resta cependant fidèle au roi. En 1640, il fut un des douze pairs qui signèrent une pétition dans laquelle ils priaient Charles Ier de terminer les différends qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après, d'Essex fut un des commissaires chargés de

Digitized by Google

traiter avec les Ecossais; et quand, à l'ouverture de ce long parlement qui devait le conduire à l'échafaud, le roi voulut se rendre populaire, il admit dans son conseil le comte d'Essex, et le nomma son chambellan. Il paraît même que l'armée lui serait restée fidèle, s'il avait cédé aux instances de ses sujets les plus dévoués, qui lui conseillaient de mettre d'Essex à la tête des troupes; mais il ne voulut jamais y consentir. Cependant, forcé par la nécessité de recourir à ses services, il le nomma, avant de partir pour l'Ecosse, lieutenant-général de ses forces au sud de la Trent. Les pairs, de leur côté, lui donnèrent une marque de confiance non moins honorable, en le nommant président du comité permanent, pendant tout le temps qu'ils resteraient ajournés. Lorsque le roi fut revenu d'Ecosse, la chambre des communes, craignant les entreprises d'une populace turbulente, qui commençait à se rassembler, demanda qu'il fût créé dans la cité, pour la sûreté du roi et du parlement, une garde dont le commandement serait donné au comte d'Essex. Charles ne trouva pas à propos d'accéder à cette mesure, et avant de quitter Londres, il ordonna à d'Essex de le suivre. Le comte refusa, alléguant son devoir qui le retenait au parlement. Ce refus lui coûta toutes ses places à la cour. Piqué contre le roi, et circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, en 1642, à se charger du commandement de l'armée, levée, disait-on, pour la sûreté du roi, tandis qu'elle était uniquement destinée à protéger les deux chambres, qui remercièrent d'Essex en jurant de vivre et de mourir pour lui. Dès que le roi apprit la levée des troupes parlementaires, il rassembla de son côté une armée, et refusant d'écouter les propositions de paix que lui fit faire d'Essex, il le déclara traître à son roi et à son pays. Les deux armées en vinrent aux mains à Edge-Hill, le 25 août 1642. On combattit de part et d'autres avec un égal acharnement, et chaque parti s'attribua la victoire. Le comte n'en reçut pas moins les remercîmens du parlement, et une gratification de 5,000 livres sterling. Il prit l'année suivante Reading. Une maladie qui se mit dans son armée l'ayant empêché de rien entreprendre d'important, les meneurs du parlement parlèrent de le destituer; mais ces démêlés n'eurent aucun résultat fâcheux pour d'Essex, qui, renforcé par de nouvelles troupes, fit lever le siége de Glocester, s'empara de Circenster, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Hewbery, le 23 septembre 1643; il y montra beaucoup de valeur; l'avantage fut encore balancé; mais d'Essex réussit à couvrir Londres. S'étant ensuite dirigé vers la Cornouaille, où on l'avait assuré qu'il trouverait beaucoup de partisans, il y fut suivi par le roi et serré de si près qu'il n'avait plus la liberté d'agir, et que les vivres commençaient à lui manquer. Charles, le voyant dans cette position, lui fit proposer un traité; mais il répondit que n'étant pas le maître, il ne pouvait rien accepter. Se voyant abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plimouth, et de gagner Londres par mer. Il fut reçu avec beaucoup de marques de respect et d'estime; mais il en éprouva peu de satisfaction; et pressentant déjà les vues ambitieuses de Cromwell, qui après avoir renversé le trône, voulait s'établir sur ses ruines, il proposa dans un conseil qui se tint chez lui, de l'attaquer en plein parlement comme un incendiaire. Cette proposition n'eut d'autre résultat que d'augmenter la haine que Cromwell lui avait jurée. Par l'ordonnance de *Self-Denying*, ou de renoncement à soi-même qui interdisait toutes les charges aux membres du parlement, d'Essex fut privé du commandement de l'armée, et il parut s'en démettre avec plaisir. Cependant, le parlement, pour ne pas se priver d'un homme aussi marquant, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 liv. par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité : mais une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces nouveaux honneurs. Elle arriva le 14 septembre 1646. On soupçonna que le poison avait terminé ses jours, comme ceux de son aïeul. Le parlement lui prodigua jusqu'à la fin les plus grandes marques d'estime et de considération. Il lui décerna des funérailles publiques, qui eurent lieu avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut enterré. Le comte d'Essex avait reçu plusieurs affronts de la cour, et avait vu ses services mal récompensés, et c'est ce qui l'excuserait, s'il pouvait l'être, d'avoir pris les armes contre son souverain. On doit cependant lui rendre cette justice, qu'il chercha à entretenir la balance entre les deux partis, et que, par conséquent, il n'avait d'autres vues que celles de les

Digitized by Google

amener à faire la paix. Malgré ses fautes, Hume et d'autres historiens anglais ont regardé la mort d'Essex comme un grand malheur pour l'Angleterre, et l'ont accusé, dans les maux auxquels il contribua, plutôt d'erreur que de mauvaise intention. Charles Ier se vit délivré par la mort du comte d'Essex d'un redoutable ennemi; mais ce n'était que pour succomber sous un autre bien plus cruel, le farouche Cromwell.

EST. *Voyez* ALPHONSE D'EST.

* **EST** (HERCULE-RENAUD III d'), dixième et dernier duc de Modène, Reggio et la Mirandole, né en 1727, était déjà parvenu à un âge très avancé, lorsqu'il succéda à François III, en 1780. Hercule III avait épousé en 1741 Marie-Thérèse Cibo-Malaspina, qui lui apporta en dot les duchés de Massa et de Carrara. Il n'eut de ce mariage qu'une fille, Marie-Béatrix, mariée le 20 novembre 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui fut nommé à cette occasion gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Lorsqu'il fut maître du gouvernement, son premier soin fut de rétablir les finances presque ruinées par les guerres. Il réforma l'armée que son père avait levée, et établit dans son palais la plus sévère économie; mais ces vues sages d'abord le firent tomber dans l'excès contraire à la prodigalité; il finit par user dans ses habits et à sa table d'une parcimonie indigne de son rang, et qui le fit taxer d'avarice. De cette manière, il amassa des trésors immenses, sans avoir cependant augmenté les charges de ses sujets. Lors de l'invasion de l'Italie par les armées françaises, au mois de mai 1796, le duc de Modène, s'enfuit à Venise, où il avait déjà mis en sûreté ses trésors. Les duchés de Modène et de Reggio furent compris dans la confédération cisalpine, et le traité de Campo-Formio, du 17 octobre 1797, dépouilla entièrement la maison d'Est de cette souveraineté. L'Autriche promit à Hercule III le duché de Brisgaw en dédommagement; mais il mourut à Trieste en 1802, avant de pouvoir jouir de cette nouvelle souveraineté. L'archiduc François d'Autriche, fils de l'archiduc Ferdinand, possède maintenant les duchés de Modène et de Reggio.

* **ESTAING** (CHARLES-HECTOR, comte d'), né au château de Ruvel, en Auvergne en 1729, d'une illustre famille du Rouergue, commença à servir dans l'Inde sous les ordres de Lally. Fait prisonnier par les Anglais au siége de Madras en 1759, il fut relâché sur parole. Mais ayant été repris les armes à la main, il fut traité avec sévérité et jeté dans un cachot à Portsmouth. Rentré en France, il voua une haine éternelle aux Anglais. En 1763, il obtint le grade de lieutenant-général des armées de France, et en 1778 il fut envoyé en Amérique en qualité de vice-amiral avec 12 vaisseaux de ligne, pour favoriser l'indépendance américaine. Il partit de Toulon le 13 avril. Les vents contraires prolongèrent tellement la traversée, qu'il ne put arriver à l'embouchure de la Delaware que huit jours après que l'amiral Howe était parti. Celui-ci renforcé par l'escadre de lord Byron, vint l'attaquer. D'Estaing ayant eu son vaisseau (*le Languedoc*) démâté et rasé comme un ponton, fut environné par plusieurs vaisseaux ennemis et ne dut son salut qu'à son courage et à sa présence d'esprit. Après avoir rallié sa flotte à Boston où il répara ses vaisseaux, il entreprit de secourir les colonies françaises menacées par les Anglais qu'il trouva déjà débarqués à Sainte-Lucie : il fit de vains efforts pour les en chasser; mais peu après il s'empara de l'île Saint-Vincent et de la Grenade, et battit complétement l'amiral anglais Byron. Il fit aussi des prises considérables. Le comte d'Estaing revint en France en 1780, et eut l'année suivante le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest. Au commencement de la révolution, quoique comblé des bienfaits de la cour, il se jeta dans le parti populaire, et ne fut cependant pas nommé aux états-généraux. Il commandait la garde nationale de Versailles, dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, ne lui donna aucun ordre et laissa commettre toutes les horreurs dont ces deux journées présentèrent le douloureux spectacle. Il se rendit ensuite à Paris, où il servit comme simple grenadier dans la garde nationale. Lors du voyage du roi à Varennes, il protesta de son dévouement à l'assemblée qui ne lui demandait rien. Sa conduite toute patriotique ne put le sauver de la proscription. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794. Le comte d'Estaing avait figuré dans le procès de la reine parmi les témoins à charge; en 1789 il avait écrit à cette princesse pour l'engager à se montrer plus populaire et à user de son influence sur l'esprit du roi pour le détourner du projet qu'il avait formé de quitter la France.

Digitized by Google

ESTAMPES (Léonor d'), d'une illustre maison de Berry, fut placé sur le siége de Chartres en 1620, et transféré à l'archevêché de Reims en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenait des opinions alors très communes, mais qui n'en étaient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1589. Il se signala aux siéges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Ste.-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut à Rome en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques d'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *maréchal de la Ferté Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES (la duchesse d') *Voyez* PISSELEU.

ESTERHAZI (Paul), de Galantha, prince du St.-Empire, Palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier et Charles IV lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire et dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1683. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régimens, et engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siége de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; et Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, et fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

> Bis decies quatuor commisi prælia, nunquam
> Vidit terga hostis sed tamen hîc jaceo.

On voit en Hongrie beaucoup de monumens de sa piété, de sa munificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de pieté occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'état. La famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands hommes.

* **ESTEVE** (Pierre-Jacques), médecin espagnol, né à Tortosa en 1512, s'établit à Valence où il exerça et enseigna la médecine avec distinction. Il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque une *traduction latine des Epidémiques d'Hippocrate* avec des *commentaires très étendus*, Valence, 1550, 1 vol. in-folio. On a supposé que cet ouvrage était de Galien, tant on y trouvait de science; mais cette supposition est hors de toute vraisemblance.

* **ESTEVE** (Pierre), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville vers l'an 1725, publia en 1750 un opuscule intitulé : *Problème : si l'expression que donne l'harmonie est préférable à celle que fournit la mélodie*. Presque tous ses ouvrages sont au-dessous de la médiocrité et ont été condamnés à l'oubli; on cite néanmoins : | *Esprit des beaux-arts*, 1653, 2 vol. in-12, qui a eu un moment de vogue; | *Nouvelle découverte des principes de l'harmonie, avec un examen*

Digitized by Google

de ce que M. Rameau a publié, sous le titre de Démonstration de ce principe, Paris, 1752, in-8° ; | *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12 ; | *Mémoire contre M. de Causans sur la quadrature du cercle ;* | *Traité de la diction*, 1755, in-12 ; | *Histoire générale et particulière de l'astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12 ; | *Dialogues sur les arts*, 1756, in-12. On lui attribue encore *Origine de l'univers*, 1758, in-12 ; la *Toilette du philosophe*, 1751, in-12 ; *Lettre à un partisan du bon goût.*

ESTHER ou EDISSA, nom qui dans un dialecte de la langue hébraïque veut dire *Myrte*, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abihaïl, cousine-germaine de Mardochée. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Ecriture appelle *Assuérus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paraissent convenir à Darius, fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent *Purim*, les Sorts ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2e livre des Machabées, chap. 15 v. 37. Josèphe en parle (*Antiq. Jud.* liv. 11, ch. 6). Elle est marquée dans le calendrier des Juifs au 4e jour du mois Adar. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. Saint Augustin, saint Epiphane, saint Isidore, l'attribuent à Esdras, Eusèbe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, et petit-fils de Josedech ; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de Mardochée ; mais la plupart des interprètes l'attribuent à Mardochée lui-même ; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochée écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages ; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage et ne présentent que des explications et des détails sur des choses dites sommairement. Les juifs l'ont mis dans leur ancien canon ; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens, mais il est dans celui du concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme appartenant à l'Ecriture sainte par St. Clément de Rome et par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu long-temps avant le concile de Laodicée. Saint Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne ; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourir l'espérance et le courage des fidèles dans les temps de persécution, du triomphe apparent et toujours éphémère de l'impiété revêtue du pouvoir. J. Barnès a donné une *histoire d'Esther* en vers grecs, Londres, 1769, in-8°. On connait ces beaux vers de Racine dans sa tragédie d'*Esther :*

> J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
> Pareil au cèdre il porfait dans les cieux
> Son front audacieux.
> Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
> Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
> Je n'ai fait que passer, il n'était dejà plus.

ESTIENNE (FRANÇOIS d'), seigneur de Saint-Jean de La Salle et de Montfuron, fut conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16e siècle, a laissé un livre estimé, intitulé : *Decisiones Stephani.*

ESTIENNE, les imprimeurs. *Voyez* ETIENNE.

ESTIUS (GUILLAUME) ou WILLIAM HESSELS van EST, né l'an 1542, à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Lou-

Digitized by Google

vain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. Benoit XIV le qualifie de *doctor fundatissimus*. On doit à ses veilles | un excellent *Commentaire sur le Maitre des sentences* en 2 vol. in-fol., Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Ecriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. | Un *commentaire sur les épitres de saint Paul*, 2 vol. in-fol., Rouen, 1709, rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un abrégé, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce commentaire, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels et de Baïus, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. | Des *notes sur les endroits difficiles de l Ecriture sainte*, Douai, 1628, in-folio, et Anvers, 1699, avec des augmentations. Cet ouvrage est très inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité. | *Orationes theologicæ XIX*, Louvain. Il y en a une (la Ve.), contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve tout entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine amoris*, de François Van-Viane. | *Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douai, 1603, in-8°; | *Martyrium Edmundi Campiani S. J. e gallico sermone in latinum translatum*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE (Pierre de l'), grand-audiencier de la chancellerie de Paris, né dans cette ville vers 1540, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8°. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce journal commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avait donné une édition en 2 vol. in-8°, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV* avec des remarques historiques et politiques du chev. C. B. A. (qu'on croit être l'abbé Lenglet du Fresnoi), la Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut observer que les années 1598 et les trois années suivantes manquent dans le journal de l'Estoile. On a placé dans cette édition le supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru pour la première fois en 1636. Ces deux journaux avaient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi, le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis* 1515 *jusqu'en* 1611, 2 vol. in-8°, 1719. Comme ces mémoires renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile parait dans ses deux journaux un homme véridique, qui dit également le bien et le mal.

ESTOILE (Claude de l'), fils du précédent, né à Paris vers 1597, mourut en 1651, ou 1652. Peu accommodé des biens de la fortune, il aima mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pélisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. On a de lui deux *pièces théâtre* très médiocres, et des *odes* qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le *Recueil des poètes français*, 1692, 5 vol. in-12.

* ESTOILE (Pierre POUSSEMOTHE de l') fils du précédent, chanoine régulier, abbé de Saint-Acheul d'Amiens, mort en 1718, a laissé les ouvrages suivans : | *Lettre à un Curieux, sur d'anciens monumens découverts en 1697, sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame, dite de Saint-Acheul, qui était autrefois l'église cathédrale d'Amiens*, 1697, in-4°; | *L'ombre de M. Thiers, en réponse à la dissertation de M. Lestorq, avec une critique de la vie de St. Salve, évèque d'Amiens*, Liège, 1712, in-8°; | *Remarques critiques sur la justification de la translation de saint Firmin*, 1714, in-12, contre Lestorq; | *Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul*, in-4°, manuscrit; | *Oraison funèbre de Susanne des Friches de Braneurs, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, Amiens, 1681, in-4°. | *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, Amiens, 1684, in-4°; | *Les curiosité de l'Aquitaines et du Languedoc*, manuscrit.

Digitized by Google

*ESTOURMEL (LOUIS-MARIE, marquis d'), lieutenant-général, naquit le 11 mars 1744 en Picardie, d'une noble et riche famille. Ayant embrassé la carrière des armes, il entra d'abord dans les mousquetaires, devint ensuite et successivement officier supérieur dans la gendarmerie, colonel en second au régiment de Conti, brigadier et colonel du régiment de Pologne, cavalerie. Nommé membre des notables en 1787, il fut député par la noblesse du Cambrésis aux états-généraux en 1789, et vota, non dans le sens d'une licence aveugle et anarchique, mais dans celui d'une sage liberté qui, sous une monarchie modérée, pût corriger quelques abus inévitables sous toute espèce de gouvernement. Dans la fameuse séance de la nuit du 4 août, il renonça pour lui et pour sa famille, au droit de siéger dans les états de la province d'Artois; mais il défendit les priviléges et capitulations du Cambrésis dont il pouvait croire que la défense lui était confiée. Les états de sa province ayant été accusés de s'opposer secrètement à l'exécution des ordres de l'assemblée, il les défendit énergiquement, et, le 18 mai 1790, il demanda que Robespierre fût rappelé à l'ordre, pour avoir insulté la personne du roi. Les couvens venaient d'être supprimés, et l'on avait accordé aux différens religieux une modique pension qu'on ne payait pas : d'Estourmel s'éleva contre cet oubli impardonnable, et sollicita, quoiqu'en vain, l'accomplissement des décrets. Il demanda et obtint, en mars 1791, la mise en liberté des maréchaux-de-camp d'Hautefeuille, arrêtés illégalement à Saint-Germain. Peu de jours après, il combattit le projet de loi qui fixait la résidence du roi, et dénonça la correspondance qu'entretenaient les sociétés populaires avec divers corps de l'armée; correspondance qui causait une infinité de désordres. A la fin de la session, d'Estourmel fut employé par le roi comme inspecteur-général des armées, et servit ensuite dans celle du nord, sous les ordres du général Custines. Bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et ce chef, qui l'accusa d'être la cause des revers de l'armée. D'Estourmel se justifia, et un décret du 26 mai déclara son innocence. Pendant le régime de la *terreur*, il put échapper aux persécutions; il demeura ignoré sous le consulat, et ne parut sur la scène politique qu'au moment où Napoléon devint empereur. Il obtint alors la croix d'honneur, et fut nommé par le département de la Somme (en 1804), député au corps législatif, où il fut réélu en 1811; il en faisait partie en 1814. Il adhéra, le 3 avril de cette année, à la déchéance de Napoléon, et le 8 octobre, il monta à la tribune, pour parler en faveur de la loi qui a rendu aux émigrés leurs biens non vendus. « Leurs malheurs, disait-il à cette » occasion, sont d'autant plus dignes d'in» térêt, que la plupart ont été forcés d'a» bandonner leur patrie pour éviter la » mort. » A l'époque où Napoléon *reparut* (le 20 mars 1815) sur le sol de la *France*, il se retira des affaires; il est mort le 14 décembre 1823, âgé de plus de soixante-dix-neuf ans. Il avait alors le grade de lieutenant-général. D'Estourmel a publié : *Recueil des opinions émises à l'assemblée Constituante, et comptes rendus à mes commettans*, Paris, 1811, in-8°.

ESTOUTEVILLE (GUILLAUME d'), cardinal, archevêque de Rouen, était fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique sanction, et protégea les savans. Il mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, le 22 décembre, 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes et 3 grands prieurés; mais il en employait la meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *éloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique sur lequel on aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais et qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES (GODEFROI, comte d'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, né en 1607, servit long-temps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu

Digitized by Google

prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à la Haye en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-folio, dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (JEAN d'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1571, à 85 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée. On a donné un *discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand maître de l'artillerie*, par François de la Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (FRANÇOIS-ANNIBAL d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV aurait épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui : | Des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*. On recherche l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine. | Une *Relation du siége de Mantoue*, en 1630; et une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différens ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur : mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (GABRIELLE d'), née vers 1571, sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois, sur la fin de 1590 au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour aller la trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la memoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable. « Spectacle » bien propre, dit un auteur, à guérir des » passions insensées, si l'homme qui en a » une fois subi le joug, pouvait être ra- » mené par de telles leçons à une raison » qui n'existe plus chez lui, et dont il tra- » vaille à éteindre ce qui lui reste peut- » être encore de son importune lumière. » De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfans : César, duc de Vendôme, Alexandre, et Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.

ESTRÉES (CÉSAR d'), abbé de Saint-

Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de temps après pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient, aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714 à 87 ans. Le cardinal d'Estrées était très versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignait des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence. On conserve à la bibliothèque du roi ses *négociations à Rome*, de 1671 à 1687.

ESTRÉES (Victor-Marie d'), né à Paris en 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone et Alicante en 1691, et commanda, en 1697, la flotte au siége de Barcelone. Nommé en 1701 lieutenant général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après il fut fait maréchal-de-France, et prit le nom de *maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritait par une valeur héroïque, mais prudente, et par les qualités du cœur préférables à tous les talens militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfant de sa femme Lucie-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1643. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur qui avait épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES (Louis-César, duc d'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris en 1695, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal-de-camp et d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Egra, du passage du Mein à *Selingestadt*, de la journée de *Fontenoy*, *du* siége de Mons, de celui de Charleroi, etc. etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; et le maréchal de Saxe lui confia, dans diverses occasions, les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers jours de juillet, j'aurai » conduit l'ennemi au-delà du Wéser, et » je serai prêt à pénétrer *dans le* pays » d'Hanovre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire le 26 juillet à Hastembeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre; mais les Hanovriens découragés laissèrent prendre Hameln, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux mal-

Digitized by Google

heurs. On avait les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant après la défaite à Minden en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec M. de Contades le reste des opérations de la campagne ; et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 1771. Un abrégé de sa vie a été imprimé dans la *galerie française*, 1771, in-fol.

*ETCHEVERRI, ou ECHEVERRI (JEAN de), célèbre poète *basque*, né vers 1550, à Tafalla dans la Navarre, entra dans l'état ecclésiastique, et devint docteur en théologie. Il se livra particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, inintelligible pour tous les autres Espagnols, et pour ceux-là même qui avoisinent les provinces de Navarre, de la Biscaye, ou de l'ancienne *Cantabre*. Plusieurs philologues prétendent que le basque fut la langue primitive des Espagnols ; d'autres pensent qu'elle dérive du phénicien ; d'autres lui assignent une origine carthaginoise ; et d'autres enfin croient que ce n'est qu'un mélange de ces deux langues. On a publié plusieurs *traités* sur ce sujet, et différentes grammaires qui n'ont pas encore déterminé ces doutes. Quoi qu'il en soit, Etcheverri la choisit pour ses vers, auxquels sa souplesse et sa douceur la rendent très propre. La première production d'Etcheverri fut une *Ode* où il célébrait la *vertu et la beauté*, réunies ensemble. Ses autres poésies, dans la même langue, sont : | *Vie de Jésus-Christ;* | *Les Mystères de la foi;* | plusieurs *Vies des Saints;* le tout réuni dans un vol. fut publié, pour la première fois, à Bayonne, en 1640, in-8°. Le style de l'auteur est pur, énergique, élégant, et peut passer pour classique dans la langue basque.

*ETEMARE (JEAN-BAPTISTE LE SESNE de MENILLES d'), prêtre *appelant*, né au château de Ménilles en Normandie, en 1682, entra au séminaire Saint-Magloire, où était alors l'abbé Duguèt, et fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal ; mais on assure que d'Etemare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage avant cette catastrophe, et qu'il promit de se consacrer à la défense des jansénistes. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoyait déjà ses idées sur l'état de l'Eglise, et ce système de figures qu'il avait puisé dans les leçons de Duguet, qu'il outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle un grand nombre de *mémoires*, et fut dès lors de tous les conseils des appelans, et eut part à toutes leurs démarches. Il alla à Rome en 1725, dans l'espérance d'y obtenir une bulle doctrinale qui lui fût favorable, et il n'y réussit point. Il en conçut de nouvelles préventions contre la cour de Rome, et suivit de plus en plus son système favori, en publiant l'*Essai de parallèle des temps de Jésus-Christ, avec les nôtres, l'explication de quelques prophéties, la tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs, etc.* Il voyait partout des figures de la défection de l'Eglise et de la conversion des Juifs. Il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti qui s'abandonna aux plus folles illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des convulsions. D'Etemare eut le triste honneur d'être un des directeurs de cette *œuvre* absurde et ridicule, qui mit la division parmi les appelans. Les plus modérés se dégoûtèrent de ses rêveries et d'Etemare essaya inutilement de les ramener par son autorité et ses conseils. On se moqua de ses décisions. Il chercha alors à épurer le parti des convulsions, et il finit par s'apercevoir lui-même que cette *œuvre* n'était pas aussi *divine* qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit, en cette occasion, de rudes atteintes. La Taste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Débonnaire et Mme Mol, dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etemare, qui, un peu honteux, parut en 1735, se condamner à la retraite, et il y resta presque constamment pendant 10 ans. Il avait fait un voyage en Angleterre en 1729, avec Le Gros, pour tâcher d'y former un parti ; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Rome. Il alla souvent depuis en Hollande, où il avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Sur la fin de sa vie il s'y fixa, assista à l'espèce de concile qu'on tint à

Digitized by Google

Utrecht en 1763, et fut, en quelque sorte, l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, dans un âge fort avancé. Il avait joui parmi les siens d'une haute réputation; il est à peine connu aujourd'hui. C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction. Leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait maître. Ceux de l'abbé d'Etemare, quoique très nombreux, sont aujourd'hui complétement oubliés. On en trouve la liste dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 27 février 1771.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 566, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 615, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester. « Les » vingt années qu'il vécut après son bap- » tême, dit un historien, furent entière- » ment consacrées à la religion. La bien- » faisance devint une de ses principales » vertus, et ses peuples en éprouvèrent » continuellement les heureux effets. Il » porta de sages lois, que l'on observait » encore en Angleterre plusieurs siècles » après sa mort. Son attachement à la re- » ligion lui faisait saisir toutes les occa- » sions d'étendre l'empire et la connais- » sance du nom de Jésus-Christ. Il abolit » les superstitions païennes, renversa les » temples des idoles, ou les consacra au » vrai Dieu. » Ethelbert est nommé dans le Martyrologe romain, et dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED ou ETHELBERT II, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 979 à son frère Edouard II. C'était un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révoltèrent; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut son fils lui succéda: mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred et saint Edouard.

ETHELWERDUS ou ELSWARDUS, de la famille d'Ethelred Ier, roi d'Angleterre, florissait vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde, jusqu'à la mort du roi Edgard en 974*, insérée dans le *Rerum anglicarum scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-folio.

ETHELWODE (saint), élève de saint Dunstan, abbé d'Abbendon, en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *traduction* de la règle de saint Benoît en langue saxonne, et quelques autres *ouvrages* dans la même langue, touchant cette règle par saint Ethelwode. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *contre le mariage des prêtres*, par le même saint.

ETHODE, Ier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2e siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité fit mourir plus de 300 de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencemens de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de toutes les histoires.

ETHRYG (Georges), né à Thames dans le comté d'Oxfort, était savant dans les mathématiques, la médecine et les langues hébraïque et grecque. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la religion de ses pères, et gagna la confiance de plusieurs gentilshommes catholiques, qui lui confièrent l'éducation de leurs enfans. Il mourut en 1588. On a de lui des *poésies latines*, et *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Æginetæ*, 1588, in-8°.

ETHULPHE ou ETHELWOLPH, fut le

Digitized by Google

second roi de la 3e dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 837 à son père Egbert. C'était un prince pacifique. Il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres, mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint Siége, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient; « ne croyant pouvoir » mieux témoigner, dit un historien, son » attachement à la foi catholique, qu'en » contribuant à la splendeur de la nou» velle Jérusalem et du siége de son pon» tife. » Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726, par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII : et c'est proprement ce qu'on appelle le *romescot* ou le *denier de saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles le Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 858, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avait eus d'Osburge sa première femme.

ETIENNE (saint), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant, toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres, ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi reçoit un accroissement de lumière et de force.

ETIENNE Ier (saint), monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question *sur la validité du baptême donné par les hérétiques*. Etienne décida « qu'il ne fallait rien in» nover. » La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien ; il usa de commandemens et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation et non pas un effet certain de l'excommunication (*voyez* S. CYPRIEN). « Ce grand pape, dont la prudence égalait » la sainteté, savait, dit Vincent de Lérins, » que la piété ne permettait jamais de re» cevoir d'autre doctrine que celle qui » nous est venue de la foi de nos prédé» cesseurs, et que nous étions obligés de » la transmettre aux autres avec la même » fidélité que nous l'avions reçue; qu'il ne » fallait pas mener la religion partout où » nous voulions, mais la suivre partout où » elle nous menait ; que le propre de la » modestie chrétienne était de conserver » fidèlement les saintes maximes que » nous ont laissées nos pères, et non pas » de faire passer nos idées à la postérité. » Quelle a donc été l'issue de cet événe» ment ? Celle qu'ont coutume d'avoir de » pareilles affaires : on a retenu la foi an» cienne, et l'on a rejeté la nouveauté. » En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe. Ce prince per-

Digitized by Google

sista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui. Quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne ; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi des Lombards de son exarcat, et lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette domination est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'église romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant : et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous » conjure, disait saint Pierre, par le Dieu » vivant, de ne pas permettre que ma » ville de Rome soit plus long-temps as» siégée par les Lombards. » M. Fleury blâme ce pape d'avoir employé *les motifs de la religion pour une affaire d'état.* Mais la délivrance du pape, opprimé par Astolphe, celle de l'église de Rome où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de profanations, était-elle donc *une affaire d'état?* Et voudrait-on que Pepin n'ait pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au saint Siége par ce prince, M. Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. « Tant que l'empire romain a sub» sisté, dit-il, il renfermait dans sa vaste » étendue presque toute la chrétienté ; » mais depuis que l'Europe est divisée en » plusieurs princes indépendans les uns » des autres; si le pape eût été sujet de » l'un d'eux, il eût été à craindre que les » autres n'eussent eu de la peine à le re» connaître pour père commun, et que les » schismes n'eussent été fréquens. On peut » donc croire que c'est par un effet de la » Providence, que le pape s'est trouvé in» dépendant et maître d'un état assez » puissant, pour n'être pas aisément op» primé par les autres souverains ; afin » qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa » puissance spirituelle, et qu'il pût con» tenir plus aisément les autres évêques » dans le devoir. » Le président Hénault, l'abbé Terrasson, et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des réflexions du même genre (*voy. la* Chronologie *qui est au commencement du* 1er *tome,* pag. 23). Etienne mourut en 757, après 5 ans de pontificat. Ce pape assemblait souvent son clergé dans son palais, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture sainte et des conciles, pour avoir toujours de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il nous reste de ce pape *cinq lettres* et un recueil de quelques *constitutions canoniques.*

ETIENNE III, romain, originaire de Sicile, élu pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint Siége) ; on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne, qui assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne, paisible possesseur du saint Siége, en jouit pendant 3 ans et demi et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valait pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachées, sont les événemens les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, romain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur Louis le Débonnaire. Il mourut le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour.

ETIENNE V, romain, pape après Adrien III, fut intronisé à la fin de septembre, en 885. Il écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891. « Ce pape, dit » un historien, était de race noble et d'un » détachement exemplaire. Il s'opposa de » tout son pouvoir à son élévation; pour » le porter sur le trône pontifical, il fal» lut rompre les portes de sa maison où il » s'était enfermé. La charité et la piété » éclataient surtout entre les vertus de » ce pontife. Il nourrissait les orphelins

Digitized by Google

» comme ses enfans et les admettait sou-» vent à sa table. A son avénement au » pontificat, les biens de l'Eglise se trou-» vant presque tous dissipés, il distribua » libéralement son riche patrimoine. Il » célébrait la messe tous les jours, et don-» nait à l'oraison ou à la psalmodie, tout » le temps que lui laissaient les fonctions » de la charité et de la sollicitude pasto-» rale. Il s'appliqua sur toute chose à s'as-» socier dans le gouvernement de l'Eglise, » les hommes les plus éclairés et les plus » vertueux qu'il put découvrir. »

ETIENNE VI, mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, et de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps de Formose. Les Pères du concile remarquèrent que Formose avait été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causa de Portuensi ecclesia Formosus, pro vitæ merito ad apostolicam sedem provectus est.* Voyez FORMOSE, AUXILIUS.

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931, après 2 ans de pontificat.

ETIENNE VIII, allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint Siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX, était frère de Godefroi le Barbu, duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs conciles, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois de la continence. Ceux même qui renvoyèrent leurs concubines et embrassèrent la pénitence, furent exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour toujours du pouvoir de célébrer les saints mystères. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrais lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret dans le Limousin, et vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de Saint-Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage. Ils demandèrent au saint homme, s'il était chanoine, ou moine, ou ermite ? Etienne leur répondit : « Nous sommes des pécheurs, » conduits dans ce désert par la miséricorde » divine pour y faire pénitence. » Ce n'était pas répondre trop nettement à la question des cardinaux ; et on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfans inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur qui était leur seul bien, et le transportèrent à un lieu nommé *Grand-Mont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. Il a été supprimé en 1769; et les religieux ont été pensionnés. On a de saint Etienne de Muret, sa *Règle* 1645, in-12; et un *recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ETIENNE (saint), né en Angleterre, 3[e] abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui sont les quatre filles de

Digitized by Google

Citeaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Citeaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I[er] (saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très sages, vécut et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint Siége, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoit IX le canonisa. Sa valeur égalait sa piété; il fut l'effroi des Barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brillaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II, mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse. « Mais » elle n'a pas besoin de faux titres, dit » un critique, pour être une pièce très » respectable. Son antiquité, le grand » pape qui la donna, le grand et saint roi » qui la porta, la nation qui l'a si long-temps » défendue contre les infidèles, et qui l'a » toujours regardée comme la possession » caractéristique du roi légitime, tout » cela concourt à la rendre intéressante. » Vainement Voltaire s'est-il moqué de » l'importance que les Hongrois attachent » à cette couronne, jusqu'à n'avoir jamais » voulu reconnaître pour roi celui qui ne » l'avait pas. Si quelque chose doit être » bien constaté et sanctionné, c'est bien » la royauté. » Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Etienne que vint le titre d'*apostolique*, donné long-temps par les papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Ste-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui des *sermons*, des *épîtres* curieuses, 1682, in-8°, et d'autres ouvrages.

ETIENNE BATTORI. *Voy.* BATTORI.

ETIENNE de BYSANCE, grammairien du 5[e] siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *abrégé*, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savans commentaires de Berkelius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changemens; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'*abrégé* d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ETIENNE, vayvode de Moldavie, dans le 16[e] siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

ETIENNE ou plutôt ESTIENNE (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, né dans cette ville vers 1470, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savans de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509, et 1513.

ETIENNE (Robert), second fils du précédent, et parisien comme lui, né en 1503 surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendait aux lettres lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible*, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner

Digitized by Google

plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève en 1551, et y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimé; et le *Nouveau Testament grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république de lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-folio, est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-folio, a quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE (Charles), troisième fils de Henri, imprimeur, joignit à l'art de son père la science médicale. Il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe médecin : | *De re rustica*, in-8° ; | *De vasculis*, in-8° ; | une *Maison rustique*, in-4° ; | un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol. | La *traduction* de la comédie italienne, intitulée : *le Sacrifice*, par les Acad. de Sienne *Intronati*, 1543 in-16 ; et sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, etc.

ETIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son père avait fouillé ceux de la langue latine. Son ouvrage en ce genre est en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *glossaires*, imprimés en 1573, et un *appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne plusieurs auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin : ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *version d'Anacréon* en vers latins. Henri était calviniste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient vivement poursuivis. Une satire atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécile. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : | des *corrections* sur Cicéron, en latin, la plupart très judicieuses; | *De origine mendorum* ; | *Juris civilis fontes et rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines. | L'*Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735 : rapsodie infâme d'invectives contre la religion catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée par quelques savans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc. | *Poetæ græci principes*, 1566, in-fol. ; | *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum* : collection rare et chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée. | *Traité de la prééminence des rois de France* ; | *Les prémices*, ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés*, ou *des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8° : recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. | *Narrationes cædis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569 ; | *Artis typographicæ querimonia*, poème dont M. Lottin, imprimeur, a donné une traduction française, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très vives contre les imprimeurs de son temps, regardé à si juste titre comme le siècle d'or de la typographie. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle? Son zèle s'allumait, surtout quand il voyait des imprimeurs qui ignoraient absolument le latin.

Artifices appello malos (ne nescius erres)
Non quo vulgus eos more vocare solet ;
Sed jejuna quibus doctrinæ pectora, quorum
Ad latios auris stat stupefacta sonos.
Artifices hos nempè malos ego conqueror esse ;
Hos fidei artifices conqueror esse malæ ;

Digitized by Google

Ornamenta licet conquirant undiquè libris,
Quæ dare cumque potest ulla perita manus.
Namque quod humano mens est in corpore, quod mens
Præstare humano corpore clausa potest:
Hoc opere in nostro præstat *correctio* (voci
Fas usum veteri sit tribuisse novum);
Hæc fugat a scriptis tenebras, lucemque reducit:
Una hæc cum mendis aspera bella gerit.

La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans et même les plus illustres de leur temps, ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves.

* ETIENNE ou ESTIENNE (ROBERT), libraire de Paris, né en 1723, qui prétendait descendre des précédens, mourut en 1794. Parmi les ouvrages qu'on lui doit et qu'il a presque tous publiés sous le voile de l'anonyme, on distingue : | *Eloge de l'abbé Pluche*, mis en tête d'un ouvrage intitulé *Concorde de la géographie des différens âges*, Paris, 1765; | *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769, et 1770, 2 vol. in-12; | *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778, in-12; | *Etrennes de la vertu, contenant des actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-1794, 12 vol. in-18. Il a été l'éditeur des *Opuscules de Rollin*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il a ajouté des *notes* à l'éloge de cet écrivain, par de Boze.

ETIENNE (FRANÇOIS d'), *Voyez* ESTIENNE.

ETOILE. *Voyez* ESTOILE.

* ETOILE (PIERRE TAISAN de l'), un des plus habiles jurisconsultes du 15[e] siècle, né à Orléans vers 1480, mort en 1537, fut successivement docteur régent en l'université d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully. Il parut sous ce dernier titre au conseil provincial de Paris en 1528, et fut remarqué par François I[er] qui le nomma conseiller au parlement, et président aux enquêtes. On a de lui : | *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4°; Dumoulin désigne ce livre sous le nom de *Docta repetitio;* | *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, Paris, 1528; Orléans, 1531; explication donnée à différentes lois romaines sur lesquelles les jurisconsultes n'étaient pas d'accord.

ETTMULLER (MICHEL), né à Leipsick en 1644, mort dans cette ville en 1683, y professa long-temps et avec un succès distingué la botanique, la chimie et l'anatomie. Dans ses nombreux voyages il parcourut presque toute l'Europe. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-folio 1728. Sa *chirurgie médicale* a été traduite en français à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° et in-12. Ettmuller savant dans la théorie et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles.

ETTMULLER (MICHEL-ERNEST), né à Leipsick en 1673, fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la vie et les ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipsick en 1732, laissant plusieurs *dissertations* sur différens objets de son art.

EUBULIDE. *Voyez* EUCLIDE.

EUCHER (saint), premier évêque de Trèves, fonda ce siége au 3[e] siècle. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre. Son corps repose dans l'église de Saint-Mathias, près de Trèves.

EUCHER (saint), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone et Veran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lérins où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissemens, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en lui, dit » Claudien Mamert, un pasteur fidèle, » soupirant sans cesse après la céleste pa» trie, humble d'esprit, riche en bonnes » œuvres, puissant en paroles, accompli » en tout genre de sciences, et de beaucoup » supérieur aux plus grands évêques de » son temps. » Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable : | d'un *Eloge du désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant : | d'un *Traité du mépris du monde*. Saint Eucher montre dans le monde un gouffre

Digitized by Google

affreux, sous une superficie brillante. « J'ai vu, dit-il, des hommes élevés au » plus haut faîte des honneurs et des ri» chesses. La fortune, prodigue en leur fa» veur, avait accumulé tous les biens sur » leurs têtes, sans leur donner même le » temps de les désirer; leur prospérité, par» venue à son comble, ne laissait plus d'ac» tivité à leurs passions. Mais ils ont dispa» ru dans un moment; leurs vastes posses» sions ont été dispersées, et eux-mêmes » ne sont plus.» La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur, la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce traité a été traduit en français par Arnaud d'Andilly ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent; | d'un *Traité des formules spirituelles;* ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Véran un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de style, que dans les deux ouvrages précédens; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire; | de l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la Légion thébaine.* Le témoignage seul de cet ancien et illustre auteur suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces saints martyrs (*voyez* MAURICE). Cette histoire a été traduite en français par Dubourdieu, et imprimée à Amsterdam en 1705 avec une dissertation critique très vantée par Bayle, mais réfutée avec énergie par D. Joseph Delisle, bénédictin et par Rivas. Les différens écrits de saint Eucher sont dans la bibliothèque des Pères. Ses deux fils, Salone et Véran, furent évêques, du vivant même de leur père.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait de nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale; le mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante* et *Querelleuse.* Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes; il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarrassans que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicaneuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. *Voyez* DUNS.

EUCLIDE, le mathématicien, était d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagus. Il a laissé des élémens de cette science en 15 livres dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière; il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens* d'Euclide sont celle qui a paru à Bâle, 1550, in-fol., celle de Barrow, in-8°, Londres, 1678; de David Grégory, in-folio, 1703, en grec et en lat n; et celle de Robert Simson, in-4°, en latin, puis en anglais, réimprimée pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques et géométriques,* où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon et d'autres ont défiguré ces *Elémens.* Nous en avons plusieurs traductions françaises; la plus estimée est celle du père de

Digitized by Google

Chales, in-12. On a encore quelques *Fragmens* d'Euclide, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°. M. Peyrard a donné une édition des *OEuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4°, fig. Il avait déjà publié en 1804 les *Elémens de géométrie d'Euclide, traduits littéralement*, 1 vol. in-8°, avec un *supplément*, 1810, in-8°, pour les parties qui étaient omises ou incomplètes dans Euclide. Euclide était doux et modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? « Non » répondit Euclide, il n'y en a point de » particulière pour les rois. »

* EUCLIDE, premier archonte d'Athènes, 403 ans avant J.-C. et dans la 2e année de la 94e olympiade. Il se rendit par son sage gouvernement aussi célèbre que les deux autres *Euclide* le furent, celui de Mégare par les subtilités de sa dialectique, et celui d'Alexandrie pour avoir donné ses premiers élémens de géométrie. Euclide l'archonte fut élu aussitôt après l'expulsion des trente tyrans, qu'il fit excepter de l'amnistie accordée à tous ceux qui avaient eu part aux guerres civiles. Il fit faire une révision générale des lois de la république, et l'on en exclut les pernicieuses ou inutiles. Dans les actes publics, il fit adopter l'alphabet ionien, de 24 lettres, comme plus simple que celui dont les Athéniens avaient fait usage jusqu'à ce jour. Euclide parvint à réunir tous les esprits, et son archontat est cité avec éloge par les anciens auteurs.

*EUCLIDES, fameux sculpteur athénien. Du temps de Pausanias, on admirait ses ouvrages dans l'Achaïe, et surtout dans la ville de Bure, où l'on voyait plusieurs statues de cet artiste, toutes en marbre pantélique, et chacune dans un temple particulier, savoir, celles de *Cérès*, habillée; de *Vénus*, de *Bacchus* et de *Lucine*: on voyait encore un *Jupiter* assis, dans un temple de la ville d'Egire. Euclide est un des plus anciens sculpteurs grecs; on croit qu'il vivait vers l'an 430 avant l'ère chrétienne.

EUCRITE. *Voyez* EVEPHÈNE.

EUDÆMON-JEAN (ANDRÉ), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1624, in-4°, et en français, 1627, in-4°, plein d'excellens avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avaient enseigné avant lui, et qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. *Voyez* SANTAREL, JOUVENCY.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, en 721 il défit Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siége devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abdérame roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300,000 hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avait aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France et l'un des plus vaillans princes de son siècle, était fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siége de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie, le 1er janvier 898.

Digitized by Google

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13e siècle, fut fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celles de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de La Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère de l'historien Mézerai, né à Ry dans le diocèse de Séez, en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; « mais sans aucun dessein, dit- » il, de former un nouvel institut. » Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. « Le clergé de » Normandie, dit l'abbé Berault, où elle » est particulièrement répandue, en fait » encore aujourd'hui l'éloge, par sa régu- » larité et par ses lumières. Aussi le nom » du Père Eudes y est-il toujours dans la » plus grande vénération; ce qui n'a point » empêché l'historien fugitif du jansénis- » me, de le représenter, dans le vrai style » de la Hollande hérétique, comme un » fanatique, ennemi déclaré de la grâce » du Sauveur. C'est un témoignage de plus » en faveur de ce saint prêtre relative- » ment à la foi, c'est-à-dire à la vertu, » sans laquelle toute sainteté n'en est que » le simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit est le traité *De la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée et par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4°.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de saint Césaire, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, arien comme lui, et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Ælia), fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, était française; elle joignait les agrémens de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et elle les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en roi despotique : son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostôme après quelques mois d'exil; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionées par les jeux et les festins donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très rares.

EUDOXIE (Ælia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait *Athénaïs* avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans

Digitized by Google

les sciences, il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de bien et la déshérita. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon stylite, et par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *traduction* en vers hexamètres *des huit premiers livres de l'Ecriture*. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le Centon d'Homère qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. C'est la vie de J.-C. composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE LA JEUNE (Licinia), naquit à Constantinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie ignorait alors que son nouvel époux fût souillé du sang du premier. Lorsque Maxime osa le lui révéler, outrée de colère, elle appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très rares, et les vertus qui la signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice, avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Romain Diogène, un des plus grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince : elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil *sur les généalogies des dieux, des héros et des héroïnes* et qui a pour titre *Ionia*. On trouve dans

Digitized by Google

cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol. in-4°; le 2e volume est occupé par ce manuscrit : le 1er contient des extraits de différens auteurs grecs. Cette princesse composa plusieurs autres ouvrages.

EUDOXIE LAPOUCHIN, impératrice de Russie, première femme de Pierre le Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avoit accusée injustement, à ce qu'il parait, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klébou, qui expira dans des tourmens horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime; mais Klébou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice. « Il faut que tu sois aussi » imbécile que tyran, pour croire, que » n'ayant rien voulu avouer au milieu des » tourmens inouïs que tu m'as fait souf» frir, à présent que je n'ai plus d'espé» rance de vivre, j'irai flétrir l'innocence » et l'honneur d'une femme vertueuse, en » qui je n'ai jamais connu d'autre tache » que de t'avoir aimé : va, monstre, ajouta» t-il en lui crachant au visage, retire-toi » et laisse-moi mourir en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II et mourut quelque temps après.

EUGÈNE Ier (saint), romain, fut vicaire-général de l'église durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1er juin 658.

EUGÈNE II, romain, pape après Paschal Ier, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles, les moyens de connaître la vérité étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles : et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide (*voyez* CHARLEMAGNE). Noël-Alexandre soutient qu'on a attribué à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebroch, dans le *Propylæum*, page 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent proscrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Citeaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome, en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint Siege. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint : les séditieux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en pape; mais en pape qui n'avait pas oublié son ancien état : il portait sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1154, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres *de la Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du pontife, et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, *l'Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Don Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

EUGÈNE IV (GABRIEL CONDOLMERO), vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de

Digitized by Google

saint Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4[e] et de la 5[e] session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile : décret donné en temps de schisme, où il existait des doutes sur le pape légitime, et où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendans. Le pontife romain, après deux ans de délais, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle; cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'église grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier les deux églises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6[e] et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contens de la générosité du pape : Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient et celle d'Occident; mais malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme ; et depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. Eugène fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'église latine. Le concile qui était fort diminué, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, « comme perturbateur de la paix, de l'union de l'église ; simontaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique. » Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui jusque là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés et s'en plaignirent au concile. Le pape cassa ce décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançait contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut 5 ans après en 1447, lassé et détrompé de tout. Dans ses derniers momens, il s'ecria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'était son nom de baptême), ô Gabriel ! qu'il te serait bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices de ta règle ! » « Ce fut toutefois, dit *un célèbre historien*, un des plus grands papes, quoique un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer et chérir les grands ; l'élévation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres, sans être bien savant lui-même, et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante et réglée ; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, et très zélé pour la réduction des sectes qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. » Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens et de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de Jésus-Christ, si à l'ordre de huit évêques, et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs

des apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré? Eugène IV était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du temps, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. *Voy.* ce nom, et CÉSARINI.

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége, l'an 481. Il gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Huneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes; Huneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer que leur désir était qu'après sa mort, « son fils eût le trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment; les autres le refusèrent. Huneric les condamna tous également: les premiers, comme réfractaires au précepte de l'Evangile qui défend de jurer; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4,966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouets et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfans dans leurs bras; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes: « A qui nous laissez-vous, en courant au » martyre? Qui baptisera nos enfans? Qui » nous donnera la pénitence? Qui nous » délivrera de nos péchés par le bienfait » de la réconciliation? Qui nous enterrera » après la mort? Qui offrira le divin sa» crifice avec les cérémonies ordinaires? » Que ne nous est-il permis d'aller avec » vous! *Qui nobis pœnitentiæ munus collaturi sunt, et reconciliationis indulgentia obstrictos peccatorum vinculis soluturi? A quibus divinis sacrificiis ritus est exhibendus consuetus? Vobiscum et nos libeat pergere, si liceret!* (saint Vic. Vit., l. 2, p. 33). On voit qu'alors on ne songeait pas encore à faire des *évêques constitutionnels*, et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Huneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 636. Il possédait, assez bien pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. Il passait pour un savant astronome. Il assista aux 5e, 6e et 7e conciles de Tolède.

EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités de théologie*, et de quelques *opuscules* en vers et en prose, publiés par le Père Sirmond, en 1619, in-8°, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse; mais les pensées en sont justes, et les sentimens pieux. Elu évêque sans son aveu, il avait voulu fuir l'épiscopat: mais sa retraite fut découverte, et le roi Rescésuinte le força d'occuper le siége de Tolède. Il présida aux 8e, 9e et 10e conciles de Tolède, de 653 à 656.

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte Arbogaste, gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

Digitized by Google

EUGÈNE (FRANÇOIS EUGÈNE DE SAVOIE plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de l'*abbé de Carignan*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint: il joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697 par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plus tôt arrivé à Vienne qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, » dit ce héros, puisque l'empereur la demande; elle est encore fumante du sang » de ses ennemis. Je consens de ne plus » la reprendre, si je ne puis continuer à » l'employer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tyrol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari, dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de La Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver suivant, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égoût, et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur lui avaient donné cette place; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1er février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 1er août 1702 à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme; mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le com-

Digitized by Google

mandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda: journée sanglante, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio et Reggio; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siége devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendue par Boufiers. Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français: aussi, dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui lui disputèrent long-temps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ 100,000 combattans. Quoique privé des Anglais, il était supérieur de 20,000 hommes aux Français: il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par neuf ans de victoire. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecies qu'il assiégait, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, était trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles effort. Quelques jours auparavant il avait voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie. mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150, 000 Turcs; Eugène le battit en 1716, à Péterwaradin, et s'empara de Témeswar. En 1717, il entreprit le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp; et non contens de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchements, les défit entièrement, leur tua plus de 20, 000 hommes, et s'empara de leurs canons et leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le

Digitized by Google

fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa mort: *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros?* Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avait un esprit plein de justesse et d'élévation, les qualités et et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je » fais réflexion, dit-il, que si Alexandre le » Grand avait été obligé d'avoir l'appro- » bation des députés de Hollande pour » exécuter ses projets, ses conquêtes n'au- » raient pas été à beaucoup près si rapi- » des..... » Le courage n'était pas la seule qualité du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit, mais le précieux livre *de l'Imitation de Jésus-Christ*, et le lisait dans des momens de calme et de réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux arts avaient des attraits pour lui. « De trois empereurs qu'il avait servis » le premier, Léopold, avait été, disait-il, » son père, parce qu'il avait eu soin de sa » fortune comme de celle de son propre » fils ; le second, Joseph, son frère, parce » qu'il l'avait aimé comme un frère ; le » troisième Charles VI, son maître, parce » qu'il l'avait récompensé en roi. » Ses *Batailles* ont été imprimées en deux vol. in-fol., auxquels on a joint un *supplément*. On peut aussi voir l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

* EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, né à Corfou en 1716, professa la philosophie dans les collèges les plus célèbres de sa nation, et visita les universités d'Italie. En 1767, ayant éprouvé quelques désagrémens à Constantinople, il passa en Allemagne, et il employa son séjour à Leipsick à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les *Elémens de mathématiques* en grec ancien. Il donna aussi une édition des *OEuvres de Joseph de Bryenne*, et fit imprimer plusieurs de ses ouvrages, particulièrement sa *Logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et le nomma en 1775 à l'archevêché de Slavinie et de Cherson, qui venait d'être créé. Il résigna cette dignité en 1779, en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à Saint-Pétersbourg en 1806. Il possédait, avec le grec, le latin, l'hébreu et presque toutes les langues de l'Europe. On a de lui, outre les ouvrages que nous avons cités : | un *Traité historique de la dispute sur l'émanation du Saint-Esprit*, et un *Examen de la logique de Nicéphore Blemmidès*, insérés dans l'édition des Œuvres de Joseph de Bryenne ; | *Opinion des philosophes*, ou *Elémens de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4° ; | une *traduction des Questions théologiques d'Adam Zœrnicevius contre les sentimens de l'église latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol. | *Amusemens théologiques*, en grec moderne, Moscou, 2 vol. in-8° ; | *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4°, aussi en grec

Digitized by Google

moderne. | Plusieurs *traductions* d'ouvrages de mathématiques, de géométrie, de métaphysique, en grec moderne ; | une *traduction* en vers grecs héroïques de l'*Enéide* et des *Géorgiques de Virgile*, avec une dédicace à l'impératrice Catherine, Saint-Pétersbourg, 4 vol. in-fol.

EUGÈNE BEAUHARNAIS (le prince), *Voyez* BEAUHARNAIS.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque Odoacre la transféra en Italie l'an 488; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : | du *Thesaurus ex sancto Augustino*, in-fol. ,Bâle, 1542 ; | d'une *Vie de saint Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*; | d'une *Vie de saint Sévérin*, apôtre de la Norique, insérée dans les Œuvres de Marc Velser. La *règle* qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULALIE (sainte) naquit à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avait que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture, si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ, les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelonne, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface Ier en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER (LÉONARD), professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales : ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernoulli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à Saint-Pétersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, et retourna en 1766 à Saint-Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : | une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, en latin, Bâle, 1727, in-4°; | .... *sur la mâture des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'accessit en 1727; | *Mechanica, sive motûs scientia, analytice exposita*, Saint-Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4°; | *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738; | *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, Saint-Pétersbourg, 1739, in-4°; | *Mémoire sur le flux et le reflux de la mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs : ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de consistance des opinions établies à ce su-

jet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride ; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler qui, avant Newton, avait rapporté ce phénomène à la lune ; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil ; un autre à la fonte des glaces polaires ; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite, quos agitat mundi labor : at mihi semper
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut superi voluere, late,

LUCAN. PHARS, l. I.

« Je ne sais, dit un philosophe, si l'on » saisit assez l'énergie de cet *ut superi* » *voluere*. Quand on songe que depuis » Lucain, on n'a rien dit de plus raison- » nable sur cet objet, que les physiciens » de son temps ; quand on réfléchit d'un » autre côté que c'est un objet visible, » palpable, immense, se renouvelant deux » fois par jour, dans toute l'étendue des » deux hémisphères, observé de près par » 500 millions d'hommes, l'espace de 5 à » 6 mille ans ; on comprend ou du moins » l'on peut comprendre alors toute la vé- » rité de cet *ut superi voluere*. » | *Methodus inveniendi lineas curvas maximi, minimive proprietate gaudentes*, Lausanne, 1744, in-4° ; | *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, et Lyon, 1796, traduite en français avec des notes en 1798, par Labey, 2 vol. in-4° ; | *Theoria motuum planetarum et cometarum*, Berlin, 1744, in-4° ; | *Opuscula varii argumenti*, Berlin, 1746 - 51, 3 vol. in-4° ; | *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4° ; | *Theoria motus lunæ*, Berlin, 1753, in-4° ; | *Dissertatio de principio minimæ actionis, una cum examine objectionum Koenigii*, Berlin, 1753, in-8° ; | *Institutiones calculi differentialis cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, 1755, in-4°, 1787 et 1804, 2 volumes in-4°. | *Constructio lentium objectivarum, etc.*, Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°. | *Meditationes de perturbatione motus cometarum, ab attractione planetarum orta*, Saint-Pétersbourg, 1762, in-4°. | *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, 1765, in-4° ; | *Institutiones calculi integralis*, Saint-Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4° ; 1792, 4 volumes in-4° ; | *Dioptrica*, 1767-71, 3 vol. in-4° ; | *Opuscula analytica*, 1783, 2 vol. in-4° ; | cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin* ; c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection ; | plusieurs *Dissertations* dans les mémoires des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin ; | *Elémens d'algèbre*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe ; il est écrit avec clarté et méthode. La traduction française qui est de M. Bernoulli, avec des notes par Lagrange et Garnier, a été réimprimée plusieurs fois. La dernière édition est de 1807, 2 vol. in-8°, fig. | *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie*, Saint-Pétersbourg, 1768-72, et Berne, 1778, 3 vol. in-8°. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. M. de Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, où il s'est permis de faire plusieurs retranchemens qui portent particulièrement sur les endroits de ses lettres les plus favorables à la religion, afin de laisser ignorer le christianisme d'Euler et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savans du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connaissances. Quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, d'être ainsi réduits pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi. Et combien ces ruses indiquent, décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens ! Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du christianisme ou de les affaiblir ; celles de Linnée, de Newton et de Bacon nouvellement travesti en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière, dans la der-

Digitized by Google

nière édition qu'il a donnée de ses Pensées (*voyez* CONDORCET). Les Lettres à une princesse d'Allemagne ont été réimprimées à Paris en 1812, 2 vol. in-8°, d'après la première édition, avec des notes, par Labey. | *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, Saint-Pétersbourg, 1773, et Paris, 1776, in-8°, fig., retouchée pour le style. L'homme en lui était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion et remplissait avec soin les devoirs d'un chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du christianisme dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé *Essai de défense touchant la révélation divine contre les esprits forts*. Cet essai, traduit en italien par Nicolas Onérati, Naples, 1788, fait d'autant plus d'honneur à ses principes, que les prétendus esprits-forts contre lesquels il s'élève, dominaient alors, et donnaient le ton dans la capitale de la Prusse, où il faisait sa résidence (*voyez* EMERY). Euler a laissé plusieurs fils qui ont marché sur les traces de leur père, entre autres J. H. EULER l'aîné, mort à Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1800, qui a remporté des prix dans différentes académies, et publié un grand nombre de *mémoires* intéressans sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Gottingue. (Voyez l'*Eloge* de Léonard Euler, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4°).

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire le Grand.

EULOGE de Cordoue (saint), prêtre, élu archevêque de Tolède, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Ceux qui nous restent de lui sont : | *Memoriale sanctorum*; c'est une histoire de quelques martyrs; | *Libri tres de martyribus Cordubensibus, et Apologeticon pro gestis eorumdem*; | *Exhortation au martyre*, et plusieurs *lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4ᵉ vol. de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

EUMÈNES de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre le Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : action de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumène y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi et prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J.-C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le

Digitized by Google

meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, succéda à Philétère son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son père, l'an 198 avant J.-C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus le Grand. Eumène vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères Attale, Philétère et Athénée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMÈNES, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *panégyrique* de ces deux princes. Son *discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement; il cédait une année des appointemens qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4e siècle. Le Père de La Baune, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4°. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien du 4e siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes de son temps*, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance. — A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8°. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-folio, qui font partie de la *Bizantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens (*voyez* ZÉNON). Il insulte même à leurs martyres; et autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportemens du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputait le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'était rompue.

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, qui donna son nom à une secte qui fut proscrite par Gratien, était natif de Cappadoce, et fut d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aétius; il parvint à l'évêché de Cysique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople. Ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avait sucées auprès d'Aétius. Eunome ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, et exilé en divers endroits; il mourut dans sa patrie en 393. C'était un arien outré. Il soutenait que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui l'avaient été dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nice et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux.

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des

Digitized by Google

peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre : il y glissait adroitement le feu, et en soufflant il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et il se vit à la tête de 50,000 hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHÉMIE (sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, au 4e siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'église grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, et sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portait son nom à Chalcédoine, était fort célèbre, et ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllébrie, entre Constantinople et Andrinople. On en conservait une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyait à Rome, du temps de saint Grégoire le Grand, une église qui portait le nom de Sainte-Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portait son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y retablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Felix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

* **EUPHRANOR**, célèbre sculpteur et peintre de Corinthe, qui avait composé plusieurs volumes *sur la symétrie et sur les couleurs*. Il florissait dans la 104e Olympiade vers l'an 364 avant J.-C. Quintilien le cite comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de perfection. Pline écrit qu'il avait fait un grand nombre de belles statues de bronze ou de marbre, parmi lesquelles on distinguait un *Pâris* que les Grecs ne se lassaient pas d'admirer; une *Minerve* et une *Latone* qui furent transportées à Rome : on citait aussi un *Vulcain; Alexandre et Philippe sur des quadriges*, etc. Pline le range parmi les artistes athéniens.

EUPHRASIE ou **EUPRAXIE** (sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de Jésus-Christ.

EUPHRONE (saint), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages règlemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaison voulait assujétir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en

Digitized by Google

disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint EUPHRONE, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers règlemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 476, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une sainteté éminente, une prudence consommée et un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, sur lequel on a débité beaucoup de fables, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J.-C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui ; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8°.

EURIC. *Voyez* EVARIC.

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Salamine l'an 480 avant J.-C., fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses *tragédies*, qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médisait sans cesse des femmes et dans la conversation et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide très sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J.-C. Euripide était un homme grave et sévère, malgré la poésie. Il travaillait difficilement. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait qu'il avait fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il y a encore cette différence » entre vos écrits et les miens, dit le poète » au versificateur, que les vôtres dureront » trois jours, et les miens perceront l'é» tendue des siècles. » De 84 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19 : *Hécube, les Phéniciennes, Médée, Alceste, Hippolyte, Iphigénie en Aulide, Andromaque, Electre, les Suppliantes ; les Bacchantes, Iphigénie en Tauride, etc.* « Son style, dit Quintilien, est plein » de belles sentences, et soit qu'il fasse » parler ou répliquer ses personnages, je » le trouve comparable à ce que nous » avons de plus disert au barreau. » Mais à considérer ses pièces, selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, nœuds mal tissus, incidens sans liaison ou mal préparés, dénouemens postiches, expositions froides et puériles, enfin tous les défauts qui supposent l'ignorance de l'art et qui détruisent l'imitation de la nature, se trouvent fréquemment rassemblés dans ses tragédies. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Cependant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les principales éditions d'Euripide sont celle que l'on appelle l'édition *Princeps*,

Digitized by Google

publiée par Lascaris vers la fin du 15e siècle et qui ne contient que 4 tragédies; celles d'Alde, 1503, in-8°; de Plantin, en 1571, in-16; de Commelin, en 1597, in-8°, sont remplies de fautes. Paul Etienne en a donné une passable en 1604, in-4°; on peut citer celle de Josué Barnès, en 1694, in-folio; mais Walckenaer et Reiske en ont montré l'insuffisance. Les meilleures sont celle de Musgrave, en 1778, 4 vol. in-4°; et celle de Leipsick, 1779-88, 3 tomes in-4°, commencée par Morus, et achevée par Beck. *Voyez* le *Théâtre des Grecs* du père Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide. M. Prévôt de Genève, de l'académie de Berlin, en a donné en 1783, une traduction française estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, Paris, 4 vol. in-12. Euripide a été traduit en vers par les Anglais et les Allemands.

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode et de ses enfans, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son époux : trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur en lui découvrant ces détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son 3e fils, père d'Alexandre le Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre le Conquerant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polysperchon, qui ramenait Olympias de l'Epire avec son petit-fils Alexandre et Roxane, mère du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant le choix du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J.-C.

EUSÈBE (saint), grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusèbe trompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui « qu'il savait tout » ce qui avait été écrit avant lui. » Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'arianisme infectait alors l'Eglise et l'empire. Eusèbe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantiel* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé. Les ariens le firent nommer à ce siége; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changemens, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point

Digitized by Google

sans vraisemblance. Quatre ans après il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J.-C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocens et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois, de ce fondateur du christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *panégyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité qui en a une partie. Les principaux sont : | l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avénement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et d'autres anciens. Son style, sans agrémens et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son Histoire : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et de faction. De toutes les éditions de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la Collection des Historiens ecclésiastiques grecs, 3 vol. in-fol., à Paris en 1669, puis en 1677, avec une version en latin qui a mérité l'estime du public savant, ensuite augmentée et revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, 4 vol. in-4°, ou 5 tomes en 6 vol. in-12. | La *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il y a 6 vol. | Une *Chronique*, qui renfermait les événemens depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, in-folio, 1658, est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. Cette édition a perdu beaucoup de sa valeur par la découverte que l'on a faite récemment d'une traduction complète, en arménien, de la Chronique d'Eusèbe, dont on a donné deux éditions : la première sous ce titre : *Eusebii Pamphili chronicorum canonum libri duo*, Milan, 1818, grand in-4°; production importante qui a devancé celle du texte arménien; la deuxième, intitulée *Eusebii Pamphili, Cæsariensis episcopi, chronicon bipartitum, etc.* Venise, 1818, 2 vol. grand in-4° : | Les livres *de la Préparation et de la Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1er livre et du 10e manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa *Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion*. La meilleure édition de la Préparation et de la Démonstration est celle de Paris, 1628, en 2 vol. in-folio, avec une version nouvelle des 15 livres de la Préparation, par le jésuite Vigier, et celle de Donat, jointe aux livres de la Démonstration. | *Commentaires sur les Psaumes* et *sur Isaïe*, publiés par don de Montfaucon, dans les 2 premiers tom. de la collection des Pères grecs, Paris, 1706, in-folio. Il n'y a, du Commentaire sur les psaumes, que ce que

Digitized by Google

ce savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le Père Montfaucon, contre la coutume des éditeurs presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ses autorités sont convaincantes. | Des *opuscules* qui portent son nom, et que le Père Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiatique. On a aussi d'Eusèbe : *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrérius et de Le Clerc à Amsterdam, in-folio. (Voyez l'analyse des ouvrages d'Eusèbe dans la *Bibliothèque* choisie des Pères de l'Eglise par M. l'abbé Guillon).

EUSÈBE (saint), évêque de Verceil au 4e siècle, mérita ce siége par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesia eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio levitarum.* Voyez JONADAB, NORBERT (saint). Jean-André Irici, docteur du collége ambrosien, fit imprimer à Milan en 1748, en 2 vol. in-4°, *le livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes et d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles et les versions des saints Pères. On trouve deux de ses *lettres* dans la bibliothèque des Pères. Il avait traduit en latin le *Commentaire sur les psaumes* d'Eusèbe de Césarée; mais cette traduction est perdue.

EUSÈBE (saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté : « qu'il se les laisserait couper, » plutôt que de se dessaisir de cet acte, à » moins que ce ne fût en présence de tous » ceux qui le lui avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le Père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles, et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présens, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté du saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSÈBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer quelque

Digitized by Google

temps après un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'Eglise forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 339, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée a voulu le faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE-EMISSENE, ainsi nommé, parce qu'il était évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. Il était natif d'Edesse en Mésopotamie. Saint Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens, et des *homélies sur les Evangiles;* mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSÈBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques, en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique était son ami; il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople de l'an 448. Les sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse; il y reçut une pleine justification, et mourut peu de temps après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie sous le titre de Saint-Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les ermites de Saint-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIA (AURELIA), femme de l'empereur Constance dans le 4[e] siècle, était née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit et du goût pour les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebia mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son panégyrique, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

* **EUSTACE** (JOHN-CHETWODE), prêtre catholique romain, issu d'une ancienne famille du comté de Lancastre, présida à l'éducation de plusieurs jeunes anglais; il parcourut avec ses élèves l'Italie, la Suisse et la France, et publia quelques ouvrages parmi lesquels on remarque : *Voyage classique en Italie*, 1813, 2 vol. in-4°, plusieurs fois réimprimé.

EUSTACHE (saint), martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme et ses enfans, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre, tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le père Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout contre le culte qu'on lui rend. *Voyez* CATHERINE (sainte), vierge d'Alexandrie; ROCH (saint), etc.

EUSTACHE (BARTHÉLEMI), professeur d'anatomie et de médecine à Rome, vers l'an 1550, laissa des *planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très propres à faire connaître

Digitized by Google

la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache : | *Opuscula*, Delft, 1726, in-8°; | *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voyez* SAINT-PIERRE.

EUSTATHE (saint), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 323, se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé et exilé par Constance, et selon quelques-uns par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomène le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua un rôle singulier dans l'église au 4e siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt semi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aétius son disciple, il est déposé au concile de Mélitine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libère qui l'admit à sa communion : il trompa de même les Pères du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siége; mais il n'y fut pas plus tôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet EUSTATHE qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent proscrites au concile de Gangre; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12e siècle, était un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires sur Homère* et *sur Denys le Géographe*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les *notes*, on trouve dans son ouvrage des *dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménie*, Paris, 1618, in-8°, traduit en français, Paris, 1743, in-8°, fig. Colletet en avait donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des commentaires d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 et 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alex. Politi et d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des commentaires sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM ou EUSTOCHIE (sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite avec sainte Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde pour en faire la lecture habituelle des femmes et des idiots. « Il est vrai, dit Fénélon dans son excel- » lent discours *sur la lecture de l'Ecri- » ture sainte en langue vulgaire*, que les » livres de l'Ecriture sont les mêmes; mais

Digitized by Google

» tout le reste n'est plus au même état; » les hommes qui portent le nom de chré- » tiens, n'ont plus la même simplicité, la » même docilité, la même préparation » d'esprit et de cœur. Il faut regarder la » plupart de nos fidèles comme des gens » qui ne sont chrétiens que par leur bap- » tême, reçu dans leur enfance, sans con- » naissance ni engagement volontaire; ils » n'osent en rétracter les promesses, de » peur que leur impiété ne leur attire » l'horreur du public. Ils sont même trop » inappliqués et trop indifférens sur la » religion, pour vouloir se donner la peine » de la contredire. Ils seraient néanmoins » fort aises de trouver sans peine, sous » leur main, dans les livres qu'on nomme » divins, de quoi secouer le joug et flatter » leurs passions; à peine peut-on regarder » de tels hommes comme des catéchu- » mènes. Les catéchumènes qui se prépa- » raient autrefois au martyre en même » temps qu'au baptême, étaient infiniment » supérieurs à ces chrétiens qui n'en por- » tent le nom que pour le profaner.... En » notre temps chacun est son casuiste, » chacun est son docteur, chacun décide, » chacun prend parti pour les novateurs, » sous de beaux prétextes, contre l'auto- » rité de l'Eglise; on chicane sur les pa- » roles, sans lesquelles les sens ne sont » plus que de vains fantômes : les criti- » ques sont au comble de la témérité; ils » dessèchent le cœur; ils élèvent les es- » prits au-dessus de leur portée; ils ap- » prennent à mépriser la piété simple et » intérieure. Ils ne tendent qu'à faire des » philosophes sur le christianisme et non » pas des chrétiens. Leur piété est plutôt » une étude sèche et présomptueuse, » qu'une vie de recueillement et d'humi- » lité. Je croirais que ces hommes renver- » seraient bientôt l'Eglise, si les promesses » ne me rassuraient pas. Les voilà arrivés » ces temps où les hommes ne pourront » plus *souffrir la saine doctrine*, et où » ils auront une *démangeaison d'oreilles* » pour écouter les novateurs. J'en conclus » qu'il serait très dangereux dans de telles » circonstances, de livrer le texte sacré » indifféremment à la téméraire critique » de tous les peuples. Il faut songer à ré- » tablir l'autorité douce et paternelle : il » faut instruire les chrétiens sur l'Ecriture, » avant que de la leur faire lire : il faut » les y préparer peu à peu, en sorte que » quand ils la liront, ils soient déjà accou- » tumés à l'entendre, et soient remplis de » son esprit avant que d'en voir la lettre : » il ne faut en permettre la lecture qu'aux » âmes simples, dociles, humbles, qui y » chercheront non à disputer, non à dé- » cider ou à critiquer, mais à se nourrir » en silence. Enfin, il ne faut donner l'E- » criture qu'à ceux qui ne la recevant que » des mains de l'Eglise, ne veulent y cher- » cher que les sens de l'Eglise même. » *Voyez* ALGASIE, ARUNDEL (THOMAS), HARNEY, PRODICUS.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12[e] siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St.-Esprit, dans un *traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres *traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *commentaires* sur Aristote, *In Analytica, græcè*, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica, græcè*, Venise, 1536, in-fol., et *latinè*, Paris, 1543, in-fol.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, vivait 300 ans avant J.-C. Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui était traînée dans un char à quatre chevaux. Il eut pour élèves son fils Arcésilas qui fut ensuite un peintre distingué, et Xénocrate qui le surpassa dans la sculpture.

* EUTHYME (saint), archimandrite, dit le *Grand*, à cause de son éminente vertu, naquit à Mélitène dans la petite Arménie en 377, et fut d'abord directeur des monastères de sa ville natale. Il devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices de la vie monastique : il prêcha avec succès l'Evangile aux Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96[e] année. Son culte d'abord établi dans la Palestine passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMIUS, ou EUTHYME, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le Mystique, que l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Il avait été moine. Ses vertus et son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de

Digitized by Google

Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine basilien du 12e siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande Bibliothèque des Pères. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes, sur les Cantiques, sur les Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques; mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, *Eutichius*, de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, et mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire de la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes. Pocock les publia à Oxford en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4°, et des notes. Selden prétend prouver par ces Annales, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assémani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : | *Histoire des usurpations des Sarrasins en Sicile*; | *Dispute entre les hétérodoxes et les catholiques contre les jacobites*; | trois *discours sur le jeûne et la pâque, sur la fête des chrétiens* et *sur les patriarches, etc.*; | quelques *ouvrages de médecine*.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux commentaires sont très bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le second a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE (Flavius *Eutropius*), historien latin. On ignore d'où il était, et qui il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire romaine, Breviarium rerum romanarum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine sans être médecin. Son Histoire est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. Cette histoire a été traduite en français par Faret, 1621, in-18; par de Préfontaine, 1710, petit in-12; par l'abbé Lezeau avec des notes, en 1717, in-12. Cette dernière traduction a été retouchée par de Vailly et réimprimée en 1804, in-12, avec le texte; mais on a supprimé la plupart des notes. L'abbé Paul en a publié une nouvelle traduction plus exacte en 1809. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-folio; celle *ad usum delphini*, in-4°, est de 1683. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8°. M. de Line en a donné une édition latine en 1746, à Paris chez Merigot, et ensuite chez Barbou, avec un nouveau frontispice sous la date de 1754, avec les observations de Tanneguy Le Fèvre. M. Capperonnier en a publié en 1793 une nouvelle édition, in-12, en y joignant *Aurelius Victor* et *Sextus Rufus*. *Voyez* PAUL, diacre d'Aquilée.

EUTROPE, fameux eunuque, sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité, soulevèrent tout le monde contre lui. Gaïnas, goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités et le chassa du palais. Eutrope, livré à la

vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais saint Jean-Chrysostôme apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de Jésus-Christ et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'était resté en J.-C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4e général. L'*eutychianisme* y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'église catholique, et de Pierre Mong, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'eutychianisme. Marcien connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération, et cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *jacobites*, domine encore en Ethiopie, et est répandue en Egypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnemens lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutychianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jésus-Christ, cette secte anéantissait le mystère de l'Incarnation. « Tout ce » mystère, dit un théologien, est fixé » avec une précision si exacte, qu'on ne » peut rien dire de plus ou de moins, » sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on » remarque surtout dans la doctrine lumineuse que la théologie appelle *communication d'idiômes*. Si l'hérétique veut » se déguiser, s'il cherche *à s'envelopper*, je le poursuis dans tous ses faux-» fuyans : je le serre de près et je ne quitte » pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. » *Voyez* ARIUS, CRELLIUS, NESTORIUS, SOCIN (LÉLIE et FAUSTE).

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYCHIUS. *Voyez* EUTYCHÈS.

EUTYQUE, *Eutychius*, patriarche de Constantinople, présida au concile écuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur

Digitized by Google

son siége. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivans, fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit en prenant sa peau avec sa main : « *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair.* »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EVAGORAS Ier, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avait été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxerxès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse, qu'il lui payerait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J.-C., par un eunuque. « C'était, dit un historien, un prince sage, modéré, sobre, courageux. Il avait une grandeur d'âme digne du trône. Mais ce qu'il y avait de plus royal en lui, et qui lui attirait pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, et même de ses ennemis, était sa sincérité et la haine qu'il témoignait pour tout déguisement et mensonge. » On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des sermens, la force et la politique, pour rentrer dans tous les états que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxerxès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avait perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE (saint), patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin, en 389. Flavien avait succédé dès 381 à Mélèce; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont, dans l'Asie-Mineure, vivait vers la fin du 4e siècle. On lui attribue le deuxième livre de la Vie des Pères, et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène, qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Epiphanie en Syrie vers l'an 536, fut appelé le *scolastique* : c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidans. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers l'an 431 ; Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son

Digitized by Google

style, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Evagre paraît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir en lisant son histoire, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

* EVANGELI (Antoine), poète et littérateur italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, entra chez les religieux somasques à Venise, où il avait fait ses premières études, et où il fut employé à l'enseignement. Il occupa la chaire de belles-lettres à Padoue pendant plus de 30 ans, et se retira à Venise dans la maison professe de son ordre, où il mourut le 28 janvier 1805. On a de lui : | *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776 ; | *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admire la vigueur et la fidélité avec laquelle il a rendu les beautés de l'Ecriture; | *Scelta d'orazioni italiane de migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8°. Ce choix, fait avec beaucoup de soin, est bon pour former le goût de la jeunesse. On lui doit encore la publication, en 4 vol. in-4°, des leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont il mit en ordre les manuscrits, et des *opere varie*, du même Stellini, qu'il a enrichis de *notes* savantes. Jacob Stellini avait été son guide dans ses études littéraires.

EVANS (Corneille), imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un anglais de la principauté de Galles, et d'une provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles Ier, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwick, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage; comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

* EVANSON (Edouard), théologien anglais, né à Warrington en 1731, obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un sermon en faveur d'une réforme à faire dans la doctrine de l'église anglicane, relativement à la Trinité et à l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On a encore de lui | une *Lettre sur les prophéties du nouveau Testament*, 1777, in-8° ; | *Argumens pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8° ; | *Dissonnance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien était du nombre des *enquirers*, et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que *ces demi-incrédules* appelaient les *corruptions du christianisme*. Evanson est mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

EVARIC ou EURIC, 7e roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric Ier, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 465, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre; prit Arles et Marseille ; mit le siége devant Clermont ; défit l'empereur Anthémius, secouru des Bretons ; pilla l'Auvergne, le Berry, la Touraine et la Provence, et mourut à Arles en 484. Il fit un recueil des anciennes lois et en ajouta de nouvelles : on lui reproche la mort de son frère Théodoric et la persécution contre les catholiques ; il était attaché à l'arianisme.

EVARISTE, pape et successeur de saint Clément l'an 100 de J.-C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiasti-

Digitized by Google

ques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre lui succéda.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve (*voyez* ADAM). Il faut que l'histoire d'Eve séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*voyez* ce mot) est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose.... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire sainte, a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfans. « Toutes les épigrammes de nos » beaux esprits, dit un vrai philosophe, » sur la création et sur l'état de nos pre» miers parens, sont un jeu bien puéril. » Deux créatures innocentes placées par » la main de Dieu, sur un sol riant et » de facile culture : voilà l'homme dans » son origine. Dégénéré depuis, il a ap» pelé les arts à son secours; mais ces lé» gers adoucissemens ne compensent pas » les dons de la nature et de la grâce, » versés sur lui avec profusion. Que » ces hommes qui ne veulent pas croire » nos Ecritures, nous disent d'où vient » l'homme ici-bas? De quelque manière » qu'ils arrangent cette création, elle sera » toujours aussi étonnante que le récit de » Moyse. » (*Voyez* MOYSE.)

EVEILLON (JACQUES), savant et pieux chanoine et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différens, né en 1572, mourut en 1651, amèrement pleuré des pauvres dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche : c'était toute sa richesse. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand, en » hiver, j'entre dans ma maison, répon» dit-il, les murs ne me disent pas qu'ils » ont froid; mais les pauvres qui se trou» vent à ma porte, tout tremblans, me » disent qu'ils ont besoin de vêtemens. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : | *De Processionibus ecclesiasticis*, in-8°, Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions : il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. | *De recta psallendi ratione*, in-4°, La Flèche, 1646. Ce devrait être le manuel des chanoines. | *Traité des excommunications et des monitoires*, in-4°, Angers, 1651, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avait été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de St.-Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELYN (JEAN), né à Wolton dans le comté de Surrey, l'an 1620, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel; et ensuite pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelyn avait plus d'une connaissance : la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve : | *Sculptura*, 1662, in-8°. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre contient les procédés et l'historique de cet art; il mériterait d'être traduit. | *Sylva*, 1664, in-fol. Il y traite de la culture des arbres. | *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, 1674, in-8°; | *Numismata*, in-folio, 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la *traduction* de quelques bons ouvrages français, tels que *Le parfait Jardinier* de La Quintinie, et des *Traités de l'architecture* de Chambray. Il mourut le 27 février 1706.

Digitized by Google

EVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kiobin dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750, laissant plusieurs dissertations estimées par ceux de sa communion, entre autres : | *De portione pauperibus relinquendâ;* | *De aquis supra cœlestibus;* | *De prædestinatione, etc.*

EVENUS III, roi d'Ecosse après Eder son père, était si vicieux, que pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme aurait autant de femmes qu'il pourrait en nourrir; que les rois auraient droit sur les femmes des nobles, et que les gentilshommes seraient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare et sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

EVEPHÈNE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Evephène, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on était convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias. Il peut se faire que les mêmes sentimens aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVERARD. *Voyez* GRUDIUS, SECOND.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J.-C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hâcher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Niriglissor, après un règne de deux ans.

EVRARD, *Everhardus*, célèbre ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un voyageur, paraîtra sans » doute n'avoir pas été bien philosophe. » Cependant l'image de la Vierge qu'il a » placée en ce lieu, entretient la piété et » le précieux sentiment de la religion » parmi des hommes assemblés là où il » n'y avait que des haies et des bruyères. » Il en est résulté un monastère qui fait du » bien à tous les environs, qui nourrit et » loge les voyageurs; où des hommes » ayant des mœurs, de la probité, de la » bienfaisance, chantent avec édification » les louanges de l'Eternel. Tous les écrits » des philosophes n'ont pas encore produit tant de bien; il s'en faut de beaucoup. » C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus Clauss* (*Cellule d'Evrard*), que les Français furent défaits par Seckendorff, général des impériaux, le 19 octobre 1735.

EVREMONT. *Voyez* SAINT-EVREMONT.

EVREUX (Robert, comte d'). *Voyez* ROBERT, second fils de Richard, dans lequel vous trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

* **EWALD** (Jean), poète danois, né en 1743 dans le duché de Sleswick, mort en 1781, a laissé | des *tragédies*, parmi lesquelles on cite la *Mort de Balder*, dont le sujet est tiré de la mythologie scandinave, et qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise; *Rolf* ou *Rollon*, tirée de l'histoire ancienne du Danemarck; *Adam et Eve*, ou *la chute de l'homme*, drame où l'on trouve de beaux passages. | Deux pastorales : les *Pêcheurs*, et *Philémon* et *Baucis*; | des *odes* du

Digitized by Google

chants lyriques ; | des *élégies* très estimées. Celle qui est intitulée l'*Espérance et le souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau en ce genre. On a fait une belle édition de ses *OEuvres complètes* en 4 vol. in-8°, Copenhague, 1781-91, avec des gravures de Chodowiecki.

* **EWALD** (le général), frère du précédent, né en 1725, fut lieutenant-général des armées danoises, et officier de la légion d'honneur. Après avoir fait ses premières armes en Amérique, au service du landgrave de Hesse, et perdu un œil dans cette campagne, il entra au service du gouvernement danois. A la tête d'un corps de troupes danoises et hollandaises, il poursuivit le fameux major Schill, qui faisait la guerre contre la France en son propre nom, et qui avait déjà remporté plusieurs avantages sur les troupes envoyées contre lui ; il le força de se renfermer dans Stralsund ; Ewald emporta la place d'assaut, et le brave Schill, avec la plupart de ses officiers, tous nobles prussiens, périrent dans ce combat. Le général Ewald mourut à Kiell, le 28 mai 1813. On a de lui un ouvrage très estimé *sur la guerre des troupes légères*.

* **EXIMENO** (don Antoine), savant jésuite espagnol, né en 1732 à Balbastro dans l'Aragon, fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élevés à l'école de Salamanque, puis à celle de Ségovie. Lors de l'ouverture des cours en 1762, il leur adressa un *discours sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes*. A l'époque de la suppression des jésuites il passa en Italie, et se fixa à Rome, où il continua de consacrer tous ses momens à l'étude des sciences. Il est mort en 1798. Ses principaux ouvrages sont : | *Historia militar de Espana*, Ségovie, 1769, in-4°. C'est une histoire des grands capitaines espagnols. Elle est aussi exacte que bien écrite. | *Manual del artillero*, 1772, in-8°, estimé ; | *Dell' origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. Il établit dans cet ouvrage, que le but de la musique étant de flatter l'oreille, on a cherché mal à propos le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques, et il relève à cet égard avec autant de force que de goût les erreurs dans lesquelles sont tombés Euler, Rameau et d'Alembert. Son système, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées de l'Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. | *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il Saggio fondamentale prattico di contrappunto, del R. padre maestro Giamb. Martini*, Rome, 1775, in-4° ; | *Lettera sopra l'opinione del signor Andres intorno la letteratura ecclesiastica de secoli barbari*, Mantoue, 1783. C'est une apologie de l'ouvrage d'Andrès, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites.

* **EXMOUTH** (Edward Pellew, lord), amiral anglais, baronnet, pair d'Angleterre, etc., né à Douvres, où son père occupait l'emploi lucratif de collecteur des douanes, et mort dans sa terre, près de Plymouth, en 1833, entra de bonne heure dans la marine royale, et fut nommé, en 1780, lieutenant de vaisseau. Il fit avec distinction la guerre d'Amérique, et devint capitaine de vaisseau en 1782. En 1793, il livra, avec la frégate *la Nymphe*, un combat sanglant à la frégate française *la Cléopâtre*, qui ne se laissa prendre qu'après la plus vigoureuse résistance. Sir Edward Pellew détruisit ensuite près des côtes d'Irlande, une petite division de bâtimens français commandée par le capitaine Bompart. Il entra, en 1802, à la chambre des communes, où il défendit lord Saint-Vincent, chef de l'amirauté, accusé par l'opposition d'avoir négligé la marine, fut fait contre-amiral du pavillon blanc, et fut nommé en 1804, commandant en chef des forces navales dans l'Inde. En 1814, il fut créé pair, sous le nom de lord Exmouth, et chevalier grand'croix de l'ordre du Bain. Le commandement en chef des forces navales de la Méditerranée lui fut confié l'année suivante, et il reçut, en 1816, la mission de négocier avec les puissances barbaresques pour en obtenir la reconnaissance des îles Ioniennes, comme possessions anglaises, pour conclure la paix entre les Barbaresques et les gouvernemens Sarde et Napolitain, et enfin pour exiger des trois régences l'abolition complète de l'esclavage des prisonniers chrétiens. Lord Exmouth, s'étant rendu à Alger à la tête d'une forte escadre, conclut en effet avec le dey un traité dans lequel toutes les conditions furent accordées, à l'exception de la dernière. Il conclut à Tunis et à Tripoli des traités semblables, et obtint en outre la concession de la clause relative au traitement des prisonniers. Cette expédition ne fut pas sans danger pour lord

Digitized by Google

Exmouth qui, à Tunis, se vit un jour entouré par une soldatesque effrénée dont les cimeterres étaient déjà levés sur sa tête, quand un officier du bey vint heureusement le sauver. Il n'était pas encore de retour en Angleterre que les Algériens avaient déjà violé leurs promesses. Le consul de sa nation fut maltraité et jeté en prison, et plusieurs pêcheurs de corail anglais, français et espagnols furent massacrés à Bone, au pied de l'autel, pendant le service divin. Le gouvernement britannique confia à lord Exmouth le soin de tirer de cet attentat une vengeance éclatante. L'expédition partit de Portsmouth le 24 juillet 1816. Arrivé à Gibraltar le 13 août, il y accepta la coopération d'une division hollandaise de six frégates et un brûlot, aux ordres du vice-amiral van der Capellen, et le 26 août, l'escadre combinée, forte de trente-deux bâtimens, se trouva en vue d'Alger. Dès le lendemain l'amiral anglais envoya un parlementaire porter ses propositions au dey qui, pour toute réponse, fit tirer sur la flotte. Lord Exmouth s'approcha alors jusqu'à demi-portée de canon, fit embosser ses vaisseaux sous le canon des batteries du fort et de la rade, et se plaça lui-même si près des quais à l'entrée du port, que le beaupré du vaisseau amiral la *Reine Charlotte* touchait les maisons. Les batteries prenaient à revers toutes celles de l'intérieur du port, et foudroyaient en même temps la flottille algérienne. Cette manœuvre hardie eut un plein succès : les Algériens qui ne pouvaient se douter qu'ils seraient serrés de si près, s'étaient portés en foule sur le port pour être témoins du combat. Lord Exmouth eut l'humanité de les prévenir du danger qu'ils couraient, mais inutilement. Ce ne fut que lorsque les premières bordées de l'artillerie anglaise eurent fait d'affreux ravages parmi eux qu'ils s'enfuirent en poussant des hurlemens. Les soldats barbaresques montrèrent la plus grande intrépidité, suivant en cela l'exemple du dey, qui se précipitait au milieu des balles et des boulets pour les encourager. Dès le commencement de l'action, il avait fait trancher la tête à son ministre de la marine qui avait laissé l'ennemi s'approcher tranquillement et qu'on soupçonnait de trahison. Le combat durait depuis six heures, lorsque deux officiers anglais proposèrent à lord Exmouth d'aller attacher une chemise soufrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port. Cette entreprise fut en effet exécutée avec un bonheur inespéré. Un vent d'ouest assez fort s'étant élevé, l'incendie se propagea parmi les navires algériens et plusieurs furent consumés. Le capitaine Brisbane, commandant la *Reine Charlotte*, fut un moment cru mort ; lord Exmouth lui-même reçut deux blessures, et son bâtiment était jonché de cadavres. Il n'avait cessé pendant plusieurs heures de tirer ses deux bordées, celle de tribord sur le môle, et celle de bâbord sur la flotte algérienne. Une frégate en feu qui s'en détacha vint l'aborder, et on eut beaucoup de peine à sauver des flammes le vaisseau amiral anglais. A dix heures du soir le môle était détruit. L'amiral anglais après s'être retiré la nuit dans la rade, rentra le lendemain matin dans le port, et fit signer au dey le 30 août un traité qui portait : « 1° l'abolition perpétuelle de l'esclavage des chrétiens ; 2° la remise de tous les esclaves dans les états d'Alger, à quelque nation qu'ils appartinssent, faite le lendemain à midi pour tous ceux qui demeuraient dans la ville ; 3° la restitution de toutes les sommes reçues par le dey depuis le commencement de l'année, pour le rachat d'esclaves : 4° la concession d'une indemnité au consul britannique pour le dédommager de toutes les pertes qu'il avait éprouvées par suite de son emprisonnement ; 5° enfin que des excuses publiques seraient faites par le dey en présence de ses ministres, et qu'il demanderait pardon au consul dans les termes dictés par le capitaine de la *Reine Charlotte*. » Le royaume des Pays-Bas participa au traité. La perte des escadres combinées fut de neuf cents hommes environ, celle des barbaresques d'environ six mille. Parmi les esclaves chrétiens délivrés, il s'en trouvait qui étaient captifs depuis plus de quarante ans. Lord Exmouth écrivit à cette occasion au saint Père une lettre qui se terminait par ces mots : « J'ai le bonheur de renvoyer à leurs familles cent soixante treize esclaves, vos sujets. J'espère qu'ils seront un présent agréable pour votre Sainteté, et qu'ils me donneront un titre à l'efficacité de vos prières. » Après le départ du vainqueur, la soldatesque turque indignée du traité conclu, mit à mort le dey, et lui donna un successeur qui fit lever les nouvelles fortifications. Lord Exmouth arriva le 15 septembre à Londres, où il reçut les plus

Digitized by Google

grands honneurs. La cité de Londres lui décerna une épée d'or d'un grand prix, et les deux chambres du parlement lui votèrent des remercimens publics.

EXPILLY (CLAUDE d'), président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Venaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. Qui méritait son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné), l'avait infailliblement; et c'était la mériter, que d'avoir du savoir et de la vertu. Le président d'Expilly était orateur, historien et poète; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *poésies*, publiées in-4° en 1624, et la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guère davantage de l'être. Son *Traité de l'orthographe française*, à Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valait mieux en lui que l'écrivain. *Voyez* sa *Vie*, Grenoble, 1660, in-8°, par Boniel de Châtillon.

* EXPILLY (JEAN-JOSEPH), abbé, né à St.-Remi en Provence, en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine trésorier en dignité du chapitre de Ste.-Marthe de Tarascon. Il était aussi membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger. Il fit différens voyages tant à l'occasion de ses fonctions que pour son instruction, et, dans tous, recueillit des notes et observations sur les pays qu'il parcourut. Cet écrivain laborieux et fécond est mort en 1793, laissant : | *la Cosmographie divisée en cinq parties, qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8°; | *Della casa Milano libri quattro*, 1753, in-4°; | *la Polychrographie, en six parties : Astronomie, Géographie, Hydrographie, Histoire ecclésiastique, Histoire romaine, et Chronologie*, 1775, in-8°; | *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1753, in-4°; | *le Géographe manuel*, 1757, in-18, petit ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions, 1759, 1761, 1769, 1772, 1774, 1777, 1782, et retouché depuis par Comeyras (*Voy.* COMEYRAS); | *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8°, qui ne comprennent qu'une portion de la Westphalie; | *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, in-12; | *de la Population de la France*, 1765, in-fol.; | *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-folio. On fait cas encore de cet ouvrage qui n'a pas été terminé, et finit à la lettre S.

* EXPILLY (LOUIS-ALEXANDRE), né à Brest, étudia la théologie à Paris et devint curé de Saint-Martin de Morlaix dans le département du Finistère (Bretagne). Député en 1789 aux états-généraux, il s'y rangea parmi les novateurs et fut élu évêque constitutionnel du Finistère le 31 octobre 1790, après avoir prêté serment à la constitution civile du clergé à la rédaction de laquelle il a, dit-on, contribué. Il écrivit au pape pour obtenir son agrément, et se fit sacrer sans l'avoir reçu dans l'église de l'Oratoire à Paris le 24 février 1791. Le pape, dans son bref du 13 avril suivant, cassa son élection et déclara sa consécration illégitime et sacrilége; néanmoins il alla prendre possession de son évêché, mais il y éprouva bien des désagrémens : les personnes religieuses ne voulurent pas le reconnaître, et il n'eut pour lui que les révolutionnaires. L'exercice du culte ayant été supprimé, il devint président du directoire du département; mais ayant pris parti dans ce qu'on appelait le *fédéralisme*, Expilly fut exécuté à Brest avec les autres membres du département le 21 juin 1794. On ne connaît de lui que quelques Lettres pastorales et un Rapport qu'il fit à l'assemblée en 1790, au nom du comité ecclésiastique dont il était membre, et où il présentait l'envahissement des biens ecclésiastiques comme un moyen sûr de remédier à tous les maux de l'Eglise.

* EXTER (FREDÉRIC), antiquaire allemand, professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1744, mort en 1787, a donné en allemand : | *Essai d'une collection des médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, Deux-Ponts, 1759 et 1775 avec continuation, 3 vol. in-4°; | *De studio nummorum recentiorum qui*

Digitized by Google

vulgò moderni vocantur, ibid. 1754, in-4°; | et une *Vie du chevalier Ferdinand de Saint-Urbain*, imprimée dans le *Joachimische Munzkabinet* Nuremberg, 1770, in-4°.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, et parent du poète Rutilius, était de Poitiers. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué par ses soldats, vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une décrétale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint EXUPÈRE, évêque de Bayeux, au 4e siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

* EYBEL (JOSEPH VALENTIN) professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805, a composé les ouvrages suivans : | *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775; | *Corps de droit pastoral moderne; introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1784. | *Qu'est-ce que le pape?* pamphlet destiné à affaiblir le respect et l'attachement des peuples pour le chef de l'Eglise. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786. | *Que contiennent les monumens de l'antiquité chrétienne sur la confession auriculaire?* autre pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784.

EYBEN (HULDERIC), savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller et antécesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des ouvrages imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connaît guères en France, quoique estimés de leur temps.

EYCK. *Voyez* EICK.

* EYMAR (ETIENNE), prêtre de l'Oratoire, né vers 1697, et mort à Forcalquier le 26 janvier 1767, est connu par les ouvrages suivans : | *Lettre à l'évêque de Poitiers sur la théologie de ce diocèse;* | *Lettres à l'évêque d'Angers sur les Conférences de ce nom ;* | *Lettres à M. Lafiteau* (évêque de Sisteron) *sur ses Entretiens d'Anselme et d'Isidore;* | *Lettre d'un Bordelais sur la vie de la Sainte Vierge, par ce prélat, avec l'abbé Barthélemi de Laporte* (*V.* LAPORTE); | *Réplique au mandement du même évêque, du* 8 *septembre* 1760. (*Voyez* LAFITEAU PIERRE-FRANÇOIS)

* EYMAR (ANGE-MARIE, comte d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux de 1789, se réunit au tiers-état, et adopta les théories de l'époque. Il était admirateur enthousiaste de J. J. Rousseau, et lui fit élever une statue. Envoyé en ambassade en Piémont, il prit part à la révolution qui força le roi de Sardaigne à quitter ses états, et il s'y conduisit avec une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis. Le Directoire le rappela, et il fut quelque temps après nommé préfet du département du Léman. Eymar mourut à Genève le 11 janvier 1803. On a de lui : | *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8°; | *Anecdotes sur Violi*, in-12; | une *Notice historique sur Dolomieu*, qu'il avait accompagné dans son excursion sur les Alpes. Il paraît que l'ouvrage intitulé : *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, qu'on lui a attribué, n'est pas de lui. Il a traduit de l'espagnol, *El del inquente honorado de Kp. méch. jovellanos*, Marseille, 1777, in-8°.

EYMERICK. *Voyez* NICOLAS.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J.-C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint

Digitized by Google

roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda; il y était entré lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours; mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz, au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnaissance par le beau *cantique*, plein de sentimens profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi in dimidio dierum meorum*, *etc.* Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu qu'on lui payerait une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagemens; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité, et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem; mais l'ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185, 000 hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J.-C. à 53 ans. Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de Nisan au bout de chaque troisième année.

EZÉCHIEL, l'un des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J.-C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du Messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué à ce que l'on croit par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiel, cuit avec des excrémens séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer, 1° que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2° Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par-là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie; elles ne laissaient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes faisaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Thrasibule et Tarquin, dit l'auteur de » l'*Emile*, coupant des têtes de pavots; » Alexandre appliquant son sceau sur la » bouche de son favori; Diogène mar» chant devant Zénon, ne parlaient-ils » pas mieux que s'ils avaient fait de

» longs discours ? Darius, engagé dans la » Scythie avec son armée, reçoit de la » part du roi des Scythes un oiseau, » une grenouille, une souris et cinq » flèches. Cette harangue fut entendue, » et Darius n'eut plus grande hâte que » celle de regagner son pays comme il » put. » Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. « Chez un peuple, dit un » auteur, dont les mœurs sont simples et » pures, le langage est moins châtié que » chez les autres. Lorsqu'il y a peu de » communication entre les deux sexes, » les hommes parlent entre eux plus » librement qu'ailleurs. Les enfans et les » personnes innocentes parlent de tout » sans rougir ; elles ne pensent pas qu'on » puisse en tirer de mauvaises consé- » quences. C'est le désir coupable de faire » entendre des obscénités, qui engage les » impudiques à se servir d'expressions » détournées, afin de révolter moins ; » ainsi, plus les mœurs sont dépravées, » plus le langage devient mesuré et chaste » en apparence. Celui des Hébreux, qui » est très naïf et très libre, loin de prou- » ver la corruption de leurs mœurs, » démontre précisément le contraire. » C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ezéchiel, pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties avant l'âge de 30 ans (*voyez* SALOMON). Les *Prophéties* d'Ezéchiel sont fort obscures surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de vingt-deux, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de savans commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très versé dans les choses profanes.

EZÉCHIEL, juif, poète grec, florissait après le milieu du 1er siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, quarante ans avant Jésus-Christ. D'une *tragédie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragmens, que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris en 1598 in-8°. On les trouve aussi dans *Corpus Poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio.

* **EZENKANTSI** (Georges), théologien arménien, né vers l'an 1338, étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Orodnetsi, et fut nommé professeur dans un monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En l'an 1394 de J.-C., 843 de l'ère arménienne, Tamerlan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se présenta devant Arzendjan dans l'intention de le détruire; Ezenkantsi sortit de la ville, et alla à la rencontre de ce conquérant, pour implorer sa miséricorde et pour sauver sa patrie du pillage. Tamerlan se laissa fléchir et lui accorda sa demande. Il mourut vers le commencement du 15e siècle, laissant les ouvrages suivans qui sont restés manuscrits : | *Commentaire sur Isaïe;* | *Analyse des ouvrages de saint Grégoire le théologien ;* | *Commentaire sur l'Apocalypse ;* | *Traité sur la dignité ecclesiastique;* | des *Sermons*.

***EZNIK**, savant théologien arménien, évêque de Pagrevant, né vers l'an 397, mort vers 478, a publié : | *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens*, Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; | un *Traité de Rhétorique ;* | un recueil d'*Homélies* en l'honneur des saints, | et un *Traité sur les règles monastiques*. Ces derniers ouvrages, dont les historiens Parbetzi et Elise, contemporains d'Eznik, ont fait l'éloge, sont restés manuscrits.

* **EZQUERRA** ou **ESQUERRA**, poète espagnol, né vers l'an 1568, en Biscaye, était prêtre, et fut chanoine de la cathédrale de Valladolid. On peut le regarder comme un des meilleurs poètes d'Espagne. La seule production qui nous reste de lui est une *Epître à Barthélemy Argensola*, avec lequel il eut une correspondance suivie. Cette épître, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, peut passer pour un petit chef-d'œuvre dans son genre. On la trouve dans le *Parnasse espagnol* (Madrid, 1772). Les Espagnols l'admirent, et M. Bouterweck dans son *Histoire de la littérature Espagnole* en fait les plus justes éloges.

Digitized by Google

EZZÉLINO ou **ECELINO**, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disait de son temps *qu'il avait été engendré par le démon*. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue, et sur quelques autres villes d'Italie dont il s'était emparé. Les papes Grégoire IX, Innocent IV, et Alexandre IV, lancèrent inutilement contre ce scélérat les foudres du Vatican. Le seul Antoine de Padoue mit pendant quelque temps un frein à ses fureurs. « Ce saint et courageux religieux, » dit un historien du temps, alla le trou- » ver à Vérone, et lui demanda une au- » dience qui lui fut accordée. Lorsqu'on » l'eut introduit dans l'appartement d'Ez- » zélino, il le vit assis sur un trône, et en- » vironné d'une troupe de soldats, prêts à » lui obéir au moindre signe. Ce spectacle » ne l'effraya point; il osa même dire au » tyran, que ses massacres, ses pillages » et ses sacriléges criaient vengeance au » ciel, et que tous ceux qu'il avait dé- » pouillés de la vie ou de leurs biens, » étaient devant Dieu comme autant de » témoins qui demandaient justice. Il dit » encore d'autres choses qui ne suppo- » saient pas moins de hardiesse. Les gar- » des s'attendaient à tout moment qu'ils » allaient recevoir l'ordre de tomber sur » le saint. Mais ils ne purent revenir de » leur étonnement, lorsqu'ils virent Ez- » zélino descendre de son trône, pâle » et tremblant, se mettre une corde au » cou, se jeter, fondant en larmes, aux » pieds d'Antoine, et le conjurer de lui » obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. » Le saint le releva, et lui donna des » avis convenables à la situation où il se » trouvait. Quelque temps après Ezzé- » lino envoya un riche présent à Antoine; » mais celui-ci le refusa, en disant que le » plus agréable présent que le prince » pût lui faire, était de restituer aux » pauvres ce qu'il leur avait injus- » tement enlevé. Ezzélino parut d'abord » avoir changé de conduite. Malheureu- » sement ces belles dispositions s'éva- » nouirent, il retomba dans ses premiers » excès. » On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la marche Trévisane, et les princes de Lombardie, se liguèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il allait attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré en 1259, après avoir exercé pendant quarante ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois, mais en vain, de secouer le joug, Ezzélino fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté quatre astrologues. *Voyez* sa *Vie* écrite en italien par le P. Gerard, 1560, in-8°. et traduite en français par François Cortaud, Paris, 1644, in-12.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

lumières. Il y ménagea les intérêts de Grégoire faiteur, et contribua à l'élection du pape Martin tion mit fin au grand schisme d'Occident. Le m homme étoit si éminent et si universellement r plusieurs voix pour la papauté; honneur dont il é n'auroit fait que donner un nouvel éclat à sa vert

Après le concile, l'empereur Sigismond qui sa grande capacité du cardinal de Raguse et qui pr la plus haute estime, désira qu'il fût chargé de f Bohême les décrets du concile et de ramener à l' les hussites qui étoient nombreux dans ce roya ment audacieux. Le pape Martin V se rendit volo de l'empereur, et adressa, le 10 juillet 1418, au s une bulle très-flatteuse, pour le charger de cet partit aussitôt et arriva dans ce pays désolé par cruautés des hérétiques. Mais le désordre y avoi comble, et la mission du saint cardinal fut sans de là en Hongrie, où il espéroit plus de succès, depuis peu de temps à Bude, lorsque le Seigneur que sa fin étoit prochaine. Ayant été saisi de l les derniers sacrements de l'Église et indiqua lui sa sépulture, demandant à être enterré chez les Paul ermite, sans aucune pompe et comme un s Enfin il remit son âme entre les mains de son c d'environ soixante ans, le 10 Juin 1419, suivant commune. On lui rendit de grands honneurs ap reux décès. Le pape Grégoire XVI a approuvé, l culte immémorial rendu à ce serviteur de Dieu.

---

† LE BIENHEUREUX FOUL

ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR[1]. — Année 8

Foulques étoit issu d'une ancienne noblesse, e ses proches parents ou alliés, Gui, duc de Spo son fils, qui furent l'un et l'autre empereurs d'Occ dans l'église de Reims, où il occupa une place de c le Chauve l'en tira et l'appela à la cour, où il de

[1] Voyez Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* l. VI; *Baronii Annal.* et seqq.; Dupin, *Biblioth. eccl. du dixième siècle;* dom Ceilli *sacrés et ecclés.*, t. XIX, p. 403; et Longueval, *Hist. de l'église* édit. in-8°.

Digitized by Google

En vente. — **1835.**

OEUVRES

DU CARDINAL

DE LA LUZERNE.

10 vol. in-8°. — Prix 4 fr. le vol.

Chaque ouvrage se vend séparément au même prix de 4 fr. le vol.

Considérations sur divers points de la Morale chrétienne, 2 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 4 vol.

Considérations sur l'Etat ecclésiastique, et Dissertations morales, lues aux séances de l'académie de***, 1 v. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 2 vol.

Considérations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Eclaircissemens sur l'amour pur de Dieu, 1 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 2 vol.

Dissertations sur la Spiritualité de l'âme, et sur la Liberté de l'homme; suivies des Dissertations sur la Loi naturelle, et sur la Révélation en général, 1 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 2 vol.

Dissertations sur la Vérité de la religion, savoir : sur l'Authenticité de l'ancien Testament; sur les Miracles; sur la Résurrection de Jésus-Christ; sur la Propagation de la religion, 1 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 4 vol.

Dissertation sur l'Existence et les attributs de Dieu; suivie de l'Excellence de la religion, 1 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 2 vol.

Dissertation sur les Prophéties, 1 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 2 vol.

Explication des Evangiles des dimanches, et de quelques fêtes principales de l'année, 2 vol. in-8°.

Les anciennes éditions étoient composées de 4 vol.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google